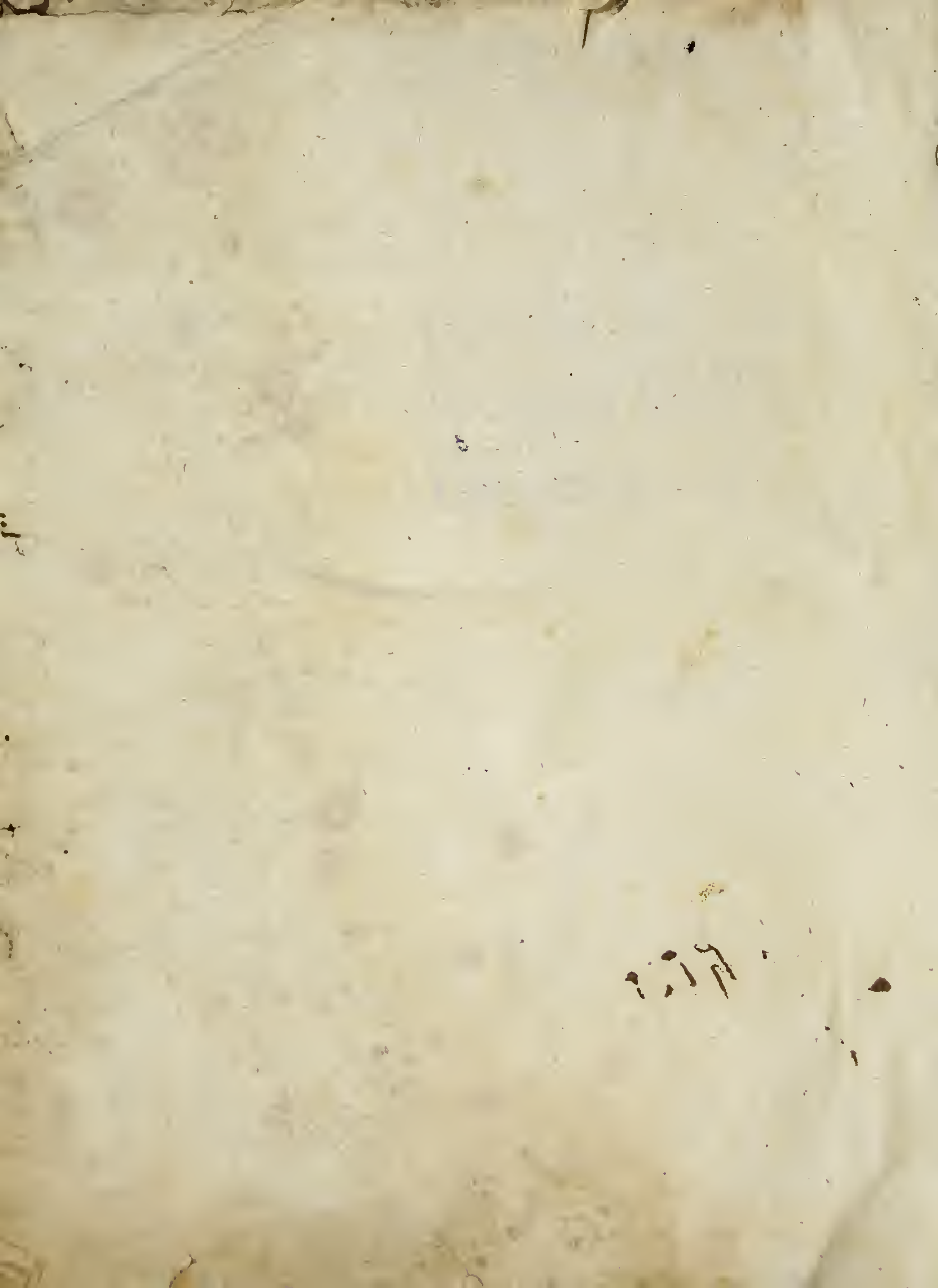


PYRARD



VOYAGE
DE
FRANCOIS PYRARD, DE LAVAL,

CONTENANT SA NAVIGATION AUX Indes Orientales, Maldives, Moluques, & au Bresil : & les divers accidens qui luy sont arrivez en ce Voyage pendant son sejour de dix ans dans ces Païs.

AVEC UNE DESCRIPTION EXACTE DES MOEURS, Loix, Façons de faire, Police & Gouvernement ; du Trafic & Commerce qui s'y fait ; des Animaux, Arbres, Fruits, & autres singularitez qui s'y rencontrent.

DIVISE' EN TROIS PARTIES.

Nouvelle edition, reveuë, corrigée & augmentée de divers Traitez & Relations curieuses.

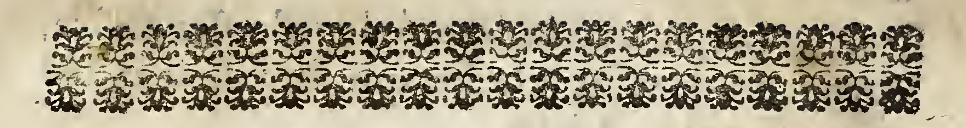
Avec des Observations Geographiques sur le present Voyage, qui contiennent entr'autres, l'Estat present des Indes, ce que les Europeens y possedent, les diverses Routes dont ils se servent pour y arriver, & autres matieres.

Par le Sieur DU VAL, Geographe ordinaire du Roy.

juliène, Amelie Royde
Dijon 1750

A PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE, en la grande Salle du Palais.

M. DC. LXXIX.



AU LECTEUR.

VOICY une nouvelle edition du Voyage de François Pyrard, plus correcte & plus ample que les precedentes ; l'on y a adjoûté quelques discours fort curieux, & entre autres des Observations, où l'on peut voir les changemens qui sont arrivez dans les Indes depuis que Pyrard nous a donné sa Relation. Elles ont esté faites par le Sieur du Val, Geographe ordinaire du Roy, dont la capacité en ces matieres est assez connuë, & qui a dressé une Carte ou Routier dudit voyage pour l'ornement du Livre, & la satisfaction des curieux. Au reste il a jusqu'à present paru peu de Relations plus exactes & plus agreables à lire : il y a des avantures si extraordinaires, qu'elles passeroient pour des incidents de Roman, si l'on n'estoit pas persuadé de la sincerité de l'Auteur, qui n'estant pas homme sçavant, avoit pris la précaution de communiquer ses cayers, & de prendre les avis des plus sçavans hommes de son temps, & entr'autres de feu Monsieur HIEROSME BIGNON, Advocat General, qui a esté un des premiers hommes de son

ſiecle, & qui a eu la bonté de redreſſer noſtre Voyageur dans les choſes qui ſurpaſſoient ſes connoiſſances. Adieu.



TABLE DES CHAPITRES du Voyage DE FRANÇOIS PYRARD.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIE'ME PARTIE,

Contenant differens Traittez, tant dudit Pyrard, que d'autres, dont plusieurs ont esté adjoûtez dans cette nouvelle edition.

Les Traittez suivans ont esté adjoûtez dans cette nouvelle Edition.




CARTE du
VOYAGE de PIRARD,
aux Indes Orientales,
Les Années 1601 et les suiuantes,
Par P. DU-VAL Geographe du Roy,
A PARIS
Chez l'Auteur, Avec Privilege de sa Maiesté.
1666.
ISLES MALDIVES
OCEAN ORIENTAL
Tilla dou Matis
Milloüe Madoue
Padipola
Males-Madou
Ariatollon
Pouladou
Male
Caridou
Polis dou
Addou
Moluque
Misdoué
Nillandoux
Collomadou
Adoumatis
Itadou
Candou
Game
Souadou
Addou
Dabul
Decã
Goa
Visapor
Mazulpatan
Onor
Barcelor
Cananor
Calicut
Tanor
Cochim
Coulan
Trauancor
C Comorrin
Malabar
Coromandel
Madraspata
S Thomé
Negapatan
Iafanapatan
Manar
Ceilan
Angleterre
EUROPE
S Malo
FRANCE
Bayona
Lisbone
ESPAGNE
MER MEDITERRANEE.
I. Açores
Tercere
Madere
I. Canaries
BARBARIE
Premier Meridien
Tropique de Cancer
AFRIQUE
ASIE
PERSE
Ormus
ARABIE
Aden
Mer Rouge
INDE
Agra
Cambaye
Surate
Diu
Goa
Masulpatan
Bengale
CHINE
Chatigan
Pegou
Siam
I. PHILIPPINES
NIGRITIE
Niger R.
Senega
I. du Cap Verd
Cap Verd
GUINEE.
Nil R.
ETHIOPIE
ZANGUEBAR
Zocotora
Route du Retour
Malicut
Male
Achem
Sumatra
Malaca
Borneo
Ligne Equinoctiale
Annobon
MER D'ETHIOPIE
BRESIL
Pernambouc
C.S. Augusti
Baye de tous les Saints
I.S. Helene
CONGO.
Angola
Melinde
Mombace
Quiloa
Mozambique
I. Comoro
I. S. Laurens
I. Diego Rois
Polowis
I. DE LA SONDE
Bantam
Iava
Madure
Moluques
Banda
MER DES INDES
Tropique de Capricorne
Baye de S. Augustin
T. de Natal
Cafres
C. de Bonne Esperance
C. des Aiguilles
Route du Retour



VOYAGE DE FRANCOIS PYRARD.

PREMIERE PARTIE.

LABONDANCE de toutes sortes de biens que la France produit, & tant de graces que la bonté Diuine a si liberalement versées sur sa terre, peuuent auoir esté cause que les François ont long-temps negligé la marine. Ce qui ne leur est pas seulement arriué, mais à la pluspart des peuples qui ont eu la moindre partie de cette felicité. Car la terre les occupant assez, & leur fournissant fidellement des biens & à suffisance, ils n'auoient garde d'en rechercher d'autres parmy les dangers & l'infidelité de la mer. Au contraire on voit que les nations, desquelles le terroir estoit maigre, sterile, ou fort estroit, ont voulu moyenner leur recompense par la nauigation, par le moyen de laquelle ils ont non seulement supleé à leur defaut, mais aussi ils ont rendu leurs villes riches & opulentes en toutes sortes. Aussi sont-ce ces peuples-là, qu'on peut remarquer auoir excellé en l'art de la marine. Et neantmoins à dire vray, la France negligeant ce traffic, se priue d'vne richesse que la nature luy offre, l'ayant apres tant d'autres biens, baignée de deux riches Mers, accommodée de plusieurs bons ports & havres, par le moyen dequoy elle peut auoir communication, traitter & negocier auec plusieurs peuples loinsains d'vn costé & d'autre, comme si elle estoit proche & voi-

ſine du Leuant & du Couchant, & de toutes les contrées les plus eſloignées. Ioint qu'il faut auoüer que c'eſt la plus noble & la plus excellente ſorte de negotiation, que celle de la Mer, qui va parmy tant de hazards enleuer les richeſſes & ce qu'il y a de ſingulier aux autres terres, pour enrichir ſon pays, & porter ce dont il abonde à ceux qui en ont beſoin. C'eſt donc ſe priuer de l'vſage d'vn de ſes membres, & comme ſe couper l'vn des bras. Nous en recõnoiſſons à preſent mieux que iamais & nous en reſſentons les incommoditez: Parce que les François ayans negligé infinies belles occaſions (que les Portugais & les Eſpagnols à leur refus ont non ſeulement acceptées, mais auſſi auidement recherchées) ſont maintenant contraints de prendre d'eux en détail, l'or, les eſpiceries & les raretez de l'Orient, au lieu qu'ils les euſſent peu aller querir eux-meſmes & les departir aux autres. Comme auſſi à preſent les Eſpagnols & les Portugais eſſayent d'aſſeruir à eux ſeuls les elemens qui ſont communs à tous, de fermer la mer, & chaſſer par toutes ſortes de mauuais traitemens les François & les autres nations qui voudroient voyager & trafiquer ſur les lieux. Cela meût principalement vne compagnie de Marchands de S. Malo, Laual & Vitré, en l'an 1601. de ſonder le guay, de chercher le chemin des Indes, le monſtrer aux François, bref puiſer à la ſource. Ils équipperent donc pour cet effet deux Nauires, l'vn de quatre cens tonneaux nommé le Croiſſant, l'autre de deux cens nommé le Corbin, qui furent mis ſous la conduite du ſieur de la Bardeliere Bourgeois de S. Malo, & de François Grout ſieur du Clos-neuf, Conneſtable dudit S. Malo, ſon Lieutenant ou vice-Admiral, Capitaine du nauire nommé le Corbin. I'eſtois du nombre, en ſorte que n'eſtant pas moins deſireux de voir & d'apprendre que d'acquerir des biens, ie m'embarquay dans le Corbin, l'vn des deux nauires; Lequel ayant eu pire fortune que l'autre & s'eſtant perdu, i'en ſuis enfin miraculeuſement rechapé apres pluſieurs miſeres. C'eſt pourquoy puis qu'il a pleu à Dieu, contre mon eſperance, me rendre ſain & ſauf en mon pays ayant ſouffert tant de maux, couru vne infinité de haſards, m'eſtant transporté non ſeulement en la pluſpart des regions maritimes & des iſles des Indes, ayant circuy le monde à peu pres, bref veu les quatre parties de la terre: mais auſſi ayãt demeuré par l'eſpace de dix ans parmy pluſieurs ſortes de

peuples & ayant connu par mon long ſeiour leurs mœurs, leurs loix & leurs façons de faire, peut-eſtre plus particulierement (ce que ie puis dire ſans vanité) qu'aucun non pas François, mais meſme Portugais ou Hollandois ; I'ay creu eſtre obligé de mettre par eſcrit ce que i'ay obſerué de rare en vn ſi long voyage, pour en faire part à ma patrie. Auſſi ce recit pourra peut-eſtre ſeruir pour donner aduis & inſtruction à ceux qui voudroient faire ce voyage, d'éuiter les inconueniens où ie ſuis tombé, ou bien que i'ay veu aduenir à d'autres : afin meſme que connoiſſant les defauts de noſtre nauigation, & ce qui a eſté cauſe de noſtre perte, on puiſſe à l'aduenir l'entreprendre auec plus de circonſpection.

CHAPITRE PREMIER.

Recit du Voyage depuis l'embarquement de S. Malo, iuſques au Cap de bonne Eſperance.

NOVS partiſmes de S. Malo, à la faueur du vent de Nordeſt, pour commencer noſtre voyage le 18. May 1601. N'eſtans qu'à neuf ou dix lieuës en mer, le maſts de miſene de noſtre vaiſſeau ſe rompit & eſclata à demy, qui fut vn commencement de malheur : Et lors nous tiraſmes vn coup de canon pour en donner aduis à noſtre General, qui eſtoit dedans le Croiſſant, & ſçauoir de luy ſi nous deuions relacher pour auoir vn autre maſts: mais ayant reſolu de continuer nôtre route, ſans s'arreſter à cette occaſion, il nous enuoya les Charpentiers de ſon nauire, leſquels auec les noſtres, racouſtrerent le maſts le mieux qu'il leur fut poſſible. Ce qu'il reſolut de peur de perdre le voyage, parce que la pluſpart des mariniers & voyageurs qui eſtoient dans les vaiſſeaux auoient pris cet inconuenient, bien que leger, pour vn ſi mauuais preſage, qu'ils diſoient tout haut que ſi on relaſchoit en quelque port de France, ils s'en iroient & abandonneroient tout. Pour moy ie n'ay iamais eu bonne opinion de noſtre voyage depuis l'embarquement, non pas pour cette rupture fortuite du maſts, mais pour le mauuais ordre & le peu de police qui eſtoit dãs nos nauires: car il n'y auoit aucune pieté ny deuotion,

mais beaucoup de iuremens & de blaſphemes; nulle obeyſſãce aux chefs, de la rebellion, beaucoup d'indiſcretiõ, tous les iours des querelles, des bateries, des larcins, & ſemblables vices.

Le 21. dudit mois nous reconnuſmes neuf gros nauires Hollandois nommés hourques, qui ſe mirent en deuoir de nous saluër, & de faire honneur aux nauires de France. De fait ils paſſerent au deſſous du vent, qui eſt la plus grande marque de ſoumiſſiõ qu'on puiſſe faire en mer, & ils tirerent chacun vn coup de canon; mais le Canonnier de leur vice-Amiral tira vn coup de canon à balle qui porta dans noſtre nauire à trauers les voiles, qu'il déchira entierement. Ce qu'ayans reconnu, & craignans qu'ils ne vouluſſent commencer la guerre, nous miſmes noſtre enſeigne ou pauillon ſur le maſts de Miſene, pour donner aduis à noſtre General de ce qui s'eſtoit paſſé, ce qui le fit arreſter à l'inſtant, & par meſme moyen nous commençaſmes tous enſemble à baſtinguer les nauires tout à l'entour (ces baſtingues eſtoient d'eſcarlate rouge, & deſſus les armes de France, brodées d'vn iaune doré) à mettre les canons en parc & les charger tous à balle, nous armer & nous mettre en défence chacun en ſon rang, le Capitaine à la poupe, & le Lieutenant à la prouë, & les quatre canoniers auec leurs gens aux quatre coins du nauire. Cela fait nous tiraſmes deux coups de canon chargez à balle à trauers les voiles du nauire qui nous auoit attaqués, pour ſçauoir ce qu'ils vouloient dire auparauant que de ſe battre tout à fait : Mais ils ne ſe mirent aucunement en défence. Noſtre General, qui eſtoit extremement bon de voiles & de gouuernail, s'en alla droit au deſſus du vent à toutes voiles vers l'Amiral des Hollandois, & tirant vn coup de canon à bal, luy commanda d'amener les voiles : ce qu'il executa promptement, bien eſtonné, ne ſçachant rien de ce qui eſtoit arriué. Mais lors en ayant eſté aduerty, il fit venir ſon vice-Amiral pour en ſçauoir la verité, qui luy dit que l'vn de ſes Canoniers eſtant yure auoit commis cette faute par mégarde : De ſorte qu'on enuoya querir ce Canonier, & l'Amiral le preſenta à noſtre General, le pria d'excuſer ce qui s'eſtoit paſſé, & offrit de luy liurer le mal-faicteur pour en faire telle punition qu'il voudroit, ou la faire luy-meſme ſur l'heure, & le faire pendre à la verge du maſts. Mais noſtre General ſatisfait pour ce regard, dit qu'il n'en demandoit aucune ſatis-

faction ; au contraire il pria l'Amiral de pardonner au pauure Canonier. Ie ne doute point qu'incontinent apres il ne fust puny, car les Flamans & les Hollandois ne laissent iamais les fautes impunies en leurs nauires, & gardent plus de iustice & de police que nous ne faisõs aux nôtres: Ce qui est cause que leurs nauigations reüssissent mieux. Enfin nous nous départismes auec force excuses de part & d'autre. Ils nous dirent qu'ils alloient aux Isles du Cap verd querir du sel à l'Isle de Mayo.

Le 3. de Iuin ensuiuant nous decouurismes les Isles Canaries, qui sont en la hauteur de 28. 29. & 30. degrez d'eleuation du pole Arctique, & nous passasmes au trauers d'elles.

Le 12. & 13. du mesme mois de Iuin, nous vismes les Isles du Cap-verd. Ces isles sont au nombre de dix : la premiere du costé de deça s'appelle *saint Anthoine*, la seconde *S. Vincent*, la troisiesme *S. Lucar*, la quatriesme S. *Nicolas*, la cinquiesme *del Sal*, la sixiesme *De buena vista*, la septiesme *de Mayo*, la huitiesme *Santiago*, la neufiesme *del Fuego*, la dixiesme *Brauo*. Elles commencent à la hauteur de 20. degrez vers le Nord, allant tout de suitte iusques à 14. vers le Sud. Les Portugais en habitent & cultiuent vne partie, les autres ne sont nullement habitées que de bestiaux, comme de cheures, qui y sont en grand nombre. Il y a abondance de fruicts & de viures. La principale est celle de S. Nicolas dont toutes les autres dependent ; c'est le siege de l'Euesque, & de la iustice. La proximité du Cap-verd, qui est en terre ferme à cinquante ou soixante lieuës seulement, où les Portugais trafiquent tous les iours d'esclaues Negres en grand nombre, fait que ces Isles sont fort frequentées à cause de cette marchandise, qu'on meine puis apres aux Indes Occidentales & au Bresil, & mesme en Portugal. En l'vne d'icelles, appelée l'isle *de Mayo*, se trouue vne si grande quantité de sel en rochers, que l'on en peut charger tant qu'on veut, sans qu'il couste rien : dautant que cette Isle n'est pas habitée, & la charge & le transport en est fort facile. On voit en vne autre Isle vne montagne dont le sommet iette des flammes qui paroissent la nuit, & le iour font de la fumée. On l'appelle à cause de cela *Isla del Fuego*.

Isles du Cap-verd.

Isle de Mayo.

Isle del Fuego.

Le 29. du mesme mois, nous nous trouuasmes en 5. degrez de hauteur, & nous recõnusmes l'estoille du Nord fort basse: & en mesme temps nous aperceusmes l'estoille du Su, ou Pole An-

La Croisade.

tartique, autrement appellée *la Croisade*, pour estre composée de quatre estoiles en forme de Croix, bien qu'elle en soit esloignée de 27. degrez. Mais toutesfois c'est la plus proche, sur laquelle les Pilotes se reglent & prennent la hauteur. Au mesme lieu & en la mesme hauteur on voit vne quantité estrange de poissons, & grands à peu prés comme ceux qu'on appelle mulets, qui ont des aisles semblables à celles des chauue-souris: par le moyen dequoy se sentans poursuiuis par les gros poissons, ils se lancent hors de l'eau, & volent assez longtemps iusques à ce que leurs aisles soient seches & n'ayent plus d'humidité. Aussi d'autre costé quand ils sont en l'air, les oiseaux marins dont on voit là aussi vne si grande quantité que rien plus, leur donnent la chasse & les prennent, s'ils ne regaignent aussitost la mer. Il en tomboit beaucoup sur nos nauires, & depuis qu'vne fois ils s'arrestent sur quelque chose dure & où il n'y a point d'eau, ils ne sçauroient plus se releuer : cela nous seruoit de rafraichissement (& nous auions vn grand plaisir de voir cette chasse) car ce poisson est delicat & fort bon à manger. Mais c'est chose merueilleuse de voir en si haute mer & en ce parage vn si grand nombre de ces poissons, que nous en voyions par maniere de dire la mer toute couuerte, & boüillir à gros boüillons encore qu'il fit calme; & mesme de gros cõme des bonites & albachores, & plusieurs autres sortes dont nous prenions suffisamment pour la prouision du nauire, auec des lignes ; & des marsoüins, auec des arpons de fer attachez à des pieces de bois, & que nous leuions puis apres à force de bras. I'ay veu ces poissons volans par tout approchant de la ligne, tant deça que delà le Cap de bonne Esperance, d'vn costé & d'autre, soit du Nord, ou du Su.

Poissons volans.

Guinée.

Le 14. Iuillet nous aperceusmes la coste de Guinée, c'estoit la terre de *Sierra liona*. Nous pensions en estre loin, de plus de cent lieuës: mais à cause des calmes, les courants nous y auoient portez & abatus contre nostre gré. Nous y aperceusmes deux nauires à la voile dont l'vn nous vint reconnoistre de loin. Cette coste est fort mal saine & intemperée.

Passage de la ligne.

Le 24. Aoust nous passasmes la ligne équinoctiale vers le Pole Antartique: car ce iour ayant pris la hauteur du Soleil à l'heure accoustumée, qui est au point de midy, ce que les mariniers appellent *l'Obseruation*, il ne fut trouué aucune hauteur,

tellement que par là on reconnut que nous estions sous la ligne. On prend la hauteur auec l'astrolable, au Soleil, ou bien aux estoiles par le baston de Iacob, que les mariniers nomment *l'arbalestre*. Depuis les sept ou huit degrez aprochans de la ligne du costé du Nord, & autant du costé du Su, on est fort incommodé de l'inconstance du temps & des iniures de l'air. La chaleur est si violente & si étouffante que rien plus: ce qui corrompt la plusspart des viures, l'eau deuient puante & pleine de gros vers, toutes sortes de chairs & de poissons se corrompent, mesme les mieux salez, le beurre que nous auions porté estoit tout liquefié en huille, la chandelle de suif fonduë: les nauires s'ouuroient aux endroits où ils ne trempoient point dãs la mer, la poix & le goidran se fondoit par tout, & il estoit presque aussi impossible de demeurer dans le bas du nauire que dans vn four. Il n'y a rien de si inconstant que l'air: mais là c'est l'inconstance & l'incertitude-mesme: en vn instant il fait si calme que c'est merueille, & à demie heure delà on ne voit & on n'entend de tous costez qu'esclairs, que tonnerres & foudres les plus espouuantables qu'on sçauroit s'imaginer, principalement quand le soleil est pres de l'equinoxe, car lors on les remarque plus vehemens & plus impetueux. Incontinent le calme reuient, puis l'orage recommence, & ainsi continuellement. Il se leue tout à coup vn vent si impetueux que c'est tout ce qu'on peut faire d'amener & mettre bas en diligence tous les voiles, & on diroit que les mats & les verges se vont briser & le nauire se perdre. Souuent on voit venir de loin de gros tourbillons que les mariniers appellent *dragons*; si ils passoient par-dessus les nauires, cela les briseroit & les couleroit à fonds. Quand on les voit venir les mariniers prennent des espées nuës & les battent les vnes contre les autres en croix sur la prouë, ou vers le costé où ils voient cet orage, & tiennent que cela l'empesche de passer par-dessus le nauire, le destournant à costé. Au reste sous cet air les pluyes y sont fort dangereuses, car si vne personne en est mouillée & ne change promptement d'habits; elle est bien tost apres toute couuerte de bubes & de pustules sur son corps, & des vers s'engendrent dans les habits: tellement que cela donne beaucoup de peine à ceux qui ont des habits à changer, & cause bien du mal à ceux qui n'en ont point. Nous estiõs contraints de couurir nos nauires de toile cirée, & nous ser-

Incommoditez à passer la ligne

Chaleur violente.

Incommoditez des calmes.

Tourbillons impetueux.

Pluye fascheuse.

uir de tentes & de pauillons pour nous garantir tãt de la pluye que du ſoleil; encore ne laiſſaſmes-nous pas d'auoir bien de la peine. Il me ſeroit impoſſible de raconter par le menu toutes les extremitez, les trauaux, les incommoditez & fatigues que nous enduraſmes par l'eſpace de trois mois à cauſe de tels calmes & *trauades* (car ainſi s'appellent ces bourraſques) bien plus que ſi c'euſt eſté en grand vent & meſme en tourmente, & les nauires s'en vſent auſſi toſt. Le nauire branſle & va chancellant tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre, à cauſe de la violence du grand *loüeſme* qui eſt en ces mers-là : mais lors du vent en poupe les voiles tiennent le nauire ferme, & s'il eſt à la bouline, il ne panche que d'vn coſté. Ces calmes eſbranlent fort vn vaiſſeau, & luy donnent bien des efforts, principalement à ceux qui ſont grands & chargez, & le plus ſouuent le font tellement entr'ouurir que par apres s'il ſuruient quelque tourmente, il ne peut pas reſiſter long temps.

Le 29. d'Aouſt noſtre pilote qui eſtoit Anglois, eſtant monté ſur la hune, apperceut la terre de dix lieuës loin, ce qui nous reſioüit infiniment; parce que nous auions beſoin de faire eau, & neantmoins ne ſcauions où prendre terre ne croyans pas eſtre ſi abbatus vers la coſte de Guinée, dont nous penſions paſſer loin de plus de cent lieuës : mais les calmes & les courans nous auoient emportez derechef. A l'inſtant de cette bonne nouuelle noſtre Capitaine fit mettre l'enſeigne ſur le mats de miſene, d'autant qu'il n'appartient qu'au Chef & General de la mettre ſur le grand mats, & il fit tirer vn coup de canon pour auertir noſtre General; auec lequel nous reconnuſmes que c'eſtoit *l'Iſle d'Anabon* : mais parce qu'il eſtoit déja tard, nous ne nous auançaſmes pas plus auant, mais on tourna le cap en l'autre bande, c'eſt à dire la prouë d'vn autre coſté, & nous nous miſmes à reculer pour arriuer ſeulement de iour & moüiller l'ancre à cette Iſle, ce que les mariniers appellent *louoyer*, qui eſt quand l'on deſire garder vne veuë de terre, ou vn certain endroit de mer ou parage, l'on va vn temps d'vn coſté, & apres on tourne le nauire, & l'on va autant de l'autre.

Isle d'Anabon.

Le lendemain 30. ayant pris terre nous traittaſmes amiablement auec les Portugais qui ſont ſeigneurs de l'iſle, de ſorte que nous fians en leur foy, & ſur ce qu'ils auoient accepté quelques

preſens

presens de noſtre part, & nous auoient auſſi enuoyé de leurs fruicts, noſtre General fit accouſtrer ſon gallion, ou vn grand basteau, & y fit mettre quantité de vaiſſeaux pour auoir de l'eau, des fruicts & d'autres rafraichiſſemens, depeſchant pour cet effet vn nombre de mariniers & de ſoldats: mais auec eux ſix des principaux des deux nauires voulurent s'y aller rafraiſchir contre l'intention du General, qui toutesfois ne voulut pas les empeſcher. Lors qu'ils furent deſcendus en terre, les ſix principaux furent fort bien receus & recueillis par les Portugais, tellement que s'y fians entierement, ils ſe laiſſerent conduire où on les voulut mener, & ils enuoyerent les autres mariniers auec le baſteau de l'autre coſté de l'Iſle pour auoir de l'eau, omme il leur auoit eſté conſeillé. Ils les firent conduire par vn nombre de leurs Negres, qui toutesfois ne voulurent iamais entrer dans le baſteau; ce qui fit iuger qu'ils n'y alloient pas de bonne foy, & ils ſe contentoient de faire le tour de l'iſle par terre & nous par mer. Bien toſt apres ces ſix de nos gens furent inueſtis & attaquez par vn grand nombre de Portugais & d'eſclaues Negres tous en armes, qui auoient eſté mis en embuſcade; l'vn des ſix qui eſtoit Lieutenant du Corbin, nommé Thomas Pepin de S Malo, ſe voulut mettre en defence, & defait il en bleſſa quelques-vns: mais eſtant accablé de la multitude il fut bleſſé à mort & porté par terre; les cinq autres furent pris priſoniers. Auſſitoſt apres les Portugais renuoyerent le bleſſé aux nauires ſur vn petit rateau de pieces de bois liées enſemble, & pour le conduire laiſſerent aller vn Negre qui ſeruoit noſtre General, & qui auoit accompagné les ſix; mais auſſitoſt que le bleſſé fut dans le nauire il rendit l'eſprit. Le General fit tirer deux coups de canon pour aduertir les autres mariniers qui eſtoient de l'autre coſté, de retourner, s'ils pouuoient, auec le baſteau, & de ne s'engager pas plus auant: ce qu'ayant reconnu ils reuindrent promptement. Le iour d'apres les Portugais renuoyerent ſur vn autre rateau, car ils n'ont point là d'autres nauires ny d'autres vaiſſeaux, l'vn des cinq priſoniers, pour dire qu'ils eſtoient fort mal traittez, liez & enchainez dans les montagnes tous ſeparez les vns des autres: ces montagnes ſont fort hautes & toutes couuertes de bois: & de plus ils dirent auſſi qu'ils auoient eſté mis à rançon: laquelle fut enfin accordée de quinze cens croiſades, & Deſcente en l'iſle.

de vin, de biſcuit & de poudre à canon, de mouſquets & autres hardes : moyennant quoy ils furent deliurez les vns apres les autres à meſure qu'on payoit. Alors les Portugais enuoyerent vn pourceau, du ris, quelques fruicts & d'autres rafraichiſſemens, & dirent qu'on pouuoit aller librement en leur iſle en toute ſeureté; toutesfois nous ne vouluſmes plus nous y fier, encore que nous euſſions beſoin de faire eau. C'eſt pourquoy nous allions la nuict bien armez en nos baſteaux pour prendre de l'eau : mais nous en prenions peu, parce que le ruiſſeau eſt en bas en vn vallon prés de la mer, & ceux de l'iſle ne voulans pas ſouffrir que nous en euſſions, faiſoient la garde ſur le haut des montagnes, & nous chargeoient à coups d'arquebuze, dont ils percerent l'eſpaule à vn des pages de noſtre nauire, & en bleſſerent auſſi à coups de pierres, & rouloient des pierres ſur nous, tellement qu'il y faiſoit fort dangereux. Ce que nous continuaſmes pendant ſix ou ſept ſepmaines que nous fuſmes à la rade. Cependant au lieu du Lieutenant du Corbin, qui eſtoit mort on y en mit vn autre, qui ne fut pas eſleu ſur le lieu, ayant eſté nommé pour ſucceſſeur dés ſainct Malo par la compagnie, qui auoit pourueu à tous les officiers des nauires en cas de decés : afin de ne pas laiſſer cela à la diſcretion des nauigeans, ce qui eut pu cauſer quelque deſordre. Surquoy il eſt à remarquer que celuy qui hauſſe de grade & change d'office n'augmente pas en gages, & qu'il n'en a pas plus qu'il auoit auparauant: dautant que les gages du mort courent toûjours iuſques au retour, & ſont payez à ſa veufue, enfans ou heritiers, tout ainſi que s'il viuoit. Au reſte ceſte iſle eſt à vn Seigneur Portugais, auquel le Roy d'Eſpagne l'a donnée; les autres Portugais qui demeurent là ſont ſes facteurs & ſes commis : tout le peuple de l'iſle luy eſt eſclaue, & il en fait grand traffic tant en Eſpagne qu'aux Indes Occidentales, & en tire tous les ans vn certain nombre, ſelon qu'ils ont multiplié. Ils ſont tous Negres, & ils vont nuds, hommes & femmes, excepté qu'ils couurent de cotton leurs parties honteuſes; les femmes portent leurs enfans ſur le dos & les alaittent par-deſſus l'eſpaule, leurs mamelles eſtans ſi longues, que les enfans les peuuent prendre & ſuccer par derriere. Ceſte iſle eſt ſituée ſous la hauteur d'vn degré & demy du coſté du midy, elle a de tour enuiron de 5. à 6. lieuës; elle eſt haute, montagneuſe, &

Deſcription de l'iſle d'Anabon.

coũuerte de bois, & tousiours verdoyante; tout le temps que nous y seiournasmes, il ne se passa pas vn seul iour qu'il ne pleust peu ou beaucoup; la rade est Nordoüest fort dangereuse à cause des basses & des roches. Il y croist beaucoup de fruict, comme oranges, *bananes* qui leur seruent de pain, *cocos* qui les fournit de vin, de succre en roseaux, des ananats, d'autres fruicts qu'ils nomment *Panana*, comme aussi du ris & du mil; Il s'y cueille quantité de cotton, qui est le seul reuenu de l'isle, la pescherie y est fort abondante & de bon poisson, ce qui nous fournissoit vn grand rafraichissement. A vne lieuë & demie d'Anabon il y a vne petite isle qui est toute brulée, & il n'y a nulle verdeur: mais elle est si couuerte d'oiseaux, que l'on ne sçauroit presque marcher en aucun endroict qu'on ne marche dessus, ou sur leurs œufs. On les nomme *Pingui*, & sont vn peu plus gros que nos pigeons, & quasi de mesme plumage, au reste de fort bon goust & bons à manger, mais ils ont la chair fort noire. Nous en mangions quantité, allans tous les iours en ceste petite isle pour nous promener & pour en prendre. L'vn des nostres qui auoit esté reconnu Lieutenant du Corbin au lieu du defunct, courant apres ces oyseaux tomba entre des roches, & se rompit la iambe: encore y eut-il bien de la peine à l'en tirer. Nous fusmes accompagnez de toutes sortes de malheurs durant le seiour que nous fismes en cette rade; Car outre cettuy-cy il nous en arriua encore d'autres, particulierement en nostre nauire, où il y eut grande querelle entre nostre Capitaine & le premier Facteur ou Commis, qui en vindrent presque aux mains, & il s'en fallut bien peu que cela ne causast vne reuolte & vne mutinerie generale; de sorte qu'il fut besoin que nostre General y vint bien accompagné pour y mettre ordre. Nonobstant cela la dispute dura tout le long du voyage, sans se parler l'vn à l'autre. Ie vous laisse à penser si tout pouuoit bien aller, puisque les chefs qui deuoient monstrer bon exemple aux autres faisoient eux-mesmes le desordre. Il y eust encore vn autre inconuenient, c'est que comme on s'embarquoit dans le basteau pour faire la guerre & pour aller querir de l'eau, le feu se prit dans de la poudre qui estoit dans l'vn des nostres où estoit nostre Capitaine, & il y en eut beaucoup de brulez & mal accommodez: mais le dernier malheur fut qu'en voulant leuer les ancres, nous fusmes

toute la matinée à tascher de leuer l'vne des nostres, encore que ceux du Croissant nous fussent venus ayder, & cependant nous ne pusmes l'auoir, & il falut rompre le cable, quoy qu'il fût gros comme la cuisse d'vn homme, & tout neuf; l'ancre mesme fut perduë, ce qui n'est pas peu en telles occasions.

Ayans donc sejourné à la rade de ceste isle l'espace de six sepmaines, le 16. Octobre nostre General commanda de leuer les ancres, de mettre les voiles au vent, & de prendre la route de sainte Heleine, d'autant que nous n'auions sçeu nous rafraischir commodement, & que nous commencions à auoir des malades du scurbut. Car ceux qui vont aux Indes ne la võt pas ordinairement chercher, d'autant que les vents n'y sõt pas propres & c'est vn grand hazard de la pouuoir rencontrer; mesme nostre Pilote disoit qu'il n'entreprenoit pas auec certitude de nous y addresser. Toutesfois le 17. de Nouembre heureusement nous reconnusmes à l'aube du iour l'Isle S. Heleine, située sous les 16. degrez vers le pole Antartique, à six cens lieuës du Cap de bonne Esperance. Nous trouuasmes sur l'autel de la Chapelle plusieurs billets, qui donnoient aduis que les Hollandois y auoient passé. On pensoit trouuer là du bois pour refaire nostre mats de misaine: mais il n'y en a point de propre à mettre en œuure. Le seiour que nous fismes en cette isle fut de neuf iours; ce qui seruit grandement à nos malades, d'autant que les eaux, les chairs & les fruits y sont fort salubres, & l'air fort pur & fort sain; aussi nous nous y rafraischismes de toute l'eau dont nous auions besoin. Ie ne m'arresteray pas à descrire en cét endroit la beauté, la bonté, la fertilité & la commodité de cette excellente isle, dont ie remets la description bien particuliere à mon retour, d'autant que le long seiour que nous y fismes alors m'en donna plus de connoissance.

L'isle de sainte Heleine.

Le 26. Nouembre 1601. nos malades ayans recouuert la santé, nous leuasmes les ancres & nous fismes voile suiuans nostre route vers le Cap de Bonne Esperance.

Trois iours apres nous doublasmes *les Abroilles*. Ce sont des bancs & des escueils vers la coste du Bresil, sous les dix-huit degrez de hauteur delà la ligne equinoctiale: ils durent enuiron soixante & dix lieuës de longueur. Les Portugais les appellent *Abrolhos*, qui veut dire ouurez les yeux, parce que ces es-

Cap des Abroilles au Bresil, difficile à doubler.

cueils sont fort dangereux, & il est bien necessaire d'y auoir l'œil & d'y prendre garde. Car qui ne pourroit les doubler & qui iroit s'embarasser dedans, il seroit fort difficile d'en sortir: & encore qu'on en peust sortir le voyage seroit perdu, & il faudroit relascher d'où on est party. Cela est cause que les Nauires qui vont aux Indes, pour s'en esloigner, tombent trop auant de l'autre costé vers la Guinée, où l'air est fort mal-sain, & où il se trouue tant de calmes & tant de courants, que le plus souuent les vaisseaux se perdent, ou beaucoup de personnes languissent & meurent de maladies fascheuses. C'est pourquoy il est de la dexterité des bons pilotes, de napprocher pas trop de la coste de Guinée, & aussi de ne s'aller pas ietter dans les bancs des abroilles vers le Bresil, mais de prendre bien leur mesure, auquel cas il y a assez d'espace: car on conte enuiron mille lieuës de la coste d'Afrique à celle du Bresil. Apres que nous eusmes doublé ces escueils, nous fismes grande resiouyssance, on crea au sort vn Roy pour commander pendant la Feste, qui dure tout le iour, & on distribua à chacun vne peinte de vin plus que l'ordinaire; Ce fut à l'imitation des Portugais qui en vsent ainsi, comme on a tousiours accoustumé d'imiter plustost les mauuaises coustumes que les bonnes & les loüables: Car pour moy ie n'approuue nullement de telles festes & banquets sur la mer, qui ne vont qu'à consommer le vin & les victuailles du nauire, & à enyurer les mariniers, qui puis apres ne font pas leur deuoir, outre les querelles & les batteries qui en naissent.

CHAPITRE II.

Du Cap de Bonne esperance, & du Cap des Aiguilles. Tourmente furieuse en la coste de la terre de Natal.

CEPENDANT nos nauires ne laissoient pas tousiours de continuer leur route vers le Cap de Bonne Esperance, ainsi que nous fismes les iours suiuans, tant que nous apperceusmes les signes par lesquels on connoit qu'on approche du Cap. Car à cinquante ou soixante lieuës prés flottent des troncs de roseaux en grand nombre, chacun d'enuiron neuf ou dix, plus ou moins, se tenant tous ensemble par le pied: on les nomme

Signe pour reconnoistre le Cap de bonne Esperance.

trombas: comme auſſi vne multitude d'oyſeaux blancs tachetez de marques noires, que les Portugais appellent *mangue de velade.*

Le 27. Decembre 1601. ſur le minuit, qu'il faiſoit grand vent auec pluye, la nuit eſtant fort obſcure, nous nous trouuaſmes fort prés de terre, & n'euſt eſté vn marinier qui l'apperceut par honheur, nous nous fuſſions perdus : car la mer eſtoit fort groſſe & orageuſe en cet endroit, ioint qu'il y a de grands rochers qui s'auancent en la mer. Tellement qu'auſſitoſt que le marinier ſe fût eſcrié on vira les voiles & le nauire pour remettre en mer, & on tira vn coup de canon pour aduertir nôtre General. Au point du iour il fut remarqué que nous auions paſſé le Cap de bonne Eſperance, & que c'eſtoit celuy des Aiguilles que nous voyons. Ce cap des Aiguilles s'auance en mer plus auant que celuy de bonne Eſperance de quinze lieuës, & il eſt ſitué ſous la hauteur de trente-cinq degrez de la bande du Sud. On le nomme Cap des Aiguilles, parce qu'au droit d'iceluy les compas ou eſguilles demeureut fixes, & regardent directement le Nort, ſans decliner vers l'Eſt ny l'Oueſt; & l'ayant doublé les Aiguilles commencent à noroiſtre. Ce iour nous reconnuſmes deux nauires Hollandois & vne patache, qui ſortoient d'vne baye qui eſt au Cap des Aiguilles & s'appelle *Baya ſardaigna*, où ils s'eſtoient rafraichis. Il nous fut pourtant impoſſible de nous aborder l'vn l'autre de tout le iour, à cauſe du vent, & que la mer eſtoit ſi groſſe & ſi furieuſe que rien plus; neantmoins leur moyen nauire à toute peine vint vers nous à val le vent, & nous dit de loin qui ils eſtoient. Mais le lendemain nous nous abordaſmes: & les deux iours ſuiuans nous nous viſitaſmes & feſtoyaſmes les vns les autres en grande amitié. C'eſtoient de fort petits nauires qui eſtoient de Camfer en Zelande, leur General s'appeloit *Sphilbert.* Ils nous dirent que c'eſtoit eux que nous auions apperceus à la coſte de Guinée, & que ſi noſtre general les eût voulu attendre lors qu'ils enuoierent leur patache apres nous, le malheur qui nous arriua à l'iſle *d'Anabon*, ne fuſt pas aduenu. Car ils nous dirent qu'ils auoient mis pied à terre, & qu'ils ne ſe fierent pas à ceux de l'iſle comme nous fiſmes; mais ils y firent de l'eau ſuffiſamment, ſinon qu'ils y perdirent deux de leurs hommes outre ſix de bleſſez. Ils nous dirent dauantage, que ſi nous euſſions eſté tous enſemble

& de compagnie, nous euſſions eſté aſſez forts d'hommes pour nous rendre maiſtres de l'Iſle fort aiſement, veu le peu de reſiſtance qu'il y auoit, & ſi nous euſſions eu auſſi moyen de nous bien rafraichir, & de faire prouiſion d'eau; de ſorte que noſtre General fut en partie cauſe de tout ce malheur, pour ne les auoir pas attendus comme il deuoit. Nous leur donnaſmes vne grande voile dont ils auoient beſoin, & en contr'eſchange ils nous donnerent deux perrieres ou petits canons de fer. Ils alloient auſſi aux Indes, de ſorte que nous euſſions bien deſiré de faire le voyage en leur compagnie. Ce que nous ne peuſmes à cauſe qu'il falloit qu'ils allaſſent paſſer entre la terre ferme & l'iſle de S. Laurens, pour trouuer leurs compagnons qui les y attendoient & leur auoient donné le rendez-vous en la *Baya formoſa*, qui eſt en la coſte de Melinde. Noſtre intention eſtoit tout au contraire de paſſer par le dehors de cette iſle: & pour ce nous nous quitaſmes, & là nous priſmes congé les vns des autres auec pluſieurs canonnades. Cela fait nous priſmes noſtre route par le dehors de l'iſle ſaint Laurens.

Le 6. de Ianuier 1602. iour des Rois comme chacun ſe réjouyſſoit à crier le Roy boit, il s'eſleua vne tourmente violente, pour laquelle il nous conuint de baiſſer les voiles, & l'vn de nos mariniers qui eſtoit de S. Malo tomba en la mer, & nous fut impoſſible de le ſauuer: ſon compagnon ſe vouloit ietter apres ſi on ne l'euſt retenu: mais ie croy que c'eſtoit pluſtoſt parce qu'il auoit trop pris de vin que par affection: car les gens de mer n'ont pas beaucoup d'amitié. Du long de cette coſte nous voyions toute la nuit force feux ſur le haut des montagnes. Continuans donc noſtre voyage, nous paſſaſmes ſans aucune tourmente la terre de Natal, qui eſt en la coſte d'Ethiopie, qui eſt ce qui n'arriue quaſi iamais, à cauſe qu'il y a continuellement des tourmentes violentes, depuis les 33. degrez iuſques à 28.

Coſte de la terre de Natal, orageuſe.

Le 30. Ianuier eſtans à la hauteur de vingt-ſix degrez, noſtre General demanda à ſon pilote de quel coſté nous eſtions de l'isle S. Laurens, qui fit reſponce que nous eſtions dehors, & neantmoins cela n'eſtoit pas, & nous eſtions entre la coſte d'Afrique & l'isle, contre noſtre intention. L'ignorance du pilote en fut la cauſe, & auſſi parce que nous nous amuſâmes trop auec les nauires Hollandois, tellement qu'ayant la bo-

nace, nous laiſſions aller les nauires à leur volonté, qui portoient la pluſpart des voiles bas ; & eux qui eſtoient plus fins que nous tenoient touſiours leur route, aprochans de la coſte d'Afrique ; & nous les ſuiuions inſenſiblement. Noſtre General ſe doutant de ce qui en eſtoit, demanda à voir la terre de l'Iſle pour en eſtre aſſeuré : Mais apres auoir nauigé deux iours & deux nuits ſans la voir, il commanda de mettre le cap en l'autre bande. Ce qu'eſtant fait nous allaſmes iuſques au quatrieſme iour de Fevrier que nous commençaſmes à voir l'Iſle ſaint Laurens par le coſté de dedans, dont noſtre General fut fort en colere contre le pilote. Auſſi-toſt il commanda de resſortir du dedans, & de retourner par la coſte de dehors, pource qu'il craignoit de ne pouuoir pas paſſer à cauſe des vents contraires qui s'y trouuent ordinairement en la ſaiſon où nous eſtions pour lors.

Tourmente furieuſe.

Le 7. de Fevrier 1602. repaſſans la coſte de la terre de Natal pour aller par dehors de l'iſle ſaint Laurens, & laquelle nous auions heureuſement paſſée ſans inconuenient, il ſe leua tout à coup vne furieuſe tourmente de vent de Suroeſt, lors que nous ne nous en doutions pas ; au contraire des Portugais qui paſſans en cette hauteur, ſe preparent à receuoir ces tourmentes, & y pouruoient de bonne heure. Noſtre gallion auoit eſté mis dehors pour enuoyer quelqu'vn à bord du Croiſſant, pour conferer de quelques affaires que noſtre general & noſtre Capitaine auoient enſemble pour le ſuiet du voyage, & il n'y auoit pas vn moment que i'en eſtois reuenu, apres auoir viſité quelques vns de mes amis qui eſtoient fort malades, entre autres vn ieune homme de noſtre ville de Laual, que i'aimois fort. Tellement que ceux des noſtres qui eſtoient à bord du Croiſſant voyans que la mer s'enfloit, ils ſe mirent dans le gallion ou baſteau & s'en retournerent vers nous. Mais ils ne ſceurent ſi fort ſe haſter, qu'à peine y euſt-il moyen de les tirer, ſi ce n'eſt que nous leur iettaſmes vn cable, lequel ayant empoigné ce fut tout ce qu'ils peurent faire d'entrer pour ſe ſauuer. Il fut pourtant impoſſible de tirer aſſez promptement le gallion, qui fut ſeulement lié & amarré le mieux qu'on put auec vn gros cable, qui ne mit gueres à eſtre rompu, & le gallion ayant eſté emply d'eau alla à fonds, ſans qu'il y euſt moyen de le ſauuer ; ce qui nous apporta vne grande incommodité. Au

reſte

reste i'estime qu'il est mal-aisé à ceux qui ne l'ont pas experimenté de conceuoir l'horreur & la furie de cette tempeste; car ce que nous auions esprouué auparauant n'estoit que ieu en comparaison. Il faisoit si obscur en plein midy qu'on ne pouuoit voir le ciel, ny s'apperceuoir l'vn l'autre : nos deux nauires s'escarterent bien loin, & en vn instant nos voiles furent toutes deschirées & mises en charpie: la pluye & le vent estoient si impetueux, que donnans contre le visage, cela blessoit & meurtrissoit comme des coups de verges, & les colets de nos chemises se dechirans nous faisoient mal à la face, tellement qu'il falloit les arracher promptement. Les flots estoient si espouuantablement gros, que vous eussiez dit que nostre nauire s'esleuoit tantost dans le Ciel, & tantost tomboit dans vne abisme, & cependant il estoit tellement agité de costé & d'autre qu'il y auoit bien de la difficulté à se tenir dans le nauire, & bien du peril sur le tillac. Car il venoit de si grands coups de mer, que quelques-fois d'vn loüesme il entroit plus de vingt muits d'eau qui passoient par-dessus le nauire & sortoient en partie de l'autre costé : ce qui emportoit de violence tout ce qu'il rencontroit, & il falloit se tenir bien ferme sur le tillac. Le meilleur fut pour nous que nostre nauire estoit si bon & si renforcé, qu'il ne s'ouuroit point par embas par l'impetuosité de cette tourmente, & qu'il ne faisoit non plus d'eau que de coustume. Toute l'eau qui y entroit venoit d'enhaut de ces coups de mer que i'ay dit, & des vagues qui passoient par-dessus, & qui moüilloient non seulement les hommes qui estoient tant sur le tillac & au dedans à couuert; mais aussi toutes les prouisions & les hardes du nauire. Nous ne pouuions quasi suffire à vuider l'eau par les pompes, & nostre Capitaine y mettoit la main le premier. Il n'y eut rien qui ne fust moüillé & gasté, ce qui nous donnoit bien de la fatigue, car durant les quatre iours & quatre nuits que dura la tourmente, nous fusmes continuellement moüillez d'eau salée, outre qu'apres il n'y auoit rien de sec pour changer. On ne mangeoit qu'vn peu de biscuit auec vn peu de vin, n'y ayant pas moyen d'en pouuoir aprester dauantage : De dormir ou de reposer tant soit peu il n'en falloit point parler, pour lors tous ceux qui auoient du iugement songeoient à leur conscience : mais quant aux mariniers, c'est à l'heure qu'ils iurent &

qu'ils blasphement dauantage. Au plus fort de la tourmente à l'heure de minuit, il fut question de couper le mastereau qui est sur la hune du grand mats: la forme de le couper c'est de trancher les hobans & les cordages au-dessus du vent, puis couper le mats à demy, & apres couper les cordages du costé du vent, il tomba pour lors de soy-mesme sans faire mal à personne. C'estoit donc vne penible besogne, veu la difficulté de se tenir à cause de la grande agitation du nauire. On y employa nostre maistre charpentier, qui estoit Hollandois, l'vn des bons charpentiers de mer qu'on puisse trouuer, aussi auoit-il les gages de deux & la portion de vin de deux: mais à la verité il trauailloit autant que trois. Il coupa auec toute peine le mastereau, neantmoins il ne put si bien se tenir qu'il ne cheût aual-le vent comme le mastereau, & il fut porté hors le nauire. toutesfois il rencontra miraculeusement la grande verge, qui estant descenduë & liée en trauers, passoit en mer hors le nauire de neuf à dix pieds; & où il y auoit encore quelques cordages, ausquels ce pauure homme se prit, & les empoigna si bien, qu'il y eut moyen de le sauuer, quoy que fort difficilement. Il nous pensa aussi arriuer vn grand malheur; ce fut qu'il y auoit quatre ou cinq gros canons de fer demontez, qui estoient liez & attachez en bas sur le premier pont. Par la force de la tourmente ils se delierent: mais Dieu permit qu'il y eut plusieurs personnes en bas qui les apperceurent & qui y accoururent aussi-tost auec des matelats & des sacs & autres hardes molles, qu'ils ietterent d'vn costé & d'autre pour les arrester & les relier; autrement le moindre coup qu'ils eussent donné en roulant contre le bord du nauire l'eust enfoncé. Pendant cette tourmente la boeste de nostre gouuernail se rompit, ce qui nous fut vn grand inconuenient, parce que cela nous ostoit l'vsage necessaire du gouuernail. Nos pilotes & mariniers, mesmes les plus anciens, disoient qu'ils n'auoient iamais souffert vne plus violente tourmente, ce qui leur faisoit perdre tout iugement & toute resolution. Mais c'est qu'ils n'auoient pas experimenté la violence de la mer en ces endroits là, qui est ordinairement beaucoup plus grosse & plus orageuse qu'elle n'est ailleurs. Quant à moy i'en ay souffert à mon retour d'aussi furieuses, sous la mesme hauteur, mais non pas en mesme parage.

CHAPITRE III.

De l'abord de la baye de ſaint Auguſtin en l'isle de ſaint Laurens: de la deſcente en terre & du long ſejour que l'on y fit. Deſcription de l'isle, & des mœurs & façons de faire des habitans.

LA tourmente dura iuſques à l'vnziéme dudit mois de Février; Lors qu'elle fut ceſſée, nous fuſmes en grande peine d'auoir perdu de veuë le Croiſſant noſtre General. Mais ce qui nous affligea dauantage, fut que nous apperceuſmes vn grand mats qui flotoit ſur la mer, croyant que c'eſtoit celuy du Croiſſant qui ſe fuſt perdu: Ioint que la pluſpart des noſtres fatiguez de la mer, eſtoient malades & à demy morts: Sur cela le Capitaine mit en deliberation de ſçauoir où il falloit aller pour prendre terre: Il fut aduiſé d'aller au plus prés, qui eſtoit en l'iſle ſaint Laurens. Auſſi-toſt nous priſmes noſtre route pour y aller, quoy que nous fuſſios en crainte, parce que nous n'auions en noſtre nauire aucun Pilote ny marinier qui euſt eſté aux Indes, ſinon vn Canonnier Flamand, qui eſtoit vn ignorant.

Aprochant de l'Iſle de trente ou quarante lieuës, nous viſmes la mer changée; Elle eſtoit jaunaſtre & fort eſcumeuſe, couuerte de chaſtaignes de mer, de cannes, de roſeaux, & d'autres herbes flotantes, & nous la viſmes de cette façon iuſques à ladite Iſle. Enfin le dix-huitiéme Février nous apperceuſmes la terre.

Le dix-neufiéme Février au matin nous poſaſmes l'ancre en vne baye, qu'on appelle de ſaint Auguſtin, ſituée ſous la hauteur de vingt-trois degrez & demi du coſté du Sud, ſous le tropique du Capricorne, qui eſtoit fort grande & fort commode, d'autant qu'elle a vn bon fonds tout de vaſe & de ſable. Sur le midy nous apperceuſmes en mer vn grand vaiſſeau de fort loin. D'abord nous creuſmes que ce fuſt vn nauire Portugais, nous nous miſmes en armes, & nous commençaſmes à nous parer & à tendre nos baſtingues pour nous defendre; mais quand il s'approcha de plus prés, nous reconnuſmes que c'eſtoit le Croiſſant, duquel nous auions eſté ſeparez l'eſpace de douze iours; & qui vint ſurgir prés de nous. Cela nous apporta beaucoup de ioye & de ſoulagement, horſmis que nous le

vismes plus mal-traité que nous, en tres-mauuais equipage, fort ouuert, & ses hommes presque tous malades. Sur le soir nous apperceusmes vn autre nauire qui estoit sans masts & sans voiles, excepté vne piece de bois plantée au milieu du nauire, & vn petit voile dont il s'aidoit. Il posa l'ancre à quatre ou cinq lieuës de nous, parce qu'il n'osoit approcher: Ils enuoyerent vne barque auec trois ou quatre personnes pour nous reconnoistre de loin; mais quand ils nous eurent reconnus, ils approcherent & vinrent à bord de nostre nauire, où ils furent bien receus, apres nous auoir dit qui ils estoient. C'estoit l'vn des deux nauires Hollandois que nous auions veu au Cap des Aiguilles, & qui auoit esté fort mal-traité par la tourmente. Incontinent la barque s'en retourna donner aduis à leur Capitaine, qui vint aussi-tost moüiller l'ancre aupres de nous. C'estoit vn nommé le Fort, fils d'vn François, enfant de Vitré, nay en Hollande. Il auoit desia esté aux Indes, & il est mort en ce mesme voyage à Achen. On tient que le Roy d'Achen l'aymoit, & qu'il en faisoit beaucoup d'estat. Les trois nauires estans donc ensemble, nostre General, nostre Capitaine & le Capitaine Hollandois, auec les principaux des trois nauires, se mirent à deliberer de ce qu'il falloit faire pour s'accommoder. Suiuant ce qui auoit esté arresté entr'eux, on alla choisir en terre vne place la plus propre qu'on pût trouuer, pour descendre tous nos nos malades du scrubut, dont nous auions vn grand nombre en nos nauires, & les Hollandois n'en auoient pas vn seul. Le lieu ayant esté pris & marqué au pied d'vne haute montagne, sur le bord de la riuiere qui tombe en cette baye, on le ferma d'vne pallissade de gros pieux de bois, plantez & fichez les vns prés des autres, & entrelassez de grosses branches & de bastions de mesme ouurage, & couuert des voiles du nauire; & pour defendre cette forteresse, on y porta quelques petites pieces de canon. Nous ne pouuions en vser autrement, parce qu'il ne se trouue point là de pierres dont on pût se seruir à propos: de faire des fossez & des rempars, il n'y auoit pas moyen, car c'estoit tout sable mouuant. On y descendit nos malades du scrubut, dont nous auions vn grand nombre, & pour leur seureté on y enuoya des hommes sains, auec des arquebuses, des mousquets, & autres armes, afin de faire garde nuit & iour. Quant aux Hollandois qui n'auoient

pas vn ſeul malade, ils ne ſe voulurent pas loger en terre, ils poſerent ſeulement vne tente à cent pas de noſtre forterefſe, auec deux petites pieces de canon montées pour leur defenſe, & delà ils enuoyerent de leurs gens pour racouſtrer & reuaſter leur nauire, ce qu'ils firent en toute diligence: ſur le iour ils deſcendoient en terre & ſe meſloient parmy nous. Apres que nous fuſmes tous accommodez de forteresſe pour la ſeureté de nos malades, & des ſains meſmes, on enuoya deux harquebuſiers dans le pays pour le reconnoiſtre; leſquels s'eſtans vn peu aduancez en l'iſle, apperceurent des habitans qui ayans peur d'eux s'enfuyoient: toutefois afin de ne les pas épouuanter, ils ne les voulurent point ſuiure plus auant; mais ils s'en retournerent ſuiuant le commandement de noſtre General. Ces habitans de l'iſle ayans ainſi appris qu'il y auoit des nauires à l'ancre, & des eſtrangers en terre, vinrent quinze ou vingt en nombre, armez & accouſtrez à leur mode, amenans ſeulement vne vache & vn belier. Leur deſſein eſtoit de nous reconnoiſtre & de ſonder ſi nous traiterions librement & auec toute franchiſe auec eux, pour apres ſe reſoudre s'ils viendroient trafiquer ou non. Tellement que s'eſtans approchez de nous, ils furent quelque temps à nous entretenir par ſignes: car comme nous n'entendions pas leur langage, auſſi n'entendoient-ils pas le noſtre: puis ils s'en retournerent auec leurs deux beſtiaux ſans auoir voulu les troquer, quoy que nous leur euſſions montré pluſieurs choſes dont ils ſembloient faire eſtat. Incontinent apres, (ayans comme il eſt à croire reconnu que nous eſtions de bonne foy, & que nous n'allions point par violence, puis que nous ne leur auions fait aucun outrage, & que nous ne les auions pas ſuiuis) ils reuindrent peu de temps apres, & d'abord ils nous donnerent leur vache & leur belier; nous leur donnaſmes auſſi des petits couſteaux, des cizeaux, & des choſes ſemblables, dont ils faiſoient eſtime. Ainſi nous fiſmes amitié les vns auec les autres, tellement que depuis pendant que nons y ſejournaſmes, de quatre en quatre iours ſans manquer ils venoient auec vn grand nombre de beſtail, de volailles, auec du laict, du miel, & quelques fruits, entre autres des *Pateques*, qui ſont groſſes comme des citroüilles. Cela eſt excellent à manger, & rafraiſchit fort. Ils nous bailloient tout cela pour de la clinquaillerie, & de petites bagatelles de Flan-

dres, & de ce pays, de si peu de valeur que rien plus : de sorte que pour deux jettons ou pour vne cueilliere de cuivre ou d'estain, nous auions vne vache ou vn taureau , ou trois brebis ou beliers ; car ils n'ont ny bœufs ny moutons, parce qu'ils ne les sçauent pas chastrer. Mais vn iour entr'autres il arriua que le Pilote du nauire Hollandois, qui auoit son sifflet d'argent au col, dont il se seruoit, s'aduança parmy ces Insulaires lors qu'on faisoit marché auec eux. Ils considererent tant ce sifflet & en furent si amoureux, que ne se soucians plus de nos broüilleries & de nos marchandises, ils ne voulurent plus donner de leurs bestiaux, si on ne leur donnoit ce sifflet : si bien qu'on fut contraint de l'acheter & de leur bailler piece à piece , d'autant qu'il estoit pendu à plusieurs petits chaisnons , & il nous fallut ainsi vendre tous les autres sifflets de nos nauires. Cela nous rencherit les viures, & la vache ou le taureau qui pouuoit ne nous couster qu'vn ou deux sols, commença à reuenir à huit ou neuf sols. Quelque temps apres vn homme d'entr'eux vint vers nous, qui n'estoit point venu auparauant, qui nous montra vne boucle de ces chaisnons , auec vn morceau de bois taillé en rond : nous entendions par là qu'il demandoit des realles de quarante sols, car sa piece de bois estoit de mesme forme, de mesme rondeur & espaisseur ; mais on ne luy en voulut point montrer. Il connoissoit fort bien l'argent, ce qui nous faisoit iuger que plus auant dans l'isle il y a des peuples plus spirituels, & mieux entendus les vns que les autres. Au reste il estoit defendu entre nous à toutes personnes d'acheter ou troquer en particulier auec eux , tant aux Hollandois qu'aux François, afin que tous les viures & les rafraichissemens fussent en commun. Le nauire Hollandois en prenoit le quart & en payoit aussi la quatriéme partie : & quant à nos deux nauires, la proportion en auoit esté faite dés saint Malo ; à sçauoir que de tout achapt le Corbin en auroit deux parts sur cinq , & le Croissant trois, à cause qu'il tenoit plus grand nombre de personnes. Nous pensions estre arriuez bien commodement en cette isle pour nous y rafraischir & pour guarir nos malades du scrub ut, pour apres racoustrer nos nauires qui en auoient bien besoin. Mais ce fut tout au contraire : car ils se mouroient presque tous , & personne ne recouuroit la santé : les plus sains mesme y tomboiẽt malades d'vne fiévre chaude, auec frenesie,

dont les malades mouroient au bout de deux ou trois iours; ce mal estoit contagieux, tellement qu'vne bonne partie des principaux d'entre nous & de ceux qui estoient de meilleure maison y moururent, iusques au nombre de quarante-vn des deux nauires, tant du scrubut que de la fiévre, & plusieurs y ayans pris le mal decederent bien-tost apres sur la mer. Nostre Capitaine y tomba malade de la maladie dont il est mort aux Maldiues, comme nous dirons cy-apres. Les malades de la fiévre, parce qu'on iugeoit qu'ils l'auoient contractée en terre, estoient portez aux nauires, d'autant qu'il y faisoit plus frais qu'en terre, & ceux du scrubut, qui est vne maladie qui prouient de la mer & de la fatigue qu'on y souffre, estoient descendus en terre. Nous enterrasmes, ou pour mieux dire, nous ensablasmes (n'y ayant point de terre-là) nos morts en vn lieu que nous nommasmes le Cimetiere des François. Il y auoit bien de la peine à faire les fosses & à les y mettre, car ce n'est que sable mouuant, qui se remplissoit aussi-tost, & il les falloit mettre de loin auec de longues pieces de bois, que des hommes portoient par les deux bouts, & les corps estoient suspendus à la piece de bois auec des cordes, & ainsi on les mettoit dans le sable. Pour moy, en quatorze mois que dura le voyage en allant, & en douze que ie suis retourné, ie ne fus, grace à Dieu, aucunement malade; mais ie l'ay bien esté aux Indes. Certainement ce lieu estoit fort mal sain, estans logez directement sous le tropique de Capricorne, d'où le Soleil estoit fort proche, & battoit quasi à plomb, au pied d'vne haute montagne, couuerte d'vn nombre infiny de gros lezards; qui neanmoins n'estoient pas mal-faisans, & personne n'en fut incommodé. Nous eussions encore esté plus incommodez du chaud, si nous n'eussions esté fort proches d'vn grand bois couuert le long de la riuiere, où ceux qui se portoient bien s'alloient promener le iour & y prendre la fraischeur: Outre cela nous auions la commodité de la mer & de la riuiere pour nous baigner. Au reste ce bois estoit si plein de ces guenuches & petits singes, qu'il ne s'en pouuoit pas voir dauantage. Il y a vn tres-grand plaisir de voir ces petits animaux se joüer ensemble, & sauter d'arbre en arbre, comme font icy nos escuriaux. Il y a aussi vn merueilleux nombre d'oyseaux de toutes sortes, mais les principaux sont les peroquets, dont il y en a de cinq ou six differen-

tes sortes de plumage ; & il y a bien du contentement à entendre les diuerses musiques de leurs ramages. Il s'y trouue aussi des fruits estrangers, dont les vns sont bons à manger, les autres non. Ce n'estoit-là, & tout aux enuirons fort loin, que sable mouuant, les eaux des riuieres mal saines & salées, parce que la mer y monte, & faute d'autre nous estions contraints d'en vser. La chaleur estoit si vehemente que plusieurs des nostres, encore qu'ils eussent des chausses & des souliers, auoient neantmoins les pieds tous bruslez : ce qui causoit des vlceres fort fâcheuses à guerir, & les empeschoit de marcher. Outre cela, vne grande partie ne se sçachans pas gouuerner, apres auoir ieusné sur la mer, se remplissoient outre mesure des viandes fraisches, & la grande & violente chaleur rendoit la digestion plus difficile. Au reste, nous souffrions vne grande incommodité des mousches, qui de iour nous persecutoient extrémement, & la nuit des mousquites ou cousins, qui picquent la chair iusques au sang, & font enfler l'endroit comme font icy nos mousches à miel : Car au Soleil ils n'ont aucune force, & ils se retirent aux ombrages dans les bois & dans les maisons & couuerts : mais la nuit ils s'épandent par tout. Il y en a vne si grande quantité, & ils picquent si viuement, qu'il est impossible de durer si l'on n'a les mains & le visage caché, tellement que pour reposer nous estions contraints de faire du feu & beaucoup de fumée, & nous coucher tous aupres. Plusieurs de nos malades se mettoient dans des sacs fermez, ne laissans qu'vn petit trou pour respirer. Aux Maldiues, dont ie traiteray cy-apres, où ils en sont fort trauaillez, on se sert de courtines faites exprés, si bien cousuës que ces petits moucherons n'y peuuent entrer. Ce mal est ordinaire par toute la Zone Torride.

Descriptiõ de l'isle de S. Laurés.

L'isle de saint Laurens est tres-grande, car elle contient plus de sept cens lieuës de tour, ce que ie puis asseurer pour l'auoir costoyée de costé & d'autre, tant en allant qu'en reuenant. L'vn des bouts, qui est vers le Sud, commence à la hauteur de vingt-six degrez, & l'autre vers le Nord est sous les quatorze. Elle est fort abondante en bestail ; les brebis portent à chaque fois trois ou quatre petits : ce que i'ay appris par experience, car nous en auons tué qui estoient pleines, & qui en auoient autant dans le corps. La queuë des belliers & des brebis est

grosse

grosse & pesante à merueilles, nous en pesasmes vne qui pesoit vingt-huit liures. Les taureaux, les vaches, les beliers & les brebis sont en si grand nombre par toute l'isle, que cela est commun & non particulier, estans à ceux qui les peuuent prendre; Cette quantité vient de ce que ceux du pays en mangent fort peu, comme aussi tous les autres Indiens, qui ne sont pas carnassiers, & ils font plus d'estat du poisson, des fruits & du laitage. L'on voit là des bandes de ces animaux iusques à trois & quatre cens ensemble. Et comme nous estions là nous y vismes vne chose admirable de ces taureaux & de ces vaches: C'est que cette riuiere qui est là, estant aussi large & aussi profonde que nostre Seine, quand ces animaux vouloient passer d'vn bord à l'autre, les plus grands taureaux se mettoient deuant & les vaches les suiuoient, posans toutes la teste sur la croupe d'vn taureau, & les veaux posent la leur sur la croupe des meres, & s'il y a plus de vaches que de taureaux, l'vne se met sur la croupe d'vne autre, & passent ainsi. Ces taureaux & ces vaches ont sur le col vne grosse masse de gresse, bonne & delicate, & de mesme goust que la queuë des moutons. Et toutefois ces viandes ne sont pas de si bon goust ny si salubres que celles de ce pays cy. Il y a grand nombre de singes & de perroquets, dont nous mangions en telle quantité, que nous en mettions quelquefois cinquante ou soixante boüillir ensemble en vne chaudiere, & la chair en est aussi bonne comme celle des grands pigeons. Il y a aussi quantité de volailles, de poules, de perdrix, de faisans, & d'autres especes d'oyseaux. On y voit vn bon nombre de cameleons, de gros lezards, dont il y en a d'aucuns plus gros que la cuisse d'vn homme, & des chauuesouris plus grosses que des corbeaux. En la riuiere sur laquelle nous estions logez, il y a force poisson, duquel nous prenions vne grande quantité: Mais il y a aussi beaucoup de crocodilles, & nous en tuasmes plusieurs. En quoy nous obseruasmes vne chose admirable, c'est qu'ayant tué vn crocodile ou plusieurs, & l'ayant ouuert & eventré, les entrailles en sentoient fort bon, & embaumoient l'air d'vne odeur fort agreable. C'estoit la nuit que nous nous mettions au guet pour les attraper, & le iour nous iettions force entrailles de vache & de brebis ou autres bestes, au bord de la riuiere sur l'arene, & quand la nuit estoit close, ils ne manquoient pas de venir à la

charongne, & lors on les tiroit : quand ils n'estoiēt que blessez, & qu'ils se sauuoient, on ne laissoit pourtant pas de sentir toute la nuit cette mesme odeur, comme de musque. Le peuple est de couleur oliuastre & bazanée, tirant sur le roux ; ils sont hauts, droits & dispos, gens d'esprit & bien aduisez. Ils vont tous nuds, reserué qu'ils portent vne petite toile de cotton pour couurir leurs parties honteuses : ils tiennent leurs cheueux longs, accommodez en tresses & en cordons. Pour armes, ils n'vsent que de dards & de iauelots, qu'ils nomment *Azagayes*, & ils les dardent fort dextrement : Ils craignent sur tout les arquebuzes, & au bruit du coup ils se mettent en fuite. Les femmes ont vne toile qui les couure depuis le dessus des mammelles iusques à la ceinture, puis vne autre depuis la ceinture iusques au genoüil, & au demeurant la teste nuë & raze, sans aucuns cheueux: Leurs braueries & ornemens sont des brasselets de cuivre, d'estain ou de fer, dont ils font grand estat. On dit que cette isle fut autrefois peuplée par les Chinois, par le moyen d'vn de leurs nauires qui se perdit en cét endroit, où ils s'habituerent. Et à la verité ils ressemblent fort de visage aux Chinois, excepté leur couleur, car les Chinois sont blancs, & ceux-cy oliuastres : Mais c'est qu'ils sont sous la Zone Torride, & qu'ils vont tousiours nuds. L'isle est auiourd'huy fort peuplée, & il y a plusieurs Rois qui se font la guerre les vns aux autres. Entre ces habitans il y en a qui tiennent la Religion Mahometane, & qui sont circoncis, les autres sont Payens & Gentils.

Pendant que nous fusmes en cette Isle, six de nos mariniers qui estoient charpentiers, canoniers, & d'autres mestiers necessaires aux nauires, furent desbauchez par l'vn d'entr'eux qui estoit Flaman & qui estoit en colere contre le Maistre du Corbin : leur persuadant qu'il valoit mieux quitter les nauires où il n'y auoit que de la peine, du trauail & de la misere pour eux, & se retirer en terre, où sans doute ils seroient bien venus & recueillis par les Rois du pays ; & ils l'en croyoient d'autant plus volontiers qu'il auoit esté desia aux Indes : Tellement qu'vne nuit ils sortirent de nos nauires à l'insceu de tout le monde, emportans auec eux du biscuit, leurs hardes, & chacun vne harquebuze fournie de munition, en intention de ne reuenir iamais. Cela ayant esté reconnu le lendemain nous donna de

la fascherie, veu la disette d'hommes en laquelle nous estions, craignans aussi qu'ils n'espouuantassent les habitans & les empeschassent de nous aporter des viures : & de fait à cause de cela ils cesserent de venir pour vn temps; Mais enfin la necessité les contraignit de reuenir. Nostre General les receut & leur pardonna, à cause du grand besoin que nous en auions, autrement ils eussent esté punis. Ils nous dirent qu'ils furent sept iours sans trouuer de l'eau, qu'ils furent tourmentés d'vne soif vehemente, & fort incommodez de la chaleur excessiue, de sorte qu'ils estoient contraints de boire de leur vrine : quant au manger, ils n'eurent point de necessité, ayant porté du biscuit, & rencontrans assez souuent du gibier, & quelquesfois des fruicts. Ils voyoient souuent des habitans de l'isle en nombre auec quantité de bestail, mais ils s'enfuyoient d'eux & ne les pouuoient aborder. Aussi disoient-ils qu'ils auoient trouué vn nombre de petites maisons construites de cannes & de roseaux, dans lesquelles toutesfois on ne voyoit rien que des rets à prendre du poisson qui estoient faits de cotton, auec du bois commun au lieu de liege, & au lieu de plomb de grosses coquilles & des limasses de mer, & force arestes de poisson. Par fois ils trouuoient des troncs de gros arbres coupez & creusez, où il y auoit vn peu d'eau de pluye.

Pour reprendre la suite du discours de mon voyage, nous endurasmes bien du mal en cette Isle pendant trois mois que nous y séjournasmes. Nos nauires estoient en fort pauure estat, le Croissant estoit tout ouuert, & le nostre qui n'en auoit gueres moins à la prouë. On fit vn pied à nostre mats de misaine d'vn arbre de cette isle. Les Hollandois firent des mats de plusieurs pieces, & puis au bout de six semaines de séiour ils partirent sans qu'ils eussent perdu vn seul de leurs hommes. Quant à nous on se hastoit extremement : mais de moment en moment nos gens deuenoient malades, & de iour en iour ils mouroient les vns apres les autres, ce qui fut cause que nous séiournasmes plus long-temps : Ainsi apres auoir racoustré nos nauires, il fallut aduiser au depart. Pour cet effet on fit prouision de chairs pour les deux nauires, qui n'estoient pas pourtant bien bonnes, ny propres pour se garder : mais il s'en falloit seruir : on la coupoit estant encore toute fraiche par tranches fort menuës & deliées, puis on la saloit à

l'inſtant, & on la faiſoit ſeicher au ſoleil ſur des cordes que nous eſtendions par tout : ce qui eſtoit de plus eſpais ne ſeichoit point & les vers s'y engendroient. Car toutes les viandes de ce pays-là ne prennent pas ſi bien ſel que font celles d'icy, & quelque choſe que nous peuſſions faire elles ſe gaſtoient, & ſi elles ne ſont pas ſi courtes & de ſi bon gouſt. Nos nauires eſtans tous preſts, racouſtrez & greyez, & apres auoir fait bois & eau, & auoir r'embarqué le reſte de nos malades & tout ce qui eſtoit en terre, il fallut aduiſer à faire voile. Mais d'autant que nous auions perdu le tiers de nos hommes, & que neantmoins le voyage eſtoit ſi peu aduancé ; il fut reſolu de prendre des habitans de l'iſle afin de nous aider, car nous eſtions trop foibles & trop peu d'hommes pour la grandeur du Croiſſant. Pour cet effet noſtre General commanda que de bon matin on alla cacher des eſcoupettes, des piſtolets & des eſpées, en vn certain endroit qui eſtoit entre le lieu par où ces pauures haibtans nous venoient trouuer, & le lieu où ils s'arreſtoient auec nous pour trafiquer de leurs beſtiaux & de leurs autres denrées, & quant & quant, il fit mettre de nos gens là autour en deux diuers lieux en embuſcade, afin que venans ſur les neuf ou dix heures du matin comme ils auoient accouſtumé, & comme ils auoient promis par ſigne à la derniere fois, eux di-je nous voyans ſans armes & ne ſe defians de rien pource qu'ils eſtoient deſia fort apriuoiſez auec nous, fuſſent facilement ſaiſis par les noſtres, qui euſſent auſſi toſt couru aux armes qu'on auoit cachées, & par ceux qui eſtoient en embuſcade. Cela auoit eſté ainſi adroitement proietté, d'autant qu'ils ne vouloient point approcher de nous lors que nous auions nos armes, ſur tout ils aprehendent les armes à feu, & auec tout cela quelque familiarité qu'ils euſſent pris auec nous, ils ne laiſſoient pas toutefois d'eſtre fins & aduiſez, de regarder touſiours fort ſoigneuſement nos actions & tous nos deportemens. Ainſi nous auions deſſeigné de leur donner vn mauuais adieu, & leur faire vn mauuais remerciement. Mais Dieu ne permit pas que cette perfidie fût executée. Ils ne vindrent point ce iour-la, ce que noſtre General voyant, il changea d'auis, & commanda qu'on ſe tint preſts à partir pour le lendemain. Ce qui fut vn grand bien pour nous qui eſtions dans ls Corbin, de n'auoir point pris de ces Inſulaires ; car

s'ils eussent esté parmy nous lors que nous demeurasmes aux Maldiues, comme vous verrez cy-apres, on nous eût tous fait mourir comme des voleurs.

Le quinziesme de May, mil six cens deux, nous leuasmes les ancres. Mais d'autant qu'il y auoit entre nous plusieurs malades, mesme nostre Capitaine du Corbin, & trois personnes estant desia mortes depuis qu'on eut commencé à faire voile, cela nous fit resoudre à tirer vers les Isles de Comorro.

CHAPITRE IV.

Abord aux Isles de Comorro. Seiour à la rade, & rafraichissement fort commode.

LE vingt-troisiesme du mesme mois, nous aduisasmes les Isles de Comorro, qui sont de douze degrez & demy d'eleuation de la bande du Sud, entre l'isle S. Laurens & la terre ferme d'Afrique, esloignées enuiron de soixante & dix lieuës de Mozembic. Il y en a cinq, en chacune desquelles il y a vn Roy : l'vne est au milieu des quatre autres appellée *Malailli* à la rade de laquelle nous posasmes l'ancre. Incontinent apres y estre arriuez, nostre General enuoya vn basteau à terre pour reconnoistre, & pour voir si on pourroit auoir quelque rafraischissement pour les malades qui n'auoient sceu recouurer leur santé en l'isle S. Laurens, au contraire apres qu'il en fut decedé plusieurs, les plus sains mesmes y estoient tombez malades. Le basteau estant donc abordé en cette isle de Malailli aupres d'vn village, (nous en voyions grand nombre assez prés les vns des autres, & de fort grands ; les maisons estoient de bois, couuertes de fueilles de palme) nos gens furent assez bien receus ; plusieurs des habitans les vinrent trouuer auec toutes les apparences d'amitié : & de fait ils leur apporterent quantité de fruits, en contr'eschange dequoy les nostres leur donnerent des clinquailleries de fer de peu de valeur, & puis ils retournerent aux nauires. Le iour d'apres on enuoya derechef traiter auec les insulaires : mais c'estoit auec toute sorte de deffiance & de circonspection, parce que nous craignions d'estre trompez comme à l'isle d'Anabon. Nous auions deux basteaux, en l'vn desquels estoit la marchandise pour trafiquer, & ceux qui

auoient charge de ce faire, auec quelques mariniers, dont il y en auoit deux qui sortoient à terre sur le bord de la mer où les Insulaires apportoient leurs denrées; l'autre basteau demeuroit derriere, bien garny d'arquebuziers & de mousquetaires, pour empescher qu'on ne peust faire de mal à nos gens qui estoient à terre. Ceux de l'isle auoient aussi leurs armes, qui sont des alfanges ou cimeterres, des iauelots, des arcs & des flesches. Au reste pour traiter auec eux, il ne faloit point parler par signes comme à l'isle S. Laurens, car il y en auoit qui parloient Portugais. Ils nous demanderent premierement qui nous estions, & ayans respondu que nous estions François, ils nous demanderent si nous estions amis & alliez des Portugais. Et comme vn des nostres leur eust dit qu'ouy, ils repartirent que si cela estoit, nous eussions esté moüiller l'ancre à Mozembic. On continuoit à traffiquer auec eux tous les iours de la mesme sorte. Trois ou quatre iours apres ils dirent que nous ne nous estions pas acquitez de nostre deuoir, & que c'estoit la coustume, lors qu'il estoit arriué vn nauire estranger à la rade de ces isles, d'aller saluer auec vn present honneste le Roy de l'isle, qui se tenoit à deux lieuës de là dans le pays. Nostre General qui estoit dans le basteau des soldats leur fit responce, qu'on le deuoit tenir pour excusé, sur ce qu'il ne sçauoit pas la coustume du pays, ny que le Roy demeurast en cette isle, & qu'il y satisferoit le lendemain. Bien-tost apres le General estant venu à bord du Corbin pour visiter nostre Capitaine qui estoit fort malade, il fit par mesme moyen preparer le present pour le Roy, à sçauoir de belle verrerie dorée façon de Venise, & quelques autres petites hardes : Tellement que le iour ensuiuant nostre General alla sur le bord prés de terre auec son basteau, où les Insulaires estans venus, & s'estans saluez les vns les autres, ils furent fort aises de ce present, & s'offrirent à conduire ceux qui descendroient en terre pour porter le present au Roy. Mais nostre General disant qu'il alloit y enuoyer deux des nostres, il leur demanda aussi deux de leurs gens pour ostage. Alors ils commencerent à consulter ensemble, & apres ils firent responce que leurs gens ne vouloient pas entrer dans nos basteaux, parce que c'estoient des personnes qui n'auoient rien veu : mais au reste qu'il ne falloit point craindre de descendre en toute seureté; qu'ils nous donnoient leur foy

& leur parole, que nous ne receurions aucun tort ny aucune incommodité. Nous auions esté vne fois trompez à Anabon par trop de bonne foy, c'est pourquoy nous ne desirions pas de l'estre deux, de sorte que nous leur dismes que nous n'enuoyrions point s'ils ne bailloient des ostages. Mais ils adiousterent que si personne des nostres ne vouloit aller saluer le Roy, ny luy porter le present, qu'au moins on le leur baillast, & qu'ils le saluroient de la part du General. Il leur dit que s'il n'y alloit ou quelqu'vn de ses gens, il n'estoit pas d'aduis d'enuoyer le present, qui peut-estre seroit perdu sans luy estre baillé. Cela ne rompit pourtant pas le traffic, & nous le continuasmes comme auparauant, chacun se tenant sur ses gardes. Ie ne sçay pas pourquoy ils faisoient cela, ny si c'estoit à bonne ou à mauuaise intention : mais ie sçay bien qu'il n'y a point trop d'asseurance à tous ces Rois & à ces peuples de l'Inde, soit que leur religion en soit cause, soit l'humeur du pays : tant y a que c'est autant les Mahometans que les Gentils. Ils n'ont tous gueres de foy, & ils n'ont aucun respect que l'vtilité, ils prennent à toutes mains, tantost amis des vns, tantost amis des autres, & ils sont à qui plus leur donne : les Chinois mesmes en tiennent quelque chose. Aussi ie sçay que les Portugais par toute l'Inde Orientale, donnent conseil aux peuples auec lesquels ils ont alliance ou familiarité, & mesme ils les prient instamment de faire & de pratiquer toutes sortes de trahisons & de surprises sur les nauires François, Anglois & Hollandois, iusques à leur en promettre recompense. De sorte que ie ne me voudrois point asseurer à aucune de ces nations, soit alliée des Portugais, ou non, si ie n'auois fait auparauant alliance & traité auec eux : encore fait-il bon de ne s'y pas trop fier, & de se tenir sur ses gardes auec discretion. Or pour reuenir aux isles de Comorro, les habitans tiennent la Religion Mahometane, d'autant qu'en trafficquant, ils nous disoient le Ieudy, que le lendemain c'estoit le iour de leur feste, qu'ils ne pouuoient pas vaquer ce iour-là à la marchandise, & qu'on y retourna le samedy ; aussi que ie l'ay apris ainsi depuis estant aux Indes. Ils sont meslez de diuerses nations, tant de la coste d'Ethiopie, Caffres, & mesme Mullastres, que d'Arabes & de Persans, & ils sont aussi fort bons amis des Portugais. Ie vous laisse à penser s'ils manquent d'esprit, de conseil & d'auis.

I'ay depuis apris aux Indes, qu'ils penſerent bien ſurprendre vn nauire Anglois qui eſtoit à l'ancre à leur rade, s'eſtans rendus ſi familiers auec les Anglois qu'ils alloient & venoient librement les vns parmy les autres, & le plus ſouuent ils ne bougeoient du bord du nauire à boire & à manger, & quelques fois ils y couchoient. Vne nuit entr'autres voyant qu'on ne ſe défioit point d'eux, ils ſe voulurent rendre maiſtres du nauire, & de fait apres auoir attendu qu'ils fuſſent tous endormis ils tuerent en cette ſorte douze ou quinze Anglois; & fuſſent tous venus à bout de leur entrepriſe, mais les autres s'eſtans réueillez à propos, ſe deffendirent vaillamment, & tuerent vn bon nombre de ces inſulaires, les autres ſe ſauuerent à la nage. Voila comment il ne fait pas bon de ſe fier à ces peuples-là. Pendant que nous eſtions à cette rade & que le traffic des fruićts ſe continuoit touſiours en la maniere accouſtumée, nos mariniers voulurent aller prendre prouiſion d'eau d'vn autre coſté de l'isle, aupres d'vn autre vilage que celuy auec lequel nous traittions, d'autant que le lieu ſembloit fort commode pour en puiſer quantité. Mais les habitans de ce vilage qui ne s'eſtoient point ſentis de noſtre venuë & qui n'en auoient eu aucun profit, quand nos gens furent deſcendus en terre, ſe trouuerent là tous en armes & les empeſcherent de prendre de l'eau, diſant qu'ils ne le permettroient pas, ſi on ne leur en bailloit de l'argent; tellement que nos mariniers furent contraints de s'en retourner ſans rien faire. Ce que noſtre General ayant entendu & ne deſirant pas d'vſer d'aucune violence, comme auſſi ce n'eſtoit pas le meilleur, veu le petit nombre de perſonnes que nous eſtions, il bailla de l'argent aux mariniers pour y retourner & pour en payer les habitans; on leur bailla enuiron cinq ou ſix eſcus, & lors ils nous laiſſerent prendre de l'eau autant que nous en vouluſmes. Ces isles ſont grandement fertiles en fruićts, en oranges aigres fort groſſes, & petites oranges douces, en citrons de deux ſortes, cocos, bananes, miel, betel, & en ris, qui eſtant cuit eſt de couleur violette. Durant tous les iours que nous fuſmes à l'ancre, nous en achetions plein trois ou quatre baſteaux pour ſi peu de choſe & de ſi peu de valeur que rien plus, à ſçauoir de la petite clinquaillerie & autres bagatelles de Flandres. La chair n'y eſt pas ſi abondante, car

ils la vendoient pour de l'argent aussi cher ou plus qu'elle n'est en ce pays. Il y a pourtant force bestail, comme bœufs, vaches cheures, moutons, qui ne sont pas semblables à ceux de l'isle de saint Laurens, dautant qu'ils ont bien la queuë grande & large, mais non pas ronde, & ressemblent à ceux de Barbarie. Il y a aussi quantité de poulles, perdrix, tourterelles, pigeons & autres especes. Ie n'ay point appris que ces isles eussent autre richesse que des fruicts, dont ils chargent des barques faites toutes de l'arbre de Cocos, à la mode de celles des Maldiues, comme ie diray cy-apres, & s'en vont les porter à Mozembic, qui n'est qu'à soixante & dix lieuës de là, & en contr'eschange ils tirent ce qui leur est propre, comme du cotton, des toiles de cotton, de l'or, de l'yuoire, & choses semblables. Les Portugais de Mozembic y viennent aussi trafiquer en mesme sorte. Tellement que ces isles sont grandement commodes à Mozembic & aux Portugais qui y demeurent, pour tirer des viures, car le pays d'alentour est fort maigre & sterile. Aussi i'ay appris dans l'inde de tous ceux qui y auoient esté & qui y auoient séiourné, qu'il y fait fort cher viure.

Or tout ce qui s'achetoit par les nostres de rafraichissemens, c'estoit au nom de nostre General & aux despens des nauires, puis on despartoit les fruicts à tous esgalement, & il n'estoit permis à personne de traffiquer en particulier, si ce n'est que sur la fin le General donna permission à tout le monde d'acheter chacun pour soy ce que bon luy sembleroit, par l'espace de deux iours seulement. Au reste ie ne puis obmettre vne chose bien rare que nous obseruasmes: Car estant en vn basteau à vne lieuë de terre, pour retourner à nos nauires qui estoient à la rade, nous apperceusmes paroistre sur l'eau prés de nous vn poisson fort monstrueux. Nous n'en vismes que la teste qui auoit la forme & la figure d'vn homme, ayant vers le menton vne certaine espece de barbe qui paroissoit comme des aisles de poisson, & la teste vn peu longue allant en pointe couuerte d'escailles. Mais comme nous voulions approcher encore plus prés, il se plongea la teste au fond de l'eau, ce qui fit que nous vismes vne partie de son dos qui estoit escaillé, & il ne parut plus depuis.

Nous demeurasmes à la rade de ces isles l'espace de quinze iours, & il n'est pas croyable combien ce seiour nous fut vtile

& commode. Tous nos malades du ſcurbut recouurerent leur ſanté, & les autres eurent allegement, tant à cauſe du bon air, que des bonnes eaux & auſſi des bons fruicts. Car i'ay remarqué qu'en cette maladie du ſcurbut qui eſt ſi frequente ſur la mer, il n'y a point de meilleure medecine ny de plus certaine que les citrons & les oranges & leur jus; de ſorte qu'apres en auoir bien vſé, chacun en fit prouiſion pour s'en ſeruir au beſoin. Enfin nous fiſmes voile le ſeptieſme de Iuin, mil ſix cens deux.

Le 21. dudit mois de Iuin 1602. nous repaſſaſmes la ligne equinoctiale vers le Nort & le Pole Arctique, enquoy ie n'ay remarqué autre choſe que ce que i'ay dit cy-deſſus en la paſſant la premiere fois: excepté toutesfois que nous ne trouuaſmes pas tant de calmes & de trauades, & que nous ne ſouffriſmes pas les incommoditez que nous auions receuës en la coſte de Guinée.

CHAPITRE V.

Naufrage pitoyable du Nauire nommé le Corbin, où eſtoit l'Autheur, ſur les bancs des Maldiues. Comment les hommes ſe ſauuerent en vne iſle auec beaucoup de peine, & les miſeres où ils furent reduits.

CE que i'ay dit des inconueniens de noſtre voyage & des trauaux que nous auons ſupportez iuſques icy, n'eſt rien en comparaiſon de ce qui aduint par apres. Ie deſcriray maintenant la plus grande miſere qu'on ſe puiſſe imaginer, & ie m'aſſeure qu'il n'y a perſonne qui en liſant cecy, ne deplore vn accident ſi triſte & ſi lamentable, qui nous ruina & nous accabla entierement. Voicy comment cela aduint.

Le premier iour de Iuillet, mil ſix cens deux, eſtans à la hauteur de cinq degrez de la ligne equinoctiale de la bande du Nort, le temps eſtant fort beau, & ne faiſant ny trop calme ny trop de vent, au point du iour nous apperceuſmes que le Croiſſant n'auoit plus ſon grand baſteau, qu'il trainoit derriere luy depuis l'iſle de ſainct Laurens, où on l'auoit fait fort bien accommoder pour s'en ſeruir au lieu de patache; car il auoit eſté arreſté dés ſainct Malo entre noſtre General & la compagnie des marchands, de faire vne patache en la plus prochaine terre où nous deſcendrions au delà du cap de Bonne Eſperance: on auoit meſme porté pour cet effet toute ſorte de bois commode

vn maſt & des cordages, le tout approprié & accommodé en ſorte qu'il n'y auoit plus qu'à l'aſſembler. C'eſt vne choſe bien neceſſaire pour les grands voyages d'auoir vne patache, afin d'enuoyer reconnoiſtre les endroits qu'on ne connoiſt pas, de prendre terre quand l'occaſion s'en preſente, meſme d'entrer iuſques dans les riuieres où vn grand nauire ne pourroit pas aller, & n'oſeroit pas s'y hazarder. Ie remarque exprés la perte du grand baſteau qui ſeruoit de patache & la faute de n'en auoir point fait; d'autant que ſi cela euſt eſté, le Croiſſant eut peu ſauuer les hommes de noſtre nauire. Incontinent apres nous reconnuſmes de fort loin de grands bancs, qui entouroient vn nombre de petites iſles, entre leſquelles nous apperceuſmes auſſi vn petit voile. Cela fit qu'ayans auſſi-toſt abordé noſtre General, nous l'aduertiſmes que nous ne voyons plus ſon galion. Mais on nous dit que la nuit paſſée vn grand coup de mer l'auoit empli d'eau, & auoit rompu la corde à laquelle il eſtoit attaché & amarré, & qu'il l'auoit coulé à fonds; ce qui eſtoit, comme i'ay dit, vne grande perte & vne grande incommodité. Apres quoy le Maiſtre de noſtre nauire, qui ſeul parloit en ces occurrences, pource que le Capitaine & le Lieutenant eſtoient malades, & noſtre Pilote qui eſtoit Anglois, ne parloit pas François, luy demanda quels bancs & quelles iſles c'eſtoient qui paroiſſoient; le General & ſon Pilote reſpondirent que c'eſtoient les iſles appellées *de Diego de Rois*: Et toutesfois nous auions laiſſé ces iſles *de Rois* quatre-vingt lieuës en arriere vers l'Oueſt. Il y eut lors vne grande conteſtation entre ceux du Croiſſant & les noſtres, ſur la reconnoiſſance de ces bancs & de ces iſles: car noſtre Capitaine, noſtre Pilote, noſtre Maiſtre & contre-maiſtre ſouſtenoient que c'eſtoient les Maldiues, & qu'il ſe faloit donner de garde: & noſtre General & ſon pilote opiniaſtroient le contraire. Meſmes nous viſmes de petites barques qui ſembloient vouloir nous aborder pour pilloter, comme i'ay depuis appris d'eux, leſquels noſtre General n'attendit pas; les meſpriſant aſſez indiſcrettement. Toute la iournée ſe paſſa en cette diſpute, tenans touſiours noſtre route, & eſtans les vns prés des autres, iuſques à ce que le ſoir eſtant venu, noſtre nauire, comme c'eſt a couſtume, alla paſſer aual le vent, pour donner le bon ſoir au General, & pour prendre de luy l'ordre qu'il faloit tenir la

nuit. Lors le maistre de nostre nauire demandant si le passage estoit ouuert, le General luy dit que ouy, & qu'il creust certainement que c'estoient les isles *de Rois* & non d'autres; toutefois pource que ce parage luy estoit inconnu, & craignant qu'il n'y eust d'autres bancs ou rochers deuant nous, le meilleur estoit quand la nuit seroit close, de mettre le cap en l'autre bord, & courir à l'Ouest iusques à minuit, & apres minuit qu'il faloit reuirer & remettre le nauire comme auparauant, & courir à l'Est pour arriuer au point du iour au mesme lieu où on estoit pour lors, ou vn peu plus auant, afin de ne pas aduancer chemin la nuit, & ne se pas perdre sans reconnoistre. La nuit estant venuë, on executa le commandement du General. Le Capitaine qui estoit fort malade, me chargea d'aduertir de sa part le maistre & le contre maistre, qu'ils fissent bon cart (ainsi s'appelle la veille qui se fait la nuit dans le nauire par les mariniers chacun à son tour, comme des sentinelles) & qu'il tenoit certainement que nous estions en vn lieu bien dangereux à la veuë des Maldiues, nonobstant l'opinion du Pilote du Croissant. L'intention de nostre General estoit de passer par le Nord des Maldiues, entre la coste de l'Inde & la teste des isles. Mais tout au contraire, nous allions droit dans le milieu nous y embarasser. Les pilotes disoient assez qu'ils s'en donneroient de garde : car tous ceux qui font estat de nauiger en ces endroits-là, doiuent craindre & fuyr ces escueils & ces bancs dangereux de cent lieuës loin, s'il y a moyen, autrement il y a grand hazard de passer entre ces isles, sans y faire naufrage. Mais le malheur nous talonnoit de si prés, que nonobstant la preuoyance de nostre Capitaine, qui eust peu remedier à l'ignorance des autres; ce qui n'estoit point encore arriué dans tout le voyage, chacun estoit profondement endormy cette nuit-là, mesme ceux qui auoient charge de veiller pour les autres. Le Maistre & le contre-Maistre auoient fait la débauche, & estoient yures; le feu qu'on tient d'ordinaire à la poupe pour voir & pour éclairer à la boussole s'éteignit, d'autãt que celuy qui tenoit le gouuernail pour l'heure, & qui auoit aussi le soin du feu & de l'horloge de sable s'endormit, auec le page qui l'accompagnoit, comme c'est la coustume que le marinier qui gouuerne a tousiours vn page du nauire prés de luy; Et qui pis est, on fit tourner le nauire à l'Est trop tost de de-

mie heure, ou trois quarts d'heure au plus. Tellement qu'en cet estat estans tous endormis, le nauire heurta rudement & toucha par deux fois vn banc, & comme au bruit on s'éueilloit en sursaut, il toucha tout soudain vne troisiéme fois & se renuersa sur le banc. Ie vous laisse à penser en quel estat tous ceux du nauire pouuoient estre, quel piteux spectacle c'estoit que de nous, quels cris & quels gemissemens furent iettez, comme de personnes qui se sentent perdus & échoüez la nuit sur vne roche au milieu de la mer, n'attendant qu'vne mort toute certaine. Les vns pleuroient & crioient de toute leur force, les autres se mettoient en prieres, & d'autres se confessoient les vns aux autres, & au lieu d'auoir vn Chef pour nous commander & pour nous donner courage, nous en auions vn qui nous affligeoit & qui augmentoit nostre pitié. Car il y auoit vn mois & plus qu'il ne s'estoit leué du lit: mais la crainte de la mort le fit incontinent leuer tout en chemise, & tout foible qu'il estoit, & il se mit à pleurer parmy nous. Le nauire estant à demy renuersé, nous coupasmes les mats pour l'empescher de renuerser dauantage, & puis nous tirasmes vn coup de canon pour aduertir le Croissant qu'il eût à se retirer, de peur de se perdre auec nous. Mais il n'en estoit pas en danger, d'autant qu'il estoit bien derriere & qu'il faisoit bon cart. Nous estimions tous que le nauire alloit couler à fonds, d'autant que nous ne voyons rien du tout que de grosses vagues passer par dessus nous; comme de fait il n'en falloit pas attendre autre chose, si c'eust esté vn rocher que nostre nauire eût heurté. Trois quarts d'heure apres ou enuiron, l'aube du iour parut, par le moyen dequoy nous reconnusmes des isles voisines, à cinq ou six lieuës de distance, au delà des bancs, & le Croissant qui s'en alloit à nostre veuë, & fort proche de nous, sans nous pouuoir secourir. Nostre nauire tenoit ferme sur le costé, & s'estant échoüé sur vn banc, il pouuoit encore ainsi durer quelque peu de temps, car le banc estoit de pierre, & non pas de sable, auquel cas le nauire se fût tout à fait renuersé, & s'enfonçant dedans nous eussions esté tous noyez. Cela nous donna quelque espece de consolation, & nous fit venir le courage d'essayer par quelque moyen que ce fût de sauuer nos vies, & de tâcher à prendre terre, encore qu'auec tout cela il y auoit peu d'esperance, veu le long espace de mer qu'il falloit passer aupara-

uant que d'aborder, & encore apres cela, nous courions hazard d'en estre empeschez, & d'estre tuez par ceux du pays. Il fut donc aduisé d'accoustrer quelque chose propre pour nous porter, parce que nous n'esperions pas pouuoir tirer le galion ou bateau. On prit des matereaux, des verges & de grosses pieces de bois, que l'on nomme antennes, qui estant de costé & d'autre des nauires, sont propres à faire des verges ou matereaux, quand on en a affaire: Et pour ce qu'elles ne sont que pour subuenir au besoin, on leur donne ce nom d'antennes, mais estant mises en œuure de matereaux ou de verges, on leur en donne le nom, & on les appelle matereaux ou verges de beille, qui veut dire de surcroist. On lia donc cela ensemble, en forme d'vne grande claye, & par dessus on cloüa plusieurs planches & plusieurs tables tirées du dedans du nauire: on appelle cette maniere de claye vne *Panguaye*. Cela estoit suffisant pour nous porter tous facilement, & encore pour sauuer vne grande quantité de bagage & de marchandise. Nous fusmes à trauailler apres cette claye ou panguaye, tout ce que nous estions & de toute nostre force, depuis le point du iour, iusques sur les deux ou trois heures apres midy. Mais tout nostre trauail fut inutile, parce qu'il fut du tout impossible de la passer au delà des bancs, & de la mettre à flot; Ce qui nous faisoit perdre tout courage & toute esperance, d'autant mesme que, comme i'ay dit, il y auoit peu d'apparence d'auoir le galion, qui estoit bien auant dans le nauire sous le deuxiesme pont, & tous les mats estans coupez, il n'y auoit point de moyen de mettre ny d'attacher aucune poulie pour l'enleuer: dauantage la mer estoit si grosse & si orageuse, que le louësme & les vagues passoient pardessus tout le nauire de la hauteur d'vne pique & plus, & il falloit à tous momens receuoir toute cette eau sur nous: Outre cela la mer estant si fâcheuse, (car nous voyons venir auec impetuosité le louësme de plus de deux lieuës se rompre auec vn bruit horrible contre ces bancs & ces rochers) le galion n'eût pas resisté à cette violence. Sur ces entrefaites, nous apperceusmes vne barque qui venoit de ces isles & tiroit vers nous, comme pour nous reconnoistre, mais elle ne s'aprocha point que de demie lieuë. Ce que voyant l'vn des nostres qui nageoit le mieux, il se mit à la nage, & l'alla trouuer, suplpiant par toutes sortes de signes & de cris les

hommes qui estoient dedans, de nous secourir & de nous assister. Mais ils n'en voulurent rien faire, quelque instance qu'il en fist, tellement qu'il fut contraint de s'en reuenir auec beaucoup de peine & de peril. Nous ne pouuions que iuger de cette inhumanité & de cette barbarie. Mais i'ay depuis appris qu'il est estroitement defendu à toutes sortes de personnes d'aborder ny d'approcher d'aucun nauire perdu, si ce n'est par le commandement du Roy, ou qu'il se rencontrast des Officiers du Roy proche du lieu, lesquels en ce cas peuuent sauuer les hommes, & en donner promptement aduis au Roy. Au reste, ie ne me puis assez estonner de ce qu'en cette misere & en ce desespoir, plusieurs des matelots & des mariniers qui estoient parmy nous, ne laissoient pourtant pas de boire & de manger, & de consommer des viures du nauire plus que nature ne pouuoit porter, disant à nous autres qui leur remonstrions, qu'aussi bien nous estions tous perdus, & que pour eux ils aymoient mieux mourir de la sorte, & que la mort leur en seroit plus douce. Apres ils iuroient & se battoient les vns les autres, & il y en eut quelques-vns qui rompirent les coffres de ceux qu'ils voyoient occupez en prieres, & qui ne pensoient plus aux choses du monde, & qui ne reconnurent plus leur Capitaine, n'en faisans non plus d'estat que de leur compagnon, disans que puis que leur voyage estoit perdu & inutile, ils n'estoient plus obligez de luy obeïr. Cela certainement me faisoit horreur, & ie dirois volontiers que les gens de mer, qui sont de cette humeur, comme i'en ay remarqué plusieurs, laissent leur ame & leur conscience sur terre, & n'en portent point sur la mer, tant ie les voy peu religieux, & si fort dénaturez & insolens.

Pour reuenir à mon propos, toutes choses nous faisans desesperer de nostre vie; nous essayasmes de tirer le galion, à quoy nous trauaillions à qui mieux mieux, comme on auoit fait le matin apres la claye. Enfin ayant tiré dehors ce galion auec toutes les peines du monde, chacun se mit en deuoir & fit tout son possible pour le raccoustrer & pour le mettre en estat de nous seruir, d'autant qu'il estoit tout ouuert & tout cassé des coups de mer & des flots. Mais la nuit suruint auparauant qu'il fust entierement prest: De sorte que nous demeurasmes la nuit suiuante sur le bord du nauire dans cette misere

& dans cette affliction, & parmy tant d'incommoditez & de dangers, le nauire estant quasi tout plein d'eau, & les flots passans d'ordinaire pardessus nostre teste, qui nous moüilloient incessamment.

Le lendemain troisiéme Iuillet 1602. au matin, nous nous mismes à la nage pour passer le galion au dedans des bancs, ce que nous fismes auec beaucoup de trauail & de hazard. L'ayant passé, nous nous embarquasmes tous dedans, apres auoir pris des espées, des arquebuzes, & des demi picques. En cét equipage nous tirions vers les isles; mais nostre galion qui estoit assez mauuais, estant encore beaucoup chargé, faisoit grande eau. Dauantage il pensa estre renuersé cinq ou six fois par le vent & par les flots, qui estoient grandement violens. Enfin apres bien des apprehensions & bien de la fatigue, nous abordasmes à toute peine à vne des isles nommée *Pouladou*.

Lors que nous fusmes arriuez à bord, les habitans qui nous attendoient, ne nous voulurent iamais permettre de prendre terre, que premierement nous ne fussions desarmez par eux. Tellement que nous estans rendus à la discretion de ces Insulaires, ils nous laisserent enfin descendre, puis tirerent à sec nostre galion, & en osterent le gouuernail, le mats, & les autres appareils necessaires, & les enuoyerent en d'autres isles voisines, où par mesme moyen ils firent retirer tous les basteaux de leur isle, en telle sorte qu'il n'en demeura pas vn seul. I'ay reconnu par ce cõmencement qu'ils estoient gens d'esprit & bien aduisez, d'autant que leur isle est petite, & qu'elle n'a pas vne lieuë de tour, & n'estoient en tout que vingt ou vingtcinq habitans, de maniere qu'ils auoient à craindre que descendans auec des armes en plus grand nombre qu'eux, nous ne nous fussions rendus maistres de l'isle, & emparé de leurs basteaux, ce qui nous eût esté fort facile, si on eût sceu leur foiblesse : mais comme i'ay dit, ils y donnerent bon ordre.

Estant descendus, on nous mena tous ensemble en vne loge au milieu de l'isle, où on nous donna quelques fruits, Cocos & Limons. Là vint le Seigneur de l'isle nõmé *Ybrahim*, & *Pouladou Quilague*, qui paroissoit fort âgé, & sçauoit quelques mots de la langue Portugaise; par le moyen dequoy il nous interrogeoit & nous questionnoit de diuerses choses : apres cela ses gens nous foüillerent, & nous osterent tout ce que nous portions, disans

que

que le tout appartenoit à leur Roy, depuis qu'vn nauire estoit brisé & auoit fait naufrage. Ce Seigneur de l'isle estoit grand seigneur, & comme i'ay appris depuis, proche parent du Roy Chrestien des Maldiues, qui est à Goa. Voyant que nous portions vne piece d'escarlate, il nous demanda ce que c'estoit. Nous luy respondismes que nous l'auions apportée pour la presenter au Roy, & encore que tout ce qui estoit dans le nauire fust à luy, neantmoins elle auoit esté apportée pour la luy presenter plus entiere, craignant qu'elle ne se fust gastée par la mer, ou du tout perduë. Aussitost qu'on eut entendu que c'estoit pour le Roy, il n'y eut pas vn des habitans qui fit contenance de la prendre ny d'y toucher, non pas seulement de la regarder. Il fut toutefois aduisé entre nous d'en couper vn morceau, comme de deux ou trois aulnes, & d'en faire vn present à ce Seigneur de l'isle, en esperance de receuoir quelque meilleur traitement. Il la prit & nous remercia auec beaucoup de caresses, mais il nous fit aussi promettre de n'en rien dire à personne, autrement qu'il aymeroit mieux mourir que de l'auoir prise. Bien tost apres entendant dire qu'il venoit des Officiers du Roy, il se r'auisa & nous la rendit, priant de ne pas dire qu'il l'eust seulement maniée. Mais toutefois le Roy le sçeut enfin six mois apres, & en fut en cholere contre luy: & il l'eust mandé n'eust esté qu'il estoit malade à l'extremité de la maladie dont il mourut aagé de soixante & quinze ans.

Ayant donc esté dans cette loge l'espace d'vn iour, ils prirent le Maistre de nostre nauire auec deux mariniers, & les menerent au Roy à quarante lieuës de là, en vne autre isle nommée Malé: qui est l'isle capitale d'où toutes les autres dependent, & où il fait sa demeure. Le Maistre de nostre nauire porta auec luy la piece d'escarlatte qu'il presenta au Roy, & fut assez bien receu, & logé dans l'enclos du Palais; ce qu'il ne faisoit pas tant pour luy faire faueur & honneur, que pour s'asseurer de sa personne, ainsi que depuis i'ay reconnu leur deffiance.

Le Roy enuoya aussi tost son beau-frere auec plusieurs soldats en des barques, pour aller à nostre nauire eschoüé, & en tirer tout ce qu'on pourroit C'estoit le frere de la grand' Reine, & il se nommoit *Ranabandery Tacourou* en sa dignité, &

de son propre nom Mouhamede. Estant arriué en l'isle de Pouladou où nous estions, on nous traita mieux à l'occasion de sa venuë, & on nous menoit souuent dans leurs barques au nauire, pour leur ayder à en tirer les marchandises, les hardes & tous les appareils. Mais ils se mocquoient des aduis que nous leur pouuions donner ; car ils en auoient de meilleurs. Et de fait pour aller au nauire de dessus le banc, d'autant que, comme i'ay dit, il estoit impossible que les barques & les basteaux y peussent aller, ils attacherent vn cable qui tenoit d'vn bout au nauire & qui de l'autre estoit attaché sur le banc à vne grosse roche : ainsi tenant cette corde auec vne main, on pouuoit aller & venir seurement de dessus le banc au nauire sans aucun danger, quoy faisant le louësme vous passoit seulement dessus la teste, & ne vous pouuoit pas renuerser ny vous emporter. Au reste, ils auoient vne fort belle inuention pour tirer facilement les canons & les autres choses pesantes, encore qu'elles fussent tout au fonds, comme ie diray en son lieu. Ainsi ils tirerent durant diuers iours les marchandises de nostre nauire & les porterent au Roy ; mais auparauant le beau-frere du Roy qui auoit cette commission, nous diuisa les vns d'auec les autres, & en distribua quelques-vns aux isles circonuoisines (le plus grand nombre toutesfois demeura à Pouladou, qui est l'isle où premierement nous estions descendus) & en s'en retournant il mena auec luy nostre Capitaine tout malade qu'il estoit auec cinq ou six. Il fut presenté au Roy & bien receu. Mesme le Roy promettoit de luy équiper vne barque pour le mener à Achen en l'isle de Sumatra où estoit allé nostre General. Et ie ne sçay pas s'il eût enfin tenu sa parole. Mais nostre Capitaine mourut en l'isle de Malé, demeure du Roy, enuiron six ou sept semaines apres. A tous les voyages qu'on venoit au nauire, on emmenoit tousiours quelqu'vn des nostres en mesme sorte. Quant à moy, le beau-frere du Roy diuisant mes compagnons, m'osta d'auec ceux de Pouladou, & me mena auec deux autres en vne petite isle nommée Paindoüé, distante de Pouladou d'vne lieuë seulement, où il n'y auoit pas plus de peuple qu'en l'autre. Là mes deux compagnons & moy fusmes assez bien receus du commencement, & nous eusmes des viures suffisamment à l'occasion de ce Seigneur qui nous y menoit.

CHAPITRE VI.

De ce qui arriua aux hommes qui s'estoient sauuez apres la perte du vaisseau appellé le Corbin, & des maux qu'ils souffrirent.

I'Ay raporté par le menu au mieux qu'il m'a esté possible, le malheur de nostre naufrage, auec les circonstances de nos miseres, iusques à ce qu'estans descendus en terre, il sembloit que nous deussions estre deliurez des dangers de la mer. Mais ceux que ie diray ne sont pas moindres. La continuation du mal emporte enfin le malade. Aussi ceux qui s'estoient tirez du milieu des flots & des vagues, ne trouuerent pas plus de soulagement pour eux sur la terre. Nous estions quarante ou tant de personnes. Voicy comme il en aduint.

Lors que nous estions encore dans le nauire, & que nous songions à nous tirer de ce peril, il fut aduisé d'essayer d'enleuer tout l'argent qui y estoit, & toute la marchandise la plus precieuse, & d'en emporter la plus grande partie, afin que par là on reconnust que nous estions bons Marchands & non pas des pirates & des voleurs, & par ce moyen receuoir vn traitement plus fauorable. C'estoit l'aduis de nostre Capitaine. Mais on ne put rien auoir, d'autant qu'il estoit dans les soutes (qui sont des clostures bien fermées où l'on met les marchandises & les viures) & tout au fond du nauire, où la mer estoit si haute, que tout ce que nous pouuions faire, estoit de nous tenir par dehors sur le costé. Il demeura donc dans le nauire auec toute la marchandise, & au defaut de cela, on prit vn reste d'argent qui estoit au nauire en general qui se montoit enuiron à cinq cens escus, & ce que les particuliers auoient porté en leurs coffres, qui se montoit encore à cinq cens escus. On les accommoda proprement dans des ceintures de toile. Plusieurs porterent de ces ceintures, les autres non; car il n'y en auoit pas pour tous. Ce n'estoit pas pour presenter au Roy, comme si on eut peu tirer tout l'argent, mais pour subuenir aux necessitez de nous tous. Neantmoins il semble par l'euenement que ce fut toute au contraire vne occasion de plus grand malheur, & ceux qui en portoient deuindrent les plus miserables. La premiere nuit que nous fusmes en l'isle de Pouladou, nous en-

terrasmes cet argent, de peur qu'estans foüillez, il ne noüs fust osté, resolus de ne le point deterrer que bien à propos pour le profit de tous. Mais enfin quand nos compagnons qui estoiēt demeurez à Pouladou), virent qu'on ne leur donnoit rien à manger & qu'ils mouroient de faim, ils furent contraints de le deterrer & d'en offrir pour auoir des viures, comme de fait on leur en bailla pour de l'argent. Le mal estoit que la moindre piece de monoye qu'il y eut, c'estoient des pieces de vingt sols monnoye d'Espagne, & les insulaires voyans l'ignorance des nostres, ne bailloient iamais de retour, tellement que pour vne chose de valeur de deux liars, il falloit bailler vne de ces pieces, si bien que ce faisant pour cinq ou six de ces pieces vn homme n'estoit quelquefois pas sustenté. Si nos gens eussent eu l'aduis de faire comme ils font en ces isles, & par tout aux Indes, où tout argent de toute marque & caractere est receu pourueu qu'il soit de bon aloy, mais on le coupe en petites parcelles & puis on le pese à mesure qu'on en a affaire, leur argent leur eut duré beaucoup dauantage. Mais comme i'ay dit, pour la moindre denrée on bailloit vne piece. De sorte que par ce degast l'argent ne dura gueres à la pluspart de ceux qui en auoient, ausquels puis apres les habitans ne voulurent plus rien donner sans argent, ainsi ils endurerent toutes sortes de miseres. Les autres qui en auoient eu dauantage (car la proportion n'estoit pas égale, & c'estoit pour le commun qu'il auoit esté baillé aux particuliers) se cachoient soigneusement de leurs compagnons, & ils ne les eussent pas aidé de chose quelconque. Cela fut cause que plusieurs moururent de faim, ne trouuans aucun secours non seulement des Insulaires, mais mesmes de leurs compagnons, ce qui estoit tout à fait deplorable. D'vn autre costé ceux qui auoient de l'argent & qui par ce moyen pouuoient recouurer quantité de viures, s'en remplissoient sans discretion & outre mesure, & en vn pays où l'air est fort mal sain à tous les estrangers, encore qu'ils fussent de mesme climat: ainsi ils tomboient malades & mouroient les vns apres les autres: & bien plus, au lieu de receuoir de l'assistance & de la consolation des leurs, ceux qui n'auoient point d'argent & qui estoient en grande necessité venoient les desrober, & leur ostoient leur argent auparauant qu'ils fussent morts. Pour celuy qu'on trouuoit à

ceux qui decedoient, les ſains qui reſtoient ſe battoient les vns contre les autres à qui l'auroit, & ſe bandoient deux contre deux, & finalement de compagnon à compagnon, auec ſi peu de charité, qu'ils voyoient mourir leurs confreres & leurs compatriotes, ſans les vouloir aucunement aider ny les ſecourir. Ie n'ay iamais rien veu de ſi miſerable & de ſi pitoyable.

Quant à moy, comme i'ay dit cy-deuant, ie fus mené par le beau-frere du Roy en l'isle de Paindoüé moy troiſieſme. Nous n'auions point pris de ces ceintures d'argent & nous n'auions choſe du monde. Cela nous incommoda beaucoup, mais auſſi par apres nous nous trouuaſmes mieux de n'en auoir point eu. Les autres qui en auoient eu en furent plus accommodez pour vn peu de temps, mais apres ils en reſſentirent auſſi de plus grands inconueniens. Au commencement les habitans de l'iſle de Paindoüé nous donnoient vn peu à viure, tellement que tellement. Mais quand ils virent que nos compagnons qui eſtoient aux autres iſles, auoient tant d'argent, & qu'ils en faiſoient vn ſi grand degaſt, ils ſe reſolurent de ne nous plus rien donner pour viure, eſtans faſchez de ce que noſtre venuë ne leur apportoit point de profit, comme elle faiſoit aux autres iſles: auſſi afin d'eſſayer, ſi par extremité de famine, nous ne ſerions point cōtraints de leur en bailler de celuy qu'ils croyoiēt que nous tenions caché: meſme ils s'en alloient auec des basteaux en l'iſle de Pouladou, vendre à nos compagnons des poules, du poiſſon, des fruicts & d'autres prouiſions; & cela en cachette: car il eſt eſtroitement defendu de rien vendre aux eſtrangers qui ſe ſauuent des nauires perdus, ny de prendre d'eux de l'argent ou de la marchandiſe, qui appartient toute au Roy depuis qu'vn nauire eſt eſchoüé: toutesfois ils peuuent donner à viure & exercer telle humanité que bon leur semble. Et de fait, à quelque temps de là on fit vne exacte recherche de ceux qui en auoient pris; comme ie diray cy-apres. Or par le moyen de ce complot & de la mauuaiſe reſolution que les inſulaires auoient faite contre nous, qui eſtoit de ne nous plus donner aucune choſe, mes deux compagnons & moy nous fuſmes reduits à la plus grande miſere qu'on ſe puiſſe imaginer. Tout ce que nous pouuions faire, eſtoit de chercher des limats de mer ſur le ſable pour manger, & quelquefois par rencontre quelque poiſſon mort que la mer iettoit à bord, puis nous

les faiſiõs boüillir auec toutes ſortes d'herbes à nous inconnuës indifferemment, y adiouſtant pour ſaler vn peu d'eau de mer: & ſi par hazard nous pouuions attraper quelque citron, nous y en mettions. Il ſe paſſoit des iours que nous ne trouuions choſe quelconque. Nous fuſmes dans cette extremité aſſez long-temps, iuſques à ce que les habitans reconnoiſſans que nous n'auions point d'argent, & ayans, comme il eſt à croire, quelque eſpece de commiſeration, commencerent à nous eſtre vn peu moins farouches & moins barbares; d'autant qu'auparauant la pluſpart d'entr'eux, toutes les femmes & les petits enfans ſe cachoient de nous, & nous fuyoient comme des monſtres: de ſorte qu'ils ne nous permettoient pas d'aller dans leurs villages & dans leurs maiſons. Meſme ils ſe ſeruoient de nous pour faire peur & pour menacer leurs petits enfans. Enfin ayans reconnu qu'ils deuenoient de iour en iour moins eſtranges en noſtre endroit, & beaucoup plus traitables, nous nous miſmes à les accoſter & à nous offrir à faire tout le ſeruice auquel on nous voudroit employer: ce qu'ils accepterent. Pour moy ils m'emmenoient ſouuent en leurs baſteaux à la mer, & aux autres iſles voiſines, pour leur ayder à aller querir des cocos, & auſſi à peſcher, & quelquefois ie fus employé à d'autre ſorte de trauail en terre; en recompenſe dequoy ils me donnoient part à leur poiſſon, quand i'auois eſté peſcher, & pour tout autre ouurage des Cocos, du ris, du mil & du miel. Mes compagnons de leur coſté faiſoient leur poſſible pour gagner ſemblablement quelque choſe, car ils ne prenoient que moy pour aller peſcher, ie ne ſçay pas pour quelle raiſon, & puis nous rapportions tout en commun & nous en viuions: Tellement que nous eſtions reduits à ce point, que pour du poiſſon & des Cocos, nous faiſions toutes les choſes les plus viles & les plus mecaniques qu'on ſçauroit dire, & les trauaux les plus penibles; bref, pour dire en vn mot, cela meſme que leurs eſclaues ne vouloient ou ne pouuoient faire. Toutefois c'eſtoit ſans force & ſans contrainte, mais nous meſmes nous y allions offrir & les ſupplier de nous employer: Autrement nous fuſſions morts de faim, car ils ne nous donnoient rien ſi nous ne trauaillions, & encore ſi peu, que malayſement nous en pouuions eſtre nourris & ſouſtenus; d'autant meſme qu'ils ne peſchent iamais qu'en temps beau & ſerain, à cauſe de leurs voi-

les qui sont de toile de Cocos qu'ils ne veulent pas y gaster, & de la pluye qu'ils craignent fort estans tous nuds, principalement en cet exercice; de maniere qu'ayans pesché vn iour, ils n'y retournent pas quelquefois de huit iours ou plus. Voila pour ce qui estoit de nostre nourriture. Quant au logement, nous nous retirions le iour pendant la pluye & la nuit pour dormir sous vne loge de bois qui estoit sur le bord de la mer, qu'on auoit dressée peu auparauant pour y faire vn basteau. Par ce moyen nous y auions bien le couuert par-dessus, mais par les costez elle estoit toute ouuerte. C'estoit aussi pendant leur hyuer au mois de Iuillet & d'Aoust, que les pluyes sont fort continuës & fort importunes, ie vous laisse à penser quelle incommodité nous pouuions receuoir du vent, de la pluye & quelquefois des grands flots, dont la loge n'estoit qu'à dix pas. Ces grandes & extremes incommoditez furent cause que mes deux compagnons tomberent malades. Mais moy, graces à Dieu, qui ne l'auois pas esté en tout nostre voyage sur la mer, ie resistay aussi fort long temps.

Pendant que ie trauaillois ainsi pour auoir dequoy viure, ie m'efforçois de retenir & d'apprendre la langue du pays le plus qu'il m'estoit possible, ce que tous mes compagnons mesprisoiēt, disans qu'ils n'auoient que faire d'apprendre cette lāgue particuliere à ces isles, & qu'ils esperoient qu'on les enuoyeroit enfin à Sumatra trouuer le General, comme le Roy auoit promis à nostre Capitaine, & comme ceux des isles nous disoient. Ie ne desesperois de rien, mais la crainte que j'auois que cela n'arriuast pas, me faisoit resoudre à tout. Ioint que voyant la peine en laquelle nous estions tous, j'essayois d'apprendre la langue pour m'en seruir à propos : ce qui m'a grandement aydé. Aussi ayant ce dessein-là, l'occasion se presenta de sçauoir plustost & plus facilement cette langue. Car le Seigneur de l'isle de Paindoüé, nommé *Aly Pandio Atacourou*, où nous estions trois, qui estoit fort noble & parent du Roy à cause de sa femme, voyant que ie m'efforçois d'apprendre leur langue, m'en estima dauantage & me prit en affection. Et à la verité ie tas-chois de tout mon pouuoir à me rendre complaisant & agreable enuers luy & sa femme, & enuers tous ceux de l'isle, en leur obeyssant en tout & par tout. Il estoit fort honneste & courtois. Il estoit sçauant & curieux, & mesme bon Pilotte, & il

auoit eu les bouſſoles & les cartes marines de noſtre nauire dont il me demandoit bien ſouuent des raiſons, d'autant que celles qu'ils ont, ſont faites d'autre façon: bref pour l'ordinaire il eſtoit bien ayſe que ie fuſſe en ſa compagnie pour l'entretenir & pour reſpondre de tout ce qu'il me demandoit de nos mœurs & de nos façons de faire. Cette conuerſation ordinaire iointe à la peine que i'y prenois, me fit bien toſt apprendre beaucoup du langage du pays. Cela rendit ce Seigneur bien-veillant en mon endroit de plus en plus, & fut cauſe que ie commençay à n'eſtre pas du tout ſi miſerable qu'auparauant, ayant ſouuent par ſa liberalité des viures dauantage.

Pour retourner à nos gens qui eſtoient en l'iſle de Pouladou, ils furent enfin plus mal traitez que nous, apres qu'ils n'eurent plus d'argent, & plus affligez de famine; d'autant qu'ils eſtoient en plus grand nombre. Le Seigneur de noſtre iſle de Paindoué alloit ſouuent en celle de Pouladou viſiter le Seigneur de cette iſle qui eſtoit ſon parent. Vn iour entr'autres depuis que i'eus eu ſa connoiſſance, il me mena auec luy, afin de me donner le contentement de voir mes compagnons. Ie vis par ce moyen & i'apris le pitoyable eſtat auquel ils eſtoient reduits, & les miſeres & les afflictions qu'ils ſouffroient, ainſi que ie les ay repreſentées. Comme i'eſtois auec eux, nous cherchions tous enſemble au bord de la mer, s'il ne ſe rencontreroit pas par occaſion quelque choſe pour manger: car ils mouroient de faim, & ils faiſoient comme nous auions fait au commencement à Paindoüé. Nous trouuaſmes vne fort grande tortuë, car la mer Indienne en nourrit de prodigieuſe groſſeur, qui eſtoit rëuerſée ſur le dos: elle auoit cinq ou ſix cens œufs, chacun auſſi gros que le moyeu d'vn œuf de poule. Nous fuſmes bien aiſes d'auoir rencontré cela. Nous la miſmes par pieces, & nous la fiſmes boüillir dans vne chaudiere qu'ils nous preſterent, auec de l'eau douce, & nous la mangeaſmes. Sa chair eſtoit extremement graſſe & de bon gouſt, & ſemblable à celle de veau, & les œufs aſſez bons. Mais apres nous euſmes tous vn ſi grand deſuoyement d'eſtomac, que nous en penſaſmes mourir, & moy tout le premier. I'eſtime que c'eſtoit pource qu'eſtans affamez, & n'ayans outre cela aucune choſe à manger, nous en priſmes tous outre meſure. Auſſi nous n'euſmes pas l'aduis de la faire cuire dans de l'eau de mer pour la ſaler & aſſaiſonner:

ner:

ner : car, comme i'ay depuis apris aux Maldiues pendant le temps que j'y ay ſéjourné, le poiſſon cuit dans l'eau de mer eſt bien plus ſain & ne fait pas ſi toſt mal, & il ſe garde long-temps quand il eſt ſeché par apres. Les habitans le font toûjours ainſi cuire dans de l'eau de mer. Ie reconnus donc l'eſtrange miſere où mes compagnons eſtoient reduits par la famine & par les maladies qui eſtoient entr'eux, & qui cependant ne s'aſſiſtoient point les vns les autres. Ie couchay en cette iſle, & le lendemain le Seigneur de Paindoüé qui s'en retournoit, me r'emmena auec luy, & puis y retournant vne autrefois, il m'y mena par meſme moyen.

Cependant les gens du Roy venoient de iour en iour pour tirer encore de noſtre nauire tout ce qu'on pourroit, principalement le plomb dont il eſtoit doublé, qu'ils priſent fort en ce pays-là, & iuſques aux clous & au bois qu'ils peurent auoir. Ainſi allans & venans, ils emmenoient toûjours peu à peu quelques-vns des noſtres, qui eſtoient fort aiſes d'y aller, & ceux qui auoient encore de l'argent en donnoient pour cet effet. On nous diſoit que le Roy deuoit donner vne barque à noſtre Capitaine, & que quand elle ſeroit preſte, on nous emmeneroit tous. Sur cette eſperance tous nos gens mouroient les vns apres les autres. Noſtre Capitaine, le premier Commis, le contre-Maiſtre, & pluſieurs autres eſtoient deſia morts. Le Maiſtre auoit eſté le premier ſalüer le Roy : mais il voulut retourner au nauire pour prendre des habillemens, ce qu'ils nous permettoient librement, d'autant qu'ils ne ſçauoient qu'en faire, & qu'ils n'eſtoient pas à leur vſage. Quand donc le Maiſtre vid qu'on ne tenoit point conte de nous venir querir ny de nous r'enuuoyer, & que le Capitaine eſtoit mort, il fit vne entrepriſe pour ſe ſauuer, laquelle il conduiſit ſecretement vn long-temps, au deſceu de quelques-vns des noſtres, auſquels il ne vouloit pas ſe deſcouurir. La ſeconde fois que ie fus le voir il m'en communiqua, & il me teſmoigna du regret que ie n'en pouuois eſtre, mais il n'y auoit point de moyen. Ie luy diſois que ie ne croyois pas que ſon deſſein peuſt reüſſir; d'autant que les Inſulaires ſe défioient extremement de nous, & principalement de ceux qui eſtoient à Pouladou, où à cauſe de cette défiance ils ne laiſſoient point de baſteaux ny de barques. De plus les gens du Roy auoient

mis des ſoldats, tant pour prendre garde à nous, que pour deſcouurir ceux des Inſulaires qui receuroient de l'argent des noſtres, pour apres le leur faire rendre. Neantmoins le Maiſtre conduiſit ſi dextrement ſon entrepriſe, qu'enfin il ſurprit la barque du Seigneur de Paindoüé qui eſtoit allé à Pouladou voir ſon parent, comme j'ay dit lors qu'il m'y mena par deux fois. Il auoit ſi bien eſpié l'occaſion, qu'il en vint à bout en plein midy, lors que les habitans de l'iſle s'en doutoient le moins. Tellement qu'ayant garny la barque d'eau douce & de Cocos, dont il auoit auparauant fait prouiſion, & qu'il auoit ſecretement caché dans le bois, il s'embarqua luy douzieſme, laiſſant encore huict des noſtres, quatre malades & quatre ſains au deſceu deſquels il mit à la voile. Les habitans de l'iſle s'en aperceurent bien-toſt, mais ils n'auoient point d'autres baſteaux pour courir apres. Ils vinrent ſeulement auec vn rateau qu'ils appellent *Candouepatis*, dont ie parleray en ſon lieu, en donner aduis à ceux de noſtre iſle; de ſorte que nos gens eurent aſſez de loiſir pour ſortir des bancs auparauant qu'ils euſſent trouué des baſteaux, & ils eſtoient deſia fort eſloignez & hors de veuë & de peril, quand les Inſulaires s'embarquerent pour courir apres. Cette entrepriſe reüſſit à ceux qui s'en allerent: mais cela fut cauſe que les huit qui reſtoient furent accablez de miſere. Car les ſoldats exercerent ſur eux par vengeance toutes les rigueurs qu'on ſçauroit dire. Ils prirent ceux qui eſtoient en ſanté, les lierent & les battirent eſtrangement, & enfin ils tirerent d'eux tout ce qu'ils auoient d'argent & de viures, puis ils vinrent aux malades, & contraignirent les ſains de les porter à la playe & riuage ſi proche de la mer, que quand la marée venoit, elle leur mouïlloit les iambes, eſtans d'ailleurs expoſez aux iniures de l'air, au ſoleil & à la pluye, qui eſtoit fort frequente en cette ſaiſon. Dauantage ils leur tinrent tant de rigueur, qu'ils ne permettoient pas que ceux qui eſtoient en ſanté leur portaſſent ſeulement à boire de l'eau douce: car d'autre choſe ils n'en auoient pas pour eux-meſmes. Et ainſi ces pauures malades moururent de faim, & furent apres iettez en la mer; comme ils faiſoient tous ceux des noſtres qui mouroient, ne voulans pas ſeulement permettre aux viuans d'enterrer leurs compagnons morts. Ce qui toutefois ſe faiſoit au deſceu du Roy qui en fit enterrer quelques-vns au bord de la

mer, principalement de ceux qui moururent en l'isle où il estoit. Mais pour retourner à l'isle de Pouladou, ceux qui estoient restez m'ont dit que ces pauures malades se rouloient à toute peine,& se couchoient sur le visage pour manger l'herbe qui estoit sous eux : de sorte qu'ils leur trouuoient à toute heure de l'herbe en la bouche. Le Lieutenant de nostre nauire, qui estoit de bonne maison de S. Malo, mourut en cette sorte. Des autres qui resterent sains il y en eut vn que la necessité ayant contraint de grimper la nuit à vn arbre de Cocos pour essayer d'auoir du fruict, cheut du haut de l'arbre qui estoit fort haut,& se tua, quoy qu'auparauant il y eût monté diuerses fois sans inconuenient. Ses compagnons qui demeurerent, souffrirent beaucoup, mesme ils mangeoient des rats quand ils en pouuoient prendre.

Quant à nous qui estions dans l'isle de Paindoüé, l'euasion de nos gens ne nous porta point d'autre preiudice que la peur, mais peu ou point de mal. Et de fait, les habitans de l'isle s'assemblerent portans des bastons en leurs mains, (car des armes il n'est pas permis d'en porter, sinon à ceux qui sont de la gendarmerie, lors qu'ils sont au seruice du Roy) & nous vinrent trouuer en la loge où nous estions sur le bord de la mer. Là ils nous iniurierent & nous menacerent. Ils nous donnerent mesme quelques coups. Mais d'autant qu'ils ne nous auoient iamais veu d'argent, ils ne passerent pas plus outre, & ils nous traiterent plus doucement, & auec moins de rigueur que ceux de Pouladou. Aussi le Seigneur de l'isle qui estoit fort humain, l'empeschoit, & il me tesmoignoit de l'affection, ainsi que faisoit sa femme & les anciens de l'isle.

CHAP. VII.

Venuë d'vn Seigneur portant commission du Roy de l'isle de Paindoüé, lequel emmene enfin auec luy l'Autheur

CE que i'ay raconté cy-dessus est l'estat auquel nous auons esté pendant trois mois & demy depuis nostre naufrage. Apres ce temps-là il vint vn nommé *Assant Caounas Calogue*, grand Seigneur, de la part du Roy. Ce n'estoit pas le premier qui y auoit esté enuoyé, c'est à sçauoir le beau-frere du Roy,

d'autant que, comme i'ay depuis appris, le Roy ayant entendu qu'il n'auoit pas ſuiuy ce commandement & qu'il auoit retenu quelque choſe du nauire pour ſon profit particulier, il en fut fort en colere, juſques à luy donner vn ſoufflet, & depuis il ne le renuoya plus. Mais il enuoya en ſon lieu vn des plus grands & des plus proches de ſa perſonne, auquel il communiquoit ſes conſeils & ſes affaires les plus importantes, ſe fiant en luy plus qu'en nul autre. C'eſtoit pour venir à noſtre nauire pour la derniere fois, & pour acheuer de faire tirer & d'emporter tout ce qui ſe pourroit, entr'autres quelques canons de fer qui eſtoient demeurez, & le reſte du plomb & du fer: & auſſi pour faire la recherche de l'argent que les habitans des iſles auoient eu de nous. Il eſtoit aſſiſté d'vn autre Seigneur nommé *Ouſſaint Rannamandy Calogue*, qui a commandement ſur tous les nauires, barques, baſteaux, maiſtres des nauires, & mariniers, & non pas ſur les gens de guerre, bref ſur le fait de la marine, & que nous pouuons nommer Surintendant des galeres & des nauires apartenans au Roy & non pas Amiral. A ſon arriuée il fut receu comme on a de couſtume de receuoir les gens & les officiers du Roy de qualité releuée qui vont de ſa part. Ie la vis faire en cette ſorte. C'eſt que de loin la barque ou le baſteau qu'ils nomment *Ody*, où eſt le Seigneur, fait vn ſignal, auec vne enſeigne rouge, amene ſes voiles, mouïlle l'ancre à vne portée d'arquebuſe de l'iſle. Alors le Seigneur ou Superieur du lieu enuoye reconnoiſtre qui c'eſt, dont eſtant aſſeuré, il donne ordre à ſa reception, & va au deuant accompagné du plus grand nombre d'hommes & de barques qu'il peut; & il laiſſe ſeulement le *Catibe* ou Curé auec quatre ou cinq des *Mouſcoulits* ou anciens de l'iſle. Ils chargent ces batteaux, les vns de Cocos, les autres de Bananes, de Betel, & autres fruicts dont l'iſle abonde; le tout bien dreſſé & arrangé dans des paniers & coffins blancs faits de feuilles de Cocos, qui ſont faits exprez & qui ne ſeruent que cette fois-là, comme ils font en toutes autres occaſions. Car ces feuilles ſont ſi communes, & eux ſi propres & ſi adroits à faire ces paniers, qu'ils ne s'en ſeruent iamais deux fois; encore les font-ils de ſorte que l'on n'en ſçauroit oſter les fruicts & les autres choſes de dedans, ſans les couper & les mettre en pieces, leſquelles ils iettent. En preſentant cela, le Seigneur de l'iſle entre le premier & ſaluë l'autre

Seigneurs comment receus és Isles.

en disant, *Sallam Alecon*, qui est leur salut commun, & en se baissant luy touche de sa main droite les pieds, puis la leue & la met sur sa teste, comme pour donner à entendre qu'il voudroit mettre sa teste sous ses pieds. Tous les autres qui le suiuent en font de mesme, comme estans ses suiets, & portent tous ces presens deux à deux sur leurs espaules auec vn baston, au milieu duquel le present est suspendu. Ils appellent ce salut & ce present *Vedon à Rouespou*. Apres cela le Seigneur de l'Isle fait sa harangue, & prie l'autre de descendre en terre, & de luy faire l'honneur de prendre son logis qui est preparé pour luy. Ce que l'autre fait, & cettuy-cy l'accompagne auec les siens. Comme le grand Seigneur aproche de l'isle, le *Catibe* & les autres qui y sont demeurez, sont sur la greue de la mer & vont au deuant de celuy qui arriue, se mettans dans la mer iusqu'à la ceinture, & portant chacun sa piece de toile ou turban sur le bras gauche: cela est moitié de soye & moitié de coton, fort bien ouuragé & tint en rouge, long d'vne aulne & demie, & large de trois quartiers. Lors le Catibe & les siens le saluënt à leur mode, & luy font la harangue en luy offrant ces toiles & les autres presens, que l'autre reçoit courtoisement, les faisant prendre par ceux qui sont auprés de luy. Tout cela fait, lorsque le Seigneur veut descendre en terre, l'vn des plus aparens entre les Catibes ou Mouscoulits, vient luy presenter l'espaule, se tenant fort honnoré de cette faueur, & lors l'autre se met sur ses espaules, comme s'il estoit à cheual, jambe deçà, jambe delà, & est ainsi porté à terre, & ils prennent bien garde qu'il ne se mouïlle les pieds, ce qu'ils tiennent à grand deshonneur. Apres cela il est conduit en grand honneur, accompagné de tous ceux de l'isle, iusqu'au logis preparé pour luy & les siens; là où estant arriué, le peuple l'ayant salüé derechef, & ayant discouru quelque demi-heure, chacun prend congé de luy & se retire. Apres on luy presente vn bain à demi-chaud, fort bien preparé, & s'estant baigné on luy apporte des huiles de senteurs fort odoriferantes pour s'huiler & pour se froter tout le corps, selon la coustume des Indes. Puis on luy donne vn breuuage ou du vin de Cocos du plus delicat & du plus friand qui se puisse trouuer, auec quantité de plats de betel bien proprement taillé & façonné, & assaisonné de tous les ingrediens requis, comme ie diray en son lieu. Apres

s'estre ainsi rafraichy & reposé, il s'en va au Temple principal, qu'ils appellent, *Oucourou misquitte*, où ayant fait ses prieres, qui durent enuiron vne heure, il s'en retourne à son logis, où son manger luy est apresté auec toutes les delicatesses du pays durant le temps qu'il est en l'isle. Toutes les maisons de qualité & de moyens luy enuoyent des presens, comme des mangers delicats, des fruits, & du betel bien apresté, & enuoyé par les femmes, auec le plus de ceremonies & d'honneur qu'ils peuuent. Ce n'est pas qu'il n'ait tousiours sa cuisine & son ordinaire, & quelquefois il ne mange ny ne gouste rien de tout cela. Mais c'est la coustume de toutes ces isles d'en vser ainsi.

Ce Seigneur estant donc ainsi arriué-là, toutes ces ceremonies finies, il executa premierement sa commission, pour ce qui estoit au nauire ; & quand il eut acheué, il alla en l'isle de Pouladou, où il fit la recherche de ceux qui auoient eu de l'argent de nostre nauire. Pour y paruenir, il fit prendre & attacher tous les habitans de l'isle, mesme les femmes, & les fit battre, pour voir s'ils ne confesseroient rien. On leur faisoit aussi mettre les pouces entre des bastons fendus qu'on pressoit, & qu'on lioit apres fort serré, afin que par cette douleur ils fussent contraints de reconnoistre la verité. Et de fait ils reconneurent & ils rendirent vne partie de l'argent, mais non pas tout, car les gens du Roy n'en pouuoient pas descouurir au vray la quantité, & mesme ils en accuserent plusieurs des autres isles, où on enuoya aussitost. En vn mot la plus-part de ceux qui auoient touché nostre argent, furent cõtraints de le rendre, & à vn ou deux ans de là, il se découuroit tousjours quelqu'vn de ceux qui en auoient eu, & qui s'estoient cachez iusques alors. Les soldats mesme qu'on auoit laissez pour y prendre garde, en furent conuaincus. Ceux de l'isle de Paindoüé ne furent pas en peine, parce que nous les déchargeasmes, & pour cela ils m'en ont tousiours aymé & enuoyé des presens tant que ie fus là, & il fut verifié qu'ils n'auoient rien eu de nous.

Toutes ces affaires furent faites en quinze iours, que le Commissaire du Roy sejourna és isles de Paindoüé, Pouladou & aux circonuoisines, tantost en l'vne, tantost en l'autre, pour les affaires du Roy, suiuant sa commission. Le Seigneur de

Paindoüé & le Catibe, auec tous ceux de l'isle qui m'affectionnoient me presenterent à luy, & me recommanderent estroitement. Ils croyoient tous que i'estois quelque grand Seigneur par deçà, & ie ne leur en ostois pas l'opinion, voyant qu'elle me seruoit. Cette recommandation fut cause que ce Seigneur enuoyé du Roy me prit en amitié, dautant mesme qu'il voyoit que ie sçauois assez de leur langue pour m'expliquer & pour me faire vn peu entendre, & que ie prenois peine de l'apprendre tous les iours. I'ay remarqué qu'il n'y a rien qui m'ait tant seruy, & qui m'ait plus attiré la bienveillance des habitans, des Seigneurs, & du Roy mesme, que d'auoir appris leur langue, & que c'estoit l'occasion pour laquelle i'estois preferé à mes compagnons, & plus chery qu'eux. C'estoit pourquoy pendant qu'il fut en ces quartiers-là, il voulut toûjours que ie le suiuisse, & que ie fusse ordinairement aupres de luy, tantost en sa barque, au lieu où estoit le nauire perdu, tantost en diuerses isles. Il me mena entr'autres dans vne petite isle, nommée *Touladou*, qui est voisine de dix lieuës, où il estoit allé voir vne de ses femmes, & il prenoit vn grandissime plaisir à m'entendre. Aussi cette affection estoit cause que mes compagnons & moy n'eusmes point de disette, estant mieux traitez en sa consideration. Le iour deuant qu'il s'en retournast, il me demanda si ie voulois bien le suiure, & aller à Malé où le Roy sejourne. Ie luy dis que ie le desirois il y auoit long-temps. I'auois neantmoins tant de peur qu'il ne changeast d'aduis, que le lendemain ie ne l'abandonnay en façon quelconque : tant qu'estant tout prest à s'en aller, vn des soldats de sa suite le prit sur son espaule, comme c'est la coustume du pays, & entrant dans la mer le porta dans sa barque, d'où il m'appella, & m'y fit aussi entrer. I'estois grandement aise de m'en aller ; mais aussi ie demeurois triste de quitter tant mes deux compagnons de Paindoüé, que ceux de Pouladou, qui estoient seulement restez au nombre de quatre, & qui auoient resisté à toutes les miseres. Lors qu'ils me virent tous partir sans eux, ils se mirent à pleurer amerement. Ce qu'apperceuant ce Seigneur, il me demanda comme à leur truchement, ce qu'ils auoient à pleurer : & luy ayant representé la cause de leur affliction, il me commanda de les consoler, & de leur dire de sa part, qu'ils ne se tourmentassent point,

que le Roy les enuoyeroit bien-tost querir : & pour luy qu'il eust bien desiré de leur faire plaisir, mais qu'il ne l'osoit & ne le pouuoit faire sans tres-expres commandement du Roy. Cela ne les consoloit pas beaucoup, voyant que ie m'en allois & qu'ils demeuroient ; de sorte qu'ils continüoient, ou plustost augmentoient leurs larmes & leurs gemissemens. Ce qui m'affligeoit, & cependant ie ne l'osois montrer. Car i'auois desia appris leur humeur pour ce regard, qui est de ne vouloir pas endurer auec eux des personnes tristes & melancoliques, ou des réveurs ; disans que telles personnes conspirent quelque trahison ou meschanceté en eux-mesmes. C'est pourquoy celuy qui veut estre bien venu parmy eux, doit estre gaillard & ioyeux, rire & chanter, s'il est possible, encore qu'on n'en ait ny suiet ny enuie, & qu'on en soit bien éloigné. De fait, ie me contraignois tant que ie pouuois. Mais luy qui estoit homme d'entendement, voyoit bien au trauers de ma feinte la tristesse que ie portois au cœur. Et lors il me pressa de luy dire ce qui me faschoit. Ce que ie fis, & ie luy confessay franchement qu'outre ma fascherie en general de laisser mes compagnons & de les voir pleurer, regretant leur condition & les miseres qu'ils pourroient souffrir, comme ils en auoient desia tant souffert, i'auois, dis-je, encore vn ressentiment plus particulier. C'est que l'vn de mes deux compagnons de Paindoüé & moy, auions dés le iour de nostre embarquemẽt en France, fait profession ensemblement d'vne amitié si estroite, qu'il n'estoit pas possible de plus: Que ie l'auois tousiours assisté, & luy moy, plus particulierement que non pas les autres : & que maintenant ie ne luy pouuois celer que ce m'estoit vne grande douleur de me separer de luy & de l'abandonner. Que reconnoissant les bienfaits dont il m'obligeoit de plus en plus, cela me rendoit aussi plus hardy à le supplier en cette occasion d'auoir quelque esgard à mon affliction, & de me donner encore le contentement d'emmener cét homme, & d'auoir pitié des autres qui demeureroient. Ces paroles, & dauantege mon visage moüillé de larmes, que la tristesse extréme m'arrachoit outre ma volonté, émeurent ce Seigneur, que i'ay tousiours reconnu extremement courtois & pitoyable, & d'ailleurs fort genereux & magnanime : en sorte que i'ose dire qu'il ne cedoit point en esprit ny en belle façon à ceux qui naissent en l'Eu-

rope.

rope. Il parla tout aussi tost en secret à cét autre Seigneur ou Intendant des galeres & des nauires du Roy, que i'ay dit, & à quelques autres des principaux qui estoient auprés de luy, sur ce sujet (comme il me semble) & apres auoir consulté, il me dit, que pour me contenter il le vouloit bien ; & sur l'heure, il fit embarquer celuy que ie luy monstray. Pour les cinq qui resterent, il donna ordre qu'on les diuisast, & qu'on en mist vn en chacune des isles voisines, enjoignant aux Chefs & aux plus apparens de ces isles qui estoient là presens à son départ, de les traiter humainement, de prendre garde qu'ils ne receussent aucune incommodité, & de les nourrir aux despens du public, iusqu'à ce qu'ils eussent receu commandement du Roy de les enuoyer. Ainsi ie dis adieu à mes compagnons plus content qu'auparauant ; & eux aussi, qui me prierent d'auoir memoire d'eux, à ce qu'ils ne demeurassent point long-temps en de petites isles ainsi separez & diuisez les vns d'auec les autres. Cela fait, on mit à la voile, & nous cinglasmes le reste de la iournée.

CHAPITRE VIII.

Arriuée de l'Auteur en l'isle de Malé, où il saluë le Roy. Execution à mort de quatre François, pour s'estre voulu éuader. Arriuée de ses autres compagnons : Et les raisons qui empescherent le Roy de les enuoyer en Sumatra.

LA nuit estant venuë nous allasmes surgir à vne petite isle, nommée *Maconnodou*, qui appartient au General des galeres, où nous couchasmes : Car c'est leur coustume de ne nauiger iamais la nuit. Le lendemain matin, quand il fallut s'embarquer, ce Seigneur me dit, que nous estions proches de quinze ou seize lieuës de Malé, où estoit le Roy, qu'il n'osoit pas mener plus outre mon compagnon, d'autant qu'il ne sçauoit pas si le Roy l'auroit agreable, & qu'il estoit à propos de le laisser là pour quelques iours, iusques à ce qu'il eust parlé au Roy, pour le faire venir, & qu'il estoit asseuré qu'il y seroit fort bien, & qu'il en auoit donné charge. Nous arriuasmes enfin à Malé, où estans descendus, il s'en alla incontinent salüer le Roy, & luy rendre compte de son voyage, commandant à vn de ses gens de me conduire en son logis,

Il ne manqua pas entr'autres choses de parler de moy; ce qui fut cause qu'à l'instant mesme il m'enuoya querir par commandement du Roy. Estant au Palais du Roy, i'y demeuray enuiron trois heures en attendant. Sur le soir on me fit entrer dans vne cour où le Roy estoit sorty pour voir tout ce qu'on auoit apporté à ce dernier voyage de nostre nauire, à sçauoir les canons, les boulets, les armes, & les autres sortes de meubles de guerre & de marine, & il les faisoit porter en son magazin qui estoit là. On me dit que ie m'approchasse, & lors ie salüay le Roy en la langue & à la mode du pays : Ce que i'auois remarqué soigneusement en cét instant que ie fus admis, & ie m'en estois particulierement informé auparauant. Cela luy plût, & luy donna enuie de s'enquerir de moy à quoy seruoient beaucoup de choses qu'on auoit tirées de nostre nauire, dont il ne pouuoit comprendre l'vsage. Ie luy en rendis raison, & ie m'exprimay le mieux que ie pûs. La nuit estant close, il commanda au Seigneur qui m'auoit amené de me loger, & de me traiter chez luy, & à moy d'aller tous les iours le voir auec les autres Courtisans. Cela fait nous nous retirasmes.

Les iours suiuans ie fus tousiours occupé à entretenir le Roy, & à luy respondre de tout ce qu'il me demandoit des mœurs & des façons de faire des peuples de l'Europe, & de nostre France; des habits, des armes, & de l'estat des Rois, dont il s'enquestoit fort particulierement. Et luy discourant entr'autres choses de la grandeur du Royaume de France, de la generosité de la Noblesse, & de leur dexterité aux armes; Il me dit, qu'il s'estonnoit comment on n'auoit pas conquis les Indes, & comment on les auoit laissé conquerir aux Portugais, qui leur faisoient entendre que leur Roy estoit le plus grand & le plus puissant Roy de tous les Rois Chrestiens. Le Roy me fit aussi voir aux Reines ses femmes, lesquelles semblablement m'occupoient plusieurs iours à leur rendre raison de ce dont elles m'interrogeoient : estant sur tout curieuses d'entendre la forme, les habits, les mœurs, les mariages & les façons de faire des Dames de France, & le plus souuent elles m'enuoyoient querir sans le sceu du Roy; ce qui n'eust pas esté permis à d'autres.

Or, comme i'ay desia dit, quinze ou seize des nostres

auoient esté menez long temps auparauant moy en cette isle de Malé où le Roy demeure. Quand i'y arriuay ie n'y en trouuay plus que trois, à sçauoir deux Flamans & vn François lequel estoit malade à l'extremité, & qui mourut huit iours apres. Au commencement que nos gens y arriuerent, il y auoit à la rade vn nauire Portugais à l'ancre, qui estoit de Cochin, du port de quatre cens tonneaux tout chargé de ris, & qui venoient querir des bolys ou coquilles pour les porter en Bengale où elles sont estimées. Le Capitaine & le Marchand estoient Mestifs, les autres Indiens Chrestiens, & tous habillez à la Portugaise. Ils se monstrerent fort contraires aux nostres, & ils disoient beaucoup de mal de nous au Roy, qui y adioustoit foy, & cela fut en partie cause que nous n'en fusmes pas si bien traitez qu'il eut fait. Ils nous demanderent tous au Roy pour nous mener à Cochin; ce qu'il consentoit. De fait il fit demander à nostre Capitaine & à nostre premier commis s'ils vouloient y aller, & qu'il le permettoit volontiers. Ils firent responce, auec tous les leurs qui estoient là presens, qu'ils aymeroient autant mourir que d'y aller. A la verité il y auoit bien à craindre pour eux, & ce n'estoit pas pour nous faire du bien, ny pour nostre commodité qu'ils nous vouloient auoir. Aussi les nostres esperoient tousiours que le Roy les enuoyeroit dans vne barque à Achen en Sumatra, comme il leur auoit promis. Bien tost apres le Capitaine & le premier Commis moururent, les autres suiuoient petit à petit, accablez des fatigues qu'ils auoient souffertes iusques alors, & du mauuais air & des vitieuses eaux de cette isle, qui sont cause que la plusspart des estrangers n'y peuuent viure. Dauantage la nouuelle estant venuë au Roy de l'euasion du Maistre & de nos gens de Pouladou, il en fut tellement irrité, qu'il fit vn serment solennel de ne laisser desormais aller pas vn de nous. De fait, i'ay oüy asseurer à plusieurs de ses Seigneurs, qu'autrement il nous eust accommodez d'vne barque comme nous desirions. Le Pilote ayant entendu cette resolution, qui le confinoit pour toute sa vie dans ces isles, desseigna de prendre vne barque & de s'éuader, comme ceux de Pouladou. Pour cet effet, il s'associa de trois de nos mariniers, auec lesquels il cacha dans vn bois tout ce qui estoit necessaire. Ce dessein fut descouuert par les Insulaires, qui auoient remarqué leurs

allées & venuës dans le bois ſur le bord de la mer, & les y auoient eſpiez. Ils en donnent aduis aux ſix anciens appellez *Mouſcoulis*, qui gouuernent les plus grandes affaires du Royaume, leſquels en ayans aduerty le Roy, on fait obſeruer curieuſement les deportemens de ces quatre (le Pilote & trois mariniers.) Tellement que la nuit qu'ils voulurent s'embarquer ils furent pris ſur le fait par les ſoldats, qui leur mirent les fers aux pieds, & deux iours apres les mirent en des baſteaux, feignans de les vouloir mener en d'autres iſles; & quand ils furent ſur mer, ils leur couperent la teſte à coups de *caty*, qui eſt fait comme vne fort grande ſerpe de ce pays, au reſte d'acier excellent, fort poly & bien ouuré. Cela vient du coſté de Malabar & tranche des mieux. On leur donna pluſieurs coups, & qui ne leur donnoit qu'vn coup n'eſtoit pas eſtimé bon ſoldat. Ils en font touſiours ainſi quand c'eſt pour executer le commandement de leur Roy, & fuſt à leur parent proche, ou meſme à leur frere, pour teſmoigner par là le zele qu'ils ont au ſeruice du Roy. Auſſi quand le Roy ayme quelqu'vn, tout le monde l'ayme, & s'il luy veut du mal, tout le monde l'a en haine, & perſonne ne veut le hanter ny le frequenter, non pas meſme le voir. Les corps de ces quatre furent iettez en la mer. Au reſte il ne faut pas s'eſtonner ſi le Roy eſtoit ſi fort courroucé pour ces attentats des noſtres qui tachoient à s'eſchapper: dautant que là c'eſt crime de leze-Maieſté que de deſrober vne barque ou vn baſteau, & l'emmener au loin en d'autres Royaumes. Cela ne ſe peut faire ſans paſſe-port & ſans congé du Roy ſpecial & precis pour cet effet, encore que le baſteau fût à ſoy: Autrement il y va de la vie, & c'eſt vn cas irremiſſible, & il ne faut point eſperer de grace du Roy quand on en eſt conuaincu. Ce crime s'appelle *Odican anpou*. I'entendis cette triſte nouuelle, & la mort naturelle de nos autres compagnons incontinent apres que ie fus arriué à Malé, où ce nauire de Cochin eſtoit encore, qui emporta la pluſpart des appareils de noſtre nauire que le Roy leur vendit, principalement ceux dont il ne ſe pouuoit ſeruir. Comme pareillement vn Pilote du Roy me dit, que les douze de Pouladou s'enfuyans auec le Maiſtre de noſtre nauire eſtoient arriuez à Coilan à la coſte de la terre ferme, & dauantage qu'on leur auoit mis les fers aux pieds en vne galere Portugaiſe, où il les auoit veus, & qu'on les menoit à Goa.

I'estois donc moy troisiesme en l'isle de Malé, auec les deux Flamans. Ie fis prier le Roy de faire venir mon compagnon qui auoit esté laissé en chemin en l'isle de *Maconnodou*, ce qui fut fait aussi tost, & nous ne fusmes separez l'vn d'auec l'autre que dix iours. Ainsi nous nous r'assemblasmes quatre, luy & moy & les deux Flamans. Deux mois apres ie procuray encore qu'on amenast les cinq qui estoient restez espars en de petites isles, aupres du lieu où s'estoit perdu le nauire; cela estant nous estions iusques au nombre de neuf, quatre François & cinq Flamans, tous humainement traitez du Roy & de ses Seigneurs. Mais entre nous il n'y auoit pas bonne intelligence. Cela venoit des Flamans qui faisoient tous cinq leur fait à part separez d'auec nous, & mesme par truchemens ils en disoient du mal aux Seigneurs & aux habitans du Pays. L'occasion de cette discorde vint à cause qu'ils estoient ialoux & enuieux de me voir plus courtoisement receu que non pas eux, que i'estois bien voulu & estimé du Roy, tousiours aupres de luy, & en consequence gratieusement traité par les grands. Pour cette occasion ils se persuadoient aussi que mes trois compagnons François estoient mieux venus, & que ie les fauorisois plus que non pas eux qui m'estoient estrangers. D'ailleurs parce que ie parlois la langue des Maldiues assez facilement, sans qu'ils en peussent rien entendre; ils s'imaginoient que ie disois du mal d'eux, & que i'empeschois qu'ils ne fussent pas mieux à leur aise. Neantmoins c'estoit tout le contraire.

Le serment du Roy irrité contre nous estoit cause que la promesse faite par luy de nous donner vne barque ne s'executoit point, & cependant tous nos gens estoient morts, resté neuf. Tellement qu'il n'y auoit point d'apparence d'esperer de sortir iamais de là. Ce nous estoit vne grande affliction d'y penser, & nous nous consolions auec Dieu, & entre nous autres. I'ay remarqué l'empeschement & la raison que le Roy donnoit de ne nous auoir pas courtoisement traité. Car à la verité à tous ceux des nauires que i'y ay veu perdre en mesme sorte pendant mon seiour, il leur a donné moyen de s'en aller, retenant seulement les richesses & les marchandises. Mais outre les raisons qu'on m'en auoir dites, i'ay estimé qu'il y en auoit vne autre; c'est l'argent qui auoit esté dissipé qu'on peut dire auoir esté cause du plus grand malheur, & de la mort de la plus-

part de nos hommes: dautant que le Roy estant aduerty qu'il y auoit eu de l'argẽt tiré du nauire, & s'imaginant qu'il y en auoit vne grosse somme que nos gens tenoient cachée, peut-estre autant que ce qu'il trouua dans le nauire, il ne vouloit pas que cet argent sortist de son pays: & pendant qu'il en cherchoit plus qu'il n'y en auoit, la pluspart des nostres se mouroient. Ie croy bien qu'apres cela l'embarquement du Maistre, & l'attentat du Pilote l'aigrirent encore dauantage. Il eust esté à propos de ne prendre point du tout d'argent, ou de le porter tout au Roy, comme la piece d'escarlatte. Vne fois entr'autres il me sçeut bien dire que mes compagnons auoient caché & recelé de l'argent, & qu'on ne luy auoit fait present de la piece d'escarlatte, que parce qu'elle ne se pouuoit pas cacher cõme l'argent, & qu'ils auoient tous mal fait en cela, & qu'ils estoient indignes à ceste occasion de sa bonne grace.

CHAPITRE IX.

Grande maladie de l'Autheur, qui luy laissa des incommoditez. Euasion de quatre Flamans, & de la disgrace du Roy *contre ceux qui resterent.*

IE fus enuiron quatre ou cinq mois en assez bonne santé; & il ne me manquoit que l'exercice de ma religion & la liberté, au reste fort bien à mon aise, logé, nourry & traité chez ce Seigneur qui m'auoit amené, où on m'auoit logé en vn petit departement qui estoit dans l'enclos de sa maison. L'vn de ses seruiteurs me seruoit à toutes heures, & on me bailloit des viandes & des vstanciles à part, dautant qu'ils ne mangent iamais auec personne qui ne soit de leur religion. Il m'aimoit comme vn de ses enfans. Il en auoit trois, presque aussi aagez que moy, & qui m'aimoient comme leur frere. Ce Seigneur estoit en credit aupres du Roy, qui auoit toute confiance en luy & s'aymoient l'vn l'autre de fort longue main dés l'aage de quatre ou cinq ans, & chacun estoit lors aagé de cinquante ans. Estant donc en cet estat, ie tombay malade d'vne grosse & ardante fiévre chaude, qui est là fort commune & fort dangereuse, principalement aux estrangers, en sorte que peu en réchapent. Encore moins les Chrestiens pour lesquels il n'y a du tout point de remede, dautant qu'ils ne se voudroient pas seruir de sor-

ciers pour les guarir par charmes & par enchantemens, comme font tous ceux de ces isles. Ie fus malade plus de deux mois cõme à l'extremité, & prés de dix auant que d'estre entierement guary. Il n'estoit iour que le Roy & les Reines n'enuoyassent sçauoir de mes nouuelles & de ma disposition. Il enuoyoit à toute heure des viãdes les plus exquises, & des mãgers les plus delicieux qu'il eust. Et afin que ie fusse seruy & traité plus à mon aise, & que ie sceusse mieux demander ce qui m'estoit necessaire, on fit venir vn de mes cõpagnons, qu'on chargea d'auoir soin de moy, outre les seruiteurs du logis. La maladie estoit violente & fort fascheuse. On la connoist par toute l'Inde sous le nom de fiévre des Maldiues. Ils l'appellent *Malè ons.* C'est de cette maladie que la pluspart de mes compagnons estoient morts, comme tous estangers ne manquent pas d'en estre bien tost atteints: & quand on en reschappe, on peut s'asseurer qu'on guarira des autres maladies ausquelles l'air du pays est suiet: d'autant que l'on tourne l'air du pays & la maniere de viure en habitude, & comme si cette maladie auoit fait vn corps nouueau, on s'y sent du tout accoustumé. Et de fait vn estranger qu'ils appellent en leur langage *Pouraddé*, s'il en guarit, ils disent qu'il est *diues,* comme qui diroit naturalizé & non plus estranger. Car ce royaume en leur langage, s'appelle *Malé-raguè*, Royaume de Malé, & des autres peuples de l'Inde il s'appelle *Malé-diuar*, & les peuples *diues*. Pour reuenir à ma maladie, ie fus 8. iours sans rien aualer que de l'eau, chose qui est fort contraire. Ceux du pays s'empeschent sur tout de boire autre chose que de l'eau bien tiede, en laquelle ils mettent du poivre concassé: ce qui empesche l'enfleure qui suruient autrement apres que le mal est passé. Mais moy ie ne pouuois boire de ce breuuage-là qui ne desaltere point. Aussi apres que la fiévre m'eut quitté, les iambes & les cuisses m'enflerent estrangement, comme si i'eusse esté hydropique. Tous les estrãgers en sont ainsi. Et outre ie ne pouuois pas voir à dix ou douze pas de moy, & ie craignois encore de deuenir aueugle. La fieure m'auoit aussi laissé vne opilation & vne enfleure de rate qui me causoit vne grande difficulté d'haleine. Ce mal de ratte est commun parmy eux, & ils l'ont quasi tous fort grosse. Ils appellent ce mal *ont cory.* De fait il m'est tousiours resté, tant que i'ay demeuré aux Maldiues. Enuiron ce

mesme temps le Roy deuint malade; ce qui fut cause qu'estant releué ie ne le pus voir: sinon qu'apres estre guary, comme il alloit à la mosquée, ie le saluay. Il fut fort estonné de me voir en l'estat auquel i'estois reduit par cette enfleure, & dit que sa maladie auoit empesché qu'il ne me fist mieux traiter. Et à l'instant il commanda à ses gens d'y soigner, enuoyant querir ceux qui estoient experimentez à guarir de telles maladies, & mesme il donna charge de prendre les onguens chez luy, d'autant que le Roy tenoit pour l'ordinaire quantité de drogues, de medicaments & de receptes de toutes sortes pour les malades, iusques à des remedes de sortilege. On luy en alloit demander, & il estoit fort aise d'exercer cette charité enuers toutes personnes: comme aussi pour sçauoir par ce moyen ceux qui sont malades, qui guarissent, ou qui meurent, afin de pouruoir à la sepulture de ceux qui decedent; ayant accoustumé de faire enterrer les pauures, & ceux qui n'ont pas moyen de ce faire, chacun selon sa qualité. Plusieurs donc trauailloient apres ma maladie, mais ie n'en guarissois point, iusques à ce que mes iambes se creuans, les eaux qui me causoient l'enfleure s'euacuerent, & mes yeux recouurerent leur premiere force. Mais le mal fut pour moy que les vlceres de mes iambes deuindrent fort larges & fort profondes, estant d'ailleurs si douloureuses, que ie ne reposois ny iour ny nuict; & les humeurs prenans leur cours par cet endroit, il estoit malaisé de les resoudre & de fermer la playe. Ie demeuray quatre mois en cet estat. le Roy me faisoit cependant traitter & penser au mieux qu'il luy estoit possible. Il y auoit vne petite isle à la veuë de Malé nommee *Bandos*, où demeuroit vn homme qu'on tenoit tres-expert à cela. Le Roy l'enuoya querir, & luy commanda de me guarir, s'il le sçauoit faire, & qu'il l'en recompenseroit bien: ce qu'il promit. Mais il adiousta que s'il plaisoit au Roy luy permettre qu'il m'emmenast, il se faisoit fort de me guarir bien plûtost, d'autant que l'air estoit beaucoup meilleur & plus sain, & l'eau plus salubre en ceste petite isle qu'en celle de Malé. Le Roy luy permit, & donna charge à ses gens de luy fournir tout ce qu'il demanderoit, pour mon viure. de fait i'y fus bien traitté & bien pensé par cet homme. Mais cependant il suruint vn accident à mes compagnons qui m'affligea fort, & qui m'apporta beaucoup d'incommodité. C'est que de cinq

Flamans

Flamans qui estoient à Malé, il y en eut quatre qui prirent resolution de s'euader de ces isles en desrobant vn basteau, voyans le desespoir auquel nous estions tous reduits de ne pouuoir sortir de là auec le congé du Roy. Deux de ces Flamans estoient arriuez à Malé auec nostre Capitaine & les autres qui y furent menez; tellement qu'estant parmy eux lors qu'ils moururent, ils heriterent aussi de leur argent qu'ils tenoient caché. Ainsi ce leur estoit vn moyen facile pour recouurer les choses necessaires à l'embarquement. Voicy comme ils poursuiuirent leur entreprise. Le facteur du Roy Chrestien des Maldiues tenoit sa banguesalle, ou plustost cellier, sur le bord de la mer en l'isle de Malé. Il estoit Indien de Cochin & de race de Canarins, & mesme Chrestien, mais au demeurant assez mauuais Chrestien, comme i'ay reconnu depuis. Ces Flamans s'accosterent de luy & firent tant à force d'argent, qu'il leur permist de mettre & de retirer en sa salle les prouisions & les hardes dont ils auoient besoin. Il ne restoit plus qu'à attendre & espier l'occasion pour surprendre vn basteau; laquelle ayans attendu assez long-temps, il arriua enfin qu'vn des gens du Seigneur qui m'auoit amené à Malé, laissa là aupres son basteau à cause de la pluye: & attendant tousiours d'heure en heure le beau-temps, il n'emporta pas le gouuernail, comme on a de coustume de faire. Ce basteau estoit apresté pour aller pescher, au reste fort petit, n'estant pas plus long que huit fois la longueur du bras qui est la mesure la plus commune dont ils se seruent, & s'appelle *riens*. Autre chose est en faire des toiles, dont la mesure est plus petite, à sçauoir depuis le coude iusqu'au bout des doigts & cette mesure s'appelle *Moul* (cecy soit dit en passant.) Le basteau s'appelloit *Donny*, c'est à dire oyseau, pource qu'il estoit fort viste de voiles, & estoit tout garny de viures & d'eau douce pour quelques iours. Nos gens ayans fait cette rencontre, la nuit venuë, ils s'embarquerent dedans auec leur hardes & s'en allerent. Mais le mal-heur voulut pour eux que cette nuit-là & le iour d'apres, il fit la plus grosse & la plus furieuse tourmente qu'on sçauroit croire, qui n'estoit guere moindre que celle que nous endurasmes à la coste de la terre de Natal: Mesmes ceux des isles disoient qu'ils n'auoient iamais tant veu cheoir d'arbres de Cocos en vingt-quatre heures. Ie vous laisse à penser s'il y eut moyen que ces

pauures gens en vn petit basteau fort fresle, & ne sçachans pas les canaux & les conduits qu'il falloit prendre au milieu de tant de bancs & de roches, & par vne si grande tourmente se peussent sauuer. Aussi par apres on trouua au bord de la mer quelques pieces des appareils du basteau, ce qui fit croire qu'ils s'estoient perdus : & de fait ils le furent ; car depuis on n'en a iamais entendu de nouuelles, ny par les isles, ny en la coste de la terre ferme. Le Roy fut grandement courroucé de cette troisiesme éuasion, tant à cause que, comme i'ay dit, c'est vn crime de leze-Maiesté de desrober vn basteau & de s'en aller sans congé, que pour ce qu'entre ces quatre Flamans, il y en auoit vn qui estoit bon canonier, & lequel il aymoit à cause de cela. Ce canonier ayant esté retenu à S. Malo pour faire le voyage, & ayant pris de l'argent par aduance, il se maria, de sorte qu'il ne vouloit plus venir, offrant de rendre ce qu'on luy auoit baillé. Ce que nostre Capitaine ne voulut pas accepter, au contraire il le fit enleuer tout grand par quatre hommes & porter dans le nauire, & pour cette occasion, il ne luy fut iamais depuis beaucoup affectionné, iusques à auoir conspiré diuerses fois auec quelques-vns du nauire, lors qu'ils estoient offensez contre le Capitaine pour quelque chastiment, de faire vn mauuais tour pour faire perdre le nauire, & se sauuer en terre, comme il nous a confessé aux Maldiues. Il fut aussi fort barbare & inhumain à l'endroit de nostre Capitaine lors qu'il estoit malade à l'extremité en l'isle de Malé: car il luy osta par force vne robe de chambre dont il se seruoit, & il ne pût estre détourné de cela, quelque priere que ce pauure Capitaine malade luy fist, & il luy disoit seulement qu'il en auoit affaire, & qu'au demeurant il ne reconnoissoit plus de Capitaine depuis que le nauire auoit esté brisé. Cet inconuenient arriua à ces pauures Flamans, enuiron dix-huit mois apres nostre naufrage. Ie reconnois parmy tant de miseres que Dieu m'a tousiours assisté, pour ne m'estre pas rencontré en ces entreprises pour s'éuader, qui ont toutes mal reüssi, comme i'ay dit. Deux iours apres mon compagnon, auec lequel i'auois fait profession d'amitié si estroite, ayant esté longtemps malade, deceda; ce qui me fut vne affliction insupportable. Il estoit de Vitré, & dans nostre nauire il faisoit la charge d'Escriuain. Ie croy qu'il fut enfin accablé de fascherie &

de melancolie, d'autant mesme qu'il auoit laissé sa femme & ses enfans pour faire le voyage, & il voyoit qu'il ne falloit plus desormais esperer de pouuoir retourner. Pour reuenir aux Flamans qui s'en estoient allez, quand cela fut descouuert, & que le Roy en eut aduis, on enuoya au logis de nos gens, pour sçauoir au vray ceux qui estoient restez. On y trouua deux François, vn Flamand, & celuy que i'ay dit qui se mouroit. Les six anciens s'assemblerent au Palais du Roy qui est le lieu accoustumé, & firent venir là les trois nostres, où ils les tindrent l'espace de quatre ou cinq heures, leur disans, qu'ils estoient complices de la trahison des autres, & les menaçans de les faire mourir. Toutefois voyans qu'ils n'estoient pas coupaples, ils les laisserent aller. Mais le Roy defendit qu'on ne leur baillast plus le ris de prouision qu'on leur deliuroit auparauant de sa part, n'empeschans pas neantmoins que ceux qui voudroient leur donner des viures n'en donnassent, si bon leur sembloit, & que pour luy il ne croiroit iamais aucun François. Et de fait ils ne laisserent pas pour cela de trouuer à viure.

Toutes ces choses m'affligeoient infiniment, ma maladie si longue & si ennuieuse, la perte de nos gens, la mort de mon amy, & qui plus est encore, la colere du Roy contre nous qui estions restez. Apres estre guary, qui fut au bout de deux mois que i'auois esté mené en la petite isle de Bandos, i'y voulois sejourner dauantage, pensant éuiter par ce moyen le courroux du Roy, & que pendant ce delay il s'appaiseroit. Mais enfin ie fus conseillé de n'adiouster pas de la contumace à mon peché (ainsi appelloient-ils l'inconuenient de mes compagnons) & de m'en retourner au plustost aupres du Roy. Ie les creus, & estant arriué, comme c'est la coustume, ie m'acheminay tout droit chez le Roy, deuant que d'aller à mon logis. Il arriua qu'il sortoit en l'vne de ses basses courts, la plus proche du logis où il couche. Ie le saluay à l'accoustumée, sans faire semblant de rien. Lors il parla à moy, & il me demanda si i'auois esté bien traitté & si i'estois guary, mesme il voulut voir la place de ma playe. Cela me donnoit bonne esperance, pensant estre r'entré en grace comme auparauant: mais il s'en falloit encore beaucoup; dautant qu'il defendit qu'on ne me donnast rien de sa maison, non plus qu'à mes compagnons. Cela me faschoit, non pas pour les viures, car les Seigneurs ne permettoient pas

que ie manquasse de chose quelconque : Mais c'est que là vn homme à qui le Roy ne donne point de viures, n'est rien, & il a bien peu de faueur : Car mesme les plus grands Seigneurs prennent du ris du Roy, ce qui est vn tres grand honneur, comme au contraire vne espece d'infamie d'en estre priué. Mes amis particuliers ne laisserent pas de m'aimer & de m'assister, voyant bien que le Roy ne disoit point de mal de moy, & que ce qu'il en faisoit, c'estoit pour me donner de la terreur, & vn exemple à l'aduenir : Car autrement quand le Roy est courroucé à bon escient contre quelqu'vn, il ne trouueroit pas vn ami, & ceux qu'il auoit auparauant l'abandonnent.

Deux mois se passerent en cette disgrace, & neantmoins ie ne laissois pas d'aller d'ordinaire au Palais me presenter pour voir le Roy. On m'auoit appris la coustume du pays, qu'il ne faut pas s'éloigner quand le Roy est fasché, ny cesser d'aller au Palais par ordinaire, iusques à ce qu'apres vne longue patience, le Roy parle & vous remette en faueur. Ie tombay derechef malade d'vne fiévre. Le Seigneur où i'estois logé en aduertit le Roy, qui le chargea de me faire bien traiter, & qu'il n'y espargnast rien : ce qu'il fit. Et pour me donner meilleure esperance, il m'asseura que le Roy n'estoit point du tout fasché contre moy, & qu'au contraire, il auoit soin de ma santé. Et de fait, le Roy commanda qu'on me baillast la prouision de ris ordinaire, & à mes trois autres compagnons. La maladie fut courte, & i'en guaris incontinent. Six semaines apres ie fus bien estonné qu'on me manda au Palais, de la part des six Anciens, pour me dire qu'ils estoient aduertis que nous auions aussi dessein de nous en aller, me faisans commandement de la part du Roy, de ne hanter ny frequenter mes compagnons, ny leur parler François; & que i'eusse à leur faire aussi les mesmes defenses. Il estoit bien mal-aisé estans logez les vns aupres des autres, & d'obeïr à ce commandement, & de nous passer de parler & de communiquer ensemble : Ce que toutefois nous faisions bien en cachette. Neantmoins quinze iours apres cela fut rapporté au Roy; lequel en estant offensé, commanda qu'on portast mes trois compagnons en vn Atollon, nommé *Souadou*, qui est à quatre-vingt lieuës de Malé, vers le Sud, & il faut passer la ligne pour y aller. C'est le lieu où le Roy enuoye en exil ceux qui luy ont dépleu, d'autant que c'est vne

isle fort éloignée de sa Cour, où les nauires estrangers n'abordent iamais, & dont les habitans sont fort peu courtois, fort rudes & grossiers. Ce commandement fut fait au Maistre des Nauires du Roy, ou Intendant, qu'ils nomment *Maè dau da elle*: lequel auoit conceu vne mauuaise volonté contre moy par ialousie du Seigneur qui m'auoit amené de Paindoüé, auec lequel il estoit lors, & pource que m'ayant fait promettre en chemin que ie logerois chez luy, ie ne le pus faire; d'autant que le Roy me fit loger auec celuy qui m'auoit amené. Pour se vanger donc, il m'enuoya dire par vn des Sergens du Roy, qui s'appellent *Mirvaires*, que i'eusse à le venir trouuer pour m'embarquer auec les autres, & me porter à Souadou. Il ne falloit point reculer, ny resister à ce commandement: Et de fait, ie m'en allay fort triste m'embarquer. Mais sur ces entrefaites, vn des fils du Seigneur où i'estois logé, qui sçauoit bien que le Roy n'auoit pas donné charge de cela à mon esgard, en aduertit promptement le Roy, qui commanda à l'instant qu'on me fist descendre en terre, disant qu'il n'entendoit pas que ie fusse autre part qu'aupres de luy. Par ce moyen ie fus deliuré. Il y eut des Seigneurs qui supplierent le Roy de permettre qu'vn des trois autres fust aussi retiré, & qu'il y iroit à quelque temps de là. C'est qu'ils affectionnoient cet homme, pour estre bon tailleur, & bon trompette; ce qui luy donnoit beaucoup d'habitudes & de connoissances parmy toutes sortes de personnes. Le Roy l'accorda, tellement qu'il en fut embarqué seulemẽt deux, vn François & vn Flaman; & nous demeurasmes deux, car depuis le départ des autres, on ne parla plus de l'enuoyer, parce qu'ils iugeoient que nous ne pourrions pas nous euader. Le Roy m'enuoya querir, & me fit vne reprimande de nostre desobeyssance: adioustant qu'il estoit fasché que i'auois eu dessein de m'enfuir, & qu'il ne vouloit pas que ie m'en allasse noyer, comme auoit fait le Canonnier. Ie m'excusay doucement, & ie l'asseuray que ie n'auois esté participant d'aucune de ces entreprises. Ce fut lors que ie commençay à entrer le plus en faueur aupres du Roy. Deux ans apres mes deux compagnons, qui estoient bannis à Souadou, furent rappellez par cette occasion. C'est que l'vn d'entr'eux, qui estoit Flaman, & qui sçauoit fort proprement trauailler en petite menuiserie sur du bois tendre, auec la pointe d'vn cousteau, ayant là plus de

loisir qu'il n'eust voulu, s'aduisa de faire vn petit nauire à la façon de ceux de Flandres, qui n'auoit de longueur qu'vne coudée, mais au reste si mignonnement fait, qu'il n'y manquoit chose quelconque de toutes ses voiles, de tous ses cordages, vstanciles & appareils, non plus qu'en vn grand nauire de cinq cens tonneaux. Il l'enuoya au ROY, ce qui fut si fort estimé de luy, qu'admirant ce petit ouurage, il commanda qu'on fist incontinent reuenir l'ouurier, & pour l'amour de luy son compagnon. Ainsi nous fusmes derechef quatre ensemble par l'espace de quinze mois.

Le ROY me donna vn logis à part, assez prés de luy, & tous les iours on m'apportoit de sa maison du ris, & des prouisions necessaires pour ma vie. Il me bailla aussi vn seruiteur pour me seruir, outre quelque argent, & d'autres presens dont il m'accommoda : Par le moyen dequoy ie deuins quelque peu riche à la maniere du pays, à laquelle ie me conformois au plus prés qu'il m'estoit possible, & à leurs coustumes & façõs de faire, afin d'estre mieux venu parmy eux. Ie trafiquois auec les nauires estrangers qui arriuoient là, auec lesquels i'auois mesme pris vne telle habitude, qu'ils se confioient entierement en moy, me laissans grande quantité de marchandises de toutes sortes, pour vendre en leur absence, ou pour garder iusques à leur retour, dont ils me donnoient vne certaine partie. Depuis ie fus tousiours fauorisé du ROY, & ie l'allois salüer presque tous les iours, & en consequence bien venu de tous les grands, & estroitement affectionné de plusieurs.

I'auois quantité d'arbres de Cocos à moy, qui est là vne espece de richesse, que ie faisois accoustrer par des ouuriers, qui sont gens qui se loüent pour cét effet. Bref il ne me manquoit rien que l'exercice de la Religion Chrestienne, dont il me faschoit fort d'estre priué, cõme aussi de perdre l'esperance de iamais reuenir en France. Au reste le long seiour que i'ay fait en ces isles, m'en ayant donné vne grande connoissance, & des peuples qui y habitent, de leurs mœurs & de leurs façons de faire ; i'ay bien voulu en laisser par escrit & bien particulierement ce que i'en ay appris.

CHAPITRE X.

Description des isles Maldiues, de leur situation, & des peuples qui les habitent.

LEs isles Maldiues commencent à huit degrez de la ligne equinoctiale du costé du Nord, & finissent à quatre degrez du costé du Sud. C'est vne bien grande longueur, qui est enuiron de 200. lieuës, & elles n'ont de largeur que trente ou trente-cinq lieuës. Elles sont distantes de la terre ferme, à sçauoir du Cap Comorin, de Coilan, & de Cochin de cent cinquante lieuës. Les Portugais comptent qu'il y a quatre mille cinq cens lieuës de mer, pour y venir d'Espagne,

Elles sont diuisées en treize Prouinces, qu'ils nomment *Atollons*, qui est vne diuision naturelle, selon la situation des lieux: D'autant que chacun Atollon est separé des autres, & contient en soy vne grande multitude de petites Isles. C'est vne merueille de voir chacun de ces Atollons enuironné d'vn grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain qui pust si bien fermer de murailles vne espace de terre comme est cela. Ces Atollons sont quasi tous ronds, ou en ouale, ayant chacun trente lieuës de tour, les vns quelque peu plus, les autres quelque peu moins, & sont tous de suite, & bout à bout depuis le Nord iusques au Sud, sans aucunement s'entre-toucher. Il y a entre-deux des canaux de mer, les vns larges, les autres fort estroits. Estant au milieu d'vn Atollon, vous voyez autour de vous ce grand banc de pierre que i'ay dit, qui enuironne & qui defend les isles contre l'impetuosité de la mer. Mais c'est chose effroyable, mesme aux plus hardis, d'approcher ce banc, & de voir venir de bien loin les vagues se rompre auec fureur tout autour. Car lors, ie vous asseure, comme chose que i'ay veuë vne infinité de fois, que le fallin ou le boüillon est plus gros qu'vne maison, aussi blanc que du cotton: tellement que vous voyez autour de vous comme vne muraille fort blanche, principalement quand la mer est haute.

Au dedans de chacun de ces enclos, sont les isles tant grandes que petites, en nombre presque infiny. Ceux du pays me di-

ſoient qu'il y en auoit iuſques à douze mille. I'eſtime quant à moy, qu'il n'y a pas apparence d'y en auoir tant, & qu'ils diſent douze mille, pour deſigner vn nombre incroyable, & qui ne ſe peut compter. Bien eſt-il vray qu'il y en a vne infinité de petites, qui ne ſont quaſi que des mottes de ſable toutes inhabitées. Dauantage le Roy des Maldiues met ce nombre en ſes titres, car il s'appelloit *Sultan Ibrahim dolos aſſa ral tera atholon*, c'eſt à dire *Ibrahim Sultan Roy de treize prouinces & de douze mil iſles*. Quoy qu'il en ſoit, les courants & les grandes marées diminuent tous les iours ce nombre, comme les habitans m'ont appris, qui diſoient meſme qu'auſſi à proportion le nombre du peuple diminuë, & qu'il n'y en a pas tant qu'il y en auoit anciennement. Auſſi on diroit à voir le dedans d'vn de ces Atollons, que toutes ces petites iſles & la mer qui eſt entre-deux, n'eſt qu'vne baſſe continuée, ou que ce n'euſt eſté anciennement qu'vne ſeule iſle, coupée & diuiſée depuis en pluſieurs. Et de fait ceux qui nauigent aupres des Maldiues, apperçoiuent le dedans tout blanc, à cauſe du ſable qui eſt de cette couleur deſſus toutes les baſſes & les roches. La mer y eſt pacifique & a peu de profondeur, en telle ſorte qu'à l'endroit le plus profond il n'y a pas vingt braſſes; & encore c'eſt en fort peu d'endroits: car on void preſque le fond par tout. Ce ſont toutes baſſes de pierre, de roche, & de ſable, tellement que quand la mer eſt baſſe, on n'y ſeroit pas à la ceinture, & pour la pluſpart à mi-jambes; & ainſi il ſeroit lors facile d'aller ſans baſteau par toutes les iſles d'vn meſme Atollon, ſi ce n'eſtoit deux choſes qui en empeſchent. L'vne les grands poiſſons nommez *Paimones*, qui deuorent les hommes & leur rompent les bras & les jambes quand ils ſe rencontrent. L'autre, c'eſt qu'au fonds de la mer, ce ſont pour la pluſpart des rochers fort tranchans & aigus, qui bleſſent grandement quand on marche deſſus. Et dauantage il ſe rencontre auſſi quantité de branches d'vne choſe que ie ne ſçaurois dire ſi c'eſt arbre ou pierre, tant y a qu'il approche du Coral blanc, & il eſt auſſi branchu & auſſi aigu, mais point du tout poly, au contraire fort rude, tout caué & percé de petits trous, & tout poreux, au demeurant dur & peſant comme de la pierre. Ils l'appellent en leur langue *Aquiry*, & ils s'en ſeruent pour faire le miel & le ſucre de Cocos, l'ayans concaſſé par petites pierrettes, &

le mettãt boüillir auec l'eau de Cocos, c'eſt ce qui fait former leur miel & leur ſucre. Cela incommode grandement ceux qui ſe baignent & qui marchent dans la mer. Pour moy il m'eſtoit difficile d'aller ainſi d'iſle en autre ſans baſteau, mais eux qui y ſont accouſtumez y vont ſouuent.

Entre ces iſles il y en a vne infinité, & c'eſt le plus grand nombre, comme ie croy, qui ſont entierement inhabitées, & qui n'ont que des arbres & des herbes, d'autres qui n'ont aucune verdure, & qui ne ſont que pur ſable mouuant, encore y en a-il qui ſont pour la pluſpart ſubmergées aux grandes marées, & qui ſont deſcouuertes quand la mer eſt baſſe, le reſte eſt tout couuert de groſſe crabes qu'ils appellent *Cacouné*, & d'eſcreuiſſes de mer, ou bien d'vne quantité d'oyſeaux nommez *pinguy*, qui font là leurs œufs & leurs petits, & il y en a vne quantité ſi prodigieuſe qu'on ne ſçauroit mettre (ie l'ay ſouuẽt experimẽté) le pied en quelque endroit que ce ſoit ſans toucher leurs œufs & leurs petits ou les oiſeaux meſmes, qui ne s'enfuyent pas loin pour voir des hommes. Les Inſulaires n'en mangent pourtant point, toutefois ils ſont bons à manger, & ils ſont gros comme des pigeons, de pleumage blanc & noir. Ces iſles-là que i'ay dit eſtre inhabitées, paroiſſent de loin blanches, comme ſi elles eſtoient couuertes de neige, à cauſe de la grande blancheur du ſable qui eſt delié & ſubtil comme celuy d'vn horloge, & ſi chaud & ſi ardent, que les œufs de ces oyſeaux en couuent aiſement. Ils n'ont point d'eau douce que rarement, les autres iſles couuertes, & habitées ou non, en ont; excepté quelques-vnes, où les habitans ſont contraints d'en aller chercher aux iſles circonuoiſines: auſſi ils ont des inuentions pour receuoir celle qui tombe du Ciel. Et encore qu'il y ait des eaux en ces iſles, elles ne ſont pas ſemblables les vnes aux autres, eſtant bien meilleures en vn endroit qu'en vn autre. Toutes leurs eaux de puits ne ſont pas fort douces ny fort ſalubres. Ils font leurs puits de cette façon: c'eſt qu'en creuſant trois ou quatre pieds en terre, peu plus ou moins, on trouue de l'eau douce en abondance, & ce qui eſt fort eſtrange, à quatre pas du bord de la mer, meſme aux lieux qu'elle inonde ſouuent. I'ay obſerué que leurs eaux ſont fort froides le iour, principalement à midy, & la nuit fort chaudes.

Mais pour retourner aux treize Atollons, en voicy les noms

commençant à la pointe du Nord, qui en est la teste, que les Portugais appellent à cause de ce *Cabexa des las ilhas*, & en langue Maldiuoise, *Tilla dou matis* en mesme signification, c'est à dire la pointe d'enhaut, laquelle est sous les huict degrez de la ligne du costé du Nord, en pareille hauteur que Cochin, & non point dauantage. Le premier Atollon s'appelle *Tilla dou matis*. Le second *Milla doue madoue* Le 3. *Padypolo*. Le 4. *Malos madou*. Le 5 *Ariatollon*. Le 6. *Malé Atollon*, qui est le principal où est l'isle de Malé capitale des autres. Le 7. *Poulisdous*. Le 8. *Molucque*. Le 9. *Nillandous* Le 10. *Collo madous*. Le 11. *Adou matis* Le 12 *Souadou*. Le 13. *Addou* & *Poua Mollucque*, qui en sont deux petits distinguez & separez ensemble comme les autres, mais fort petits, pour raison dequoy ils ne sõt comptez que pour vn. Toutefois *Addou*, comme le meilleur, donne le nom à l'autre. I'ay esté pendant mon seiour en tous ces Atollons, & i'ay nauigé és enuirons auec ceux du Pays. Chacun des Atollons est separé de son voisin par vn canal de mer qui passe entre-deux, les vns estroits, les autres larges, chacun diuersement. Mais quoy que soit, on ne peut y passer auec de grands nauires sans se perdre. Toutesfois il y en a quatre qui sont beaucoup plus larges que les autres, & qui se peuuent facilement passer par les plus grands nauires: mais toutesfois ils sont tous fort dangereux, & il y a bien du hazard d'y aller, & principalement la nuict: car c'est pour se perdre infailliblement comme nous fismes; parce qu'il ne laisse pas de s'y r'encontrer quelques basses, & quelques roches qu'il faut éuiter. I'ay veu aux Maldiues plusieurs cartes marines où cela estoit fort exactement remarqué. Comme aussi ces peuples sont merueilleusement adroits à les euiter, & se tirer des passages tres-dangereux sans s'y perdre. Ie les ay veu souuent passer au milieu des bancs de basses & de roches, par des petits canaux si estroits, qu'il n'y auoit que la place de leur barque, & quelquesfois si iuste, qu'elle frayoit les rochers des deux costez; & neantmoins ils alloient asseurement au milieu de ces dangers & la voile haute: & moy qui estois conduit par eux, i'en auois tres-grande apprehension, ce qui m'est souuent arriué. Mais ie n'ay iamais eu vne telle apprehension, que de me voir vne fois estant auec quelques-vns de ces Insulaires en vn petit basteau, qui n'auoit pas plus de qua-

tre brasses de longueur, la mer plus haute que moy de deux picques si orageuse & si enflée que rien plus. Il me sembloit à tout moment que le louësme m'emportoit hors du basteau, où i'auois bien de la peine à me tenir, & eux ne s'en soucioient pas & ils ne faisoient que rire. Car ils n'apprehendent point la mer, & ils sont fort adroicts à conduire des barques & des basteaux, estans faicts à cela & accoustumez dés leur jeunesse, autant les grands Seigneurs que les plus pauures gens, & ce leur seroit deshonneur de ne l'entendre pas. C'est pourquoy il seroit impossible de dire le nombre des barques & des basteaux qui sont par toutes ces isles, dautant que les plus pauures veulent auoir vn basteau à eux, & les plus riches plusieurs. Ils ne nauigent jamais la nuict & ils prennent terre tous les soirs, ne nauigeans qu'à veuë d'œil sans boussole, horsmis quand ils sortent hors leurs isles, & quand ils entreprennent quelque grand voyage. Pour cette raison ils ne font pas grande prouision, dautant qu'ils achetent de jour en iour tout ce qui leur est necessaire en diuerses isles. Il y a aussi là la plus grande partie des isles qui dans l'enclos d'vn Atollon sont encore enuironnées d'vne basse, & il n'y a qu'vne ou deux ouuertures fort estroittes & difficiles à remarquer: à l'occasion desquelles il est besoin qu'ils entendent bien la maniere de conduire dextrement leurs barques; autrement s'ils manquoient le moins du monde, leur barque seroit renuersée & la marchandise perduë. Car quant aux personnes, ils sçauent si bien nager, qu'en ces endroits là de mer ils se sauuent tousiours, & pour dire vray, ils sont comme des demy poissons, tant ils sont accoustumez à la mer, où ils vont tous les iours, soit à la nage, soit à pied, soit en basteau. Ie les ay veu plusieurs fois au dedans de leurs bancs où la mer est pacifique, comme i'ay dit, ie les ay veu, dis-ie, courir à la nage apres des poissons, qu'ils auoient soudainement apperceus en se baignant, & les prendre à la course. Cela leur est ordinaire. Et neantmoins il ne laisse pas de se perdre souuent des barques auec toute leur dexterité. Le plus grand inconuenient, ce sont les Courants *Oyuarou*, lesquels courent tantost à l'Est, tantost à l'Oüest, entre les canaux des isles, & en diuers endroits de la mer, six mois d'vn costé, six mois de l'autre: non pas si certainement six mois

d'vn costé & d'autre, mais quelquefois plus, quelquefois moins. C'est ce qui les trompe & les fait perdre d'ordinaire. Les vents sont assez souuent fixes, comme les Courants du costé de l'Est ou de l'Oüest; mais ils varient bien dauantage, & ne sont pas si reglez, biaisans quelquefois vers le Nord ou vers le Sud: & le Courant va tousiours son cours accoustumé, iusques à ce que la saison change, laquelle, comme i'ay dit, est muable; ce qui cause des inconueniens aux vaisseaux. I'en remarqueray cy-apres des exemples.

Entrée des Atollons.

Il y a aussi à ce propos vne chose grandement remarquable. C'est que les Atollons estans ainsi que i'ay dit cy-dessus, tous de suite & bout à bout, separez par des canaux de mer qui passent au trauers, ils ont des ouuertures & des entrées opposées les vnes aux autres, deux d'vn costé & deux de l'autre, par le moyen dequoy on peut aller & venir d'Atollon en Atollon, & auoir communication ensemble en tout temps. En quoy on peut obseruer vn effet de la prouidence de Dieu, qui ne laisse rien imparfait. Car s'il n'y auoit que deux ouuertures en chacun Atollon, à sçauoir l'vne d'vn costé à vn bout, & l'autre de l'autre, il ne seroit pas possible de passer d'Atollon en Atollon, ny d'ouuerture en ouuerture, à cause de l'impetuosité des Courans, qui courent six mois à l'Est & six mois à l'Oüest, & ne permettent pas de trauerser, mais qui emportent à val. Et quand les deux ouuertures ne seroient point opposées, mais l'vne du costé de l'Est, l'autre de celuy d'Oüest, on pourroit bien facilement entrer, mais non pas retourner, sinon apres que les six mois seroient passez & le courant changé.

Or comme ces entrées sont disposées, on peut nonobstant les Courants, aller d'Atollon en autre en toute saison, & trafiquer & communiquer ensemble librement, comme ils font. D'autant que chacun Atollon est ouuert par quatre endroits, qui respondent à ses deux voisins. Par exemple, il y a vne ouuerture du costé de l'Est, qui est presque opposée directement à l'entrée de l'autre Attollon, & du costé de l'Oüest il y en a vne autre, qui est semblablement vis à vis de celle de l'Atollon voisin. De sorte que si le Courant va de l'Est à l'Oüest, on ne peut pas trauerser directement d'entrée en entrée; mais en ce cas on sort par le costé de l'Est, qui est lors le haut & le dessus du Courant, & en le suiuant de biais on va entrer en l'autre

Atollon, par l'entrée qui est à l'Oüest. De mesme on peut reuenir promptement, & toutefois & quantes, sans attendre le changement de saison. Mais en ce cas il faut sortir par l'ouuerture de l'Est, qui estoit opposée à celle d'où l'on est party, & aller en biaisant entrer par l'ouuerture d'Oüest en l'autre Atollon. Quand le Courãt est changé, & qu'il court de l'Oüest à l'Est, il faut faire le contraire de ce que i'ay dit, c'est à dire, sortir par le dessus du Courant, & entrer par l'ouuerture de l'autre Atollon, qui est lors au bas du Courant, à sçauoir du costé de l'Est. L'vtilité & la necessité de ces entrées paroist, en ce que nonobstant cela, il ne laisse pas de se perdre assez souuent des barques & des basteaux, que les Courants emportent outre leur gré, principalement lors que les calmes ou des vents contraires les prennent en chemin. Que si ces entrées n'estoient comme ie les ay representées, ce seroit bien pis, & il n'y auroit pas moyen de nauiger d'Atollon en Atollon.

Au reste les entrées de ces Atollons sont diuerses: les vnes sont assez larges, les autres fort estroites. La plus large n'a pas plus de deux cens pas, ou enuiron. Il y en a qui n'en ont pas trente, & encore moins. Aux deux costez de chacune de ces entrées par tous les Atollons, il y a deux isles, vne de chacun costé. Vous direz que ce seroit pour garder l'entrée, comme de fait, il seroit fort aisé, si on vouloit auec du canon, d'empescher les nauires d'y entrer; parce que la plus large n'a pas plus de deux cens pas.

Quant aux canaux, qu'ils appellent *Candou,* qui separent les Atollons, il y en a quatre fort nauiguables, où les grands nauires peuuent passer pour trauerser les Maldiues, comme il en passe souuent d'estrangers de toutes sortes. Mais ce n'est pas sans danger, & il s'y en perd tous les ans vn grand nombre. Ce n'est pas qu'on affecte d'y passer, car tout au contraire on les fuit le plus qu'on peut; mais elles sont situées de telle sorte au milieu de la mer, & elles sont si longues, qu'il est mal-aisé de s'en eschapper, principalement les Courants y portent les nauires mal-gré eux, quand les calmes ou les vents contraires les surprennent & qu'ils ne peuuent bien s'aider de leurs voiles, pour se tirer des Courants. Le premier à prendre du costé du Nord, est celuy où nous nous perdismes à l'entrée, sur le banc de l'Atollon de *Malos madou.* Le second, approchant plus prés

Canaux de mer & passages.

de Malé, s'appelle *Caridou*, au milieu duquel est la plus grande de toutes ces isles, ainsi entourée de bancs comme i'ay dit. Le troisiéme est apres Malé, tirant vers le Sud, & s'appelle *Addou*. Le quatriéme est nommé *Souadou*, qui est directement sous la ligne equinoctiale. C'est le plus large de tous, ayant plus de vingt lieuës d'estenduë. Les Insulaires allans par les isles & Atollons ne se seruent point de boussole, sinon en de grands voyages fort au loin. Mais quand il faut passer ce large canal ils s'en seruent. Tous les autres canaux entre les Atollons sont fort estroits, & pleins d'écueils & de basses, & ils ne se peuuent passer qu'auec de petites barques; encore faut-il auoir vne grande connoissance des lieux, pour s'en tirer sans peril. I'ay trouué estrange nauigeant auec les Insulaires au canal qui separe Malé & Poulisdou, & qui porte le nom de Poulisdou, & qui a sept lieuës de large ou enuiron, que la mer y paroist noire comme de l'ancre: neantmoins à en prendre dans vn pot, elle ne differe pas de l'autre. Ie la voyois tousiours boüillonner à gros boüillons noirs, comme si c'estoit de l'eau sur du feu. En cét endroit la mer ne court pas comme aux autres, ce qui est effroyable à voir. Il me sembloit que i'estois dans vn abisme, ne voyant pas que l'eau se meust ny d'vn costé ny d'autre. Ie n'en sçay point la raison, mais ie sçay bien que ceux du pays mesme en ont horreur. Il s'y rencontre aussi fort souuent des tourmentes.

Temperature de l'air. Par ce que i'ay dit que ces isles sont si proches de l'equinoctial, deçà & delà, on peut iuger quelle est la qualité de l'air, qui est fort intemperé, & la chaleur excessiue. Toutefois le iour & la nuit y sont égaux en tout temps, & les nuits y sont fort fraisches, & amenent force rosée. Cette fraischeur est cause qu'on peut habiter le pays moins incommodement, & que les herbes & les arbres foisonnent, nonobstant l'ardeur du Soleil. L'Hyver commence au mois d'Avril, & dure six mois, & l'Esté au mois d'Octobre, qui dure six autres mois. L'Hyver est sans gelée, mais continuellement pluuieux. Les vents sont aussi pour lors fort impetueux du costé de l'Oüest; au contraire l'Esté est extremement chaud, & il n'y pleut iamais. Les vents sont du costé de l'Est.

On tient que les Maldiues ont esté autrefois peuplées par
Des peuples. les Cingala (ainsi s'appellent les habitans de l'isle de Ceylan.)

Mais ie trouue que les Maldiuois ne ressemblent aucunement aux Cingala, qui sont noirs & assez mal formez. Et ceux cy sont bien formez & bien proportionnez, & il y a peu de difference d'auec nous, horsmis la couleur, qui est oliuastre. Toutefois il est à croire que le lieu & la longueur du temps les ont rendus plus beaux que ceux qui ont premierement peuplé les isles. Ioint qu'il s'y est aussi rangé grand nombre d'estrangers de tous les costez, qui s'y sont habituez, outre tant d'Indiens, qui de temps en temps se sont perdus, comme nous fismes, & qui s'y perdent tous les iours & qui y demeurent. C'est pourquoy le peuple qui habite depuis Malé & aux enuirons iusques à la pointe du Nord, se trouue plus poly, plus honneste & plus ciuilisé : Et celuy qui est du costé du Sud vers la pointe d'embas, est plus grossier en son langage & en ses façons de faire, mesme n'est pas si bien formé de son corps & plus noir : & on y voit encore plusieurs femmes, principalement les pauures, qui sont toutes nuës, sans aucune honte, n'ayant qu'vne petite toile en tout pour couurir les parties honteuses. Et ce d'autant que le costé du Nord a tousiours esté plus hanté & plus frequenté des estrangers, qui s'y marient d'ordinaire. Aussi c'est le passage de tous les nauires, ce qui enrichit le païs, & le ciuilise de plus en plus. Cela est cause que les personnes de qualité & de moyens se rengent plus volontiers là, que non pas vers le Sud; où mesme, comme i'ay desia dit, le Roy enuoye en exil ceux qu'il veut punir de bannissement. Neantmoins le peuple qui habite le costé du Sud, n'est en rien qui soit moins entendu ny moins spirituel que l'autre, s'il ne l'est dauantage, pour quelque chose que ce soit. Mais quant à la Noblesse, elle est toute du costé du Nord, d'où l'on prend aussi les soldats.

Au reste, parlant generalement, ce peuple est fort spirituel, grandement addonné à la manufacture de toutes sortes d'ouurages; en quoy ils excellẽt, mesme aux lettres & aux sciences à leur mode, notamment à l'Astrologie, dont ils font grand estat. Ce sont gens prudens & aduisez, fort fins en la marchandise, & à viure parmy le monde. Au reste, ils sont vaillãs & courageux, & entendus aux armes, & qui viuent auec vne grande regle & police. Quãt aux femmes, elles sont belles, horsmis qu'elles sont de couleur oliuastre: & mesme il s'en trouue plusieurs

auſſi blanches qu'en Europe. Toutesfois elles ont les cheueux tous noirs: mais ils eſtimẽt cela beauté, & pluſieurs les font ainſi venir, parce qu'ils tiennent la teſte raze à leurs filles, iuſques à l'aage de huit ou neuf ans, ne leur laiſſant iuſques-là qu'vn peu de cheueux tout le long du front, pour les diſtinguer d'auec les garçons qui n'en ont point du tout; encore n'eſt-ce pas dauantage que le ſourcil, & depuis que les enfans ſont nez, ils les razent de huit iours en huit iours; ce qui rend les cheueux fort noirs, qui ſans cela ne ſeroient quelquefois pas tels, car i'ay veu des petits enfans les auoir à demy blonds.

Leur poil donc eſt generalement noir, & le plus noir eſt trouué le plus beau, tant aux hommes qu'aux femmes. Cette noirceur, comme i'ay deſia dit, leur vient de ce que dés leur naiſſance ils le razent de huit iours en huit iours. C'eſt la beauté & l'ornement des femmes d'auoir les cheueux fort longs, eſpais & noirs, qu'elles accommodent & lauent ſouuent, & qu'elles deſgreſſent auec des eaux & des leſſiues faites exprés, & s'eſtans bien lauées & deſgreſſées teſtes & cheueux, elles demeurent toutes eſcheuelées au vent, mais dans l'enclos de leur maiſon, iuſques à ce que cela ſoit parfaitement ſec, puis frotent & huilent leurs cheueux d'huile fort odoriferante, de ſorte qu'elles ont touſiours la teſte humide & huilée. Car ils ne ſe mouïllent iamais le corps, hommes ou femmes, qu'apres ils ne s'huilent ainſi deux & trois fois la ſemaine pour les cheueux, mais pour le corps, par fois plus ſouuent que tous les iours. Pour leur cheuelure, ils ne ſont obligez à ſe lauer que quand ils ont eu compagnie enſemble, & ils y ſont obligez particulierement tous les vendredis qui eſt leur Sabbath, & en toutes leurs grandes feſtes; les hommes pour les vendredis, & les femmes aux bonnes feſtes ſeulement : mais enfin apres cela, quand bon leur ſemble & ſelon la neceſſité.

Pour les femmes, elles ſe parfument auſſi la teſte pour peu de moyen qu'elles ayent, & eſtans ainſi lauées, huilées & parfumées, elles ſe coiſent, qui eſt de ramener bien tous leurs cheueux de deuant en arriere, & ſe les tirer le plus qu'elles peuuent, afin qu'vn ſeul poil ne bouſe ou aille cà ou là; puis elles les lient par derriere, où elles font vne groſſe houpe noüée, pour laquelle groſſir, elles ont vne fauſſe perruque d'homme, mais auſſi longue que celle des femmes, en forme

d'vne

d'vne queuë de cheual; & pour tenir cela, elles le garnissent par le gros bout d'vne maniere de dez à coudre, & là tout le reste des cheueux est arrangé: puis ce dez d'or ou d'argent est couuert de perles & de pierreries, selon les moyens: & il y en a telle qui porte deux de ces fausses cheuelures; parce que cela sert à noüer leurs cheueux par derriere, & à grossir leur houpe. Elles y mettent encore des fleurs odoriferantes du pays qui n'en manque pas. Cela ne paroist pas toutefois. Bref tout cela est si bien agencé, qu'vn poil ne passe pas l'autre.

Pour le regard des hommes, il n'est permis, comme i'ay dit, qu'aux soldats & aux Officiers du Roy & Gentils-hommes de porter les cheueux longs; ce qu'ils font la plusꝑart, & aussi longs que les femmes, voire ils prennent autant de peine qu'elles à les lauer, à les desgresser, à les huiler & les parfumer de fleurs; & il n'y a point d'autre difference, sinon que les hommes lient leurs cheueux sur vn des costez, ou droit au dessus de la teste & non derriere comme les femmes: mais aussi ne portent-ils iamais de fausse perruque. Ils ne sont pas toutefois obligez à porter ainsi les cheueux, mais courts ou longs, si bon leur semble, comme on fait icy les moustaches ou les pennaches. I'ay veu là le Roy & les Princes, & la plusꝑart des Seigneurs & des soldats qui les portent courts; & ceux qui les portent longs, la plusꝑart quand ils en sont las ou qu'ils ne croissent plus, ils les font raser pour les donner ou les vendre aux femmes; car il n'y a point de fausses perruques que d'hommes, dautant que iamais on ne raze la cheuelure des femmes, soient viues ou mortes. La plusꝑart de ces fausses cheuelures vient de terre ferme, comme de Cochin, de Calicut & de toute la coste de Malabar, où tous les hommes portent les cheueux longs, lesquels apres ils coupent & les vendent pour les femmes, tant du pays que d'ailleurs. Leur poil leur croist beaucoup plustost qu'icy, à cause, comme ie pense, tant de ce qu'ils le lauent & l'huilent si souuent, qu'aussi à cause de la chaleur excessiue, qui fait que le poil leur en vient plus espais & plus rude, mais iamais frisé comme parmy nous. Communement aussi les hommes y sont tous velus par le corps, voire si espais, qu'il ne se peut imaginer dauantage; dont ils se glorifient comme cela estant la force de l'homme; ce qui ne se trouue pas vray en eux toutefois, & si vn homme n'est ainsi

velu, ils disent qu'il ressemble plustost à vne femme qu'à vn homme, & ils le mesprisent. Mais les femmes ne sont pas ainsi veluës, & elles n'ont du poil qu'aux lieux ordinaires. Il n'y a point là de barbiers ordinaires, mais chacun se sçait faire le poil au rasoir, tant hommes que femmes, & ils n'vsent du rasoir que pour cela. Ils n'ont point de peignes: mais ils ont des ciseaux de cuiure & de fōte, & des miroirs aussi de cuiure, dōt ils se seruent pour le rasoir qui est d'acier, mais non pas fait comme les nostres, dont ils ne faisoient pas de compte. Ils se rasent à la pareille. Pour le Roy & les grands Seigneurs, il y a des hōmes qui se tiennent bien honorez de les seruir en cela, non pas pour le gain, mais par affection, estans gens de qualité. Aussi le Roy leur fait-il quelques presens au bout de l'an.

Ainsi par toutes ces Isles il n'y a hōme ny femme, pour riche ou pauure, grand ou petit qu'il soit, qui apres l'aage de quinze ans n'ait tout son petit équipage & ses outils pour s'accommoder ainsi le poil, & ils sont fort curieux à se l'oster quand il leur nuit ou les importune tant soit peu. Quant aux filles, ausquelles ils rasent ainsi le poil en la ieunesse de huict en huict iours, pour les faire recognoistre d'auec les garçons à qui ils font de mesme, ils leur laissent vn petit bord. Elles ne portent aussi point de robbe iusqu'à l'aage de huict ou neuf ans, mais seulement vne toile qui leur prend depuis la ceinture iusqu'au dessous des genoux, ce qu'elles portent dés qu'elles commencent à marcher. Mais les garçons n'en portent qu'à l'age de sept ans & apres qu'ils sont circoncis. Ils disent pour les filles qu'il n'est pas besoin qu'elles portent robbe plustost que le temps que i'ay dit, pource qu'à lors le sein leur commence à pousser & à leuer, & il est besoin de le couurir, comme chose qu'ils tiennent à aussi grande honte de monstrer, comme icy les parties honteuses: & lors ils leur laissent croistre les cheueux sans les plus couper, mais ils les ornent & accommodent, comme estans en temps de trouuer party pour se marier; car auant cela ils les tiennent comme enfans, & il n'est pas permis aux hommes & aux garçons de leur parler d'amour, pource qu'elles n'ont pas esté encore reconnuës ny habillées comme filles.

Modestie des filles Maldiues.

Or les hōmes estans fort vieux & couuerts de poil, cōme i'ay dit, & ne se couurans point le corps depuis la ceinture en haut,

ils ne se razent aussi qu'à la poitrine & à l'estomac ; mais d'vne telle façon toutefois, qu'ils coupent ce poil à vn endroit, & le laisse en vn autre, afin que cela paroisse, & il semble que ce soit la façon d'vn pourpoint decoupé en vn endroit & non en l'autre. Pour ce qui est de la barbe, les hommes la portent de deux sortes. L'vne est, qu'il est permis aux Pandiares, Naibes, Catibes & autres gens d'Eglise, & à tous ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & le Medinatalnaby en Arabie, où est le sepulcre de Mahomet, de porter la barbe si longue qu'ils voudront; & ils ne la rasent que sous la gorge, & à la levre dessus & dessous, pource qu'ils ne voudroient pour rien que ce qu'ils boiuent & mangent touchast à leur poil, comme estant vne des plus grandes ordures & saletez du monde : de sorte qu'ils n'ont point de poil tout à l'entour de la bouche; & i'ay souuent veu que pour auoir trouué vn seul poil en vn plat de viande, ils n'y vouloient pas toucher, & ils demeuroient plustost sans manger ; donnans cela aux oyseaux & aux autres animaux, sans que personne en voulût. L'autre sorte de barbe pour le reste des autres gens & du commun, est de la porter petite à l'Espagnol, razée au tour de la bouche & sous la gorge, mais sans moustaches, & aux ioues ils font de petites vuidures & des façons auec le ciseau, dont ils se razent assez prés, mais non pas tant toutefois que cela ne paroisse. Pour le menton, cela est en pointe comme entre-nous maintenant. Cependant ils serrent curieusement les rongneures de leur poil & de leurs ongles, sans en laisser rien perdre ny tomber, & ils sont soigneux d'enterrer cela en leurs Cimetieres auec vn peu d'eau : car pour rien du monde ils ne voudroient pas marcher dessus, ny moins encore les ietter au feu ; parce qu'ils disent que cela estant du corps, demande aussi la sepulture comme luy. De fait, ils les enueloppent bien gētiment dans du coton, & la pluspart se vont faire raser à la porte des Temples & Mesquites. Ils sont assez durs & insensibles en tout cela, & ils n'vsent nullement d'eau chaude pour se razer, & leurs rasoirs coupent fort mal. Ils ne fōt que passer vn peu d'eau froide par dessus; & quelque mal qu'ils se fassent, ils ne s'en plaignent nullement, & ils disent que cela ne fait point de douleur. Mais moy qui y apportois plus de precaution & qui faisois chaufer de l'eau, ie m'en lauois & frotois long temps; encore m'estoit-il aduis que l'on m'escorchois

Barbes.

& qu'on m'arrachoit tout le poil ; mais à eux cela leur vient de la couſtume & de l'habitude : Car autrement ils y ſeroient auſſi ſenſibles que nous. Mais il eſt temps de venir à la deſcription particuliere de ces iſles.

Les Maldiues ſont fort fertiles en fruits & autres commoditez neceſſaires pour la vie de l'homme. Il y vient du mil, qu'ils nomment *Oura*, en abondance, comme auſſi d'vne autre petite graine, appellée *Bimby*, qui eſt ſemblable au mil, ſinon qu'elle eſt noire comme la graine de nauets. Ces graines ſe ſement & ſe cueillent deux fois l'an. Ils en font vne maniere de farine, de laquelle ils font de la boüillie auec du laict & du miel de Cocos, & auſſi des tourteaux & bignets, & pluſieurs autres ſortes de mangers. Il y croît auſſi des racines de pluſieurs
Racines. ſortes dont ils viuent, entr'autres d'vne nommée *Itelpoul*, qui y vient à foiſon ſans eſtre ſemée, & eſt ronde & groſſe comme les deux poings, peu plus ou peu moins. On la broye en la frottant ſur vne pierre fort rude, puis on la met ſur vne toile au Soleil pour ſecher ; cela deuient comme vne maniere d'amidon ou farine fort blanche, qui ſe garde tant que l'on veut, dont ils font de la boüillie, des tourteaux & des galettes, qui eſt vn manger fort delicat, ſinon qu'il charge vn peu l'eſtomach, & faut qu'il ſoit mangé frais pour eſtre bon. Il y a encore d'autres ſortes de racines, nommées *Alas*, de fort bon gouſt, & en grand nombre, qu'ils ſement & cultiuent, les vnes rouges comme bettes-raues, d'autres blanches comme nauets, & ſont plus groſſes d'ordinaire que la cuiſſe d'vn homme. On les cuit & accouſtre de diuerſes ſortes, & meſme pour les garder au long de l'année (parce qu'ils ne viennent qu'à la fin de l'hyver au mois de Septembre) ils les confiſent auec du miel & du ſucre de Cocos, & c'eſt vne bonne partie de la nourriture de ces peuples. De fourment, appellé *Godam*, ou de ris, qu'ils nomment *Andoue*, il n'y en croiſt point, mais il vient quantité de
Ris. ris de la Terre-ferme, que les Marchands leur apportent, & pour ce ils en vſent fort, & eſt à bon marché. On le mange & accouſtre de diuerſes ſortes, le faiſant cuire ſeul dans l'eau, & on le mange auec d'autres viandes au lieu de pain : ou bien y mélant des eſpiceries : quelquefois auec du laict & du ſucre de Cocos, quelquefois ils y font cuire des poules, ou bien du poiſſon, ce qu'ils accommodent fort proprement & delicate-

ment. Ils le font aussi cuire, puis secher & broyer, & de cette farine auec des œufs, du miel, du laict & du beurre de Cocos en accoustrent des tourtes & mangers fort excellens. Au reste, les herbes & les arbres foisonnent par tout dans ces isles. Il y en a grand nombre qui portent fruit, d'autres qui n'en portent point, & dont ils mangent neantmoins les fueilles, qui sont douces & delicates, d'autres qui seruent à toute autre sorte d'vsage. Ie les descriray particulierement en vn autre endroit: Il suffira icy de l'auoir indiqué. Pour les fruits, il y a des citrons, des grenades & des oranges en si grande abondance, que rien plus. Des Bannes, que les Portugais appellent figues d'Inde, & aux Maldiues *Quella*, qui est vn gros fruit, qui multiplie beaucoup, delicieux & de grande nourriture, en telle sorte qu'ils en nourrissent les petits enfans au lieu de boüillie, outre vne infinité d'autres que ie ne puis designer, dont les vns ressemblent en quelque chose à nos prunes, poires, figues, concombres & melons, bien que ce soit en des arbres. Mais il n'y en a point de plus vtile que le Cocos, ou noix d'Inde, qu'ils appellent *Roul*, & le fruit *Cate*, lequel abonde aux Maldiues plus qu'en lieu du monde, qui en fournissent, par maniere de dire, plusieurs Regions voisines, à cause dequoy les habitans en sçauent mieux tirer la substance & les commoditez qu'on en peut auoir, que non pas les autres. C'est bien la plus grande & merueilleuse manne qu'on se sçauroit imaginer; parce que ce seul arbre peut seruir à tout ce qui est necessaire pour la vie de l'homme, leur fournissant en abondance du vin, du miel, du sucre, du laict & du beurre. Et dauantage la moüelle ou l'amende sert pour manger auec toutes sortes de viãdes au lieu de pain. Car là il ne s'en fait & ne s'en voit point. De sorte que i'ay esté cinq ans ou plus sans en gouster, ny seulement en voir. Et toutefois i'estois si accoustumé à cette façon de viure, que cela ne me sembloit point estrange. Outre cela, le bois, l'escorce, la fueille, & les coquilles seruent à faire la plus grãde partie de leurs meubles & vstanciles. Mais ie ne me veux pas icy arrester à le descrire, cela seroit trop long, & ie m'éloignerois de mon discours, il sera plus commodement en vn autre lieu, où ie representeray la description particuliere de cét arbre merueilleux, peut-estre plus amplement qu'aucun n'a fait par cy-deuant, pour l'auoir connu exactement, & pour en auoir vescu

Arbres & fruits.

Bannanes.

Cocos.

& eu bon nombre en ma possession pendant vn si long-temps. Quant au bois pour brûler, il y en a vne telle quantité, qu'il ne s'achete point, d'autant que le pays est fort couuert de toutes sortes d'arbres; ce qui donne vne grande ombre & beaucoup de fraischeur & de plaisir. Il y a mesmes des arbres qui ne seruent à autre chose qu'à brûler, estant loisible de les aller couper quand on en a besoin. Comme aussi il y a des isles entieres qui en sont pleines, où chacun enuoye tous les iours ses gens & ses esclaues en querir pour son vsage. Au reste, en cette abondance de fruits, comme i'ay dit, c'est chose admirable que chacun des treize Atollons produit diuersité de cõmoditez, & encore qu'ils soient tous sous vn mesme climat, neantmoins chacun n'a pas tout ce qui luy est necessaire, en sorte qu'ils ne se peuuent passer les vns des autres. Vous diriez que Dieu ait voulu que ces peuples se visitassent les vns les autres, tant il y a de diuersité, & ce qui abonde en l'vn est rare en l'autre. Ie veux bien, comme il est veritable, qu'il croisse quelque chose par tout de ce qui abonde particulierement en vn lieu, mais c'est fort peu, & il n'est si bon & si naturel que celuy qui prouiẽt des Atollons & isles propres à cela, à cause qu'ailleurs c'est chose forcée. Voire mesme ces peuples ont suiuy en leur habitation vn ordre semblable, car les gens de mestier sont assemblez en des isles à part, comme les tisserans en l'vne, les orfevres en l'autre, les serruriers, les forgerons, les faiseurs de nattes, les potiers, les tourneurs & les menuisiers. Bref, tous les mestiers ne sont point mélez. Chacun a son isle. Neantmoins ils se communiquent aux autres isles en cette sorte. C'est qu'ils ont des batteaux couuerts d'vn petit tillac, & vont d'isle en isle trauaillant & debitant leur marchandise, & sont quelquefois plus d'vn an auparauant que de retourner en leur isle & demeure ordinaire. Ils menent auec eux tous leurs enfans masles, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, pour les apprendre & les accoustumer. Au reste, ils couchent tousiours en leur barque, & y boiuent & mangent, & le plus souuent y trauaillent. Il me souuenoit voyant cela des chaudronniers, qui vont de village en village. Ie pourrois specifier icy les Atollons & les isles qui produisent chacun des fruits & des commoditez particulieres, mais cela seroit superflu.

Animaux. Quant aux animaux, il y a des poules en si grand nombre,

que c'est chose estrange, & elles ne coustent qu'à prendre. Car Poules.
elles sont sauuages. Au marché elles ne se vendent qu'vn sol la piece, & semblablement 36. œufs pour le mesme prix. C'est la viande dont ils vsent le plus, apres le poisson. Il y a aussi quantité de pigeons, de cannes, de rasles, & de certains oyseaux qui ressemblent du tout à des espreuiers, mouchetez de noir & de gris, lesquels pourtant ne viuent pas de proye, mais de fruits; & plusieurs autres especes differentes, le tout sauuage & non domestique. Les corneilles incommodent fort les habitans: car Corneilles.
elles sont si hardies, qu'elles entrent dans les maisons pour y prendre quelque chose, encore qu'il y ait des hommes presens, dont elles ne s'effrayent quasi point; ce qui me sembloit fort estrange, & du commencement ie les croyois domestiques & priuées. Il y en a si grande abondance qu'on ne les sçauroit nombrer, à ceux qui ne les tuent point. Les chauues-souris y sont aussi grosses que des corbeaux. On est là aussi fort incommodé des mousquites ou cousins, qui piquent viuement. Ils en sont autant ou plus tourmentez qu'en l'isle de saint Laurens, ou autre part des Indes. Mais ce qui les incommode le plus, Rats és
ce sont les rats, les lirons & les fourmis, qui se trouuent par Maldiues.
tout, auec d'autres sortes d'animaux & de vermine qui entrent dans leurs maisons, & leur mangent & gastent tous leurs grains, leurs prouisions, fruits & marchandises tendres, de sorte qu'ils sont contraints, pour obuier à cela, de bastir des loges & greniers sur des pilotis en la mer à deux & trois cens pas de terre, où ils vont auec des batteaux, & y mettent leurs grains & leurs fruits pour les conseruer. La pluspart des magazins du Roy sont bastis de cette sorte.

Au reste, il n'y a point d'animaux venimeux, horsmis quelques couleuures. En la mer il y a vne espece de couleuures qui sont fort dangereuses. On y voit beaucoup de chats, de foüynes & furets. C'est tout ce que i'ay pû remarquer des animaux qui croissent en ces isles. I'y en ay veu d'autres de toutes sortes, mais ils viennent de dehors. De bestes de monture il n'y en a point; d'autres gros animaux aussi peu, de sauuages ny de domestiques. Bien est vray qu'il y a des vaches & des taureaux enuiron quatre ou cinq cens: mais ils appartiennent seulement au Roy, qui les fait nourrir en son isle de Malé: ce qui estãt amené de la Terre-ferme par curiosité, a multiplié iusques

à ce nombre, dautant qu'on n'en mange point, sinon quatre ou cinq fois l'an, aux grandes festes que le Roy en fait tuer vn, & quelques fois pour en donner à des nauires estrangers, que le Roy veut gratifier. I'y ay veu aussi quelques moutons qui sont pareillement au Roy. De chiens il n'y en a point, & dauantage ils les ont en horreur. Pendant que i'y estois les Portugais de Cochin en enuoyerent deux au Roy par rareté, qui les fit incontinent noyer. Si vn chien auoit touché quelqu'vn d'eux, il s'iroit baigner à l'instant, comme pour se purifier.

Poisson. La mer est tellement poissonneuse que c'est merueille, & de toutes sortes grands & petits, principalement à cause que la mer est basse & pacifique entre les Atollons, outre quelque autre proprieté de ce parage. La pescherie en est tres abondante, c'est le plus grand exercice des Insulaires. Aussi est-ce leur principale nourriture, soit frais auec du ris ou autres viandes, ou fricassé auec de l'huile de Cocos, ou bien cuit auec de l'eau de mer, & séché pour le garder, dont outre cela ils enuoient iournellement plusieurs nauires chargez à Achen en Sumatra & autre part. Entre ces poissons il y en a de gros qui les incommodent, d'autant qu'ils deuorent les hommes, quand ils se vont baigner ou qu'ils vont pescher, & mesmes il s'en fallut fort peu qu'ils ne me deuorassent. On voit grand nombre de personnes qui ont perdu les bras ou les iambes, ou qui autrement ont esté estropiez par inconuenient.

Bon marché de viures. Cette grande abondance de toutes choses fait qu'il y couste fort peu à viure, & tout y est à bon marché. On a quatre cens Cocos pour vn larin qui vaut huit sols, cinq cens bannanes aussi pour vn larin : semblablement pour le mesme prix cent gros poissons, ou bien vne douzaine de poules, ou trois cens liures de racines, & ainsi des autres : de sorte qu'il n'y a point de pays en l'Inde, où les estrangers s'enrichissent sitost; parce que le trafic y est fort bon, & les viures y coustent fort peu. Aussi disent-ils par prouerbe, qu'eux habitans naturels ne s'enrichiront iamais, & que les estrangers seront riches. Quant à moy, i'estime que c'est le bon marché des viures qui les rend paresseux au trauail & negligens : ce qui les empesche d'enrichir, dautant que la plusspart ne se soucient que d'auoir de quoy viure, sans autre ambition ny auarice, & ils ne se mettent pas en peine d'autre chose.

L'isle principale, comme i'ay dit, s'appelle *Malè*, qui donne le nom à tout le reste des autres : car le mot de *Diues* signifie vn nombre de petites isles amassées. Elle est à peu prés au milieu de toutes les autres isles, & cõtient de tour enuiron vne lieuë & demie. C'est la plus fertile de toutes les isles, l'estape & l'abord des autres, & des estrangers, le seiour du Roy & de la Cour. En consequence de quoy elle est la plus habitée. Mais certainement elle est la plus mal saine, dont ils rendent cette raison, que de toute memoire & antiquité les Rois y faisans leur séiour, il s'y meurt beaucoup de persõnes qu'on y enterre, chacun à part : de sorte que toute l'isle en estant remplie, le Soleil qui est fort ardent donnant là-dessus, il s'en esleue des vapeurs fâcheuses & malsaines. Aussi les eaux y sont fort mauuaises, à cause dequoy le Roy est contraint, pour luy & pour sa maison, d'en enuoyer querir d'vne autre isle, où l'eau soit meilleure, & où on n'enterre personne, comme font aussi les principaux & les gens de moyen de l'isle. De l'isle de Malé.

Par toutes les isles, il n'y a point de villes closes, non pas mesme en l'isle de Malé. Mais toute l'isle est remplie deça & delà de maisons & de logemens, soit des Seigneurs & des Gentils-hommes, soit du commun peuple, & ainsi aux autres. Toutefois les maisons sont distinguées par ruës & par quartiers, auec vn assez bel ordre, & chacun sçait sont departement. Maisons & bastimens.

Les maisons & les edifices du commun peuple sont de bois de Cocos, qu'ils coupent du tronc de l'arbre. On les couure de la feüille du mesme arbre, cousuës en double les vnes dans les autres. Les Seigneurs & les riches en font bastir de pierre, qu'on tire de la mer dessous les basses & les bancs, où on en trouue tant qu'on veut, de longues & de grosses. Elle est polie & de belle emploitte, fort blanche, vn peu dure toutesfois à scier & à tailler : mais quand elle est à la pluye, elle perd à la longue sa dureté naturelle & sa blancheur ; & enfin elle deuient toute noire quand elle est battuë de la pluye, ou moüillée d'autre eau douce. La maniere de la tirer de dedans la mer est remarquable. Il croist en ces pays-là vne sorte d'arbre qu'ils nomment *Candou*, qui est aussi gros que les noyers de deçà, approchant de la feuille du tremble, & aussi blanc, mais extremement mol. Il ne porte aucun fruict, & mesme il n'est pas propre à bruler : estant sec on le scie en planches, dont ils se seruent comme nous fai- La maniere de tirer des pierres de la mer.

Arbre de Candou & ses proprietez.

sons icy du sapin. C'est le bois le plus leger qu'on puisse voir, & plus que le liege. Ayans remarqué dans l'eau la pierre qu'ils veulent auoir, ils y attachent bien ferme vn bon cable. Cela leur est ordinaire, car comme i'ay dit cy-deuant, ils sont demy poissons, fort adroits à la nage, leurs femmes mesmes nagent aussi bien ou mieux que les hommes de ces quartiers : en sorte qu'ils vont quasi tous & à tout propos au fonds de la mer à quinze ou vingt brasses d'eau où ils demeurent long temps & y considerent le fonds ; bien souuent pour voire s'il fait bon y poser l'ancre; quelquesfois aussi au lieu d'ancre, ils choisissent quelque grosse roche au fõds de l'eau & y amarrent leur cable. Apres donc qu'ils ont choisi la pierre qu'ils veulent tirer, & qu'ils l'ont attachée à leur cable, ils prennent vne piece de ce bois de Candou, & la lient ou enfilent (quand elle est percée) à leur cable tout contre la pierre, & puis dessus en adioustent vne quantité de ces mesmes pieces, selon qu'il en est besoin, tant que cela, qui est merueilleusement leger & flottant au dessus de l'eau, emmeine auec soy la pierre & l'entraisne en haut, quelque lourde qu'elle soit, ou quelque autre chose pesante, iusques à cent mille liures. C'est chose que i'ay veu faire quasi tous les iours. Les canons de nostre nauire submergé qui estoient au fonds, les anchres & les autres choses de poids furent tirées par eux en cette sorte, en la presence de nous tous qui pensiõs leur dõner quelque aduis: mais ils en sçauoient bien plus que nous. Par la mesme inuention qui leur est ordinaire & commune, i'ay aussi veu que le port de l'isle de Malé estant remply de grosses roches, en sorte que les nauires n'y pouuoient surgir ny anchrer en seureté, fut curé, nettoyé & rendu nauigable auec bon anchrage, en moins de quinze iours. Ils tiroient à terre auec ce bois qui flote, les rochers, ou bien les portoient en lieu fort profond; & puis coupants leurs cables, qui sont faits de certaine escorce fine de bois, les laissoient tomber au fonds. Voila la façon de tirer les pierres pour leurs bastimens : mais quand ce bois est imbidé d'eau, il faut le laisser seicher au Soleil, autrement il ne pourroit floter. I'adiousteray deux autres manieres comment ils se seruent de l'arbre de Candou, puis que i'en ay desia tant parlé. L'vne, c'est qu'ils prennent cinq ou six grosses pieces de bois, & les lient ensemble tout de rang, & dessus ils mettent des planches de sciage

du mesme arbre en forme d'vne claye bien platte & bien droite, puis à l'entour ils y releuent de petits bords deuant, derriere & aux costez, & au milieu pour s'asseoir. Cela leur sert pour aller sur la mer & pour passer d'isle en autre. I'y ay passé moy dixiesme, & c'est principalement auec cet instrument qu'ils font leurs grandes pesches. Chacun en a vn à soy, pource que cela leur est commode, & il ne faut qu'vn homme pour le mener & le conduire, quelque tourmente qu'il fasse, i'entens entre les Atollons & les canaux, non pas tant en haute mer. Il ne faut point craindre là dessus de renuerser, car cela flote tousiours sur l'eau, & dauantage en le faisant, ils sçauent si bien mesurer ces pieces de bois, les mettre en ordre & ils leur donnent si bien le contre-poix que iamais il ne tourne ny renuerse: Ils ont seulement à craindre que les pieces ne se delient les vnes d'auec les autres. On l'appelle en langue du pays *Candoupatis*, de l'arbre dont il est cõposé. Il y a vne autre proprieté de l'arbre de Candou, à sçauoir qu'en frotant des morceaux d'iceluy l'vn contre l'autre, il en sort du feu, & c'est auec cela qu'ils allument du feu, & ils s'en seruent comme nous faisons de fusils. Les pierres pour bastir sont donc prises de la mer, en la façon que i'ay descrite. Quant à la chaux, ils la font d'escailles & de coquilles qu'on trouue au bord de la mer, ce qui ioint & lie fort bien les bastimens.

Mais puis que i'ay parlé des peuples, auparauant que de passer plus auant il est à propos d'adiouster vn mot de leur langue, & quelle elle est.

Il y a deux langues en vsage. La premiere qui est particuliere aux Maldiues, & qui est fort ample. En cinq ans & plus que i'ay demeuré-là, ie l'auois apprise comme ma langue maternelle, & ie me l'estois renduë fort familiere. La seconde c'est la langue Arabique, qui y est fort estimée & qu'ils apprennent comme on fait le Latin de deçà. Aussi leur sert-elle iournellement en leurs prieres. Outre les langues extraordinaires, comme celle de Cambaye & Guzeratte, de Malalaca, & mesme le Portugais, qu'aucuns sçauent à cause du commerce & de la communication qu'ils ont ensemble. En l'Atollon de Souadou, & vers le Sud des Maldiues, on parle vn langage malaisé à entendre, grossier & rude, mais toutefois qui n'est que de la langue commune.

CHAPITRE XI.

De la Religion des habitans des Maldiues, & des ceremonies qu'ils obseruent entre eux.

LA religion qu'ils tiẽnent est celle de Mahomet, & il n'y en a point d'autre par toutes ces isles, si ce n'est des estrãgers qui y abordent, encore sont-ce le plus souuent Arabes, ou Malabares, ou Indois de Sumatra, qui tiennent la mesme Religion. Leurs Temples s'appellent *Mesquites*, qui sont bien bastis de belle pierre taillée, & bien iointe : La muraille espaisse, au milieu d'vn grand enclos carré, entouré de murailles, où est leur cimetiere, où ils enterrent leurs morts, c'est à sçauoir vne partie: Car ils choisissent leur sepulture où ils veulent, & ils en veulent auoir chacun vne en particulier. Ce Temple est quarré, & il est tourné vers l'Occident, pource qu'ils disent que c'est le costé du sepulcre de Mahomet, à leur esgard. Il y a trois portes, & à l'entrée de chacune porte par dehors, il y a vn puits large, où l'on descend par des degrez, dont le fonds & les costez sont pauez & garnis de pierres plates, bien polies & nettes pour seruir à leurs lauemens, & de là iusques dans la porte, il y a vn rang de paué de mesme pierre (car tout le reste de l'enclos ou cimetiere n'est que sable) afin de ne se gaster pas apres estre laué, & il faut monter huit ou neuf marches, dont le Temple est éleué. Le bas du paué dans le Temple est couuert de belles nattes & de tapis. Ils sont curieux de tenir cela net & propre, & mesme l'on n'oseroit y cracher ou se moucher, & si ils ne portent point de mouchoir, mais s'ils en ont enuie, il faut qu'ils sortent sur le pas de la porte, & crachent dehors. Le comble est fait de bois; en quoy i'ay admiré la charpenterie : car cela est si poly & si bien ouuré, qu'il ne se peut rien de mieux. Les parois sont reuestus de bois menuisé & trauaillé de mesme. Et le tout, tant la charpenterie du dessus que la menuiserie du dedans, est assemblé sans clou & sans aucune cheuille, & il tient neantmoins si ferme, qu'on ne le peut desassembler, à moins qu'on en sceust l'artifice. On voit de grands tableaux, ou de pierre ou de bois, attachez en diuers endroits des murailles, où sont grauées des lettres & des escrits en lan-

gue Arabesque. Au bout du Temple vers l'Occident, il y a vn petit enclos de bois, comme vne memoire de Chœur d'Eglise, (c'est à sçauoir celuy de l'isle de Malé) où se met le ROY, auec celuy qui est le plus proche de sa personne, qui porte son espée & sa rondache, le grand Pandiare, l'vn des Catibes, & les quatre Moudins. Au costé de cét enclos, il y a deux grandes galleries où se mettent les soldats & le Capitaine auec leurs armes. Et generalement par tout le Temple, qui est fort spatieux & de grande estenduë, il y a des separations de certains lieux destinez à certaines personnes, & non toutefois pour vne personne separement, mais pour ceux qui sont d'vn certain ordre, estat, âge, ou qualité. Cela s'obserue si bien, que personne n'oseroit se placer en vn lieu qui est destiné à vne condition de personnes, autrement on est condamné à l'amende ordonnée pour ce suiet. Ainsi il n'y a point d'enuie, de ialousie, ny de dispute pour les lieux, & vn petit peut facilement & sans peine faire condamner sur le champ vn grand Seigneur à l'amende qui auroit pris sa place, comme le grand sur le petit. Dans ce Temple il y a des lampes qui demeurent continuellement allumées. Il y a des arbres de Cocos affectez comme vne fondation pour cét effet, par chaque homme ou femme de maison qui fondent cela. Ces Temples ou Mesquites sont fort frequens par toutes les isles habitées, & on voit telle isle où il y en a neuf ou dix; mais leur feste ne se celebre iamais qu'en vne, qui est destinée pour cet effet, & consequemment plus grande que les autres, qui ne sont que comme des chappelles ou des oratoires pour y faire des prieres fondées par la deuotion des particuliers. La premiere & la principale où se fait la feste, est bastie & rentée aux despens du commun. Ils l'appellent *Oucourumesquite*. Il est aussi à remarquer que leur feste ne se celebre point en vne isle, s'il n'y a quarante personnes qui ayent passé l'âge de quinze ans, sans y comprendre le Catibe; d'autant qu'elle ne se peut faire si ce nombre n'est accomply: en consequence dequoy il ne peut y auoir de Catibe en cette isle-là, qui est celuy qui fait le principal de la ceremonie. Tellement que les habitans vont en vne autre isle voisine; & ils ne laissent pas d'auoir vn ou plusieurs Mesquites en leur isle pour y aller faire leurs prieres iournellement. Chaque Mesquite a son Prestre, qu'ils appellent *Moudin*; qui en prend le reuenu,

& qui en a le ſoin, comme vn chapellain de ſa chapelle. Les iſles qui ont, comme i'ay dit, vn nombre ſuffiſant de peuple, ont auſſi chacune vn Catibe ou Curé, qui eſt ſuperieur en la Religion, qui dit les prieres publiques, & qui fait les ſermons & les exhortations, ayant ſous luy les Preſtres particuliers, ou Moudins des Meſquites: Et tous enſemble ils ſeruent à enſeigner le peuple en la loy de Mahomet; & ils montrent, notamment les Moudins, aux enfans à lire & à eſcrire la langue du pays & celle d'Arabie: en recompenſe dequoy les peres & meres leur donnent ce que bon leur ſemble, chacun à ſa volonté.

Prieres.

Tous les iours de la ſemaine ils vont au point du iour au Temple, & en rendent vne raiſon ſelon leur croyance, à ſçauoir que le monde eſt plat & non pas rond, & qu'il y a vne muraille de cuivre tout autour qui empeſche que le monde ne ſoit ſubmergé des eaux qui l'enuironnent, & que le diable ennemy du genre humain, eſt aupres toute la nuit pour percer & miner cette muraille, & quand le point du iour vient, qu'il s'en faut fort peu qu'elle ne ſoit troüée: Pour raiſon dequoy tous les hommes depuis l'âge de quinze ans, vont dés le point du iour à leurs Meſquites, faire l'oraiſon, diſans que ſans les prieres, tout le monde periroit. Quatre autres fois du iour ils y entrent encore, à midy, à trois heures apres midy, au Soleil couchant, & à dix heures du ſoir, demeurans en la Meſquite à chacune fois l'eſpace de demie heure. Quant aux femmes, elles n'entrent iamais dans les Temples, mais elles demeurent en leurs maiſons & y font leurs prieres. Toutesfois il ne va qui ne veut au Temple les iours ordinaires de la ſemaine, & on peut faire ſes prieres & ceremonies, qu'ils appellent *Namandé*, en ſon logis, ou autre part ailleurs. Et qui plus eſt, on ne contraint perſonne de les dire. Neantmoins ſi on ſçait qu'vn hōme ne les faſſe point, perſonne ne veut manger ny communiquer auec luy. C'eſt toute la punition qu'on luy en fait, & ils diſent qu'il n'eſt pas bon Mouceliman: C'eſt pourquoy ils les font preſque tous. C'eſt pourtant vne grande ſubjection qu'ils ſe donnent, autant les perſonnes occupées que les autres, & il s'y paſſe bien du temps. Ils vſent auſſi de chapellets cōme nous, mais ſans croix.

Auparauant que d'entrer au Temple, ils ſe lauent les pieds, les mains, les oreilles, la bouche, & les yeux, faiſant encore de certaines ceremonies & prononçans des prieres, qui ſont di-

uerses, selon les heures, selon les festes, ou bien selon les occasions pour lesquelles ils se lauent; comme par exemple, quand ils ont vriné ou fait leurs necessités, ou touché à leurs parties honteuses, il faut s'aller lauer, & dire des prieres destinées à cela; comme aussi pour auoir eu compagnie de femme, il faut qu'ils se baignent tout le corps, & disent leurs prieres d'vne autre sorte; mesme de leur propre femme encore d'vne autre sorte, croyans estre pollus. Ils sont si fort scrupuleux, qu'ils n'obmettroient pas cette ceremonie pour rien du monde, & ils croyent que par ce moyen ils se nettoyent & se purifient de leurs pechez & ordures. Ce que ie trouue indecent, outre la superstition de leur erreur damnable & abominable, d'autant qu'ils se lauent & baignent tous en public, à la veuë de tout le monde, & plusieurs ensemble, & qu'ils disent leurs prieres tout haut, tellement que par cette diuersité de prieres, selon les occasiõs, on connoist tout ce qu'ils font de plus caché, & on sçait quand ils couchent auec leurs femmes ou non, ou bien si c'est auec d'autres; les femmes en font de mesme.

Ils sont tous circoncis (ils appellent la circoncision *Seunat*) à sçauoir les enfans masles quand ils ont atteint l'âge de sept ans; & lors on fait des festins qui durent l'espace de dix iours à tous venans, chacun selon ses moyens & sa qualité. On dance au son des flustes & des tambours, auec toutes sortes de réjouyssances. Pour la circoncision, il y a des Maistres & operateurs qui ne font que circoncire, & ne se meslent d'autre chose. La forme qu'on garde en cela est telle. Six ou sept heures auparauant la circoncision, on enuoye baigner en la mer l'enfant qui doit estre circoncis, où on les fait tenir iusques à ce qu'on les appelle, quand l'heure est venuë. Ils disent qu'ils font cela pour faire retirer la verge, & pour rendre la peau plus tendre & plus molle. Chacun fait construire en la cour de sa maison vne loge faite expres, & l'enuironnent tout à l'entour de toiles, où d'estoffe de soye. On couure le bas de la terre auec du sable blanc & menu. On meine l'enfant en cette loge, qui est tenu par deux ou trois Moudins, à ce qu'il ne remuë çà & là, lesquels cependant chantent des versets & des prieres propres pour cet effet. L'operateur prenant vn peu de chaux blanche détrempée, marque tout autour de la verge l'endroit où il doit faire l'incision, puis il tire la peau du prepuce le plus qu'il peut,

& la lie d'vne petite corde, & apres fait l'operation auec vn rasoir, qui ne sert qu'à cela, qui est bien trenchant & bien affilé. Il est pensé & medicamenté par l'operateur mesme, qui ne l'abandonne point qu'il ne soit guery. Cependant les parens & les amis des pere & mere le viennent visiter, & font des presens à l'operateur, qui sans cela ne laisse pas d'estre payé du pere. On demeure à guerir enuiron quinze iours: & apres l'operateur meine le circoncis à la mer, & ils s'y baignent: le maistre ou operateur dit cependant quelques prieres faisant des ceremonies, mesme ils leur baillent à porter en la main vne petite branche de palme ou de Cocos, & mettent à la cime vne piece de tafetas blanc, faite en pointe, comme vn petit guidon, qu'ils appellent *dida*. C'est ce qu'ils offrent en tous leurs vœux & offrandes, comme nous faisons des chandelles de cire: Car ils offrent bien d'autres choses encore, comme ie diray. Auparauant qu'vn enfant soit circoncis, ils disent qu'il est innocent, & qu'il ne peut pecher: & de fait la pluspart iusques à cét âge, ne portent point de toile pour couurir les parties naturelles, disant que celuy qui ne peche point n'a point de honte; mais depuis la circoncision ils ne manquent plus à se couurir. Pour les filles on ne fait aucunes festes ny ceremonies, sinon que pour les circoncire ils tirent deux ou trois gouttes de sang de leur nature, lors qu'elles viennent à l'âge de deux ans. Quand les enfans sont deuenus grands, ils portent vn grand respect à celuy qui les a circoncis, & ils l'appellent leur Maistre.

Tout le long de l'année ils celebrent plusieurs festes. Premierement, chaque semaine on solemnise le Vendredy. Ils appellent cette feste *Oucourou*, & en Arabe *diu matil*, où tout le peuple se trouue, c'est à dire, les hommes & les garçons, car les femmes n'y vont point, ny les enfans, à moins qu'ils n'ayent atteint l'âge de quinze ans, ou au moins qu'ils soient capables de leur loy, & qu'ils ayent desia parcouru tout l'Alcoran, qu'ils appellent *Couroan*. Le Ieudy au soir, qui est la veille de la feste, les vns font dire en leur logis le salut, qu'ils appellent *Saluat*, & d'autres font prier pour les morts: & pour cela ils preparent à manger & à boire, & l'enuoyent à leurs Prestres ou Moudins des Mesquites, aupres du lieu où sont enterrez les defuncts, pour prier Dieu pour eux: sinon ils les font venir prier en leurs maisons (ils appellent cette priere *Pastia*) & les y traitent

traittent : tellement que d'ordinaire les Moudins ne peuuent fournir à manger, & different de faire des prieres pour quelques-vns, de peur qu'il ne leur falût manger lors qu'ils ne sçauroient. Tout ce soir ils font force parfums tant en leurs Temples qu'en leurs maisons.

Cette feste du Vendredy est celebrée auec grande ceremonie, & auec vn bel ordre, comme ie l'ay veu faire en l'isle de Malé. Le matin celuy qui a la charge de faire les cris publics de la part du Roy, s'en va faire le tour de l'isle, portant en sa main vne maniere de cloche de fonte nommée *Coly*, qui ressemble du tout au couuercle d'vn alembic, auec vn maillet de bois, dont il bat sa cloche : & il s'arreste à chaque carrefour & il aduertit le peuple, qu'il est leur feste *Oucourou*. Il est assisté de trois personnes tenans des trompettes qui sont toutes droites, & qu'ils appellent en leur langue *Tarapilly*, lesquelles sonnent quant & quant luy. Le peuple estant aduerty de la feste cesse son trauail, qu'on ne peut reprendre de tout le iour, & se met à se baigner & à se lauer, disant certaines prieres, qui sont differentes, comme i'ay dit, selon l'occasion ou la feste pour laquelle ils se baignent. Chacun s'habille de ses beaux habits & se met le mieux en ordre qu'il peut, selon ses moyens & sa qualité, & tous depuis l'aage de quinze ans sont obligez de s'y trouuer. Cependant au Palais du Roy, sur le portail, les joüeurs d'instrumens, qui sont diuerses sortes de tambours, de fleustes, haut-bois, fifres & autres sortes d'instrumens, (car ils n'ont point d'instrumens à cordes) ioüent & sonnent continuellement depuis le matin iusques à midy. Les trompettes y sont aussi, & ils ont tous de certaines notes, & ils s'accordent fort bien. Il y a aussi les quatre Moudins du Roy, qui sont gens de qualité, de bonne maison & doctes, dautant que cette charge est honorable & de valeur, & on ne peut estre Catibe en l'isle du Roy, sans auoir esté premierement de ces quatre. Ce n'est pas comme les Moudins des Mesquites, qui seruent à tout le monde à toutes occasions ; mais ceux-cy ne seruent qu'à ce iour de feste, & aux autres solennitez. Ces quatre Moudins montent tous ensemble sur vn bastiment de pierre fort haut éleué, qui est tout ioignant la Mesquite. Ils mettent les mains à leurs oreilles, & ils crient par trois fois de toute leur force, d'vne voix effroyable tous ensẽble, ces paroles

en langue Arabesque, *Alas alas aquebar*, c'est à dire, *grand Dieu:* & puis adioustent quelque chose de Mahomet. Puis ils vont au Palais du Roy en faire autant : & lors le Roy, s'il a volonté de s'y trouuer, comme il n'y manque gueres, il enuoye vn tapis de soye pour estendre au lieu où il se met, sinon c'est vne marque certaine qu'il ne s'y trouuera pas. De là les Moudins vont au logis du Catibe, faire le semblable. Quand il est aduerty, il s'habille d'vn long vestement de toile blanche, & met par-dessus comme vne saye, ou robbe de soye faite à la mode d'Arabie, auec des mules de cuir doré. Les Moudins l'attendent, & luy attend le Roy : s'il y va, tous les Seigneurs, Gentils-hommes, Capitaines & soldats le vont prendre en son palais, & l'accompagnent tous en ordre & en armes au son des trompettes & des tambours, en grande magnificence : ou s'il n'y va point, il sort à l'heure accoustumée, à sçauoir sur le midy. Dauantage il a la teste voilée d'vn voile blanc par-dessus vn gros turban blanc à la Turque qui le couure entierement, en sorte qu'il ne void pas, & il faut qu'vn des Moudins le mene par la main & le conduise à la mesquite, où il arriue le dernier, quand tout le monde est assemblé, & que le Roy y est & a fait ses prieres, d'autant qu'aussi tost apres estre entré, il faut qu'il commence promptement. Ainsi le Catibe (qui est comme vn Curé, se place au bout du Temple, & monte sur vn lieu esleué de bois, qui est fait expres, haut de six ou sept marches. Là tenant vne espée nuë en main, la pointe en bas, que parfois il manie ça & là, il recite ses prieres accoustumées. Durant ce temps-là tout le peuple se met en prieres, & ils font sans cesse leur Namandé, se mettent en diuerses postures, assis, debout, à genoux, le front contre terre, les mains haussées & baissées, puis croisées, tournans la teste & les yeux ça & là. Il seroit fort difficile de representer tous leurs gestes, & les singeries qu'ils font tout ce temps-là. Lors ils posent leurs armes bas, & mesme leurs cousteaux, & ils n'oseroient auoir chose du monde sur eux que leurs habits, encore faut il qu'ils soient bien nets. Le Catibe change de priere tous les Vendredis, iusques à la fin de l'année, qu'on commence derechef. Il dit tout par cœur, & cependant l'vn des Moudins tient le liure, & s'il aduenoit que le Catibe manquast non pas d'vn mot, mais d'vne syllable ou d'vne lettre seulement, le Moudin le repren-

droit tout haut & sans feinte : d'autant qu'ils disent que si l'on failloit d'vn point, la feste seroit nulle, & ne vaudroit rien. Ie les ay veus en grand scrupule, & en dispute les vns auec les autres pour cette occasion. En l'isle de Malé il y a deux Catibes pour se soulager l'vn l'autre, & pour celebrer la feste chacun à son tour, semaine apres semaine : les autres isles n'en ont qu'vn. Ce seruice dure enuiron 2. heures. Quelquefois le grand Pandiare, qui est le superieur en la Religion par toutes les isles, fait vn sermon ou remonstrance, & selon l'occasion adiouste quelque priere pour la santé de quelqu'vn, ou pour la ruine & destruction de leurs ennemis, selon que le cas y eschet, & que le suiet se presente. Apres auoir paracheué, tout le peuple se saluë en se prenant les mains les vns aux autres, & disant *Salab à lescon*, qui est le salut ordinaire de tous les Mahometans.

Quand le Roy s'en retourne du temple, il est mieux accompagné que quand il y vient, à cause que le Pandiare, les Naïbes, Catibes, Moudins & gens de qualité, outre ceux qui l'auoient amené le vont tous accompagner au palais en mesme solemnité qu'il estoit venu ; & lors il les remercie tous, & leur enuoye le festin, si bien qu'ils passent le reste de la iournée à se reiouyr & faire bonne chere aux despens du Roy. Cela ne manque iamais quand il va à la Mosquée, mais l'ordre du manger est que ceux de mesme rang & qualité sont ensemble, & non d'autres, comme ie diray cy-apres.

Les iours de la nouuelle Lune, tous les mois de l'année on fait pareille feste, & ils se reiouyssent quand ils ont veu la Lune. Ils nettoient leurs maisons, leurs courts & toutes les ruës, & à l'entrée des Mesquites, & à toutes les portes de leurs logis, tant dehors que dedãs, ils mettent aux deux costez des coquilles de Cocos coupées par la moitié, comme des escuëlles de bois, & les emplissent de sable blanc, & dessus de la braize, ne cessans presque toute la nuit d'y mettre brusler des gommes aromatiques, des bois odoriferans & des parfums : comme pareillement au dedans de leur maison, aux coings des lits & ailleurs. Ils barboüillent & façonnent toutes leurs portes & leurs meubles à toutes les festes, de Sandal & d'autres bois aromatiques & de senteurs broyées & destrempées ; mais sur tout, ils solennissent quatre nouuelles Lunes en l'an plus que les autres. Festes de la Lune.

Ieufne du Ramedan.

Au mois de Decembre, ou enuiron à la nouuelle Lune, ils obferuent vn ieufne appellé en Arabe *Ramedan*, & en leur langue *Rodet*. I'ay dit enuiron le mois de Decembre; car ie ne le puis pas defigner certainemẽt, dautant que leurs mois & années font Lunaires, & non arreftées comme les noftres. Ce ieufne cõmence à la nouuelle Lune & finit à la nouuelle Lune du mois fuyuant. Il ne commence pas iuftement au point de la nouuelle Lune, mais lors qu'ils l'apperçoiuent: de forte qu'il y a des Atollons & des ifles où ils commencent pluftoft d'vn iour, ou plus tard, felon qu'ils ont pû defcouurir le croiffant. Mefmes les mois vont ainfi. On ne cõpte vn nouueau mois que depuis que la Lune a efté veuë; ce qui eft affez incertein, quand le temps eft obfcur & nebuleux, & quelques fois diuers felon les lieux. Pour voir donc la Lune tout le monde fe range au lieu le plus haut & le plus eminent de leur ifle, & ils font fort ambitieux à qui l'apperceura le premier & la monftrera à d'autres, & en mefme temps le Roy fait tirer force canonades & arquebufades, & leurs trompettes, tambours & autres inftrumens ioüent. Ils en font autant à toutes les nouuelles Lunes: mais à ces quatre que i'ay dit, ils en font dauantage, & à celle-cy plus qu'à toutes: & auffi toft ils fe mettent en prieres, fe prennent les mains les vns aux autres, & fe faluẽt de leur falut ordinaire, & fe tiẽnent long-temps les mains fur les yeux & s'en couurent la face, & continuent leur deuotion tout le iour fuiuant. Cela fe fait à tous les commencemens du mois: mais au mois de Ramedan, la ceremonie eft bien plus grande. Cefte nuit-là les hommes & les femmes chacun à part fe vont vifiter, fe feftoient & fe refiouïffent enfemble en feftins, dances & gaillardifes, tellement qu'il eft prefque iour quand ils fe retirent. Auparauant que le iour foit venu ils fe baignẽt tous, & fõt des ceremonies particulieres à cefte nuict-là feulement, & difent par là qu'ils font nettoyez de tous les pechez qu'ils on fait le paffé & font difpofez à celebrer le ieufne qui fuit. Ils fe nettoyent & lauent fort les dents, & quittent leur bettel, quoyqu'ils y foient fi fort accouftumez, que mal aifement ils s'en peuuent paffer; puis ils fe vont coucher. Delà en auant ils ieufnent tant que la iournée eft longue iufqu'à la nuit, auec tant de fuperftition, que non feulemẽt ils ne gouftent de chofe du mõde, mais auffi ils n'oferoient lauer leur bouche ny mettre leurs doitgs

dedans, non pas mesme aualler leur saliue. Cela les contrainct souuent de cracher, & les incommode grandement, principalement quand ils sont au Temple, où il n'est pas licite de cracher, & il faut à tout propos qu'ils sortent sur la porte. Les hommes peuuent se baigner, pourueu qu'ils ne plongent pas la teste dedans l'eau, de peur qu'il n'en entrast quelque goutte dans la bouche ou dans les oreilles. Mais les femmes ne le peuuent, disant qu'elles prendroient de l'eau par embas. Voila quelle est leur superstition. Demie heure auant le Soleil couché tous les hommes & tous les garçons qui ont atteint l'aage de quinze ans, se trouuent tous aux Temples, afin d'y estre iustement quand le Soleil s'absente, & en mesme temps se lauent, se curent les dents, & nettoient la bouche demie heure durant, fort exactement; & pour cét effet les Moudins des Mesquites fournissent tout le long du Caresme de gros paquets de curedents, de racloirs, & petits outils faits de bois de Cocos expres pour se nettoyer la bouche & les dents. Cela fait les Moudins commencent à crier par trois fois, puis ils entrent au Temple, & le Moudin se met le plus auant qu'il peut, & personne ne se met à costé de luy, mais tous sont derriere luy. C'est ainsi qu'ils font leurs prieres au Temple, & les femmes en leur maison, & puis ils se mettent à faire bonne chere auec leurs amis, & se traitent les vns les autres chacun à son tour. Il n'y a personne qui n'en vse ainsi, & qui ne veuille festoyer ses amis. C'est pourquoy long-temps auparauant ils font les prouisions necessaires pour cet effet, & font amas de toutes sortes de viandes & de commoditez. On seroit estonné de voir comment ils sont curieux & exacts en tout cela, & comme ils sont soigneux de nettoyer & d'escurer toutes les vstanciles de leur mesnage & de leur cuisine, & tout le reste de leurs meubles, & de leur maison mesme, en sorte que ie ne pense pas auoir iamais rien veu de plus clair & de plus net. Les plus paures mesme en font autant, & ils taschent d'espargner ce qu'ils peuuent pour faire bonne chere pendant le Ramedan auec leurs parens, amis, voisins, & ceux qui sont de leur mestier, & ils despensent plus en vn mois qu'aux six precedens. Le Roy traite à diuers iours grand nombre de personnes, vn iour les Seigneurs de qualité, vn autre les soldats, vn autre le Pandiare, le Catibe, les Moudins & autres personnes de religion, &

ainsi diuersement à tout le peuple de l'isle, n'appellant iamais qu'vne fois vne mesme sorte de personnes; ce qu'il fait fort magnifiquement & somptueusement à la mode du pays auec vn fort bel ordre & disposition. De mesme les Seigneurs font le semblable à l'endroit de leurs amis & égaux, car c'est vne chose qu'ils obseruent religieusement de ne manger point auec des personnes de rang & de qualité differente. Les Capitaines traitent les soldats, & ainsi chacun en particulier, depuis les plus petits iusques aux plus grands. On appelle ce souper *Rodet pillauay*, comme qui diroit, rupture de ieusne. Il n'y a que les hommes & les garçons qui se festoyent ainsi: les femmes n'y vont point. Il est bien vray que la nuit elles s'enuoyent des presens & des viandes les vnes aux autres. Dauantage elles se baignent toutes le soir, auquel temps il n'est pas permis aux hommes de se baigner. Ils disent que pendant tout le temps du Ramedan, les hommes s'abstiennent de toucher à leurs femmes, pour le iour pendant qu'ils ieusnent, mais non pas la nuit: toutesfois quand cela est, ils sont tenus de s'aller baigner tous deux ensemble, & dire certaines prieres la nuit mesme, auparauant que le iour vienne. Tous les iours de ce mois là, iusques à la nouuelle Lune suiuante, ils ieusnent en la sorte que ie viens de descrire: pendant lequel temps ils s'abstiennent & s'empeschent le plus qu'ils peuuent de pecher, plus qu'en tout autre temps, & ils sont fort desireux de faire de bonnes œuures. S'il aduient qu'ils rompent leur ieusne vn iour ou plusieurs, par quelque petite occasion que ce soit, ils adioustent à la fin autant de iours qu'ils ont manqué, ce qu aduient assez souuent, parce qu'ils y sont fort superstitieux, comme i'ay dit, en sorte qu'ils tiennent que le ieusne ne vaut rien quand on saigne par quelque endroit. Au reste ils ne veulent tous rien faire ny trauailler pendant le mois du ieusne, quelque pauureté qu'ils ayent, & ils se resoluent de n'aller point hors leur isle, ny y enuoyer. Toutesfois il ne leur est pas deffendu de trauailler, mais ils ne le veulent pas. Le Pandiare fait tous les iours au Palais du Roy, ou au temple, ou en sa maison, vne predication à trois heures apres midy, qui dure deux heures, où tous les habitans de l'isle de Malé sont soigneux d'assister. Cela se fait en langage du pays: & quelquefois

en Arabe, qu'il interprete apres en sa langue. Ils employent le reste du temps à l'exercice des armes, & à diuers ieux & exercices, comme à la balle & pelotte, dont ils ont de trois sortes, & la poussent auec les pieds; & ils s'assemblent par bandes & par compagnies pour ce faire. Semblablement les femmes & filles se visitent en leurs maisons, & ioüent de petits ieux conuenables à leur sexe, & à leurs façons de viure, dont elles ont plusieurs manieres & inuentions.

Commens on faict l'amour aux Maldiues.

En ce mois vous voyez les garçons & les filles se caresser & faire l'amour volontiers plus qu'en autre saison. Ils s'enuoient lors des chansons, des sonnets & de petits vers escrits sur des feuilles de Cocos, qui sont blanches comme du papier, & ils les grauent auec des poinçons. Les garçons vont chercher des plus belles & des plus odoriferantes fleurs, qu'ils façonnent & guirlandent fort gentiment, & les enuoient aux filles, qui en reuenche leur enuoient du betel bien agencé & preparé. C'est la façon de se faire l'amour. Il ne leur est pas permis de se marier de iour en ce mois là, mais il faut qu'ils attendent la nuit. Bref en ce mois là ils cherchent toutes les inuentions de passer le temps ioyeusement. Le ieusne du Ramedan dure vn mois, depuis vne nouuelle Lune iusques à l'autre. Les femmes & les filles sont tenuës de ieusner huit iours plus que les hommes, apres le mois passé, & disent que c'est à raison de leurs fleurs.

Trois iours auant que le *Ramedan* finisse, la cloche ou *Coly*, auec les trompettes vont comme de coustume au tour de la ville, comme quand on annonce vne feste, ou vn commandement du Roy, & aduertissent le peuple de la part du Pandiare, que les Arabes nomment *Cady*, que tous ceux des isles Maldiues, viennent apporter, ou enuoient leurs noms par escrit, tant grands que petits, hommes & garçons, femmes & filles, pour estre enregistrez; sçauoir ceux de l'isle de Malé au Pandiare, & ceux des autres isles au *Naybe* de leur Attollon. Et ce faisant, il faut bailler & offrir pour chaque personne vn demy larin, qui peut valoir quatre sols de nostre monnoye, ou autant valant de marchandise. Ce qu'ils executent fort volontiers & fidellement, dautant qu'ils croyent que sans cela leur ieusne seroit de nul effect. Ils l'appellent *Pitourou*, disans que c'est le

tribut qu'ils payent à Dieu & à Mahomet; en telle ſorte que ceux qui n'ont pas dequoy payer cette eſpece d'offrande, en demandent aux plus riches, qui leur donnent volontiers pour cela. Ceux qui ne veulent pas eſtre obligez à autruy ny auoir la honte que l'on paye pour eux (comme à la verité c'eſt vn acte honteux & de pauureté, auſſi le Roy paye pour tous ceux qui l'en requierent, comme auſſi font tous les grãds & les riches) & qui n'ont pas preſentement moyen de bailler ce demy larin, ou la valeur, ne laiſſent pas de ſe faire eſcrire, & declarent qu'ils ne peuuent rien fournir ſinon apres la feſte, & ils en font leur debte. Les peres & meres payent non ſeulement pour eux, mais auſſi pour tous leurs enfans, quand ils ne viendroient que de naiſtre, iuſques à ce qu'ils ſoient mariez, & qu'ils demeurent hors d'auec eux, & pour leurs valets & eſclaues. Les deniers qui prouiennent de cela ſont puis apres partis & diuiſez en trois parts; qui ſe montent à beaucoup ſelon le pays. Pour receuoir ce *Pitourou* & le garder, il y a vn tres-bon ordre: car il y a quatre Receueurs choiſis pour cette fois ſeulement, & reconnus des plus gens de bien, auec les officiers du Pandiare. L'vn de ces officiers eſt de la part du Roy, l'autre de celle des gens d'Egliſe, le troiſiéme de la part de ceux qui ſe font nouuellement de leur Religion, & le quatriéme des pauures, & ils y ſont pour le moins huit perſonnes, qui eſcriuent tout ce qui eſt preſenté, & ne refuſent rien de ce qu'on apporte, au cas que le prix & la valeur y ſoit. Tout cet argent & ces denrées ſont miſes chacune à ſa part, pour apres la feſte, eſtans tous receus, en faire bon & loyal partage. La premiere partie appartient & eſt attribuée aux Preſtres, comme aux Pandiare, Naybes, Catibes, Moudins, Deuanits, qui ſont les ſergens, & autres ſemblables. La ſeconde eſt donnée à ceux qui ſe ſont faits nouuellement de leur Religion. Et la troiſiéme c'eſt pour les pauures; & ſi quelque choſe reſte à payer, cela s'en va ſur la part des Preſtres, d'autant qu'ils ſont reſponſables de ces deniers, comme de choſe touchant la Religion: mais ils n'y perdent gueres.

Feſte d'Ydu. Le temps du ieuſne finy on celebre vne grande feſte, & des plus ſolemnelles qu'ils ayent, qui s'appelle *Ydu*. Le iour n'en eſt pas certain, non plus que le commencement du Ramedan, d'autant que c'eſt le iour de la nouuelle Lune ſubſequente,

c'eſt

c'est à dire quand on l'a aperceuë, ce qui rend incertain le iour, & le fait varier tous les ans. Ils font vne pareille feste & solemnité à la veuë de cette Lune qu'à la precedente, & alors la cloche & les trompettes font le tour de l'isle pour auertir de la feste, & le lendemain du grand matin ils en font autant. Tous se leuent de grand matin, & se lauent & baignent tout le corps, & ils ont des ceremonies & des prieres particulieres pour cela. Mais il faut noter que leur ieusne n'est pas finy que leur seruice & prieres ne soient acheuées & qu'ils ne soient hors le temple, puis ils s'accoustrent de parfums & de senteurs, & ils se parent des plus beaux habits qu'ils peuuent, lesquels sont faits exprés, & ne seruent que ce iour là, & la feste d'apres, & ils les conseruent de là en auant auec grand soin & diligence, pour estre mis apres leur mort sur leur cercueil, quand on les porte en terre. On se trouue au temple de bonne heure, à sçauoir sur les sept ou huit heures, & non pas à midy, comme le Vendredy. Le seruice dure enuiron vne heure & demie moins qu'à l'ordinaire, & puis quand le Roy sort, il s'en retourne en son Palais mieux accompagné, & de personnes plus lestes & magnifiques qu'vn autre iour, & cependant on tire les canons qui sont apprestez. On n'entend par tout resonner que tambours, que fleustes & coups d'arquebuze. Quand le Roy est entré en la deuxiesme court de son Palais, on luy amene vn taureau & vn belier, qu'il fait tuer deuant luy & deuant toute l'assistance, comme vne maniere de sacrifice ; apres il les fait mettre par pieces, qui sont departies aux plus grands & aux principaux de l'isle, & à tous ceux qu'il plaist au Roy d'en enuoyer ; car il est là present pour en ordonner. Ils reçoiuent cela à honneur ; comme icy nous faisons le pain benit. Ceux qui en ont bonne part, en font leurs voisins participans, si bon leur semble ; car c'est vn signe d'amitié, & ceux qui en peuuent auoir & en manger vn morceau se sentent bien heureux. Tout cela fait, le Roy se retire en son logis, d'où il ne sort qu'apres disner pour voir les ieux & les reiouyssances ; & incontinent apres il fait vn festin le plus excellent qui se puisse faire en ce pays là, à toutes sortes de personnes de son isle, chacun selon son rang & sa qualité, en diuerses chambres & demeures à part, qui sont tenduës de belles tapisseries. Les deux iours la feste dure encore : les grands & les Capitaines traitent leurs amis, soldats

& seruiteurs. Apres disner ce ne sont que ieux, que dances & reiouyssances deuant le Palais du Roy seulement : & le troisiéme iour de la feste, deuant la maison des grands & des personnes de qualité releuée, ausquels on rend cet honneur. Les principaux ieux c'est auec les armes, la rondache & l'espée toute nuë, auec laquelle ils se battent droitement, & escriment les vns contre les autres, sans s'offencer, portans tous les coups sur la rondache : ou bien auec des picques, au fer desquelles pendent des sonnetes, dont ils se portent des coups en mesme sorte sur la rondache. Ils font tous cette petite guerre de bonne grace, en dançant & sautant à la cadence des tambours, des trompettes, des fleustes, & instrumens de musique, qui iouënt incessamment. Le Roy vient voir cela, mais il ne s'y arreste gueres. Les Reines & les Dames le voient aussi, mais elles sont cachées auec des ialousies & des voiles si bien qu'on ne les peut voir. D'autre dance on n'en vse point là, ny en autre temps, ny les hommes, ny les femmes, si ce ne sont quelques gens perdus qui s'amusent la nuit à bouffonner pour faire rire les autres. Il y en a qui se desguisent & s'habillent d'habits estrangers, & qui construisent des nauires & des galeres grands & amples, qu'ils font marcher auec des rouës & des ressorts, & se mettent dedans auec leurs armes, s'approchans les vns des autres en combattant, ce qui donne bien du plaisir. Le Roy donne à tous ceux de sa Cour, tant grands que petits, du bettel & de l'arecqua, ce qu'on repute à grand honneur, & tous les Chefs & Capitaines doiuent faire le semblable à leurs gens, soldats & inferieurs.

La derniere Lune suiuante apres cette feste, ils en font vne autre qu'ils appellent *Mas Ydu*, c'est à dire grande feste, & elle dure trois iours, où ils obseruent les mesmes choses. C'est le iour solemnel auquel se trouuent à la Mecque les pellerins Mahomettans, qui vont au sepulchre de Mahomet. Il se fait là plus de ceremonies qu'en tout le reste de l'année. De tous les quartiers du monde il y en aborde à ce iour là, & ils sont quelques fois dix ou onze mois à attendre que la feste reuienne quand ils ne peuuent arriuer à temps, & que la feste est passée.

Enuiron le mois d'Auril ou de May à la pleine Lune, vn iour deuant & vn iour apres ils font vne certaine feste appellée *poycacan*, c'est à dire la pleine Lune. C'est plustost vne resiouyssance que non pas vne feste. Le soir estant venu les voisins s'assemblent, tant les grands que les petits, (& ie pensois alors estre comme icy à la saint Iean) & ils apportent chacun sa portion de ris. Ils font vn grand feu au carrefour le plus proche d'eux, & là ils font cuire leur ris. Cependant qu'ils sont tous autour du feu, les instrumens de musique sonnent. Quelquesfois il y a des boufons desguisez en oyseaux, en bestes sauuages ou autres sortes qui viennent dançer, & qui font des gestes & des postures lasciues & deshonnestes, encore que ce soit en la presence des femmes & des filles qui se trouuent là aussi bien que les hommes. Cela se fait generalement par toutes les isles, mesme au Palais : le Roy donne du ris aux soldats pour la faire. Ils disent que ce fut à cette Lune-là qu'il arriua du ris en ces isles la premiere fois, & qu'à cause de cela i's font de tout temps cette solemnité, qui dure trois iours.

Au mois de Iuin ou enuiron, car comme i'ay dit, leurs mois ne s'accordent pas aux nostres, on fait vne feste des morts, auec beaucoup de sortes de superstition. Ce iour là le Roy auec toutes ses femmes (qui n'ont permission de sortir de leurs maisons que ce iour là) va visiter les sepulchres de ses predecesseurs, & quelques autres sepulchres de personnes qu'ils tiennent saints en leur religion, où il fait des offrandes, & y brusle des parfums & y presente des *Dida*, comme nous faisons des chandelles. Chacun va aussi au sepulchre de ses parens & amis, & on presente autant de plats de viande qu'ils ont de personnes proches & amies qui soient mortes. Ces viures sont serrez par les Moudins des Temples voisins, qui font autant de prieres particulieres, comme il y a de plats. Toutes les fosses de ceux qui ont des parents & amis viuans sont visitées & rafraischies de sable blanc ce iour-là, & ils y font brusler des parfums en disant leurs prieres.

Feste de Iuin.

Le lendemain il se fait vne aumosne generale au Palais du Roy, que le Roy fait de sa main propre à tous les pauures, qui sçachans cela y accourent de toutes les isles les

plus éloignées. Il fait auparauant faire enqueſte quelles perſonnes ce ſont, & ſi veritablement elles en ont beſoin: car pour ceux qui n'ont pas de diſette, & qui ſe preſentent, on leur donne ſeulement vne petite bague d'argent, qui vaut demy larin, dont le Roy en fait faire grand nombre auparauant ce iour, pour donner aux gens de baſſe condition, qui ameinent là tous leurs enfans pour receuoir du Roy chacun ſa bague. Ce meſme iour tous ceux qui tiennent maiſon font auſſi l'aumoſne, ſelon leurs moyens: eſtans tenus de donner aux pauures la cinquiéme partie de leur bien, pourueu qu'on ſoit riche de cent larins pour le moins, & ceux qui n'ont pas valant cent larins, ne ſont pas obligez à faire l'aumoſne.

Vers le mois d'Aouſt ou de Septembre, deux iours durant, le Roy fait cuire vne grande quantité de ris fort liquide, où on met la moitié de miel & de laict de Cocos, puis on le porte par toute l'iſle en des tinettes qui tiennent preſque vn muid chacune. Ceux qui le portent ont des écuelles & des cuillieres pour en donner à tous ceux qu'ils rencontrent. Il n'y a perſonne qui n'en prenne, ſoit pauure ou grand ſeigneur. Tout le peuple en fait de meſme en particulier, & il faut que les plus pauures en cuiſent, & s'en enuoyent les vns aux autres. Ils me diſoient qu'on faiſoit cette feſte pour vn miracle que fit Mahomet à pareil iour, eſtant à la guerre, & ils l'appellent *Candis cacan*.

Feſte de la nuit.

Il y a encore vne feſte bien ſolemnelle enuiron le mois d'Octobre, qui ſe fait la nuit, & s'appelle *Maulude*. Ils diſent que c'eſt la nuit que Mahomet leur prophete mourut. Voicy quelle eſt la ceremonie. La premiere choſe qu'ils font vn mois auant cette feſte, c'eſt qu'ils s'eſſemblent & font élection d'officiers pour donner ordre & pouruoir à tout. Ils ſont pour le moins cinquante, tous gens de qualité, & ſont comme icy nos valets de feſte; & ont le ſoin d'aller de maiſon en maiſon pour recueillir ce à quoy chacun eſt cotiſé ſelon ſes moyens. Ils vont auſſi prier & conuier, & enfin ils donnent ordre à tout, encore que tous ceux du quartier ne laiſſent pas de leur aider auſſi pour cette feſte, qui ſe fait ſoigneuſement par toutes les iſles: Mais ie l'ay veu faire en l'iſle de Malé en ſix endroits. Le Roy en fait la deſpenſe en vn endroit, qui ſe fait en ſon Palais. Aux quatre coins de l'iſle elle ſe fait par le peuple, qui s'aſſemble

chacũn en ſon quartier ; & il s'en fait vne generale de tout le peuple au milieu de l'iſle deuant la porte du Temple principal, & le meſme ordre s'obſerue par tout le reſte de l'iſle. En chacun de ces ſix endroits on fait dreſſer & conſtruire exprés vne maiſon de bois de ſoixante pas de long ſur quarante de large, ou enuiron. La couuerture eſt de feüilles de Cocos ; & il faut que le bois dont elle eſt compoſée n'ayt iamais ſeruy à autre choſe, & qu'il ne ſerue plus depuis, non pas meſme à l'autre feſte de l'année ſuiuante. On couure le bas auec du ſable blanc & menu, de l'eſpaiſſeur de demy pied. Cette maiſon eſt par dedans tenduë de tapiſſerie de cotton ou de ſoye de toutes couleurs, la plus belle & la plus riche qu'ils peuuent recouurer. Au deſſus, pour ſeruir de plat-fonds, ils y eſtendent des pieces de toile de cotton fort blanc, qui eſt fort fine, & pour la ſouſtenir ils tendent des cordons de cotton teints en noir, de coſté & d'autre en quarré & en biais ſi proprement, que le blanc qui eſt au deſſus paroiſt diſtingué en petits quarrez & lozanges, qui ſont de pareille proportion l'vne que l'autre. Cela eſt de bõne grace. Sur le ſable dont la terre eſt couuerte, on eſtend de belles nattes neuves, où chacun s'aſſeoit, & il n'y a point d'autres ſieges. De tous coſtez on attache des lampes de cuivre, iuſqu'au nombre de trente, & chacune eſt grande & a douze meſches, tellement qu'il fait là preſque auſſi clair qu'en plein iour. Ils font auec des inuentions & des ſoupiraux force parfums odoriferans, dont le feu eſt dehors, d'autant que la chaleur d'elle-meſme eſt inſupportable en ce lieu. Il n'y a que la fumée & l'odeur qui entre dedans. Ils ont auſſi d'autres canaux par où ils font conduire de l'eau qui leur eſt fort neceſſaire, à cauſe qu'ils ſe lauent ſouuent la bouche pour ſe rafraiſchir, apres auoir maſché du betel, ce qu'ils continuent toute la nuit.

Au milieu de cette ſale il y a vne table de la hauteur du genoüil, où on arrange en de petits coffins & panniers, & en des vaſes laccrez & vernis, diuerſes ſortes de mangers, qui ſont faits de farine de ris auec du ſucre de Cocos, comme des petits macarons de la groſſeur du poulce, ce qui eſt accommodé & dreſſé fort proprement, auec toutes ſortes de fruits du pays. Tout eſt couuert de belles fleurs qui ſentent fort bon, & tout autour il y a des pots pleins de liqueurs mixtionnées de diuerſes choſes, principalement d'ambre & de muſc : le tout cou-

uert par-dessus d'vne grande toile de cotton ouurée & diuersifiée de couleurs. Le peuple se pare & s'aiuste le plus braue qu'il peut, & il n'y a que les garçons qui y aillent, & non pas les femmes. Les personnes de qualité qui ne sont du quartier où cela se fait, n'y vont iamais, car ce seroit vn des-honneur, il n'y a que le commun qui le fasse. Ils s'assemblent à huit heures du soir, & s'asseoient bien en ordre selon les rangs qui leur sont donnez par les Officiers de la feste qui sçauent cela. Toute la nuit le Pandiare, les Catibes, les Naybes & les Moudins, & toutes sortes de gens d'Eglise qui sçauent chanter, ne cessent de chanter de toute leur force alternatiuement & par forme de cœur : & neantmoins ce chant n'est pas sans regle; car il y en a qui ne sçauent pas le chant, & il faut qu'ils l'apprennent des maistres qui l'entendent. Aussi s'accordent-ils bien, & ce chant n'est pas desagreable. On l'appelle *Zicourou*. Ils disent que ce sont les Psalmes de Dauid. Quand l'heure de minuit approche, tout le monde d'vn accord, tant grands que petits, se couchent tout du long & donnent du front en terre, y demeurans quelque espace de temps. Puis tout soudain le Pandiare ou les Catibes se leuent debout, & tous apres eux, qui se mettent à sauter les vns sur les autres, comme s'ils estoient vrayement fols & forcenez, criant tant qu'ils peuuent *aly alas Mahomedin*, par plusieurs fois, ce qui dure quelque temps. Ie leur ay demandé pourquoy ils faisoient cela, & me demandans quoy, ie leur disois ces sauts & dances forcenées. Ils me disoient qu'ils ne pensoient point auoir dancé ny rien fait, bien se souuenoient-ils qu'vne espace de temps ils auoient esté rauis en extase, & faits participans du Ciel & des ioyes de leur paradis. Quelquefois le Pandiare demeure plus d'vne heure comme mort. Ils disent qu'il est rauy au Ciel, & que c'est signe d'estre homme de bien. Le Roy n'assiste gueres à cette feste-là tout du long, mais il vient voir ce qu'on fait pendant vne heure ou deux, & puis il s'en retourne. Ie l'ay veuë plusieurs fois auec luy en cette sorte. On eslit cinquante personnes pour seruir les autres, qui est vn grand honneur, & il n'y a personne qui ne fust bien aise de faire cette charge, car on n'y appelle que les plus apparens & les enfans de bonne maison, qui s'en sentent bien honnorez. Ils baillent de temps en temps pendant la nuit, à toutes sortes de personnes qui sont assis en leur

rang, vn plat de bettel & d'arecqua, qui est taillé & accoustré d'autre façon que celuy qu'on masche d'ordinaire; i'entens le commun peuple, car celuy dont le Roy & les grands Seigneurs vsent est tousiours apresté en mesme sorte. Ils en donnent iusques à douze plats à chacune personne, autant au plus petit qu'au plus grand. Pareillement ils portent à tous ceux qui veulent boire des breuuages à leur mode, dans de grandes coupes de cuiure fort beau & bien ouuré, ayant leur couuercle au dessus & à toute heure dans les mesmes coupes on leur porte de l'eau pour lauer la bouche & les mains, auec des bassins; & pour rien du monde ils ne laisseroient tomber vne goute d'eau à bas, encore moins d'autres ordures. Le monde est disposé par rangs, & il y a des places vuides & des chemins pour passer des vns aux autres. Sur la fin de la nuit on cesse de chanter, & le Pandiare & les Catibes disent des prieres : puis ils s'en vont au milieu de la maison où est dressée cette table que i'ay dit, la descouurent & meslent tout ensemble, & en distribuent à chacun vn plat, dont ils font grand estat, & l'emportent en leur maison, pour tesmoigner qu'ils ont esté de la feste. Semblablement ils prennent les liqueurs aromatiques, qui sont en des vases au mesme endroit, & en iettent & touchent auec leurs mains sur le corps de tous ceux qui sont presens, qui reçoiuent cela comme vne benediction de grande efficace. Apres tout cela il faut manger, car toutes leurs solemnitez ne se celebrent point autrement. Pour cet effet, ceux qui seruent apportent des bassins & de l'eau pour se lauer les mains & la bouche, dautant qu'il n'ont fait que mascher du bettel toute la nuit, apres ils se mettent neuf ou dix ensemble tous en rond, mais chacun cherche son pareil, & non autre, & se posent par cantons selon l'ordre qui leur est donné, & puis on apporte à manger dans de grands plats fort pesans, qui en contiennent plusieurs autres petits, où il y a diuerses viandes, que l'on met au milieu d'eux, & ils sont fort bien seruis. Ils sont trois à les porter, & quand ils ont acheué de manger, ils s'en vont coucher en leurs maisons.

CHAPITRE XII.

Suitte de leurs ceremonies aux nopces, aux mariages, & aux obseques & funerailles.

EN leurs mariages, qu'ils nomment *Caueny*, ils vſent auſſi de beaucoup de formalités & de ceremonies. Ils s'addreſſent ſeulement au Pandiare ou aux Naybes pour cet effet, leſquels enuoyent leurs *Deuanits* ou ſergens pour s'enquerir & s'informer de ce que ie diray cy-apres. Si toutes les choſes conuiennent, la fille ou la femme enuoye ſon pere; ou au defaut vn parent le plus proche du coſté paternel, auquel elle donne pouuoir de la repreſenter. Celuy là auec le mary futur ſe preſentant deuant le Pandiare ou Naybe, lequel eſtant certifié de tout ce qu'il deſire, prenant la main du marié qui eſt preſent, il luy demande s'il veut bien prendre la femme aux conditions qui ont eſté auparauant propoſées; & au pere ou parent de la femme qui la repreſente, il demande la meſme choſe: & s'ils reſpondent que ouy, il fait ſes ceremonies accouſtumées, & prend atteſtation des teſmoins qui ſont preſens, comme des parens, des Sergens & autres de la promeſſe de ce mariage, & de tout ce qui s'eſt paſſé. Apres ils vont trouuer la femme qui attend en ſa maiſon, & luy aſſeurent & certifient comment tout s'eſt paſſé. Cela fait ils ſe mettent tous à banqueter aux deſpens du mary ſelon leur moyen, les inſtrumens ſonnans tous le long du iour. Pluſieurs perſonnes les viennent voir & saluër, auſquels on donne du bettel. C'eſt l'honneur du pays, comme icy de preſenter la collation. On enuoye auſſi au Pandiare ou Naybe deux larins, vn plat de viande, & vne boiſte de bettel. Pareillement ceux qui ſe marient ont accouſtumé de donner des preſens au ROY & aux Reines, & aux grands Seigneurs & Dames; à ſçauoir le mary au ROY & aux Seigneurs; & la femme à la Reine & aux autres Dames: comme auſſi à leurs proches parens & amis. Au contraire quand le Roy ſe marie, il reçoit des preſens de tout le monde de ſon Royaume, tant des grands Seigneurs que du commun peuple, hommes ou femmes, qui tous s'en vont d'vn bel ordre, chacun auec ceux de ſa qualité, de ſon ordre ou de ſon quartier,

ou

ou de son sexe, luy offrir des toiles, des robbes, des turbans, des viandes, des fruits, des fleurs & autres choses à proportion des moyens de ceux qui donnent. Ceux de l'isle de Malé y vont eux-mesmes; & ceux des autres Atollons y enuoyent en general leurs deputez, & aussi ceux des principales isles; & les grands Seigneurs en particulier, attendant qu'ils viennent apres à leur commodité eux-mesmes le saluer. Neantmoins le Roy ne sort point ces iours-là, & ne se monstre point, mais à toute heure ses gens luy vont dire ceux qui arriuent en sa salle, de quelle qualité ils sont, comment ils sont aiustez, & les presens qu'ils apportent, qui luy sont enfin presentez. Cela monte à beaucoup, & tout cela appartient à la Reine nouuellement mariée.

Les hommes peuuent auoir en mesme temps trois femmes & non plus, en cas qu'ils les puissent nourrir & entretenir. Si elles demeurent toutes trois en vne mesme isle, le mary est obligé par leur loy, de coucher autant de nuits auec l'vne qu'auec l'autre, mais ils ne s'y assuiettissent pas. Cette loy est mal ordonnée pour ces pays-là, car trois hommes ne suffiroient pas à vne femme, tant elles sont impudiques.

Les femmes n'ont rien en mariage & ne portent rien; c'est aux maris qui les prennent de les accommoder de tout ce qui leur est necessaire, & de faire les frais des nopces, selon leur qualité. Aussi ils leur constituent vn doüaire qu'ils appellent *Rans*, non pas selon les biens & la qualité du mary, mais selon la qualité de la femme, & selon que ses meres & ayeulles en ont eu : car elle ne peut auoir moins. C'est pourquoy bien souuent le Pendiare ou Naybe en renuoye sans les marier, quand il void que les biens du mary ne pourroient pas suffire à vn tel doüaire : encore que les vns & les autres demandassent qu'on les mariast ensemble, sans prendre garde au doüaire. La plus part des femmes tiennent ce *Rans*, pour l'honneur & l'ancienneté de leur maison, parce que la plus grande partie d'elles en quitte vne partie ou le tout, si bon leur semble, peu de iours apres qu'ils sont mariez. Si le mary meurt, il est permis à elle de prendre son doüaire sur ses biens, mais les heritiers composent auec elle; que si elle l'auoit quité durant la vie du deffunt, elle n'y pourroit plus rien demander.

Les empeschemens du mariage, dont le Pandiare ou Naybe

s'informe auparauant que de marier quelqu'vn, ſont d'eſtre freres ou couſins germains, ou d'auoir beu du lait d'vne meſme nourice, de s'eſtre autrefois appellez, en teſmoignage d'amitié, du nom de fils ou de fille, pere ou mere, frere ou ſœur: parce qu'en tous ces cas on ne peut contracter mariage enſemble.

Les garçons ſe marient quand ils veulent, mais les filles ne le peuuent, qu'elles n'ayent atteint l'aage de quinze ans; i'entends quand elles ſont orphelines & deſtituées de leur pere, quand bien elles auroient leur mere, laquelle n'y a aucun pouuoir, ny tous les parens maternels. Au deffaut de pere, il faut que leur frere les marie, ou quand elles n'en ont point, le plus prochain parent du coſté de ſon pere. Mais les peres marient leurs filles le pluſtoſt qu'ils peuuent dés l'aage de dix ans, & ils diſent que c'eſt vn grand peché que de laiſſer leurs filles endurer neceſſité d'homme. C'eſt pourquoy ils les baillent dés qu'elles ont atteint l'aage de dix ou onze ans, au premier qui les demande, ſans en faire aucune difficulté, ſoit viel, ſoit ieune, homme ou garçon, pourueu qu'il y ait peu de diſproportion en la qualité de l'vn & de l'autre, & ils ne conſiderent que cela.

L'homme peut quitter ſa femme quand il veut, pourueu qu'elle s'y accorde (ils appellent le diuorce *Varicor*:) autrement ſi elle ne le conſentoit pas, l'hõme la pourroit bien quitter, mais il ſeroit contraint de luy payer ſon doüaire. Ce qui n'arriue pas, d'autant que quelque regret que la femme en peuſt auoir, neantmoins elle ne demande pas ſon doüaire, parce que ce luy ſeroit honte entre les autres femmes, qui luy reprocheroient qu'elle eſt laſche & puſillanime, & qu'elle n'a point de merite, comme craignant de ne pouuoir pas trouuer d'autres maris: & de fait on ne les rechercheroit pas. Tellement que cette opinion vulgaire empeſche qu'on ne puiſſe iouyr de ce que la loy ordonne. Auſſi la femme peut ſe ſeparer, pourueu que le mary le conſente: autrement non. Ce diuorce eſt fort frequent entr'eux, & il faut qu'il ſoit fait en preſence de teſmoins, qui doiuent eſtre tous ou en partie preſens lors qu'ils ſe veulent remarier à d'autres; autrement le Naybe ne les voudroit pas remarier. Cela leur apporte beaucoup de differens, parce que bien ſouuent par colere ils

font diuorce ensemble d'vn commun consentement, & puis aussi tost l'vne des parties voudroit bien que le diuorce ne fust point, l'autre ne s'y accorde pas ; & ainsi ils en viennent deuant le Iuge, où il faut amener des tesmoins pour la preuue des diuorces & des mariages.

Apres le diuorce fait, il est permis aux parties de se marier où bon leur semble. Mesme ils se peuuent ramarier ensemble comme de nouueau, iusques à trois fois seulement & non plus, sinon que la femme apres les trois fois eust esté mariée à vn autre, & qu'il l'eust quittée. Comme ils sont fort legers en leurs volontez pour les mariages, il arriue souuent qu'apres trois mariages & trois diuorces de deux mesmes personnes, ils ont encore enuie de se remettre ensemble, & la loy ne leur permet pas. Mais voicy le moyen dont ils s'aduisent. C'est qu'il se trouue des personnes viles & abiectes, lesquelles pour de l'argent qu'on leur donne, contractent mariage auec la femme, & couchent vne nuict auec elle, sans luy toucher neantmoins (& elle ne le permettroit pas, & cela est ainsi conuenu.) Le lendemain il iure qu'il a eu sa compagnie, & puis deux ou trois iours apres il la quite en presence de tesmoins. Par ce moyen les paroles de la loy sont executées, & trois mois apres les anciens conioints se marient derechef ensemble. Les plus grandes Dames sont contraintes en tel cas de passer par là. On appelle ces mediateurs *Medu piry*, comme qui diroit mary d'entre-deux. Ils sont fort mesprisez, mesme du commun peuple, comme gens infames, sans honneur & sans conscience. C'est vne grande iniure que d'estre appellé *Medu piry*. Mesme s'il aduenoit par aduenture qu'vn homme espousast vne femme qu'vn autre eust quittée desia par trois fois, & que puis apres luy venant à la quitter l'ancien mary l'espousast derechef, il s'en offenceroit grandement, comme si on l'auoit fait seruir de *Medu piry*, & il n'auroit point d'honneur s'il ne s'en vengeoit. Au reste, on ne peut se seruir que deux fois de ce *Medu piry*, & apres ils ne peuuent plus se marier ensemble. Il est à remarquer que les frais de nopces & les presens qui se donnent, ne se font pas quand ce sont les mesmes personnes qui se r'allient. Ainsi par le moyen de ces diuorces frequens, ils se marient plusieurs fois, & changent si souuent que c'est vn prodige. Il y en a tel qui en sa vie aura eu quatre-vingt femmes & plus: entre autres

le Pandiare, qui mourut vn peu apres que ie demeuray en ces isles, en auoit eu iusques à cent. De mesme les femmes ont grand nõbre de maris. Mais tant s'en faut que cela leur soit imputé à quelque espece de blasme; qu'elles se glorifient tant plus elles ont changé de maris; & si quelqu'vn les recherche, elles en racontent le nombre, les noms & les qualitez, comme chose fort recommandable. Aussi n'en sont-elles pas moins prisées par ceux qui les recherchent, mais plus estimées: & mesme ils ne font pas plus d'estat d'vne fille encore vierge, que si elle ne l'estoit point; quand ce seroit le Roy, & les plus grands Seigneurs. Il se trouue neantmoins, nonobstant ce changement si ordinaire, des hommes & des femmes qui demeurent long-temps ensemble, pource qu'ils s'ayment & s'affectionnent plus que les autres.

Or apres la dissolution du mariage par diuorce ou par mort, les femmes ne peuuent pas se remarier aussi tost. Mais quand le mary est mort, il y a quatre mois dix iours ordonnez à la femme pour pleurer son mary. Encore pour se marier il ne suffit pas que la femme dise à la volée que son mary est mort: car il faut qu'elle prouue son decez par trois tesmoins, qui rapportent le temps, la forme & la cause de sa mort. Toutesfois si le mary estoit absent du Royaume, & que la femme n'eust aucune chose à luy, elle se peut remarier vn an apres. En diuorce il y a aussi vn temps prefiny: Car il est necessaire que la femme verifie que depuis sa separation auec son mary, elle a eu trois fois ses fleurs, & il faut qu'elle attende ce temps là à se remarier. Ce qu'ils font pour empecher l'incertitude de l'estat des enfans, si elle estoit grosse. C'est dequoy le Pandiare ou Naybe s'informe particulierement, & il fait visiter la femme qui se veut marier par trois autres femmes de son quartier, qui sont en bonne reputation; & dauantage il la fait iurer si elle a eu trois fois ses fleurs.

Obseques & funerailles

Quant à la sepulture, qu'ils appellent *Calbalolan*, c'est chose qu'ils ont en grande recommandation, & enquoy ils sont le plus superstitieux. Premierement le corps de l'homme mort est laué par six hommes, & si c'est vne femme par six femmes, qui emploient plus d'vn muid d'eau à le lauer, & ils disent certaines prieres pour cet effect. Estant laué ils le couurent & le garnissent de coton, & l'enseuelissent dans deux toiles de coton

blanc l'vne sur l'autre, luy mettant la main droitte sur l'oreille, & la gauche tout au long de la cuisse, & le posent en vn cercueil fait de l'arbre de Candu, couché sur le costé droict, iusques à ce que le corps soit porté en terre. Les femmes parentes & voisines s'assemblent & viennent pleurer sur le corps, racontans à tous les loüanges du deffunct, ou defuncte. Ces six hommes & six femmes sont officiers publics, & faut qu'ils soient receus pour gens de bien & sans reproche, tant hommes que femmes, car s'il estoit prouué qu'ils fussent autres, ils perdroient leurs offices. Ils achetent cela du Roy à deniers comptans, & outre à leur aduenuë en l'office ils donnent vne somme à leurs compagnons d'office, qui est departie entr'eux. Leur gain est commun, & se depart également entre les six hommes & les six femmes, soit que ce soit vn homme ou vne femme, & qu'il n'y ayt que les vns ou les autres qui ayent le plus trauaillé. Au depart de ce corps, ces femmes se mettent à crier & hurler le plus effroyablement qu'elles peuuent & continuent de pleurer tout le long des obseques. Le defunct est porté en terre par six de ses plus proches ou de ses meilleurs amis, au lieu où est sa sepulture, qu'il a chosie & accommodée de son viuant. Car ces peuples sont tous si fort curieux de leur sepulture, que dés qu'ils sont mariez & qu'ils ont quelque moyen, ils preparent curieusement tout ce qui concerne leur enterrement, la place, le cercueil, les pierres pour le tombeau, les toiles pour les enseuelir, & autres choses semblables: mesmes ils mettent à part & assemblent petit à petit l'argent qui est necessaire pour cela, & ils mourroient plustost de faim que d'y toucher. Ils appellent cette reserue d'argent *Capon*. Ils font aussi faire chacun deux habits les plus riches qu'ils peuuent, selon leur qualité, qu'ils portent à la feste d'Y*du*, & puis ils les conseruent en leurs coffres, comme i'ay dit, pour seruir le iour de leur enterrement, à sçauoir à mettre sur leur cercueil. Ces habits sont puis apres partagés entre les Prestre du temple. Enfin les parens & amis accompagnent le corps, & grand nombre de personnes qui se trouuent sans qu'on les prie ny qu'on les aduertisse, qui marchent tout autour du corps confusément & sans ordre. Depuis la maison iusques au lieu du sepulchre, on va semant & espandant par la place des bolys, qui sont de petites coquilles dont ie parleray en son lieu; afin que les pauures les ramas-

sent & en fassent leur profit. On faict aussi porter quantité de sacs & de paquets de ris & de mil, qu'on distribuë sur le lieu à tous les pauures. On fait aussi grand nombre de morceaux d'or ou d'argent, selon les richesses du defunct & de ses heritiers, qui mettent chacun sa part en des petites pieces de toiles par paquets qu'ils donnent au premier qui y assiste, soit Pandiare, Naybe, ou Catibe, pour le distribuer à tous les autres assistans qui ont prié pour le defunct. Mais ils n'en prennent pas tous, dautant que cela n'apartient qu'aux gens d'Eglise, ce disent-ils, mais toutefois il en prend qui veut, selon les moyens du defunct & de ses heritiers. Deuant le corps marche vn homme de qualité, qui porte vne bouteille pleine d'eau faite de fleurs aromatiques, & la va iettant & aspergeant sur tous ceux qui se rencontrent au long du chemin, qui est fort bien balayé & nettoyé depuis la maison iusqu'à la Mesquite où on le veut enterrer: pour raison dequoy on luy donne vne piece de soye ou de cotton toute neuue, conformement aux biens du defunct: comme aussi les six qui le portent en terre ont chacun la sienne. La sepulture des plus grands & des plus riches est ordinairement dans les cimetieres qui sont autour des Mesquites où on achete les places assez cherement, si ce n'est qu'on eust fait bastir la Mesquite, dautant qu'en ce cas ils ont coustume de retenir place pour eux & pour leur famille tout ioignant la Mesquite: aussi c'est la place la plus honorable. Cet argent est distribué auec les autres profits semblables entre les Prestres de la Mesquite: car outre les Moudins chaque Mesquite a vn certain nombre de Prestres qu'ils nomment *Quiauany*, qui sont entretenus des reuenus que leur ont laissé ceux qui ont basty le Temple, pour le seruice & l'entretenement du Temple & du Cimetiere, & ils sont comme beneficiers fort honorables, mesme ils achetent ces charges. Il n'y a que ceux de ce Temple qui puissent seruir aux funerailles de celuy qu'on enterre là, & non pour ceux des autres. Toutefois comme il y en a plusieurs qui desirent grand nombre de Prestres à leur sepulture, ceux du Temple appellent les voisins en tel nombre qu'on veut. Ces Prestres chantent cõtinuellement pendant trois heures que se fait la ceremonie. Sur l'endroit de la fosse on tend vne grande couuerture de soye ou de cotton, iusques à ce que la fosse soit faite & que l'enterrement soit paracheué, & puis elle demeu-

re au Moudin. Dessus & à costé de la fosse ils mettent quantité de sable blanc & menu. Quand ils mettent le corps dedans, ils luy tournent la face vers le costé du sepulchre de Mahomet, & puis le couurent de sable blanc, & l'aspergent d'vne bouteille d'eau en signe de rafraischissement, & par dessus on couure la fosse d'vne grande toile de cotton. Apres cela les parens ayans porté quantité de viandes & de viures, ils en donnent à manger à tous les assistans.

Quand c'est vn grand Seigneur, on ne fait pas plus de ceremonie, sinon qu'on chante plus long-temps, ce qui se continuë vn an durant, & on y enuoye tous les iours des plats de viande auec du bettel, ce qui est pris par le Moudin. Si c'est vn Roy ou vne Reine, cela dure tous les iours de la vie de son heritier. Pour le regard de tous les autres, on ne cesse point par trois Vendredis apres l'enterrement, de faire des prieres pour le deffunt iour & nuit au lieu où il est enterré, & le plus souuent les Prestres qui chantent, mangent & prennent leur repas sur la fosse mesme, où on fait vne loge expres pour cela, que l'on oste apres le seruice acheué, qui est le troisiesme Vendredy d'apres les obseques. Enfin on fait vn festin general auquel on inuite tous les parẽs & les amis, auec les Prestres & Moudins, disant que lors ils enuoyent l'ame du deffunt en Paradis. Le mesme iour on pose des pieces aux deux bouts de la fosse, qui sont de la largeur mesme & plãtées droites, hautes ou basses selon la qualité des personnes: Là-dessus on graue le nom du deffunt auec ses loüanges. Tous les ans à pareil iour, ils font vn semblable festin auec les mesmes ceremonies en la cour de la maison du deffunt, ou de son principal heritier, en vne mesme loge que l'autre. Bref ils font tant de frais en cela, que bien souuent leur bien y est consommé. Tous les ans le iour de la feste des morts, on met du sable blanc nouueau sur la fosse, & on y brusle force parfum & encens. Ceux qui ont des moyens laissent des reuenus à certaines personnes pour prendre la peine d'entretenir leur fosse couuerte de sable blanc, & de la nettoyer tous les matins, la faisant enuironner tout au tour de petits pilliers & balustres de bois, afin qu'on ne marche pas dessus. Car ils ont horreur de marcher sur le lieu où quelqu'vn auroit esté enterré, & ils s'en donnent bien de garde, estimans que les defuncts s'en sentent offencez; & que

c'eſt vn grand peché. Il y a des ſepulchres qu'ils eſtiment ſaints, & ils y tiennent continuellement pluſieurs lampes allumées. Au reſte ils reuerent grandement les os des morts, & quand en faiſant vne foſſe ou par quelque autre occaſion il s'en deſcouure quelques-vns, il n'y a perſonne qui oſaſt y auoir touché, non pas meſme le Pandiare ou les Catibes, ſans mettre vn linge entre-deux; c'eſt pourquoy ils n'enterrent iamais deux corps en vn meſme endroit.

Au reſte ie n'ay point veu qu'ils vſaſſent d'habits de dueil, ou autres que leurs habits ordinaires. Seulement les parens allans à l'enterrement oſtent leur turban, & marchent la teſte nuë: & continuent ce iour-là & quelques autres apres à leur volonté; car il n'y a point de temps limité: & dauantage s'abſtiennent de maſcher du bettel.

Ceux qui ſont tuez en combattant contre ceux qui ſont de la religion contraire, ſont enterrez ſans ceremonie dans leurs habits meſmes, en la meſme place où ils ont eſté tuez. On ne fait point de prieres pour eux, diſans, qu'ils ſont ſaints & bienheureux, qu'ils appellent *chaydes*, & de fait ils les appellent & inuoquent en leurs afflictions.

Ils ne tranſportent iamais vn corps mort d'vne iſle à vne autre; & quand ce ſeroit le Roy, on l'enterre où il eſt decedé. S'il aduient que l'vn d'entre eux meure ſur mer, le corps du mort eſt laué & enſeuely auec toutes les ceremonies ſuſdites, & mis en vn cercueil, qu'ils attachent ſur trois ou quatre pieces de bois de l'arbre Candou, afin qu'il flote touſiours ſur l'eau, & puis le iettent en la mer. Dans le cercueil ils mettent de l'argent ſelon leur richeſſe; auec vn eſcriteau portant la religion de celuy qui eſt mort, prians ceux qui le trouueront de prendre l'argent, & de l'enterrer honneſtement; ce que i'ay veu faire fort ſouuent.

CHAPITRE XIII.

De la forme de leurs habits, de leur maniere de viure, de leurs exercices ordinaires, & des autres couſtumes particulieres qu'ils obſeruent en leurs deportemens.

QVant à leurs veſtemens, voicy comme ils s'habillent. Premierement les hommes attachent au tour de leurs parties honteuſes

honteuses vne grande bande de toile qui ioint tout au tour, de peur qu'allans & venans, ou en faisant quelque ouurage, on ne pût les apperceuoir découuertes. Apres ils mettent vne petite toile de cotton teinte en bleu ou en rouge, ou autre couleur, qui ne leur va que iusques au genoüil. Dessus ils mettent vne grande piece de toile de cotton ou de soye, s'ils sont tant soit peu riches & accommodez, ce qui descend iusques à la cheuille des pieds, & ceignent cela d'vn beau mouchoir quarré brodé d'or & de soye, qu'ils plient en trois pointes, & l'estendans sur les reins le ioignent par deuant: Puis pour plus grand ornement, ils adioustent vne petite piece de soye de diuerses couleurs, claire comme vn crespe ou gase, qui est courte, & ne leur va que iusques au milieu des cuisses: & apres tout cela, ils se ceignent d'vne grande ceinture de soye, qui est semblable à leur turban, où il y a de belles franges, laissans pendre les bouts sur le deuant. Dans cette ceinture, qui leur sert de bource, ils mettent leur argent & leur bettel du costé gauche, & sur le costé droit ils passent leur cousteau, ce qu'ils estiment fort honorable, & il n'y a personne qui n'en porte, voire le Roy mesme. Ce sont des cousteaux fort bien faits, tous d'acier excellent, car ils n'ont pas l'inuention de mesler le fer auec l'acier. Ceux qui ont quelques moyens en portent dont le manche & la gaine est toute d'argent ouuré & façonné. Au bout de la gaine d'enhaut, il y a vne boucle d'argent, d'où pend vne petite chaisne aussi d'argent, où sont attachez vn cure-dent & vn cure-oreille, & autres petits instrumens. Les autres qui n'ont pas moyen d'en auoir de si chers, portent la gaine de bois ouuré, le manche d'os de poisson, comme de baleine, ou autre animal marin, d'autant qu'ils ne veulent pas en porter d'os d'animal terrestre. Ils sont curieux de ces cousteaux, & ils n'estimeroient pas estre bien vestus s'ils n'en auoient à leur ceinture; & il n'y a si vil & si abiect qui ne porte le sien. C'est leur defense. D'autres armes, il n'est pas permis à personne d'en porter. Il n'y a que les soldats & les officiers du Roy qui en puissent auoir: encore est-ce tant qu'ils sont au seruice du Roy, en l'isle de Malé ou ailleurs, où il les enuoye. Ceux-là ont d'ordinaire à leur costé vn poignard ondé, qui s'appelle *Cris*, & qui vient d'Achen en Sumatra, de Iaua & de la Chine. Outre cela, quand ils vont par la ruë, ils

portent tousiours l'espée nuë en vne main, & la rondache en l'autre, ou bien ils portent vn jauelot. Les soldats ont vne autre marque particuliere; c'est qu'ils ont de grands cheueux qu'ils ioignent ensemble, & qu'ils attachent comme vne grosse houppe. Leur principale brauerie, c'est de porter autour d'eux, à la ceinture, plusieurs chaisnes d'argent. Il n'y a personne qui ait vn peu de bien, qui n'en vueille auoir, soit homme ou femme, garçon ou fille, plus ou moins à proportion de ses biens & de sa qualité. C'est en quoy ils mettent tout leur tresor, & ils le destinent d'ordinaire pour faire les frais de leurs obseques. Mais il n'y a que les grands Seigneurs ou bien les estrangers qui les puissent porter par-dessus leurs toiles & les faire paroistre; les autres les portent cachées par-dessous: & neantmoins il leur en faut auoir pour le dire & pour les monstrer en particulier. Le reste du corps depuis la ceinture iusques en haut demeure nud; i'entends le commun peuple, car les Seigneurs de qualité ne font pas ainsi. Toutefois les iours de feste ils se couurent de iuppes & de casaques de cotton ou de soye, qui s'attachent auec des boutons de cuiure doré, d'autant qu'ils n'oseroient en porter d'or, & il n'y a que le ROY seul qui en ait. Ces iuppes sont de toutes sortes de couleurs, mais les extremitez sont bordées de blanc & de bleu. Les manches ne viennent que iusques au coude, disans que si elles venoient iusques au poignet, comme à nous, ils n'auroient pas le maniment des bras libre. Auec cela ils mettent des calleçons de couleur qui sont fort estroits, & qui leur prennent depuis la cheuille des pieds iusques à la ceinture, ce qu'on attache par embas aussi auec des boutons dorez. Les Seigneurs s'accoustrent d'ordinaire auec les iuppes & casaques que i'ay dit. Il y en a d'autres en grand nombre, qui aux iours de festes ne mettent point de casaques, mais s'accommodent d'vne autre sorte de brauerie. C'est qu'ils broyent du sandal & du camfre sur des pierres fort licées & polies qu'on apporte de la Terre ferme, & quelques autres sortes de bois odoriferants; puis ils meslangent cela auec de l'eau de fleurs distilée, & se font couurir de cette paste tout le corps depuis la ceinture iusques en haut; y adioustans plusieurs façons auec le doigt telles qu'ils s'imaginent. Il me sembloit que c'estoit des pourpoints decoupez & façonnez, mais cela est de tres-bonne odeur. Quelque-

fois ils y collent des fleurs les plus belles & de meilleure senteur. Ce sont leurs femmes ou leurs amies qui les accoustrent en cette sorte, & qui font dessus leurs dos les facons & les ombrages comme il leur plaist. C'est vne espece de brauerie qui est fort frequente; mais ils n'osent se presenter ainsi accommodez deuant le Roy ny dans son Palais.

Ceux qui ont esté en Arabie, & qui ont visité le sepulchre de Mahomet à la Mecque, sont fort respectez & honorez de tout le monde, de quelque qualité qu'ils soient, pauures ou riches; & il y en a grand nombre de pauures. Ils ont des priuileges particuliers. On les nomme *Agy*, & pour estre reconnus & remarquez entre les autres, ils portent tous des iuppes de cotton fort blanches, & de petits bonnets ronds sur la teste aussi tous blancs, auec des chappellets en la main sans croix; & quãd ils n'ont pas le moyen de s'entretenir habillez de cette sorte, le Roy ou les Seigneurs leur en donnent, & ils n'en manquent point.

Ils portent tous sur la teste des turbans rouges, ou bigarez de diuerses couleurs: la pluspart les ont de soye, les autres qui n'ont pas le moyen, les ont de cotton fort fin. Les soldats & Officiers du Roy les portent accommodez d'vne sorte qui n'est pas permise aux autres, mettans aussi le plus souuent à leur teste de ces mouchoirs brodez que i'ay dit; & d'autres qu'eux ne le peuuent faire. Leurs cheueux qui sont longs comme les femmes de ces quartiers, ne laissent pas de paroistre comme ils mettent leur turban.

Tout le peuple va nuds pieds & le plus souuẽt nuës iambes. Neantmoins dans leur logis ils se seruent d'vne maniere de pantouffles ou sandalles faites de bois, & quand quelqu'vn de qualité plus grande que la leur les vient visiter en leur maison, ils quittent ces sandalles & demeurent nuds pieds.

Quant aux femmes, elles ont premierement vne grande toile de cotton ou de soye de couleur qui les enuironne depuis la ceinture iusques à la cheuille des pieds, ce qui leur sert comme de cotte. Par-dessus elles mettent vne robbe de taffetas ou de cotton fort legere, mais fort longue, qui leur descend iusques aux pieds. Les bords en sont bleux & blancs. Ie ne puis mieux cõparer cette robe pour en faire entendre la figure, *Habits des femmes.*

qu'aux chemises que les femmes portent de deçà. Elle est vn peu ouuerte sur le col, & fermée auec deux petits boutons dorez, & autant à la gorge par deuant, sans estre ouuerte plus auant sur le sein : tellement que voulans donner la mammelle à leurs enfans, il faut qu'elles leuent leurs robes, sans toutefois qu'on puisse rien apperceuoir par dessous d'indecent, à cause de la toile qui leur sert de cotte, comme i'ay dit. Leurs bras sont chargez de gros brasselets d'argent, quelquefois depuis le poignet iusques au coude. Il y en a qui les portent meslez d'airain, notamment les plus pauures, & les autres d'argent fin & massif, en sorte qu'il s'en trouue qui portẽt trois & quatre liures d'argent en leurs bras. Dauantage, elles ont encore des chaisnes d'argent en ceintures par dessus leur toile, qui ne se monstrent point, sinon quelquefois quand les robes sont fort claires. Tout autour du col, si ce sont femmes de moyens & de qualité, elles ont plusieurs chaisnes d'or, où elles enfilent des pieces d'or monnoyé, qui leur vient d'Arabie, ou d'ailleurs de la Terre-ferme.

Leurs cheueux sont entrelassez les vns dans les autres, & quelquefois elles les couurent encore pour paroistre en plus grosse touffe, d'vne fausse perruque, qui est de cheueux d'hommes, car les femmes ne coupent iamais leurs cheueux, ce qu'ils couurent d'vn resüeil doré, que les grandes Dames couurent de pierres precieuses. Aux oreilles elles portent des pendans fort riches, suiuant leurs moyens, mais ils les portent d'vne autre façon qu'on ne fait pas icy. Car les meres percent les oreilles de leurs filles quand elles sont en bas aage, non seulement en vn endroit au gras de l'oreille, mais tout du long du cartilage en plusieurs endroits, & y tiennent des filets de cotton, pour nourrir les trous & les entretenir, afin d'y mettre, quand elles sont deuenuës grandes, de petits cloux dorez, iusques au nombre de vingt-quatre pour les deux oreilles. La teste du clou l est ornée d'ordinaire d'vne pierre precieuse ou d'vne perle, & outre au gras de l'oreille, il y a encore vn pendant façonné à leur mode. Quand les femmes vont par la ruë, soit de nuit ou de iour, bien qu'il soit fort rare qu'elles sortent de iour, elles portent vn voile sur la teste; mais elles le mettent bas en entrant chez les Reines ou les Princesses, ou mesme chez des personnes plus grandes qu'elles, non pas toutefois

deuant les hommes, ny mesme deuant le Roy : mais au contraire, c'est lors qu'elles se cachent dauantage, quand elles pensent estre apperceuës par des hommes.

I'ay dit qu'elles portoient des chaisnes d'or au col, & des pierres precieuses en pendans d'oreilles : mais en cela il est à remarquer, qu'aucun, soit homme ou femme, s'il n'est Prince ou bien grand Seigneur, n'oseroit auoir porté ny bagues, ny pierreries, ny brasselets, carquans ou pendans d'oreille, ny chaisnes d'or, sans permission du Roy, si ce sont des hommes, ou des Reines, si ce sont des femmes, dont on expedie des lettres. Cette permission s'achete à deniers comptans, à moins qu'on en soit gratifié, comme les femmes le sont souuent. Il n'y a que les Reines & Princesses qui puissent porter des brasselets & des anneaux d'or, ny aux bras ny aux iambes, mais pour tout autre ornement, il leur est permis d'auoir de l'or : Mais encore que les anneaux des pieds ou des iambes soient d'argent, elles ne peuuent en porter pour quelque somme d'argent que ce soit, si elles ne sont de grande qualité & extraction, ny aussi mettre des anneaux au doigt apres le poulce, excepté les Reines, les Princesses & les grandes Dames en celuy du milieu; & aux deux autres toutes les femmes auec permission, & les hommes seulement au poulce. Ainsi chacun sçait son rang & sa qualité, & ce qu'il peut auoir d'ornemens, tant luy que sa femme, & il n'y a point de confusion en cela. Voire mesme si la femme de quelqu'vn, qui n'eust pas accoustumé d'estre braue auparauant, commençoit à se parer dauantage, ou qu'vn homme portast des bagues au doigt, encore qu'en ce faisant il n'excedast pas ce qui est permis; on l'imposeroit toutefois plus haut à la taille pour raison de cela : excepté les officiers du Roy & des Reines, qui ne payent point de taille, ny pareillement les habitans de l'isle de Malé; mais ceux-cy ont assez d'autres charges, & ils font plusieurs frais extraordinaires. Les estrangers & leurs femmes ont ce priuilege, qu'ils peuuent s'habiller comme il leur plaist, porter tout ce qu'ils veulent d'ornemens & de brauerie sans permission, autant que les plus grands Princes ou que le Roy mesme. Bref, en beaucoup d'autres choses i'ay remarqué que les estrangers ont beaucoup de droicts & de priuileges que n'ont pas les naturels du pays. Aussi le Pandiare, les Naybes & les Catibes de l'isle de Malé & des autres

isles, peuuent se vestir & s'orner comme il leur plaist, sans estre astraints aux loix pour ce regard, comme les autres. Enfin pour reuenir à nostre discours, les femmes sont curieuses de se parer & de s'accommoder proprement; de se baigner tous les iours, se lauer les cheueux d'huile de senteurs, & de porter des parfums & de bonnes odeurs. Elles ont aussi vne coustume de se rougir les pieds & les ongles des mains. C'est la beauté du pays : Ce qu'elles font auec le ius & le suc d'vn certain arbre, & cela dure iusques à ce que l'ongle ait poussé de nouueau, & lors elles en remettent d'autre. Certainement elles paroissent assez belles & de bonne grace, tant à cause qu'elles s'habillent ioliment, que parce qu'elles sont bien formées, & de belle taille & fort mignardes. Au demeurant, elles sont de couleur oliuastre, pour la pluspart, encore qu'il s'en trouue beaucoup qui sont brunes, & d'autres qui sont fort blanches, comme il se pourroit faire en ces pays-cy.

Coustumes particulieres en leur viure.

Ces peuples generalement, tant hommes que femmes, ont plusieurs coustumes particulieres en leur façon de viure & en leurs deportemens. Premierement, iamais ils ne mangent ensemble, s'ils ne sont d'vne mesme qualité & condition : & c'est deshonneur de manger auec vn inferieur. Aussi ne se festoyent-ils gueres les vns les autres, sinon aux festes & aux solemnitez que i'ay dites. Que si autrement ils veulent traiter leurs amis, ils font preparer chez eux vn mets de plusieurs plats, qu'on sert sur vne grande table ronde, couuerte de taffetas, & l'enuoyent au logis de celuy qu'ils veulent festoyer: Ce qu'ils tiennent à grand honneur. Estans en leur particulier, ils n'aiment pas que d'autres les voyent manger, & ils se retirent au derriere de leurs logis, abaissant encore toutes les toiles & les tapisseries qui sont au deuant d'eux, afin de n'estre point veus. Auant que de manger ils disent des prieres, & au sortir semblablement. Ils n'ont point d'autre table que le plancher de leur logis, qui est couuert de petite natte bien iolie, & là dessus ils s'assoient les pieds croisez. Ils ne se seruent point de linge, mais de peur de gaster leurs nattes, ils vsent de grandes feüilles de Bannanes, sur lesquelles ils mettent leurs plats, & d'autres deuant eux, comme au lieu d'assiettes: & ils sont si propres en leurs repas, qu'ils ne respandent iamais rien au lieu où ils mangent, non pas

mesmes vne goutte d'eau, encore qu'ils se lauent la bouche deuant & apres leur disner, ayans des bassins propres pour cela. La vaisselle est de terre, comme de la Fayance, figurée à la mode du pays, & vient de Cambaye; ou bien de Pourcelaine de la Chine, qui est là fort commune, & ils s'en seruent quasi tous. Mais on ne sert iamais vn plat de terre ou de pourcelaine, que ce ne soit dans vne maniere de boëte ronde, vernie & lacrée, qui est vn ouurage de ces isles, & vn couuercle par dessus de mesme estoffe. De plus, on couure cette boëte ainsi fermée d'vne piece quarrée de mesme grandeur, qui est de soye, ouurée en diuerses façons à point d'aiguille, & de toutes sortes de couleurs. Les plus pauures se seruent ainsi à plats couuerts, par le moyen de ces boëtes, qui coustent fort peu. La raison est à cause des fourmis, dont il y en a vne si estrange quantité, qu'ils remplissent tout, & il est mal-aisé de conseruer quelque chose, sans qu'elle en soit incontinent toute couuerte. Aussi ils sont si curieux en leur manger, qu'ils ne gousteroient pas d'vne viande où il seroit tombé vne mousche, vne fourmy, ou quelque autre petit animal, ou la moindre ordure, tellement qu'ils la donnent aux oyseaux quand cela arriue: Car ils n'auroient garde de la bailler aux pauures, ne leur donnant iamais chose qu'ils ne voulussent bien, & qui ne soit apprestée comme pour eux-mesmes. A ce propos i'ay remarqué que les pauures venans à leur porte, ils les font entrer dans la maison, & leur font pareille chere qu'à eux mesmes, disans qu'ils sont seruiteurs de Dieu comme eux. Or pour reuenir à leur forme de viure, & aux vstanciles dont ils se seruent à table, les plus grands Seigneurs n'ont pas d'autres vaisselles ny plus riches que les autres. Ils se seruent de celle que i'ay dit; dautant qu'encore qu'ils se peussent seruir, s'ils vouloient, de vaisselle d'or ou d'argent, neantmoins leur loy le defend, & ils ne le font pas à cause de cela. S'il arriue que leur vaisselle de terre ou de pourcelaine soit vn peu fellée, ils ne mangent plus dedans, la tenans pour polluë. On ne se sert point là de cueillieres, pour manger du ris, ny du miel, mais bien pour prendre des choses liquides, comme des boüillons & des laictages, ny pareillement en tout le reste de l'Inde; mais on le prend auec les doigts: Ce qu'ils sont accoustumez de faire proprement

& adroitement, ſans rien gaſter. C'eſt la plus grande inciuilité du monde, & digne de grand blaſme entr'eux, que de laiſſer tomber quelque choſe en mangeant. Pendant ce temps-là, perſonne de ceux qui ſont preſens n'oſeroient cracher, ny touſſer, & il faut ſe leuer & ſortir dehors pour le faire. Il n'y a rien qu'ils abhorrent tant que le crachat, ny qu'ils eſtiment plus deshonneſte, & qui les indigne plus. En mangeant ils ne ſe ſeruent iamais de la main gauche, pource que c'eſt celle-là dont ils lauent leurs parties honteuſes. Au commencement de leur repas ils mangent volontiers vn Cocos à demy meur, & en boiuent l'eau, & ils diſent que cela eſt fort ſain, & qu'il leur fait laſcher le ventre. Au reſte ils mangent tous fort auidement & en grande haſte, tenans qu'il eſt bien honneſte de n'eſtre pas long à manger: & cependant s'ils ſont en compagnie, ils ne ſe diſent mot les vns aux autres. De boire en mangeant durant le repas, c'eſt inciuilité; auſſi ils ne le font iamais, de ſorte qu'ils ſe mocquoient de nous qui en vſions autrement. Mais apres auoir mangé leur ſaoul, ils boiuent vne fois. La boiſſon la plus commune c'eſt de l'eau, ou bien du vin de Cocos tiré le meſme iour. On en fait de deux autres ſortes plus delicates: l'vne eſt chaude, compoſée d'eau & de miel de Cocos, auec quantité de poivre (dont ils vſent beaucoup en toutes leurs viandes, & ils les nomment *Paſme*) & d'vne autre graine appellée *Cahoa*: l'autre eſt froide & plus delicate, faite auec du ſucre & du Cocos détrempé dans de l'eau. Mais ces breuuages ſont pour le Roy & pour les grands Seigneurs, ou pour les feſtins ſolemnels de leurs feſtes. Ils boiuent dans des coupes de cuivre fort beau & fort bien mis en œuure, qui ont auſſi leur couuercle. Apres le repas, & qu'ils ſe ſont lauez, on leur preſente vn plat de bettel, au lieu de deſſert; car les fruits ſont ſeruis quant & quant la viande. La pluſpart n'ont point d'heure ordonnée pour le repas, mais ils mangent à toute heure du iour, quand il leur en prend enuie, & meſme les plus grands Seigneurs & Dames. Ce ſont les femmes & les filles qui leur appreſtent à manger, & qui font la cuiſine, & non pas des hommes. C'eſt la plus grande iniure qu'on puiſſe faire à vn homme que de l'appeller *Ciſdy*, c'eſt à dire cuiſinier: & s'il s'en trouue qui s'adonnent à cela (comme il y en a quelques-vns, principalement chez les grands, qui trouuent qu'ils

Leur boiſſon.

font

font mieux la cuiſine que des femmes, ils ſont mocquez & meſpriſez de tout le monde, en telle ſorte qu'on ne les tient plus pour hommes, mais pour femmes, & meſmes ils n'oſeroient hanter que parmy les femmes, ny faire autre exercice, auſſi ne fait-on pas difficulté de les laiſſer auec elles.

Quand il faut tuer quelque animal pour leur viure, il y a bien du myſtere. Ils leur coupent la gorge en ſe tournans du coſté du ſepulchre de Mahomet, & diſent leurs prieres, & tout auſſi toſt ils les quittent, ou ils les iettent ſans y toucher iuſques à ce qu'ils ſoient morts entierement. Que ſi quelqu'vn y touchoit auparauant, ils ietteroient cette chair, & ils n'en mangeroient point. Ce n'eſt pas tout, il faut que ce ne ſoit que par vn certain endroit ſeulement qu'on leur coupe la gorge, autrement perſonne n'en mangeroit. De plus tout le monde ne s'entend pas à cela; ce ſont principalement des Preſtres ou des Moudins qui le ſçauent: ou bien ceux qui l'entreprennent doiuent eſtre anciens & non pas ieunes, & il faut qu'ils ayent eu des enfans. Ie prenois plaiſir à voir que pour l'ordinaire pour tuer vne poule, il falloit courir par toute vne iſle pour trouuer vn homme qui ſceuſt tuer, encore pourueu qu'il le vouluſt faire: dautant qu'ils reculent tant qu'ils peuuent à faire ce meſtier-là. Quand ils ont tué vne poule, ils l'eſcorchent, & en iettent la peau, le col, le derriere, & tout ce qui eſt dedans, & ils mangent le reſte.

Couſtumes particulieres ſuperſtitieuſes.

En toutes leurs actions ils ſont ſcrupuleux & ſuperſtitieux meſme aux plus petites choſes. Apres auoir dormy, ſoit de iour ou de nuict, ils ne manquent pas auſſi toſt qu'ils ſont éueillez, de ſe lauer les yeux & la face, & ſe frotter d'huyle, mettans encore d'vn certain noir ſur les cils & ſourcils, & ils n'oſeroient auoir parlé ny donné le bon iour à qui que ce ſoit, qu'ils n'ayẽt fait tout cela. Ils ſont fort ſoigneux de ſe froter les dens, & de les lauer & les nettoyer; & diſent dauantage, que la couleur rouge du bettel & de l'arecqua qu'ils mangent continuellement y prend mieux: de ſorte qu'ils ont tous les dens rouges à force de maſcher du bettel, & ils eſtiment cela beau. Auſſi ils en portent touſiours ſur eux, dans les replis de leur ceinture, & ce ſeroit vn des-honneur à vn homme, s'il eſtoit trouué ſans en auoir ſur luy. C'eſt la couſtume quand ils ſe rencontrent les vns les autres par les chemins, de s'entre donner chacun du ſien.

Ils ſe baignent pluſieurs fois le iour, non ſeulement pour leur plaiſir & leur commodité, mais par religion, ou bien entrant au Temple, ils ſe lauent les extremitez, comme i'ay dit, ce qu'on dit en leur langue *voulos*: ou meſme apres auoir vriné ou fait leurs neceſſitez, ils ſe lauent les parties honteuſes auec la main gauche, ou bien ils ſe baignent le corps entier, ce qu'on appelle *Innan*, ſelon les feſtes auec diuerſité de formes & de ceremonies: Tellement qu'en ſe lauant en public, comme ils font, on cognoiſt pourquoy ils ſe baignent, comme entr'autres quand ils ont eu compagnie de leurs femmes, ſoit de iour ou de nuict, on les void ſe plonger trois fois la teſte ſous l'eau: ce qui eſt fort indecent. Quand ils ſont aſſis en quelque endroit, il faut bien ſe donner de garde de paſſer par derriere eux: car ils tiennent que c'eſt vn grand affront, & qu'il leur en arriuera quelque malheur. Mais ſi c'eſtoit vne choſe neceſſaire, celuy qui veut paſſer ſe courbe bien bas, & baiſſe ſes deux mains iuſques en terre, en diſant *aſſa*, comme qui diroit, ne vous deſplaiſe. C'eſt vne grande indiſcretion eſtant aſſis en quelque lieu en preſence d'autres perſonnes de branler les iambes. Ils s'en formaliſent à bon eſcient, & ils diſent que c'eſt ſigne de mal-heur, & d'inciuilité. Auſſi en ſortant pour aller en quelque voyage, ils ne deſirent rencontrer ny toucher perſonne, & s'il leur arriuoit quelque inconuenient ou mal-heur, ils l'attribuent à celuy qui les a touchez. Sur tout quand ils vont peſcher, il ne faut pas les saluër, ny leur donner le bon iour. Depuis le Soleil couché du Ieudy au ſoir iuſques au lendemain ſur les trois ou quatre heures, ils ne ſouffrent pas qu'on emporte rien de chez eux, & quand ce ſeroit leur plus grand amy, ou leur pere qui leur empruntaſt quelque choſe, ils ne la bailleroient pas pour lors, & meſmes ils ne rendroient pas ce qu'on leur enuoyeroit demander, qui ne ſeroit pas à eux toutefois pour receuoir quelque choſe & la laiſſer entrer en leur maiſon pendant ce temps-là, ils n'en font pas de difficulté. I'ay remarqué cecy de loüable en eux; qui eſt que s'ils diſputent ou querelent enſemble, & quelque inimitié qu'ils ayent, ils gardent ſur tout de ne s'entrereprocher iamais le boir ou le manger qu'ils ſe ſeroient donnez l'vn à l'autre. Si quelqu'vn le faiſoit, tout le monde luy courreroit ſus.

En nauigeant, s'ils ſont ſurpris de vents contraires, de cal-

mes, ou de tourmente, ils font des veux à celuy qui commande aux vents, lequel ils n'appellent pas Dieu, mais Roy. Il n'y a point d'isle où on ne trouue vn *Stare*, comme ils appellent, qui est vn lieu qui est dedié au Roy des vents en vn coin de l'isle escarté du monde, où ceux qui sont eschappez du danger vont presenter pour offrandes iournellement des petits basteaux & des nauires faits expres, pleins de parfums, de gommes, de fleurs & de bois odoriferants. On brusle les parfums, & on iette les petits basteaux dans la mer qui vont flottant iusqu'à ce qu'ils soient bruslez, car ils y mettent le feu; afin, disent-ils, que ce Roy des vents les accepte. Aussi lors qu'ils ne peuuent pas aysement mettre leurs nauires & leurs galeres à flot, il tuent des cocqs & des poules, & les iettent dans la mer au deuant du nauire ou du basteau dont ils se veulent seruir. De mesme ils croyent qu'il y a vn Roy de la mer, auquel en mesme sorte on fait des prieres & des ceremonies en leur nauigation, & quand ils veulent aller pescher; craignans sur tout de fascher ou offencer ces Rois des vents & de la mer. De maniere qu'estans sur la mer, ils n'oseroient cracher du costé du vent ny ietter chose quelconque, depeur qu'il ne s'en courouçast: & pareillement ils ne regardent iamais derriere eux. Quand i'estois en leur basteau, ils estoient faschez de voir que ie ne gardois point ces superstions. Tous les basteaux, les barques & les nauires sont dediés à ces puissances des vents & de la mer. Et de fait, ils y portent autant de respet que si c'estoit à leur Temple, les tenans fort nets, & ne voulans pas y commettre aucune chose sale & des-honneste. Ainsi ils honnorent encore les Rois des autres élemens (comme ils les appellent) mesme celuy de la guerre, & tous auec de grandes ceremonies.

Ils font grand estat de certains caracteres, qu'ils appellent *Tauide*, qu'ils portent par dessous leurs habits, enfermez dans de petites boëttes que les riches font faire d'or ou d'argent. Ils en portent tantost au bras, au col, ou à la ceinture, ou bien au pied, selon le suiet du mal; car ils en portent pour toutes choses tant offensiues que deffensiues, & mesme pour aymer ou estre aymé, ou hayr, pour guarir ou faire malade. Ce sont les magiciens ou sorciers qui les leur donnent pour de l'argent, & ils disent que cela porte bon-heur, & guarit ou garentit de plusieurs maladies. En leurs maladies ils ont peu de remedes,

ſinon qu'ils ont recours à des magiciens & ſorciers, qui ſont leurs ſeuls medecins, & ils n'en ont point d'autres. Auſſi croyẽt-ils tous que leur mal eſt cauſé par le diable pour les trauailler, qu'il eſt ſeul cauſe de leur mort & de leurs maladies. Pour cette raiſon ils l'inuoquent & ils luy offrent des fleurs, luy preparent des feſtins de toutes ſortes de viandes & de breuuages, qu'ils mettent en vn certain lieu ſecret où ils les laiſſent conſõmer, s'il ne venoit d'auanture quelques pauures qui les priſſent. A meſme deſſein ils tuent des coqs ou des poules, en ſe tournans deuers le ſepulche de Mahomet, puis ils les laiſſent là prians le diable de les accepter & ſe deporter, laiſſant le malade en patience. Ils appellent cette ſorcellerie *Cauuery*.

Maladies. Mais puis que i'ay parlé de leurs remedes de ſorcellerie, il ſemble eſtre neceſſaire de dire quelles ſont leurs maladies, & puis i'adiouſteray à meſure les remedes naturels qu'ils pratiquent. La fiévre y eſt fort commune, qu'ils appellent *homan*: mais elle eſt fort dangereuſe aux eſtrangers qui abordent-là, & elle les conſomme en peu de iours. I'en ay deſia parlé, l'ayant connuë par experience, pour en auoir veu mourir beaucoup de mes compagnons, & pour l'auoir eu moy-meſme. Elle eſt connuë par toute l'Inde ſous ce nom de fiévre des Maldiues. De dix ans en dix ans il vient vne maladie appellée *cariuadiri*, pour laquelle ils s'abandonnent les vns les autres, comme ſi c'eſtoit la peſte. Elle reſſemble à la verolle des petits enfans de deça, & de cette maladie il meurt beaucoup de peuple. Le mal des yeux y eſt fort commun, & il s'y void grand nombre d'aueugles, & pour la pluſpart ils ont la veuë courte. Il leur arriue auſſi ſouuent qu'ayans eſté long-temps au ſoleil ſur le haut du iour, apres le ſoleil couché ils ne voyent plus goutte, quelque feu ou lumiere qu'on leur puiſſe approcher, quand il y auroit meſme cent flambeaux, ſans toutefois ſentir aucun mal. On appelle ce mal ou incommodité *roſnans*. Pour les guarir ils font cuire le foye d'vn coq, & deſſus ils eſcriuent des paroles & des charmes, & ils l'auallent ſur le point du coucher du Soleil. Mes compagnons & moy nous fuſmes incommodez de cela quelque temps, mais enfin ayans appris la recepte, nous priſmes du foye de coq, reiettans leurs charmes pour voir ſi cela ſeruiroit, & nous trouuaſmes que cela nous gariſſoit auſſi bien qu'eux, ſans ſe ſeruir de leurs ſorcelleries. Ils ſont fort ſuiets à la galle,

qu'ils nomment *caz*, mais ils la guariſſent auec de l'huyle de Cocos. Les dartres les incommodent auſſi grandement, & ſans remede ; car il y a des perſonnes auſquels elles couurent preſque tout le corps. Ces maux leur viennent à cauſe de la quantité de poiſſon ſalé qu'ils mangent, & auſſi parce qu'ils ne ſalent preſque toutes leurs viandes qu'en y meſlant de l'eau de mer parmy. En hyuer, lors que les pluyes ſont fort continuës, & qu'ils vont neantmoins nuds pieds, il s'attache deſſous leurs pieds & entre les orreils vne maniere de cirons, qui naiſt dans les fanges ; cela leur fait venir des veſſies & des bubes pleines d'eau, qui puis apres venans à ſe creuer, il s'y engendre des vlceres, ce qui les empeſche de marcher. Ces cirons s'appellent en leur langue *Quilla panis*, c'eſt à dire cirons de bouë. Par tout le corps ils ſont auſſi trauaillez de cirons. Ils ont tous communement la ratte groſſe, mais outre cela ils ſont ſuiets à l'auoir oppilée, le ventre fort grand & fort dure, & à en endurer beaucoup plus de mal. On tient que cela vient des eaux des iſles qui ne ſont pas trop ſaines, & meſme ils en ont la fievre. Cette maladie s'appelle *oncory*. Le remede dont on ſe ſert, comme en toute autre enfleure ou douleur de membres qui paroiſt, eſt qu'ils s'appliquent de gros boutons de feu ſur la partie enflée & douloureuſe. Cela fait vne eſcarre & vne ouuerture aſſez large, & ils appliquent deſſus du cotton trempé en de l'huile de Cocos, dont ils ſe trouuent fort bien. I'en ay veu qui s'eſtoient ainſi bruſlez & cauteriſez en cinq ou ſix endroits. Mais pour moy lors que ie fus malade, ie ne voulus point ſouffrir qu'on m'appliquaſt ce remede. Quant aux vlceres, à quoy ils ſont fort ſuiets, & principalement aux iambes, ils ſe guariſſent auec des plaques de cuivre qu'ils mettent deſſus, ce qui les guarit entierement, comme ie l'ay experimenté. Outre les remedes que i'ay deſcrit, ils ont quelques receptes & compoſitions de leurs herbes & de leurs drogues pour diuerſes maladies, & principalement pour les bleſſeures, qu'ils guariſſent aſſez adroitement. Toutesfois ils ne ſçauent ce que c'eſt d'vſer de bandages, & de linges pour les playes. Ils appliquent ſeulement les onguens, comme on fait icy aux cheuaux. Les catharres & defluxions les trauaillent auſſi quelquesfois, & les gouttes dans les os. Les maladies veneriennes n'y ſont pas ſi frequentes : toutefois

il s'y en trouue, & ils la guariſſent auec du bois de la Chine, ſans ſuer ou faire autre choſe. Ils appellent cette maladie *farangui baeſcour*; ce mal leur eſtant venu de l'Europe, dont ils appellent les habitans de ce nom commun *farangui* ou *frangui*, à cauſe des François les plus renommez peuples d'Occident. Mais i'ay remarqué qu'ils ne ſçauent ce que c'eſt de la douleur des dents. Il y a apparence que c'eſt à cauſe de ce bettel qu'ils maſchent d'ordinaire, qui fortifie les genciues : & de fait pour en auoir vſé comme eux, ie n'auois pas mal aux dents, encore que i'y aye touſiours eſté aſſez ſuiet autre-part.

Nourriture des petits enfans.

En la nouriture des enfans, ils ont quelques coutûmes & façons de faire particulieres, que ie n'ay point veu obſeruer ailleurs. Auſſi-toſt que leurs enfans ſont nez, ils les lauent en de l'eau froide ſix fois le iour, & puis ils les frottent d'huile, & continuent long-temps ce lauement. Dauantage toutesfois & quantes qu'ils piſſent ou font leurs ordures, ils leur lauent auec de l'eau les parties honteuſes, comme ſi c'eſtoit à de grandes perſonnes. Les meres nourriſſent elles-meſmes leurs enfans, & elles n'oſeroient les faire allaicter par d'autres, non pas meſme les Reines, diſans ordinairement que les animaux allaictent bien leurs petits; mais elles ſe ſeruent de ſeruantes pour les tenir, pour les porter & les gouuerner. Outre la mamelle on leur fait vne maniere de boüillie de ris ou de mil broyé & mouillé, puis cuit auec du lait & du ſucre de Cocos. La plus-part, notamment les pauures, leur donnent des bannanes. Ils n'emmaillotent iamais leurs enfans, & les laiſſent libres : & toutesfois ie n'en ay iamais veu de contre-faits. On les couche ſuſpendus en l'air, dans des petits lits de corde, ou de petites chaiſes, où ils ſont branſlez & bercez. Dés l'âge de neuf mois ils commencent à cheminer. A neuf ans on les fait nourrir aux eſtudes & aux exercices du Pays.

Ces eſtudes ſont d'apprendre à lire & eſcrire & à entendre leur Alcoran, pour ſçauoir ce qu'ils ſont obligez de faire. Les lettres ſont de trois ſortes, l'Arabique, auec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont adiouſté pour exprimer leur langue : vne autre dont le caractere eſt particulier à la langue des Maldiues, & outre vne troiſieſme qui eſt commune à Ceylan, & à la plus part des Indes. Ils eſcriuent leurs leçons ſur de petits tableaux de bois, qui ſont blanchis, & lors qu'ils ſçauent

leur leçon par cœur, ils effacent ce qu'ils ont escrit, & les reblanchissent derechef, sinon que l'escriture deust estre conseruée & demeurer à perpetuité. Car en ce cas ils escriuent sur du parchemin, qui est fait de feuilles d'arbre appellé *Macare queau*, laquelle fueille est longue d'vne brasse & demie, & large d'vn pied. Ils en font des liures qui durent autant ou plus que les nostres, sans se gaster. Pour apprendre à escrire à leurs enfans, ils ont des planches de bois faites expres, bien polies & bien vnies, & estendent dessus du sable fort menu & fort delié, puis auec vn poinçon ils font les lettres & les font imiter, effaçans à mesure qu'ils ont escrit, n'vsans point en cela de papier. Ils portent tous grand respect & honneur à leurs maistres, tel qu'à leurs propres peres : pour raison dequoy ils ne peuuent contracter mariage ensemble, comme liez d'vne affinité. Il se trouue parmy eux des gens qui poursuiuent leurs estudes & qui sont fort sçauans en l'intelligence de l'Alcoran, & aux ceremonies de leur loy; ce sont principalement les Moudins, Catibes ou Naybes. Ces deux offices sont compatibles, & vn Catibe peut estre Naybe & vn Naybe Catibe. Les Mathematiques y sont enseignées, & ils en font aussi grand estat, notamment de l'Astrologie, à laquelle plusieurs persõnes estudient, d'autant qu'à tout propos on consulte les Astrologues: il n'y en a pas vn qui voulust rien entreprendre sans leur en auoir demandé aduis. Et non seulement ils veulent sçauoir leurs natiuitez & faire prendre leurs horoscopes, mais aussi s'il faut faire quelque bastiment soit de bois ou de pierre, il faut s'enquerir de l'Astrologue à quelle heure il sera meilleur de le commencer, afin que ce soit sous vne bonne constellation; si vn basteau de mesme, encore diuersement selon l'vsage auquel on le veut employer, prenans iour ou heure differente d'vn nauire de guerre, ou de marchandise, ou de pesche. Dauantage pour entreprendre vn voyage, ou quelque autre affaire que ce soit, ce n'est pas semblablement sans sçauoir & s'enquerir de l'Astrologue, quelle en pourra estre l'issuë, & si le iour est bon ou mauuais, si la planete est fauorable ou malheureuse. Que s'il leur arriue quelque chose de sinistre, ils en attribuent la cause au iour, & le prennent en patience, disant que c'est la volõté de Dieu qui s'accomplit.

Astrologie.

Le Roy tient tousiours aupres de luy nombre de ces Astrologues, auec d'autres Mathematiciens, & se sert souuent d'eux. Ils estudient aussi en magie & sorcellerie.

Exercice des armes. Ces Insulaires s'exercent fort aux armes, soit à se seruir de l'espée auec la rondache, soit à tirer dextrement de l'arc ou de l'arquebuse, soit à manier la picque. Ils en tiennent escoles, dont les Maistres sont grandement honorez & respectez, & d'ordinaire ce sont de grands Seigneurs qui font cet exercice. Il n'y a point d'autres ieux que la balle & la pelotte, qu'ils reçoiuent & iettent auec bien de l'adresse, encore que ce ne soit qu'auec les pieds.

Mestiers. Ils s'adonnent aussi à la manufacture, & y sont bien propres & bien adroicts. Tellement qu'il y a parmy eux grand nombre de mestiers de diuerses sortes, pour les meubles & vstanciles & autres commoditez.

Pescherie. Le plus grand exercice qu'ils fassent & le plus ordinaire, c'est la pesche, que tous exercent indifferemment en tous les lieux des Maldiues, sans qu'il y ait, comme autre-part, certaines personnes de cette vacation, ou certains endroits propres à cela, qui ne soient pas publics. La liberté naturelle y demeure, & chacun peut pescher où il veut & tant qu'il veut. C'est vn exercice qu'ils tiennent honneste & honorable, & dont les plus grands Seigneurs se meslent, y prenans grand plaisir, comme on fait icy à la chasse, sans vouloir profiter autrement de sa prise. Au contraire toutes les personnes d'honneur & de qualité, quand ils ont esté à la pesche, & ont pris du poisson, ils en enuoyent à leurs amis, & en donnent à tous ceux qui en veulent aller querir chez eux. De plus ils en font cuire quantité auec des Bannanes vertes, qu'on appelle aux Maldiues *quella*, & prient tous les voisins d'en venir manger, ce qu'ils font sans autre ceremonie, comme par débauche. Les Rois mesmes ont des officiers pour leur seruir lors qu'ils se veulent donner ce plaisir, comme aussi estans Insulaires & habitans de petites isles de peu d'estenduë de terre, la pesche c'est leur chasse. Il y a douze personnes destinées pour conduire & mener le batteau du Roy, quand il va pescher, & faire tout ce qui est necessaire pour la pesche. Ce sont tous grands Seigneurs qui sont pourueus de ces offices, dont ils s'estiment fort honorez, & les achetent cherement. Par dessus eux il y a vn chef des

des plus grands, qui doit tenir le gouuernail du vaisseau. Le Roy donne à chacun des douze, vn gros anneau ou brasselet d'argent pour mettre dans le bras droit, du poids d'vn quarteron de liure, qui s'appelle *Gaux*, & est comme le poids d'icy: & au Capitaine vn d'or, qu'ils portent quand le Roy pesche. Toutefois le Roy qui regnoit lors que i'y estois, alloit rarement pescher.

La pesche des Maldiues se fait de plusieurs façons. La grande pesche du poisson, dont ils font grand trafic, se fait hors de leurs bancs & Atollons en haute mer, à six ou sept lieuës, où cette espece de poisson se tient tousiours. On y pesche vne quantité admirable de gros poissons, de sept ou de huit sortes, qui sont neantmoins quasi de mesme race & espece, toutefois non semblables, ny de mesme grandeur, comme bonites, albachores, daurades & autres, qui sont fort approchans & de mesme goust, & ne portent point d'escailles, non plus que le maquereau; aussi se trouuent-ils tousiours ensemble & en mesme parage, & se prennent en mesme façon: A sçauoir auec vne ligne d'vne brasse & demie de gros fil de cotton rond, emmanchée dans vne grande canne, qui est vn bois bien fort. L'hameçon qui se met au bout est d'vne autre sorte que les nostres. Il n'est pas tant replié, mais plus estendu, & est pointu au bout comme vne espingle, sans auoir d'autre acroc ny languette, ressemblant du tout à lettre h de l'escriture Françoise courante. D'amorce on n'y en attache point, mais le iour d'auparauant on fait prouision de quantité de petits poissons, qui sont gros comme de petits gardons, ou mesme comme des abletes, qui se trouuent en grand nombre sur les bancs & sur les sables, & ils les conseruent en vie pour les enfermer dans des poches faites de corde de Cocos à petites mailles, & les laisser tremper en la mer à la queuë de leurs barques. Quand ils sont en haute mer, où se fait la pesche, ils sement par tout ces petits poissons, & laissent aussi pendre leur ligne. Les gros poissons que i'ay dit, sentans le petit poisson, qui n'est pas frequent en haute mer, y accourent en quantité, & par mesme moyen ils s'attachent à l'hameçon, qu'on fait blanchir & estammer tout exprés; d'autant que c'est vne espece de poisson fort goulu & fort sot, qui se prend à l'hameçon blanchy, pensant que ce soit vn petit poisson blanc. On ne fait donc que leuer la ligne

Pesche des albachores, bonites & daurades.

dans le basteau, où le poisson tombe aussi tost, n'estant pas beaucoup attaché, & on la remet en mer à l'instant, où il s'en prend ainsi vne estrange quantité: tellement qu'en moins de trois ou quatre heures, leurs basteaux en sont tout pleins: & ce qui est à remarquer, ils vont cependant tousiours auant la voile haute. Ce poisson qui se prend ainsi, s'appelle generalement en leur langue *Cobolly masse*, c'est à dire du poisson noir, parce qu'ils sont tous noirs. Ils le font cuire en de l'eau de mer, & puis ils le font secher au feu sur des clayes, en sorte qu'estant sec il se garde fort long-temps. C'est dequoy ils font si grand traffic, non seulement entr'eux, mais aussi ils en fournissent le reste de l'Inde, où cette marchandise est fort requise. Au reste il faut que le premier & le plus beau poisson de la pesche soit pour le Roy, & si tost que le batteau est arriué, vn des principaux prend le poisson & luy passe vne corde ou vn osier, & puis auec vn baston ils le portent sur l'espaule à la cuisine du Roy. Ils en donnent apres aux gens d'Eglise, aux pauures, & à leurs amis, & le reste est departy entr'eux. Pour peu qu'il y en ait il faut faire tout ce partage.

Autre sorte de pesche.

Il y a vne autre sorte de pesche qui se faict la nuict sur les bancs autour des Atollons, deux fois le mois seulement, lors que la Lune est en conionction, & lors qu'elle est pleine, trois iours à chacune fois. Elle se fait auec de ces clayes qu'ils nomment *Candoue patis*, dont i'ay parlé cy-dessus, par le moyen dequoy ils vont la nuict sur les bancs faire leur pesche, à la ligne. Ce sont de grandes lignes de cinquante ou soixante brasses de long, de gros fil de cotton fort dur, qu'on noircit auec vne escorce d'arbre dont ils se seruent au lieu de braits ou de poix, afin de conseruer le fil plus long temps & l'empescher de pourrir. Au bout il y a des hameçons, où on attache de l'amorce de mesme façon que les nostres. Auec ces lignes ils prennent quantité de poisson, d'vne espece que ie n'ay point veu ailleurs, qui est long de trois ou quatre pieds, & large à l'aduenant: il est tout rouge, & le dedans est fort blanc & fort ferme, quand il est cuit. C'est le plus delicieux & le plus excellent manger qu'on sçauroit dire, pour raison dequoy ces peuples, qui imposent à peu pres les noms aux choses pour en designer la nature, l'appellent en leur langue *le Roy de la mer*. Ils le mangent frais & ne le salent point. On prend de mesme façon plusieurs

autres especes de poissons en quantité admirable & prodigieuse, & il me seroit impossible de les distinguer, tant la multitude en est grande, & des poissons que nous ne cõnoissons point par deça, & que ie n'ay point mesme remarqué autre part. Il suffira de l'exprimer ainsi generalement, pour faire connoistre la principale richesse du pays, & s'il y a encore quelque chose de particulier, ie le reserueray ailleurs. Ils ont aussi de toutes sortes de rets, & de filets faits de fil de cotton, de nasses & d'autres instrumens de pescherie, comme nous auons icy, dont ils peschent du poisson de toutes façons sur les basses de la mer; mais ce n'est que pour manger frais, & ils n'en font aucun trafic. Sur le bord de la mer, où elle est fort basse, ils passent le temps & prennent plaisir à pescher de petit poisson, qui ressemble à des sardines, & qui est aussi fort delicat, auec vn rets de fil de cotton de grande estenduë, ayant tout à l'entour des morceaux d'estain, qui s'entretouchent; ce qu'ils iettent subtilement lors qu'ils apperçoiuent quantité de ce petit poisson, qui se trouue arresté dans l'estenduë de ces rets par le moyen de l'estain, qui tire les rets iusques au fonds sur le sable & les y enferme. Mais voicy vne autre sorte de pesche que i'ay trouuée fort estrange & pleine d'industrie.

Car deux fois l'année, aux équinoxes, & aux grandes marées, ils font vne pesche generale, en se mettant vn grand nombre de personnes ensemble en certains endroits de la mer. Pour entendre la forme de cette pesche, il faut sçauoir que le flux de la mer s'estendant & montant lors plus auant que tout le reste de l'année, & passant les bornes des autres marées, de mesme le reflux à mesme proportion s'abaisse & se retire beaucoup, & descouure à sec les basses & les roches qui ne se voyent point en autre temps. En ces lieux-là pendant que la mer est retirée, ils obseruent quelque recoin commode, & posent tout autour de grosses pierres l'vne sur l'autre, iusques à vne grande hauteur, tellement que cela ressemble à vne muraille ronde, ou à vn rauelin. Cet enclos a quarante pas de tour ou enuiron, & l'entrée qu'on y a laissée a deux ou trois pas de large. Ils s'assemblent trente ou quarante hommes, & chacun d'eux porte cinquante ou soixante brasses de grosses cordes de Cocos, où de brasse

Autre sorte de pesche

en brasse est attaché vn morceau d'écalle de Cocos seche, pour faire flotter tousiours la corde sur l'eau, comme on se sert icy du liege. Puis on lie ensemble les cordes que tous ont apportées en particulier, & on les estend en rond dessus les basses: Ie vous laisse à penser quelle estenduë cela peut auoir en rondeur. C'est chose estrange que tout le poisson qui est en dedans cette corde se trouue pris, encore qu'il n'y ait autre rets ny instrumens que la corde qui flotte seulement sur l'eau, sans qu'aucun filet en despende. Mais le poisson craint la corde & l'ombre de la corde; tellement qu'au lieu de passer par dessous pour s'échapper, & ne se laisser pas enfermer, ils fuyent cette corde, pensans qu'il y ait vn filet dessous qui les arrestast. Les hommes vont tous se rendre à cét enclos de pierre que i'ay dit, tirans la corde petit à petit, les vns d'vn costé, les autres de l'autre, les vns en batteau, les autres dans l'eau, d'autant que sur ces basses-là, la mer est peu profonde, & n'en ont au plus que iusques au col, & pour la pluspart bien moins. Ainsi à mesure qu'ils amenent la corde, le poisson la fuit & se serre vers l'encos, tant qu'enfin la corde estant quasi toute tirée, ces poissons entrent tous dedans: & aussi-tost ils bouchent l'entrée auec des faisseaux de branches & de fueilles des Cocos liées bout à bout, vingt ou trente brasses, & serrées ensemble de la grosseur d'vn homme, & à mesure que la mer se baisse, le poisson demeure pris à sec. Apres il y a grand plaisir à voir le poisson pris qui se debat & se remuë, & en telle quantité que quelquefois il s'y en trouue dix ou douze mille & plus de toutes sortes, mesme quantité de gros & de grands, desquels ils emplissent des sacs & des poches de resueil, dont la maille est fort petite, les mettant à l'emboucheure & chassans le poisson dedans, en telle sorte qu'ils n'en perdent pas vn seul. I'en ay veu de si gros, que c'estoit tout ce que pouuoit faire vn homme d'en porter vn. I'ay esté souuent à cette pesche, & en ay eu pour ma part plus de cent gros poissons, & si i'estois le moindre & l'estranger entre tant de personnes, & qui tous auoient leur part bien complete: mais à la verité i'auois plus de mal qu'eux, à cause qu'ils estoient accoustumez d'aller pieds nuds sur les bancs & sur les rochers, & moy non, à qui il me falloit faire quelquefois prés de demy lieuë de la façon, & tousiours au Soleil. Tout ce poisson est employé pour leur viure & pour

leurs festins & delices, car ils ne font aucunement traffic de celuy-là, encore qu'ils le fassent cuire, & puis apres seicher sur des clayes, autrement ils n'en pourroient pas garder long-temps vne si grande quantité sans se corrompre. Cette pesche ne se fait qu'vne fois en six mois sur chaque basse, & chaque fois dure quinze iours, & changent tous les iours de canton, & on ne retourne pas souuent en mesme endroit à cette maniere de pesche, sinon à l'autre equinoxe qu'on en fait autant. Le poisson qui se trouue sur les basses ou enclos des bancs & des Atollons, s'appelle en langue Maldiuoise *phare masse*, comme qui diroit, poisson de basse ou de bancs, car *phare*, c'est à dire vne basse ou vn banc & roche, *masse* c'est du poisson. L'autre qui se prend en haute mer, s'appelle, comme i'ay desia dit, *Combolly masse*, c'est à dire poisson noir. C'est celuy dont ils font si grand traffic, & dont ils fournissent toutes les costes de la Terre-ferme. Il est cuit en l'eau de mer & seché, car d'estre autrement salé, il ne l'est pas, bien qu'ils en salent quelquefois, toutefois il demeure tousiours dans la saumure, iusques à ce qu'on en ait affaire: Mais ce n'est pas de celuy qu'ils transportent ou qu'ils enuoyent dehors. Aussi il ne se fait point de sel aux Maldiues: celuy dont ils se seruent vient de la coste de Maluaire, & il ne pourroit pas suffire à vne telle quantité de poisson qu'on pesche tous les iours, tant pour la prouision des habitans, que pour la marchandise. Car à la verité il n'y a point de lieu en toutes les Indes, ny mesme ailleurs, comme ie croy, où la pesche soit plus riche & plus abondante.

I'obmettois, auparauant que finir ce discours des façons de faire & des exercices des Insulaires, de dire vn mot de leurs mœurs. Cela est aisé à recueillir de leurs deportemens que i'ay representez: toutefois il ne sera pas mal à propos d'en toucher icy quelque chose. Ce peuple est spirituel, aduisé, fin & discret en la plufpart de ses actions. Ils ne manquent pas aussi de courage, & ils aiment les armes & l'exercice. Ils sont industrieux aux arts & aux manufactures, & assez polis en leurs mœurs. Ils sont superstitieux outre mesure, & fort addonnez à leur religion: au reste extremement addonnez aux femmes, lascifs & débordez. Ce n'est rien qu'adulteres, qu'incestes, que sodomie, nonobstant la seuerité des loix & des peines. Car quant à la paillardise simple, il n'y a rien de plus

ordinaire. Ils n'estiment pas que ce soit peché, & mesme les femmes ou les filles qui ne sont point mariées, ne se soucient pas de s'abandonner à leurs amis, & apres, ce qui est fort execrable, de vuider leur fruit, se faire auorter, ou deffaire leurs enfans, qui ne sont pas legitimes. Les femmes sont estrangement impudiques, & les hommes ne sont pas moins vicieux, mais ils peuuent moins & sont plus lasches. Tout le plus grand desir qu'ils ayent, c'est de recouurer, s'ils pouuoient, quelque recepte pour mieux contenter leurs femmes, & les rendre plus forts à exercer leur paillardise. Ie croy qu'ils donneroient tout leur bien pour cela. Ils m'ont tant demandé, si ie n'en sçauois point, mesme les plus grands, & tant de fois que ie me lassois d'ouyr de tels propos. Aussi parlent-ils continuellement de cela, & sont fort dissolus en paroles. Ils ne bougent presque tousiours d'auprés de leurs femmes, dont ils en ont iusques à trois, comme i'ay dit, qui est ce qui les empesche de satisfaire chacune d'elles. Outre que l'air du pays estant fort chaud fait exhaler vne partie des esprits & de la force : dauantage leur maniere de vie y est contraire, s'amollissans les nerfs à estre continuellement dans l'eau, comme ils font : ioint que la pluspart mangent de l'opium, ou *aphion*, comme ils l'appellent, ce qui les enyure, les endort & assoupit. Mais nonobstant cela, ils sont tous démesurement adonnez à ce vice, tant hommes que femmes, pour ne pas parler dauantage de leurs abominations.

Les femmes cachent leurs tetons & leurs mammelles aussi soigneusement que les parties honteuses, & ce leur est là autant de honte & de vergogne de les monstrer, ou de les laisser découuertes, que s'ils monstroient autre chose. Mesme de parler d'vne mammelle, c'est vne parole qu'ils estiment des plus lasciues & des plus deshonnestes. Ils font autant de difficulté de se baiser que de coucher ensemble, & quasi d'en parler. Au reste, quoy qu'ils soient fort dissolus en leur conuersation, toutefois ils se retiennent deuant leurs parens, & respectent leur presence. Que s'il estoit eschappé à vn homme de dire quelque parole, comme celle que i'ay dit, à vne femme deuant vn ou plusieurs de ses parens, ils s'iroient cacher, & se tiendroient fort offensez contre luy ; & il faudroit leur en faire des excuses, & dire qu'on ne sçauoit pas qu'ils

fussent parens: autrement s'ils pensoient qu'on l'eust fait à dessein, ils s'en plaindroient à la Iustice, pour auoir declaration, que celuy-là qui a dit des paroles lasciues en leur presence, les tient pour gens de bien & d'honneur.

Vn homme n'oseroit entrer au lieu où vne femme se baigne, ou seulement où elle est retirée la robbe ostée, encore qu'elles n'ostent iamais la toile qui les enuironne & qui leur sert de cotillon, mais comme i'ay dit, ils tiennent le sein & les mammelles pour parties honteuses. Quand on voit vn homme & vne femme ensemble, & que d'autres personnes se rencontrent, on ne doit pas demander à cet homme si c'est sa femme, sa fille ou sa sœur; car si c'estoit sa fille, & qu'on luy demandast si c'est sa femme, il s'en offenseroit, comme si on l'accusoit d'inceste: on luy demande seulement si cette femme luy est parente, & il dit le degré de parenté ou d'affinité. Pendant que les femmes ont leurs fleurs, elles ne se baignent point, & elles ne se lauent que les mains & la bouche, & elles ne changent point de robbes en quelque temps que ce soit: mesmes elles ne couchent pas auec leurs maris, & elles ne mangent & ne conuersent auec personne. I'ay desia dit que les femmes sortoient rarement le iour, & que toutes leurs visites se font de nuit: mais i'auois obmis à dire ce que i'ay obserué de particulier en leurs coustumes, qu'il ne sera pas hors de propos d'adiouster icy. En leurs leurs visites de nuit il faut qu'elles ayent vn homme qui leur fasse compagnie, lequel marche deuant, & quand il entend venir quelqu'vn, il dit par trois fois, *Gas*, c'est à dire gardez. Les hommes aduertis par ce signal, quittent le costé du chemin où vont ces femmes, sans faire semblant de les voir, ny de les vouloir connoistre, auec grand respect: & si ce sont d'autres femmes, elles prennent aussi chacun son costé, & ne se salüent aucunement, si elles ne se connoissent familierement. Iamais on ne frappe à la porte, il n'y a point de marteau, & si on n'appelle point pour faire ouurir vn logis; car la grande porte de la cour est tousiours ouuerte iusques à vne certaine heure, qui est onze heures du soir, que tout le monde est retiré: C'est pourquoy l'on entre en la cour, qui est tout proche la porte du logis, qui est aussi ouuerte & tenduë seulement d'vne tapisserie de toile de cotton ou

d'autre estoffe, & comme on s'approche de cette porte, on touffe seulement; ce que ceux du logis entendant, ils sortent & regardent s'il y a quelqu'vn qui les demande. Pareillement quand les hommes vont de nuit par la ruë, ils touffent souuent à dessein, afin de s'aduertir les vns les autres, de peur de se heurter ou de se blesser, parce qu'ils portent (i'entends les soldats & officiers du Roy en l'isle de Malé) les armes nuës. Ce qui peut rester à descrire de leurs mœurs se connoistra mieux par ce que ie descriray cy-apres, & par le recit de ce qui s'est passé aux Maldiues pendant mon sejour.

CHAPITRE XIV.

Forme du gouuernement de l'Estat, de leurs Magistrats, de la Iustice & des Loix.

LE gouuernement de l'Estat des Maldiues est Royal, fort absolu & fort ancien. Le Roy est craint & redouté, & tout depend de luy. I'ay dit que ces isles estoient distinguées en treize Atollons: Cette diuision naturelle a esté suiuie au Gouuernement; car on en a fait treize Prouinces, en chacune desquelles il y a vn Chef, qu'ils appellent *Naybe*. Ces Naybes ou Chefs de Prouinces sont Prestres & Docteurs de leur loy, qui ont l'œil à tout ce qui est de la Religion & instruction du peuple en icelle, & à l'exercice de la Iustice, & commandent aux Prestres qui sont sous eux. Ces Atollons sont derechef diuisez en plusieurs isles, & en chacune, où il y a passé quarante-vn hommes, comme i'ay dit, il y a vn Docteur, appellé *Catibe*, qui est superieur en la Religion de cette isle, lequel a sous soy les Prestres particuliers des Mesquites, lesquels soignent à nourrir & instruire le peuple en la loy; & ils viuent de certaine partie des fruits que chacun est tenu de leur bailler, & de certaines rentes que le Roy leur donne selon leur degré. Mais particulierement les Naybes, outre ce qui est de l'exercice de la Religion & de l'authorité qu'ils y ont, sont aussi instituez pour rendre & faire la Iustice, chacun en son Gouuernement. Ce sont les seuls Iuges du pays, tant en matieres ciuiles que criminelles, & si quelqu'vn veut auoir Iustice, il faut qu'il aille trouuer le Naybe, ou qu'il attende sa venuë

Officiers pour la religion & pour la Iustice.

Iuges.

venuë ſur le lieu. Car les Naybes quatre fois l'année, vont faire le tour des iſles, chacun de ſon gouuernement, & faire les viſites, tant pour la religion ſur les Preſtres que pour la Iuſtice. Cela leur eſt de grand reuenu, parce que pour lors ils payent leurs droits, outre pluſieurs preſens qu'ils reçoiuent d'vne infinité de perſonnes, & dont ils ſont fort auides. Il eſt à remarquer que par toutes les iſles des Maldiues, il n'y a de Iuges que ces treize Naybes, car les Catibes des iſles, & les Preſtres des Meſquites n'y ont que voir. Sur ces Naydes il y a vn ſuperieur qui demeure en l'iſle de Malé; & touſiours prés de ſa perſonne, qui s'appelle *Pandiare*; lequel eſt non ſeulement chef de la religion par tout le Royaume, mais auſſi ſemblablement Iuge ſouuerain. Tellement que ſi apres auoir plaidé deuant le Naybe on ne veut pas obeyr à ſa ſentence, ſoit en matiere ciuile ou criminelle, on appelle pardeuant le Pandiare qui decide toutes les affaires qui ſe preſentent, prenant l'aduis de quelques Naybes qui ſe rencontrent prés de luy, des Catibes, & de certains perſonnages appellez *Moucouris*, c'eſt à dire Docteurs & ſçauans, qui ne ſont pourtant pas officiers: & il ne donne aucun iugement qu'il ne ſoit aſſiſté de quatre ou cinq de telles perſonnes pour le moins. Ces Moucouris ſçauent leur Alcoran entier par cœur, & tous les autres le liſent ſeulement, outre diuerſes ſciences qu'ils ſçauent. On les inuite ſolennellement à toutes les feſtes, sermons & ceremonies; & ils ſont grandement honorez & reſpectez de tous. Ils ſont en petit nombre, & il n'y en a pas quinze en toutes les iſles. Le Pandiare s'appelle *Cady*, en langue Arabeſque. De plus apres le iugement du Pandiare, quelques-vns ſe vont plaindre au Roy-meſme, qui commande & fait faire iuſtice, & la fait executer, & ce par ſix Seigneurs ſes principaux officiers, qui manient les affaires les plus importantes de ſon Eſtat. On les nomme *Mouſcoulis*, comme qui diroit Anciens.

Pandiare, iuge ſouuerain.

Le Pandiare aſſiſté des deux Catibes de l'iſle de Malé, & du Naybe de l'Atollon, outre quelques-vns de ces Docteurs, va auſſi faire ſa viſite par l'iſle de Malé, comme chaque Naybe en ſon Atollon: & meſme il eſt aſſiſté de ſes officiers, qui portent vn long foüet, dont ie parleray cy apres, pour corriger les delinquans. Il s'informe de ce qu'il void eſtre à propos, pre-

nant garde à tout ce qui concerne la religion & la iustice. Tous ceux qu'il rencontre, sans exception, il leur fait dire leur croyance; & quelques prieres en langue Arabesque, & apres il leur en demande l'interpretation en langue Maldiuoise: & s'ils ne la sçauent, il les fait foüetter & chastier sur le champ par ses officiers. Les femmes n'oseroient se monstrer lors qu'il va par la ruë, & s'il en auoit rencontré quelqu'vne qui n'eust point de voile, il luy feroit raser les cheueux. C'est leur loy qui l'ordonne ainsi, & les Naybes en font autant.

Receueur. Outre les Naybes, il y a en chacune Prouince ou Atollon, vn homme commis & gagé par le Roy pour cueillir & leuer ses droits & reuenus, & ceux du Roy Chrestien qui est à Goa, pour faire executer ses commandemens, bref pour faire & negotier ses affaires. On les appelle *Varuery* & ils sont fort respectez & honorez. Ceux qui vont en commission de la part du Roy s'addressent à eux, & ils fournissent ce qui leur est necessaire, les assistans & les conduisans par les isles de l'Attollon.

Toutes ces isles ont chacune leur ordre par quartiers & cantons comme celle de Malé; où il y a cinq quartiers qu'ils nomment *Auares*, & à chacun il y a vn chef nommé *Mouscouly Auare*, l'ancien du quartier, & il ne s'y fait rien qu'il n'en soit aduerty; & si l'on desire quelque chose du quartier, soit pour le Roy ou pour le peuple, c'est à luy à qui on s'adresse, & non à autre, cōme ayant charge de tout ce qui s'y passe, & si on y manque on s'en prend à luy. Tous ceux du quartier luy portent honneur & respect, non pas toutefois qu'il puisse rien faire sans le conseil & l'aduis des autres anciens & gens de cōseil du quartier; mais quand il desire faire quelque chose, il les assemble en son logis ou ailleurs où il luy plaist, pour deliberer ensemble de ce qui est à faire. Ils en font tout de mesme és autres isles, encore qu'en chacune il y ait vn Superieur à qui ces quarteniers respondent & obeyssent.

Forme de leur Iustice. La iustice, qu'ils nomment en leur langue *sacouest*, s'exerce en la maison du Naybe, ou bien en l'isle de Malé en la maison du Pandiare, assisté comme i'ay dit, & quelquefois au Palais mesme du Roy, quand le fait est de grande importance.

Quand on veut intenter vn procez, on s'addresse au Iuge ou Naybe, lequel enuoye vn de ses Sergens, dont chacun a certain nombre, appellez *Deuanits*, pour faire venir la partie appellée, & s'il n'est pas en l'isle mesme, il faut pour le faire

venir auoir vne lettre du Naybe, par le moyen dequoy on le fait assigner au lieu où il est, pourueu que ce soit dans le ressort du Naybe: s'il est d'vne autre iurisdiction, le Naybe n'y a point de pouuoir, mais en ce cas on prend lettres du Pandiare, qui peut faire venir de tout le Royaume en l'isle du Roy où il se tient. On baille ceste lettre au Catibe, superieur d'vne isle, lequel en presence de tous la baille à celuy qui est appellé, luy faisant commandement precis d'y aller. A quoy il n'oseroit manquer: car ceux qui desobeyssent à la iustice, ne peuuent plus se trouuer en compagnie des autres, aller à la mesquite, boir ny manger auec eux, & ils le tiennent comme s'il n'estoit point de leur loy. Si c'est quelqu'vn qui ne vueille pas obeyr, ou quelque grand, le Roy enuoye des soldats pour l'y contraindre. Que s'il ne veut pas plaider deuant le Naybe, soit qu'il luy vueille mal, soit que sa partie ait trop de faueur enuers luy, alors le demandeur, ou le defendeur qui est appellé, s'en va trouuer le ROY, qui commande qu'on luy fasse iustice par les iuges non suspects. Ce qui s'execute au logis du Roy, en presence de tous les grands de l'isle.

Les parties plaident elles-mesmes leur cause. Si la cause est de fait, ils ameinent chacun trois tesmoins, & s'ils n'en ont, le defendeur est creu à son serment, qu'il preste en touchant de la main le liure de leur loy, que le iuge presente; & lors le demandeur, s'il est tant soit peu versé en affaires, regarde scrupuleusement si sa partie touche réellement le liure, & l'endroit où il faut. Si le differend est de droit, on iuge par la loy. Les iuges ne prennent rien pour leurs iugemens, & il n'est rien deu, sinon que les Deuanits ou Sergens ont la douziesme partie de ce qui est deu ou qui est adiugé.

Les esclaues ne peuuent estre tesmoins, & ce qu'ils disent ne fait aucune preuue en iugement: de mesme en telle cas on ne reçoit que trois femmes pour vn homme. Les esclaues sont ceux qui se rendent tels, ou qu'on ameine de dehors comme esclaues & qu'on vend, car les estrangers, dont le vaisseau se perd, ne perdent point la liberté qu'ils auoient; car s'ils estoiẽt esclaues ils le demeurent de mesme. Veritablement les esclaues qu'ils nomment *Allo*, sont de beaucoup pire condition que les autres. Ils ne peuuent auoir qu'vne femme, encore qu'il soit permis à tous d'en auoir 3. sans les pouuoir quiter & reprendre Tesmoins, Esclaues.

qu'vne fois. Battant vn eſclaue, on n'eſt tenu qu'à la moitié de la peine qu'on encourreroit en battant ou excedant vne perſonne libre.

Debteurs. Ceux qui doiuent, ſont contraints, s'ils n'ont le moyen de payer, de ſe rendre en ſeruitude & non pas eſclaues, & ne ſont traittez comme tels, mais comme naturels du pays, & ſeruent ſeulement leurs creanciers, ou d'autres perſonnes qui leur préſtent de l'argent pour les dégager, & ſont ſeruiteurs, qu'ils appellent *Pemouſſeré*, qui veut dire, ſeruiteur par emprunt, ce qui dure tant qu'ils ſe ſoient acquitez, voire leurs enfans le ſont iuſques à l'infiny s'ils ne payent. Toutesfois quand ils ſont maltraittez, ils peuuent ſe faire dégager, en s'engageant en meſme ſorte à vn autre qui paye pour eux. Pour tout loyer de leur ſeruice, ils ſont nourris & entretenus, & quand ils meurent leur maiſtre prend tout ce qu'ils ont, & s'il n'y a aſſez dequoy payer, les enfans demeurent à ſeruir iuſqu'à entier payement. Il y en a grand nombre qui recherchent à eſtre de ces *Pemouſſeré*, de grands Seigneurs & gens d'authorité, pour auoir du ſupport & de la faueur: car quand ils ne ſont à perſonne, ils ſont tourmentez des vns ou des autres.

Crimes. Quant aux crimes, il faut que quelqu'vn ſe plaigne pour en faire iuſtice, encore il faut que ce ſoit partie capable pour demander raiſon, ſinon que ce fuſt vn crime condamné par la Loy, autrement le public ne fait point de pourſuite en cas de crime & d'offenſe commiſe en la perſonne d'autruy, ſi ce n'eſt, comme i'ay dit, qu'on peche contre leur Loy. La femme ne peut pourſuiure en iuſtice la mort de ſon mary: mais ſeulement les enfans ou les parens. Et ſi les enfans eſtoient en bas aage, on attend qu'ils ayent atteint l'aage de ſeize ans, pour ſçauoir s'ils veulent auoir vengeance de la mort de leur pere. En attendant, le Iuge condamne celuy qui eſt préuenu de meurtre, de nourrir les enfans du defunct, & leur faire apprendre quelque art ou meſtier. Lors qu'ils ſont venus en aage, ils peuuent demander iuſtice, ou remettre & pardonner au meurtrier, ſans qu'il en puiſſe eſtre par apres recherché. Car là en matiere d'offenſe commiſe en la perſonne de quelque particulier, il faut que l'offencé ſe plaigne, autrement le crime eſt aboly: toutefois ſi le Roy veut, il fait faire la iuſtice, ſans qu'il y ait d'autre partie, mais cela arriue rarement.

Les peines ordinaires sont le bannissement en des isles desertes deuers le Sud, comme j'ay déja dit, mutilation de quelque membre, ou le foüet, qui est la peine la plus commune, mais infiniment cruelle. Ce sont des courroyes de gros cuir fort espais, longues comme le bras, larges de quatre doigts, & espesses de deux, dont il y en a cinq ou six attachées ensemble dans vn manche & poignée de bois. Auec cela ils chastient les malfaicteurs, & frappent si estroit que bien souuent on en meurt. C'est la peine ordinaire à la pluspart des grands crimes, comme de sodomie, d'inceste, & d'adultere. Aux femmes surprises en adultere, outre la peine susdite, on leur coupe leurs cheueux. Peines. Inceste. Adultere.

Le faux témoin, & celuy qui a fait faux serment en iustice, est semblablement puny, & outre est condamné à vne amende pecuniaire, qui est appliquée aux pauures. Faux témoignage.

Si vne femme ou fille a esté forcée, le coupable est puny comme adultere, & de plus condamné à doter la femme ou la fille. Violement.

Le larron qui a dérobé quelque chose de valeur, a le poing coupé. Larcins.

En fait d'iniures, l'on n'est pas quitte pour les desdire : mais il s'en fait punition, quand il y a preuue d'iniure atroce. Iniures.

Si on a commis quelque crime contre la Loy, il faut faire publiquement vne maniere de repentance, & comme vne amande honorable. Au reste, ils tiennent pour constant qu'ils ne pourroient pas iamais entrer en Paradis, s'ils ne payoient & n'accomplissoient ce que la iustice a ordonné. Pour l'execution & le chastiment des malfaicteurs, il n'y a point de bourreau; ce sont les *Deuanits* ou sergens qui les executent.

Quant à la peine de mort, bien que leur Loy l'ordonne pour l'homicide, toutesfois les iuges n'y condamnent iamais. Pour moy en tout le temps que i'ay esté aux Maldiues, ie n'ay veu condamner personne à mort par les iuges ordinaires: aussi ne l'oseroient-ils faire si le Roy ne leur commandoit par expres, ce qui arriue peu souuent. Dauantage, ils disent ordinairement qu'il ne faut pas ainsi perdre des hommes: & que s'ils faisoient mourir ceux qui le meritent, il y a long-temps que leurs isles seroient inhabitées, & ainsi ailleurs que le genre humain ne suffiroit pas aux peines, mais que le monde finiroit. Il est bien vray que le Roy enuoye des soldats tels qu'il veut, & fait condam- Peine de mort.

ner & executer à mort ceux qui le meritent, ou qui l'ont offensé. Car bien que la iustice soit entre les mains des Docteurs de la Loy, qui iugent sur icelle; toutesfois c'est le Roy qui en est seul l'arbitre & le distributeur, qui seul a la puissance de la vie ou de la mort, auquel on a recours, & qui commande de faire la iustice comme il luy plaist, soit aux Iuges & Docteurs, soit à ses Seigneurs & Officiers. Generalement il est absolu par tout son Estat, & il dispose de tout à son plaisir, & quelquefois fort tyranniquement, principalement sur le commun peuple, qui est fort vil & fort mesquin. Comme entr'autres, il faisoit vser d'vne espece de chastiment particulier à l'endroit de ceux qui l'auoient fasché & offencé: car il les faisoit coucher à terre sur le ventre, & tenir les quatre membres par quatre personnes, & apres on frappoit quelques coups sur le dos auec vn baston, ou vne espece de canne, qu'ils appellent *Rotan*, qui vient de Bengale: ce qui emporte la peau, & la marque & la flétrisseure en demeure à iamais, afin qu'ils soient remarquez pour auoir dépleu au Roy. I'ay aussi obserué pour ce qui concerne la forme de leur iustice, qu'ils ne mettent point par écrit les procez & les differents en fait de crimes, ny les accusations, ny les depositions, ny les iugemens, le tout estant fort prompt & sommaire: non pas mesme en matiere ciuile, si ce n'estoit qu'il s'agist de fonds d'heritage, ou des arbres de Cocos, qui sont immeubles, & que le Pandiare ou les Naybes rendissent quelque iugement. Car en ce cas ils bailleroient lettres scellées de leur cachet auec de l'ancre, car ie n'ay iamais veu vser de cire entr'eux pour cacheter & sceller, & cela pour seruir de témoignage à leurs descendans, à ce que desormais, ny celuy qui a obtenu gain de cause, ny ses heritiers n'en puissent estre inquietez.

CHAPITRE XV.

Distinction du peuple, de la Noblesse, des grands offices & dignitez, & de leur rang.

POur ce qui est de l'ordre & distinction de tout le peuple selon les conditions & les qualitez, il faut remarquer qu'il y a quatre sortes de personnes. En la premiere on comprend le Roy appellé *Rasquan*, & la Reyne ditte *Renequillague*, auec ceux qui sont de sa race & des Roys precedens, Princes appel-

lez *Calans* : Princeſſes ou *Camenaz*, & grands Seigneurs. Le ſecond ordre eſt celuy des dignitez, offices & grades, que le Roy diſtribuë, enquoy pareillement le rang eſt fort ſoigneuſement obſerué. Le troiſieſme la Nobleſſe. Le quatrieſme, le commun peuple. Ie commenceray par le troiſiéme, qui eſt le rang que la naiſſance donne à quelques-vns, les ſeparant du commun peuple : les dignitez & les offices ſont caſuelles & en l'exterieur. Il y a grand nombre de nobles eſpandus çà & là par les iſles. Ceux qui ne ſont point nobles n'oſeroient s'aſſeoir auec eux, ny meſme en la preſence d'vn noble, tant qu'il eſt debout : & de ſi loin qu'ils voyent vn plus qu'eux venir derriere, il faut qu'ils attendent, & qu'ils le laiſſent paſſer deuant. Meſme s'il tenoit quelque piece de toille ſur ſon eſpaule, ou quelque autre choſe, il la mettroit bas. Les femmes nobles, quoy que mariées à des perſonnes de condition inferieure, & non nobles, ne perdent pas leur rang : meſme les enfans qui en ſont iſſus ſont nobles par le moyen de leur mere, bien que leur pere fuſt de vile condition. Auſſi les femmes de baſſe qualité mariées à des nobles ne ſont pas annoblies par leurs maris, & elles retiennent leur premier rang, chacun demeure en ſa condition, & il n'y a point de confuſion pour ce regard. Mais outre la nobleſſe qui vient de race, le Roy annoblit ceux qu'il veut. Lors que cela arriue, le Roy outre les lettres qu'il octroye, enuoye vn de ſes Officiers deſtiné à cela, lequel en fait la publication par toute l'iſle, au ſon d'vne maniere de cloche, qui eſt vne plaque de fonte, ſur laquelle on frappe auec vn marteau. Quant aux dignitez, voicy les principales, & leur rang. Apres le Roy ſont les Princes de ſon Sang, & qui ſont deſcendus des autres Roys ſes predeceſſeurs, quoy que de race diuerſe, qui ſont tous fort honorez & reſpectez. Puis les grands officiers du Royaume : ſçauoir le *Quilague*, que nous pouuons dire Lieutenant General du Roy : parce qu'apres le Roy & en ſon abſence, c'eſt le plus puiſſant au gouuernement de l'Eſtat, & ſans l'aduis duquel il ne ſe paſſe rien. Auſſi ſi le Roy veut faire obſeruer ou executer quelque choſe ; cettuy-cy eſt le premier que le Roy depute, & auquel il addreſſe ſes commandemens. Il y en a vn autre appellé *Parenas* qui eſt de grande authorité : vn *Endequery*, dont l'office eſt d'eſtre touſiours aupres du Roy, & le conſeiller en toutes les occaſions & affaires qui ſe preſentent. De plus celuy qui a la charge de la marine, que

Nobleſſe.

Grands offices.

nous pouuons dire Amiral, nommé *Velannas.* I'en ay desia dit quelque chose cy-dessus. C'est luy qui prend garde aux nauires qui arriuent, & aux marchandises qu'ils apportent; ayant le soin de faire loger les estrangers, & solliciter pour eux; & generalement il a l'œil à tout ce qui concerne le fait de la marine, & de ce qui vient par mer. Mesme il a coustume de venir aux nauires qui arriuent, iusques aux plus petites barques, quand ce seroit de ceux du pays, & y prendre le gouuernail, qu'il fait porter au logis du Roy, de peur qu'ils ne s'en aillent sans congé. Sous luy sont deux sergens, appellez *Mirvaires*, qui prennent garde aux vaisseaux qui arriuent, & qui luy en rendent compte, executans ses commandemens, & ceux du Roy, sur le commun peuple. Ces sergens sont connus, parce qu'ils portent en la main vn gros baston de canne de Bengale, ce qu'aucun autre qu'eux n'oseroit porter. Il y a aussi vn General sur toute la gendarmerie, nommé *Dorimenaz*, qui a vn Lieutenant, qu'on dit *Acouraz*.

Outre ceux-là il y a vn Chancelier, appellé *Manpas*, qui appose à toutes les lettres le cachet du Roy, qui n'est autre chose que son nom en Arabe, graué en argent, qu'il trempe dans de l'ancre & l'imprime sur le papier. Le Secretaire s'appelle *Carans*, l'Intendant des finances *Mas bandery*, & les Thesoriers *Rans bandery*, outre diuers autres offices moindres, qu'il seroit superflu d'expliquer par le menu. Il est à remarquer que tous ces grands susnommez sont souuent appellez pour donner conseil au Roy, quand il luy plaist, auec six personnes d'aage & d'experience des plus grands & des plus entendus, nommez *Mouscoulis*, c'est à dire Anciens, desquels i'ay desia parlé, qui sont nommez par le Roy, & esleus & deputez par les autres grands, pour assister tousiours le Roy, & le conseiller en toutes occasions, sans qu'il soit besoin d'appeller à tout propos tous ceux qui sont du conseil; bref pour manier toutes sortes d'affaires, & estre à toutes heures prests pour faire & executer la volonté du Roy. Mesme ce sont les six Anciens qui rendent la Iustice dans le Palais à ceux qui se sont plaints au Roy, comme n'ayant pas esté satisfaits par les iugemens des Naybes & du Pandiare. Ils commandent à six compagnies de gens de guerre, chacun à la sienne.

Il y a plusieurs autres dignitez de diuers degrez que le Roy donne

donne aux nobles qu'il fauorise, ausquels certaines isles sont assignées pour leur pension & pour leurs gages, comme à tous ceux que i'ay dit cy-dessus, qui plus, qui moins, selon son rang & sa qualité: nous pouuons dire que c'est comme icy les qualitez de Comte, Marquis, Baron, & semblables. Mais outre les rentes & les reuenus de certaines isles attribuez aux officiers cy-dessus, le Roy leur donne encore du ris pour leur prouision, comme aussi à ses soldats, ce qui sert de solde, auec les tributs & peages des barques & des nauires qui viennent trafiquer aux Maldiues, que le Roy leur laisse pour leur entretien, outre quelques petits presens qu'il leur fait à certains iours. C'est tout l'honneur en ces pays-là, que de manger du ris du Roy, & d'estre au nombre de ses officiers; sans cela vn homme est peu estimé, pour noble qu'il fust. Tellement qu'apres les officiers, les soldats sont les plus honorez & priuilegiez, & on fait peu de cas d'vn gentil homme, s'il n'est enroollé dans la gendarmerie.

Gendarmerie.

Cette gendarmerie consiste aux soldats de la garde du ROY, qui sont au nombre de six cens, diuisez en six compagnies, commandées par les six Mouscoulis ou Anciens; en dix autres grandes compagnies entretenuës. Ces dix compagnies ont chacune vn Capitaine des plus grands Seigneurs du Royaume. Ceux-là ne font pas la garde, mais ils seruent le Roy quand il a affaire, non seulemẽt de soldats pour marcher ou cõbatre, mais aussi pour faire tout ce qu'il commande, comme de mettre vn nauire en mer, le tirer à sec sur terre, ou tel autre grand trauail où on a besoin d'hommes, iusques à bastir le palais du ROY, si besoin estoit, ou pour dresser quelque autre ouurage & edifice pour le Roy. On les appelle & on les fait assembler au son de cette cloche que i'ay dit. Ils sont diuisez en deux parties: car il y en a cinq compagnies qui sont plus honorables, où on n'admet que les nobles; & aux cinq compagnies dernieres, il y entre toutes sortes de personnes, & ils sont moins estimez aussi ont-ils plus de solde que les autres. Il y a plusieurs isles dont le reuenu est affecté au payement de ces compagnies, Ils ont beaucoup de priuileges, entr'autres qu'aucun n'oseroit leur toucher, & qu'ils peuuent s'habiller d'vne autre façon que les autres, porter vn gros anneau d'or au doigt pour ayder à tirer de l'arc, ce qui n'est permis qu'à eux, & en vn

mot, d'estre plus braues & mieux vestus. De sorte qu'il y a fort peu de personnes de moyens qui ne desirent y entrer : mais il faut auoir permission du Roy. Dauantage il couste pour y entrer soixante larins, vingt au Roy pour la permission, & quarante à départir à la compagnie dans laquelle on doit estre. Les esclaues pourtant ne peuuent y entrer, ny ceux qui se meslent de cueillir & tirer la substance & les commoditez de l'arbre de Cocos, & autres sortes de gens vils & mecaniques, & generalement tous ceux qui ne sçauent lire ny escrire, ny ceux qui seruent les autres. Au reste la plus-part des offices s'achetent du Roy. Ils sont fort recherchez par les riches, à cause de l'honneur, de l'authorité, & de la puissance qu'ils ont sur les autres, mais on ne les peut pas reuendre, ceder ny resigner.

Tous ces Insulaires n'ont qu'vn nom, sans aucun surnom ou nom de famille, & ils vsent frequemment de ces noms *Mahomet*, *Haly*, *Hussum*, *Assan*, *Ibrahim*, & autres semblables, mais pour se recognoistre ils se distinguent par leur qualité, qu'on adiouste à la fin du nom, comme les nobles de race adioustent à leur nom *Tacourou*, ce qui les fait remarquer tels qu'ils sont, & leurs femmes *Bybis* outre qu'ils mettent encore le nom de l'isle qui est à eux. Ceux qui ne sont nobles que par leur office ou par leur qualité, se disent *Callogues*, & leurs femmes & leurs filles *Camullogues*. De ce nom vsent non seulement les Officiers que i'ay nommez, & autres seruans actuellement & prenans gages, mais aussi plusieurs qui obtiennent du Roy des qualitez vacantes, pour estre separez du commun, auoir vn rang particulier, & estre plus respectez. Ce qui s'achete du Roy assez cherement; dautant mesme que ces noms & qualitez sont limitées à certain nombre, & ne vont pas iusques à l'infiny, afin que cet honneur estant communiqué à peu de personnes, il en soit plus prisé, & qu'il ne s'auilisse pas si tost. Le commun peuple s'appelle auec son nom propre du mot de *Callo* : & on adiouste encore le mestier & la condition dont il est, & leurs femmes & filles *Camulo*.

CHAPITRE XVI.

Du Palais du Roy, & sa description. De sa façon de viure, & des Reines ses femmes.

POVR traiter maintenant du Palais du Roy & en faire la description, il a esté dit plusieurs fois auparauant que le Roy fait sa demeure ordinaire en l'isle de Malé, qui est par ce moyen capitale de toutes les autres isles, & que son palais y est.

Il est construict de pierre, composé de plusieurs demeures fort propres & bien basties, toutesfois sans grand ornement d'architecture, & à vn seul estage. Autour il y a des vergers & des iardins, où il ya des fontaines, & des reseruoirs d'eau, enclos de murailles & pauez par le bas de grandes pierres bien polies. Ces lieux sont gardez continuellement par des gens qui sont ordonnez pour cela, d'autant que c'est où le Roy & les Reines se lauent, estant estroittement defendu à toutes autres personnes de se lauer-là. Description du Palais du Roy.

En l'enclos de ce Palais, appellé en leur langue *gandoyre*, qui est de grande estenduë, il y a plusieurs logemens, & il y a autant de cours, au milieu de toutes lesquelles il y a vn puits garny de belles pierres blanches. Dans l'vne de ces cours sont les deux magazins du Roy, l'vn où il met ses canons, & en l'autre toutes autres sortes d'armes.

A l'entrée du Palais il y a vn corps de garde, où on void quelques pieces de canon & plusieurs especes d'armes. Le portail est fait comme vne tour quarrée, sur le haut duquel les iours de feste les ioüeurs d'instrumens ioüent & chantent, comme i'ay desia dit. Portail.

De là on trouue vne premiere sale, où se tiennent les soldats: plus auant on trouue vne autre grande salle pour les Seigneurs, Gentils-hommes & personnes de qualité. Car personne ny Seigneur, ny Gentil-homme, ny moins du commun peuple, soit homme ou garçon, femme ou fille, n'oseroit passer plus auant, excepté les officiers domestiques du Roy & des Reines, & leurs esclaues & seruiteurs. Voicy comme ces salles sont dres- Sale des gardes. Sale des Seigneurs.

ſées. Le paué eſt eſleué de trois pieds ſur terre, & planchayé de bois bien proprement aſſemblé & bien poly. C'eſt pour remedier aux fourmis que cela eſt ainſi hauſſé. On en fait de meſme par toutes les maiſons du pays, ſinon qu'on peut s'imaginer que s'il doit y auoir quelque choſe de mieux dreſſé, c'eſt là au Palais du Roy. Le plancher eſt puis apres tout couuert d'vne petite natte qui ſe fait en ces iſles, entre-laſſée de diuerſes couleurs, auec des chiffres & autres façons fort mignonnement faits, ce qui eſt tres-beau à voir. Les parois ſont tendus de tapiſſerie de ſoye. Au deſſus le plat-fond eſt auſſi reueſtu de tapiſſerie de ſoye, de laquelle pendent à l'entour de belles franges comme d'vne courtine. Le Roy auoit fait eſtendre ſur ce plat-fond en la ſalle des ſoldats & des eſtrangers, la grande enſeigne & banniere de noſtre nauire qui eſtoit bleuë où les armes de France eſtoient deſſus en or fort bien faites. Il eſtimoit cette piece grandement, & il la monſtroit par excellence aux eſtrangers, & ſouuent il me faiſoit expliquer ce qui eſtoit repreſenté en ces armes, ce qui n'eſtoit pas ſans faire admirer la puiſſance de noſtre ROY. En ces ſalles, ſur le lieu où le ROY s'aſſid, il y a vne autre forme de plat-fond ou de courtine plus riche, ſous laquelle il y a vne place large releuée de deux pieds, couuerte d'vn grand tapis, ſurquoy il s'aſſid les pieds croiſez : car ils n'vſent point d'autres ſieges. Sur les nattes par toute la ſalle, les Seigneurs qui viennent faire la cour, s'aſſoient en meſme ſorte.

Maniere de faire la cour.

En cette ſeance ils obſeruent exactement l'ordre des dignitez : car ceux qui ſont de moindre eſtoffe, demeurent debout, ſi le ROY, ou les plus grands qui ſe trouuent-là en ſon abſence, ne leur commandent de s'aſſoir. Les places les plus proches du lieu où le ROY a accouſtumé de s'aſſoir ſont les plus honorables, & ainſi à proportion. Car les Gentils-hommes de l'iſle de Malé & les autres courtiſans ordinaires, qui ſont tenus de venir ſalüer le ROY tous les iours apres midy, s'arreſtent & s'aſſoyent en cette ſeconde ſale, & ne peuuent paſſer plus auant, s'amuſans à deuiſer les vns auec les autres, attendant que le ROY ſorte, ou qu'il ſe preſente quelque officier domeſtique, par lequel ils font dire au ROY, qu'ils ſont venus pour le ſaluër, ou ce qu'ils demandent & deſirent de luy. C'eſt la maniere de faire la cour en ce pays-là.

Quelquesfois le Roy leur enuoye pendãt qu'ils sont là assis, des plats pleins de bettel & des fruicts, ce qu'ils tiennent à grand honneur & faueur. En huit ou quinze iours vne fois, quand le Roy s'aduise, il vient s'assoir en cette sale, pour les voir deuiser, se conseiller auec eux, soit d'affaires ou autrement. Quant à la Noblesse des autres isles, dont il y en a grand nombre, ils viennent souuent à la Cour, & obseruent les mesmes choses que ceux de l'isle de Malé, & les ordinaires : mais ils ne viennent pas vnefois de nouueau qu'ils n'y apportent des presens : car personne n'est admis à saluër le Roy, soit noble ou marchand, qu'il ne luy porte quelque present. Il y a mesme des Seigneurs qui ont des isles qu'ils reconnoissent du Roy, & qui en apportent le tribut. Par cette maniere d'offrir des presens, vn homme sçait facilement s'il est en grace ou non ; car si le Roy fait prendre sont present, il est asseuré d'estre bien voulu, mais s'il ne le reçoit pas, ou s'il ne dit mot à celuy qui luy vient annoncer l'arriuée & le salut de quelqu'vn, c'est vn signe tres-certain d'estre en disgrace. Quand le Roy reçoit des estrangers, c'est en la grande & premiere sale, où se tiennent les gardes.

Les chambres & demeures interieures du Roy sont aussi bien ornées, tapissées de tapisserie de soye, enrichie d'ouurages, de fleurs & de ramages d'or, & de diuerses couleurs : ce qui esblouyt la veuë, tant par la richesse de l'or & des couleurs, que par la beauté de l'ouurage. Ces tapisseries viennent pour la pluspart de la Chine, de Bengale, de Masulipatan, & S. Thome, & il s'en fait mesme aux Maldiues. Le peuple vse de tapisserie de cotton, qui est composée de pieces de toiles de cotton de toutes couleurs, qu'ils entremeslent diuersement les vnes parmy les autres, surquoy ils font encore des façons & des figures auec des coustures & des pieces raportées cousuës. Il vient aussi de Bengale vne maniere de tapisserie de toile peinte dessus & diuersifiée de couleurs, ce qui est bien agreable. Ils les appellent *Iader*.

Chambre & leurs parures.

Tapisserie.

Les licts sont suspendus en l'air par quatre cordes à vne barre qui est soustenuë par deux pilliers : les coussins & les draps sont faits de cotton & de soye, le tout couuert de precieuses courtines de soye & de drap d'or. On fait les licts du Roy, des grands & des plus riches en cette forme, dautant qu'ils se sont

branler & bercer plus aiſément. Meſme ils ont accouſtumé quand ils ſont couchez, de ſe faire manier & remuer le corps par leurs gens, & ſe faire frotter doucement, & battre à petits coups des deux mains enſemble, diſans que cela eſt fort vtile à leur mal de ratte, & leur en fait ceſſer la douleur. Ils diſent auſſi que cela les endort pluſtoſt, & leur fait oublier la douleur de la partie batuë & frotée. Le commun des domeſtiques du ROY couche en des couſſins de cotton poſez ſur des ais montez à quatre pilliers de quatre pieds de haut.

Habillement du Roy

L'habillement ordinaire de ce Roy, c'eſtoit vne robe de cotton, fort blanche & fine, ou à mieux dire, vne caſaque deſcendant iuſques à la ceinture, ou vn peu plus bas, bordée de blanc & de bleu, fermée pardeuant, auec des boutons d'or maſſif. Auec cela il portoit vne piece de taffetas rouge bordée, qui luy prenoit depuis la ceinture iuſques aux talons. Ce taffetas eſtoit ceint d'vne longue & large ceinture de ſoye rouge auec des franges d'or, & d'vne groſſe chaiſne d'or fermée au deuant d'vne grande enſeigne plus large que la main, de pierreries les plus exquiſes qu'on ſçauroit voir. Il portoit auſſi vn couſteau à la mode du pays, mais qui eſtoit richement trauaillé. Il mettoit ſur ſa teſte vn petit bonnet d'eſcarlatte rouge, ce qui eſt fort priſé en ce pays-là & n'eſt permis qu'au Roy. Ce bonnet eſtoit tout paſſementé dor, & ſur le haut il y auoit vn gros bouton d'or auec quelque pierre precieuſe, qui ſignifiequelque marque royale, & tout autour vn turban de ſoye rouge, comme ſa ceinture. Encore que les plus grands, comme il a eſté dit, & les ſoldats ſe plaiſent à porter de grands cheueux, neantmoins il ſe faiſoit razer toutes les ſemaines. Il demeuroit toûjours nuës iambes, comme les autres, & il portoit ſeulement en ſes pieds des pantoufles de cuyr doré qu'on apporte d'Arabie, & qui ſont faites en forme de ſandalles; dequoy aucun de ſon Royaume, de quelque qualité qu'il ſoit, n'oſeroit ſe ſeruir, excepté les REINES & les Princeſſes ſes parentes. Pour le regard des Princes, encore qu'ils le peuſſent, & qu'ils en euſſent facilement la permiſſion, ils ne veulent pourtant s'en ſeruir, ſi ce n'eſt de certaines ſandalles de bois dans le logis ſeulement, laiſſans au ROY cette marque & difference pour le diſcerner d'auec eux, encore qu'il en ait vn autre qui le faſſe aſſez remarquer. Car quand il ſort, on luy porte vn garde ſoleil ou vn

parasol blanc, qui est la principale marque de sa Maiesté, qui n'est & ne seroit permise à aucun, quel qu'il fust, excepté aux estrangers, que i'ay dit auoir ce priuilege de s'habiller & de porter tout ce qu'ils veulent. Il y a tousiours aupres du Roy vn page qui tient vn esuentail, vn qui porte l'espée du Roy toute nuë & vne rondache, vn autre qui tient vne boëtte pleine de bettel & d'arecqua, dont il prend à toute heure. Vn Docteur de la loy le suit aussi, & il ne le perd gueres de veuë, lisant vn liure en sa presence, & l'admonestant de sa religion.

A table, où il mange seul, il est seruy par les principaux de sa maison en la mesme forme que i'ay cy-deuant descrite des particuliers, sinon que c'est encore auec plus de soin des seruiteurs, auec plus d'honneur & de reuerence. Sa vaisselle n'est pas d'or ny d'argent, parce que leur loy le defend; mais de pourcelaine, ou d'autres façons venans de la Chine, ou de cuyure, qu'ils façonnent & qu'ils font proprement aux Maldiues, & des boëttes de bois verny & lacré.

Son exercice & son passe-temps ordinaire n'estoit pas de sortir souuent dehors & d'aller pescher, comme faisoient, à ce que i'ay apris des insulaires, les Rois ses predecesseurs, mais de demeurer la pluspart du temps enfermé en son Palais à entretenir les Reines, voir ses courtisans, & de voir trauailler plusieurs ouuriers & artisans, comme des peintres, des orfevres, des brodeurs, des cousteliers, des faiseurs de chapelets, des tourneurs, des menuisiers, des armuriers & d'autres diuerses sortes, tous lesquels il tenoit en son Palais, & il leur fournissoit de la matiere pour trauailller, les payant de leur ouurage & de leur trauail à mesure qu'ils le luy rendoient parfait, ce qu'il regardoit curieusement en diuers lieux de son Palais, & il en faisoit quelquefois des presens. Cette occupation luy plaisoit fort, & luy faisoit passer bien du temps. Aussi il trauailloit luy-mesme, & il disoit ordinairement que c'estoit peché de demeurer sans rien faire. Il auoit l'esprit prompt & vif, & il sçauoit beaucoup de choses, mesmes il trauailloit à diuers mestiers & ouurages. Au reste il estoit extremement curieux de tousiours apprendre. Il recherchoit ceux qui estoient excellens en quelque chose. S'il se rencontroit quelque estranger qui sceust ce que ny luy ny ses Insulaires ne sceussent pas, il le caressoit fort, afin qu'il luy monstrast son art.

Exercice du Roy.

Sortant de ſon Palais, il eſt accompagné de ſes ſoldats, dont il en entre en garde tous les iours cent. Le iour du Vendredy quand il va à la Meſquite, c'eſt en bel ordre & en maniere de pompe, comme nous en auons deſia dit quelque choſe cy deſſus, car les ſoldats vont de rang vne partie deuant & vne partie derriere luy : ſes officiers ordinaires pareillement, & les plus apparens de ſa Cour, les tambours, les fleuſtes, les trompettes & les autres inſtrumens ſonnent, auec vne harmonie aſſez agreable. Apres le ſeruice fait il s'en retourne au Palais en meſme ordre, les ſoldats marchent au ſon des inſtrumens en ſe ioüant & ſautant deuant le Roy, auec leurs armes, & ils tirent des coups d'eſpée ſur la rondache des vns & des autres : en quoy ils monſtrent leur adreſſe ; non pas tous enſemble pour éuiter confuſion, mais deux à la fois ſeulement, & ainſi les vns apres les autres ſans ceſſer. Le peuple de l'iſle qui a aſſiſté à la feſte, le reconduit auſſi, & ce ſeroit honte à quelqu'vn de n'y aller pas. Quand le Roy eſt arriué en ſon Palais, il retient à diſner le Pandiare, les Naybes, les Catibes, & les Moudins & les principaux Seigneurs, Gentils-hommes & ſoldats qu'il choſit diuerſement, & apres le diſner il s'occupoit à rendre la Iuſtice. Au reſte quand le Roy ſortoit il alloit touſiours à pied (auſſi par toutes ces iſles il n'y a point de cheuaux ny aucunes beſtes de monture) ſinon qu'il ſe fiſt porter dans vne chaiſe ſur l'eſpaule de ſes eſclaues ; mais c'eſtoit rarement, ou preſque point, parce qu'eſtãt fort & diſpos, il aimoit mieux aller à pied. Ioint à cela que l'iſle eſt petite & de peu d'eſtenduë. En l'iſle de Malé, & moins encore ailleurs, il n'y a point de paué par les ruës & par les chemins: c'eſt pourquoy les habitans ſont ſuiets à les nettoyer, & empeſcher que l'herbe n'y croiſſe, principalement aux feſtes, & lors qu'ils ſçauent que le Roy ou les Reines doiuent ſortir & aller par l'iſle, dont ils ſont fort ſoigneux.

Le Roy allant par la ruë, le peuple en quitte vn coſté & le laiſſe vuide, ſe retirant tout de l'autre coſté, afin que là où le Roy paſſe il n'y ait perſonne, car le Roy ne paſſe & ne ſe tient iamais entre deux perſonnes, & on prend bien garde de ne le pas toucher. Les grands Seigneurs en vſent de meſme en leurs terres à l'eſgard de leurs inferieurs.

Il eſt auſſi à remarquer que quand on parle au Roy, ou aux Reines, & à leurs enfans & Princes du ſang, ou bien qu'on parle d'eux

le d'eux à d'autres perſonnes & de ce qu'ils font, c'eſt en autres termes, qui ne ſeruent qu'à cela, & qu'on n'oſeroit auoir appliqué à d'autres: comme par exemple, ſi on dit d'vn homme il dort, ſi c'eſt du Roy, on dira il ſommeille, ou il repoſe, ce qui ne ſe dit iamais ſinon en parlant du Roy.

Les femmes du Roy ſont veſtuës en meſme façon que i'ay deſcrit cy-deſſus les grandes Dames, excepté ſeulement qu'elles ſont plus couuertes d'or, de perles, de pierreries & de richeſſe aux pendans d'oreilles, aux chaiſnes d'or, aux bracelets & carquans ſur le col, ſur les bras & ſur les iambes. Des Reines.

Les Dames, femmes & filles des grands Seigneurs de l'iſle, ſont tenuës de les venir voir le ſoir, paſſer le temps auec elles, & leur porter des preſens.

Quelquesfois les Reines ſortent dehors: mais c'eſt rarement; & lors il y a des femmes & des eſclaues qui vont bien loin deuant aduertir les hommes qu'ils ſe retirent, & qu'ils ne paroiſſent pas au chemin; ains ſeulement les femmes. Comme de fait les femmes s'aſſemblent par leurs quartiers & cantons, & viennent au deuant auec de petits preſens, comme de fleurs & de fruits. Il y a quatre femmes principales qui portent ſur la teſte des Reines vne courtine de ſoye ballant en terre, tellement qu'on ne les peut voir.

Eſtant groſſes, elles ſortent auſſi pour aller ſe baigner en la mer, cõme tous les autres femmes: car c'eſt la couſtume du païs & elles tiennent que cela eſt fort ſain. Pour cét effet on dreſſe en la mer comme vn petit parquet & vn enclos de pieux & de piquets, qu'on couure de toile tout autour, & là les Reines & les plus grandes Dames ſe baignent à leur aiſe: puis elles viennent ſur le bord en vne autre petite maiſon auſſi faite exprés, où elles ſe baignent derechef en vn autre bain d'eau douce bien preparé.

Dans les chambres des Reines, princeſſes & grandes Dames, l'on n'y void point de iour, & il n'y a point d'autre clarté que celle des lampes qui y demeurent continuellement allumées. Elles ſe retirent en vn endroit de la chambre, eſtans enfermées de quatre ou cinq rangs de tapiſſeries, qu'il faut leuer auparauant que d'arriuer où elles ſont: mais il n'y a homme ny femme, ſoit domeſtique ſoit de dehors, enfin qui que ce ſoit, qui oſaſt leuer la derniere, meſmes encore qu'elles ne ſoient pas cou-

chées, ny qu'elles ne prennent pas leurs repas, bref encore qu'elles soient sans rien faire. Il faut auparauant tousser, & dire qui c'est, & puis elles appellent ou renuoyent quand bon leur semble. Au reste i'obmettois à dire que toutes les femmes & filles lors qu'elles se couchent, ne font qu'oster leur robe, & laissent leurs toiles autour de la ceinture, mais ce sont toiles qui sont destinées seulement pour la nuict, les hommes en font de mesme & n'en oseroient pas vser autrement.

CHAPITRE XVII.

Des reuenus du Roy, de la monnoye, du trafic & du commerce des Maldiues, & des marchandises qu'on en emporte, & qu'on y apporte.

Reuenus du Roy.

LEs reuenus du Roy consistent en son domaine, duquel dépendent plusieurs isles en seigneurie, puis aux redeuances que ses suiets luy payent des fruits qui croissent au païs, à sçauoir la cinquiesme partie des graines qui se sement. Pour les Cocos & pour les Limons on en doit au Roy quelque partie, mais on en compose pour toute l'année à certaine quantité de miel ou de fruit. Outre ces droits, le Roy impose à ses suiets vne taille ordinaire selon leurs moyens, qui consiste en cordes de Cocos, aux coquilles nommées *Boly*, dont i'ay parlé, & en poisson sec, és isles où il abonde dauantage, & où la pesche est la meilleure. Car on ne luy baille point d'argent pour ses tailles & redeuances, sinon quand on achete des estats & des offices, ou pour obtenir la permission de porter des braueries. Aussi il charge les habitans des isles de luy faire & fournir par an tant de toiles de cotton, dont il baille le cotton écreu, ce qui sert pour ses soldats, ausquels il donne trois fois l'an des toiles outre leur solde. Le reuenu du Roy consiste aussi en marchandise. Car tous les nauires qui abordent là s'addressent premierement à luy, & luy déclarent ce qu'ils ont apporté, puis il compose auec eux à certain prix de ce qu'il veut prendre, qui est le plus souuent la meilleure partie: apres le peuple en achete à vn prix qui est estably plus cher que celuy du Roy: & puis le Roy enuoye distribuër sa marchandise par les isles aux plus riches, au prix qu'il veut, quoy qu'ils n'en eussent que faire, prenant d'eux en contr'eschange la marchandise dont il a affaire à meilleur prix

de la moitié qu'elle ne vaut. Il enuoye aussi fort souuent des nauires aux païs estrangers, chargez des marchandises de son isle. Ce qui fait qu'on ne peut dire certainement son reuenu, parce qu'il consiste en chose incertaine, vne fois plus, vne fois moins, quelquesfois il y a de la perte, principalement quand ses nauires se perdent, & n'arriuent où ne viennent pas à bon port.

Le Roy outre ces reuenus a de certains droits qui luy sont affectez: comme tout ce qui se trouue au bord de la mer appartient au Roy, & il n'y a personne qui osast y auoir touché pour le retenir, mais on est tenu de le recueillir & de luy apporter, soit de quelque nauire qui se perde, pieces de bois, coffres & autres aduantures: soit de l'ambre gris, qu'ils appellent *Gomen*, & estant preparé *Meuuare*; dont il en arriue là vne plus grande quantité, qu'en aucune partie des Indes Orientales: car il appartient au Roy, & nul n'oseroit le retenir qu'il n'eust le poing couppé. Il en est ainsi d'vne certaine noix que la mer iette quelquesfois à bord, qui est grosse comme la teste d'vn homme, qu'on pourroit comparer à deux gros melons ioints ensemble. Ils la nõment *Tauarcarré*, & ils tiennent que cela vient de quelques arbres qui sont sous la mer. Les Portugais la nomment Cocos des Maldiues: c'est vne chose fort medecinale & de grãd prix. Souuent à l'occasion de ce Tauarcarré, ou bien de l'ambre gris & noir, comme il s'en trouue aussi, les gens & les officiers du Roy maltraittent de pauures gens quand ils les soupçonnent d'en auoir trouué: & mesme quand on veut faire déplaisir à vn homme, on luy impute & on l'accuse de cela, comme on fait icy de la fausse monnoye, afin qu'il en soit recherché: & quand quelqu'vn deuient riche tout à coup & en peu de temps, on dit communement qu'il a trouué du Tauarcarré ou de l'ambre, comme si c'estoit vn thresor. Il se pesche aussi du corail noir en quantité, qui appartient au Roy, qui tient plusieurs hommes gagez pour faire cette pesche.

Cocos des Maldiues.

La monnoye du Royaume n'est que d'argent & d'vne sorte. Ce sont des pieces d'argent qu'ils appellent *larins*, de valeur de huit sols ou enuiron de nostre monnoye, comme i'ay desia dit, longues comme le doigt, mais redoublées. Le Roy les fait battre en son isle, & il y fait imprimer son nom en lettres Arabesques. Les autres monnoyes sont estrangeres & y ont cours, mais on ne les met qu'à leur iuste valeur, & au iuste poids, &

Monnoye.

seulement l'or ou l'argent, toutes autres sortes de monnoyes qui n'en sont pas sont reiettées. Et de fait en l'Inde & aux enuirons, où il y a plusieurs Royaumes & Seigneuries, il y a aussi grande diuersité de monnoye de marque & de caractere, non seulement d'or ou d'argent, mais aussi d'vn autre métail qui s'appelle *Calin*, qui est blanc comme de l'estain, & qui est plus dur, plus pur & plus beau, & dont on fait grand estat aux Indes. Il s'en fait aussi de fer. Pour cette espece de monnoye elle ne se met que dans les terres du Prince qui la fait: tellement qu'en cela il y a vne grande diuersité, à cause de la multitude des Seigneuries: en telle sorte que les Portugais de Goa en battent de Calin ou de fer, qui ne seruiroit de rien en Portugal, non pas mesme en la ville de Cochin qui est aussi à eux dans les Indes, & qui n'est pas loin de Goa: d'autant que là ils font pareillement courir vne monnoye particuliere. Mais l'or ou l'argent de quelque marque & caractere qu'il soit, se prend par tous les Royaumes, selon la iuste valeur, laquelle toutefois est beaucoup differente de la nostre; car l'argent y est fort estimé, & bien plus cher & plus haut que par deçà, & l'or plus bas. Les reales d'Espagne y sont en prix, & ils en trouuent l'argent fort bon. Pour retourner aux Maldiues, le Roy ne fait faire que des larins, d'autres pieces de moindre valeur il ne s'y en fait point; tellement que pour l'effect de leur traffic, ils couppent l'argent & en baillent au poids la valeur de la marchandise achetée: ce qui ne se fait pourtãt pas sans perte; car en couppant le larin, on en perd la douziesme partie. Ils ne prennent aucune piece d'argent qu'ils ne l'ayent pesée & mise dans le feu, pour en esprouuer la bonté: & chacun a vn poids en sa maison pour cet effet. Aussi au lieu de billon & menuë monnoye, ils vsent de coquilles dont i'ay cy-deuant touché quelque chose, & i'en parleray incontinent; les douze mille valent vn larin. Au reste l'or & l'argent vient tout de dehors; & il n'y a aucune mine en ces isles. En tous les marchez publics & en leurs commerces particuliers, ils vsent fort souuent d'eschange de chose à autre.

Trafic & marchandise.

Le trafic est grand aux Maldiues, & elles sont fort frequentées pour la marchandise. De tous costez on y void arriuer des marchands, comme des Malabares, de Barcelor, Onor, Bacalor, Cananor, Calecut, Tananor, Cochin, Coilam, Caël, des Guzerattes, de Cambaye, de Surat, & de Chaul, des Arabes, des

Perſes, de ceux de Bengale, de S. Thomé & de Maſulipatan, de Ceylan & de Sumatra, leſquels y apportent les marchandiſes qui y ſont eſtimées & dont on a beſoin, & en recompenſe enleuent ce dont les iſles des Maldiues abondent. Premierement de l'arbre de Cocos, qui vient en ces iſles naturellement ſans eſtre cultiué, il s'en fait de pluſieurs ſortes de choſes que les eſtrangers recherchent: cõme les cordages dont on équippe tous les nauires des Indes; le fruit de Cocos, qu'on tranſporte en telle quantité aux coſtes d'Arabie & de Malabar, & par toute l'Inde, qu'il s'en charge tous les ans plus de cent nauires, comme auſſi de l'huyle & du miel du meſme arbre, & des tiſſus de feuilles de cét arbre qui ſeruent à faire des voiles. Mais le plus grand trafic, c'eſt des cordages. Marchandiſes qu'on tranſporte des Maldiues.

Il y a vne autre ſorte de richeſſe aux iſles Maldiues: ce ſõt certaines petites coquilles où il y a vn petit animal, groſſes comme le bout du petit doigt, toutes blanches, fort polies & éclatantes, qui ne ſe peſchent que deux fois le mois, trois iours deuant, & trois iours apres la nouuelle Lune, autant à la pleine, & il ne s'en trouueroit pas vne en autre ſaiſon. Ce ſont les femmes qui les recueillent ſur les ſables & les baſſes de la mer, eſtans en l'eau iuſqu'à la ceinture. On les appelle *Boly*, & il s'en tranſporte vne quantité effroyable de tous coſtez, de telle ſorte que i'en ay veu charger par an trente ou quarante nauires entiers ſans autre charge. Tout cela va en Bengale: car c'eſt ſeulement là qu'on les debite cherement & en quantité. Ceux de Bengale en font tant d'eſtat, qu'ils s'en ſeruent de monnoye commune, encore qu'ils ayent de l'or & de l'argent, & aſſez d'autres metaux: & ce qui eſt plus merueilleux, c'eſt que les Roys & les grands Seigneurs font baſtir des lieux expres pour y aſſembler ces coquilles, & en font vne partie de leur threſor. Tous les marchands des autres endroits de l'Inde en enleuent quantité d'ordinaire pour porter en Bengale, où ils ont iournellement affaire: car il n'en croiſt point autre part qu'aux Maldiues, & par cette occaſion elles ont auſſi leur prix, ou ſeruent de menuë monnoye, comme i'ay dit. Quand i'arriuay en l'iſle de Malé la premiere fois, il y auoit vn nauire à l'ancre de Cochin, ville des Portugais, du port de quatre cens tonneaux, le Capitaine & les marchands eſtoient Meſtifs, les autres Indiens Chriſtianiſez, tous habillez à la Portugaiſe, & ils Coquilles.

venoient ſeulement pour ſe charger de ces coquilles & de là les porter en Bengale. Ils donnoient vingt coquetées de ris, pour vn paquet de coquilles: car tous ces Bolys ſont mis par paquets du nombre de douze mille, à ſçauoir en petites corbeilles faites de feüille de Cocos à claire voye, garnies par dedans de toile du meſme arbre de Cocos, de peur que les coquilles ne tombent. Ces paquets ou corbeilles de douze mille ſe baillent là comme icy des ſacs d'argent, qui entre marchands ſe tiennent tous comptez & non d'autres: car ils ſont ſi adroits à compter qu'en moins de rien ils ont compté par le menu vn de ces paquets. Auſſi en Cambaye & par tout l'Inde, ils enchaſſent des plus iolies & des plus belles de ces coquilles par tous leurs meubles, comme des pieces de marbre ou des pierres fines.

Poiſſons. Les Maldiues ſont auſſi grandement abondantes en poiſſons de toutes ſortes, comme i'ay dit auparauant. La peſche y eſt ſi riche, que non ſeulement ils en ont pour viure tout leur ſaoul, mais auſſi ils en vendent vne grande quantité de cuit & ſeché aux eſtrangers. Cela eſt ſi fort recherché, que de tous les coſtez de l'Inde cette marchandiſe eſt en eſtime, notamment en Sumatra, où on en meine des nauires chargez.

Tortuës. On eſtime auſſi fort aux Indes les eſcailles de tortuës, qu'ils nomment *Cambe*, qui viennent aux Maldiues, & il s'en fait vn bon trafic. C'eſt vne ſorte de tortuë non commune, qui ne ſe trouue que là & aux Philippines. Elle eſt belle, fort polie, toute noire, auec pluſieurs figures naturelles. Le plus grand debit s'en fait en Cambaye, où on en fait outre les bracelets des femmes, de fort beaux coffres & des caiſſes accouſtrez auec de l'argent.

Nattes. Ceux des Maldiues font pareillement grand debit de nattes de ionc fort poly, qu'ils façonnent ioliment de diuerſes couleurs, & les enrichiſſent d'ornemens & de chiffres ſi proprement qu'il n'y a rien de ſi gentil. Tous les Portugais & les Indiens les priſent fort, de ſorte qu'il s'en fait grand trafic: comme auſſi des toiles de cotton & de ſoye, qu'on leur apporte toute écreuë, & qu'ils mettent en œuure: mais ce n'eſt pas de toiles blanches, mais façonnées & figurées, & ſeulement en petites pieces grandes d'vne braſſe & demie, pour ſe couurir, & d'autres propres pour veſtir les femmes, & des turbans, le tout eſtant fait ioliment & mignonement. Ainſi les Maldiues ſont

hantées & frequentées de tous costez pour la marchandise, y ayant tant de choses que les estrangers prisent & recherchent. En contr'eschange de tout cela, on y apporte tout ce que les Insulaires ont besoin d'ailleurs, comme du ris, des toiles de cotton blanches, de la soye & du cotton écreus: de l'huile qui est faite d'vne certaine graine odoriferante qui ne sert que pour se frotter le corps apres s'estre baigné, de l'arequa pour manger auec du bettel, du fer & de l'acier, des espiceries, de la pourcelaine, bref les choses dont ils n'ont point: & tout cela neantmoins y est à fort bon prix, à cause de l'abondance & de l'abord ordinaire des nauires. On y apporte aussi de l'or & de l'argent, qui n'en sort iamais quand il y est entré vne fois, & ils n'en bailleroient pas pour peu que ce fust aux estrangers, mais ils le mettent en thresor ou aux joyaux de leurs femmes. Marchandises qu'on apporte aux Maldiues.

CHAPITRE XVIII.

De la curiosité du Roy des Maldiues: de sa genealogie: du changement de l'estat de ces isles: des femmes du Roy, & des autres choses qui sont arriuées en ce pays-là.

I'Ay parlé assez generalement des isles Maldiues; c'est pourquoy ie viendray maintenant au particulier, & ie parleray de leur Roy, de sa genealogie, de ses femmes, de ses mœurs, & de diuerses choses arriuées de son temps. Ce Roy s'enqueroit souuent à moy du Roy de France, de son aage, de sa maniere de viure, de ses guerres, de ses armes, nauires, canons, & autres choses, & si ces deux nauires que nous auions amenez estoient à luy. Ie luy respondis assez particulierement là dessus. Ie luy dis entr'autres choses, que si nostre Roy enuoyoit des nauires aux Indes, qu'il n'en enuoyeroit pas pour deux ou trois seulement, mais deux ou trois cens, dont il s'estonna fort. Il me demanda si les François estoient ces *Franki* ou *Franqui*, dont on parloit tant aux Indes, surquoy ie ne luy peus pas respondre precisement pour lors: mais depuis i'ay appris que ce nom de Franki signifie tous les peuples Occidentaux de decà, comme François, Italiens, Espagnols & autres Europeens, mais principalement les François, qui autrefois par leurs grandes conquestes és guerres Saintes en Orient, où ils faisoient la meil- Franqui.

leure part, ont laiſſé és Indes ce nom rendu depuis commun auec tous les autres.

Le Roy des Maldiues me demandoit plusieurs autres choſes, & entr'autres de la Cour de noſtre Roy, que ie luy repreſentois tout au long le mieux qu'il m'eſtoit poſſible: & ainſi ie l'entretenois la pluſpart du temps de la grandeur du Roy & de ſon Eſtat, dont il eſtoit fort aiſe & fort contant. D'autre part les Reines, les Princeſſes, & les autres Dames s'enqueroient fort des Reines & Princeſſes de deça, & combien le Roy auoit de femmes, & elles s'eſtonnoient fort de ce qu'eſtant ſi grand & ſi puiſſant, il n'en auoit qu'vne: mais principalement elles me demandoient de l'amour des Dames de deça, & de la façon qu'elles y procedoient: car elles ne deſiroient parler ny ouyr d'autres diſcours que d'amour. Elles s'eſtonnoient grandement quand ie leur diſois que les femmes de ces quartiers n'auoient point d'autre amy que leurs maris. Elles trouuoient auſſi fort eſtrange de baiſer les femmes en les ſalüant deuant tout le monde, & de la grande liberté que ie leur diſois que nos femmes auoient, ce qu'elles loüoient & eſtimoient fort, à cauſe que pour elles, elles ſont touſiours enfermées. Elles me faiſoiẽt beaucoup d'autres queſtions ſur ce ſuiet de l'amour & des femmes, & de leur conuerſation auec les hommes.

Cela faiſoit que i'eſtois le bien venu au Palais du Roy, ou i'allois ſouuent les entretenir de diuerſes choſes, dont ils me queſtionnoient. Le Roy entr'autres choſes eſtoit bien aiſe de ſçauoir particulierement ce qui eſtoit de la forme & de l'vſage de nos nauires. Il s'eſtonnoit fort quand ie luy diſois que la teinture d'eſcarlate rouge ſe faiſoit auec de l'vrine d'homme qui ne beuuoit que du vin, de ſorte qu'il ſe fiſt oſter vn bonnet d'eſcarlatte qu'il portoit, & il ne s'en voulut plus ſeruir à cauſe de cela. On auoit trouué dans noſtre vaiſſeau des vergettes de ſoye de pourceau, & des decrottoires de meſme; mais quand il ſceut ce que c'eſtoit, il les fit bruſler auſſi-toſt dehors ſon Palais, eſtant bien marry de s'en eſtre ſeruy, & d'y auoir meſme touché. Il vouloit auſſi faire bruſler quelques caiſſes & bahus couuerts de peau de loup marin, penſant que ce fuſt de poil de porc. Il eſtoit deſireux de ſçauoir tout, & à quoy cela ſeruoit. Il admiroit fort la façon de faire le parchemin & le papier: & ſur tout il eſtoit curieux de ſçauoir l'vſage de noſtre nauiga-

tion,

tion, & il se faisoit souuent apporter les cartes & les instrumens de marine, dont ie donnois l'intelligence à ses Pilotes. Enfin à peine pouuoit-il croire tout ce que ie luy disois de nostre France & du Roy, dont il n'auoit iamais entendu parler auparauant.

Mais pour venir à la Genealogie de ce Roy des Maldiues, ie diray ce que i'ay apris là, & comme luy & les siens estoient paruenus à la Royauté. Son pere auoit esté *Catibe* en vne isle, Or il y a enuiron cinquante ans que le Roy de ces isles, qui estoit de fort bonne & d'ancienne race, voyant qu'il estoit assez mal obey, & qu'il auoit vn grand competiteur, qui le vouloit depossseder, ou comme ie croy plustost, estant inspiré de Dieu, se resolut de quiter tout, pour n'y pouuoir plus resister, & il s'en alla secrettement auec sa femme & quelques vns des siens, sans dire le suiect pourquoy, ny où il alloit, & il vint droict à Cochin, où il se fit Chrestien auec sa femme & quelques-vns de sa suitte, & renuoya les autres qui ne voulurent pas se faire baptiser : de sorte que le Competiteur, qui estoit son proche parent, fut incontinent receu pour Roy. On l'appelloit *Haly* & l'autre *Assan*. Le nom ordinaire est *Rascan*, qui veut dire Roy, mais quand ils signent ils mettent tousiours Sultan, comme font tous les Rois Mahometans. Ils disent qu'il n'y a que cinq, Rois de leur religion, qui ayent cette prerogatiue d'auoir nom Sultan, qui veut dire Souuerain, à sçauoir le Turc, le Perse, le Mogor, le Roy des Maldiues, & le Roy d'Achen, ou Sumatra,

Rascan.

Sultan nom de Roy entre les Mahometans.

Ce premier Roy donc s'estant fait Chrestien à Cochin, escriuit, à tous ses suiets qu'ils eussent à se faire Chrestiens, & à luy payer le tribut accoustumé, sinon qu'il les iroit voir auec vne bonne armée de Portugais, ainsi qu'ils luy auoient promis. Le nouueau Roy & les peuples des Maldiues luy firent responce qu'ils ne le connoissoient point, & que s'il luy estoit deu quelque chose qu'il la vint querir; Que s'il se trouuoit bien à estre Chrestien qu'il demeurast-là, mais que pour eux ils mourroient plustost que de changer leur Religion. Luy voyant cela, il demanda secours au Viceroy des Indes à Goa, lequel luy promit : mais à la charge qu'il n'y allast pas en personne, craignant qu'il ne s'accordast auec son peuple, & qu'il ne fist quelque mauuais tour aux Portugais. L'armée des Portu-

gais y marcha ; mais ils n'y peurent rien faire, & ils y perdirent vne galere auec trois nauires & bon nombre de leurs gens, ce qui les contraignit de se retirer. L'année suiuante ils y retournerent auec vne plus forte armée & de meilleurs Pilotes, & le nouueau Roy alla courageusement au deuant, bien qu'il se iugeast perdu. Il eut bien pu se sauuer, mais il ayma mieux mourir en combatant que de reculer honteusement. Il fut donc vaincu & mis à mort, & les Portugais se rendirent maistres de l'isle de Malé, où ils firent vne forteresse, & delà ils allerent se faire reconnoistre par toutes les autres isles, où ils firent mourir quantité d'habitans. Apres cela ils firent assembler tous les principaux de ces isles, pour leur dire qu'ils desiroient les maintenir en paix, & qu'ils ne les vouloient pas contraindre en rien, ny changer de Religion; mais seulement qu'ils leur payassent les droits du Roy: Ce qu'estant accordé, ils laisserent l'vn des principaux de ces isles pour y commander & demeurer tousiours en l'isle de Malé prés le chef des Portugais ; à la charge aussi qu'il ne se tiendroit aucun conseil que les principaux d'entre les Portugais & desdites isles n'y fussent appellez, & que tout le traffic se feroit par les Portugais seulement.

Portugais prennent les Maldiues.

I'ay ouy dire à ces Insulaires, qu'il n'y eut iamais si grand traffic, & qu'il ne fit iamais meilleur viure en ces isles, qu'à lors que les Portugais y commandoient. Celuy qui fut mis par les Portugais pour y commander sous eux comme Viceroy, estoit vn Seigneur naturel de ces isles, & de leur loy, mais tout se faisoit au nom du Roy Chrestien, qui estoit en la terre des Portugais. Ce Seigneur estoit grand pere de la femme du Roy qui estoit de mon temps. Les Portugais commanderent paisiblement en ces isles de cette façon l'espace de dix ans, durant lesquels le pere de ce Roy & vn sien frere, tous deux *Catibes* chacun de son isle ; mais toutefois nobles, ne voulurent iamais subir le ioug des Portugais, ny moins encore obeyr à ce superieur qu'ils y auoient laissé, mais au contraire ils se rebbellerent & firent amas d'hommes & de galeres pour leur faire la guerre, se retirans en l'Atollon *d'Ouadou*, autrement *Souadou*, à la pointe des isles vers le Sud, où les Portugais n'oserent iamais aller, & ils ne passerent iamais le canal de l'Atollon qu'ils appellent *Candou* ; de sorte que cet Atollon & contrée d'isles n'a iamais esté suiette aux Portugais, ny toutes les autres isles & Atollons qui sont vers le Sud dudit canal.

Atollon d'Ouadou, & Souadou.

Ces deux freres donc ayans fait vne forteresse assez bonne, & estans esloignez de l'isle de Malé, où estoient les Portugais, d'enuiron 80. lieuës, ils deuinrẽt auec le temps si forts d'hommes, d'armes & de munitions, qu'ils tenoient quasi suiette l'isle de Malé & les Portugais, qui n'osoient sortir & faisoient iournellement vne tres-forte guerre. Cela dura l'espace de 8. ans, au bout desquels quatre galeres de Corsaires Malabares qui alloient en guerre pour piller selon leur coustume, arriuans là, les deux freres les accosterent & firent accord entr'eux de faire la guerre aux Portugais à moitié de butin. Or ayans eu vn iour aduis que le Capitaine de l'isle & de la forteresse de Malé estoit allé à Cochin auec vn bon nombre de soldats Portugais, ils ne voulurent pas perdre cette occasion, & se resolurent d'assaillir la forteresse; ce qu'ils executerent si bien, qu'vne nuit ils la surprirent par escalade, & se rendirent maistres de la place, tuans enuiron trois cens hommes qui estoient dedans, & prenans prisonnier le Seigneur du pays qui estoit pour les Portugais. Cela estant fait & tout estant pillé, les Malabares ayans eu leur part du butin, selon qu'il auoit esté accordé, se retirerent, & les deux freres demeurerent maistres du lieu. Toutefois estans marris de voir emporter tant de richesses de ces isles, ils se resolurent d'attaquer les Malabares; ce qu'ils firent, & apres vn long combat, enfin demeurerent victorieux, & eurent le butin & les galeres, renuoyerent les hommes en la coste de Malabar, & les payerent ainsi d'infidelité pour le bon seruice qu'ils en auoient receu. Portugais chassez.

Voila comment ces deux freres se firent Rois de ces isles, & le furent tousiours par moitié, sans auoir aucune dispute ensemble. C'estoit deux tres-vaillans hommes, & tenus pour tels par tous ceux du pays. Tous les Seigneurs & les principaux des isles leur obeyrent aussi, & ceux qui ne le vouloient pas faire, eurent permission de se retirer en leurs isles comme particuliers, sans se mesler de rien és affaires de l'Estat. Il y en eut beaucoup de ceux-là qui ne voulurent pas obeyr, s'estimans de meilleure maison que ces deux freres, qui toutefois se sçauoient bien faire craindre, & si quelqu'vn n'obeyssoit pas, ils l'enuoyoient aussi tost piller & saccager. Ils se marierent à des femmes des meilleures maisons du pays, se faisans reconnoistre par tous les Atollons & isles pour Rois absolus. Quant aux

Portugais, estans indignez de l'affront receu aux Maldiues, ils se resolurent d'en auoir la raison, & l'année suiuante ils enuoyerent vne armée en ces isles, où ils continuerent la guerre long-temps, mais ces deux Rois deffaisoient toutes leurs armées, & cette guerre dura trois ans. Ces Rois estoient puissans, & auoient deux forteresses, celle de Malé, & vne autre en l'Atollon de Souadou ou Ouadou, en vne isle appellée *Game*. Enfin les vns & les autres considerant, que pour le bien du pays & le commerce il valoit mieux faire quelque accord que ce fust, que de continuer cette guerre incertaine, ils traiterent de cette sorte, & à ces conditions, que l'on laisseroit en paix ces Rois des Maldiues & leurs peuples, & qu'ils ioüyroient desdites isles ainsi qu'auoient fait les autres precedens, sinon qu'ils feroient vne certaine pension à leur Roy Chrestien, & à ses successeurs & heritiers, ladite pension renduë à Cochin, sans toutefois le reconnoistre plus en rien; & que pour les Rois Mahometans qui seroient dans les isles, il ne leur seroit permis de prendre le titre & nom de Roy, encore qu'ils fussent absolus en toutes choses, mais seulement celuy de Prince, Duc ou autre semblable. Aussi qu'il n'y auroit qu'eux deux qui peussent prendre ce nom qu'ils appellent *Quilague*, & qui eussent charge de faire payer la pension du Roy Chrestien, qui ne laisseroit pas d'y auoir vn Facteur de sa part. De plus que tous ceux des Maldiues qui vouloient trafiquer és autres pays seroient tenus de prendre vn passe-port des Portugais ainsi que font les autres Indiens qui sont en paix auec eux. Voila quelles furent les conditions de cette paix, qui a duré iusqu'à present.

Forteresses des Maldiues.

Traité entre les Portugais & Maldiuois.

Quilague.

Quant au Roy Chrestien, il donna le tiers de son reuenu au Roy de Portugal. Ce reuenu consiste en ces *bollis* & *cairo*, qui est la corde faite de l'arbre de Cocos. Ils en enuoyent tous les ans à leurs propres cousts & despens quatre nauires chargez, qui sont du port de cent cinquante tonneaux chacun, & cela est à la risque de ceux des Maldiues, iusqu'à ce qu'ils soient sortis hors des bancs, qui sont à la teste desdites isles: car hors delà, la risque est pour le Roy Chrestien. Nonobstant cette paix, ceux des Maldiues hayssent les Portugais à mort.

Pour les deux freres, ils ont regné ensemble l'espace de

vingt cinq ans en paix. L'aiſné auoit nom Mahomet en ſon nom propre, & *Bode ta Courou*, qui veut dire grand Seigneur, qui ſe maria à la femme du Roy qui fut tué en l'isle de Malé par les Portugais: & le puiſné nommé Aſſan Quilague, eſpouſa la fille de ce meſme Roy, tellement que les deux freres eurent pour femmes la mere & la fille. Ce Roy deffunt auoit vn fils, lequel ayant veu ceux-cy Rois, ne vint iamais à la Cour, & on le laiſſa viure en paix. Ie l'ay veu pluſieurs fois, & vne ſienne ſœur auſſi. Ces deux Rois eurent bien de la peine à ſe maintenir, parce qu'ils eſtoient venus de bas lieu, & il y en auoit qui eſtoient tous les iours ſur le point de ſe reuolter: Mais ceux-cy ne leur donnoient pas temps de ce faire; car auſſi toſt qu'ils en auoient le moindre aduis ou ſoupçon, ils y donnoient bon ordre. Il arriua donc qu'il n'y eut que l'aiſné de ces freres qui eût vn fils, & le puiſné vne fille, qui eſtoit fort noble du coſté de la mere: car là le ventre annoblit auſſi bien que le pere. Le fils de l'aiſné eſtoit ce Roy que nous y trouuaſmes, qui n'eſtoit pas de telle extraction que la fille, car la mere auoit eſté priſe par le Roy pour ſa beauté ſeulement. Et là ils ont pluſieurs femmes; mais il y en a vne touſiours qui eſt plus que les autres, bien que toutes ſoient legitimes.

Aſſan Duc ou Prince.

Or le puiſné de ces deux freres Rois eſtant tombé griefuement malade, il arriua que le frere de ſa femme, qui eſtoit le plus grand Seigneur des iſles, ſe reuolta contr'eux. Il portoit le nom de ſon iſle & fortereſſe, à ſçauoir, *Miſdoue Quilague*. Cette iſle, où i'ay eſté, eſt diſtante de Malé de trente lieuës vers le Sud, en l'Atollon *Nilandoue*; ſur cela l'aiſné s'y en alla ſecretement & en diligence auec vne armée, & defendit qu'on en diſt rien à ſon frere malade à la mort. Enfin ce Seigneur fut pris & tué, & toute ſon iſle pillée. Mais quand les nouuelles en furent venuës à Malé, ſa ſœur femme du puiſné malade, en eut vn tel regret, qu'elle penſa mourir, & on eut bien de la peine de l'empeſcher qu'elle ne ſe tuaſt de deſeſpoir. Surquoy ſon mary tout malade qu'il eſtoit, iura que ſi Dieu luy donnoit la ſanté, ſon frere s'en repentiroit; mais il mourut de cette maladie, & on dit qu'il eſtoit bien plus vaillant que ſon frere.

Reuolte du beau-frere du Roy.

La cauſe pourquoy cet aiſné ſe deffaiſoit ainſi des grands Seigneurs, c'eſt que ſçachant que ſon fils deuoit eſtre Roy,

il ne vouloit pas luy laiſſer de tels competiteurs ; car ſon fils eſtoit encore ieune, & il n'auoit pas la façon d'eſtre vn iour ſi valeureux que ſon pere ; comme de fait, ainſi que i'ay peu reconnoiſtre, ſon humeur n'eſtoit nullement portée à la guerre, mais ſeulement aux lettres, aux ſciences & manufactures, & il eſtoit fort adonné aux femmes, ce qui toutefois n'eſt pas eſtrange en ce pays là. Cependant il leur eſt grandement neceſſaire d'eſtre vaillant, à cauſe que là le plus fort l'emporte, & ils font eſtat de tuer les Rois pour dominer. Il y en a eu trois de tuez en vn an : ce qui fait que ces Rois ſont en vne continuelle frayeur & apprehenſion. Ce frere aiſné veſcut encore trois ans apres la mort de l'autre, & il fit reconnoiſtre ſon fils pour Roy, auquel, auant que de mourir, il fit preſter le ſerment par tous ſes ſeruiteurs & ſuiets.

Hiſtoire du Meſtif Portugais.

Au reſte du viuant de ces deux Rois il s'eſchoüa en leurs iſles vn grand nauire où il y auoit grand nombre d'hommes, tant Indiens que Portugais, & entr'autres il s'y trouua vn ieune garçon aagé de ſept ans, de Portugais & Indien blanc. Ces deux freres le prirent en vne auſſi grande amitié, que ſi c'euſt eſté leur propre fils & ils le faiſoient nourrir de meſme au logis de l'aiſné ; & il eſtoit là pour tenir compagnie au ieune fils du Roy, eſtans tous deux de meſme âge, & ils le firent de leur loy. C'eſtoit vn des beaux garçons qu'on euſt ſçeu voir, & d'vn tres-bon eſprit, de ſorte que i'ay oüy dire à tous ceux du pays, qu'il eſtoit parfait en toutes leurs ſciences & vertus.

Le Roy aiſné le faiſoit inſtruire & luy faiſoit aprendre toutes ſortes d'exercices, de meſme & auec pareil honneur que ſon fils ; de ſorte que ſe voyant en cet eſtat, il croyoit eſtre frere du ieune Prince, allant quaſi du pair auec luy. Mais quand il fut paruenu en âge de raiſon, ces Rois le firent aduertir de ce qu'il eſtoit, & qu'il auiſaſt à eſtre touſiours bon & fidele ſeruiteur du Prince & Roy futur. Cependant apres la mort du frere puiſné, l'autre luy fit eſpouſer la fille de ſon frere, qui eſtoit le plus noble & le plus riche mariage du Royaume ; & il l'euſt volontiers donnée à ſon fils meſme, mais leur loy defend d'eſpouſer vne couſine germaine : De ſorte que craignans que quelque grand Seigneur du Royaume ne la priſt, & ne fiſt la guerre à ſon fils, il aima mieux la donner à ce ieune homme, en qui il s'aſſeuroit & confioit du tout, comme eſtant ſa crea-

ture; d'autant mesme qu'estant estranger, il n'auroit aucune pretention à l'Estat.

Apres la mort du pere, le ieune Prince estant deuenu Roy paisible, le ieune Seigneur mestif se rendoit tous les iours plus braue & plus galand, & estoit aymé & honoré du peuple & de tous les estrangers. Il estoit Amiral ou *Vellanas*, & l'vn des six anciens ou *Mouscoulis*, & Capitaine d'vne compagnie, qu'ils nomment *Sardare.* Or voyant que le Roy n'estoit pas guerrier ny adonné aux armes, & que luy estoit grandement estimé pour sa valeur, il entra en vne telle presomption, qu'il commençoit à mespriser le Roy & à ne s'en soucier pas beaucoup. Le Roy ayant quelque ialousie de cela, & craignant qu'auec cette faueur & bien-veillance du monde, il ne luy prist fantaisie de le deposseder, il se resolut auec le Conseil des siens, de le faire mourir, plustost que de courir fortune d'vn plus grand inconuenient. Il eut beaucoup de peine à se resoudre à cela, tant pour l'amitié qu'il luy portoit, que pour la grande recommandation que son pere luy en auoit fait en mourant, aussi parce qu'il auoit espousé sa cousine germaine. Toutefois nonobstant tout cela, il continua son dessein, sur les aduis mesmes qu'on luy donnoit tous les iours, que cet homme traittoit secretement auec les Portugais, pour les rendre maistres de cet Estat & s'en faire luy-mesme Roy sous eux. Luy d'autre costé ne manqua pas d'aduis de la mauuaise volonté du Roy en son endroit, de sorte qu'il se fust fort bien sauué s'il eust voulu, mais il n'en tint compte, disant qu'il estoit innocent de ce dont on l'accusoit. Surquoy vn iour le Roy l'enuoyant querir à heure induë, il se douta bien qu'il alloit mal pour luy, mais il ne laissa pas d'y aller pour cela; aussi n'estoit-il plus temps de s'en desdire: & estant arriué en vne grande salle du palais, où le Roy estant assis l'attendoit auec tous ses Seigneurs & ses gardes, il fit vne grande reuerence au Roy, qui le salua aussi, & luy dit qu'il s'assist en sa place. Ce qu'ayant fait, à l'instant des hommes sortirent de derriere vne tapisserie auec des cordes & des armes, qui le saisirent & le lierent, & le trainans contre terre, le menerent iusqu'au bord de la mer à enuiron mille pas de là, & l'ayans mis en vne barque le tuërent, puis ietterent le corps en la mer. Sa femme ayant sceu cela, elle en eut vne telle douleur & vn tel regret, qu'elle fut plus

Mort miserable de ce Mestif.

de deux ans depuis ſans vouloir voir le Roy ny les Reines, ny meſme aller au Palais. Il laiſſa vn fils qui eſtoit âgé de 15. ans quand ie ſortis des Maldiues, & qui ne reſſembloit point aux Indiens, car il eſtoit blanc comme ceux de deçà. Voila quelle fut la fin de ce pauure Seigneur, qui eſt vn exemple pour tous eſtrangers qui ſe veulent trop eſleuer hors de leur païs en ces lieux-là, & ailleurs.

Coniuration contre le Roy & comment punie.

Quelque temps apres que ce Roy eut perdu ſon pere, il traita fort mal la femme qu'il auoit laiſſée, qui eſtoit ſa belle mere, nommée *Manaye Quilague*, que ſon pere luy auoit extremement recommandée en mourant, dequoy elle indignée reſolut de s'en venger. Elle auoit vn frere qui eſtoit l'vn des Capitaines du Royaume, fort riche & fort vaillant, nommé *Pammedery Calogue*, & qui auoit vn fils fort gentil, qui depuis fut l'vn de mes plus grands amis. Cette femme donc & ſon frere conſpirerent la mort du Roy, ayans deſſein de faire ce ieune fils Roy, & ſon pere Lieutenant general, & tout le reſte de l'Eſtat diuiſé entre ceux qui eſtoient de la faction. Mais ils furent deſcouuerts en leur entrepriſe, & le Roy les ayant fait prendre, il les miſt auſſi toſt entre les mains de la iuſtice, iurant qu'il ne leur feroit aucune grace de ce qu'elle ordonneroit. Ils eurent tous les poings coupez, & ce frere le premier, puis ils furent enuoyez en exil à *Souadou*. Quant à la belle-mere, elle fut toute pillée, comme auſſi ſon frere, & elle-meſme tourmentée pour enſeigner les treſors. Voila le peu d'aſſeurance qu'il y auoit en cet Eſtat du Roy des Maldiues; car tous les iours ce n'eſtoient que trahiſons & attentats contre luy, & le butin demeure au plus fort.

Autre reuolte.

Gouradou iſle.

Il y eut depuis vne autre reuolte, qui dura fort long-temps, lors que l'on fit quitter l'iſle de Malé à ce Roy, qui fut contraint de ſe retirer en vne autre nommée *Gouradou* à dix lieuës de là. Cette reuolte arriua par vn grand Seigneur du pays nommé *Parenae tacourou*, qui auoit vn bon nombre de galeres & de grandes barques, auec quoy il pilloit & rauageoit toutes les iſles où il moüilloit l'ancre. Le Roy ſe tenoit lors en cette iſle de Gouradou, à cauſe qu'il n'y a qu'vne petite entrée fort difficile, & qu'il faut auoir vn bon & expert pilote pour en ſçauoir le paſſage. Ce Seigneur donc deuint ſi fort & ſi puiſſant, que par tout où il deſcendoit en terre, il ſe faiſoit

soit porter sur la teste vn parasol blanc ; qu'ils appellent *ou du ad*, qui est vne marque de Royauté, & en tout le reste il se faisoit seruir & obeyr comme Roy, departant & donnant à tous ses gens les charges & estats du Royaume. Mais le Roy ayant enuoyé contre luy beaucoup de vaisseaux & de gens de guerre, enfin il fut attrapé : car ie diray en passant, que ce Roy n'alloit iamais à la guerre, mais y enuoyoit, & il n'estoit pas vaillant comme son pere, qui y alloit tousiours luy-mesme, & aussitost qu'il entendoit que quelqu'vn vouloit branler, il ne luy donnoit pas le temps, mais l'expedioit incontinent.

Quant à ce Seigneur reuolté, la cause de sa prise fut que ses galeres estant vers le Sud de ses isles, les courans qui portoient alors à l'Est, emporterent la meilleure de ses galeres à Achen en Sumatra, & ainsi le reste demeura tellement affoibly, que tout fut pris, les hommes tuez la pluspart, auec leur Chef, & ceux qui resterent eurent seulement le poing coupé, puis enuoyez en exil. Car leur loy porte que ceux qui ont conspiré contre leur Prince, & attenté à sa personne, ayent le poing droit coupé. De ceux qui furent emportez à Achen, il y en eut quelques-vns qui reuindrent depuis, à qui le Roy fit grace & leur pardonna.

Pour le regard de ces courans dont ie viens de parler, ils durent six mois entiers: Que si vn vaisseau se trouue lors au bout de ces isles vers le Nord, il en a bon marché ; car il n'est pour lors porté que vers la coste de l'Inde à Cochin, ou ailleurs cent cinquante lieuës prés, ou bien le long de ces isles qui suiuent cette coste. Mais ceux qui ne peuuent attraper l'isle de Ceylan, ils sont emportez iusques à Sumatra, qui en est prés de 500. lieuës. Et si le mal-heur veut que ces courans les emportent sur la fin des *Monsons* ou Saisons (quand le courant les emporte, ils appellent cela *Behigue*) & qu'auparauant qu'ils ayent pris terre quelque part, les autres courans les viennent surprendre, comme il arriue souuent, infailliblement ils se perdent, ainsi que i'en ay veu grand nombre de cette façon ; d'autant que s'attendans de prendre terre tous les soirs, ils ne font aucunes prouisions d'eau ou autres choses. Que si les courans les emportent à l'Oüest, ils vont droit en la coste d'Arabie, où il y a bien plus loin qu'à Sumatra, mais le plus souuent ils sont perdus & morts auant que d'y estre. Ie vis vn iour vn batteau

Courans d'Inde.

qui fut emporté de cette coste-là par les courans, & estant déja fort éloigné, soudain les courans changerent & le rapporterent esdites isles, mais la pluspart des hommes de dedans estoient morts, & le reste n'auoit que la peau & les os, à cause de la grande necessité qu'ils auoient euë.

Quant à l'isle de Gouradou, dont i'ay fait mention cy-dessus, i'y fus vn iour, & i'y vis le mast & le gouuernail du nauire qui se perdit là, où estoit la Reine estrangere, qui mourut en mal d'enfant, lors que i'estois prés du Roy. L'on me dit lors que c'estoit le nauire le plus riche qu'il estoit possible de voir. Il y auoit dedans quelque cinq cens personnes, hommes, femmes & enfans; car les Indiens apportent la pluspart tout leur mesnage sur la mer auec eux. Ces cinq cens personnes furent presque toutes noyées, & il n'en resta qu'enuiron cent qui se sauuerent. Le pere & la mere de cette Reine entre-autres y perirent: le nauire estoit à eux, & elle n'estoit lors qu'vn enfant qui fut sauuée par hazard. Ce nauire venoit de la Sonde, chargé de toutes sortes d'espiceries, & d'autres marchandises de la Chine & de la Sonde. A voir seulement le mast de ce vaisseau, ie le iugeois le plus grand que i'eusse iamais veu. Car ce mast estoit plus long & plus gros que ceux des Caraques de Portugal; & le Roy des Maldiues fit faire vne loge exprés de la longueur de ce mast pour le conseruer par admiration. Ie vis aussi le bout d'vn autre mast, & vne hune beaucoup plus grande que celles de Portugal: ce qui me fait croire qu'aux Indes il se fait de plus grands vaisseaux & de meilleure matiere qu'en Portugal, ny mesme qu'en tout le reste du monde. Les plus grands nauires viennent de la coste d'Arabie, de Perse & de Mogor, & il s'en voit où il y a iusqu'à deux mille personnes dedans. Ils ne font pas tant de ponts à leurs nauires que nous; car ils n'en font qu'vn, qui est le tillac, & en tout le bas il n'y en a point, ny entre-deux; pour leur eau ils ne la mettent que dans des pippes & dans des vases comme nous faisons, mais aux deux costez du grand mast, qui prend du haud en bas, ils font deux manieres de cisternes de bois bien ioinctes & bien closes, de sorte que l'eau y est fort bien retenuë, & il n'y a que des trous à puiser de l'eau comme dans vn puits. Cela est capable de tenir beaucoup plus d'eau que nos pippes, & si il ne tient pas tant de place. Mais ie trouue nostre inuention de pippes bien meil-

Naufrage de nauire.

Façon des nauires des Indes.

leure pour vne raiſon, qui eſt que s'il arriue quelque accident à ces ciſternes, ils perdent toute leur eau à la fois, ce qui ne nous arriue pas, car ſi c'eſt vn coup de canon, tout ce qu'il peut faire c'eſt de perdre vne pippe ou deux; ou s'il y en a quelqu'vne mauuaiſe, elles ne le ſont pas toutes. Enfin dans toute l'Inde ils n'ont point noſtre inuention des pippes, mais ils vſent ſeulement de iarres les plus belles, les mieux vernies & les mieux façonnées que i'aye veu ailleurs. Il y en a qui tiennent autant qu'vne pippe & plus. Elles ſe font au Royaume de *Martabane*, d'où on les apporte, & d'où elles prennent leur nom par toute l'Inde. L'eau ne ſe gaſte & ne ſe corrompt iamais là dedans, & elles ſe ferment auec la clef.

Mais à propos de ce nauire de la Reine qui ſe perdit en l'iſle de Gouradou, dont i'ay parlé cy-deſſus, ie veux dire ce qui arriua lors que i'eſtois en ce païs-là à vn honneſte, riche & iudicieux Marchand de Bengale, qui s'appelloit *Mouhamede Caca*, & ſa femme auſſi eſtrangere, fort belle & blanche ſelon ces quartiers-là. Elle s'appelloit *Canboé Boubou*; *Canboé* eſtoit ſon nom propre en langue Bengale, & *Boubou* veut dire, Mademoiſelle. Ils ſe perdirent tous deux auec cette Reine, & ils eſtoient ſes eſclaues, eſtans aagez d'enuiron trente ans, & ils n'auoient point d'enfans. Cette Reine les aimoit en ſorte qu'elle les fiſt Intendans de ſa maiſon, & elle n'auoit confiance qu'en eux, d'autant qu'ils auoient eſté à elle dés leur ieuneſſe: ſi bien qu'ils paruindrent à vne merueilleuſe richeſſe, credit & faueur auprés de leur Maieſté: Mais ſi-toſt que leur bonne Maiſtreſſe fut morte, comme i'ay dit, tout le mal-heur & tout le deſaſtre leur arriua en ſuitte. C'eſtoit le meilleur meſnage du monde, le mieux accordant, & qui s'aimoient le plus; mais il arriua de mauuaiſe fortune pour eux, que leur maiſon eſtoit ioignant la banqueſalle ou le logis du facteur du Roy Chreſtien de Goa, qui y en a touſiours vn en ces iſles. Ce facteur eſtoit de Cochin, de race de Canarins Gentils, mais baptiſé & naturaliſé Portugais, d'habits & de mœurs. Il fut baptiſé eſtant petit, & il auoit femme & enfans à Cochin, & s'appelloit Simon Rodrigue, aagé pour lors d'enuiron vingt-ſept ans. La couſtume eſt de ne pas laiſſer là ces Commis ou Facteurs, quand ils ſont Chreſtiens,

Accidens arriuez à vn marchand.

plus d'vn an ou deux, pour venir rendre ce qu'ils doiuent à l'Eglise, à cause qu'en ces isles, il n'y a aucun exercice de Religion Chrestienne. Mais cettuy-cy ne voulut pas s'en retourner si tost, & il demeura là quatre ans, où il aprist fort bien la langue & les mœurs du pays, se faisant tellement aimer du Roy & de tous ceux du pays, que bien qu'on l'eust mandé & qu'on eust enuoyé trois autres Commis l'vn apres l'autre pour luy succeder, toutefois il fit si bien par presens enuers le Roy qu'il ne bougea, & en ayant esté escrit au Roy mesme, il fit response qu'il ne le retenoit pas: mais aussi qu'il ne le pouuoit ny ne le deuoit forcer de s'en aller, s'il ne le vouloit. Ce Commis donc & la femme de ce marchand estant voisins, se prinrent en telle amitié que rien plus, & ils iouyssoient aisement de leurs amours, à cause que le marchand alloit souuent dehors en marchandise.

Cela continua ainsi l'espace de deux ans sans estre découuerts: Mais enfin le mary en estant auerty, & s'en estant asseuré du tout par le moyen de quelques espions, il se resolut d'en auoir sa raison; & pour paruenir plus aisement à son dessein, il fit semblant de s'en aller dehors pour quinze iours, selon sa coustume, & ayant fait fort bien accommoder vne barque, prit congé de sa femme, en luy recommandant toutes ses affaires, & il partit. Mais la nuit estant venuë, il remit pied à terre, & sur les onze heures du soir, ou enuiron, il s'en alla droit à son logis en la chambre de sa femme, & ne la trouuant point dans son lit, s'en alla droit au palais trouuer le Roy, qui ne se couchoit iamais qu'apres minuit. Le premier homme qu'il rencontra, ce fut le Maistre des galeres & de tous les vaisseaux du Roy, qui estoit intime amy en apparence de ce Commis, & toutefois pour monstrer le peu de foy qu'il y a en ces peuples, ce fut le premier qui fut prest à en donner aduis au Roy, & à assister le marchand à en faire l'execution, comme vous verrez cy-apres.

Infidelité.

Ce mary estant donc introduit vers le Roy, il luy fit sa plainte, de ce que sa femme estoit couchée auec vn Chrestien, qu'ils appellent *Caparou*, & que luy & sa femme estoient Mahometans, qu'ils nomment *Mousseliman*, c'est à dire fideles, & qu'il pleust à sa Maiesté de luy en faire faire iustice. Le Roy ayant entendu cela, donna charge à ce maistre des Galeres de prendre douze soldats du corps de garde, & de tuer l'autre, puis

ietter le corps en la mer. Sur cela la maiſon fut inueſtie, & l'on frappa à la porte pour faire ouurir, dequoy le pauure Commis eſtant eſtonné, il n'en voulut rien faire; toutefois ſe fiant en l'amitié que luy portoit le Roy, & à ce Maiſtre auſſi qui luy crioit qu'il ouuriſt en toute aſſeurance, il fut ſi mal-auiſé d'ouurir la porte, & ſe iettant à genoux deuant luy, le prioit de luy ſauuer la vie; mais l'autre fut le premier à le frapper, & il fut tué ſur la place, dequoy pluſieurs qui luy deuoient de l'argent furent bien aiſes, & le Roy meſme qui deſiroit auoir ſes richeſſes, qui eſtoient grandes, & qu'il ſaiſit auſſi. Les Portugais auſſi n'en furent pas marris, & de-là en auant il fut aduiſé que les facteurs ne viendroient plus de Cochin, mais qu'ils ſeroient des iſles meſmes. Ce pauure miſerable ayant eſté ainſi maſſacré, le mary s'en alla droit à ſa femme pour luy en faire autant, mais il en fut empeſché à toute peine, & elle fut miſe en priſon, pour en eſtre par apres fait iuſtice. Du commencement on eſtoit d'auis de la noyer; toutefois voyant que l'homme eſtoit mort, & que l'on auoit ſon bien, on ſe contenta de la punir ſeulement comme on fait les autres ſurpris en adultere & en paillardiſe, & meſme vn peu plus rigoureuſement. Quant au mary il ne la voulut iamais voir depuis, & il ſe remaria à vne ieune fille du pays, comme ie diray cy-apres, & ce qui en arriua. Adulteres punis.

Mais pour reuenir au Roy des Maldiues, quelques années apres la mort de ſon pere, il deuint amoureux d'vne femme mariée, la plus belle & la plus blanche de tout le pays, & il quitta ſa premiere femme, que ſon pere luy auoit fait eſpouſer, pour prendre cette-cy, qui auoit trois filles auſſi belles qu'elle, & qui furent mariées à des Princes & grands Seigneurs. I'ay veu pluſieurs fois ſon bras, qu'elle nous monſtroit par galanterie, & qui eſtoit auſſi blanc que celuy des plus belles & des plus blanches de ce pays-cy. Son mary eſtoit Pilote, & le plus entendu en cette ſcience & au trafic qui fuſt en tout le pays: & il auoit de grands moyens. Le Roy & cette femme s'aimoient fort, & ſon intention eſtoit de l'eſpouſer, de ſorte qu'elle taſchoit tous les iours de perſuader ſon mary qu'il la vouluſt quitter; mais il n'en vouloit rien faire; dequoy eſtant indignée, elle conſeilla au Roy de le faire mourir, à quoy pour l'amour d'elle il ſe reſolut, & l'ayant vn iour enuoyé querir, pour le fai- Mariage du Roy.

re discourir de la nauigation sur vne carte à la mode du pays; l'autre y estant allé, comme il se baissoit, le Roy luy donna vn coup de cousteau, pensant luy planter dans le ventre; mais l'autre leuant la main pour parer le coup, il se le porta droit dans l'œil, qu'il eut creué, & il n'eut point d'autre mal; car ie l'ay veu plusieurs fois depuis, & il estoit homme fort accostable. Ce fut luy qui me dit des nouuelles de nostre Maistre & de nos gens qui s'estoient sauuez de l'isle de Pouladou, & qu'il les auoit veus les fers aux pieds. Enfin pour reuenir à cette femme, elle fit tant que le Roy l'espousa: Mais apres auoir demeuré quelque temps ensemble, il deuint amoureux de celle qui estoit la grande Reine lors que nous y estions, de sorte qu'il commença à s'ennuyer bien fort de l'autre, qui à la verité estoit la plus impudique du monde; car elle s'addonnoit indifferemment à toutes sortes d'hommes, esclaues & autres. Toutefois cela ne fut pas la seule cause pourquoy le Roy la quitta.

Le Roy auoit deux neueux freres, dont l'aisné estoit marié à vne ieune Dame la plus riche de toutes ces isles, & qui estoit petite fille de celuy qui estoit superieur du pays lors que les Portugais y commandoient. Elle estoit aussi sœur du Prince qui vint en nostre nauire, dequoy le Roy se fascha tant qu'il luy donna vn soufflet, comme i'ay dit cy-dessus. Cette Dame estoit biẽ noble, ieune & belle, ce qui fut cause que le Roy s'en amouracha ainsi, mais le mal fut que son mary ne la vouloit pas quitter, ny elle encore moins son mary; car elle ne desiroit aucunement d'estre Reine, mais elle aimoit mieux sa premiere condition & la liberté. Le mary & la femme donc sçachãs l'intention du Roy, se resolurent de s'enfuir dans vne barque, auec vn petit frere qui depuis mourut auec le Roy, comme ie diray cy-apres. Mais ils ne sceurent si bien faire, que par mal-heur ils ne fussent surpris comme ils s'en vouloient aller, & les galeres du Roy les prirent & les ramenerent à Malé, où le pauure mary fut contraint de quitter sa femme, dont de regret il fut vn an entier sans sortir de son logis, & il mourut ainsi. Pour la ieune Dame ce fut bien aussi contre sa volonté, ainsi qu'elle monstra bien depuis, n'ayant iamais porté d'amitié à ce Roy, mais ayant tousiours eu d'autres amis.

Autre mariage.

Au reste le Roy auant que de l'espouser, fut contraint de laisser l'autre, qui ne le vouloit quitter en aucune sorte, car là il faut que la separation se fasse d'vne mutuelle volonté & consentement, ou bien que l'homme donne la dot à sa femme, & lors il la peut quitter, veuille ou non, mais cela est deshonorable & scandaleux à la femme qui le prend. Ce Roy en fit ainsi à l'endroit de cette premiere Reine, car il luy donna son dot ou rang, & il la quitta, & se maria à l'autre. Cette premiere demeura sans estre mariée du depuis, d'autant que le Roy ne luy donna pas permission de le faire, & sans cela aucun n'eust osé l'espouser; car pour son premier mary il ne luy parla iamais depuis, encore qu'ils eussent trois filles d'eux deux. Le Roy aima fort ce mary, & luy fit beaucoup de bien. Cette femme estoit fort superbe en habits, en perles & en pierreries, & le Roy luy auoit donné vn beau logis dans l'isle, où elle demeuroit, & où elle viuoit en sa liberté de toutes choses, horsmis de se remarier. Elle passoit ioyeusement le temps, & elle estoit fort visitée, ayant vn tres-grand nombre de seruiteurs & d'esclaues. Quant à l'autre, le Roy ne la quitta iamais depuis, & quand il se perdit, elle estoit encore auec luy, & deux autres estrangeres, mais elle demeura tousiours auec vn regret de son premier mary, qui estoit comme premier Prince du sang, & Lieutenant general sur toute la gendarmerie. Ce Roy estant venu sur l'aage, comme il vit qu'il n'auoit sceu esleuer des enfans du commencement, & que ceux qu'il pourroit auoir alors seroient petits quand il viendroit à mourir, & partant suiets à estre delaissez & à n'auoir pas ce qui leur appartiendroit, il se resolut de n'en auoir plus du tout: De sorte qu'estant-là, i'oüis dire qu'il y auoit quatre ou cinq ans qu'il n'auoit eu la compagnie de cette grande Reine, d'autant qu'elle estoit fort feconde, & qu'elle auoit eu vn fils & vne fille de luy, qui moururent à l'aage de six à sept ans: & toutefois ils ne font pas de conscience parmy eux de faire mourir le fruit au ventre de la femme, estimans qu'ils sont aussi heureux de cette sorte, que s'ils venoient au monde. Mais les Reines ne se soucioient pas beaucoup de ce que le Roy ne les alloit point voir: Car elles ne manquoient pas d'amis, qui les visitoient quand il leur plaisoit.

Separation de mariage, cõment se fait.

Mais pour reuenir à ce marchand de Bengale qui ne voulut plus reprendre sa femme, comme i'ay dit cy-dessus, il se remaria à vne autre, qui estoit estimée la plus belle de toutes ces isles, & à la verité elle n'en deuoit gueres à celles de ces quartiers, sinon qu'elle n'auoit pas le tein du tout si blanc. Elle n'auoit que dix-huit ou vingt ans, & il la prit pour sa beauté seulement; car elle n'estoit ny noble ny riche, mais il auoit assez de moyens pour tous deux. Mais vn second malheur pour luy voulut que demeurant proche du palais Royal, aussi-tost que le Roy vit cette femme, il en deuint extremement amoureux, & fit si bien qu'il en ioüit, mesme il la fit quitter par force à son mary, qu'il fit menacer de le faire ietter dans la mer, s'il n'y vouloit consentir: De sorte que le pauure homme fut contraint de la quitter auec tous les regrets du monde; & trois mois auant le grand desastre des Maldiues, ce Roy l'espousa, à cause que le Pandiare luy dit, que pour décharger sa conscience, il valoit mieux se marier auec elle, que de demeurer au peché où il estoit. Voila les malheurs qui arriuerent coup sur coup à ce pauure Marchand, & qui n'eussent pas esté, sans la mort de sa bo nne Maistresse.

CHAPITRE XIX.

Du temps auquel les Maldiues ont esté peuplées, & de plusieurs autres choses memorables qui sont arriuées en ces isles & aux enuirons, pendant le seiour de l'Autheur en icelles. D'vn nauire de Tananer, de la fortune d'vn Capitaine Malabare prés le Roy des Maldiues, & de sa fin malheureuse; & des aduantures du Neveu & du Beau-frere du Roy.

AYant parlé de l'Estat des Maldiues, & de ce qui y estoit arriué de plus remarquable auant que la fortune nous y eût iettez, ie diray maintenant les choses les plus singulieres & les plus memorables qui se sont faites là & aux enuirons, pendant cinq années que i'y ay demeuré. Mais auant cela, ie ne veux pas oublier de dire ce que i'ay appris estant parmy ces Insulaires de la premiere habitation & du peuplement des Maldiues, & du changement de la Religion de ses habitans.

Ils tiennent donc que les Maldiues n'ont commencé à estre habitées que depuis enuiron quatre cens ans, & que les premiers qui y allerent & qui les peuplerent furent (comme i'ay desia dit en passant, les Cingalles de l'isle de Ceylan, qui n'en est gueres éloignée, & qui estoiẽt idolatres, mais qui ont depuis changé de Religion, & il y a enuiron 150. ans, ou deux cens ans au plus qu'ils receurent le Mahometisme par le moyen de la nauigation des Mores & des Arabes, qui trafiquans par toutes les terres fermes & les isles de l'Inde Orientale, y porterent aussi leur loy, qui est demeurée depuis en la pluspart de ces lieux-là, & il y a apparence que ce fut lors que les Tartares, qui estendoient leur domination par tout l'Orient & iusques à ces isles, furent infectez de cette maudite & fausse doctrine de Mahomet, qui a gasté les trois parties du monde. Ceux des Maldiues ont tousiours depuis retenu cette loy iusqu'à present, comme i'ay monstré amplement en traittant de leur religion & de leurs ceremonies.

Ceux de Ceylans peuplerent les Maldiues.

Pour venir donc à ce qui est arriué de mon temps en ces isles, & dont ie puis porter vn bon & vn suffisant tesmoignage, pour l'auoir veu ou pour l'auoir sceu de bonne part :

Ie commenceray par ce qui arriva à vn navire de Tananor, qui estoit venu là pour trafiquer enuiron vn an apres nostre arriuée en ces isles. Ce nauire estoit du port d'enuiron 500. tonneaux, & il appartenoit au Roy de Tananor, qui est vn Royaume situé entre Calicut & Cochin. Ce Roy estoit gentil & de race de Naïres. Il pouuoit y auoir dans ce Nauire quelques cinq ou six cens hommes bien armez & de bons soldats Malabares, & ils estoient venus là pour trafiquer : leur principale charge estoit de ris, auec quantité d'autres marchandises & denrées, comme poivre, arequa (qui est ce qu'ils mangent auec le bettel) cotton, beurre, huiles pour se frotter le corps apres qu'ils se sont lauez ; quantité de toiles blanches de cotton, de poterie, & vstenciles de fer & de cuiure ; de sorte qu'il estoit fort riche, & ils auoient dessein de troquer tout cela auec des marchandises du païs. Mais le Roy des Maldiues ne leur voulut pas permettre de s'arrester à la rade de l'isle de Malé plus de trois iours, & les enuoya moüiller l'ancre en vne isle nommée *Bandos*, où i'auois esté malade, éloignée enuiron de deux lieuës de l'isle de Malé vers le Nort. La cause de cela

Nauire de Tananor & sa fortune.

fut qu'il craignoit qu'ils ne luy fissent quelque trahison & quelque surprise. Il faisoit bon voir descendre ces gens de leur vaisseau en bataille, tous bien armez & de bonne façon, sains & dispots. Mais ils ne furent pas là deux mois, qu'ils se mouroient tous de la fievre, encore que l'air & les eaux de cette isle de Bandos fussent meilleures qu'à Malé. La plufpart des hommes demeurerent en l'isle de Malé, & toute la Marchandise y fut mise en des celiers & des banquesalles que l'on fait exprés. Ils demeurerent six mois & plus à debiter, à vendre, & à charger leur nauire; mais durant ce temps-là la fieure de ces isles les mania si rudement, qu'ils ne restoient pas plus de cent en vie, & encore bien foibles, de sorte qu'ils furent contraints de faire vn autre equipage d'hommes de ces isles pour ramener leur nauire à Tananor. Ce fut vn Pilote de ces isles fort experimenté qui les auoit menez-là, dont ils luy en sceurent fort mauuais gré, disans qu'il les y auoit fait venir exprés pour faire son Roy heritier de toutes leurs richesses. Ils perdirent là le principal de leurs Capitaines, qu'ils regrettoient fort. La coustume est que quand le Capitaine ou le maistre d'vn nauire meurt là, le nauire & la marchandise est au Roy qui s'en saisit: mais il n'en fit pas ainsi de cettui-cy, à cause qu'il estoit au Roy de Tananor.

Pour le regard de la marchandise particuliere qui appartenoit à ce defunct Capitaine, elle ne fut point prise par le Roy, encore qu'elle luy appartinst; mais ce fut pour vn tel sujet. C'est que ce Capitaine auoit amené auec luy son fils ieune homme de 25. ans nommé *Houssain Caca*, qui estoit le plus braue soldat, le plus adroit, de la plus belle taille, & le plus expert tireur d'armes qui fut en toute la coste de Malabar. Or le Roy desirant qu'il demeurast auec luy, il le fit pratiquer auec beaucoup de belles promesses, dequoy le ieune homme fut content, tant afin de sauuer sa marchandise, qu'en ce faisant le Roy luy donnoit toute, qu'à l'occasion d'vn differend qu'il auoit auec le second Capitaine du nauire qui y commandoit lors: & de fait le Roy luy fit rendre toute la marchandise qui estoit à luy là dedans, dont il n'eust sceu auoir raison autrement: outre que demeurant là, il restoit heritier de toute la marchandise de son pere qu'il eust eu à partager auec ses autres freres retournãt en son païs; & puis il eust fallu acquiter la plus-

part de ce que ſondit pere y auoit pris à credit. Il fut donc bien venu & eſtimé prés du Roy, qui d'abord luy donna vne grande dignité, qui eſt de Maiſtre tireur d'armes, qu'ils appellent *Eſdru*, l'vn des plus honorables offices du païs, & qui requiert vne grande capacité & vn grand merite. Il n'y en auoit qu'vn prés du Roy en ces iſles, qui eſtoit grand Seigneur, comme ils les tiennent pour tels entre les nobles & les ſoldats, tant eſdites iſles qu'en la terre ferme. Mais cette charge fut cauſe de la mort de ce ieune homme, à cauſe de la ialouſie qui ſe mit entre luy & le maiſtre ancien, qui eſtoit naturel du païs, fils de maiſtre, & fort reſpecté de tous les Seigneurs & ſoldats. Maiſtre d'armes.

Or il n'y a point entr'eux de plus grãd deshõneur & note d'infamie que de perdre le reſpect aupres de ſon maiſtre. Et dautant qu'ils ont les armes en grand honneur, ils eſtiment les maiſtres d'armes plus que tous les autres, & ils les mettent au rang des Princes & des Seigneurs; car ils monſtrent au Roy & au premier Prince. Auparauant il n'y auoit qu'vne academie, & quand ce noǔueau maiſtre fut venu il y en eut deux, & lors pluſieurs de toutes qualitez quitterent l'ancien pour prendre ce noǔueau, qui ſçauoit tirer des armes à la mode des Naïres & des Malabares, qui eſt la plus eſtimée aux Indes. Or le Roy pour le faire reconnoiſtre en cette qualité de maiſtre, luy donna en la preſence de toute ſa Cour vn braſſelet, qu'il luy mit au bras droit luy-meſme, ce qui eſt la marque de cette dignité. Ce braſſelet eſtoit d'vn chaiſnon d'or, auec des boutons de meſme ronds & creux par dedans, où eſtoit le carectere & le chiffre du Roy eſcrit en papier.

Ces deux maiſtres eſtant donc en ialouſie l'vn de l'autre, il arriua qu'vn iour de grande feſte, comme nous eſt Paſques, apres le diſner, ſelon la couſtume, tous les Princes, Seigneurs, Gentils-hommes & ſoldats allerent au Palais du Roy pour ioüer & tirer les vns contre les autres, & ſe donner des défis, où l'on voit ceux qui ſont les plus adroits aux armes. Cela dure trois iours durant. Ces deux maiſtres eſtoient chacun de ſon coſté auec tous leurs eſcoliers prés d'eux, qui alloient les vns contre les autres. L'ancien auoit plus d'eſcoliers & de faueur que l'autre, il fit dreſſer vne querelle d'Alleman par vn de ſes eſcoliers contre vn des ſiens, car là c'eſt s'attaquer au maiſtre que de s'en prendre à ſon eſcolier: de ſorte qu'il y eut

vne grande meslée de part & d'autre, & quelques soldats mesme blessez. Le Roy en ayant esté aduerty, voulut sçauoir qui auoit le tort, & ayant sçeu que c'estoit l'ancien, il luy en fit vne grande reprimende, & dit tout haut que le premier d'eux qui feroit le mutin, il luy feroit coupper le poing, comme il faisoit assez souuent pour bien peu de chose quand il estoit en colere : & pour les deux maistres il leur commanda de viure en paix ensemble eux & leurs escoliers. Cependant l'amitié que le Roy portoit à ce nouueau maistre croissoit toûjours, en sorte qu'il luy donna tous les titres de grandeur & de seigneurie qu'il pouuoit confier au plus grand de son Royaume, entr'autres celuy de *Darade Tacourou*, comme qui diroit icy Comte ou Duc: Mesme il luy fit changer son premier nom Malabare, ce qu'il fit crier par toute l'isle, comme c'est la coustume, & le fit Capitaine d'vne compagnie, le faisant marcher au pair auec tous les plus grands, qui en conceurent vne telle enuie qu'ils se resolurent tous auec cét ancien maître, de le faire mourir en quelque sorte que ce fust. A la verité cét homme ne sçeut pas bien conduire sa fortune, mais il en abusoit, en prenant ordinairement querelle auec les principaux, & mesme contre les plus grands de ces isles: mais le Roy le supportoit en tout & par tout. Il prenoit telles femmes en mariage qu'il luy plaisoit, & elles s'estimoient toutes fort honorées d'estre mariées auec luy, tant pour le merite de sa personne, que pour sa dignité & sa grande faueur auprés du Roy. Ce qui l'appuyoit encore dauantage, c'est qu'il auoit pour camarade & pour escolier le beau frere du Roy & frere de la grande Reine, dont i'ay parlé assez souuent. Ils se portoient vne telle amitié, qu'enfin cela fut cause de son mal-heur. Car au bout de deux ans, ou enuiron que dura sa faueur, ils prirent vne resolution ensemble de s'en aller, & luy pour mieux couurir son entreprise, se maria auec vne veuue du grand Pandiare, qui demeuroit au bout des isles vers le Sud en l'Atollon nommé *Souadou*. Sur cette occasion il prit sujet de sortir de l'isle de Malé : Mais il n'en fut pas plûtost party, que ses ennemis pensans auoir tout gagné, en allerent aduertir le Roy, luy donnans à entendre l'entreprise qu'il auoit faite auec ce Prince. Sur cela le Roy par le conseil des principaux, qui sont les six Mouscoulis, enuoya vn Capitaine auec quarante soldats

dans vne barque pour le ramener, mais auec commandement de ne luy faire aucun autre mal : mais tous les principaux d'au-pres du ROY, & entr'autres le maiſtre ancien les aduertirent ſecrettement qu'ils le tuaſſent, & qu'ils diſſent qu'il s'eſtoit mis en deffence contr'eux, & qu'apres ils feroient bien leur paix auec le ROY : Ce qu'ils executerent, & l'ayans trouué ſans armes, de premier abord ils le tuerent & rapporterent au Roy qu'ils auoient eſté forcez de le faire, dautant qu'il ne s'e-ſtoit point voulu rendre à ſon commandement. Le Roy en fut fort faſché, mais enfin il n'en fut autre choſe.

Ayant parlé de la fortune de cet eſtranger, ie diray mainnant ce que i'ay veu arriuer à quelques Princes du pays. Lors que nous arriuaſmes és Maldiues, le Roy n'auoit point d'enfans, mais ſeulement vn neueu aagé de 22. ans nommé *Ibraim Callane*, comme luy, & qui luy deuoit ſucceder. Il eſtoit pour lors diſgracié & abſent de la Cour, parce qu'il eſtoit allé en Arabie ſans le congé & le conſentement du Roy, & auant que s'en aller auoit pillé quelques-vnes de ces iſles. Trois ans apres noſtre venuë il reuint, & n'oſa pas venir du premier coup à Malé, pour la crainte qu'il auoit du Roy, qui eut auſſitoſt aduis que ſon neueu eſtoit arriué en quelques iſles qui luy appartenoient vers le Nort, & qu'il y eſtoit marié ; dont il fut fort ioyeux : car il l'aimoit & le tenoit comme ſon fils. Mais on luy donnoit chaque iour de faux aduis que ce neveu auoit deſſein d'entreprendre contre luy, & cela venoit de ſes mal-veillans & de quelques flateurs dont cette Cour là eſtoit fort remplie. Nonobſtant cela, le Roy ne laiſſa pas de l'enuoyer querir auec vne galere armée, & luy qui eſtoit innocent ne fit aucun refus de venir trouuer le ROY, auec ſeulement dix ou douze ſoldats domeſtiques, & quelques ſeruiteurs & eſclaues. Mais ſi toſt qu'il fut arriué en Cour, tous ſes ſoldats furent mis en priſon, les pieds paſſez entre deux pieces de bois, où il y a des trous, qui eſt la façon dont ils vſent pour les priſonniers. (Ils ſe ſeruent auſſi de chaiſnes & de fers à cet effet) Pour luy il n'eut aucun mal, ſinon qu'il fut plus de deux mois ſans voir le Roy, & ſi il venoit tous les iours au palais du Roy s'aſſoir en des lieux faits expres pour ſeoir le monde. L'vne des Reines, la premiere venuë, luy enuoyoit ſeulement vne feuille de bettel, qui eſtoit vn grand honneur, & le ſeul qu'il pouuoit eſ-

Neveu du Roy & ſa fortune.

perer, ne faisant cela qu'aux enfans de la maison: de sorte que cela monstroit qu'il estoit seul heritier & premier Prince. Car c'est la coustume du pays que quand quelqu'vn est disgracié, il va tous les iours au logis du Roy, cela s'entend dans la Cour du Palais, iusques à ce que le Roy luy aye parlé & qu'il soit remis en grace. Ce neueu enfin rentra en grace, par le moyen du grand Pandiare, qui estoit de la race Cherise, ou de la race de Mahomet. Car ayant esté mandé par le Roy pour prescher deuant luy selon la coustume; auant que commencer son sermon, il fit vne tres-humble requeste & priere au Roy qu'il luy pleust permettre que son neueu vint entendre le sermon: ce que le Roy luy accorda, pour l'amitié & le respect qu'il luy portoit: aussi quelqu'autre que ce fust n'eût osé luy faire cette requeste. Ce neueu estant venu, du plus loin qu'il apperceut le Roy, il luy fit vne tres-humble reuerence, comme le plus simple du pays; & le Roy luy dit seulement deux paroles, *ana poute iringua*, qui est à dire, mon fils asséez vous; ce qu'il fit, & tout le monde se leua pour luy quitter le haut bout. Tant que le sermon dura, qui fut plus d'vne heure, ce ieune Prince ne leua iamais les yeux ny la teste, & le mesme iour tous ses gens furent mis en liberté, & pour luy il fut tousiours depuis en grace, & en tel honneur & dignité que peut estre celuy à qui la Couronne appartenoit. Le Roy le fit son Lieutenant General & chef de tous les gens de guerre, qu'ils appellent *Dorimesnas*.

Pandiare.

Dorimesnas.

Depuis qu'il fut remis és bonnes graces du Roy, il y eut toûjours de grandes ialousies & de grandes enuies entre luy & le beau-frere du Roy, frere de la grande Reine, qui estoit bien-ayse de l'absence & de la disgrace de ce Prince; parce que pour lors il estoit le plus proche & le plus fauorisé du Roy, & il auoit les plus grands Estats, ce qui luy fut osté apres son retour. Le Roy l'appelloit tousiours son fils, afin que chacun luy portast honneur comme à son vray & legitime heritier. Or ce Prince estant deuenu amoureux de la femme d'vn Seigneur qui estoit extremement belle, il l'enleua de son consentement & il la tint long-temps; dequoy le mary s'estant allé plaindre au Roy, il ne luy en fut fait aucune raison, mais au contraire le ieune Prince le fit battre de telle sorte, qu'il fut contraint de quitter tout à fait sa femme. C'est la façon dont ils vsent en ce pays-là.

Façon d'oster les femmes.

Quant au beau-frere du Roy competiteur de ce neueu, c'estoit vn ieune Seigneur aagé d'enuiron 25. ans, des plus beaux, des plus adroicts, & de la plus belle taille & façon qui fut en toutes ces isles, & il ressembloit à ceux d'Europe, estant d'vn blanc vn peu plus oliuastre. Il estoit entendu en toutes sciences, comme Mathematiques, Astrologie, Marine & autres, & en tous exercices d'armes. Ie luy appris le chiffre, & à escrire á la Françoise: & certes ie n'ay gueres remarqué autre difference entre ces gens-là & nous, soit pour l'esprit, soit pour le corps, sinon qu'ils sont de couleur vn peu oliuastre, mais il y a beaucoup de personnes blanches, tant hommes que femmes. Sa sœur & luy estoient de la meilleure maison des isles, voire plus noble que celle du Roy. Or ce Seigneur conceut vn tel despit des charges qu'on luy auoit ostées au retour du neueu du Roy, qu'il commença à consulter auec sa sœur la Reine des moyens qu'il y auoit de s'en venger; & elle en estoit en plus grande colere que luy. Le premier moyen dont ils se seruirent, fut par charmes & sorcelleries, dont ils ont l'vsage fort frequent, soit à bien ou à mal: car ils en vsent soit pour faire venir du mal soit pour le guerir. Ils employerent à ce faire quantité de sorciers qui faisoient des sorcelleries, qu'ils appellent *Quenuery*, & cela contre le Roy & contre son neueu, qui en furent fort malades, & il falut trouuer d'autres sorciers pour les guerir. Le Roy en voulut grand mal depuis à la Reine & à son frere. Mais elle haïssoit le Roy à mort, & elle l'eût bien voulu faire mourir il y auoit long temps, si elle eust pu. Car elle se faschoit d'estre ainsi retenuë comme captiue par force, & elle n'auoit aucun contentement; & comme elle estoit assez noble & assez riche d'elle-mesme, elle ne se soucioit pas de tant d'honneurs, mais elle eust aimé mieux n'estre point Reine, & auoir vn mary à sa fantaisie. De sorte que son frere & elle voyans que ce premier moyen n'auoit pas reussi, ils se resolurent d'en essaier vn autre, qui estoit de s'en aller & de se sauuer de nuit secretement dans vne barque, auec toutes ses bagues, ses ioyaux & richesses. Car tout le reste de son bien estoit en vne autre isle qui estoit à elle, nommée *Maspillaspoury*, à quarante lieuës de Malé vers le Nort, où demeuroit sa mere, qui estoit deuenuë aueugle.

Beaufrere du Roy, & ce qui luy aduint.

Maspillaspou.y isle.

Ce Prince donc ayant fait ce dessein, il communiqua son

entrepriſe à ce maiſtre d'armes eſtranger, dont i'ay parlé cy-deſſus, & à vn autre ieune Seigneur, dont le pere auoit eſté mis à mort par le deffunt pere du Roy, pour la crainte qu'il auoit qu'il ne remuaſt, eſtant l'vn des plus braues & des plus vaillans Seigneurs de l'Eſtat. Il s'appelloit *Caſſin Tacourou.* Auſſi ce ieune Seigneur ſon fils eſtoit fort braue, & auſſi fort mal content de ne ſe voir ſeulement qu'en qualité de ſimple ſoldat, & non dans le rang que les ſiens auoient tenu; ce qui luy fit preſter l'oreille à ce Prince, qui eſtoit d'ailleurs fort ſon amy, & qui luy auoit promis de luy faire eſpouſer la Reine, & auſſi à ce maiſtre eſtranger de luy donner vne autre ſœur qu'il auoit. Ils prirent donc reſolution que le Prince & le ieune Seigneur demeureroient en l'iſle pour enleuer la Reine, & que le maiſtre iroit deuant, comme il fit. Or la couſtume eſt en ces iſles, de ne point laiſſer emporter des armes aux ſoldats quand ils vont hors de Malé és autres isles d'où ils ſont : mais ils les laiſſent toutes au magazin du Roy à qui elles ſont. Ils portent bien des poignards & d'autres petites pieces, mais non à feu. Que s'ils vont en quelque lieu par le commandement du ROY, ils peuuent y porter toutes ſortes d'armes. Cela eſt ainſi eſtably pour empeſcher les reuoltes, & auſſi ils ne laiſſent aller qu'vn certain nombre de ſoldats à la fois, & ils attendent qu'ils ſoient de retour pour en laiſſer aller d'autres. Ils n'ont ce congé que durant les vents d'Oüeſt, qui eſt leur Hiuer, & il faut qu'ils ſoient de retour auant les vents d'Eſt ou leur Eſté.

Cette entrepriſe eſtant ainſi conduite, ils gagnerent treize des meilleurs ſoldats du pays, pour eſtre de la partie, mais l'vn des treize les deſcouurit & en donna aduis au ROY, qui commanda de tenir le tout ſecret; car il vouloit voir ce qui en eſtoit, ne le pouuant quaſi croire, & donna charge à ce Seigneur qui m'auoit amené de l'isle où noſtre nauire s'eſtoit perdu, en qui il ſe fioit le plus, de prendre vn certain nombre de ſoldats, & d'en ſçauoir la verité. Dés que cela fut ſçeu, la barque fut priſe, auec ce Prince & ſes ſoldats qui furent tous punis à la mode du pays: pour luy il n'euſt point d'autre mal, ſinon que le Roy luy fit vne grande reprimende & qu'il fut diſgracié plus de ſix mois. Il faut remarquer que durant

durant leurs disgraces, ils ne se soucient pas de s'habiller & de se tenir proprement, & qu'ils ne se meslent de chose quelconque non plus que s'ils estoient morts au monde. Pour la Reine, encore que le Roy fût fort en colere, elle ne faisoit que dire quatre mots, & aussi-tost il estoit appaisé. Quant au maître d'armes, il luy arriua ce que i'ay dit auparauant. Or le iour de la feste des Morts d'entr'eux, comme le Roy & ses trois femmes alloient visiter les sepulchres de leurs peres, la Reine trouua moyen que son frere se trouuast en vn lieu par où ils deuoient passer. Il y vint simplement habillé & sans armes, selon la coustume, & il salüa le Roy, qui le salüa aussi & le reprit en grace, luy redonnant toutes ses charges & ses dignitez. Il estoit l'vn des six premiers *Mouscoulis*. Tous les soldats de son entreprise furent aussi-tost deliurez & restablis comme auparauant. Toutesfois ce Prince qui auoit du courage, comme il monstra bien depuis, voyant qu'il n'estoit pas remis en toutes ses charges, & qu'il n'estoit pas estimé comme il l'estoit auant que le nepueu du Roy fut reuenu, il continua tellement ses premiers desplaisirs & ses mescontentemens, que n'en pouuant plus endurer, il resolut de s'en aller en Arabie, & il mena auec luy le mary de son autre sœur, qui estoit le grãd Pandiare pour lors, & ils s'en allerent secrettement sans prendre congé du Roy, qui en fut en grande colere contr'eux, & contre la Reine, qui leur auoit donné de l'or & de l'argent tant qu'ils auoient voulu. Le Roy s'estonnoit bien plus du Pandiare, qui auoit quitté vne si belle charge; mais l'autre aimoit mieux obeïr à la Reine & à son beau-frere qu'à luy. Ils allerent à la Mecque en Arabie, où le Pandiare mourut, & le Prince ayant esté enuiron dix-huit mois en son voyage, s'en reuint en vn nauire de Cananor qui le porta en Cananor mesme, où il fut fort bien receu du Roy, qui desiroit fort de le retenir prés de soy, & qui luy promettoit des gens de guerre, s'il vouloit faire la guerre au Roy des Maldiues. Mais le Roy des Maldiues en ayant esté aduerty, il luy escriuit aussi-tost, & il luy fit escrire par la Reine, auec prieres de s'en reuenir, & auec promesses de nouuelles dignitez. La lettre de sa sœur eut plus de pouuoir sur luy que celle du Roy. Il s'en retourna donc, & eut ce qui luy auoit esté promis, & tout le monde demeura en paix iusqu'à la mort du Roy & de son neueu, comme ie diray cy-aprés.

CHAPITRE XX.

Des aduentures & des diuers accidens de nauires arriuées aux Maldiues, de l'arriuée de deux Hollandois en ces Isles, d'vn Iuif voyageur, d'vn Capitaine de Mogor & de sa fortune, & de quelques nauires qui furent perdus.

Galere de Mãgalor.

COmme j'estois aux Maldiues, le Roy de Mangalor idolâtre, enuoya vn iour au Roy des Maldiues vne galere toute chargée de ris pour present & pour renouueller & confirmer leur ancienne amitié, par le moyen d'vn ambassadeur qu'il enuoyoit aussi à cét effet. Le Roy des Maldiues le receut bien, & il luy enuoya vn autre present des choses les plus rares qu'il pût recouurer en son Royaume.

En ce mesme temps, comme les Hollandois gardoient auec deux ou trois nauires seulement la pointe de Galle en l'isle de Ceylan (dont ie parleray cy-apres en son lieu plus amplement) il arriua qu'il passa par là deux grands nauires qui venoient d'Achen en Sumatra & d'autres lieux de la Sonde, chargez de marchandises de la Chine & d'ailleurs, & qui alloient en Arabie. Les Holandois leur firent amener les voiles aussi tost, mais voyant qu'ils n'estoient pas des amis des Portugais, ils leur firent bon accueil, & ils furent vn iour ou deux à faire grande chere ensemble. Le plus grand de ces nauires alloit, à ce qu'ils dirent, en Mogor, Surrate & Cambaye, & l'autre alloit d'vn autre costé. Le Capitaine du grand estoit fort ieune, de la terre de Mogor ; & le Roy d'Achen auoit fait tuer son pere, pour auoir ses richesses: car c'estoit le plus riche homme de toutes les Indes, & il s'appelloit *Chamy*. Il auoit tant de biens en Sumatra, que cela fut cause de sa mort. Son fils de mesme nom, qui estoit demeuré seul & petit auec sa mere en Surrate, estoit tres-beau, blanc & de bonne façon, & il pouuoit auoir pour lors 17. ou 18. ans. L'autre Capitaine estoit vn Turc âgé de 25. ans, le plus puissant homme que i'aye iamais veu: & il estoit reconnu par toute l'Inde pour tres-vaillant.

Le general des Hollandois ayant sçeu tous tout cela, & que ce ieune Capitaine alloit en Cambaïe ou Surrate, où il n'y

a que la riuiere entre-deux, il fit venir ce Capitaine & tous les marchands, qui estoient enuiron trente ou quarante, tous gens riches & de bonne façon, auec les Officiers du nauire, & il leur dit qu'ils dissent en verité où ils alloient, & qu'ils n'eussent point de peur. Ils respondirent tous la mesme chose qu'auparauant: mais c'estoit de peur: car leur intention estoit d'aller en Arabie, ce qu'ils n'osoient pas dire, dautant que le grand Mogor & les Hollandois estoient bons amis, & que mesmes les Hollandois auoient des facteurs en Cambaye & Surrate, qui sont des terres de Mogor. Enfin le General leur fit apporter le liure de leur loy, & vne piece de biscuit, surquoy il les fit iurer selon la coustume, qu'ils diroient verité. Ils le firent, & sur cela les Hollandois les prierent de leur porter deux de leurs facteurs auec quantité de marchandises en Cambaye, & des presens au grand Mogor, & aux Seigneurs de Cambaye & de Surrate; ce qu'ils promirent, & le General fit beaucoup de presens à ce Capitaine & aux marchands, & il leur donna des victuailles.

Ainsi ce Capitaine ayant pris ces deux Hollandois & les marchandises, ils se departirent en grande amitié, & ces deux nauires vindrent droit aux Maldiues où estoit leur passage & leur route, soit à la teste des isles, soit entre icelles. C'est ce qui rend ces païs beaucoup plus riches. Car ces isles sont situées presques à la moitié du chemin de la Sonde & de la coste d'Arabie & de Perse, & il n'y a point d'autres isles entre-deux où l'on puisse se rafraischir. Il y en passe tous les ans vingt-cinq ou trente, dont il n'y en a pas deux qui y viennent de propos deliberé; à cause du danger qu'il y a, & sans la necessité du passage on ne les iroit iamais chercher, & ceux du pays seroient contraints d'aller pourchasser ailleurs leurs necessitez. Ce passage est apprehendé, tant à cause des courans & des bancs, que pour la fiévre, qui est vne maladie particuliere en ces isles, & l'on reconnoist par tout les fiévres de Malé. La pluspart des vaisseaux y sont donc portez par les courans; ce qui les fait sejourner & trafiquer là, à cause des Monssons qui se changent d'vn contraire à l'autre. *Danger du passage des Maldiues.*

Ces *Monssons* ou *Muessons* sont vents qui changent pour l'Esté ou l'Hyuer de six en six mois; & qui trompent le plus souuent quand on part trop tard, & le vent contraire vient ce- *Monssons.*

pendant qu'on eſt là; auſſi trompent-ils encore, en ce qu'ils ſont par fois plus courts ou plus longs l'vn que l'autre : & celuy qui eſt propre ſera plus court, & ſon contraire plus long d'vn mois ou ſix ſemaines, & quelquefois de deux mois plus qu'on ne penſe. Cela contraint par fois de ſeiourner ſept ou huit mois plus qu'on ne veut, comme i'ay veu arriuer aſſez ſouuent. I'en ay veu qui ſe mettoient à la mer ſur la fin des Monſſons, croyans qu'ils en auroient encore aſſez, & comme ils eſtoient à cinquante lieuës prés d'Arabie, ils eſtoient contraints par vn vent contraire de reuenir prendre ces iſles, & de mettre du coſté de la Sonde: encore y en a-t'il qui au retour s'y perdent quelquefois. Cela vient de ce qu'ayant paſſé par le bout du Nort des iſles, ſelon le courant de l'Eſt qui les porte, comme ils ſe penſent hors du danger des bancs, vn iour apres le courant change, & l'Oüeſt le remporte dans d'autres iſles vers le Sud, où ils s'échoüent entre des bancs, ainſi que fit ce grand nauire où eſtoit la Reine, dont i'ay parlé cy-deſſus, qui s'en alla ſe perdre au Sud.

Mais pour reuenir à ces deux nauires qui alloient en Arabie, quand ils furent arriuez en ces iſles, leur intention n'eſtoit pas de s'y arreſter: Mais ils furent toutefois contraints d'y attendre l'autre Monſſons, qui fut enuiron ſept ou huit mois : car le Monſſons qui regnoit lors qu'ils arriuerent n'eſtoit pas encore acheué. Ils ne vinrent point ſurgir à l'iſle de Malé, comme il s'y en voit peu, à cauſe de la maladie qui y regne, mais ordinairement ils prennent vne autre iſle à trente ou quarante lieuës de là vers le Nort, appellée Maſpillaſpoury, qui eſtoit à la grande Reine, à cauſe que c'eſt la plus ſaine de toutes. Ces deux nauires y moüillerent l'ancre & s'y arreſterent. Or la couſtume eſt qu'à leur arriuée ils viennent ſalüer le Roy auec des preſens. Ce Roy eſtoit bien aiſe de ces aduantures, & il receuoit ces pauures gens auec le meilleur viſage du monde; mais il auoit vn ris trompeur, & qui à la fin ne valoit rien.

En effet tout ce qu'il faiſoit eſtoit pour taſcher de faire venir leurs nauires en ſon iſle, ce qu'ils ne vouloient aucunement, & quand il les voyoit trop forts, il ne les en importunoit gueres, de peur d'en perdre la commodité & le trafic : mais quand il les reconnoiſſoit foibles, il les faiſoit venir d'vne façon ou d'au-

tre en contrefaisant le fasché, afin que tout demeurast en sa puissance, si d'auanture le Capitaine du vaisseau venoit à mourir: bref rien ne luy eschappoit des mains qu'il n'en eust sa piece. Quand donc il estoit arriué quelque vaisseau ou quelque marchand dans son isle, il leur faisoit donner vne banquesalle ou cellier pour mettre leur marchandise, & celuy qui estoit Amiral mettoit tout par escrit, & il faisoit descendre les voiles & le gouuernail en sa possession. Quant à ceux qui mouroient, il en heritoit, tant du nauire que de la marchandise. Ce qui estoit cause que la plus part n'y vouloient pas aller, ou quand leur Capitaine mouroit, ils se mettoient aussi-tost à la voile.

Ces deux nauires donc dont i'ay parlé, attendans les autres Monssons, tous les Chefs & les principaux allerent salüer le Roy auec de beaux presens. C'estoient tous gens riches, les vns Mahometans, & les autres Banianes de Cambaye. Le Roy les receut fort honorablement, & pour les festoyer, il fit tuer vn grand taureau, donnant à chacun d'eux vne vache ou vn taureau, ce qui est vn signe de grande gratification. Il fit beaucoup d'honneur entr'autres à ce ieune Capitaine, disant qu'il auoit fort bien connu son pere, & que pour cela il luy feroit tout le plaisir qu'il pourroit. Le Capitaine luy respondit que c'estoit le premier voyage que luy & son nauire faisoit, & qu'il estoit allé vers le Roy d'Achen, qui auoit fait mourir son pere, pour voir s'il en pourroit tirer quelque recompense, & qu'il auoit esté bien receu de ce Roy, qui luy auoit donné quantité d'esclaues, vn nauire & des marchandises, & qu'il luy auoit fait promettre de le reuenir voir. Apres que le Roy des Maldiues l'eut ainsi carressé & receu auec tous ses gens en bon ordre selon la coustume, il leur fit donner des logis, de sorte qu'ils estoient tous fort contens de luy. Ie les fus voir le soir, & ils me firent fort bonne chere, me disant qu'en leur nauire il y auoit deux Hollandois, qui alloient à Surrate; dequoy ie fus bien ioyeux, pour l'esperance que i'auois d'entendre des nouuelles de France, mais ils me dirent que ces Hollandois n'auoient garde de venir en cette isle de Malé, tant pour la peur qu'ils auoient de la maladie, que pource qu'ils n'y auoient que faire, & aussi parce qu'ils auoient ouy parler de l'humeur du Roy, dont ie leur manday vn petit mot d'auis en François par escrit.

Le Roy cependant fut aduerty qu'ils y estoient, & il s'informa entr'autres choses quelles marchandises ils portoient. La principale estoit des draps de laine qu'ils auoiẽt pris sur les Portugais, des dents d'Elephans, & autres choses, auec de l'argent. Le Roy leur dit qu'il auoit grand desir d'auoir quelque belle piece de drap. Le Capitaine luy dit, qu'il falloit qu'il enuoyast quelqu'vn des siens pour en choisir; ce qu'il fit, mais le premier facteur enuoya son compagnon vers le Roy pour en faire le prix, & pour luy en monstrer de plusieurs sortes; de sorte que ce fut vne occasion pour moy de le voir. Il me fit les recommandations de son compagnon, qui m'enuoya vne belle piece de toile blanche de cotton, à cause qu'il ne s'en fait point de blanche en ces isles, mais toutes de couleur. Il apporta au Roy pour present vne fort belle arquebuze à fuzil, auec sa fourniture, & vne belle espée que le Roy agrea fort, & il luy donna en contr'eschange quelques nattes, & moy ie luy en donnay aussi; car c'est la plus rare chose qu'on fasse en ces isles. Ce Facteur fut huit iours en l'isle de Malé, & le Roy prit deux pieces de son drap, l'vne rouge & l'autre violette, qu'il paya en argent, & puis l'autre s'en alla, & depuis ie ne l'ay point veu. Il sçauoit parler François, & ie luy seruis de truchement. Le Roy ne me voulut iamais donner congé d'aller où ils estoient, mais ils nous enuoyoient souuent des lettres auec quelques petits presens.

Mais puis que ie suis sur le propos de ces deux Hollandois, ie diray tout ce qui leur aduint, qui est que le Capitaine & les Marchands qui leur auoient promis de les mener à Cambaye, leur dirent franchement qu'ils alloient en Arabie, & que ce qu'ils auoient dit à leur General, n'auoit esté que de peur d'estre empeschez en leur dessein: de sorte que ce fut à ces facteurs à descharger toute leur marchandise. Sur cela le Capitaine de l'autre nauire, qui estoit Turc, leur dit que s'ils vouloient il les porteroit à Cambaye ou Surate en toute asseurance, ce qu'ils accepterent, & ils s'en allerent auec luy; & depuis i'ay ouy dire que deuant qu'ils fussent arriuez-là, il en mourut vn. Ce fut vne bonne fortune pour eux de trouuer cette occasion: car sans cela, s'ils fussent demeurez dans ces isles, comme ils y eussent esté contraints, ils estoient perdus eux & leur marchandise; & le Roy ne les eust iamais laissé sortir, afin d'auoir leur marchandise.

En ce mesme temps-là il vint vn homme à Malé, qui estoit Iuif de loy & de nation, & qui sçauoit vn grand nombre de langues, entr'autres il parloit fort bien l'Arabe, & les langues des Indes. Il estoit de Barbarie, & le plus meschant homme du monde. Les Anglois l'auoient pris & l'auoient mené en Angleterre, où il auoit appris fort bien l'Anglois. Or au mesme temps que nous partismes de France, il partit aussi quatre nauires d'Angleterre, dont le General prit cet homme pour le seruir à la chambre; & il fut auec luy aux Indes. Il estoit desia en Achen lors que nostre General y arriua, & ce fut luy qui me dit que les Portugais l'auoient empoisonné. Quant au General Anglois, voyant qu'il ne pouuoit charger du poivre à Achen, il s'en alla à Bantan en la Iaue, où ce Iuif luy déroba douze ou quinze cent pieces de quarante sols d'Espagne, & il s'enfuit. Auec les Anglois il estoit de leur Religion, & auec les Mahometans il estoit aussi de la leur, encore qu'il fust vrayement Iuif, & il se marioit par tout où il se trouuoit; de sorte qu'il auoit quatre ou cinq femmes aux Indes. Il s'embarqua en Achen dans vn nauire de Surrate, qui vint passer par la teste des Maldiues, & il fut si mal-auisé que de descendre en terre auec toute sa marchandise. Il en auoit encore lors pour enuiron quinze cens escus, car il auoit tout mangé le reste. Depuis qu'il eut pris cet argent, il s'en alla à Surrate, où il se maria. Enfin estant en ce dernier voyage arriué à Malé, il vint faire offre de son seruice au Roy, disant qu'il estoit fort bon Canonier, encore qu'il n'y entendist rien du tout. Il fut bien receu du cõmencement, mais quand on vit que c'estoit vn menteur, on n'en tint plus de conte. Sur cela estant deuenu malade, il me pria de demander au Roy son congé, ce que ie demanday au Seigneur auec qui i'auois demeuré, qui luy fit auoir à toute peine. Il disoit qu'il estoit marié en Guzeratte, où il auoit vn enfant: ce qui fut en partie cause qu'il eut son congé. Apres cela il fut encore trois ou quatre mois à manger ce peu qui luy restoit, puis il s'embarqua auec le plus riche marchand de Cananor Malabare Mahometan, & le plus grand apres le Roy Ali Radia. Ce marchand auoit vne femme és Maldiues, & il y faisoit vn grand trafic, n'y ayant point d'Atollon où il n'eust des Facteurs ou de la marchandise de dehors, & il auoit tousiours des nauires ou des barques en ces isles. Il se nommoit *Poecaca*: ainsi ce Iuif s'en alla auec luy à Cananor.

Iuif voyageur.

Ali Radia Roy.

Quant à ce ieune Capitaine dont i'ay desia parlé, ie diray la disgrace qui luy arriua à luy & à ceux de son nauire. Il fit quelques six mois de sejour en ces isles, durant lequel temps ils y trafiquoient, encore que ce fût contre leur dessein, mais ils estoient contraints à cela pour le besoin qu'ils auoient des commoditez de ces isles, & ils prenoient en eschange de la corde de Cocos, qu'ils appellent *Cairo*, & aussi du Cocos. Mais la marchandise dont ils estoient les plus amoureux, estoit de la Cambe ou escaille de Tortuës, qui viennent en ces isles. Les meilleures sont les plus grandes & les plus espaisses, & la *Gaut* ou quarteron, vaut bien vn larin. Mais comme c'est vne chose fort recherchée ailleurs, ils n'en veulent que de l'or ou de l'argent en contr'eschange: pour les autres choses, ils les changent pour de la marchandise. Ils ne me vendoient la liure de poiure que deux sols, & quatre liures de soye blanche vn escu, & ceux du pays l'achetoient dauantage; car tous les estrangers qui arriuoient m'aimoient fort, & ils me faisoient des presens afin que ie leur aidasse à vendre leurs denrées, & ils auoient des truchemens en langue Portugaise, & ie leur seruois là comme de facteur. Souuent ils m'ont baillé pour plus de 200. escus de marchandise à credit, & ils me donnoient tousiours le quart du profit de ce que ie leur faisois vendre, de maniere que ie gaignois fort auec eux. Ce ieune Capitaine estoit celuy qui m'affectionnoit le plus, & qui se fioit dauantage en moy, ce qui me donna d'autant plus de regret du malheur qui luy arriua depuis: car vn bon nombre des principaux & des plus riches marchands de son nauire moururent, & c'est la coustume, comme i'ay dict, que le Roy herite là des estrangers qui y meurent. Or le Roy auoit obligé ce Capitaine & ces marchands de ne pouuoir aller en l'isle, où estoit leur nauire, & il auoit pris d'eux beaucoup de marchandise à credit; car il ne payoit iamais qu'on ne fust prest à partir, afin d'empecher par ce moyen qu'ils ne s'en allassent quand ils voudroient, ou qu'ils n'eussent moyen d'entreprendre rien en son Estat: ainsi tout moyen de partir leur estoit osté, d'autant que si tost qu'vn vaisseau arriue, le *Miruaire*, ou sergent de l'Amiral fait porter incontinent le gouuernail dans le Palais du Roy, d'où l'on ne le peut tirer sans la permission dudit Amiral.

Miruaire.

Vn iour

Vn iour donc le Roy enuoya querir ce Capitaine pour sçauoir de luy par paroles douces & flateuses la cargaison de son nauire, auec le nombre des marchandises & les noms de ceux à qui elles appartenoient. Ce que l'autre fit de bonne foy; car c'estoit le meilleur homme pour vn Mahometan, que i'aye iamais veu, & il luy monstra le registre de tout. Ce que le ROY ayant veu, il dit alors qu'il estoit heritier de tous ceux qui estoient morts, & que pour luy il n'auoit aucun interest en cela, & qu'il seroit payé de tous les frais & de son port. S'estans accordez à cela, & que le Roy y enuoyeroit des gens pour amener cette marchandise, qui estoit en grande quãtité, ce seigneur chez qui i'auois demeuré si long-temps y fut enuoyé; dautant que c'estoit celuy en qui le Roy se fioit le plus. Il mena auec luy 40. ou 50. tant soldats que mariniers en des barques, mais il en alla autrement qu'ils ne pensoient: car tous les marchands du nauire allerent auec ce Seigneur, & il ne resta prés du Roy pour ostages que le Capitaine, deux des plus gros marchands & le Pilote, qui estoit vn galant homme. Quand ils furent tous arriuez en l'isle où estoit ce nauire à l'ancre à cause qu'il estoit fort tard, ceux des isles s'en allerent en terre, & les marchands en leur nauire pour attendre le lendemain: mais la nuit ils prindrent conseil de plustost mourir tous, que de laisser ainsi emporter cette marchandise, & ils resolurent entr'eux que pour r'auoir leurs ostages, il se falloit saisir de ce grand Seigneur que le Roy aimoit tant: & de faict il ne l'eut pas laissé pour tous les biens du monde. Le matin estant venu, ce Seigneur s'estant allé promener sur la greue luy troisiesme, ne se doutant de rien, ceux du nauire le vinrent prendre & l'emporterent de force dans leur basteau, où ils auoient plusieurs armes à feu, & ils le retindrent ainsi prisonnier, puis ils enuoyerent dire au Roy qu'en renuoyant leurs ostages ils deliureroient ses gens. Quand la nouuelle en fut venuë à Malé, c'estoit la plus grande pitié du monde d'oüir crier vn chacun, & il n'y auoit personne qui ne fût, ou qui ne montrast au moins en apparence pour l'amour du Roy, d'estre fort desolé. Pour moy ie l'estois à bon escient, car ce Seigneur estoit le meilleur amy que i'eusse en tout ce pays-là. Ce fut enuiron la minuit que ces nouuelles arriuerent, & lors tout le monde se leua auec aussi grande haste & aussi grand trouble que si le Roy mesme eût esté pris. La pitié fut

d'autre-part que ce Capitaine & tous les siens furent aussi-tost liez & garrottez les fers aux pieds. Ce qui me faisoit vn grand mal au cœur, pource qu'il estoit aussi fort mon amy, de sorte que ie ne sçauois lequel ie deuois plaindre le plus. Chacun auoit pitié de ce Capitaine, mais personne n'osoit ouurir la bouche pour luy, car le Roy estoit en la plus grande colere qui fut iamais, pour la peur qu'il auoit qu'on n'emmenast ce Seigneur : de sorte qu'il fit soudain armer & mettre en mer trois galeres pour aller apres: mais quand il en eust eu vingt, elles n'eussent rien fait, à cause que le nauire mit à la voile pour s'en aller. Ce que voyant le neueu du Roy qui conduisoit ces galeres, il enuoya incontinent vn bateau pour parlementer & pour faire rendre les hommes de part & d'autre : ce qui fut fait, & la guerre fut ainsi appaisée. Cependant ces pauures Hollandois qui auoient veu toute cette esmeute, estoient en grande peine de ce qu'ils auoient à faire, & comme ceux du nauire leur demandoient s'ils vouloient rentrer eux & leur marchandise dans le vaisseau, ils respondirent que non, & qu'ils ne vouloient iamais auoir à faire à des gens si perfides, & qu'ils aimoiẽt mieux aller auec le Capitaine Turc, comme ils firent: mais il en mourut vn en chemin. Pour le grand nauire, il fut si malheureux qu'estant prés de la coste d'Arabie, il coula à fonds & se perdit auec tout ce qui estoit dedans, comme nous entendismes vn an apres. La plusspart de ceux des isles firent vn grand profit en cette guerre, & moy le premier : car ie deuois bien encore trente escus de reste à ce Capitaine & à ces marchands, qui me demeurerent; & ce qui fut cause que ie ne les rendis pas aux soldats qui en ont le profit & non pas le Roy, c'est que les plus grands de ces isles en deuoient aussi grande quantité, & on n'osoit leur demander. Il vint par plusieurs fois plus de deux cens soldats pour l'auoir, car ils auoient vn roolle de tous ceux qui deuoient à ceux de ce nauire : mais ie contestois fort & ferme que ie ne deuois rien, & que i'auois tout payé ce que i'auois pris. Enfin on en fit parler au Roy, car iamais on ne parle soymesme à luy, mais par vn autre, s'il ne le commande & s'il n'entame luy-mesme le propos, mais il respondit que ce que ie deuois estoit bien asseuré, & qu'il en respondoit, mais non pas de ce que deuoient tels & tels qu'il nomma, & qui estoient des principaux comme i'ay dit, & qu'ils s'en fissent payer eux-

Naire perdu.

mesmes, s'ils pouuoient, & que pour moy ie le payerois apres. Cela les arresta tout court, car ils n'eussent osé ouurir la bouche de ces autres Seigneurs qui deuoient, & depuis ie n'en ouys parler.

Pour le regard de ce Seigneur qui auoit esté arresté par ce nauire, il mourut vn an apres sa deliurance, & ie n'ay iamais veu pleurer le Roy de la façon qu'il fit alors. Il ne bougea presque trois iours durant d'auprés de luy à l'assister. Il le fit enterrer auec les mesmes ceremonies que si c'eust esté son propre frere ou son fils, & il aima tousiours trois fils qu'il auoit laissez & il les tint prés de luy, auec des charges en sa maison qu'il leur donna. Or la coustume de ce pays est, quand ces sortes de gens-là meurent qui sont comme Intendans, que le Roy veut qu'on luy rende cõpte de ses affaires, & il prend tout leur bien, & donne à la femme & aux enfans ce que bon luy semble. Deux iours donc apres la mort de ce Seigneur, sa vefue & ses quatre enfans, trois fils & vne fille, s'en allerent au Palais du Roy auec tous leurs comptes & papiers, & grand nombre de seruiteurs chargez d'or & d'argent & de toutes sortes de richesses, selon la coustume de ceux qui ont eu le maniment des affaires du Roy, mais le Roy prit ces comptes & les deschira, sans les vouloir voir ny en rien prendre, disant tout haut & clair qu'il leur donnoit tout, & qu'ils le seruissent aussi fidellement qu'auoit fait leur pere. Il y eut l'vn de ses fils qui aussi tost que son pere fut mort, me vint apporter à cacher en mon logis la valeur de plus de 500. escus, dont iamais personne ne sceut rien que luy & moy. Il me disoit tous ses secrets. La grande Reine l'aimoit fort, & de telle sorte que le Roy luy fit defense de venir en son Palais, mais il ne laissa pas de le faire, si secretement toutesfois que personne ne s'en apperceut.

Intendant de la maison du Roy

Au reste ces deux Hollandois qui estoient venus dans ce grand nauire dont i'ay tant parlé, me dirent des nouuelles de France, & de ce qui y estoit arriué depuis cinq ans que i'en estois party, entr'autres de l'heureuse naissance de Monseigneur le Dauphin, qui est le Roy d'apresent, dont mes compagnons & moy fusmes grandement resiouïs. Il m'aprit aussi la mort de la Reine d'Angleterre, & celle du Mareschal de Biron. Ils me dirent aussi ce qu'estoit deuenu nostre Amiral le Croissant, & comme nostre General Monsieur de la Barde-

Nouuelles de France

liere estant en Sumatra à Achen, fut empoisonné par les Portugais, & comme se sentant frappé à mort, il se fit embarquer vistement & fit voile, depeur que le Roy d'Achen, selon la coustume de tous ces pays Orientaux, ne se saisist de son nauire s'il fust mort-là. Mais il mourut auant que passer le Cap de bonne Esperance.

Son nauire n'estoit pas chargé à demy, & il alla iusqu'à la hauteur du Cap de *Finis terræ*, les hommes estans presque tous morts, & le reste si mal qu'ils ne se pouuoient soustenir: auec cela le nauire estoit si entr'ouuert & si fracassé qu'il faisoit eau de tous costez & couloit à fonds : mais de bonne fortune ils firent rencontre là de deux nauires Holandois, qui sauuerent la marchandise & le reste des hommes qu'ils amenerent en Angleterre, & ils eurent le tiers de ce qui s'estoit sauué pour leur peine. Ceux du Croissant auoient pris à gages dix Indiens à Achen, pour leur aider au retour: mais la plus-part mourut en allant ou en reuenant. Ceux qui reschaperent furent payez & renuoyez par les Holandois. Il y eut aussi vn Indien qui vint en Holande & qui y demeura trois ans, où il apprit à parler Flamand, & vn peu François, à cause que le maistre auec qui il demeuroit en Holande estoit François; & estant de retour aux Indes, il contoit à tous ces Rois Indiens des merueilles de la grandeur & de la magnificence de la Holande: mais il disoit aussi la grande estime & l'estat que les Holandois faisoient du Royaume de France.

CHAPITRE XXI.

D'vn nauire Portugais pris & perdu, d'vn Ambassadeur du Roy des Maldiues, d'vn Nauire d'Achen, du Naturel des Malayes, de la confession des Maldiuois, d'vne isle estrange descouuerte, & d'autres euenemens.

PEndant que i'estois aux Maldiues, les Holandois ayans pris sur les Portugais vn fort beau & fort bon nauire, ils le menerent tout chargé à Achen, où ayans deschargé la marchandise dans leur magasin pour la vendre là, ils trouuerent par hazard vn maistre de nauire auec soixante matelots & mariniers qui auoient perdu leur nauire en la coste de Sumatra,

Nauire Portugais pris.

& qui estoient de Guzeratte & de Cambaye. Les Holandois luy demanderent s'il les vouloit seruir & leur estre fidele, & ayant respondu qu'ouy, & ayant donné quant & quant caution en la ville d'Achen, les Holandois luy donnerent ce nauire Portugais tout enuictuaillé & fourny de toutes choses necessaires, à la charge de porter vn de leurs commis auec de la marchandise en Cambaye, & apres cela le maistre disposeroit du nauire à sa volonté. Ce maistre & les siens bien aises de cette rencontre accepterent le party volontiers; & les Holandois chargerent ce vaisseau de marchandise pour plus de soixante mille escus, comme des draps, de l'yuoire, du plomb, du fer, de l'acier, du souffre, de l'argent, des pierreries & autres choses precieuses. Ce nauire fit voile droit à Cambaye, mais il ne voulut pas passer les Maldiues sans payer le mesme tribut que nous. Car vne belle nuit il donna sur vn banc en ces isles & s'eschoüa. Ils sauuerent la marchandise ainsi que nous auions fait la nostre. Ie vis le commis & le facteur Holandois nommé Martin Dombe natif de Zelande, qui estoit vn homme de belle apparence & fort habile. Il demeura enuiron deux mois en l'isle de Malé, auec le maistre & le marinier, puis le Roy leur donna vne barque pour s'en aller. Le maistre estoit Mahometan, assez connu en ces isles, & il pria le Roy de faire vn bon traitement à ce Commis, ce qu'il fit. Ie vis depuis ce Martin Dombe à Cochin, comme ie diray en son lieu.

Il est impossible de representer la cruauté & la tyrannie que le Roy fit exercer à l'endroit du contre-maistre de ce nauire aagé d'enuiron 35. ans & à vn sien fils de douze ou treize ans, & deux hommes auec luy, pour estre accusez d'auoir pris & d'auoir caché le tresor du nauire, à sçauoir l'or, l'argent & les pierreries: car il les tint prés d'vn mois prisonniers, les faisant chaque iour battre & fouëtter, liez & garrotez par le front, sans leur rien donner à manger que ce qu'on leur pouuoit bailler en cachette, & bien petitement: mais aussi diray-ie, que ie ne vis iamais vne telle constance & vn tel courage, qu'estoit le leur; car iamais il ne fut possible de leur faire rien auoüer, si bien qu'on fut contraint de les laisser sortir quand on vit qu'ils ne mouroient point, & ie ne me suis iamais estonné de rien tant, que de ce qu'ils n'estoient pas morts mille fois,

Cruauté du Roy des Maldiues.

pour le mal qu'on leur faisoit. Ils n'auoient que la peau & les os quand ils sortirent de prison; mais ce que i'admirois le plus, estoit la resolution du petit garçon à souffrir si patiemment tout cela. Quand donc le Roy vit qu'il n'en pouuoit tirer autre chose, il les fit penser & medicamenter, & il leur donna quelque argent pour s'en retourner. Mais il est bien vray qu'ils auoient caché cet argent dont on les soupçonnoit.

Ambassadeur du Roy Chrestien.

Enuiron vn an auant que nous sortismes des Maldiues, vn Ambassadeur vint vers le Roy de la part du Roy Chrestien des isles demeurant à Goa, dont i'ay parlé cy-dessus. Cet Ambassadeur estoit Portugais, & il me dit qu'il auoit esté à la Rochelle en France. Il estoit aagé d'enuiron 50. ans, & il s'appelloit Dom Adriende Gouia. Il estoit en assez bonne conche, accompagné de quelques autres Portugais & Indiens Chrestiens. Le suiet de sa venuë estoit pour vn different qu'il y auoit entre ce petit Roy Chrestien & vn sien oncle nommé Dom Paulo demeurant à Cochin, qui vouloit prendre part au tribut prouenant audit Roy de ces isles; & ils estoient en procez pour cela au Parlement de Goa il y auoit long-temps, & pendant cela ce Dom Paulo en iouyssoit de force. Car ceux des Maldiues ne le deuoient, suiuant le traité de paix, rendre autre-part qu'à Cochin où il estoit. Sur cela le Parlement de Goa ayant ordonné que le Roy Chrestien Dom Philippe auroit vn certificat du Roy des Maldiues, & de tous les principaux du pays, comme ils connoissoient cettuy-cy pour Roy, & comme ils le tenoient pour tel; il enuoya à cette occasion cette Ambassade auec quantité de presens. Mais le Roy des Maldiues n'en fit pas grand estat, & cet Ambassadeur demeura là plus de deux mois sans auoir audience, tant ce Roy estoit superbe & glorieux en chose où il ne sentoit point de profit pour luy, & quand on auoit affaire de luy, il se faisoit fort bien valoir. Bref il se passa prés de quatre mois auant que l'Ambassadeur eust sa despesche, qu'il eut enfin comme il demandoit, auec quantité de presens de choses rares qu'il luy donna pour son maistre & pour luy.

Nauire d'Achen.

Enuiron ce mesme temps, il se perdit là vn nauire appartenant au Roy d'Achen, qui n'auoit pas eu intention de venir-là, mais à Massulipatan ou à Bengale, mais les calmes & les courans l'y auoient apporté par force. Le Roy gaigna toute cette

marchandise, qui luy appartient selon la coustume. Le Capitaine sauua beaucoup d'or, d'argent, & de pierreries, & il fut bien traité par le Roy, qui luy donna vne barque bien fournie de viures pour s'en aller. Mais ie diray ce qui arriua à l'vn de ces Malayes (on nomme ainsi tous ceux de la Sonde & de deuers Malaca) car ayant sauué vn bon nombre de richesses, le Capitaine & quelques principaux vouloient tailler à leur volonté les morceaux aux autres; mais trois d'entr'eux se resolurent d'auoir leur part, ou de perdre plustost la vie: de sorte qu'vn iour ils espierent comme le Capitaine s'estoit allé promener tout seul à l'escart & ils l'attaquerent, tellement que sans le secours de ceux du pays ils l'eussent tué, ou fait rendre la bourse, mais il fut sauué pour ce coup-là. Il estoit braue & courageux, & sçachant l'humeur naturelle de ces Malayes qui sont irreconciliables, & qui ne demordent iamais de ce qu'ils ont vne fois resolu, & qui ne font non plus d'estat de la vie d'vn homme que de celle d'vn poulet, il se delibera de les preuenir, & estant assisté de quelques-vns des siens, il s'en alla trouuer ces trois hommes les armes à la main, comme ils sortoient de leur Temple ou Mesquite, & il les attaqua si bien, qu'il en ietra vn par terre qui estoit le plus vaillant d'entr'eux & l'auteur de la querelle, & il blessa les deux autres, qui furent sauuez par ceux de l'isle. Ils s'estoient bien deffendus, & celuy qui fut tué eut plusieurs coups, car ce sont gens cruels & vindicatifs. Le Roy fut fort fasché de cela, & il commanda au pandiare d'y donner ordre; ce qu'il fit, & ayant fait venir le Capitaine & ces deux restez des trois, & ayant sceu comment tout s'estoit passé, il fut trouué que le mort auoit esté fort bien & iustement tué, pour auoir voulu faire mourir son Capitaine, mais il ne put les mettre d'accord qu'à grande peine, car le Capitaine ne vouloit aucunement pardonner aux deux autres. & sans l'expres commandement du Roy il n'en eut rien fait. Enfin estans d'accord, le Pandiare commanda à ces deux d'aller baiser les pieds à ce Capitaine & luy demander pardon, ce qu'ils firent fort volontiers. Il leur fit faire aussi vne maniere de confession en Arabic tout haut, comme ils font faire selon leur loy à tous ceux qui ont commis quelque faute: car autrement tous criminels & tous ceux qui sont repris en iustice n'oseroient hanter ny conuerser auec les autres, qu'ils n'ayent

Malaca.

Confession de ceux des Maldiues.

premierement fait confeſſion de leur faute deuant le Pandiare, ou ceux qui ſont deputez par luy, comme les Naïbes & non autres, & il faut qu'ils en ſoient abſous. Le Pandiare en fit faire autant au Capitaine, à cauſe qu'il auoit tué, depuis ils furent bons amis, toutesfois ces deux ne voulurent iamais s'embarquer auec le Capitaine quand il s'en alla, diſans qu'il les eût fait ietter en la mer, car il ne ſe faut point fier à ces gens-là, quelque reconciliation qu'il y ait, de ſorte qu'ils aimerent mieux attendre vn autre nauire des iſles pour s'en aller à Achen. Quand ce Capitaine s'en alla, le Roy de ces iſles eſcriuit à celuy d'Achen & luy enuoya des preſens, car ils eſtoient bons amis, & ils s'enuoyoient ſouuent des lettres & des preſens. Car pour le nauire qui ſe perdit, c'eſt vne couſtume generale entr'eux, que tout appartient à celuy ſur les terres de qui il ſe pert, & celuy-là ſe trouueroit offencé à qui l'on renuoyroit la marchandiſe de ſon vaiſſeau perdu.

Isle eſtrange à deſcouurir.

Quelque temps apres le Roy enuoya par deux fois vn tres-expert pilote pour aller deſcouurir vne certaine iſle nommée *pollouoys*, qui leur eſt encore preſque inconnuë, ſinon qu'ils diſent qu'anciennement vne barque des leurs y aborda par hazard, ainſi qu'ils trouuent par leurs hiſtoires, mais qu'ils furent contraints de la quiter à cauſe des grands tourmens que leur firent les diables, qu'ils diſent la poſſeder, & que meſmes ils cauſent les grandes, les horribles & continuels tourmentes qui ſont en cette mer-là, de ſorte que les nauires n'y peuuent demeurer à l'anchre. Ils diſent auſſi que le diable les y tourmentoit viſiblement, & que pour l'iſle elle eſt fertile en toutes ſortes de fruicts, & meſme ils ont opinion que ces gros Cocos medicinaux, qui ſont ſi chers-là, en viennent. D'autres penſent que c'eſt du fond de la mer. Ie n'ay point oüy dire qu'il y eût du bettel ou non. Elle eſt ſous la hauteur de dix degrez au delà de la ligne & enuiron ſix vingt lieuës des Maldiues. Les Rois des Maldiues y ont pluſieurs fois enuoyé des vaiſſeaux pour la deſcouurir, mais lors qu'ils l'ont cherchée, ils ne l'ont iamais ſceu trouuer, & quand ils y ont abordé, ç'a eſté par hazard. Si ce pilote qui y fut enuoyé l'eût trouuée, il auoit intention d'eſſayer à l'habiter. Ils y auoient mené des ſorciers & des magiciens pour traiter auec le diable & s'accorder auec luy, car ils ne ſçauent ce que c'eſt de le coniurer, mais

ils le prient de faire quelque chose, en luy offrant & promettant des vœux, des offrandes & des banquets. Mais ce pilote ne put trouuer cette isle, & ne la pouuant rencontrer, on ne peut pas rentrer en la route des Maldiues, mais c'est tout ce qu'on peut faire que de prendre Achen ou bien Ceylan, où le cap de Comory. Toutes les deux fois que ce pilote y a esté, il y a perdu la pluspart de ses gens qui mouroient. Il disoit qu'il feroit tant qu'il la trouueroit, ou qu'il moureroit en la peine. Ce qui fait qu'ils y trouuent tousiours de la tourmente, c'est qu'ils y vont durant l'hiuer, lors que les vents & les courants de l'Oüest regnent, car si c'estoit ceux de l'Est, & qu'ils ne peussent rencontrer l'isle, comme c'est chose assez incertaine, ils seroient emportez vers la coste d'Ethiopie & ils periroient. Ce pilote auoit vn grand desir de m'emmener auec luy en ce voyage, & moy ie n'en auois pas moins d'y aller, mais le Roy ne le voulut pas, sçachant que si i'allois vne fois à la coste, ie ne reuiendrois pas aux isles. Mais comme j'estois-là, i'y vis arriuer vn grand nauire de Bengale chargé de marchandise du pays, & qui venoit en ces isles seulement pour charger des bolys & des coquilles dont i'ay tant parlé. Le Capitaine d'iceluy mourut, & le Roy herita de tout, & peu apres vn autre Capitaine de Guzeratte estant mort aussi, le Roy luy succeda encore: En quoy l'on peut reconnoistre les grands profits & reuenus de ce Roy en de telles auantures.

Il y eut aussi vn Roy de Ceylan qui desirant faire vn present au Roy de Cochin, fit équiper vne galere, & la fit charger de canelle de la plus excellente, & d'arequa; mais estant partie les calmes & les courans l'emporterent aux Maldiues, & elle rencontra vn canal où le courant n'estoit pas si rapide qu'il la pût emporter par delà les isles. Toutefois ceux de dedans ne pouuans prendre terre, ceux du pays y allerent auec des barques, & à force de cordages, d'ancres & d'auirons, ils firent tant qu'ils sauuerent ce nauire & qu'ils l'arresterent à l'ancre. Ceux de dedans pensans aller tousiours le long des costes & prendre terre de iour en iour, n'estoient pas chargez de beaucoup de viures, de sorte qu'ayans demeuré longtemps sur mer auant que prendre ces isles, ils estoient si foibles & si fatiguez de soif & de faim qu'ils n'en pouuoient plus, & ils n'auoient plus pour tout que de la canelle & de l'arequa. Que

Galere de Ceylan.

ſi de plus ils n'euſſent pris terre en ces iſles, ils n'auoient point de terres plus proches que les coſtes d'Arabie ou de Melinde, qui en ſont à neuf cens lieuës, tellement qu'ils fuſſent bien toſt morts. L'iſle où ils ancrerent s'appelle *Itadou*, ſituée vers le Sud de l'iſle de Malé, dont elle eſt esloignée d'enuiron cinquante lieuës, en l'Atollon *Adoumatie*. La marchandiſe qu'ils portoient eſtoit fort eſtimée en ces iſles, & principalement l'arequa l'eſtoit plus que la canelle : car ils ſe peuuent autant paſſer de cet arequa que nous de pain & de vin. Ils furent contraints de vendre de leurs denrées pour auoir dequoy viure. Mais la couſtume de ces isles eſt, que l'on n'oſeroit faire trafic auec les eſtrangers ſans auoir permiſſion du Roy (& toutefois on ne laiſſe pas de le faire ſecrettement, mais quand cela eſt ſceu on paye l'amande & toute la marchandiſe eſt confiſquée) ſinon pour quelques fruicts, ou pour donner à boire & à manger. Mais il faut qu'ils donnent de leur marchandiſe en contr'eſchange ſans faire prix, car c'eſt le Roy & les Anciens qui doiuent faire prix à la marchandiſe eſtrangere, ce qui s'entend de celle qui vient extraordinairement, car ils n'en vſent pas ainſi pour celle qui vient ordinairement & qui eſt apportée par les Malabares, qui pour la pluſpart y amenent leurs femmes, leurs enfans & leurs ſeruiteurs. Leur trafic y eſt permis en commun comme celuy du pays, & ils ont vne meſme police & vne meſme regle que les naturels.

Itadou iſle

Or le Capitaine Cingala de ce nauire de Ceylan n'auoit apporté aucun argent, eſperant trouuer à Cochin toutes commoditez & connoiſſances; tellement que n'ayant aucun argent pour acheter des viures, il fit offre au Roy que l'on priſt de ſa marchandiſe pour auoir des victuailles, & pour apres s'en aller. Mais ce Roy preuoyant bien que toute ſa marchandiſe luy demeureroit, il n'en tint point de conte, & il luy faiſoit ſeulement deliurer des viures au iour la iournée. Il fut donc queſtion de deſcharger cette marchandiſe & de mettre la galere à ſec pour la faire racouſtrer; mais ces Inſulaires qui ſont meſchans & qui ne demandent que la ruine des pauures eſtrangers, apres qu'ils eurent eſté aſſemblez de tous les lieux circonuoiſins en les bien payant, pour tirer ladite galere à ſec, ils la heurterent malicieuſement ſur vn banc de ſable, & elle fut briſée, tellement que ce pauure Capitaine & les ſiens fu-

rent sans vaisseau, & contraints de demeurer là quelque temps, où ils deuindrent malades & moururent presque tous, & leur Capitaine aussi, de maniere que le Roy fut heritier de toute cette canelle qu'ils nomment P*oniembous Thory*, & l'arequa P*oua*. Si le Roy de Cochin luy en eust escrit, il luy eut tout renuoyé. Il pensoit apres l'enuoyer en Arabie, & mesme lors qu'il fut tué, il y auoit vn grand nauire tout chargé pour y aller; mais il fut pris auec le reste comme ie diray cy-apres.

Peu de temps apres il arriua vn autre nauire de Massuliparan chargé de ris, de toiles blanches, d'huiles & autres denrées propres à ces isles. Le Capitaine âgé de soixante ans auoit les cheueux blancs comme du cotton, & longs comme ceux des femmes. Son nauire estoit à l'anchre à 30. lieuës de l'isle de Malé vers le Sud, il estoit venu pour charger du poisson & le porter à Achen. Ce Capitaine m'auoit pris en grande affection; mais il mourut à Malé, & aussitost le Roy enuoya querir son nauire, mais en l'amenant de nuit il s'eschoüa sur vn banc & tout fut perdu. Il y eut aussi vn grand nauire de Cambaye qui le trompa bien. Car le Capitaine qui auoit moüillé l'anchre en vne isle vers le Nort à quarante lieuës de Malé, enuoya vers le Roy quatre de ses principaux pour le saluër auec des presens: leur dessein n'estoit pas de s'arrester-là, mais seulement d'auoir quelques cordages, des viures & d'autres commoditez; & ils faignoient d'y vouloir trafiquer, dont le Roy estoit fort content & il s'attendoit desia d'en auoir sa part, tellement qu'il ne vouloit pas que ces quatre s'en retournassent, & il leur dit qu'ils rescriuissent à leur Capitaine de s'en venir à Malé auec son vaisseau. Mais eux sçachant le dessein de leur Capitaine, qui estoit de s'en aller, & craignans qu'il ne les laissast là pour les gages, ils firent tant enuers le Roy qu'il leur permit de s'en retourner, sur la promesse qu'ils luy firent d'amener le vaisseau, moyennant quoy il leur donna vn bon nombre de soldats pour cet effet. Mais quand ils eurent vnefois remis le pied en leur nauire, ils renuoyerent fort bien ces soldats à coups de canonades, d'harquebuzades & à coups de flesches. Le Roy en fut bien fasché & il en voulut du mal à quelques estrngers demeurans en ladite isle, & à ceux de l'isle mesme, comme estant ceux qui auoient osté la volonté à ces

Nauire eschoüé.

gens-là de venir à Malé & d'y trafiquer ; car il ne desiroit rien plus que de voir venir anchrer à son isle, d'autant qu'estans loin de luy, il ne pouuoit pas en disposer à sa volonté. Il seroit impossible de raconter par le menu tous les vaisseaux qui sont venus en ces isles durant le temps que i'y ay esté. I'ay seulement voulu faire mention de ceux à qui il est arriué quelque disgrace, ou quelque autre accident remarquable, & faire voir comme tout le dessein du Roy & de ses suiets, n'estoit que de leur procurer quelque malheur & quelque inconuenient ; d'autant qu'il donnoit vne certaine portion des nauires qui se perdoient à tous ceux de son Estat, & entr'autres aux gens de guerre. Mais non pas de ceux dont les Capitaines mouroient, car il n'y auoit que luy qui profitast de ceux-là.

CHAPITRE XXII.

Des diuerses punitions faites pour adulteres, paillardises & autres pechez, de l'Humeur amoureuse des femmes Indiennes, du grand Pandiare, & de la resolution estrange d'vn Mulastre.

Ce qui arriua à vn Canarin.

IE parleray maintenant de diuerses choses qui arriuerent de mon temps à des particuliers qui estoient habitans de l'isle: Entr'autres de ce qui arriua à vn Canarin Gentil de Cochin, homme de grands moyens & de grande apparence. Il y auoit 8. ans entiers qu'il alloit & venoit par ces isles où il auoit toûjours logis, & des facteurs & des seruiteurs domestiques. Il parloit fort bien la langue, enfin il estoit naturalisé. Il fut vn iour surpris estant couché auec vne femme de ces isles. Il y auoit six mois qu'il l'entretenoit, & elle estoit vne pauure seruante. Il fut mené auec elle par ceux de la iustice au grand Pandiare, auquel il dit qu'on ne luy fist point de mal, & qu'il desiroit se rendre de leur loy, & qu'il espouseroit cette femme. Ce qu'il fit & il se rendit Mahometan, & il y à apparence qu'il en auoit enuie il y auoit long temps, pour ce qu'il deuoit beaucoup d'argent à Cochin, d'où il fit banqueroute. Il espousa cette femme qu'il fit grande Dame. Car là les estrangers, hommes & femmes, peuuent porter tout ce qu'il leur plaist. Quant à luy, on le laissa aller sur cette promesse ; mais pour elle la iustice en fut faite selon la coustume, & tous les cheueux luy furent rasez, puis elle fut baignée de vieille huile infectée

& puante, & sa teste fut mise en vn vieil sac de voile de nauire, &apres batuë par tous les carrefours & tout à l'entour de l'isle. C'est la maniere de punir tous ceux & celles qu'on surprend en adultere & en paillardise. Mais là, comme icy, l'argent fait tout & sauue de tout. Pour le regard de l'homme, s'estant fait de leur loy, il fut mené par les ruës & autour de l'isle en triomphe, accompagné des plus grands Seigneurs, & de toutes sortes de personnes & de toutes qualitez, & on luy donna quantité d'argent & des habits, auec vn autre nom. Car là les noms se donnent volontairement, & par qui que ce soit, soit pere, soit mere, parens ou autre premier venu ; & aussi à toute heure, & non à celle de leur naissance ou de leur circoncision. Tellement que ie trouue qu'ils donnent-là les noms, comme nous les donnons icy aux chiens & aux cheuaux. Car le premier nom qui leur est donné par qui que ce soit leur demeure.

Noms entre les Mahometans.

Le Roy donna aussi des dignitez à ce nouueau conuerty, & il le fit pouruoyeur & distributeur de tout le ris & des autres prouisions & marchandises dont le Roy faisoit trafic. C'est vn office fort honorable, & il en auoit d'autres sous luy.

Pour le regard du Pandiare, dés lors qu'il fit cette iustice, c'estoit vn Cherife d'Arabie, qui sont vne maniere de gens fort honorez entr'eux, & les plus nobles, comme estans de la race de Mahomet. C'estoit vn fort bon homme, & il estoit extremement aimé du Roy. Il portoit affection aux estrangers, & il blasmoit le Roy entr'autres choses, pour le mauuais traitement qu'il nous auoit fait, veu que nous estions de leurs amis, & ennemis des Portugais : & que les Rois d'Achen, de Iaua & autres faisoient fort bon accueil à tous nos gens, comme aux François, aux Anglois & Holandois, ainsi qu'il auoit remarqué du lieu d'où il venoit. Sur cela le Roy luy respondit qu'il en estoit bien marry, & que cela ne venoit pas de luy, mais des Seigneurs & des Anciens de l'isle. Ce Pandiare reuenoit d'Achen en Arabie, & il auoit esté fort bien receu-là, & honoré de beaucoup de richesses qu'il emportoit chez soy, lors que passant par ces isles, le Roy en eut la connoissance, & le pria tant de demeurer, qu'enfin il s'y accorda. Il estoit si familiere auec le Roy, qu'il le faisoit manger auec luy, ce qu'il ne faisoit iamais à personne.

Paudiare Cherife.

Iustice exemplaire de femmes

Ce Pandiare estant en charge, ie luy vis vn iour entre autres rendre vne Iustice exemplaire sur vn grand nombre de femmes. Elles estoient bien 25. ou 30. & des plus grandes Dames du pays, qui estoient accusées d'vn peché dont ie n'auois iamais oüy parler, & qui est en vsage seulement aux Maldiues. Ils appellent cela *pouy tallan*, se seruant d'vn certain fruict du pays qu'ils nomment *Quela* & nous Banane, dont il y en a tel qui est long comme vn pan & gros comme le bras d'vn enfant de dix ans, & ce seruice est en vne façon si sale, si vilaine & si monstrueuse, qu'honnestement ie n'en puis parler dauantage, Et à la verité toutes les femmes de tout le reste des Indes, sont fort enclines naturellement à toutes sortes de lubricité & de paillardise ordinaire. Mais celles des Maldiues particulierement sont si entachées de ce vice, qu'elles n'ont iamais d'autres discours ny d'autre occupation, & elles font trophée & vertu entre-elles, d'auoir quelque braue & galant amy, à qui elles font toutes les sortes de faueurs & toutes les signes d'amitié que peut desirer vn homme d'vne femme : entre autres elles ne laissent iamais manquer de bettel accommodé de quelque façon releuée & extraordinaire, auec quelques clous de girofle qu'elles mettent dedans, ou bien vne petite semence noire la plus chaude, la plus odoriferente, la plus amiable & douce à la bouche qu'il est possible. Pour les hommes, ils leur vont cueillir des fleurs & ils les agencent fort bien en façon de bouquets, & ils leur enuoyent par galanterie. Il y a de certaines fleurs blanches fort odoriferantes sur lesquelles on peut escrire & grauer ce qu'on veut auec la pointe d'vn cousteau, & là ils escriuent trois ou quatre vers sur le suiet de leur passion amoureuse. Pour de l'argent & autres richesses, il s'en donnent fort peu les vns aux autres, & s'ils s'en donnent, cela vient plustost du costé des femmes que des hommes, qui de leur part sont fort courtois & officieux en leur endroit.

Naturel des femmes Indiennes.

Au reste l'on peut alleguer plusieurs raisons de ce que ces femmes sont d'vne complexion si chaude & si amoureuse; mais les principales me semblent estre, de ce qu'elles sont fort oisiues, & qu'elles ne font autre chose que d'estre tousiours couchées & se faire berser par delicatesse. De plus elles mangent continuellement du bettel, qui est vne herbe fort chaude, outre qu'en leur manger ordinaire elles vsent de tant d'espice-

ries, qu'à peine en pouuois-ie quelquefois mettre en la bouche, & elles se seruent encore d'aulx d'oignons, & d'autres choses semblables qui sont fort chaudes. Auec tout cela le climat, qui est directement sous la ligne, y contribuë beaucoup, & c'est ce qui rend d'autre-part les hommes plus lasches & moins puissans, & nonobstant cela, ils ont deux & trois femmes la pluspart, cela s'entend de ceux qui ont dequoy. Ils sont aussi faineants & aussi oisifs que peuuent estre les femmes, n'ayans point d'autre plus grand exercice que d'estre couchez prés d'elles, & le plus souuent auec plus de volonté que d'effet.

Mais pour reuenir à la iustice qui fut faite de ces femmes, il y en eut deux premierement qui furent surprises sur le fait, dont l'vne estoit mariée à vn officier principal de chez le Roy qui l'aimoit fort. Or leur loy & leur coustume porte que quãd vn officier du Roy ou autre qui leur appartient a delinqué en quelque chose, auant que proceder à en faire iustice, le grand Pandiare enuoye aduertir le Roy s'il trouue bon qu'on y procede celon les formes ordinaires; ce que le Roy ne denie iamais. Le grand Pandiare ayant donné aduis au Roy du fait de ces deux femmes, le Roy luy fit responce qu'il entendoit que iustice fust faite, non seulement de ces deux, mais de plusieurs autres encore, dont il auoit entendu parler il y auoit long-temps, pour se mesler du mesme mestier, & qu'il vouloit qu'on en fist vne exacte recherche; & sur cela il enuoya le mary de l'vne de ces femmes, auec deux des plus proches de sa personne, pour assister à cette recherche & à cette iustice, & il leur commanda bien expressement de dire au Pandiare qu'il ne mãquast pas à en faire tout ce qu'il auoit dit, & que s'il en restoit quelqu'vne à punir, il sçauroit bien y donner bon ordre: de sorte que tout le monde s'assembla incontinent de tous costez de l'isle, & les plus grands mesmes y vinrent aussi, dont la plus-part virent faire iustice de leurs femmes-mesmes. Pendant cette execution le Roy fit fermer toutes les portes de son Palais, afin que personne ne peust luy aller demander la grace pour sa femme, & ainsi la iustice en fut égale. Ces pauures miserables s'accusoient toutes les vnes les autres, & mesmes les hommes qui en connoissoient ou qui sçauoient par ouy dire de telles, les deferoient & les nommoient tout haut, de qui qu'elles fussent femmes. Il y eut donc enuiron 30. de ces fem-

mes qui furent punies publiquement, & qui eurent premierement les cheueux coupez, qui est vne grande infamie entr'eux, puis elles furent battuës de courroyes de cuir larges & cousuës ensemble, en telle sorte que deux ou trois en moururent. Apres cela on leur donna l'absolution de tout, auec menace que si elles y retournoient, elles seroient noyées. Mais depuis i'en ay veu de celles-là mesmes qui en ayans esté reprises ne furent pas pourtant noyées, mais seulement battuës de ces cuirs qu'ils appellent *Gleau*. Pour le peché d'homme à homme, il y est fort commun, & bien que le liure de leur loy le condamne à la mort, toutesfois ils ne l'obseruent pas, & il n'y a lieu au monde où ces enormitez soient plus communes & moins punies, en quoy on peut reconnoistre la malediction & l'ire de Dieu sur ces miserables, que la fausseté & l'iniustice de leur loy fait tomber au precipice de ces vices horribles.

Gleau.

En ce mesme temps ie vis faire iustice d'vn ieune garçon âgé de 17. ans. Il estoit fils d'vn Cafre d'Ethiopie & d'vne femme de ces isles, ce qu'on appelle Mulastre: c'estoit le plus resolu & le plus courageux que i'aye iamais veu, car luy seul auoit l'asseurance d'en attaquer six ou sept autres. Il deuint si meschant, que luy deuxiesme il s'en alloit par ces isles auec vn basteau, voler & desrober tout ce qu'il pouuoit, en battant cruellement ces pauures gens. Mais enfin estant attrapé, il eut le poing droit coupé. Comme on le punissoit ie ne le vis iamais changer de visage, ny ietter le moindre cry, non plus que s'il n'eût rien ressenty. Mais pour cette punition il ne changea pas d'humeur, car il ne fut pas plustost guary, qu'il retourna à son premier mestier, de sorte qu'ayant esté repris, on fut contraint de luy couper le pied gauche, dont il fit aussi peu d'estat comme de son poing. Car il estoit si resolu qu'il monstroit luy-mesme à celuy qui luy coupoit, comment il falloit qu'il fist, sans que iamais il monstrast aucun signe de douleur. Il y auoit vn vaisseau plein d'huile de Cocos toute boüillante, où luy-mesme mit le pied tout ainsi que si c'eust esté de l'eau froide. Ie ne pense pas qu'il se soit iamais veu vn courage de garçon plus determiné. Outre cela son mauuais naturel le portoit tellement au larcin, que quand il fut guary de son pied coupé, il ne laissoit pas de se trainer la nuit pour aller voler. Il estoit aussi adonné horriblement à la sodomie. Tellement qu'enfin

Courage estrange.

le

le Roy fut contraint de l'enuoyer en exil, & de le faire mourir.

Mais pour reuenir au grand Pandiare qui fit faire tant d'executions, apres auoir demeuré encore quelque peu de temps en ces isles, il fit tant qu'il eut congé de s'en aller en Arabie, auec vn nauire chargé de beaucoup de richesses. Mais ce depart ne fut pas sans tirer de grandes pleurs du Roy & de tout le peuple qui le regretoit extremement, car on le tenoit là comme vn saint. Il promit bien de retourner, mais toutefois il n'en auoit point d'enuie. Celuy qui luy succeda en cette charge, fut vn qui auoit espousé vne sœur de la grande Reine, & qui estoit fort noble & de bonne maison. Il mourut en Arabie comme i'ay dit.

Voila ce que i'ay peu remarquer & me ressouuenir de plus memorable arriué en ces isles des Maldiues durant le temps que i'y ay esté. Ie diray encore auant que de finir ce chapitre, que pendant cinq ou six ans que ie fus à la Cour de ce Roy, ie vis presque changer tout son Estat, & mourir diuersement la pluspart des officiers de sa maison & de sa Cour. Ce qui me faisoit tousiours iuger quelque chose de sinistre, & que la fin & la periode de cet Estat estoit proche.

Aussi ne dois-ie pas oublier à dire que ie vis arriuer-là vne grande Eclipse de Soleil en plein midy, (ce fut celle de l'an mil six cent cinq, qui dura l'espace de trois heures : Tout le peuple en estoit fort estonné, & il crioit & hurloit d'vne estrange sorte, disant que c'estoit vn mauuais presage, & que cela signifioit qu'ils perdroient le plus grand d'entr'eux. Et de fait en la mesme année l'vne des femmes du Roy mourut en mal d'enfant, & bientost apres le Roy mesme fut vaincu & tué, & tout cet Estat renuersé, ainsi que ie diray au chapitre suiuant. Ils prenoient tous soigneusement la date du iour, de l'heure, & du moment de l'Eclipse, & elle fut mesme escrite aux archiues publics.

CHAPITRE XXIII.

De l'expedition du Roy de Bengale aux Maldiues, de la prise de l'isle de Malé & de la mort du Roy, du voyage de l'Autheur en Bengale, auec la description des isles de Malicut & de Diuandurou.

AYant demeuré en ces isles l'espace de cinq ans ou enuiron, mais toutefois bien contre ma volonté, ce long se-

jour m'a fait connoistre ce qui estoit de ce pays, & m'a fait apprendre quant & quant la langue, les mœurs & les façons de faire de ces habitans, plus peut-estre, & ie le puis dire sans vanité, qu'aucun autre Europeen ait iamais fait. C'est ce qui m'a donné suiet de m'estendre si particulierement & si exactement en la description de ces isles, sçachant bien que personne auant moy n'en auoit escrit de la façon, & peut-estre que de long-temps personne ne se rencontrera qui y fasse tant de seiour que i'y ay fait; puis que mesme on n'y va que bien rarement, & encore contre sa volonté, à cause du grand hazard & du peril qu'il y a; c'est ce qui a fait que chacun en a tousiours euité tant qu'il a peu la rencontre: & que l'on en auoit eu iusques icy si peu de connoissance: & de plus quand le malheur y porteroit quelque autre personne comme moy, il est mal-aisé qu'il y fût traité si fauorablement & auec la mesme liberté que i'y ay euë. Cela me rendra excusable enuers les lecteurs, si i'ay esté vn peu ennuieux & trop long en cette description des Maldiues. Mais i'ay pensé puis que Dieu m'auoit fait la grace par le moyen de mes malheurs d'en aprendre tant de particularitez, que i'estois obligé d'en faire part au public & à mon pays, qui me sçaura quelque gré de ma bonne volonté, & de n'auoir pas esté ingrat des faueurs que Dieu m'a faites, en me donnant à connoistre tout cela, & m'en deliurant enfin miraculeusement, & de la sorte que ie diray.

Mais auant cela, ie ne puis obmettre vn songe que deux iours auparauant ma deliurance, ie fis vne nuit en dormant en ces isles, car il merite d'estre sceu. Ie songeay donc que i'estois sorty de ce pays, & que i'estois en toute liberté en terre de Chrestiens, ce qui me reiouyssoit infiniment; mais à mon resueil ie fus bien estonné de voir mon songe faux. Toutefois bien que ie fusse fort triste, ie me leuay & ie me mis à genoux & ie priay Dieu de tout mon cœur & de toute mon affection, qu'il luy pleust me faire la grace de me deliurer de cette seruitude Mahometane, & de me remettre en terre de Chrestiens, où ie peusse reprendre le libre exercice de ma Religion, que i'auois esté contraint de discontinuer si long temps: & dés-lors ie fis vœu de faire le voyage de S. Iacques en Galice, pour là en remercier Dieu. Deux nuits apres cela, c'estoit au mois de Feurier en l'an 1607. il arriua que le Roy eut aduis qu'il

venoit vne armée nauale composée de seize galeres ou galiotes qui estoient desia prestes à entrer en ces isles. Cela estonna fort le Roy & tout son peuple, d'autant qu'ils n'en auoient eu aucunes nouuelles auparauant, & que cette-cy si subite les surprenoit ainsi. Il commanda aussi tost de faire mettre en mer les galeres qu'il auoit iusqu'au nombre de 7. sans les autres nauires, les barques & les basteaux qui estoient en grand nombre. Tout le monde se mit apres à trauailler de tout son pouuoir à cela; mais ils ne peurent si promptement faire que les voiles des ennemis ne parussent: ce qui estonna dauantage le Roy. C'est pourquoy il commanda d'embarquer promptement toutes les meilleures richesses qu'il auoit, pour se sauuer luy & ses femmes en d'autres isles plus esloignées vers le Sud, où l'ennemy n'eust pû aborder à cause de la difficulté des lieux.

A la premiere veuë de ces galeres, tout le monde estoit fort empesché à trauailler les vns aux galeres & aux vaisseaux du Roy, les autres à leurs barques & à leurs basteaux pour s'y embarquer auec leurs biens, & les sauuer aux autres isles. Pour moy quand ie vis cette alarme à bon escient, me ressouuenant de mon songe & de la priere que i'auois faite à Dieu peu auparauant, ie commençay à prendre quelque esperance; & principalement quand i'apperceus de tout loin les voiles ennemies, je me resolus auec mes trois cõpagnons de chercher le moyen de nous sauuer, & de sortir de captiuité, comme nous le trouuasmes graces à Dieu. Mais ie vous laisse à penser en quelle apprehension nous estions, que l'on voulût nous contraindre de nous embarquer; ce qu'il nous eust fallu faire ou bien mourir. Mais nostre bonheur voulut que l'alarme fust si chaude & si soudaine, qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnoistre, ny encore moins de songer à nous: Tellement que nous auions belle à nous sauuer ce iour-là ou iamais, aussi ce fust vn vray miracle pour nous ce qui en arriua. Cependant durant ce grand tumulte qui estoit dans l'isle à la veuë & aux aproches des ennemis, nous faisions mine d'estre aussi faschez & esperdus que les autres, & nous faisions bien les empeschez, en sorte que ceux du pays nous voyans en cette actio & en mesme contenance qu'eux, ils n'entrerent en aucune defiance de nous. Mais ie croy certainement que si les galeres ennemies

n'eussent paru auant que le Roy se fust embarqué, comme ie diray cy-apres, & que nous fussions demeuré en l'isle sans nous embarquer auec eux, le Roy n'eust pas manqué au retour de nous faire mourir tous quatre, cela s'entend si les ennemis n'eussent pas voulu aborder, ou que l'alarme eust esté fausse. Mais Dieu ayant pitié de nous permit que les ennemis se monstrerent plustost que le Roy & les siens ne purent estre prests, ce qui fut la seule cause de nostre liberté. Cependant les ennemis aprochoient tousiours, & le Roy s'en aperceuant, sortit de son Palais & prit la fuite auec les trois Reines ses femmes, qui estoient portées chacune à bras par des Gentilshommes, comme vne nourrice fait son petit enfant. Elles estoient couuertes chacune de voiles & de tafetas de diuerses couleurs, figurez à la mode de la Chine, & grands comme vn linceul. Elles ne partirent du Palais qu'auec le Roy, qui s'embarqua auec elles. I'estois pour lors chargé d'armes & d'autres hardes que ie portois pour embarquer dans les galeres, & estant tout moüillé & en pauure esquipage, le Roy fit rencontre de moy, & me dit que i'estois honneste homme, & que ie prisse courage, me disant vn mot qui est commun en toute l'Inde, à sçauoir *Sabatz*, qui veut dire grand mercy, & sert aussi à loüer vn homme pour quelque chose qu'il a bien fait. Quand il me dit ce mot, la larme me vint à l'œil de pitié. Car il pleuroit & faisoit les plus grandes lamentations du monde, de se voir contraint de quitter tout, & de voir porter ainsi ses femmes, qui de leur costé fondoient en larmes. Tout le reste du peuple estoit en grande desolation par toutes les ruës, & on n'entendoit que gemissemens, que cris & hurlemens de femmes & d'enfans. Enfin le Roy s'estant embarqué pour se sauuer en la galere Royale, qu'ils appellent *Ogate Gourabe* (*Gourabe* veut dire galere & *Ogate* Royale) auec ses femmes & son neueu, il fut contraint de laisser la plus grande partie de ses richesses, & toutes ses armes & ses canons, qu'il auoit en grand nombre en l'isle, car il n'auoit pas eu le temps de s'armer & les embarquer. Au mesme instant que tout le monde fut embarqué il commanda de mettre à la voile & à la rame, & ils prirent leur route vers le Sud, & vers les Atollons de Souadou. Toutes les galeres estant parties, horsmis la plus petite, qui estoit encore demeurée pour y charger des richesses, ie dis

lors à mes compagnons qu'il estoit temps de se sauuer dans le bois, craignant qu'ils ne nous fissent embarquer par force. Ie fis toutefois encore vn voyage au Palais du ROY auec ceux de l'isle, & ie les laissois tous charger des premiers & aller deuant à la galere, & moy cependant au lieu de les suiure, ie pris vn chemin à costé & ie gaignay le bois, & deux de mes compagnons en firent de mesme par vn autre costé; pour le troisiesme il s'embarqua ie ne sçay par quelle occasion, & il auoit bien le mesme dessein que nous, mais la galere fut prise tout aussi tost, & depuis ie sceus de luy qu'il fut pressé de s'embarquer par ceux de l'isle; tellement que ce iour-là nous courusmes nous quatre vne mesme fortune, sans sçauoir rien l'vn de l'autre. Nous fusmes dans l'isle plus de quatre heures qu'il n'y estoit demeuré que quelques pauures gens, le reste s'en estant allé. I'allois & venois dans le Palais du Roy, où il y auoit toutes sortes de richesses, d'or, d'argent & de ioyaux à l'abandon; mais ie ne songeay iamais à toucher à rien, ny mesme à cacher l'argent que i'auois, que ie donnay à vn de mes amis, auec les arbres, vn basteau, & vne maison que i'auois achetée: ce fut au fils de ce Seigneur qui me tira de l'isle de Paindoüé dont i'ay tant parlé, que ie donnay tout cela. Pour mes compagnons ils sauuerent quelques hardes qu'ils auoient cachées.

Fuite de l'Auteur & de ses cõpagnons.

Or le chef de l'armée des ennemis descouurant que le ROY se sauuoit, il le fit suiure par huit galeres, les huit autres donnerent en terre en l'isle où i'estois. Ie me rendis aux premiers qui mirent pied à terre, les priant de me sauuer. Au premier abord, ne me connoissans pas pour François, mais croyans au vray que ie fusse Portugais ils me voulurent tuër, & me mettans tout nud, ils m'osterent ce que ie pouuois auoir. Mais ayans reconnu que veritablement ie n'estois pas Portugais, ils me traitterent plus humainement, & ils me firent mener à leur Capitaine qui me receut en sa protection, & qui m'asseura que ie n'aurois point de mal: & lors il me fit bailler d'autres habits, & me fit demeurer en ses galeres pour ma seureté, pour ce iour & cette nuit-là seulement: car apres il me fut permis d'aller où bon me sembloit par toute l'isle, sans que personne me dist rien.

Pour les huit galeres qui auoient esté commandées pour aller apres le Roy, l'ayans abordé ils vinrent au mains. Là le Roy

Mort du Roy.

se mettant en defence fut tué d'vn coup de picque, & puis à coups d'espée, ses femmes furent prises prisonnieres, & son neueu se noya. Toutesfois il ne fut fait aucun mal aux femmes, sinon qu'elles perdirent tous leurs ioyaux, qui furent pillez par les soldats & par les mariniers, qui sont les plus dangereux pour le pillage. Ces mariniers sont appellez Moucois.

Cause de la perte du Roy des Maldiues.

Ce qui fut cause de la prise & de la mort du Roy, fut qu'il ne faisoit aucun vent, mais qu'il y auoit le plus grand calme du monde, & les galeres ennemies estoient meilleures de rames, que celles du Roy qui n'estoient bonnes que pour la voile & non pas pour l'auiron. Car s'il eust tant soit peu fait de vent, on ne l'eust iamais pu attraper. Mais son mal heur le fit tomber en cette inconuenient, & il le meritoit bien pour les grandes cruautez qu'il auoit exercées. Il ne fut pris en cette desroute pas vn des vaisseaux de l'isle, tellement que si le Roy & ses femmes s'y fussent embarquez, ils eussent eu moyen de se sauuer. Mais son heure estoit venuë, & pour moy ie tiens que Dieu luy fit vne belle grace d'estre ainsi tué du premier abord, pour ne voir point le pauure & le piteux spectacle que i'y vis à l'endroit de ses femmes & de son Estat. Toutesfois il n'y eut pas grand massacre, car hors le Roy & deux ou trois des siens tuez auec luy & autant de blessez, entr'autres vn ieune soldat fils de metiz de Portugal qui s'estoit autrefois perdu petit garçon en ces isles auec vn vaisseau où il estoit, il n'y eut personne qui eust de mal, si ce n'est son neueu, qui pensant se sauuer à la nage se noya, à cause de sa foiblesse & de la maladie qu'il auoit d'ennuy & de tristesse qu'il auoit eu de sa femme morte peu auparauant en enfantement. Il auoit rauy cette femme à son mary comme i'ay dit cy-dessus.

Les ennemis ayans pris & pillé toutes les galeres du Roy, ils les ramenerent ensemble, horsmis deux qui s'eschoüerent sur les basses & sur les bancs. Ils ramenerent aussi les trois Reines en pauure équipage, & elles furent menées dans le logis du neueu du Roy defunct ioignant le Palais Royal. Ce logis estoit aussi appellé Palais, enclos de murailles, & de mesme forme que celuy du Roy, si ce n'est qu'il estoit plus petit: tous les autres logis des Princes & des Princesses s'appellent *Gandhouere*, c'est à dire Palais, & les autres maisons *Gué*,

On mit ces Reines en ce Palais-là, à cause que iour & nuit

on ne faisoit autre chose que foüiller, que piller & emporter du Palais du Roy tout ce qu'il y auoit de bon. Mais dans celuy du neueu, il n'y auoit rien à prendre, parce qu'on auoit tout fait embarquer de bonne heure, outre que ce neueu n'auoit pas grands biens, mais il auoit seulement ce que le Roy luy donnoit d'Estat, auec peu de patrimoine: Car s'il eust esté plus riche, le Roy eust craint qu'il ne luy eust fait la guerre. On mit des soldats pour garder ces pauures Reines, & on faisoit semblant de les vouloir emmener prisonnieres si elles n'enseignoient les tresors du Roy; ce qu'elles n'eussent pu faire, d'autant qu'elles n'en sçauoient rien : car ie sçay bien que ce Roy ne leur en auoit donné aucune connoissance, ny à aucune autre personne, sinon à vn certain secretaire qui s'estoit sauué des premiers. On leur donna aussi à chacune vne seruante pour les seruir, & trois Gentilshommes des domestiques du Roy, mais ny eux ny les seruantes n'eussent osé sortir du logis : pour les trois Gentilshommes ils n'entroient point dans la chambre des Reines, & mesme ils ne les voyoient pas, mais ils demeuroient parmy les soldats, pour voir le bon ou le mauuais traitement que l'on feroit à leurs maistresses. Tout cela se faisoit par le commandement du General: pour moy i'allois souuent les voir, car ceux de l'isle n'auoient pas congé d'y entrer, & i'y entrois quand bon me sembloit, & ie les conseillois & les consolois tant qu'il m'estoit possible: car i'entendois tout ce qu'on disoit d'elles. Et en pleurant elles me demandoient souuent si i'auois grand regret de la mort du Roy qui m'aimoit tant. Ie leur disois qu'ouy, & que puis qu'il estoit mort i'estois deliberé de m'en aller & de ne demeurer plus en ces isles n'y ayant plus de maistre, & que s'il n'eust pas esté tué, ie ne m'en fusse iamais allé. Ce qui estoit au plus loin de mon desir & de ma pensée. Toutesfois ie les asseurois de ne me pas retirer sans prendre leur aduis & leur congé: ce qu'elles approuuerent fort, & elles me promirent de ne me laisser iamais : & comme elles s'enqueroient de moy de ce qu'on disoit d'elles, ie leur dis qu'on les tenoit prisonnieres pour enseigner les thresors du Roy (comme on leur auoit desia dit,) mais qu'elles n'en fissent rien, & que toutes leurs menaces de les emmener n'estoient que pour leur faire peur : car i'auois entendu des principaux qu'ils ne les emmeneroient point: de quoy elles me sceurent

fort bon gré, & elles desiroient que ie n'eusse bougé d'auec elles.

Elles me prioient aussi d'aller d'vn costé & d'autre parmy les ennemis, pour leur donner aduis de tout ce qui se faisoit & de ce qui se disoit; ce que ie faisois de fort bon cœur, & ie leur descouurois tout ce que i'apprenois ça & là. Les Reines me disoient aussi beaucoup de choses en particulier l'vne de l'autre, à sçauoir la grande, & l'estrangere de Bengale, qui estoit aussi belle & aussi blanche comme les femmes de deça, & la ieune qui estoit celle que le Roy auoit prise depuis peu, comme i'ay desia dit & qui me disoit en se plaignant, qu'elle portoit malheur par tout où elle estoit, ce qu'ils appellent *Sompas* & que depuis que le Roy l'auoit prise, tout desastre luy estoit arriué. I'auois grande compassion de les voir en la façon qu'elles estoient en comparaison de ce que ie les auois veuës si richement & si magnifiquement accommodées, car elles estoiét lors en fort pauure equipage, & on ne leur laissa que leurs robes, encore à toute peine; & si on les fouïlla par tout: toutefois parmy tout cela, il ne leur fut point fait d'antre tort ny d'autre violence à leur corps ny à leur honneur, ny mesme de paroles, non plus qu'au reste des autres filles & femmes de l'isle. Pour ce qui estoit de leur manger, on le leur enuoyoit de chez le Pandiare qui estoit demeuré en l'isle auec les autres gens d'Eglise, & plusieurs autres, qui ne laisserent pas cependant d'estre pillez. Mais le Pandiare y seruit de beaucoup, pource que son logis estoit la retraite de tout le peuple tant hommes que femmes pour la seureté de leurs personnes seulement: car pour le bien il estoit aussi bien en proye là qu'ailleurs: toutefois il seruoit tousiours bien à appaiser la furie des ennemis, qui luy portoient quelque respect. Or la cause pourquoy estant entre les mains de ce General & des siens, ie receus beaucoup de faueur & de courtoisie, ce fut à l'occasion de nos canons, qui furent le principal suiet de leur entreprise & de leur venuë en cette isle, à cause qu'ils n'auoient pas accoustumé de voir de telles pieces, & ils estoient les plus empeschez du monde à les monter & à les embarquer, sans sçauoir par quel bout s'y prendre. De sorte qu'ils me prirent auec eux pour leur monstrer & leur enseigner tout l'attirail & la maniere, & ils me sceurent fort bon gré de ce que ie leur

Continence des gens de guerre de Bengale.

diſois ; car ie leur donnois intelligence, tant de cela que de toute autre choſe de nos nauires, & de ce qui eſtoit de ces isles-meſmes, dont i'auois aſſez bonne connoiſſance. Pour tout cela ils m'eſtimoient & m'aimoient grãdement Auſſi le pilote qui les auoit amenez eſtoit naturel de ces isles, mais demeurant en terre ferme, & ie l'auois ſouuent veu en l'iſle de Malé, & il ſçauoit bien l'eſtat que le Roy & les Seigneurs du pays faiſoient de moy, ce qu'il leur diſoit à tous, à cauſe dequoy ils m'eſtimoient encore dauantage. Cependant ce meſchant homme-là trahit ſon Roy & ſon pays pour de l'argent, encore que le Roy l'euſt fort affectionné, & ne luy euſt iamais donné ſuiet de ſe plaindre de luy. Car ces lieux là ſont de ſi difficile abord, que iamais les autres n'y euſſent pu venir ſans luy, qui les y conduiſit, & qui fut cauſe de tout ce mal. Cependant i'allois ſouuent au logis du Pandiare pour y viſiter vn bon nombre de mes amis qui y eſtoient & qui n'oſoient ſortir dehors ; entr'autres les trois fils de ce Seigneur auec qui i'auois tant demeuré. Ils me conſeilloient de m'en aller, diſans que le Roy leur maiſtre eſtant mort, ny eux ny moy n'aurions plus de ſupport : mais tous les autres me diſoient au contraire, que ie deuois demeurer, & que s'ils n'auoient qu'vn Cocos, ils m'en donneroient la moitié : mais ie crus le conſeil de ces trois, dont l'vn eſtoit bleſſé d'vne arquebuzade. Ils furent fort tourmentés, comme auſſi d'autres principaux de l'isle, & il fallut qu'ils payaſſent tous leur rançon.

Au bout de trois ou quatre iours que cette armée fut arriuée, il vint vne barque en l'isle de Malé, que ceux du Roy mort auoient amenée, pour demander permiſſion au General d'emporter du ris & d'autres commoditez pour faire les funerailles & le ſeruice du deffunt Roy qui eſtoit enterré en l'isle de *Gouradou*, où eſtoit ce grand maiſtre dont i'ay parlé cy-deſſus. C'auoit bien eſté ſon deſſein & ſon intention d'eſtre enterré à Malé, comme ie diray cy-apres, mais ils ne gardent iamais les corps morts & ils n'ont pas la couſtume de les embauſmer, & de les emporter d'vne isle à vne autre. Enfin ce General leur permit d'emporter tout ce qui leur ſeroit neceſſaire pour cet effet, comme ils firent, & ils taſcherent auſſi de m'emmener auec eux, ſe doutant bien que i'auois enuie de m'en aller.

Que ſi le Roy euſt eſté tué par d'autres que par ceux de ſa

religion, ils disent qu'il eust esté bien heureux & saint, qu'ils appellent *Chayde*: & ils ne luy eussent fait aucune autre ceremonie, mais ils l'eussent enterré au mesme estat qu'il estoit mort, sans lauer le corps, ny y faire d'autre façon selon la coustume; mais n'estant pas mort pour la defence de sa loy, ils ne luy firent pas les ceremonies qu'on a coustume de faire aux obseques d'vn Roy, mais seulement ils l'enterrerent cõme vn simple habitant de ces isles, ce qui fut à leur grand regret. Ils eurent mesme bien de la peine à trouuer de la toile blanche pour l'enseuelir, & vn cercueil pour le mettre, luy qui durant sa vie en auoit assez liberalement donné à tous les pauures de son Royaume, quand ils en auoient besoin. Il auoit tousiours plus de trente bieres toutes faites pour luy, pour les Reines, & pour tous ses gens, & pour en donner à tous. Il auoit fait faire vn magnifique Temple, & vn cimetiere tres-bien clos en l'isle de Malé, en intention d'y estre enterré. C'estoit le mieux fondé de tous; mais Dieu ne permit pas qu'il y fust mis. Ce sont les effets de la guerre, & mesme en celle-là il fut autant fait de degast & de perte inutile de tous biens, qu'il en fut emporté. Car ce que les soldats ne pouuoient emporter, ils le mettoient en ruine.

C'estoit vne grande pitié de voir tant de rauages en cette isle, & sur tout au palais du Roy; car tous les particuliers auoient sauué leurs richesses dans des bateaux, & il ne se perdit rien, pource que ces bateaux estant petits, passoient par tout, & alloient plus viste que les galeres. Mais tout ce qui estoit au Roy & aux Reines fut pillé, & il ne s'en sauua rien, tant de ce qui estoit dans les galeres que dans l'isle. Encore le malheur fut tel pour ces pauures Insulaires, qu'il y auoit vn grand nauire chargé appartenant au Roy, & qui estoit prest à partir il y auoit plus de huit iours; mais leurs Magiciens & Astrologues l'auoient remis à ce iour-là mesme, comme estant le bon iour pour partir, ainsi qu'ils auoient trouué par leur calcul & par leurs ephemerides: mais ils n'y rencontrerent pas bien. Son voyage estoit pour l'Arabie, & il ne put sortir plustost de ces isles à cause du grand calme qu'il faisoit; de sorte qu'il fut pris aussi bien que le reste. La charge de ce vaisseau estoit entr'autres choses de canelle, que le Roy auoit euë de ce nauire de Ceilan, qui s'estoit perdu auparauant en ces isles,

comme i'ay dit; le reste estoit de la marchandise, de ces isles, dont la pluspart estoit de l'arbre de Cocos. Ils ne firent que piller le nauire, & prendre ce qui leur estoit propre de ce qui estoit des isles, car pour la canelle & le vaisseau ils le laisserent tout rompu, & il ne fit iamais voyage du depuis, comme ie sceus apres estant à Goa, ainsi que ie diray en son lieu.

Enfin apres que les ennemis eurent seiourné en cette isle l'espace de dix iours à butiner & à charger leurs galeres, tant des richesses qu'ils y trouuerent que de cinq ou six vingt pieces de canon, tant gros que menu qui y estoiẽt, ils se retirerent & laisserent les Reines en liberté auec tout le reste du peuple. Car ils n'emmenerent aucuns prisonniers auec eux, excepté le frere de la grande Reine, & le beau frere du Roy mort. Au commencement ie croyois qu'ils l'emmenassent prisonnier pour en tirer rançon : mais ie sceus depuis le contraire, & que c'estoit de son consentement, & qu'il desiroit aller trouuer le Roy de Cananor *Ali Rhadia* pour le suiet que ie diray cy apres. Pour moy ie m'en allay prendre congé des Reines & de mes amis, ce qui ne fut pas sans pleurer, eux de tristesse & de desplaisir, mais moy de ioye. Quand ce fut à nous embarquer, tous ces Capitaines estoient en dispute entr'eux à qui nous auroit dans sa galere mes compagnons & moy. Enfin ie m'embarquay en vne, & mes trois compagnons en trois diuerses autres, & nous ne nous reuismes que long-temps apres.

Pour ce qui arriua en suite en ces Maldiues, ie sçeus depuis estant à Goa, que ceux du pays furent en forte guerre entr'eux, dautant que le Roy estant mort sans enfans, & sans neueux, & le Royaume ne tombant iamais en quenoüille, non plus qu'en France, il y eut quatre Seigneurs des plus grands du pays qui se banderent les vns contre les autres, à qui seroit Roy & que cette guerre ayant duré assez long-temps, le Roy de Cananor *Ali Rhadia* y auoit enuoyé vne bonne armée de galeres conduite par *Rana Banduy Tacourou* frere de la grande Reine, que les galeres de Bengale auoient emmené prisonnier, comme i'ay dit : & que par le moyen de cette armée, il auoit enfin estably celuy à qui de droit & comme plus proche, le Royaume appartenoit; mais à la charge qu'il tiendroit cela de luy & qu'il le reconnoistroit comme son protecteur. Il chassa quant & quant ceux qui faisoient du trouble, & rendit ainsi ce Royau-

me paiſible. Voila ce que i'en appris à Goa. Mais pour reuenir à ce qui nous arriua alors, nous nous embarquaſmes, comme i'ay dit, aux Maldiues pour prendre la route vers le Golfe de Bengale. Le paſſage entre ces isles eſt fort dangereux à cauſe des Bancs & des baſſes qui y ſont en grand nombre, & il n'y a perſonne qui oſaſt y nauiger ſans auoir des pilotes naturels du pays, comme de fait ils en auoient. Et dautant que l'isle d'où eſtoit le Roy mort, nommée *Ouſtime*, eſtoit à la teſte des autres
Ouſtime Isle. & toute la derniere, ils y mouïllerent l'ancre, & là tuans, pillãs & rauageans, ils emporterent tout ce qu'ils y trouuerent. Nous voyions de iour vn ſi grand nombre de barques & de batteaux à la voile qui fuyoient de coſté & d'autre, que c'eſtoit vne choſe admirable à regarder. S'eſtans rafraichis & ayans ſeiourné vn demy iour en cette iſle, ils donnerent l'ordre qu'ils auoient à tenir au cas qu'ils vinſſent à ſe ſeparer, comme ils firent à cauſe du grand calme qu'il faiſoit, & nous ſortiſmes enfin de ces iſles par la grace de Dieu. Tellement que nous fuſmes en-
Malicut isle. uiron 3. iours pour aller iuſques à vne petite iſle nommée *Malicut*, qui n'eſt qu'à 35. lieuës des Maldiues au Nort d'icelles.

Cette iſle eſt toute enuironnée de fort dangereux bancs, qu'il faut bien prendre ſoin d'éuiter. Nous y moüillaſmes l'ancre trois galiotes que nous eſtions enſemble, les autres eſtans ſeparez d'autre coſté. Cette iſle de Malicut n'a que quatre lieuës de tour, & elle eſt admirablement fertile en arbres de Cocos, en bannanes, en mil, & autres choſes qui ſe trouuent aux Maldiues. Ils abondent en toutes ſortes de fructs. La peſche y eſt tres-bonne, l'air y eſt fort ſain & plus temperé qu'aux Maldiues, & le peuple y a les meſmes couſtumes, les meſmes mœurs & langages que ceux des Maldiues. Cette iſle a eſté autrefois du Royaume des Maldiues, mais vn Roy la donna à vn ſien frere en partage. A preſent elle eſt gouuernée par vne Dame qui releue du Roy de Cananor, pour eſtre en plus grande aſſeurance. Cette Reine me fit fort bon accueil, d'autant qu'elle m'auoit veu pluſieurs fois prés du Roy des Maldiues ſon proche parent. Quand elle me vid elle ſe prit à pleurer, comme firent auſſi la pluſpart de ceux de l'iſle, du regret qu'ils auoient de la mort de ce Roy, dont ie leur contay l'hiſtoire.

Ayans ſeiourné enuiron deux iours en cette iſle, nous nous
Diuandurou isles. miſmes à la voile, & nous allaſmes ſurgir aux iſles de *Diuandurou*

à trente lieuës de Malicut vers le Nort. Elles sont cinq en nõbre. Elles ont six à sept lieuës de tour, chacune plus ou moins les vnes que les autres, & elles sont distantes de quatre-vingt lieuës de la coste de Malabar, comme au droit de Cananor, & sont sous l'obeyssance du Roy de Cananor, qui possede encore quelques trente isles des Maldiues, qui luy furent cedées il y a enuiron cinquante ans par vn Roy des Maldiues, à qui il auoit presté secours contre ses peuples qui s'estoient reuoltez.

Ces isles de Diuandurou sont habitées de Malabares Mahometans, qui sont presque tous riches marchands, qui font vn grand trafic par toute l'Inde, & specialement aux Maldiues, dont ils tirent quantité de marchandises, & ils ont là des facteurs qui n'en bougent. Ils ont les mesmes coustumes & langues que ceux de Cananor, de Calecut, de Cochin & autres Malabares, Le terroir y est fort fertile & l'air y est fort sain. Les corsaires Malabares, quand ils vont en course s'y vont ordinairement rafraichir, & le plus souuent ils s'y marient, estans fort bien ensemble: bien que quelquesfois ils ne laissent pas de les piller quelque amitié qu'il y ait entre eux; car ils preferent le bien à toutes les amitiez du monde, & quand ils voyent qu'ils n'ont rien pu butiner sur leurs ennemis, comme ils ne veulent pas s'en retourner sans rien faire, ils prennent sur leurs amis. Ces isles sont comme vne estappe & vne descente de marchandises de la terre ferme des isles Maldiues, & de Malicut.

Apres nous estre rafraichis quatre ou cinq iours en ces isles, nous nous remismes à la voile tirans vers le Sud, pour aller doubler la pointe de Galle, qui est vn cap à la pointe de l'isle de Ceylan. En allant nous fismes rencontre d'vn si grand nombre de baleines, qu'elles penserent renuerser nos galiotes: mais ceux de dedans auec des tambours, des poiles & des chauderons, firent vn si grand bruit, qu'ils les firent fuyr.

Nous fismes aussi rencontre de quelques galeres ou padocs des Malabares, & entr'autres vn matin au point du iour, que l'air estoit fort nebuleux & fort espais, ce qui fut cause que nous ne les aperceusmes que lors qu'ils furent tout contre nous. Ie ne fus iamais si estonné que de voir tous ces gens si bien en ordre, armez & en posture pour charger; & que nous qui estions pris au depourueu, eux nous ayans apperceus les

premiers, estans amis les vns des autres, ils ne firent que passer: ils estoient trois galiotes & nous autant. Au reste auant que de finir ce chapitre, ie diray pour l'intelligence de ce que dessus, que cette armée qui vint ainsi assaillir & piller les Maldiues, y auoit esté enuoyée de la part du Roy de Bengale, qui est vn Royaume au delà de ces isles, en terre ferme sous le tropique de Cancer. Ce qui l'auoit meu principalement à faire cette entreprise, c'estoit pour auoir le canon que le Roy des Maldiues auoit eu de nostre nauire perdu, & vn bon nombre d'autres qu'il auoit eus de la mesme sorte. Ce canon estoit le plus beau & le mieux fait qu'on eust sçeu voir, & il estoit fort renommé aux Indes, & enuié de plusieurs Rois & Princes qui menaçoient tous les iours de le vouloir venir voir.

Du Royaume de Bengale & des remarques d'iceluy.

Chartican

APres auoir esté vn mois en nostre voyage, nous arriuasmes à *Chartican*, qui est vn port du Royaume de Bengale, où nous fusmes receus des habitans auec beaucoup de rejouyssance. Estans descendus en terre ferme, ils me menerent auec eux saluër le Roy, qui n'est pas le grand Roy de Bengale, mais vn petit Roy de cette Prouince-là, ou pour mieux dire vn Gouuerneur auec titre de Roy, comme ils font par tout ces pays-là. Car le grand Roy de Bengale seiourne plus auant dans le pays à trente ou quarante lieuës de là. Ainsi apres auoir esté presenté à ce petit Roy, il me receut fort humainement, & me mit en pleine liberté: me disant que si ie voulois demeurer auec luy, qu'il me feroit beaucoup de bien: & de fait, il me faisoit bailler des habits & des viures par chacun iour en abondance. Mais apres auoir seiourné là enuiron vn mois, ie trouuay vn nauire de Calecut, le maistre duquel me demanda si ie m'en voulois aller auec luy, & qu'il venoit souuent des nauires Holandois à Calecut, & mesme qu'il y en pourroit auoir pour lors quelques vns sur lesquels ie me pourrois embarquer pour me retirer en France, puis que c'estoit mon desir de m'y en retourner. A quoy ie m'accorday volontiers, parce que ie n'auois point d'autre desein, ce qui me faisoit refuser toutes sortes de commoditez. C'est pourquoy ie pris congé du Roy, qui me l'octroya facilement.

Mais pour le peu de temps que ie fus en Bengale, ie ne pus pas remarquer beaucoup de singularitez : toutesfois voicy ce que i'ay appris.

Le Royaume de Bengale est de fort grande estenduë, en la mediterranée des Indes. On luy donne plus de quatre cens lieuës de long: tant y a qu'en l'Inde c'est le plus puissant Prince apres le grand Mogor. Mesme quand ie partis le Mogor luy ayant denoncé la guerre, il s'apprestoit pour le receuoir auec plus de deux cens mille hommes & dix mille elephans. Il a plusieurs Roys qui luy sont tributaires, comme les Roys d'Aracan, de Chaul, & autres grands Seigneurs Mahometans & Gentils, qui sont obligez de luy fournir lors qu'il marche en guerre, vn certain nombre d'hommes, d'elephans & de cheuaux. Aussi luy payent-ils tribut à raison des ports de mer qui sont en ses terres, par tous lesquels il se fait vn grand trafic de toutes sortes de marchandise, dont ils tirent de grandes commoditez, pour raison dequoy ils ne se peuuent passer de l'amitié de ce Roy.

Description du Royaume de Bengale

Forces du Roy.

Le païs est fort sain & fort temperé, & il est si admirablement fertile, qu'on y vit presque pour rien. Il y a vne si grande quantité de ris, qu'outre la nourriture & la prouision de tout le païs on en transporte par toute l'Inde, tant en Goa & Malabar qu'en Sumatra, aux Moluques & par toutes les isles de la Sonde, de tous lesquels pays Bengale est la mere nourrisse, & leur fournit entierement leur soustien & leur nourriture. Aussi on y void iournellement aborder vn nombre infiny de nauires de tous costez des Indes pour prendre de telles prouisions, & ie croy qu'il y en iroit dauãtage, principalement de plus gros, si la nauigation n'en estoit pas si perilleuse, à cause des bancs & des sables, dont tout ce golfe est remply : de sorte que quand il arriue que les nauires de Bengale tardent à venir ou se perdent, le ris est infiniment cher, & on crie à la faim, comme en vne extremité de famine; & au contraire quand la nauigation est bonne, le ris est à aussi vil prix que s'il venoit au pays, & il ne vaut d'ordinaire que quatre deniers la liure. Au reste le pays est remply de bestiaux, de bœufs, de vaches & de moutons : ce qui fait que la chair y couste fort peu, outre les laictages & les beurres dont ils font si grãde quãtité, qu'ils en fournissẽt l'Inde, outre plusieurs tapis velus qu'ils font fort proprement

Il y a quantité de bons fruicts, non pas toutefois Cocos ou bannanes mais beaucoup de citrons, limons, oranges, grenades, caius, ananats & plusieurs autres fruicts, gingembre, poyvre long, auec lequel se fait vn grand nombre de confitures estant verd, comme aussi des citrons & des oranges. Le pays abonde en cannes de sucre, qu'ils mangent verd, les autres en font quantité d'excellens sucres, dont il chargent des nauires, & il ne s'en fait autre part en toute l'Inde, sinon qu'en Cambaye, & autres terres du Mogor qui sont voisines de celles-cy, qui sont d'vn mesme climat, mesme langue & mesme fertilité. On tire aussi de Bengale quantité d'huyle de senteurs, qu'on fait d'vne certaine graine & de certaines fleurs, dont tous les Indiens se seruent pour se froter apres qu'ils se sont baignez. Le cotton y vient en si grande abondance, qu'outre qu'il suffit pour l'vsage & pour le vestement de ceux du pays, & outre le trãsport qu'on en fait d'escreu, ils font tant de toiles de cotton & si bien faites, que c'est de là seulement qu'on en apporte par toute l'Inde, principalement aux quartiers de la Sonde. Semblablement il y a de la soye en abondance, tant de la soye de vers, que de celle d'herbe, du plus beau iaune qu'on sçauroit voir, & elle semble plus belle que la soye mesme : dont ils font aussi quantité d'estoffes de diuerses couleurs, qui se portent par tout. Car les habitans tant hommes que femmes sont admirablement adroits en la manufacteure, tant de toiles de cotton ou de soye que tout autre ouurage à l'esguile, comme de broderies qu'ils fõt si proprement iusqu'aux simples coustures, qu'il ne se peut rien voir de plus beau. Ils font entr'autres de la toile de coton ou de soye si deliée, qu'il est mal aisé de iuger quand on l'a sur soy, si on est vestu ou si on est nud : comme aussi ils font bien proprement plusieurs autres sortes d'ouurages, de meubles & vtenciles si delicatement qu'il n'est pas possible de rien voir de mieux fait, & qui estans transportez icy, passent pour estre de la Chine.

Il se fait en ce pays grande quantité de petite poterie noire & rouge, comme la terre sigillée la plus fine & la plus deliée du monde, & ils en font grand trafic, & principalement des gargoulettes & vases à boire, & autres vtensiles. Il y a grand nombre de roseaux ou cannes grosses comme la cuisse d'vn homme, & longues de 6. à 7. toises, creuses par dedans, & noüeuses

ses comme celles de ce pays. Elles sont plus fortes à rompre qu'aucun bois du monde, & ils en font des leuiers & des bastons à porter toutes sortes de fardeaux les plus pesans, dont ils se seruent par toutes les Indes, mesmes à Goa & ailleurs. Les Portugais & les Indiens ne se seruent point d'autres bastons pour porter leurs palanquins ou litieres. Ils l'appellent par tout *Bambou*, & le mettant dans le feu on le ploye en la forme qu'on veut, & il y demeure tousiours, de sorte qu'il romproit plustost que de perdre son ply. Ils en font aussi des mesures pour mesurer toutes leurs denrées, comme ris, grains, huile, beurre & autres choses semblables. Ils en font des mesures de toutes grandeurs. Il se trouue de ces roseaux en beaucoup d'autres endroits des Indes, mais c'est là leur origine & le lieu où il s'en trouue le plus. Ces cannes ne plient iamais & sont bigarrées de blanc & de noir. Il y en a d'vne autre sorte qui n'est pas de la forme & de la grosseur de cette-cy, le plus gros n'est pas de plus de quatre pouces, & il est fort haut. Il est poreux, dur & fort pliant, de sorte qu'on mettroit les deux bouts ensemble sans qu'il se rompist, & toutefois il est bien fort. Ils en font des baguettes pour porter à la main, & pour battre ceux qu'ils veulent chastier, & cela enleue tout l'endroit du corps où il touche. Il ne rompt iamais pour quelque menu qu'il soit. Il est gentiment façonné & bigarré naturellement de blanc, de iaune & de noir, ils en font trafic, & les bastons en sont recherchez par toute l'Inde, n'en ayans point d'autres. En frottant ferme deux bastons de cette canne l'vn contre l'autre, il en sort du feu comme d'vn fuzil & ils s'en seruent pour cet effet. Il y a encore vne autre sorte de canne qui ne vient iamais plus grosse que le petit doigt, de mesme forme & façon que l'autre, & elle ploye comme osier. Ils l'appellent *Rotan*. Ils en font des cables de nauire, & quantité de sortes de panniers gentiment entre-lassez, & de toutes sortes de clisses. Bref ils en font ce qu'ils veulent de mesme que de la corde, & ils la fendent en tant de parties qu'ils veulent. La longueur est d'vne brasse & demy. Ils en trafiquent par tout, & on en fait grand estat pour sa gentile manufacture. Elle est fort blanche & non bigarrée.

Ce pays est fort abondant en elephans, & c'est de là qu'on en meine aux autres endroits de l'inde. Il y a des Rhinoceros, Animaux.

& on dit mesme qu'il y a des Licornes, qu'on tient se trouuer en ce seul pays, & ils disent que tous les autres animaux ne boiuent iamais en vne fontaine que la licorne n'y ait trempé sa corne, mais ils attendent tous au bord de l'eau tant qu'elle soit venuë pour cét effet.

Enfin ie ne trouue point de pays en toute l'Inde Orientale plus abondant en toutes choses necessaires pour le manger, & en richesses & manufacture industrieuse que celuy-là, & n'estoit que la nauigation y est si dangereuse, c'est bien le plus beau, le plus plaisant, le plus fertile & profitable pays du monde. Ils tiennent d'ordinaire vn ambassadeur à Goa. Mais quand i'estois prest à partir de Goa pour venir par deça, il y estoit arriué vn Ambassadeur extraordinaire vers le vice Roy, & on disoit que c'estoit pour demander quelque secours.

Vn des grands trafics qu'on fait en Bengale, c'est d'esclaues, parce qu'il y a vn certain pays suiet à ce Roy, dont les peres vendent leurs enfans & en donnent au Roy pour tribut. C'est de là que sont la pluspart des esclaues de l'Inde: & mesme plusieurs marchands les chastrent, leur coupant quand ils sont bien petits, non seulement les testicules, mais aussi la verge entierement. I'en ay veu plusieurs de cette sorte ausquels il ne paroissoit qu'vn petit trou pour l'vsage de l'vrine. C'est pour leur bailler en garde les femmes, & mesmes les clefs de toute la maison, s'y fians du tout & non pas en leurs femmes, qui est la coustume des Mahometans, parce qu'ils quittent leurs femmes fort souuent. Il n'y a pays aux Indes où les esclaues soient si peu estimez qu'en Bengale, à cause qu'ils sont tous vieux & fort meschans, tant hommes que femmes.

Le peuple est bien formé de ses membres, les femmes sont belles, mais fort inpudiques, & beaucoup plus qu'en aucun endroit des Indes. Les hommes sont adonnez au trafic de marchandise, & non à la guerre & aux armes. Ils sont gens doux, courtois & faciles, mais au surplus en reputation d'estre grands trompeurs, larrons & menteurs. Ils trafiquent en diuers endroits, & font de grands voyages, comme aussi plusieurs estrangers frequentent en leurs pays, comme Persans, Arabes, & les marchands de Goa & de Cochin Portugais. Il y a en l'estenduë de la domination de ce Roy plusieurs sortes de religions, des Iuifs, des Mahometans & des Gentils ou Payens,

lesquels derechef ont diuersité de ceremonies, comme ayant grand nombre de diuers pays & Prouinces. Le grand Roy est payen, celuy de Chartican que ie vis, estoit Mahometan.

Les peuples Gentils de ce pays de Bengale tiennent pour leur pagode ou idole vn élephant blanc, dont il s'en voit fort rarement, & ils le tiennent pour vne chose sainte, & les Rois l'adorent, mesmes ils se font quelquesfois la guerre pour ce suiet, afin de le prendre sur leurs voisins, car ils n'en ont point chez eux, & bien souuent se sont données de grandes batailles à cette occasion.

Quant à leurs vestemens, les hommes s'aiustent superbement de certaines chemises de cotton fort larges, qui leur pendent iusques en terre, & par-dessus ils portent vne mante de soye, & en teste vn Turban de toile tres-fine. Les femmes ont de petites chemisettes de toiles de cotton ou de soye qui leur viennent à la ceinture, & elles enuironnent le reste de leur corps d'vne toile ou d'vn tafetas, & par-dessus, quand elles sortent s'enuironnent d'vne grande piece de soye, dont elles font venir vn coin sur leur teste.

Ils sont desordonnez au boire & au manger, & ils sont fort vicieux. Ils tiennent plusieurs seruiteurs, & ont chacun trois ou 4. femmes fort richement parées de chaisnes d'or & de perles.

Ils font des vins de sucre & d'autres compositions, dont ils s'enyurent.

Il y a grand nombre de Portugais qui demeurent és ports de cette coste de Bengale, & qui y viuent en liberté. Ils sont aussi fort libertins en leur vie, estans comme bannis. Ils y trafiquent seulement, sans y auoir aucune forteresse, aucun ordre & police, viuans comme les habitans du pays & ils n'oseroient retourner en l'Inde, pour quelques fautes qu'ils y ont commises. Ils n'ont aucunes gens d'Eglise auec eux. Il y en a vn entr'autres appellé Iean Garie, qui est fort obey entr'eux, & qui commande à plus de dix mille hommes pour le Roy de Bengale : toutefois il ne fait point la guerre aux Portugais, dautant qu'ils sont amis.

En ce pays de Bengale est le grãd fleuue *Ganga*, autrement dit le Gange, qui est le plus renommé du monde, & ceux du pays tiennent qu'il vient du Paradis Terrestre. Leurs Rois ont esté curieux d'en faire rechercher la source, mais ils ne l'ont iamais Gange fleuue.

pu trouuer, quelques voyages & despences qu'ils y ayent fait. Son emboucheure est à 23. degrez & demy de l'equinoctial vers nostre pole : mais de sçauoir si c'est ce renommé fleuue de Gange des anciens, ou bien celuy de Canton en la Chine, comme veulent quelques-vns de ce temps, i'en laisse la dispute & la decision aux sçauans en cette matiere. Mais enfin la commune opinion des Portugais & beaucoup d'autres est que c'est le vray Gange,& si sa situation ne s'y accorde pas, pour le moins son nom s'y accorde. C'est de ce fleuue que procede le Bois si excellent qu'ils nomment *Calamba* qu'ils croyent venir du Paradis Terrestre. Il est fort cher en toute l'Inde, & il est plus estimé que tout autre : comme estant plus rare & plus odoriferant. On en recouure fort peu & il se trouue flottant au bord de la mer, ou de ce fleuue. Il s'en trouue aussi souuent au bord des isles Maldiues, & i'y en ay rencontré moy-mesme par plusieurs fois.

Ce fleune nourrit aussi grand nombre de crocodiles, & il est merueilleusement fecond en poisson : bref c'est le plus estimé en toutes choses qui soit aux Indes Orientales, & apres luy c'est le fleuue Indus, qui est la riuiere du Surrate & de Cambaye.

Quant au Gange, les Indiens le tiennent comme sainct, & ils croyent que quand ils s'y sont lauez, ils sont absouz de tous leurs pechez, de sorte que tant les Mahometans que les Gentils en tiennent l'eau fort beniste, & qui laue de toutes offences, comme nous apres la confession. Encore eux apres s'y estre baignez, se croyent-ils estre du tout sanctifiez, voire saints. On y vient de fort loing pour s'y lauer comme font les Mahometans au sepulchre de Mahomet, à la Mecque. C'est tout ce que i'ay peu remarquer de ce Royaume, pour le peu de temps que i'y ay esté.

CHAPITRE XXV.

Voyage en Calecut par Moutingué, Badara, & Marquaire, & du fameux Capitaine, Cogni aly.

M'ESTANT embarqué, comme i'ay dit, dans vn nauire de Calecut, mes compagnons & moy nous demeurasmes sur mer trois semaines, & enfin nous prismes terre au port de

Moutingué, situé entre Cananor & Calecut, qui est vn des ports de retraitte des Malabares, corsaires & pirates. Le pays est au Roy de Moutingué, qui est vn Roy Naire.

Ie ne fus iamais plus estonné arriuant-là, que de voir tant de gens en armes, car là tout le mõde porte des armes tant Mahometans qu'Idolâtres, depuis l'âge de 10. à 12 ans: mais cela s'entend des Naires ou Malabares, car le peuple vil & bas n'en porte point. Ie fus fort courtoisement receu par les Malabares, tant que i'y seiournay. Ie fus mené en la maison d'vn grand Seigneur Malabare qui estoit Mahometan: car les Malabares n'ont aucune noblesse, tant en leur nom qu'en leur ordre, à ce que i'ay pu remarquer. Ie demeuray à Moutingué l'espace de trois iours chez ce Seigneur, & mes cõpagnõs estoient chez vn autre, là où nous estiõs fort bien traittez. Le Roy mesme vint voir le Seigneur où i'estois, & ie fus fort estonné de le voir de la façon. C'estoit vn des plus beaux hommes, & de la plus belle taille que i'aye iamais veu: excepté qu'il estoit de couleur vn peu oliuastre & rougeastre, comme sont tous les Naires: mais il estoit excellemment bien proportioné & il ressembloit à peu prés à celuy de Calecut, aupres duquel ce n'est qu'vn petit Roytelet. Aussi quand il en parloit, c'estoit auec vn grand respect & auec grand honneur. Quand ie fus entré en ce logis, vn de ses gens qui portoit vne selle quarrée d'vn pied & demy & qui n'auoit pas vn demy-pied de haut, la vint poser au milieu de la salle. Le Roy s'assit dessus, & tous les Seigneurs estoient debout à l'entour de luy. Ils ne touchoient non plus aux meubles & aux murailles de ce logis, qu'ils desirẽt qu'on fasse chez eux quand on y va. Ce Roy m'interrogea fort sur le païs de France, quand ie luy eus dit que i'en estois, & il me demandoit la difference qu'il y a entre les Anglois, les Hollandois & nous. Il s'enquist en suite de l'Estat du Roy & de sa grandeur, me priant de l'aller voir, & mesme il prioit ces Seigneurs de m'y mener: ce qu'ils firent. Sa demeure est à plus d'vn quart de lieuë de la mer. Nous y fusmes mes compagnons & moy. Ce logis estoit sur vn haut à pont leuis, dont ils vsent tous en leurs chasteaux & en leurs palais, qui sont fortifiez de bonnes terrasses & de bonnes murailles, & ils y font tous les iours bonne garde. Ce Roy a vn elephant seulement, qui est fort priué.

Outre ce port de Moutingué, il y en a deux autres de corsai-

res fort proches, qui ne ſont qu'à deux petites lieuës les vns des autres. L'vn s'appelle *Chombais* qui eſt vers Cananor, & l'autre *Badara* vers Calecut. Moutingué eſt au milieu & ils ſont tous ſur le bord de la mer, & tres-bien fortifiez de grands retranchemens, pour empeſcher la deſcente des Portugais auec qui ils ont guere mortelle. Chacun de ces ports a ſon Roy particulier, & ils releuent tous en quelque choſe du Samory.

Ce Roy des Moutingué euſt bien deſiré que nous fuſſions demeurez prés de luy, & il nous gratifioit en toutes choſes. Il me permit meſme que ces Seigneurs, qui eſtoient Mahometans, fiſſent tuer vne vache pour nous feſtoyer, ce qu'ils n'ont iamais accouſtumé de faire. Le Capitaine en la maiſon de qui i'eſtois s'appelloit *Mouſſez Caca*, & celuy chez qui eſtoient mes compagnons auoit nom *Meſtar Cogni aly*, & ces deux eſtoient les premiers de Moutingué.

Nous y demeuraſmes quatre ou cinq iours. Le Roy & le Capitaine Malabares s'attendoient que nous nous y arreſterions tout-à-fait & ils nous en prierent fort. Pour moy ie dis que ie deſirois aller voir le grand Roy *Samory*, ſur quoy ils ne me reſpondirent rien, n'oſans pas aller au contraire, & meſmes ils me conſeillerent d'y aller. Ie pris donc congé du Roy & de mes compagnons, qui voulurent demeurer là; car l'vn s'en alla auec vn Capitaine Malabare, vers vn autre quartier à quatre lieuës de là ſur les terres de Calecut. Ie ſortis auec vn autre Capitaine le plus vaillant & le plus redouté de ceſte coſte, & qui a le plus de galeres à luy. Il s'appelle *Couſty Hamede*. Il tient auec luy de ces *Iangay* qui ſont les Naires de conduite, & qui ſe tiennent aux portes des villes pour eſcorte en payant, à ceux qui en ont beſoin. Tous ces grands Seigneurs en ont à eux d'ordinaire à leurs gages, que le Roy leur donne: chacun en prend; les foibles pour leur ſeureté & pour leur garde; les autres plus forts qui vont en grandes troupes & bien armez touſiours, en prennent ſeulement pour eſtre teſmoins, comme ils ne ſont point aggreſſeurs ſur les Naires, ſi par cas fortuit il arriue quelque diſpute entre les Naires & eux, comme il arriue ſouuent. Car ces Naires ſont fort ſuiets à s'enyurer & les Malabares ne boiuent point de vin & ne ſont nullement querelleux ny ſeditieux ſans occaſion: de ſorte qu'ils ont ſouuent picque enſemble, mais le Roy leur rend bonne iuſtice.

Iangay ou Naire de conduite.

Ces Naires sont fort larrons sur terre, & pour peu ils tueroient vne persõne. Ils desrobent dans les villes & aux marchez secretement, sans qu'on leur ose rien dire. Il est vray que tous ne sont pas tels, mais seulement quelques soldats incommodez. C'est la coste qui y est la plus suiette, les vns desrobans sur terre, les autres sur la mer. Enfin il ne se trouue personne qui ose guere aller sans ces soldats de conduite.

Quant aux Malabares, ils ne desrobent iamais sur terre: & quand ils ont querelle ensemble, le Roy leur donne à chacun son Naire ou son Archer pour leur seureté, leur faisant defence de se battre; & ces Naires sont aux gages & aux despens des Malabares, & tant qu'ils sont auec eux ils n'oseroient se battre, autrement l'aggresseur seroit tenu pour criminel de leze-Maiesté, & auroit affaire contre le Roy mesme. On dit que ces Malabares gardent vne haine iusques à sept ans. Ces Naires sont si redoutez, que si vn Malabare en auoit blessé vn, & qu'il n'y eust point d'autres Naires tesmoins comme il ne seroit pas l'agresseur, ce seroit pour perdre tous les Malabares, & leur estat en la ville où ils seroient. Toutes ces villes des Malabares le long de la coste sont si remplies de ces Naires auec leurs armes de toutes sortes, qu'y passant ie pensois toujours estre au quartier d'vne armée de vingt-mille hommes. On ne peut quelquesfois marcher par les ruës: & au soir tout le monde s'en va, & il ne demeure que les Mahometans & les Moucois, qui ont leur quartier à part sur le bord de la mer, deuant les villes des Malabares, & des artisans Gentils, qui tiennent le plus souuent leurs maisons proches des villes des Malabares, qui les font trauailler.

Or bien que toute la coste soit des Malabares, toutesfois quand on parle veritablement des Malabares, cela s'entend proprement des Mahometans, qui ne sont point artisans que fort peu, mais tous marchands, ou larrons & soldats de mer. Ils n'ont aucune noblesse entr'eux, mais seulement ils sont reconneus par la valeur & la richesse: & toutes sortes de gens sont bien venus auec eux. Ils ne tiennent que fort peu d'esclaues, & ils ne contraignent personne d'aller à la guerre auec eux. Ils se fient en tout le monde, & ils ne taschent qu'à obliger des hommes pour s'y en aller auec eux.

Ils tiennent table ouuerte à tous, & chacun mange à leur plat, ce qui s'entend des soldats; toutes sortes de gens leur sont bons, car ceux qui ne sont pas bons pour estre soldats, ou autres gens de qualité, ils les font mariniers & forçats volontaires en payant, ou ils s'en seruent pour vendre les marchandises qu'ils desrobent. Ils appellent leurs galiottes *pados*. Lors que les Marchands de la coste de Malabar sçauent que les galiottes des pirates sont prestes d'arriuer, ils s'en tiennent proches pour acheter leurs denrées à bon marché, & mesme ils ne craignent pas de les porter vendre aux lieux d'où sont les marchands mesme sur qui elles ont esté prises, & qui le plus souuent les rachetent encore vne autre fois; & bien qu'ils les reconnoissent, toutefois il n'en est autre chose, au cas qu'ils ayent passe-port des Portugais, & les Prestres de leur loy & les pauures sont faits à cela, qui aussi y viennent de 30. lieuës loin faire la queste & leur donnent, car ils sçauent bien que ces Malabares font des vœux de dõner tant aux pauures, en cas qu'ils fassent bonne prise, & ils ne manquent iamais de s'en acquiter. Mesmes ils ont de leurs saints ou Ziares, qui sont des lieux & des temples destinez à cela, où ils font aussi des vœux comme aux Maldiues. Ces prestres ne sont que pour les mariages & pour les temples. Ce n'est pas eux qui rendent la iustice, & ils sont tous habillez à la façon d'Arabie, tout de blanc. Il va auec eux vne certaine sorte de gens qu'ils appellent *Abedalles*, qui ont fait vœu de pauureté, & qui vont ainsi par le monde. Il s'en trouue quelquefois trente & quarante en vn lieu, encore qu'ils n'aillent gueres que deux ou trois ensemble, & le plus souuent ils vont seuls. On leur donne l'aumosne, & il y en a de fort importuns à demander. Ils couchent tous dans les Temples. Au reste ils sont les plus accostables du monde. Ils entendent toutes les langues, & il y a grand plaisir à les entretenir; car ils ont couru toutes les parties d'Orient, & ils portent leur petit bagage auec eux. On leur donne de l'argent, des toiles de cotton & de soye, & à manger tant qu'ils en veulent. Il s'en trouue parmy eux qui viuent fort austerement en leur loy. Ils se tiennent prés du temple & ne demandent iamais si on ne leur donne, & ils moureroient plustost de faim. Ils sont fort solitaires, & ils tiennent tous la loy de Mahomet. Les Gentils ont aussi de ces *Abedalles*, qui sont comme des Hermites

[Margin notes: Pados galiottes. — Abedalles Religieux. — Joguies Hermites.]

tes

tes, & ils les appellent *Ioguies*. Ils vont ainſi courant par le pays, mais parmy les Naires & autres Gentils. Ils ne mangent choſe qui ait eu vie. Le Roy de Calecut en a vn prés de luy dot il fait bien de l'eſtat. On le tient comme vn ſaint. Tous les Ioguies qui paſſent par là, vont loger chez luy, comme en vn Monaſtere ou en vn Hoſpital qui n'eſt dedié qu'à cela. Il eſt à deux portées de mouſquet du Palais du Roy : le baſtiment en eſt tres-beau, & il a eſté fait & renté du Roy. On les reçoit-là tous ſans iamais les refuſer, au contraire ils s'en tiennent bien heureux. Les autres Rois Naires qui ne font que donner la paſſade, les tiennent en leurs palais, où ils demeurent tant qu'il leur plaiſt. Ils ſe couurent le corps de ie ne ſçay quelle cendre & poudre deſtrempée auec de l'eau qui eſt blanchaſtre. Ils portent ordinairement de ces groſſes chaſtaignes de mer penduës à leurs oreilles qui ont des trous á y paſſer le poulce. Il y en a d'autres plus grands, qui y portent de l'or ou de l'argent doré de la forme & groſſeur de ces chaſtaignes. Ils mangent comme les Bramenis & les Banianes de Cambaye & autres lieux, qui ne gouſtent iamais rien qui ait eu vie. Il y court encore vne autre ſorte de gens, comme en ce pays, à ſçauoir des charlatans qui monſtrent des beſtes & leurs enfans, & qui dancent & qui ſautent de toutes les façons. Ie ne vis iamais de ſi bons ſauteurs, ny qui faſſent tant d'enchanteries & de tours de paſſe-paſſe.

Mais pour reuenir à mon depart de Moutingué, ie me mis en chemin pour aller à Calecut par terre diſtant de douze lieuës, prenant pour mon eſcorte & conduitte des Nayres, de ville en ville, qui ſont là fort frequents & deux en deux lieuës, leur donnant à chacun quatre tarents, qui ſont de petites pieces d'argent dont chacune fait la ſeizieſme partie d'vn larin.

Ie vins donc à *Badara* à deux lieuës de Moutingué vers Calecut. Là le Seigneur me fit encore vn meilleur accueil que l'autre. Il auoit deux palais, dont l'vn eſtoit pour les femmes, car il en tient pluſieurs ſelon la loy de Mahomet. I'y ſeiournay enuiron quinze iours. Ces trois ports, Chombaye, Moutingué & Badera ſont comme au fonds d'vne baye ; Car *Cangelotte* autre port de corſaires, qui tient vne grande eſten- Badara

duë de pays & de peuples, en est à quelque 18 lieuës tirant vers le Nort, prés de Barcelor, & ne se peuuent secourir les vns les autres par terre. Pour ces trois ils se secourent de cette façon, c'est qu'ils ont des manieres de logis sur le bord de la mer, plantez sur des pilotis fort hauts, où ils mettent des sentinelles pour descouurir sur la mer de loin, & sçauent à peu prés la saison que l'armée des Portugais doit venir : & sur le bord de la mer on fait des retranchemens pour empescher la descente.

Lors que i'estois à Badara il passa soixante voiles, toutes galiotes & deux galeres qui venoient de Cochin pour aller à Goa. Il faisoit tellement calme que tous ces Malabares ne s'en soucioient pas dauantage. Ceux des autres ports vinrent lors se ranger au port d'où l'armée estoit plus proche, & s'entresecoururent ainsi. Les Portugais appellent leurs galiotes *Nauires*, & ils appellent celles des Malabares *Pairaus*. La plus grande partie de ces vaisseaux estoient *Chetils*, qu'ils appellent, qui sont marchands. Tout aussi tost que les Malabares sont arriuez, ils tirent toutes leurs *Pados* ou galiotes à terre. Ie vis faire la plus grande brauoure du monde à vne de ces Pados, lors qu'elle venoit de la guerre. Toute l'armée Portugaise estoit à l'entrée de cette grande baye, & cette pados ne l'apparceuoit nullement, de sorte qu'elle se trouua tout d'vn coup engagée parmy ces soixante voiles, & ne pouuant reculer, elle prit vne hardie resolution de passer par le milieu de cette armée, & s'en vint regagner son port qui estoit *Chombaye*, renuersant leur pados, & les hommes se sauuerent à la nage bien qu'ils fussent suiuis des Portugais, qui n'y peurent rien gaigner; & apres que l'armée se fut retirée, ils mirent leur pados en seureté.

Nauires & Pairaus.

Vaillance d'vne Pados.

Il faut que ces voleurs & pirates fassent de grands butins: car outre le payement & le defray de leurs *pados* & galiotes, il faut qu'ils payent encore les droits de doüane & de pancarte au Roy Naire de la terre. Deplus ils sont suiets à beaucoup de sortes de gratifications & de presens, comme ils en font au Roy de Calicut, & à celuy dont ils sont suiets. Ils auoient accoustumé aussi d'en faire au Roy *Cognialy* defunt. Ils en font aussi à leurs amis, & apres tout cela à ces Prestres & à ces pauures, & aux vœux qu'ils font à leurs Ziares.

Pirates de Malabares.

Les Seigneurs sont là autant, & ont autant de pados les

vns comme les autres. Car il n'y a point de noblesse entr'eux, & ils ne font estat que des anciens & des gens de moyens & de courage. Quand ils veulent s'embarquer pour la guerre, & pour faire quelques courses, s'ils sont plusieurs nauires, ils font vn General de toute la flote auquel ils obeyssent durant ce voyage seulement, car estant finy, l'autre n'est que ce qu'il estoit auparauant : & s'ils font quelque prise, ils luy donnent vn present à leur discretion sans qu'il ait autre droit, le reste estant départy également à chacun.

Durant mon seiour de Badara, ie m'allay pourmener souuent à pied bien auant dans le pays que ie trouuay tres-beau & tres-bon, bien couuert & fort agreable. La terre y est rouge & sabloneuse, & planiere dans le pays. Les Naires proches des ports se rangent à la coste & au palais du Roy, lors qu'ils sont en alarme contre les portugais, ou d'autres qui viennent attaquer les Malabares.

Quant au palais du Roy, il est inaccessible du costé de la mer. Il est situé sur le haut d'vne montagne à enuiron trois portées de mousquet de la mer, car la ville est entre-deux où demeurent les Malabares. Il a fait couper cette montagne à pied droit. Il a vn autre chasteau à vne lieuë & demy dans le pays, où il tient sa femme & tout son menage, & sa grande pagode où il me mena. Ce Roy pouuoit alors auoir quelque soixante ans. Il n'estoit pas si beau que les autres, mais de fort belle stature. I'allois quelquefois à Moutingué voir mes compagnons. L'vn d'eux s'en estoit allé en vne autre ville à deux lieux de Badara vers Calecut, & dans l'Estat de Calecut qui en est à dix lieuës. Cette ville s'appelle *Marquaire Costé*; les Portugais la nomment la terre de Cognialy.

Au reste ce Seigneur auec qui i'estois à Badara m'aimoit comme son frere. Il auoit vne femme en vn logis à Marcaire Costé (qui est vne Forteresse,) & il m'y mena auec luy plusieurs fois : là ie vis mon compagnon, & ie m'y arrestay quelque temps. Cette terre de Marquaire est au Roy de Calecut, (& elle est en paix auec les Portugais comme le reste de l'Estat Marquaire. du Roy de Calecut.) Les Pados de pirates & corsaires n'osent pas y aborder ny s'y équiper : mais tous les hommes vont piller comme les autres : & les riches ont des Pados qu'ils tiennent és terres des Roys de Badara, & autres ports de pira-

tes, & font porter leur butin & leurs voleries en leurs maiſons par terre. Tous ces Malabares Indiens ne font point de difference, ſinon comme on leur faict entendre, d'Anglois, Holandois, & François. Ce qui faiſoit qu'ils nous aimoient tant, c'eſt qu'ils voyoient que nous auions la guerre contre les Portugais. Ils me demandoient ſi i'eſtois de la loy des Portugais, & ayant reſpondu qu'oüy, pourquoy donc, me dirent-ils, leur faites vous la guerre; Et comme ie leurs repliquois qu'ils en faiſoient de meſme aux autres Mahometans, ils me dirent que l'on ne deuoit pas trouuer cela eſtrange en eux, qui eſtoient tous larrons & pirates, & qui ne prenoient nullement cela à deſhonneur, comme eſtans tels de pere en fils. Qui veut eſtre bien venu auec eux, il faut touſiours parler de faire la guerre aux Portugais & en dire du mal, comme à la verité ie n'en ſçaurois dire gueres de bien.

Or la cauſe pourquoy ce Seigneur m'aimoit tant, & me faiſoit ſi grandes careſſes par deſſus tous les autres, c'eſt qu'il auoit enuie d'aller aux Maldiues l'année ſuiuante auec vne armée, & d'autant que iauois connoiſſance de la langue & du pays, & meſme qu'il ſçauoit par pluſieurs marchands & pilotes Malabares qui m'auoient veu là, comme i'auois eſté bien venu aupres du Roy defunct; il ne m'entretenoit d'autres diſcours que de ces Maldiues, s'enquerant de moy bien particulierement, quelles eſtoient les meilleures iſles, les perſonnes les plus riches, & ſi ie ſçauois où le Roy & les Reines auoient leurs treſors, ſi bien qu'il me vouloit retenir à toute force aupres de luy, comme auſſi faiſoient tous les autres Seigneurs. Il me faiſoit la plus belle offre du monde, & i'aurois bien eu de la peine à m'en deffendre, ſi ie ne me fuſſe ſeruy du nom du grand Roy P*amory*, lequel ie dis que iè deſirois aller trouuer. Cela ſeul les arreſta & les rendit muets, & ie m'en depeſtray par ce moyen à leur grand regret. De ſorte que ſur ce deſſein. ayant pris congé d'eux, ie pris mon chemin droict à *Marcaire coſté*.

Or pour aller de Badara en la terre de Calecut, il faut paſſer vne riuiere, & il y a vn Roy entre deux qui s'appelle *Auriole*

Auriole. Roy.

qui n'a aucun port, mais qui demeure en terre, eſtant amy des Portugais, & ennemy des Malabares en ſon cœur, mais il n'en faict pas ſemblant, dautant qu'ils ont affaire, & ne ſe peuuent

passer les vns des autres. Par sa terre passe vn fleuue qui vient s'emboucher à Marcaire, & qui porte basteaux l'espace de plus de vingt cinq lieuës.

Cependant il est impossible de dire le bon accueil & la grande amitié que nous portoient les Mahometans & les Naires Malabares. Ils s'estimoient bien heureux quand ils nous auoient en leurs logis, & disoient que Dieu leur auoit fait vne grande grace, & la plus-part mettoient en escrit le iour & l'heure que nous y estions entrez, & disoient à leurs enfans qu'ils se souuinssent vn iour de nous auoir veus. Tout le monde accouroit sur le chemin pour nous voir, quand ils entendoient parler de nostre nom, & que nous estions ennemis des Portugais.

Ayant donc esté quinze iours ou plus à Badara, i'allay à Marcaire trouuer mon compagnon, & prismes resolution ensemble d'aller trouuer le Samory, auec congé du Roy & de Cousty Hamede, qui en estoit bien fasché, comme l'estoit aussi tout le reste: car i'allois librement à *Costé*, au logis de sa femme y boire & manger, & y coucher quand bon me sembloit. Dans la ville de Costé les Receueurs, les Escriuains & autres officiers du Roy de Calecut y sont tousiours, & ils y ont vn bureau où ils font la recepte, & vont visiter tous les vaisseaux & les marchandises qui arriuent au port, & le soir ils s'en retournent à leur logis qui est à demy lieuë de-là dans le pays. Les Portugais ont fait ce qu'ils ont pu pour subiuguer ces quatre villes & ports susdits, mais tousiours sans effect, & auec perte & deshonneur: & sur tout en Badara, où ils ont bien perdu des hommes: car c'est le port le plus fort, comme estant tout entouré d'eau. Ils y furent bien batus vn mois auant que i'y arriuasse.

Costé ville.

Ie demeuray dix ou douze iours à Marcaire, auant qu'aller en Calecut, & durant le temps que i'y fus, le Seigneur *Cousty Hamede* y venoit souuent, & me disoit que c'estoit pour me voir, mais c'est qu'il auoit sa femme là. Il ne vouloit pas permettre que ie le quittasse, ny que ie prisse autre logis que le sien, soit pour coucher, pour boire ou pour manger. D'autre costé les receueurs du Roy qui sont là en grand honneur, nous donnoient pension, disans que c'eust esté grande honte au Roy & à nous si d'autres nous eussent nourris, veu mesmes que

nous estions sur sa terre, & que nostre dessein estoit de l'aller trouuer. Outre cette pension, ils nous faisoient plusieurs festins & de grands honneurs, comme aussi tous les autres Seigneurs, tant Naires que Mahometans, & ils desiroient nous accompagner vers le Roy. Ils nous donnoient tous les iours à chacun vn P*anan*, qui est vne piece d'or monnoye du Roy qui vaut enuiron quatre sols & demy. C'est plus que l'on ne peut despendre de la moitié. Tout ce pays de Marquaire, que ie visitay assez auant, est fort bon, & depuis enuiron 4. ans il a esté la retraite principale de tous les pirates, & leur Roy estoit-là. C'est le lieu où il y a plus de Malabares, comme estant le plus fort, & le Roy de Calecut y met vn Gouuerneur qui commande à tous les Malabares de son Estat, comme aussi à tous les autres des villes & ports de pirates & de corsaires, qui le reconnoissent comme leur Roy, mais qui despendent du Samory: car il faut qu'ils soient commandez par vn de leur loy & de leur nation. Il leur donna donc vn nommé C*ognialy*, auec titre de Lieutenant General, & fut surnommé Cognialy Marquaire, à cause que Marquaire veut dire Lieutenant ou Vice-Roy. Ce Cognialy fut choisi pour cela à cause de sa valeur, & y commanda trente ou quarante ans, & il deuint fort puissant à force de voler tout le monde: car c'estoit le plus grand corsaire qui ait iamais esté en ces pays, & le lieu où il estoit estant spacieux, chacun s'y venoit habituer. La forteresse est petite. Il y passe vne belle riuiere, sur laquelle on nauige par basteaux plus de 20. lieuës, là où toutes sortes de marchandises descendent; & sur l'emboucheure de ce fleuue il bastit par le consentement du Roy vne bonne forteresse, à la mode des nostres, de fort bonnes murailles à chaux & à sable, & il y auoit de l'eau douce. Outre cela, il fit faire deux grands forts qui gardoient l'emboucheure de la riuiere, & tous les vaisseaux venoient aborder au pied de la forteresse en toute seureté, & estoient là hors de tout danger & de toute incommodité. La forteresse defendoit la ville, qui toutefois estoit fortifiée, tant du costé de la mer que de celuy de terre, & estoit presque enuironnée d'eau de la mer ou de la riuiere. C'est vne grande ville bien peuplée, auec force bastimens, ruës & boutiques bien ornées, comme en celle de Calecut, & en toutes les autres de la coste des Malabares, dont celle-cy est vne des plus belles, des plus riches, & des plus fortes. Elle est sur vn haut, & la forteresse par des-

Panan, monnoye d'or.

us au plus haut, & en bas ſur le port prés de la mer des deux coſtez de la riuiere, ſont ces deux forts qui defendent le long du haure & l'entrée de la riuiere. Ceſte ville eſt deminuée de plus de la moitié en toutes choſes depuis la mort de *Cognialy Marcaire*, comme ie diray cy apres.

Ce Cognialy rendoit toute obeyſſance à ſon ROY, ſous la faueur & bonté duquel il s'eſtoit rendu ſi puiſſant: & le Roy qui pour lors auoit guerre contre les Portugais, eſtoit bien aiſe d'auoir cet homme qui eſtoit ſi redouté. Le port & la ville valoient quaſi autant au Roy, que celuy de Calecut. Il vient aual ceſte riuiere vne grande quantité de poiure, & d'autres marchandiſes qui font valoir la ville & le port. Ie vy dans vne ſalle chez vn grand Seigneur Malabare de ce lieu, toutes les rencontres & toutes les victoires que Cognialy auoit faites, tant ſur terre que ſur mer durant ſa vie, fort bien peintes & fort bien colorées, & tous les nauires, les galeres, & les autres vaiſſeaux qu'il auoit pris ou mis à fond fort bien repreſentez. Il eſtoit connu & redouté de tout le monde, depuis le Cap de bonne Eſperance iuſqu'en la Chine. L'on m'aſſeura que d'vn coup d'eſpée il auoit tranché vn auiron de galere & qu'il auoit coupé vn homme qui auoit l'eſpée au coſté, l'homme & l'eſpée tout d'vn coup. Il auoit vn frere auſſi vaillant que luy appellé *Couſty Mouſſez*. Ils ont regné plus qu'aucuns autres ayent iamais faict en ce pays-là, & pris infinis nauires & galeres de la Chine, de Goa & d'ailleurs, ainſi que i'ay pu reconnoiſtre par ces peintures. Ce Cognialy eſtoit auſſi l'vn des plus cruels hommes du monde, & ſa grande force & ſa puiſſance luy faiſoit meſpriſer vn chacun, iuſqu'au ROY de Cananor meſme, qui du commencement eſtoit ſon protecteur & ſon ſuperieur, & qui l'auoit aſſiſté en tout & par tout. Il prenoit par tout & ſur tous. On ne ſçauroit nombrer les cruautez & les barbaries que luy & les ſiens commettoient à l'endroit de toutes ſortes de perſonnes, ſans diſtinction: & entr'autres contre vn ſien voiſin ROY Naire nommé *Auriole*, dont i'ay parlé, qu'il alla piller & rauager, puis le chaſſa. Il coupa le nez & les mammelles à la REINE ſa femme, & ſe fit reconnoiſtre pour Roy, de ſorte qu'enflé de ces proſperitez, il ne vouloit plus reconnoiſtre le Samory, cõtre qui il ſe reuolta, n'ayant pas voulu rendre quelques vaiſſeaux qu'il auoit pris ſur ſes ſuiects, encore qu'il luy euſt commandé de le faire; mais l'autre meſpriſoit ſes commandemens.

Les Portugais furent bien aises de cette reuolte du Cognialy, cõme ils en auoient bien suiet, & ils iugerent aussi tost que sa perte estoit infaillible, tant pour les excessiues & barbares cruautez & voleries qu'il auoit exercées, que pour son outrecuidance & sa rebellion : de sorte qu'ils rechercherent aussi-tost de paix le Roy de Calecut, qui desirant chastier ce perfide y entendit aysement : & l'année suiuante, qui fut 1599. le Vice Roy de Goa prepara vne puissante armée nauale, sous la conduite d'vn sien neueu nommé *Louis de Gousma*, qui ayant dessein de surprendre la forteresse auec quelque intelligence, vint descendre en la terre du Roy Auriole, grand ennemy du Cognialy pour les causes que nous en auons dites. Cette terre estoit de l'autre costé de la riuiere, sur laquelle les Portugais firent trente ou quarante ponts de basteaux, liez les vns auec les autres ; & on enuoya vn Capitaine nommé *Louis de Sylua*, auec trois cens des plus braues soldats de toute l'armée, pour donner en terre au deça de la riuiere, lors que le signal seroit donné. C'estoit de nuit, & en mesme temps le Samory deuoit enuoyer par terre quelques forces assistez de nombre de Portugais. Le Cognialy & son frere en estans aduertis, ils donerent bon ordre à tout sans faire semblant de rien, de sorte que ces trois cens qui auoient passé furent repoussez & leur Capitaine Louis de Sylua tué d'vn coup de mousquet : ce que voyant les soldats, ils tournerent visage, mais pensans trouuer leurs basteaux où ils les auoient laissez, ils virent qu'on les auoit emmenez : pendant quoy, ceux de la forteresse estans sortis apres eux les taillerent tous en pieces, la plus-part furent noyez, & il n'y en eut que vingt ou trente qui se sauuerent à la nage, & le reste ne pouuant nager à cause de leurs armes, se perdit. Quant aux Naires & aux Portugais qui deuoient donner par terre, le Cognialy fit faire vn retrãchement par où ils deuoient passer, auec vne garde de nombre d'arquebusiers.

Le gros de l'armée des Portugais voulant mettre pied à terre, fut repoussé & bien battu, tellement que par leur arrogance ils y firent perte de cinq cens hommes, & se rembarquerent en desordre. Le Roy de Calecut leur dit apres qu'il ne falloit pas y aller de cette façon, mais posement. Ce qui fit que le General de l'armée s'en retourna à Goa auec sa courte honte & auec perte des meilleurs hommes de son armée. Cela

Victoire du Cognialy.

donna

donna de l'ombrage & de la meffiance à tous les Portugais du Samory, disant qu'il les auoit trahis & qu'il les auoit menez à la boucherie, d'autant que les gens qu'il deuoit enuoyer, comme il auoit esté ordonné entr'eux, ne se trouuerent pas pour donner à l'heure du signal donné. Mais la cause de ce malentendu vint par l'artifice du Cognialy & des siens, qui ayant eu de bons aduis, leur enuoya incontinent boucher le passage par plusieurs gens de guerre, si bien qu'ils ne purent se rendre au lieu à l'heure assignée. Mais les Portugais ayant esté depuis bien informez de toute la verité du fait, ils ne se rebuterent pas pour y auoir esté batus vne fois, mais ils se resolurent de tenter vne seconde occasion, pour tascher à se rendre maistres de ce Cognialy & de sa terre, sur l'asseurance que leur en donnoit le Roy son maistre. Ainsi l'année d'apres, qui fut 1600. *André Furtado de Mendoce* vieux & braue Capitaine, & le plus redouté de tous les Portugais des Indes, qui mourut en venant de Goa à Lisbonne, au mesme voyage que ie fis en retournant, comme ie diray cy-apres, prit resolution auec le Samory d'attraper le Cognialy, & ils arresterent entr'eux, que le Roy de Calecut viendroit par terre en personne, & que l'armée Portugaise conduite par ledit André, y arriueroit par mer; ce qu'ils firent & ils l'assiegerent. Il y fut fait de belles sorties auec grande perte de part & d'autre. On tiẽt qu'il y vint plus de soixante mille Naires. I'en ay depuis oüy faire le discours, tant aux Portugais qu'aux Malabares & Naires de la forteresse, mais ils disent que ce qui fut cause de la prise du Cognialy, fut la disette de viures: car ce Cognialy les ayant tant batus vne fois, ne pensoit pas qu'ils deussent retourner si tost, & il fut ainsi surpris. Il auoit enuoyé deux gros nauires conduits par *Metar Cognialy* qui estoit vn grand Capitaine de Moutingué, pour auoir des viures, mais ils ne peurent rentrer, de sorte qu'apres vn long siege, se voyant reduit à l'extremité, apres toutes sortes de preuues de valeur, il se rendit enfin assez laschement. On dit que ce fut par du bettel que le Roy luy enuoya qu'il fut charmé, & que le courage luy faillit. D'autres disent que ce fut par pitié de voir les siens en telle necessité, & qu'il disoit qu'il aimoit mieux patir & mourir luy seul, que de voir tant de gens endurer à son occasion, & d'autant plus aussi que son frere *Cousty Moussez* estoit mort, qui n'eust iamais permis qu'il se fût

rendu de la ſorte. De plus ce qui le luy fit pluſtoſt faire, ce fut le deſeſpoir de ſecours; car il auoit deſobligé les Rois & les Princes dont il en euſt pu eſperer. Ainſi il demanda à parlementer, diſant qu'il ſe rendroit à la mercy de ſon Roy, auquel il demandoit pardon. Mais le Roy ne le pouuoit plus ſauuer: car il auoit eſté accordé entre ledit Roy & André Furtado, que la fortereſſe ſeroit raſée, le butin à moitié, & tout le peuple au Roy, & Cognialy aux Portugais; ou Cognialy au Roy & le peuple aux Portugais. Le Roy demanda le peuple. Enfin la compoſition eſtant faite, quand Cognialy voulut ſortir, tous les Naires eſtoient d'vn coſté & les Portugais de l'autre, & luy eſtant venu pour ſaluër le Roy & luy demander pardon, le Roy luy fit rendre ſon eſpée & la prit, & luy en donna deux ou trois petits coups ſur l'eſpaule, comme en ſe ioüant, & luy dit ſeulement ces paroles, Cognialy, vous m'auez bien donné de la peine & de la faſcherie. Et ſe tournant à l'heure meſme vers le Seigneur André, luy dit, Prenez Cognialy, il eſt à vous. Ce qui fut fait, & eſtant auſſi toſt ſaiſi, il fut mené aux galeres, la fortereſſe & les forts furent demolis entierement, & la ville fut laiſſée en l'eſtat qu'elle eſtoit, mais elle fut pillée, & le peuple n'euſt autre mal. Cela fait les deux armées ſe retirerent.

Apres que les nouuelles de cette priſe furent arriuées à Goa, on en fit des feux de ioye, les cloches ſonnerent & le *Te Deum* en fut chanté, & au bout de deux iours apres le retour de l'armée, on trancha la teſte au Cognialy. On luy demanda premierement s'il vouloit ſe faire Chreſtien, à quoy il reſpondit qu'il en eſtoit content, pourueu qu'on luy ſauuaſt la vie, mais que s'il falloit mourir, il aimoit mieux que ce fut auec ſa loy de Mahomet. Voila la fortune & la fin miſerable de ce Roy Cognialy. Mais depuis les Portugais ont payé bien cherement cette teſte: car les Malabares mettoient à mort tous les Portugais qui pouuoient tomber entre leurs mains, à cauſe de cela. Le Roy de Calecut eut depuis vn grand regret de leur auoir liuré vn ſi vaillant homme: mais ce fut par colere & par deſpit: car ſon frere & luy ont eſté eſtimez les deux plus braues Capitaines de toute l'Inde Orientale.

Fin miſerable du Cognialy.

Fortereſſe de Cognialy.

Quant à la fortereſſe du Cognialy, i'y ay eſté pluſieurs fois. Les murailles en ſont encore debout à la hauteur de deux

hommes, de ſorte qu'elle eſt aſſez aiſée à fortifier, & ſi le Roy auoit guerre contre les Portugais, elle ſeroit bientoſt remiſe. Quand nous partiſmes de Goa, les nouuelles eſtoient venuës que ce Roy vouloit rompre la paix, & qu'il faiſoit faire ſoixante galeres ou pados, & refaire la fortereſſe, & lors que les Holandois y allerent, il leur promit de la leur mettre entre les mains: de ſorte que le facteur ou l'agent des portugais qui eſt là, s'alla plaindre à luy, de ce qu'il permettoit l'entrée auſdits Hollandois & aux autres eſtrangers ennemis du Roy d'Eſpagne, & que pour luy il eſtoit reſolu de s'en retourner à Goa. Ce Roy ne luy fit aucune reſponce, ſinon qu'il s'en allaſt à la bonne heure; & qu'il ne retenoit perſonne par force.

Il n'y a aucun Roy aux Indes qui puiſſe ſi fort incommoder les Portugais par mer que luy: d'autant que la coſte qu'il tient peut fournir vn grand nombre de Malabares, & qu'il eſt fort riche pour les ſoudoyer. Il a des hõmes bien riches en ſon Royaume, qui ſont tous gens de courage & de bonne volonté. Il y a auſſi force Moucois à mener ſes pados. Ces Moucois ſont des peuples comme eſclaues du Roy & des Naires, comme ie diray cy-apres, ils appellent le Roy en leur langue *Tambiraine*, qui veut dire Dieu. Ie ſçay bien que le Samory s'entend auec tous les Malabares pirates, qui luy donnent de l'argent, & qui luy font tribut ſous main. Car ie le ſçay pour auoir ſouuent accompagné ce Capitaine *Couſty Hamede* pour aller traitter auec ſes officiers en ſecret, & il ne va que la nuit de peur d'eſtre veu. Tous les autres Seigneurs & Capitaines de ces Malabares en font de meſme, comme i'ay veu maintefois, & comme des Officiers du Roy meſme me l'ont aſſeuré. Auſſi cela eſt aſſez ayſé à iuger, d'autant qu'il les aſſiſte de toutes choſes, & qu'il leur preſte de l'argent quand ils n'en ont point, ce qu'ils luy rendent bien, & auec intereſt. Tous les ans il ſort pluſieurs miliers d'hommes de la terre du Samory, pour aller voler ſur mer auec les autres. Ces Corſaires ſont les plus galans & les plus honneſtes gens du monde ſur terre, & ſont tous les iours par preſens & par flateries apres le Samory, pour luy faire rompre la paix auec les Portugais, & leur donner cette fortereſſe du Cognialy. Ce Cognialy a laiſſé vn fils qui s'appelle encore *Marcaire*, ou bien Viceroy, que i'ay veu ſouuent: & i'ay beu & mangé en ſa maiſon.

Moucois.

Corſaires.

Il demeure la plufpart du temps à *Cofté* & à *Chombaye* auec vne de fes femmes ; & bien que le Roy depuis la mort du pere, n'en a point fait d'autres , & n'a point reconnu ce fils pour tel , toutefois on luy porte plus de refpect qu'à vn autre ; mais ce nom luy eft demeuré , à caufe du pere feulement. Plufieurs afpirent à cette charge, ce qui eft caufe que le Roy n'y pouruoit point, & qu'il laiffe le pays en paix. Les affaires vont droit au Roy, ou aux Seigneurs Naires, deputez à cela; & il n'y a point d'autre Iuftice dans le pays qu'eux, qui la font de toutes chofes.

Ayant demeuré mon compagnon & moy douze iours & plus en cette terre de Marquaire ou de Cognialy , & ayant pris congé de nos amis; les officiers du Roy à qui nous demandions aduis fur noftre départ, nous dirent que fi nous defirions aller trouuer le Roy, ils nous donneroient des lettres & de l'argent; mais nous n'auions point de befoin d'argent que pour paffer l'eau & pour payer les Naires de conduite , & encore fi ce n'eftoit qu'on eft fuiet à trouuer des Naires yures *d'arac* (qui eft comme de l'eau de vie faite de vin de l'arbre de Cocos) nous n'en auions point du tout de befoin , à caufe de noftre lettre de faueur qui parloit du nom de Samory. Mais il ne fe faut pas toûjours fier à cela. Nous ne faifions que quatre petites lieuës par iour au plus, & quelquefois deux. Ils nous faifoient demeurer en leur logis mal-gré que nous en euffions , & ie ne fçaurois dire la bonne chere & l'honneur qu'on nous faifoit par les chemins. C'eftoit à qui nous auroit,mais ils n'ofoient nous prier de demeurer cõtre noftre volonté, comme ils euffent bien defiré, à caufe que nous allions trouuer le Roy, & outre que ce paffeport que nous auions nous faifoit bien receuoir par tout. Nous fufmes enuiron huit iours pour aller de *Cofté* à Calecut , encore que nous euffions bien pû faire ce chemin-là en deux iours ; mais le fejour que nous faifions çà & là, & la bonne chere & reception qu'on nous faifoit par tout, fut caufe que nous y employafmes tout ce temps-là. Et à la verité il me feroit impoffible de reprefenter la chere que l'on nous fit par tout, tant elle fut honorable & pleine de courtoifie & d'affection. Car les plus grands difputoient entr'eux à qui nous traiteroit. Mais il faut remarquer que c'eftoient les Malabares Mahometans , & non pas les Naires,qui font bien chere d'argent,de fruits & de tout ce qu'ils ont ; mais ils ne defirent pas qu'autres qu'eux man-

gent & couchent en leurs logis, tant que faire se peut, ou il faut que ce soit par grande necessité quand ils le font, & principalement s'ils sont de race de Bramenys. Car bien que les autres en fassent difficulté, ce n'est pas toutefois auec tant de scrupule que les Bramenys.

Au reste, si ce n'estoit l'excessiue ardeur du Soleil qu'il fait en ces lieux-là, on ne sçauroit dire ny representer le plaisir & le contentement qu'il y a à cheminer par tout ce pays; car c'est le plus beau & le plus agreable qui se puisse voir ny mesme souhaiter. C'est tout pays plein & sablonneux, mais le sable en est dur & ferme comme celuy de mine, & tout le long du chemin de veuë en veuë proche, ce ne sont que maisons & habitations, & des villes de lieuë en lieuë, voire de demy lieuë en demy lieuë, & le plus loin de deux petites lieuës. Tout le pays est fort peuplé & couuert de fruits, qui sont communs & exposez aux passans, & ces fruits sont les plus excellens du monde, voire tels qu'il n'y en a point de semblables ny de si bons par deça. Dauantage, du long de ces chemins on fait tousiours rencontre de bon nombre de personnes, tant Naires que Malabares hommes & femmes; car chacun va là en grande seureté, pourueu qu'on ait vn Naire ou *Iangaye* en sa compagnie. Mais quand on est en troupe de vingt ou trente personnes, c'est assez d'vn Naire; aussi quand on est seul, il n'en faut pas moins, & il couste dauantage: mais plus il y a de gens, plus le Naire a de profit. Il y a force marests & salines à passer entre *Costé* & Calecut, & deux riuieres que l'on passe à batteau auant que d'arriuer à Calecut. A enuiron vne lieuë prés il y a vne fort belle ville, où nous couchasmes, nommée *Coluotte*, où les Portugais ont eu aussi vne forteresse & vn Estat, comme ils auoient à Calecut, mais ils l'ont perdu de mesme l'autre. Ie la vis en passant, car elle n'estoit pas toute demolie, & elle estoit bien plus forte que celle de Calecut. Voila tout ce que ie remarquay sur ce chemin.

Beauté du pays de Calecut.

Arriuée de l'Autheur à Calecut. Description de ce Royaume, du Roy, des peuples, de leurs mœurs, de leur religion & de leurs façons de faire.

Arriuée à Calecut.

ESTANS enfin arriuez en la ville de Calecut, les premiers officiers du Roy que nous trouuasmes, furent les Receueurs des droits du Roy, qui ont vn logis sur le bord de la mer esleué sur pilotis, où ils ne demeurent que le iour: car la ville & le port ont plus d'vne lieuë de long, & il y a trois de ces logis pour prendre garde à toutes les marchandises qui descendent, pour en prendre le nombre & la quantité par escrit, & de là les faire conduire à l'*Alfandigue*, qui est vn grand bastiment tout de pierre en quarré, à galeries par haut & par bas, voutées de pierre en arcade, comme nostre place Royale, mais non pas si grandes ny si belles, auec grand nombre de loges, & de magazins pour mettre toutes sortes de marchandises chacune à part. Il y a en escrit sur la porte le nom de la marchandise que l'on met dans ledit magazin, & il n'y a que les officiers du Roy qui en ayent vne clef, & ceux à qui appartient la marchandise en ont vne autre, & ne peuuent aller les vns sans les autres. Cette marchandise demeure là tant qu'elle ait payé le droit & la doüanne, laquelle se paye tant pour celle qui sort que pour celle qui entre. Cet *Alfandigue* est à deux ou trois cens pas de la mer entre la ville & le port. Il est fort & bien gardé, toutes les portes sont bien ferrées, & il n'y entre que ceux qui y ont affaire, car il y a tousiours des gardes à la porte. Il ne se peut pas aisement commettre de faute en ces charges & descharges de marchandises, & en la leuée du droict du Roy, à cause du nõbre d'escriuains & officiers qui y passent, & qui sont tous Naires ou Bramenys. Il n'y a si petit port en tout le Royaume, où il n'y ait de ces escriuains, qui ne font qu'escrire les marchandises, quand ce sont marchandises du pays, qui au bout de six mois ou vn an, vont payer tout à la fois. Ces officiers sont tous gens de qualité & fort respectez: & ils ont leur bureaux & Alfandigue aux ports où ils ne demeurent que le iour, & la nuit ils se retirẽt des villes, & s'en vont coucher en leurs logis, qui ordinairement ne sont pas loin de la ville, les vns plus prés, les autres plus loin, comme à demy lieuë, & ils ne se meslent pas auec toutes sortes de gens.

Ces officiers donc nous ayant veu, apres leur auoir parlé & leur auoir fait entendre d'où nous estiõs, ils furent fort ioyeux de nous presenter au Roy ; & cependant à cause de la chaleur ils nous firent bailler vn logis en ville, où nous fusmes fort bien traitez, & nous passasmes là la chaleur du iour.

Cette ville n'est pas comme les autres de la coste des Malabares, car il y a des hostelleries & des maisons pour boire, pour manger & coucher pour son argent. Le soir estant venu les officiers nous donnerent aux soldats de la garde, qui nous menerent au Roy, qui a son palais, à demy lieuë loin de la ville de Calecut. Les soldats nous menoient auec tout honneur & tout respect. Le Roy sçachant nostre venuë, descendit en la salle basse de son palais, à cause de la nuit. Il estoit accompagné de dix ou douze pages Naires, qui sont tous Gentils-hommes, auec de grandes lampes d'or ou d'argent doré, pleines d'huile, (car ils n'vsent point de chandelles ny de flambeaux, & chaque lampe auoit six moucherons) & des mouchettes grosses comme le doigt, aussi d'or ou d'argent doré, & vn grand vase de mesme remply d'huile, afin que les lampes soient toûjours fournies. Les lampes sont penduës au bout d'vne grande barre d'argent doré, dont ils fichent le bout en terre, & sont courbez par le haut, afin que la lampe n'empesche & ne gaste celuy qui la porte, & qu'elle ne se respande pas. Les sieges de la salle estoient de bois bien poly & fort beau. Ils vsent aussi de grandes pierres larges, noires & polies comme du marbre, pour s'asseoir. Le Roy ne s'assiet iamais gueres en public, mais il se tient debout.

Le Roy tenoit entre ses bras vn sien petit neveu le plus beau & le plus gentil qui se pouuoit voir, & âgé d'enuiron trois ans, & qu'il cherissoit fort, cõme estant celuy qui luy deuoit succeder; parce que là les enfans ne succedent point, mais seulement les neueux fils de leurs sœurs. Il faisoit feste de nous à ce petit neueu, & il luy demandoit qui nous estions, le faisant approcher & nous toucher pour voir si cét enfant auroit peur de nous, ce qu'il n'eut, & apres nous auoir interrogez mon compagnon & moy plus de trois heures durant, il nous fit demander par son truchement entr'autres choses en langue Portugaise, sçachant que nous n'estions pas Hollandois, quelle difference il y auoit entre les Hollãdois & nous; puis qui estoit le plus fort & le plus puissant du Comte Maurice ou bien du Roy de Frãce. Ie luy dis

lors qu'il n'y auoit point de comparaison, & que c'estoit le Roy de France ; mais il me repliqua que les Hollandois en disoient autant de leur Comte Maurice, & les Portugais de leur Roy, qu'il ne sçauoit ce qu'il en deuoit croire ; surquoy ie luy respondis ce qui en estoit à la verité. Enfin m'ayant demandé comme i'estois paruenu à Calecut & à quel dessein, & luy ayant conté tout ce qui m'estoit arriué, & que ie n'estois venu là qu'en intention d'y trouuer les Hollandois, que l'on m'auoit dit y estre les bien-venus, il me dit lors qu'à la verité il en estoit venu il y auoit trois semaines ou vn mois treize nauires, qui auoiẽt sejourné l'espace de neuf ou dix iours, ausquels il auoit permis le trafic, & promis toute amitié, & que les Hollandois luy auoient fait present de deux pieces de gros canon de fonte (qui auoient esté pris sur les nauires Portugais, dont il ne leur sceut pas si bon gré depuis, quand il l'eût appris) & de plusieurs autres choses que le Comte Maurice luy auoit enuoyées. Qu'en recompense il leur auoit fait diuers dons, comme des pierreries & des chaisnes d'or, & outre qu'il leur auoit permis de bastir vne forteresse, & qu'incontinent ils s'en estoient allez, & auoient fait promesse de reuenir l'année suiuante : adioustant que nous estions les bien-venus, & que nous ne manquerions de rien auprés de luy.

Au reste le truchement qui nous interrogeoit estoit *Banian* & Brameny, de race & de religion, & parloit bon Portugais. Il se disoit couratier des Flamans ou Hollandois : c'est à dire celuy qui fait vendre & achepter la marchandise, & qui est aussi interprete, & qui est payé du vendeur & de l'achepteur. Le Roy luy commanda de nous loger & de prendre tout le soin possible de nous. Il s'appelloit *Maniassa*. Il nous donna donc vn logis chez vn grand Pandiare & Cherife Mahometan, l'vn des plus grands & des plus nobles de Calecut ; toutefois fort éloigné de la ville & du palais, & c'estoit l'vn des plus beaux logis de Calecut : mais nous n'y eusmes gueres esté que nous eusmes aduis, tant par luy que par d'autres de nos amis, que les Portugais nous vouloient faire quelque mauuais tour, & qu'ils auoient conspiré contre nous, comme c'estoit la verité, ainsi que nous reconnusmes bien depuis ; surquoy ce truchement, craignant que l'on nous fist quelque tort, nous tira de ce logis-là, apres y auoir demeuré deux ou trois iours, & nous y fit

ordonner

ordonner dans l'Alfandegue. Cét homme estoit comme le facteur & agent du Roy, pour les vaisseaux qu'il enuoye de part & d'autre; les Moucois ordinairement le nomment *Marcaire*, ou Lieutenant du Roy, mais c'est pour le gratifier, & ils en disent autant à tous les officiers du Roy; toutefois celuy-là a la surintendance sur les nauires que le Roy enuoye au trafic. On nous donna aussi vn seruiteur, & on nous faisoit distribuer chacun iour deux *panants*, qui sont deux pieces d'or, qui valent quatre sols piece, & des toiles pour nous accoustrer, auec tout ce qui nous estoit necessaire; car cet homme estoit tellement soigneux de nous, qu'il ne nous quittoit iamais, de peur que nous ne nous pleignissions de luy au Roy; outre qu'il auoit grand desir d'estre en la bonne grace des Hollandois, qui luy auoient fait de belles promesses: & ie sçay aussi que les Portugais luy vouloient vn mal de mort à cause de cela. Marcaire.

Apres auoir esté là quelques quinze iours ou trois semaines, nos deux compagnons y arriuerent, qui estoient demeurez à Moutingué. Ils furent traitez cóme nous, & logions ensemble. Or ayant demeuré enuiron huit mois à Calecut, cela me donna sujet d'apprendre & de remarquer ce qui est tant du pays, que des mœurs & du naturel des habitans.

Entre la ville & le palais du Roy, ce ne sont que maisons, & il n'y a point d'endroit dans toutes les Indes, où il y ait tant de contentement comme à Calecut, tant pour la beauté & la bonté du pays, que pour la conuersation de toutes nations, qui y viuent toutes en liberté, & qui ont l'exercice libre de leur Religion. C'est chose surprenante de voir la grande multitude de peuple qui y est, & principalement autour & dans le palais du Roy, où l'on voit vne infinité de gens tous en armes. Tous les plus grands Seigneurs le vont saluër tous les iours. Il est estimé d'vn tres-grand esprit, mais toutefois d'vne humeur assez changeante; car tantost il aime, tantost il haït vne mesme personne, & puis soudain il le reprend en amitié: c'est pourquoy personne ne s'y fie. Il prend de toutes mains, & il disoit luy-mesme qu'il estoit amy de ceux qui luy font de meilleurs presens. Il est fort affable & fort doux à voir aux estrangers & à son peuple, mais il est fort colere aussi, & partant grandement craint & redouté de tous ses Naires: car ils apprehendent de le voir courroucé. Ville de Calecut.

Ie vis vn iour entr'autres vne bateleuse des meilleures danceuses & sauteuses, & ie le puis dire, du monde ; car i'en ay veu bon nombre en ma vie, tant hommes que femmes, mais ce n'estoit rien au prix de celle-là, qui faisoit des choses si estranges, que ie ne puis quasi croire qu'elle n'vsast de quelque sort & art diabolique. Cette femme estant venuë pour faire des sauts perilleux, le ROY & sa femme estoient en vne gallerie pour voir, & quelqu'autre Princesse seulement. Il y auoit des Naires qui empeschoient que la Reine ne pust si bien voir, de sorte que le ROY cria vne fois que l'on s'ostast, mais ie croy qu'à cause de la grande presse & du bruit du peuple on ne l'entendit pas. Il en fut si irrité, qu'il descendit luy-mesme en bas auec l'éuentail que tenoit son page, & commença à frapper par tout sans regarder. C'estoit la plus grande pitié du monde de voir tous les Seigneurs, tous les soldats, & tous ceux qui estoient là, qui s'enfuyoient de costé & d'autre, & qui mettoient les deux mains sur leur teste en signe d'obeyssance; & on eust tout quitté le jeu & la feste, si ce n'eust esté que luy-mesme commanda que l'on continüast.

Or durant le temps que ie fus là, comme tous les Seigneurs nous conuioient d'aller boire & manger chez eux, & nous faisoient presens de pieces d'or, de toiles de soye, de cotton, & de fruits, il y en eut vn entr'autres qui auoit plus de commandement que pas vn, & qui en l'absence du ROY gouuernoit la ville de Calecut. Son logis estoit éloigné prés d'vne lieuë du palais ROYAL, situé sur vn estang, & basty de pierres, ayant bien demy lieuë de tour, comme sont tous les autres estangs.

Or vn iour de feste (bien qu'il fust fort difficile de s'apperceuoir que les Naires en fissent; car ils ne trauaillent iamais) ce Seigneur nous auoit priez à disner chez luy mon compagnon & moy, chose toutefois qu'ils font rarement, mais il n'estoit pas fort scrupuleux. Il n'estoit pas de race de Bramenis, & horsmis la chair de bœuf & de vache, il mange de tout. Or comme il se baignoit (car c'est la coustume entr'eux quand ils viennent d'auec le reste du peuple, & qu'ils se tiennent pollus, de se baigner dedans ces estangs) il y auoit deux autres grands Seigneurs qui se baignoient ensemble, dans ce grand estang dont ie viens de parler, l'vn desquels estoit parent du ROY, & mesme son neveu; car ce ROY en a vn grand nombre : l'autre estoit

de grande authorité, & auoit commandement ſur vn grand nombre de Naires, & eſtoit eſtimé fort vaillant. Le neveu du ROY luy portant enuie, luy enuoya dire comment il eſtoit ſi hardy, de ſe baigner quant & luy, le menaçant de le faire chaſſer de là. L'autre qui auoit du courage, ne fiſt point d'autre reſponſe, ſinon qu'il donna vn ſoufflet à celuy qui luy portoit ces paroles de la part du Prince, luy diſant qu'il portaſt cela à ſon maiſtre. Le Prince aduerty de cét affront, aſſembla auſſi toſt tous les ſiens; l'autre en fit autant de ſon coſté, de ſorte qu'il y eut grande rumeur & grand conflit de part & d'autre. Le Seigneur qui nous auoit priez à diſner s'y en alla en diligence, & ie ne fus iamais ſi eſtonné que de voir tant de milliers d'hommes armez & aſſemblez en ſi peu de temps de part & d'autre, pour y apporter le remede. Le ROY en ayant eſté auerty, & ayant ſceu comme le tout s'eſtoit paſſé, commanda auſſitoſt qu'on priſt ſon neveu, qui eſtoit fils de ſon frere, & non celuy de ſa ſœur, qui eſt ſon heritier, & qu'on le tuaſt. La cloche ſonna au palais du ROY, qui fut incontinent remply de monde pour receuoir ſes commandemens. Cependant il y eut beaucoup de gens bleſſez en cette rumeur, & le neveu du Roy craignant ſon courroux s'enfuit, & paſſa en diligence vne riuiere qui faiſoit la ſeparation de Calecut & d'vn autre ROY, nommé *Chaly*. Ce neveu eſtoit grand amy des Portugais & leur protecteur. Il ſe paſſa plus de cinq ou ſix ſemaines auant qu'il peuſt rentrer en grace. Ie le vis quand il retourna, & lors qu'il alla ſalüer le ROY, auec plus de cent des ſiens qui auoient eſté diſgraciez comme luy. Cét exemple ſert encore pour monſtrer quelle eſt la colere ſubite de ce Roy, qui ne pardonnoit pas meſmes à ſes plus proches; mais c'eſtoit auec quelque ſorte de iuſtice. Iuſtice du Roy.

Tout le pays qui eſt depuis Barcelor, iuſques au Cap Commorin, s'appelle *Malabar*. Et bien qu'il y ait pluſieurs Prouinces & diuerſité de contrées, ils ſont tous neantmoins d'vne meſme langue, d'vne meſme loy & religion, d'vne meſme police, meſme ordre & diſtinction de peuple & de races, & ils ont meſmes mœurs. Il y a pluſieurs ROIS, comme celuy de *Cananor*, de *Moutingué*, de *Badara*, de *Calecut*, de *Tananor*, de *Cochin*, de *Coilan*, & pluſieurs autres ROITELETS que ie ne ſçaurois conter. Mais le grand Roy & le plus puiſſant c'eſt celuy de Calecut, Malabar.

quis'appelle *Samory*, qui est vne marque singuliere de sa grandeur pardessus les autres ; parce que ce mot vaut autant comme entre nous Empereur. Celuy de Cochin est le plus grand apres, & pretend marcher du pair auec luy, c'est pourquoy ils sont d'ordinaire en guerre. Les autres sont de petits Rois de petits territoires, qui, bien qu'ils soient tous Rois & souuerains en leur terre, reuerent & respectent la grandeur de Samory, en parlent comme de leur Seigneur, & n'oseroient luy desobeyr. Ce que ie puis asseurer pour l'auoir ouy de la bouche de plusieurs de ces Rois. Quant au Roy de *Coilan*, d'autant qu'il est éloigné & tout à la pointe du Cap Commorin, il se maintient plus souuerainement que les autres. Lors que ie partis des Indes, ce Roy tenoit les Portugais assiegez par terre.

Roy de Coilan.

Le Royaume de Calecut est de fort grande estenduë, & assez temperé. Il est situé entre Cochin & Cananor, à neuf degrez & demy de l'Equinoctial, vers le pole Artique. La ville principale, qui est sur le bord de la mer, porte le nõ du Royaume. Le pays est plat & non montagneux. Il est fertile de toutes les choses necessaires pour la vie, comme de fruicts, de grains, de bestiaux & d'herbages, horsmis qu'à cause du grand nombre d'habitans, il faut aller querir du ris ailleurs, celuy du pays n'estant pas suffisant : quant au reste, ils ne prennent gueres d'autres marchandises de leurs voisins. Il y a quantité de poivre, qui est la principale richesse du pays, auec les pierreries qui y sont fort abondantes, & le cotton dont ils font de la toile fort fine & blanche, & des pieces de tapisseries peintes & façonnées.

Calecut.

CHAPITRE XXVII.

Suite de la description de Calecut, distinction du peuple, des Bramenis, Naires, Moucois, & autres, & des singularitez du pays.

Malabares.

LE Royaume de Calecut, comme tout le reste du pays de Malabar, est habité de deux sortes de peuples, estrangers & originaires. Les estrangers s'appellent proprement *Malabares Mahometans*, & qui sont dés long-temps venus d'autre part habiter cette contrée : mais ce n'est que sur les costes maritimes. Les originaires sont Gentils & Payens, de mesme reli-

gion que la pluſpart de l'Inde Meridonale.

Ils ſont diuiſez en trois ſortes de conditions: en Bramenis, en Naires, & le vil & commun peuple. Or tant parmy les Naires Malabares, que parmy les Canarins de Goa, il y a des Bramenis, & au fonds ils n'ont tous qu'vne meſme loy, c'eſt à dire qu'ils ſont tous idolatres.

Les Bramenis ſont vne race de gens la plus noble, la plus honorée & reſpectée de toutes; Ils ont des façons de viure qui leur ſont particulieres, & vne obſeruation plus religieuſe & plus auſtere de leur loy. Car outre l'exacte maniere de viure ſelon leur religion, ils ont cela de particulier, qu'ils ne mangent iamais chair ny poiſſon, ny autre choſe qui ait eu vie, qu'ils ne boiuent que de l'eau, gardans cette auſterité de pere en fils, & en toute leur race; qu'ils ne ſe meſlent & ne s'allient auec aucune autre ſorte de perſonnes: Mais qu'ils obſeruent inuiolablement que les filles iſſuës de Bramenis ne ſe marient qu'auec des Bramenis, & ainſi des hommes; leſquels auſſi ne ſe peuuent remarier en ſecondes nopces. Ils ſont habillez d'vne jaquette de toile de cotton auec vn turban blanc en teſte, & des ſouliers rouges aux pieds. Cette jaquette ou ſoutane, qu'ils appellent *Libaſſe* ou *Cabaye*, eſt de toile de cotton fort fine & blanche, qui leur va iuſques aux talons, & par deſſous ont vne grande toile blanche qui leur pend iuſques à my-jambes, dequoy ils font deux ou trois tours, & la paſſent entre les jambes par deuant, & la trouſſent par derriere à leur ceinture. Ils ſont ceints d'vne belle eſcharpe de toile blanche & fine comme celle de leur turban. Ils ont couſtume de porter ſur leurs eſpaules vne piece de toile blanche ou de couleur, faite de ſoye ou de cotton, de la façon que nous portons nos manteaux. Ils portent tous les cheueux longs. Et tous les Bramenis, Banianes, & Canarins ont des pendans d'oreilles.

Brameny.

Habits des Bramenis.

La ſeule marque qui les fait diſcerner d'auec les autres peuples, c'eſt vn cordon de trois filets de cotton qu'ils portent ſur leur chair en eſcharpe. C'eſt comme vn ordre qui leur eſt baillé en leurs Temples auec grandes deſpenſes & grandes ſolemnitez: & on ne ſçauroit faire vne plus grande iniure à vn Brameny, que de luy rompre ſon cordon, & il faut qu'il en prenne vn autre auec pareille ſolemnité: autrement il ne ſeroit plus Brameny. De meſme, s'il eſt puny, il eſt premierement degra-

dé, & on luy oste ce cordon, & semblablement il en est priué, s'il contreuient à ses ceremonies, & desormais il n'est plus de cet ordre. Leur profession est diuerse, selon qu'ils se veulent adonner: car il y en a qui se mettent aux armes entre les Naires, faisans mesmes choses & estans habillez comme eux, excepté qu'ils retiennent tousiours leur façon de viure & leur abstinence de chair, & qu'ils sont distinguez par ce cordon que i'ay dit. Les autres sont prestres & sacrificateurs de leurs idoles: car c'est de cette race seulement qu'il y en peut auoir; ou bien viuans selon leur coustume, ils sont marchands, dont il y en a grand nombre & de fort riches, tant en ce Royaume qu'autre part en l'Inde. Ils sont gens industrieux, sçauans en l'Astrologie & en d'autres sciences, fort experimentez en toutes choses & fort adroits: au reste ils sont gens doux, pacifiques, & qui gardent inuiolablement leur foy & leur parole.

Bref ils sont tenus en honneur & en reputation, comme icy les gens d'Eglise, les Philosophes & les Docteurs. Il y en a à Goa qui font la medecine & l'apoticairerie à la mode des Portugais & de l'Europe. Il y en a de toutes autres vacations, & le plus grand honneur que sçauroit auoir vn Gentilhomme, c'est d'estre de cette race. Ce sont gens doctes & de sçauoir, & fort iudicieux en toutes choses. Le Roy de Calecut mesme est Brameny, & porte ce cordon. Quand ils vont par la ville

Cabaye. auec leur *Cabaye*, ou vestement de toile de cotton blanche, & qu'ils rencontrent quelque estranger, afin qu'on les connoisse, car ils mettent leur cordon sur la chair que l'on ne void point, ils disent aussi tost qui ils sont, & leur race. Et mesme de tous les Indiens Chrestiens, ce sont ceux qui marchent les premiers apres les Portugais & Metifs des Indes: encore les Metifs, dont la mere est de basse race, ne sont-ils pas si estimez que ceux qui viennent de mere Brameny; car pour lors ils se prisent autant que les Portugais mesmes. Quand vn Brameny iure, il met la main sur son cordon, & lors il le faut croire. Tant pauures soient ils, ils gardent tousiours leur rang & leur regle, & quand les autres passent prés d'eux, il faut qu'ils baissent la teste en les saluant en signe de reuerence. Les Rois ont du tout croyance en eux, & ils en tiennent tousiours des principaux prés de leur personne, tant pour la loy, que pour le conseil, & les suiuent en tout ce qu'ils leur disent. Ils ne sont pas tous égaux, mais il y en a vn plus grand que tous les autres.

I'ay oüy dire que ce qui fut cause qu'on chassast les Portugais, & que leurs villes & leurs forteresses furent ruinées, fut qu'ils auoient dit du mal des Bramenis, & de leur loy, lesquels s'en plaignirent au Roy, & luy en demanderent vengeance, crians tous que s'il ne chassoit ces gens-là, luy & son Estat periroient miserablement. Surquoy le Roy fit sonner la cloche, & assembler son Conseil, où il fut resolu de les chasser: & le Roy dit tout haut, qu'autant de pierres qu'on luy apporteroit de leur forteresse, il en donneroit autant de pieces d'or, de sorte qu'en peu d'heures cette forteresse fut démolie, & la plusspart des gens de dedans pillez. Les Portugais y ont eu deux forteresses l'vne apres l'autre, qui ont esté toutes d'eux ruynées & eux chassez, & maintenant il n'y en a plus. Il y a apparence que le Roy de Calecut a bien fait de les chasser: car ils luy en eussent fait autant qu'ils ont fait à Cochin & aux autres lieux. Ils entrent sous ombre d'amitié & de douceur prés des Rois, & puis ils s'efforcent d'empieter sur eux & de les subiuguer. Celuy de Calecut leur auoit donné libre entrée, mais quand il vit qu'ils en prenoient plus qu'on ne leur en donnoit, il y a donné bon ordre, auant qu'ils fussent plus forts. Celuy de Cochin n'ayant pas esté si aduisé, en reçoit maintenant mille brauades: de sorte que le Vice-Roy de Goa allant au secours de Malaca, comme ie diray cy-apres, il passa par Cochin, & le Roy luy enuoya force almadies ou basteaux chargez de viures, de fruicts & autres rafraichissemens; mais ce Vice-Roy, appellé *Don Martin Alphonce*, n'en voulut iamais rien voir ny rien prendre, & fit tout ietter en la mer, mandant au Roy auec paroles superbes, qu'à son retour de la Sonde, il le verroit à ses despens. C'estoit parce que ce Roy ne luy auoit pas voulu bailler quelque chose qu'il luy auoit demandé: mais il fut bien empesché de le reuoir à son retour, car il mourut à Malaca.

Portugais chassez de Calecut.

Vne autre fois, lors que les Holandois estoient deuant le havre de Cochin, ils ne voulurent pas permettre au Roy d'entrer en leur ville: ce qui monstre l'orgueil de ces gens-là, & comme ils gourmandent insolemment ceux qui leur donnent tant soit peu d'entrée: mais le Roy de Calecut qui est plus sage, se mocque des autres Rois, qui se sont laissés ainsi brider.

Mais pour retourner aux Bramenis, qui furent cause que les Portugais furent ainsi chassez : ceux qui sont parmy les Banianes & Canarins, sont tout de mesme qu'eux. Pour les Canarins, il n'y a point de difference d'habits, mais les Banianes portent des souliers rouges, fort pointus par deuant, dont la pointe releue en haut, auec vne houpe du cuir mesme. Les Canarins de Goa & des enuirons, portent des *Alparcas*, qui sont comme des sandales à plusieurs semelles de cuir, auec force petites courroyes de cuir aussi par dessus, qui passent entre les orteils, & vont prendre par dessus le pied. Les courroyes sont de cuir doré auec de petites boucles & cloux dorez.

Banianes.

Canarins.

Au reste les habits blancs que portent les Indiens de Goa, ne leur sont gueres commodes, à cause que toute la terre de Goa est rouge comme bolarmeny : de sorte que soit en Esté ou en Hyuer, la poudre & la bouë teignent & gastent tous leurs habits. Mais ils en changent tous les iours, & quelquefois plus souuent. Les plus grands d'entre ces Bramenis & autres Gentils, ont tousiours plusieurs hommes auec eux, l'vn porte le parasol, l'autre vne boëtte d'argent pleine betel, & l'autre vn flâcon d'argent plein d'eau pour les lauer. Lors qu'ils ont pissé ou fait autre chose, ils se lauent les parties honteuses. Ils se font porter aussi dans des palanquins, ce qui s'entend des riches. Ils ne mangent iamais tous qu'ils ne se soient lauez & baignez ; puis ils prennent seulement vn linge, dont ils se couurent les parties honteuses, & laissent le reste de leurs habits pour manger tous nuds. Il faut que ce soit des gens de leur race qui leur apprestent à manger, ou bien eux mesmes, tant grands fussent ils : car depuis que le manger est touché, soit cuit ou cuisant, on n'ose toucher à celuy qui le tient & qui le porte. Quand ils deuroient mourir ils ne mangeroient pas, si cela auoit esté touché par vn homme ou par vne femme, qui ne fût pas de leur rare & de leur loy. Mais tous les autres Gentils peuuent bien manger de ce qui a esté touché & apresté par les Bramenis. Toutefois il n'arriue iamais que les Superieurs apprestent à manger à ceux qui sont au dessous d'eux.

Superstition des Bramenis

Toutes leurs femmes ont le nez percé, & elles y portent des bagues d'or & d'argent, & des pierreries, & portent aussi des anneaux d'or & d'argent aux doigts des pieds, & aux oreilles de grands placarts de mesme matiere, de forme ronde, &

Femmes des Bramenis.

grands

grands comme de petites ſaucieres, & au milieu & à l'entour il y a force pierreries. Les femmes des Bramenis, des Banianes, & des Canarins en portent de meſme, mais non celles des Naires, ny des Moucois & autres Malabares. Elles portẽt auſſi des bracelets, qu'ils appellent *Manile*, depuis le poing iuſques au coude, & ſont les vns ou d'or ou d'argent, les autres de verre, ou d'écailles de tortuë, qui eſt fort honorable, mais ils ſont peints & façonnez de toutes couleurs & figures. Tous leurs doigts ſont auſſi couuerts de bagues & d'anneaux.

Tous ces Gentils ne mangent iamais de chair de vache, non plus que les Mahometans de celle de pourceau, & ils ſont ſi addonnez à cette ſuperſtition, que meſme la pluſpart d'entr'eux, lors qu'ils ſe font Chreſtiens, mettent en leur marché qu'ils ne seront iamais contraints d'en manger. Ils ne mangent point auſſi de chair de bœufs, de taureaux & de bufles. Auſſi ne veulent-ils iamais quitter leurs ſortes d'habits, & cela leur eſt permis auec beaucoup d'autres ſuperſtitions: Ce qui fait croire qu'ils ne ſont gueres bons Chreſtiens: auſſi ne le ſont-ils la pluſpart que par neceſſité. Les Mahometans de Cambaye, de Surrate, & de Guzerate, qui ſont les terres du grand Mogor, & les Gentils Banianes n'ont point de races inferieures ou ſuperieures entr'eux, y en ayant de toutes qualitez & moyens, ſuiuant quoy ils ſont reſpectez & honorez: & excepté les Naires, tous ces Gentils ne ſont point gens de guerre, mais tous artiſans ou marchands. La premiere choſe qu'ils rencontrent au ſortir de leur logis, ſoit oyſeaux ou beſtes à quatre pieds, ils l'honorent & reuerent tout le long du iour, s'en enquerant à leurs Preſtres & à leurs ſorciers, à qui ils adiouſtent foy de ce qu'ils leur en diſent.

Les *Ioguies* ſont les Hermites errans par le pays, qu'ils tiennent comme nous faiſons icy les religieux. Il s'y voit auſſi grand nombre de charlatans & de ſorciers, qui charment les ſerpens, de ſorte qu'ils ne peuuent faire de mal, & il s'y en voit de vingt-deux & vingt-trois pieds de long. Ces Gentils ne boiuent que dans des pots de cuivre, excepté les grands qui en ont d'or & d'argent doré: Et il eſt à remarquer qu'ils ne touchent iamais de la bouche le vaiſſeau où ils boiuent, mais qu'ils ſe verſent eux-meſmes l'eau dans la bouche de haut. Les Portugais meſmes ont pris cette couſtume, comme auſſi de ne manger iamais

Ioguies Hermites.

Sorciers & Charlatãs.

auec des cuillieres, & quantité d'autres façons qu'ils ont priſes des Indiens, qui ne changent iamais les leurs.

Ils ſe marient fort ieunes, & le plus ſouuent à ſept & huit ans, tant hommes que femmes. Les femmes de ces Gentils, qui ſe bruſlent apres la mort de leurs maris, oſtent premierement tous leurs ioyaux, qu'elles donnent à qui bon leur ſemble. Quant aux hommes veufs, ils ne font point d'autre deüil pour la mort de leurs femmes, ſinon qu'ils ne peuuent plus ſe remarier.

Quand ils ieuſnent, ce qui arriue fort rarement, ils ſe paſſent de boire & de manger le plus qu'ils peuuent, vn iour ou deux au plus, & pour le regard de leurs ames apres leur mort, ils croyent qu'elles s'en vont dans le corps d'vne vache, ou d'vn bufle, ou d'vn taureau, & quand la vache ou le taureau meurt, qu'elles vont en d'autres corps. Ie croy que c'eſt la raiſon pourquoy ils ne veulent pas manger de ces chairs, à cauſe de l'opinion qu'ils ont que les ames paſſent d'vn corps en vn autre. Ils la tirent de l'ancienne tradition des Brachmanes & Gymnoſophiſtes Indiens inſtruits en la doctrine de Pytagore, qui a eſté le premier auteur de cette Metempſycoſe. Ils ont des lieux de retraite pour les beſtes errantes, & ils ſont ſoigneux de donner à boire & à manger aux oyſeaux, & à toutes autres ſortes d'animaux. Ils ne voudroient pas pour rien du monde permettre de tuer quelque animal, & ils donneroient pluſtoſt de l'argent pour les rachepter. Mais pour les Naires, ils mangent de tout, excepté de la vache ou du taureau ou du bufle. Ils vſent fort de chair de pourceau. Tous ces Gentils ſe trouuent fort incommodez quand ils ſont en voyage ſur mer, ou en priſon, ou parmy pluſieurs autres ſortes de gens; & pour la pluſpart ſe paſſent auec des fruits ſecs & confits, & auec vne ſorte de ris à demy cuit, & puis ſeché, qui ſe garde deux ou trois ans. Ils en font vne grande prouiſion en tous les vaiſſeaux des Indes, & ils s'en ſeruent comme nous faiſons du biſcuit. Ils mangent de cela à poignées, comme font ceux du Breſil de la farine de *Mandoc*, & a bien meilleur gouſt. Ils en mangent ordinairement auec du ſucre, des dates, & autres fruits du pays. Ils appellent cela *Aualu*.

Mandoc, farine.

Toutes les femmes de ces Bramenis, Banianes, & Canarins de Goa & de Guzerate, ſont fort belles & bien proportion-

nées, & il s'en trouue d'aussi blanches que les Portugaises. Les hommes portent ordinairement la barbe large, ronde, & assez grande, & ils se la font raser sous le menton: d'autres la font faire d'autre sorte, comme à la Turque. Toutes les Dames Indiennes, s'entend les riches, portent vn collier d'or tout massif, & enrichy de pierreries, de deux à trois doigts de large. Tous les hommes, tant Gentils que Mahometans, s'oignent & se couurent le corps de sandal, & d'autres drogues odoriferantes, & les Gentils à l'entrée de leurs Pagodes, au lieu d'eau beniste, donnent à ceux qui entrent des cendres destrempées des corps morts bruslez, ce qu'ils tiennent vne chose tres-sainte.

Quant aux Naires, ils sont tous nobles, & ils ne font ny mestier ny marchandise, ny aucun autre exercice que les armes, qu'ils portent tousiours: & ils s'y exercent continuellement, depuis qu'ils les peuuent manier, & ils ne les quittent iamais hors de leurs maisons. Ils sont tous Seigneurs du pays, & viuent de leurs reuenus, & de la pension que le Roy leur donne. Ce sont les hommes les plus beaux, les mieux formez, & les mieux proportionnez que i'aye iamais veus. Ils sont de couleur bazanée & oliuastre, & tous de taille haute & alaigre, mais au reste les meilleurs soldats du monde, hardis & courageux, fort adroits à manier les armes, & auec vne telle dexterité & souplesse de membres, qu'ils se plient en toutes les postures qu'on sçauroit dire, de sorte qu'ils esquiuent & parent subtilement tous les coups qu'on leur pourroit porter, & se lancent contre leurs ennemis en mesme temps. Toutefois ils ne vont iamais sur mer, & ne sont bons qu'en terre. Les grands Seigneurs d'entr'eux & les plus honorez, sont ceux qui tiennent escole, & monstrent à tirer des armes: car ils respectent & honorent grandement leurs maistres d'armes: & ils ne sçauroient entreprendre telle maistrise sans permission tres expresse du Roy, comme ils font par toute l'Inde Orientale, tant parmy les Mahometans que parmy les Gentils. Ces Maistres d'armes sont distinguez d'auec les autres, parce qu'ils portent au bras droit vn gros anneau d'or, comme ont aussi tous les grands Seigneurs, mais d'vne autre façon, & les autres qui sont soldats & de moyenne condition en

Naires.

portent de corne de bufle ou de taureau. Les Naires demeurent tous nuds, & marchent tousiours ainsi, couuerts seulement depuis la ceinture d'vne grande toile fort fine de soye ou de cotton, fort blanche, qui leur va iusqu'au genoüil, puis ils la passent entre leurs cuisses. Ils ont les pieds nuds, & rien sur la teste, laissant seulement croistre leurs cheueux, sans iamais les couper, ce qui les fait discerner du vil & commun peuple. Ils portent tous les cheueux longs, sans iamais les couper, & ils les lient fort proprement sur leur teste, en forme de houpe gentiment accommodée; & ils sont curieux de se peigner & de se lauer la teste tous les iours. Ceux qui sont de race de Bramenis sont habillez de mesme, portans leur cordon, ce qui les fait distinguer & reconnoistre. Ils portent tousiours la rondache en vne main, & l'espée en l'autre, ou bien vn iauelot, ou biẽ des mousquets ou des arquebuses, ou des picques. Leurs femmes sont habillées de mesme sorte, sans autre façon, excepté l'vsage des armes: de sorte qu'il est impossible de discerner vn garçon d'auec vne fille, si ce n'est lors qu'elle est grande, & que les tetins luy paroissent.

Femmes des Naires.

Mais quand les filles sont grandes, il y a encore vne autre chose qui les fait discerner d'auec les garçons, à sçauoir les ornemens & les richesses d'or & de pierreries qu'elles portent. Car leur col est chargé de coliers, de carcans & de chaisnes d'or, de perles & de pierreries, puis leurs grandes oreilles de mesme, qui en ont vn quarteron pesant de chaque costé; outre des bracelets & de gros anneaux iusques au coude, & les doigts tant des mains que des pieds, tous couuerts de bagues, auec de gros anneaux aux iambes, le tout d'or ou d'argent doré. Car il est à remarquer que ie n'ay iamais veu là d'argent blanc en ornement aux Naires ny à leurs femmes: de sorte que c'est vne chose admirable de voir là les femmes de qualité si ornées & parées, chacune selon ses moyens.

Ornement des femmes de Calecut.

Le sejour & la demeure ordinaire de ces Naires n'est pas dans les villes, mais sur les champs, horsmis qu'ils se trouuent de iour tousiours en grand nombre aupres du Roy, quelque part qu'il soit, & dans les villes des Malabares Mahometans, comme i'ay dit. Ils s'exercent à la chasse des tigres, qui sont des bestes fort furieuses, & dont le pays est plein. I'en ay veu qui auoient eux seuls combatu & tué des tigres, & entr'autres

Chasses des Naires.

vn qui traiſna le corps d'vn tigre iuſques deuant le Roy, & qui auoit la face & les oreilles toutes deſchirées. Fort ſouuent & à tout propos ils tirent des armes les vns contre les autres, auec leurs eſpées toutes nuës & leurs rondaches. Il y en a beaucoup entr'eux qui auec tous ces exercices & leur profeſſion ordinaire des armes, s'adonnent à l'eſtude des ſciences, & i'en ay connu pluſieurs qui eſtoient fort ſçauans aux Mathematiques, principalement en Aſtrologie.

Encore qu'ils ſoient touſiours nourris aux armes, & qu'ils ſoient fort vaillans & determinez, d'autant qu'ils ne font point de conte de leur vie ; neantmoins ce ſont les perſonnes les plus douces & les plus humaines en conuerſation qu'on ſçauroit dire, fort courtois & ciuiliſez ſelon leur mode : ce que i'ay experimenté pendant que i'eſtois parmy eux, les hantant familierement, & en ayant la plus grande partie pour amis. Il ſe trouue toutefois dans le pays des ſoldats qui ſont rapineurs & voleurs, qui deſtrouſſeroient les paſſans & les tueroient ſans miſericorde, ſi on n'y prenoit garde. Mais ils ſont tous eſtrangers, & meſme les Malabares Mahometans qui viuent parmy eux, ont de couſtume de prendre vn Naire d'eſcorte, comme i'ay dit, pour aller par terre iuſques à la ville la plus proche, en luy donnant quelque piece d'argent, & ainſi à toutes les villes changeant de conduite : moyennant quoy on peut aller ſeurement par toute la contrée de Malabar, ſans receuoir aucun dommage, voire on peut paſſer au milieu de pluſieurs milliers de ces Naires, quand on n'auroit que le plus foible vieillard ou le plus ieune garçon qui fuſt entr'eux.

Naires d'eſcorte.

Ils ont des ceremonies & des ſuperſtitions ſemblables à celles des Bramenis (mais entr'eux les Bramenis ſont les plus eſtimez) excepté qu'ils n'ont pas des façons de viure ſi auſteres, leur eſtant permis de manger de tout : mais au demeurant à l'eſgard des lauémens frequens, de ne point s'allier, & de ne point boire & manger auec ceux qui ne ſont pas de leur race, c'eſt tout de meſme : Car ils ne ſe marient, & ne mangent iamais auec ceux qui ne ſont pas de leur loy, & ils ne ſe ſeruent point de ce qui leur appartient, & à quoy ils auroient touché, qu'ils ne l'ayent laué premierement, ſi c'eſt choſe qui ſe puiſſe lauer, ou ſi non, ils ſe vont lauer apres eux-meſmes ; autrement ils ſe

croiroient eſtre pollus: de ſorte qu'il n'y a que les Bramenis auec leſquels ils viuent indifferemment ſans ceremonies, & les Bramenis auec eux; & toutefois ils ne ſe peuuent allier enſemble par mariage, mais le Naire ſe marie auec vne Naire, & ainſi des femmes. Que s'il aduenoit qu'vne femme Naire euſt eu compagnie d'vn autre que d'vn Naire, on la feroit mourir auſſi-toſt; meſme les hommes Naires s'ils alloient à d'autres femmes, ſeroient auſſi punis de mort. Ce qu'ils obſeruent inuiolablement pour conſeruer leur race, ſans eſtre pollus par les eſtrangers ou autres gens de vile condition: auec leſquels ils ſe comportent de telle ſorte qu'ils n'oſeroient approcher d'eux. Et de fait, quand les Naires vont par la ville, & qu'ils voyent du vil peuple, ils s'eſcrient *Popo*, c'eſt à dire qu'ils ſe retirent: autrement s'il aduenoit qu'ils les euſſent touchez, ils s'en offenceroient & les frapperoient.

Superſtitiõ des Naires.

Tous les Naires ſe plaiſent à auoir de grandes oreilles, qu'ils font ainſi venir par artifice: car ils percent le gras de l'oreille aux ieunes enfans, tant maſles que femelles, & rempliſſent le vuide de petits roulleaux de fueilles de palmiers, ce qui dilate cette partie, & de temps en temps ils en remettent de plus gros pour touſiours la dilater & allonger dauange, iuſques à ce qu'elles ne puiſſent plus croiſtre. Ils eſtiment vne grande beauté d'auoir des oreilles ainſi grandes, qu'ils rempliſſent par apres d'or & de pierreries pour ornement, & pour ſeruir de contre-poids. I'ay veu entr'autres la Reine de Calecut, & pluſieurs Dames, & des Seigneurs en grand nombre, les auoir ſi longues, qu'elles leur alloient iuſqu'aux mammelles, & plus outre.

Beauté des oreilles grandes.

Les Naires ne peuuent auoir qu'vne femme en meſme temps, mais il n'en eſt pas de meſme à l'égard des femmes: Car chaque femme peut prẽdre iuſqu'à trois maris tout enſemble, ſi elle veut (mais vne Naire de race Bramenis n'en peut auoir qu'vn) & tous contribuent à nourrir & entretenir cette femme & les enfans, ſans toutefois qu'il y ait aucun débat ou jalouſie entr'eux pour raiſon de ce: & lors que l'vn de ces hommes eſt dans la maiſon auec la femme, ce qui ne peut eſtre plus d'vn iour & d'vne nuit, quand elle a d'autres maris, il laiſſe ſes armes à la porte, ou quelque autre enſeigne, & les autres n'oſeroient y entrer qu'il n'en ſoit dehors. La commo-

dité qu'ils retirent de cette couſtume eſt, qu'vn homme qui n'a pas le moyen de nourrir vne femme, peut en auoir le tiers d'vne ſeulement, & elle ne luy couſte à nourrir qu'à cette proportion. Toutefois à cauſe de cela, il y a incertitude de ſang, & on ne peut diſcerner au vray à qui les enfans appartiennent, c'eſt pourquoy les enfans ne ſuccedent pas à leurs peres, mais ce ſont leurs neveux, fils de leurs ſœurs, qui leur ſuccedent, comme cette ſucceſſion eſtant plus certaine. C'eſt vne choſe admirable que leur conſtance en la conuerſation entre les hommes & les femmes : Car bien que les garçons & les filles ſoient peſle-meſle auſſi nuds les vns que les autres, il ne leur eſchaperoit pourtant pas vne ſeule parole ou contenance laſciue, ny aucun attouchement deshonneſte. Ils ne rient auſſi preſque iamais : tenant le rire pour vne grande inciuilité & indiſcretion, ſans grand ſujet, encore regardent-ils bien deuant qui. Au reſte ils ne ſont nullement vitieux, & il n'eſt point de mention de ſodomie ny d'inceſte parmy eux.

Les neueux & non les enfãs ſuccedent & pourquoy.

Bref on eſtime les vrais & naturels Malabares eſtre les Naires ; car comme i'ay dit, ce ſont ceux qui ſont Seigneurs du pays, & les nobles ſont ceux qui tiennent eſcole d'armes, & tous les autres Malabares y vont pour apprendre : & quand l'on parle des Malabares ſans y adiouſter autre choſe, cela s'entend des Mahometans de cette coſte-là. Ces Malabares tiennent fort leur grandeur dans les villes. Ils ſe diſent nobles & gens d'honneur, & pas vn d'eux ne voudroit auoir fait aucune choſe de trauail ny deshonneſte. Ils font faire tout cela aux *Moucois* & au commun peuple, en les payant. Toute leur vacation n'eſt que d'eſtre ſoldats ; & ſçauent tous tirer des armes, tant les marchands que les pirates, & autres ſortes de gens. Car apres qu'ils ont fait cét exercice, ils deuiennent ou marchands ou corſaires, s'eſtimans autant les vns que les autres, ſans y auoir aucune difference entr'eux. Quant aux artiſans, ils ſont tous Gentils, tant les naturels que les eſtrangers. Vn Malabare, de quelque qualité qu'il ſoit, ne va iamais par la ruë ſans porter les armes comme les Naires. Ils prennent leur nom & leur qualité de leur eſtat & vacation, & pour les honneurs particuliers ils les prennent de leur race : & ne ſe marient qu'aux perſonnes qui ſont pauures de leur vacation. Quant aux Naires qui demeurent aux portes des villes pour eſcorter les

Naires ſeuls nobles.

Moucois.

paſſans, ce ſont les plus pauures d'entr'eux, & ayment mieux faire cela, qu'autre choſe mecanique & deshonneſte, d'autant que cette condition n'eſt nullement à deshonneur, outre qu'il ne leur ſeroit pas permis, & ils aimerioient mieux ſouffrir toutes les incommoditez, que de faire choſe qui derogeaſt à la nobleſſe. L'habillement des Naires eſt d'vne belle toile blanche, & par deſſus ſe ceignent d'vne grande eſcharpe de tafetas rouge, auec de la frange de demy pied de long, moitié or & moitié ſoye de la meſme couleur.

La troiſiéme ſorte des habitans de Calecut & Malabar ſont ceux du commun peuple: qui ſont par tous ces pays fort meſpriſez, vils & abjets, comme eſclaues. On les appelle *Moucois*, ou *Poulia*. Ils ont leur quartier à part hors les villes, & proche de la mer, & autres endroits plus éloignez. Ils ſont de diuerſes conditions, il y en a qui demeurent ſur le bord de la mer, & n'oſeroient habiter plus auant: On les nomme proprement *Moucois*. Ils ſont tous peſcheurs, font le ſel, & en toute la coſte des Malabares, l'on ne ſe ſert point d'autres gens pour ramer ou pour aller à la mer, & on le louë pour cét effet. Leurs femmes & leurs filles font tout le ſeruice en terre, & trauaillent à toutes ſortes d'ouurages, meſme à porter des fardeaux comme les crocheteurs d'icy. Elles ne font point de difficulté de s'adonner pour de l'argent à quelques hommes que ce ſoient, de quelque race, nation & religion qu'ils ſoient, ſans aucune crainte de leurs maris, qui n'oſeroient leur en rien dire, & le ſouffrent patiemment. Et il n'y a point d'autres concubines & garces que de ces femmes & filles de Moucois & Tiua, tous gens mechaniques: Car les autres ne s'adonnent qu'à ceux de leur race. Les Moucoiſes ne laiſſent pas d'eſtre belles, & il s'en trouue ſouuent de plus belles que les autres. Leurs meres les proſtituent les plus ieunes qu'elles peuuent pour de l'argent. L'on jouyra des plus belles & des plus ieunes pour ſept ou huit *tarans*, qui valent deux ſols. Les meres ne ſont nullement honteuſes de les venir offrir; & cela eſt plus ordinaire & plus commun en ce pays-là qu'en autre lieu du monde. Tous ces Moucois, tant hommes que femmes, ont bien de la peine allans par la ruë, quand ils rencontrent des Naires en quelque paſſage eſtroit: car ils ſont contraints, bien que chargez, d'attendre long-temps, tant qu'ils ſoient paſſez.

Poulia.

Dans

Dans le pays il y en a d'autres de pareille condition, mais d'office & de profession separée, les vns qui s'appellent *Tiua*, qui tirent la substance de l'arbre de Cocos, d'autres qui sont artizans, d'autre qui labourent la terre, qu'ils appellent *Coulombin*, & toutesfois c'est vne mesme race de personnes qui s'allient les vns auec les autres, encore qu'il y ait quelque grade & distinction d'honneur entr'eux. Car les laboureurs sont les plus honorables, les artizans apres, puis les *Tiua*, & les derniers qui sont les plus vils & les plus abiets sont les *Moucois*, qui sont des pescheurs. Tous ce menu peuple est aussi d'vne mesme sorte, demeurans tous nuds, excepté qu'ils se ceignent d'vn petit cordon, auquel ils attachent vn petit morceau de toile, ou vne fueille ou escorce d'arbre pour se couurir les parties honteuses, & les femmes vne toile qui leur prend depuis la ceinture & leur va iusqu'au genoüil, & portent les cheueux longs. Les hommes n'oseroient porter les cheueux grands comme les Naires, mais ils les coupent entierement, excepté qu'ils laissent sur le sommet de la teste vn gros bouquet qui est de la longueur d'vne paulme, & n'oseroient le couper tout á faict, comme estant la marque pour les discerner d'auec eux. Tiua.

Ils ne peuuent aussi auoir les oreilles longues comme les Naires, mais seulement de la longueur de trois doigts au plus. Elles sont aussi fenduës & percées, tant celles des hommes que celles des femmes, mais les pendans qu'ils y portent ne sont que d'argent ou de cuiure, ou d'autre matiere, & non pas d'or comme les Naires les portent. Le Roy ordonne certains chefs & superieurs entr'eux, pour leur commander, & ceux-là tant leurs femmes que leurs enfans, ont permission de porter de l'or & des pierreries, mais cependant il y a tousiours de la difference en la grosseur & en la quantité, qui n'est telle que celle des Bramenis & des Naires. En vn mot voila comme ils sont distinguez d'auec les Naires. Ils sont de corps & de couleur plus laide & plus noire, & de plus petite stature, & ils ne sont pas si bien proportionnez; aussi n'oseroient-ils approcher d'eux, les toucher ny entrer dans leurs logis, ainsi que i'ay dit, mesme ils ont leurs temples à part. Car les Naires se seruent d'eux seulement pour faire leur labourage & leur trauail : & en la maison ils ne se seruent que de Naires & gentils-hommes comme Moucois

eux, de ceux qui ſont les plus pauures. Ces Moucois peſcheurs prennent entr'autres grande quantité d'vne ſorte de petit poiſſon, qui n'eſt pas plus grand que la main, & large comme vn petit bremeau. Les Portugais l'appellent *Peſche cauallo.* Il eſt le plus commun de toute ceſte coſte, & c'eſt dequoy ils font le plus grand trafic; car ils le fendent par la moitié, ils le ſalent, & le font ſécher au ſoleil. Ils en peſchent encore d'autres, mais il ſe mange frais. Ils ne peſchent qu'auec des rets & des filets, & la pluſpart de leurs vaiſſeaux ſont d'vne ſeule piece, qu'ils appellent *Tonny* & les Portugais *Almedies.* Les plus grands ſont faits de pluſieurs planches, qu'ils appellent *Thaury*, mais ils ſont tout d'vne venuë, & plats par le fonds, & ils vont fort bien à l'auiron. Il nous eſtoit ordonné de par le Roy de prendre vn certain nombre de poiſſon par iour, que le ſuperieur des Moucois auoit charge de nous fournir ſans qu'il nous couſtaſt rien.

Religion. Il n'y a qu'vne religion commune à tout ce peuple naturel du pays de Malabar, tant Bramenis, Naires, que Poulia ou Moucois. Ils ſont tous gentils, & ils adorent à leur leuer le Soleil. En leurs temples il y a vne ſtatuë de vache, ou autre figure qu'ils adorent: comme auſſi le meſme animal vif, qu'ils ont en ſi grand reſpect, qu'ils n'oſeroient en tüer ny en manger de la chair. Ce qui eſt non ſeulement obſerué fort exactement par les Bramenis, mais auſſi par les Naires qui mangent de tout horſmis de cela, & par les Maucois.

Quand par cas fortuit vn Gentil ſe rend Chreſtien, comme il arriue ſouuent, ſi ſa femme ne vouloit eſtre de la meſme loy que ſon mary, il faut qu'elle faſſe tout de meſme que ſi ſon mary eſtoit mort, ſi ce n'eſt qu'elle ne ſe bruſle pas viue, mais ſeulement qu'elle ſe fait couper les cheueux, & ſe ſepare de toute cõpagnie, & vit tout le reſte de ſes iours en ſolitude. Tous ces Rois Gentils n'empeſchent point la liberté de conſcience en leurs terres: car tous les iours on en void à Calecut & autres lieux ſe rendre ou Chreſtiens ou Mores, ou Mahometans: & ces Mahometans font vne queſte entr'eux pour donner à celuy qui ſe fait de leur loy. Si vn Mahometan ſe fait Chreſtien, ſi ſa femme ne le veut pas eſtre, elle n'eſt pas obligée à ces ceremonies des autres, mais elle ſe peut remarier trois mois apres, qui eſt le terme prefix à cela.

Ils connoissent bien qu'il y a vn Dieu, mais ils disent qu'estant bon, il ne le faut point prier ny l'adorer, puis qu'il ne fait point de mal. Les Bramenis comme i'ay dit, obseruent plus de ceremonies particulieres que les Naires, & les Naires ont comme les Bramenis des coustumes separées, qu'ils gardent fort religieusement; ce que ne font pas les Moucois ou le commun peuple: car ils ne conuersent point auec d'autres qu'auec les Bramenis, autrement ils s'estimeroient pollus. Ils prennent leur repas assis contre terre, & ils mangent sur des fueilles de Bananes qui leur seruent d'assietes, encore qu'ils en ayent ou qu'ils en peussent auoir d'autres, & ils ne s'en seruent qu'vne fois. Ils ne mangent iamais qu'ils ne se lauent tout le corps. Ils sont si superstitieux, comme i'ay dit, que lors que leurs seruiteurs leur portent à boire ou à manger, s'il arriue par hazard que quelqu'vn qui ne soit pas de leur loy, touche seulement le seruiteur en passant, il faut qu'il iette tout à terre, & ainsi le disner est perdu. Aussi si quelqu'vn de mesme sorte entroit en leur maison, & qu'il eust touché à leurs meubles, à leurs murailles ou à leur porte, ils ne pourroient manger dedans cette maison, qu'ils ne l'eussent premierement lauée, & fait certaines ceremonies accoustumées; Bref, ils n'oseroient pas toucher sans estre pollus, à aucun de ceux qui ne sont pas de leur religion: & ils obseruent tellement cette regle, que si estans plusieurs d'entr'eux assis ensemble sur vn banc ou sur vn autre siege, vn d'vne autre religion s'y venoit asseoir auprés d'eux, ils se leueroient incontinent: & s'il s'estoit assis auparauant qu'ils s'en fussent apperceus, ils s'en iroient se lauer tout le corps: ce que i'ay veu souuent arriuer à mon occasion, m'estant voulu asseoir auprés d'eux sans y penser. Ainsi i'ay veu que s'ils vouloient bailler quelque chose, comme vn baston ou vne espée, à vn de differente religion, ils le iettent en la main de l'autre, afin de ne le pas toucher en luy presentant, quand il viendroit à y mettre la main: & i'ay veu dans le corps de garde du Roy, que les soldats qui estoient couchez sur des nattes & esteres, m'aduertissoient de bonne heure que ie prisse bien garde à ne pas marcher ou toucher des pieds ladite natte ou estere. S'ils luy veulent donner à boire; ils ne permettent pas qu'il touche au vaisseau, mais ils luy font ouurir la bouche, & luy versent de loin dedans: & assez de fois ils m'ont traité

Attouchement superstitieux.

de la façoon. Toutefois, i'ay pris garde que les Naires ne font pas tant de difficultez, ſinon pource qu'eſtans pollus, il leur faut prendre la peine de s'aller lauer entierement; de ſorte que tous les Naires qui ſont parmy les Malabres Mahometans, & qui hantoient auec moy, ne faiſoient point de difficulté de me toucher, ou que ie les touchaſſe, depuis qu'ils eſtoient pollus, attendant qu'ils s'allaſſent lauer: & ils auoient accouſtumé de nous aduertir quand ils venoient de ſe lauer, qu'on ne les touchaſt pas, afin qu'on ne leur donnaſt pas la peine d'y retourner, mais apres eſtre vne fois pollus par le plus ſimple attouchement, ils ne faiſoient plus de difficulté ny de ceremonie.

Lauemens ordinaires.

Entre ces Naires, il y en a certains, tant hommes que femmes, qui ont les pieds & les iambes auſſi groſſes que le corps ordinaire d'vn autre homme, & cela ne leur fait aucun mal, & leur vient de naiſſance. Il y en a qui n'en ont qu'vne ainſi groſſe, d'autres toutes les deux. On en voit beaucoup entr'eux qui ont cette infirmité; & i'ay veu meſmes des plus grands Seigneurs l'auoir ainſi. Cette groſſeur eſt aux vns plus aux autres moins, & cela eſt dur & rude comme vne verruë ou vn pourreau, & toutefois ils n'en ſentent point de douleur, & ils ne laiſſent pas d'eſtre fort diſpoſts & fort bons ſoldats. Cela leur vient de race. I'en ay veu d'autres aux Indes, qui n'eſtoient pas Naires, & qui auoient ainſi les jambes groſſes, mais non pas ſi communement comme parmy ceux-cy.

Corps eſtranges.

Ils font beaucoup de ceremonies, de feſtes & de rejouyſſances en leurs mariages. Au commencement qu'ils ſont accordez, ils vont au Temple ou Pagode, où ils font quelques ceremonies deuant leurs Preſtres, qui ſont Bramenis, qui ie ne ſçaurois rapporter, parce qu'il ne m'eſtoit pas permis d'y entrer. Apres cela durant l'eſpace de quinze iours, les parens & amis des mariez, hõmmes & femmes, menent la mariée tous les iours en la maiſon du mary, où ils paſſent la iournée en réjouyſſance: les femmes, qui ſont fort bien parées, y chantent & joüent de diuers inſtrumens, de petits tambours, comme tambours de baſque, fluſtes & hauts-bois, & elles danſent à cette muſique, & les hommes ſont là à paſſer le temps à les regarder. On preſente à tous ceux qui arriuent, meſme aux eſtrangers, vn plat de bettel, & des ſenteurs fort odoriferantes

dissoutes, pour se froter le corps & le parfumer. Les mariez sont là presens, & sont tousiours assis en vn plus haut lieu, fort richement vestus & parez. I'en ay veu qui estoient si chargez de ioyaux d'or & de pierreries, qu'à peine les pouuoient-ils porter, & ie croy qu'ils les empruntoient, parce que i'en ay veu plusieurs qui en auoient pour plus de deux cens mille escus: bref d'vn prix inestimable. La salle où ils font ces festes est bien tapissée, & enrichie de tapisserie d'or & de soye. On fait là festin deux fois le iour à ceux qui y sont assemblez, & cela aux frais du marié; puis au soir les femmes qui ont amené la mariée, la remenent à son logis. Enfin au bout de quinze iours on fait monter les mariez magnifiquement aiustez, sur vn elephant bardé & richement orné, chacun sur vne chaire, se regardans & ioignans l'vn l'autre. Et en cette ceremonie leurs parens & amis qui sont autour à pied en grande pompe, les conduisent & les remenent comme en procession par toute la ville au son des instrumens, s'arrestans seulement deuant les maisons des parens & des amis, où il y a des personnes qui viennent au deuant les receuoir, & leur presentent du bettel, des fruits, des fleurs & des confitures à leur mode, frottant & arrousant l'elephant sur lequel ils sont montez, de senteurs, comme de sandal & d'autres bois & drogues odoriferantes broyées & détrempées en des eaux de senteurs, dont ils luy lauent la teste & le muffle; à quoy ils n'oseroient auoir manqué, autrement l'elephant se mettroit en colere: & puis sans s'arrester ils passent plus outre, pour faire le semblable à vn autre. Les parens & amis reputent à iniure & à mespris si on ne les visitoit pas de la façon. Ainsi ils vont descendre au Pagode, où ils demeurent encore quelque espace de temps, & puis ils s'en vont à la maison de la mariée, où se parfait le mariage: & autant de personnes qui se trouuent là, donnent autant de Cocos, que le Naire qui meine les elephans prend pour luy: Car il faut remarquer qu'autant de personnes qui demeurent en chaque logis où s'arreste l'elephant, il faut qu'ils donnent autant de Cocos, sans tous ceux qui assistent aux nopces, qui donnent aussi chacun le leur. Au reste ordinairement en toute cette coste ils se marient fort ieunes, comme à l'aage de neuf à dix ans.

Obseques & funerailles.

Quant aux obſeques & funerailles, premierement tous les Gentils, tant Bramenis que Naires & Moucois, bruſlent le corps, & à cette fin ils ſont curieux dés leur viuant d'amaſſer des bois de ſenteur & autres choſes & drogues odoriferantes de grand prix, pour bruſler leurs corps apres leur decez. Les cendres ſont departies entre les parens qui les gardent richement, & les détrempent les iours de leur feſte, & s'en frottent le viſage, comme i'ay dit. Toutefois quand vn Brameny ſe meurt, la femme eſt tenuë, pour monſtrer l'affection qu'elle porte à ſon mary, de ſe bruſler toute viue, en ſe iettant dans le feu où on bruſle le corps du defunt: ce qui ſe fait auec beaucoup de ſolemnitez en preſence des parens, & au ſon des inſtrumens. I'en ay veu bruſler cinq ou ſix de la façon, pendant que i'ay ſeiourné en Calecut. Que ſi elles ne ſe veulent pas bruſler, elles le peuuent faire, mais elles ſont infames. On leur coupe les cheueux, & elles n'oſeroient plus les porter grands, & ſont chaſſées de la compagnie des femmes d'honneur, ſans toutefois qu'elles puiſſent ſe remarier. La pluſpart neantmoins aiment mieux ſubir cette infamie que de ſe bruſler. Les femmes des Naires n'y ſont pas obligées, bien qu'ils diſent qu'il s'en trouue quelquefois qui d'affection & de frãche volonté s'y ſont iettées. Mais elles n'y ſont pas tenuës, meſmes elles ſe peuuent librement remarier ſans eſtre deshonorées, ſi ce n'eſtoit qu'elles fuſſent de la race de Bramenis. Entre le vil & commun peuple cela ne ſe voit point. Ie n'ay point reconnu qu'ils portent le deüil de leurs parens: mais bien que quand le Roy eſt mort, tous les hommes du Royaume ſe raſent entierement la barbe & les cheueux.

Pour ce qui eſt de leurs maladies, ils n'ont point d'autre medecine ny d'autres remedes, que des ſorciers, qui ſont accouſtrez comme des vrays diables & vont ſeulement la nuit viſiter les malades, ayant du feu en la bouche, aux oreilles, aux pieds & aux mains, & ſont tous couuerts de faux poil, & d'vne infinité de ſonnettes, qui font vn eſtrange & horrible bruit. Ils font auſſi diuers geſtes, ſingeries, & ſuperſtitions, des offres & des promeſſes au diable, & cela en preſence des malades, qui s'en eſtiment fort ſoulagez. Quand auſſi ils veulent ſçauoir l'iſſuë de quelque choſe, ils ont recours à ces ſorciers & deuins, qui ſont aux gages des Rois, des Princes & des Seigneurs,

tant Gentils que Mahometans. Pendant que i'estois là, le Roy ayant vne grande entreprise contre le Roy de Cochin, comme i'ay sceu depuis, voulut en consulter auec vn de ces sorciers, qu'il fit venir deuant tout le peuple, & ie vis comme vn homme fort hideux qui apparut tout couuert de faux poil, & celuy de la teste estoit si long, qu'il touchoit en terre, & si c'estoit vn homme fort haut. Il auoit aussi des sonnettes au col, aux bras, aux iambes & autour du corps par la ceinture, ce qui faisoit vn merueilleux bruit & tintammarre. Il couroit cinq ou six pas en auant, puis autant en arriere, & ainsi il se remüoit sans cesse sans s'arrester pendant tout le temps qu'il fut deuant le Roy, qui ne descendit iamais de sa galerie en bas, où estoit ce sorcier & tout le peuple autour de luy. Il disoit quelques paroles au Roy, & ie croyois que ce fust vn sorcier, mais tous me dirent que c'estoit vn diable. On disoit que ce sorcier auoit fait plus de 60. lieuës la nuit, & qu'il estoit venu sans s'arrester. Quand il s'en voulut aller, on le vit courir comme vn esclair, & il entra dans leur Pagode ou leur Temple, où le peuple le suiuit. Il y fut fort long-temps faisant vn grand bruit, comme des sonnettes & des chauderons. Ce sorcier auoit le cry le plus effroyable que i'aye iamais oüy. Il faisoit quantité de tours de magie, & il auoit deux espées és deux mains, qu'il manioit & qu'il tournoit sans cesse, & qui estoient d'vne autre façon que les autres, & plus tranchantes: Il s'en frappoit sur la teste estant nuë, & il tomboit le ventre sur la pointe de ces espées, sans se faire mal.

Ils se plaignent tous des apparitions des demons, & du mal qu'ils leur font, comme aussi aux Maldiues, & par tous les lieux où ils sont Gentils ou Mahometans. Ie croy que cela leur arriue d'autant qu'ils n'ont pas la croyance de la Religion Chrestienne, & que par ainsi ils sont encore sous la puissance des demons. Quant à moy (graces à Dieu) il ne m'est rien arriué de semblable, excepté que la nuit du iour que i'arriuay à Badara, n'ayant aucun lieu pour me retirer, ie me mis & me couchay dans vne Mosquée, à cause de la nuit, & aussi par compagnie, & parce que ces lieux là sont plus commodes & plus frais pour dormir & pour reposer, tant le iour que la nuit, car ils sont tous natez & tapissez par le bas au lieu de paué: mais estant là ie ne pus iamais reposer, ayant l'esprit trauaillé

Appar'tiõs de diables.

d'illusions, & entendant bien du bruit. Il me sembloit mesme que i'estois comme pressé, en sorte que ie ne pouuois ny parler ny respirer. Le bruit que i'oiois toute la nuit, estoit comme si on eust roulé force boulles sur le plancher & sur le lambris de la Mosquée, & ie croiois à toute heure que tout allast enfoncer & tomber sur moy. Il y auoit eu le soir vn bon nombre d'estrangers voyageurs & passans qui s'y estoient arrestez aussi; mais d'autant qu'ils auoient du chemin à faire, ils partirent à minuit pour cheminer à la fraischeur, & il faisoit fort clair de Lune: tellement que ie demeuray là tout seul. Ce fut lors que la peur me prist à bon escient; & ie ne pus faire autre chose que prier Dieu, demeurant en cét estat toute la nuit: car de sortir de là il n'y auoit aucune apparence, ce Temple estant hors de la ville & fort éloigné des maisons, & c'est vn des plus grands Temples qu'ils ayent là. Enfin le point du iour estant venu, comme ie commençois à me rasseurer vn peu, voicy deux ou trois de ces Moucois qui se mettent à crier & heurler comme de vrais diables, auec des voix extremement affreuses & espouuentables. Ils estoient au haut de la Mosquée, sans que ie les peusse voir, ny sçauoir ce que c'estoit. C'est leur coustume pour appeller le peuple, comme i'ay desia dit en parlant des Maldiues; mais le iour estant du tout venu, ie sortis de là incontinent sans leur rien dire. Voila tout ce que i'ay iamais veu & ouy en ce pays-là de leurs apparitions & diableries. Au reste ces Mosquées où les passans gistent & font leur retraite ordinaire, sont celles des Mahometans seulement, & non pas celles des Naires. Dans ces grands Temples ils font cuire aux despens du Roy tous les iours vne grande quantité de ris, qu'ils distribuent aux pauures, & à tous ceux qui en veulent, qui le prennent en grande solemnité. Ce ris est de couleur violette qu'ils donnent, & cette ceremonie se fait à cause de leurs Pagodes, & il n'y a point de honte de prendre de ce ris, non plus qu'il y en a de prendre du pain benist. Quand ils sont en leurs Pagodes, qui sont fort obscurs & fort noirs, il y a plusieurs lampes allumées, & ils y meinent vn bruit & vn tintamarre effroyable, par le son de certaines sonnettes dont leurs sorciers qui sont-là, sont tous couuerts, lesquels font plusieurs saults & singeries, auec des cris & des heurlemens à l'entrée de la porte. Dans la court il y a vn grand puits pour se

lauer : & au dedans du Pagode à la porte, il y a des cendres de corps morts, dont ils prennent vn peu, & s'en frottent vn peu le front & la poictrine, comme nous faisons de l'eau benifte. Les Moucois ont leurs Pagodes à part, qui sont horribles pour la noirceur. Ils y entrent bien plus rarement que les Naires, & ils n'y vont gueres que tous les mois vne fois à la nouuelle Lune, (si ce n'est quand ils font leurs nopces, qu'ils celebrent dans le Pagode, & y font festin) d'autant qu'ils sont occupez à leur labeur. Mais les Naires, outre les festes solemnelles, qui sont fort frequentes, ils ne passent iamais de iour qu'ils n'entrent au Pagode, chacun à part pour faire leurs prieres, qui sont fort courtes. Ils ont de ces Pagodes en plusieurs lieux, qu'ils visitent certains iours de l'an, & ils y viennent de trente & quarante lieuës en deuotion. Il y a deux ou trois festes l'année, (notamment le premier iour de l'an, qu'ils commencent au mois d'Avril) que tous les Naires Courtisans & proches viennent trouuer & salüer le Roy, lequel de sa galerie haute à vne fenestre, reçoit les salutations, & iette à chacun vn pacquet de bettel, qu'il donne en forme d'estrennes, & quelques pieces d'or, aux vns plus, & aux autres moins, qui est vn present qu'ils estiment infiniment, comme venant de la main du Roy. Il ne donne pas seulement ces presens aux Naires, mais aussi à toutes sortes de gens; car il nous en donna aussi, & à des Indiens Chrestiens, habillez à la Portugaise.

Au reste le Royaume de Calecut est vn Estat fort puissant, & de grande estenduë, & c'est celuy qui a tousiours donné le plus de peine & de trauerses aux Portugais; & il leur en donne encore tous les iours, à cause de l'authorité & de la puissance qu'a ce Roy, qui est merueilleusement aimé, qui est craint & obey de tous ses peuples, & redouté de tous ses voisins. Son pays est fort peuplé, & il y a de grandes & belles villes, dont la principale est celle de Calecut, qui donne le nom à tout le Royaume. La seconde est celle de Panany dans le pays, qui est vne grande ville & forteresse, située sur la frontiere du Royaume de Cochin; où il y a tousiours forte garnison. Le Roy fait la pluspart de sa demeure en ces deux villes, & particulierement à Panany, à cause de la guerre qu'il a continuellement auec le Roy de Cochin, & aussi parce que c'est le plus beau sejour de son Estat: Mais ce n'est pas vn port de mer,

Descriptiõ du Royaume & ville de Calecut.

mais seulement il y a vne riuiere qui porte basteaux, & se va rendre en la mer, à vingt-cinq ou trente lieuës de là. Elle fait la separation des deux Royaumes. Outre cela il y a grand nombre d'autres villes & villages dans le pays, où le Roy se promene souuent en visitant ses terres, qui sont si peuplées par tout que rien plus, y ayant des maisons & des enclos fort proches, comme à la portée d'vne arquebuze. Ce qui rend ce pays si peuplé, c'est qu'il est en vn fort bon climat & bien temperé, & les saisons y sont de mesme qu'aux Maldiues. Ils font la recolte, sement & cueillent deux fois l'an; & tout le long de l'année il y a des fruits en grande abondance & des plus excellens du monde. Au reste le pays est fort plaisant & fort delicieux. Il est arrosé de plusieurs belles riuieres & ruisseaux: & il a par tout des sources des plus excellentes eaux du monde. Il n'y a point de pays en toutes les Indes mieux fourny de toutes ses commoditez que celuy-là. Toute la campagne est couuerte d'arbres fruitiers, de cocos, de jaques, de mangues, de bannanes, d'annanants, de cajus, de citrons, d'oranges, de grenades, de mirabolans, de poires Indiennes, qui ne ressemblent pas aux nostres, & d'arbres de cotton, de quantité de melons & de pateques, qui sont especes de citroüilles de prodigieuse grosseur, & qui se mangent crus comme les melons, de gingembre, de poix, de feues, & autres bons fruits, dont en prend & mange qui veut en passant pays, sans que personne l'en empesche, & les voisins viuent en commun de ces fruits. Mais la plus grande richesse du pays, & qui seule se transporte, c'est le poivre, qui y est abondant à merueilles. On en paye le tribut au Roy, & outre cela il l'achepte tout, & l'enuoye dans ses nauires au destroit de la Mecque ou du Golfe Arabique, le porte aux Arabes, dont il retire beaucoup de commoditez, & principalement de l'or: bref c'est la principale richesse du pays. Il y a aussi vne grande quantité de toutes sortes de pierreries, excepté de diamans; mais au reste beaucoup d'emeraudes, de rubis, de saphirs, des yeux de chat, & autres: les autres richesses sont en toiles de cotton.

Les animaux qui naissent en ce pays, sont des elephans, dont on en nourrit de ieunes, qui seruent pour la guerre, & pour porter & traisner des fardeaux. Ils sont tous au Roy, & il n'y a aucun particulier qui en puisse auoir. Si on en a affaire

pour quelque chose que ce soit, mesme pour aller dessus, on s'adresse à vn officier du Roy qui en a le soin, & en luy donnant vne piece d'argent il le baille librement, quand ce seroit pour toute vne iournée ou pour plusieurs, en le payant à raison du temps qu'on le tient. Il y a grand nombre de tigres, qui sont fort furieux, & les Naires ne font autre chose le plus souuent que de les chasser & de les tuer. On y voit des pourceaux sauuages, comme des sangliers, des chevreüils, des vaches, des bufles, des chevres, des chiens comme les nostres, & des singes vne infinité. Il y a beaucoup de perroquets, de paons sauuages, de poules & de pigeons fort gros. Les serpens y sont fort gros & fort dangereux, & neantmoins il n'y a point d'homme si hardy qui osast en tuer, à cause que le Roy, les Bramenis & les Naires les reuerent par grande superstition, croyans que ce sont des esprits de Dieu, qui ont esté creez pour affliger l'homme, & le chastier de son peché. Il s'en trouue de vingt-deux pieds de long & plus. Tout le pays est aussi remply de renards, qui viennent la nuit iusques dans la ville, & dans l'enclos des maisons, & chassent comme font icy les chiens, & l'on n'entend autre bruit toutes les nuits par les iardins & les chemins. Il y a aussi quantité de singes qui font bien du dommage, & qui sont fort gros, de sorte que tous les habitans, tant de la ville que des champs, sont contraints de mettre des treillis à toutes les fenestres des logis, pour les empescher d'entrer: Car ces animaux sont fort importuns & fort fascheux, & la cause d'vn si grand nombre, c'est qu'il n'est pas permis de les tuer; car le Roy le defend. Ils ont le poil grisastre. C'est vn passe-temps de les voir sauter d'vn arbre en l'autre.

Vn iour entr'autres vn de mes compagnons & moy allans de la ville au Palais du Roy: (ce sont quasi toutes maisons & boutiques entre-deux, sinon en quelques endroits) nous fismes rencontre de trois de ces singes, les plus grands & les plus effroyables que ie vis iamais. Ils se vindrent planter sur les deux pieds de derriere à dix ou douze pas de nous, grinçans les dents comme s'ils nous eussent voulu faire du mal. Nous n'auions lors ny verge ny baston, & il n'y auoit point de pierres en ce lieu-là, tellement que ne sçachans pas encore le naturel de ces animaux, nous estions en grande peine. Toutefois nous

ne fismes aucun semblant d'auoir peur, & faisant mine de prendre des pierres pour leur ietter, ils prindrent aussi-tost la fuite, & monterent sur des arbres.

Pour le regard de la ville de Calecut, qui est la Cour & comme l'abregé du reste du Royaume, & où i'ay le plus demeuré, ie diray que c'est vne tres-belle & tres-grande ville, située sur le bord de la mer, & contenant en son estenduë d'vn coin à l'autre plus d'vne lieuë & demy de plage, & durant tout cela entre la ville & la mer, ce ne sont que maisons de *Moucois*, pescheurs, & d'autres pauures gens. Ils ont aussi là tous leurs Pagodes & Temples. Toute la plage ou greve est couuerte d'almedies ou petites barques de pescheurs, & autres. La ville a plus de cinq lieuës de circuit; mais ce qui s'appelle la ville de Calecut, c'est tout vn grand pays remply de beaux grands bastimens superbes, & de grands enclos, tellement qu'à vn logis il faut vn grand espace pour tous ses iardins, vergers, viuiers, & terres pour semer: si bien que çà & là ce ne sont que maisons de cette sorte, remplies de peuple, tant Naires, Malabares, Mahometans, que de toute autre sorte d'estrangers qui y sont les bien venus. Car ce n'est pas là comme dans les autres villes des Malabares, où il n'y a que les Mahometans qui y demeurent. Là vous voyez toutes sortes de Temples & de Pagodes grands & bien bastis, pour toutes les religions dont ie parleray cy-apres.

Ville de Calecut & sa description.

Il y a grand nombre d'estangs publics fort grands, bien pauez & garnis de balustres de pierre de taille, bien nettoyez & entretenus. Chaque religion a les siens à part; & il y en a tel qui a vn quart de lieuë de tour en quarré. Ils sont grandement necessaires à cause de l'excessiue chaleur du pays. Les murailles de cette ville ne sont gueres fortes, mais elle est seulement close de terrasses & de petites murailles. Les maisons n'y sont pas basties par ordre, ny arrengées par ruës comme en Europe; mais elles sont en confusion çà & là. Et en vn quartier de la ville tirant vers la mer, proche de ce grand bastiment ou magasin du Roy, qu'ils appellent *Alfandeque*, il y a vn quanton de bien vne demy lieuë de tour, qui est basty & ordonné en ruës comme és pays de deçà. Ce ne sont là que boutiques de toutes sortes de mestiers, d'artisans, & de marchands qui sont necessaires ou qui ont affaire au public. Tout ce quanton-

là a vne closture à part, bien qu'il soit enclos dans la grande ville. Dans les logis ils n'ont aucuns meubles ny vstanciles que pour la necessité.

Leur marchez, qu'ils nomment *Bazar*, ou petites villes, sont si remplis tout le long du iour de toute sorte de peuple, qu'à peine y peut-on passer. Ce sont gens de toutes sortes de nations, qui sont depuis le Cap de bonne Esperance iusques au Iapon. Quand la nuit est venuë, chacun ferme son logis & sa boutique fort seurement, auec des barres & de gros cadenats de fer, & chacun s'en va auec sa famille en son logis, qui sont ces bastimens que i'ay dit, auec des iardins & des enclos. Les logis de ce Bazar sont fort grands & bien bastis de pierre & de bois, & accommodez & ornez de boutiques, de celliers & de courts, le tout clos fort seurement; & cela ne sert que pour tenir leurs marchandises & leurs denrées, & y trauailler de leur mestier, & ils n'y demeurent que le iour. Il y a trois grandes places dans ces enclos où l'on tient le marché tous les iours de la semaine. Ce marché ferme auec portes & murailles, & il y a des portiers qui ne laissent coucher personne dans leur logis, où sont leurs marchandises & leurs richesses, & toutefois il ne s'y perd iamais rien, tant il y a bonne iustice & bonne police. Dans ces enclos il n'y a que les officiers & les portiers qui ont charge d'y prendre garde, & qui y demeurent la nuit. Il n'y a pas vn seul temple là dedans. Les nauires qui viennent aborder & ancrer à Calecut, & qui y apportent toutes ces marchandises, ne sont pas en trop grande seureté; d'autant qu'il n'y a point de port ny de havre qui vaille, & que ce n'est qu'vne rade seulement: de sorte que si le vent vient de la mer, ils sont en grand danger. C'est vne terre basse, & il y a vn petit Cap & vne pointe de terre qui s'aduance dans la mer.

Marchez de Calecut.

Pour ce qui est de la façon & de la forme des bastimens du pays, il faut noter que le commun peuple bastit de terre, & couure les maisons de feüilles de Cocos, mais non pas auec vne telle industrie & dexterité que ceux des Maldiues. Ils prennent donc de la terre, la détrempent & la mettent par gros carreaux fort espais, qu'ils font bien seicher au Soleil, puis de cela ils en font leurs murailles. Mais les riches & aisez bastissent

auec de bonne pierre, & couurent leurs maisons de tuille. Tous leurs bastimens sont en quarré, comme quatre galeries à pauillons aux quatre coins & vne cour au milieu. Leur charpenterie & leur menuiserie est la plus belle & la plus iolie qu'il est possible de voir. Elle est taillée à diuerses figures plaisantes, comme nous faisons les plus beaux buffets & les tables, & tout cela à peinture. Ils y font des estages, mais non pas tant que nous. Il y en a qui font deux & trois logis de cette sorte tous les vns dans les autres. Celuy du milieu a la cour & les galeries plus petites; & ainsi les autres à l'entour tout en quarré. Ils font ces logis & ces courts de cette façon, pour ne cracher ny ietter vne seule goutte d'eau ou ordure sur leurs planchers, qui sont nets comme vne table de bois bien poly & bien froté.

Tous les logis des Malabares sont de cette sorte. Ils font de grãds paruis à l'entrée de ces maisons, tant pauures que riches, au dedans de l'enclos : Car tous leurs logis sont enclos de murailles, s'entend ceux des riches, & les autres de fossez releuez & bonnes pallissades de bois qui sont fortes. Il est à remarquer que toutes leurs clostures sont si hautes, que quãd on veut aller d'vn logis à vn autre, il faut monter vne eschelle de cinq ou six eschellons, & autant à descendre, & il y a des deux costez des barrieres de bois qui ferment à clef. Il ne se voit point là de logis qui n'ait son iardin & son verger, petit ou grand. Ces paruis & *Auiards* qui sont deuant les maisons, sont faits pour receuoir les estrangers passans, tant pour boire & manger que pour se reposer & coucher; & ils ne sont point au dedans des logis, afin qu'ils puissent partir la nuit quand bon leur semble, selon que les basteaux, ou si c'est par terre, les compagnies sont prestes à partir.

Mais pour reuenir à ce qui est de cette ville de Calecut en general, c'est la plus marchande & la plus pleine de toute sorte de trafic & de commerce qu'il y ait dans les Indes, y ayant là des marchands de toutes les parties du monde, & de toutes nations & religions, à cause de la liberté & de l'asseurance en laquelle on y vit. Car ce Roy permet l'exercice de toute sorte de Religions; & toutefois il est estroitement deffendu d'y parler, disputer, ou quereller sur ce fait là; & il n'y est encore

Liberté de Religions.

iamais arriué aucune contention là dessus, chacun y viuant en grande liberté de conscience, sous la volonté & l'autorité du Roy, qui tient cela pour vne principale maxime d'Estat, afin d'en rendre son Royaume plus riche & plus frequenté; & si d'auenture il arriuoit quelque different & quelque noise en cela, celuy qui auroit commencé seroit puny corporellement & comme criminel de leze-Maiesté, sans aucune remission ny pardon. Ce qui est cause que chacun y vit en grand paix & concorde, quelque diuersité de nations & de religions qu'il y ait, tant de ceux qui demeurent en la ville que des estrangers & des passans. Car outre les Gentils & les Mahometans du pays, il y a beaucoup de Chrestiens. Autrefois les Portugais y ont habité & ils y tenoient deux villes & deux forteresses par la permission du Roy, qui leur auoit octroyé de les bastir prés de la mer; mais cependant il n'y a iamais eu gueres bonne amitié & intelligence entr'eux: de sorte que ces villes & ces forteresses ont esté prises & ruinées par les Rois du pays, qui en ont chassé les Portugais, lesquels n'y ont plus auiourd'huy de ville ny de forteresse, ainsi que i'ay desia touché cy-dessus. Ils sont toutesfois à present en paix, & les Portugais entretiennent le mieux qu'ils peuuent auec diuers presens, l'amitié de ce Roy, qu'ils redoutent le plus de tous. Pour le fait du trafic, il y a à Calecut vn Facteur de la part du Vice-Roy de Goa, assisté d'vn Escriuain, auec leurs femmes & leurs familles. Ce Facteur est comme Agent, & Ambassadeur, & sert aussi pour donner des passe-ports aux Marchands Indiens. Car par tous les havres & ports de l'Inde, où les Portugais sont en paix, ils tiennent de ces Facteurs pour cet effet, d'autant que les marchans auroient trop de peine d'aller querir leurs passe-ports és villes des Portugais.

Il y a aussi là deux Peres Iesuistes, l'vn Italien & l'autre Portugais, fort bien venus auprés du Roy, qui leur donne vne pension de cent escus par an, qui en vaudroient plus de cinq cens en Espagne, outre celle qu'ils ont du Roy de Portugal, pour leur viure & pour leur entretenement. Ils ont fait bastir vne fort belle & fort grande Eglise, auec son enclos & son cimetiere prés le bord de la mer, en vn lieu que le Roy leur a donné. Ils ont congé & permission du Roy de conuertir le

peuple au Christianisme, sans toutefois vser de contrainte, & ils y ont fait vn tel fruit, que quand ie partis, il y auoit desia vn bon nombre de nouueaux Chrestiens. Ils preschoient publiquement en leur Eglise, & non autre-part. Ils sont fort bien logez & ont de tres beaux iardins; & deuant leur Eglise il y a vne grande Croix. Les Chrestiens sont tous logez en vn mesme quartier les vns prés des autres, en des logis qu'ils ont fait bastir. Il ne laisse pas toutefois d'y en auoir d'autres parmy eux qui ne sont pas Chrestiens; & en vn mesme logis il y en aura quelquefois de diuerse religion. Il ne se trouue point de ces nouueaux Chrestiens, comme ie croy, qui mangent de la chair de vache, de taureau, ou de bufle, comme i'ay desia dit. Ces
Iesuites de Calecut. Peres Iesuites de Calecut auoient l'oreille du Roy qui les aimoit fort, de sorte qu'ils auoient grand soin de ne faire rien qui luy dépleust: & ils alloient souuent au Palais du Roy pour y traiter d'affaires, assistez des Portugais & des Chrestiens Indiens & Mestifs. Nous les hantions quelquefois, & eux nous faisoient assez bon accueil. Mais le Roy & tous ceux de Calecut nous aduertissoient ordinairement de ne pas boire & manger auec eux, de peur qu'ils ne nous empoisonnassent, comme aussi de ne sortir iamais de nuït, de peur qu'ils ne nous fissent tort, i'entends les Portugais en general; car ils estoient extremement ialoux & faschez de ce que nous estions là, & que le Roy nous fauorisoit. Ce qu'ils nous monstrerent bien depuis, comme ie diray cy-apres. Apres auoir donc parlé des Chrestiens qui demeurent à Calecut, ie continueray ce qui est des autres nations & religions qui y sont en exercice; comme sont entr'autres les Iuifs, qui ont leur quartier & leur Synagogue à part, où il n'y a qu'eux qui entrent. Pour les Mahometans, encore qu'il y en ait de diuerses nations & pays, ils ne sont point toutefois differens de religion, sinon les Perses; mais ils ne laissent pas d'aller au temple des Malabares Mahometans. Il y a aussi vne autre race de Gentils que ceux du pays, qui bien que de mesme religion, ne se meslent point toutefois par alliance auec les autres, & ne vont point aux mesmes temples, mais ils ont leur Pagode à part, & n'entrent point en ceux des
Banians. autres, comme sont les *Banians* de Cambaye & de Diu, qui
Bramenis. ont aussi des *Bramenis* de leur pays, qui sont les plus honorez entr'eux

entr'eux : toutefois les Bramenis de Malabar peuuent licitement entrer en leur Pagode, comme ayant communauté auec les vns & les autres : ce qui me fait dire que c'est vne race de gens qui a tousiours esté en grande estime par toutes les Indes : car il y en a par tout entre les Indiens Gentils. Ces Banians obseruent les mesmes austeritez que les Bramenis, & ils ont toutes les mesmes regles, mais ils sont leurs inferieurs, & ne se marient point auec eux. Du reste ils conuiennent en tout, en habits, en mœurs & façons de faire.

Pour ce qui est de la Iustice du pays, elle depend du Roy seulement, n'y ayant aucun autre Iuge par tout son Royaume que luy ; & cependant la iustice ne laisse pas d'y estre bien administrée & renduë à vn chacun gratuitement. Car si quelqu'vn commet vn crime, ou ne veut pas payer ses creanciers, on en fait plainte au Roy, lequel s'estant enquis de la verité du fait, en rend telle iustice & raison que le cas le merite : & en son absence, ce sont les principaux de l'Estat qui l'administrent. Si c'est quelque estranger ou quelque Moucois qui ait à faire à vn autre, il s'adresse au premier Naire qu'il rencontre, auquel il fait sa plainte, & le Naire sur le champ luy fait iustice, & l'execute quant & quant, sans qu'on luy en paye aucune chose, si ce n'est de son propre mouuement & de pure liberalité. Mais cela se fait seulement és affaires de moindre consequence : car aux grands crimes, il ne se passe rien sans le sceu & la volõté du Roy, à qui il faut s'adresser immediatement. Les peines sont, la longue prison, la mutilation de membres, ou la mort, si le cas y eschet, & lors on liure le criminel aux Elefans ou aux Tigres, qui le deschirent en pieces incontinent que l'on leur a dit, & il n'y a point d'autre sortes de suplice entr'eux. Les prisons sont toutes au palais du Roy : & les Malabares, & toutes sortes d'estrangers sont suiects à la iustice de ces Rois Naires. Au reste on voit fort peu de procez & de differens parmy eux.

Iustice de Calecut.

Pour le regard de la langue de tout le pays de Malabar, elle leur est particuliere, & ils ont aussi des caracteres & des lettres particuliers. Ils écriuẽt auec des poinssons de fer sur des feuilles de palmites, qui sont iaunes & fort espaisses. Voyla tout ce que i'ay pu remarquer en ce Royaume, ville & peuples de Calecut mais ie viendray maintenant à ce qui est de la grandeur & de la

Roy de Calecut & sa Cour.

puissance, des mœurs & façons de viure du Roy, de la Reine sa femme, & de toute leur Cour & palais.

La grandeur de ce Roy se reconnoist desia assez par ce que i'ay dit de son Estat & de son Royaume. Il est nommé par tous les Indiens *Samory*, mot de grand poids en leur langue, qui vaut autant qu'Empereur. Car c'est l'vn des plus grands & des plus riches princes de l'Inde. Il peut mettre en armes cent cinquante mille Naires, sans conter les Malabares & les Mahometans, tant de son Royaume, que de tous les pirates & corsaires du pays, qui sont sans nombre, & dont il peut disposer à sa volonté.

Tous les Rois Naires de ceste coste sont ses vassaux, luy obeyssent, & cedent à sa grandeur. Excepté celuy de Cohin auec lequel, quoy qu'il soit de mesme loy, de mesmes mœurs & façons de viure, il a presque tousiours la guerre; mais ce n'est que depuis que les Portugais sont à Cochin, qui ont tousiours nourry & entretenu ceste inimitié; car auparauant celuy de Cochin le reconnoissoit comme les autres, & à present il veut marcher du pair auec luy, sans luy vouloir ceder en rien, à cause qu'il se fie au suport des Portugais; autrement il ne dureroit pas long-temps.

Ce prince quand i'estois-là, estoit aagé d'enuiron cinquante ans, & il y en auoit bien trente cinq qu'il regnoit. Il est beau, haut, de grande stature, gresle, alaigre, bien formé & composé de ses membres. Il aime son peuple & il est bien aimé & obey de luy, il est craint & redouté de ses voisins & de ses ennemis. Il n'a qu'vne femme non plus que les autres Naires Bramenis, & lors il n'auoit point d'enfans. Il fait sa demeure comme i'ay desia dit, tantost à *Panany*, tantost à Calecut, mais souuent il se promene & visite son Estat. Quand il marche, il va fort bien accompagné, & il a tousiours prés de trois mille hommes en sa suite. Il monte sur vn Elefant, dont il a grand nombre. Par tout où il passe, chacun se met en armes pour l'accompagner, si bien que quelquefois il a plus de 10000. personnes. Sa principale demeure est à Calecut, où il a vn fort beau palais bien basty, & tout clos de bonnes murailles & de fossez, auec des ponts-leuis aux portes, & de l'eau tout à l'entour dans les fossez. Il y a bon nombre de soldats qui iour & nuit font garde aux portes, qui sont au nombre de quatre; & qui ne laissent

Gardes du Roy.

entrer personne qui ne soit fort connu, ny sans l'interroger & le conduire, ou le faire conduire là dedans, où il desire aller. S'il veut parler au Roy, ils le font passer par plusieurs corps-de-garde, le conduisant des vns aux autres iusqu'à ce qu'ils soient à la porte du logis, où sont, comme vous pourriez dire, les gardes du corps, qui le font parler au Roy. I'ay dit qu'il y a quatre portes aux quatre grandes aduenuës; mais auant que d'estre au corps du logis du Roy, il en faut passer trois de chacune aduenuë, & par tout il y a des soldats en garde, sans conter ceux qui sont aux portes du logis du Roy. Outre tous ces corps de garde, il y en a vn grand qui est au milieu du palais, en vne grande place couuerte & bastie expressement pour cela, & tous les autres respondent & despendent de celuy-là. Il y a au dessus vne grosse cloche qui est le signal, & qu'on ne sonne iamais que pour amasser les gens de guerre au palais, prés du Roy, quand il en est besoin. A toutes les portes de ce palais, il y a des lieux ordonnez, & clos de barrieres & de pallissades tout à l'entour, de peur que le monde n'approche d'eux. Hors l'enclos & tout prés des portes, il y a des hommes qui ne font autre chose que de donner à boire de l'eau fraische à tous ceux qui ont soif & qui en demandent, & quand quelqu'vn veut boire, de quelque qualité, loy & religion qu'il soit, ils luy en donnent de la façon que i'ay desia dit.

Ces hommes deputez par le Roy pour donner ainsi à boire, sont montez sur des bancs ou des tables de la hauteur de quatre pieds, à l'ombre sous des arbres qui sont fort plaisans & fort agreables.

Ils ont de grands vaisseaux faits en forme de cruches, qui ont vn tuyau ou vne canelle d'vn pan & demy de long, & ils sont tous faits de cuivre doré. Ceux qui ont soif s'approchent d'eux sans entrer dedans l'enclos, & tendent la bouche, sans que toutefois elle touche au vaisseau en rien, puis on laisse tomber l'eau d'enhaut en la bouche, & il s'en faut plus d'vn pan que le tuyau ou le vase ne leur touche. Mais auant que de les faire boire, on leur donne à manger vn ou deux morceaux de Cocos au lieu de pain. Cét ordre a esté estably par le Roy, à cause des vehementes & excessiues chaleurs du pays, & à cause de la grande multitude de peuple qui aborde tous les iours en ce palais. Les Portugais qui sont aux Indes, ont imité cette façon de boire.

Il y a assez de fontaines dans le pays, & mesme au palais du Roy, mais il n'est pas permis d'y aller boire, & elles sont gardées, n'estant permis qu'à certains prestres qui en prennent de l'eau pour leurs superstitions.

Toutes les aduenuës de ce palais sont merueilleusement belles & agreables. Car tous les chemins sont droits comme des ieux de palemail, & sont releuez des deux costez de grandes terrasses & de pallissades couuertes d'arbres de toutes sortes, & il y a entr'autres quantité de ces arbres qu'ils appellent *Tristes* dont ils font du safran. Par tout le pays les chemins sont de cette sorte, ou peu s'en faut.

Entre la ville & le palais il y a enuiron vn quart de lieuë, dont le chemin est comme i'ay dit, auec de belles maisons de part & d'autre; & deuant la porte du palais il y a vne grande place droite & quarrée, où se tient le marché chaque iour, tous les matins, de toutes sortes de marchandises & de denrées du pays, & non d'ailleurs. L'ouuerture s'en fait à sept heures, & l'vn des officiers du Roy qui a cette charge, fait sonner vne cloche pour aduertir les officiers & les pouruoyeurs du Roy, de venir achepter ce qui est necessaire pour sa maison; car nul n'oseroit auoir rien achepté que la maison du Roy ne soit fournie. Cela fait on sonne vne autre fois la cloche pour appeller les marchands: mais auant que ces marchands y entrent, les fermiers prennent leur droit sur toutes choses, pour petites qu'elles soient. Auant donc que les officiers du Roy ayent pris ce qu'il leur faut, personne n'oseroit approcher ny toucher aucune denrée, & principalement de ce qui se mange. Encore apres cela, si ce ne sont Bramenis ou Naires, on n'oseroit tant soit peu toucher les viandes qu'on veut achepter, que premierement on n'en ait fait le prix, & lors on est contraint de les prendre. Il faut bien prendre garde aussi en allant par le marché, où ceux qui vendent sont assis, de ne pas toucher aux persõnes ny aux viures, si ce ne sont ceux de leur race & de leur religion. Ce marché ne dure qu'enuiron trois heures au plus, & l'on vient là de tous les costez de la ville & d'ailleurs achepter, pour apres vendre au grand marché ou *Baiar*, qui se tient tous les iours tout le long de la iournée: car passé dix heures on ne voit plus personne en ce marché prés du palais: mais chacun va au grand en toute liberté, & là outre ceux qui ont des logis &

Marché.

des boutiques, il y a trois ou quatre grandes places pour le peuple, pour vendre & debiter leurs denrées. Toutes ces maisons & boutiques ne seruent qu'à mettre les marchandises, mais nonobstant cela il ne laisse pas d'y auoir par tout le reste de la ville de grands & de riches marchands, qui ne vont point à ce Bajar, & qui ont leurs logis tous pleins de marchandises, qu'ils vendent en gros & non en détail.

Prés de cette grande place où l'on tient le marché, il y a vn grand bastiment où on bat la monnoye du Roy, qui a cours en toute cette coste de Malabar. Ce sont des pieces d'or où est son effigie d'vn costé, & vn Pagode ou vne Idole de l'autre. Ces pieces sont de la valeur d'enuiron quatre sols, & ils les appellent *Phanans*. Ils font encore vne autre sorte de petite monnoye d'argent de la mesme forme & fabrique, qui peut valoir trois deniers la piece; cela s'appelle *Tarens*, & il en faut seize pour faire vn Phanan. Monnoye.

Ils se seruent aussi de monnoye estrangere, pourueu qu'elle soit d'or ou d'argent. Entr'autres ils ont vne grande quantité de larins d'argent qui viennent d'ailleurs, & dont i'ay parlé au discours des Maldiues. C'est vne sorte de monnoye qui court par toutes les Indes, & il s'en fait en beaucoup d'endroits, mais la meilleure se forge à Ormaz.

Mais pour reuenir au Palais du Roy, il est d'vn fort grand enclos, & il y a plusieurs corps de logis separez les vns des autres, bien bastis, à plusieurs estages, galeries, parterres de fleurs, vergers à fruits, estangs, viuiers & canaux, tous reuestus & pauez de pierre, enuironnez de degrez & de marches de mesme, pour descendre iusques au fonds. Il y a beaucoup de sources d'eaux & de fontaines, dont l'eau est fort froide & excellente à boire. Il y a aussi dans ce Palais vn magasin ou vn arsenal remply d'armes, de canons, de poudres, & de munitions de guerre. Mais le grand & le principal arsenal du Roy est à *Panany*, à cause que c'est sa principale ville de guerre. Palais du Roy.

Il y a vn autre corps de logis qui est destiné pour le Secretaire & Escriuain du Roy, & pour mettre tous les registres, qui est vne chose tout à fait admirable: & ie me suis souuent estonné de voir vn grand nombre d'hommes, qui n'ont autre charge, & qui ne font autre chose tout le long du iour qu'escrire & enregistrer. Ces estats-là sont fort honorables: & ils Escritures.

demeurent tous là dedans, mais en des chambres separées, comme leurs charges sont differentes. Les vns escriuent les marchandises qui arriuent pour le Roy, d'autres les droits & les tributs qu'on paye par chacun iour, d'autres ce qui est pour la despense de la maison du Roy; d'autres ce qui se passe de plus notable tous les iours, tant en sa Cour qu'en tout le reste de son Royaume, & bref toutes les nouuelles; car il se fait registre de tout, & chacun a sa chambre particuliere. Ils font aussi registre de tous les estrangers qui arriuent, dont ils prennent le nom, & celuy de leur pays, le temps de leur arriuée, & le sujet qui les amene; ainsi qu'ils firent de nous, & c'est vne chose surprenante de voir leur nombre, le bel ordre qui est entr'eux, & comment ils escriuent viste sur ces feüilles de Palmites, ainsi que i'ay dit, qui sont de la longueur & de la largeur de celles de l'arbre de *Cocos*; mais plus espaisses & plus dures. Ils en font des manieres de liures auec des trous au gros bout de la feüille, par où ils passent vn filet, & ils en mettent ensemble tant qu'ils veulent.

Le Roy a de ces mesmes Escriuains par toutes les villes, les ports, les havres & les passages de son Royaume, qui rendent compte à ceux de sa maison, & tout cela va par ordre, les vns obeyssant aux autres, & y ayant des superieurs entr'eux. Par toute la coste de Malabar, ils ont la mesme façon d'escrire & le mesme ordre.

Pagode. A enuiron cinq cens pas du palais & de l'enclos de la maison du Roy, est la grande *Pagode*, ou le Temple du Roy, qui ne laisse pas d'en auoir vne petite en son palais; mais celle-cy est la principale du pays, où il y en a grand nombre. Il y a là la figure Idoles de l'idole qu'ils adorent, qu'ils appellent aussi *Pagode*. Cette figure est logée au plus profond du tẽple, & a la teste d'homme, mais fort hideuse & espouuentable, & de mesme façon que nous auons coustume de representer les diables. Ie consideray à loisir ce Temple & ce *Pagode* du Roy, qui est tout couuert, & les murs reuestus de cuivre par dedans, fort clair & fort poly, & les portes de mesme. Auant que d'entrer dedans, il y a vn grand paruis & vn enclos comme vn Cimetiere, bien fermé & proche de la porte du Temple, puis il y a vn petit viuier ou lauoir où ils se lauent, & à la porte au dedans il y a des cendres de corps morts bruslez, comme aux autres Pagodes. Entrant plus

auāt,on trouue vne figure de cuivre en forme de vache(on voit cela ſeulement à trauers des barreaux:) & plus auant eſt l'autre figure que i'ay dit, qui eſt d'or & fort enrichie de pierreries. Tout le Temple eſt de ſoy fort obſcur,mais il y a ſi grand nombre de lampes allumées là dedans, qu'il y fait fort clair. Tous les Naires Gentils qui vont au logis du Roy, ne manquent pas en paſſant d'aller ſalüer & adorer cette idole, & ils ne ſont pas fort longs en leurs prieres. On ne peut voir cela que par les barreaux, n'eſtant pas permis à qui que ce ſoit d'y entrer, s'il n'eſt de leur religion, de leur race & de leur condition.

Pour ce qui eſt de la perſonne du ROY, ie diray premierement pour ſes accouſtremens & pour ſes habits, qu'il ne differe en rien des autres Naires, n'eſtant non plus veſtu qu'eux, ſinon qu'il ne porte pas tant d'ornemens, de richeſſes & de pierreries que les autres Seigneurs. Mais quand c'eſt vn iour de feſte & de ſolemnité, il eſt impoſſible de voir plus d'or & plus de pierreries qu'il en porte alors; mais cela arriue rarement & ſeulement aux grandes ceremonies. Car d'ordinaire il ne porte qu'vne petite chaiſne d'or qui luy ſert de ceinture, où il y a deuant vne enſeigne de pierrerie; Quand il marche, il eſt touſiours bien accompagné de Naires, tant dedans qu'autour de ſon palais; car il ne ſe ſert point d'autres gens. Les grands Seigneurs vont deuant & derriere, mais iamais perſonne à coſté de luy; ſes gardes ſont en haye des deux coſtez quand il paſſe. Quand on le ſaluë, tant grands que petits, c'eſt à leur mode, qui eſt de mettre leurs rondaches & leurs boucliers ſous vne de leurs aiſſelles, & leurs eſpées ſous l'autre, ioignant les deux mains ſur leur teſte, puis les ouurant & les refermant par trois fois, en diſant auſſi autant de fois *Tabiran*, & vne fois *Samory*, voulans dire par là, qu'apres Dieu, qu'ils appellent *Tàbiran*, c'eſt le Samoy.

Quand le ROY ſe leue au matin, auſſi-toſt qu'il apperçoit le Soleil, il ſe proſterne deuant, en le regardant fixement, ainſi que font tous les Naires, & il luy adreſſe ſa priere, tenant les mains iointes ſur la teſte, & les ouurant & fermant par trois fois. Apres cela il ſe fait auſſi-toſt froter tout le corps d'huile odoriferante, ce qui dure enuiron vne heure; puis il ſe va baigner en vn de ces viuiers, qui ſont dãs l'enclos du palais: & pour y aller il paſſe vn long chemin à couuert par des galeries qui ſe rendent iuſques-là, où eſt vn cabinet ou vn pauillon tout fait à

Ceremonies du Roy és lauemens.

treillis dans l'eau, où le ROY se met, & sur le bord il y en a vn autre où l'on va à couuert de l'vn à l'autre. Quand il est dans l'eau, les Seigneurs & les officiers le frotent & l'accommodent, & tous ceux qui sont là se mettent en deuoir de faire ce qu'ils peuuent: Mais il faut croire aussi que ceux qui sont prés de luy ne se mettent point dans l'eau, tant grands Seigneurs soient-ils. Apres auoir esté bien laué & bien froté, il entre en l'autre cabinet, qui est sur le bord de l'eau, où il se fait fort bien essuyer, puis il se fait froter encore tant soit peu tout le corps d'vne huile plus precieuse & plus odoriferante que la premiere. On le frote pour lors si fort auec les mains, que cette huile est toute imbibée en son corps, & ne paroist plus du tout en dehors. Apres que cela est fait, son homme de chambre prend des couleurs & des bois broyez auec d'autres drogues odoriferantes, détrempées en des eaux de senteurs, & il luy applique cela sur le front & sur le corps depuis la ceinture iusques en haut, auec des feüilles & des fleurs de diuerses sortes, qu'ils colent & font tenir par tout où ils ont mis de ces senteurs, & particulierement sur le front & sur la poictrine. Il n'y a que le Roy & les grands Seigneurs à qui il est permis de s'accommoder auec tant d'appareil & de curiosité, de sorte qu'ils se gardent mieux que tous les autres d'estre pollus: à cause qu'il leur faudroit plus de temps & plus de peine à se relauer & à s'aiuster; apres tout cela, ils détrempent vn peu de la cendre des corps de leurs predecesseurs, auec de l'eau, puis ils s'en frotent le front & la poictrine tant soit peu; ainsi que fait tout le reste du peuple; mais de tout cét autre appareil il n'y a que le Roy & les Grands qui les vsent, mais le Roy plus que tous, aussi est-ce son principal ornement.

Pendant que le ROY est au bain, tous les matins sans faillir, il y a douze ou quinze filles des plus belles du pays, dont la plus vieille n'a pas vingt ans, toutes les mieux parées de dorures & pierreries, & accommodées de toile blanche á leur mode, qui tiennent les vnes de grands bassins, les autres des vases d'or ou d'argent doré, pleins d'eau, puis prennent de la fiante de vache ou de taureau fraische, qu'ils mettent dans ces vases, & la détrempent dans cette eau, & d'autres iettent de l'eau contre les parois & le paué, puis auec cette fiante ainsi détrempée, elles frotent auec les deux mains le paué & les parois du palais du ROY.

du Roy. Tous les Gentils generalement en font ainsi en leurs maisons, & ils estiment cela vne chose fort bonne & fort sainte. L'on continuë ce lauement deux fois le iour au logis du Roy, & ils en font froter tous les pauez & les parois des salles, & dans les cours & le chemin seulement par où le Roy doit passer, soit quand il va au Pagode, soit à son autre logis pour disner, & il aduertit premierement où il desire aller, afin qu'on ne manque point à ce qu'il faut.

Au sortir du bain le plus souuent il s'en va au temple, & du temple il va manger en vn autre palais dans le mesme enclos, & qui fait partie du grand palais, & qui n'est destiné qu'à cela. En prenant son repas, il est assis sur vne piece de bois fort polie, & il mange des feüilles de baume comme les autres Bramenis. Il ne mange ny chair ny poisson, ny autre chose qui ait eu vie, car il est de race de Bramenis, & porte le cordon comme eux. Il mange seulement du ris cuit auec du lait, du beurre & du sucre, & plusieurs sortes de potage de legumes, des herbes, des melons, des concombres & autres fruits, comme *Pasteques*, & autres. Ce qui reste de son repas est ietté aux Corneilles & autres oiseaux, ainsi que i'ay veu faire aux autres Rois Naires, qui sont tous de mesme loy.

Ce Prince est magnifiquement seruy par ses officiers, qui sont en grand nombre. Il prend son repas à midy, & il ne mange qu'vne fois le iour, & il est trois heures à table. Il se couche fort tard, & auant cela il fait collation de quelques fruits ou confitures à leur mode. Apres son disner il expedie les affaires, puis il change de logis, & il s'en vient à vn autre qui luy est preparé pour receuoir tout le monde; & ce n'est pas celuy où il couche, où il se leue & où il mange. En ce lieu-là il est comme exposé au public, & si quelqu'vn luy veut parler, il le peut faire, & s'il ne se presente aucune affaire, il passe le temps auec ses Seigneurs. Il se plaist fort à voir des boufons & des basteleurs, dont il a tousiours grand nombre. Les Rois & les Seigneurs Naires joüent souuent à vn ieu de sort, qui est vne maniere d'eschets, & ils le joüent auec des dez. Il prend aussi plaisir à voir les Naires tirer des armes les vns contre les autres auec la rondache & l'espée, dont ils se blessent quelquefois, & d'autres auec des piques.

Quand vn Seigneur ou vn Naire a esté à la chasse, il est bien

aiſe de pouuoir preſenter en public ſa priſe au Roy , qui prend plaiſir à cela. Il y a touſiours prés du Roy pluſieurs enfans de grands Seigneurs Naires, qui luy ſeruent de pages, dont l'vn porte ſon eſpée & ſa rondache, vn autre le paraſol, l'autre vne boëte d'or pleine de bettel, qu'il maſche continuellement, ſelon la couſtume de tous les Indiens d'Orient, & vn autre vn eſuentail, dont ils l'eſuentent inceſſamment; puis encore vn autre qui porte vn baſſin d'or dans lequel il crache : car iamais en quelque lieu qu'il ſoit, il ne crache à terre, & perſonne n'oſeroit auoir craché ſur le paué des ſalles, des chambres & des galeries, mais ſeulement dans les cours & dans les places où il eſt permis.

Reine de Calecut.

Pour ce qui eſt de la Reine, elle demeure bien en vn palais ſeparé, mais dans le meſme enclos du grand. Elle ne mange iamais auec le Roy, & on la voit fort rarement, encore n'eſt-ce qu'aux feneſtres & aux galeries de ſon palais, ou de celuy du Roy, auquel elle vient ſouuent par vne galerie qui reſpond de l'vn à l'autre, & ils ſe voyent là à couuert. Elle ſe laue auec la meſme façon & la meſme ceremonie que le Roy, & c'eſt au meſme viuier, mais toutefois ſans qu'ils ſe puiſſent voir l'vn ny l'autre, à cauſe qu'ils ſont chacun en vn bout du viuier en vn endroit couuert. Les dames ſont d'ordinaire tout autour d'elle, qui luy font paſſer le temps. Le viuier où ils ſe baignent eſt bien clos & fermé à clef, n'y ayant que le Roy & la Reine qui s'y baignent; & il y a vne galerie par où le Reine deſcend de ſon coſté, qui ſe va rendre en ce viuier, & il y en a vne autre pour le Roy du ſien. Les dames qui ſont là pour froter la Reine, ne ſe mettent pas dans l'eau, mais en des cabinets & des pauillons qui ſont dans l'enclos de ce viuier, où on les huile, on les ſeiche & on les parfume; & ces dames y apportent toutes ſortes d'artifices & de ceremonies, comme les Seigneurs font au Roy. Auſſi la Reine eſt de race de Bramenis comme luy. Elle a ſa Pagode à part, où elle va auec ſes dames; elle a auſſi ſon logis pour manger à part, & ainſi du reſte comme le Roy. Il n'y a prés d'elle que de grandes dames, & on luy pare les pauez, les planchers, les parois & chemins par où elle doit paſſer, auec cette fiente de vache que i'ay deſia dit. Surquoy ie ne veux pas oublier de dire en paſſant & par occaſion, le grand honneur que ces peuples rendent à ces vaches, pour vilaines, craſſeuſes, & toutes couuertes de bouë

Vaches, en quel honneur.

& de fiente qu'elles ſoient. Car on les laiſſe entrer dans le palais du Roy, & par tout où leur paſſage s'adonne, ſans qu'on leur refuſe iamais le paſſage, mais le Roy meſme & tous les plus grands Seigneurs leur font place auec autant d'honneur, autant de reſpect & de reuerence qu'il eſt poſſible. Ils en font autant aux taureaux & aux bœufs.

Mais pour reuenir à la Reine, ſes habits & ſes veſtemens ne different en rien de ceux des autres dames & femmes des Naires, de meſme que les Princeſſes & grandes dames, ſinon que leurs accouſtremens ſont vn peu plus chargez de perles & de pierreries. Le plus grand honneur & le plus grand ſigne de grandeur entr'elles, c'eſt d'auoir les oreilles grandes, comme i'ay dit, & cette Reine les auoit ſi grandes, qu'elles luy venoient iuſqu'au bout des tetins. Elle eſt nuë depuis la ceinture iuſques au haut, comme toutes les autres femmes, & toute couuerte par tout de diuers ioyaux d'or, de perles & de pierreries, cõme ſont toutes les autres femmes, tant grãdes que petites, ainſi que i'ay ſouuent remarqué en parlant à elles: Et elles auoient autant de curioſité de me voir & de me parler, comme moy à elles. Car durãt tout le temps que i'ay demeuré en cét Eſtat de Calecut, i'ay touſiours fait ma demeure à la Cour, où i'eſtois fort aimé & fort chery du Roy, & de tous les Seigneurs & autres Gentils de la Cour. Ils euſſent bien deſiré que ie fuſſe demeuré touſiours là, & tant les Seigneurs que le Roy meſme qui me vouloit faire aller à toute force à *Panany* ou à *Coſté* du Cognialy, au cas que ie m'ennuiaſſe à Calecut, me diſãt qu'il y ſeroit dans peu de iours, ſi ie l'y voulois aller attendre, ou bien qu'il m'y meneroit luy-meſme, & ie ne bougerois d'auprés de luy. Mais ie ne me pûs iamais reſoudre à accepter cela, pour le grand deſir que i'auois de reuenir en terre de Chreſtiẽs, & auſſi parce que ces deux Peres Ieſuites qui eſtoient-là, eſtoient tous les iours apres moy, pour me perſuader de ſortir de là pour m'en aller à Cochin, ou autre terre des leurs. Il y auoit vn de ces Peres qui nous eſtoit fort rude & fort cruel. C'eſtoit l'Italien, dont i'ay oublié le nõ: mais l'autre qui eſtoit Portugais, nõmé le P. Hilaire, eſtoit fort doux & accoſtable, & il nous conſoloit inceſſamment, nous aſſeurant touſiours que nous ſerions bien receus parmy les leurs.

Apres donc que nous euſmes ſejourné là aſſez long-temps, nous priſmes reſolution d'en ſortir de la façon & auec le ſuccez que ie diray au chapitre ſuiuant.

CHAPITRE XXVIII.

Des Royaumes de Chaly, de Tananor, & de Cochin, de la prison de l'Autheur, & autres occurrences.

NOus demeurasmes prés de huit mois à Calecut, mes compagnons & moy, attendans tousiours quelque nauire Hollandois pour nous remener en France. Mais enfin voyant qu'il n'en arriuoit aucun, les deux Peres Iesuites dont i'ay parlé, nous conseillerent de nous en aller à Cochin, nous remettre entre les mains des Portugais, & que c'estoit le vray moyen pour retourner en nostre pays : Que pour cét effet, ils nous bailleroient des lettres de faueur & de recommandation, afin qu'on ne nous fist point de tort. Nous les creusmes, & nous acceptasmes leurs offres, en nous confians en leurs paroles ; de sorte que nous prismes leurs lettres auec l'ordre que nous deuions tenir quand nous serions en leurs terres. Apres cela nous donnasmes ordre à nos petites affaires, & nous prismes congé du Roy & des Seigneurs nos amis, qui estoient tous faschez de nostre départ, & le Roy principalement, qui nous fit encore de plus belles offres qu'il nous eust iamais fait. Il nous dit que nous estions libres de demeurer ou de nous en aller, & qu'estans resolus à cela, il ne nous en vouloit pas empescher ; mais sur tout que nous prissions bien garde de ne nous pas trop fier aux Portugais. Il nous fit donner de l'argent & vn passe-port, qui portoit que par tout où nous passerions sur ses terres, ses officiers & ses receueurs nous fournissent tout ce que nous aurions besoin. Nous n'estions que trois qui desirions nous en aller: Car nostre autre compagnon qui estoit Hollandois, & Protestant, dit que pour luy il ne bougeroit de Calecut, & qu'il ne se mettroit iamais à la mercy des Portugais, qui autrefois l'auoient mal-traité.

Comme nous eusmes fait tous nos preparatifs, qui durerent quelques iours, nous prismes la derniere resolution de partir & de nous mettre en chemin, au grand regret toutefois de tous les peuples, tant Gentils que Mahometans & autres, horsmis des Portugais, qui ne desiroient autre chose. Celuy qui nous auoit chez luy de la part du Roy, appellé *Manjassa*, grand en-

nemy des Portugais, nous disoit tousiours bien qu'il nous en prendroit mal; mais il ne sceut rien gaigner sur nous pour nous retenir, & nous fismes marché auec des mariniers pour nous mettre en leur *Almedie* ou barque, & nous porter iusques à Cochin, qui n'est qu'à vingt lieuës de Calecut. Ce fut sur la fin du mois de Fevrier, mil six cens huit. Mais nous fusmes trahis par nos mariniers, qui estoient Mahometans & Moucois, qui nous dirent qu'ils partiroient la nuit quand la marée seroit haute, & que lors ils nous viendroient querir, & que nous nous tinssions prests auec nos hardes; ce que nous creusmes; mais nous estans venus appeller, comme sur la minuit, ils nous dirent qu'ils alloient deuant à l'*Almedie*, ou au basteau, qui estoit assez loin, & à bien demy lieuë d'où nous estions. Ils nous auoient monstré le iour d'auparauant le lieu où il falloit s'embarquer, qui estoit tout au deuant de la demeure des Portugais, toutefois vn peu plus loin, & nous estions logez à l'*Alfandigue* du ROY. Nous nous mismes donc en chemin par terre le long de la mer auec nos hardes, pour aller trouuer ce basteau. Il faisoit fort beau clair de lune: Mais quand nous fusmes proches du lieu où nous croyions qu'ils fussent, nous fismes rencontre de vingt ou trente tant Portugais que Mestifs & autres Chrestiens Indiens, tous bien armez. Ils estoient en embuscade à l'ombre des Almedies des Moucois, qui sont toutes en terre à sec: car quand ils reuiennent de pescher, ils les mettent toutes chargées sur le sec: de sorte que tout le riuage de la mer en est couuert. Ces Portugais vindrent donc sur nous, crians, *matar, matar*, c'est à dire, tuë, tuë, & nous donnerent quelques coups pour nous donner plus de frayeur. Ils nous prirent & nous lierent les mains fort serré par derriere, nous menaçans que si nous parlions tant soit peu, nous estions morts. Ils nous tinrent l'espée à la gorge de cette façon plus d'vne heure sans bouger de là, tandis qu'ils eurent le loisir d'aller à leur quartier pour parler aux Peres & au Facteur, & prendre conseil ensemble de ce qu'ils feroient de nous. Nous les prions à genoux, de ne nous pas mettre à mort sans confession, & que nous estions Catholiques; mais ils se mocquerent de tout cela, nous appellans *Lutheranos*. Celuy qui executa l'entreprise ne fut pas le Facteur, mais vn Capitaine de Cochin, qui estoit à Calecut depuis quelque temps, pour rauoir vn nauire que les Corsaires Malabares

François trahis par les Portugais, qui les traitét fort mal.

auoient pris, & lequel le Roy luy fit rendre pour de l'argent à bonne composition. Ce Capitaine se nommoit *Ioan Furtado*, mestif, homme cruel & meschant, & nous ne peusmes iamais bien sçauoir si les Peres & le Facteur estoient de cette entreprise ou non.

Quand ils eurent pris aduis des Peres Iesuistes & du Facteur ou agent, pendant que nous estions à la garde de quelques soldats, leur criant tousiours mercy, ils reuinrent à nous, & nous firent ietter tous liez & garotez dans vne Almedie, d'où nous pensions qu'ils nous voulussent noyer. Quand l'Almedie fut en mer, elle se remplit à moitié d'eau, & nous estions tous couchez en l'eau, croyans qu'il allast à fonds, tant il y auoit de gens dedans. Ils nous auoient mis tous nuds, & nous auoient pris tout ce que nous auions. Lors que nous fusmes embarquez, ils nous firent vn peu relascher les bras, & cependant ce Capitaine nous interrogeoit du conseil & de l'aduis que nous auoit donné *Majnassa*, qui estoit celuy qui nous auoit eu en sa charge; disant qu'il le tueroit, mais que pour nous sur sa foy & sur sa parole nous n'aurions aucun mal, & ainsi nous allasmes costoyant tant que nous eusmes passé la terre du Roy de Calecut, & que nous fusmes vis à vis de celle du Roy de Chaly, qui est amy des Portugais. Ce fut luy qui retira le neveu du Roy de Calecut, lors qu'il fut en disgrace auec son oncle, comme i'ay dit cy-dessus. Ils prirent terre-là, & nous firent descendre auec eux. Il n'y auoit point de maisons. Ils se mirent derechef à consulter entr'eux, & nous firent lier encore plus fort. Ils enuoyerent cependant quelques-vns des leurs à Calecut, pour sçauoir ce qu'on diroit de nous. Ce qui les fascha le plus, ce fut que nostre autre compagnon Hollandos n'y estoit pas, comme ils pensoient qu'il deust estre: & de fait il nous fust venu conduire iusques à la barque, n'eust esté que par bonne fortune pour luy, il se trouua malade. Ils le regrettoient fort, d'autant qu'il estoit canonnier de son mestier. Ie ne sçay comment cela arriua, mais le Roy & tout le peuple de Calecut le sçeurent dés le mesme iour. Car, comme i'appris depuis, nostre compagnon qui estoit demeuré en ayant la nouuelle, s'en alla aussi-tost crier au Roy qu'il ne vouloit plus demeurer-là: & de fait, & il s'en retourna à Moutingué vers les Malabares Corsaires qui le receurent fort bien, à cause que, comme i'ay dit,

il estoit fort bon canonnier. Mais si-tost que le Roy de Calecut fut aduerty de cela, il enuoya querir les Peres Iesuistes, le Facteur & l'Escriuain, & tous les autres Portugais qui estoient là, & fut fort en colere contr'eux, leur disant qu'il vouloit qu'ils nous representassent, car chacun croyoit qu'ils nous eussent tuez. Les Peres & les autres s'excuserent, & le ROY les fit iurer sur le liure des Peres Iesuistes. Ils mirent toute la charge sur celuy qui nous auoit pris: & en mesme temps, le ROY enuoya brûler ce nauire qu'il auoit là, & il n'y a osé iamais retourner depuis, comme i'ay sceu quelque temps apres, lors que i'estois à Goa.

Estans donc descendus en la terre de Chaly, apres qu'ils eurent consulté enuiron demy heure, comme nous pensions que ce fust l'arrest de nostre mort, ce Capitaine reuint à nous, & nous dit que nous estions en toute seureté auec luy, nous iurant par les saints Euangiles que nous n'aurions aucun mal, & que nous nous tinssions ioyeux. Mais nous ne nous fions point trop à cela, & nous demeurions tousiours en prieres à genoux, de sorte qu'ils auoient toutes les peines du monde à nous asseurer. Il nous fut impossible de luy faire croire que nous estions Catholiques, & nous appelloit tousiours *Lutheranos*, quoy que nous fissions, leur demandans mesmes leurs Chappellets & leurs liures pour prier Dieu, & disant le seruice auec eux; mais ils disoient que tout cela estoit pour leur en faire accroire. Ils nous menerent par terre bien vne lieuë & demy à trauers pays, & nous cacherent si bien, que iamais personne du village où nous arriuasmes ne nous découurit. Ils nous faisoient assez bonne chere, mais cela ne nous réjouyssoit gueres, nous croyans iugez à la mort, & comme des gens qui n'en attendent plus que l'heure. Le logis où nous estions estoit tousiours bien fermé & bien bouché, de peur que quelqu'vn ne nous apperceust. Ils demeurerent là tout vn iour, attendans le retour de ceux qu'ils auoient enuoyez à Calecut. Ils apporterent des habits à la Portugaise, qu'ils nous donnerent & nous firent vestir, afin que l'on ne nous reconnust point. Nous auions tousiours gardé le passeport du ROY de Calecut. Quand donc ces gens furent reuenus, ce Capitaine nous vint demander si nous n'auions pas vn passeport du Samory; & luy ayant respondu que oüy, & le luy ayant baillé, il le retint, & nous ne le vismes plus du depuis

Terre de Chaly.

Ils faisoient tout cela à dessein, de peur d'estre découuerts, & nous faisoient cheminer de nuit, & non pas de iour. Quand la nuit fut venuë, ils s'acheminerent vers Tananor, & nous cheminasmes toute la nuit au clair de la lune, & au point du iour nous allasmes loger en la ville de *Chaly*, qui est à quatre ou cinq lieuës de Tananor, où nous passasmes encore la iournée. Quand ce vint le soir, ils nous prirent encore la lettre que les Peres Iesuistes nous auoient donnée: & cette nuit-là, nous arriuasmes à Tananor, dont le Roy fut celuy qui liura ces deux marchands ou facteurs Hollandois aux Portugais de Cochin, comme i'ay dit cy-dessus. Les Portugais ont là vne Eglise, vn Pere Iesuiste, vn Facteur, & quelques autres Chrestiens, comme à Calecut. Mais auant que d'y entrer, le Capitaine enuoya vers le Prestre & le Facteur, pour leur dõner aduis de nostre venuë; & il arriua qu'vn des Peres Iesuites de Calecut y estoit desia venu. Cependant comme nous attendions dans vn petit bois, le garçon qu'il auoit enuoyé retourna, & apporta vne lettre qui les rendit tous fort tristes & pensifs, & à les voir, ils estoient bien empeschez de nous, & eussent bien voulu ne nous auoir pas pris. Car iamais le Pere Iesuiste de Calecut, appellé le Pere Hilaire, ny celuy de Tananor, ny le Facteur mesme, ne s'en voulurent mésler, au moins ils en firent le semblant. Car ils manderent qu'on nous mist en quelque lieu fort escarté de la ville, de peur d'estre découuerts de personne. Le Pere de Calecut s'en retourna aussi-tost, de peur que l'on ne dist qu'il en fust consentant. Ayant esté enuiron deux iours-là, ils se resolurent de faire vne fin de nous, & nous enuoyerent à Cochin, qui en est à douze lieuës, & nous firent embarquer dans vne grande Almedie, conduite par des Moucois auec deux soldats & de leurs seruiteurs. Mais auant que de nous enuoyer, ils nous osterent ces habits à la Portugaise qu'ils nous auoient donnez, & nous laisserent seulement à chacun vne couuerture de toile de cotton, de la grandeur d'vn linceul, dequoy nous vestir & nous couurir tant de iour que de nuit, nous asseurans aussi que nous serions bien receus à Cochin, & que nous n'aurions aucun mal, & qu'ils escriroient vne lettre au Capitaine de Cochin, & aux Peres, & mesmes qu'ils enuoyeroient les lettres des Peres de Calecut, pour nous estre fauorables. Mais c'estoit tout le

contraire:

contraire: Car ils mandoient qu'ils nous auoient pris sur mer, & qu'ils auoient tué tous les Malabares Corsaires & Moucois qui nous menoient, & au reste que nous allions en intention de faire rebastir la forteresse du Cognialy; laquelle le Roy de Calecut auoit promise aux Hollandois, comme de fait le bruit en couroit en Calecut: mesmes ils nous dirent que nous dissions qu'ils nous auoient pris sur mer. Or tout cela se disoit à deux intentions; l'vne pour estre bien aduoüez de nostre prise; l'autre pour esperer vne recompense d'auoir si bien fait. Les Moucois qui nous conduisoient, ne peuuent faire de feu dans leurs Almedies, & pource ils font cuire de grandes potées de ris, puis ils le mettent tremper dans de l'eau froide, de peur qu'il ne se gaste: outre cela, ils font griller quantité de poisson salé, de ce petit que les Portugais appellent *Caualle.* Ils portent aussi force fruits & du Cocos, & se nourrissent de cela sur mer, comme nous faisions. Nous nauigeasmes presque tout le iour, & toute la nuit, & sur les dix heures du matin nous arriuasmes à Cochin. On nous laissa assez long temps auant que de nous mettre à terre, à cause que nos soldats de garde estoient allez trouuer le Gouuerneur auec leur lettre. Ce fut merueille de voir le grand nombre de peuple qui nous venoit voir.

Nous fusmes ainsi enuiron vne heure & demy auant que de descendre en terre, & chacun nous disoit que nous serions pendus, & nous monstrerent quant & quant vne grande place, qui est à main droite en entrant dans la ville par la riuiere, & qui s'appelle de saint Iean, où il y a vne belle Eglise: & ils nous monstroient vne potence où il y auoit eu deux ou trois Hollandois pendus. De l'autre costé de la riuiere estoit la maison de l'Euesque, qui est fort belle. Tout cela nous donnoit fort mauuaise esperance de nostre fait. Apres cela on nous mit à terre, & c'estoit grãde pitié de nous voir de la façon tous nuds, & n'ayant qu'vne simple couuerture de toile de cotton. Nous fusmes aussi-tost pris par vn sergent Portugais, qu'ils appellent *Merigne*, accompagné de sept ou huit esclaues Cafres de Mozanbique Chrestiens, ayant chacun leur halebarde ou pertuisane. Ce sont comme leurs recors, & ils les nomment *Pions.* Tous les sergens Portugais en ont vn grand nombre auec eux: & ces sergens & tous les autres gens de iustice, ne vont iamais sans vne baguette, (marque de leur office) qui est grosse comme Merignes.

celle d'vne arquebuze, & d'vne brasse & demy de long. Ils les appellent *Vara de Iusticia*, & ne portent point d'autres armes qu'vne espée : mais la nuit ils vont bien armez de cuirasse & le morion en teste. Ils commencent à aller faire le guet, depuis les huit ou neuf heures au plus tard, & vont par toutes les ruës, de sorte que pour lors chacun se retire.

Ce Merigne donc nous mena chez le Capitaine de Cochin, c'est à dire le Gouuerneur: car par toutes les places des Portugais és Indes, ils appellent les Gouuerneurs Capitaines.

Ce Capitaine estoit fort noble, & il nous interrogea de diuerses choses, puis ses filles & sa femme eurent enuie de nous voir, comme par miracle, d'autant que là les femmes & les filles ne se trouuent iamais où sont les hommes. Il nous enuoya en leur chambre, où elles nous regarderent assez, & s'estonnoient de la façon que nous estions, se mocquans des Portugais qui se laissoient si souuent battre par les Hollandois, par les Anglois & par les François : car ils ne font point de distinction de ces trois nations. Ces filles estoient fort belles, & nous regardoiẽt assez en pitié, & ie croy qu'elles nous eussent fait du bien, si elles l'eussent peu & osé ; mais elles n'en auoient aucun moyen. Elles estoient Mestifues, & aussi belles & aussi blanches comme celles de deçà. Apres qu'elles nous eurent demandé plusieurs choses, le Capitaine commanda au Merigne de nous mener chez l'*Oydor de Cidade*, comme estans voleurs & de son gibier. En marchant par les ruës, c'estoit vne chose surprenante de voir le grand monde qui nous suiuoit. Les vns en auoient pitié, & nous disoient que nous n'eussions point de peur, & que nous nous asseurassions en Dieu ; les autres nous appelloient voleurs *Lutheranos*, & qu'il nous falloit pendre. Cét *Oyder* ou Iuge criminel, nous ayant interrogez & ouys, nous renuoya au Capitaine, disant qu'il n'estoit pas nostre Iuge, & qu'estans prisonniers de guerre, c'estoit à luy à en prendre connoissance. Surquoy le Capitaine voyãt que l'*Oydor* ne se vouloit pas charger de nous (& luy aussi n'en auoit point d'enuie) commanda au Merigne (qui en estoit aussi bien empesché, voyant qu'il n'y auoit rien à gagner) qu'il nous menast en la prison, en attendant l'occasion de nous enuoyer à Goa deuant le Vice-Roy, pour en iuger, & que pour luy il n'en vouloit prendre aucune connoissance : Et de fait nous ne fusmes point interrogez pour

lors, mais nous fusmes menez aussi-tost en prison, & nous ne trouuasmes iamais personne qui nous offrit vn verre d'eau seulement, ny dequoy manger durant tout ce temps-là, qui dura plus de quatre iours.

Cette prison est seule dans toute la ville de Cochin, & s'appelle le *Tronco*. Elle est bastie en forme de grande & haute tour quarrée, & tout au haut au milieu du plancher, il y a vn trou quarré, fait comme vne vraye trappe ou escoutille de nauire, qui ferme à clef, & là on descend les prisonniers dans vne balance ou vne table de bois que l'on deuale auec vne corde, & on les retire de mesme auec vn tour. Cela a six à sept toises de profondeur, comme vn puits, & par embas il n'y a aucune porte, mais seulement vne grande fenestre quarrée dans la muraille, d'vne brasse & demy d'espais, pour receuoir quelque lumiere, & ce trou ou fenestre est treillissé de gros barreaux de fer, à quarrez, par où peut passer vn pain de deux liures. Le Geollier fait passer par là ce qu'il veut deliurer aux prisonniers, comme qui mettroit du pain au four auec vne pelle à long manche. Cette grille est triple, & il y en a vne en dedans, l'autre au dehors, & au milieu vne autre. Cette prison est bien la plus effroyable & la plus cruelle que ie pense qu'il y ait au reste du monde: & toutefois il y en auoit tel qui y estoit depuis cinq à six ans. Quand nous fusmes en ce lieu haut, on nous escriuit tous trois sur le papier. Il y a la prison d'enhaut, qui est pour ceux qui donnent beaucoup d'argent au Geollier, & encore il leur met les fers aux pieds, tant grands soient-ils. Ils y mettent aussi ceux qui sont malades, auec la permission des Iuges & des Magistrats. Le premier homme que nous y rencontrasmes fut ce Hollandois, appellé *Martin Dombe*, qui perdit son vaisseau aux Maldiues, comme i'ay dit cy-dessus. Sa veuë nous rasseura vn peu, mais quand nous apperceusmes qu'on nous vouloit mettre en bas, nous commençasmes à nous attrister bien fort. Ce Hollandois nous dit qu'il y auoit esté fort long-temps, & que ce n'estoit que depuis fort peu de temps qu'on l'auoit fait mettre en haut, & que les Peres Iesuistes en auoient esté la principale cause, d'autant qu'il se trouuoit fort mal. Ie diray cy-apres ce qui arriua de luy. Nous y trouuasmes aussi vn Gentil-homme qui auoit esté à Marseille, qui parloit bon François. Il me demanda des nou-

Prison de Cochin.

L'Autheur & ses compagnons emprisonnez.

uelles de Monſieur de Guiſe, & qu'il l'auoit fort connu à Marſeille, & meſme qu'il auoit eſté à ſon ſeruice, & s'eſtant enquis de nous ſi nous auions dequoy viure, & ayant ſceu que non, il nous donna vne piece d'or valant vne croiſade. Enfin l'on nous deſcendit en cette priſon comme les autres. Ils eſtoient bien pour lors ſix ou ſept vingt priſonniers, tant Portugais que Meſtifs & Indiens, Chreſtiens, Mahometans & Gentils, de toutes ſortes & conditions de gens. Nous fuſmes là traitez aſſez courtoiſement.

Entre ces priſonniers, il y en a vn Ancien, qui eſt comme Iuge, à qui l'on obeyt. On luy donne l'entrée & la bien-venuë, dont il donne la moitié au Geolier. Il eſt Portugais ou Meſtif, & il eſt tenu d'entretenir le luminaire deuant vne Image de Noſtre-Dame. La Meſſe ſe dit toutes les Feſtes & tous les Dimanches dehors, prés de cette grille, d'où on la peut ouyr. Ce lieu eſt le plus ſale, le plus puant & le plus infect qu'il eſt poſſible de s'imaginer; car les priſonniers y font toutes leurs ordures en preſence des vns des autres, dans des pots que le ſoir on va vuider. Ce qui engendre vne telle infection, & vn air ſi puant & ſi eſtouffé, qu'on n'y peut quaſi reſpirer. Car la grille eſt fermée la nuit auec la trappe de deſſus, de ſorte que la chaleur du pays meſlée auec celle du lieu, où tant de perſonnes ſont enfermées peſle-meſle, engendre vn air eſpais & eſtouffant, en ſorte qu'il eſt impoſſible d'y reſiſter long-temps ſans eſtre malade. Ils y laiſſent pendre vne lampe allumée toute la nuit. Toutefois le plus ſouuent, à faute d'air, elle s'eſteint; mais ils y font guet pour empeſcher les entrepriſes, meſme tous les ſoirs ils foüillent exactement les hardes & les habits d'vn chacun: & il y a vne grande chaiſne de fer qui va d'vn bout de la priſon à l'autre, qui prend le pied d'vn chacun de ceux qui y ſont pour crime. On ne nous la mit point toutefois. Chacun eſt contraint de ſe tenir tout nud, tant le iour que la nuit, à cauſe de la chaleur: Et encore ſe faut-il coucher de coſté, à cauſe du peu de place, & du grand nombre de perſonnes qu'il y a; & nonobſtant cela, il eſt force que l'on s'entre-touche: de ſorte que l'on ſuë à groſſes gouttes. Les eſclaues & les pauures eſtoient obligez d'eſuenter auec vn grand eſuentail, & de rafraiſchir tout le monde, tant le iour que la nuit, & pour cela l'Ancien ou le Iuge de la priſon leur donne quelque choſe;

Priſon horrible.

mais ſans cela il ſeroit impoſſible d'y reſiſter. C'eſtoit la plus grande pitié du monde de nous voir au bout de quatre ou cinq iours que nous euſmes eſté là. Mais ce qui ſoulage beaucoup, c'eſt que la Miſericorde donne chaque iour à chacun Portugais ou Meſtif, *Demy tengue*, qui vaut comme cinq ſols icy : & aux autres vne fois le iour du ris cuit, & du poiſſon mal accommodé ; tant qu'on en peut manger en vn repas, auec de l'eau à boire tous les matins, iuſques au lendemain à meſme heure. On donne auſſi de l'eau pour ſe lauer & ſe baigner le corps, & chacun ſe laue tout nud les vns deuant les autres. C'eſt vne choſe que i'ay remarquée par toute l'Inde, que les Gentils & les Mahometans en ſe baignant & en ſe lauant, ne monſtrent iamais leurs parties honteuſes, mais ils les couurent touſiours d'vne toile. Il n'y a que les Chreſtiens qui n'en ont point de honte, mais pluſtoſt qui ſe plaiſent à les monſtrer fort ſalement & vilainement. Au reſte eſtans en ce miſerable eſtat, perſonne de dehors ne vouloit nous faire faire du bien, à cauſe de ce traiſtre qui nous auoit pris, & de la fauſſe lettre qu'il auoit eſcrite contre nous: ce qui fut cauſe qu'on nous traita ſi cruellement. Nous demeuraſmes ainſi neuf ou dix iours, & ie croy que ſi nous y euſſions demeuré dauantage, nous fuſſions morts : car cette chaleur & cette infection inſupportable nous fit couurir tout le corps de groſſes bubes & enleueures, qui nous faiſoient vne tres-grande douleur.

Enfin par le conſeil de certains priſonniers Portugais, auec leſquels nous eſtions, nous eſcriuiſmes vne lettre aux Peres Ieſuiſtes du College de Cochin. Le Superieur nous vint tout incontinent viſiter, & nous ayant reconnus François & Catholiques, il alla trouuer le Gouuerneur pour le prier de nous faire deliurer : le Gouuerneur luy fit reſponſe qu'il ne le pouuoit pas abſolument : mais qu'il nous enuoyeroit à Goa vers le Vice-Roy, & cependant que nous ſerions eſlargis par la ville, à la charge qu'il nous repreſenteroit toutefois & quantes qu'il en ſeroit requis ; ce qu'ils firent, & durant ce temps-là, qui fut enuiron de ſix ſemaines, nous fuſmes aſſez bien traitez, bienvenus des vns & mal des autres. Nous euſmes peu de temps & peu de moyen pour bien reconnoiſtre ce qui eſt de ce Royaume là, & de la ville de Cochin, qui eſt l'vn des bons pays & des plus ſalubres villes que les Portugais ayent dans les Indes,

toutefois ie diray briefuement ce que i'ay peu remarquer durant mon ſejour.

Du Royaume de Cochin. Le Royaume de Cochin eſt ſitué ſous la hauteur de huit degrez de l'Equinoctial vers la bande du Pole Artique. C'eſt vn des Royaumes de Malabar. Le pays eſt de pareille temperature que celuy de Calecut, & auſſi fertil; il y a meſmes arbres, meſmes herbes, & meſmes fruits : auſſi ſont-ils contigus, & il y fait bon viure, excepté de pain, qui y eſt plus cher qu'à Goa, à cauſe que le bled vient de Cambaye à Goa, & de là par toute l'Inde. La diſtinction & l'ordre du peuple, en Naires & en Moucois, y eſt toute pareille; les mœurs & les façons de faire toutes de la meſme ſorte qu'en celuy de Calecut: de ſorte qu'il ſeroit ennuyeux & ſuperflu de repeter leurs mœurs, leurs couſtumes & leur police, puis que c'eſt vne meſme choſe que ce qui a eſté dit cy deuant. Le pays eſt ſemblablement remply de poivre, & de pierreries comme l'autre : mais tout le poivre eſt enleué par les Portugais, auſquels le Roy de Cochin le vend, qui le retire de tout ſon pays, & le ſerre dans ſes greniers, pour le leur vendre quand bon luy ſemble, & non pas autrement.

Ce Roy n'eſt pas ſi puiſſant que celuy de Calecut. Et ſi ce n'eſtoit que les Portugais l'ont touſiours aſſiſté, & qu'ils l'aſſiſtent encore à preſent & le ſecourent, bien que ſecretement & ſous main, il y auroit long-temps que le Roy de Calecut l'auroit ſubiugué. Et de fait, on tient qu'anciennement ce Royaume de Cochin eſtoit ſujet & tributaire à celuy de Calecut: mais auiourd'huy il ne l'eſt plus, par le moyen des Portugais, comme i'ay dit : de ſorte qu'il eſt pleinement ſouuerain en ſa terre, & marche du pair auec le Roy de Calecut; ce qui eſt cauſe qu'ils ſont touſiours en guerre & en mauuaiſe intelligence. Or ainſi que les Portugais donnent du ſecours au Roy de Cochin, de meſme le Samory ſupporte les Malabares & leurs ennemis: car les Portugais n'ont iamais eu vn ſi bon amy aux Indes que le Roy de Cochin, & aucun ne leur a auſſi iamais donné tant de peine que le Samory, qui leur en donne encore tous les iours.

Il y a deux villes de Cochin; l'vne qui eſt l'ancienne, diſtante de la mer d'enuiron vne lieuë & demy, où ſe tient le Roy; l'autre n'eſt qu'à vne lieuë de la mer, à l'emboucheure d'vne

grosse riuiere, sur laquelle mesme est l'autre Cochin. Cette ville neufue est aux Portugais; elle est fortifiée de bons murs, & d'vne citadelle. Les Rois de Cochin leur ont donné cette place & quelques terres à l'entour, de façon qu'ils y dominent pleinement. La baye & l'embouchеure de la riuiere est vne grande baye, où paroissent de loin trois grands rochers tout de rang, qui sont comme va la coste de Nord, vn quart de Nord-oüest & vn quart de Sudsudest.

Apres Goa, les Portugais n'ont point de plus belle & de plus grande ville que Cochin. Elle est bastie de fort belles maisons, Eglises & Monasteres, & les Portugais & les Chrestiens y ont vne mesme regle & vn mesme gouuernement qu'à Goa, dont ie parleray amplement cy apres. Il y a vn Euesque, plusieurs Eglises & plusieurs Conuents, & vn College de Iesuistes, & il y a vn Hospital Royal pour les Portugais, comme en toutes les autres villes. La riuiere qui y passe est belle, grande, & à bon port. En entrant du costé du Nord, qui est à main gauche, il y a vne petite isle, où est la belle & la superbe maison de l'Euesque. Ils la nomment *Vaypin*. La ville est fort peuplée, tant de Portugais que d'Indiens, soit Chrestiens, dont il y a vn grand nombre, soit infidelles, lesquels toutefois n'ont pas l'exercice libre de leur Paganisme dans la ville, & il faut qu'ils aillent sur la terre qui despend du Roy de Cochin. Il s'y fait vn grand abord & vn grand trafic, & de tous costez il y arriue des nauires qui entrent dans cette riuiere. Enfin c'est vne seconde ville de Goa pour le trafic, & il y a affluence de toutes choses necessaires pour la vie. Ce grand abord a rendu le pays du Roy de Cochin marchand, riche & abondant, & mesme le Roy est deuenu plus opulent & plus puissant, parce qu'il debite plus promptement tout ce qui croist en son pays, & qu'il reçoit en recompense les marchandises dont le pays a affaire, outre les tributs & les presens que luy font iournellement les Marchands, tant Chrestiens, Mores que Gentils. Le Roy & tous les habitans, tant Naires que Moucois, & autres Malabares, Gentils & Mahometans, s'accordent fort bien auec les Portugais, & viuent ensemble en bonne paix. Il y a aussi vn grand nombre de Iuifs, qui sont fort riches, & toutes ces diuerses Nations y viuent en vne grande liberté de leur Religion, y ayans chacun leur Temple, horsmis en la ville des

Portugais où il n'y a qu'eux. La ville où ſe tient le Roy eſt appellée par les Portugais *Cochin de riba ou Dacyma*, c'eſt à dire de deſſus, à cauſe qu'elle eſt plus haute ſur la riuiere, que celle des Portugais. Le pays de Cochin eſt plat & fort bon, & plein de bois, comme tout le reſte de la coſte de Malabar. Entre les deux Cochins ce ne ſont que maiſons, comme des faux-bourgs, & à l'entour auſſi. Le pays eſt bien peuplé, riche, & il ſe tient vn marché dans ville de Cochin, où il s'y fait grand trafic, & le Roy y prend ſon droit, comme auſſi ſur toutes les marchandiſes qui viennent de dehors. On leue certains tributs pour le Roy de Cochin en la ville des Portugais, & les Portugais les leuent du tout pour le Roy d'Eſpagne. Il y a auſſi à Cochin grand nombre d'elephans & de cheuaux. Les Naires qui ſont dans la ville des Portugais, leur font place, & les laiſſent paſſer quand ils les rencontrent: & dans la vieille Cochin les Portugais en font autant aux Naires. Le Roy l'a voulu ainſi pour oſter toutes diſputes. Cela ne ſe fait que là. Quand les Naires & les Malabares vont par les ruës, ils frappent ſans ceſſe de leur rondache contre leur coſté, ſi bien qu'on les entend de loin, & ainſi le reſte du peuple ſe tire à quartier. Ce frappement eſt auſſi vne ſorte de gloire, & qui frappe plus fort eſt plus eſtimé: Ce ſont les artiſans Gentils qui font des rondaches & ces armes, qui ſont tres-belles, figurées & façonnées de toutes couleurs, d'or, d'argent, d'azur, auec du vernis & de la lacre. Ils y mettent auſſi de gros cloux dorez. C'eſt vne choſe admirable de voir les gentilles manufactures que font ces Indiens idolatres. Ils font trauailler leurs enfans dés l'âge de cinq ou ſix ans, & ils ont le plus bel eſprit du monde, comprenans en peu de temps ce qu'ils voyent faire: Mais ils ſuiuent leurs meſtiers de pere en fils, & ne ſe marient qu'aux enfans de ceux qui ſont de meſme eſtat.

Pays de Cochin, quel.

La Iuſtice y eſt exercée entr'eux & tous ceux qui y trafiquent ou qui y ſont habitans, de quelque loy ou nation qu'ils ſoient, ſelon les loix de la police de Portugal: & le Roy de Cochin n'y a aucune iuriſdiction, quand ce ſeroit ſur ſes ſujets & criminels qui y ſeroient refugiez; comme auſſi en cas pareil, les Portugais ne peuuent pourſuiure les leurs ſur la terre du Roy de Cochin, plus outre que les limites de la terre qui leur a eſté donnée & marquée.

Par l'espace de six mois, qui sont depuis le mois de May ou d'Auril, tantost plustost, tantost plus tard, iusqu'au mois de Nouembre ou enuiron, il n'entre aucuns nauires ny barques en la riuiere de Cochin. La raison est que le vent d'Ouest qui procede de la mer, & les grandes pluyes continuelles amenent & iettent du costé de la terre si grande quantité de sable dans l'emboucheure de la riuiere, qu'il s'en fait des bancs si hauts qu'il est impossible qu'aucuns nauires ou barques, tant petites soient elles, y puissent passer. Mais lors que les pluyes cessent il vient vn autre vent contraire de l'Est qui pousse les sables en la mer, & ainsi rend le fleuue nauigable à toutes sortes de grands vaisseaux : ce qui n'est pas seulement à Cochin, mais par toute l'Inde aux emboucheures des riuieres, que les Portugais appellent, *Barre*, c'est à dire entrée.

Le principal trafic de Cochin c'est en poiure, & il n'y a que les Roys de Calecut & de Cochin seulement qui le fassent : Et celuy de Cochin l'amasse, l'achete & le cueille : car il a le sien, puis il prend tribut sur ceux qui en ont, & le reste il l'achete par ses facteurs, & a des magazins pour en faire amas. Il le garde parfois deux & trois ans auant que le vendre, & il n'y a lieu en toutes les Indes de Malabar où il y en ait si grande quantité que là & à Calecut: car les Portugais qui trafiquent par tout, le font venir là. Apres le plus frequent trafic est celuy de Bengale, & les marchandises qu'ils portent le plus souuent, sont ces petites coquilles des Maldiues, dont ils chargent tous les ans grand nombre de nauires. Ceux des Maldiues les appellent *Boly*, & les autres Indiens *Caury*. Ils y font vn merueilleux profit par toute l'Inde où les Portugais sont bien venus. Ils s'associent auec les Naturels, vont ensemble en leurs nauigations, mesmes tous les mariniers & les pilotes sont Indiens, tant Gentils que Mahometans. Tous ces gens de mer, les appellent *Lascar*, & les soldats *Lascarits*. Tout ce trafic depuis Cambaye iusqu'au Cap de Commorin, ne se fait qu'auec peril, à cause des corsaires Malabares. Quand la flote part de Goa, il y a grand nombre de galiottes de particuliers qui vont auec eux pour la seureté. Ces galiotes sont appellées par eux *Nauis de Chetie*, & celles de guerre *Nauis d'Armade*: tellement qu'on void quelquefois plus de cent cinquante voiles ensemble, tant à aller qu'à reuenir. Et ce n'est pas seulement Goa qui fournit toutes ces galiot-

Trafic de Cochin.

tes, mais, aussi toutes les autres villes des Portugais és Indes. Toutes celles d'Armade sont équipées aux despens du Roy de Portugal : car il ne se parle là ny d'Espagne ny d'Espagnols, mais de Portugal, de Goa & des Indes seulement. Les armes de l'Estat des Indes, sont vne Sphere, & ils la mettent aussi en vn costé de leur monnoye, & de l'autre costé sont celles de Portugal.

CHAPITRE XXIX.

Voyage de Cochin *à Goa, Description du Royaume de* Cananor, *& d'vn accident arriué à l'Auteur.*

NOus demeurasmes à Cochin, tant en prison qu'en liberté, enuiron deux mois; & cependant il arriua vne armée de cinquante galiottes Portugaises, conduites par vn Seigneur Portugais, qui venoit du costé du Cap Commorin, & de la pointe de Galle en l'isle de *Ceilan*, & qui s'estoit venuë rafraichir en passant; comme c'est leur ordinaire : car les Portugais & le Vice-Roy de Goa ont accoustumé tous les ans (au commencement de l'Esté, qui est au mois de Septembre) d'équipper deux armées de cent galiottes, auec trois ou quatre grandes galeres, & ils en enuoyent la moitié vers le Nord, iusques à Diu & à Cambaye, & par delà pour garder la coste, pour tenir la mer en sujétion, & pour empescher qu'aucun ne nauige sans leur congé ou sans leur passe-port. Ils enuoyent l'autre vers le Sud, iusques au Cap Commorin & Ceilan, pour faire la mesme chose, mais principalement pour purger la mer des Malabares Corsaires, qui leur font la guerre & à tous les marchands : de sorte qu'aucun de ces quartiers-là de l'Inde, n'oseroit nauiger sans vn passe-port des Portugais, s'ils ne se sentent assez forts pour leur resister, comme font les Arabes & ceux de Sumatra & autres, qui ont guerre ou inimitié auec eux.

Cette armée s'estant rafraichie l'espace de cinq iours, & se voulant retirer à Goa, distant de cent lieuës de Cochin du costé du Nord, nous employasmes les Peres Iesuistes pour nous faire conduire à Goa; ce qu'ils firent enuers le Gouuerneur de

Cochin, qui me liura au General de l'armée, pour me rendre à Goa entre les mains du Vice Roy.

Le Gouuerneur appellé *Dom Francisco de Meneiso*, & proche parent du General, qui portoit le mesme nom, nous fit remettre en prison deux iours auparauant, les fers aux pieds de plus de trente ou quarante liures pesant, & nous fit conduire en la galere par deux Merignes, assistez de leurs *pions* & de leurs recors, & nous estions si chargez, qu'à toute peine nous pouuions marcher. Ces fers n'auoient qu'vn pied de long, mais ils estoient fort gros, & nous blessoient bien fort les pieds & les iambes. Ce General d'armée nous ayant receus, il nous mit incontinent en vne galiotte les fers aux pieds, & ainsi il partit de Cochin au commencement du mois de May, mil six cens huit.

Le mal-heur voulut pour moy que ie tombay entre les mains du plus cruel homme du monde, qui estoit le Capitaine de la galiotte où i'estois, appellé *Pedro de Poderoso*: Car il n'auoit luy ny les siens, non plus de pitié de moy que d'vn chien, & ayant ces fers pesans aux pieds, ie ne pouuois bouger d'vne place, tellement que chacun allant & venant marchoit sur moy. Cette galiotte estoit fort petite, & il y auoit vn tel nombre de personnes dedans, qu'à peine y auoit-il place pour se coucher de son long. Ils me disoient mille iniures, me crians que si-tost que nous serions à Goa, nous seriõs pendus tous trois. Ie n'auois point de consolation que d'vn Religieux de saint Dominique, qui estoit auec nous auec vn sien compagnon. En ces galiottes ils ont vn nombre de vases à boire faits en forme de bocal de verre, mais ils sont faits de *Cally*, qui est vn metail blanc comme de l'estain, mais bien plus dur. Or, comme i'ay dit, ils ne touchent iamais de la bouche au vase en beuuant: Et comme ie ne prenois pas garde à cela, il m'arriua vn iour d'y boire & d'y toucher auec la bouche; mais vn soldat m'ayant apperceu, me vint aussi-tost donner vn grand soufflet, que i'enduray sans oser rien dire. La cause pourquoy le Capitaine m'estoit si cruel, est qu'il auoit esté pris & mal-traitté par les Hollandois, & qu'il estimoit que nous en estions. Durant nostre voyage, il arriua que nous eusmes tousiours le vent contraire & la pluye iusqu'à Goa, car c'estoit desia le commencement de l'Hyuer, tellement que nous fusmes vingt iours à aller de Cochin à Goa,

& en bon vent nous y fussions allez en deux ou trois iours. Outre cela, le premier iour que nous fismes voile sur le soir, il m'arriua vn autre mal-heur; c'est que nous fismes rencontre d'vn grand nauire marchand de Malabar. Nostre galiotte le voulut aborder, comme ils sont desireux d'aborder les premiers, tant pour le profit que pour l'honneur, de sorte qu'elle les heurta si rudement de la proüe, que la *dasoure* qui s'aduance plus que la proüe, toucha la premiere du bout qui s'aduançoit, l'autre bout estant lié au mast de la galiotte, ce qui fit heurter les deux vaisseaux, de sorte que le cable qui tenoit cette *dasoure* (qui estoit si pesante, qu'il falloit dix ou douze hommes pour la leuer) se venant à rompre, moy qui estois lors sur le tillac aupres du mast les fers aux pieds, elle me tomba sur le dos, & elle y fut assez long-temps: & à grande peine dix hommes la peurent oster de dessus moy. I'estois comme mort sans pouuoir parler, mais ils me ietterent force eau pour me faire reuenir. Ils n'ont point de Chirurgien, mais seulement quelque chetif Barbier, qui ne sçait autre chose que seigner & penser quelque legere playe. Ie fus promptement saigné, & on me mit ie ne sçay quel cataplasme sur le dos, qui deuint gros & enflé à merueilles. I'estois principalement assisté par ce bon Religieux Dominicain: & ie ne peux vous dire le bon traitemẽt qu'il me fit; car il me fit donner vne chemise blanche, des calsons, des habits, vn matelats, vn oreiller, vne couuerture & autres choses necessaires: & pour ce qui estoit de la bouche, il m'apportoit luy-mesme en cachette tout ce qu'il pouuoit recouurer, & laissoit mesmes son manger pour me le donner. Il pria le Capitaine de m'oster les fers des pieds, ce qu'il ne voulut permettre que d'vn pied seulement. Enfin ce bon Religieux m'apportoit tout ce qu'il pouuoit auoir de bon, & ie croy que sans la grace de Dieu, & sans luy, ie fusse mort cent fois; & de fait tous ceux qui virent tomber ce coup sur moy sans me tuer, disoient que c'estoit vn miracle. Aussi fut-ce le plus grand coup qu'vn homme sçauroit receuoir sans mourir: & si i'eusse esté pensé promptement, il n'y eust iamais paru. Le Capitaine donc me voyant ainsi blessé, me fit mettre à la proüe, qui est l'endroit le plus incommode du vaisseau: car c'est là ou chacun va faire ses ordures, & où les vagues de la mer donnent le plus: de sorte que s'il falloit moüiller l'ancre, ou la leuer, c'estoit

Accident arriué à l'Autheur.

Estat miserable de l'Autheur.

tout sur moy; & puis i'estois tousiours au Soleil ou à la pluye, & ie sentois parmy cela les plus grandes douleurs du monde, croyant auoir l'espine du dos rompuë, & ie fus plus d'vn mois que ie ne pouuois remüer le corps que l'vne partie apres l'autre. Ie mangeois fort bien; mais ne pouuant faire bonne digestion, ie deuins si sec, si maigre & si haue, qu'arriuant à Goa, i'estois comme vne vraye mommie, & comme vn corps rosty au Soleil. Le Capitaine eust bien desiré que ie fusse mort pour me faire ietter aussi tost en la mer. Si i'estois tourné d'vn costé, ie ne me pouuois tourner de l'autre, & mesme ie beuuois & mangeois tout couché auec vne grande incommodité & auec vne douleur incroyable. Si ie venois tant soit peu à hausser la teste, i'auois vne extreme alteration, & l'eau à toute heure estoit faillie en nostre vaisseau. Parmy tout cela ie ne trouuay aucun secours qu'en ce bon Religieux, & au cuisinier, qui estoit Canarin de Goa, & Chrestien : car là où i'estois couché, c'est où l'on faisoit la cuisine : de maniere que la chaleur & la fumée me tourmentoient fort, & pour m'acheuer de peindre, ils me menaçoient encore que ie serois pendu à Goa.

Quant à nostre nauigation, nous costoyasmes tousiours le pays de Malabar, nous passasmes á la veuë de Calecut, & nous allasmes ancrer à Cananor, distante de quarante lieuës de Cochin, où nous seiournasmes trois ou quatre iours.

Cananor est vne ville assez belle, située sur le bord de la mer, où il y a vn bon port. C'est vn Royaume de Malabares, de l'estat desquels il ne sera pas mal à propos de rapporter en ce lieu ce que i'ay remarqué (encore que i'en aye desia touché quelque chose, mais non pas si exactement) tant à cette fois que ie fus à Cananor, qu'auparauant estant parmy les Malabares, quand i'arriuay de Moutingué à Badara, & que de là i'allay à Calecut, & depuis en diuerses occasions. La coste de Malabar est habitée, comme i'ay dit cy-dessus, par deux sortes de peuples; par les naturels originaires, & par les estrangers. Les naturels sont Gentils, sçauoir les Naires, qui habitent tout le pays plus auant, qui n'est peuplé que d'eux: les estrãgers sont ceux dont ie parle à present, qu'on nomme proprement Malabares, comme habitans de la coste de Malabar. Il est bien certain qu'ils sont venus d'ailleurs, & on dit d'Arabie, mais il y a bien long-temps. Ils parlent la mesme langue & non autre,

De l'Estat des Malabares.

& obeyssent aux Rois Naires, & payent tribut à ceux en la terre desquels ils demeurent. Ils sont espandus tout du long de cette coste, & les villes en sont pour la pluspart peuplées. Leur Religion est la loy de Mahomet: ce sont gens bontifs, grands & riches marchands, bien entendus en marchandise, & les meilleurs soldats des Indes, tant sur la terre que sur la mer, & ils font autant d'exercice des armes que les Naires. Ce sont eux en la main desquels est toute la nauigation & le trafic du pays. Ils se font seruir en leurs nauires & en leurs galeres, & en toutes leurs affaires & trauaux sur terre, par les Moucois & par les Tiua, & autres gens vils & mecaniques, qu'ils payent de leurs salaires. Ils s'accordent fort bien auec les Naires, & sont fort bons amis; mais quand ils vont les vns chez les autres, ils ne s'assient point, & ne touchent pas mesmes aux murailles, ny aux meubles. Cela vient de la ceremonie & de la superstition des Naires: Car les Malabares n'en font pas difficulté. Le Roy de Cananor est Malabare & Roy de Malabar, & sur sa terre les Malabares n'obeyssent pas aux Naires: encore qu'il y ait vn autre Roy Naire au pays de Cananor: car il n'y a plus maintenant d'authorité. Les Malabares de toute la coste, tant marchands que corsaires, respectent & honorent ce Roy. Ceux du pays m'ont dit qu'il n'y a pas fort long-temps que les Malabares de Cananor estoient de pareille condition que les autres, obeyssans à ce Roy Naire, mais qu'ils s'estoient trouuez si forts, qu'ils ont fait vn Roy entr'eux, sans plus reconnoistre le Roy Naire, ny luy payer aucun tribut, lequel demeure à present bien auant dans le pays, & a souuent guerre auec le Roy de Cananor. Ce Roy de Cananor est fort riche & fort puissant; car il a beaucoup d'hommes qui dependent de luy, mesme les autres Malabares qui sont tout du long de la coste, s'il en auoit
Aly Ragea Roy. affaire. On l'appelle *Aly Ragea*: & il est Mahometan comme les autres Malabares. Il est puissant sur mer, il tient beaucoup de nauires, il trafique par l'Inde, & pour cét effet il a plusieurs facteurs en beaucoup d'endroits. Les isles de Diuandurou sont à luy, & celles des Maldiues à present tiennent de luy. Il est fort courtois, fort humain & debonnaire, & sur tout il aime les estrangers. Les Portugais ont paix auec luy, & par sa permission ils tiennent vne petite forteresse dans Cananor, où il y a des Eglises & vn College de Iesuites. Toutefois les autres

Rois des Indes n'appellent pas ce Roy de Cananor Roy, disant qu'il ne l'est pas de droit, mais de force.

De ces mesmes Malabares il y en a qui sont corsaires & pirates, & qui ne cessent six mois de l'Esté, quand la nauigation est bonne, de courir la mer iusques à plus de deux cens lieuës de costé & d'autre pour piller les nauires qu'ils trouuent de Portugais & d'Indiens, quand ce seroit de leurs confreres, mesme des Malabares qui feroient alors marchandise pour ce temps là seulement, comme souuent il arriue. Ils ne reconnoissent personne sur la mer. Ils eslisent seulement vn Chef quand ils s'y embarquent, & lors qu'ils se retirent ce Chef n'est plus rien, & n'a plus de pouuoir : ils ont d'ordinaire iusques à quatre-vingt ou cent galiottes bien équippées. Au reste ce sont les meilleurs soldats du monde, hardis & courageux au possible. Ils ont tousiours la guerre auec les Portugais, ausquels ils donnent bien de la peine, & les Portugais n'en sçauroient venir à bout depuis le temps qu'ils sont aux Indes iusques à present, & ils ont esté plus souuent battus par ces Malabares, qu'ils ne les ont battus. La guerre qu'ils ont entr'eux est fort cruelle & sans mercy : car ces Malabares sont si courageux, qu'ils ne se rendent iamais, & ils aiment mieux se perdre que de se rendre. Ie les ay veus estant à la guerre auec les Portugais, & quand ils reconnoissoient qu'ils n'estoient pas les plus forts & qu'ils ne pouuoient euiter d'estre pris, se mettre tous d'vn costé de leur galiotte, & se submerger en la mer auec leur proye & leur galiotte, iusques à attendre quelquefois qu'il y eust des Portugais qui se fussent lancez dans leur vaisseau, pour les perdre auec eux. Aussi s'ils sont pris des Portugais ils demeurent toute leur vie forçats aux galeres du Roy, sans qu'on les puisse racheter. Et eux quand ils prennent des Portugais, ils les tuënt d'ordinaire, ou bien ils les gardent quelque temps, attendant qu'on les vienne racheter : Que si on ne les rachete pas, ils les tuënt.

Malabares corsaires.

Resolution des Malabares.

Celuy qui prend vn de ces prisonniers, le Roy de Portugal luy en donne dix *pardos*, & tient l'autre esclaue toute sa vie. Quant aux Indiens, de quelque nation qu'ils soient, ils ne leur font aucun mal que de les piller, & les renuoyent auec leurs vaisseaux, & la plus grosse marchandise : Et ce qui est estrange, c'est que quand ils sont en mer, ils ne pardonneroient

pas à leur pere, disans que c'est leur mestier & le propre de leur nation d'estre volleurs sur mer, & qu'il faut prendre l'occasion quand elle se presente. Neantmoins par terre ce sont les meilleures gens du monde, les plus humains & les plus traitables. Ils ont quatre ports de retraite sous les Rois Naires, où ils bastissent leurs galeres, d'où ils sortent, & où ils se retirent & amenent leur butin : estant là bien fortifiez du costé de la mer seulement : car auec les Rois Naires qui leur ont donné ces retraites, ils sont en bonne intelligence, estant leurs sujets iusticiables, & leur payans tribut : ce qui apporte grande commodité à ces petits Rois Naires, qui par la terre sont inaccessibles.

ports des Corsaires. Ces ports sont Moutingué, Badara, Chombaye & Cangelotte, que ces Rois leur ont permis de bastir. Quand ils sont de retour de la mer pendant l'Hyuer, ils sont bons marchands, allans deçà & delà vendre de la marchandise aux lieux circonuoisins, & par terre & par mer en des nauires marchands qu'ils ont à eux-mesmes. Ils vont souuent à Goa & à Cochin vendre des marchandises, & trafiquer auec les Portugais, prenans leur passe-port, quoy que l'Esté de deuant ils se soient trouuez en guerre. Ce ne sont pas seulement les Malabares de ces ports que i'ay dit, qui menent cette vie, mais aussi tous les autres de toute la coste, s'il leur en prend enuie, comme ils font d'ordinaire; mais parce qu'ils n'oseroient s'embarquer en d'autres terres, ils s'en vont par terre gagner ces ports, & s'y embarquer, puis estant de retour, ils s'en reuiennent en leur maison faire comme ils auoient accoustumé, & n'y retourner que quand il leur plaira. C'est chose admirable que ces gens estant sur la mer & en leurs villes, encore qu'ils n'ayent point de maistre, s'accordent neantmoins si bien, qu'il ne naist entr'eux aucune dispute, aucune querelle, ny discorde. Il y a entr'eux en ces villes là de grands Seigneurs Malabares fort riches, qui font bastir & armer des galiottes, qui payent les soldats & les forçats, & les enuoyent sur mer, sans bouger de là, s'il ne falloit estre Chef d'vne grosse trouppe, & le butin leur appartient. Ces Seigneurs-là ont vne coustume bien recommandable, & qui s'obserue aussi entre tous les Malabares: Car tout homme passant, de quelque Religion qu'il soit, pauure ou riche, va loger chez eux, on luy fait bonne chere, & il ne luy couste rien qui soit.

Au

Au reste, quand les Hollandois passerent avec leur flotte à Cananor, ils tirerent force cannonades, & le Roy leur envoya quantité de presens; ils faisoient semblant d'y vouloir mettre le siege, mais il les supplia,& leur promit que quand il auroit pris quelqu'autre place, il la leur donneroit. Ainsi ce Roy est amy de tous, & desire la paix. En la ville de Cananor il y a un beau marché tous les jours, qu'ils appellent *Basare*. Le pays est fertile en tous vivres, & s'y trouve grande quantité de poivre, & en trafiquent fort. Les Portugais n'y sont pas les plus forts, comme ailleurs. Ils envoyent force vaisseaux chargez de poivre en Arabie. Les corsaires les respectent maintenant; mais durant qu'ils avoient leur Roy, ils n'en tenoient pas grand compte. La ville de Cananor est située sous les 11. degrez & demy vers le Nort. Marché de Cananor.

Tous ces Malabares tant de Cananor que des environs, ne sont que de deux vacations, ou marchans ou corsaires; & les marchands vont acheter les marchandises dérobées par les autres pour en avoir meilleur marché, eussent-elles esté prises sur leurs propres parens & amis. Ils n'ont nulle noblesse que de valeur & richesse. Les Malabares marchands sont reconnus à leurs habits, non à autre chose; car tant marchands que corsaires, ils portent ordinairement les armes; les marchands ne portent point les cheveux longs, & ont un bonnet d'escarlate rouge en forme de calote, & le plus souvent un mouchoir entortillé à l'entour en façon de turban qu'ils appellent *Mondu*. Ces mouchoirs sont en broderie d'or & soye de couleur. Ils ont la barbe rase à demy sans moustaches, & ont une petite jupe de soye ou coton, qui leur va trois doigts plus bas que la ceinture, & aprés une toile jusqu'aux genoux. Ils ont encore de ces beaux mouchoirs où ils noüent & cachent leur bource. La coustume de ces marchands & aussi de ceux des Maldives & autres lieux, est de porter tout, quand ils vont par mer, tant leur petit bagage, que des lits pour se coucher; car ils ne veulent jamais coucher sur le lit d'autruy, si faire se peut Quant aux corsaires ils portent longs cheveux comme les femmes, & ne les coupent jamais, mais les attachent en houpe, comme tous les autres Indiens, & mettent par dessus un de ces beaux mouchoirs: ils vont tous nuds, sinon qu'ils sont couverts d'une toile de soye jusqu'aux genoux, & un autre mouchoir leur sert de Habits des Corsaires Malabares.

ceinture. Tous les Malabares tant corsaires que marchands portent des cousteaux à manche & gaine d'argent, ceux qui ont le moyen : le tout est bien façonné avec de petits pendans, comme curedens, curoreilles, & autres instrumens. Les corsaires se font couper la barbe rase, & ne la font jamais couper sur la bouche, ny les moustaches, comme les Turcs : de sorte que tel a les moustaches si longues, qu'il les lie par derriere la teste. Tous les Malabares sont fort velus & couverts de poil en l'estomach & ailleurs, & ne portent point de souliers. Leurs femmes sont toutes vestuës les unes comme les autres, & ne portent nulle coëffe que leurs cheveux : elles portent force pendans d'oreilles d'or, & des anneaux & bagues aux doigts des mains & des pieds. Elles ont une petite jupe volante de toile de coton, qui leur vient seulement jusqu'à la ceinture, & une autre toile de soye ou coton, qui leur prend de la ceinture au bas des jambes ; vont nuds-pieds, & sont fort blanches, & la plus part de petite stature : les hommes y sont de moyenne taille. Elles sont assez belles de visage, & adonnées à la lubricité comme les autres femmes des Indes, mais non pas tant toutesfois, comme en d'autres lieux.

Femmes des Malabares.

Au reste quand ils voyent quelque estranger au port où sont les Malabares corsaires, & qu'il est en volonté d'aller à la guerre avec eux, ils le nourrissent & entretiennent tout l'hyver, tant luy que sa femme ; car ils se marient aussi-tost qu'ils se tiennent en un lieu. Ils s'assurent de bonne heure des soldats & de Moucois, avec bons gages qu'ils leurs avancent pour les obliger & engager. Quand ils sont prests d'aller combattre, ils prennent du bettel, & se jurent fidelité sur cela. Aprés avoir fait quelque prise, avant que d'aborder en terre, ils foüillent tout le monde, & par tout le vaisseau. Le Capitaine & les principaux font leur main, puis rapportent selon leur conscience à celuy à qui est la galiote & pados. C'est chose incroyable de la fatigue que ces gens prennent sur mer, & comme ils endurent la faim & la soif. Ils ont force canon ; mais d'argent & autres richesses, ils ne portent jamais la valeur de cinq sols avec eux, mais laissent tout à terre ; car aussi-tost qu'ils ont fait une prise, ils la vont décharger, puis retournent aussi tost, s'il y a apparence de faire quelque autre butin, sinon ils s'arrestent-là pour cette année.

Aprés avoir sejourné à Cananor, nous reprismes nostre route

vers *Goa*, où nous arrivasmes au mois de Juin ensuivant. J'estois lors fort malade de ma blessure, & des incommoditez que je souffris dans le vaisseau par l'inhumanité du Capitaine, qui me traitoit, comme j'ay dit, le plus indignement & barbarement qu'on sçauroit dire, & eust fait pis, sans l'assistance & charité du Religieux qui me consoloit à tout propos, & resistoit à sa rigueur. Je ne dois pas icy oublier le nom de ce bon Religieux, duquel je receus lors tant de faveur, il s'appelloit *Frere Manuel de Christ*. Incontinent aprés que les galiotes furent abordées à Goa, on me porta en l'Hospital, où je fus fort bien traité & guery de ma maladie; car c'est un Hospital vrayement royal, excellent & magnifique, où les malades autant pauvres que riches sont servis avec tant de soin, de propreté & de courtoisie, qu'il ne se peut rien davantage; je le décriray plus particulierement cy-aprés, comme aussi les particularitez de la ville de Goa, du païs d'alentour, de la police qu'on y observe, & tout ce qui y est de plus remarquable: ensemble ce qui m'est arrivé pendant le temps que j'y ay sejourné. Mais la grosseur de ce volume me contraint de finir icy le discours de la premiere partie de mon voyage, & de remettre le reste à la seconde, où je reciteray aussi par le menu, Dieu aidant, mon voyage à la Sonde & aux Moluques; la navigation des Portugais, avec lesquels je m'embarquay puis aprés, & leur arrivée au Bresil, & enfin mon retour en France.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.





VOYAGE DE FRANCOIS PYRARD,

DEPVIS SON ARRIVE'E A GOA IVSQVES A SON RETOVR EN FRANCE.

SECONDE PARTIE.



'ESTIME qu'il n'a pas esté mal à propos de diuiser mon Voyage en deux Parties, & de faire cette separation: estant bien raisonnable qu'apres plusieurs années de trauail, de peril & de misere, il y ait quelque lieu où le Lecteur attentif; que ie m'asseure aura eu sa part de la fatigue, & par la longueur & par la diuersité des euenemens, puisse commodement sejourner pour se rafraischir. Et l'on ne pouuoit mieux diuiser le discours de ce Voyage qu'en cét endroit. Car encore qu'il en reste la plus grand'partie, non seulement le retour diuersifié de ses hazards & rencontres, mais aussi le seiour de Goa, & le voyage de la Sonde & des Molucques: toutesfois ce qui reste n'est que ieu & passe-temps à vray dire, au prix des aduersitez & infortunes de la premiere Partie. Tellement qu'apres vn desespoir de iamais reuoir mon païs, l'arriuée à Goa est comme vn r'establissement d'esperance, & le

commencement d'vne meilleure fortune. Ioint que dela en auant i'ay toûiours conuersé parmy des Chrestiens, & non plus comme i'estois auparauant sous la subiection des Infideles, sans exercice de nostre sainte Religion.

CHAPITRE PREMIER.

Arriuée à Goa, Description de l'Hospital de Goa & des Prisons.

ESTANT donc arriué à Goa, Ville principale de l'Estat des Portugais aux Indes, où reside le Vice-Roy & l'Archeuesque, située sous la hauteur de 16. degrez vers le Pole-Artique: le General de l'armée parent de l'Archeuesque (qui lors estoit Vice-Roy, l'autre estant mort à Malaca,) enuoya commander au Capitaine de la Galiote où i'estois, de m'oster les fers des pieds & m'enuoyer vers luy: mais ce Capitaine luy fit responce que i'estois si malade que ie ne me pouuois remuer, & qu'il me falloit plûtost faire porter à l'Hospital du Roy. Mon compagnon estoit aussi malade, à cause d'vne vlcere pour vne blessure, où la gangrene s'estoit mise à faute d'estre pensé, de sorte qu'il en pensa mourir.

Nous fusmes donc portez tous deux en cét Hospital, par des Cafres qui sont là comme icy les portefaiz, car ils n'vsent point de charettes. Ils nous mirent là sur des sieges à la porte, à l'ombre, & y fûmes bien vne heure, à cause que les Officiers de l'Hospital disnoient. Nous ne pouuions bonnement croire que ce fut vn Hospital à le voir par dehors, car il nous paroissoit vn grand Palais, sinon qu'au dessus estoit escrit l'Hospital du Roy, auec les armes de Castille, & de Portugal, & vne Sphere. Enfin l'on nous fit entrer dans vn grand Portail où il y a nombre de chaires & sieges, où ils mettent les malades qui y arriuent. Car on ne les touche pas que le Medecin, Chirurgien, ou Apoticaire ne les ait visitez, pour sçauoir s'ils sont Malades, & de quelle maladie, pour les mettre aux lieux destinez à cela. Ainsi nous fusmes visitez auec d'autres qui estoient là, & nous fusmes montez par vn haut escalier de pierre; Car tous les malades sont par haut, & on n'en met par bas que quand il y en a trop grand nombre, ce qui arriue lors

L'Hospital de Goa & sa magnificence.

que les Caraques viennent de Portugal. Auſſi-toſt que nous fuſmes aſſeurez de noſtre place, le Pere Ieſuite Directeur de ce lieu, commanda que l'on nous accommodaſt promptement, ce qu'on fit, & nous furent apportez deux couchettes: Car auſſi-toſt qu'vn malade eſt guery, & ſorty de là, l'on oſte ſa couchette, qu'ils nomment Eſquif, auec tout l'attirail. De ſorte qu'il n'y a point de lits dreſſez qu'il n'y ait des malades. Ces couchettes furent promptement dreſſées. Elles ſont faites au tour, couuertes de lacre & de vernis rouge, quelques-vnes ſont bigarrées, & d'autres dorées, les ſangles au fonds ſont de coton; & les oreilliers remplis de coton, & les matelats & couuertures ſont de ſoye ou de toille de coton, façonnée à toutes ſortes de figures & couleurs. Ils appellent cela Gouldrins. Tout le linge eſt de coton fort fin & blanc. Apres cela vint vn Barbier qui nous raſa tout le poil, puis vn ſeruiteur auec de l'eau chaude nous laua tout le corps, & nous donna caleſons, chemiſe blanche, coëffe, & des Pantoufles, mettant aupres de nous vn bocal de terre auec de l'eau pour boire, & vn pot de chambre, auec vne ſeruiette & vn mouchoir que l'on change de trois en trois iours. Pour le manger on ne nous en donna point à l'heure, car il faut attendre l'ordinaire. Et eſt à notter que les Superieurs de cét Hoſpital ſont Portugais, & les ſeruiteurs Canarins de Goa ou Brameny Chreſtiens, qui font manger & ſeruent les malades auec grand ſoin, eſtans toûiours preſts d'eux, ſans oſer deſobeïr au malade en ce qui eſt de raiſon. Ils ſont gagez; & les Officiers Portugais vont viſitant d'heure à autre tous les malades, pour voir s'il ne leur manque rien, & s'ils font quelque choſe contre leur ſanté.

Cét Hoſpital donc eſt le plus beau, que ie croy qu'il y ait au monde, ſoit pour la beauté du baſtiment, & des appartenances, le tout fort proprement accommodé, ſoit pour le bel ordre & police qui y eſt, la netteté qu'on y obſerue, le grand ſoin qu'on y a des malades, l'aſſiſtance & conſolation de toutes choſes qu'on ſçauroit deſirer, tant pour les Medecins, drogues & remedes pour recouurer ſa ſanté, viandes qu'on y baille, que pour la conſolation ſpirituelle qu'on peut auoir à toute heure.

Il eſt de fort grande eſtenduë, ſitué ſur le bord de la riuiere, fondé par les Roys de Portugal de vingt-cinq mil *Perdos*, (qui valent chacun 25. ſols piece de noſtre monnoye, & là 32. &

demy,) ſans les dons & preſens que les Seigneurs y font. Qui eſt là vn grand reuenu pour tel effet, veu que les viures y ſont à fort bon marché, outre le bon ménage qu'on y apporte: Car les Ieſuites qui l'entretiennent enuoyent querir iuſqu'en Cambaye & autre part, le fourment & les prouiſions qui y ſont neceſſaires. Il eſt reglé & gouuerné par les Ieſuites, qui y tiennent vn Pere Ieſuite pour commander, les autres Officiers ſont Portugais, fors pour les ſeruiteurs & eſclaues, qui ſont Indiens Chreſtiens. Ce Pere Ieſuite eſt ſuperieur ſur tous les Officiers qui ſont de toutes ſortes comme en vn grand Monaſtere, ayans chacun leur charge; le Portier meſme eſt des Officiers. Ces Officiers rudoyent fort les malades, & les tançent quand ils voyent qu'ils font ce qui n'eſt à faire, mais les ſeruiteurs n'oſeroient leur rien dire. Les Eſclaues font tout le vil & gros ſeruice, & vont chaque iour par toutes les chambres des malades auec de grandes cruches, là où ils vuident tous les pots, & balayent & nettoyent tout. Il y a des lieux ſecrets auec de grands baſſins de terre pour les neceſſitez des malades, les Eſclaues vuident tout cela, blanchiſſent, leſciuent, ſechent le linge, & autres ſeruices dans l'enclos de l'Hoſpital. Il y a des Medecins, des Chirurgiens & Apoticaires, des Barbiers & Saigneurs qui ne font autre choſe, & ſont tenus de viſiter chacun deux fois le iour les malades. L'Apoticaire eſt des Officiers, & demeure dans l'Hoſpital, & non pas le Medecin ny le Chirurgien. Les malades y ſont quelquesfois en ſi grand nombre, que du temps que i'y eſtois, il y en auoit iuſques à quinze cens, tous Soldats Portugais, car on n'y reçoit iamais les Indiens, mais ont vn Hoſpital à part, dedans lequel on n'y reçoit auſſi que les Indiens. Il y a encores vn autre Hoſpital pour les femmes, auquel n'y entre que des femmes.

Eau de Banguenin.

Toute l'eau qui ſe boit là dedans vient de *Banguenin*. Deux fois le iour les ſeruiteurs portent de grandes cruches d'eau dont ils r'empliſſent les pots des malades, qui en boiuent tant qu'ils veulent. Chaque malade a ſa petite table prés de luy, pour mettre toutes ſes commoditez.

Les Medecins, Apoticaires & Chirurgiens viſitent deux fois le iour les malades, à 8. heures du matin, & à 4. du ſoir, & quand ils entrent, on ſonne vne cloche pour aduertir chacun, comme auſſi l'on fait à l'heure du repas. Les Maiſtres Chirur-

giens & Saigneurs sont assistez de plusieurs autres pour appliquer les onguents & medicaments. Quand ils visitent ces malades il y a des seruiteurs de l'Hospital qui portent de grands brasiers de feu, où ils iettent force encens, & autres odeurs aromatiques.

Il y a des Nouices Iesuites qui vont quester & ramasser le vieil linge par la ville pour en fournir l'Hospital, car le neuf n'y seroit pas propre. Les seruiteurs vont auec de grands panniers pleins de charpie, & de linge tout preparé, apres les Chirurgiens.

Les Peres Iesuites ont pris cét Hospital à charge dont ils s'acquitent fort dignement, & si c'estoient d'autres, à peine pourroient-ils fournir, quand ils auroient deux fois autant de reuenu qu'il y en a. En cét Hospital, il y a des chambres destinées pour chacune maladie, & aucun n'oseroit entrer au dedans de l'Hospital qu'il ne soit foüillé, pour sçauoir si l'on porteroit au malade quelque chose, soit à boire ou à manger, contraire à sa santé. On n'y porte aussi point d'armes, mais il les faut laisser à la porte.

L'on n'entre en cét Hospital pour visiter ses amis, que depuis 8. heures du matin iusques à 11. Et apres disner, depuis trois iusques à six. Il est permis de manger auec eux; & quand les seruiteurs voyent qu'vn amy les vient visiter, ils apportent quelque chose de plus que l'ordinaire du malade. Ils donnent du pain tant que l'on en demande. Les pains y sont petits; & l'on en porte quelquefois trois ou quatre à vn malade, & le plus souuent ils n'en peuuent manger vn. Ce qui seroit perdu si les pains estoient plus grands. Car vn pain commencé à manger ne se presente iamais deux fois. Le pain est fort delicat, & se fait par des Boulangers de la ville qui entreprennent d'en fournir. Il ne se parle point de vin là dedans. L'on ne donne iamais moins d'vn poulet entier, rosty ou boüilly, ou vne demy poule, car il n'y a point de chapons. Et si le malade en a besoin de plus, on luy en donne. Les malades y sont assistez & traitez auec toute la proprieté & delicatesse qu'on sçauroit dire. On leur change de trois iours en trois iours de toute sorte de linge blanc, fait de coton fort fin.

Au matin à 7. heures, l'on baille aux malades, de la passe auec du pain blanc de fourment, & du ris, qui est apporté de

Cambaye & Surate. Ils boiuent de l'eau, & n'oseroient boire de vin. Sur les dix heures l'on aporte le disner, conforme à l'ordonnance du Medecin, le plus souuent ce sont poulets boulis ou rostis, auec des confitures au dessert. A cinq heures l'on leur porte le souper. On leur donne des potages excellens faits de diuerses sortes de chaires cuites auec des Boues, qui est vn fruit rafraischissant & gros comme nos Concombres. Ces viandes de chair de mouton, poules & poulets, sont bien assaisonnées auec du ris. Ils mangent de la chair tous les iours, sinon ceux qui desirent manger des œufs, & du poisson les iours maigres. Car on leur donne ce qu'ils demandent, si ce n'est que le Medecin l'ait defendu. Quand le Medecin va faire sa visite, il y a nombre d'escriuains qui le suiuent. Premierement l'Apoticaire prend le nom de ceux à qui on doit donner quelque chose de son métier, puis ce qu'il luy doit donner. Autant en font le Chirurgien, Barbier, Escriuain de cuisine, qui s'en va tous les iours voir les malades, écrit leurs noms & ce qu'ils desirent manger; ce qu'on leur apporte, & ne se treuue faute d'vn seul qui n'aye son ordinaire à l'heure accoustumée.

Tous les plats & assietes sont de Pourcelaine de la Chine. Apres le disner les Officiers Portugais demandent tout haut par la chambre, si tout le monde a eu son ordinaire; & en font autant apres le souper. Tous les malades sont logez à part, chacun selon son mal, & toutes les vstencilles, mesmes ont chacune leur chambre à part. Toutes les couchettes sont en vn grand lieu, auec leurs sangles roulées; En vn autre tous les oreilliers, en vn autre tous les matelats, couuertures, & linçeuls, chemises, & autres linges pour l'vsage de l'Hospital. Ils ont force calsons, sans quoy ne couchent iamais tous les Portugais des Indes, & leur vont iusques aux pieds, à cause que toutes leurs chemises sont fort courtes, & ne leur vont que iusques à my cuisse. Ainsi y a-t'il les lieux à part pour les pantoufles, vases & pots de diuers vsages. Quant aux chemises & calsons, chapeaux, souliers, chausses, roupilles, & casaques, qu'ils donnent à ceux qui sont gueris, tout est à part aussi; De chacune de toutes ces choses, il y en a si grand nombre qu'il seroit impossible de les arrenger, si elles n'estoient ainsi à part. De mesme pour les viures & prouisions, & chaque chambre a

ſon homme qui en a la clef, & en tient compte par écrit, dont il donne memoire au principal écriuain qui tient regiſtre de tout, meſmes des malades, leur nom, & le iour qu'ils entrent & ſortent. Il y a vn Threſorier pour l'argent, & tout cela rend compte au Pere Ieſuite; qui ne rend compte à perſonne.

L'Eſcriuain tient compte de tout l'or & l'argent, habits, hardes & autres choſes des malades, qu'il enregiſtre en preſence du Pere, & des autres Officiers; & ſe fait des pacquets de cela auec vn billet; ce qui ſe met en chambres à part. On leur blanchit leur linge ſale. Les malades qui ont moyen donnent quelque choſe aux ſeruiteurs ſi bon leur ſemble: & l'on leur rend tout par compte quand ils s'en vont. Car on ne ſe ſert iamais de tout cela à l'Hoſpital; & ſi ce malade meurt, tout eſt porté à la Miſericorde. Si le defunct a fait teſtament, eux en ſont les executeurs: s'il n'y a teſtament, ils gardent ce qui eſt à eux, & attendant qu'on ait nouuelles des heritiers en donnent vne partie à la Miſericorde, qui diſpoſe des hardes & habits, qu'elle redonne à d'autres pauures. Deux fois le iour on les nettoye, comme auſſi tout l'Hoſpital. Il y a deux Ieſuites qui ne font autre choſe que d'aller confeſſer, & conſoler les malades, & leur adminiſtrer les Sacrements; & donnent des Chapelets à prier Dieu. La Meſſe y eſt celebrée chacun iour; bref l'on y eſt aſſiſté de tout ce qui eſt neceſſaire.

Les Malades ſont couchez chacun dans vn grand lit à part, à deux pieds l'vn de l'autre, ſur diuers matelats de coton & de tafetas, mis l'vn deſſus l'autre, dans des couchettes baſſes, peintes de toutes couleurs.

Les maladies du pays les plus communes ſont fievres chaudes, diſſenteries, outre les maladies veneriennes qui y ſont fort ordinaires, ſeulement où ſont les Portugais, & non autre part en l'Inde. Si les malades meurent, & qu'ils ayent eu quelques moyens qu'ils euſſent mis entre les mains du Pere Ieſuite, & meſmes leurs habillements, ils ſont mis entre les mains des Officiers de la Miſericorde, laquelle eſt obligée d'enterrer les corps honorablement, quoy que le defunt n'euſt eu ou laiſſé des moyens pour ce faire. Maladies du pays.

Si auſſi le malade recouuroit ſa ſanté, comme i'ay fait (graces à Dieu) le Pere Ieſuite donne vn habit complet à chacun ſortant de cet Hoſpital, s'il en a beſoin, & vn *perdo*, qui vaut 32.

ſols & demy : Et encor qu'on ſoit fort riche, toutesfois il n'y a aucun qui ne ſoit bien aiſe de s'y faire porter, pour y eſtre mieux traité qu'en ſa maiſon ; comme on y eſt.

Tous les ans il ſort plus de 1500. corps morts de cet Hoſpital, & y entrent nombre infiny de malades chaque année. Et à l'arriuée des Vaiſſeaux de Portugal il s'y en trouue quelquesfois plus de 3000. le moins eſt de 3. & 4. cens. Il n'y a que les Portugais & vieux Chreſtiens qui y peuuent entrer pour s'y faire traitter. Il eſt vray les Iuifs d'entr'eux paſſent pour Portugais, encore qu'ils ſoient nouueaux Chreſtiens. Tous ceux qui ſont auec les Portugais, venus de deça, qu'ils appellent *Homo-Branco*, c'eſt a dire hommes-blancs, vieux Chreſtiens, y ſont les biens venus. Les femmes n'y entrent nullement, ny ſaines ny malades. Tous gens de famille, hommes, femmes & enfans n'y ſont point receus, ny les ſeruiteurs Portugais ; Il y a d'autres bien-faits pour eux, s'ils ſont pauures. Il n'y a que ceux qui ſont *ſoldades*, qui veut dire n'eſtre point marié. Enfin tous non mariez, ny de famille, ny ſeruiteurs, n'y ſont receus, & il y entre ſouuent des perſonnes de bonne maiſon, cela ne leur eſtant point à des-honneur. Car c'eſt pour les ſoldats de fortune que ces Hoſpitaux ont eſté etablis dans les villes des Indes. Quelquesfois ils ſont viſitez par l'Archeueſque, le Vice-Roy & les Seigneurs ; & y donnent de grandes ſommes d'argent. Et il n'y a perſonne qui ne prenne plaiſir à voir vn ſi beau lieu, où toutes les chambres ſont nettes & blanches comme papier ; Les Galeries bien peintes d'Hiſtoires de la ſaincte Eſcriture.

Il y a deux Egliſes les mieux parées & enrichies qu'il eſt poſſible de voir. Leur plus grande feſte eſt la S. Martin, iour de la Dedicace de leur Egliſe. Car ce fut ce meſme iour que le Boulouard où ils ont fait bâtir ceſte Egliſe, fut pris ſur les Idolatres par les Portugais. Ce iour là ils font à Goa vne Proceſſion generale. Tous les Portugais & *Metifs* qui ont quelque mal ſecret ou non, s'ils deſirent s'aller faire penſer & traitter ſur iour en ce lieu là, quand les Chirurgiens y ſont, il leur eſt permis, ſans qu'il leur en couſte rien. Si toſt qu'vn homme ſe porte bien, ils le congedient. Toutesfois ſi on auoit deſir d'y demeurer dauantage, il eſt aiſé, en diſant ſeulement qu'on ſe trouue encor mal. Aux maladies de fieures continuës ils y remedient promptement, par la ſeignée dont ils vſent ſans ceſſe, tant qu'ils ſentent

ſentent tant ſoit peu de fiévre. Les Indiens Idolatres n'vſent point de la ſaignee. Quant à la verole, cela n'y eſt point note d'infamie, & n'eſt pas deshonneſté de l'auoir eu pluſieurs fois, meſmes ils en font vertu; Ils la gueriſſent ſans ſuer, auec du bois d'Eſchine. Ceſte maladie n'eſt qu'entre les Chreſtiens, & la deſirent pluſtoſt que la fiévre ou la diſſenterie. Il regne entr'eux vne autre maladie qui vient à l'improuiſte, ils la nomment *Mordeſin*, & vient auec grande douleur de teſte, & vomiſſement, & crient fort, & le plus ſouuent en meurent. Ils ſont fort ſujets aux empoiſonnemens & enſorcellemens, dont ils meurent de langueur. Quand les *Caraques* de Portugal arriuent, le plus grand nombre de maladies eſt du Scurbut, & des vlceres aux pieds & aux jambes. Quand vn apris medecine, ou eſt foible, il y a des ſeruiteurs qui ont ſoin de le garder, leuer & porter. Ce ſont Indiens Chreſtiens fort propres, & nets, & fort doux & gracieux: Car ſi aucun eſtoit rude aux malades, il ſeroit chaſſé auſſi-toſt. La Medecine s'y exerce comme en Eſpagne: Et c'eſt vn grand honneur d'eſtre Medecin de cet Hoſpital, qui ordinairement eſt celuy du Vice-Roy, amené de Portugal. Le Pere Ieſuite qui a la Surintendance, y demeure tant qu'il plaiſt à la Compagnie, & qu'ils l'en iugent capable, deux & trois ans, plus ou moins. Les Peres Ieſuites y enuoyent & rechangent ſouuent des Peres Spirituels; car le Pere Superieur de l'Hoſpital eſt pour l'adminiſtration temporelle & ſpirituelle tout enſemble, & commande à tous.

Quant au baſtiment de ce lieu il eſt tres-grand & ample, force Galeries, Portiques, Iardins à belles allées, où les malades qui commencent à ſe guerir vont prendre l'air: Car on les change de lieu ſi toſt qu'ils commencent à ſe bien porter, & on les met auec d'autres qui ne ſont pas plus malades qu'eux.

Par tout cét Hoſpital il y a de nuict des lampes, auec des lanternes, & des chandelles; mais ils vſent plus de lampes à cauſe que les chandelles ſont de cire. Les lanternes ſont faites d'eſcaille d'huiſtres, cemme ſont toutes les vîtres des Egliſes & maiſons de Goa. Au milieu de cét Hoſpital il y a vne belle grande court pauée, & dans icelle vn grand puits où les malades ſe vont baigner quelquefois. Pour le regard des Portugais ou *Metifs* de famille qui ſont malades, & ont neceſſité, ils ſont traittez en leur maiſon par la Miſericorde. Il y a d'au-

tres Hoſpitaux pour les pauures de la ville qui ne ſont que pour les Indiens Chreſtiens. La ville a deux Hoſpitaux, l'vn pour les femmes, l'autre pour les hommes ; mais ils ne ſont qu'vn, eſtans ſeulement ſeparez pour la difference du ſexe.

Les Portugais ou Metifs pauures ne vont iamais mandier; mais ils enuoyent des Placets à gens riches ; & les femmes ſe font porter dans vn palanquin au logis du Vice-Roy, de l'Archeueſque, des grands Seigneurs, & font preſenter leurs Requeſtes & Placets. Bref, il ſeroit impoſſible de dire toutes les autres particularitez de là dedans, & le bel ordre & la police qui ſe garde en cét admirable Hoſpital. Que ſi quelqu'vn meſme a coûtume de ſe purger & ſaigner tous les ans, encor qu'il ne ſoit pas malade, s'il va là dedans il y ſera receu pour le temps de ſa Purgation.

Pour reuenir donc à mon Compagnon & à moy, apres que nous euſmes eſté portez & receus en cét Hoſpital, le iour ſuiuant, le General de la Flotte qui nous auoit amenez, y enuoya encor noſtre autre Compagnon, bien qu'il ne fût malade que de fatigue ; iugeant qu'il n'eſtoit pas à propos de le mettre priſonnier ſeul. Nous fûmes tous trois donnez en garde au Pere Ieſuite, auec defence de ne nous point laiſſer ſortir ſans en aduertir premierement le General, qu'ils appellent *Capitan Mayer*. Ce Pere ne nous oſa pas dire que nous fuſſions priſonniers entre ſes mains, de peur de nous attriſter, & nous conſoloit en tout ce qu'il pouuoit, nous faiſant le meſme traitement qu'aux plus grands Portugais ; bien qu'il ſoit mal-aiſé de faire mieux aux vns qu'aux autres, eſtans tous ſi bien, & ſans preference, tant pour les viures, que pour les medicamens, & autres traitemens, chacun y eſtant ſeruy en ſon rang, & ſelon qu'il eſt écrit, ſans difference de grandeur ou petiteſſe. Comme nous nous viſmes ſi bien traitez, nous croyions desja eſtre en liberté : De ſorte qu'au bout de 20. jours, que ie commençay à me mieux porter, i'en auerty le Pere, luy diſant que graces à Dieu, ie me portois bien, & que ie deſirois de ſortir, auec l'vn de mes Compagnons. Mais le Pere nous demanda quelle haſte nous auions, & que nous attendiſſions que noſtre Compagnon fût guery : Ce qui eût eſté bien long, car il fut plus de trois mois auant que d'eſtre remis : Mais nous n'entendions pas la cauſe pourquoy il nous diſoit cela ; car il vouloit aduertir premierement

ceux qui nous auoient mis entre ses mains; outre qu'il sçauoit bien qu'au sortir de là nous ne serions pas si bien traitez: De sorte qu'il reculoit toûiours à nous faire sortir, bien que nous l'en pressassions, pour le desir que nous auions de voir cette belle ville dont on nous auoit fait si grand estat. Luy cependant en ayant aduerty le General, au bout de 5 ou 6. iours, vindrent deux *Merignes* auec leurs *Pions*, & le Pere Iesuite vint à nous, & nous dit: Mes amis (*Irmanos*) leuez-vous, puis que vous auez si grande enuie de vous en aller, il vous est permis, suiuez-moy: Dequoy nous fort ioyeux le suiuismes, & nous donna à chacun de nous deux (car l'autre estoit encores fort mal) chausses, pourpoint, roupilles, soulliers, chapeau; deux chemises, deux calsons tout neufs, (ils n'vsent point de bas de chausses, à cause du haut de chausses qui va iusques sur les pieds) auec vne piece d'argent qui est vn *pardo*, qui vaut là 30. sols & demy, qui sont 25. sols de France; Puis nous fit deieuner, encor que ne voulussions pas, pour la haste que nous auions de sortir. Apres nous ayant donné sa benediction, nous prismes congé de luy, le remerciant du bien qu'il nous auoit fait. Ie reconnu à peu prés que ce Pere auoit pitié de nous, car il nous consoloit tant qu'il pouuoit. Mais en descendant le grand escalier, nous rencontrasmes les deux Sergens auec leurs records, auec leurs halebardes & pertuisanes, qui nous saisirent aussitost, & nous emmenerent fort rudement. Quand on mene vn prisonnier le Sergent va deuant auec la *varre* ou baguette, & les Pions marchent apres le prisonnier, lié auec des cordes qu'ils tiennent par les deux bouts. Ie vous laisse à penser nostre estonnement apres vne si courte ioye, de nous voir entre les mains de ces Diables de Cafres, plus noirs que charbon. Voila comme ie sorty de cet Hospital, où ie fus encore vne autre fois enuiron quinze iours malade; & y ay esté plusieurs autres fois pour visiter mon Compagnon, & d'autres de mes amis; C'est pourquoy i'ay voulu particulariser ce que i'y ay veu & apris, estimant qu'il n'y en ait point vn tel en tout le reste du monde. Par toutes les autres villes des Portugais, il y en a de mesme à proportion, & si ce n'estoit cela, ce seroit la plus grande pitié du monde de ces pauures Portugais, veu le grand nombre qu'ils sont en ce pays-là, leur peu de moyens, & les grandes maladies & infirmitez à quoy ils sont suiets.

Prison de l'Autheur à Goa.

Nous fusmes donc ainsi menez en la Prison, qu'ils appellent la *Salle*, & non sans cause, car c'est le lieu le plus ord & salle qui soit au monde, comme ie croy. Il y a 4. prisons generales à Goa, sans d'autres particulieres; La 1. celle de la sainte Inquisition. La 2. celle de l'Archeuesque prés son logis. La 3. le *Tronquo* qui est au Palais du Vice-Roy, la plus grande & principale de toutes, & est vn grand corps de logis où il y a prisonniers de toutes sortes, celle où nous fusmes menez n'est que pour ayder à celle-là. En l'autre on y tient tous les mois vne fois audience generale, où le Vice-Roy assiste le plus souuent. C'est comme icy la Conciergerie. Ces prisons de Goa ne sont pas si cruelles que celles de Cochin. L'Inquisition & la Iustice de l'Eglise sont deux. L'Archeuesque en a l'vne, & a pouuoir sur tout le Clergé. Les Iesuites & luy sont en procés il y a long-temps en Cour de Rome, eux ne voulans sur eux autre Superieur que le Pape & leur General. Les Iuges & Officiers de l'Inquisition sont Iuges particuliers. Toutes-fois l'Archeuesque ne laisse pas d'y auoir beaucoup de pouuoir, mais il n'y prend point de connoissance; Car ils tiennent leur charge du Roy, mais si l'on faisoit chose mal à propos, c'est luy qui y a égard.

Salle prisons.

Prison de Goa.

La Prison donc où nous fusmes conduits est dans la ville, proche de la riuiere, & s'appelle la prison du *Viador de Fasienda*, qui a son logis hors la ville prés la riuiere. Le *Merigne* nous chargea sur son papier de la part de *L'oydor* Criminel. Le Geolier & sa femme estoient Metifs. Le Geolier nous ayant demandé qui nous estions, & sceu que nous estions François & Catholiques, il nous aduertit de ne nous attrister point, & qu'il ne nous mettroit en la Salle auec les autres. Cette Salle est vn lieu ou tous les esclaues galeriens, & autre sorte de vil peuple sont pesle-mesle en grande infection, quelquesfois 2. & 3 cens & plus. On n'y met point de criminels, si ce n'étoit pour les mener au Tronquo. Il est au choix du Geolier, que l'on appelle Merigne de mettre tout le monde indifferemment dans cette Salle; & les gens de qualité donnent de l'argent pour estre mis en d'autres lieux particuliers qui sont deux; l'vn pour les Gentils & Mahometans, & l'autre pour les Chrestiens: le Geolier n'en gratifie guere sans argent, si ce n'est des étrangers, comme nous qui en receuions beaucoup de courtoisie, & de liberté, n'estoit que l'on nous mettoit à

coucher auec force esclaues & galeriens prisonniers, qui auoient les fers aux pieds. Il y auoit lampes allumées, & à l'vn des bouts estoit le logis du Merigne ou Sergent, & à l'autre vers la porte de dehors estoit son fils auec ses seruiteurs & esclaues faisans le guet, à cause que la prison n'est pas forte; & il y auoit deux cloches à ces deux bouts pour sçauoir s'ils dormoient : Car quand le pere sonnoit sa cloche, le fils luy respondoit autant de coups. De tous ces forçats on fait deux escoüades à rechange pour veiller & se garder eux-mesmes, & toute la nuict ne font autre chose que crier & respondre, de deux en deux. Le premier crie tant haut qu'il peut *vigia*, *vigia*, c. *veille*, *veille* : Ceux qui sont du guet pour l'heure, qui sont dix au plus, luy respondent l'vn apres l'autre. Et s'ils tardoient vn peu, les esclaves de la prison les viendroient battre aussi-tost. De sorte que c'est le plus grand tintamarre du monde toute la nuict; ce qui empesche (auec la grande chaleur) de reposer tant soit peu. Sur les neuf heures ils chantent vne heure durant à haute voix en Portugais, tout leur seruice & prieres. La femme & les filles du Geolier nous traitoient assez doucement, & nous apportoient à boire & à manger sans qu'il en sceût rien. Ils sont assistez des aumosnes de quelques gens de bien; & les Officiers ou Confreres de la Misericorde, qu'ils appellent *Irmanos*, vont visiter vne fois le mois tous les prisonniers, & les pauures qui sont sur le papier : Comme aussi les femmes veuves & orphelins sont nourris aux despens de cette Confrerie. Aux vieux Chrestiens ils donnent beaucoup, & aux nouueaux ou Indiens peu. Le Pere des Chrestiens, qui est vn Pere Iesuite, vient aussi, qui donne aux prisonniers: mais cela n'arriue pas tous les iours. L'ordonnance du Roy de Portugal est de nourrir tous les prisonniers de guerre & estrangers; mais les officiers desrobent l'argent destiné à cela. Ils donnent six *perdos* par mois à chacun, comme ils font de gages aux soldats, ce qui reuient à enuiron 9. liures 15. s. de nostre monnoye, & cela est pour faire meilleure chere qu'icy auec dix escus. Nous fismes presenter nostre requeste pour auoir ce que le Roy nous deuoit donner. Ce fut par le moyen du Merigne de la Salle, qui la presenta au *Viador de Fasienda*, qui la respondit : mais cela est si long que rien plus, pour le grand nombre d'officiers par les mains desquels il faut passer. De sorte que nous ne pusmes auoir nostre argent que six iours auant que

sortir : & de peur qu'on ne nous prist cet argent, nous le donnasmes à garder à la femme du Geolier, faisans prix auec elle à chacun vne *tangue* par iour, pour nous nourrir mon compagnon & moy : cette *tangue* vaut là huit sols, & icy cinq. Elle nous traitoit fort bien pour cela : Mais le mal-heur voulut, qu'estans dans cinq ou six iours apres mis en liberté, comme nous luy demandasmes le reste de nostre argent, elle nous dit que nous l'allassions boire & manger là dedans si nous voulions : mais le *Viador de Fasienda*, sur vne simple plainte que nous luy en fismes, nous le fit tout rendre, bien que nous en perdismes vne assez bonne partie au compte. Mais il se trouua là vn Capitaine Castillan, qui est le seul que i'ay veu là, qui eut pitié de nous, & du tort que l'on nous faisoit, de sorte qu'il nous dist qu'il nous recompenseroit de cela, & nous donneroit le surplus de nostre argent en son logis. Il nous dist qu'il estoit Espagnol, & non Portugais, & se nommoit *Dom Pedro Rodriguez.* Il s'en retourna en Portugal auec nous depuis. Vn mois apres cela il y eut l'Esclaue d'vn auec qui il auoit disputé, qui luy donna par derriere vn grand coup de *bambou* sur la teste, c'estoit vn *Cafre* : mais luy sans s'estonner, ny perdre de temps, tira son poignard, & le tua, & gagna aussi-tost l'Eglise. Il eut sa grace au bout de deux heures. Mais dautant que les Espagnols ne sont pas trop bien venus là, il fut contraint de s'en reuenir en Espagne.

Peu de Castillans à Goa.

La façon de nostre sortie de cette prison fut telle : C'est qu'y ayans demeuré enuiron vn mois, il y eut ce Pere des Chrestiens, Iesuite, appellé *Gaspard Alemand*, qui vint en la prison. C'est luy qui a la charge de la part de la Compagnie des Iesuites, de soliciter la déliurance & liberté des prisonniers Chrestiens ; & à cette fin est tenu de visiter souuent les prisonniers, pour sçauoir s'il y en a de Chrestiens, ou quelques-vns qui se veulent faire Chrestiens, & de soliciter à toute heure le Vice-Roy, ou ceux de la Iustice, ou les parties, pour les faire déliurer. Estant arriué en la prison, & m'ayant enquis, & recognu que i'estois Chrestien & François, il me dist que ie prisse patience, & que ie serois bien-tost mis en liberté, m'aduertissant qu'il y auoit vn Pere Iesuite François, de la ville de Roüen, appellé *Estienne de la Croix*, qui estoit au College de *Saint Paul de Goa*, auquel ie rescriuy, & le lendemain il me vint trouuer. Et ioyeux de me voir, me consola, & m'assista de quelque argent, & me dist qu'il s'employeroit

comme si i'estois son propre frere, vers son Superieur, pour parler au Vice-Roy pour ma liberté.

Ce Pere presenta sa requeste au Vice-Roy, à l'entherinement de laquelle il ne voulut point consentir: & du commencement il vsoit de grandes menaces, disant qu'il me falloit faire mourir; que i'estois allé en ce païs-là contre l'ordonnance de son Roy, & la paix faite entre les Rois de France & d'Espagne, qu'il ne me pouuoit mettre en liberté; mais qu'il me renuoyeroit prisonnier au Roy d'Espagne, pour en faire à sa volonté. Enfin ce bon Pere Iesuite François vsa tant d'importunité par l'espace d'vn mois, que ie fus mis en liberté; & cependant il ne cessoit de me venir visiter tous les iours, & m'assistoit de tout ce que i'auois besoin.

Quand nous fusmes hors de prison, nous allions boire & manger auec les soldats ça & là dans les logis des Seigneurs, tellement qu'il ne nous coustoit rien à viure; car nous estions enrollez auec les soldats. Ie demeuray donc en *Goa* auec les Portugais l'espace de deux ans, receuant la paye de soldat, & allant deça & delà en leurs expeditions, tant du long de la coste du Nord iusques à *Diu* & *Cambaye*, où i'ay esté & seiourné, que iusques au Cap *Commorin*, & mesme en l'Isle de *Ceylan*.

Mais auant que de venir à la description de Goa, ie diray encor quelque chose de ses prisons. C'est que toutes les autres respondent au *Tronco*, qui est la grande. Aussi, comme nous estions encor en prison, furent amenez des prisonniers Arabes, tous braues, & bien en ordre, & gens de bonne façon, tous Esclaues du Roy de Portugal. Mais il arriua que le Capitaine qui les auoit pris, en venant de Lisbone à Goa dans vn Galion, ayant fait rencontre d'eux qui alloient à *Sumatra* dans vn nauire fort riche d'or & d'autres marchandises; & les ayant pris, il fut si malauisé, qu'au lieu des Arabes il mit des Portugais en leur vaisseau, pensant qu'il le suiuist à Goa. Mais ces Arabes se reuolterent contre les Portugais, & emmenerent le Nauire auec les Portugais prisonniers: de sorte qu'ils rescriuirent à Goa, pour r'auoir les Arabes en eschange d'eux; comme il fut fait. Cela montre que quand on fait vne prise, il y faut mettre des gens de valeur & de iugement pour la conduire.

Tronco prison.

Preneurs pris.

CHAPITRE II.

Description de l'Isle de Goa, & de ses premiers Habitans & Seigneurs.

Isle de Goa & sa description.

GOA est vne Isle qui dependoit anciennement du Royaume de *Dealcan* ou *Decan*, & est d'enuiron huit lieuës de tour, en laquelle il y a sept forteresses qui gardent le passage; Elle est enuironnée d'vne Riuiere qui vient dudit Royaume de *Dealcan*, & va tomber dans la mer à deux lieuës de la ville, dont elle passe au pied. A l'embouchеure de cette Riuiere il y a deux forteresses, l'vne d'vn costé, & l'autre de l'autre, pour empescher les Nauires ennemis d'entrer. A vne lieuë au dedans de cette Riuiere, il y a le Fort & passage de *Pangin*, qui est dans ladite Isle; & dans iceluy il y a vn Capitaine & Gouuerneur de la part du Vice-Roy, qui commande là absolument; & il faut que tous les Nauires & Vaisseaux quels qu'ils soient, viennent parler, & prendre son passeport, tant pour l'entrée que pour la sortie; Il fait visiter le Vaisseau, & payer vn certain droict: Bref, il est impossible de passer, soit de nuict, soit de iour, sans sa connoissance, à cause que le passage est fort estroit, & proche de la Forteresse, où il y a bonne garde. En cette Isle les Portugais ont basty vne fort belle ville du nom de l'Isle, nommée Goa, qui a enuiron vne lieuë & demie de tour, sans y comprendre les faux-bourgs: Elle contient force forteresses, Eglises & maisons bâties à la mode de l'Europe, de fort belle pierre, & couuertes de tuilles.

Il y a enuiron cent dix ans que les Portugais se sont rendus maistres de cette Isle de Goa, & me suis souuent estonné comment en si peu d'années les Portugais y ont sceu faire tant de superbes bastimens, en Eglises, Monasteres, Palais, Forteresses, & autres edifices bastis à la façon de l'Europe; comme aussi du bel ordre, reglement, & police qu'ils ont establis, & de la puissance qu'ils y ont acquis, tout y estant aussi-bien gardé & obserué qu'à Lisbone mesme. Cette ville est la Metropolitaine de tout l'Estat des Portugais dans les Indes, ce qui luy apporte tant de puissance, richesses & celebrité; aussi que le Vice-Roy y fait sa residence, & y est honoré auec Cour comme le Roy mesme; puis l'Archeuesque pour le Spirituel, la Cour de Parlement,

lement,& l'Inquisition: Et outre l'Archeuesque il y a encore vn Euesque particulier, de sorte que c'est le ressort de toute la Religion & Iustice des Indes, & tous les ordres de Religion y ont leurs Superieurs. Tous les embarquemens tant de guerre que trafic & commerce pour le Roy d'Espagne s'y font. Pour le Spirituel il y a quatre Euesques & vn Archeuesque és Indes. L'Euesque de Goa va iusques en *Mozambique*. Celuy de *Cochin* vers le Nort iusques pres de *Barcelor* & *Malaca*. Celuy de *Malaca* & celuy de *Macao* en la Chine, qui tous respondent à l'Archeuesque de Goa.

Quant à la multitude de peuple, c'est vne merueille du grand nombre qui y va & vient tous les iours par mer & par terre, pour toutes sortes d'affaires. Tous les Roys des Indes qui ont paix & amitié auec les Portugais, y ont presque tous des Ambassadeurs ordinaires, & souuẽt des extraordinaires qui vont & viennent pour entretenir la paix; comme aussi font les Portugais de leur part. Mais pour les Marchands qui continuellement vont & viennent d'Orient, il semble que ce soit tous les iours vne Foire de toutes sortes de marchandises dont il se fait trafic. Car encores qu'il y ait des Roys qui ne soient en paix auec les Portugais, toutefois les marchandises & denrées qui prouiennent de leurs pays ne laissent pas de venir à Goa par le moyen d'autres Marchands amis qui les vont acheter. Et encores quelque inimitié qu'il y ait entr'eux, si est-ce que si les Indiens ennemis vouloient prendre passe-port & asseurance, ils y pourroient venir librement: mais ils ont trop d'ambition, & ayment mieux aller ailleurs.

Toute l'Isle de Goa est fort montagneuse & sablonneuse; le terroir en est rouge comme *Bolarmeny*, & s'en fait de fort belle poterie & vases bien delicats & façonnez, comme de terre *sigilée*. Il s'y trouue encor d'vne autre terre bien plus fine & delicate, qui est noirastre, & tirant sur le gris, dont ils font encor force vases, & aussi fins comme verre. L'Isle n'est pas fort fertile, non que le terroir en soit mauuais, mais à cause des montagnes. Car aux fonds & vallées plus humides ils y sement du ris & du mil, qui y vient deux fois l'an. La terre y est tousiours verte, comme toutes les autres Isles & pays qui sont entre les deux Tropiques. Car les arbres & herbes y sont tousiours verdoyantes. Il y a vn grand nombre de *Palmero* ou *orta*, comme vous di-

riez icy de nos vergers pleins d'arbres de *Cocos*, plantez bien pres à pres : mais ils ne viennent qu'és lieux aquatiques & bas. C'eſt le plus grand reuenu des Portugais de Goa. Ils les font fermer de murailles, auec quelque maiſon & beau iardin, qu'ils appellent *Orta*, pour s'aller recréer auec leur famille: & font aller l'eau par canaux entre les arbres; & ceux qui n'ont cette commodité ont beaucoup de peine à les arrouſer ſouuent par le pied. Ils arrentent cela à des *Canarins* de Goa qui les font valoir, & en tirent leur nourriture. Ce qui vaut beaucoup à Goa à cauſe du vin qui s'en fait, dont il ſe fait grand debit; les Portugais en retiennent ſeulement quelques-vns pour leur plaiſir, & font de fort belles allées & tonnelles en leurs iardins & vergers, auec fontaines & grotes. L'Iſle de ſoy ſeroit fort bonne, mais eſtant fort remplie de hautes montagnes, de grand nombre de peuple, & fort petite, on la trouue infertile. Les habitans ayment mieux trauailler & trafiquer par mer & par terre, que de s'amuſer à des nourritures de beſtiaux, auſſi que l'Iſle eſt trop pleine de maiſons & habitations. De ſorte que l'Iſle de Goa donne fort peu de choſe du ſien, & toutesfois tout y eſt à fort bon marché.

Cette Iſle eſt faite par la riuiere fort belle & large qui l'enuironne, & qui fait encore d'autres Iſles peuplées de gens du pays & de Portugais : La riuiere eſt aſſez profonde, mais pour les grands Vaiſſeaux, Caraques & Galions de Portugal quands ils arriuent, ils s'arreſtent à l'embouchure qu'ils appellent *la Bare*. Ils ſont contraints de demeurer là hors ladite Bare, encore qu'elle ne ſoit cloſe, puis quand ils ſont déchargez, on les amene iuſques deuant la ville, d'où il y a plus de deux lieuës. A l'entrée de cette Bare où ſont les nauires à l'ancre, ſoit pour partir, ſoit pour entrer, il y a, comme i'ay dit deux fortereſſes que l'on a fait contre les Holandois & autres eſtrangers, pour les empeſcher d'entrer, & de moüiller l'ancre en cette riuiere, comme ont fait quelquefois les Holandois qui y ſont entrez, & y ont bruſlé & mis à fonds force vaiſſeaux qui y eſtoient, & meſmes tinrent dix ou douze iours la Bare, de ſorte qu'il ne pouuoit entrer vn ſeul bateau à Goa; & eux prenoient en terre de l'eau & des rafraichiſſemens. Car c'eſt vn grand malheur pour les Portugais & Indiens, que s'ils arriuent un peu tard és lieux où il y a des riuieres & Bares, ils les trouuent bouchées, comme eſt cette-cy, celle de Cochin, & la pluſpart des autres de l'Inde

La Bare ou rade à Goa

durant l'hyuer; De ſorte qu'il faut qu'ils demeurent alors à la mercy de toutes les iniures du temps, & des ennemis, qui le plus ſouuent les y viennent prendre: car depuis que la Bare eſt ainſi fermée & bouchée de ſable, vn ſeul batteau n'y peut entrer ou ſortir, & faut qu'il attende: c'eſt pourquoy auant que partir d'vn port, il faut qu'ils iugent ce qu'ils ont à faire, qui eſt d'hyuerner là où ils ſont. Ainſi les Portugais ont baſty ces deux fortereſſes pour garder leur Bare, tenir leurs vaiſſeaux en ſeureté, & empeſcher les ennemis d'approcher, & venir faire de l'eau.

En entrant donc en ceſte riuiere à main gauche, eſt la terre *des Bardez*, qui eſt aux Portugais, où il y a vne tres-bonne fontaine, dont les Nauires qui en partent ſe fourniſſent d'eau: l'endroit eſt aſſez bas, & paroiſt de loin comme du ſable blanc. Les Portugais appellent ces endroits *Agoades*. Là eſt vne de ces fortereſſes fort bonne, & bien munie de canons. La terre des *Bardez* eſt haute & montagneuſe, & eſt vis à vis la ville de Goa, laquelle couure tout du coſté du Nort, vers lequel eſt la fortereſſe. L'autre eſt ſur vn haut qui eſt vn Cap de ladite Iſle, & vne pointe de rocher fort haute & à l'oppoſite de l'autre. Sur le haut il y a vn beau Monaſtere de Capucins, appellé *Nueſtra Señora de Cabo*: c'eſt à dire, Noſtre Dame du Cap, qui eſt bien baſty, l'Archeueſque y va ſouuent, & y demeure cinq & ſix iours pour ſe recreer. Ces fortereſſes ſont fort neceſſaires pour garder l'entrée de la riuiere, & cette fontaine Agoada, mais elles ne peuuent toutesfois empeſcher de moüiller l'ancre à la Bare, ce qui pourroit empeſcher les Nauires Portugais d'entrer, & les incommoder fort, mais non ſi aiſément toutesfois, qu'auant que leſdites fortereſſes fuſſent baſties. L'entrée de la riuiere eſt fort large iuſques deuant la ville. Il y a force rangées de gros pieux de bois plantez çà & là en cette riuiere, & y a quelques entrées ſeulement pour paſſer és endroits où il y a plus de fonds: Car il y a force baſſes en toute cette riuiere, à venir de la Bare à la ville; de ſorte qu'auec tous ces pieux il eſt difficile d'entrer & ſortir, ſinon en paſſant contre la fortereſſe de *Pangin*, où l'eau eſt fort profonde; La fortereſſe eſt comme à my-chemin de la Bare & de la ville; de façon qu'elle eſt fort importante, & le Capitaine qui y eſt enuoye auſſi-toſt viſiter les vaiſſeaux pour voir les acquits, & ſçauoir quelle marchandiſe ils portent. Il faut pren-

Terre des Bardez.

Pangin forteresse.

dre son acquit, & luy donner certain droict. Tous les autres acquits de Goa ne valent rien sans celuy-là. Et ainsi cela vaut beaucoup au Capitaine & à l'Escriuain. Il y a de fort bons logemens dans cette forteresse; & les Vice-Roys qui viennent de Portugal vont tousiours descendre là, & y demeurent iusques à ce qu'ils fassent leur entrée, & prennent possession. Le Palais y est beau & fort logeable; & le Vice-Roy qui sort, y va demeurer iusques à ce qu'il s'en aille. Car iamais deux Vice-Roys ne demeurent ensemble dans la ville, & aussi-tost que l'ancien a rendu l'Estat au nouueau, il se retire hors la ville, & ne se trouue plus en ceremonie, ny ne se visitent, quoy qu'ils fussent bons amis, tant ils ont d'ambition, si ce n'est par forme de rencontre. Cette demeure de Pangin est l'vne des plus belles & plus agreable de toute l'Isle. Quant à la riuiere, elle est tres-bonne, & vient, comme i'ay dit, de fort loin des pays du *Dealcan* ou *Decan*, & est fort poissonneuse. On va plus de trente lieuës auant dans le pays par batteaux en remontant: & y a nombre de bonnes Isles peuplées de naturels, tant Chrestiens que Gentils.

Forteresse de Goa. Goa est munie tout autour de l'Isle de sept forteresses mediocrement bonnes; aussi il n'est pas besoin qu'elles soient si fortes, à cause de la riuiere qui les garde. Entre ces sept sont comprises ces deux premieres, & l'on n'y comprend pas celle de la ville où est le Vice-Roy, qui est sur le bord de la riuiere; ce qui fait huit forteresses en tout, sans celle de B*ardez* qui garde la fontaine. Elles entourent l'Isle, & il y a des Parroisses & des Eglises. Car apres celle du Vice-Roy, est celle de *Madre de Dios*, c'est à dire Mere de Dieu, ou bien *d'Augin*, où est la Parroisse de *Saint Ioseph*, & vn Monastere de Capucins où il y a vn fort beau iardin, où les Vice Roys se vont souuent recreer, & le Monastere est du mesme nom du Fort. Les autres sont *S. Bracs, S. Iago*, qui est à plus d'vne lieuë & demie de *Madre de Dios*, & y a vne muraille de l'vn à l'autre, à cause qu'en Esté la riuiere y est fort basse; & cela empesche ceux de terre ferme d'y passer. Apres est la forteresse de *Saint Iean* B*aptiste*, puis celle de *Nuestra Señora de Guadalupes*. En toutes y a vne mesme forme & police; & y a prisons pour tenir ceux qu'ils soupçonnent, & en donnent aduis cependant au Capitaine de la ville. Si quelque Esclaue se voulant sauuer est repris, on le met là dedans, & on

le garde iusques à ce qu'il soit demandé par son maistre, qui est tenu de payer la garde & les despens. Ils en vsent ainsi par toutes les autres terres des Portugais. En chacune y a Capitaine, vn Escriuain & des Soldats de garde, auec vne cloche pour signal. Tous ceux qui sortent de l'Isle pour aller en terre ferme en trafic, ou pour les viures & prouisions, qui sont les Indiens & Canarins de Goa, tant hommes que femmes & enfans, il faut qu'ils aillent chez le Capitaine de *Cidada* ou de ville, pour prendre son cachet ou signal. Ils prennent ce cachet trempé dans de l'encre, & leur appliquent dessus les bras qu'ils ont tous nuds; & au passage, ceux qui sont à la porte le voyent, & apres l'effacent & les laissent passer: & en chacun de ces deux lieux il leur couste vne *Bouseruque*. Quand ils r'entrent ils prennent la mesme marque du Capitaine du Fort. Par ce moyen ils sçauent le nombre de gens qui entrent & sortent: car il y a des Escriuains par tout qui en tiennent registre. Cela se fait aussi pour descouurir si ceux qui s'en vont ne sont point accusez de larcin ou de meurtre, ou eschapez de prison, ou n'ont point commis quelque autre faute. On ne fait point de difficulté à laisser entrer du monde, s'entend ceux qui sont naturels de la terre ferme: mais si ce sont Estrangers, ils les arrestent. Pour les Portugais, ils ne les laissent nullement passer en terre ferme, de peur qu'ils n'aillent trouuer les Roys Indiens, n'estoit qu'ils eussent leur famille à Goa. C'est chose admirable de voir le grand monde sur les chemins, qui va & vient comme en Procession. Il n'y a que les Chrestiens qui y portent des armes. Toutes les forteresses sont bien munies de canons. La nuict on ne laisse point de batteaux de l'autre costé de l'eau, mais on amene tout pres des forteresses. Tous les Infidelles, tant habitans qu'autres, ne portent point d'armes, si ce ne sont les gens des Ambassadeurs. Tous ces passages sont de grand reuenu, tant pour les marchandises, que pour la quantité de personnes qui y passent. Les batteliers en payent tribut aux Portugais. Il y a vn Bureau en tous les passages; & elle a encore d'autres passages en des Isles habitées de Chrestiens & Infideles. Par toutes lesdites forteresses & passages y a force habitations, Eglises, Monasteres, Hermitages, & Chappelles.

En toute cette Isle de Goa, comme és pays circonuoisins, & mesme par tout le reste de l'Inde, il y pleut continuellement six mois durant, qui est leur hyuer: mais plus abondamment en-

core à Goa qu'ailleurs. Si bien que tout ce temps-là la ville est fort fangeuse & sale, & l'on se gaste fort les habits, principalement les Mores & Gentils qui son vestus de coton blanc, & leurs habillements trainent iusques aux talons. Ils sont contraints de faire la Feste-Dieu en Feurier ou en Mars, à cause qu'en la saison que nous la celebrons, il y pleut trop. Dedans l'Isle tout contre la ville y a vn fort bel estang qu'ils appellent *la Goada*, ayant plus d'vne lieuë de tour, & est naturel : & sur les bords d'iceluy y a de tres-belles maisons de grands Seigneurs, qui y bastissent pour leur plaisir, auec force iardins, arbres fruictiers & Cocos. La terre y est bonne pour les fruicts, mais és lieux marescageux seulement.

Peuples de Goa.

Pour le regard des peuples qui habitent en ceste Isle de Goa, ils sont de deux sortes, ou naturels, ou estrangers ; Les naturels sont les *Bramenis*, *Canarins* & *Coulombins*, tous Gentils. Les *Bramenis* par tout sont tousiours les maistres & superieurs entre les Idolatres. Les *Canarins* sont de deux sortes, car ceux qui font estat de trafic, & de mestiers honnestes, sont en plus grand honneur que les autres qui s'attachent à la pescherie, ou exercent choses mecaniques; comme ceux qui rament, qui tirent la substance des arbres du Cocos, ce qu'ils appellent *Sura*, & s'occupent à autres choses basses. Il y en a encore d'autres inferieurs à tous ceux-là, qui s'addonnent à choses fort viles, lesquels viuent fort pauurement & salement, & comme sauuages. Quant aux estrangers, il y a des habitans proprietaires de l'Isle qui sont les Portugais qui la dominent, & laissent demeurer là les anciens habitans en toute asseurance & iouyssance, & par ordonnance, ne les peuuent faire esclaues comme les autres peuples, ayans obtenu ce priuilege du Roy. Pour les autres habitans ce sont tous estrangers Indiens, y demeurans auec permission des Portugais, à qui ceux d'entr'eux qui ne sont pas Chrestiens payent tribut pour leur personne. Pour les vieux Chrestiens, outre les Portugais, il y a fort peu de Castillans, mais beaucoup de Venitiens, & autres Italiens qui y sont les bien venus ; & il y a aussi quelques Allemans & Flamans, bon nombre d'Armeniens, & quelques Anglois, mais de François point du tout ; sinon ce Pere Iesuite dont i'ay parlé, & vn Lorrain, & vn autre Vallon que i'y ay veus. Pour les peuples Indiens non Chrestiens qui y sont en plus grand nom-

bre, ce sont les *Banianes de Cambaye*, *& Surate*, *& les Bramenis*. I'ay ouy dire plusieurs fois aux *Bramenis* de Calecut, que l'Isle de Goa estoit à eux, de sorte que pour cela ils sont grand ennemis des Portugais. Aussi ceux d'entr'eux, qui ont de l'honneur & du courage, ne veulent point demeurer où commandent les Portugais, qui les gourmandent & méprisent trop; & pour cette raison la plus-part sont allez demeurer à Calecut, où ils sont en plus grande seureté & liberté. Pour les Mores ou Mahometans, il y en a de tous les endroits de l'Inde, mesme de *Perse*, & d'ailleurs. Il y a aussi bon nombre de *Chinois & Iaponois*. Mais pour les Portugais, il y a grande difference d'honneur entr'eux; car les plus estimez sont ceux qui sont venus de Portugal, qu'ils nomment Portugais de Portugal: Puis sont ceux nez en Inde de pere & mere Portugais, & les appellent *Castiri*, c'est à dire de leur caste & race, les moindres sont les engendrez de pere ou mere Portugais & Indiens, qu'ils appellent *Metices*, c'est à dire Metifs meslez. Mais ceux qui sont venus d'vn Portugais, & d'vne Cafre, ou Negre d'Afrique, ils les appellent *Mulastres*, & sont en pareil honneur que les Metifs. Ces Metices s'estiment, quand leur pere ou mere est de race de Bramenis. Ceux qui sont au Bresil engendrez de deux races differentes, ils les appellent *Mameluques*.

Metices.

Mulastres.

Quant aux esclaues de Goa, il y en a vn nombre infiny, & de toutes nations Indiennes, & en font vn tres-grand trafic. Ils les enuoyent en Portugal, & par tout ailleurs où ils dominent. Ils dérobent les enfans, & les amenent & cachent, tant grands que petits, tant qu'ils peuuent, encore que ce soient d'amis, & qu'il y ait paix, & qu'il leur soit defendu de les rendre esclaues; mais ils ne laissent pas pour cela de les enleuer en cachette & de les vendre.

CHAPITRE III.

De la Ville de Goa, de ses Places, Ruës, Eglises, Palais, & autres Bastimens.

MAIS ayans parlé de l'Isle de Goa, venons maintenant à la Ville, dont ie diray premierement qu'elle n'est guere forte, & qui seroit Seigneur de l'Isle, le seroit aussi de la Ville

Ville de Goa.

qui n'a aucune Forteresse qui vaille, mais seulement est forte d'hommes. Car bien qu'elle soit close de murailles, toutesfois ce sont des petites murailles, comme celles dont on ferme les jardins par deça. Elle est forte seulement du costé de la riuiere. Les anciennes murailles de la Ville estoient plus hautes & fortes, & auoient de bonnes portes, qui ne sont plus: Car la Ville ayant esté accreuë de plus de deux tiers, tout cet ancien bastiment est maintenant inutile. Les Portugais ne font estat de la garder du costé de la terre de l'Isle, à cause des bons passages où ils se fient du tout.

Places. La Ville est donc bastie sur le bord de la riuiere du costé du Nort, qui dure demie lieuë de long; & il y a plusieurs portes, gardées chacunes par vn Portier, qui sont gens estropiez, à qui l'on donne cela pour recompense leur vie durant. Entre la Ville & le bord de la riuiere il y a trois grandes Places le long de l'eau, & sont separées & closes de bonnes murailles qui prennent à celles de la Ville, & vont se rendre assez auant en la riuiere, de sorte que l'on n'y peut entrer & sortir que par les portes, (où ces Portiers foüillent tout le monde,) ou bien par eau auec batteaux. La premiere de ces Places que l'on trouue arriuant à la Ville en veuë de la mer du costé de l'Ouëst, est la plus grande & riche, & la nomment *la Riuiera grande*, (car ils nomment ces Places *Riuieres*) & il y a deux portes pour entrer en la Ville par cette Place; Elle est fort bien ordonnée, & a quelques terrasses & rampars, auec du Canon pour deffendre la riuiere. Celuy

Viador. qui commande là est le *Viador de Fasienda*, qui a vn beau logis & fort, où il y a vne porte du costé de la Ville, & vne du costé de la riuiere, & luy seul a ce priuilege, fermant ces portes toutes les nuits, de peur, non pas des ennemis, mais des voleurs de la Ville.

Ce Viador est Intendant sur toutes les finances, & aussi sur tout ce qui se passe à Goa, tant pour la guerre, & embarquemens, que pour toutes les autres affaires, estant la seconde personne apres le Vice-Roy. Contre son logis dans ladite Place, il y a vne belle Eglise dite *Cinq Achaguas*, qui veut dire Cinq Playes, bien ornée & enrichie, où il y a deux Prestres seulement. Dans le Paruis d'icelle il y a vn espace bien fermé de barreaux, là où tous les iours ce Viador & les autres Officiers du Roy se tiennent assis autour d'vne table à expedier toutes affai-

res

res qui se presentent. Car tous les autres Officiers, & principalement ceux qui sont pour le fait des embarquements, y ont aussi leur demeure: & tous ces logis-là & places sont au Roy, de sorte que ces Officiers y logent tout le temps de leur charge.

C'est en cette riuiere ou place, où l'on bat la monnoye, où l'on fond les Canons, & autres ferremens propres pour les embarquemens de guerre ou de negoce. C'est vne merueille du nombre des Artisans qui y trauaillent en toutes sortes de matieres, sans obseruer ny Festes, ny Dimanches, disans que c'est pour le seruice de leur Roy; & chacun de ces métiers a vn grand Maistre qu'ils appellent *Mayor* qui est Portugais, & ne fait que commander à ceux de son art, comme Charpentiers, Forgerons, Patrons, Calfaiteurs, Canoniers, Fondeurs & autres, qui sont Indiens, pour la pluspart. Ils sont payez le Dimanche au matin, & ne trauaillent ce iour là qu'apres midy. C'est la plus belle chose du monde, que de voir là le grand nombre de vaisseaux qui y sont, tant au port, qu'en terre. C'est là où sont aussi logez les *Elephans* quand il y en a à Goa; mais lors que i'y estois il n'y en auoit point. Et est à noter que tous les Officiers *Mayors* ont leurs logis & lieux pour retirer & reserrer toutes les matieres, & vstenciles propres à leur métier; & il y a d'autres lieux pour ceux qui trauaillent. Tous ces logis sont voutez de pierre, & bien bastis de peur du feu.

Nombre d'Artisans à Goa.

Le *Viador* de sa galerie, voit d'vn bout à l'autre tout ce qui se passe, tant en cette place que sur l'eau, & chaque nuict il y a des Mortepayes qui font la garde, & les sentinelles crient, & se répondent les vns aux autres; tout cela de peur que l'on ne mette le feu en leurs Nauires, qui sont en tres-grand nombre, tant de Portugal que de l'Inde. Ces gens sont gagez, soit Indiens ou Chrestiens, & sont appellez *Naicles*. Ils sont bon nombre, & rechangent sur iour: Ils sont pour effectuer les commandemens du *Viador*, faire les messages pour luy, & autres seruices, comme des petits Sergens ou Bedeaux. Tous les artisans sont contez deux fois le iour, & il y a le *Contador* qui les paye, & le *Pontador* qui les pique & conte, tellement qu'à mesure qu'ils sont en defaut, on leur rabat autant de temps. Mais il y a bien de l'abus; Car si le *Contador* & le *Pontador* veulent, ils en content tant qu'il leur plaist. L'argent se paye là en public, si ce ne sont grandes sommes que l'on paye à part. En ce mesme lieu est la

Naicles.

prison de la Salle où ie fus mis; & le *Viador* enuoye là toute sortes de gens qui sont sous sa charge, & qui ont affaire à luy Ce *Viador* a deux *Merignes* ou Sergens, & vn Escriuain. Tous ces Officiers s'entendent fort bien à voler & dérober le monde.

Manchouës Il a vne petite Galiote, qu'ils appellent *Manchouës*, fort bien couuerte, & que le Roy luy entretient pour aller & venir aux Nauires, çà & là sur l'eau, & faut huit ou neuf hommes seulement pour la mener. Le Vice-Roy en a vne aussi, & tous les Officiers, l'Archeuesque mesme & plusieurs autres particuliers en ont aussi. Cela est fort commode, & est en forme de Carosse, sinon qu'elle n'est pas fermée par les costez.

Mais pour reuenir au *Viador*, il n'y a aucun à Goa qui puisse, apres le Vice-Roy, si bien faire ses affaires, & dérober que luy. Car ce qui reste de tous les embarquemens, venans de Portugal & de toutes autres parts, tant en viures qu'vstensilles, & autres choses, tout cela luy demeure, & en fait ce que bon luy semble; Car quand il faut embarquer de nouueau, il faut fournir de tous autres viures, munitions & vstensilles, sur quoy il peut dérober encor dauantage: car pour vn sol de dépence, ils en content deux, & le Vice-Roy & luy s'entendent fort bien. Car le Vice-Roy a beau ordonner des payemens & dons par écrit, le Viador n'en paye rien s'il ne voit vne certaine marque en son seing, ou bien qu'il luy enuoye dire de bouche, & le Thresorier tout de mesme. Car pour le payement des deniers, il est besoin que plusieurs y interuiennent, mais pour les frais & mises des embarquemens, & de ce qui en reste, cela est au seul *Viador de Fasienda*.

Aux deux portes de cette place ou riuiere, les portiers & gardes qui n'en bougent, ne laissent sortir ou entrer personne sans les foüiller, de peur qu'ils n'ayent dérobé quelque chose. Et il ne se fait là aucuns embarquemens, si ce n'est pour les affaires du Roy ou desdits Officiers. Ce lieu est fort long & large, mais quatre fois plus long que large. Sa largeur estant de quelque deux cens pas, & tout est remply de grandes richesses appartenantes au Roy.

De là allant vers Orient, on vient sortir prés l'Hospital Royal dans la ville, & on entre dans vne autre grande place aussi fermée, qui est entre ledit Hospital & la Riuiere; Ce n'est que pour la descente des pescheurs, & de toutes autres sortes de gens qui veulent s'embarquer, ou descendre en terre. Ce lieu

s'appelle *Caye de sancta Catherina*, ou bien B*asar de pesche*, qui veut dire Marché de Poisson, dont la descente & le debit se faict là. Quais.

Ce Quay est fort commode quand la flotte vient de Portugal; car aussi-tost que les malades sont descendus en terre, ils sont proches de la porte de l'Hospital, dont les murailles font la closture de la ville de ce costé-là. Toute la marchandise s'y peut aussi descharger, si on le trouue à propos: car celle de ladite flotte ne doit aucun droict à Goa. C'est là comme le milieu de toute la ville, & il y a des terrasses & des portes, qui ne ferment point que quand ils veulent. Tout le bord de cette riuiere, le long de la ville, est remply de vase & de bouë. Mais lors que les Nauires de Portugal arriuent, c'est merueille de voir la foule du monde qui vient sur le Quay, de toutes sortes, tant esclaues qu'autres, Chrestiens, Canarins, Cafres, & autres Gentils, qui sont comme Crocheteurs & Porte-faix, qu'ils appellent B*oye*, Boye. c'est à dire Bœuf, pour porter quelque pesāt faix que ce soit. Car ils n'vsent point de charrettes, mais portẽt tout sur leurs épaules auec des *bambous*, qui sont des roseaux gros comme la iambe. Ce bois est le plus fort à casser & à rompre que i'aye iamais veu. Pour porter vne botte de vin de Portugal, ils sont quatre auec deux de ces B*ambous*, dont chacun porte vn bout sur son espaule, & ainsi de toute autre chose. Mais pour les bastimens ils se seruent de *bufles* & bœufs pour porter la pierre & le bois. Ces B*oyes* quand ils sont chargez, vont tousiours chantans des chansons qui sont comme des Cocqs-à l'asne par demandes & réponses, & vont incessamment courans; Toutes les ruës sont pleines de ces gens qui sont à tout faire, soit à porter *Sombreros* & *Palanquins*, & autre chose que l'on veut, & on les trouue en certains carrefours. Cette place est donc pour tout le commun.

Mais l'autre *Riuiere* ou place qui est en suitte est fort bien fermée tout autour, iusques bien auant dans l'eau, & l'appellent *la Ribera dos Gallees*; car c'est le lieu où sont les Galeres de Goa, Place des Galeres, qui sont de la forme de celles d'Espagne & d'Italie, mais il n'y en a que trois ou quatre au plus. Cette place est bien bastie & accommodée de tout ce qui est necessaire, tant pour les Maistres, Officiers, & armemens desdites Galeres, que pour les forçats qui sont tous là, sinon certain nombre qui est en la prison de la Salle, pour le seruice qu'il y faut faire. Ceux-

cy ne vont point en la mer, sinon en cas de grande necessité. Les portes sont gardées par Portiers, & personne n'y entre qu'il n'y ait affaire. Le lieu est fort beau & spacieux, & le Vice-Roy y descend par vne petite porte de son Palais, pour s'embarquer sans qu'on le voye. La porte de cette Riviere est proche la grande porte de la ville, qui est au dessous du Palais du Vice-Roy. Toutes les marchandises qu'on embarque dans les Carraques & Nauires qui vont en Portugal, il faut que ce soit-là, & le *Viador de Fasienda* y a vne petite maison sur le bord de l'eau, & va & vient ausdits vaisseaux pour voir, tenir compte, & enregistrer tout ce qui s'embarque. On paye trois pour cent en sortant de Goa; mais en s'accordant auec luy, on donne fort peu de chose. Tous ses Quais sont fort bien murez, & la plus grande partie a des degrez de pierre. De là entrant en la ville à main gauche, sont les Magazins & Arsenats de guerre & de bouche, auec de grands logemens bien bastis & fermez. La porte de la ville de cette coste est la plus belle & magnifique, ioignant le Palais du Vice-Roy, & est toute peinte sous le Portail, de toutes les guerres des Portugais dans les Indes; & sur le haut à l'entrée il y a vne belle Image en bosse *de sancta Catherina*, toute dorée: Car cette Sainte est la Patrone de Goa, à cause que ce fut le iour de sa feste que les Portugais se rendirent maistres de cette Isle.

Sainte Catherine honorée à Goa.

Outre ces places, il y en a d'autres sur la riuiere qui ne sont closes ny gardées comme les precedentes: Car il y en a vne en suitte entre la riuiere & le Palais du Vice-Roy, qu'ils nomment *la Fortalesa del Vice-Rey*. Elle a quelques sept cens pas de long, & deux cens de large, fort droite, vnie, & reuétuë du costé de la riuiere d'vn beau mur, auec degrez de pierre. Elle est fermée d'vn costé par les murailles du Palais du Vice-Roy & de la ville, & de l'autre par celles des autres places. Cette place ou Quay, qu'ils nomment *Terrero*, est generalement pour l'abord de tous vaisseaux des Marchands Indiens qui viennent aborder là, tant à cause de *la Fortalesa* du Vice-Roy, qui est tout deuant, que parce que le Vice-Roy peut voir d'vne fenestre ou galerie, tout ce qui arriue & s'y passe: cela est tousiours remply de vaisseaux & de peuple infiny. Il y a vn fort beau bastiment, de la forme de la Place Royale de Paris, mais non tel en autre chose, & appellent cela *l'Afandequa*, où se mettent & vendent toutes sortes

Quay ou Terrero.

de grains en gros; & l'on ne peut en vendre ny transporter autre-part. C'est là où se paye la Doüane: Il y a vn autre grand bastiment, qu'ils nomment *Banquesalle*, où descendent les marchandises qui ne sont point pour manger. Elles payent là le droict, & puis apres on les porte dans les maisons. Il y a en outre vn autre logement où sont les poids, qu'ils appellent *el pezo*: Et en suitte les logemens pour les officiers & fermiers. Aussi-tost que les vaisseaux sont deschargez, ils passent plus auant dans la riuiere, & s'ostent de deuant la forteresse du Vice-Roy, & font place aux autres qui doiuent venir.

Au bout de ce Quay il y a vne fort grande place comme en rond, où se tient vn des Marchez, qui est le plus grand de tous ceux de Goa, pour ce qui est de la bouche. Ils le nomment *Bazar grande*, c'est à dire grand Marché. Tous les iours ils y tiennent marché; car ils ne font iamais de prouisions d'vn iour à autre, & mesme ils y vont deux fois le iour, pour le disner & souper; & les Festes & Dimanches mesmes on y vend des viures. Il y a nombre d'autres places & Marchez, ou *Basars*; mais non tels que celuy-cy; aux pieds duquel il y a vn fort beau faux-bourg où est l'Eglise des Iacobins ou Dominiquains, fort bien bastie & ornée, auec de bonnes eauës; & il y a beaucoup d'autres Eglises & Parroisses, la pluspart dediées à Nostre-Dame. Bazar ou Marché.

Quant à la forteresse ou Palais du Vice-Roy, il est fort somptueusement basty: & tout deuant il y a vne grande place du costé de la ville, qu'ils nomment *Campo del passo*, où la Noblesse & les Courtisans se trouuent, tant à pied qu'en palanquin. Car le Vice-Roy ne sort iamais qu'il ne fasse le iour d'auparauant sonner les tambours par la ville; si bien que toute la Noblesse est auertie par là de le venir trouuer à cheual d'assez bon matin, & sont là attendans iusques à ce qu'il sorte, tous les mieux parez & en ordre qu'ils peuuent. Vis-à-vis la porte du Vice-Roy est vn grand logis où l'on tient le Parlement, qu'ils appellent *Cambra Presidialo*. Ils nomment le premier President *Desembarguador Mayor*. C'est la principale Iustice des Indes pour les Portugais, & il y a vne autre Iustice qui en releue. Ce Palais du Vice-Roy n'est pas fort pour le canon du costé de la ville; mais il est bien logeable & commode: & entrant à main droite on trouue la prison qu'ils nomment *Tronco*, qui est du corps dudit Palais: à main gauche sont les Magazins, & l'Arsenal du Roy. Ce Palais Palais du Vice-Roy.

est accommodé de tout ce qui est necessaire, d'Eglises, Horloges, Eaux, & le tresor du Roy mesme y est en partie; car l'autre partie est dans le Convent des Cordeliers. Il y a deux grandes courts fort belles, où l'on entre de l'vne dans l'autre. En la premiere court à main gauche il y a vn grand escalier fort large, basty de pierre, & qui mene à vne Salle tres-spacieuse, où sont peintes toutes les flottes & vaisseaux qui sont allez aux Indes, auec leur nombre, datte, nom du Capitaine; & mesme les Nauires qui ont fait naufrage, y sont aussi portraits: C'est vne chose effroyable de voir tant de vaisseaux perdus. Bref, il n'y a petit vaisseau venu de Portugal qui n'y soit portrait, & son nom écrit. Plus auant on trouue vne autre plus grande Salle, qui est la vraye Salle du Vice-Roy, & de toute la Noblesse, & là où se tient le Conseil. Là sont peints au naturel tous les Vice-Rois qui ont esté aux Indes. Chacun n'y peut pas entrer; car il y a des Gardes. Ce Palais est sur vn haut, & il est assez fort du costé de la riuiere, auec des murailles fort hautes; c'est le plus bel aspect de toute la ville. Les Escuries ne sont pas dans son enclos; mais tout ioignant à main droite en entrant. Il y a vne sortie du costé de la riuiere, mais la porte ne s'ouure que quand le Vice-Roy veut aller sur l'eau. Sa garde est d'vne compagnie de cent hommes tous habillez de bleu, qui est leur liurée ordinaire, & sont tousjours prés de sa personne, s'entend à la porte du Palais, ou logis où il est; & quand il marche, les tambours & fifres sonnent: Ces Archers portent des halebardes, & sont tous Portugais; mais ils ne sont en telle reputation d'honneur que ceux qui vont aux armées, & qui sont volontaires. Outre cela il y a des portiers aux portes de la forteresse.

Ruë de Goa.

De ce Palais allant en la ville, on entre en la plus belle ruë de Goa, qu'ils appellent *la Rua drecha*, ou droite, qui a plus de mil cinq cens pas de long, ayant des deux costez force riches Lapidaires, Orfevres, Banquiers, & les plus riches & meilleurs Marchands & artisans de Goa, tous Portugais, Italiens, ou Allemans, & autres Occidentaux. Cette ruë aboutit à vne Eglise des plus belles, riches, & bien ornées de la ville, qui est toute dorée par dedans. C'est l'Eglise *de la sancta Misericordia,* dediée à *Nuestra Señora Dasera*. Sur le Portail d'icelle en vn lieu le plus eminent, est la figure en bosse de pierre dorée de *Don Alfonce Albuquerque*, qui prit l'Isle de Goa. Prés cette Eglise il y a vn

Monastere pour les filles orphelines de bonne maison, qui y demeurent iusques à ce qu'elles soient mariées. Les Portugais mariez quand ils vont en voyage, mettent pareillement là dedans leurs femmes iusques à leur retour. Il y a aussi des femmes veufves, qui se veulent retirer du monde, & mesmes y peuuent entrer les filles repenties; ce lieu est fermé à tout le monde. Cette grande ruë *drecha* est autrement appellée *Lailon*, à cause des Encans qui s'y font; de sorte que tous les iours, hors les Festes & Dimanches, depuis six heures du matin iusques à midy, cela est si plein de monde que rien plus.

A my-chemin de cette ruë, est l'vn des plus grands & anciens bastimens de la ville, qu'ils nomment *Casa da sancta Inquisicione*, où tous les officiers de ladite Inquisition sont logez, & on y vse du mesme ordre qu'en Portugal, & encore la Iustice y est plus seuere à l'endroit des riches. Deuant cette maison il y a vne grande Place ou Marché, & de l'autre costé est la Maison de Ville assez bien bastie, qu'ils appellẽt *Cambre de Cidade*. Le Palais de l'Inquisition est vn tres-grand bastiment, auec vne Salle tres-belle & grande, à grands escaliers hauts éleuez, & bastis de tres-belle pierre: & il n'y a maison de Roy qui ait vne si belle Salle.

Prés de là est la grande Eglise nommée *Assee*, auec son Cimetiere. C'est vn grand & superbe dessein, & qu'il est fort mal-aisé d'acheuer, y ayant cinquante ans qu'il est commencé. Tout ioignant est *Casa do Arcebispo*, ou logis de l'Archeuesque. Celuy de l'Euesque est là auprés, où est la prison de l'Eglise. Tout contre le Cimetiere de la grande Eglise, est le Conuent *des Cordeliers*, le plus beau & le plus riche du monde; & dans le Cloistre est peinte toute la vie de S. François en or, azur, & autres couleurs. Cette Eglise est fort visitée, & est en vn endroit fort éleué: La grande Place de deuant est toute pauée de pierres larges, auec de grands degrez pour y monter. Au bout il y a vne grande Croix de pierre, fort haute & bien ouuragée; & de là on va en vne ruë en descendant, qui mene droit à l'Hospital Royal, & on trouue sur le chemin la Chapelle *de sancta Catherina*, & par cet endroit la ville fut prise, car il y auoit vne porte & vn Bouleuard: Cette Chapelle ne s'ouure iamais que le iour de la Feste: & sur la porte est graué en lettres d'or le iour & l'an de ladite prise; & l'vne des belles ceremonies & solennitez de Goa, est la processiõ generale qu'ils font ce iour-là, tout le Clergé & autres gens de la ville s'assem-

blent en tres-bon ordre & magnificence, & portans force figures & mysteres, entremeslez de musiques, mommeries, & autres choses ridicules, comme on feroit icy aux Carozels & Balets, & en vsent ainsi en toutes leurs Processions generales.

De là en montant on va droit en vne place dite *Basar piquaino*, c'est à dire petit Marché, au milieu de laquelle y a vn endroit releué de six pieds ou enuiron, tout reuestu de muraille, & l'appellent *Terrero dos gallos*, c'est à dire le lieu des coqs, à cause de la volaille, & autres viures qu'on y vend. De là on tire vers le milieu de la ville à l'Eglise *du bon Iesus* ou des Iesuites. En suite on entre dans la ruë des Chappeliers fort belle, grande & longue, qui va rendre en vne place dite le *Pillorillo vieyo*, c'est à dire le vieux Pilory, qui est encore vn Marché, où y a vn lieu releué & reuestu de pierre; & là aupres est la Iustice ordinaire de Goa dans vn grand logis, & il y a vn autre logis pour la Police, auec vne belle boucherie. Six ou sept ruës vont se rendre en cette place. Il y a l'Eglise *S. Thomé*, grande Parroisse, & de là sortant de la ville on vient à vne grande place dite *el campo S. Lazaro*, ou *S. Iago*, pource que c'est pour aller au village & Fort de saint Iacques. Et dans ce mesme champ est *l'Hospital de S. Ladre*, où on met tous les lepreux: le bastiment est beau & bien ordonné. L'Eglise a vne Chappelle tres-belle dediée à saint Louys Roy de France. Dans cet Hospital il y auoit quelques malades, & la ville l'a fondé, & l'entretient: De l'autre costé vis à vis, est vn tres-bel Estang ou Lac où il y a beaucoup d'oiseaux de riuiere. En ce champ tous les Caualiers & Gentils-hommes font leurs Tournois, auec leurs Canes & Orenges, les iours de saint Iean & saint Iacques Patrons des Portugais & Espagnols; & là les habitans font aussi leurs monstres.

En vn autre costé hors la ville est vne place close de murailles, dite *Mata vaca*, où l'on tuë les bestiaux; & en ce mesme costé est la Iustice, où il y a vne potence à quatre pilliers. A vn quart de lieuë de la ville on va faire les executions. On est contraint, à cause des chaleurs, de tuer les bestiaux hors la ville, & on enterre là toutes les ordures & le sang de ces animaux. Pres le Conuent de *saint Dominique* est vne grande place ou champ, qui ne sert qu'à picquer les cheuaux.

Mais ce seroit chose infinie de dire par le menu tous les noms des ruës, places, Eglises, Monasteres, Palais, & autres singularitez

ritez de Goa : & l'on peut dire en general que tout y est bien ordonné. Les *Banianes* & *Canarins* y ont leurs ruës à part, & aussi toutes les sortes de Marchands & mestiers, comme tous les Orfevres ont leur ruë, les Lapidaires la leur, & ainsi des autres; tellement que c'est vne grande commodité; quand on a affaire de quelque chose, on n'a qu'à sçauoir la ruë. Et ce qui me fait demeurer si long temps à particulariser cette ville, c'est que qui la voit bien, il sçait tout l'estat des Portugais és Indes Orientales.

Le nombre d'Eglises y est merueilleux, & il n'y a place, ruë & carrefour où il n'y en ait quelqu'vne, entr'autres celle *de S. Augustin*, où l'on bastit tous les iours, à cause que l'Archeuesque est de cet ordre. Elle est scituée au plus haut de toute la Ville, sur vne montagne : & tout proche sont les Eglises de *S. Antoine, S. Roch*, & des Iesuites. Et en vn autre endroit le Monastere des Religieuses de *Sainte Monique*, celle de *Nuestra Señora del Rozero*, le Conuent de *S. Thomas*, & autres. Tellement que dans la ville & fauxbourgs, & par toute l'Isle il y a bien enuiron cinquante tant Eglises que Monasteres. Eglises.

Entre ces Eglises, il y en a quatre de Iesuites. La premiere & principale est fondée en l'honneur de la Conuersion S. Paul. Et ce College est le principal de toutes les Indes Orientales, où i'ay veu iusques au nombre de deux mil enfans & dauantage, pour estudier, tant Portugais qu'Indiens. Les Iesuites ne prennent rien des Escoliers pour leur instruction.

Ioignant ce College il y a encore vne fort belle maison de ces mesmes Peres, appellée le Seminaire, où les enfans sont pensionnaires.

La seconde Eglise ou College que tiennent les Iesuites est au milieu de la ville, aussi beau & plus que le precedent, où il y a vne Eglise fondée en l'honneur du S. Nom de Iesus, fort richement bastie, toute dorée au dedans, elle n'est pas encore parfaite, mais on l'acheue tous les iours. I'y ay veu vne Croix toute d'or massif, que la Compagnie des Peres Iesuites auoit fait faire pour en faire vn present au Pape, laquelle estoit longue de trois pieds, large de quatre doigts, espaisse de deux doigts, enrichie de toutes sortes de pierres precieuses, bien elabourées, laquelle on prisoit dés lors cent mil escus & plus, & fut enuoyée à sa Sainteté, par le Nauire où ie m'embarquay pour m'en reuenir.

Cette seconde maison est seulement dediée pour seruir au public, à sçauoir pour confesser & administrer les Sacremens, & pour receuoir à l'Eglise les Infidelles & les baptiser. C'est en celle-là que demeure le Pere des Chrestiens, qui est obligé d'aller tous les iours és prisons visiter les Chrestiens, & autres qui voudroient se conuertir à la Foy Catholique, soliciter leur élargissement, les assister d'aumônes, comme il a fait vers moy beaucoup de fois.

Il y a vne autre maison des mesmes Peres ioignant cette seconde Eglise qui s'appelle *Catecumenos*, pour catechiser & enseigner les nouueaux Chrestiens, où ils sont nourris & entretenus d'habits, iusques à ce qu'ils soient instruits & baptisez: & d'iceux ce Pere des Chrestiens a la charge, & de toute la maison.

Vn iour de la feste de la Conuersion de S. Paul, ie vis sortir de ce lieu enuiron 1500. personnes Indiens, tant hommes que femmes & enfans, habillez en Chrestiens, pour faire la Procession par les ruës de la ville: marchans deux à deux, ayans tous chacun vn rameau en la main, pour estre recognus entre les autres, & n'estre encore baptisez. Et de là allerent à la premiere Eglise & College de saint Paul des Iesuites, où ils furent tous baptisez.

Auparauant que de les baptiser, ie vis qu'vn Pere Iesuite leur fit vn beau Sermon sur l'excellence de la Religion Chrestienne, qu'il n'y falloit point venir par contrainte; que s'il y auoit quelqu'vn d'entr'eux qui y vinst à regret, qu'il s'en pouuoit aller, & qu'il eust à se retirer & sortir de l'Eglise. Lors tous respondirent d'vne commune voix qu'ils estoient fort contens, & qu'ils vouloient mourir en la Foy Catholique. Estans baptisez chacun se retira en sa maison: s'il y en auoit aucuns qui fussent pauures, ce Pere Iesuite leur bailla à chacun de l'argent & des habits par aumosne: ce qui se continuë tous les ans en pareille pompe & solennité que dessus, outre ceux qui s'y baptisent tous les iours en particulier. I'en ay veu aussi par plusieurs fois baptiser en grand nombre en l'Eglise des Cordeliers, au lendemain de la feste de Noël, & ce iusques au nombre de huit cent.

Le iour de la Conuersion S. Paul on fait vne grande feste & solennité. Le Vice-Roy accompagné de toute la Noblesse, iusques au nombre de deux à trois cent Gentils-hommes à cheual, bien montez & equipez, va à ladite Eglise, & apres le Seruice disne auec les Peres Iesuites: ce qu'il ne fait iamais que ce iour-là.

Tous les Escoliers des Iesuites richement ajustez de toutes sortes de liurées de soye, viennent au deuant de luy en bataille, moitié à cheual, moitié à pied, tous en armes, & se mettent en bataille deuant le Vice-Roy, faisans le reste du iour force ieux & réjouyssances.

La troisiéme maison & Eglise fondée en l'honneur de saint Roch, s'appelle le Nouiciat, où sont les Nouices Portugais qui aspirent d'estre Iesuites, pour s'éprouuer s'ils pourront persister & porter la regle. Quant aux Indiens, ils ne sont iamais receus à estre Iesuites, s'ils ne sont issus de Portugais, pere & mere: mais ils peuuent estre Prestres: les autres Religieux en reçoiuent de Metifs, mais non de purement Indiens.

La quatriéme maison des Iesuites est située à demy lieuë hors la ville: c'est vne belle maison de plaisance, où il y a de fort belles fontaines, & elle sert pour esgayer & asseurer la santé de ceux qui ont esté malades, de leur Ordre seulement. Ces Peres Iesuites sont là en grand nombre, & par toute l'Inde où les Portugais s'habituënt, & aupres de quelques Roys infideles, où ils font vn grand fruict pour la conuersion des Indiens à la Religion Chrétienne; Comme aussi les Religieux Iacobins & Cordeliers.

Les bastimens de ces Eglises & Palais, tant publics que particuliers sont fort somptueux & magnifiques; & faits par les Canarins, tant Gentils que Chrestiens la pluspart. Les maisons sont basties à chaux & à sable. La chaux se fait d'escailles d'huistres, & de limats de mer: le sable est de terre & non de riuiere. Ils les couurent de thuiles; ils n'vsent pas de vitres de verre; mais se seruent au lieu, d'escailles d'huistres fort tendres & polies, qu'ils enchassent dans du bois en forme de losanges: cela est clair comme des chassis de papier ou des lanternes de corne, car cela n'est transparent comme le verre. Ils prennent la pierre à bastir dans l'Isle; mais celle dont ils font les colomnes & autres ouurages superbes, ils la font venir de *Bassain*, d'où ils en tirent de fort longues & dures; c'est comme pierre de grain, & encore plus belle. Ie n'ay point veu en ce pays de deçà des colomnes de pierre d'vne piece si grandes & longues comme celles de delà. L'estenduë de leurs bastimens est assez grande, mais auec peu d'estages, & les font rougir & blanchir, tant dehors que dedans: les escaliers fort larges, faits partie de pierre, partie de terre rouge comme *bol*, qui leur sert de plastre: ils ont presque tous des iardins & vergers, mais

non pas grands, auec des puits dans leurs enclos.

Faux-bourgs de Goa. Quant aux Faux-bourgs de la ville, il y en a sept ou huit fort grands, & tous les bastimens d'iceux & de tout le reste de l'Isle sont tous de mesme façon que ceux de la ville. Toutefois les logis à boutiques ne sont si magnifiques & superbes que les autres. Ils vsent de charrettes menées par des buffles ou taureaux pour conduire leurs materiaux pour bastir, & ces charrettes ne sont point ferrées. Pour le regard du paué des ruës de la ville, ce sont belles pierres larges, assez nettes, s'entend celles qui sont en pente, car les autres sont fort boüeuses. Quand il pleut on voit des ruisseaux par toute la ville, & l'eau s'écoule par des canaux grands, profonds, voutez & pauez; de sorte qu'en hyuer cela rend la ville fort nette en quelques endroits: mais les ruisseaux des ruës sont si grands, que quelquefois l'on a bien de la peine à passer d'vn costé de ruë à l'autre, si ce n'est qu'en plusieurs endroits il y a de petits ponteaux & arcades, autrement il seroit impossible de trauerser.

CHAPITRE IV.

Des Marchez, Esclaues, Monnoyes, Eaux, & autres choses remarquables à Goa.

Marchez. AYant parlé au Chapitre precedẽt des places de la ville, ie diray aussi quelque chose en suite des Marchez. Ces Marchez, pour le regard des viures, se tiennent tous les iours ouuriers, depuis six & sept heures du matin iusques à Midy. Le grand Marché se tient tout le long de la grand'ruë droite, dont vn bout touche la Misericorde, & l'autre le Palais du Vice-Roy. Cette ruë est des plus belles & grandes, pleine de boutiques de Ioüailliers, Orfeures, Lapidaires, Tapissiers, Marchands de soye, & autres riches artisans: Durant ce temps de marché il y vn si grand monde par la ruë, qu'à peine peut-on passer. Ils ne craignent pas la pluye en hyuer, ny le chaud en Esté, à cause de ces grands *Sombreros* ou chappeaux que chacun porte, qui ont pour le moins six ou sept pieds de diametre: de sorte que quand tout le monde est assemblé ils s'entre-touchent tous, en façon qu'il semble que ce soit vne seule couuerture.

Enuiron trois mois auant que ie partisse de Goa, il fut or-

donné que la grande place qui eſt entre la Maiſon de ville & l'Inquiſition ſeroit miſe pour accroiſtre ce Marché, eſtant trop petit. Ils appellent ce Marché *Laylon*, comme i'ay déſja dit, à cauſe des encans qui s'y font. Là ſe trouuent indifferemment toutes ſortes de perſonnes, Nobles & autres, de toutes Nations, & Religions; pour vendre & acheter, ou rencontrer ceux à qui on a affaire: car ce lieu leur ſert de places de Change. Ce ne ſont pas des Sergens qui font là les encans, mais d'autres qui ont ces offices particuliers, dont ils payent rente au Roy: car il n'y a ſi petit office, eſtat ou meſtier où il n'y ait Fermier & Partiſan pour le Roy qui en tire quelque choſe. On fait donc là la vente de tous les meubles par Iuſtice ou volontairement, & il y en a pluſieurs qui vendent eux-meſmes ſans crier à l'encan, mais comme on fait és boutiques. Ces gens qui ont charge de vendre à l'encan ſont appellez *Pregonneurs*, & faut qu'ils donnent de bonnes cautions, car ſouuent on leur laiſſe de grands & riches ioyaux entre leurs mains.

Or en cette place ſe voit de toutes ſortes de marchandiſes, entr'autres quantité d'eſclaues qu'ils menent là comme on fait icy des cheuaux: & vous voyez ces vendeurs en mener de grandes troupes apres eux; puis pour les vendre ils les louënt & priſent, diſans tout ce qu'ils ſçauent faire, leur meſtier, force & ſanté; & les acheteurs s'en enquierent, les interrogent & viſitent par tout curieuſement, tant maſles que femelles. Et les eſclaues meſmes eſperans vn meilleur traittement au changement de maiſtre, monſtrent leur diſpoſition, & ſe louënt eux-meſmes pour donner enuie aux acheteurs. Mais en les achetant on met vn certain iour prefix pour s'en dédire ou non, afin qu'on ait le temps pour en ſçauoir la verité. Vente des Eſclaues.

On voit là des filles & femmes tres-belles & iolies de tous les pays des Indes, qui ſçauent la pluſpart iouër des inſtrumens, broder, coudre fort delicatement, faire de toutes ſortes d'ouurages, confitures, conſerues & autres choſes. Tous ces eſclaues ſont à fort bon compte, les plus chers ne valent pas plus de vingt ou trente *perdos*, à trente-deux ſols ſix deniers piece. Les filles pucelles ſont venduës pour telles, & on les fait viſiter par des femmes, ſans qu'on oſe y vſer de tromperie. Ils ne tiennent pas à peché d'auoir la compagnie de ſon eſclaue que l'on a achetée, en cas qu'elle ne ſoit mariée; car le maiſtre eſtant celuy qui

la marie, il n'en peut plus vser depuis qu'il a donné sa parole. De ces filles il y en a de fort belles, blanches & gentilles, d'autres oliuastres, basanées & de toutes couleurs. Mais celles dont ils sont ordinairement plus amoureux, sont les filles *Cafres de Mozambique*, & autres endroits d'Afrique, qui sont noires à merueilles, ayans les cheueux frisez; ils les appellent *Negra de Guinea*. Mais c'est vne chose remarquable entre tous ces peuples Indiens, tant masles que femelles, & que i'ay obseruée; c'est que leur corps & leur sueur ne put point: & au contraire, les Negres d'Afrique, tant deçà que delà le Cap de bonne esperance, sentent de telle sorte lors qu'ils sont échauffez, qu'il est impossible d'approcher d'eux, tant ils puent & sentent mauuais comme les poreaux verds.

Que si és Indes vn homme a fait vn enfant masle à son esclaue, l'enfant est legitimé, & l'esclaue mis en liberté, encore qu'elle ne puisse quitter son maistre sans son consentement. Le plus grand reuenu & richesse de ceux de Goa, est du trauail de leurs esclaues, qui leur apportent tous les soirs ou au bout de la semaine ce qu'ils doiuent bailler: sans ceux qu'ils retiennent au logis pour seruir.

Dans ce Marché se voyent encore grand nombre d'autres esclaues qui ne sont à vendre, mais ils portent vendre eux-mesmes les ouurages qu'ils ont faits, comme conserues de fruicts, & autres denrées: d'autres qui gagnent de l'argent à porter & rapporter ce qu'on veut. Les filles se parent fort pour cet effet afin de plaire dauantage, & vendre mieux leur marchandise, & quelquefois on les appelle és maisons pour les voir, & là on leur parle d'amour, dont elles ne font pas autrement refus, & sont bientost d'accord en leur donnant quelque chose: & mesmes souuent elles traittent l'amour pour leurs maistresses, de qui elles sont maquerelles, sans iamais aller contre leur volonté & secret, leurs estans fort fideles: tout l'argent qu'elles peuuent pratiquer par ces moyens-là, elles le doiuent donner à leur Maistre & Maistresse qui y consentent, & puis leur en font tel partage que bon leur semble; mais elles ne monstrent pas tousjours tout. Toutes ces Indiennes tant Chrestiennes qu'autres, ou Metisses, desirent plutost auoir la compagnie d'vn homme de l'Europe vieil Chrestien que des Indiens, & leur donneroient plutost de l'argent, s'en tenans bien honorées, car elles ayment fort les

Filles de Goa suiettes à l'amour.

hommes blancs de deçà, & encore qu'il y ait des Indiens fort blancs, elles ne les ayment pas tant.

On vend aussi en ce Marché grand nombre de cheuaux fort bien harnachez la pluspart; ils sont de Perse & d'Arabie comme cheuaux barbes, & valent cinq cent *pardos* tout nus.

Bref, on y voit toutes sortes de richesses des Indes, & des Ioyaux les plus beaux qui se puissent voir. Là aussi sont les Changeurs qu'ils nomment *Cherafes*, dont il y en a en plusieurs autres endroits; leurs boutiques sont aux bouts des ruës & carrefours, toutes couuertes de monnoye, dont ils payent tribut au Roy. Ils font vn tres-grand gain: car là il est necessaire d'auoir de la monnoye pour aller au marché, où tout est à si bon compte que rien plus, & on n'achete iamais que ce qu'il faut pour l'heure, & non pour tout le iour. Tellement que l'on est à demy chargé de cette monnoye, fort épaisse & pesante, & de peu de valeur. Il y en a de plusieurs sortes. La premiere est appellée *Bousuruques*, dont il en faut septante-cinq pour vne *Tangue*. Il y a d'autres *Bousuruques* vieilles, dont il en faut cent cinq pour la *Tangue*. Puis il y a des petits morceaux de cuivre sans aucune marque, qu'ils appellent *arco*, il en faut deux cent quarante pour vne *Tangue*, qui vaut cinq sols des nostres, & là sept sols & demy. Il y a de cette monnoye qui est de fer; & d'autre de *Callin* metal de la Chine. Quand ils ont bien amassé de l'argent de toutes les sortes de monnoye, ils les rechangent auec les Partisans & Fermiers, à qui ils donnent la monnoye d'argent & d'or qui est battuë à Goa. Car les Receueurs ne prennent point d'autre payement. Pour les *Larins* qui est cette monnoye d'argent dont i'ay parlé ailleurs, elle vient de *Perse & d'Ormuz*, & est recherchée par toute l'Inde, à cause que c'est vn fort bon argent, vtile & propre à toute sorte de manufacture. Ces Changeurs se doiuent trouuer en leurs boutiques toutes les Festes & Dimanches mesmes, & n'oseroient auoir failly à changer vne piece au prix qui est dit. Ils pesent l'or & l'argent.

Cherafes.

Monnoye de Goa.

Bousuruques.

La monnoye d'argent de Goa est donc de *Perdos*, demy perdos, *Larins*, de *Tangues* qui valent sept sols six deniers piece, outre celle qui vient d'Espagne, laquelle vaut dauantage en Goa: car là l'argent y vaut vn tiers plus qu'en Espagne. La monnoye de cuiure & de fer qu'ils appellent *Bousuruques*, est de peu de valeur, comme de deniers & mailles. Les pieces d'or

Monnoyes.

ſont *Cheruſins* à vingt-cinq ſols piece, des *Veniſiens* & *S. Thomé* à cinquante ſols & autres eſpeces, il ne s'y en voit point de monnoye d'Eſpagne en or, d'autant que l'or y vaut beaucoup moins qu'en Eſpagne.

Lailon. Proche la place de *Laylon* dont nous auons parlé, il y en a vne autre qu'ils appellent, comme i'ay desja dit, *Pillorillo viejo*, ou vieil Pilory, où ſe tient vn marché de iour de toutes ſortes de fruicts & choſes de bouche. Mais quand il eſt nuit & Soleil couché, & que les *Merignes* ou Sergens ſont retirez, il ſe tient vn autre marché qu'ils nomment *baratilla*, qui veut dire à bon prix, de toutes ſortes de hardes dérobées, comme habits, armes & autres choſes qu'ils vendent en crainte à fort bon marché; toute la place en eſt pleine, bien qu'elle ſoit aſſez grande. Et neantmoins encor qu'il ſoit nuict, les Sergens ne laiſſent pas quelquefois d'y paſſer, & quand ils les ſentent, chacun ſe retire viſtement, puis quand ils ſont paſſez, tous ces vendeurs reuiennent vendre leur marchandiſe; Ils ſont quelquefois au nombre de quatre à cinq cens.

Saigneurs. En cette place du *Pillorillo viejo*, ſe trouuent tous les Saigneurs qu'ils appellent *Sangueradores*, tellement que ceux qui en ont affaire pour ſaigner les malades, les vont prendre là. Ils ſont tous Indiens Chreſtiens, comme ſont tous les Chirurgiens & Apoticaires. Pour les Barbiers la pluſpart ne ſont pas Chreſtiens, & vont par les ruës faire le poil à tout le monde; car le commun ne fait difficulté de ſe faire faire le poil en pleine ruë; les gens de qualité entrent chez eux pour cela. Ces Barbiers ſont fort ſeruiables, & pour peu de choſe. La pluſpart des Portugais ſe font raſer barbe & cheueux.

Eaux de Goa. Pour les eaux douces dont on ſe ſert en l'Iſle de Goa, il faut conſiderer que la riuiere enuironne toute l'Iſle, toutefois la marée vient iuſques à la Ville, où elle monte & deſcend. Mais il y a çà & là nombre de ſources d'eau bonne & excellente à boire, qui viennent des rochers & montagnes, dont il ſe fait des ruiſſeaux qui arrouſent l'Iſle en pluſieurs endroits; ce qui eſt cauſe qu'il y a ſi grand nombre d'arbres de Cocos & autres fruictiers. Quant aux puits, il y a peu de maiſons qui n'en ait, mais non pour boire, l'eau n'en eſtant bonne, ſi ce n'eſt de quelques-vns. Les eaux de ces puits ne leur ſeruent qu'à ſe baigner & lauer le corps, à faire leur cuiſine, buanderie & autres neceſſitez. Car là

tant

tant hommes que femmes Metiſſes ſe lauent les parties honteuſes apres qu'ils ont fait leurs neceſſitez, comme font les Indiens. Il y a encore quelques viuiers & reſeruoirs fort beaux & baſtis de pierre.

Mais pour l'eau ordinaire qui ſe boit tant en la ville que faux-bourgs, la meilleure & plus ſalubre, & legere à mon auis, eſt celle que l'on va querir à vn quart de lieuë de la ville, où eſt vne ſource d'eau grande, belle & claire, dite B*anguenin*, venant de Rochers Les Portugais l'ont fait clorre de murailles, & bien accommoder auec de beaux canaux, & plus bas il y a de grands reſeruoirs, où la pluſpart des hommes & femmes vont blanchir le linge: ils appellent ces gens-là *Menates*, & il y a d'autres reſeruoirs pour ſe baigner & lauer le corps. Tellement que le chemin eſt fort battu & frequenté, encor qu'il ſoit penible, à cauſe qu'il faut monter & deſcendre trois ou quatre grandes montagnes. Ce ne ſont que gens qui vont & viennent à cette eau, & meſmes à dix heures du ſoir il y en a qui s'aſſemblent auec leurs armes, & vont en chemiſe & calçons pour s'y lauer. L'on vend cette eau par la ville. Les eſclaues en fourniſſent par tout, & la portent en des grandes cruches de terre, tenans enuiron deux ſeaux, & vendent la cruche cinq B*ouſuruques*, qui eſt enuiron ſix deniers. Ils s'eſtallent auec leurs cruches en certains carrefours, & ne vont point criant par la ville. Ils font marché auec leurs maiſtres combien ils leur doiuent rendre par iour, & ſe doiuent nourrir ſur leur trauail, ſi ce n'eſt les Feſtes & Dimanches que leurs maîtres les nourriſſent, & quand ils ſont malades. Ils en font de meſme de tous les autres meſtiers. Les Portugais euſſent bien fait venir cette ſource dans la ville par aqueducs & tuyaux, mais ils diſent que cela les enrichit & occupe leurs eſclaues, & que les eſtrangers auroient iouyſſance de cette bonne eau ſans qu'il leur couſtaſt rien; car il y a plus d'eſtrangers que de naturels habitans; & pour ces raiſons n'ont voulu faire conduire cette eau en la ville.

Il y a vne autre fontaine pres *ſaint Dominique*, fort bonne, & qui vient d'vne montagne où il y a vne belle Egliſe dite *Nueſtra Señora del Monte*. Elle eſt fort commode, & y a des reſeruoirs pour y lauer le linge, & en portent à la ville pour vendre, & eſtant plus proche ne la vendent que trois *bouſuruques*. Elle n'eſt du tout ſi bonne que celle de B*anguenin*. Outre cela il y a d'autres

eaux à l'entour de la ville, qu'ils font souuent passer pour l'eau de *Banguenin*. Quant au blanchissage du linge ils y ont vne merueilleuse curiosité, & auec cela il couste fort peu. Tout leur linge est de cotton fort fin & de longue durée, & est fort sain, comme i'ay experimenté dix ans durant que i'en ay vsé. Les *Menates* vous blanchissent vne chemise & vne paire de calçons tres-blancs & sauonnez pour deux bousuruques; & encores ils le rendent tout plissé & plié d'vne gentille façon, car ils le moüillent ainsi, puis le laissent secher: de sorte que cette plissure luy dure long temps, & il semble que ce soit du linge damassé & façonné ainsi. Ils vsent de ce linge tant à la table qu'au lict, chemises, rabats, mouchoirs & autres. La pluspart changent tous les iours. Vne fort belle chemise ne couste qu'vne tangue ou sept sols & demy: De ces toiles de coton, il en vient vne quantité merueilleuse à Goa.

Mais pour reuenir aux eaux, celle de *Banguenin* est estimée la meilleure & plus legere, aussi n'en boit-on point d'autres à l'Hospital.

Les Gentils ne boiuent point d'autre eau que celle des puits de leurs maisons, s'ils ne la vont querir eux-mesmes ailleurs; car ils craignent que l'on ne mette quelque chose dans l'eau qu'ils boiroient. Ils boiuent dans des gobelets de cuiure faits en fo me de petits pots, où ils ne touchent iamais de la bouche en beuuant, comme i'ay desja dit; Ce que les Portugais & autres Chrestiens Indiens obseruent aussi. Ils ne boiuent tous que de l'eau, tant hommes que femmes, filles & garçons: & est vn grand des-honneur entr'eux de boire du vin, & cela leur est reproché à grande iniure. Pour les femmes, elles n'en boiuent iamais, mais les hommes de qualité n'en boiuent qu'vn coup ou deux au plus à leur disner & souper, mais peu & sans eau. Ce vin vient de Portugal, mais ceux qui n'ont pas le moyen ne boiuent que du *vin de Passe*. Celuy de Portugal vaut quarante sols la *canade*, qui est nostre pinte. Et le meilleur de *Passe* ne vaut que vingt-cinq *bousuruques* ou six blancs, & est bon & fort. Celuy de Portugal est vn peu aigre quand il est à Goa. L'autre vin qui est blanc qu'ils appellent *Arac*, ne vaut que dix *bousuruques*, s'vse ordinairement par les gens de basse condition, & par les esclaues qui s'en enyurent souuent: il approche de l'eau de vie. Ils boiuent l'eau en des vases faits de la plus belle & fine

Vin.

terre qu'il est possible de voir, & l'eau y est extremément bonne & froide. Ces vases sont esmaillez & façonnez de mille sortes de chiffres, animaux & fleurs, de couleur noire & rouge : ils sont aussi fins & delicats que du verre: & chaque vase a son couuercle. Ceux dont ils se seruent d'ordinaire sont en forme de bocals de verre, excepté que la bouche est plus large, & le bal du col est de moindre grosseur. Il y a vne piece de la terre mesme fort delicate, & toute percée à petits trous façonnez, & au dedans y a de petites pierres qui ne peuuent sortir, c'est pour nettoyer le vase. Ils appellent cela *Gargoulette:* l'eau n'en sort que peu à la fois, & la laissent tomber de haut en leur bouche, sans qu'il s'en répande vne seule goutte : Ils se mocquent de ceux qui ne peuuent boire de cette façon, comme ils faisoient de nous. Mais ie trouue que cette façon de boire n'est pas fort bonne, car elle engendre des ventositez, & pour ce il y a beaucoup de Portugais qui n'en vsent pas. Ils n'ont point de verres que ceux qui leur viennent de deçà, ou de Perse; mais ils sont fort roux, aussi n'en font-il pas grand estat, à cause qu'ils ont les *pourcellaines* de la Chine à fort bon compte.

Mais reuenant à l'Isle & ville de Goa, elle est comme l'abord & l'estappe de toutes les Indes. Elle est merueilleusement bien peuplée, outre les estrangers qui y abordent à toute heure, tant Portugais qui en sont les maistres, que Metifs, Indiens, Chrestiens, & grand nombre d'autres Indiens infidelles, Mahometans ou Gentils, Banians de Cambaye, Canarins de Goa, Brameny, & autres de telle condition qui y habitent, & y font grand traffic & marchandise, dont il y en a plusieurs riches de quatre vingts & cent mil escus. Ce sont eux qui tiennent les Fermes du Roy de toutes les sortes de marchandise, & il ne se peut rien vendre sans auoir le consentement de ces Fermiers. Ces manieres de gens ont des ruës à part où ils tiennent leurs boutiques pour chaque sorte de negoce. Car les Portugais n'exercent aucun art mecanique, quelque necessité qu'ils en ayent, mais se disent tous Gentils-hommes & viuent noblement, excepté qu'ils traffiquent comme bon leur semble, & ont seuls le pouuoir de manier & auoir des armes: ce qui n'est pas permis aux Indiens s'ils ne sont Chrestiens.

Les hommes de qualité Portugais ne marchent iamais qu'à cheual, ont grand nombre de cheuaux qui viennent de Perse

& d'Arabie, qui sont beaux & bons, semblables à ceux d'Espagne, excepté qu'ils sont plus petits : ces cheuaux sont domptez par des Escuyers qui sont de la terre de Dealcan, fort adroits.

Les harnois de ces cheuaux viennent de Bengale, de la Chine & de Perse, tous en broderie de soye, enrichis d'or & d'argent, & de perles fines. Les estriers d'argent doré, la bride enrichie de pierreries, & de sonnettes d'argent. S'ils ne vont à cheual ils se font porter en vne littiere ou *Palanquin*.

Lors qu'ils marchent par les ruës ils sont suiuis à pied de Pages, Laquais & Estaffiers esclaues en grand nombre, portans armes & leurs liurées : ils ne sortent iamais qu'ils ne fassent porter par vn de leurs esclaues sur leur teste vn garde-soleil, qu'ils appellent *Sombrero*, & ceux qui n'ont pas le moyen d'auoir des esclaues, le portent eux-mesmes sur leur teste.

Les femmes de qualité ne vont point si elles ne sont assises & portées dedans vn *Palanquin*, qui est vne maniere de littiere portée par quatre esclaues, couuerte de draps de soye, ou de cuir, & elles sont suiuies de plusieurs femmes esclaues, toutes fort bien vestuës de draps de soye : car la soye est par tout si commune, que les valets en sont tous vestus ; les Dames & gens de qualité aiment mieux porter quelque estoffe de ces pays de deçà, que les habits de soye.

Offices & Benefices.

Il n'y a que les Portugais qui puissent tenir les Offices & Benefices: les soldats de la garnison sont Portugais. Les marchands & artisans sont tous Indiens, comme i'ay dit, qui tiennent boutiques, & payent tribut au Roy, tant de leurs marchandises que de leurs boutiques.

CHAPITRE V.

Du Gouuernement de Goa, du Vice-Roy, de sa Cour & de sa magnificence.

LA ville de Goa est gouuernée par le Vice-Roy, qui a pouuoir sur toute l'Inde. De trois ans en trois ans le Roy en enuoye vn qui n'y entre iamais que le precedent n'en soit sorty, lequel se retire en vne maison destinée pour cet effet : estant retiré, le nouueau entre auec grande magnificence & triomphe: on luy dresse plusieurs arcs triomphaux depuis sa descente ius-

ques à l'Eglise Cathedrale, & chaque estat & marchandise fait le sien à l'enuy l'vn de l'autre.

Il est conduit par tout le Clergé, la Noblesse, les Habitans, Marchands & Artisans iusques à son Palais, auec force canonnades, feux de ioye, & autres magnificences.

S'il aduient que dans l'espace des trois années le Vice-Roy meure, le Roy y en enuoye vn autre, & cependant la ville en pouruoit.

Pendant que i'ay esté à Goa i'en ay veu quatre pourueus les vns apres les autres. Celuy qui y estoit lors que i'en partis se nommoit *Dom Louys Laurence d'Estable.*

Ce Vice-Roy est là obey comme le Roy mesme, & a la mesme authorité, pouuant donner graces, ou condamner à mort sans appel, si ce n'est à l'endroit des Gentils-hommes, qu'ils appellent *Fidalgos:* car ceux-là estans appellans en chose criminelle ou ciuile, ils les enuoyent prisonniers les fers aux pieds en Portugal. I'ay veu vn Soldat estant à Goa, qui ayant esté condamné à mort pour auoir tué, comme on le menoit au supplice à vn quart de lieuë de la ville, il arriua de bonne fortune pour luy qu'il fut rencontré par le fils du Vice-Roy, & desja pourueu du gouuernement d'Ormuz, qui estoit âgé pour lors de dix à douze ans, qui s'enquit que c'estoit, & le criminel s'estant ietté à ses pieds demanda grace, il s'enquit de son Gouuerneur s'il pouuoit demander cela à son pere sans le fascher, & luy ayant esté respondu qu'ouy, il alla aussi tost au Palais faire vne humble requeste d'vne grace à son pere, qui la luy octroya, pourueu que ce ne fust chose qui touchast l'Estat, & le seruice du Roy, & ayant sceu ce que c'estoit, il en fut fort aise, de voir le bon naturel de son fils; & tous les gens de guerre luy en sceurent tres-bon gré, & ainsi le pauure criminel fut deliuré. Du Vice-Roy de Goa & sa Cour.

Le Vice-Roy ne familiarise gueres auec personne, & ne va à festins ny banquets, il sort rarement, si ce n'est és grandes Festes & és iours qu'il s'auise. Le iour de deuant qu'il doit sortir l'on va sonner le tambour & la trompette par toute la ville, pour aduertir la Noblesse, comme i'ay desja dit, qui s'y trouue en bon estat, tous à cheual deuant son Palais: I'y en ay veu quelquefois trois & quatre cent. Ces Gentils hommes sont superbement parez, & leurs cheuaux bardez & couuerts d'or, argent, brocars, perles & pierreries; Quand chacun d'eux y est arriué & descendu, ils

ont leurs Maiſtres palefreniers, qui ſont tous Mores, c'eſt à dire Mahometans de Balagate ou Decan, & qui ont ſoin de panſer & traitter leurs cheuaux. Ces gens-là dreſſent fort bien vn cheual, & ne le craignent point pour farouche & vicieux qu'il ſoit, ains le montent ſans ſelle, le picquent & pouſſent à toute bride ſans qu'ils tombent iamais. Leurs cheuaux ſont les plus gras & polis qu'il eſt poſſible, pour les dompter & les rendre plus aſſeurez; ils leur preſentent des tambours couuerts de ſonnettes comme nos tabourins de Baſque; & pour les faire aller l'amble, ils leur attachent de petits ballots aux iointures des iambes. Ie n'ay iamais veu de cheuaux ſi viſtes que ceux-là; ils viennent la pluſpart de Perſe & auſſi d'Arabie, leſquels ſont eſtimez les meilleurs. Ils mangent peu, on leur donne du foin, mais le plus ſouuent de l'herbe verte. Ils leur donnent encore d'vne certaine graine qui reſſemble aux lentilles. Ils en ſont ſi curieux qu'eſtans en l'eſtable ils les font couurir entierement, & meſme leur mettent vne eſpece de matelats pour ſe coucher: on les abbreuue en l'eſcurie, & ils leur attachent les pieds de derriere, de peur qu'ils ne ſe bleſſent.

Cheuaux à Goa.

Mais reuenons à ces Seigneurs & Gentils-hommes Portugais: quand ils ſont deſcendus, ces maiſtres palefreniers tiennent les cheuaux, dont ils ont vn grand ſoin, portans touſiours quant & eux des queuës de cheual emmanchées au bout d'vn baſton pour chaſſer les mouſches, auec vne ſeruiette, vne eſponge moüillée & vn peigne dans vn ſac, pour eſſuyer l'eſcume & ſueur du cheual, le parer & le polir quand il eſt beſoin. Ils portent de belles houſſes de velours rouge, la pluſpart à frange d'or & broderie: Les plus riches & eſtimées entr'eux, ſont celles d'eſcarlate rouge, qui ſeruent à couurir les cheuaux quand les maiſtres ſont deſcendus: car eſtans deſſus ils n'ont point de houſſes, ny de bottes, ny d'eſperons, allans par la ville: & les eſtriers ſont de ſoye, & les boucles & autres garnitures d'argent: La queuë du cheual eſt retrouſſée & couuerte d'vn trouſſe-queuë à crochets & boucles d'or & d'argent, en broderie de perles ou pierreries. Outre ces cheuaux, ils font auſſi le plus ſouuent porter vne littiere ou *Palanquin* apres eux, & touſiours, ſoit à pied ou à cheual, leur *ſombrero* ou paraſol, tant pour le chaud que pour la pluye. Quand ils vont à pied ils font auſſi mener apres eux leur cheual & Palanquin, & ont nombre de

Pages, iusques à dix & douze.

Ces Pages ne sont pas nobles, mais petits garçons venus de Portugal, qui ne sont encor assez grands pour porter les armes. Ils sont habillez tout de soye, des liurées & couleurs de leur maistre, portent des manteaux, & ne leur seruent que pour aller apres eux & faire leurs messages, qu'ils appellent *Racates*; ils n'ont aucune compagnie auec les autres seruiteurs. Outre ces pages ils ont six ou sept grands *Cafres* de Mozambique portans l'espée auec des manteaux, qui leur seruent d'Estaffiers, & sont habillez autrement que les Pages, mais toutefois des couleurs du maistre; ils les menent pour leur seureté, car ces Cafres mourroient plutost que de voir faire le moindre mal à leur maistre, tant ils sont courageux; & si c'est de nuit, ils portent d'autres armes comme piques & halebardes; ils les appellent *Pions* ou *Cafres*. Car pour les Portugais ils ne vont iamais apres leur maître, tant grand fust-il, ou quand ils y vont c'est à cheual, comme font icy les Gentils-hommes apres les Princes & Seigneurs. Le Vice-Roy qui estoit à Goa lors que i'y estois, quand il sortoit, son fils ne marchoit pas auec luy, mais apres enuiron deux ou trois cent pas, auec ses Gentils-hommes & seruiteurs: & ordinairement ceux des plus grands, qui veulent plaire aux Vice-Roys, demeurent auec leur fils: & le reste va auec luy. Pages du Vice-Roy & des Seigneurs.

A l'Eglise & à la Procession le Vice-Roy tient le costé droit, & l'Archeuesque le gauche. Le fils est apres qui a le Gouuernement d'Ormuz, qui est le premier apres le Vice-Roy. Car qui a esté Gouuerneur d'Ormuz ne peut plus rien estre aux Indes que Vice-Roy. Au reste, le Vice-Roy pour sa personne, n'est point curieux de tant de magnificences comme les Seigneurs. Tous ceux qui ont des cheuaux encore qu'ils ne soient pas Nobles de race, ne laissent d'accompagner le Vice-Roy: car ils se disent tous Nobles. Quand le Vice-Roy ou les Seigneurs s'en retournent en Portugal, ils vendent tous leurs cheuaux à ceux qui viennent. Ormuz est à present au Roy de Perse.

Lors qu'vn Vice-Roy arriue és Indes, il descend en *Pangin*, comme i'ay dit, puis enuoye en donner aduis auec des Lettres de son pouuoir, qui sont ouuertes en la Maison de Ville en presence de l'ancien Vice-Roy, qui se prepare à quitter la place, & les officiers du nouueau font meubler & accommoder le Palais. Puis sept ou huit iours apres on se prepare à le receuoir comme le Arriuée des Vice-Roys.

Roy : faiſant force deſpenſes pour cet effet. L'ancien Vice-Roy vient trouuer l'autre & luy fait vne harangue, comme il luy remet le tout entre les mains, de quelle façon il a à ſe gouuerner, tant auec les Indiens qu'auec les Portugais, auſquels pour leur arrogance il faut tenir la bride courte. Cela fait il ſe retire, & ſe viſitent peu par grandeur. Deſlors que le Vice-Roy eſt hors de ſa Charge ; on ne luy donne plus le tiltre de *Seignoria:* car és Indes il n'y a que le Vice-Roy & l'Archeueſque à qui on donne ce tiltre. Aux autres on dit, *voſtra Merced*, & aux Eccleſiaſtiques, *Reuerence & Paternité.* Le nouueau Vice-Roy amene auec luy tous ſes officiers domeſtiques, & n'en prend point d'autres, s'ils n'eſtoient morts en chemin. Le Roy leur paye & gage tous leurs gens.

Auſſi-toſt qu'il eſt arriué, tous les Ambaſſadeurs des Roys Indiens le vont ſaluer ; & luy depeſche des courriers vers tous les Roys amis pour confirmer l'alliance : & eux luy enuoyent des Ambaſſadeurs extraordinaires auec preſens, faiſans comme nouuelle alliance auec luy. Apres tous les Chreſtiens Indiens, & non les Portugais, qui ne veulent pas qu'on ſçache leur nombre, font leur monſtre & ont vn Capitaine Portugais ou Metif, & ſont tous obligez d'auoir des armes. Ils ne font point monſtre tous en vn iour, mais chaque Parroiſſe a ſon iour qui eſt vne Feſte. Cela ſe fait en la preſence du Vice-Roy, dans le champ de *S. Lazaro*, où bien ils paſſent en ordre deuant la fortereſſe, & le Vice-Roy eſt en ſa galerie, & le Capitaine luy fait vne harangue, & luy preſtent tous le ſerment. Les Infidelles ne font point de monſtre, & il ne leur eſt pas permis d'auoir des armes en leurs maiſons.

Le Vice-Roy ne va point manger en aucun lieu, ſi ce n'eſt le iour de la Conuerſion de ſaint Paul, au College des Ieſuites, ou bien le iour de la Circonciſion en l'Egliſe du Bon Ieſus ; Il eſt ſeruy à la Royale en ſon boire & manger, & mange ſeul, ſi ce n'eſt auec l'Archeueſque, qui va quelquefois diſner auec luy au Palais. Es iours de ces feſtes ſuſdites les plus grands Seigneurs mangent à ſa table, mais non vis à vis de luy ny en ſon plat. On luy enuoye pluſieurs mets delicats & excellens des grandes maiſons, mais ils n'en gouſtent iamais, car il craint trop d'étre empoiſonné. Il ne ſe fie qu'aux Ieſuites ; meſmes il y a des Ieſuites Apoticaires qui luy donnent le plus ſouuent des medecines:

nes : De ſorte que ces Peres ont grande creance & credit aupres de luy.

Pour les gages & appointemens du Vice-Roy c'eſt peu de choſe au prix des grands profits qu'il peut faire durant les trois ans de ſa Charge ; ce qui ſe monte quelquefois à pres d'vn million d'or. Son appointement eſt de trente mil croiſades, qui valent chacune deux perdos ou enuiron : ce qui n'eſt pas ſuffiſant pour ſon entretien, n'eſtoit les preſens, profits & autres pratiques qui montent beaucoup. Si toſt qu'il eſt arriué, tous les Capitaines, Gouuerneurs & Officiers du Roy le viennent promptement trouuer pour obtenir quelque faueur de luy, comme pour voyage, dignité & autres ſemblables : & pour cet effet luy font de grands preſens, & meſmes ſans cela, ſelon la valeur & reuenu de leurs Forteresſes, dont la moindre eſt de douze & quinze mille croiſades : car ils ne peuuent pas deſrober & faire leurs affaires ſans ſa faueur. Ils n'ont tous leurs Eſtats que pour trois ans, durant ce temps-là il faut qu'ils amaſſent pour le reſte de leur vie. Appointemens du Vice-Roy.

Le Vice-Roy fait de grands dons & recompenſes en eſtats, rentes, & argent, qu'il donne à ceux qui ont bien ſeruy le Roy, comme aux eſtropiez, vefues & enfans, tout cela aux deſpens du Roy : il a pluſieurs Eſtats & Offices à donner : ceux qui ont fait ſeruice au Roy, faut qu'ils ayent leur certificat de luy pour eſtre valable, & qu'il ſoit auſſi ſigné des Capitaines qui ſont preſens aux embarquemens. Mais le mal eſt que le Vice-Roy tire argent de tous ces dons & Offices, & fait entendre au Roy qu'il les donne : & pour ce il reſpond force placets de dons & preſens, & le *Viador de Faſienda* & les Treſoriers s'entendent auec luy, ne voulans donner l'argent, & toutefois ils le content au Roy, & en font de meſme de la paye des Soldats, Officiers & Mariniers.

Pour le regard de l'aumoſne ordinaire que fait le Vice-Roy, c'eſt deux fois la ſemaine, les Feſtes & Dimanches qu'il ſort : cette aumoſne n'eſt que pour les pauures Chreſtiens Indiens, ſon Aumoſnier leur donne de la monnoye en la grande place deuant le Palais. S'il y a quelque femme vefue d'vn Portugais, ils la font mettre à part, & luy donnent dauantage qu'aux autres Indiennes. Quant aux pauures Soldats Mariniers, & autres Portugais, ils entrent dans la grande Salle peinte que i'ay dit. Les femmes & enfans ſont en vne autre, & le Vice-Roy leur enuoye Aumoſnes du Vice-Roy.

son Maistre d'Hostel auec son Aumosnier pour leur donner de l'argent. Tel iour il donnera deux ou trois cent *perdos*. Toutes les femmes & filles Portugaises viennent en des Palanquins couuerts, & donnent des placets qu'ils appellent *Peticions*, où est contenu ce qu'elles demandent, & pourquoy : le lendemain elles viennent voir si cela est respondu ou non : celles qui sont malades y peuuent enuoyer pour elles. Cette aumosne se donne conforme à la qualité des personnes. Le Vice-Roy prend toutes ces *Peticions* luy-mesme & les répond le lendemain : il se recompense bien au double de tout cela. Il enuoye outre cela souuent l'aumosne aux prisons, Eglises, Mandians, Hospitaux, & autres lieux pieux, & marie quantité de filles & femmes vefves.

Or dans les trois ans que tant le Vice-Roy que les autres Capitaines & Gouuerneurs sont és Indes, ils sont plus soigneux de s'enrichir, que non pas de garder & conseruer l'Estat : & en si peu de temps ils ne peuuent faire grands effets de guerre. Car la premiere année c'est tout ce qu'ils peuuent faire que d'apprendre l'estat & forme du gouuernement, cognoistre les peuples, enuoyer flottes & armées : La seconde année ils emplissent leurs bourses, car ils ne donnent rien du leur ; & s'il faut donner aux Roys, Seigneurs, Ambassadeurs & autres, c'est aux despens du Roy. Pour les Capitaines & Seigneurs Portugais, ils ne reçoiuent autres presens que de permissions & congez de faire voyages & traffics, ou des priuileges & offices. Ceux qui n'ont point de Places esperent d'estre Generaux, Capitaines, Lieutenans, & auoir du commandement és armées & flottes de guerre & de traffic que le Roy enuoye. Pour la troisiéme année le Vice-Roy l'employe quelquefois à visiter toutes les Forteresses de la coste des Indes auec vne grosse armée, qui est depuis Coilan iusques à Ormuz. Mais il tire de grands profits de ce voyage, tant des Capitaines & Gouuerneurs que des autres Officiers & du pays, & si tout se fait aux dépens du Roy. De façon que ce n'est de merueille si ces Vice-Roys s'enrichissent tant, outre leurs seruiteurs & Officiers au nombre de cinquante ou soixante qui en demeurent à iamais à leur aise. Quand aussi il arriue disgrace au Vice-Roy qui vient de Portugal, comme il arriue assez souuent, l'autre n'en est pas marry : comme il arriua dans l'année auant mon départ : Car le Vice-Roy qui venoit & se nommoit le *Comte de Fera*, mourut à la Coste de Guinée, & son corps fut reporté en Portugal, il venoit auec quatorze Nauires, dont il n'en

arriua que cinq à Goa, le reste se perdit & fut pris par les Holandois; & est à noter qu'il n'y a que les corps des Vice-Roys qui se reportent en Portugal quand ils sont morts és Indes.

Quand le Vice-Roy s'en veut aller, il choisit tels Nauires qu'il veut, & les fait enuitailler pour luy & ses gens, ce qui s'appelle *Matelotage*, & y a temps pour cela. Lors que les Portugais sçauent qu'vn Vice-Roy, Archeuesque ou grand Seigneur & Capitaine s'en vont, ils taschent de se faire enroller, & auoir licence pour s'en aller auec; car tout le monde est nourry dans le Nauire, excepté les gens du Nauire & Officiers qui portent, & ont leur matelotage: mais tous Gentils-hommes & Soldats sont nourris. Car quand tels Seigneurs de qualité font estat de s'embarquer pour Portugal, ils y font mettre des viures pour tant de personnes, outre leur train ordinaire. Il faut auoir beaucoup de faueur pour se faire enroller sur le rolle du Vice-Roy: il couste bien deux ou trois cent perdos pour estre bien nourry. Retour des Vice Roys.

Au reste c'est vn grand malheur pour les Portugais des Indes, quand il se rencontre quelque Vice-Roy fascheux & colere ou vicieux, comme il y en a souuent, tant pour le vice des filles & femmes que pour autres. Car ils ont vn tel priuilege, pouuoir & autorité, que quand ils ont enuie d'vne belle fille ou femme, il est bien difficile que par argent, amitié ou force, ils n'en viennent à bout. Mais ils n'ont gueres que faire de la force; dautant que les femmes en sont bien contentes, & s'en tiennent bien honorées & glorieuses: pour leurs maris ils les enuoyent en voyage çà & là.

Mais il arriue assez souuent que comme toutes ces richesses des Vice-Roys viennent de pillage & larrecin, aussi la mer en demeure heritiere, & perissent miserablement. Ce changement frequent de Vice-Roys ne plaist gueres aux Portugais & autres Indiens, ny aussi celuy des Gouuerneurs de Places & des Officiers, & pour signifier cela, ils racontent qu'vn iour il y auoit vn pauure homme à la porte d'vne Eglise, les iambes toutes pleines d'vlceres, où les mousches estoient en telle abondance, que cela faisoit grand'pitié; & qu'vn autre vint pensant luy faire plaisir, qui chassa toutes ces mousches, dont le pauure patient se fâcha fort, disant que les mousches qu'il chassoit estoient desja saoules & ne le mordoient plus gueres, mais que celles qui viendroient de nouueau affamées le picqueroient dauantage: Ainsi

(disent-ils) en est-il des Vice-Roys, car les saouls s'en retournent, & les affamez viennent. Toutefois le Roy vse de ces changemens pour deux raisons : l'vne de peur de reuolte, car ils n'entrent pas tous en vn temps, mais tantost l'vn, tantost l'autre. L'autre pour enrichir & contenter ses sujets, car pour luy il n'y a nul profit. Les Vice-Roys estans là si peu de temps, ne peuuent prendre aucune resolution de reuolte : car, comme i'ay dit, tous les Gouuerneurs & Capitaines des Places n'entrent & sortent en mesme temps, mais à diuerses fois, & ils ont presque tous leurs femmes, enfans & biens en Portugal. Et quand ils le pourroient faire, il faudroit qu'ils fussent aduouëz d'vn puissant Roy de l'Europe, qui fist le mesme que font les Roys d'Espagne en Portugal. Car s'ils n'auoient debit de leurs marchandises & denrées en l'Europe, toutes leurs Indes ne leur vaudroient rien. Il faudroit aussi qu'ils eussent secours d'hommes, argent, munitions, nauires & marchandises de l'Europe. Car l'entretien de de cet Estat est si grand, qu'il n'appartient qu'à vn puissant Roy de l'entreprendre, & qui se doit attendre d'y mettre plus qu'il n'en tire de profit. Mais il y a autre chose qui recompense cela. Premierement le merite general pour l'accroissement du Christianisme, puis l'alliance auec tous les plus puissans Roys de l'Inde ; & enfin l'enrichissemēt de tous ses peuples & Royaumes, qui le plus souuent mourroient de faim sans ces Indes : aussi qu'il mourroit bien plus d'hommes par Iustice en Portugal qu'il ne fait, n'estoit ces pays estranges où ils les enuoyent en exil pour faire la guerre aux Infidelles, & seruir là leur Roy tout le reste de leur vie.

CHAPITRE VI.

De l'Archeuesque de Goa, Inquisition, Ecclesiastiques, & des ceremonies obseruées-là.

AYant parlé du Vice-Roy & de son Estat, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de l'Archeuesque premier Prelat des Indes. Celuy qui l'estoit lors que i'estois à Goa, estoit de l'Ordre de saint Augustin dont il portoit l'habit, âgé d'enuiron cinquante ans, y ayant quinze ou seize ans qu'il estoit en cette charge. Il estoit en reputation d'estre fort charitable &

Archeuesque de Goa.

aumoſnier. Il a fait baſtir & fondé quantité de Conuents & Monaſteres; il donne l'aumoſne publiquement à toutes ſortes de gens neceſſiteux, de la meſme façon que fait le Vice-Roy : mais il la donne plus ſouuent, à cauſe qu'il ſort auſſi plus ſouuent. Il ſe fait ſeruir à table de meſme. Il a ſerui long temps de Vice-Roy & d'Archeueſque tout enſemble. On luy donne le tiltre de Seigneurie comme au Vice-Roy. Il a toute puiſſance ſur tout le Clergé des Indes, & repreſente le Pape. On le ſert à plats couuerts, & il mange en public. Ils ont couſtume de faire manger douze pauures à leur table de leurs meſmes viandes, mais aſſis plus bas qu'eux ; toutefois celuy-cy les fait manger en vne autre table proche la ſienne. Au diſner & au ſouper il eſt ſeruy en vaiſſelle d'argent ou d'argent doré, & les pauures en pourcellaine. Ces pauures ne ſont pas Indiens, mais Soldats & Mariniers Portugais eſtans en neceſſité, ſoit pour auoir ioüé ou pour n'eſtre payez de leur ſolde. De ſorte que quand il eſt à table, on ouure la porte de la ſalle où il diſne, & ſes gens choiſiſſent & font entrer les douze que bon leur ſemble. C'eſt le plaiſir de les voir à qui ſera aſſis le premier, celuy qui l'eſt vne fois ne ſe leuant iamais. I'y ay mangé ſouuent quand ie n'auois point d'argent : & quand il y en a par deſſus les douze, ils attendent en la grande ſalle que l'Archeueſque ait mangé, puis on enuoye à quelques-vns de ce qui ſe deſſert de deſſus ſa table.

Le reuenu de ce Prelat eſt merueilleuſement grand ; celuy-cy auoit vn Maiſtre d'hoſtel riche de ſoixante mil croiſades, & tous ſes autres Officiers & ſeruiteurs à proportion ; Ces ſeruiteurs ſont appellez *Criados*, la pluſpart venus de Portugal. Les autres ſont eſclaues, qu'ils appellent *Captiuos*. Quant à ſes aumoſnes, elles ne ſont pas touſiours du ſien propre, mais tous les ans on luy met entre ſes mains de grandes ſommes de deniers pour cet effet. Il tire de grands preſens & profits de tous les autres Prelats & Eccleſiaſtiques des Indes. Il a ſa Iuſtice & ſes priſons à Goa, & a droit de voir ſur l'Inquiſition, & pour ce ſujet il a ſa part de la confiſcation des biens de ceux qui en ſont repris. Celuy-cy eſt fort curieux de faire baſtir des Egliſes & Monaſteres, & principalement vn de ſon Ordre meſme, qu'il augmente & enrichit fort; & y a retenu vn logis pour luy, où il ſe retire par fois deux ou trois iours. Il va quelquefois demeurer huit iours entiers en vn autre, appellé *Nueſtra Señora del Cabo*, qui eſt vn

Conuent de Capucins ou Recolets à l'entrée de la riuiere. Il y va par eau dans sa *Manchouë* ou petite Galiote couuerte.

Quand le Vice-Roy ou l'Archeuesque vont ainsi par eau, ils sont accompagnez de quantité d'autres *Manchouës* de Seigneurs. Ils ont là vne musique excellente de cornets à bouquin, haut-bois & autres instrumens; tous les grands Seigneurs en ont de mesme. Quand l'Archeuesque va par la ruë c'est dans son *Palanquin*, accompagné de plusieurs Gentils-hommes à cheual, & de Prelats en *Palanquin*, chacun ayant le sien: ensuite quantité de Pages & d'Estaffiers à pied; ses seruiteurs Portugais vont à cheual. Es grandes solennitez & Processions generales il marche en son Pontificat, & a vne semblable Croix à celle que ie vis en l'Eglise des Iesuites dont i'ay parlé cy-dessus. Il la fait porter deuant luy par vn Chapelain ou Aumosnier. Dans sa court & deuant son logis y a tousiours bon nombre de cheuaux & Palanquins des Seigneurs & autres, qui le viennent voir pour affaires ou par visite. Il ne bouge iamais de Goa, & ne fait aucune visite, & laisse cela à son Euesque de Goa.

Celuy-cy auoit fort grande enuie de retourner en Portugal, mais il n'osoit y aller, à cause qu'il faut que le Roy y en enuoye d'autres pour les releuer. Toutefois il auoit obtenu son congé, & auoit fait tous ses preparatifs de viures & *matelotage* pour plus de cent personnes, outre ses gens qui montoient bien encor autant; & il faut au moins trois cent *perdos* pour nourrir vn homme depuis les Indes iusques en Portugal. Mes deux compagnons & moy luy presentasmes nostre petition ou placet, à ce qu'il luy pleust nous laisser embarquer dans sa caraque, ce qu'il nous octroya, & en promit autant à vne quantité d'autres. Mais enuiron vn mois deuant que les Nauires fussent prests à partir, il se r'auisa de demeurer encore là vne année, & de fait, i'ay sceu depuis qu'il estoit retourné l'année d'apres à Lisbonne à bon port. Comme i'estois encor és Indes i'ouys dire que le Roy d Espagne estoit fort irrité contre luy, à cause de la mort du Roy d'Ormuz qu'il auoit fait brusler à Goa, comme ie diray cy-apres: car tous les Portugais disent que luy seul fut de cet auis; le Vice-Roy, toute la Noblesse & l'Inquisition mesme le voulans sauuer: mais il fit son accord auec force pistoles dont il estoit bien garny. Pour moy, ie le trouuois fort homme de bien, & grand aumônier. Il nous fit donner dequoy auoir des habits & des chemises

quand il nous falut embarquer. Il parloit ſouuent à nous, & nous faiſoit beaucoup de bien; il s'eſtonnoit principalement comme des François auoient pû paſſer le Cap de bonne Eſperance, veu que les Roys de France & d'Eſpagne eſtoient en bonne intelligence, & de là il iugeoit que c'eſtoient tous Pirates & voleurs, comme ils auoient tous cette opinion de nous, & qu'il ne le trouuoit ſi eſtrange des Anglois & Hollandois, leurs ennemis d'Eſtat & de Religion. Mais nonobſtant cela cet Archeueſque ne diſoit pas comme les autres, qu'il nous falloit pendre auec la permiſſion & paſſe-port de noſtre Roy au col.

Il y a long temps que les Ieſuites & luy ſont en procés, d'autant qu'ils ne le veulent recognoiſtre en rien, mais ſeulement le Pape & leur General: ce procés eſt pendant à Rome. Quand il ſort dehors on luy porte vn grand *Sombrero*, & eſt à noter que tant le ſien que celuy du Vice-Roy, & des autres grands Seigneurs ſont fort magnifiques & couuerts de velours, ou autre eſtoffe de ſoye, & en hyuer de quelque belle eſtoffe cirée, le bâton bien façonné, peint, doré & azuré.

Pour ce qui eſt des autres Prelats, ils ſe gouuernent en leur Charge de meſme qu'en Eſpagne. Quant à l'Inquiſition, elle eſt composée de deux Peres qui ſont en grande dignité & reſpect; mais l'vn eſt plus grand que l'autre, on l'appelle *Inquiſidor Major*. Leur Iuſtice y eſt beaucoup plus ſeuere qu'en Portugal, & bruſlent fort ſouuent des Iuifs, que les Portugais appellent *Chriſtianos noeuos*, qui veut dire nouueaux Chreſtiens. Quand ils ſont vne fois pris par la Iuſtice de la ſainte Inquiſition, tous leurs biens ſont ſaiſis auſſi, & n'en prennent gueres qui ne ſoient riches. Le Roy fournit à tous les frais de cette Iuſtice, ſi les parties n'ont dequoy; mais ils ne les attaquent ordinairement que quand ils ſçauent qu'ils ont amaſſé beaucoup de biens. C'eſt la plus cruelle & impitoyable choſe du monde que cette Iuſtice, car le moindre ſoupçon & la moindre parole, ſoit d'vn enfant, ſoit d'vn eſclaue qui veut faire déplaiſir à ſon Maiſtre, font auſſi-toſt pendre vn homme, & adjouſteront foy à vn enfant pour petit qu'il ſoit, pourueu qu'il ſçache parler. Tantoſt on les accuſe de mettre des Crucifix dans les couſſins ſur quoy ils s'aſſient & s'agenoüillent, tantoſt qu'ils fouëttent des images, & ne mangent point de lard; enfin qu'ils obſeruent encore ſecrettement leur ancienne Loy, bien qu'ils faſſent publiquement les

Inquiſition de Goa.

œuures de bons Chrestiens ; ie croy veritablement que le plus souuent ils leur font accroire ce qu'ils veulent ; car ils ne font mourir que les riches, & aux pauures ils donnent seulemẽt quelque penitence. Et ce qui est plus cruel & meschant, c'est qu'vn homme qui voudra mal à vn autre, pour se venger l'accusera de ce crime, & estant pris il n'y a amy qui ose parler pour luy, ny le visiter ou s'entremettre pour luy, non plus que pour les criminels de leze Majesté. Le peuple n'ose non plus parler en general de cette Inquisition, si ce n'est auec vn tres-grand honneur & respect : & si de cas fortuit il échapoit quelque mot qui la touchast tant soit peu, il faudroit aller aussi-tost s'accuser & deferer soy-mesme, si vous pensiez que quelqu'vn l'eust oüy ; car autrement si vn autre vous deferoit, on seroit aussi-tost pris. C'est vne horrible & espouuentable chose d'y estre vne fois, car on n'a ny Procureur ny Aduocat qui parle pour soy, mais eux sont Iuges & Parties tout ensemble. Pour la forme de proceder en icelle, elle est toute semblable à celle d'Espagne, Italie & Portugal. Il y en a quelquefois qui sont deux & trois ans prisonniers sans sçauoir pourquoy, & ne sont visitez que des Officiers de l'Inquisition, & sont en lieu d'où ils ne voyent iamais personne ; s'ils n'ont dequoy viure, le Roy leur en donne. Les Gentils & Mores Indiens, de quelque Religion que ce soit, ne sont pas sujets à cette Inquisition, si ce n'estoit qu'ils se fussent faits Chrestiens ; mais ils ne sont pas repris si rigoureusement que les Portugais, ou Chrestiens nouueaux venus de Portugal, & tous autres Chrestiens de l'Europe. Mais si d'auanture vn Indien, More ou Gentil auoit diuerty ou empesché vn autre qui auroit eu volonté de se faire Chrestien, & que cela fust prouué contre luy, il seroit repris de l'Inquisition ; comme aussi celuy qui auroit fait quitter le Christianisme à vn autre, comme il arriue assez souuent. La cause pourquoy ils ne traittent ces Indiens si rigoureusement, c'est qu'ils pensent qu'ils ne peuuent estre si fermes en la Foy que les vieux Chrestiens ; aussi que cela empescheroit les autres de se conuertir : De sorte qu'ils leur laissent encore quelques petites superstitions gentiles, comme de ne manger chair de porc ou de vache, ou ne boire du vin, auec leurs anciens habits & ornemens, tant aux hommes qu'aux femmes Chrestiennes.

Il me seroit impossible de dire le nombre de tous ceux que

cette

cette Inquisition fait mourir ordinairement à Goa; ie me contenteray de l'exemple seul d'vn Ioüallier ou Lapidaire Hollandois qui y auoit demeuré vingt-cinq ans & plus, & estoit marié à vne Portugaise Metice, dont il auoit vne fort belle fille preste à marier, ayant amassé enuiron trente à quarante mil croisades de bien. Or estant en mauuais mesnage auec sa femme, il fut accusé d'auoir des liures de la Religion pretenduë, surquoy estant pris, son bien fut saisi, la moitié laissée à la femme, & l'autre à l'Inquisition. Ie ne sçay ce qui en arriua, car ie m'en vins là dessus; mais ie croy plutost qu'autre chose que l'on l'a fait mourir, ou pour le moins tout son bien perdu pour luy: il estoit Hollandois de nation. Ils n'en firent pas de mesme à vn Soldat Portugais qui estoit marié en Portugal & aux Indes; mais il estoit pauure. Ils l'enuoyerent en nostre Caraque en Portugal pour le rendre prisonnier à Lisbonne; s'il eust esté riche, ils n'eussent pas pris la peine de l'enuoyer. Au reste toutes les autres Inquisitions des Indes respondent à celle-cy de Goa. C'est toutes les bonnes Festes qu'ils font iustice, ils font marcher tous ces pauures criminels ensemble auec des chemises ensouffrées, & peintes de flames de feu: & la difference de ceux qui doiuent mourir d'auec les autres est, que leurs flames vont en haut, & celles des autres en embas. On les mene droit en la grande Eglise, ou à *See* qui est assez prés de la prison, & sont là durant la Messe & le Sermon, auquel on leur fait de grandes remonstrances: apres on les mene au *Campo sancto Lazaro*, & là on brusle les vns en presence des autres qui y assistent.

Mais pour parler des Ecclesiastiques des Indes, il y a vn grand nombre d'Ordres de Religieux, tous rentez du Roy d'Espagne, outre ceux qui vont mendier à qui l'on fait de grandes charitez, & le Roy mesme leur donne quelque pension: Les Curez sont tous gagez également, & le Roy prend toutes les dismes, le Pape le luy ayant permis: le profit & baise-main de l'Eglise va aux Prestres & Curez: Tous les Ecclesiastiques sont habillez de sargette de cotton, la laine y estant trop rare & chere, car elle vient de Portugal; & le cotton y est fort commode à cause de la chaleur. Là ce n'est pas comme icy, car toutes sortes de Religieux y baptisent, confessent, tiennent Cures & administrent tous les Sacremens comme les autres Prestres seculiers, qu'ils appellent *Clerigos*. Ils en font de naturels Indiens, & de toutes sortes de

Ecclesiastiques des Indes.

Religions, fors de Iesuites, qui ne veulent que des Chrestiens naturels de pere & mere de l'Europe ; Tous les gens d'Eglise sont fort riches, & font leur profit particulier. Les Iesuites font tout en commun, & quand ils vont en quelque voyage que ce soit, ils ne portent que leur Breuiaire. Il n'y a qu'eux aussi qui enseignent la doctrine, & tiennent Colleges en ces pays-là, pour toutes sortes de sciences, & instruisent toutes sortes d'enfans, tant Indiens que Portugais.

Iesuites.

Leur principal & premier College de toute l'Inde est *S. Paul de Goa*, où ils ont fait bastir tout contre leur maison & Eglise, vn lieu pour cela; & toutes les Classes y sont fort bien distinguées & ordonnées. Les Escoliers n'entrent pas en la maison des Peres. Et les Regents ne sortent hors de leur maison pour venir en leurs Classes & ne passent la ruë pour cela. Là ils font souuent representer ieux & comedies, auec guerres & batailles, tant à pied qu'à cheual, le tout en fort bon ordre & conche. Ie pense qu'il y a plus de trois mil Escoliers en ce College. Quand ils vont à l'estude, ils vont premierement auant qu'entrer en Classe, ouyr Messe à l'Eglise saint Paul; & en sortant tous ceux d'vn mesme quartier se mettent ensemble, & chantent par la ruë à haute voix des Prieres & Oraisons auec leur Croyance; mais ce ne sont que les enfans au dessous de quinze ans qui chantent ainsi iusques à leur logis; car ceux de quinze & au dessus n'en vsent ainsi: ils font cela pour attirer tousiours les Infidelles à la Foy.

Toutes les Festes & Dimanches apres midy les Regents & autres Iesuites commandez, vont comme en Procession par la ville auec Croix & Bannieres, chantans auec tous leurs Escoliers qui marchent en ordre selon leurs Classes; ils chantent tous grands & petits, & sont suiuis de grand nombre d'habitans, & se vont tous rendre en l'Eglise *du bon Iesus*, leur maison Professe, où vn Pere Iesuite les catechise; & tout est plein de bancs pour cet effet. Les femmes y vont aussi pour ouyr le Catechisme, sans y manquer vne seule Feste & Dimanche. Ces Peres Iesuites ne prennent point d'argent des Escoliers.

Tous ceux de Goa qui vont à confesse, ont vn ordre de prendre vn buletin du Prestre qui les a confessez, pour aller communier, ce qu'il faut qu'ils baillent auant que d'estre receus à la table: Ce billet est marqué du Nom de Iesus. Ils ont ordonné cela

contre les nouueaux Chrestiens, qui le plus souuent alloient à la table sans se confesser.

Tous les Portugais des Indes ont aussi coustume le iour des Trespassez d'enuoyer à qui mieux mieux, pain, vin, & autres viandes sur les fosses de leurs parents & amis deffuncts : & durant le seruice on voit toutes ces fosses couuertes de ces biens, puis quand chacun est retiré, les Prestres ou Religieux vont serrer tout cela, & sont obligez de prier Dieu pour les Trespassez.

Ils ieusnent la veille de Noël comme par deçà, & disnent à midy : mais auant qu'aller à la Messe de minuit, qui est sur les onze heures du soir, ils font vne fort belle colation qui vaut bien vn souper, sinon qu'ils n'y mangent ny viande ny poisson, mais de toute autre chose, boiuent & mangent tout leur saoul. Les femmes sur tout, tant maistresses que seruantes, desirent fort cette nuict-là, pource qu'allans toutes à la Messe, elles se seruent de la deuotion pour la iouyssance de leurs amours. Par toutes les ruës y a lors des lanternes. Le iour de Noël par toutes les Eglises se representent les mysteres de la Natiuité, auec force personnages & animaux qui parlent, comme icy des Marionnettes, & y a de grands rochers, & des hommes dessous qui font iouër & parler ces figures comme ils veulent : & chacun va voir cela. Mesmes en la plusspart des maisons & carrefours ils en font de mesme : il fait alors plus beau là en ceste saison qu'icy à la saint Iean. Le long des ruës, places & cantons y a des tables dressées auec de belles nappes blanches & bien ouuragées, couuertes de toutes sortes de dragées, confitures seiches, massepains, qu'ils appellent *Rousquillos*, façonnez en mille sortes, dont chacun achete pour s'entredonner par estreine. Cela est comme vne foire, qui dure iusques passé les Roys. Ils vont mettre de nuit de grands escriteaux où il y a *Anobon*, c'est à dire bonne année, auec musique & instrumens. Feste de Noël.

Quand la Feste de Pasques vient, tout le Ieudy & Vendredy Saints ils font des Processions generales, comme il se fait en toutes les terres du Roy d'Espagne, & là y a force Penitens de toutes qualitez qui se fouëttent, & vont à genoux les bras croisez. Il seroit impossible de representer toutes les ceremonies & façons estranges & superstitieuses qu'ils y obseruent. Il y a des lieux en maniere d'Hospitaux, fournis de grande quantité de vinaigres, confitures, pain, vin & autres sortes de rafraichissemẽs, Processions à Goa.

auec force linge blanc. Le vinaigre ſert à les eſtuuer, le reſte pour les reſtaurer à boire & à manger,& le linge pour les eſſuyer & panſer.

Par toutes les Egliſes ils font des monumens tres beaux. Et le dedans de l'Egliſe eſt richement orné & tapiſſé, & le paué ionché d'herbes & de fleurs, auec de grands rameaux de belles & larges feüilles çà & là; pour la pluſpart ils ſont de palmes, ils en font autant par le dehors: car autour des Egliſes,& dans les ruës meſmes qui ſont nettoyées, ils ſement beaucoup d'herbes, de fleurs & de rameaux. Aux auenuës deſdites Egliſes il y a de grandes rangées de Palmiers plantez de part & d'autre; ils ont auſſi pour l'Egliſe grand nombre de haut-bois, cornets à bouquin, tambours, violons & autres inſtruments. Aux portes on y vend de toutes ſortes de choſes à manger, & force affiquets & babioles. Toutes les Feſtes commencent la veille à midy,& finiſſent le iour d'icelles à midy, & apres cela n'y a plus de ſolennité. Ils affichent par toutes les ruës & lieux accouſtumez les Feſtes, & les Egliſes où elles ſont, auec les Pardons & Indulgences.

Tous les nouueaux Chreſtiens portent ordinairement à leur col de grands chapelets de bois, tant hommes que femmes; les Portugais & Metifs les portent en leur main, & ne ceſſent iamais en leurs diſcours, affaires & autres actions, de laiſſer tomber des grains de patenoſtres; ie ne ſçay ce qu'ils diſent, mais i'en ay veu ſouuent qui en ioüant aux dez en faiſoient de meſme. Ils ont vne coûtume que quand on leue le S.Sacremẽt à la Meſſe,ils leuent tous la main, comme s'ils le vouloient monſtrer, & crient tous à haute voix deux ou trois fois, *Miſericordia*, en frappant contre la poictrine. Ils n'vſent point de pain beniſt comme par deçà. Quand leurs eſclaues, tant hommes que femmes, vont à la Meſſe ils portent les fers aux pieds, au moins ceux qu'ils ſoupçonnent auoir volonté de s'enfuyr.

Mariage de Goa.

Pour le regard de leurs mariages, l'homme ne voit iamais ſa maiſtreſſe qu'à l'Egliſe où elle ſe trouue, mais il ne parle point à elle; elle eſt fort parée à la mode de Portugal, & couuerte de perles & pierreries; que ſi elle luy aggrée, il y va le lendemain auec vn Preſtre, & la fiance; apres cela il la peut aller voir, mais on ne les laiſſe pas ſeuls. Ils ſe marient ordinairement apres midy; & vont en grande ſolennité à l'Egliſe. Le marié eſt quelquefois accompagné de quatre vingts ou cent cheuaux bien en or-

dre, & tous les parens & amis de part & d'autre y aſſiſtent. La mariée eſt accompagnée d'autant de *palanquins*, où ſont toutes les parentes & amies. Elle eſt conduite par deux de ſes proches parentes, & luy de meſme par deux des ſiens iuſques à l'Egliſe deuant le Preſtre. Ces quatre ſont appellez *Comperes & Commeres*. Apres qu'ils ſont épouſez on les reconduit tout de meſme, auec force trompettes, cornets & autres inſtrumens, qui ſonnent depuis l'Egliſe iuſques au logis, & chacun en paſſant iette force fleurs & eaux de ſenteurs, dragées & cõfitures ſur la compagnie, ce qui eſt pour les ſeruiteurs qui les ramaſſent. Quand ils ſont arriuez deuant le logis, le marié & la mariée auec les hommes & les femmes, qui ſont les plus proches parens & les plus anciens entrent dedans, & demeurent au dehors les ieunes hommes amis que l'on remercie, & cependant ils s'amuſent à faire manier, courir & danſer leurs cheuaux deuant le logis, & ſe battent à coups d'oranges, cannes & roſeaux qu'ils ſe lancent les vns contre les autres. Le marié, la mariée & tous les autres qui ſont au dedans ſont à des feneſtres en forme de galleries, d'où ils regardent ces paſſe-temps. Cela fait ils mettent tous pied à terre & entrent en vne ſalle baſſe, où on leur preſente toutes ſortes de fruicts & confitures, auec de l'eau de *Banguenin:* puis le marié les remercie fort honneſtement. En apres on fait vn feſtin à tous les parens, qui ne dure pas beaucoup de temps, & en ſuite chacun ſe retire.

En leurs Bapteſmes ils vſent des meſmes ceremonies & ſolennitez qu'en leurs mariages. Le Preſtre plonge trois fois l'enfant dans l'eau beniſte, & ont vn grand plat d'argent doré plein de *roſquilos*, c'eſt à dire, maſſepains, biſcuits, macarons, & autres choſes de ſucre, auec vn grand cierge planté au milieu, & vne piece d'or attachée; tout cela eſt pour le Curé, excepté le plat. Bapteſmes.

Quand ce vient le iour de la Feſte d'vn Monaſtere ou Conuent, ils font grand feſtin à pluſieurs gens de leurs amis: de meſme en font les Preſtres & Curez és Feſtes de leurs Egliſes. Feſtes.

Tous les Chreſtiens de Goa, tant Portugais & Metifs qu'Indiens accommodez & riches, vont à l'Egliſe auec vne grande pompe & oſtentation, eſtans ſuiuis de leurs gens, Pages & Eſtaffiers bien en ordre; & ils ſe font porter en leur *Palanquin*, & neantmoins ne laiſſent de faire mener apres eux leurs cheuaux & *ſombreros*, & leurs Pages portent des chaires ou tabourets en

broderie, auec deux oreillers de velours. Ils portent tous l'espée au costé, & apres eux marchent tous leurs seruiteurs & esclaues; les plus riches en ont iusques à vingt & vingt-cinq. Mais ils ne vont iamais qu'ils n'ayent leurs grands chapelets en la main, & font porter vn carreau pour s'agenoüiller dessus. Enfin ils marchent auec la plus grande superbe du monde, & sont si glorieux qu'il faut qu'vn de leurs seruiteurs prenne de l'eau beniste en sa main pour en donner à son maistre ou maistresse; mais il faut que ce soient hommes ou garçons, car les filles & femmes n'approchent & ne touchent le benoistier.

Magnificẽce des Dames. Les femmes riches & de qualité vont peu souuent à l'Eglise, si ce n'est és iours des grandes Festes. Elles y vont fort superbement vestuës à la mode de Portugal; leurs robes la plus part de brocard d'or, de soye & d'argent, enrichies de perles, pierreries, & ioyaux à leurs teste, bras, mains, & ceinture. Par dessus elles portent vn voile du plus fin crespe du monde, qui leur prend depuis la teste iusques aux pieds. Celuy des filles est de couleur, & celuy des fẽmes est noir. Elles ne portent iamais de bas de chausses. Leurs robes & cottillons traisnent en terre; Leurs patins ou *chapins* sont ouuerts par dessus, & couuerts seulement au bout du pied, mais ils sont tous bordez d'or & argent battu en placques, qui vont iusques au dessous du *chapin*: & le dessus est couuert de perles & pierreries; & portent enuiron demy pied de liege de haut. Quand elles vont à l'Eglise on les porte en palanquin, qui est le plus richement paré qu'il est possible; le dedans est d'vn grand tapis de Perse, qu'ils appellent *Alcatif*, & y en a tel qui vaudroit icy cinq cent escus. Puis il y a deux ou trois grands oreillers de velours ou brocard d'or, argent & de soye, l'vn à la teste, & l'autre aux pieds. Elles font porter cela par leurs Damoiselles ou *Criadas*, qui sont Portugaises ou Metices. Si elles ont quelques fils ou filles, elles le font aller en leur palanquin auec elles. Quant aux seruantes & esclaues, elles vont apres à pied, & sont quelquefois quinze ou vingt richement vêtuës de soye de toutes couleurs, auec vn grand crespe fin par dessus qu'ils appellent *Mantes*; mais elles ne sont habillées à la mode de Portugal, & ont de grandes pieces de soye qui leur seruent de cotillon; elles ont aussi des iupes de soye fort fines, qu'ils appellent *Bajus*.

Baius. Entr'elles se voit de tres-belles filles de toutes Nations des Indes: Et est à noter que les maris y enuoyent aussi

leurs Pages, auec vn homme ou deux de bonne façon, Portugais ou Metifs, pour les mener & soustenir par les mains, depuis qu'elles sont descenduës de leur Palanquin: & le plus souuent encore entrent dedans l'Eglise en leur palanquin, tant elles ont peur d'estre veuës hors l'Eglise. Elles ne portent point de masque, mais elles sont toutes si fardées que c'est vne honte. Au reste, ce n'est pas elles qui craignent d'estre veuës, mais c'est les maris qui en sont si ialoux que rien plus. Il y a vne des seruantes ou esclaues qui porte de ces riches tapis ou *Alcatifs*, vne autre porte deux riches oreillers; d'autres qui vne chaire de bois de la Chine bien dorée, qui vn sac de velours où est le liure, mouchoir & autres choses dont elles ont à faire, qui vne belle *estere* ou natte fort delicate pour mettre par dessus les tapis, auec vn esuentail & autres choses de seruice. Ces Dames entrans en l'Eglise, sont aidées par la main par vn homme ou deux, car elles ne peuuent marcher seules pour la hauteur de leurs patins, d'vn demy pied de haut le plus souuent, & qui ne sont serrez par dessus. L'vn de ces hommes prend de l'eau beniste en la main dont elle prend; puis elle va en sa place à quarante ou cinquante pas, où elle est pour le moins vn bon quart d'heure à aller, tant elle marche grauement & posément: elles portent en main vn chapelet d'or, perles & pierreries. Ainsi marchent-elles toutes selon leurs moyens, non selon leur qualité. Quand elles menent leur enfans auec elles, elles les font marcher deuant. Les seruantes & esclaues sont bien aises quand leurs maistresses ne vont à la Messe, car elles y vont toutes seules; & peuuent lors visiter leurs amis, comme elles font le plus souuent, & iamais ne se decelent & accusent les vnes les autres.

Voila ce qui est des choses plus singulieres & remarquables que i'ay veuës à Goa, & n'aurois iamais fait si ie voulois particulariser, & dire par le menu tout ce que i'y ay recognu en deux ans que i'y ay demeuré; ie me contente d'en auoir touché generalement quelque chose, laissant à iuger tout le reste en suite de cela.

Pour les marchandises diuerses qui abordent à Goa de tous les diuers endroits des Indes, nous en parlerons en leur lieu, suiuant les pays dont elles viennent.

De sorte donc que qui a esté à Goa, peut s'asseurer d'auoir veu les plus grandes singularitez des Indes, estant la ville la plus fameuse & renommée pour le traffic de toutes les Nations Indiennes, qui luy portent tout ce que leurs pays peuuẽt produire, Goa & son excellence.

tant en marchandiſes qu'en viures & autres commoditez, qui y ſont en tres-grande abondance; car on y voit aborder plus de mille Nauires chargez de toutes choſes; ce qui y rend les viures à meilleur marché qu'en aucun lieu du monde, car ce qui coûteroit icy cinquante ſols n'en vaut pas là cinq. La pluſpart des viures, fruicts, & autres douceurs & commoditez luy viennent de *Dealcan*. Le poiſſon de mer y eſt en telle abondance, qu'il y en a plus qu'il ne faut, bien que l'on y en mange beaucoup plus que de chair: car c'eſt preſque toute leur nourriture, & auec cela, il s'en perd autant comme il s'en mange, car il ne ſe peut garder plus de vingt-quatre heures, à cauſe de la chaleur du pays qui corromp incontinent toutes les viandes. On ne voit par les ruës & carrefours autre choſe qu'hommes & femmes qui fricaſſent & rotiſſent du poiſſon à vendre, tout accommodé auec la ſaulce & les aſſaiſonnemens neceſſaires.

Au reſte ie diray encor, qu'ayant demeuré plus de deux ans à Goa entre les Portugais, il eſt impoſſible de raconter & exprimer les affronts, injures & opprobres que i'y ay ſouffert. Et à la verité ie puis dire, ſans vanité, que ſi durant le temps de deux années de mon voyage i'euſſe eu tant ſoit peu d'eſperance de retourner en France, i'euſſe eſté plus curieux de cognoiſtre & remarquer les choſes belles & curieuſes de ce pays-là. Mais depuis le iour de noſtre naufrage, iuſques à ce que ie fuſſe deſcendu à la Rochelle, ie n'eus iamais vn moment d'eſperance de retour; ce qui fut cauſe auſſi que ie ne mis pas peine d'amaſſer du bien comme i'euſſe pu faire: car il faut là fort peu de choſe pour entretenir vn homme, tout y eſtant à vil prix. Ie n'ay pas laiſſé toutefois de remarquer beaucoup de ſingularitez pour ce qui concerne leurs richeſſes & leurs marchandiſes, pour auoir frequenté en la plus grande partie des Indes, tant auec les Indiens meſmes qu'auec les Portugais auec leſquels i'ay eſté, & vers le Nord, & vers le Sud, pour courir & deffendre leurs Coſtes, & faire eſcorte aux Nauires marchands qui vont & viennent. Mais ie diray bien que ſi les Portugais euſſent creu que i'euſſe ſeulement penſé à remarquer quelque choſe entr'eux, tant de la nauigation des Indes, qu'autres particularitez de leur Eſtat & commerce, ils ne m'euſſent iamais permis de retourner, ains ils m'euſſent ou fait mourir, ou enuoyé en exil, comme ils font leurs malfaicteurs; mais ie me gardois bien de leur donner le moindre ſoupçon

çon de cela. Estant aduerty par d'autres exemples, comme entr'autres de ce qu'ayans pris vn bateau d'vn Nauire Anglois à la Coste de Melinde pres les Isles de Nicobard, & ayans trouué vn homme dedans auec la sonde à la main pour sonder & recognoître la Coste, ils le firent mourir cruellement, ce qu'ils n'ont accoustumé aux autres Estrangers. Et bien que ie confesse auoir fort peu d'esprit, si leur faisois-je cognoistre en auoir beaucoup moins, de peur de leur donner mauuaise opinion de moy. Mesmes ie leur faisois accroire que ie ne sçauois ny lire, ny escrire, & que ie n'entendois pas leur langage; & pour bien viure auec eux il me leur falloit obeyr en toutes choses: Que si quelqu'vn d'eux me vouloit ou faisoit du mal, ie taschois par tous moyens de faire la paix auec luy, & de les auoir tous pour amis. Voila comment i'ay passé enuiron deux ans & demy auec eux, sans compter le temps que nous fusmes à reuenir depuis Goa iusques en Portugal.

Mais pour finir ce Chapitre, ie diray encor que les Anglois qui estoient à Goa & qui furent pris en la riuiere & *bara de Surrate*, nous dirent que le Nauire nommé le Croissant nostre Admiral auoit en retournant moüillé l'ancre en l'Isle de sainte Helene, puis qu'vn Nauire Anglois venant des Indes y estoit arriué chargé de biens, mais foible d'hommes : & que le Croissant auoit fait dessein de le surprendre, dautant qu'il estoit meilleur, & ne faisoit tant d'eau que le leur qui estoit tout ouuert, tant qu'il ne put arriuer iusques en France, comme i'ay sceu depuis: mais leur dessein ayant esté descouuert par vn ieune Canonnier du Croissant qui estoit Anglois, ce Nauire de nuit leua aussitost les ancres, & s'en alla auec ce Canonnier qui les auoit aduertis : cela fut cause que les Anglois ne nous furent point amis, & mesprisoient nostre Nation, comme ils sont tous fort superbes, ce que ne sont pas les Hollandois.

Ie fus aussi curieux de m'enquerir de nostre Maistre, & des onze autres nos compagnons qui s'estoient sauuez des Isles des Maldiues en vn bateau durant nostre naufrage, comme i'ay dit cy-dessus; mais ie n'en pus sçauoir autre chose, sinon qu'ils estoient arriuez à *Coylan* terre des Portugais, & que le Maistre estoit mort à l'Hospital dudit *Coylan* auec quelques autres, & le reste menez prisonniers à Goa, dont les vns s'estoient embarquez pour retourner en Portugal, les autres s'en estoient allez

çà & là auec les armées des Portugais, & ne sçauoit-on ce qu'ils estoient deuenus.

CHAPITRE VII.

Des exercices & ieux des Portugais, Metifs & autres Chrestiens à Goa; de leurs habits & maniere de viure, & de leurs femmes.

LEs exercices à quoy s'addonnent les Portugais, tant à Goa qu'aux autres lieux des Indes, sont premierement à tirer des armes & monter à cheual; & les Festes & Dimanches ils s'occupent à faire faire mille passades & carrieres à leurs cheuaux, auec des oranges, cannes & roseaux qu'ils se iettent, estans tous les mieux equipez & en ordre qu'ils peuuent. Il ne se passe gueres de Festes qu'ils ne fassent quelque resiouyssance, où tout le peuple va, & se range par processions. Là se font toutes les ceremonies & solennitez de la Feste, comme foires, festins, & musiques auec toutes sortes d'instrumens, entremeslans ainsi les plaisirs auec les deuotions. Ils se delectent fort aussi à s'aller promener sur la riuiere dans leurs *Manchoues* faites en forme de Galiotes, où ils sont à couuert, auec des musiques, & de là vont descendre en des lieux qui leur appartiennent, ou à leurs amis, qui sont des maisons de plaisance, accompagnées de iardins & vergers, qu'ils nomment *hortas*, où y a force arbres de Cocos, qu'ils appellent *Palmeiros*, & il y a là grande abondance de reseruoirs & de ruisseaux d'eaux claires & fraisches, où ils se baignent & prennent la colation, & autres rafraichissemens à l'ombre.

Ieux de cartes & dez.

Pour ce qui est des ieux de cartes & de dez, & autres ieux de hazard, ils y sont permis, & il y a des maisons destinées à cela, dont les hostes payent tribut au Roy, & l'on n'oseroit iouër ailleurs que là, sur peine d'vne grosse amende. Ceux qui tiennent ces Academies & Bureaux de ieux y font vn tres grand gain; car c'est vne chose admirable du grand nombre de iouëurs qui s'y trouuent d'ordinaire, & la pluspart mesme y boit, mange & couche, ne faisans autre exercice que cela. Tout y est fort bien accommodé dans les salles & chambres, fort belles, claires & bien tapissées, & il y a tousiours des seruiteurs pres d'eux pour les seruir de tout ce qu'ils ont besoin. Ie n'ay iamais veu de plus libres & honorables iouëurs qu'ils sont; car ceux qui gaignent

donnent librement de l'argent à ceux qui les voyent iouër, s'entend à ceux qui iugent, & qui en veulent prendre. Ils appellent cette honnesteté-là *Barbo*. Et cela n'est pas honteux d'en prendre, estant plustost vn honneste present qu'vne aumosne. Ils donnent quelquefois ainsi de bonnes pieces d'or : & bien souuent quand ie n'auois point d'argent, ie m'en allois les voir iouër, & estoient plus curieux de m'en donner qu'aux Portugais mesmes & Metifs. La pluspart des Soldats qui n'ont point d'argent y vont ordinairement. Ils donnent aussi beaucoup aux seruiteurs de la maison qui les seruent, mais les maistres en tirent vn certain tribut. Barbo.

Cependant qu'ils iouënt il y a des filles, seruantes & esclaues du maistre & maistresse de la maison qui iouënt des instrumens & chantent des airs pour leur donner plaisir : & notez que ce sont les plus belles filles qu'ils peuuent recouurer. Ils iouënt fort beau ieu & sans dispute, à cause de la regle & police qui y est: & quand ce seroit le plus grand Seigneur du monde, il faut qu'il aille iouër en ces lieux publics là, mais il y a des chambres particulieres selon la qualité des personnes. En ces ieux-là il se fait de grands frais, ils iouënt entr'autres beaucoup aux eschets & aux dames, & à toutes sortes de ieux sur le damier. Ils n'ont point de ieu de paulme, mais seulement ils iouënt au ballon auec la main; ils vsent aussi fort du ieu de quilles & de la boule. Ils ont force Basteleurs, Charlatans & farceurs, pour leur donner passe-temps ; & leur monstrent des serpens & autres animaux rares. Là tant hommes que femmes apprennent tous à chanter & sonner des instrumens, mais ils n'vsent point de danses.

Pour ce qui est de leur maniere de viure chez eux, tant hommes que femmes, filles, & garçons ; quand ils arriuent au logis, c'est de mettre aussi-tost tous leurs habits bas. Les hommes demeurent seulement auec leur chemise & calsons qui leur vont iusques aux talons, & sont extremement blancs & fins : puis ostent leur chapeau & prennent vne *montaire* ou *galetaire*, qu'ils appellent, qui est de velours ou tafetas, en forme de chapeau, qui n'a bord que d'vn costé. Pour les femmes elles demeurent auec leur iuppe ou *bajus*, qui est plus claire & fine que le crespe le plus delié de deçà. De sorte que leur chair paroist là dessous aussi bien que si elles n'auoient rien sur elles. Et outre cela elles Habits domestiques.

portent le ſein fort découuert, tellement que l'on leur voit tout iuſqu'à la ceinture.

Elles ne portent rien ſur la teſte que leurs cheueux liez & retrouſſez. Depuis la ceinture en bas ils mettent vne toile de coton ou de ſoye fort belle, mais non ſi claire & ſi fine que celle de la jupe, car on ne peut rien voir à trauers, & eſt comme noſtre tafetas. La pluſpart des hommes qui ſe veulent marier, ne ſe contentent pas de voir les filles qu'on leur veut donner, en leurs habits de feſte & de parade, comme y ayant trop d'artifice; mais ils les veulent voir en marché faiſant, au logis en ces habits particuliers que i'ay dit, afin de les conſiderer en leur naifueté, & voir ſi elles ſont bien proportionnées ou contrefaites: Ils ne deſirent pas auſſi que lors elles ſoient fardées, comme elles ſont quand elles ſortent dehors & ſont parées.

Exercice des femmes. Quant à l'exercice des femmes, ce n'eſt tout le long du iour qu'à chanter & ioüer des inſtruments; & quelquefois à ſe viſiter, mais aſſez rarement: elles vſent auſſi iour & nuict de *Betel* comme font tous les Indiens. Leurs maris en ſont fort ialoux, mais elles ſont ſi amoureuſes & addonnées aux plaiſirs de la chair, qu'auſſi-toſt qu'elles trouuent la moindre occaſion, elles ne la laiſſent pas perdre. Et elles ne manquent iamais de trouuer des occaſions & des amis, eſtant belles & riches, & par conſequent peuuent ſe faire aimer & faire du bien, & les ſeruantes & eſclaues ſont bien aiſes de ſeruir en cela leur maiſtreſſe, & leur gagner quelque bel amy; comme i'ay dit ailleurs; mais les maris les épient fort ſoigneuſement, & quand elles ſe vont viſiter, ils enuoyent auec elles quelque Page ou autre perſonne de fiance, pour obſeruer leurs actions; mais elles ſont ſi ruſées, & artificieuſes, qu'elles viennent quaſi touſiours à bout de leur intention.

Au reſte ie diray en paſſant, que toutes les femmes Indiennes, tant Gentiles que Mahometanes, ont vne couſtume, que quand les hommes ont leur compagnie, la femme quand meſme ce ſeroit vne perſonne publique, veut touſiours auoir le deſſus, & non autrement, car elles tiendroient cela comme choſe monſtrueuſe, & contre nature.

Or toutes les femmes des Indes vſent fort d'vn certain fruict gros cõme vne groſſe neffle, qui croiſt non ſur vn arbre, mais ſur vne herbe, & eſt tout verd, rond, & picotté par deſſus, & de-

dans plein de petite graine. Il y en a presque par toutes les Indes; & entr'autre en quantité aux Maldiues où ils l'appellent *Moetol*, c'est à dire l'herbe aux fols. Es autres endroits des Indes ils l'appellent *Dutroa*. Quand les femmes veulent iouyr de leurs amours en toute asseurance, elles font boire à leurs maris de ces fruicts détrempez en leur boisson ou en potage, & vne heure apres ils deuiennent étourdis, & comme insensez, chantans, rians & faisans mille singeries, car ils ont lors perdu toute connoissance & iugement, sans sçauoir ce qu'ils font, ny ce qui se fait en leur presence. Et lors les femmes prennent leur temps de faire entrer qui bon leur semble, & en vser comme il leur plaist, en presence de leursdits maris, qui n'en peuuent rien reconnoistre. Cela leur dure cinq ou six heures, plus ou moins selon la quantité de la prise. Puis ils s'endorment, & apres leur reueil croyent auoir tousiours dormy, sans se souuenir de rien qu'ils ayent fait, ouy, ou veu. Dutroa fruict.

Quand aussi les hommes veulent iouyr d'vne fille ou femme, & qu'ils n'en peuuent venir à bout, ils leur en font prendre tout de mesme, & quand elles sont en cette folie, ils en font ce qu'ils veulent, sans qu'elles s'en apperçoiuent apres. Durant que i'estois en ce pays-là, il s'en est trouué plusieurs qui estoient deuenuës grosse sans sçauoir d'où cela leur venoit. Mais qui donneroit grande quantité de ce fruict, infailliblement on en mourroit. Quand les Soldats & autres ne peuuent aborder vne femme, ils pratiquent leurs seruantes, qui vendent & trahissent pour de l'argent leurs maistresses de cette sorte, en leur faisant boire de cette herbe. Il est vray que les esclaues sont si mal-traitez de leurs maistres & maistresses, qui les tyrannisent cruellement, qu'il ne faut pas trouuer estrange s'ils s'exposent à tout pour s'en vanger. I'en vy vn iour à Goa vn aagé de dix-huict ou dix-neuf ans, qui se precipita dans vn puits où il se tua, pour euiter la furie de son maistre, qui couroit apres pour le chastier.

Mais bien qu'à Goa les femmes y soient fort impudiques, & que le climat y incline fort, auec les viures du pays, toutefois ny là, ny dans les autres villes des Portugais, il n'y a point de bordel public, & il n'est pas permis d'y en auoir, comme en Italie & en Espagne. Mais ils y couurent leur peché le mieux qu'ils peuuent, & l'on n'y en manque pas toutefois non plus qu'en beaucoup d'autres endroits.

Les femmes & les filles des Portugais, Mestices & Indiennes, se baignent & lauent tous les iours les parties honteuses, comme font aussi les autres Indiennes qui ne sont pas Chrestiennes.

L'vne des recreations des Portugais à Goa, est de s'assembler à leurs portes, auec cinq ou six voisins assis à l'ombre en de belle chaires pour deuiser, tous en chemises & calsons, auec plusieurs esclaues autour d'eux; les vns éuentent, & chassent les mouches, les autres leur grattent les pieds, & autres endroits du corps, & leur ostent les cirons. Ils passent ainsi le temps la pluspart, & salüent courtoisement les passans, & sont bien aises quand ils s'arrestent pour deuiser auec eux. Quand ils prennent leur repas, ou qu'ils se leuent ou couchent, ils font venir toutes leur musique d'esclaues; tant filles que garçons, pour leur donner du plaisir: & ont en mangeant, des esclaues qui les éuentent & chassent les mouches de dessus les viandes, autremẽt il seroit difficile de n'aualler en mangeant, quelques-vnes de ces mouches, dont il y a grande abondance par toutes les Indes.

Le plus ordinaire passe-temps des femmes, c'est de demeurer tout le iour aux fenestres, qu'ils appellent *vantanos*, qui sont fort belles, grandes & spacieuses, en forme de galeries & balcons, auec des ialousies & cages peintes fort ioliment: de sorte qu'elles peuuent voir sans estre veuës.

CHAPITRE VIII.

Des Soldats Portugais à Goa, leur maniere de viure & embarquemens, de leurs diuerses expeditions, & l'ordre qu'ils tiennent en guerre.

Guerre des Portugais à Goa.

QVANT à leur maniere de guerre & Soldats; il faut sçauoir que les Portugais ont dés le commencement eu guerre continuelle auec les Malabares qui sont les Pirates de la Mer des Indes, & contre d'autres Roys & peuples Indiens, comme ceux d'Arabies, les Roys de Sumatra, Iaua, Ior, qui est en la terre ferme de Malaca, & autres des Isles de la Sonde, & de la Coste & terre ferme de toutes les Indes. Mais en outre depuis que les Anglois, Holandois & autres estrangers ont pris la route de la nauigation des Indes, cela leur a apporté vne nouuelle guerre sur les bras, qui les a mis fort au bas, & les a pensé

ruiner; Si bien que cela les a contraints de renforcer leurs armées Nauales. Car toute leur guerre eſt par mer, & non par terre, où ils ne tiennent rien; bien que quelquefois ils ne laiſſent pas d'auoir guerre auec quelques Rois particuliers de terre ferme, qui rompent les paix & tréues accordées entr'eux: & lors ils font des armées par terre, & font venir leur ſecours de leurs villes & fortereſſes. Mais pour les armées par mer, ils en ont touſiours affaire, & en font armer & equiper deux tous les ans, comme i'ay dit.

Donc pour la conſeruation de toute la Coſte des Indes depuis Goa iuſqu'à Cambaye, & quelquefois iuſqu'à Ormus d'vn côté, & de l'autre iuſqu'au Cap de Comorin, pour empeſcher les courſes des Pirates Malabares, ils equippent deux armées à Goa, qu'ils appellent *armada del Nort*, celle qui va à Ormus, & l'autre *armada del Sud*, qui va à Comorin. Et ſont compoſées de cinquante ou ſoixante Galiotes, auec vne ou deux grandes Galeres comme celles d'Eſpagne. Ces armées partent au mois d'Octobre, qui eſt le commencement de leur eſté qui dure ſix mois, plus ou moins, & c'eſt le temps que courent les Corſaires Malabares. Ils ſe ſeruent de Captifs & de Forçats pour ramer en leurs Galeres, & ils vſent du meſme ordre que pardeçà; Les Galiotes ſont de quinze à vingts bancs de chaque coſté, & il n'y a qu'vn homme à chaque auiron, qui ne ſont pas forçats ny captifs, ains Canarins & habitans de Goa, Bardes, Salfetes, & Colombins, qui ſont les plus vils & mecaniques peuples, pris de gré à gré: Ils les appellent *Laſcary*, & leur patron *Moncadon*, la Galiote *Nauie*, & celle des Malabares, *Pairaux*. Armadas de Goa.

Outre ces deux armées generales, il s'en fait d'autres qui vont à Malaca, à la Sonde, à Mozambique & autres lieux où il eſt beſoin; & où ils ont deſſein; Mais ces armées ſont compoſées de vaiſſeaux ronds qui ſont comme des Galions, Hourques & Nauires des Indes, auec quelque grande Galiote; & vont pour ſecourir & renforcer leurs places, comme en l'Iſle de Ceilan & autres lieux où ils ont guerre, & où ils ſont attaquez.

Toutes ces armées ſe font aux dépens du Roy. Il ſort encores des Galiotes & Nauires des autres Ports & Havres des Portugais, qui ſe viennent rendre & ioindre à ces Gros; & ſont bien armées: & en courant la Coſte, elles vont ancrer & ſurgir en tous les ports qui ſont de leurs amis & alliez, tant pour le rafré-

chiſſement que pour le traficq ; d'autant qu'auec ces armées, va vn grand nombre de Nauires & Galiotes marchands, qu'ils nomment *Nauios de Chatie*, à la difference des autres qu'ils appellent *Nauios d'Armada*. Ces marchands attendent à trafiquer & commercer auec ces *Armadas* pour crainte des Pirates qui les empeſchent d'aller ſeuls. Et meſme la pluſpart des ſoldats qui ont de quoy, ne laiſſent de faire commerce en faiſant leurs voyages pour le ſeruice du Roy; Cela leurs eſtant permis, voire meſme neceſſaire pour le peu de butin & gages qu'ils ont. Quant aux Nauires de guerre, elles ſont equipées au frais du Roy, mais les Nauires *Chaties*, ce ſont ceux à qui ils appartiennent qui les fretent à leurs dépens, & toutefois ils ne laiſſent d'eſtre ſubiets, & d'obeyr en toutes choſes au General des armées qu'ils nomment *Capitaine Major*.

Galeres. Es grandes Galeres il y peut deux & trois cens hommes de guerre, & en d'autres grandes Galiotes, qu'ils nomment *Fregates*, il y en peut cent, & és petites qui ſont les Nauires, enuiron quarante ou cinquante. Il y en a encores de plus petites qu'ils nomment *Manchouës*, où il peut quinze ou vingt hommes Quant aux Nauires ronds, leur nombre d'hommes eſt ſelon leur grandeur.

Embarquemens. Quant à leur ordre & façon de s'embarquer; Lors qu'on veut faire vn embarquement à Liſbone pour les Indes, ils font vne leuée de Soldats par tout le Portugal par les Parroiſſes, comme l'on fait icy des Pionniers, & là on prend toutes ſortes de gens de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, pourueu qu'ils ayent atteint l'aage de neuf à dix ans; Puis on les enroole, & ſont payez & gagez pour ſoldats. Que ſi on n'en peut trouuer qui y veulent aller de volonté, on les prend par force, & de tous aages, & ſont tous enroollez en la *Cazada India* à Liſbone, & ils donnent répondant iuſqu'à ce qu'ils ſoient embarquez. On leur auance tout l'argent de leur voyage, à cauſe que la pluſpart ſont enfans de pauures payſans, & ont beſoin de s'habiller & armer; la paye eſt ſelon leur qualité. Quant à leur façon de conter, c'eſt par *Rais*, comme en Caſtille par *Marauedis*, qui eſt vne certaine monnoye qui vaut vn denier & demy de la noſtre, & diſent tant de mille *Rais*.

Soldats Portugais. Entre ces Soldats enroollez il y a des dignitez & qualitez plus honorables les vnes que les autres, les vns par leur race & extra-

ction, les autres par leur seruice & vertu, & d'autres par la faueur. De sorte qu'ils sont gagez selon cela, les vns plus, les autres moins; On les paye-là à Lisbone pour toute la trauerse iusqu'aux Indes, & non pas par mois, & ils n'ont que faire de faire aucunes prouisions pour leur particulier, le Roy leur fournissant tout ce qu'ils ont besoin de viures, rafraichissement, & munitions de guerre. Ces titres & qualitez leur sont acquises en Portugal, & toutefois le Vice-Roy ne laisse d'en faire certain nombre de ceux qui meritent, ou qu'il veut fauoriser és Indes. Celuy qui est noble de race, ils le nomment *Fidalguo* simplement. Il y en a d'autres qu'ils appellent *Fidalguo de la Casa del Rey nosso Señor*, ou Gentil-homme de la maison du Roy, qui sont les plus estimez entr'eux. D'autres, *Mosso Fidalguo*, qui est à dire anoblis par le Roy, ou grands Seigneurs par faueur. D'autres *Caualleyro Fidalguo*; nobles Cheualiers. Autres *Mosso da Camera & do seruicio*, qui sont Gentils-hommes seruans. D'autres *Escudero Fidalguo*, qui sont Gentils-hommes escuyers. Ceux qui n'ont ny titre, ny dignité, s'appellent purement & simplement *Soldado*. Ils prisent plus ces dignitez que quoy que ce soit, pource que cela leur sert à auoir des charges & commandemens, auec ce qu'ils ont plus de gages. Outre ces titres ils en ont vn autre qui est d'homme *honrado*, qu'ils veulent tous auoir parmy eux. Le plus que peut auoir vn soldat, mesme des principaux, pour la trauerse de Lisbone à Goa, c'est cinquante ou soixante croisades.

Quant ces soldats sont embarquez en des Caraques, ils sont departis par escoüades ou compagnies, pour faire le cart ou la garde la nuict à rechange, & non point de iour.

Or encores que ces soldats enroollez n'ayent titres ny dignitez, ils ne laissent pourtant de se faire honneur entr'eux, & se dire tous Gentils-hommes, bien qu'ils soient de vile condition; & les nobles ne leur portent nulle enuie pour cela, d'autant que cela n'est conneu qu'entr'eux, & non aux Indiens; & ne diminuë en rien la noblesse des autres, dont on enuoye tous les ans les roolles de Lisbone au Vice-Roy de Goa: ains ces titres qu'ils se donnent entr'eux, n'est que pour faire entendre aux Indiens qu'ils sont tous de bonne & illustre maison, n'y ayant aucune race vile & mecanique entr'eux. Et pour ce ne veulent qu'aucun Portugais soldat ou autre, fasse chose vile

& des-honneste, n'y aille mendier sa vie, mais l'entretiennent plustost le mieux qu'ils peuuent. De façon que le plus grand porte honneur au plus petit, & prisent infiniment ce mot de Portugais & Portugal, en disant *homo blanco*, ou homme blanc, & méprisent tous ces pauures Indiens, iusques à les mettre sous les pieds. Si bien que ces Indiens estoient tous esbahis quand nous leur disions qu'ils estoient fils de crocheteurs, sauetiers, porteurs d'eau, & autres vils métiers.

Or selon ces titres, qualitez & merites, ils ont des recompenses, apres auoir seruy sept ans. Ces honneurs & titres que les soldats se donnent entr'eux, ce n'est que depuis qu'ils ont passé le Cap de bonne Esperance, car lors ils quittent presque toutes leurs modes & coustumes, & iettent toutes leurs culliers en la mer.

Maniere de viure des soldats à Goa.

Quand ils sont arriuez aux Indes en quelque lieu que ce soit, appartenant aux Portugais, ils sont libres d'aller où bon leur semble, sans estre obligez à qui que ce soit, & mesme on ne les peut contraindre d'aller à la guerre, si ce n'estoit qu'elle fust extraordinaire; Aussi ne sont-ils payez ny gagez. Ils vont seulement boire & manger au logis de ces quatre grands Seigneurs, qui donnent à manger à tous les soldats en hyuer, & peuuent aussi aller boire & manger en tous les Monasteres en toutes saisons; car au logis desdits Seigneurs on ne donne à manger que l'hyuer, lors que les soldats sont en terre, & que les armées sont retirées. On ayme mieux leur donner à manger, que de l'argent: car estans addonnez au ieu, ils iouëroient tout incontinent. Quant à l'argent qu'on leur auance lors qu'ils sont pour s'embarquer, ils n'oseroient auoir failly d'en achepter tout ce qui leur est necessaire pour le voyage, à peine de punition. Pour les deux armées tant de Nort que de Sud, on leur auance deux quartiers, qui se montent en tout trente-six perdos. Et pour les autres armées qui vont plus loin, on leur en auance trois. Cela n'empesche pas, que s'ils sont plus de temps en leur voyages, il ne soient payez: quand ils sont de retour, on leur donne vn autre quartier. Et le Vice-Roy leur en fait aussi donner quelquefois, quand il veut gratifier les soldats. Ils ne font iamais monstre, mais sçauent le compte de leurs soldats par les roolles; Car ils ne veulent pas que les Indiens sçachent leur

nombre, comme i'ay dit ailleurs. Les autres habitans & soldats Chrestiens Indiens naturels le font, non pas les Metifs, qui sont comme Portugais.

Encore que la plus grande partie de ces soldats soient enuoyés, partie de force, partie volontaires, si sont-ils tous libres estans aux Indes, de demeurer ou retourner en Portugal, ayans leur congé & passe-port du Vice-Roy, ce qui s'obtient assez difficilement, si ce n'est par faueur, ou remonstrans quelque cause legitime. Mais la cause qu'il en reuient si peu, c'est que le Roy ne leur donne pas seulement de l'eau au retour, & qu'il leur faut pour le moins trois cens perdos pour reuenir en Portugal.

Quand ils sont nouuellement arriuez aux Indes, on les nomme *Raignolles*, c'est à dire gens du Royaume, & les anciens se mocquent d'eux, iusques à ce qu'ils ayent fait vn ou deux voyages auec eux, & ayent apris les coustumes & façons des Indes; & ce nom leur demeure tant qu'il soit venu d'autres Nauires l'an d'apres. Quand on les rencontre par la ville, & qu'on les reconnoist pour *Raignolles*, les petits enfans, & garçons de boutique crient apres eux. Les Marchands Indiens sont bien aises de les voir, dautant qu'ils sont plus aisés à tromper. Raignolles

Si ces soldats de Portugal esperent recompense ou bienfaits du Roy, il faut qu'ils luy facent seruice là sept ans, sans conter l'année de leur partement, & pource les *Metifs* ou nés aux Indes, font seruice huict ans. Et ce n'est pas assez de demeurer là seulement, mais il faut s'embarquer, & aller en toutes les factions de guerre, & embarquemens qui se presentent, & en auoir bons certificats du Vice-Roy & des Capitaines, qui n'oublient pas de mettre en leur certificat tous les bons seruices rendus, afin qu'ils ayent recompense selon cela. Car s'ils ne peuuent en monstrer, ils n'en reçoiuent point, S'ils veulent estre recompensez, il faut qu'ils retournent en Portugal au bout dudit temps, sinon leur seruice est perdu; & quelquefois faute de moyens plusieurs n'y peuuent aller, & perdent cela, car il faut y estre en personne. Mais s'ils mouroient en chemin, leurs femmes & enfans, ou autres heritiers proches, se peuuent seruir desdits certificats, comme eux-mesmes eussent fait. Ceux qui reuiennent auant ledit temps, n'ont nulle recompense, non plus que ceux qui estans és Indes ne font nul seruice. Metifs.

Il y a grand nombre de soldats qui sont enuoyez és Indes

comme en exil pour leurs meffaicts, & n'oseroient retourner, si leur temps n'est expiré. Ils les enuoyent en Ceilan, Mozambique, Malaca, & autres places; pour la defence d'icelles, & ont seulement leurs gages, sans esperer aucune recompense; la pluspart s'y marie, & y demeurent toute leur vie.

Quant aux petits garçons qui sont embarquez & payez pour soldats à Lisbonne, quand ils sont arriuez aux Indes, ils ne sont receus pour tels, s'ils n'ont de la force suffisante pour porter toutes sortes d'armes, mais ils ne manquent de trouuer aussi-tost condition; Car tous les Seigneurs, Capitaines, & Gentils-hommes les prennent pour Pages, encores qu'ils soient de basse condition: & ne font aucun vil seruice à leurs maistre & maistresse, ne faisans autre chose que les suiure dehors, & sont fort somptueusement habillez de liurée de leur maistre. Tel en a apres luy douze ou quinze, & ils ne hantent ny frequentent auec les esclaues. Quand ils sont grands & forts pour porter les armes, leur maistre leur donne vne piece d'argent pour auoir des armes & habits, & lors ils s'embarquent comme les autres, & leurs sept ans commencent alors qu'ils sortent hors de Page; & suiuent les armes.

Ces soldats sont tous libres, & n'ont personne qui leur puisse commander que le Vice-Roy; sinon lors qu'ils sont enroollez, embarquez, & receu leurs gages pour aller à la guerre. Car alors les Capitaines & Generaux des armées leur commandent durant ledit voyage seulement. Tellement que ceux qui ne sont point mariez, & qui font profession de porter l'épée, se peuuent dire tous soldats. Car il n'y a que les gens d'Eglise qui ne portent l'espée. Ce mot de soldat est donc vn homme qui n'est point marié, & leur est deffendu de porter manteaux pour les distinguer des gens mariez qui en portent. Ces mariez ne peuuent estre contraints d'aller à la guerre: & quand ils y veulent aller, c'est vn grand des-honneur pour eux à cause de leurs femmes qu'ils laissent. Car on porte là grand honneur à vn homme marié, qu'ils appellent *Casado*. C'est pourquoy les soldats ne desirent point de voir embarquer ces gens mariés auec eux, pour l'apprehension qu'ils ont de leur dire paroles des-honnestes, comme ils se disent entr'eux, sans s'en soucier, mais aussi sans offenser l'honneur. Mais vn homme marié se

Soldats non mariez.

trouueroit grandement offensé de telles paroles. Toutefois la necessité les contraint quelquefois d'y aller; mais il leur est deffendu d'aller sans manteau pour estre recognus.

Quant au nombre de ces Soldats tant Portugais que Metifs, i'en ay veu dans Goa seulement plus de quatre ou cinq mil, sans les soldats Indiens qui sont sans nombre, & qui toutefois ne peuuent s'égaler ny manger auec les Portugais, encores qu'ils soient Chrestiens, & que les hommes & femmes se puissent marier & allier entr'eux. Tellement que ces soldats pour tenir les Estats, Charges & honneurs, tant de la ville de Goa que des autres Places des Portugais, il faut qu'ils soient mariez, ou bien soldats enroollez & gagez du Roy.

L'ordre de leur embarquement pour la guerre est, que le Vice-Roy & son Conseil ordonnent vn General en chaque flotte ordinaire & extraordinaire, puis des Capitaines, & pour combien de Vaisseaux, & fait deliurer argent audit General & Capitaine pour tous les frais. L'on fait apres battre le tambour & crier par la ville, pour aduertir tous ceux qui se veulent faire enrooller pour tel & tel endroit: & lors les Capitaines sont curieux de rechercher les honnestes gens & meilleurs soldats, & leur font des gratifications & honneurs pour les attirer & pratiquer à eux. Car ces soldats n'estans obligez à aucun, vont s'embarquer sous qui bon leur semble, & ne sont sous leur obeyssance que durant le voyage, & sont payez de leurs quartiers.

Ordre des embarquemens.

Quant à ceux qui ont du commandement, c'est le Vice-Roy qui leur donne tout, & le plus souuent par faueur, & tels sont les mieux payez & recompensez, ayans plus de gages & de butin: comme sont ceux qui ont la charge de faire les victuailles, munitions & autres frais, où ils font tous leur profit chacun en son endroit, & selon le plus ou moins de faueur. C'est grand honneur & faueur d'estre General, & mesme d'estre Capitaine d'vn Vaisseau, pource qu'il commande à beaucoup d'honnestes soldats, qui en terre sont autant ou plus qu'eux. C'est le *Viador de Fasienda* ou l'Intendant des finances qui paye les soldats. Mais pour les Matelots, Mariniers & autres gens, ce sont les Generaux & Capitaines qui ont charge d'en faire la mise & les despens, & pour ce on leur en auance l'argent.

Au reste, l'argent que l'on auance aux soldats pour l'embarquement, n'est que pour auoir des habits, armes & autres com-

Appointement des Soldats.

moditez : car pour le viure, ils n'ont que faire de s'en soucier, estans fort bien nourris aux despens du Roy dans le vaisseau, & ce selon les lieux. Car s'ils sont en mer, ils vsent des viures de l'ordinaire du Nauire, qui est riz auec beurre, sucre, lentilles & *mangas* qu'ils font saler, & le plus souuent de biscuit, & ne boiuent que de l'eau; ils mangent aussi d'un poisson salé auec leur riz. Mais quand ils sont à l'ancre en quelque port, comme ils sont le plus souuent, on leur donne de toutes sortes de viures qui se recouurent en ces lieux aux despens du Roy. Pour ceux qui veulent aller viure en terre c'est à leurs despens, & tous ces soldats à la mer ont chacun leur plat & mangent en particulier. Le Capitaine porte vn grand respect & honneur à tous ses soldats, & sont bien en autre estime que par deçà. Car le titre de soldat est là le plus honorable que l'on sçauroit auoir, & n'y a si riche & de grande qualité qui se trouuast deshonoré de donner sa fille en mariage à vn soldat.

Quand vn soldat a vne fois receu les gages & quartier pour s'embarquer, si apres il se veut cacher pour n'y aller point, si on le peut apprehender, il est puny corporellement & mis en prison. Dans les vaisseaux ils font deux cuisines, à sçauoir celle du Capitaine & des soldats, & celle des Mariniers & Matelots. En chaque vaisseau il y a trois ou quatre Pages Portugais, gagez & nourris comme les soldats, qui ne sont que pour seruir le Capitaine, Lieutenant & soldats, & les gens d'Eglise qui sont auec eux, soit Iesuites ou d'autre Religion : car il n'y a Vaisseau où il n'y ait de ces gens d'Eglise. La plusspart ont des esclaues & valets particuliers. Il y a des soldats de grande apparence & qualité, & toutefois ils sont tous comme nos soldats du Regiment des Gardes, à pied tous auec l'arquebuse, la pique, l'espieu, des petits boucliers de la Chine, des arcs & des flesches. Ils vsent fort peu de corselets, mais ils font grande estime de ces colets de buffle & pourpoint d'œillets, qui sont seulement capables de resister aux coups d'espée & de flesches tirées de loin. Ils se seruent aussi de bourguignotes & chapeaux de fer. Quand ils sont en terre ils portent des haut de chausses à la matelote, qui ont enuiron dix aulnes d'estoffe, & sont fort amples & larges par le bas, & leur vont iusques à terre; auec cela ils ne portent point de bas de chausse, & il est impossible qu'ils puissent courir auec de telles chausses. Mais quand ils s'embarquent, ils en ont d'autre

Armes des soldats.

façon, qu'ils appellent à la Françoise, comme il y a enuiron trente ans que l'on les portoit en France: car elles sont fort courtes & estroites. Ils ne portent point aussi de bas ny de souliers, car ils disent que les souliers les empescheroient d'auoir le pied ferme sur le Vaisseau ou cordages, ou sur le bord. La nuict ils ont des tentes faites exprés de fueilles de Palmier pour se couurir de la pluye. Et pour se coucher ils ont des nattes & des matelats, auec des tapis de Perse ou de Cambaye qui sont moindres: le matin ils les plient, empaquetent & serrent. Dans les vaisseaux il y a si peu de place, qu'à peine peut-on, estant couché, s'estendre tout de son long.

Ayant parlé des embarquemens & de leur façon de viure sur la mer, ie diray maintenant de leur forme & maniere de se gouuerner, quand ils sont dans les villes, & principalement à Goa; car estans reuenus de leurs voyages, ils demeurent és villes où il leur plaist; & ceux qui ne se sont point embarquez viuent de mesme. Les vns ont l'inuention de viure d'vne sorte, les autres d'vne autre. La pluspart font amitié auec filles & femmes non mariées qu'ils appellent *Solteras*, qui veut dire femmes impudiques, & demeurent ensemble fort libremẽt comme s'ils estoient mariez. Ces femmes se tiennent bien honorées quand vn homme blanc, s'entend de l'Europe, les recherche par amitié: car elles l'entretiennent & nourrissent du mieux qu'elles peuuent, & le blanchissent de tout linge necessaire. Aussi les soldats ou *amigos*, comme ils les appellent, les maintiennent & supportent en toutes choses, mesme ils en sont ialoux, comme si c'estoient leurs propres femmes, & pour cela ils se battroient & tuëroient fort librement en duel. Mais c'est vn grand malheur pour vn soldat ou autre Portugais, de faire amitié auec ces femmes Metices ou Indiennes impudiques, car l'on voit fort peu d'hommes qui en sortent sans peril. Car si elles sçauent qu'ils ayent frequentation auec d'autres femmes ou filles, ou qu'on eust volonté de se marier ou de les quitter en quelque sorte que ce soit, infailliblement elles les empoisonneroient auec vne certaine drogue, qui les pourroit faire durer six moix, mais au bout il faut qu'ils meurent; c'est pourquoy il faut qu'vn homme vse de grande finesse & dissimulation pour les quitter. Au reste les enfans qui en prouiennent ne sont pas tenus pour bastards, mais ils heritent de pere & de mere.

Soldats & leur vie en la ville.

Femmes de Goa dangereuses.

Quinze iours auant que nous partissions de Goa il y eut vn Contre-maistre de l'vne des trois Caraques qui partirent auant nous, qui alla voir l'amie d'vn soldat, lequel en mesme temps y arriua, & luy donna vn coup d'espée en sorte qu'il le laissa pour mort, & se sauua en vne Eglise. Mais la femme & la seruante ne bougerent, surquoy la Iustice vint qui ne fit aucune chose aux femmes ny au soldat qui s'estoit sauué; mais l'homme blessé fut porté en l'Hospital, & estant guery, voyant que son vaisseau où il auoit desja embarqué toute sa marchandise estoit party, il fut contraint de venir au nostre où il acheta vne place, sans auoir aucun office. Bref, ces femmes sont toutes fort amoureuses des hommes de deçà. Quant à ces soldats qui ont de ces femmes, ils ne laissent de s'embarquer és occasions comme les autres.

Pour les autres qui n'ont point de demeure ordinaire auec lesdites femmes, ils s'assemblent neuf ou dix, plus ou moins, & prennent vn logis, qui sont là à fort bon marché; car vn logis de douze escus par mois icy, n'en vaudroit pas là vn. Ils le meublent de lits, tables & autres vtensiles, & ont vn esclaue ou deux pour eux tous. Ils demeurent d'ordinaire en des salles basses à cause du grand chaud. Aussi ont-ils des logis expres qui n'ont point de chambres, & ne sont que pour loüer aux soldats ou autres estrangers de peu de moyens: car il y a des logis plus grands à loüage comme icy. Ces soldats viuent assez mesquinement la plusspart, au moins ceux qui n'ont point d'inuention; car il y en a qui ont des femmes mariées ou vefves qui les entretiennent secrettement: D'autres se font bien-vouloir des Seigneurs & Gentils-hommes, qui ne les laissent pas manquer de moyens: D'autres traffiquent. Au pis aller il y a ces quatre Seigneurs dont i'ay parlé, qui tiennent table ouuerte à tous. Or encore qu'ils viuent en commun, ils ne mangent iamais deux ensemble, mais chacun a sa portion, & a plus de vin, pain, chair & poisson que deux ne pourroient manger. Et ceux qui ne veulent aller manger au logis, ils enuoyent leur garçon qui porte leur mets & portion à leur logis. Tout du long du iour on les voit en leur salle ou à la porte assis en des chaires, à l'ombre & au frais tous en chemise & calsons de coton blanc. Là ils chantent & ioüent de la Guiterre ou autre instrument. Ce lieu est ionché de fueilles d'arbres, & iettent force eau par la place pour la tenir fraische. Ils sont fort honnestes enuers les passans qu'ils prient volontiers d'entrer, de s'asseoir,

s'asseoir, & de prendre plaisir auec eux & deuiser. Ils ne vont iamais tous ensemble par la ville, mais le plus c'est deux ou trois, & n'ont quelquefois que trois ou quatre habits pour seruir à dix ou douze. Et toutesfois quand on les voit marcher par la ville, vous diriez que ce sont Seigneurs de dix mil liures de rente, tant ils sont braues, ayans vn esclaue apres eux, & vn homme qui leur porte vn grand *Sombrero* ou garde-soleil. Il y a des places où l'on va louër de ces hommes-là, & on s'en sert tout vn demy iour pour vn vingtain, qui vaut six blancs. Ils marchent auec leurs habits de soye le plus superbement que l'on sçauroit imaginer. Mais aussi-tost qu'ils sont arriuez au logis, ils les quittent promptement, & d'autres les prennent s'ils veulent aller en ville à leur tour. Magnificéce industrieuse des Portugais.

Ces soldats courent de nuict, & fait fort dangereux aller par la ville passé huict ou neuf heures, encores que les Archers & Sergens marchent, car les soldats sont les plus forts. Ils ont vne mauuaise coustume ; c'est qu'ils n'attaquent iamais vn homme seul à seul, mais se iettent le plus souuent quatre ou cinq sur vn seul & le tuent, soit de iour ou de nuict. La nuict ils tuent & volent, & pour de l'argent ils ne font conscience d'aller tuer vn homme.

Voila comme les soldats s'entretiennent és Indes, tant sur terre que sur mer, les vns bien, les autres mal, selon l'heur ou malheur. Mais la plusspart à la fin s'y marie & traffique : car les vns ne veulent retourner en Portugal ayans là bien dequoy : les autres ne peuuent n'ayans pas le moyen de retourner. Il ne leur couste gueres à viure là, pource qu'ils ne boiuent que de l'eau de *Banguenin*, & vn homme est bien logé pour vne *tangue*, ou cinq sols par mois : tellement qu'auec six blancs ou trois sols par iour vn homme peut se passer, & faire assez bonne chere.

CHAPITRE IX.

Du Royaume de Dealcan, Decan, ou Ballagate és enuirons de Goa.

MAis parce que l'Isle de Goa & la terre des enuirons, qui est maintenant au pouuoir & deuotion des Portugais, dependoit anciennement du Royaume de Dealcan ou Decan, dont nous auons souuent parlé, il ne sera mal à propos d'en dire Goa. Decan.

quelque chose de ce que i'en ay appris estant à Goa.

Il y a donc cent dix ans & plus que les Portugais tiennent l'Isle de Goa, pour laquelle recouurer de leurs mains, les Roys de Dealcan on fait ce qu'ils ont pû par l'effort de la guerre, mesme l'ont assiegée par deux fois, auec deux tres-puissantes armées, composées chacune de deux cent mil hommes, & chaque siege a duré neuf mois entiers : & le Roy de Dealcan disoit par rodomontade, que pour combler la riuiere & faire passage à son armée en ladite Isle, il ne vouloit que les *alpargues* ou souliers de ses gens. Et de fait, il la fit presque remplir par vn endroit où il trouua moyen d'en faire passer quelque nombre, mais ils furent bien receus & repoussez par les Portugais. Mais ce qui estonna plus ce Roy, c'est le canon que les Portugais auoient, qui estoit assez gros, & luy n'en auoit point. Toutefois ayant recognu qu'il ne la pouuoit prendre de force, & qu'au contraire, il receuroit plus de commodité & de richesses en traffiquant & communiquant auec eux, que si Goa estoit à luy ; & d'autre part les Portugais voyans qu'ils ne pouuoient demeurer là long temps sans l'amitié de ce Roy, à cause que tous leurs viures leur venoient de son pays, ils firent paix entr'eux auec ces conditions; Que les Portugais viuroient en leur Isle selon leurs Loix & coûtumes, sans entreprendre en aucune sorte sur les pays & terres appartenantes audit Roy ; ny luy semblablement n'entreprendroit sur leur Isle Au surplus que les Indiens non Chrestiens qui seroient dans l'Isle, comme il y en a grand nombre, iusques à plus de vingt mil, viuroient selon leur Loy sans contrainte, en obseruant toutefois les loix tant de Iustice que de Police des Portugais, sans toutefois qu'ils peussent auoir entr'eux Temples ny Pagodes dans l'Isle. Plus, que chacun payeroit pour personne masle, tant petit fut-il, vn perdos au Roy de Portugal.

Ils obseruent aussi entr'eux, que s'il aduient qu'vn Chrestien ou Infidelle de Goa, ayant commis quelque crime que ce soit, se sauue en la terre de Dealcan, il ne puisse estre poursuiuy par la Iustice; ny de mesme vn de Dealcan à Goa, mais il est fort difficile de se sauuer de Goa, parce qu'on ne peut passer en terre ferme sans permission du Iuge, auec congé par escrit, comme i'ay dit, à cause des gardes qui sont aux passages & Forteresses; & toutefois il ne laisse pas tousiours de s'en sauuer beaucoup. Il y a grand nombre de Portugais & Indiens Chrestiens qui demeu-

esdites terres de Dealcan, & sont là habituez, & y viuent en toute liberté, sinon de l'exercice de leur Religion Chrestienne qu'ils ne peuuent auoir, non plus que les Infideles de la leur à Goa.

Ce Roy de Dealcan a vne fort grande estenduë de pays sous luy, & tient plusieurs Royaumes, comme *Decan*, *Ballagate*, *Hidalcan* & autres. C'estoient anciennement diuers Royaumes possedez par des Roys particuliers; mais par succession de temps celuy de *Dealcan* les a tous subiuguez, & est à present fort puissant & redouté, & confine d'vn costé au Royaume de Bengala, & de l'autre aux terres du grand Mogor. Comme i'estois sur mon partement de Goa, les nouuelles y estoient venuës que ce Grand Mogor auoit denoncé la guerre au Roy de Dealcan, qui estoit bien resolu de l'attendre, & disoit-on que cette guerre n'estoit que pour se faire passage pour aller contre le Roy de *Bengala*, ce que le Roy de Dealcan luy vouloit empescher. Le Roy de Dealcan est Mahometan, comme est vne grande partie de son peuple, le reste est Gentil & Idolatre comme les Canarins de Goa, les Naires & autres Indiens. Grande estenduë du Royaume de Dealcan.

C'estoit de mon temps vn Prince amiable & pacifique, nullement Tyran, mais amy de tous les Estrangers & de ses voisins qui sont en paix auec luy. Pour ce qui est de sa puissance elle est telle, qu'il peut mettre deux cent mil hommes en campagne, comme il fit au dernier siege de Goa, que l'on tient qu'il eust prise enfin sans la trahison de deux Seigneurs principaux de son armée, ausquels il fit depuis trancher les testes pour ce suiet.

Le Vice-Roy a tousiours vn Ambassadeur pres de ce Roy, auec quelques Iesuites qui sont bien receus aupres de luy, & y font quelque fruict, mais secrettement. En toutes ses terres il y a grand nombre de Portugais, à qui il permet de demeurer où bon leur semble en toute asseurance, mais non auec exercice de leur Religion, encores qu'il y ait aussi bon nombre d'Indiens Chrestiens, mais tous gens qui ont commis quelque crime, & qui n'oseroient retourner entre les Portugais, & viuent là comme libertins. De mesme il y a des suiets du *Dealcan* à Goa & ailleurs qui viuent en semblable liberté: Pour les Portugais qui sont pres du Roy à *Decan* ou *Ballagata*, ils peuuẽt exercer leur religiõ à cause des Iesuites & de l'Ambassadeur Portugais qui y est.

Ce Roy tient aussi vn Ambassadeur ordinaire à Goa, fort bien suiuy & honoré, & qui a exercice de sa Religion en son logis.

Tous les corps des Infidelles de Goa sont portez en terre ferme, ou bruslez és pays du *Dealcan*, & non en l'Isle. Quand cet Ambassadeur va par la ville, il est accompagné de beaucoup de gens, tant de ses domestiques que des Seigneurs & Marchands dudit Royaume. Il a aussi bon nombre de soldats armez, tant deuant que derriere luy, portans arcs, flesches, arquebuses, piques, espées & rondaches à la Chinoise. Et bien qu'il ait plusieurs beaux cheuaux, il se fait porter en vn palanquin, suiuy de Seigneurs à cheual, & il fait mener des cheuaux en main bien bardez & harnachez, auec nombre de Pages, dont l'vn porte son éuentail, l'autre la boëte d'argent pleine *de betel*, l'autre vne boëte où il y a *du chunan*, qui est de la chaux, & deux autres auec deux flacons ou vases d'argent pleins d'eau, l'vn pour boire & se lauer la bouche, & l'autre pour se lauer les parties honteuses lors qu'il en est besoin. Il se fait aussi porter son grand parasol auec force tambours, flutes, hautbois & autres instrumens à la mode du pays; & c'est ainsi que tous les Ambassadeurs & grands Seigneurs de ces quartiers marchent.

Le fils du Dealcã fait Chrestien.

Il y a enuiron quarante ans que le Roy de *Dealcan* ayant deux fils, le plus ieune se vint rendre Chrestien à Goa & se fit baptiser, & depuis le pere estant mort, il demanda partage à son frere qui ne le voulut pas recognoistre à cause de sa Religion; surquoy il demanda secours au Vice-Roy, auec lequel il fit la guerre à sondit frere aisné, qui partie par contrainte, partie par aduis de son conseil, luy donna enfin partage és terres voisines de Goa, à sçauoir les terres des *Bardes & Salcette*, qui sont à l'enuiron de l'Isle de Goa, n'y ayant que la riuiere entre deux, auec trois ou quatre autres petites Isles: Ces deux Seigneuries n'estant du tout en terre ferme, y ayant quelques ruisseaux qu'on passe aisément à gué, qui les en separent. Tout cela contient enuiron 20. lieuës de pays, fort haut & fertile en tout, fort marchand, & ayant le mesme peuple qu'à Goa. Ce Roy Chrestien estant mort sans enfans laissa tout son bien & son pays au Roy de Portugal, qui le possede à present sous ce titre; & les Portugais y ont basty des Forteresses, des Eglises & des Parroisses, auec des Colleges de Iesuites, qui tiennent là toutes les Cures: De sorte que la Foy Chrestienne s'y augmente tous les iours. Toutes ces terres sont les nourrices de l'Isle de Goa.

Bardes & Salcette.

Pour reuenir au Roy de Dealcan, il a grand nombre d'Ele-

phans, dont il fait quelquefois present au Roy d'Espagne, & demeurent à Goa pour son seruice. Il a aussi force bons cheuaux, mais qui viennent de Perse & des pays du Mogor : car pour les cheuaux Arabes ce sont les Vice-Roys de Goa qui les luy donnent; & l'on les leur enuoye ieunes & tous neufs, & ils les dressent; car il n'y a Nation en toutes les Indes qui soit si bien à cheual; & les Portugais mesmes n'ont point d'autres Escuyers pour dresser & traitter les cheuaux que de ces pays : mesmes apres les Naires, il n'y en a point qui s'entendent si bien qu'eux à gouuerner les Elephans. Elephans & cheuaux.

Le pays porte grand nombre de Tygres qui les incommodent fort. La terre y est fertile en tout, estant arrosée de grand nombre de riuieres & de ruisseaux. Il y a aussi des serpens fort gros & fort longs. Les plus fins & les meilleurs Diamans viennent en quantité du Royaume de *Ballagata;* aussi est-ce l'vne des principales richesses du Roy & du pays : car dans les Indes on ne prise que les Diamans de *Ballagata;* il s'en trouue bien au Pegu & ailleurs, mais non si estimez & de tel prix. Ils ont aussi de la soye & du coton dont ils font des estoffes, & s'en habillent fort bien, portans des hauts de chausses & de grandes iuppes de soye & de coton, auec des turbans sur la teste, droits, hauts & pointus, non pas ronds comme ceux des Turcs & des Arabes : leurs souliers sont à la Turque, rouges, dorez & pointus par deuant, & descouuerts par dessus, dont se seruent tant les Gentils que les Mahometans. C'est vne chose admirable de voir tant de monde de ce pays entrer tous les iours en l'Isle de Goa, tant hommes que femmes chargez de toutes sortes de viures, auec des bestiaux & des buffles, des asnes & autres bestes de charge; c'est ce qui nourrit Goa. Tygres. Diamans.

Il y a enuiron quinze ans qu'il y auoit à Goa vn parent fort proche du Roy de Dealcan, mais qui n'estoit pas encore Chrestien, & qui toutefois y estoit venu en intention de se faire baptiser; on l'instruisoit tous les iours, & il fut ainsi entre les Portugais deux ou trois ans en cette esperance, & desiroit le plus qu'il pouuoit à se faire baptiser, car là on n'y contraint personne; sur ces entrefaites vindrent à luy quelques affronteurs de Dealcan qui luy firent accroire que le Roy estoit mort, & que la Couronne luy appartenoit, comme au plus proche, disans qu'ils auoient mesme parole des principaux pour cela, s'il vouloit sortir de là; Le Prince de Dealcan fait Chrétien.

ce qu'il creut facilement, & complota auec eux de s'en aller secretement pour n'estre pas descouuert des Portugais qui l'en eussent destourné, & ausquels il auoit donné parole, ayant receu beaucoup de commodité d'eux. En sorte qu'ils firent tant qu'ils sortirent de Goa, & gagnerent le pays de *Ballagata* où estoit le Roy. Ce pauure Prince y estant arriué, il fut assez bien recueilly d'abord, mais gardé de prés toutefois, enfin le Roy ayant assemblé son conseil là dessus, il fut aduisé qu'on luy creueroit les yeux, qui est le suplice de tous ceux qui aspirent à la Couronne, excepté le fils aisné du Roy, ainsi qu'en vsent tous les Roys Indiens & Mahometans, à l'imitation du Turc & du Perse. Ce Roy craignant que ce Prince à la longue ne vint à émouuoir les Portugais contre luy, comme auoit fait l'autre dont i'ay parlé cy-dessus. Mesmes au temps que ie partis de Goa, il y auoit vn Prince de *Dealcan* parent du Roy, qui y estoit demeurant, & s'estoit fait Chrestien, & mesme s'y estoit marié; Il tire pension du Roy comme font tous les Roys, Princes, & grands Seigneurs Indiens qui se font Chrestiens, & se viennent retirer auec les Portugais. Ce Prince apres auoir esté marié cinq ou six ans auec vne belle Dame Metice, il en fut lassé, & la voulut quitter, selon la coustume des Indiens Mahometans, qui se quittent ainsi l'vn l'autre quand bon leur semble; & pensant estre encore en la mesme liberté, il demanda à se démarier à l'Eglise, qui ne luy voulut permetre. Luy voyant cela; se retira és terres des Mores, & manda aux Portugais qu'il ne reuiendroit iamais, si on ne le démarioit; Surquoy fut auisé qu'il valoit mieux luy permettre cela, & de se marier à sa fantaisie, que non pas qu'il vint à renoncer à la foy; Si bien que du depuis il a épousé vne fille de *Bramenis*, auec qui il vit fort paisiblement.

Prince des Maldiues Chrestien.

Il y eut aussi vn fils du Roy des Maldiues qui se vint rendre Chrestien à *Cochin*, & se fit baptiser, comme i'ay des-ja dit en traittant des Maldiues; & y amena sa femme, & ils y furent receus en grand honneur. Depuis ce Roy voulut contraindre ses subiets qui s'estoient reuoltez, de le reconnoistre; De sorte que pour cet effet il enuoya vne armée de Portugais qui bastirent vn Fort en ces Isles, & ils y firent la guerre de telle sorte l'espace de dix ans, qu'ils rendirent la plusspart de ces Insulaires tributaires. Mais enfin les Portu-

gais furent trahis, & surpris en leur Forteresse, & furent tous massacrez. Depuis ils n'ont peu y r'entrer, mais le Roy des Maldiues Mahometan, a accordé de payer certaine somme d'argent tous les ans à ce Roy Chrestien, & à ses enfans & posterité; ce qui les a mis en paix. Car entr'eux n'habitent Chrestiens. I'ay veu à Goa le petit fils de ce Roy Chrestien âgé de quinze ans, auec sa mere Portugaise; Il a nom Don Philippe, & les Portugais luy donnent de la Maiesté, & l'appellent Roy des Maldiues, & l'honnorent & respectent fort. Le Roy d'Espagne luy donne pension, & sa mere aussi; ils estoient logez prés le College des Iesuites, i'ay esté plusieurs fois les voir, & mesme ils m'en prioient, à cause que i'auois demeuré aux Maldiues, dont ils estoient bien aises d'ouyr parler. Ce petit Roy est en procés contre vn sien oncle qui demeure à Cochin, & qui y est marié, à cause qu'il se dit aussi Roy des Maldiues. Cet oncle est marié à vne Dame Metice, fort noble, & grandement riche, ce qui le maintien fort à son aise, car de son costé il n'a que la pension du Roy qui est peu, & encores assez mal payée le plus souuent.

CHAPITRE X.

Voyage de l'Autheur en l'Isle de Ceylan, & description d'icelle.

ESTANT à Goa auec les Portugais, ie fus soldat en plusieurs de leurs armées: qu'ils equipperent pendant que i'y seiourné, principalement outre la coste où est Goa, en l'Isle de Ceylan, à Malaco, Sumatra, Iaua, & autres Isles de la Sonde, & aux Moluques.

Car ils ont de coustume d'equipper plusieurs Nauires & Galiotes pour enuoyer à Malaca, & iusqu'aux Moluques, pour conduire à seureté les Nauires marchands: ils en enuoyent aussi pour seruir d'escorte à ceux qui trafiquent en la Chine, & au Iapon. C'est pourquoy ie décriray icy ce que i'ay obserué par tous ces quartiers là: où i'ay arresté, seiourné & fait la guerre.

Ceylan est vne fort grande Isle vers la pointe du Cap Commorin, elle a son estenduë du Midy au Septentrion, & la pointe Australe regarde le Cap de Commorin, entre lequel, & l'Isle, les Nauires ne peuuent passer, parce que la mer y est basse,

L'on estime qu'elle a trois à quatre cent lieuës de tour. C'est la plus riche Isle que l'on aye encores découuerte, elle est remplie de plusieurs villes. Quelques Indiens l'appellent du nom de *Tenasirin* qui signifie terre de delices ou paradis terrestre.

Fruicts. Aussi ne sçauroit-on exprimer la richesse, bonté & fertilité de cette Isle; & premierement pour les fruicts. Ils ont vn goust & saueur telle, qu'il ne s'en trouue point de si excellent en toutes les Indes, ils viennent naturellement par les bois & les forests, & entr'autres la Canelle: de les nommer tous il seroit impossible, mais tous ceux du reste des Indes se trouuent là fort communement, & en perfection: de sorte que les Indiens n'ont pas mauuaise raison de l'estimer estre le paradis terrestre. Il y a aussi des arbres qui sont des Palmes qui portent *l'areca*, que l'on masche auec le betel, & il y en a telle abondance, que toute l'Inde en est fournie, & il s'en fait grand trafic par tout, car on en charge des nauires tous pleins.

Idolatres. Les habitans sont gens Idolatres, mais d'vne autre sorte que ceux de Malabar. Ils sont tous grands de stature, fort noirs & laids, mais souples & adroits: ce sont gens fort addonnez à leurs plaisirs & delices, au reste fort poltrons, & coüarts. Ils vont tous nuds, hommes & femmes; sauf qu'ils couurent leurs parties honteuses auec des riches draps de soye. Leurs oreilles sont toutes percées, & chargées de pierreries, ils portent forces anneaux aux doigts, & des ceintures de fin or. Leur langue est particuliere, on les nomme *Cingalla*.

Cingalla. Ces *Cingalla* sont fort propres à la manufacture, & ont la main fott subtile & delicate pour l'or & l'argent, le fer, l'acier, & l'yuoire, & autres matieres qu'ils trauaillent fort proprement. Ils en font de toutes sortes d'armes, comme arquebuses, épées, picques, & rondaches les mieux faites, & estimées des Indes. Ces peuples sont fort dispos, & bons sauteurs, & portent tous les cheueux comme les *Malabares*. Ie n'eusse iamais pensé qu'ils eussent esté si excellens à bien faire des arquebuses, & autres armes ouuragées & façonnées, qui sont plus belles que celles que l'on fait icy.

Fruicts. C'est la region la plus fertile en fruicts qui soit au monde, qui sont tres-bons & tres-excellents, le pays est tout couuert de forests, fruicts, d'oranges douces & aigres, de limons d'vn goust fort suaue & delicieux, grenades, cocos, annanats & autres fruicts d'Inde.

Les chairs de toutes ſortes y abondent, le poiſſon n'y manque point, il y a du mil, du miel, des cannes, du ſucre, & du beurre en abondance, mais il n'y croiſt point de ris, qui eſt la principale nourriture, on l'y apporte de *Bengala.* Au reſte toute la cannelle du monde vient de là ſeulement, & il y en a des foreſts entieres. Il y a auſſi grand nombre d'Elephans, grande quantité de pierreries, comme rubis, hiacinthes, ſaphirs, topaſes, grenas, eſmeraudes, yeux de chat, & autres les meilleures des Indes, & outre, c'eſt là qu'eſt la belle & grande peſcherie de perles fort fines & fort belles, mais il n'y a point de Diamans.

Les Portugais ont deux Fortereſſes en cette Iſle. La principale eſt appellée *Colombo*, & l'autre port *de Salle.* Elles ſont fortes & bien gardées par des ſoldats, qui la pluſpart ſont criminels & bannis, & pareillement ce ne ſont que femmes mal viuantes qu'on y enuoye. Le General qui y eſtoit, comme i'eſtois à Goa; s'appelloit *D. Hieronymo Arzebedo*, tres-bon Capitaine. Le principal & plus grand Roy de l'Iſle ſe nomme *Rachil*, & il y a pluſieurs autres Roys.

Il y en eut vn qui fut pris & mené à Goa il y a enuiron vingt années, puis ſe fit Chreſtien, & ſe maria, & eut vne bonne penſion du Roy d'Eſpagne pour ſon entretien, comme ont tous les autres, & Princes qui ſe conuertiſſent. Or ce Prince ayant demeuré long-temps à Goa, bien aimé de tous, on eut telle fiance en luy, que par le commandement du Roy d'Eſpagne, & de l'aduis du Conſeil des Indes, il fut trouué à propos de l'enuoyer à *Ceylan* pour y commander, ſous l'authorité du Roy d'Eſpagne, afin que le peuple luy obeyt plus volontiers, comme eſtant naturel du pays, de ſorte qu'il fut remis en poſſeſſion de tout ſon païs; Mais il n'y eut pas eſté deux ans qu'il quitta le Chriſtianiſme, & retourna à ſa premiere loy, faiſant la guerre aux Portugais. Cela monſtre combien tous ces gens-là ſont perfides & meſchans. La demeure de ce Roy eſtoit vers le port de Galla. Il s'appelloit Dom Iouan, & auoit eſté pris, & tout ſon Royaume conquis, par le Capitaine *André Furtado de Mendoſa*; Ils adoroient vne dent de Singe, laquelle ayant eſté priſe par les Portugais, ils la voulurent racheter fort cherement, mais on ne leur voulut pas rendre, & elle fut bruſlée publiquement à Goa. Ce

Ceylan.

Roy s'estant reuolté, & ayant renié la foy Chrestienne, il fit tuer tous les Portugais qui se trouuerent dans son Estat : Tellement que depuis, les Holandois passans par la pointe de *Galla* auec trois Nauires, cõme c'est leur coustume d'aller moüiller l'ancre-là, & y faire quelque sejour, ils contracterent paix & amitié auec ce Roy, en telle confiance les vns des autres, que les Holandois alloient en terre en toute liberté & asseurance ; & les *Cingalla* venoient de mesme en leurs Vaisseaux : Mais sur cela le Roy s'auisa d'vne grande perfidie, conuiant tous les Chefs, les principaux soldats & gens d'apparence, de venir en son Palais à vn grand festin solennel qu'il faisoit à tous les plus Grands de sa Cour. Le General des Holandois crut cela, & y alla à la bonne foy auec 60. ou 70. des principaux des trois Nauires qu'il auoit choisis, & qu'il fit mettre au meilleur équipage qu'il put. Là ils furent receus fort magnifiquement à la mode du païs ; mais le dessert ne fut pas de mesme pour les pauures Holandois, qui estans à table, & ne pensans qu'à se réjoüir & faire bonne chere, furent incontinent saisis, & massacrez sur le champ, par gens attitrez. Le dessein de ce Roy estoit quant-&-quand de surprendre tous leurs Nauires ; mais Dieu ne le permit pas, & les garantit : car trois ou quatre Mariniers qui estoient là pour les seruir, se sauuerent, & s'encoururent aussi-tost à leurs bateaux, se iettans dedans pour donner aduis aux Nauires de ce qui estoit arriué : Si bien qu'incontinent ils couperent les cables, en laissant les ancres, & se mirent à la voile, prenans la route d'Achen, où Dieu les conduisoit ; car tous leurs Pilotes auoient esté tuez. I'ay ouy dire aux Holandois, que ce General estoit vn des plus braues & vaillans hommes qui fût sorty depuis long-temps de Holande, & le reste de ses compagnons estoient de mesme. Ce perfide Roy qui leur ioüa ce meschant tour, faisoit tout cela pour faire sa paix auec les Portugais : Car ie leur ay ouy dire que cela venoit de leur conseil, & que ce Roy leur auoit promis de leur liurer les Nauires, moyennant vne partie des richesses qu'il eût retenu. Le General ne fut pas tué sur le champ, ny deux ou trois : mais quand ce Roy vid qu'vne partie de son dessein estoit failly, il vint en telle rage & colere qui leur fit creuer les yeux, & leur fit mille autres cruautez. Ces Rois de Ceylan sont tantost amis, tantost ennemis des Portugais, changeans ainsi suiuant les occurrences.

Feinte pour surprendre les Holandois.

Les Portugais ſont en continuelle guerre auecque ces Inſulaires, deſquels ils en ont desja vaincu vne grande partie, qu'ils tiennent en leur puiſſance, & peu à peu ils les ſurmontent: il y en a pluſieurs faits Chreſtiens.

La guerre y eſt fort difficile à faire pour les Portugais, à cauſe du païs qui eſt fort couuert, & plein de bois; car il faut auoir toûjours la ſerpe ou la hache en main allant à la guerre, & les Portugais ne ſont pas ſi viſtes ny ſi adroits à marcher dans ces bois, comme ſont ces Inſulaires, qui leurs y dreſſent mille embuſcades, & enſuite ſe ſauuent au plus épais des Bois. Les Portugais y ont eſté aſſiegez pluſieurs fois en leurs fortereſſes, mais ils n'ont iamais eſté pris.

La guerre eſt fort cruelle entr'eux, & lors que les Portugais les prennent priſonniers de guerre, ils les rendent eſclaues ou les tuënt. Quant à eux ils ne tuënt pas les Portugais, mais ſeulement ils leur coupent le nez, & les renuoyent, dautant qu'ils diſent qu'ils ne veulent pas que leur terre ſoit polluë de ſang eſtranger, au moins autant qu'ils peuuent l'empeſcher.

En cette Iſle il y a vne pointe dite de *Galla* vers le midy, qui eſt vn Cap qui auance fort en la mer: Et ie diray ce qui arriua à trois Nauires Holandois qui la gardoient, lors qu'ils rencõtrerent ces deux grands Nauires, l'vn d'Arabie, & l'autre de Guzerate, dont i'ay parlé au traité des Maldiues. Ces vaiſſeaux demeurerent là enuiron trois mois, pendant le temps que les vents d'Eſt ſouflent, durant lequel les Nauires d'Inde reuiennent du Sud & de *Bengala*, & ils prirent ſeize ou dix-huit nauires Portugais; car il faut que tous les vaiſſeaux qui viennent de toutes les Coſtes & contre-coſtes de Bengala, Malaca, la Sonde, Chine, Iapon, & d'ailleurs, paſſent par là, & viennent reconnoiſtre cette pointe, comme nous faiſons le Cap de bonne Eſperance pour aller aux Indes: On la vient auſſi toucher pour venir en tout le reſte de la coſte d'Inde, s'entend depuis le Cap de Comorin iuſques à Ormus. Et ceux qui n'en veulent pas approcher, indubitablement ſe vont embaraſſer dans les bancs des Iſles des Maldiues, d'où il eſt mal-aiſé de ſe retirer ſans danger. Ces priſes toutefois incommodoient plus les Portugais qu'elles n'enrichiſſoient les Holandois, pource que la pluſpart de ces vaiſſeaux ne portoient que choſes de nourriture pour les Ports. Il eſt vray que cela incommodoit les Portugais en deux façons, l'vne pour l'honneur & le

Pointe de Galla.

credit que cela leur faisoit perdre enuers les Rois & peuples Indiens, l'autre pour la necessité & disette de viures que reçoiuent ceux des Ports & Havres d'où estoient lesdits Nauires ; car si cela manque vne année, la famine y est fort grande. En ces Nauires il n'y auoit que quelques Marchands & passagers qui estoient Portugais, car tout le reste, tant officiers que mariniers, & la plusspart des Marchands mesmes estoient Indiens, Gentils, Iuifs, ou Mahometans, les Indiens Chrestiens habillez à la Portugaise, n'estans tenus pour Indiens, mais pour Portugais ; Les Holandois faisoient meilleure guerre & composition à ces vrais Indiens qu'aux Portugais & Metifs ; & tous les Nauires Indiens de quelque lieu qu'ils fussent, n'en receuoient aucun mal, mais plustost toute offre d'aide & d'assistance, comme ils ont fait à plusieurs qui ne le demandoient pas. Tellement que les Holandois, Anglois & François, qu'ils tiennent tous en mesme rang, sont les bien venus chez ces Rois & peuples Indiens, dautant qu'ils n'en reçoiuent aucune incommodité.

Ordre des Holandois sur mer.

Or l'ordre que les Holandois tiennent quand ils rencontrent des Nauires, c'est de tirer vn coup de Canon, & aussi-tost les autres amenent, car ils n'ont pas enuie de se batre, estans tous Marchands particuliers, ou mariniers & officiers Indiens ausquels ils ne font mal. Mais ils prennent les Portugais & tous leurs biens, & le Nauire aussi, s'il est aux Portugais, ou bien le donnent à des Indiens : & mettent les Portugais en terre, sans leur faire mal, & leur donnent de l'argent pour viures iusqu'à ce qu'ils soient en quelque terre des leurs. Quand ils rencontrent des Nauires Indiens, ils les fouillent seulement pour voir s'il n'y a point de Portugais cachez, & n'en trouuans point ils les laissent aller, sans leur faire autre chose, mais seulement leur demandent s'ils sont Mahometans, ou d'autre religion, puis l'ayans sceu, on les fait iurer sur le liure de leur loy, ou sur vn biscuit, & sont creus à ce serment, si la marchandise est à eux, ou aux Portugais. Et quand ils sont meslez en vn mesme Nauire, ils en font de mesme, & l'on met la marchandise des Indiens à part, qu'il leur laisse, & ils prennent celle des Portugais, s'entend ce qui leur est propre, & le plus souuent mettent le feu au Vaisseau, ou le donnent aux Indiens, qu'ils font iurer de ne rendre aux Portugais ce qu'ils y ont laissé ; car s'ils sçauoient qu'ils leur en eussent rendu quelque chose, ils les auroient

pour ennemis. Il eſt impoſſible de conter les Nauires que les Hollandois ont pris aux Indes de cette façon ſans coup tirer; car ils ſont tenus comme Roys de la mer par les Indiens & Portugais meſmes, leſquels ſi toſt qu'ils deſcouurent de loin leſdits Hollandois, encores qu'en petit nombre, ils ne penſent à autre choſe qu'à s'enfuïr, ou quitter leur Nauire & toute leur marchandiſe, pour ſe ſauuer dans quelque eſquif.

CHAPITRE XI.

De Malaca, ſa deſcription, & du ſiege memorable que les Hollandois y mirent.

ESTANS partis de Ceylan nous vinſmes à Malaca, qui eſt diſtante de Goa de ſix cent lieuës pres la ligne Equinoctiale, à vn degré de la bande du Pole arctique, fort proche de la grande Iſle de Sumatra & des Royaumes de Sian & de Pegu. Les Portugais y ont baſty vne ville bien forte, qui leur eſt de grande importance, à cauſe que c'eſt comme la clef & l'eſtape de la nauigation de la Chine, du Iapon, des Moluques, & autres Iſles circonuoiſines de la Sonde. Tellement qu'apres Ormuz il n'y a point de Capitaine qui faſſe ſi bien ſes affaires que celuy de Malaca; car il eſt là ſur le deſtroit de Malaca & Sumatra, où il faut que tous les Nauires viennent aborder & payer le deuoir. De ſorte que meſme les Nauires Portugais ne peuuent paſſer, s'ils n'ont paſſe-port & acquit du Gouuerneur de Malaca, tant pour aller que pour reuenir. De Malaca.

Cette place apporte de grandes incommoditez aux Hollandois, Anglois & François, à cauſe dequoy les Hollandois l'ont voulu prendre, & l'aſſiegerent en cette ſorte. Les Hollandois & le Roy de *Ior* auoient fait complot & traitté enſemble, de chaſſer les Portugais de Malaca, & pour ce ſuiet les Hollandois auoient treize grands Nauires commandez par le Capitaine Corneille Madalif leur General és Indes; tellement que le vingtneufiéme iour d'Auril mil ſix cent ſix, il moüilla l'ancre deuant Malaca auec bien quinze cent Hollandois qui mirent pied à terre, & bloquerent Malaca qui fut fort ſurpriſe, à cauſe que le Gouuerneur auoit eu aduis & commandement du Vice-Roy de Goa, de donner quatre Nauires de guerre aux Nauires mar- Siege de Malaca. Malaca.

chans, allans de Goa à la Chine & au Iapon pour leur faire escorte. Si bien qu'il n'estoit pas demeuré plus de trente soldats auec luy dans la forteresse ; car il esperoit que le Vice-Roy deuoit bien-tost arriuer, & en auoit eu auis d'Espagne par le Galion qui part de Lisbone vn mois ou deux auant la flote des Caraques, pour aller droit à Malaca, & non à Goa. Ce Galion est du port de sept à huit cens tonneaux, & va tant pour donner des auis que pour charger les marchandises de la Chine, & des Isles de la Sonde. Ainsi le Capitaine fut surpris, tant à faute des viures que du manquement d'hommes, & n'auoit eu aucun auis de cette entreprise, ny que les Holandois eussent tant de vaisseaux dans les Indes. Il fut batu par eux de vingt-cinq pieces de Canon de baterie qu'ils mirent à terre ; & estoient aidez, comme
Roy de Ior. i'ay dit, du Roy de Ior, & d'autres petits Rois ses vassaux, qui les tenoit assiegez du costé de la terre, auecque soixante mille hommes : Car c'est vn puissant Roy qui tient toute la terre, & le dessus de Malaca. Ce siege dura l'espace de trois mois & dix-neuf iours. La place fut bien deffenduë par vn Gentil-homme Portugais fort vaillant, nommé *André Furtado de Mendoza*, qui se trouua-là par hazard : Car il n'esperoit rien dans les Indes que la place de Vice-Roy, qu'il eut bien-tost apres ; il n'auoit pour toutes gens de guerre que cent cinquante hommes, tant Portugais qu'Indiens. Mais ce qui fut bon pour les assiegez, c'est qu'il y auoit lors des Nauires marchands du Iapon, où il y auoit des Iaponois, qui sont les meilleurs soldats de toutes les Indes, & aidoient à faire ce nombre de cent cinquante hommes pour la deffense. Il aduint en outre fort à propos pour les assiegez, que le Vice-Roy de Goa, sans sçauoir pourtant rien de ce siege de Malaca, auoit mis en mer vne armée, de laquelle il estoit luy-mesme conducteur, & se nommoit *Dom Martin Alphonse de Castro*. Cette armée estoit de soixante & dix Nauires, & fut mise en deux bandes, les Galeres, Galiotes & Vaisseaux qui alloient à la rame estoient ensemble, & les Nauires de voile à part. L'on tient que c'estoit la plus belle armée que iamais les Portugais ayent mis sur mer dans les Indes ; Car il y auoit prés de quinze mille hommes fort bien en ordre. Elle estoit partie de Goa au mois de May l'an mil six cens six, & le Viceroy auoit laissé le gouuernement de Goa & de l'Inde du Nort à l'Archeuesque de Goa *Dom Alexis de Melsio* ; Tellement qu'vn mois

apres que le Vice-Roy fut party, les deux armées se vindrent ioindre prés de Sumatra; car c'estoit leur dessein & leur intention de la venir prendre & conquerir, à cause que le Roy de cette Isle donnoit entrée aux Hollandois. Mais ayant esté vaillamment repoussé par le Roy d'*Achen*, & cependant ayant nouuelles de ce siege de Malaca, il se partit de Sumatra pour y aller, pensant surprendre les Hollandois en terre, & brusler leurs Nauires: mais il n'en alla pas ainsi; car lesdits Hollandois en furent auertis par l'vn de leurs facteurs, qui estoit à Sumatra, lequel promptement partit pour les venir auertir: mais il n'en estoit pas besoin; car les Hollandois auoient toûjours vne patache en mer pour faire la sentinelle sept ou huit lieuës auant, de peur d'estre supris: & aussi-tost que cette patache auisa l'armée, elle en alla soudain donner auis à leurs gens, qui aussi-tost se rembarquerent, eux & leur Canon; de sorte qu'ils leuerent ainsi leur siege le 19. du mois d'Aoust. Mais cela fut cause aussi que les Hollandois eurent mauuais bruit, & peu de credit parmi ces Rois Indiens; car ils auoient promis au Roy de *Ior*, & autres, qu'infailliblement ils prendroient Malaca, & en chasseroient les Portugais; & à la verité ils furent cause que tous ces Rois se mirent à faire la guerre aux Portugais, qui auparauant estoient fort bons amis. Et qui pis est, le Capitaine Corneille leua le siege, & rembarqua ses gens sans en dõner auis au Roy de *Ior*, qu'il laissa à la mercy des Portugais, & en guerre auec eux.

Les Holandois ayans leué le siege, se mirent à la voile, pour aller rencontrer le Vice-Roy, ils se battirent fort furieusement deux iours durant. Le Capitaine Hollandois estoit braue & vaillant, & tenu pour tel par tous les Portugais & Indiens; car il est impossible de faire mieux qu'il fit là; Il se troua bien empesché entr'autres, lors qu'vn Nauire Portugais l'eust abordé & saisi auec les agraphes & crochets de fer, en telle sorte qu'il estoit impossible de s'en depestrer; & mesme le feu estoit des-ja dans les deux Vaisseaux, qui se fussent brûlez auec les hommes, sans ce General Holandois qui dit au Capitaine Portugais que ce n'estoit pas faire en braue Caualier de se laisser brûler ainsi, & qu'il valoit mieux se separer & quiter l'vn l'autre; Le Capitaine Portugais ne voulut pas d'abord, car il leur estoit fait commandement sur peine de la vie, de se brûler & se perdre pour en faire perdre vn autre; mais enfin ce qu'il fit qu'il s'y

accorda, ce fut que les bateaux des Hollandois venoient pour sauuer leurs gens, & ceux des Portugais ne venoient point; si bien qu'ils se quitterent, & furent ainsi sauuez tous deux. Mais depuis le Capitaine Portugais eut la teste tranchée pour ce suiet. Il y demeura grand nombre d'hommes de part & d'autre, mais six Portugais contre vn Hollandois.

Enfin les Hollandois demeurerent victorieux, sans perdre autre chose que deux Nauires qui furent bruslez, auec deux autres Nauires dudit Vice-Roy, lequel se retira incontinent à Malaca, auec ce qu'il pût sauuer de ses Nauires, & vn mois apres il y mourut de la dissenterie. Les Hollandois aussi se retirerent auec leur honneur, & semblablement le Roy de *Ior* & les siens: & ainsi Malaca demeura libre, & depuis a esté tres-bien fortifiée.

Siege de Malaca leué.

Les Portugais y perdirent grand nombre de braues & vaillans Capitaines, & eurent bien de la perte & du des-honneur en cette affaire; car toute leur armée fut mise en déroute. Entr'autres ils y firent perte de deux Seigneurs freres, grands Capitaines: l'vn s'appelloit *Don Fernando*, & l'autre *Don Pedro Mascaregne*, auec deux de leurs freres cadets. Iamais gens ne furent tant regrettez entre les Portugais, & le sont encore tous les iours, voire plus que le Vice-Roy qui mourut bien-tost apres de dueil & de melancolie; & fut chose admirable que treize Nauires firent tant d'effet. La ville est la plus riche & marchande de toutes les Indes, apres celles de Goa & Ormuz, pour la grande quantité des marchandises de la Chine, du Iapon, des Moluques & de toute la Sonde qui abordent là. Il y fait neantmoins fort cher viure.

Les habitans du pays sont assez beaux hommes, bien disposez de leurs personnes, & proportionnez selon leur stature qui est moyenne, comme aussi sont leurs femmes: ils sont de couleur basanée, & vont nuds de la ceinture en haut, & au bas ils ont des robes de coton & de soye, la robe de dessous ne leur va que iusques aux genoux. Ils se ceignent d'vne riche ceinture, & portent des poignards fort richement estoffez. Quant aux femmes elles sont couuertes de draps de soye, & ont des chemises fort courtes, portent les cheueux longs & bien accoustrez, auec des pierreries & beaucoup de fleurs entrelacées.

Ils sont la plufspart Mahometans, toutefois auiourd'huy il y a vn grand nombre de Chrestiens. Les Peres Iesuites y ont vn fort beau College.

L'air

L'air de ce pays est mauuais, intemperé & maladif; mesmes ceux du pays sont suiets à y estre malades plus qu'en autre lieu des Indes. Il y a peu d'estrangers qui n'y tombent malades, & c'est vn grand hazard s'ils n'en meurent; pour le moins il en demeure de bonnes marques, comme aux vns le poil tombe, aux autres la peau (s'entend de ceux qui y font long seiour.) Aussi les soldats qui y sont, sont presque tous comme ceux de Ceylan, à sçauoir exilez & bannis pour leurs méfaits. Quant aux Marchands, c'est le desir du grand gain qui leur fait hazarder leur vie, & en retournent auec vne couleur plombée, & ne s'en portent iamais bien. Les peuples de ces quartiers sont appellez *Malays*, tant en la terre de Malaca qu'à Sumatra, & ils parlent vne langue qui est entenduë par toutes les Isles de la Sonde, & en tous ces quartiers là il n'y en a qu'vne, & est la plus estenduë & la plus vtile de toutes les Indes.

CHAPITRE XII.

Des Isles de la Sonde, Sumatra & Iaua; des villes de Bantan & Tuban, Isles de Madura, Bally, des Moluques & Banda.

Les Portugais appellent toutes les Isles qui sont au delà de Malaca, *la Sonde*, comme qui diroit les Isles du Sud. Sous ce nom sont comprises Sumatra, Iaua, les Moluques & toutes les autres Isles particulieres de ce costé là.

Quant à l'Isle de *Sumatra*, ie ne m'arresteray point à la décrire, dautant que ie n'y ay pas pris terre, & ay passé seulement à sa veuë. Elle est située sous la ligne equinoxiale qui l'entrecoupe, & est de fort grand circuit; car elle va iusqu'au cinquiéme degré du costé du Nord, & au sixiesme de la bande du Sud; qui est enuiron mesme hauteur que les Maldiues, desquelles elle est esloignée de six cent lieuës. Des habitans, les vns sont Mahometans, principalement ceux qui demeurent sur le bord de la mer, les autres sont Gentils. Ils ayment fort le traffic, & pour ce tous les Marchands y sont bien venus. Les Arabes & autres Mahometans y hantent & trafiquent plus que tous autres, les Portugais y vont aussi, mais c'est fort peu, car ils ne sont point aymez du Roy. Les Hollandois y tiennent vn Fondique & des Facteurs. Le pays est fort riche en Poiure, qui est plus gros que Sumatra.

celuy de Malabar, & tenu meilleur par tous les Indiens. Il y en a telle quantité, qu'on en peut quelquefois charger trente Nauires en vne année. Il y a de l'or tant aux montagnes que dans les sablons des riuieres, mais cet or est fort bas, plus qu'aucun autre qu'on apporte en l'Inde. Ils en font de la monnoye, où est d'vn costé la figure d'vn Pagode, & de l'autre celle d'vn chariot traisné par des Elephans. Cette grande Isle contient plusieurs Royaumes, mais le plus puissant c'est celuy d'*Achen*.

Quand ie passay par là, le Roy qui y regnoit estoit fort ieune, & auoit par force depossedé son pere du Royaume dont il s'étoit emparé, le retenant long temps prisonnier, & sa mere aussi, mesmes les fers aux pieds; Son frere qu'il auoit chassé luy a fait la guerre, mais à present ils sont d'accord, car on luy a baillé certaines terres à quarante lieuës au delà, où il se tient. Ce Roy d'Achen ayme fort les Hollandois, qui ont fait là bastir plusieurs maisons, & mesme c'est le lieu ordonné pour tous les Nauires de Hollande qui sont aux Indes, & où ils ont leur estape pour le commerce, charge & descharge des marchandises, & y tiennent nombre de Facteurs qui y font grand traffic: mais il ne veut point ouyr parler des Portugais, auec lesquels il a guerre mortelle.

Au reste c'est vne chose estrange, que ce Roy ne s'est iamais pû accorder auec les Portugais, veu qu'il s'accommode auec tous autres estrangers. Il s'y trouue bien quelquefois quelques Marchands particuliers Portugais, mais ils n'ont aucune faueur du Roy, & mesmes ne le voyent pas.

Au commencement que les Hollandois furent aux Indes, ils eurent guerre auec ce Roy, & pour cette cause ils pillerent deux Nauires d'Arabie chargées d'épiceries, dont ils chargerent les leurs, mais depuis les Hollandois & luy deuinrent bons amis, & mesme il enuoya six Ambassadeurs en Hollande, & les Hollandois y laisserent des leurs en ostage. Ces Ambassadeurs furent fort bien receus & honorez en Hollande, & retournerent en Achen, mais non pas tous, car il en mourut quatre en chemin, & ay veu l'vn des deux qui reuint en l'Isle de *Malé*.

Achen. Ces Arabes pillez en Achen par les Hollandois, voyant que le Roy d'Achen & tous les autres Roys Mahometans estoient fort bien auec les Hollandois, & ennemis mortels des Portugais, s'auiserent d'enuoyer des Deputez en Hollande pour traiter paix & amitié auec les Estats, & demander raison & Iustice de leur marchandise volée; de sorte qu'ils en eurent tout con-

tentement, & furent rembourſez de leur perte, bien qu'il y eut enuiron ſept ans que la priſe en auoit eſté faite. Et depuis ce temps là les Hollandois ont eſté touſiours en bonne amitié auec tous les Indiens.

Mais à la verité, ce qui nous auoit du commencement fait tort, & qui auoit oſté beaucoup de la reputation des François, Anglois & Holandois en ce pays, car ils nous tiennent tous vn aux Indes, voyans que nous ſommes tous amis entre nous, & ennemis des Portugais; ce fut que l'on auoit porté à la Sonde quantité de fauſſes pieces de quarante ſols d'Eſpagne, qui ſe faiſoient dans les Nauires meſmes; les Hollandois en accuſoient les Anglois, & les Anglois reiettoient cela ſur les autres; mais quoy que ce ſoit, les Hollandois le payerent bien cher, car le voyage d'apres il en fut tué bon nombre en pluſieurs endroits; & depuis cela les Indiens ne s'y fierent plus tant, & le bruit courut par toute l'Inde que nous eſtions tous des affronteurs. Mais pour reuenir au Roy d'Achen, les Hollandois & luy ont depuis leur accord eſté touſiours en bonne intelligence, & ce Roy a touſiours incommodé les Portugais en ce qu'il a pû, comme auſſi les Roys de Ior, Bantan, & Iaua Maior. Tous ceux qui ſont aux Indes & autres endroits par delà le Cap de bonne Eſperance, quand ils veulent aller à Sumatra, ils diſent ſeulement qu'ils vont à Achen; car cette ville & port emporte tout le nom & la reputation de toute l'Iſle; Comme en la grand Iaue ont fait de Bantan, de ſorte qu'on ne parle que de ces deux Roys.

Le Roy d'Achen a aſſiegé pluſieurs fois Malaca, comme auſſi a fait celuy de Ior. Il eſt fort redouté, comme il monſtra bien lors qu'il fut attaqué par le Vice-Roy *Dom Martin Alphonça de Caſtro*, car il ſe deffendit ſi bien, & y demeura tel nombre de Portugais, tant tuez que noyez, que le Vice-Roy n'eut autre choſe qu'à ſe retirer auec ſa courte honte & perte: & ce luy fut encore vn mauuais preſage; car apres il s'alla acheuer à Malaca, comme i'ay dit. Mais auſſi les Hollandois qui eſtoient lors à Achen ſeruirent grandement à ce Roy, encores qu'ils fuſſent en petit nombre. Car ils donnerent auis des retranchemens & fortifications à la mode de Hollande & de France, auec force canon, dont le Roy ne manque point; & ie n'euſſe iamais creu qu'il y euſt tant de canon aux Indes comme il y en a. Depuis cette charge & eſcarmouche, où les Hollandois ſe porterent

ſi bien, & auec tant d'affection, ce Roy commença à les aymer grandement.

Iaua. L'Iſle de Iaua eſt au bout de Sumatra au Midy, gauchiſſant vers le Leuant, & ſeparée d'vn bras de mer aſſez eſtroit, dont le commencement eſt ſous le 7. degré vers le Sud. C'eſt vne fort grande, riche & opulente Iſle, qui contient pluſieurs Royaumes. Le plus renommé eſt celuy de Bantan, auſſi y aborde-t'on plus qu'autre part. Les Galiotes Portugaiſes allans vers les Moluques, dans leſquelles i'eſtois, y ſeiournerent quelque temps: ce qui me donna occaſion de voir ce pays.

Bantan, ſa deſcription & ſituation. Bantan eſt vne grande ville fort peuplée, ſituée ſur le bord de la mer au bout de toute l'Iſle, & pres du deſtroit (appellé le deſtroit de la Sonde, qui a donné, comme ie croy, le nom à toute cette mer) qui ſepare Iaua d'auec Sumatra, dont elle eſt diſtante de vingt-cinq lieuës ſeulement. Des deux coſtez de la ville deſcend vne riuiere qui la baigne & enuironne, & s'embouche en la mer. Elle eſt là fort large, & a enuiron quatre braſſées de fond, mais l'on n'y peut nauiger. La ville eſt entourée de murailles de brique, qui n'ont pas plus de deux pieds d'eſpaiſſeur. De cent en cent pas pres des murs, il y a des maiſons fort hautes, baſties ſur des maſts de Nauires, qui ſeruent pour la deffenſe de la ville, tant pour faire le guet, que pour battre de plus haut & plus à plain les ennemis qui voudroient approcher auec armes à letter de loin. Les maiſons ſont baſties de cannes, les pilliers eſtans de bois, & ſont couuertes de paille. Les hommes riches & aiſez tapiſſent leurs maiſons de tous coſtez de tapiſſerie & courtines de draps de ſoye, ou de toiles de coton bien peintes. Il y a cinq places fort grandes où chacun iour ſe tient le marché de toutes ſortes de marchandiſes & de viures, qui y ſont à bon marché, & il y fait fort bon viure. Les fruicts & beſtiaux ſont du tout ſemblables à ceux des Indes, dont i'ay tant de fois parlé, & ſont icy à fort bon marché. La ville eſt ſituée en vn lieu bas & aquatique, comme entre deux bras d'eau: de ſorte que la pluſpart de l'Hyuer la riuiere eſt toute deſbordée par la ville, & l'on ne peut aller par les ruës que par batteaux: les ruës ne ſont point pauées: preſque par tous les endroits de la ville il y a beaucoup d'arbres de Cocos. Hors l'enclos des murs il y a grand nombre de maiſons pour les eſtrangers.

Religion. Quant à leur Religion, ils ſont la pluſpart Mahometans: il y

en a d'autres en grand nombre qui ſont Gentils & Idolatres. Il y a vne grande Moſquée en la ville où s'exerce la loy de Mahomet: les Seigneurs & Gentils-hommes ont chacun des Temples en leurs maiſons, les Docteurs y viennent d'Arabie.

Les habitans ſont de couleur iaunaſtre, ils s'habillent d'vne toile de coton ou de ſoye, qu'ils ſe mettent autour du corps depuis la ceinture iuſques en bas, ils ont vn petit Turban qui leur fait deux tours. Leurs armes ſont des dagues ou poignards qu'ils appellent *Cris*; la lame en eſt ondée, & ils ſont fort dangereux, le bout du manche eſt fait en forme du demon, ou telle autre figure fort laide, le fourreau eſt fait de bois tout d'vne piece. Ces dagues ſont fort bien enrichies d'or & de pierreries, & tous, tant grands que petits, en portent à leur coſté, autrement ce leur ſeroit des-honneur de n'en porter point. Quand ils vont à la guerre ils ont des eſpées & rondaches, & quantité de fleſches qu'ils dardent auec la main. Ils ſont bien obſtinez, fort ſuperbes, meſmement en leur marcher, & grands menteurs & larrons. Habits & armes.

Les hommes ſont fort faineants: les eſclaues font la pluſpart des affaires, les Gentils-hommes & Bourgeois riches ont des iardins & des maiſons aux champs, où leurs eſclaues labourent & cultiuent la terre, & en apportent les fruicts & reuenus à leurs maiſtres, qui ne font d'ordinaire autre meſtier que d'eſtre aſſis entre les femmes, dont chacun en a pluſieurs, à maſcher continuellement du Betel: & ſemblablement leurs femmes n'en font pas dauantage. Les femmes eſclaues iouënt de pluſieurs inſtrumens deuant eux, chantent & frappent ſur des baſſins melodieuſement, & les femmes à ce ſon danſent les vnes apres les autres en preſence du mary: faiſans à qui mieux mieux, taſchans à luy complaire, car celle qui luy plaiſt le plus alors, couche la nuict prochaine auec luy. Ils paſſent auſſi la pluſpart du temps à ſe lauer & baigner, & ſe tenir en l'eau, ce qui rend la riuiere mal ſaine, & fait mauuais en boire, à cauſe de tant de peuple qui s'y laue & y ſeiourne. Au demeurant les femmes de qualité ſont ſoigneuſement gardées par les Eunuques & chaſtrez, qui ſont en grand nombre, & ils les achetent pour cet effet. Les licts ſont ſuſpendus, & ils les branſlent comme ceux qui demeurent aux Maldiues. Cette ville eſt frequentée de beaucoup de peuple: car il s'y fait grand traffic & commerce par toutes ſortes d'eſtrangers tant Chreſtiens qu'Indiens, comme des Arabes, Guzerates, Ma-

labares, de ceux de Bengala & de Malaca, qui viennent là pour y querir principalement du Poiure, qui croist abondamment en ceste Isle, & il n'y vaut ordinairement qu'vn sol la liure. I'y
Chinois. ay veu beaucoup de Chinois habituez, faisans grand traffic, & tous les ans au mois de Ianuier, il y vient neuf ou dix grands Nauires de la Chine, chargées d'ouurages de soye, de toile de coton, d'or, de pourcelaine, musc, & beaucoup d'autres sortes de marchandises de leur pays. Ces Chinois y ont fait bastir de belles maisons pour se loger, iusques à ce qu'ils ayent fait leur traffic, & qu'ils soient deuenus riches: pour à quoy paruenir, il n'y a si vil & deshonneste mestier qu'ils ne fassent, & ils sont semblables en façons de faire aux Iuifs, pour ce qui est de leur maniere de traffiquer. Puis ayans fait leurs affaires ils s'en retournent en la Chine. A leur arriuée ils achetent des femmes esclaues, & à leur retour les reuendent, emmenans auec eux les esclaues qu'ils en ont eus. Aussi ils obseruent de n'enterrer iamais là, ny en toute autre terre estrangere aucun de leurs morts, mais les salans & embaumans ils les emportent.

Les Hollandois ont à present en cette ville là plusieurs maisons qu'ils y ont fait bastir, & y tiennent vn Fondique & des Facteurs pour y entretenir leur traffic; car le Roy les affectionne, & le peuple les aime. Le Roy fait sa demeure en la ville: il est fort humain & courtois: il a plusieurs femmes qui sont gardées auec grande rigueur; car il n'est pas permis de les voir, ny d'entrer où elles sont, & quand ce seroit sont propre fils, il ne pourroit voir ses femmes, ny entrer où elles sont, sur peine de la vie.

Quand quelqu'vn vient à deceder, ses biens sont tous au Roy, sa femme & ses enfans sont ses esclaues, sinon qu'ils fussent mariez, & demeurans à part hors la maison de leur pere, ou que le Roy par le moyen de quelque present, ou pour gratifier le pere, les laisse en liberté, & en fist expedier lettres.

Il y a vn autre grand Royaume en l'Isle de Iaua, dont la ville principale s'appelle *Tuban*, située sur le bord de la mer, toute en-
Tuban. tourée & fermée de murailles. C'est vne fort belle ville & fort marchande; le Poiure y est à fort grand marché. On tient que le Roy de Tuban est si puissant, que voulant aller à la guerre, en vingt-quatre heures il peut assembler trente mil hommes, tant de pied que de cheual. Il va tousiours bien accompagné d'vn grand nombre de ses Gentilshommes, & tient fort belle

Cour. On voit là plusieurs Elephans & cheuaux.

Nous fusmes de là en l'Isle de *Madura*, qui est au costé du Nord de Iaua, petite, mais fertile en ris, & en fournit quelques Isles voisines. Il y a vne petite ville fort gentille & bien murée, nommée *Arosbay*. Elle obeït à vn Roy particulier. Les habitans sont habillez & armez à la Iauanoise. Ils sont resolus, bons soldats, mais grands voleurs, tant en terre qu'en mer. Madura.

De Madura nous leuasmes les voiles, & passâmes plus outre pour aller aux Moluques. Nous moüillasmes l'ancre à l'Isle de *Bally*, où nous demeurasmes quelque temps, & de là paracheuasmes nostre voyage aux Moluques.

L'Isle de *Bally* est située assez pres de Iaua vers l'Orient. Elle est fertile en ris, abondante en poulets & en pourceaux, fort bons & delicats, & en grand nombre: D'autre bestail il y en a aussi, mais fort sec & maigre. Il y a bon nombre de cheuaux. Outre les viures il n'y croist point autre marchandise. Les habitans sont Gentils & Idolatres, mais sans aucune regle & ceremonie certaine. Car l'vn adore vne vache, l'autre le soleil, vn autre vne pierre, & ainsi chacun adore ce qu'il veut. Les femmes se bruslent quand leurs maris meurent. Quant à leurs habits, ils sont vestus de mesme que ceux de Bantan; leurs armes sont aussi des poignards; ils portent en la main vne pique & vne sarbacane de deux brassées de long, ayans sur eux pour cet effet vn estuy plein de petites flesches pour souffler auec les sarbacanes, ce qui est fort dangereux contre ceux qui sont nuds. Ils sont au reste fort ennemis des Portugais & des Mores. Cette Isle obeyt à vn Roy particulier, qui va plus magnifiquement que celuy de Bantan. Ses gardes portent des piques, dont la pointe est de fin or: & sortant, il va sur vn chariot tiré par deux buffles blancs. Bally.

Quant aux Moluques, ce sont plusieurs Isles fertiles d'espiceries. Voicy les noms de celles qui sont seulemens comprises sous ce nom: *Ternate*, *Amboin*, *Maquian*, *Baßian*, *Meau*, *Morigoran*, *Gilolo*, *Catel*, *&* *Tidor*, & sont toutes comme en vn mesme canton, assez pres les vnes des autres. Elles sont steriles de viures, qui y sont rares & fort chers, parce qu'ils viennent de dehors. Car il n'y croist aucune sorte de grain. Ils font de la farine du bois d'vn arbre qu'ils appellent *Sagou*, dont tous ces peuples font certains tourteaux & galettes, qui sont fort bons & bien Moluques.

delicats, estant tous frais faits. Il y a quelques Cocos & Bannanes, force orangers & limoniers, & des amandiers tres-grands, dont ils font aussi de bons gasteaux de sucre & d'amande, qu'ils vendent aux marchez.

Mais sur tout il y a vne quantité admirable de cloux de girofle, qui ne croissent autre part au monde qu'en ces Isles, qui en sont toutes couuertes; c'est pourquoy elles sont frequentées de toutes sortes de Marchands estrangers, qui viennent là de tous costez du monde pour en auoir, tant Chrestiens que Chinois, Indiens & Arabes. Il y a beaucoup de Perroquets de diuers plumages & fort beaux. Les habitans sont semblables en mœurs, façon de viure, armes & habits, auec ceux de Iaua & Sumatra; car tous ceux de ces quartiers depuis Malaca, que les Portugais appellent *la Sonde*, ne different en rien de visage, couleur, habits, langue & façons de faire, comme estans vn mesme peuple. La Religion, c'est la Mahometane. Ce sont gens fort simples, mais neantmoins courageux & bien vaillans. *Ternate* est la principale qui a bien trente lieuës de tour, il y croist plus de girofle qu'aux autres. Elle est commandée par vn Roy particulier, & anciennement le Roy de *Ternate* estoit Roy de toutes ces Isles, mais à present ce sont tous Roys separez. Les Hollandois depuis peu d'années en ont occupé deux, *Amboin & Tidor* sur les Portugais: & quant à Ternate, le Roy d'icelle ayant chassé les Portugais de leur Fort, les Espagnols des Isles Philipines ou de *Manille* les ont reconquis sur luy, & se sont accordez ensemble. De façon qu'aujourd'huy les Portugais n'ont plus de cloux de girofle en leur disposition, ce qui les fasche fort, & plaidẽt là aussi au Cõseil du Roy d'Espagne contre les Espagnols. I'ay esté & seiourné seulement à Ternate: des autres i'en ay passé à la veuë de la plusspart.

Au mesme quartier est vne autre Isle où i'ay aussi esté, fort celebre pour vne sorte d'épicerie: c'est *Banda*, distante de vingt-quatre lieuës d'Amboin, fort fertile en noix de muscade & macis, & c'est le lieu qui en fournit tout le monde, car il n'en croist point autre part, si ce n'est quelques arbres qui soient plantez par curiosité, comme i'en ay veu à Goa & en autres lieux. C'est pourquoy il y aborde plusieurs Marchands estrangers de tous costez. Il y a vn Roy particulier: les habitans sont Mahometans, hardis & belliqueux, & de mesmes habits & façon de faire que ceux des autres Isles & pays circonuoisins.

Banda.

Il seroit

Il seroit impossible de dire par le menu toutes les Isles qui sont en cette mer de la Sonde, ou du Sud, comme l'appellent les Portugais, à cause de leur grand nombre, tant grandes que petites, ce qui rend la nauigation fort difficile pour les bancs, escueils, traces & destroits qu'on y trouue; si bien qu'il faut auoir de bons & experimentez Pilotes, & mesmes desdites Isles, s'il est possible: encores auec tout cela, on ne laisse pas souuent d'eschoüer & se perdre; & mesme l'on n'y ose nauiger que de iour: car si tost que la nuit approche, il faut moüiller l'ancre quelque part, autrement on se pourroit perdre la nuict: & mesme le iour il faut en nauigeant tenir tousiours la sonde en main.

CHAPITRE XIII.

Des singularitez qu'on apporte des Isles de Sumatra, Iaua, Borneo, & des Philippines, & Manille. De la Chine & du Iapon, & du traffic qui s'en fait à Goa.

LEs trois principales & plus grandes de ces Isles sont Sumatra, la grand' Iaue, Borneo, qui sont les plus grandes de tout cet Ocean, apres l'Isle de *saint Laurens*. Tous les peuples de ces Isles approchent du naturel, façons de viure, ressemblance & langage à ceux de la terre ferme de Malaca, qui me fait coniecturer que ces Isles ont esté peuplées par ces *Malays*. Toutes les autres Isles sont innumerables, fort proches les vnes des autres, habitées toutes, ou peu s'en faut, chacune a quasi son Roy particulier: & quelques-vnes en ont plusieurs. Elles sont fertiles en fruicts & marchandises particulieres, comme espiceries & autres drogues qui ne se trouuent point ailleurs, & osté Sumatra & Iaua qui sont fertiles en tout, les autres ne sont abondantes qu'en vne chose particuliere, & steriles en toute autre chose; de sorte qu'il faut que cette marchandise, en quoy elles abondent, leur fournisse tout le reste: ce qui est cause qu'il y fait cher viure de toutes choses, sinon de leur denrée qui y est à bon marché: cela est aussi cause que les peuples sont contraints de communiquer & frequenter les vns auec les autres, pour se donner ce qui leur manque. Isles de la Sonde.

A Sumatra & à Iaua il croist plusieurs choses fort riches & bonnes, mais la principale marchandise est le Poiure, qui y est Iaua.

plus gros & meilleur que celuy de la coste de Malabar, à cause, comme ie croy qu'elles sont plus vers l'Orient, & plus proches de la ligne, & que la terre y est plus humide & pleine de rosée que la terre ferme. *Banda* donne le macis & la noix muscade. Les *Moluques* le clou de girofle. *Borneo* le camphre, & le benjoüin. Et ainsi des autres, qui toutes portent quelque chose à part. Ie me contente d'en parler en general, pource que ce sont tous mesmes peuples, presqu'en mesme parallele, & climat, auec mesme temperature ou intemperature. L'air y est maladif, & il y fait fort cher viure, & encores le plus souuent on n'y trouue pas de viures pour de l'argent; car ce qui vient par mer, n'est pas chose asseurée. Les peuples y sont traistres, perfides, coleres, de sorte que pour vn rien ils ne font difficulté de tuer, auec leurs *Cris* ou poignard dont ils sont tousiours garnis. On ne trafique auec eux qu'en crainte & en danger. Les Holandois, les Portugais, & autres estrangers sont contraints de s'y fier pour le trafic, non pas ceux de leur loy, dont plusieurs y ont esté attrapez, & des estrangers mesmes, mais le desir de gagner fait oublier tout.

Les Portugais de Malaca ont des commis & facteurs par toutes ces Isles pour le trafic. Et les habitans ne laissent d'aller auec leurs Nauires chargez à Malaca, qui est le magasin & le grenier de toutes ces marchandises dont le commerce y est merueilleusement grand, soit par argent, ou par eschange d'autre chose. On vient trafiquer en ces Isles depuis le Cap de bonne Esperance iusqu'en la Chine, auec vn nombre infiny de Vaisseaux. On y vient des terres des Abexis, Arabie, Perse, Guzerate, Cambaye, Goa, Malabar, Bengala, Chine, Iapon, & de tout le reste de l'Inde. Et maintenant les Anglois & Holandois y viennent aussi pour ce mesme trafic de fruits excellens, drogues, & fleurs aromatiques & odoriferantes. Car sur les lieux les fleurs estans sur les arbres en leur force & vigueur, c'est vne merueille des suaues odeurs qu'elles exhalent, & dont l'air se remplit de telle sorte, que le vent les porte six & sept lieuës loin. Mais entre les autres celle du clou de girofle emporte le prix, mais aussi couste-t'il bien cher, puis qu'on y laisse quelquefois la vie, ou on y endure beaucoup à l'aller querir.

Ce que l'on porte en ces Isles ce sont cotons, toiles de coton, toutes sortes de draps & estofes de soye, de la soye non filée,

du ris, du poiſſon, du beurre, des huiles, des munitions de guerre, des armes, de l'argent, & autres choſes. Les Holandois & toutes les autres nations quand ils veulent aller en ces Iſles, vont premierement en la coſte de Guzerate, S. Thomé, Maſſulipatan, & Bengala pour y achepter des toiles de coton, ſurquoy ils font double profit; Car ils gagnent ſur leur marchandiſe premiere, puis ſur cette ſeconde qu'ils baillent en ces Iſles. Mais ſi ces Inſulaires *Malais* ſont fins & méchans, les Chinois le ſont encores plus: car l'argent que l'on porte de tous coſtez à ces Inſulaires, les Chinois le leur attirent & emporte en la Chine, & ne leur donnent que de méchante marchandiſe, bagatelles, & de la biſerie toute falſifiée, en échange. Les Eſpagnols & Portugais en diſent autant des Flamands & Holandois, qui ne leur portent que des babioles & droleries, & ne remportent d'Eſpagne que de l'argent, comme auſſi ils font en France.

Pour le regard des Iſles Philipines qui ſont en ſuite, n'y ayant point eſté, i'en diray ſeulement en paſſant ce que i'en ay peu aprendre des Portugais, qui les appellent *Manilles*, les Caſtillans, *Philipines*, & les Indiens *Luçon*, à cauſe de la principale Iſle qui s'appelle de *Luçonia*. Il y en a grand nombre d'autres, ayans chacune leur nom particulier. Les Caſtillans les ont deſcouuertes & conquiſes, & leur ont donné le nom de leur Roy. Comme les Portugais celuy de *Manilles*, à cauſe de la ville capitale où ſe fait le principal trafic ainſi appellée. Elle eſt à quatorze degrez vers le Nort. Les peuples ſont venus de la Chine, comme auſſi ceux du Iapon. Les Eſpagnols les poſſedent, & y ont vn Vice-Roy, & vn Eueſque, qui tous deux font leur reſidence en la ville de *Manille*, où le Chriſtianiſme eſt bien augmenté. Les Eſpagnols du Mexiquo, Nouuelle Eſpagne, & Peru y viennent par la mer du Sud. Ces Iſles ſont aſſez fertiles en viures & fruits, mais non abondantes en richeſſes & marchandiſes; Il s'y trouue force ciuete, & de ces tortuës dont l'écaille eſt ſi requiſe és Indes, & ne s'en trouue en toutes les Indes que là & aux Maldiues, & s'en fait grand trafic en Cambaye & Guzerate. Tellement que les Eſpagnols ne tiennent ces Iſles pour la richeſſe, mais ſeulement pour entretenir le trafic & commerce auec les Chinois; car n'eſtant pas permis aux eſtrangers d'aller en terre ferme de la Chine, il eſt neceſſaire d'auoir quelqu'autre lieu qui ſerue de retraite, & d'eſtape pour les marchandiſes

Iſles Philipines.

que les Chinois apportent. Car pour les Portugais ils ont l'Isle de *Macao*.

Là donc les Espagnols ont vn *Contretador* pour la correspondance des marchandises de la Chine, & des Indes Orientales Ce qui rend ces Isles riches à merueilles; mais aussi cela oste bien le commerce d'Espagne aux Indes Occidentales, car les toiles & draps de soye d'Espagne ne s'y transportent plus tant qu'elles souloient auant ce commerce estably; Aussi le Roy d'Espagne le vouloit empescher, & ne permettre seulement que certains Nauires, comme il fait à Goa; mais les Chinois ont protesté que si cela estoit, ils ne vouloient plus aucun commerce auec eux, tant en Orient qu'en Occident; tellement qu'il a esté contraint de laisser continuër le traffic comme de coustume. Il se tire vne grande quantité d'argent des Indes Occidentales qui s'en va en la Chine; les Espagnols des Manilles ne laissent de traffiquer en la mer du Sud, auec les Portugais & Indiens, mais ils ne passent point deçà le Cap & Port de Malaca. Ie croy que tous les ans il vient plus de trente ou quarante Nauires de la Chine, & Isles des Manilles. Les Portugais & Espagnols s'accordent tellement quellement en cette mer en leur traffic. Les Espagnols seuls tiennent cette bonne & excellente Isle des Moluques nommée Ternate.

Or la ville de Goa est où se fait la charge & décharge des marchandises de tous ces endroits des Indes & de Portugal, suiuant l'Ordonnance de leur Roy, le Vice-Roy enuoye tous les ans deux ou trois Nauires en la Chine & au Iapon. Les vns vont seulement en la Chine, & les autres vont à l'vn & à l'autre; Pour la Chine, il faut entendre *Macao* seulement, qui est vne Isle & ville où sont les Portugais, auec quelque nombre de Chinois. Là est l'estape & descente de toutes les marchandises qui viennent, tant de la Chine que des autres endroits monde.

Ce traffic des Indes n'est pas permis à tous les Portugais en tous endroits; car celuy de la Chine, Iapon, Malaca, Mozembic & Ormuz n'est que pour les Vaisseaux du Roy, si ce n'est que quelquefois pour recompenser quelque Seigneur, Capitaine, ou autre Officier, il luy permet d'y faire vn voyage de traffic, auec vn ou deux Nauires au plus, mais cela ne se fait que pour quelque seruice signalé, & à vn Grand. Dans ces Vaisseaux vont plusieurs Marchands particuliers pour traffiquer, qui payent les

frais des Nauires, & le port de leur marchandiſe au Seigneur du voyage, & meſmes les principaux droicts du Roy; qui donne touſiours ces voyages-là francs de tout, ſi ce n'eſt de quelques droicts particuliers qu'il faut payer aux Partiſans des Doüanes & Pancartes: mais ils ſont exempts de pluſieurs ſortes de mangeries qui ſe payent autrement ailleurs ſur toutes marchandiſes. Or la principale marchandiſe qu'on porte de Goa à Macao, c'eſt de l'argent: car en la Chine l'argent y eſt fort requis, & la plus-part de l'argent qui va d'Europe & par la voye d'Ormuz aux Indes Orientales, s'en va tout en la Chine; meſme celuy qui vient du coſté du Iapon & Indes Occidentales par la mer du Sud, & Iſles Philippines, ou de Manille, où eſt auſſi l'eſtape des marchandiſes venant des Indes Occidentales, & de la Chine par ladite mer de Sud, comme du Perou, nouuelle Eſpagne, Mexico, Chili & autres lieux de ce coſté là; De ſorte que l'on fait eſtat que tous les ans il entre en la Chine plus de ſix ou ſept millions d'or en argent, & n'en laiſſent iamais ſortir vn teſton: mais ils fondent tout cet argent en lingots, & tout leur treſor eſt en argent & non pas en or, qui y eſt fort frequent & commun. Le meilleur argent és Indes eſt celuy qui vient de Perſe par la voye d'Ormuz, & eſt en monnoye longue, qu'ils appellent *Larins*, que les Orfevres des Indes recherchent fort, & en font bien leur profit, dautant que c'eſt vn argent fort pur, net, doux, ductile & bon à mettre en œuure. Apres, celuy du Iapon eſt le meilleur, & eſt auſſi pliant. Celuy qui vient des Indes Occidentales eſt le moindre, & eſt dur, rude, & moins purifié que l'autre.

Quand les Nauires partent de Goa, ils les chargent, outre l'argent, de diuerſes marchandiſes de l'Europe, comme vins, draps de laine, & entr'autres d'eſcarlate rouge, toutes ſortes d'ouurages faits de verre & de cryſtal, des horloges que les Chinois priſent fort, force toiles de coton, pierreries taillées & miſes en œuure, en bagues, chaiſnes, carquans, enſeignes, pendans d'oreilles & bracelets; car ces Chinois ayment grandement les perles, pierreries & ioyaux de toutes ſortes pour leurs femmes. Ils partent de Goa vers Octobre, & vont à Cochin prendre des pierreries & des eſpiceries, comme Poiure & Canelle, & laiſſent au lieu, de la marchandiſe de l'Europe ou des Indes du coſté du Nort. De là ils vont à Malaca; car ils ne peuuent faire ce voyage ſans paſſer à Malaca pour prendre paſſe-port du Gou- Traffic de la Chine.

uerneur, & des marchandises des Isles de la Sonde, en eschange de toiles de coton, & autres choses d'Inde & Europe.

Ceux qui vont de Goa au Iapon peuuent faire estat d'estre trois ans entiers en leur voyage, & ne le peuuent faire à moins, à cause des vents qu'ils appellent *Monssons*, & nous *Muesons*, qui regnent six mois & plus, comme i'ay dit ailleurs. Mais aussi n'y vont-ils à faute, car quelquefois ils y doublent leur argent & denrées, & par fois le triplent, & encor dauantage. De Malaca ils vont à Macao, & de là au Iapon; en tous ces lieux il faut qu'ils attendent les *Muesons*, & cependant font leur traffic en attendant le vent. Ils laissent là la pluspart de leurs marchandises & tout leur argent, & rechargent leurs Vaisseaux d'autres de la Chine, comme de soyes, & blanc d'Espagne, que nous appellons, & eux, *Aluya*; car il est fort requis & cher au Iapon, où toutes les femmes s'en blanchissent tout le corps iusques aux iambes. Ce blanc vient de l'Isle de *Borneo*, d'où ils en portent à la Chine, où ils l'affinent & mixtionnent, & en font vn tres-grand traffic & debit qui va par tout le monde, mais plus au Iapon qu'en tout le reste. Ils portent donc au Iapon de toutes ces denrées de la Chine, & quelques restes de celles d'Europe & Inde, qu'ils vendent fort bien, & n'en rapportent que de l'argent qu'ils ont à bon compte, & reuiennent à Macao reuendre tout leur argent, qu'ils eschangent à d'autres marchandises; Ils font long seiour en tous ces endroits là, puis ils retournent à Malaca, où il faut qu'ils abordent, & là font autre eschange de marchandises auec celles de Malaca & des Isles de la Sonde. Puis de là reuiennent à Goa, ou autre lieu d'où est le Maistre du Nauire. Il est impossible de dire les grandes richesses, les choses rares & belles que rapportent ces Nauires; entr'autres force or en lingots, que les Portugais appellent *Pan doro* : ils en ont aussi en fueille & en poudre; grande quantité de bois doré, sçauoir toutes sortes d'vstensiles & meubles sacrez; vernissez & dorez auec mille belles façons: toutes sortes d'estoffes de soye, beaucoup de soye non mise en œuure, grande quantité de musc & de ciuette, force metail qu'ils appellent *Calin*, dont on fait grand estat par toutes les Indes, & mesmes en Perse & ailleurs. Il est dur comme argent, & blanc comme estain; il blanchit tousiours à l'vsage; on en fait de la monnoye à Goa & és autres terres des Portugais, & en quelques endroits des Indes, bien que rarement,

Monssons vents.

Macao.

Calin metail.

car toute leur monnoye eſt d'or ou d'argent, où bien ils le coupent par morceaux pour acheter des marchandiſes. De ce metal ils en font toutes leurs vſtenciles & ornemens, comme l'on fait icy d'argent & d'eſtain: meſmes ils en font des bagues & des bracelets pour filles & enfans. Ils apportent encores de ces quartiers là force pourcelaine en vaiſſelle, dont on ſe ſert par toute l'Inde, tant Portugais qu'Indiens. En outre force boëtes, plats, & paniers faits de certains petits ioncs couuerts de lacre & vernis de toutes couleurs, dorez & façonnez. Mais entr'autres choſes, grand nombre de cabinets de toutes façons, faits à la mode de ceux d'Alemagne, & eſt bien la choſe la plus propre; & mieux elabourée qui ſe puiſſe voir: Car c'eſt tout bois exquis, moucheté & marqueté d'yuoire, nacre de perles, & pierreries. Au lieu de fer, il y mettent de l'or. Les Portugais appellent cela *Eſcritorios de la China*.

On en apporte encor grande quantité de ſucre, le plus dur, blanc & fin que i'aye iamais veu. Force Cire & miel, du papier le plus blanc, fin, & delié du monde. Toutes ſortes de metaux, & entr'autre beaucoup d'argent; quantité de vif argent qui leur vaut beaucoup, pour le tranſport qu'ils en font en tous les endroits du monde, où il y a des mines d'argent; car ce vif argent purifie & afine l'argent. Voila ce qui eſt du trafic de Goa à la Chine, Iapon, Malaca & ailleurs. Quant à celuy maintenant qui ſe fait en detail en l'Iſle de Goa. Il faut noter premierement, que tout le trafic ordinaire en detail s'y fait par les Banianes, Canarins & autres eſtrangers, tant Gentils que Mahometans; & rarement par les Portugais, Metifs, ou Indiens Chreſtiens. Pour ce qui eſt du commerce en gros, il ſe fait par tout de gens riches, tant Portugais, Chreſtiens qu'autres. Tout s'y vend tant en gros qu'en detail, par des Couratiers iurez, qui ſont Gentils, habitans de Goa, ou des enuirons.

Pour le regard des grains, ſemences & autres choſes d'aliment & du viure qui vient de dehors, on le deſcharge dans *l'Alfandeque*, où il eſt vendu & diſtribué à tous ceux qui en veulent, tant pour leurs prouiſions, que pour vendre en détail en la ville & Iſle. Et auſſi-toſt que cela eſt deſchargé dans cette *Alfandeque*, les Iuges de police viennent mettre le prix ſur les marchan- Trafic & debit à Goa.

difes felon leur valeur, comme ils font toute chofe, qui eft pour la bouche & aliment, tant en gros qu'en deftail. Et fi elles ne font bonnes & loyales, foit cuites ou cruës, elles font confifquées & données aux prifonniers, & aux autres pauures Chrétiens de la ville, & en outre les vendeurs font condamnez à l'amende. Car il faut fçauoir que tous les iours les Iuges & Officiers de la Police ne font autre chofe que d'aller vifiter toutes les denrées pour la vie; & nul n'oferoit rien vendre, que la Police n'y ait premierement mis le taux. Ils n'oferoient auffi rien vendre en gros ou en deftail, foit marchandife de bouche ou autre chofe, qui n'en paye tribut au Roy. De maniere qu'en toutes fortes de meftiers, vacation & condition de marchandife, tant petite foit-elle, le pouuoir d'exercer, faire ou vendre eft donné à Ferme au plus offrant & dernier encheriffeur. Ils nomment ces Fermiers *Renderes*; & faut pour vendre & exercer, auoir lettres de ces *Renderes*, qui leur couftent felon la valeur du traffic ou meftier. Ces *Renderes* & Fermiers font tous Bramenis, Banjanes & Canarins. C'eft chofe efmerueillable du grand peuple vendant & achetant, qui fe voit tout le long de la femaine, horfmis les Feftes, à Goa, tant en l'Ifle qu'en la ville, à caufe du grand traffic & commerce qu'y s'y fait, de forte qu'il femble qu'il y ait toufiours foire. Tous ceux qui font icy Efpiciers, Chandeliers, Apoticaires & Droguiftes, là ce n'eft qu'vne vacation. Ce font tous gens de race de Bramenis qui le font, & non autres, & ont toutes fortes de drogues, tant pour les medicamens que pour les alimens; car excepté le vin, chair, poiffon, fruicts, herbes & viandes cuites, ils vendent de toutes autres chofes propres & neceffaires pour la vie humaine, pour ce qui concerne la bouche des hommes & des cheuaux, & pour leur fanté & guarifon: ils ne vendent point d'eftoffes, & en chaque coin de ruë & carrefour, il y en a toufiours vne ou deux boutiques.

Tous les Indiens tant de *Goa* que d'ailleurs, ont vne façon affez eftrange & notable, c'eft que quand ils veulent faire quelque marché entr'eux, & qu'il y a des gens prefens qu'ils ne veulent pas qu'ils fçachent & entendent leur marché, ny auffi qu'ils entrent en foupçon s'ils les voyent parler à l'oreille; ils ont de couftume de fe faire des fignes fous leurs mantes de foye, ou de coton qu'ils portent, comme nous faifons nos manteaux, & fe touchans les mains fecrettement, fe donnent à entendre par les doigts

Parler par fignes inuifibles.

doigts à quel prix ils veulent vendre, ou acheter, ſans que les autres en puiſſent rien ſçauoir ny connoiſtre.

Mais pour retourner à ces Iſles de la Sonde, Moluques, Philipines, Iapon, & la Chine meſme. On en pourroit dire beaucoup dauantage, & des choſes excellentes & ſingulieres qu'on en apporte : mais ie me contente d'en auoir dit cela ſeulement en paſſant, laiſſant le reſte à ceux qui ſont plus capables & plus curieux que moy.

Eſtant donc retourné du voyage de la Sonde, ie demeuray encores quelque temps à Goa, attendant l'occaſion de mon retour. Mais auant que venir à mon partement des Indes, il me ſemble, puis que i'ay fait vne ſi particuliere deſcription de Goa, & des autres endroits des Indes où i'ay eſté, que ie ne dois pas oublier ce qu'eſtant parmy les Portugais, i'ay remarqué, & apris aſſez curieuſement, tant de leur nauigation, embarquemens & trafic en diuers lieux de l'Afrique & des Indes, que de pluſieurs autres choſes des pays du Breſil en l'Amerique, d'Angola, Mozambique, Sofala, Coueſme, Melinde, Socotora, & autres lieux de la coſte d'Afrique, & du reſte de la coſte des Indes, depuis Ormuz, Cambaye, Surate, Mogor, Diu & autres, iuſqu'à la Chine & Iapon ; & de ce qui eſt arriué de memorable en tous ces lieux durant que i'eſtois aux Indes. Ce que ie deduiray briefuement aux Chapitres ſuiuans.

CHAPITRE XV.

De la forme & façon des Nauires Portugais allans aux Indes, & de leurs Embarquemens, ordre, & police, tant en allant qu'en reuenant.

PREMIEREMENT, quand aux Nauires Portugais. Il en part tous les ans trois ou quatre au plus, qui ſont des Caraques qu'ils appellent *Naos* de voyage, & y vont pour retourner ſi faire ſe peut. Et pour l'extraordinaire, quand le Roy y veut enuoyer quelque armée, ou quelque Vice-Roy outre les ſaiſons, ou bien quelque aduis particulier, il enuoye d'autres Nauires moyens, comme Galions de Biſcaye, Nauires François, Flamans, Anglois, & des Carauelles ; & de tous ceux-là, il n'en reuient aucun en Portugal, ſi ce n'eſtoit qu'il fut

Nauires Portugais quels.

besoin de donner aduis expressement, & outre les saisons ordinaires; car en tel cas ils depeschent vne carauelle ou autre nauire moyen. Et si dauenture les Caraques qui partent de Portugal pour Goa, ne pouuoient arriuer heureusement là, ou autre port des Indes, ils ne laisseroiēt pas d'enuoyer quelques galiōs de Biscaye chargés de poiure, & autres marchandises. Car ces galiōs sont à peu-prés du port de sept à huict cens tōneaux, & sont fort propres pour la guerre, bōs de voiles, meilleurs que les Caraques.

Pour le regard de ces Caraques, elles se font toutes à Lisbone, & non ailleurs, à cause du Havre qui leur est fort propre, & tres-cōmode pour l'Embarquement, & meilleur qu'en autre part, tant à cause des Officiers & Intendans desdits voyages, que pour les marchandises, vstenciles (qu'ils appellent appareils) prouisions, (qu'ils appellent matelotage) & autres cōmoditez & necessitez.

Caraques. Ces Caraques sont ordinairement du port de quinze cens iusqu'à deux mil tonneaux, & dauantage, de sorte que ce sont les plus grands vaisseaux du monde; à ce que i'en ay peu connoître; & ne peuuent nauiger à moins de dix brasses d'eau. Il s'en trouue aux Indes quelques-vns, mais bien peu, qui viennent d'Arabie, Surate, & autres lieux circonuoisins, qui approchent bien de mil à douze cens tonneaux, mais ils ne sont iamais tels, ny si forts que ces Caraques, à cause qu'ils n'y mettent pas tant de fer; mais aussi ne pourrissent-ils pas si tost, & ne sont si aisement percez des vers, d'autant qu'aux Indes ils n'employent iamais le bois qu'il n'ait demeuré trois ou quatre ans apres auoir esté coupé, ce qui le rend plus sec & plus dur, & mesme ce bois de sa nature est plus dur & meilleur que le nostre. Ils peuuent attendre ce long-temps en ce pays là, à cause qu'ils ont grande quantité de bois, & font fort peu de vaisseaux, & n'en employent pas pour leur chaufage à cause de la chaleur du pays; mais au cōtraire, en Portugal il y a peu de bois, & ils font beaucoup de vaisseaux, de sorte qu'ils sont cōtraints d'employer le bois tout verd.

I'ay oüy raconter aux Portugais, que iamais vaisseau n'a tant fait de voyages de Portugal aux Indes, qu'vne Caraque qui fut faite à *Bassains*, qui est entre Goa & Cambaye; car elle en fit iusqu'à 6. Et celles qui se font en Portugal n'en font ordinairement que deux, ou trois au plus, mais la plus part n'en font qu'vn. Ce lieu de *Bassains* est aux Indes, comme pourroit estre Biscaye en Espagne, car tous les vaisseaux qui se font pour le Roy aux Indes,

se fabriquent là, à cause qu'il n'y a pays où il se trouue plus grande quantité de bois. Il est vray qu'au Royaume de *Sian* & en *Martabanne*, il s'y en trouue encores plus, & de meilleur, mais cela est aussi plus esloigné & incommode.

Ces grands Caraques donc sont à quatre ponts ou étages, & à chacun étage vn homme, tant grand soit-il, s'y peut promener, sans toucher de la teste au plãcher, il s'en faut plus de deux pieds. La poupe & la prouë sont plus haute que le tillac, de trois ou quatre hommes, de sorte qu'il semble que ce soient deux chasteaux éleuez aux deux bouts. Il y peut auoir trente-cinq à quarante pieces de Canon de fonte verde, car ils n'vsent gueres de pieces de fer, comme nous faisons: & leur canon est du poids de quatre à cinq mil liures: le moindre est de trois mil. Outre cela il ne laisse d'y auoir quelques petites pieces comme *esperes* & perriers, dont ils en mettent dans les Hunes. Car ces Hunes sont si grandes qu'il y peut dix ou douze hommes; & les Masts si enormes qu'il ne se trouue point d'arbre si grand & si gros qui y puisse suffire, ie dis tant du grand que de celuy de misaine. Aussi ordinairement tous leurs masts sont entez & ralongez, & couuerts tout autour de *gaburons*, qui sont de grosses pieces de bois mises bien proprement, & de l'épaisseur qu'ils desirent. Ces pieces-là estans bien aiustées, sont estroitement liées auec des cordages, & liens de fer fort bien serrez, de peur que cela ne nuise à monter & descendre la verge qui est de grosseur à l'équipolent du mast, & a vingt-quatre brasses de long. Il faut plus de deux cens personnes à la monter en haut, & tousiours auec deux *capestans* fort gros. Ils ne les doublent point de plomb comme nous auions fait les nostres. Ils n'en mettent que sur les ioinctures pour faire tenir l'estoupe. Puis recouurent le nauire d'autre tables de Sapin, & apres le calefatent vne autre fois, & le frotent de poix, puis le couurent de soufre & de suif. Tellement que ce sont les plus forts & espais nauires qu'on sçauroit voir; & on est estonné de voir tant de grosses pieces de bois aiustées, & si grande quantité de fer lié ensemble. Et auec tout cela la mer les brise & rõpt quelquefois plûtost que les moindres vaisseaux, comme à la verité i'ay recõnu que plus vn nauire est grand & pesant, il en trauaille plus; au lieu qu'vn moindre se laisse leuer sur les vagues, mais ceux-cy ne le peuuent pour leur pesanteur, & la vague frape contre, & les brise à la longueur de la tourmente, qui

rompt plûtoſt leurs maſts & verges que des moyens. Car plus le vent trouue de reſiſtance, & plus il fait d'effet. Auſſi faut-il que la tourmente ſoit bien forte, car vn petit vaiſſeau prendroit pour tourmente ce qu'vn de ces grands trouueroit eſtre bonnace, tant ils ſont forts à eſbranler; auſſi ſont-ils fort bons de voile de vent en poupe, & ne valent rien de vent à la bouline, qui veut dire vent qui vient d'vn coſté ou d'autre.

Vaiſſeaux de guerre & de voyage. Ces vaiſſeaux ne vont que pour marchandiſe, & iamais pour la guerre. Et les autres moindres, comme galions de Biſcaye, hourques de Flandres, Carauelles & autres Nauires François, demeurent aux Indes à faire des voyages à la Chine, Iapon, Malaca, & autres parts d'Inde; & ſeruent auſſi pour la guerre, ou pour porter aduis; & aſſiſter vn Vice-Roy. Ce n'eſt pas qu'il ne s'en face auſſi de bons aux Indes pour les Portugais, mais le Roy enuoye ceux-cy pour accompagner les Caraques, & porter des hommes aux Indes: & ſi tous les Nauires qui y vont, en reuenoient, il ne ſe trouueroit point d'hommes pour les ramener, à cauſe du grand nombre qui meurt aux voyages, & quelquefois les perſonnes de deux Nauires ne ſont ſuffiſantes pour en ramener vn. Auſſi qu'il ne ſe trouue de la marchandiſe, s'entend du poiure, aſſez pour les charger: & le plus ſouuent au defaut de ce, il faut qu'il demeure vne ou deux de ces caraques pour l'année d'apres, & l'an ſuiuant ils n'enuoyent de Portugal qu'vne ou deux caraques aſſiſtées de quelques moyens nauires.

Notez auſſi que les ſoldats qui ſont aux Indes, n'oſeroient s'embarquer pour mariniers, ny les mariniers pour ſoldats: tellement que les ſoldats ſont contraints de demeurer là, & les Mariniers, de s'en reuenir; car ils n'y oſeroient demeurer; & s'il n'y auoit place pour eux dans le nauire reuenant, ils attendent vne autre occaſion: & cependant ſont payés tous les mois à Goa, ſans qu'ils oſent ſe mettre au rang des ſoldats; car autrement ſi cela leur étoit permis, il ne ſe trouueroit perſõne pour ramener les nauires, & les ſoldats ſont là en ſi grãd hõneur que rien plus. Et puis pour ſoldats, ils mettent toutes gens en œuure, mais ils n'ont pas des bons mariniers cõme ils voudroient: ils en font de meſme des Canoniers, & autres officiers. Les ſoldats ont *ſix Perdos* par mois, les Canoniers, & les mariniers *quatre*. Si vn marinier s'en vouloit retourner, il le peut faire, encore qu'il n'y eût place vacante de ſa condition au vaiſſeau; ſi ce n'eſt qu'il n'y eut fautes d'hom-

de mer, car lors on les arreste pour iusqu'à l'année d'apres, & en attendant il seroit tousiours gagé, & dans le Vaisseau il auroit les gages ordinaires. Que s'il s'embarquoit sans qu'il fust en place de Marinier, il y seroit comme estranger, & n'auroit l'ordinaire de pain & d'eau, ny mesme vne place, s'il ne l'achetoit de quelqu'vn : & pour cette cause ils ayment mieux en tel cas attendre vn an, voire deux, s'ils n'ont moyen d'acheter la place d'vn autre Marinier, qui leur couste enuiron soixante ou octante *perdos* ; ou bien d'acheter vne place pour mettre leurs viures & marchandises. Car là c'est la plus grand pitié du monde que d'vne personne qui n'a point de lieu, & n'est pas comme en nos Vaisseaux, où tout sous le pont est commun; ains là il n'y a si petit coin qui ne soit donné ou vendu, & mesme dehors. Il faut que ce soit le maistre qui donne place à la poupe, & le contre-maistre à la proüe. Pour ce qui est entre les deux masts, s'entend sur le tillac & par dehors, c'est au Gardien à en disposer. Ils gardent cet ordre & rangs és vaisseaux des Indes seulement; car pour les autres voyages ils en vsent à peu pres comme nous. Pour les moyens Nauires, ils y obseruent le mesme reglement qu'és caraques, mais les Officiers ne sont en rien approchans les vns des autres; car vn maistre d'vn Galion qui auroit fait le voyage des Indes, seroit bien aise estant de retour en Portugal, s'il auoit vn office de Gardien en vne caraque. Car ces Mariniers & Officiers de moindres Vaisseaux sont tous gens pris par force, & pour Mariniers, que l'on met pour Maistres, Contre-maistres, Pilotes & autres; aussi esperent-ils peu de profit, dautant que leurs Nauires ne reuiennent iamais, & pour ce faut qu'ils attendent vn an ou deux, ou s'en reuenir à leurs despens. Mais à leur retour ils sont recompensez : car on leur donne quelque Office en vne caraque, mais moindre beaucoup qu'en leur Galion : & est plus d'honneur d'estre Marinier là, que d'estre Contre-maistre en vn moyen. De sorte que cela se recherche & s'y achete, tant pour l'honneur que pour le profit.

Places aux Vaisseaux fort requises.

Tous les gens de mer en ces caraques ne ressemblent à aucuns autres que i'aye veu, & mesmes aux autres Portugais qui nauigent ailleurs. Car il est certain que tous gens de mer estans sur mer, sont barbares, inhumains, inciuils, sans respect de personne, & bref de vrays diables incarnez : & sur terre ce sont des Anges; fors seulement ces Mariniers des caraques des Indes, qui

Mariniers Portugais quels.

sont courtois & benins, tant sur terre que sur mer, & paroissent tous gens d'honneur & de maison, se portans tous vn grand respect les vns aux autres. Pour les Mariniers de France, ie n'en vy iamais de tels, comme ie les depeindray ailleurs cy-apres.

Or pour l'ordre que les Portugais tiennent en ces caraques durant leurs voyages, ie diray premierement, que pour l'equipage, c'est à dire des hommes que l'on y enuoye, il y en a au plus mille ou douze cent, & au moins de huit à neuf cent, lesquels sont ordonnez ainsi. Il y a vn Capitaine absolu sur tout le Nauire & les hommes de dedans, puis il y a le Pilote, le second Pilote, vn Maistre, vn Contre-maistre, vn Gardien, deux Trinquiers, enuiron soixante Mariniers, soixante & dix Gourmetes, & vn Maistre Canonier qu'ils appellent Connestable, assisté de vingt-cinq autres Canoniers, plus ou moins selon le Vaisseau; & il leur commande à tous apres le Capitaine, & ne recognoissent autre que luy; il a la charge du Canon, & des deux grandes escoutes. Il y a aussi le Chapelain & Prestre du Nauire, qui est gagé & obligé de dire la Messe toutes les Festes & Dimanches, sans consacrer toutefois; cela n'estant permis sur la mer. Il est aussi obligé de confesser, prescher, & faire toutes les autres fonctions & ceremonies Ecclesiastiques. Et bien qu'il y passe d'autres gens d'Eglise de tous Ordres, ils ne sont obligez à cela, si ce n'est de volonté, aussi n'ont-ils gages, & sont seulement embarquez pour les Indes, sans congé de retourner en Portugal.

Officiers de Nauires.

Outre cela il y a vn Escriuain qui a toute puissance, & est installé par le Roy, & ne se passe rien pour l'interest, tant du Roy que des particuliers qu'il n'escriue, & enregistre tout ce qui entre & sort du Vaisseau, & c'est luy qui passe toutes les cedules & obligations qui s'y font. Car il est à noter que toutes cedules & obligations qui se passent sur mer sont bonnes & valables entre les Portugais, mais parmy les François sont de nulle valeur. Cet Escriuain fait aussi & garde toutes les informations & escritures de Iustice, comme en vne forme de Greffe: & quand quelques-vns meurent, il fait inuentaire de tous les biens qu'il auoit dans le Vaisseau, & les fait vendre à l'encan au plus offrant, & l'argent qu'il y a, il le baille à interest: & quand il est arriué à Goa, ou à Lisbonne, il baille copie de son inuentaire aux parens & heritiers qui le payent de sa peine. Il a vne grande autorité dans le Nauire, où il ne se passe rien qu'il n'y ait premier donné son

Escriuain & son autorité.

auis & consentement. Toutes les victuailles du Vaisseau luy passent en les distribuant par deuant les yeux, & il escrit tout iusques à vne chopine d'eau. Il tient les clefs des escoutilles du Nauire : mesme quand le Capitaine veut aller en bas, il faut que l'Escriuain soit tousiours auec luy, & il ne le pourroit autrement encores qu'il represente le Roy dans le Nauire. Ce Capitaine a commandement sur tout le monde, tant ceux qui sont obligez au Nauire, que les passagers ; & quoy qu'il y eust vn plus grand Seigneur que luy, il faut qu'il luy obeysse. Toutefois quand il faut faire quelque chose d'importance, il prend auis & conseil de tous les Officiers, Gentils-hommes & Marchands, & les fait tous signer de peur d'en estre recherché. Il ne peut condamner à mort pour crime, mais il peut faire donner l'estrapade dans le Nauire (les François appellent cela passer par sous le Nauire & caler) & autres punitions corporelles, & pendre par dessous les aisselles. Pour le ciuil, il peut condamner à deux cent *croisades* sans appel. Il peut aussi garder vn homme és prisons les fers aux pieds tout le long du voyage, puis estant arriué en terre, le liurer à la Iustice. Capitaine & sa charge.

Apres le Capitaine, le Pilote est la seconde personne du Nauire, car le Maistre luy obeyt, & ne fait que ce qu'il luy commande. Il ne bouge iamais de sa charge à la poupe, à voir toûjours son aiguille & sa boussole : & il y a vn second Pilote pour le soulager. Le Maistre est apres qui commande à tous les Mariniers, Gourmetes & autres gens de trauail du Nauire, & il y a vn contre-maistre sous luy pour le soulager, & ils sont tous mis par le Roy. Le maistre a le soin de commander depuis la poupe iusques au grand mast qui y est compris, tant à amener les voiles, qu'à tout autre trauail necessaire, & le contre-maistre prend garde depuis la prouë iusques au mast de Misaine, y comprenant ledit mast, & fait tout de mesme que le maistre en sa poupe, qui ne luy peut riẽ cõmander pour cet effet, chacũ d'eux se tient iour & nuict en son quartier, & en six mois il arriuera qu'ils ne se visiterõt pas 4. fois. Pilote.

Le Contre-maistre a toute la charge du Nauire, tant pour la charge que la décharge & autres occurences necessaires, tant sur mer qu'estans arriuez en terre, mais le maistre ne bouge iamais de sa poupe. Apres cela il y a vn Gardien qui cõmãde à tous les Gourmetes, & est logé auec eux nuict & iour en haut sur le tillac, qu'ils appellent *Conuerso*, qui est depuis le grand mast iusques

au maſt de Miſaine ; & pleuue ou vente, il faut qu'ils ſoient toûjours là, & n'ont que quelques cuirs de bœufs & de vaches pour les couurir. Ce Gardien commande à ces Gourmetes, & ſi au ſecond coup de ſifflet ils manquent à reſpondre & venir promptement, il charge deſſus à grands coups de bouts de cordes ou de baſton : car ces Gourmetes ſont les moindres du Nauire, & ſont apres les Mariniers, ne ſeruans qu'à tirer en haut les cordages, & n'allans iamais en haut, ſans bouger de deſſus le tillac. Ils ſeruent à tout le gros trauail du vaiſſeau, pour ayder comme valets des Mariniers qui les battent & gourmandent fort : ils ne peuuent auſſi manier le timon ou gouuernail, & il n'y a ſorte de trauail, tant dehors que dedans le Nauire, qu'ils ne ſoient obligez de faire, comme à le nettoyer & à donner à la pompe, ce qu'ils font ſeuls, ſi ce n'eſt que par cas fortuit, le Nauire fiſt plus d'eau que de couſtume, & qu'il falluſt y donner trois ou quatre fois le iour.

Mariniers. Quant aux Mariniers ils ſont fort reſpectez, & y en a peu qui ne ſcachent lire & eſcrire, cela leur eſtant neceſſaire pour l'art de marine ; auſſi par ce mot de Marinier s'entend vn qui ſcait bien tout ce qui eſt de la nauigation, mais il s'en voit peu de bons, bien que tous en portent le nom ; auſſi eſt-ce à eux à gouuerner le Nauire chacun en ſon rang. En ces grands Nauires-là qui ſont forts, ils prennent vn ou deux Gourmetes à leur ayde, & ils font tous le trauail qui ſe fait par haut, comme mettre les voiles hors, les remettre dedans, manier les cordages, & autres ſemblables. Ils ſont fort honorez du Maiſtre & du Pilote en faiſant leur deuoir ; ils ne nettoyent iamais le Nauire, ny ne donnent à la pompe ſinon quand la neceſſité le requiert. Le Gardien ne leur peut rien commander : ils ſont repartis en trois pour la nuict, le Pilote en a vne partie, le Maiſtre vne autre, & le Contre-maiſtre vne autre ; & de meſme ſont departis les Gourmetes auec eux, & ils veillent chacun quatre heures ; & chaque homme eſt deux heures au gouuernail. Mais il faut noter qu'à ces grands Nauires il y

Bouſſole. faut trois bouſſoles, le Pilote qui eſt tout en haut à la poupe en a vne ; ſous le tillac il y en a vne autre auec vn Marinier pour entendre le Pilote, parce que celuy qui eſt en bas au gouuernail ne le pourroit entendre, mais celuy qui eſt au milieu luy donne à entendre la parole du Pilote. Il y a deux des principaux Mariniers qu'ils appellent *Trinqueres*, qui ont le ſoin des cordages & voiles,

voiles, quand il les faut racouſtrer pour y donner ordre. Il y a auſſi quatre petits garçons qu'ils nomment *Pages*, qui ne ſeruent que pour appeller le monde à ſon deuoir, & crient à pleine teſte au pied du grand maſt; encor à peine tous les peuuent-ils ouyr. Ils les appellent tant pour venir veiller en leur quartier, que pour aller au gouuernail & autres œuures particuliers. Ces garçons ſeruent auſſi à prendre garde aux lampes, & à faire les meſſages du Maiſtre & autres Officiers; auſſi quand les biens des deffunts ſe vendent, ce ſont eux qui en font la criée & le ban. Il y a vn Sergent pour executer les commandemens du Capitaine en ce qui dépend de la Iuſtice. Pour les priſons, elles ſont au pied de la pompe, où ils mettent les malfaicteurs, le plus ſouuent les fers aux pieds, & n'y a perſonne qui y puiſſe aller que luy; il y a d'autres moindres priſons, comme ſur le tillac où ſont certaines pieces de bois percées, là où l'on met les pieds, puis cela eſt fermé à cadenats. Ce Sergent a auſſi toutes les poudres, balles, meſches, & les armes en garde, & en eſt chargé par compte. Il a auſſi la charge des feux, & nul quel qu'il fuſt, n'oſeroit allumer ny porter du feu, ſi ce n'eſt luy-meſme qui le donne de ſa main. Et pour cette occaſion il y a des deux coſtez du Nauire à l'endroit du grand maſt, deux grandes cuiſines qu'ils appellent *fougons*: & quand le Sergent y allume du feu, qui eſt comme ſur les huit ou neuf heures, il y a touſiours deux gardes ou ſoldats, vn à chacune pour donner ordre que perſonne n'y faſſe quelque inſolence auec le feu, auſſi pour empeſcher qu'aucun n'en puiſſe allumer & porter par le Nauire. Et ſi quelqu'vn en a affaire pour aller au bas du Vaiſſeau viſiter les commoditez, ſi ce ſont gens ſeurs, le Sergent leur vient allumer vne chandelle, par le commandement du Capitaine, & la met en vn falot de fer blanc tout percé, & le ferme auec vn cadenats: & ſi ce ne ſont gens ſeurs, il y va luy meſme. Il a le ſoin de faire auſſi eſteindre les feux, comme enuiron ſur les quatre heures. Priſons.

Dans ces Nauires il y a auſſi pluſieurs artiſans neceſſaires, de chacun Office ou meſtier deux : comme Chirurgiens, Charpentiers, Calfateurs, Tonneliers & autres. La pluſpart des Gourmetes ſont aſſuiettis à eux chacun en ſon endroit. Car tous les Officiers du Nauire ont chacun le leur; & les vns ſont dediez pour coucher touſiours en haut à la hune, & les autres chacun à ſon eſcoute, excepté les quatre qui couchent en la hune. Ils ſont Artiſans.

tous suiets à tout trauail comme les autres, quand ils ne sont point occupez. Le Maistre, Contre-maistre, Gardien, & Maistre Canonier ont tous chacun leur gros sifflet d'argent pendu au col auec des chaisnes d'argent; & auec cela ils se font entendre de tout ce qu'il faut faire, à sçauoir le Maistre & Contremaistre à l'endroit des Mariniers, le Maistre Canonier à tous les Canoniers, & le Gardien à tous les Gourmetes, & aux quatre garçons. Il y a aussi deux despensiers, l'vn pour les Mariniers, & l'autre pour les Soldats. Mais ils ne peuuent rien départir qu'en la presence de l'Escriuain, & ces despensiers sont aussi mis par le Roy. Dans le Nauire il y a force Soldats, Gentils-hommes, Marchands, Ecclesiastiques & autres passagers, tant hommes que femmes, dont ie ne parle point icy pour n'estre de mon propos.

Despensiers.

Or le Roy enuoye tous ces Nauires armez & equipez à ses propres frais & despens, & sa marchandise particuliere n'est que de l'argent qu'il enuoye pour ayder à payer l'Estat des Indes, & à acheter du Poiure; tellement qu'il n'y va point de Nauire où il n'y ait pour le moins quarante ou cinquante mil escus en argent pour luy, sans les marchandises qui sont aux passagers particuliers. Cet argent luy profite, car estant aux Indes il hausse d'vn tiers de prix plus qu'en Portugal. Dans ces Nauires il fait quelquefois embarquer sept à huit cent Soldats, le reste sont gens de marine ou passagers. Mais ce qui fait que les Nauires de Portugal font si peu de resistance aux occasions de combat, c'est que tous ces Soldats là sont enfans de Paysans, & autres gens de basse condition, qu'ils prennent par force depuis l'aage de douze ans; de sorte que n'ayans iamais veu de guerre, ils ne peuuent pas rendre grand combat. Pour les Canoniers, ce sont aussi la pluspart Artisans, Cordonniers, Tailleurs & autres, de façon qu'ils ne scauent que c'est que de tirer vn canon quand il faut: mais nonobstant cela, tous ces gens là, bien que de basse condition, depuis qu'ils ont passé le Cap de bonne Esperance, comme nous auons desia touché ailleurs, se donnent des noms nouueaux, & se disent tous Gentils-hommes. Ce qui les fait rendre aussi si peu de combat, c'est que les ennemis leur font bonne guerre, & que tout est à leur Roy, & qu'ils n'y perdent iamais rien, comme ils disent.

Embarquemens.

Quand donc ces grands Vaiſſeaux doiuent marcher, le Roy les fournit de toutes ſortes de prouiſions & rafraichiſſemens, qui ſont pour tous en general depuis Portugal iuſqu'à Goa, & non plus. Il y a vn deſpencier pour les ſoldats, auſquels il donne la regle les premiers; puis il y a celuy des mariniers, & des autres Officiers & perſonnes du Nauire; & tous ſans exception, ont autant d'ordinaire par iour les vns que les autres, à ſçauoir demy canade de vin, & autant d'eau. La Pipe contient trois cens canades; de pain, tant qu'ils en peuuent manger: pour les autres viures, comme chers ſalées, vn *arobe* par mois: & *l'arobe* peſe trente liures. Tout le reſte leur eſt donné à meſme proportion, comme huile, vinaigre, ſel, oignons, poiſſon, Tout cela ſe donne pour vn mois entier; mais le vin & l'eau ſe donne chacun iour, & le tout en preſence de l'Ecriuain qui met tout en compte, & par nom. S'il y a quelqu'vn qui ne boiue pas de vin, il le peut vendre à d'autres, ou le garder, & laiſſer entre les mains du deſpencier, qui en tient compte: & eſtans arriuez à Goa, ou ailleurs, ils peuuent prendre le vin qui leur eſt deu, pour en faire ce que bon leur ſemble. Mais le mal que ie trouue en tout cela, c'eſt que tout le viure ſe donne cru; & chacun eſt tenu de faire cuire ſon manger; tellement que quelquefois il ſe voit plus de quatre-vingts ou cens pots au feu tout à la fois, & puis quand les vns ſont cuits, on y en met d'autres; & ainſi quand quelques-vns ſont malades, faute de pouuoir donner ordre à leur fait, ils ſont fort mal nourris & entretenus, ſi bien qu'il en meurt beaucoup de cette ſorte. Les François & Holandois n'en font pas de meſme, car ils ont vn cuiſinier pour tous, & ils mangent ſix à ſix en vn plat. Mais entre les Portugais le boire & manger eſt egal à tous en general. Ce qui reſte de tous ces viures & vſtenſiles du nauire demeure au profit des Intendans de nauires qui reſident à Goa: & quand les vaiſſeaux ſont pour retourner, ils les fourniſſent de nouueau aux deſpens du Roy. Les vſtenſiles de tout le vaiſſeau ſe conſignent és mains du maiſtre, & les viures & marchandiſes en celle de l'eſcriuain.

Viures des Vaiſſeaux.

Au reſte, les ſoldats eſtant dans les nauires, ils y font la garde toutes les nuicts, mais ils ne ſont point ſuiets à aucun trauail. Ceux qui ont des rafraichiſſemens dans le vaiſſeau, les vendent ce qu'ils veulent, comme il s'eſt trouué tel qui a vendu vne poule vingt reaux de quarante ſols la piece, qui ſont quarante liures.

Places du Nauire. Pour ce qui est des gages des Officiers du Nauire, il faut noter que pour le Capitaine, Pilote, Maistre & autres gens de commandement, le Roy leur donne certaine place de Nauire à chacun; de mesme aux Mariniers. Pour le regard des Soldats, Gourmetes, Mariniers, Artisans & autres Officiers du Nauire, ils sont payez esgalement. A sçauoir pour aller de Portugal en Goa, cinquante *croisades* chacun. La *croisade* vaut cinquante sols. Si les gens de commandement & les Mariniers ont moyen d'acheter des marchandises chacun en sa qualité & ordre, ils ne payent point de droicts pour certain nombre de marchandises. C'est pourquoy ceux qui n'ont pas le moyen d'en acheter, n'y ont pas beaucoup de profit. Les autres y peuuent gagner cinq pour vn: & encore qu'ils ne portent point d'argent, ils ne laissent d'en acheter, à cause qu'ils vendent leurs places de Nauire aux passagers, tant Gentils-hommes que Soldats & Marchands; & y a telle place qui se vend trois cent *croisades* tout comptant: & de cela ils en achetent des marchandises que le Roy leur laisse mettre au bas du Vaisseau; car le Roy ne retient que deux ponts en chaque Vaisseau, & il y en a quatre en tout, sans la poupe & la prouë, qui en valent plus d'vn & demy.

Logement. Pour le logement du Vaisseau, les Soldats sont logez sous le tillac bien à couuert, & les Gourmetes dessus à descouuert: De mesme quand il y va des Iesuites & autres gens d'Eglise, fors le Chapelain du Nauire qui a sa place comme vn des Officiers; Les Soldats seulement en allant aux Indes ont leurs places, mais non en reuenant. Les gens de nauigation ont leurs places ordonnées selon leurs qualitez.

Ces Nauires sont extremement sales & infects, la pluspart ne se souciant de monter en haut pour les necessitez, ce qui est cause en partie qu'il y meurt tant de gens. Les Espagnols, François & Italiens en font de mesme, mais les Anglois & les Hollendois sont fort propres & nets.

Pour le regard des places, vn homme se trouuant là sans place, est bien enserré & pressé; car il ne trouue pas à coucher au couuert, s'il ne donne de l'argent pour en auoir vn peu; De mesme pour placer les victuailles & marchandises, il faut acheter place de quelqu'vn, ou l'on est contraint de la laisser à descouuert au hazard d'estre moüillée, gastée, ou desrobée: De sorte que chacun est contraint d'acheter sa place des gens de

Nauire, qui ont d'autres endroits reſeruez pour eux.

Ainſi qui veut aller aux Indes auec profit, il faut auoir vne charge qui eſt vne place dans le nauire. Que ſi le Roy ne la donne, il la faut acheter de quelqu'autre, ou de quelque veufue : & ces offices & places du nauire, tant ceux qui ſont donnez qu'acheptez, ſi le nauire ne vient en Portugal à bon port, ils auront le meſme office & place dans vn autre qui yra l'année d'apres, & ſi celuy-là ne fait encor bon voyage, ils attendent encor de meſme, tant qu'ils arriuent à bon port. Cela eſt cauſe que tous ces eſtats ſont fort recherchez, & les places des veufues & orphelins bien recompenſées. Mais auec cela il faut qu'ils ayent dequoy porter auec eux, ayans vn prouerbe, *Qui ne porte rien aux Indes, n'en rapporte rien.* Encores diſent-ils que le premier voyage n'eſt que pour voir, le ſecond pour apprendre, & le troiſieſme pour y profiter : & ainſi ſi en trois voyages vn homme n'eſt riche, il n'y doit pas retourner.

Quant à ce qui eſt de la Religion Catholique, elle eſt obſeruée dans les nauires, comme en terre, excepté pour ce qui eſt de la conſecration qui eſt entierement deffenduë ſur la mer. Mais tout le reſte des ceremonies s'y obſerue, comme Meſſe, Veſpres, Eauë beniſtes, Proceſſion ; meſme pour le Careſme & feſtes annuelles. Il y a des Chapelles enrichies de beaux tableaux, où vn chacun va faire ſes prieres. Quand il y meurt quelqu'vn, le maiſtre ſonne vn coup de ſifflet pour aduertir qu'on ſe mette en prieres, mais non pas de tirer des coups de Canon comme nous faiſons. Pour ce qui eſt de la priere ordinaire tous les ſoirs à neuf heures, le maiſtre auec vn coup de ſiflet appelle tout le monde pour dire vn *Pater* & *Aue.* Puis il donne vn autre coup pour aduertir que tous les gens de mer faſſent bon quart ou guet, & ſe range à leur deuoir. Au point du iour tous les garçons du nauire chantent vne Oraiſon ou priere de mer, qui eſt pour toutes ſortes de preſonnes du nauire, chacune en ſon particulier, & ſpecifie auſſi le nauire, & toutes ſes vſtenciles, qu'ils accommodent à chacun poinct de la Paſſion ; de ſorte que cette priere dure vne bonne heure, & la diſent à haute voix. — Religion.

Ces Nauires ainſi equipez & ordonnez partent de Liſbone à la fin de Feurier, ou au commencement de Mars au plus tard, & ne peuuent prendre terre au deçà du Cap, auſſi il n'en eſt de beſoin. Et ſi d'auanture il leur arriuoit quelque accident — Partement des Portugais.

qui leur empeſchaſt de doubler les *abrolles*, ou paſſer le Cap, ils ſont contraints de relaſcher tout droit en Portugal, & perdre leur voyage: Que ſi leurs Nauires ne ſont aſſez forts pour retourner, ils n'ont point de ports où ils puiſſent ancrer, ſi ce n'eſt à *Angola* en la coſte de Guinée, ou au Breſil à la baye de tous les Saints, ou bien à Fernambouc. Auſſi quand ils peuuent paſſer le Cap heureuſement, de là iuſques és Indes ou Goa, ils n'ont point d'autres endroits pour prendre terre & ſe rafraiſchir, ſi ce n'eſt à Mozembique, où toutefois ils ne vont qu'en toute extremité & neceſſité, & y ſeiournent le moins qu'ils peuuent, ainſi qu'il leur eſt enioint, & toutefois ils y arriuent quelquefois ſi tard qu'ils ſont contraints d'y demeurer long temps, à cauſe des vents contraires & autres accidens. Les Nauires qui y vont partent en meſme temps que font ceux de Portugal pour s'en venir, à ſcauoir au mois de Iuin ou Iuillet: & arriuent ordinairement en Septembre ou Octobre, s'il ne leur ſuruient fortune; & le plus ſouuent n'arriuent pas à Goa, ains vont à *Cochin* ou à *Couelan*, mais c'eſt par contrainte à cauſe des courans de mer qui les y portent, ou par les calmes & vents contraires.

Terre de Natal. Depuis donc qu'ils ont paſſé le Cap de bonne Eſperance, ils viennent en la terre de *Natal*, ou de la Natiuité, où d'ordinaire il y a de grandes tourmentes. Cette terre eſt en la coſte d'Ethiopie par delà le Cap, enuiron cent cinquante lieuës. Quand les Portugais ſe trouuent à la hauteur de cette terre, apres l'auoir paſſée, ils prennent auis entr'eux ſelon la ſaiſon, pour voir s'ils ont du temps aſſez pour paſſer entre l'Iſle ſaint Laurens & la terre ferme, ou bien s'il eſt trop tard, de prendre le dehors de ladite Iſle. Car pour prendre la route entre l'Iſle & la terre ferme d'Afrique, il faut auoir paſſé le Cap de bonne heure, à ſçauoir dés le mois de Iuillet; mais ſi c'eſt plus tard, on eſt contraint de ſuiure l'autre route par le dehors, mais auſſi ne ſont-ils alors aſſeurez d'arriuer à Goa, mais d'aller ſurgir à *Cochin*, ou quelquefois ſeulement iuſques à *Couelan*, comme nous auons dit; ou les autres qui ont paſſé le Cap de bonne heure, peuuent aiſément paſſer entre ladite Iſle & l'Afrique, & ſe vont rafraiſchir à Mozambique dix ou douze iours. Autrement ſi l'on s'alloit mettre trop tard en cette route, l'on ne pourroit pas arriuer aiſément à Goa, à cauſe des calmes & vents contraires qui regnent ordinairement en cette ſaiſon. Ceux qui y ſont entrez trop tard ont eſté

contraints bien ſouuent de ſeiourner long temps à Mozambique,& ainſi n'arriuer que fort tard à Goa; de ſorte que leur voyage eſtoit retardé pour l'autre année. Et pour le regard de ceux qui ont pris tant le dehors que le dedans de l'Iſle de S. Laurens ſans paſſer à Mozambique, il faut croire qu'ils ont couru de grandes fortunes, & ont receu de grandes incommoditez & fatigues, & ont eſté quelquefois neuf & dix mois auant que d'arriuer à Goa. Car hors Mozambique, il n'y a point d'autre Port qu'ils puiſſent prendre; & ceux qui ne le veulent prendre quand il eſt trop tard, ne peuuent manquer d'eſtre fort affligez de la maladie du *ſcurbut*, voire bien ſouuent de mourir de ſoif. I'ay veu, eſtant à Goa, arriuer des Nauires, où de mil à douze cent hommes qu'ils eſtoient partis de Liſbone, il n'en reſtoit pas deux cent, & encore preſque tous malades du ſcurbut, qui les minoit de telle ſorte, qu'apres eſtre arriuez il n'en reſchapoit gueres.

Ie diray cependant en paſſant, qu'entre l'Iſle de S. Laurens & la coſte de terre ferme, il y a des bancs ou baſſes qui ſont fort à craindre, & où il s'eſt perdu force Nauires Portugais; ils appellent ces ſables *baxos de Iudas*, c'eſt à dire, baſſes de Iudas, & ſont à cinquante lieuës de ladite Iſle, & à ſeptante de terre ferme, & commencent en allant d'icy au vingt-troiſiéme degré, & finiſſent au vingt-deuxiéme & demy. Ce ſont des eſcueils fort effroyables & perilleux. Bancs.

Mais pour reuenir aux Nauires Portugais, quand ils ſont arriuez à Cochin, ils y prennent leur charge, & ne vont pas à Goa à cauſe de ces vents contraires & des courans qui les empeſchent. Ils ſe chargent là par le commandement du Vice-Roy qu'ils aduertiſſent auſſi-toſt de leur arriuée, de ſa part leur enuoye des Officiers du Roy, pour y donner l'ordre neceſſaire; car par toutes les villes des Indes, il y a toutes ſortes d'Officiers, & meſme ordre pour le ſpirituel & le temporel à Goa. Arriuée à Cochin.

Pour la façon de nauiger de ces Vaiſſeaux Portugais, c'eſt auec vn fort mauuais ordre. Car encores qu'ils partent tous enſemble & de concert, de Portugal, & qu'il leur ſoit enioint expreſſémẽt de ne ſe laiſſer les vns les autres, toutefois ils gardent fort mal cet ordre, & ne tiennent conte d'obeyr à leur Admiral qu'ils appellent *Capitaine Major*; & la cauſe de cela eſt, que tous les Capitaines ſont Gentils-hommes de bonne maiſon, qui ne veulent en rien ceder les vns aux autres, ains chacun va comme il peut, ſans Mauuais ordre ſur mer.

auoir esgard si ses compagnons suiuent ou non: ce qui est bien souuent cause de leur perte; car estans seuls ils peuuēt faire rencontre de Nauires Hollandois ou autres ennemis qui les battent & prennent, dautant que, comme i'ay dit, ils ne sont pas de grande resistance, tous les Soldats n'estans que gens ramassez, & la plusspart pris par force d'entre les villageois & pauures artisans; mesmes les Capitaines ne se soucient pas beaucoup de se deffendre, pour le peu d'interest qu'ils y ont; car les Hollandois ne leur font que bonne guerre, & ne les tuent point: Il n'y a que le Roy & quelques Marchands, tant presens qu'absens qui y perdent. Quand ces Nauires sont pris ou perdus, ils font entr'eux vne attestation de la perte de leurs biens, & de l'Office que chacun auoit dans le Vaisseau, & quand ils sont de retour on les recompense de tout, voire au double. Il faut aussi noter en passant, comme i'ay desja dit, que tous ces Soldats & gens de mer, depuis qu'ils ont passé le Cap, ils se donnent tous des tiltres de Noblesse, autrement ils seroient grandement blasmez & mesprisez des autres Portugais qui demeurent aux Indes; car ils se portent tous grand respect & honneur, du plus grand au plus petit, & s'estiment tous fort, mesprisant non seulement les Indiens, mais mesme toutes les autres nations Chrestiennes de l'Europe, qu'ils appellent hommes blancs, & les Indiens les nomment *Faranquy*, ou *Franki*. Que si vn Indien auoit frappé vn homme blanc, la Loy veut qu'il ait le poing coupé.

Franqui.

Voila ce qui est de l'ordre obserué par les Nauires Portugais depuis leur embarquement à Lisbone iusques à ce qu'ils soient arriuez à Goa, ou autre lieu des Indes Orientales. Et faut remarquer qu'en tous ces voyages il n'y a que les pauures Soldats & gens de mer qui ayent du mal & de la pauureté, pource que le plus souuent ils ne sont pas payez de leurs gages & solde. Ie les ay veu quelquefois estre quatre mois entiers sans toucher vn sol; & cependant le Roy ne laisse pas de payer tousiours. De sorte que l'on peut remarquer par là, que les Indes ne sont bonnes & profitables qu'aux Vice-Roys, Gouuerneurs & quelques autres Officiers du Roy; mais non pas au Roy ny aux pauures Soldats & Mariniers. Mesme tous les presens que les Roys Indiens font, c'est tout pour le Vice-Roy; & ceux qu'il leur fait en contr'eschange, c'est aux despens du Roy son Maistre. Mais depuis que les Estrangers François, Anglois & Hollandois ont commencé

Indes bonnes, à qui.

à hanter

à hanter les Indes, ces Vice-Roys n'y font plus tant leur profit comme auparauant; ayans laissé la plus grande partie de leur commerce, & n'osans plus nauiger de peur d'estre pris des Anglois ou Hollandois; comme de fait, i'ay connoissance de grand nombre de Nauires qui ont esté pris ou pillez sur les Portugais; & il y en a eu de tels venans de la Chine & d'ailleurs, qui estoient estimez à plus de deux millions d'or, & beaucoup d'autres venans ou allans de Portugal, & de toutes les parties des Indes. Car toutes les forces des Portugais ne sont pas capables d'empécher ces mers là aux Hollandois; ny aussi les Hollandois ne leur peuuent pas faire beaucoup de mal en terre ferme, en leurs villes & forteresses, ny rien pratiquer & gagner sur eux, si ce n'a esté vn peu en la Sonde; mais cela est fort esloigné des terres & forces des Portugais.

Mais auant que finir ce Chapitre, ie ne puis passer vne particularité fort notable, que tous les Portugais disent auoir obserué en leurs voyages d'Inde: c'est que tous les corps morts que l'on iette en la mer du costé du Nord, au deçà de la ligne Equinoxiale, ne vont point à fonds, ains flottent sur l'eau, ayans toûiours la teste vers l'Oüest, & les pieds vers l'Est; & si par fois les vagues & les vents les faisoient tourner d'vn costé ou d'autre, on les voit incontinent reuenir en cette premiere situation. Mais la ligne passée vers le Sud, ils disent que tous les corps vont à fonds: I'en laisse rechercher la cause aux plus curieux Naturalistes. Mais pour nous autres François nous n'auons point obserué cela, pource qu'à tous les corps que nous iettons en la mer, nous leur mettons vne pierre ou balle de canon attachée, pour les faire aller à fonds. Car aussi-tost qu'vn homme est mort dans vn Nauire François, on enueloppe le corps dans vn linceul ou couuerture, auec quelque chose de pesant pour le faire enfoncer, puis on le iette ainsi aual le vent auec vn tison de feu de mesme costé, & amont vers le vent on tire vn coup de canon, & chacun regarde de ce costé là, non pas du costé que l'on a ietté le corps. Puis cela fait, le Maistre ou Patron aduertit tout haut que l'on dise les Prieres. Mais les Portugais n'obseruent point tout cela, comme i'ay desia dit, & le Maistre se contente de donner vn coup de sifflet pour aduertir de se mettre en prieres.

Particularité notable.

CHAPITRE XV.

Du traffic des Portugais par toutes les Indes en general, & de l'ordre qu'ils y obseruent.

Traffic des Indes.

LE principal traffic des Portugais est dans les Indes Orientales, où ils ne veulent permettre qu'aucune autre Nation ny les Espagnols mesmes, y aillent pour traffiquer; & cela est estroitement deffendu par leur Roy sur peine de la vie. Car ils ont obtenu ce priuilege du Roy d'Espagne, à cause qu'autrement ce seroit la ruine de leur Estat. Comme il se voit que depuis que les estrangers de l'Europe ont pris leur mesme route & traffic, cela les incommode grandement; Et premierement à cause de la guerre où les estrangers Anglois & Hollandois ont beaucoup plus de forces, & d'auantage qu'eux sur la mer. Car les Portugais sont les plus pauures gens de guerre sur mer, que l'on sçauroit voir en toute la Chrestienté, & ils en ont bien la reputation, à ce que i'ay peu recognoistre en effet. Ils sont seulement bons Pilotes & Mariniers, & rien plus; bien qu'en leurs nauigations, leurs Gourmetes & Matelots ne soient pas gens de fatigue & de trauail, mais au contraire, fort negligens, paresseux, & sales au possible; de sorte qu'ils se laissent perdre & submerger bien souuent par faute de trauailler.

Mais l'autre incommodité plus grande est pour le traffic & commerce, qui leur est maintenant fort interdit, tant par les prises qu'on fait sur eux, que pour la rareté & cherté des marchandises; à cause que le grand nombre de Nauires marchands rend les marchandises plus rares & plus cheres, entre ceux-mesmes qui vont à l'enuy les vns des autres. Et ce qui anciennement ne coustoit qu'vn sol aux Portugais, leur en couste à present quatre ou cinq. Et encores de ce qu'ils en peuuent amener à sauueté en Portugal, ils sont contraints de le donner à moindre prix que de coustume, & mesme ils ont beaucoup de peine à le debiter; à cause que les Hollandois le donnent à moindre prix encores qu'eux, & leur traffic est beaucoup plus facile.

Ainsi les Portugais ne traffiquent plus qu'en crainte és Indes, à cause des estrangers de deçà; ce qui a engendré vn grand mes-

pris de leur nation enuers tous les Roys & peuples des Indes, que l'on a rendus plus forts de canons, d'armes & de munitions qu'ils n'estoient : iusques mesmes à les assister d'hommes & de vaisseaux contre les Portugais, qui à la verité se disoient Maistres de la mer par toutes les Indes; car ils n'auoient lors aucuns competiteurs que les Malabares, qui leur auoient tousiours fait la guerre, & font encores tous les iours, & leur donnent bien de la peine : mais cela n'empeschoit pas leur grande nauigation. Les Portugais disoient à ces Indiens que le plus grand Roy de la Chrestienté estoit le leur, qui auoit pour vassaux tous les Roys & Princes Chrestiens; & que leur nation estoit la plus noble & valeureuse de tout l'Occident. Ce que les Indiens ont tousiours creu, iusqu'à ce que les Hollandois leur en ont monstré le contraire; & aussi nous leur auons donné à entendre par delà, la grandeur & souueraineté de chacun des autres Roys & Princes Chrestiens.

Or les Portugais s'estoient establis premierement és Indes, partie par guerre en des endroits, & partie par commerce & amitié en d'autres, qui a esté le plus grand moyen, car ils n'ont gueres pris de villes par force, comme Goa, & quelques autres. Ils ont donc contracté paix & amitié auec la plusspart de l'Inde; en les appellant *Ermanos & armes*, c'est à dire mesmes armes, freres & alliez auec les Roys de Portugal; & par ces traittez se sont ainsi habituez auec eux de leur consentement, en cette forme. Que le traffic seroit seulement entre ces Roys & les Portugais pour ce qui est des espiceries & autres marchandises requises par deçà; & que nuls autres ennemis des Portugais n'y seroient receus. De sorte que ces Roys leur ont promis de ne traffiquer, ny donner retraite à nuls autres sans leur consentement; & les Portugais leur ont reciproquement promis d'enleuer toutes leurs marchandises à vn certain prix accordé entr'eux pour chacune espece, & de leur apporter de celles de deçà qui leur sont plus necessaires, comme argent, draps, & autres choses plus requises entr'eux. Ils ont en outre promis ausdits Roys de garder toute la mer de ces costes-là, des Corsaires & Pirates, & les defendre enuers & contre tous leurs ennemis qui pourroient venir de ce costé-là. Pour cet effet ils entretiẽnent tous les ans six mois durant en Esté deux armées à Goa, l'vne pour aller vers le Nord, & l'autre vers le Sud, le tout aux frais & despens de leur Roy de

Alliances des Portugais & Indes.

Portugal; Car là on ne parle que du Roy de Portugal, & non de celuy d'Espagne; Ainsi donc les Portugais ont fait traitté auec lesdits Roys Indiens, qu'ils leur donneront establissement aux lieux propres, Ports & Havres plus commodes de leurs pays le long de cette coste, pour y loger, habiter & commercer en toute liberté & asseurance de leurs personnes; & pour cet effet y ont fait bastir, des villes & forteresses, & belles maisons, où à present ils sont maistres absolus auec mesme pouuoir & commandement que les Roys mesmes, qui ne pretendent rien esdites villes particulieres, où les Portugais prennent tous les droits, & pancartes & subsides, & lesdits Roys n'en ont aucune connoissance, & n'entreprennent rien les vns sur les autres, viuans ainsi en grand paix ensemble. Que si par cas fortuit ces Roys auoient quelque querelle auec leurs voisins, les Portugais au cas qu'ils n'eussent point contracté paix & amitié auec lesdits voisins, sont obligez à les secourir & assister, d'hommes, d'armes & d'argent; & le mesme leur ont promis lesdits Rois en cas pareil. Mais si ces Rois qui auroient guerre ensemble, estoient tous deux amis des Portugais; alors c'est ausdits Portugais à faire en sorte de les accorder, ou pour le moins n'assister ny l'vn ny l'autre que bien secretement; ainsi qu'ils font à l'endroit du Roy de *Cochin*, contre celuy de *Calecut*, lequel ils entretiēnent le mieux qu'ils peuuent, mais ils assistent toûiours celuy de *Cochin* au desceu de l'autre: Et celuy de *Calcut* ne se soucie guere des vns ny des autres. Suiuant donc tous ces traitez & accords, les Portugais ont obtenu, & fait en sorte qu'ils seroient les maistres de la mer des Indes, & que nuls Indiens, tant de terre ferme que des Isles, de quelque contrée que ce soit, n'oseroient nauiger, ny faire aucun voyage sans auoir passe-port d'eux, qui ne dure qu'vn an, & ces passe-ports qu'ils appellent *Cartas*, portent qu'ils ne pourront nauiger qu'en certains lieux denōmez, sans y porter poiure, armes & munitions de guerre, & y est mesme spefié cōbiē d'armes & d'hōmes ils y doiuent porter, & s'il s'en trouuoit dauantage que ce qui est dit dans le passe-port, tout est cōfisqué & iugé de bōne prise; & les hommes mesmes demeurent prisonniers. Il est aussi mentionné de quel port est le nauire. Mais entre ceux-cy sont reserués les Rois auec qui ils ont traité paix & amitié; Car ils peuuēt enuoyer certain nōbre de vaisseaux ou bō leur sēble, auec quelque charge de marchādise que ce soit, sans

Commerce estably.

Passe ports des Portugais pour ce trafic.

que persõne leur osât rien dire ny faire & mesme ne sont tenus de prendre passe-port. Toutesfois ils en prennent pour ceux qu'ils y enuoyent de leur part, & qui sont auoüez d'eux. Tellement que cela est cause qu'il en passe beaucoup sous leur nom, qui portent du poiure, & autres marchandises en Arabie, où tous ces Roys enuoyent tous les ans grand nombre de nauires chargez d'espiceries, & autres drogues.

Mais il y a bien d'autres Roys aux Indes qui ne sont pas en paix auec les Portugais, & ne laissent de nauiger & trafiquer par tout où il leur plaist, sans se soucier du passe-port des Portugais qu'ils ne craignent en rien. Et quand ils se rencontrent, c'est de se batre tres-bien, & au plus fort le butin. Ceux qui vont de cette sorte, sont tous ceux de la coste d'Arabie, de Guzerate, Perse, Malabares, & des Isles de Sumatra, Iaua, & autres endroits qui ne redoutent en rien les Portugais, non plus que maintenant les Anglois, Hollandois & François qui vont en ce pays-là. Car deux & trois nauires peuuent nauiger & courir en toute seureté, toutes ces costes des Indes, & toutes les armées des Portugais ne les oseroient aborder, ny attaquer; & mesme peuuent aller surgir iusques dans la barre de Goa, où six nauires Hollandois ont eu quelquefois l'asseurance d'aller moüiller l'ancre, & y demeurer pres de trois semaines, sans qu'il peût rien entrer ny sortir de Goa, ny que les Portugais eussent la hardiesse de les aller attaquer. On en pourroit faire de mesme par tous leurs autres ports & villes: pourueu que l'on soit à la portée du Canon, il ne faut auoir peur d'eux; quand mesme ils seroient deux & trois Nauires Portugais contre vn Nauire Hollandois, si les Hollandois tire vn coup de Canon, ils ameneront aussi-tost les voiles, & se viendront rendre à sa mercy; qui est la cause que les Hollandois leur font meilleure guerre. Ils n'en faisoient pas ainsi du commencement, & leur en prenoit mal, car comme ils se vouloient mettre en defense, les Hollandois les mal-traitoient, & tuoient. Mais maintenant ils ne se battent plus; aussi est à remarquer que dans ces nauires Portugais il n'y a la plupart que Marchands particuliers riches, & qui ayans femmes & enfans, & ayment mieux perdre ce qu'ils ont dans le nauire que d'estre tuez. C'est la raison qu'ils m'en ont allegué quelquefois quand ie leur en parlois. Pour les Malabares, ils disent qu'ils ne refusent iamais le combat, en cas

Peuples qui ne sont de l'alliance des Portugais.

qu'il y ait deux Nauires ou Galiotes Portugaises contre vn Vaisseau de Malabare pareil, qui les ira fort bien attaquer ; de sorte qu'on peut inferer de là, qu'auiourd'huy les Portugais qui ont tant fait parler d'eux, sont les plus pauures soldats de la mer.

Embarquement pour le commerce.

Mais pour reuenir à ce qui est de leur commerce & traffic des Indes, il part tous les ans quantité de Nauires qui sont les caraques, & chaque année ils en enuoyent deux, trois & quatre au plus, qui sont du port de deux mil tonneaux ou plus, accompagnées & equipées de mil ou douze cent hommes de toutes qualitez, comme ie diray ailleurs plus particulierement ; tout cela est aux despens de leur Roy : car nul particulier n'enuoye iamais Nauire ou Vaisseau aux Indes. Au reste il n'y a gens au monde si malheureux en leurs voyages & qui nauigent si mal, & en si grand desordre, comme ils confessent eux-mesmes, & ils n'ont point de pareils en disgrace de mer. Pour moy i'ay cognoissance de vingt-cinq Nauires, tant Caraques que Galions & autres grands Vaisseaux qui sont partis par trois voyages en trois années de Lisbone pour aller à Goa ; dont pour vne année il en partit quatorze où estoit le Comte de *la Fera*, enuoyé pour Vice-Roy, qui mourut en allant à la Coste de Guinée, & les deux autres d'apres, il en partit onze : mais ie puis asseurer que de ces vingt-cinq il n'en est retourné que quatre en Portugal. Le reste a esté eschoüé, perdu & submergé és Indes, excepté trois ou quatre pris par les Hollandois, sans parler de ceux des Indes, qui se sont perdus çà & là en grand nombre. Ce n'est pas la faute des Vaisseaux qui sont tres-bons, ny de leurs Pilotes qui sont fort experts : mais à la verité on peut dire que comme leurs Nauires sont grands, ils trouuent aussi de grandes tourmentes, & leurs gens ne sont pas de grand' fatigue, & les Officiers, excepté les Pilotes, ne sont pas beaucoup experts en leurs charges, à cause que la pluspart, & mesme tous, tant Capitaines, Maistres, Contremaistres, Gardiens que Mariniers, Canoniers & autres, ont leurs Offices par faueur, ou pour de l'argent, ou recompense de seruices, ou pertes passées : ou bien ces Offices sont donnez aux vefues, ou enfans de ceux qui sont morts en voyages, ou ailleurs pour le seruice du Roy, & en apres ils les vendent à qui bon leur semble, sans iuger de la capacité ou du merite. Outre cela, quand leur Roy veut enuoyer des flottes extraordinaires & de surcroist, il prend de ces Officiers & autres hommes, tant de mer que Sol-

dats par tout où il peut; comme des pauures gens de famille qui ont femmes & enfans; mais outre tout cela, ie croy que la principale cause que leurs voyages reüssissent si mal, c'est pour la grãde seuerité & cruauté dont ils vsent enuers tous ces pauures esclaues, & autres sortes de gens & nations qu'ils ont en leur pouuoir & dominatiõ; Ce qui cause encore le desordre entr'eux est, que les Capitaines étans Gentils-hõmes, ils ont vne grande ambition entr'eux, à qui arriuera le premier pour auoir la premiere charge, & ainsi ne s'attendent iamais les vns les autres, à cause que le plus souuent il faut que les derniers arriués attendent l'année d'apres pour auoir des poyures, & autres épiceries. Tout cela ensemble est cause de la grande perte d'hommes, argent, vaisseaux & autres choses, que leur Roy fait dans les Indes, & mesme de la perte des Indes mesmes. Car il s'en faut beaucoup à present que le reuenu des Indes soit suffisant pour payer & entretenir tout l'estat des Indes, tant pour le Spirituel que pour le Temporel, de sorte qu'elles luy coustent plus qu'elles ne luy valent; & est bien certain que si ce n'estoit pour la reputation, & pour l'interest de la foy Catholique, comme ils disent, il y a long-temps qu'ils auroient abandonné tous ces pays-là. Il y a quelques années qu'il fit assembler son conseil là dessus, pour sçauoir s'il le deuoit faire ou non, à cause de la peine & de la perte qu'il en encouroit; Les Portugais luy firent remonstrer, & dire là dessus, que s'il estoit en volonté de quitter tout, qu'il pleust à sa Maiesté de leur laisser ces Indes, & leur quiter tous ses droits, en releuant toûiours de luy, & qu'ils les entretiendroient, & maintiendroient fort bien. Toutefois leur Roy ne s'y accorda pas, & ils sont demeurez comme auparauant.

Cruauté des Portugais enuers les esclaues.

Pour le regard des choses que les Portugais portent aux Indes pour y traffiquer; Premierement leur Roy n'y enuoye que de l'argent; mais les particuliers y enuoyent & portent outre l'argent, des draps de laine, des chapeaux, des espées, toutes sortes d'armes & munitions de guerre, ou de la matiere pour en faire. Plus toute sorte de quinquaillerie de ces quartiers occidẽtaux, papier fer, plomb, miroüers, toutes sortes de fruits secs, poissõ salé, vins, formages de Holande, huiles, oliues, vinaigre & autres choses semblables qui sont en grãde estime par delà: outre tout cela ils y portẽt des liures imprimez, car dãs les Indes n'y a point d'Imprimerie. Pour les toiles blanches & soye, on n'y en porte point,

Marchãdises qu'on porte és Indes.

car il y en a là en abondance. Toutes ces autres marchandises y sont fort requises, & l'on y gagne le plus souuent quatre pour vn : & pour les rafraichissemens, ils y gagnent iusqu'à six & sept pour vn, en allant.

Ordre du trafic de Goa.

L'ordre de Goa est que le Vice-Roy y est absolu en tout, & par tout pour ce qui depend du seruice de leur Roy, & le bien de l'Estat. Et s'il ne s'acquite de sa charge, ils en peuuent seulement écrire à leur Roy, en faisant mention par articles des choses à quoy il a manqué, & là dessus le Roy d'Espagne mande sa volonté. Car Goa est regy & policé comme Lisbone mesme, ainsi que i'ay dit amplement cy-dessus, & n'y a nuls Espagnols ou *Castillanos* qu'ils appellent; Et pour ce les Portugais s'y aiment beaucoup plus qu'en Portugal, où les Castillans les dominent : mais à Goa ils sont les maistres; & s'y plairoiēt encores dauãtage, si ce n'estoit la crainte qu'ils ont maintenãt de nous, & des autres Europeens. Et sans l'opiniō qu'ils ont que nous allons là pour les espier, & deposseder, ils auroient bien plus agreable que nous fussions parmy eux que non pas les Espagnols; mais ils sont si ialoux de leur estat, qu'ils voudroient que personne n'en eut la connoissance : Et quand ils nous voyent là, ils nous disent mille iniures, & nous font mille afronts par les ruës; & mesmes à nous qui estions partis de France auec nos nauires, sans la permission de leur Roy, laquelle il faut auoir, à ce qu'ils disent. Ils sont vn peu plus gracieux aux estrangers qui partent auec eux de Lisbone auec la flote, encores ne laissent-ils pas de les mal traiter, & les soupçonner, en disant qu'ils ont *Engañado el Rey*, c'est à dire qu'ils ont trompé leur Roy; & ont passé pour Portugais. Aussi de vray, n'y en passe-t'il que par grande faueur, & encor pour Portugais; & faut auoir congé & passe-port du Vice-Roy, & estre enregistré au roolle de la *Casa d'India*. Quand ils ont nouuelles qu'il vient quelques nauires Anglois, Hollandois, ou autres de ces quartiers, ils se saisissent incontinent de tous les estrangers qui sont en leurs villes, & les mettent prisonniers. Tous les autres estrangers, comme Italiens, & tous ceux de Leuant, sont bien venus parmy eux, & sont comme les Portugais mesmes.

Enfin tout leur trafic est tel, que tous les peuples Orientaux, depuis le Cap de bonne Esperance, iusqu'en la Chine & au Iapon, viennent amener leurs marchandises à Goa, ou les Portu-

gais mesmes les vont querir chez eux, s'entend de ceux qui sont en paix & amitié auec eux. Comme de la Chine, qui veut dire l'Isle *de Macoa, du Iapon, Malaca, Pegu, Bengale, Ceylan, Comory*, & toute la coste de Malabar, comme *Coilan, Cochin, Calecut, Cananor, Onor, Mangalor*, & le reste iusques à Goa, & de Goa iusques à Mozambique, comme *Bassains, Daman, Chaul, Dabul, Cambaye, Surate, Diu*, & tout le long de la coste iusques à Ormus, & de là en Arabie, & d'Arabie à Mozambique. Toute la marchandise de ces pays-là se vient rendre & amasser à Goa : Mais pour le poiure il demeure tousiours dans des greniers ou celiers du pays là où il croist, iusques à ce que les nauires du Roy de Portugal soient arriuez à Goa. Et s'ils ne peuuent prendre Goa, il faut de necessité qu'ils prennent *Cochin* ou *Coilan*, & non d'autres endroits. Et quand ils vont là, ce sont les courantes & les vents qui les y portent, & les empeschent de remonter vers Goa. Et bien souuent, encores que les Nauires soient arriuez à Goa, quelques-vns ne laissent d'aller à Cochin. Apres qu'ils ont deschargé les marchandises qu'ils apportent de Portugal, & souuent le Roy de Cochin ne veut point donner son poiure que lesdits nauires n'aillent le charger ; car son conseil luy remonstre que son pays en est meilleur, comme il est bien vray. Car quand les nauires vont-là, il y a tousiours quatre ou cinq cens personnes de Portugal tous nouueaux venus és Indes, dont la pluspart ne sçait ce que vaut la marchandise, & ne portent rien que de l'argent, & l'enuitaillement des nauires, ce qui enrichit grandement le pays. Mais quand les nauires demeurent à Goa, ce sont les Portugais de *Cochin*, qui y viennent auec de la canelle, & d'autres marchandises qu'ils ont à bon conte ; encore l'ont-ils euë en troque de quelque autre marchandise ; & quand les nauires sont chargez à *Cochin*, ils ne retournent pas à Goa, mais ils prennent directement la route de Portugal, & vont passer à la teste des Isles Maldiues, qui est du costé du Nort de la ligne.

Pays du trafic des Portugais és Indes.

Au reste, tant les armées que flotes qui viennent de deuers le Sud à Goa, quand elles ont fait leurs voyages, & sont à 12. lieuës prés de Goa, à vn Cap nommé *Capbo de Ramos*, lors qu'ils l'ont doublé, ils tirent tout leur Canon en signe de resioüissance, comme estans en asseurance des Pirates, ce Cap faisant la separation de la coste de Malabar & Dealcan. Autant en font ceux qui viennent du costé du Nort, quans ils ont touché *las Islas*

Quemados à douze lieuës de Goa : car lors ils sont hors de danger.

CHAPITRE XVI.

Du Trafic au Bresil, Riuiere de la Plata, Angola, Congo, S. Thomas, Mina, & des Esclaues d'Afrique.

LES Portugais qui font trafic sur mer, tant au Bresil, & dans les Indes Occidentales, qu'à *Angola*, & autres lieux au deça du Cap de bonne Esperance, ne se seruent pas de grands Nauires pour cet effet, mais seulement de Carauelles, dont les plus grandes ne sont pas de plus de six ou sept-vingts tonneaux de port ; ou bien ils vsent de Nauires ronds qu'ils acheptent des François & Flamands : Car les Carauelles ont les voiles Latines, & sont mastées d'vne autre façon que les Vaisseaux ronds, qui ont les voiles carrées, & sont les plus grands, enuiron de deux cens tonneaux. Auec cela ils prennent leur route vers le Bresil, & partans de Lisbone se chargent de toutes sortes de marchandises de l'Europe, qui sont necessaires pour la vie & commodité de l'homme, comme toiles, draps de laine & de soye, Açores. vins, huiles, & autres choses dont ils prennent la plus grande partie en passant aux Isles Canaries, & des Açores, comme entr'autres le vin, la farine de froment, le bœuf salé ; les cuirs de bœuf, & le poisson salé : Pour le vin des Açores, il est bien plus petit que celuy des Canaries, & d'Espagne ; & aussi le froment ne s'en peut garder long-temps qu'auec difficulté ; Ils ont toutes ces marchandises-là en contr'eschange d'autres qu'ils portent de Portugal. Ils se chargent de tout cela ; car au Bresil il n'y croist ny bled ny vin ; & n'y ayant aucun grain semé, ny mesme aucuns moulins, il y faut porter la farine toute mouluë de Portugal, dautant que le bled se gasteroit sur la mer en vne si longue nauigation, veu que celuy qu'on porte de France en Espagne est sujet à se gaster, & à sentir mauuais ; de sorte qu'il n'y a que le commun peuple qui mange du pain fait de bleds de France, non les riches qui mangent de celuy du pays ; aussi est-il plus cher que l'autre.

Bresil & son trafic. Les Portugais estans donc chargez de toutes ces marchandises, prennent la route du Bresil, pour prendre terre à quel-

qu'vn des Ports de ce païs-là, & principalement à celuy de *Fernambucque*, qui est l'endroit où il se fait le plus grand trafic de Sucres, & où il croist plus grande quantité de bois de Bresil. Puis il y a *la Baye de tous les Saints*, & autres lieux en cette coste (dont nous parlerons plus particulierement cy-apres au retour) où il se fait aussi le mesme trafic, mais non tel qu'à *Fernambucque*. Apres estre arriuez, & auoir vendu & debité toutes leurs marchandises, vne partie pour de l'argent, & l'autre pour des marchandises du pays, ils s'en retournent sans faire plus long voyage, apres auoir demeuré-là trois ou quatre mois de seiour à recueillir leur argent, & à faire leur achapt, qui n'est que de sucres, & de conserues de toutes sortes; car de bois rouge ou de bresil, il leur est defendu sur peine de la vie, de s'en charger tant soit peu; mais le Roy d'Espagne le retient, & est son seul trafic, comme aux Indes Orientales est le poivre. Pour le Gingembre, il le defend à cause que la grande quantité d'iceluy empescheroit la vente de son poivre. De sorte que l'on n'oseroit en apporter que de confit. Estans ainsi chargez de sucres, ils retournent en Portugal tout droit, & partent ordinairement en Aoust ou Septembre, & arriuent en Nouembre; car ordinairement ils sont deux mois & demy en leur passage.

Toutes les marchandises que les Portugais apportent tant de là que d'autres pays lointains, payent à l'entrée de Lisbone trente pour cent, & les Portugais ne peuuent sortir du Bresil qu'ils n'ayent donné fiance & caution, comme ils vont en Portugal, & toute leur marchandise est enregistrée : Et bien que pour quelque mauuais temps, ou autre cause legitime ils fussent contraints de prendre terre ailleurs, soit des terres d'Espagne ou non, & y payer les droicts en deschargeant leur marchandise, ils ne laisseront pas neantmoins de payer encore les droicts en Portugal; à cause que les fermiers des Doüanes ont obtenu cela. Au reste, nuls estrangers, excepté les Portugais ou Espagnols, n'oseroient trafiquer en ce pays de Bresil, depuis dix ou douze ans en çà.

Les Portugais estans là, & ne voulans pas retourner droitement en Portugal, mais faire plus long voyage, ils vendent vne partie de leur marchandise, dont ils voyent la vente meilleure, & rechargent fort bien leur Nauire de farine

Mandoc. de *Mandoc*, qui est vne racine dont ie parleray cy-apres, auec l'autre partie de marchandise dont il estoit desia chargé. Et de là
Angola. prennent leur route vers le Royaume *d'Angolo,* qui est à l'Est du Bresil, & esloigné de là enuiron mille lieuës ou plus, & est possedé par les Portugais; Il est a huit degrez de la ligne vers le Sud en la coste d'Afrique, entre la Guinée & le Cap de bonne Esperance. C'est vn pays le plus pauure du monde, & où il fait fort cher viure, n'y croissant rien que quelques fruits. Ce qui couste dix sols en France, en coustera quarante au Bresil, mais cent sols là. Il ne s'y fait aucun trafic que d'Esclaues Negres; aussi les Portugais ne le tiennent que pour cela, & n'y voudroient habiter autrement; car la terre n'y produit que quelques fruits, & bestail, encore bien petitement. Aussi en Espagne ils ne font guere mourir les malfaicteurs comme on fait en France, mais ils les enuoyent tous en ces pays deserts pour y trafiquer. La farine de Mandoc qui ne couste que quarante sols *l'alquera*, qui pese enuiron vingt liures au Bresil, vaut là quelquefois huit francs. Et pour la marchandise de l'Europe, elle y est deux fois plus chere
Esclaues d'Angola. qu'au Bresil. Ils y ont en troque de leur marchandise des esclaues, dont il y en a si grand nombre que rien plus, & tiennent que c'est l'vn des plus grands & clairs reuenus du Roy d'Espagne, en toutes ces costes-là, car il est sans nul frais ny cousts, & prend dix Croisades pour teste sur tous esclaues qui en sortent, tant grands que petits; & quand ils sont descendus en vne autre terre pour y estre vendus, ou y demeurer, ils payent encore trente pour cent de ce qu'ils peuuent valoir. Aussi de premier achat ils ne coustent gueres, & ne depensent dans le nauire que pour leur nourriture; mais quelquefois il en meurt grand nombre.

Quant à la monnoye menuë de ce pays *d'Angolo,* ce n'est que de petites coquilles, & de petites pieces de toile faite d'vne certaine herbe. Ces toiles sont d'vne aulne plus, ou moins, selon le prix. Et quand ils vont au marché pour acheter leurs denrées, ils ne portent autre monnoye. Ce pays ne couste rien au Roy d'Espagne, & il en tire de grands profits. Dans le pays il y a vne mine d'argent, & mesme les naturels en apportent quelquefois; De sorte que les Portugais, tant de là que ceux de Mozambique & de *Sofala,* se veulent ioindre pour conquerir chacun de leur costé, & se rendre à ladite mine d'argent pour la gagner; il leur coustera vingt cinq sols pour en tirer quarante, & l'argent en est fort

bon, & pur. Or la cause pourquoy il ne va pas plus grand nombre de nauires à *Angola*, c'est que l'air y est fort intemperé, & maladif; outre qu'ils craignent la Coste de Guinée, qui est fort intemperée, & pleine de calmes; ce qui est cause qu'il y fait cher viure, & que les esclaues y sont à si bon marché, & quand ils en sont hors, ils sont fort chers pour le hazard qu'il y a.

Ceux qui veulent s'en retourner directement en Portugal, s'en reuont chargez d'esclaues, mais ceux qui veulent faire plus long uoyage, les vont vendre en la riviere de la *Plata*, dont ils rapportent force argent, & de là s'en vont encores au Bresil se recharger de sucres & confitures, & de là en Portugal. Les autres vont directement d'Angola au Bresil pour y vendre leurs esclaves, car il leur en faut-là grand nombre pour seruir à leurs engins à sucre. Car ceux de l'Amerique ne sont pas de si grand trauail, & n'obeïssent si volontiers que ceux d'*Angola*, & du Cap verd, & le plus souuent s'en vont aux Indes Occidentales où ils les vendent fort cher. La Riuiere de la *Plata* est à trente cinq degrez vers le Sud en l'Amerique, qui est la mesme hauteur à peu-pres du Cap de bonne Esperance: mais ceux qui y vont ne le font que secrettement & en crainte, dautant que le Roy d'Espagne a defendu le trafic de ce costé-là, pource que l'on le frustre de ses droits: & tout l'argent qui se tire par cette voye, est si secretement qu'il ne se peut descouurir, pour la defense estroite qu'il y a sur peine de la vie. De sorte que pour le tirer, ils attachent des sacs pleins d'argent aux ancres, puis quand les officiers du Roy se sont retirez, en leuant les ancres ils le mettent dedans, & ainsi tout l'argent qui se tire de ce costé-là, est en desrobant & frustrant les droits du Roy d'Espagne. Et pour cela ils ne laissent pas d'en tirer beaucoup; car tout l'argent qui est au Bresil & à Angola vient de là.

Riuiere de la Plata.

Esclaues le meilleurs.

Cette riuiere de *Plata* ou d'argent s'appelle ainsi, pource qu'elle vient & passe au pied de la montagne de *Potosi*, d'où se tire la plus-part de l'argent qui vient des Indes Occidentales, & là ces Marchands y vendent fort bien leurs esclaues, & n'en rapportent que de l'argent, puis de là vont recharger des sucres au Bresil. Par toutes les terres du Roy d'Espagne, specialement au deçà du Cap, les esclaues y sont bien requis, mais cela s'entend en l'Amerique, & non en Afrique; pour ce que ceux du Bresil en ont necessairement affaire pour leurs sucres, car il n'y a engin où

Potosi.

il n'y en ait plus de cent qui trauaillent, & leur en faut encores pour leurs autres trauaux. Et ils ayment mieux vn esclaue *Cafre*, c'est à dire d'Afrique, que trois du Bresil, qui ne sont pas si forts que ceux *d'Angola* & du Cap Verd; & les tuëroient plustost que de leur faire faire vne chose contre leur volonté, & si ce sont gens lasches & foibles. Mais le plus grand profit qui se fasse des esclaues, est de les mener aux Indes Occidentales tout droit, car ils y sont fort chers, & l'on ne rapporte de là que de l'or, de l'argent, ou des perles fines, ou de la cochenille; Les Portugais ont
Congo. encore vn autre trafic à la Guinée, comme à *Congo*, où ils prennent de l'iuoire, qu'ils appellent *Morfie*, qui y est en grande abondance, auec des cotons, & poiure long, qu'ils appellent *Maniguete*, & là ils sont fort desireux de fer, & de toute sorte de quinquallerie.

S. Thomas. En la mesme coste sont les Isles de S. Thomas, du Prince, & *d'Anabon* où ils font trafic de gingembre, sucres, coton, & d'esclaues.
Mina. Là est aussi la *Mina* où il y a vn chasteau à leur deuotion, & font là grand trafic d'or & d'esclaues auec ceux du pays. Ils ont aussi les isles du Cap verd, où ils trafiquent d'esclaues en les troquant contre du fer, & d'autres metaux de bas prix, & quinquaillerie, comme ils font par toute la coste d'Afrique, où tant de ça que de là le Cap, la plus grande richesse qui y soit est d'esclaues, comme à Mozambique, Sofala & la *Mina*, où il se trouue de l'or & de l'iuoire. Tellement que c'est vne chose esmerueillable du grand nombre d'esclaues qui se tire de là tous les ans, & qu'ils
Esclaues d'Afrique. font passer en l'Amerique, & en Portugal, sans compter ceux qui demeurent dans le pays à servir les Portugais; & les Roys de cette coste, & mesme au dedans du pays, c'est le plus grand tribut qu'ils sçauroient auoir de leurs peuples, que ces esclaues. Car de certain nombre d'enfans, le pere & la mere en doiuent vne partie à leurs Roys qui les vendent: & les peres & meres mesmes vendent leurs enfans propres; De sorte que là il se fait trafic de personnes comme icy d'animaux. Ces esclaues sont estimez les plus forts, robustes, courageux, fideles & obeyssans du monde, ce qui les fait tant priser. Ils sont tous Negres, & les Portugais les appellent *Cafres*, & ceux qui sont issus de Portugais & de Cafres, ils les nomment *Mulafres*. Il y a certains endroits de pays, où les esclaues sont meilleurs, & plus estimez pour leur bon naturel.

En tous ces pays estrangers il n'y a Portugais si pauure soit-il, homme ou femme, qui n'ait à soy deux ou trois esclaues qui gagnent la vie à leur maistre, a qui ils doiuent vn temps tous les iours, & encore se nourrir de leur gain. Aussi seroit-il impossible que les Portugais & Espagnols peussent habiter, & faire valoir toutes les terres qu'ils possedent, n'estoit par la force & seruice de ces esclaues, à cause que l'Espagne est si petite en estenduë, & si peu fournie d'hommes, au respect des grands pays qu'ils tiennent, & du trafic qu'ils font auec peine & trauail. Or ce que les Portugais possedent, tant au deçà du Cap à Angola, Guinée & isles circonuoisines, qu'au Bresil, c'est d'vne autre maniere qu'ils ne font les Indes Orientales; Car ils y sont Seigneurs Souuerains de la plus grande part, comme les Espagnols és Indes Occidentales, & n'ont là aucuns competiteurs, & ont des forteresses sur les costes, & dans le pays qui la pluspart est à eux, & le vont conquestant encore tous les iours. Il y a des Seigneurs Portugais qui y ont des maisons fortes, & font labourer & cultiuer les terres, & faire des sucres, comme ils feroient par deçà. Vers la riuiere de S. Vincent il y a des mines d'or, qu'ils tachent à conquerir, & en tirent desia quelque chose. C'est pourquoy le Bresil & Angola sont de tres-grand profit au Roy d'Espagne, & de fort peu de coust & de hazard, la nauigation y estant ayséee, & à peu de risque: Et si ces pays deschargent fort l'Espagne de ses fruits & marchandises. Car là le Roy d'Espagne ne permet pas qu'on y plante & seme des fruits d'Espagne.

CHAPITRE XVII.

Du trafic à Mozembique, Sofala, Couesme, Melinde, Mombase. Socotera, & autres lieux. Du siege de Mozambic, & ce qui en aduint.

POur le regard du trafic de Mozambic, Sofala, Coësme & autres lieux. Ie diray premieremẽt de *Mozambic*, d'où la plus grande richesse qui s'aporte à Goa est principalement en esclaues, ou Cafres qui se transportent par tout; En outre beaucoup d'Iuoire, & d'Ebene le plus noir & excellent du monde; Aussi les Portugais le nomment *Pau de Mozambic*. Il y a aussi de l'Ambre gris; ce lieu est de tres-grande importance au Roy d'Espagne, tant pour les commoditez qu'il en tire, que pour luy ser-

uir de beaucoup à leurs eſtats & à leur nauigation. Car c'eſt vne iſle, fortereſſe & havre fort propre pour la retraite des nauires allant de Portugal à Goa, depuis qu'ils ont paſſé le Cap ; de ſorte que ceux qui ſont affligez de tourmente, maladie, diſete & autres neceſſitez ſe retirent là. Auſſi diriez-vous que c'eſt vne ſentinelle & rempart à l'entrée des Indes, & comme vne eſpece d'hoſtelerie pour rafraichir les Portugais, fatiguez d'vn long & penible voyage, ayans eſté ſi long temps ſur mer ſans prendre terre, & paſſé quelquesfois ſept & huit mois par tant de chaleurs, calmes, & autres incommoditez qui ſont au paſſage de la ligne, meſme vers la coſte de Guinée, qui eſt fort intemperée & mal ſaine ; & qui cauſe pluſieurs maladies de ſcurbut & fievres peſtilentielles, dont pluſieurs meurent. De ſorte qu'il ne ſe faut eſmerueiller s'ils ſont bien aiſes de trouuer quelque port a ſe rafraiſchir, & n'en ont point de plus proche que celuy de *Mozembic*, ayans commandement de ne prendre iamais terre depuis Liſbone iuſques-là, leurs nauires eſtans ſi grands & tirans tant de braſſes d'eau, qu'ils ne peuuent trouuer de bons ports plus proches, & à leur deuotion. Que s'ils vont en d'autres, c'eſt la tourmente qui les y porte malgré eux, & s'y perdent le plus ſouuent, ou pour le moins perdent le temps de leur voyage.

Cap de bõne Eſperance dangereux.

Ce leur eſt donc vn grand plaiſir d'arriuer là, apres auoir paſſé & doublé ce furieux Cap de bonne Eſperance, & cette dangereuſe terre de Natal, où on ne paſſe iamais gueres ſans trouuer des tourmentes, & autres accidents qui démaſtent leurs nauires, entrouuent ou rompent les verges ou gouuernail, & quelquefois l'vn & l'autre enſemble. Auſſi en ce lieu ſi favorable de *Mozambic* le Roy d'Eſpagne tient vn hoſpital, & vn magazin pour fournir les choſes neceſſaires aux flotes : & c'eſt en cette ſeule conſideration qu'il fait ſi bien fortier & garder cette place pour le profit qu'il en retire d'ailleurs. Car ſans cela il ſeroit fort difficile de faire le voyage des Indes en allant, comme il leur eſt commode en retournant de trouuer l'iſle de ſainte Helene.

Or les Hollandois ayans remarqué combien cette place eſtoit profitable aux Portugais, & combien d'incommodité ce leur ſeroit ſi on la leur oſtoit, ils ſe reſolurent de la prendre, & de fait l'ont aſſiegée par deux fois ; trois mois chacune ; L'vne en l'an mil ſix cens ſept, & l'autre en l'an mil ſix cens neuf. Le premier

premier siege fut de huict grands vaisseaux ; mais iamais ils ne l'ont sçeu prendre, mais y ont perdu beaucoup d'hommes. Ils prirent bien l'Isle & la ville non clause, qu'ils brusserent toutes les deux fois. Le second siege fut de treize grands vaisseaux, qui n'y firent pas dauantage. Au premier ils prirent vne Caraque de Portugal assez riche, qui estoit à l'ancre deuant la forteresse ; ils la pillerent, puis y mirent le feu. En ce temps-là la place estoit facile à prendre, mais depuis ils l'ont grandement fortifiée, comme ils ont fait les autres places des Indes, depuis qu'ils ont veu que les Hollandois & autres Estrangers les venoient inquieter. Les Hollandois y perdirent vn gros Canon, & vn nauire qui eschoüa en pensant mettre à la voile au sortir du Havre.

Il leur estoit arriué vn autre mal-heur, c'est que durant le siege trois de leurs gens mal-contens les quitterent, & gagnerent terre, se retirans dans la forteresse auec les Portugais, ce qui les incommoda fort ; car sans ces trois traistres, ils eussent pris infailliblement cette place, comme i'ay apris depuis ; car ceux de dedans n'en pouuoient plus, & estoient resolus de se rendre ; mais ces trois leur firent reprendre courage, leur donnans à entendre que les Hollandois estoient deliberez de leuer le siege pour le manque de munitions, tant de guerre que de bouche, comme la verité estoit. Ils dirent encor, que ce qui les auoit meus à se retirer vers eux, estoit le desir de se faire Catholiques, & que l'on les auoit fait embarquer par force. Ce qui estoit faux, car c'estoit trois belistres qui ne valoient rien, comme ie sçay pour les auoir veus & hantez depuis. Les Portugais firent alors grand feste pour auoir recouuré ces trois hommes, & sur tout les Iesuites pensoient auoir gagné beaucoup en la conuersion de ces trois marauts, qui leur en faisoient à croire, car ils n'auoient aucune deuotion ny affection à la Religion Catholique ; Et ce qui les auoit fait enfuir, est qu'ils ne pouuoient pas endurer la fatigue, & ne valoient rien au trauail ; & pensoient deuenir quelque chose parmy les Portugais, qui faisoient vn grand trophée de ces trois canailles-là. Or les Hollandois se voyans trahis par eux, qui pourroient aduertir leurs ennemis du manquement qui estoit entr'eux, se resolurent de leuer le siege, aussi qu'ils craignoient la venuë des

Caraques de Portugal, dont le temps approchoit, & qui eussent peu brusler leurs vaisseaux, comme de fait elles arriuerent sept ou huit iours apres le siege leué.

Ces Holandois auant leur arriuée à Mozambic, auoient pris vn nauire venant de Portugal, dont ils auoient encore des prisonniers, & pour tascher de r'auoir leurs trois hommes, ils s'auiserent d'vn expedient, mais cruel & barbare. C'est qu'ils enuoyerent demander à parlementer auec le Gouuerneur appellé *Don Esteuan*, qui estoit vn braue & Galant Seigneur, auquel ils offrirent de rendre tous les prisonniers Portugais qu'ils tenoient, pourueu qu'on leur rendit ces trois, ou sinon qu'ils mettroient à mort à la veuë six des principaux d'iceux. Le Gouuerneur fit response à cela, que les ordonnances de la guerre defendoient de renuoyer des hommes qui s'estoient volontairement venus rendre à eux pour seruir leur Roy, ny de les exposer à la discretion de leurs ennemis pour les faire mourir, & qu'il aymeroit autant en estre le bourreau luy-mesme : Mais pour le regard des Portugais qu'ils tenoient, qu'ils estoient prisonniers de guerre, & partant les pouuoient mettre à rançon, qu'ils payeroient fort bien : Que s'ils les tuoient de sang froid, ce ne seroit pas acte de galans hommes de guerre. Ils furent tout vn iour sur ce parlement sans pouuoir rien conclure. Ce que voyans les Holandois, se resolurent de faire mourir ces six Portugais, qui estoient tous gens mariez, riches, & des principaux Officiers de Nauire, comme Pilote, Maistre, &c. Tellement qu'ils les attacherent auec des cordes, les mains derriere le dos, & les laisserent sortir hors des tranchées, tenans tousiours le bout de la corde dans la tranchée. Ces pauures gens crioient mercy & misericorde au Gouuerneur pour l'esmouuoir à pitié, mais luy se contenta de les exhorter à mourir constamment, disant qu'il ne pouuoit rendre les trois Holandois, & que Dieu & le Roy le luy defendoient, pource qu'ils s'estoient venus rendre pour se conuertir. Sur cela les Holandois tuerent ces six hommes à coups d'arquebuse à la veuë des autres : & de là leuerent le siege, & s'en allerent à la Sonde. Quand aux trois Holandois, on les amena depuis à Goa, où l'on n'en tint pas grand compte, mais au contraire on leur disoit mille iniure, & furent renuoyez en Portugal auec nous. Il y en auoit vn en la Caraque où i'estois,

qui estoit gourmandé & battu de tous. Il me dit qu'il estoit natif de Suisse, & qu'il estoit auec feu Monsieur de Mercure lors qu'il mourut en Allemagne au retour de Hongrie, & qu'il auoit eu vn sien compagnon qui fut pris des Turcs, & qui depuis vint à Goa par terre, où ils s'estoient heureusement rencontrez.

Mais pour reuenir à Mozambic, c'est vne petite Isle, au bout & pointe de laquelle est la forteresse du costé de l'Est, qui deffend le port. Cette Isle est au dedans d'vne grande baye pleine d'escueils & de basses, & le canal est fort estroit & difficile d'entrée, y ayant des escueils & bancs de part & d'autre; de sorte que pour y entrer il est necessaire d'auoir des Pilotes de l'Isle, & toûjours la Sonde en la main. Cette entrée est de trauers, mais auec vn bon pilote, & en bon temps, on y peut entrer en toute seureté, & y trouuer bon fonds. Il n'y a port ny havre en toutes les Indes, où les Portugais ayent perdu tant de vaisseaux qu'en cette baye. Pour y entrer il faut auoir le Cap, c'est à dire la prouë à l'Oest, & ainsi on a le Nord à la droite, & le Sud à la gauche. Du costé du Nord est la terre ferme, & vers le Sud sont deux petites Isles inhabitées coste-à-coste l'vne de l'autre, enuiron à vne lieuës de *Mozambic*. La plus proche est appellée *S. Iacques*, & l'autre que l'on voit fort peu, à cause de la premiere qui est au deuant s'apelle *S. George*. Entre l'Isle de Mozambic & la terre ferme il n'y a que demie lieuë de mer à passer. Du costé du Sud ce ne sont que bancs & sables, mais au Nort est le port où y a bon fonds. L'Isle est fort estroite, n'ayant pas plus de trois quarts de lieuë de long, & demy quart de large. Elle est indifferemment peuplée de tous costez, sans forme de ville close, n'ayant que la forteresse qui est assez grande. La terre de soy y est fort sterile, & il n'y a point d'eaux douces, mais seulement quelques Citernes, & ils vont querir des eaux douces en terre ferme par bateaux. Il y peut auoir là dedans cinq ou six Eglises, Chapelles & Monasteres. On peut approcher de l'Isle auec les vaisseaux si l'on veut, la coste estant fort seure, & ayant de bon sable au fonds. Mais on ne peut nauiger tout autour de l'Isle, mais seulement vers le Nort, car vers le Sud ce ne sont que basses & rochers.

Cette Isle est en la coste de *Melinde* ou Ethiopie, à enuiron dix-huict degrez de l'equinoctial vers le Pole Antartique: & est esloignée de Goa de neuf cens ou mille lieuës, & de six à

sept cens du Cap de Bonne-Esperance. Elle est basse de terre, & fort sablonneuse, l'air y est mal sain ; & les viures qui y sont viennent de terre ferme. Il y a des arbres de Cocos, des Orangers, Citronniers, Bananes, & autres fruicts des Indes. Il s'y trouue grand nombre de bestial, comme bœufs, vaches, moutons, porcs, chevreaux, & autres, & tous ces bestiaux sont à fort bon compte, & semblable à ceux de S. Laurens.

Chair de pourceau.

Au Bresil & à Mozambic la chair de pourceau y est tenuë pour la plus friande, delicate & saine de toutes ; car les Medecins en ordonnent aux malades, & leur deffendent toutes les autres. Il y a aussi force poules tres-bonnes & fort delicates, mais toutes de plumage noir, & la chair mesme soit cuite ou cruë ; ce qui est estrange à ceux qui n'ont pas accoustumé d'en voir & manger, & il semble que la chair en ait esté cuite auec quelque teinture noire

Auant que les Portugais fussent en l'Isle de Mozambic, elle n'estoit point habitée, tant pour sa petitesse que pour son deffaut d'eaux douces; & n'est aujourd'huy habitée que de Portugais, Metices & Cafres de terre ferme, Chrestiens, la pluspart esclaues des Portugais.

Au reste des pays des enuirons en terre ferme, les vns leur sont amis, les autres leur ennemis, auec lesquels ils ont guerre continuelle & fort cruelle. Les Portugais n'ont point de terre dans les Indes où il fasse si mauuais viure & demeurer que là. Car il faut que tous les viures y viennent de Goa, & le Vice-Roy ne permet pas que l'on y porte des marchandises d'ailleurs, si ce n'est quelques barques des lieux circonuoisins qui y portent quelques petites commoditez : Car toutes sortes de marchandises y sont requises, & tous les ans le Vice-Roy de Goa y enuoye nombre de vaisseaux chargez de marchandises d'Inde & de Portugal, & reuiennent chargez d'Esclaues, d'Iuoire, de bois d'Ebene, & de quantité d'or purifié qui se trouue dans les riuieres. Et cependant si ce n'estoit à cause de l'abord des nauires de Portugal, les Portugais ny feroient aucune demeure, mais il leur est grandement necessaire pour ce sujet. Ils y vont maintenant conquestans tous les iours en terre ferme. De Mozambic on porte de fort belles nates à Goa, & toutes la marchandise qui en vient est à fort vil prix.

Mais il me seroit fort difficile, mesmes impossible, de discerner

toutes ces Nations qui sont depuis le Cap de Bonne-Esperance iusques au Goulfe Arabique, ou destroit de la Mecque, à cause que l'on leur donne diuers noms, & toutesfois ils se ressemblent tous, estans tous comme les Negres du Cap Verd ou de Guinée. Les peuples, tant de *Mozambic* que de terre ferme des enuirons, sont tous Cafres, bien que de diuers Royaumes & langues; & se font la guerre cruellement les vns aux autres; car ils se tuent, se prennent, se mangent, & se vendent esclaues l'vn l'autre; Ils n'ont ny foy ny Religion, & ne s'y faut nullement fier, estans tous perfides & trompeurs. Ils vont nuds sans mesme se couurir les parties honteuses, sont d'esprit fort grossier & brutal, adonnez au trauail comme des bestes; Ne se soucient d'estre esclaues, mais disent que leur condition ne doit estre autre. Les peres & Meres vendent leurs enfans. Ils mangent de tout comme les bestes brutes; Ce sont gens sans ambition, mais despits, dédaigneux, traistres & meschans. Ils puent fort, & plus encore quand ils sont eschauffez.

A enuiron six vingts lieuës de Mozambic vers le Cap, en la coste mesme est le Royaume de *Sofala*, où les Portugais ont vne espece de forteresse, mais de peu de consequence, qui est sous le gouuernement du Capitaine de Mozambic qui y tient vn Facteur & vn Escriuain pour traitter & trafiquer auec ceux du pays. Ce Capitaine se tenoit ordinairement à *Sofala*, & non à Mozambic, & mesme le nom de Gouuerneur porte de Sofala, & non de Mozambic, comme estant vne de leurs anciennes habitations, y ayant plus d'honneur à se dire Gouuerneur de l'vn que de l'autre. Mesme on dit que c'estoit de Sofala que Salomon tiroit son or pour bastir le Temple; & y a grande apparence qu'on en a tiré grande quantité des Mines qui sont pres la forteresse des Portugais. Le Facteur qui y est fait vn grand commerce & amas d'or, dont il en enuoye à Mozambic: & tout l'or qu'ont les Portugais ne vient que du trafic auec les Roys & peuples de ce pays-là. Car les Portugais n'entrent ny ne peschent és riuieres, mais les peuples du lieu seulement. Il y a encore d'autres Facteurs ailleurs qu'à Sofala, tant pour l'or que pour toutes autres marchandises. A enuiron trente lieuës de Mozambic, entre Sofala & ledit Mozambic y a vne riuiere au pays de Couesme, autrement dit le fleuue noir, où il se trouue grande quantité d'or purifié, net, & en pou-

Sofala.

Or de Sofala.

dre que l'on appelle du sable d'or : & tient-on que cét or de *Sofala* & de la riuiere de *Couesme* est le plus pur & le plus fin qui soit au reste du monde. C'est vne chose admirable qu'és mines de *Sofala* & du *Monomatapa*, c'est tout or fin en poudre & sable d'or, qu'il ne faut pas afiner dauantage. I'ay veu vne branche d'or massif purifié longue d'vne coudée, & brancheuë comme du Coural, qui auoit esté trouuée naturellement en la riuiere de *Couesme*. Ce qui monstre comme l'or est par veines dans la terre, & que l'eau ayant miné la terre, l'or plus dur estoit demeuré seul en sa forme. Cette piece d'or estoit cherement gardée, & fut enuoyée par le nauire où ie m'embarquay à Goa pour reuenir en Portugal, pour en faire present à la Reyne d'Espagne.

Lors que ie party des Indes pour m'en retourner, les Cafres voisins de Mozambic auoient forte guerre auec les Portugais; Et le Vice-Roy qui estoit lors en charge à Goa, passant par Mozambic, y auoit laissé vn sien neueu, & nombre d'hommes pour guerroyer, conquerir & descouurir. Ce ieune homme nouueau venu, voulant monstrer sa galanterie, fit vne entreprise auec des Galiotes & autres vaisseaux, pour aller dans la riuiere de *Couesme* plus auant qu'aucuns des Portugais n'auoient encore fait, mais il n'en reuint pas, & il y demeura auec la pluspart des siens, le reste ayant eu bien de la peine à s'en retourner. Le Vice Roy ayant sceu cela fut fort fasché de cét accident, & resolut de s'en venger, & de se seruir du Capitaine & Gouuerneur de Mozambic, qui estoit celuy qui y auoit commandé durant les deux sieges, & qui estoit l'vn des plus braues & galans Seigneurs qu'on eust sceu voir entre les Portugais, amy de Dieu & du monde, & principalement des Estrangers : On l'appelloit *Dom Esteuan de Zaïda* ; Il auoit acquis vne merueilleuse reputation parmy ceux de sa nation, & les Indiens mesmes pour auoir enduré deux sieges auec si peu de gens qu'il auoit, encores ayant esté surpris; Et pour ce il esperoit vne merueilleuse recompense de son Roy; d'autant que les Capitaines qui sont trois ans, selon la coustume, en reuiennent ordinairement riches de cent mil croisades, plus ou moins, tant de leur entretien & trafic, que par leurs larcins & pratiques; mais luy à cause de ces deux sieges, auoit tout dependu le sien propre au lieu d'y auoir profité, & auoit esté continué encor vn an en gouuernement, outre les trois ans ordinaires.

Le Vice-Roy donc auiſa au conſeil, qu'il falloit faire vne entrepriſe ſur ces Cafres, & y enuoyer vne armée Nauale, dont ſeroit General *Dom Esteuan*, comme eſtant experimenté en ces païs-là, pour le long ſejour de quatre année qu'il y auoit fait. Leur intention eſtoit d'aller fort auant en cette riuiere de *Coueſme*, puis mettre pied à terre, & aller conquerir les mines d'or & d'argent qui ſont entre Angola & Sofala, & les Portugais d'Angola auoient auis de les venir ioindre par terre en vn rendé-vous, pour de là aller tous enſemble à leur conqueſte. Pour cét effet on fit battre le tambour à Goa pour tous ceux qui y voudroient aller, en leur auançant vne année de leurs gages, qui ſont ſoixante & douze perdos (valans trente deux ſols & demy chacun.) Ie fus fort prié d'y aller, car tous Eſtrangers le peuuent faire. Mais ie craignois qu'ils ne me laiſſaſſent là pour garder leurs mines ſans y toucher. Ils partirent tous le meſme iour que nous-nous embarquaſmes pour retourner. Car on ne part de Goa pour aller à Mozambic qu'vne fois l'an, qui eſt enuiron Ianuier, Feurier ou Mars, pluſtoſt ou plus tard, à cauſe des vents *Mueſons* ou Mouſons à quoy il faut prendre garde. Et pour reuenir à Goa, on part enuiron le mois d'Aouſt ou Septembre. De Goa à Mozambic on porte toute ſortes de Marchandiſes d'Europe & des Indes, comme froment, ris, ſoye, toile de coton, eſpiceries & autres choſes. Mais le commerce n'y eſt pas libre à tout le monde, le Vice-Roy & le Capitaine ſeulement y peuuent aſſocier auec eux qui bon leur ſemble. Ce commerce eſt vn des bons & vtiles de toutes les Indes; car on vend ce qu'on veut tout ce que l'on y porte, & on en raporte d'autres bonnes marchandiſes, comme i'ay dit cy-deſſus.

Entrepriſe des Portugais.

Mouſons.

En la coſte de Melinde les Portugais ont encore vne fortereſſe nommée *Bombaſſe* ou *Mombaſſe*, où il ſe fait grand trafic, mais on ne fait pas eſtat de ce fort pour eſtre de peu d'importance; Il eſt entre Mozambic & le deſtroit de Mecque. Or à l'entrée de ce deſtroit vers la coſte *d'Abexis*, ou du Preſte-Ian, à vingt lieuës de terre ferme, où eſt le Cap de *Gardafunt*, y a vne fort grande & belle Iſle nommée *Socotera*. Le Cap de *Gardafunt* en eſt le plus proche, & s'auance fort en mer, & fait d'vn coſté le deſtroit de Mecque, qui eſt le confin de la coſte d'Afrique & de Melinde. Cette Iſle eſt à l'entrée du

Mombaſe.

Gardafunt.

Socotera.

Goulfe, mais tirant vers les *Abexis*. Elle a enuiron cinquante lieuës de tour, bien peuplée, ayant vn Roy particulier qui releue du Roy Cherife d'Arabie; ils sont Mahometans, & gens meslez d'*Abexis* & d'Arabes; mais ils se disent Arabes, aussi en tiennent-ils les mœurs, façons & langage. La terre y est abondante en bestial & fruits, le peuple trafique à Goa, où ils sont les bien venus, & l'on les ayment mieux que les Arabes propres, qui n'osent y venir qu'auec passe-port, encores rarement. Ces *Socoterans* vont trafiquer en Arabie par toute la coste, & de là vont à Goa & ailleurs, auec passeport des Portugais, comme les autres Indiens. Ils sont habillez à la mode des Arabes. Ils remportent des marchandises d'Inde en Arabie. Leur Isle produit vne telle quantité de Dates que c'est merueilles, & les portans à Goa ils en donnent la liure des plus belles & meilleures du monde pour vn liard, & au plus cher à Goa la liure ne vaut que deux liards. Ils ont aussi beaucoup de ris, & apportent de tres-belles *Esteres* ou Nates faites de fueilles de Palmiers, & outre grande quantité d'encens, qui est si commun à Goa, qu'ils en couurent les nauires par dehors, comme nous faisons icy de braits ou de poix. Ils ont aussi force bois d'Aloës. Ils sont gens tres-accostables, mais dont il se faut deffier. Deux nauires Anglois y auoient vne fois moüillé l'ancre pour se rafraichir & y faire trafic, & y auoient esté fort bien receus, mesmes y furent neuf ou dix iours en bonne intelligence; mais enfin le Roy eut enuie de leur ioüer vn mauuais tour, faignant de leur faire vn festin, comme il leur en auoit desia fait d'autres pour les attirer, & les tuer à la fin, & prendre leur nauire, à ce que me dirent depuis lesdits Anglois à Goa. Mais les Anglois en ayant esté aduertis ie ne sçay comment, soit par deffiance ou autrement, se retirerent bien viste. Cette Isle produit aussi des cheuaux, est fort estimée dans les Indes. Et tous ceux qui en viennent pour trafiquer à Goa sont tous Arabes.

CHAPITRE XVIII.

Du Royaume d'Ormus, description d'iceluy, & de la punition d'vn Prince d'Ormus à Goa.

En suite au commencement de la coste d'Inde est Ormus, Royaume fort grand, esloigné de Goa de cinq cens lieuës, sous la hauteur de vingt-trois degrez de l'Equinoctial de la bande de Septentrion pres la Perse, à l'entrée & sur le destroit de la mer Persique, en laquelle il y a vne petite Isle qui n'a que trois lieuës de tour, appellée Ormus, qui est tenuë & possedée par les Portugais, lesquels y ont fait bastir vne forteresse, bonne & bien gardée. Cette Isle apres Goa, est la plus riche & de plus grand reuenu qu'aucun autre qui soit possedée par les Portugais dans les Indes, pource que c'est vn grand passage pour les marchandises, & où toutes choses abordent, principalement la richesse de Perse, outre qu'on y apporte les marchandises des Indes en gran- quantité, pour en fournir la Perse & la Syrie, & tout le pays de Leuant.

Description du Royaume d'Ormus.

Elle est presentement possedée par le Persan, qui la conquise auec l'assistance des Anglois.

Toutes les marchandises qui en viennent sont fort bonnes, à cause que là est l'estape & descente de tout ce qui vient de Perse, d'Arabie, d'Armenie, Turquie, d'Europe & d'autres lieux d'où l'on vient par terre par Carauane; & de mesme y abordent toutes celles des Indes. Ce qui vient donc d'Ormus à Goa, sont premierement les perles fines qui se peschent en ce destroit, & qui sont bien les plus belles, les plus grosses, & les plus nettes de toutes les Indes Orientales. Il s'y en pesche en grande quantité. C'est de là que leur vient le nom de perles Orientales. Il en vient aussi quantité de monnoye d'argent que l'on appelle *Larins*, qui est le meilleur argent du monde, & on les nomme Larins d'*Ormus*. Ils apportent aussi beaucoup de soyes de Perse, tant en estoffes & ouurages qu'autrement. Plus des tapis que nous appellons icy de Turquie, & là de Perse, & d'Ormus, qui sont les plus beaux, & les mieux faits du monde. Outre cela des cheuaux d'Arabie, de Perse, d'Ormus, les mieux faits & enharnachez qu'il est possible de voir, estans tous couuerts d'or, d'argent, de soye & de perles, à la mode de Perse & d'Ormus, & à la Portugaise, qui sont fort chers & fort estimez à Goa. Toutes sortes de sucres

Marchandises d'Ormus.

de conserues, de marmellades, passes ou raisins secs de Perse & d'Ormus. Des dates fort grosses, & tres-excellentes. Quantité de Camelots ondez de Perse & d'Ormus, de toutes couleurs, & qui sont faits de laine de ces grands moutons qui n'ont pas la toison frisée comme les nostres. Ils en font aussi force cabans & capots, que les Indiens appellent *Monsaus*, & les Portugais *Cambalis* d'Ormus, & sont faits de la mesme laine, & par bandes de quatre doigts de large, de differentes couleurs. Tout le monde s'en sert aux voyages de Mer pour se garantir de la pluye. Cela est tissu comme de la toile. Ils font aussi d'autres cabans, capes & manteaux de feustre, comme nos chapeaux, ce qui resiste fort à la pluye.

Quant aux drogues, tant aromatiques, que medicinales & autres, il seroit mal-aisé de specifier toutes celles qui viennent d'Ormus, où l'on les a apportées d'ailleurs, ny aussi de dire toutes les marchandises qu'ils emportent des Indes & de l'Europe. Mais en fin c'est le commun prouerbe de ces pays-là, que si le monde estoit vn œuf, Ormus en seroit le moyeuf; à cause que c'est le meilleur endroit du monde, non pour sa fertilité, mais pour sa situation commode au trafic de toutes les parties du monde, dont il faut que les marchandises & denrées viennent passer là, & payer tribut aux Portugais, qui visitent tous les nauires, pour voir si on ne porte point des marchandises de contrebande, & deffenduës par leur Roy. Mais c'est là où les Gouuerneurs font bien leurs affaires, car pour de l'argent ils laissent tout passer. Aussi ces Gouuerneurs n'aspirent plus és Indes à autre dignité que d'estre Vice-Roys, & n'en sortent iamais que pour cela. Car ils s'enrichissent merueilleusement en trois ans de leur charge, pour les grands droicts & passe-droits qu'ils prennent sur toutes choses, & pour ce faire plus impunément, ils font de grands presens au Vice-Roy. Celuy qui estoit Gouuerneur lors que i'estois à Goa, s'appelloit *Dom Pedro de Coustigno*, Seigneur Portugais de fort grande maison. Son frere D*om* D*iego de Coustigno* auoit achepté le gouuernement de *Cochin* pour sa vie; car il n'y a que celuy-là en toutes les Indes qui soit à vie; n'y ayant là aucun profit pour le Capitaine, sinon de ses gages, à cause qu'il y a vn *Viadorde Fasienda* comme à *Goa*, qui est Intendant general de tout ce qui appartient au Roy, & change de trois en trois ans, tellement que le Capitaine ne toute à rien.

Mais pour reuenir à ce Gouuerneur d'Ormus, on disoit alors qu'il s'en retournoit riche de ses 3.ans, de plus de 600.mil escus. Il s'en reuint auec nostre flote en Portugal. Mais il paroissoit à Goa comme le Vice-Roy en bien-faits, liberalitez & aumosnes, non en dignité & honneur. Car le Vice-Roy D*on André Furtardo de Mendosa* & luy, n'estoient pas autrement bien ensemble, d'autant que Don André estant en charge de Vice-Roy, luy auoit demandé à emprunter cinquante mil perdos pour le seruice du Roy, promettant les luy faire rendre en Portugal ou és Indes, la part où il voudroit; ce que l'autre refusa : Et comme le Vice-Roy repliqua que c'estoit pour soudoyer vne armée nauale contre les Malabares, ce Gouuerneur dit alors, qu'il estoit homme pour equiper vne armée, & la conduire luy-mesme pour le seruice du Roy, & non pas de donner son argent à vn autre. Cela fut cause, que s'en retournans tous deux, il ne s'embarquerent pas en vn mesme nauire, & le Vice-Roy partit le premier, en intention d'arriuer auant l'autre en Portugal, pour luy donner des affaires, & le trauerser. Or quand ces Gouuerneurs s'en retournent, ils n'emportent pas quantité de grosses marchandises, mais se chargent seulement de perles, pierreries, ambre gris, musc, or, argent, & d'autres choses rares & pretieuses. Lors que ie party de Goa, le fils du Vice-Roy D*on Loyso Lorencio d'Establo,* qui n'estoit âgé que de douze à treize ans, estoit desia pourueu du gouuernement d'Ormus, & y alloit entrer.

Cette Isle quand au reste est fort sterile, n'ayant point d'eaux douces, & est tout de mesme que l'Isle de *Mayo* en la coste du Cap Verd. Car ce sont tous rochers de sel, & pierre salée, dont on se sert pour sel. Il y a aussi du salpestre.

Les Roys d'Ormus payent tribut au Roy de Perse, & sont en paix & amitié auecques les Portugais: ils sont Mahometans comme les Perses, & font creuer les yeux à leurs successeurs, comme font ceux de Dealcan.

Le peuple d'Ormus est presque aussi noir que les Mores d'Ethiopie, & ne ressemblent en rien aux Persans, qui sont plus blancs.

Lors que quelque homme d'authorité meurt à Ormus, leurs femmes sont obligées de les pleurer vne fois de iour, pendant quatre sepmaines continuelles : & il y a des femmes gagées pour pleurer sur les morts.

Vestement. Les habitans portent des chemises longues, & au milieu se ceignent d'vne large cinture de tafetas, comme beaucoup d'autres Indiens, & tous les Arabes. Sur la teste ils ont des Tulbans blancs, diuersifiez de plusieurs couleurs. Plusieurs d'entr'eux portent des anneaux aux nez. Ils parlent la langue de Perse, & ils sont fort adonnez à la paillardise, & sur tout au peché contre nature : ils ayment la Musique, & les instruments de Musique.

Armes. Leurs armes sont des arcs Turquesques dorez, dont les cordes sont de fine soye, faits de bois bien fort & bien colé, ou de corne de bufle, & leurs fleches de cannes dorées bien faites, & ils sont fort adroits à s'en seruir. Ils portent aussi des masses de fer bien faites & damasquinées.

Prince d'Ormus fait mine de se vouloit faire Chrestien. Il y a enuiron dix ou douze ans que le frere du Roy d'Ormus s'en vint trouuer les Portugais à Goa, dans vn nauire chargé de grandes richesses, pour se faire Chrestien, comme il disoit: ayant quelque dissention auecque son frere. Il fut receu auecques tous les honneurs qu'il fut possible, & l'on le logea dans l'vne des plus belles maisons de la ville.

Ayant esté quelque temps à Goa, il demanda secours aux Portugais pour auoir son partage, auec promesse que ce qu'il pourroit auoir il leur donneroit en luy faisant pension. Lesdits Portugais enuoyerent vne forte armée audit Royaume d'Ormus, & accorderent auec le Roy qu'il donneroit à son frere certaines terres, comme il fut fait.

Mais il aduint que celuy qui estoit à Goa, promettant chaque iour de se faire Chrestien, & ne le faisant, commit Sodomie auec vn ieune escolier Portugais, pour lequel crime il fut condamné

Sodomite puny. par la iustice de l'Inquisition de Goa d'estre bruslé. Ce qui fut executé il y a enuiron quatre ou cinq ans, combien que ce Prince auparauant son execution, se conuertit, & fut baptisé par les Iesuites, & nonobstant mesmes qu'il promit cinq cens mil escus pour estre sauué, & en outre de faire bastir des Eglises pour amender son peché. Toutes ces promesses ne peurent pas esmouuoir beaucoup les Portugais, ausquels il ne promettoit que ce qu'ils tenoient desia. Outre qu'il auoit auparauant esté repris & blasmé plusieurs fois de cét enorme vice, auquel il auoit promis de ne retourner iamais, mais y estant retombé il en receut la punition meritée. Quant au pauure ieune homme Portugais, il fut mis dans vne pipe, & ietté en la mer de peur de scandale.

CHAPITRE XIX.

Des Royaumes de Cambaye, Surrate, du grand Mogor, Diu, & le reste de la Coste d'Inde, & Malabar, & du Roy de Tananor, & sa perfidie.

AYans parlé d'Ormus, ie viendray en suite à *Cambaye* & *Surrate*, d'où vient que le plus grand & principal trafic de Goa, qui en est esloigné d'enuiron cent lieuës à la bande du Nort. Ce trafic est tel, que deux ou trois fois l'année il en vient ensemble trois à quatre cens vaisseaux, ce qu'ils appellent *Cafiles* de Cambaye, comme sont les Carauanes d'Alep. Et alors à Goa tout le monde attend ces *Cafiles* & flotes, comme on fait en Espagne celles des Indes. Et quand elles n'arriuent aux saisons qu'elles doiuent, chacun est en apprehension des Holandois, & Malabares, ou de ceux de Cambaye mesme, qui le plus souuent les arrestent quand elles sont prestes à partir, comme il arriua l'année que ie partis de Goa, & plusieurs autresfois auparauant, & fut reste la flote plus de deux mois durant, tellement que tous crioient desia famine; C'estoit pour vn mescontentement que le Roy ou Bascha de Cambaye auoit contre le Vice-Roy de Goa, qui luy auoit refusé quelque chose; Car bien que ce Roy releue du grand Mogor Seigneur de tous ces pays-là, il ne laisse pas toutesfois d'y estre absolu en tout ce qui ne prejudicie point au seruice du Mogor. Royaume de Cambaye.

Quand donc cette flotte arriue, c'est vne merueille de la resioüissance des Marchands, & de tout le peuple; mais il arriue peu souuent que les Corsaires Malabares n'en attrapent quelque chose. Chaque nauire ou galiote va à rames & auirons pour suiure la coste, & ne laissent d'auancer chemin contre le vent mesme; & ont toutes leur signal, & la liurée de leur Seigneur en leur baniere. Et les marchands à qui elles sont, les reconnoissent de loin, & lors on tire force canonades de la ville, des forteresses, & du Palais du Viceroy, deuant lequel elles viennent ancrer, comme font tous les autres vaisseaux, car là est *l'Alfandeque*, & & banque-salle, & le poids Royal. Il y a fort peu d'habitans à Goa, tant Chrestiens qu'autres, qui n'ayent part à cette flote, pour le moins des nauires qui sont de Goa, ou d'autres lieux des

Portugais; car auec cette flote viennent force nauires de Cambaye & de Surratte.

Pour les marchandiſes qu'ils apportent, c'eſt premierement de *l'Anil* ou *Indique*, qui eſt vne teinture bleuë violette, dont il ne s'en trouue qu'à Cambaye & Surratte, où elle deſcend de tout le pays circonuoiſin, & ſe prepare en ces deux villes ſeulement. Cette marchandiſe eſt de grand trafic, & fort requiſe, meſme par les Anglois & les Holandois; & c'eſt la principale cauſe pourquoy ils tiennent là des Facteurs, pour y faire des teintures. En outre ils apportent beaucoup de pierreries, non des fines, comme Diamans & Rubis, mais d'autres ſortes qu'ils ſçauent fort bien mettre en œuure, & en font mille beaux ouurages. Plus force Cryſtal de roche, du fer, du cuiure, de l'alun de roche, grande quantité de froment le meilleur du monde, qu'il recueillent deux fois l'an : Et diſent que ſi ce n'eſtoit à cauſe des Portugais, ils n'en ſemeroient point, à cauſe qu'ils ne ſont pas accouſtumez à manger de pain. Cela eſt cauſe que l'on mange le pain à Goa à ſi bon marché. Car les Metices, & la pluſpart des Portugais ayment mieux manger du ris qui croiſt auſſi en grande abondance en Cambaye, d'où ils l'apportent à Goa. Outre cela ils apportent infinies ſortes de legumes, comme pois, feues, lentilles, & autres de toutes façons & couleurs; meſmes des pois de la Chine, qui ſe mangent là comme d'autres. Puis force drogues medicinales, des beurres, des huiles de plusieurs ſortes, tant à manger que de ſenteur, & pour froter le corps; du ſauon blanc & noir, des ſucres & conſerues, du papier, de la cire, du miel, force opium ou ius de pauot, dont ils font grand trafic, & debit entre les Indiens, tant Mores, ou Mahometans que Gentils.

Mais la principale richeſſe eſt en eſtofes de ſoye & de coton principalement, dont tout le monde s'habille depuis le Cap de Bonne-Eſperance iuſques à la Chine, tant hommes que femmes, depuis la teſte iuſques aux pieds. Ils en font des ouurages & des toiles de coton blanches comme neige, & fort deliées & fines; Il s'en fait auſſi de moyenne & plus groſſes pour diuers vſages. Ils en font encore d'autres bigarrées, & peintes à diuerſes figures. Pour les ouurages de ſoye, ils en font auſſi de toutes les façons, & en apportent des pauillons, courtes-pointes & couuertures piquées fort proprement, & bien ouragées,

ils l'appellent *Colches*. Des matelats piquez & embourrez de coton, peints & façonnez fort artistement. Ils apportent encore des couchettes & des chalits peints, & lacrez de toutes couleurs & façons, auec autres vtencilles de maison de mesme façon. Des sangles qu'ils nomment *Parcintes* ; pour les fonds de lits, chaires, tabourets, escabeaux, & autres serges, & sont faites de coton fin & blanc. Ils font aussi des lits de coton faits en forme de rets, comme ceux du Bresil, mais ce n'est pas pour coucher la nuit, mais quand ils veulent aller aux champs, ils s'y font porter par quatre hommes ou deux, comme en vn Palanquin ou litiere, & vont là fort à l'aise, & en vsent ainsi par toute l'Inde. Ils font des tapis à la facon de ceux de Perse & d'Ormus, mais non si fins, ny si chers aussi; car ils ont le poil plus rude & plus long, mais auec les mesmes façons: Ils en font aussi d'autres plus petits de coton par bandes de plusieurs couleurs. Ils ont encores des cabinets à la façon d'Allemagne, de pieces raportées de nacre de perles, yuoire, or, argent, & de pierreries, le tout fait fort proprement. Ils font d'autres petits cabinets, cofres, & cassettes d'escailles de tortuë, qu'ils rendent si cleres & polies, qu'il ne se peut rien voir de plus gentil, à cause que ces escailles sont façonnées de nature.

Enfin ce ne seroit iamais fait de parler de tant de diuersitez d'ouurages, tant d'or, d'argent, de fer, d'acier, de cuiure, & d'autres metaux; de pierres fines, bois exquis, & autres matieres riches & singulieres; car ce sont tous gens d'esprit, & qui ne doiuent rien à ceux de deça, mais au contraire ie croy qu'ils ont l'esprit plus vif d'ordinaire que nous, & la main aussi subtile: & ne veulent que voir, ou entendre vne fois chose pour la sçauoir. Gens au reste fins & subtils, mais non trompeurs, ny aisez à tromper. Et ce qui est à estimer en tous leurs ouurages, c'est qu'estans bien faits ils sont à bon marché. Ie ne vis iamais des esprits si beaux & si polis que sont ces Indiens, ne tenans rien du barbare & du sauuage, comme nous les pensons ; & mesme ils ne veulent rien tenir des coustumes & facons des Portugais. Pour les manufactures & ouurages, ils les apprennent fort bien, estans tous fort curieux & desireux d'apprendre : de sorte que les Portugais tiennent & apprennent plus d'eux, qu'eux des Portugais ; qui estans nouuellement venus à Goa sont fort

Sortant de ſon Palais, il eſt accompagné de ſes ſoldats, dont il en entre en garde tous les iours cent. Le iour du Vendredy quand il va à la Meſquite, c'eſt en bel ordre & en maniere de pompe, comme nous en auons deſia dit quelque choſe cy deſſus, car les ſoldats vont de rang vne partie deuant & vne partie derriere luy : ſes officiers ordinaires pareillement, & les plus apparens de ſa Cour, les tambours, les fleuſtes, les trompettes & les autres inſtrumens ſonnent, auec vne harmonie aſſez agreable. Apres le ſeruice fait il s'en retourne au Palais en meſme ordre, les ſoldats marchent au ſon des inſtrumens en ſe ioüant & ſautant deuant le ROY, auec leurs armes, & ils tirent des coups d'eſpée ſur la rondache des vns & des autres : enquoy ils monſtrent leur adreſſe; non pas tous enſemble pour éuiter confuſion, mais deux à la fois ſeulement, & ainſi les vns apres les autres ſans ceſſer. Le peuple de l'iſle qui a aſſiſté à la feſte, le reconduit auſſi, & ce ſeroit honte à quelqu'vn de n'y aller pas. Quand le ROY eſt arriué en ſon Palais, il retient à diſner le Pandiare, les Naybes, les Catibes, & les Moudins & les principaux Seigneurs, Gentils-hommes & ſoldats qu'il choſit diuerſement, & apres le diſner il s'occupoit à rendre la Iuſtice. Au reſte quand le Roy ſortoit il alloit touſiours à pied (auſſi par toutes ces iſles il n'y a point de cheuaux ny aucunes beſtes de monture) ſinon qu'il ſe fiſt porter dans vne chaiſe ſur l'eſpaule de ſes eſclaues; mais c'eſtoit rarement, ou preſque point, parce qu'eſtãt fort & diſpos, il aimoit mieux aller à pied. Ioint à cela que l'iſle eſt petite & de peu d'eſtenduë. En l'iſle de Malé, & moins encore ailleurs, il n'y a point de paué par les ruës & par les chemins: c'eſt pourquoy les habitans ſont ſuiets à les nettoyer, & empeſcher que l'herbe n'y croiſſe, principalement aux feſtes, & lors qu'ils ſçauent que le ROY ou les REINES doiuent ſortir & aller par l'iſle, dont ils ſont fort ſoigneux.

Le Roy allant par la ruë, le peuple en quitte vn coſté & le laiſſe vuide, ſe retirant tout de l'autre coſté, afin que là où le Roy paſſe il n'y ait perſonne, car le Roy ne paſſe & ne ſe tient iamais entre deux perſonnes, & on prend bien garde de ne le pas toucher. Les grands Seigneurs en vſent de meſme en leurs terres à l'eſgard de leurs inferieurs.

Il eſt auſſi à remarquer que quand on parle au ROY, ou aux Reines, & à leurs enfans & Princes du ſang, ou bien qu'on parle d'eux

le d'eux à d'autres perſonnes & de ce qu'ils font, c'eſt en autres termes, qui ne ſeruent qu'à cela, & qu'on n'oſeroit auoir appliqué à d'autres: comme par exemple, ſi on dit d'vn homme il dort, ſi c'eſt du Roy, on dira il ſommeille, ou il repoſe, ce qui ne ſe dit iamais ſinon en parlant du Roy.

Les femmes du Roy ſont veſtuës en meſme façon que i'ay deſcrit cy-deſſus les grandes Dames, excepté ſeulement qu'elles ſont plus couuertes d'or, de perles, de pierreries & de richeſſe aux pendans d'oreilles, aux chaiſnes d'or, aux bracelets & carquans ſur le col, ſur les bras & ſur les iambes. Des Reines.

Les Dames, femmes & filles des grands Seigneurs de l'iſle, ſont tenuës de les venir voir le ſoir, paſſer le temps auec elles, & leur porter des preſens.

Quelquesfois les Reines ſortent dehors: mais c'eſt rarement; & lors il y a des femmes & des eſclaues qui vont bien loin deuant aduertir les hommes qu'ils ſe retirent, & qu'ils ne paroiſſent pas au chemin; ains ſeulement les femmes. Comme de fait les femmes s'aſſemblent par leurs quartiers & cantons, & viennent au deuant auec de petits preſens, comme de fleurs & de fruits. Il y a quatre femmes principales qui portent ſur la teſte des Reines vne courtine de ſoye ballant en terre, tellement qu'on ne les peut voir.

Eſtant groſſes, elles ſortent auſſi pour aller ſe baigner en la mer, cõme tous les autres femmes: car c'eſt la couſtume du païs & elles tiennent que cela eſt fort ſain. Pour cét effet on dreſſe en la mer comme vn petit parquet & vn enclos de pieux & de piquets, qu'on couure de toile tout autour, & là les Reines & les plus grandes Dames ſe baignent à leur aiſe: puis elles viennent ſur le bord en vne autre petite maiſon auſſi faite exprés, où elles ſe baignent derechef en vn autre bain d'eau douce bien preparé.

Dans les chambres des Reines, princeſſes & grandes Dames, l'on n'y void point de iour, & il n'y a point d'autre clarté que celle des lampes qui y demeurent continuellement allumées. Elles ſe retirent en vn endroit de la chambre, eſtans enfermées de quatre ou cinq rangs de tapiſſeries, qu'il faut leuer auparauant que d'arriuer où elles ſont: mais il n'y a homme ny femme, ſoit domeſtique ſoit de dehors, enfin qui que ce ſoit, qui oſaſt leuer la derniere, meſmes encore qu'elles ne ſoient pas cou-

entiers à attendre que celuy qui a la charge de le receuoir, eut le temps & le loisir de le compter, à cause du grand nombre d'autres vaisseaux arriuez auparauant, pour rendre les mesmes deuoirs. Ce qui peut donner à connoistre l'étenduë & la richesse des terres de ce Prince.

Iesuittes en Mogor. Il aime fort les Iesuittes, & en a tousiours prés de luy, & les respecte & honore fort. Pour qui que ce soit qui arriue en sa presence, il ne se leue iamais pour le saluër, sinon pour eux; Car quand ils entrent és lieux où il est, il se leue de sa place, & les fait seoir. Il y a de ces Peres Iesuittes és Villes de Lahor, Dirly, & Agra, mais peu en chacun lieu, ils y ont fait bastir des Eglises, & ont pouuoir de prescher, & conuertir tant de gens qu'ils peuuent volontairement. Mais toutefois il ne s'en conuertit gueres. Aussi tous les Peres Iesuittes des Indes disent, qu'il est plus aisé de conuertir cinquante, voire cent Gentils ou idolatres, qu'vn Mahometan. Le feu Roy *Achebar* ou grand Mogor, qui mourut il y a six ou sept ans, promettoit, & donnoit esperance de se faire Chrestien, & ne demandoit qu'vne chose, c'est que l'on luy permist de garder toutes ses femmes, comme sa loy le permet, & sur cette difficulté il mourut. Son fils qui luy succeda chassa les Iesuittes, & mesmes les autres Chrestiens à qui il estoit fort rude, mais il faisoit cela pour s'installer en son Estat: car apres deux ou trois ans passez, il a remis les Chrestiens prés de luy comme ils estoient du viuant de son pere.

Quand ce Prince *Achebar* mourut, toute l'Inde estoit en inquietude, & en alarme de la guerre qu'on craignoit de ce costé là, car ce Roy estoit craint & redouté grandement de tous les autres Rois Indiens: Et l'on peut dire assurément qu'il est Seigneur des plus beaux & meilleurs païs du monde, & des peuples les plus vaillans, comme sont les Tartares: Il a aussi des peuples fort riches & spirituels. On ne parle point du Turc en toutes les Indes, mais seulement du grand *Achebar*, & quand les Rois mesmes qui ne luy sont point sujets en parlent, c'est en baissant la teste en signe de respect. Il s'accorde fort bien auec le Roy de Perse, & s'ennoyent souuent des presens & des Ambassades, estans alliez ensemble. Il donne de l'assistance à ce Roy ou *Sophy*, que

l'on appelle le grand *Chaa*, contre le Turc ; Celuy qui est à present le grand *Achebar*, auoit vn fils qui se reuolta contre luy, mais il fut pris, & luy estant amené, ne le voulut faire mourir, mais s'est contenté de le tenir prisonnier. Il aime fort les Etrangers, & il y auoit prés de luy vn Agent ou Ambassadeur du Roy d'Angleterre. Ce Prince a vne telle ambition, que quand il va vers luy quelques Ambassadeurs, ou autre sorte de personnes, il les interroge, qui ils sont, & en quelle qualité ils sont prés de leurs Maistres, comme il a fait à ceux que le grand Turc luy a enuoyez. Tellement que quand il sçait tout cela, il les méprise, eux & leurs maistres, & les retient prés de luy, en leur donnant des moyens, charges & dignitez, voire tout ce qu'ils sçauroient desirer, de sorte que ses Ambassadeurs quittent ainsi leur Ambassade, & s'arrestent là, comme a fait celuy d'Angleterre, à ce que i'ay oüi dire aux Anglois de Goa. Ce Prince se fait seruir par les plus belles filles & femmes qui se peuuent trouuer, en tous les seruices de table & de chambre. Achebar.

Or en suite de Cambaye, Surrate & autres terres du grand Mogor, il reste à parler de *Diu*, qui est vne Isle qui dépendoit anciennement du Royaume de Cambaye, aussi est elle habitée de mesmes peuples, Banianes, Bramenis, Gentils & Mahometans. Quand les Portugais y allerent premierement, ils firent vn contract de paix & amitié pour le trafic auec le Roy de *Cambaye*, ainsi qu'ils ont fait auec les autres ; tellement que ce Roy leur permit de s'habituër en cette Isle, où auec le temps ils se sont si bien fortifiez, qu'ils en sont demeurez les maistres absolus, & y commandent maintenant ; Ils y ont fait bastir deux forteresses, & rendu la ville bonne auec des bouleuarts. Le Roy de Cambaye les y a depuis assiegez par deux fois, mais il n'en a sceu venir à bout, tellement qu'ils sont à present bons amis. Diu.

Cette Isle de Diu est fort prés de terre ferme à la coste de Cambaye, à vingt lieuës de l'entrée du Golfe, vers le Nort, & à trente lieuës de la grande ville de Cambaye. Elle est de grande reputation, & de fort bon reuenu aux Portugais, à cause du bon Port & Havre qu'il y a, où les Vaisseaux sont en tresgrande seureté, à cause des forteresses qui les gardent. De façon que là est la descente & l'estape pour tous

les Vaiſſeaux qui viennent de Cambaye, Surrate, mer Rouge, mer Perſique, Ormus & autres endroits des Indes ; & les Marchands y abordent volontiers, tant pour le bon Havre, que pour les commoditez de viures qui y ſont à bon compte : & dautant qu'ils craignent d'entrer en ce Golfe d'où les vents contraires les empeſchent apres d'en ſortir ; mais la principale cauſe eſt, que les Portugais les y contraignent pour en tirer les droits & doüanes, & rendre le lieu meilleur. Cela vaut beaucoup au Roy d'Eſpagne. L'on va querir & porter les marchandiſes à Cambaye, auec de grandes Barques de quinze & vingt tonneaux chacune, qui vont & reuiennent chargées. Les Corſaires Malabares y font bien leur profit, car ils en prennent tant qu'ils veulent ; & i'en ay veu pour vn coup, eſtant parmy eux, en prendre quarante ou cinquante ; ce qui leur arriue aſſez ſouuent. Cette Iſle de Diu eſt admirablement belle, riche & fertile, & il y aborde des Vaiſſeaux en tres-grand nombre, ce qui la rend la plus riche & opulente place des Indes, apres Goa ; Car on y vit à tres-grand marché, & auec tous les contentements & delices qu'on ſçauroit s'imaginer ; Meſme les Soldats des Indes y vont paſſer leur Hyuer auec grand plaiſir. Toutes Nations & Religions y ſont en grande liberté, mais les Portugais y ſont les Maiſtres ; l'on y eſt en plus grande liberté de conſcience qu'à Goa, où il n'y a autre exercice que de la Religion Chreſtienne. La terre y eſt abondante en beſtail, volaille & toute autre choſe propre pour la bouche, le reſte s'apporte de terre ferme en grande abondance : le climat eſt fort bon & tres-ſein ; tellement que ce lieu eſt de tres-grande importance aux Portugais, qui auſſi la gardent bien.

Coſte d'Inde Depuis Cambaye & Diu on ſuit touſiours la coſte iuſques à Goa, & de là iuſqu'au Cap de *Comori*, & c'eſt proprement ce que l'on appelle la coſte d'Inde, qui dure de Cambaye à Goa quelque cent lieuës, & de Goa à Cochin autres cent, & de Cochin à *Comori* ſoixante, de ſorte que toute cette coſte eſt de deux cent ſoixante lieuës. Car tout le païs qui eſt depuis le Cap de bonne Eſperance iuſques à la Chine, ne s'appelle pas proprement l'Inde, mais ſeulement ce qui eſt de cette coſte, & le reſte a ſon nom particulier, ſelon les lieux. Ainſi quand on eſt à Goa, & qu'on veut faire voya-

ge,l'on dit en quelle part on veut aller,vers la bande du Sud, ou vers celle du Nort. La coste du Nort est depuis Cambaye iusques à Goa, & celle du Sud depuis Goa iusques au Cap de *Com.ri*: mais quand on est ailleurs, & qu'on veut aller depuis Cambaye iusques à Comorin, on dit que l'on va vers la coste de l'Inde. Or en cette coste, depuis Cambaye iusques à Goa, les Portugais ne tiennent que trois forteresses, non si fortes ny si importantes aussi que les autres. La premiere Ville & forteresse que l'on trouue partant de Cambaye est *Daman*, puis *Bassains*, & *Chaul*. Apres Chaul y a vne autre forteresse nommée *Dabul*, mais elle n'est pas à la deuotion des Portugais, car ils y ont seulement vn Facteur. Toute cette coste est tres-bonne, fertile & salubre, & il en vient de grandes richesses & commoditez à Goa & ailleurs. Mais ces trois forteresses tenuës par les Portugais, sont à la discretion des Rois du païs, qui sont vassaux du grand Mogor. *Daman* fournit grande quantité de ris à Goa. De *Bassains* vient tout le bois à bastir les Maisons & les Vaisseaux, & la plus part des Nauires se font là; Et de là mesme vient aussi la pierre-de-taille fort belle & dure, comme pierre de grain: & n'ay iamais veu de Colomnes & Piliers d'vne seule pierre si grands comme en ce lieu là. Toutes les Eglises & Palais superbes de Goa sont bastis de cette pierre. Bassains.

La Ville & forteresse de *Chaul* est toute autre chose que les deux autres, à cause du païs qui est extrémement riche & abondant en toutes marchandises riches, que viennent querir les Marchands de tous les costez de l'Inde & d'Orient. Mais la principale marchandise consiste en Soyes qui s'y trouuent en telle quantité, qu'elles fournissent presque seules Goa, & toute l'Inde, & est beaucoup plus belle que celle de la Chine; l'on ne fait estat à Goa que de la Soye de *Chaul*; dont ils font de tres belles Estofes, outre force Toiles de coton exquises. Chaul.

A *Chaul* y a deux Villes, dont l'vne est aux Portugais, qui est bien forte, & ont eu autrefois grande guerre auec le Roy du païs, mais maintenant ils sont en bonne paix. L'autre est à ceux du païs, où se font toutes ces manufactures de Soye, & aussi grand nombre de Cofres, Boëtes, Estuis, Cabinets façon de la Chine, tres-riches, & bien trauaillez. Ils font

venoient ſeulement pour ſe charger de ces coquilles & de là les porter en Bengale. Ils donnoient vingt coquetées de ris, pour vn paquet de coquilles: car tous ces Bolys ſont mis par paquets du nombre de douze mille, à ſçauoir en petites corbeilles faites de feüille de Cocos à claire voye, garnies par dedans de toile du meſme arbre de Cocos, de peur que les coquilles ne tombent. Ces paquets ou corbeilles de douze mille ſe baillent là comme icy des ſacs d'argent, qui entre marchands ſe tiennent tous comptez & non d'autres: car ils ſont ſi adroits à compter qu'en moins de rien ils ont compté par le menu vn de ces paquets. Auſſi en Cambaye & par tout l'Inde, ils enchaſſent des plus iolies & des plus belles de ces coquilles par tous leurs meubles, comme des pieces de marbre ou des pierres fines.

Poiſſons. Les Maldiues ſont auſſi grandement abondantes en poiſſons de toutes ſortes, comme i'ay dit auparauant. La peſche y eſt ſi riche, que non ſeulement ils en ont pour viure tout leur ſaoul, mais auſſi ils en vendent vne grande quantité de cuit & ſeché aux eſtrangers. Cela eſt ſi fort recherché, que de tous les coſtez de l'Inde cette marchandiſe eſt en eſtime, notamment en Sumatra, où on en meine des nauires chargez.

Tortuës. On eſtime auſſi fort aux Indes les eſcailles de tortuës, qu'ils nomment *Cambe*, qui viennent aux Maldiues, & il s'en fait vn bon trafic. C'eſt vne ſorte de tortuë non commune, qui ne ſe trouue que là & aux Philippines. Elle eſt belle, fort polie, toute noire, auec pluſieurs figures naturelles. Le plus grand debit s'en fait en Cambaye, où on en fait outre les bracelets des femmes, de fort beaux coffres & des caiſſes accouſtrez auec de l'argent.

Nattes. Ceux des Maldiues font pareillement grand debit de nattes de jonc fort poly, qu'ils façonnent ioliment de diuerſes couleurs, & les enrichiſſent d'ornemens & de chiffres ſi proprement qu'il n'y a rien de ſi gentil. Tous les Portugais & les Indiens les priſent fort, de ſorte qu'il s'en fait grand trafic: comme auſſi des toiles de cotton & de ſoye, qu'on leur apporte toute écreuë, & qu'ils mettent en œuure: mais ce n'eſt pas de toiles blanches, mais façonnées & figurées, & ſeulement en petites pieces grandes d'vne braſſe & demie, pour ſe couurir, & d'autres propres pour veſtir les femmes, & des turbans, le tout eſtant fait ioliment & mignonement. Ainſi les Maldiues ſont

hantées & frequentées de tous costez pour la marchandise, y ayant tant de choses que les estrangers prisent & recherchent. En contr'eschange de tout cela, on y apporte tout ce que les Insulaires ont besoin d'ailleurs, comme du ris, des toiles de cotton blanches, de la soye & du cotton écreus: de l'huile qui est faite d'vne certaine graine odoriferante qui ne sert que pour se frotter le corps apres s'estre baigné, de l'arequa pour manger auec du bettel, du fer & de l'acier, des espiceries, de la pourcelaine, bref les choses dont ils n'ont point: & tout cela neantmoins y est à fort bon prix, à cause de l'abondance & de l'abord ordinaire des nauires. On y apporte aussi de l'or & de l'argent, qui n'en sort iamais quand il y est entré vne fois, & ils n'en bailleroient pas pour peu que ce fust aux estrangers, mais ils le mettent en thresor ou aux joyaux de leurs femmes. Marchandises qu'on apporte aux Maldiues.

CHAPITRE XVIII.

De la curiosité du Roy des Maldiues: de sa genealogie: du changement de l'estat de ces isles: des femmes du Roy, & des autres choses qui sont arriuées en ce pays-là.

I'Ay parlé assez generalement des isles Maldiues; c'est pourquoy ie viendray maintenant au particulier, & ie parleray de leur Roy, de sa genealogie, de ses femmes, de ses mœurs, & de diuerses choses arriuées de son temps. Ce Roy s'enqueroit souuent à moy du Roy de France, de son aage, de sa maniere de viure, de ses guerres, de ses armes, nauires, canons, & autres choses, & si ces deux nauires que nous auions amenez estoient à luy. Ie luy respondis assez particulierement là dessus. Ie luy dis entr'autres choses, que si nostre Roy enuoyoit des nauires aux Indes, qu'il n'en enuoyeroit pas pour deux ou trois seulement, mais deux ou trois cens, dont il s'estonna fort. Il me demanda si les François estoient ces *Franki* ou *Franqui*, dont on parloit tant aux Indes, surquoy ie ne luy peus pas respondre precisement pour lors: mais depuis i'ay appris que ce nom de Franki signifie tous les peuples Occidentaux de deçà, comme François, Italiens, Espagnols & autres Europeens, mais principalement les François, qui autrefois par leurs grandes conquestes és guerres Saintes en Orient, où ils faisoient la meil- Franqui.

CHAPITRE XX.

Plusieurs prises de Vaisseaux Portugais & autres choses arriuées és Indes durant le sejour de l'Autheur à Goa.

EStant de retour à Goa de mon voyage de Malaca, & de la Sonde, i'y demeuray encore l'espace de six mois pour laisser passer l'Hyuer. Mais auant que de venir à mon embarquement pour Portugal, ie diray certaines choses remarquables qui arriuerent és Indes pendant que i'y estois. Premierement ie feray mention d'vne rencontre que les Holandois venans aux Indes, firent d'vn grand Nauire Portugais qui venoit d'Ormus à Goa. Il y auoit lors vn grand calme, ce qui fut cause que les Holandois ne pûrent si promptement aborder ce Vaisseau qu'ils pensoient déja tenir, ou du moins aussi-tost que le vent viendroit; mais la nuit venuë les Portugais mirent deux Bateaux dehors où ils se sauuerent, emportans auec eux le plus precieux du Nauire, comme or, argent en monnoye de Larins, force Perles Orientales, & autres richesses: De sorte que quand les Holandois le voulurent attaquer, ils ne trouuerent aucune resistance, car ils s'estoient tous sauuez, excepté vn vieil Marchand à qui ils ne voulurent point permettre d'embarquer ce qui luy appartenoit, & luy quand il vit cela, leur dit, qu'il ne se soucioit pas de mourir, puis qu'il perdoit tout son bien. Et ainsi aima mieux attendre les Holandois, qui furent fort indignez de se voir retranchez d'vne si belle prise, pillerent le reste, & mirent le feu au Vaisseau, où il y auoit bon nombre de cheuaux de Perse & d'Ormus. Il estoit aussi chargé de douceurs, comme de conserues, dates & raisins qu'ils appellent *Passes*, & sont comme nos raisins de Damas. Car les plus excellentes conserues de Coins, que les Portugais appellent *Mormelades*, & nous *Costignats*, viennent de Perse & d'Ormus. On ne sçauroit dire le dommage qu'il y eut en la perte de ce Vaisseau, qui ne fut pas seul toutefois, car ils en brulerent plusieurs autres depuis.

Vne autre fois il y eut vn grand Nauire de Cochin qui appartenoit aux Portugais, chargé de marchandises de Ben-

gala d'où il venoit, qui fut rencontré par quelques *Padoes* ou Galiotes de Corsaires Malabares, qui le voulurent attaquer, & voyans qu'ils n'estoient pas assez forts pour le prendre, ils le laisserent là, bien marris d'y manquer, mais le bon-heur pour eux, & le mal-heur pour les Portugais, voulut qu'ils rencontrerent en s'en allant vn Nauire Holandois qu'ils saluërent, & donnerent auis au Capitaine de ce Nauire de Portugal, s'offrans à leur monstrer où il estoit, & leur aider à le prendre. Ce que le Capitaine Holandois accepta, & au premier coup qui fut tiré, les Portugais se rendirent, les Malabares vouloient tout tuër, mais les Holandois les en empescherent. Quand la premiere pillerie fut faite par les Malabares, à sçauoir des hardes & marchandises legeres qni sont sur le tillac, & sur le pont seulement, ils dirent pour eux qu'ils ne pretendoient rien au reste. Mais les Holandois leur dirent qu'ils entendoient qu'ils eussent le tiers de tout ce qu'il y auroit ; ce qui fut fait : mais les Holandois retinrent le Nauire, dont il fut fait present au Roy de *Tananor*. Mais le mal fut, qu'ils laisserent sept pauures Chrestiens captifs entre les mains de ces Malabres, à qui ce Capitaine les bailla pour les mettre à rançon, comme il leur fit promettre, & neanmoins ils en tuërent vn, le Capitaine du Nauire estoit vn de ces sept. C'estoit le Nauire qui estoit aux Isles des Maldiues lors que nous nous y perdismes. Ces Malabares les traitterent auec vne grande cruauté. Apres cela il y eut vne grande dispute entre deux des principaux de ces Malabares, à cause que les Holandois donnerent deux pieces de Canon de ce Nauire à vn nommé *Marcaire*, qui doit estre le plus grand entre ces gens-là ; mais le Capitaine des Galeres dit que cela luy appartenoit, & estoit le voyage de ses Galeres qui s'estoient mises au hazard pour cela. Ce qui les mit tous deux en grande rumeur ; & on attendoit tous les iours la venuë du Roy de Calecut en vne de ses terres pour les mettre d'accord. Ces deux Seigneurs alloient bien assistez chacun par les ruës, & se tenoient à quatre lieuës l'vn de l'autre, y ayant vne ville entre deux.

Enuiron vn an auant que nous partissions de Goa, il y eut vn Nauire Anglois qui s'en alla en la Riuiere de Surrate & Cambaye, où il estoit venu pour trafiquer. Mesme vn Gen-

til homme d'entr'eux descendit en terre, & alla de la part du Roy d'Angleterre comme en ambassade vers le grand Mogor, où ils disent qu'il fut fort bien receu. Et dautant que les grands Nauires ne peuuent approcher prés des Villes & de la terre de Cambaye & Surrate, où ils estoient venus pour le trafic de l'Anil ou Indique qui sert à faire leur escarlate violette, le mal-heur voulut pour eux, qu'ils enuoyerent deux bateaux chargez de marchandise, auec dix sept des leurs; car entre la terre & leur Nauire se coulerent nombre de Galiotes de Portugais qui allerent couper chemin à ces deux bateaux, & estoient si loin que le canon du Nauire ne leur pouuoit rien faire, de sorte que ces deux bateaux furent pris & menez à Goa par *Don Fernando de Sylua de Menessez*, qui estoit general des Galiotes ordinaires du Nort, qui depuis s'embarqua au mesme Nauire où i'estois pour aller en Portugal, & me fit beaucoup de courtoisies, comme ie diray cy-apres. Ces dix-sept Anglois furent mis prisonniers, & vinrent bien-tost à six ou sept, car le reste mourut. Quant à leur Nauire, il leua l'ancre aussi tost qu'ils furent pris, & s'en alla droict à Achen. Ils estoient partis deux Nauires d'Angleterre ensemble, l'vn auoit pris la route d'Achen, & l'autre celle de Cambaye.

Quelques six mois aussi auant mon embarquement, il y eut vn autre Nauire Anglois qui venoit pour trafiquer és Indes Orientales, & estant à la coste de Melinde, quand il fut prés de *Bombase* il enuoya son bateau aux Isles de *Zanzibar*, pour sonder & reconnoistre la coste; mais ils furent surpris par ceux du païs, & les Portugais qui faisoient semblant d'aller pescher, tuërent neuf ou dix du bateau. I'en vis amener vn prisonnier à Goa, qui auoit la mine d'vne personne de condition, comme d'vn Capitaine. Il fut fort long-temps prisonnier, & on luy vouloit faire son procez, pour ce qu'il auoit esté pris en sondant. Il disoit qu'ils luy auoient tué vn sien cousin de sang froid, puis en auoient mis la teste au bout d'vne pique en signe de trophée: Le danger pour luy estoit de ce qu'on l'auoit surpris auec la sonde, qui est vne chose fort hazardeuse en la coste des Portugais. Enfin il s'embarqua dans vne des caraques du voyage que ie fis depuis.

Quatre mois apres le mesme Nauire Anglois venant de

Surrate pour aller à Achen, estant au droit de *Chaul*, soixante lieuës en la mer de cette coste, qui est celle des terres du grand Mogor, qui sont amies des Anglois, il se rencontra de nuit en des basses & écueils où il échoüa, & se perdit, mais ils eurent temps de tirer leurs deux bateaux, & de s'embarquer dedans enuiron quatre-vingt qu'ils estoient, auec tout leur argent, & le meilleur de leurs autres richesses, & gagnerent la terre du grand Mogor vers Surrate & Cambaye, où ils furent fort bien receus, moyennant force argent qu'ils donnerent, & prirent resolution d'aller à la Cour du Mogor, & de là retourner par terre par la Tartarie; ce qu'ils firent, & prirent des passe-ports de ce Roy, qui leur fit donner aussi argent, cheuaux, armes, bufles, & bœufs pour porter eux & leur bagage, & prouisions, & partirent de cette sorte. Il y en eut enuiron vne quinzaine qui ne voulurent point estre de cette partie, & s'arresterent là, attendant quelque autre occasion de la grace de Dieu. Il y auoit en la Cour du Mogor vn Pere Iesuitte qui s'accosta d'eux, bien qu'ils fussent Protestans, c'estoit au temps que la grande flote, qu'ils appellent *Cafile*, venoit de Surrate & Cambaye à Goa; Or ces Anglois auoient quantité d'argent: & ce Pere Iesuitte fit tant, qu'il fit prendre asseurance à quatre des principaux d'entre eux de pouuoir aller à Goa, y demeurer & y viure, sans qu'il leur fut fait aucun déplaisir. Du depuis ces Anglois furent embarquez pour s'en retourner en l'vne des caraques de nostre voyage. Et comme nous estions prests à partir, il arriua vn de ces Anglois qui auoient pris leur chemin par terre, & il nous dit que par toutes les terres du grand Mogor, qui s'estendoient fort loin, il ne leur fut fait aucun mal à cause du passeport qu'ils auoient de luy, & qu'ils prenoient des truchemens de iournée en iournée, moyennant bon payement; mais que quand ils furent entrez assez auant en la grande Tartarie, il leur fut impossible de passer outre, car ils furent chargez & défaits, en sorte qu'il n'en resta pas le tiers, qui fut contraint de s'en reuenir au lieu d'où ils estoient partis; & on ne sçait ce qu'ils sont deuenus. Ces Anglois de Goa s'embarquerent tous depuis auec nous.

CHAPITRE XXI.

Embarquement de l'Autheur à Goa, Estat des Indes en ce temps-là, prison de l'Autheur, & sa deliurance. Arriuée de quatre Caraques & autres choses à ce propos.

AYant donc passé l'Hyuer à Goa depuis mon retour de la Sonde, quand le bon temps fut reuenu, ie me resolus de partir, & de m'embarquer pour le retour.

L'Estat de Goa, lors que i'en partis, estoit comme il s'ensuit.

Estat des Indes & de Goa quand l'Auteur en partit.

Il n'y auoit point d'autre Vice-Roy que l'Archeuesque, lequel *Dom Martin Alphonse de Castro*, qui mourut à Malaca, auoit laissé Gouuerneur en son absence, comme de fait il fut trois ans en cette charge, car ceux qui y sont mis par les Vice Rois, ou par election, on les appelle seulement Gouuerneurs des Indes; comme estoit celuy-cy, qui toutefois commandoit absolument en l'absence de l'autre, & s'y gouuerna fort sagement. Mais les ennemis des Portugais, comme les Malabares, Holandois & autres, prirent plus de courage, voyans qu'ils n'auoient affaire qu'à vn homme d'Eglise, & faisoient tous les iours des courses & des prises iusques aux bares ou rades de leurs ports. Cet Archeuesque *Dom Alexis de Mexessa* n'eut pas tant gouuerné, si ce n'est que l'on esperoit auoir bien tost vn Vice Roy de Portugal, & de fait le Roy d'Espagne ayant eu nouuelles de la mort de l'autre, en enuoyoit vn nommé le Comte *de la Fera*, qui (comme i'ay desia dit ailleurs,) mourut à la coste de Guinée; surquoy y eut assemblée generale à Goa, de la Noblesse, du Clergé & tiers Estat, pour auiser à ce qu'on feroit, & fut resolu que l'Archeuesque quitteroit sa charge, & qu'on esliroit *Dom André Furtado de Mendoza*, le plus grand & renommé Capitaine qui fut alors entre-eux; Il y auoit trente ans qu'il estoit aux Indes, & n'auoit iamais voulu de gouuernement, mais seulement d'estre General d'armée; au reste fort liberal aux Soldats. Il fut donc éleu & receu auec ceremonie, comme l'on fait ceux qui viennent de Portugal, & commença incontinent à reformer l'Estat, & donner bon ordre à tout par des

ordonnances nouuelles. Tous les Rois Indiens mesme estoient fort aises qu'il fut en charge, & luy enuoyerent des Ambassadeurs & des presens. Il fit de grands appareils d'armée, & fortifia force places ; Bref ce Seigneur estoit aimé de Dieu, du Roy, & du peuple, mesmement des Capitaines & des Soldats, mais non pas de la Noblesse, pource qu'il n'estoit pas larron, ny ambitieux ; & n'aimoit pas ceux qui déroboient le Roy. Il n'estoit pas marié. En moins de trois mois, ayant dressé plusieurs armées nauales pour enuoyer de tous costez, il fit plus que les autres en beaucoup d'années.

Ce Vice-Roy auoit vn neueu nommé *Dom Diego de Mendoza*, éleu pour General de l'armée qui se preparoit vers le Nort ; & estoit vn de ces quatre Seigneurs dont i'ay parlé ailleurs, qui donnoit à manger aux pauures Soldats cet Hyuer là. Car l'Hyuer on trauaille pour mettre les armées à la voile au commencement de l'Esté. Durant l'Hyuer, à Goa, mes compagnons & moy, allions manger comme les Portugais au logis de ce Seigneur, qui nous y conuioit, & faisoit estat de nous mener auec luy en son voyage de guerre, & pour moy ie luy auois aussi promis. Mais le Vice-Roy s'auisa de nous faire mettre tous prisonniers, auec quelques Anglois qui y estoient aussi, sous pretexte que nous estions là pour espier, & donner auis de tout ; aussi que la saison estoit proche que les Holandois auoient coustume de venir moüiller l'ancre à la bare de Goa. Il en fit autant à tous les autres estrangers, sinon à ceux qui estoient venus és Indes dans les Nauires de Portugal. De sorte qu'il falut que les Peres Iesuittes se remissent en peine pour nostre déliurance ; & s'assemblerent quatre ou cinq d'entre-eux, auec le Pere des Chrestiens, nommé le *Pere Gaspard Aleman*, vn Pere Anglois nommé *Thomas Estienne*, les Peres *Ian de Cenes* Lorrain de Verdun, *Nicolas Trigaut* Wallon de Doüay ; & le bon Pere *Estienne de la Croix* François, de Roüen, qui firent tant tous ensemble qu'ils nous firent sortir de prison, apres y auoir demeuré prés de trois semaines. Et à la verité ces bons Peres nous eussent bien voulu tous en nos païs, pour la peine que nous leur donnions, car ils nous assistoient en tout comme leurs propres freres. Mais ce qui nous consola principalement, & qui

Diego de Mendoza.

Prison de l'Autheur.

Deliurance de l'Autheur.

rendit tout le peuple de Goa triste & fasché, fut qu'au bout de trois mois que ce Vice-Roy eut esté receu, il arriua vn nouueau Vice-Roy de Portugal nommé *Dom Loys Lorencio d'Establa*, qui trouua tout prest, ce que l'autre auoit bien eu de la peine à mettre en ordre, & ainsi en eut tout l'honneur & le profit, donnant les charges à qui bon luy sembloit. Il estoit party de Portugal extraordinairement, auant la flote des Caraques, & fut long-temps à hyuerner à Mozambic où il attendoit le vent. L'Estat des Indes auoit enuoyé supplier le Roy d'Espagne de donner le titre de Vice Roy à *Dom André Furtado*, ce qu'il eut volontiers octroyé, mais l'autre estoit party de Portugal auant que les nouuelles de Goa fussent arriuées en Espagne.

Arriuée de quatre Caraques.

Deux mois aprés la venuë de ce Vice-Roy, il arriua à Goa quatre grandes Caraques chacune du port de deux mil tonneaux ou enuiron; Le General ou Capitaine *Mayor* estoit *Dom Manuël de Menaiç*; & estoient partis de Lisbone iusqu'au nombre de cinq, mais ils ne sçauoient ce qu'estoit deuenuë l'autre, à cause des tourmentes dont ils auoient esté battus au Cap de bonne Esperance. En chaque Caraque s'estoit embarqué iusques à mille personnes, tant Soldats que Mariniers, Marchands & Gentils-hommes; & lors qu'ils arriuerent à Goa, il n'y en auoit pas trois cens en chacune, encore la moitié estoient malades à cause du grand calme & de la grande fatigue & necessité d'eaux douces qu'ils auoient endurées sur mer, pour auoir esté huit mois sans prendre terre. Ils apporterent vn Edict du Roy d'Espagne portant defenses au Vice Roy de permettre qu'aucuns François, Holandois ou Anglois demeurassent és Indes, auec commandement de les faire embarquer, si aucuns y estoient pour s'en aller, à peine de la vie, comme estans là seulement pour espier, & reconnoistre le païs.

Ce qui fut cause que nous suppliasmes ces bons Peres Iesuittes d'impetrer du Vice-Roy licence de nous embarquer pour retourner en Europe, & nous donner dequoy viure, n'estans pas permis aux Portugais mesmes de s'embarquer sans permission. Ce que nous obtinsmes aisément, à cause que ce Vice Roy auoit eu exprés commandement du Roy d'Espagne de ce faire. Mais il le falut auoir par écrit, & si-

gné de sa main ; ce qui n'est pas aisé d'auoir, encore moins d'auoir dequoy viure ; Toutesfois les Capitaines de Goa me vouloient mener auec eux à la Chine & au Iapon, & d'autres à Mozambic & Sofala ; mais ces bons Peres nous conseillerent de nous en retourner, & de quiter ces gens là, qui à la fin nous ioüeroient vn mauuais tour : De sorte qu'ils nous menerent au Vice-Roy, trois François que nous estions, & il fut fort estonné de sçauoir qui nous estions, disant qu'il n'estoit iamais venu de Nauire François aux Indes Orientales ; toutesfois ayant sceu la façon que nous y estions venus, & le long temps que nous y auions demeuré, il promit de nous donner congé, & des viures pour le voyage lors qu'il seroit prest.

Cependant l'on racoustra les Caraques durant quatre mois, pendant lesquels l'on enuoya vne armée de Galiotes pour conduire dix Nauires qui furent enuoyées à *Cananor*, *Bacalor*, *Barcelor* & *Onor* en la coste des Malabares vers le Sud de Goa, afin d'enleuer du poivre pour la charge des Caraques.

Car le Roy de Cochin n'auoit pas voulu bailler le sien, si on n'y enuoyoit les Caraques mesmes le prendre. Et il faut obseruer qu'il n'y a que le Roy d'Espagne qui puisse auoir & acheter du poiure : car les Marchands n'en peuuent pas acheter, non pas seulement vne liure, & n'oseroient en apporter vn grain : & de toutes les autres marchandises des Indes les Marchands en peuuent trafiquer librement. C'est pourquoy le Roy retient en chacun de ces Nauires la place de cinq cens tonneaux de poiure, & le surplus c'est pour les marchandises des Marchands & Mariniers qui n'en payent aucun loüage, mais seulement à Lisbone trente pour cent. Poiure au seul Roy d'Espagne.

Ces dix Nauires estant de retour à Goa auec du poiure, les Caraques furent chargées & equipées pour leur retour, desquelles *Dom André Furtado de Mendoza*, qui estoit lors sorty de charge de Vice-Roy depuis trois mois, fut general & conducteur pour s'en retourner en Portugal.

Nous eusmes donc nostre congé du Vice-Roy, mais il ne nous donna pas des viures comme il auoit promis ; mais auoit seulement mis dans nostre passeport, commandement aux officiers du Nauire de nous laisser embarquer, nous, nos Retour de l'Autheur & de ses compagnons.

hardes & matelotage, qui eſt le viure que chacun porte, & qu'on nous donnaſt vne regle & penſion de biſcuit & d'eau, comme on la donne aux Mariniers. Car, comme i'ay déja dit, leur Roy donne toutes les commoditez en allant ; mais en retournant il ne donne rien, ſinon aux Officiers de marine, à ſçauoir du biſcuit pour tout le voyage, & non autre choſe ; & cela à deſſein, de peur que ſi l'on fourniſſoit des viures au retour, comme on fait au partement, la plus part s'en reuiendroient, qui ſont contraints de demeurer aux Indes.

Ainſi donc pendant que les Nauires ſe chargeoient, chacun preparoit ſon matelotage, mais il faut remarquer que quand vn Vice-Roy, Archeueſque ou autre grand Seigneur paſſe de Goa en Portugal, tous les pauures Soldats & autres en ſont bien aiſes ; car ces grands là promettent de nourrir vn certain nombre d'hommes, comme de cent, plus ou moins. Or l'Archeueſque de Goa faiſoit eſtat de s'embarquer en l'vne de ces Caraques, mais il ſe r'auiſa depuis, & demeura encore à Goa cette année là. Mais quand on ſceut que *Dom Furtado*, s'en deuoit aller, chacun l'alla trouuer pour ſe faire coucher ſur le roolle ; car il auoit fait mettre des viures pour prés de deux cens perſonnes auec ſes domeſtiques. On tenoit que ce Seigneur eſtoit empoiſonné, car il eſtoit malade de long-temps ; & aux Indes on donne des poiſons lents, & qui durent tant qu'ils veulent. Nous taſchaſmes de nous embarquer en ſon Nauire, mais il n'y eut pas moyen, à cauſe que noſtre paſſe-port portoit le nom d'vn autre vaiſſeau ; & ce fut noſtre bon-heur, encore que nous ayons enduré en ce voyage tout ce qui ſe peut dire de mal & de neceſſité. Il y eut quatre Anglois qui s'embarquerent auec luy auec toutes les peines du monde. Car nous eſtions repartis quatre à quatre, entre François, Anglois & Holandois. Mais ces pauures Anglois furent bien eſtonnez qu'auſſi-toſt qu'ils furent dans le vaiſſeau, on leur mit les fers aux pieds. Et meſmes tous les eſtrangers qui s'eſtoient embarquez dans les trois autres Caraques qui s'en allerent deuant nous, eſtant arriuez à Liſbone furent tous faits priſonniers ; mais nous fuſmes plus heureux parmy le mal que nous enduraſmes. La Caraque où s'embarqua *Dom André* eſtoit appellée *Noſſa Señora de Peigna de Francia* ; c'eſt à dire Noſtre-Dame

Poiſons des Indes.

de la

de la coste de France, dont il y a vne Eglise de mesme nom à Lisbone. Elle fut la premiere chargée & equippée, & partit le vingt-sixiéme de Decembre mil six cent neuf. A son depart tout le monde de Goa pleuroit de regret, à cause qu'il y auoit trente ans qu'il estoit aux Indes, y estant allé fort ieune, ayant fait la guerre fort heureusement. Il estoit tellement aimé des gens d'Eglise, & du peuple, & mesme des Rois Indiens, que chacun disoit qu'il n'y auoit iamais eu de Vice-Roy, ny de Chef si grand Capitaine, si valeureux, de si bonne vie, & tant aimé, comme auoit esté ce Seigneur *Furcado*. Lors qu'il alla pour s'embarquer & faire voile, c'estoit la plus belle chose du monde à voir, car chacun l'alla conduire, & voir partir iusqu'à la bare, auec leurs *Manchoües* couuertes, & faites en forme de Galiotes, remplies de toutes sortes de Musiques, de rafraichissemens de fruits & de presens. Et bien qu'ils monstrassent tous vne grande ioye & allegresse, ils ne laissoient pas toutefois d'estre tristes & dolents en leurs cœurs, de voir partir ce Seigneur.

Embarquement de Dom André regreté par tous ceux de Goa.

C'est pourquoy le Roy d'Espagne, desireux de le voir, l'auoit enuoyé querir. En partant il promit aux habitans de Goa de retourner, apres auoir veu le Roy. Mais il n'acheua pas son voyage, parce qu'il mourut sur la mer prés des Isles Açores, comme i'ay appris à mon retour estant en Espagne. Par ce que toutes les quatre Caraques ne partirent pas ensemble, & en vn mesme temps, estant plutost prestes les vnes que les autres; Il fut resolu que l'on sejourneroit à l'Isle de sainte Helene l'espace de vingt iours, & que les vingt iours passez, on laisseroit vne lettre en la Chappelle, pour donner auis du passage & du depart.

Mort de Dom Furcado.

L'autre Caraque appellée nostre Dame des Carmes, partit le huitiéme de Ianuier mil six cent dix, en laquelle s'embarqua *Dom Manuel de Menaiça* General des quatre Caraques lors qu'elles partirent de Portugal. Mais quand elles s'en retournent, & que le Vice-Roy reuient en Portugal, il est General de la flote.

La troisiéme Caraque appellée Nostre-Dame de *Piedade*, partit le quinziéme dudit mois, en laquelle *Dom Pedro de Contigno* qui sortoit de son gouuernement d'Ormus, entra pour Capitaine, & aussi l'Ambassadeur de Perse y estoit embar-

qué, & venoit de la part de son maistre trouuer le Roy d'Espagne, pour l'inciter de faire la guerre au Turc, & portoit de grands presents. Pour la quatriéme Caraque qui est celle où l'on nous fit embarquer, i'en parleray au chapitre suiuant.

CHAPITRE XXII.

Partement de Goa, façon des embarquemens, portion des Nauires, traitement de l'Autheur, vermine des Indes.

Embarquement de l'Autheur.

LA quatriéme Caraque d'embarquement estoit nommée *la Nau de Nuestra Señora de Iesus*, c'est à dire, *Nostre-Dame de Iesus*, où nous fusmes mis par le commandement du Vice-Roy le trentiéme de Ianuier; Nous estions trois François, & vn Holandois, qui toutefois fut si tourmenté de maladie, qu'il fut contraint de descendre en terre, & demeura à Goa; Il y eut aussi vn Flamand qui passa pour gourmette, & en eut les gages. Le Capitaine de cette Caraque s'appelloit *Antonio Baroso*. Nostre embarquement se fit la nuit à cause de la marée; Ce qui est fort dangereux pour les voleurs qui courent lors en attendant ces pauures gens qui se vont embarquer auec leurs hardes & marchandises pour les voler & destrousser, voire bien souuent mesme les estropier, & tuër. Nous fusmes quatre iours sur le Nauire auant que faire voile, qui ne fut que le troisiéme de Février.

Au reste, c'est chose admirable de ces embarquemens dans ces Nauires qui semblent des Chasteaux, pour le grand peuple qui s'y trouue, & la quantité de marchandises que l'on y met. Le nostre estoit si chargé de marchandises sur le tillac qu'elles venoient quasi à la hauteur du mymast. Et par le dehors sur le porte hobant, qui sont les rebords de costé & d'autre, on ne voyoit que marchandises, viures & renches qui sont les petites cabanes où les Mariniers & autres se mettent, & les couurent de peaux toutes fresches de bœufs & de vaches: Bref, tout estoit si empesché, qu'à peine y pouuoit-on marcher. Le second iour de nostre embarquement, estans encore à l'ancre, & les Officiers du vaisseau en terre, il y eut vn nommé *Manuel Fernando*, (qui est celuy qui

Nauires de grandeur merueilleuse.

eut vn coup d'espée à Goa, & pensa estre tüé allant voir la maistresse d'vn Soldat, comme i'ay dit ailleurs) qui pendant qu'on trauailloit apres le Nauire me vint donner vn soufflet, disant que si nous ne voulions trauailler, il nous ietteroit dans la mer, & que nous estions des *Luteranos* Holandois. A la verité il auoit esté mal traité par les Holandois, comme i'ay appris, & depuis durant le voyage il me fut fort doux & fort ciuil : Ie croy que ce fut quand il sceut que nous estions François, encore qu'ils nous haïssent autant ou plus que quelque autre nation que ce soit. I'enduray cependant cela le plus doucement qu'il me fut possible, craignant pis, ou d'estre remis en terre.

Quand nostre Capitaine fut embarqué, il vint plus de trente Galiotes ou Manchouës tout à l'entour de nostre vaisseau, auec des Musiques de toutes sortes d'instruments : & des Galiotes d'Armades faisoient des salues d'arquebusades, auec les volées de Canon, chacun disant adieu à ses amis. En mesme temps que nous nous mettions à la voile, partoit aussi l'armée qui alloit à la conqueste de Coësme entre Sofala & Mozambic. Et comme l'on sort de la bare de Goa, à douze lieuës vers le Nort, on voit des Isles toutes seches, & comme bruslées, les Portugais les appellent *Islas quimados*, qui sont de fort dangereux rochers. C'est la premiere terre que les Nauires venans de Lisbone à Goa découurent. On laissa vne des quatre Caraques qui estoient venuës, à cause qu'estant arriuée trop tard, on n'eut pas le temps de la racoustrer, & au lieu de celle-là, on en prit vne autre qui estoit demeurée de l'année precedente, aussi qu'il ne se fut pas trouué du poiure pour la charger. Car mesmes les autres n'auoient pas leur charge suffisante. C'est la perte des Officiers de Nauire quand ils arriuent trop tard, car il faut qu'ils demeurent là vn an à rien faire que despenser : mais aussi ils sont les premiers prests pour l'autre année d'apres. Dans nostre Vaisseau nous estions enuiron huit cent personnes en tout, y compris les Esclaues, & enuiron soixante femmes Portugaises & Indiennes; Il y auoit deux Cordeliers aussi embarquez auec nous, sans auoir congé de l'Archeuesque, ny de leur Superieur, & s'estoient embarquez secretement, & auoient de l'argent pour payer leur pension,

Isles bruslées

& croy mesme qu'ils l'auoient payée dés Goa au maistre Pilote, qui estoit de moitié de leur matelotage ou victuailles. Il couste pour vn homme seul trois cent *pardes*, & les faut auancer dés Goa. Ces deux Cordeliers furent depuis mis prisonniers au Bresil, lors que nous y fusmes arriuez, & furent enuoyez en Portugal. Il va aux Indes qui veut, mais il n'en est pas ainsi du retour, principalement pour les Iesuittes & autres Religieux, s'il n'y a cause legitime.

Quand nous fusmes donc embarquez, nous nous trouuasmes fort estonnez de la coustume dont ils vsent en leurs Nauires de Goa à Lisbone, qui est de ne donner aux gens du vaisseau qu'vne petite portion de pain & d'eau, comme i'ay déja dit, & nous croyons auoir vn ordinaire comme dans nos Nauires : ce qui nous empescha de faire nos prouisions comme nous eussions pû faire aisément ; aussi qu'ils auoient promis de nous nourrir, de sorte que nous nous embarquasmes dépourueus de tous viures, que pour quatre ou cinq iours seulement. Comme nous fusmes à la voile, le iour d'apres nous nous presentasmes au Capitaine & à l'Escriuain, & leur monstrasmes nostre passeport, que nous auions déja dés l'entrée au vaisseau, fait voir aux Gardes du Nauire, qui sont deux hommes mis par le Roy pour prendre garde à tout ce qui y entre & sort, tant d'hommes que de marchandises. Le Capitaine fut estonné de sçauoir que nous estions dans son Nauire : car l'on peut estre là cinq & six mois sans sçauoir rien les vns des autres, tant les Nauires sont grands, & tant y a de monde dedans ; & quand il eut entendu de nous que nous n'auions aucunes prouisions de viures, il nous dit que nous estions fort mal-auisez d'y auoir donné si mauuais ordre, & en sceut fort mauuais gré au Vice Roy, & au *Vtador de Fasienda*, comme estant la coustume, que quand il s'embarquoit quelqu'vn par le commandement du Roy, on le nourrissoit aux despens du Roy, & que c'estoient des voleurs, qui ne manqueroient pas nonobstant cela, à le mettre sur les comptes du Roy aussi bien que s'ils nous en eussent donné ; & que pour le pain & l'eau qu'on nous donneroit ce seroit d'autant amoindrir la portion des Mariniers. Cela leur fit toutefois vne telle compassion de nous, que tout le long du voyage ils nous furent fort doux & courtois, auec

Portion és Nauires.

Traittement des François

defense à tous de nous dire ou faire chose qui nous despleût; ce qui fut bien obserué : mais pour le manger nous endurasmes tout ce qui se peut. Et encore pour si peu de biscuit & d'eau qu'il nous falloit, le mal-heur fut, que le Nauire estoit si embarassé, qu'il estoit impossible d'en auoir de plus de quinze iours de l'endroit où il estoit : De sorte qu'ils furent contraints d'en emprunter de quelques-vns pour nostre portion d'vn mois, qui estoit enuiron trente liures de biscuit, & vn baril d'eau à chacun contenant quelque vingt-quatre pintes: mais le pis estoit, que n'ayans pas vn lieu fermé à le mettre, on nous en déroboit la nuit, quelque defense qu'il y eut de cela sous punition corporelle, & mesme quand il pleuuoit, nous n'auions pas moyen de le mettre à couuert.

Il y auoit encore vne grande incommodité generale en tout le Nauire, d'vne sorte d'animaux semblables à des hanetons, qu'ils nomment *brato*, qui y sont en telle quantité, que cela tourmente & incommode grandement tous ceux qui viennent des Indes, & non pas ceux qui y vont: Car cette vermine vient des Indes, & quand on la tuë entre les mains, cela iette la plus grande puanteur du monde; Nostre vaisseau en estoit tout plein, & cela perce tous les cofres, pipes, & autres vaisseaux de bois, ce qui est cause bien souuent que le vin & l'eau se respand, & se perd. Cela mange aussi le biscuit, & en fait grand degast. Pour le biscuit dont on se sert, & qui se fait à Goa, il est aussi blanc que nostre pain de chapitre; Aussi pour le faire ils prennent du pain le plus blanc, qu'ils coupent en quatre morceaux tout plats, puis les remettent cuire au four par deux fois; Ce biscuit est de tres-bon goust. Nous auions de l'eau, quand il y en auoit, autant que les Mariniers & Officiers du Nauire, & du biscuit de mesme, sinon qu'au bout de trois mois la pitance vient à faillir, & quelquefois le voyage dure huit & neuf mois, plus ou moins. Tout cela nous fit endurer beaucoup d'incommoditez en ce voyage depuis Goa iusques à la baye de tous les Saints, où nous fusmes six mois ou enuiron. Quelquefois, mais rarement, quelque honneste homme nous conuioit d'aller manger auec luy, ou nous enuoyoit quelque chose. Mais ce qui est le plus rare c'est le boire, que l'on nous donnoit peu souuent, à sçauoir vn peu d'eau de vie, ou de

Vermines des Indes.

Biscuit.

vin de paſſe. Quant aux viures, le mal eſt qu'ils ſont tous ſalez, pour les mieux conſeruer, ce qui altere dauantage: De ſorte que le plus ſouuent ie n'oſois manger pour le peu d'eau que i'auois par iour, & les grandes chaleurs & calmes qu'il faiſoit. Mais ce qui cauſoit encore l'eau plus rare, c'eſt que le principal viure eſt en ris, qu'il faut cuire auec de l'eau, ce qui en emporte beaucoup. Pour le reſte nous eſtions aſſez bien, & on nous portoit aſſez de reſpect; car ſi quelque impudent nous euſt dit ou fait quelque choſe mal à propos, iuſtice en euſt eſté faite ſur le champ.

Comme donc nous fuſmes en mer, le Capitaine prit le nom de tous ceux qui eſtoient dans le Nauire. Et puis il ordonna des Capitaines de garde, tant de iour que de nuit. Et le iour principalement, pour prendre garde qu'aucun ne portaſt du feu par le Nauire, ce qui eſt eſtroitement defendu, de peur d'inconuenient: car au reſte la iuſtice y eſt ſi étroitement obſeruée par le Capitaine, qu'il peut ſans appel, faire donner l'eſtrapade, & en cauſe ciuile condamner en cent écus définitiuement.

CHAPITRE XXIII.

Retour de l'Autheur, découuerte de l'Iſle Diego Rodrique, Tourmente horrible, Pitoyables accidens, Terre de Natal, Cap de bonne Eſperance, Tempeſtes & calmes.

NEuf ou dix iours apres que nous fuſmes partis, nous apperceuſmes trois Nauires de voile qui venoient de deuers l'Arabie, & alloient vers les Maldiues, car nous eſtions lors à la hauteur de la teſte de ces Iſles, qui eſt enuiron huit degrez deçà la ligne vers le Nort. Les Portugais à la veuë de ces vaiſſeaux prirent l'eſpouuante, croyant que ce fuſt des Holandois, ce qui nous donnoit grande apprehenſion à nous meſmes, d'eſtre parmy ces gens là, dont les vns diſoient que ſi c'eſtoient Holandois, il nous falloit ietter en la mer; d'autres auec plus de pitié, que nous n'en eſtions pas cauſe. Ceux qui auoient eſté mal traittez par les Holandois, & auoient paſſé par leurs mains, comme la pluſpart auoient fait, eſtoient d'autant plus animez contre nous, & à

peine se pouuoient-ils appaiser : Enfin nous ne sceusmes point qui estoient ces Nauires, sinon que ie iugeay qu'ils estoient des Maldiues, & venoient d'Arabie, ou bien c'estoient des Arabes qui alloient à la Sonde, Sumatra & Iaua; dequoy les Portugais furent bien aises, & nous aussi.

Le quinziéme Mars mil six cent dix, nous vismes l'Isle de *Diego Rodrique*, qui est à la hauteur de vingt degrez de la ligne Equinoctiale du costé du Pole Antartique, & enuiron de quarante lieuës esloignée de l'Isle de saint Laurens du costé de l'Est. Nous la découurismes au point du iour, elle est inhabitée. Isle de Diego Rodrique.

A la veuë de cette Isle nous eusmes vne fort grande & aspre tourmente, telle qu'à peine pouuions-nous porter nos basses voiles, & le vent fort contraire, qui nous iettoit à toute force vers l'Isle, & de telle sorte que nous ne la pouuions presque doubler. Ce qui nous donna grande apprehension de perir là, comme il y auoit apparence, veu la mer si grosse & orageuse, & le vent si impetueux & contraire, & si proches d'vne Isle inconnuë où le vent nous poussoit. La plus part des hobans, tant du grand mast que de celuy de deuant ou de mizaine, commençoient à se rompre; ce qui nous mettoit en grande peine, à cause que ces hobans sont les filiens & cordages qui tiennent & soustiennent le mast debout, & sans cela il ne pourroit demeurer vne heure debout & ferme. Tourmente violente.

La tourmente passée, qui dura l'espace de cinq iours furieusement, nostre Nauire estoit fort ouuert : Et craignans qu'en passant la terre de Natal, & le Cap de bonne Esperance, il suruint d'autres tourmentes, comme il a accoustumé de faire ordinairement en ces lieux-là, le maistre du Nauire fit descendre tous les Canons en bas, ensemble le bateau, & lier le Nauire auec des cables par trois endroits, à sçauoir par la poupe, le milieu, & la prouë. Ces cables prennent le Nauire tout autour par dehors sous la Quille, & se viennent ioindre par dessus deux ou trois tours qui sont bien liez & serrez auec les capestans : de sorte que cela tient & reserre le vaisseau. Car ce sont cables dequoy l'on amarre les ancres, qui est ce qui tient le Nauire à l'ancre. Quelques iours apres cette tourmente, il y eut vne Dame Metice d'Inde,

femme d'vn Seigneur Portugais, aſſez belle, & âgée d'enuiron trente ans, à qui le mal d'enfant prit, & mourut auec ſon enfant, & n'eurent autre ſepulture que la mer. Enſuite de cela ie vis vn autre piteux ſpectacle d'vn des gourmettes qui ſont d'ordinaire en haut dans la hune du grand maſt, lors qu'il faiſoit vn grand calme, & que le vaiſſeau baiſſoit d'vn coſté & d'autre, de telle ſorte qu'il sembloit qu'il s'allaſt tourner ſans deſſus deſſous, tant les loüeſmes & vagues eſtoient groſſes, encore meſme qu'il ne fiſt aucun vent; car ce pauure garçon ſe laiſſa tomber ſans y penſer du haut en bas ſur le tillac, où il ſe briſa tout, & en mourut à l'inſtant.

Accidens diuers.

Terre de Natal.

Enfin paſſans la terre de Natal, nous n'euſmes aucune tourmente fors au Cap de bonne Eſperance, que nous deſcouuriſmes le huitiéme d'Avril mil ſix cent dix.

Cap de bonne Eſperance.

Comme nous eſtions vers ce Cap, il faiſoit le plus grand froid du monde, auec force neiges, glaces & broüillards eſpais, qui nous donnerent vne fatigue inſupportable, dautant qu'ayans demeuré ſi longt temps aux Indes, nous ne ſçauions quaſi plus ce que c'eſtoit que de froid; & auec cela nous n'auions que des habits de toile de coton ou de ſoye fort legers, ſans rien autre choſe qui nous pût garantir du froid, ou de la pluye, & des vagues qui ſi continuellement & en telle abondance, nous venoient batre le dos, que pluſieurs fois ie m'en ſuis veu auſſi moüillé que ſi ie fuſſe ſorty du profond de la mer; & nous falloit ſecher auec toute cette froideur ſur le dos. Car ie n'auois aucune place pour me mettre à couuert. Mais d'ailleurs nous nous eſchauffions aſſez à tirer à la pompe, & à ietter l'eau hors du Nauire, & faire autres ſeruices. Nous eſtions auſſi fort peu alterez à cauſe du grand froid, & de l'eau qui en beuuant geloit quaſi la bouche & les dents, ce qui nous fit durer noſtre eau dauantage: mais il me ſeroit impoſſible de raconter toutes les incommoditez & les miſeres que nous euſmes au paſſage de ce Cap. Entr'autres vn iour eſtans déja proches d'iceluy, nous euſmes vne tourmente fort rude & faſcheuſe, qui nous rompit noſtre grand' verge par la moitié, ce qui nous donna beaucoup de peine & de trauail, dautant que les Portugais ne ſont fournis de graimans, materiaux, & de bonnes maneuures & filiens, c'eſt à dire cordages & autres vſtenſiles,

comme

comme les François & Holandois, de sorte que quand il leur arriue quelque accident en leurs Nauires, ils y sont bien empeschez.

Durant cette tourmente il furuint encore vne grande dispute & querelle ; car ayant esté resolu de jetter tous les coffres, hardes & marchandises qui estoient au dessus, pour alleger le vaisseau, & nous garantir du peril, l'on commença par les plus proches & les premieres qui se trouuerent en main, ce qui excita vne telle rumeur & mutinerie les vns contre les autres, qu'ils en vinrent aux mains, & aux coups d'espée ; si bien que le Capitaine fut contraint d'en faire prendre plusieurs, & leur mettre les fers aux pieds. Cette tourmente dura prés de deux mois entiers, que nous fusmes à doubler le Cap, auec beaucoup de mal-heurs & inconueniens qui nous arriuerent. Dés l'heure que nous le vismes, si le bon vent nous eust encore continué six heures seulement, nous l'eussions heureusement doublé ; mais en estans si proches, le mal-heur voulut que nous en fusmes reculez bien loin : Car nous demeurasmes iusques au dernier de May ensuiuant, sans pouuoir passer à cause de ces grandes tourmentes, & des vents contraires que nous y rencontrasmes pendant ce temps là. La cause de cet inconuenient fut, que nous partismes trop tard de Goa, où l'on a accoustumé de partir tousiours à la fin de Decembre, ou au commencement de Ianuier. Certainement nous fusmes en grand peril, à cause de la furie des tourmentes qui n'auoient iamais esté veuës si grandes, & de si longue durée, comme disoit l'vn de nos Pilotes, lequel auoit fait plusieurs fois le voyage. Nostre grande verge se rompit par la moitié par deux fois, & nos voiles se rompirent aussi par plus de trente fois, il se noya trois Mariniers, & deux Esclaues qui tomberent en la mer. Le Nauire fut tellement battu de la mer, & s'ouurit de telle sorte, qu'au reste du voyage l'on ne laissa iour ny nuit les deux pompes. Et encore à peine pouuoit-on vuider l'eau qui y entroit en telle abondance, que l'on ne pouuoit suffire à l'épuiser, quoy que tout le monde y trauaillast iusques au Capitaine. En cette extremité, qui estoit sans remede, le Capitaine auec les Gentils-hommes & les Marchands prirent conseil & resolution de retourner aux Indes, voyans

que nous ne pouuions passer : ioint aussi qu'il est defendu par le Roy d'Espagne de demeurer en cet endroit pour essayer à doubler le Cap que iusques au vingtiéme du mois de May. Mais les maistres Pilotes, Mariniers & autres du Nauire ne furent pas de cet auis, disans que nostre Nauire n'estoit pas assez bon pour retourner, & repasser par cette terre de Natal, où il y a continuellement des tourmentes, & sur ce dernier auis, nous fusmes resolus d'attendre, & de battre la mer en attendant la grace de Dieu. Aussi qu'il est impossible aux Nauires Portugais pour leur grandeur, de pouuoir aborder & prendre port au Cap de bonne Esperance, encore que les François & Holandois le puissent faire, nauigeants auec de plus petits Vaisseaux.

Il nous arriua vn autre bien grand inconuenient. Car estans assez prés de terre, vn calme nous prit, de sorte que les voiles ne seruoient de rien, & ne pouuoient aider à nous retirer en arriere à la mer. Tellement que la mer nous portoit à terre, & nous mit au dedans d'vne grande baye, que les Portugais appellent *Enseada*, qui veut dire vne ance, & nous estions déja si prés de terre là dedans, que nous ne pensions pas en pouuoir sortir, ny doubler les deux pointes de terre ; de sorte que nous n'auions plus d'esperance qu'à la misericorde de Dieu, & à la mercy de ceux de la terre. Chacun se preparoit déja à prendre ses armes, & autres choses en intention de tascher à gagner la terre ; en cas de bris du vaisseau, que les Barbares, habitans du lieu, attendoient sur la coste en bonne deuotion ; & ie croy que toute la composition que nous en pouuions auoir, eust esté d'estre mangez par eux, comme ils s'attendoient bien, à voir leur contenance. Il y en auoit vn si grand nombre sur la greue que rien plus. Mais sur cela, il pleust à la bonté diuine de nous garantir de ce danger par le moyen d'vn petit vent de terre qui se leua, & qui nous ietta hors de cette baye, & nous sauua ainsi, nous & nostre Nauire.

Enseada.

L'abord de ce Cap est tres-dangereux, & perilleux pour les vents, qui ordinairement y combattent les Vaisseaux. Il s'y voit de grandes & hautes montagnes toutes de pierre viue, auec de grandes pointes & precipices, la hauteur desquelles semble toucher les nuës.

Cap de bonne Esperance & ses signes

Le premier signal de ce Cap quand on vient des Indes, est que l'on apperçoit à trente ou quarante lieuës loin de terre à la mer, le plus grand nombre de loups marins qu'il est possible, qui marchent par bandes. L'on voit aussi force grands oiseaux blancs comme cignes, ayans le bout de la queuë & des aisles noir, & pour ce les Portugais les appellent *Manguas de vellado*, c'est à dire, *manches de velours*. Ces loups & ces oiseaux sont comme des sentinelles que Dieu a voulu poser là, comme aussi les Trombas ou Ioncs dont i'ay parlé ailleurs. Cela console grandement les pauures nauigeans, car ces animaux là ne manquent iamais de venir saluër les Nauires. Et quand on les apperçoit, on prend aussi tost la sonde pour sonder sans cesse, tant que l'on soit à la veuë dudit Cap : Et quand les mariniers Portugais s'en sentent proches, ils courent incontinent apprester leurs lignes pour la pesche. Car il est impossible de voir plus de poisson qu'il y en a en cette mer, de toutes sortes, & d'excellents ; entre autres, d'vne sorte qu'ils nomment *Cauallo*, ils iettent leurs lignes quelquefois iusques à quatre-vingt & cent brasses de profondeur pour prendre ce poisson ; & on en prit lors quelques-vns que quatre hommes à peine pouuoient porter. Ce Cap de bonne Esperance est appellé le lyon de la mer, à cause qu'elle y est tres-furieuse. Oiseaux vers le Cap.

Ce Cap, au moins celuy des Aiguilles qui s'auance dauantage, est à trente cinq degrez de la ligne Equinoctiale du costé du Pole Antartique, & l'autre pointe proprement nommée le Cap de bonne Esperance à trente quatre & demy. Le peuple qui habite cette coste, & iusques à Mozambic, est fort brutal & grossier, lourd au possible, & sans aucun esprit, noir & difforme, sans cheueux ny aucun poil en teste, les yeux tousiours chassieux. Cap des Aiguilles. Peuples.

Ils couurent leurs parties honteuses de peaux de bestes auec tout le poil. Puis se couurent le dos d'vne grand peau toute entiere, qu'ils attachent pardeuant au colet, les queües des bestes y sont pendantes, de sorte qu'on diroit de loin qu'ils auroient des queües. Les femmes ont les mammelles fort longues, & se vestent de mesme. Ils mangent la chair humaine, & des bestes toutes cruës, tripes & boyaux sans les lauer, comme feroient des chiens.

Les hommes n'ont pour toutes armes que certains dards aigus à vne pointe de fer au bout. Au restes, ils viuent sans loy & sans religion, comme des bestes.

Enfin, apres auoir bien enduré de la fatigue parmy tant de tourmentes, il pleut à Dieu nous enuoyer vn si bon vent, que le dernier iour de May mil six cent dix, nous doublasmes heureusement ce Cap, & le lendemain quand nous recònnusmes que nous l'auions passé, nous entrasmes en esperance d'aller en Portugal, & non pas de retourner aux Indes. Car ceux qui reuiennent n'ont iamais cette esperance qu'ils n'ayent passé le Cap, & croyent tousiours auant cela estre sur le poinct de rebrousser chemin; & de mesme ceux qui viennent de Portugal aux Indes. Ce iour là donc fut en signe de réjoüissance chanté vne Messe seche, auec le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu. Et le Dimanche suiuant on representa vne tres belle Comedie qu'ils auoient preparée & apprise durant le voyage depuis Goa iusques à ce Cap, pour la ioüer lors que nous l'aurions passé.

Aussi estoit-ce vne chose quasi impossible & inesperée, parce qu'il ne passe iamais des Nauires si tard en cette saison par le Cap pour reuenir par deça: & si ce bon vent ne fust venu, nous fussions morts là sans aucune esperance de salut, parce qu'il estoit desormais impossible de retourner aux Indes, nostre Nauire estant ouuert, & estant necessaire de passer la terre de Natal. Trois iours apres, qui fut enuiron le cinquiéme de Iuin, le Conseil fut assemblé pour sçauoir si l'on deuoit aller droit en Portugal, s'il y auoit des prouisions d'eauës douces assez pour l'entreprendre, & si le Nauire estoit suffisant. Enfin apres plusieurs auis il fut resolu d'aller prendre terre en l'Isle sainte Helene pour se rafraischir, & racommoder le Nauire: Ioint que cette Isle estoit la plus proche terre, & le vent en poupe pour y aller, combien qu'elle fust éloignée de ce Cap de six cens lieuës. Aussi que c'estoit sur le chemin.

Cette resolution prise, & craignans de trouuer des Hollandois en cette Isle, l'on remonta tous les canons qui auoient esté mis en bas, & on arma le Nauire. Il y auoit en tout quarante pieces de gros canons de fonte verte.

CHAPITRE XXIV.

Isle de sainte Helene, sa description, & ce qui nous y arriua.

LE vingt cinquiéme du mesme mois de Iuin, nous arriuasmes en l'Isle de sainte Helene, où nous ne trouuasmes aucuns Nauires, mais seulement des Lettres dans la Chapelle, des trois autres Caraques qui auoient passé ensemble. Nous trouuasmes des Lettres laissées de la part d'vne Carauelle enuoyée par le Roy d'Espagne pour sçauoir de nos nouuelles: Et n'ayans plus d'esperance que nous y deussions venir, elle s'en estoit retournée.

Estant descendu en terre, ie fus fort estonné de voir la Chapelle en l'estat qu'elle estoit, à cause que lors que i'y auois passé pour aller aux Indes, comme i'ay dit cy-dessus, cette Chapelle estoit fort bien ornée d'vn bel Autel, & de belles images & tableaux, & par dehors au deuant il y auoit vne belle & haute Croix de pierre de taille, blanche comme marbre, & bien façonnée, que les Portugais y auoient apportée de Portugal, mais lors de mon retour tout auoit esté rompu par les Holandois, qui y passent ordinairement, à cause que les Portugais ostoient tous les tableaux, images, billets & escriteaux que lesdits Holandois y auoient laissé, de sorte qu'ils laisserent vn billet qui disoit aux Portugais, laissez nos images & tableaux, & nous laisserons les vostres; mais ils n'en firent rien, & ainsi en dépit des vns des autres, tout a esté rompu & gasté, & mesme la plus grande partie des arbres n'y a pas esté épargnée.

Nous fismes refaire nouuellement l'Autel, & mettre des paremens, puis ayans pris des eauës & rafraischissemens, & racommodé nostre Nauire, au mieux qu'il nous fut possible, apres y auoir sejourné neuf iours, nous nous rembarquasmes pour leuer les ancres, & faire voile.

Mais auant que de sortir de sainte Helene, ie diray ce que i'ay pû apprendre plus particulierement de cette Isle à mon retour; Car à nostre premier passage, nous n'eusmes pas tant de loisir ny de curiosité de la reconnoistre si bien.

Cette Isle est, comme i'ay déja dit, à quelque six cens Isle de Ste Helene.

lieuës du Cap de bonne Esperance, au deça vers l'Occident, au delà de l'Equinoctial, enuiron seize degrez. Elle est assez difficile à trouuer en venant aux Indes; & plusieurs l'ont cherchée en vain; Car ceux qui vont vers l'Orient ne prennent pas cette route; mais au retour seulement; De sorte que ce fut vn bien grand hazard quand à nostre premier passage nous la rencontrasmes, & les Portugais & les Holandois s'en estonnoient fort. Aussi fut cette rencontre contre l'opinion & pensée de nostre Pilote; Car estans quasi tout contre, nostre General luy demanda s'il y auoit point autrefois passé, & ayant répondu qu'ouy, il luy demanda à quelle rade l'on deuoit aller moüiller l'ancre; mais l'autre ne scachant où il en estoit, il se trouua vn garçon Holandois, son valet, qui en sceut rendre meilleure raison, pour y auoir esté aussi. Cela mit alors nostre General en grande defiance de ce Pilote, comme ayant esté trompé par luy, ainsi que la verité ne se découurit que trop depuis. Et cependant il auoit tous les mois cent écus de gages, bouche à cour à la table du Capitaine, & sa portion tous les iours d'vne quarte de vin & du pain, auec son valet qui tiroit paye de Marinier, & estoit nourry, outre ce qu'il auoit déja cousté à nourrir depuis six ou sept mois, luy & sa femme à saint Malo. Ce qui monstre comme l'on doit bien sçauoir quels Pilotes on prend pour vn important voyage.

Mais reuenans à cette Isle, la rade en est fort bonne, & l'on peut approcher les Vaisseaux tout contre terre, mesme les Caraques. Elle contient cinq ou six lieuës de circuit. L'air y est fort bon & sain, les eaux fort salubres, & il descend des montagnes plusieurs gros ruisseaux qui tombent dans la mer; Sur le haut de la montagne il y a force arbres d'Ebene, & de bois de Rose. On y voit plusieurs sortes d'animaux, comme Chevres, Sangliers, Perdrix blanches & rouges, Ramiers, Poules-d'Inde, Faisans & autres. Pour les fruits, ce sont Citrons, Oranges, & Figues en grande quantité. Tout à l'entour de l'Isle on pesche quantité de poisson, entr'autres d'vne sorte que les Portugais appellent *Queualo*, qui est de la forme de nos bremes; on le sale & on le met secher pour s'en seruir sur mer. Il y a aussi force anguilles de mer, & de plusieurs sortes.

Quand les Portugais approchent de cette Isle, ils preparent leurs lignes pour faire vne pesche generale, & pendant que l'vn va pescher, l'autre va à la chasse aux montagnes, & ainsi ils ne manquent point de chair & de poisson. Pour la chair elle ne se peut pas conseruer long-temps dans le sel; mais il la faut manger promptement, ou bien la garder des mouches, autrement elle est tout aussi-tost couuerte de vers. De sorte que nous qui ne sçauions pas cela, laissans là des pieces de chair pour les reprendre au bout d'vne heure ou deux, nous les trouuions apres toutes pleines de vers. Quant au poisson, il se garde bien dans le sel.

Toute l'Isle est entourée de grands rochers où la mer bat sans cesse furieusement, & principalement lors qu'elle monte; & on trouue des concauitez où l'eau ainsi poussée, rejallit par fois en haut; & quelquefois demeure long-temps à rejallir, ce qui fait que s'arrestant là, & le Soleil y batant continuellement, il en forme du sel fort blanc & bon; Il ne s'y en fait pas grande quantité, mais encore c'est assez pour s'en passer.

Cette isle est si petite que rien plus, mais elle est de tres-grande commodité, pour le voyage des Indes Orientales, qu'il seroit fort difficile, mesme quasi impossible, de faire sans cette rencontre. Et ie croy qu'à cette fin Dieu l'a voulu poser en cet endroit, qui est presque à my-chemin, & au milieu du grand Ocean; pour donner connoissance de la foy à tous ces peuples Indiens, & apprendre les choses admirables que l'on voit en ces païs si éloignez. Et pour cela la prouidence luy a donné la meilleure temperature d'air, de terre, & d'eau qu'il est possible; Car ie croy qu'il ne s'en pourroit trouuer vne telle au reste du monde pour sa grandeur. Auant que les Portugais eussent esté aux Indes, il n'y auoit en cette Isle aucun bestail, ny fruits, mais seulement quelques eaux douces, & les arbres que la terre produit naturellement. Commodité de cette Isle.

L'Isle est fort seche d'elle-mesme, mais il y pleut souuent. Les montagnes sont fort hautes, & tres-difficiles à monter, & si ce n'estoit les Chevres & les Porcs qui y sont en grand nombre, qui batent & frayent les chemins, il seroit impossible d'y pouuoir monter, & moins encore en descendre. I'y

ay veu ſouuent des hommes ſi fort engagez, qu'ils crioient miſericorde, & s'ils n'euſſent eſté ſecourus, ils n'en euſſent pû iamais ſortir. Il fait vne chaleur exceſſiue dans les vallons & ſur le ſommet des montagnes vn froid merueilleux, à cauſe des vents froids. Nous eſtions contraints de nous mettre à l'abry du vent, & de faire du feu, encore qu'alors nous euſſions preſque le Soleil à plomb ſur la teſte. Le plus ſouuent il faut monter & grimper à quatre pattes, & deſcendre ſur le cul & le dos, en gliſſant, & ſans cette difficulté il n'y demeureroit aucun beſtail, car tous les Nauires en paſſant en prendroient tant qu'il leur plairoit ; & maintenant meſme que les Holandois y vont ordinairement, ils la deſerteroient toute ; de ſorte qu'aujourd'huy on n'y trouue plus des fruits que par hazard, & la plus part des arbres ſont rompus ou coupez ; Car les Vaiſſeaux paſſans emportent les fruits, encore qu'ils ne ſoient qu'en fleur, & diſent qu'ils aiment mieux les prendre que de les laiſſer aux Holandois & aux Anglois, & eux aux Portugais. Ainſi ce païs eſt entierement changé depuis que d'autres que les Portugais y ont eſté. C'eſtoit vne choſe belle, & admirable à voir à noſtre arriuée là l'an mil ſix cens vn, au prix de ce que i'y retrouuay, lors à mon retour l'an mil ſix cens dix, à cauſe de la ruine, tant de la Chapelle & de la Croix, que des arbres & petites maiſons ; de ſorte que maintenant il ne faut plus faire eſtat des fruits ; & i'ay veu qu'il y auoit tant de mouſtarde que rien plus, & maintenant preſque point. Les Portugais ont accouſtumé d'y laiſſer leurs malades, & à preſent les Holandois font le meſme. On laiſſe des prouiſions aux malades, comme du biſcuit & autres commoditez de Nauire, car pour la chair & le poiſſon, ils n'en manquent point là. Les animaux ſont tous faits à cela, que quand ils voyent aborder les Vaiſſeaux, ils s'en vont tous ſur les montagnes, & quand ils les ſentent partis, ils reuiennent dans les vallons, & entr'autres en celuy de la Chapelle qui eſt le plus beau, & ſpacieux, à cauſe que l'on y ſeme touſiours quelque choſe ; & ils viennent pour le manger ; Ceux qui ſont demeurez là prennent ces beſtes, auec telle inuention ; C'eſt qu'il y a des iardins clos de murailles, dont on laiſſe la porte ouuerte, & quand ces animaux y ſont entrez, vn homme caché, de loin tire

Inuention pour prendre les animaux.

tire vne corde attachée à la porte, & les enferme là dedans, & ainſi en prennent tant qu'ils veulent, & laiſſent aller le reſte. Ces malades demeurent là tant que d'autres Vaiſſeaux repaſſent pour les prendre, car infailliblement ils y recouurent la ſanté, tant l'air y eſt bon, & on ne void point qu'il y en meure aucun, à ce que i'ay pû entendre. Mais on n'oſeroit y en laiſſer d'autres qui ne fuſſent malades, le Roy d'Eſpagne l'ayant deffendu expreſſement, de peur qu'ils ne ſe rendiſſent maiſtres & proprietaires de l'Iſle; Ce qui incommoderoit fort les pauures nauigans fatiguez de la Marine, qui ne trouueroient rien pour ſe rafraiſchir & remettre, ou l'on leur vendroit bien chér, & ainſi ils ſeroient contraints d'y laiſſer vne partie des profits de leur voyage. I'ay oüi dire aux Portugais, qu'vne fois vn Hermite y auoit fait ſa demeure quelques années, mais le Roy d'Eſpagne commanda qu'il fuſt ramené en Portugal, à cauſe qu'il faiſoit vn grand trafic de peaux de Chevres, dont il tuoit ſi grand nombre, qu'il en euſt deſerté l'Iſle auec le temps. Ils diſent auſſi qu'vne fois deux hommes & deux femmes tous Eſclaues, ſe ſauuerent, & cachérent dans cette Iſle, & y furent fort longtemps, ſans que l'on les peuſt trouuer, car quand ils voyoient de loin venir les Nauires, ils s'alloient cacher dans les lieux les plus éloignez & inacceſſibles, & y furent tant qu'ils multiplierent iuſques au nombre de vingt, & faiſoient vn étrange degaſt, ſans qu'on les peuſt attraper, mais enfin on les prit; & depuis il n'y a eu aucun habitant en cette Iſle. Quand les Vaiſſeaux y abordent, chacun va qui à la chaſſe, qui à la peſche, qui à faire de l'eau, qui à lauer le linge, cueillir des fruits, des herbes & de la mouſtarde, & autres choſes, chacun pour ſoy. L'on y dit Meſſe tous les iours, & chacun y fait ſon bon iour. Tous ceux qui y paſſent écriuent leur nom par plaiſir auec le date du temps, qu'ils grauent ſur l'écorce de Figuier, ce qui dure autant que l'arbre dure, & les lettres croiſſent iuſques à demy pied de long. Il s'y en voit d'écrits de l'an mil cinq cent quinze & mil cinq cent vingt.

Il y eut deux Portugais & deux eſclaues, auec vne Indienne de noſtre Nauire qui auoient fait deſſein ſecretement de demeurer en cette Iſle, & meſme auoient déja mis en terre toutes leurs hardes, & s'eſtoient allez cacher dans les mon-

tagnes, auec quelque prouiſion d'Arquebuſes, munition, & des lignes pour peſcher, mais ils furent decouuerts, & ramenez au Vaiſſeau.

Nous partiſmes donc de ſainte Helene en reſolution d'aller au Breſil, le quatorziéme de Iuillet audit an ; & prenans cette route nous euſmes bon vent, qui nous y conduiſit par la grace de Dieu ; autrement ſi nous euſſions eu vent contraire, ſans doute nous eſtions perdus. Nous traiſnions nôſtre bateau apres nous auec vn cable, ce qui eſt contre l'ordonnance du Roy d'Eſpagne. Car ſi ce n'eſtoit pour prendre dés eaux à ſainte Helene, on le laiſſeroit à Goa. Mais la couſtume eſt de le couler à fonds à ſainte Helene, ou bien le rompre, dautant que quelquesfois le bateau eſt cauſe de la perte du Nauire, & cela rend les Capitaines & les principaux des Nauires poltrons, ſur l'eſperance qu'ils ont, voyans le Nauire en hazard, de ſe ſauuer dedans.

CHAPITRE XXV.

Partement de ſainte Helene, accident arriué au Vaiſſeau, Plongeur François, arriuée au Breſil. Perte de Nauire.

ESTans partis de ſainte Helene, il nous ſuruint vn inconuenient qui nous penſa perdre, car ayant leué l'vne de nos ancres de deuers la terre, & voulans leuer l'autre, elle ſe trouua par mal-heur embaraſſée entre vn gros cable vieil, qui eſtoit au fonds de la mer il y auoit déja long-temps. Ce cable eſtoit demeuré des Nauires Holandois, à ce qu'on diſoit, & fit couler noſtre ancre tout au long d'iceluy, & cependant nous la croyons eſtre encore au fond, ce qui fut cauſe de noſtre mal ; Nous craignions que noſtre Nauire fut beaucoup rompu, & ce qui empeſchoit qu'il ne faiſoit plus d'eau, c'eſtoit que les trous eſtoient remplis de ſable ; mais nous auions peur, que quand il ſeroit en mer & qu'il viendroit à trauailler, les trous ſe débouchaſſent, & nous fiſſent ainſi perdre.

Ne pouuans donc leuer cette ancre, & comme on s'efforçoit de la tirer, le Nauire s'approchoit touſiours deuers la terre, ſans nous en apperceuoir, iuſques à ce qu'eſtans déja

fort prés, le Capitaine s'en apperceut, qui commanda que l'on coupast à l'instant le cable, que l'on laissast l'ancre, & que l'on mist promptement à la voile: ce qui fut fait aussi-tost des voiles de mizaine & de beaupré : mais encore ne peusmes nous faire si bien que le vent qui venoit de la terre, s'estant changé, & venant de la mer, ne nous iettast en terre, de sorte que le Nauire demeura couché auec peu d'eau & de fond l'espace de cinq heures: ce qui nous estonna fort, mesme que nous voyons sortir des planches du fond de nostre Nauire par dehors, ce qui nous faisoit croire que nous estions perdus. Toutefois le Nauire fut déchargé des eaux douces que nous auions prises en l'Isle, & d'autres choses de moindre prix. On fit porter des ancres bien loin en la mer, pour tirer le Nauire à force d'hommes. Et apres auoir fait plusieurs prieres à Dieu, & soustenù de grands trauaux : enfin par sa grace nostre Nauire commença à floter, & fut tiré en mer.

On auoit apporté au pied du grand mast l'Image de Nostre-Dame de Iesus, dont le Nauire portoit le nom, & tout le monde l'inuoquoit, & prioit. Et ces Cordeliers qui estoient en nostre Vaisseau apporterent aussi l'Image de saint François, & du Cordon d'iceluy: tellement qu'apres auoir bien trauaillé, & allegé le Nauire, nous commençasmes à reprendre esperance. Et y en eut plusieurs qui dirent auoir apperceu vn poisson qui n'auoit iamais quitté le Gouuernail; & que lors que l'Image & Cordon de saint François fut apporté, il s'en alla aussi-tost, de sorte que plusieurs creurent que saint François auoit fait ce miracle, d'autres disoient que c'auoit esté Nostre-Dame de Iesus, mais en cette dispute ie croyois que cela venoit de la main seule du Tout-puissant qui nous auoit garentis.

Cependant nostre Nauire faisoit beaucoup plus d'eau que de coustume, ce qui faisoit douter si nous deuions demeurer en cette Isle ou non : aussi que nous n'auions plus d'eau douce, ny de tonneaux pour en reprendre d'autre. Toutesfois apres auoir seiourné l'espace de dix iours depuis ce malheur arriué, il fut resolu de s'auenturer d'aller à la baye de tous les Saints, ville capitale du Bresil, où se tient le Vice-Roy des Portugais, dont nous estions éloignez de cinq cent cinquante lieuës.

Image laissée

Comme l'on fut resolu à cela, on s'auisa qu'il n'estoit pas bon de laisser vne petite Image en bosse du petit Iesus, qu'vn Gentil homme Portugais auoit laissée & donnée à la Chapelle de l'Isle; tellement que chacun disoit que c'estoit la cause de l'accident qui nous estoit arriué, & que l'Image de Nostre-Dame, que nous auions, ne desiroit pas laisser son fils derriere elle. Ayans donc conclud de l'aller querir, ils y allerent auec la Croix & la banniere, en chantant des Hymnes, & les Litanies, & firent la Procession tout autour de la Chapelle, puis auant que de r'entrer au Nauire, ils firent vne autre procession tout autour auec le bateau; & laisserent seulement en cette Chapelle les Tableaux de Nostre-Dame, & de sainte Helene, auec vn Autel, & des portes que nous y fismes.

Mais pour reuenir à nostre inconuenient, ie diray encore, que nous y eusmes bien du trauail, & fallut trouuer vn homme qui sceust bien plonger, de sorte que le Capitaine dit tout haut, que s'il y en auoit quelqu'vn qui le sceut & le voulut faire, il luy donneroit cent Croisades, & vn *Certidon* ou certificat pour auoir quelque recompense du Roy. Mais il ne s'en trouuoit point qui le sceut, quelque effort que quelques-vns y fissent, à cause qu'il falloit trop demeurer sous l'eau, & aller par tout sous le Nauire qui estoit sept ou huit brasses & plus, de profond, & il faisoit assez froid, car alors le Soleil estoit au Tropique de Cancer, qui est leur Hyuer. Mais il y eut vn Charpentier de nostre Nauire du Corbin, de saint Malo, qui auoit couru la mesme fortune que moy, qui se hazarda de l'essayer, bien qu'il ne creut le pouuoir faire; Le Capitaine & les principaux luy faisoient force belles promesses, & sur cela, voyant aussi bien qu'il ne le pouuoit plus refuser, en ayant monstré quelque preuue, il alla par plusieurs fois sous le Vaisseau reconnoistre la fracture d'iceluy, & comme plusieurs tables, qui veut dire planches, de la premiere doubleure, & enceinte de dehors estoient rompuës, & deffaites, mesme qu'il en rapporta quelques-vnes qui ne tenoient qu'à vn cloud ou deux, il iugea que la Quille n'estoit nullement endommagée, (qui est la plus importante piece,) de sorte que tous furent fort aises d'auoir trouué vn tel homme, dont ils eussent fait bien plus d'estat auparauant s'ils l'eussent reconnu.

François excellent plongeur.

Au reste, l'on tenoit que Dieu nous auoit enuoyé ce malheur pour en euiter vn plus grand. Car si nostre Nauire n'eust touché comme il fit, nous estions partis pour aller en Portugal, & nous fussions submergez, à cause que le gouuernail ne tenoit presque plus, comme il fut apperceu en visitant le Nauire; Car on trouua que de neuf clous & gonds à quoy il tient, il y en auoit six de rompus, ou décloüez, & des plus necessaires : de sorte que la moindre tourmente qui nous eust accueillis, nous eust perdus. Ce Gouuernail auoit esté ainsi mal traitté à cause des tourmentes que nous auions euës au Cap de bonne Esperance. Comme l'on eut donc reconnu cela; il le fallut demonter auec grand' peine, qui est bien tout ce que nous peusmes faire, auec les deux Capestans, & tous ceux du Nauire, tant il estoit lourd & pesant; Et de bonne fortune on auoit des gonds & des clous qui se trouuerent fort à propos; Car les Portugais ne meinent ny Mareschal, ny Serrurier, comme nous faisons. Quand il fut racoustré & remis, au bout de six iours, l'on fit vne queste par le Nauire pour donner à nostre plongeur de saint Malo; il n'eut point d'argent, mais des marchandises d'Inde, comme toiles de coton & canelle, le tout reuenant à douze ou quinze écus. Mais quand nous fusmes depuis encore en danger au Bresil, il fallut qu'il retournast plonger pour passer des cables au fonds de l'eau, & rauoir les ancres & le gouuernail, & plusieurs autres besongnes, tellement que le Vice-Roy luy donna quinze écus, & on luy dit que s'il alloit en Portugal, qu'il auroit la valeur de plus de cent cinquante écus, & que si ç'eust esté vn Portugais, cela luy eust valu plus de trois cens écus, outre qu'il eust pû auoir vn Office dans vn Nauire és Indes.

Le huitiéme d'Aoust nous commençasmes à voir la terre du Bresil, qui est fort blanche, & paroist comme des draps, & des toiles que l'on seiche, ou bien de la neige, c'est pour cela que les Portugais l'appellent *la terre des linceuls*. Du lieu où nous commençasmes à la voir, nous en estions encore à douze lieuës.

Le neufiéme iour du mois nous posasmes l'ancre à quatre lieuës ou enuiron loin de l'entrée de cette baye, en laquelle nous n'osasmes entrer pour ne la connoistre, nostre Pilote

Arriuée au Bresil.

disant n'y auoir iamais esté : & pour ce on enuoya le Galion conduit par sept ou huit hommes, pour donner auis au Vice-Roy de nostre venuë, & de nous enuoyer des Pilotes pour nous conduire. Cependant que nous fusmes à attendre le retour de ce Galion, estant à l'ancre, il arriua par mal-heur que le cable de l'ancre se rompit, frottant contre vne roche dans la mer, ce qui fut cause que le vent qui venoit de la mer, nous pensa ietter à la coste, & fusmes en grand peril. Ce qu'ayant apperceu, & que nostre Nauire s'approchoit de terre, on mit à la voile, & ainsi nous nous remismes en mer, en attendant le retour du galion. La nuit ensuiuant nous vismes des feux pour signal, de nous faire entendre le secours qui venoit de trois Carauelles chargées de rafraichissements, & des Pilotes pour nous piloter. Lesquels estans enfin arriuez, nous fusmes tous ioyeux, dautant qu'il y auoit six mois entiers que nous estions partis de Goa, & à cause de cela, extremement fatiguez de la mer. Il restoit encore dans le Nauire cinq cent cinquante personnes, desquels la plus-part estoient malades.

Entrée au Bresil & en la baye.

Le dixiéme du mois au matin, nous entrasmes au dedans de la baye du costé du Nort. Il y a vne fort belle Eglise fondée de saint Antoine, où il y a bon nombre de Religieux, que nous saluasmes de la volée de nostre Canon. L'entrée de cette baye est large de dix lieües ou enuiron, dans son milieu, il y a vne petite Isle de quatre lieües de tour ou enuiron, des deux costez de laquelle les Nauires peuuent entrer. Nous prismes le costé du Nort, & estans entrez enuiron de trois lieües au dedans nous posasmes l'ancre, & saluasmes derechef la ville & le Vice-Roy à coups de canon, & semblablement le Vice-Roy nous fit faire vne salue de tous ses canons, & fit faire force feux de ioye & d'artifice.

Le lendemain onziéme du mois on resolut d'approcher le Nauire, parce que nous n'estions pas là en seureté, tant à cause des Anglois & Holandois que de la tourmente. Ce qui fut cause que nous leuasmes les ancres pour approcher plus prés de la ville, & estant le Nauire à la voile, le Vice-Roy auec sa Noblesse vint pour nous visiter. Mais en nous voulant aborder, il arriua par mal-heur que le Nauire toucha sur vne basse de sable, à cause que cette baye tres-dange-

reuſe, y ayant quantité de bancs de ſable : de ſorte que nous ne nous en peuſmes garder, quoy que nous euſſions deux bons Pilotes du païs.

Voyans qu'il n'y auoit pas moyen de ſauuer le Nauire, encore que nous y euſſions mis toute peine l'eſpace de ſix heures, il fut aduisé pour ſauuer la marchandiſe, & les hommes qui eſtoient dedans, de couper le grand maſt. Et incontinent le Vice Roy fit venir trente ou quarante Carauelles, & autres petits Nauires autour de la Caraque, pour receuoir les hommes & les marchandiſes. Cela eſtant fait, & les marchandiſes eſtant promptement miſes ſur les Carauelles, & le Nauire ainſi allegé, il commença à floter, & nous approchaſmes de la portée du Canon de la ville, qui s'appelle *ſaint Saluador*, & noſtre Charpentier François nous ſeruit bien encore en cette occaſion. Cependant on enuoya à Liſbone vne Carauelle d'auis, pour faire entendre noſtre venüe, & ſçauoir ce qu'on en feroit. Il fut trouué que le Nauire ne valoit plus rien pour les grandes fatigues & tourmentes qu'il auoit receües, & partant la marchandiſe qui eſtoit dedans fut entierement déchargée.

CHAPITRE XXVI.

Du Breſil, & des ſingularitez d'iceluy, & de ce qui y arriua pendant que l'Autheur y eſtoit.

LA Baye de tous les Saints au Breſil eſt large de cinquante ou ſoixante lieües, ſituée à la hauteur de treize degrez de l'Equinoctial de la bande du Sud : dans cette baye il y a pluſieurs petites Iſles, & entre autres, vne qu'ils appellent *l'Iſle des François*, parce que ce furent les François qui les premiers découurirent le Breſil, & c'eſtoit là qu'ils ſe retiroient pour leur ſeureté, & pour ſe garantir des embuſches des ſauuages.

Il deſcend dans cette baye bon nombre de belles Riuieres, qui portent Bateaux & Barques bien auant en terre, & portent toutes ſortes de commoditez au païs.

La ville de ſaint Saluador eſt en vn lieu fort haut, ſur le ſommet d'vne haute montagne de difficile accez, & qui du

costé de la mer est droitement coupée. Tout ce qu'on y porte, ou qu'on en emporte monte ou descend par vn certain engin seulement, & on n'y vse point de voiture, parce qu'il seroit fort difficile, & de grands frais, & par le moyen de cette machine il couste peu.

Engin merueilleux.

Au bas de cette montagne plus d'vn quart de lieüe de long, y a des maisons bien basties de part & d'autre, qui font vne belle & grande rüe, bien peuplée de toutes sortes de mestiers & artisans. C'est là où sont tous les celiers & magazins de charge & décharge des marchandises, tant du Roy que des particuliers. Et on ne monte en la ville par cet engin que i'ay dit, les marchandises, qu'à mesure qu'elles se distribuent & vendent. Car il couste pour monter vne pipe de vin vingt sols, & autant pour la descendre ; de sorte que c'est quarante sols qu'il couste pour chacun tour ; Car en montant vne pipe, ou autre chose pesante, ils en descendent vne autre de mesme poids en mesme temps, & cela est comme deux seaux qui montent & descendent dans vn puits.

Cette Ville est close de murailles, & bien bastie, c'est vn Euesché, il y a vn College de Iesuittes, outre ceux qui sont aux champs, vn Monastére de Cordeliers, vn de saint Benoist, & vn de Nostre-Dame des Carmes, qui sont toutes Eglises bien faites & bien basties. De iour en iour on y conuertit grand nombre de personnes à la Foy Chrestienne, toutesfois ils ne sont pas si fermes en la foy comme sont les Indiens Orientaux, lors qu'ils sont baptisez, mais demeurent tousiours assez legers & brutaux.

Il y a vn Hospital en cette Ville, mais il est reglé comme ceux d'Espagne & de France. Il y a aussi vne Misericorde, & vne tres-belle Eglise Cathedrale ou *Assée*, où il y a vn Doyen & des Chanoines : mais il n'y a point d'Inquisition, ce qui est cause qu'il y a si grand nombre de *Christianos nueuos*, qui sont Iuifs ou race de Iuifs faits Chrestiens. L'on disoit alors que le Roy d'Espagne y en vouloit establir vne, dequoy tous ces Iuifs auoient grand' peur. Au reste, les Portugais qui sont au Bresil se gouuernent en tout comme en Portugal, & non comme aux Indes Orientales. Le Roy d'Espagne entretient dans la ville de saint Saluador, trois compagnies de gens de pied, à cent hommes chacune ; & il en entre tous les

iours vne en garde au logis du Vice-Roy, ou Gouuerneur du Bresil.

La coste du Bresil contient enuiron huit ou neuf cent lieües, c'est vn païs assez rude & sauuage, presque tout couuert de bois. Et mesme iusques aupres & au tour des villes, ce sont toutes forests remplies de Singes & de Guenons, qui font beaucoup de mal.

Ce païs est de peu de rapport, & ne suffit pas pour nourrir les Portugais, & pourtant toutes sortes de viures y viennent, soit de Portugal, soit des Isles Assores & Canaries. Tellement que si ce n'estoit la grande quantité de sucre qui se fait au Bresil, il n'y auroit aucun moyen d'y viure: la liure de sucre ne se vend là que deux sols six deniers, & ce que nous auons en France, soit de viures ou habits pour cinq sols, vaut au Bresil trente ou quarante sols. La richesse de ce païs est principalement en sucres, dont, comme i'ay déja dit ailleurs, les Portugais chargent leurs Nauires. Car ie ne pense pas qu'il y ait endroit en tout le monde, où il croisse du sucre en telle abondance que là. L'on ne parle en France que du sucre de Madere, & de l'Isle de saint Thomas; mais c'est fort peu de chose au prix de celuy du Bresil; Car en l'Isle de Madere il n'y a que sept ou huit engins à faire le sucre, & quatre ou cinq en celle de saint Thomas. Mais de ma connoissance au Bresil en cent cinquante lieües de coste, il y en a prés de quatre cent, & toute la coste tient bien huit cent lieües. Mais tout le reste de la coste n'en a pas tant, comme ces cent cinquante lieües, qui est depuis vingt cinq lieües par deça *Fernambouq* iusques à vingt cinq lieües par delà *la baya de todos Santos*. Chacun de ces engins ou moulins rend par an enuiron cent mil *Arrobes* de sucre, & l'arrobe pese trente deux liures, & quatre arrobes font vn quintal, qui peut couster quelque quinze francs sur le lieu; On nous le vend en France pour sucre de Madere, & il est bien aussi bon, mais par deça on le rafine, & on le met en forme, dautant que par delà il le faut casser & piler pour le mettre en caisse, autrement estant en pain, on ne le pourroit pas arranger, & il s'en perdroit plus de la moitié, c'est pourquoy on le rafine apres; mais qui le pourroit apporter en pain, il seroit bien meilleur, estant en son naturel. Car ceux qui le

rafinent par deçà y mettent la moitié d'alun & de chaux.

Ce que les Portugais donc remportent de ces païs-là, c'est de l'argent, du sucre, des conserues, du baume, & du petun, que les Portugais appellent *Tabaquo*, mais non pas du bois de Bresil que le Roy d'Espagne retient, comme i'ay dit ailleurs, à cause que le païs estant de mauuaise habitation, il n'y prend aucun subside, & ses Fermiers retiennent tout ce bois, & le font venir par deçà. Car il est là en grande quantité, & personne n'oseroit en trafiquer, autrement s'il s'en trouuoit en vn Nauire peu ou beaucoup, le Nauire seroit confisqué, si on ne l'achetoit du Roy.

Ce païs de Bresil est donc si mauuais, qu'il seroit impossible de l'habiter, & y demeurer long-temps, si ce n'estoit ce trafic de sucres & de bois : & encore le sucre s'y fait auec grand' peine & trauail. Aussi les Portugais confessent que les François l'auoient découuert & habité premierement, mais qu'ils n'y purent durer, à cause que le païs est trop fascheux & penible, & qu'il y auoit trop de fatigue pour eux, qui aiment à trouuer leurs morceaux tous taillez. Mesme la plus part des Portugais qui sont là, sont tous gens bannis, banqueroutiers, ou criminels. Quand aussi le Roy d'Espagne y fait bastir quelque ville, soixante ans durant il ne prend aucun droit, subside ou impost, sur quelque marchandise que ce soit, qui se vend en détail dans le païs. Outre ce, les places de leurs maisons ne leur coustent rien, & ne payent ny rente ny taille. Les marchandises qui entrent & sortent ne payent que trois pour cent; & tous les biens, tant sucres que fruits qui croissent au païs, payent seulement la disme, que le Roy d'Espagne a obtenu du Pape, à cause qu'il y a des païs riches, & les autres pauures, tellement qu'il y auroit ainsi des gens d'Eglise riches les vns, & les autres pauures, encore qu'ils eussent tous mesme charge; & pour cela tous ces gens d'Eglise passent également, s'entend chacun selon son rang, & sa charge, de sorte que personne n'a sujet de se plaindre.

Ie n'ay iamais veu païs où l'argent soit si commun qu'il est en cet endroit du Bresil, & y vient de la Riuiere de la *Plata*, qui est à cinq cent lieües de cette baye. Il ne s'y voit gueres de petite monnoye, mais seulement des pieces de huit, de

quatre & de deux Reaux ; dont le demy vaut cinq ſols, & ils recherchent en Portugal les pieces de cinq ſols, & de ſix blancs, pour les vendre là pour de la petite monnoye, & y ont du profit. Car ils vſent fort peu d'autre monnoye que d'argent.

Coſte du Breſil.

En ce païs du Breſil les Portugais n'ont pas aſſez de monde pour le peupler, & tiennent toute la coſte, où ils ont quantité de villes, de forteresses, & de belles maiſons nobles, enuiron vingt & trente lieües dans le païs. Il y a des Seigneurs qui y ont vn grand domaine, entr'autres force engins à ſucre, que le Roy d'Eſpagne leur a donné en recompenſe de quelque ſeruice, & cela eſt erigé en titre de quelque dignité, comme Baronie, Comté, &c. Et ces Seigneurs là donnent des terres à ceux qui y veulent aller demeurer, & y planter des Cannes de ſucre, à la charge de les porter aux moulins ou engins de ces Seigneurs, en leur payant le prix. Ils leur donnent auſſi permiſſion de couper du bois pour l'apporter aux fourneaux à ſucre, en le leur payant autant que s'il eſtoit pris ſur vne autre terre. Ils y font baſtir des maiſons, auec des iardins & plants de toutes ſortes de fruits ; & y nourriſſent force beſtaîl, volailles, & autres nourritures, comme és metairies de deçà ; Ils y plantent du ris, du mil, du maiz, & des racines de *Mandoc*, des batates & autres ſortes. Au reſte le reuenu du Breſil eſt plus que ſuffiſant d'entretenir toutes les garniſons, le Vice-Roy, les Gouuerneurs, les Capitaines, les Soldats, & les gens de Iuſtice : bref, toutes ſortes d'Officiers Royaux ; ſans qu'il ſoit beſoin d'enuoyer de l'argent de Portugal pour cela, & outre cela, le Roy d'Eſpagne en tire beaucoup d'autres profits tous les ans, tant en bois de Breſil, qu'autres droits ſur les ſucres & autres marchandiſes.

Il ſe fait auſſi en ce païs là grande quantité d'huiles de Balene, & ſpecialement en la baye de tous les Saints, dont il ſe fait vn fort grand trafic. Auſſi eſt-ce le païs où l'on voit le plus d'argent qu'en autre lieu où i'aye iamais eſté ; & il vient tout de la Riuiere de la Plate. Ceux qui reuiennent de là en Portugal, chargent leurs Vaiſſeaux de ſucres & de conſerues tant ſeches que liquides, comme d'Oranges, Limons, & autres fruits, & principalement de gingembre verd

confit, dont il y a vne abondance merueilleuse en ces quartiers là. Mais il leur est defendu de le faire secher, ou d'en apporter en Espagne, si ce n'est en conserue, pour les raisons que i'ay dites ailleurs. Ils chargent aussi du *Petun* ou *Tabaquo*, qui est en abondance par toute l'Amerique ; outre tout cela ils apportent grande quantité d'argent. Apres qu'ils ont esté neuf ou dix ans en ces païs là, ils en reuiennent tous riches; & y a entre autres, force de ces Chrestiens nouueaux qui sont Iuifs baptisez, qui sont riches de soixante, quatre-vingt & cent mil écus & plus; mais ils ne font pas grand compte de ces gens-là.

Au reste, lès Bresiliens, & semblablement les Portugais qui sont là, pour se nourrir (car le pain y est bien rare & bien cher, & la farine s'y porte de Portugal toute faite) font certaine farine d'vne racine d'arbre appellée *Mandoc*, qu'ils mangent, & en viuent; elle est de bon goust, & se mange mise par miettes auec de la viande, c'est enuiron comme des Chastaignes seches pilées. I'en ay vescu l'espace de six mois au lieu de pain, tant sur le lieu, que dans le Nauire à mon retour, qui n'auoit point d'autre biscuit. Cette racine a vne étrange proprieté, c'est que la mangeant en poudre seiche, elle est fort saine, & si au contraire elle estoit mangée verte, l'on en mourroit. Il y en a en si grande quantité, que l'on en charge des Nauires pour porter au Royaume d'Angola, qui est vers la coste de Guinée, d'où viennent les Esclaues que l'on meine aux Indes Occidentales.

Quant à la chair, la plus commune est celle de pourceau, qui y est fort bonne, mesme les Medecins en ordonnent plutost pour les malades, que celle de Mouton, Poules ou autres.

Au demeurant, il fait infiniment cher viure au Bresil, la liure de Pourceau y vaut dix sols, celle de bœuf sept sols six deniers, celle de Mouton dix sols, vne poule comme les nostres vaut vn écu. On y trouue quantité de Poules-d'Inde, elles valent deux écus piece, vne couple d'œufs cinq sols, le pot de vin de Canarie quarante sols. Ils font du vin de cannes de sucre, qui y est à bon compte, & ce n'est que pour les esclaues & les naturels du païs.

Il y a force fruits, comme Oranges, Citrons, Bananes, Cocos & autres.

Les Portugais ont de beaux iardins remplis de bonnes herbes, comme de Laictuës, Choux-pommez, Melons, Concombres, Réforts, & autres herbes cultiuées. La vigne ne peut venir là, parce que les Fourmis qui y sont en grande quantité, mangent le fruit. Il y croist du Ris, & du *Maiz*, ou bled de Turquie, mais ils ne s'en seruent que pour donner aux bestiaux. Ce que ne font pas les Espagnols aux Indes Occidentales, car ils le meslent auec le fourment, & en font du pain. Il y a fort bonne pescherie de Balenes & autre poisson, i'y ay veu plusieurs fois tuër des Balenes. Ils en tirent de l'huile en si grande abondance, qu'ils en chargent des Nauires.

Quant aux Bresiliens naturels qui viuent parmy les Portugais, ils viuent plus de poisson que d'autre chose, & s'aident peu de la chasse, à cause que le païs estant boscageux, & plein de bestes feroces, ils n'osent aller dans les bois, de peur d'estre deuorez.

Le païs est fort peuplé, les habitans sont de moyenne hauteur, ont la teste grosse, & les espaules larges, sont de couleur rougeastre; les femmes assez bien proportionnées, portent les cheueux longs, & les hommes les portent courts, lesquels ne veulent point porter de barbe, & les femmes leur arrachent.

Au reste ils vont tout nuds comme ils sortent du ventre de la mere, & nuds ils naissent, nuds ils viuent, nuds ils meurent, n'ayans pas seulement les parties honteuses couuertes. Ceux qui seruent les Portugais portent vne chemise.

Ils n'ont ny laine, ny lin, ny soye, aussi n'en ont-ils pas affaire, puis qu'ils vont tout nuds. Au reste tout est commun entr'eux, sans auoir aucunes terres patrimoniales : ils n'ont aucune forme de mariage, mais toute licence de paillardise y est vsitée, & sont principalement tres-addonnés à la luxure. Ils peuuent auoir autant de femmes qu'ils veulent, & se connoissent indifferemment, sans auoir égard à la parenté, & publiquement, & sans honte, non plus que si c'estoient des bestes brutes. Ce que i'entends de ceux qui viuent dans ce païs là : car ceux qui demeurent prés des Portugais sont plus ciuilisez.

Ils n'ont ny Temple, ny Religion, & n'adorent aucun

Dieu ny aucun Idole, ils ne trafiquent auec perſonne, & ne connoiſſent aucune monnoye : ils ſont toutesfois adonnez à la guerre ; leurs armes ſont des arcs & des fleches, & des baſtons de Breſil faits en forme de maſſuë, dont ils ſe tuënt, & déchirent en pieces, & ſe mangent & roſtiſſent les vns les autres, comme de la viande delicate, & aiment mieux la chair des perſonnes blanches que des autres.

I'ay oüi dire à quelques-vns de ceux qui depuis s'eſtoient fait baptiſer, dont il y a grand nombre, que les Peres Ieſuittes ont conuertis, qu'ils auoient mangé pluſieurs hommes, & que le plus delicat en eſtoit les pieds & les mains.

Les Portugais n'oſent gueres ſortir de leur ville ſans armes, de peur de rencontrer ces Sauuages qui vont par les bois.

Ces peuples viuent fort long-temps à cauſe du bon air du païs, & on dit qu'ils viuent bien cent cinquante ans. Auſſi ſont-ils fort ſains. On ne les void gueres malades, & s'ils ſe trouuent mal ils ſe gueriſſent eux-meſmes, prenant du ius de certaines herbes qu'ils connoiſſent leur eſtre propres, & n'ont aucuns Medecins ny Chirurgiens.

Là autour de cette baye ils ſont fort ſujets à la verole, mais ils ne tiennent pas compte de ce mal, car ils ont le Gayac, qui auſſi-toſt les guerit.

Il y a vne autre maladie que les Portugais appellent *Biſche*, qui cauſe vne douleur de teſte, & de membres, à laquelle s'il n'eſt promptement remedié, il ſe fait vn vlcere dans le fondement dont l'on meurt, mais pour remede, incontinent que l'on s'en ſent ſaiſi, l'on prend vn quartier de limon, que l'on met dans le fondement, iuſques à trois ou quatre fois, & l'on guerit fort aiſément.

Il vient auſſi vne maniere de cyrons aux pieds, qui groſſiſſent auec le temps auſſi gros que le bout des doigts, & s'ils ne ſont tirez, il ſe fait de grandes vlceres, & la gangrene s'y engendre, & neanmoins cela ne fait aucune douleur : i'en ay veu qui en ont perdu les pieds, mais cela eſt aſſez aisé à tirer, à qui les peut connoiſtre. C'eſt pourquoy de quatre en quatre iours, ils ſe font tous viſiter les pieds, & les oſter. Ces animaux naiſſent ſur la terre, & ſe prennent aux pieds de ceux qui vont ſans chauſſure, qui y ſont plutoſt ſujets, car

ces cirons ſautent comme les puces, & gagnent les iambes des perſonnes.

Au reſte, la choſe dont les Portugais font le plus d'eſtat au Breſil, ſont les Eſclaues de la coſte d'Afrique, & des Indes Orientales, à cauſe qu'ils n'oſeroient ſe ſauuer ny s'enfuïr, dautant que ceux du païs les prendroient, & les mangeroient ; Ce qu'ils ne font pas de ceux du païs meſme, qui auſſi ne ſont pas ſi addonnez au trauail que les autres. C'eſt vn grand plaiſir tous les Feſtes & Dimanches, de voir aſſembler là tous les Eſclaues, les hommes & les femmes, qui danſent, & joüent en public dans les places & dans les ruës ; car ces iours là ils ne ſont pas ſujets à leurs maiſtres. Mais ie ne parleray pas dauantage des ſingularitez de ce païs, tant pource que i'en ay déja parlé au chapitre du trafic des Portugais en iceluy, que pour eſtre fort connu & frequenté des noſtres qui en ont aſſez écrit.

Ie diray ſeulement, que lors que nous y arriuaſmes, tous les Portugais eſtoient en grand' crainte & frayeur, pource que l'on leur auoit dit que noſtre Roy Henry le Grand preparoit vne armée nauale, dont la pluſpart des Vaiſſeaux s'equippoient en Holande, pour leur faire la guerre : Et l'alarme n'en eſtoit pas ſeulement en la baye de tous les Saints, mais meſmes en tous les autres lieux & places des Indes où il y auoit des ſujets du Roy d'Eſpagne: Et c'eſtoit vne choſe admirable de la grande eſtime qu'ils faiſoient de noſtre Roy, & des grandes loüanges qu'ils luy donnoient pour ſon extreme valeur, & autres merites. Mais le mal-heur voulut pour nous, qu'au commencement de Septembre il arriua là vn petit Vaiſſeau party de Seuille exprés, qui apporta la triſte & deplorable nouuelle de la mort & du mal-heur de noſtre bon Roy, que Dieu abſolue ; Ce qui les remit en aſſurance, en eſtans bien aiſes, & meſme nous le diſoient par maniere de mocquerie, & comme pour nous faire dépit, & nous n'en ſçauions que croire & penſer ; mais il y en auoit entr'eux qui faiſoient demonſtration d'en eſtre bien faſchez, & les braues Capitaines & Soldats, & tous les gens de iugement, diſoient que c'eſtoit grand dommage de la perte de ce Roy, & que c'eſtoit le plus braue & le plus vaillant Prince du monde: Et à la verité les Ieſuittes & autres gens d'Egliſe, en leurs

Nouuelles de Henry le Grand & ſon eſtime entre les Portugais, & de ſa mort.

Sermons & seruice en faisoient faire les prieres, & le recommandoient à tout le peuple, disant que c'estoit vn Roy tres-Chrestien & tres Catholique.

Marchand François au Bresil.

Ie trouuay aussi au Bresil vn François natif de Nantes, nommé Iulien Michel, fort riche Marchand, & de bon esprit. Il estoit associé auec vn Portugais, qui auoit par achat, ou par grace, obtenu la permission de la Pesche des Balenes pour sept ans en cette baye, où est la plus riche pesche de balenes pour faire de l'huile, qu'il y ait au reste du monde, & on en fait vn tres-grand trafic. Ce Marchand François estoit reputé comme Espagnol, & passoit pour tel, estant fort bien venu aupres du Roy d'Espagne, auquel il auoit esté enuoyé comme Ambassadeur par feu Monsieur de Mercure durant la Ligue; & depuis ce temps là il auoit fait sa demeure ordinaire à Bilbao en Biscaye; Et ie croy qu'à l'occasion des bons seruices qu'il auoit rendus à ce Roy, il auoit eu cette permission de pesche, dautant que tant s'en faut que cela soit permis aux François, Anglois, Holandois & autres Estrangers, que mesme il leur est deffendu sur peine de la vie, de nauiger là. Tellement que ces deux associez faisoient faire cette pesche, qui est vne belle chose à voir; Car de tous les endroits de la Ville du costé de la mer, on a le plaisir de cette chasse & prise de Balenes. Vn iour entr'autres, il y eut vne de ces grandes Balenes, qui voyant son petit pris, vint de telle furie contre les pescheurs & leur barque, qu'elle les renuersa tous, & sauua ainsi son petit, & les hommes eurent bien de la peine à se sauuer. Ie n'eusse iamais creu que cet animal eut eu ce bon naturel, cette addresse & dexterité. Le profit de cette pesche ne consiste qu'en huiles que l'on en tire. Car on ne mange guere de la chair de ce poisson, si ce n'est quand on en prend quelques petits dont la chair est fort delicate.

Pesche des Balenes.

Pour faire donc cette pesche, il vient tous les ans deux Nauires de Biscaye, auec quelques Basques qui sont en reputation d'estre les premiers pour cette sorte de pesche. Lors que nous arriuasmes là, vn des deux Nauires qui estoient venus cette année là, estoit party il y auoit deux mois, de la baye, & nous n'y trouuasmes que le plus petit, dont la plus grande partie des hommes estoit de Bayonne, &

autres

autres endroits du païs des Basques de France. Ie fis grande amitié auec eux, & les frequentois ordinairement. Quant au Sieur Iulien Michel, il estoit domicilié en cette ville là durant sa pesche, & y estoit comme vn Bourgeois naturel. Dans tous les Nauires il y auoit vn Capitaine qui commandoit durant le voyage. Or vne nuit le Capitaine du Vaisseau, qui estoit demeuré là, s'auisa de leuer les ancres, & de faire voile, encore qu'il n'eût que demy charge de ces huiles de Balenes. Il s'en alla donc secrettement, sans auoir acquit, ny passeport du Vice-Roy; qui est vne chose contre l'Ordonnance, & qui porte confiscation, & peine corporelle. Mais l'occasion de cela fut, qu'il auoit conuenu secrettement auec vn Marchand, qui luy deuoit vendre & liurer grande quantité de bois rouge, ce qui est expressemẽt defendu là, & le deuoit aller charger à quelque deux cent lieuës de la baye tirant vers le Sud. Mais le Vice Roy en ayant eu auis, enuoya aussi tost par terre pour prendre le Nauire, & amener tous les hommes prisonniers; Ce qui fut fait, le Nauire ramené à la baye, & le chef & principaux mis en prison les fers aux pieds. Le Nauire fut dégrayé de tout son agray & appareil, & estoit encore en cet estat lors que ie partis. Il y eut beaucoup de ces prisonniers qui me donnerent des lettres pour porter, & faire tenir à leurs parens & amis. Ie trouuay depuis des Nauires de Bayonne, & de saint Iean Duluz, lors que i'estois en Galice; dont les hommes furent bien aises d'entendre des nouuelles des leurs, & de se charger de leurs lettres. Ils me firent grand' chere en leur Vaisseau où ie couchay vne nuit: c'estoit en vn Port de Galice nommé *Ponteuerdre*.

Pour le regard de Iulien Michel, il ne fut point fait prisonnier auec les autres, car il desauoüa le Capitaine, disant qu'il ne luy auoit rien commandé de cela. Il nous fit de grandes courtoisies & ciuilitez, & mesme quand nous fusmes prests de nous embarquer, il nous fit present de quelques viures, comme de farine de mandoc, & autres choses, entr'autres de chairs de beuf salées que l'on apporte de la Riuiere *de la Plata*. Il est impossible de voir vne chair plus grasse, plus tendre, & de meilleur goust que celle-là. Aussi sont-ce les plus beaux & les plus grands bœufs du monde; ils vien-

nent du Perou. L'on fait grand trafic de leurs cuirs ; & il y en a en si grande quantité, que l'on en tuë la plusparr pour en auoir les cuirs seulement. Ils salent ces chairs, & les coupent par pieces assez larges, mais minces & seulement de l'espesseur de deux doigts au plus : Quand elles sont prises de sel, on les oste sans lauer, & on les met ainsi secher au Soleil ; & estans bien sechées, elles se peuuent conseruer longtemps sans se gaster, pourueu qu'on les tienne sechement : Car si on les laisse moüiller, sans les remettre quant & quant secher au Soleil, elles se gastent, & se remplissent de vers.

Mangue la Bote Seigneur au Bresil.

Comme i'estois en cette baye, ie rencontré encore vn François natif de Prouence prés Marseille, qui estoit domestique d'vn des plus grands Seigneurs de ce païs-là, que l'on appelloit *Mangue la bote*, qui estoit vn nom que les Negres d'Angola luy auoient donné, qui veut dire *le vaillant*, *& grand Capitaine*, à cause qu'il y auoit esté Vice-Roy. Ce Seigneur auoit fait si vaillamment la guerre contre ces Negres, qu'il estoit fort redouté entr'eux, & on le tenoit riche de plus de trois cent mil écus ; Il tiroit vn grand reuenu de plusieurs engins à sucre qu'il auoit. Ce François qui demeuroit auec luy estoit Musicien, & ioüeur d'instruments, & ce Seigneur l'auoit pris pour apprendre à vingt ou trente Esclaues, qui tous ensemble faisoient vn accord de voix & d'instruments dont ils ioüoyent à toute heure. Ce Seigneur me pria & solicita fort de demeurer auec luy, & me promettoit cent écus d'appointement, & bien nourry, seulement pour commander certain nombre d'Esclaues à leur trauail, Il me disoit aussi que dans vn an au plus tard, il s'en iroit en Portugal, comme de fait il faisoit faire vn fort beau & grand Nauire du Port de cinq cent tonneaux pour cet effet ; & faisoit recherche & amas de toutes les raretez tant d'animaux que de toutes autres choses rares qu'il pouuoit trouuer, pour en faire vn present au Roy d'Espagne. Entr'autres, il auoit deux de ces animaux qu'ils appellent *Esure*, dont ie fais mention au traitté des animaux. Pour moy, i'eusse volontiers accepté la condition qu'il m'offroit, mais le mal est, que quand on est engagé auec eux, & qu'apres l'on s'en veut reuenir, ils ne le veulent pas permettre.

Esure animaux.

Or aussi-tost que nous fusmes arriuez à la baye, & à la ville

de ſaint Saluador, nous allaſmes, mes compagnons & moy, trouuer le Vice-Roy, & luy monſtraſmes noſtre paſſeport ſigné du Vice-Roy, & du *Viador de Faſienda* de Goa; Luy l'ayant veu, nous receut aſſez courtoiſement, & nous dit que nous vinſſions boire & manger en ſon logis, & meſme y coucher ſi bon nous sembloit. Ce Vice-Roy eſtoit vn fort honneſte Seigneur, il n'auoit point de femme auec luy, mais ſeulement deux fils, l'vn âgé de vingt cinq ans, & l'autre de vingt qui eſtoient tous deux fort eſtimez. Le pere s'appelloit *Don Franciſco de Menaiſſa*. Durant que i'eſtois là, ſon fils aiſné fut trouué couché auec vne Dame Portugaiſe, & ſurpris par le mary qui le bleſſa vn peu, mais il ſe ſauua; & la femme eut cinq ou ſix coups d'eſpée, dont elle ne mourut pas; toutefois ie ne ſçay ce qui en arriua depuis.

Mais ie ne veux pas oublier de dire ce qui m'arriua en ce lieu là: C'eſt que me promenant vn iour tout ſeul par la ville, habillé de ſoye à la Portugaiſe, à la mode de Goa, qui eſt differente de celle des Portugais de Liſbone, & du Breſil, ie rencontray vne ieune Eſclaue Negre d'Angola, qui me dit, ſans autre connoiſſance & ſans ceremonie, que ie la ſuiuiſſe en toute aſſurance, & qu'elle me vouloit mener voir vn honneſte homme qui deſiroit parler à moy: Sur cela ie m'arreſtay à penſer vn peu ſi ie le deuois faire ou non, & me fier à ce qu'elle me diſoit; Enfin ie me reſolus de la ſuiure, pour voir ce qui en arriueroit. Elle me fit faire mille tours, & détours par de petites ruës, ce qui me mettoit à chaque pas en grande crainte, & quaſi en reſolution de ne paſſer pas plus auant, mais elle me donnoit courage, & fit tant qu'elle me mit dans vn logis qui eſtoit fort beau & grand, bien meublé & bien tapiſſé, & où ie ne vis perſonne qu'vne ieune Dame Portugaiſe qui me fit fort bon accueil, & me fit incontinent apreſter vne aſſez bonne collation: & voyant que mon chapeau n'eſtoit guere bon, elle me l'oſta de ſa main propre de deſſus la teſte, & m'en donna vn neuf de laine d'Eſpagne, auec vn beau cordon, me faiſant promettre que ie la retournerois voir, & qu'elle m'aſſiſteroit, & me feroit plaiſir en tout ce qu'elle pourroit. Ce que ie ne manquay pas de faire, & l'allois voir ordinairement tant que ie fus là, & elle me fit vne infinité de courtoiſies & de bons offices.

Auenture de l'Autheur.

Ie fis aussi vne autre connoissance & amitié auec vne ieune femme Portugaise naturelle de *Porto* en Portugal, nommée *Marie Mena*, qui estoit hostesse, & tenoit cabaret, tellement que pour le boire & pour le manger ie n'en manquois point, car elle m'en donnoit quand i'en voulois sans en rien dire à son mary; & me donnoit de l'argent pour payer deuant luy, elle m'appelloit son Camarade. Bref, les femmes sont là beaucoup plus accostables, & plus amies des Etrangers, que ne sont pas les hommes.

Nous eusmes, estans là, vn procez, mes compagnons & moy, contre vne hostesse chez qui nous auions logé, à cause qu'elle nous vouloit retenir nos hardes, mais à nostre simple parole, elle fut condamnée à nous les rendre, & à payer les dépens.

Au reste, les Portugais de ce païs là me monstrerent vne potence où quelques années auparauant, treize François auoient esté pendus. Ils estoient de la Rochelle, & furent pris auec leur Nauire, l'vn des Capitaines se nommoit *Pain de mil*, & l'autre *Brisaut*. Ie vis là vn Anglois qui auoit esté pris auec eux, & auoit eu la corde au col, tout prest aussi d'estre pendu auec les autres, mais il fut sauué, sur ce que les François dirent tout haut, qu'il estoit venu auec eux par force, & l'auoient pris sur mer en vn Vaisseau Anglois. Cet Anglois estoit lors riche de plus de mil écus, & demeuroit auec vn Seigneur.

CHAPITRE XXVII.

Partement du Bresil, de Fernambouq, des Isles des Açores, de la Brelingue en Portugal, grande tourmente, Isles de Bayonne, voyage à saint Iacques, Retour de l'Autheur, & son arriuée en France.

ENfin, ayant esté au Bresil l'espace de deux mois; comme i'estois en peine de m'en retourner en Portugal; il y eut trois Gentils-hommes Portugais qui me portoient grande affection, & me promirent de me faire embarquer auec eux. Ces trois Gentils-hommes estoient *Don Fernando de Sylua de Menaissa*, qui auoit esté, comme i'ay dit ailleurs,

General des Galiotes du Nort à Goa, & deux de ses beaufreres, qui s'estoient embarquez dans le mesme Nauire où i'estois, & me firent force courtoisies durant le voyage. Ils auoient freté vne Carauelle pour les mener, eux, leur train, bagages & marchandises droit en Portugal, afin d'obtenir des merces ou recompenses du Roy d'Espagne, pource qu'ils auoient bien fait aux Indes, comme c'est la coustume, & puis s'en retourner, car ils estoient tous mariez és Indes. Courtoisie de Seigneurs Portugais.

Estant donc en peine pour trouuer quelque bonne occasion pour m'en reuenir, à cause qu'il couste en tout plus de cent ou six vingt liures pour le passage, & la Caraque où i'estois venu estant perduë, ie n'auois plus affaire auec ceux du Nauire, comme mon passeport portoit, de sorte que chacun cherchoit son auenture : Surquoy ces honnestes Gentils-hommes m'offrirent de payer mon passage, qui estoit de dix écus, & outre cela de me nourrir. M'asseurant donc sur cela, quand leur Carauelle fut preste, comme ie m'y voulois embarquer auec mes hardes, le maistre du Vaisseau dit qu'il ne me porteroit point; & qu'vne fois il auoit porté vn François qui luy auoit fait plus de peine que tous les autres, & qu'à cause de cela il auoit fait serment de n'en porter iamais. Surquoy il y eut vne grande dispute entre le Vice-Amiral & ce maistre pour mon occasion. Mais le mal fut qu'il estoit nuit, & le Vaisseau tout prest à partir. Le Vice-Amiral luy dit en colere, qu'il estoit fasché que ces honnestes Gentils hommes alloient auec luy, & qu'il n'arriueroit iamais à bon port; Enfin il luy fit de grandes menaces, s'il reuenoit iamais en cette baye. Mais le refus de ce maistre fut mon bon-heur. Car quand ie fus arriué en Portugal, la premiere nouuelle que i'eus, fut que ces trois pauures Seigneurs auoient esté pris par les Corsaires auec leur Carauelle, & menez en Barbarie, dont i'eus vn extréme regret & déplaisir, pour la grande amitié qu'ils me portoient. Humeur Françoise.

Me voyant donc frustré de ce costé là, i'estois en grand' peine pour mon retour, quand par bon-heur il y eut deux Flamans, naturalisez Portugais, qui furent bien aises de nous trouuer. Ils estoient associez ensemble, & auoient vne fort belle hourque, faite à Donkerque, dont elle portoit les armes; elle estoit du port de deux cent cinquante tonneaux.

Ils nous demanderent donc si nous desirions nous en aller auec l'vn d'eux, car l'autre demeura à saint Saluador ; Ce que nous acceptasmes fort volontiers, disans que nous passerions comme les autres Matelots, sans toutefois qu'ils nous donnassent gages ; mais nous nous tenions bien heureux de passer, & trauailler pour nos despens ; & eux estoient bien aises de nous auoir trouuez, car nous leur seruions de trois hommes, sans tirer de gages. Estans d'accord ensemble, ils nous direnr que nous tirassions passeport & congé du Vice-Roy par écrit. Ce qu'ayans eu, nous nous embarquasmes en cette Hourque qui estoit chargée de sucres, & bien fournie de Canon, & de toutes autres sortes d'armes & munitions. Nous estions enuiron soixante personnes passagers, auec mes deux compagnons & moy, & partismes de cette baye le septiéme d'Octobre mil six cent dix.

Nous eusmes le vent contraire à nostre depart, ce qui fut cause que nous demeurasmes vingt-cinq iours, sans pouuoir doubler le Cap saint Augustin, lequel est distant de cent lieuës de cette baye, à la hauteur de huit degrez de l'Equinoctial vers le Sud. Et le troisiéme iour de Nouembre nous doublasmes ce Cap auec grand peril, à cause des basses & bancs de pierre, desquels nous nous approchasmes de prés. Le mesme iour nous vismes la ville de Fernambouq, qui appartient aux Portugais au Bresil : elle est fort bien bastie, & y a de fort belles Eglises.

Fernambouq

Deux iours apres nous vismes vne Carauelle allant à la voile, dont tous nos gens eurent vne grand' peur, croyans que ce fut vn Vaisseau de Corsaires, de sorte que nous nous mismes tous en armes, mais apres on reconnut que c'estoient des Portugais.

Le cinquiéme de Decembre nous repassasmes la ligne Equinoctiale, pour venir vers le Pole Artique : ie l'ay passée dix où douze fois, durant mon voyage.

Sargasso herbe.

Le vingt-cinquiéme dudit mois, nous commençasmes à voir floter du goymon, que les Portugais appellent *Sargasso*. C'est vne herbe qui se nourrit au fonds de la mer, & c'est vne marque que l'on voit continuellement en cet endroit : la mer en est toute couuerte, elle commence à vingt & vn degré, & continuë iusques à trente degrez.

Le cinquiéme de Ianuier mil six cens onze, nous vismes les Isles des Açores, & entr'autres, l'Isle de *Corbo*, de *Flora*, & de la *Tersicra*, qui est la principale à la hauteur de trente neuf degrez & demy.

Le quinziéme de Ianuier, nous découurismes la terre de Portugal, appellée la *Brelingue*, qui est loin de Lisbone de huit ou dix lieuës de la bande du Nort, ce fut au matin, au point du iour : nous pensions en estre encore loin de soixanté lieuës, à cause que le vent estoit du Sud, & auions grande tourmente.

Nostre dessein estoit d'entrer à Lisbone, mais nous ne peusmes, à cause du vent contraire ; & sur cela il y eut grande dispute entre le Capitaine & vn Marchand Iuif, autrement appellé en Portugal, *Christiano Nueuo* ; à cause que le Nauire estoit vne Hourque de Flandres du port de deux cent vingt tonneaux, comme i'ay dit. Le Capitaine estoit Holandois, & demeuroit d'ordinaire à Lisbone, & estoit associé auec vn autre Holandois à qui estoit la plus grande partie de la marchãdise ; le Iuif y auoit aussi pour plus de cent mil écus de marchandise la plus part à luy, & en estoit chargé, tant du Marchand principal que d'autres. Il y auoit encore vn autre Iuif dans le vaisseau aussi riche que luy, & quatre ou cinq autres Iuifs aussi Marchands. Il y auoit long-temps qu'il n'estoit arriué vn Nauire si riche que celuy-là. Enfin estans à la veuë de la Brelingue, nous faisions deuoir d'entrer, nonobstant le vent contraire, & allions tousiours louyans tantost vers la terre, tantost vers la mer. Sur cela nous fusmes surpris d'vne tourmente violente au possible, auec le vent contraire, & nous estions à la coste ; Ce qui nous donnoit vn tres-grand sujet de craindre, de sorte que le Marchand Iuif, vint dire au Capitaine, que veu la tempeste & le vent, il n'y auoit pas apparence d'entrer à Lisbone. Le Capitaine luy fit réponse, qu'il luy donnast vn acte signé de sa main, portant promesse de participer à tous les frais, dommages, interests, & risques qui pourroient arriuer de ce retardement ; ou sinon qu'il garderoit plutost la mer où le temps estoit fort propre, & qu'en attendant, la bonace & le bon vent reuiendroit. Le Marchand dit qu'il ne luy donneroit pas telle assurance, & qu'il vouloit qu'il tournast la

prouë vers les Isles de Bayonne, éloignées de quelque quatre-vingt lieuës de là. Et acheuant de dire cela, il prend luy-mesme le Gouuernail, & met le Nauire vent-d'auant : de sorte qu'il y eut vne grande contrarieté là dessus, auec force injures, & grosses paroles de part & d'autre, mais en fin tout fut appaisé, & le Marchand signa cet acte, & nous prismes la route des Isles de Bayonne en Galice ; ioint que la tempeste estoit si furieuse, qu'elle appaisa bien-tost toute leur colere.

Cependant nous fusmes enuiron cinq iours pour aller de la Brelingue à ces Isles, & tout ce temps là nous fusmes en vne continuelle tempeste, mesme qu'elle augmentoit de plus en plus. Auec cela il nous arriua vn autre mal-heur, c'est que nostre Vaisseau se mit à faire eau de telle sorte, qu'il estoit impossible de la pouuoir vaincre ; & nous estions le plus souuent proches de terre, ce qui nous faisoit apprehender dauantage. Entr'autres, vn iour nous croyons, par le rapport de plusieurs Mariniers, estre au droit de la baye, & ils disoient la fort bien reconnoistre ; ce qui nous pensa perdre, car nous allions droit vers elle vent derriere, & quand nous fusmes tout aupres, on reconnut que ce ne l'estoit pas : De sorte que ce fut vn vray miracle, car le vent venoit de mer, & nous estions déja si prés de terre, que nous eusmes bien de la peine à la doubler. Ie croy qu'il se fit alors pour plus de mil cinq cens écus de vœux. Car ce principal Marchand en fit vn de huit cent Croisades, à sçauoir quatre cent pour marier vne orpheline, & quatre cent pour faire vne lampe, & autres vstensiles à vne Nostre-Dame qui est prés de là. Tellement qu'aussi-tost qu'il fut descendu en terre, il demanda vne orpheline, à laquelle il deliura la promesse, & aux Marguilliers de l'Eglise de mesme. Il y en eut quantité qui en firent autant. Car il n'y auoit celuy qui ne se recommandast au Saint de sa Paroisse. Car c'est la coustume des Portugais de s'amuser plutost à faire des vœux, que non pas de trauailler à sauuer sa vie.

Enfin, depuis Lisbone iusques à ces Isles, nous nous iugeasmes perdus plus de dix fois, à cause du mauuais Vaisseau, & si proches de terre, où le vent de mer nous poussoit auec telle violence, qu'il déchiroit toutes nos voiles. Ce fut le

plus

plus grand peril où je me sois trouvé depuis dix ans de mon voyage : & cela arrive assez souvent, qu'aprés plusieurs longs, penibles & dangereux voyages, on se vient perdre au port, comme l'on a veu plusieurs Vice-Roys, aprés avoir volé & dérobé infiniment aux Indes, venir aprés perir à leur retour dans le port de Lisbone mesme, eux & toutes leurs richesses.

Estans donc enfin sur le point d'entrer en la Baye des Isles de Bayonne, nous rencontrasmes un petit navire qui y entroit comme nous ; tous nos Portugais mouroient de peur, & pensoient déja estre pris, encore que nous fussions prés de cent personnes : car ce sont gens qui n'ont aucune assurance ny resolution, ils n'ont que le discours & la vanité. Ils sont bons marchands & bons mariniers, & puis c'est tout. Je suis assuré que quinze ou vingt François nous eussent aisément emportez, & le navire valoit plus cinq cens mille écus. Le jour d'auparavant un navire de corsaires avoit pris une Caravelle au mesme lieu ; & lorsque nous entrasmes, ils estoient tous deux à l'ancre esdites Isles, là où ils déchargeoient cette Caravelle ; mais ils estoient d'un costé, & nous passasmes de l'autre, & allasmes prés la ville ; il y en a trois ou quatre petites dans cette Baye. Isles de Bayonne.

Comme nous eusmes donc heureusement pris terre le vingtiéme jour de Janvier de l'année mil six cens onze, je me souvins d'un vœu que j'avois fait en ma prison de Goa, qui estoit, que si Dieu me faisoit la grace d'aller jamais en Espagne, je ferois le voyage de S. Jacques en Galice, ce dont je priois toûjours Dieu de bon cœur estant sur mer, & aussi d'aborder en tout autre lieu qu'à Lisbone, pour la crainte indubitable que j'avois d'y estre arresté prisonnier : & de fait tous les autres étrangers qui estoient venus des Indes, avoient esté donnez en charge aux Capitaines des navires de la part du Viceroy de Goa : mais dautant que nostre navire s'estoit perdu en la Baye de tous les Saints, le Capitaine du navire n'estoit plus responsable de nous, & estions en nostre liberté. Mais nonobstant cela, si nous eussions abordé à Lisbone, on n'eust pas laissé de nous arrester prisonniers ; mais il pleût à la Bonté divine de nous jetter à sauveté en ces Isles de Bayonne, où sitost que nous eusmes moüillé l'ancre, nous y trouvasmes nombre de navires François, qui estoient aussi à l'ancre pour y trafiquer : & aussitost qu'ils sçeurent nostre arrivée, ils nous vinrent voir tous par admiration, & alors nous apprismes d'eux

tout ce qui se passoit en France, dont il y avoit dix ans que nous n'avions appris de certaines nouvelles.

Estans descendus en terre, aprés nous estre rafraichis quelques jours avec ces François, & pris congé, & remercié les Portugais de nostre navire, & principalement le Capitaine qui me voulut faire la courtoisie de quelques pieces d'argent, je me resolus d'aller accomplir mon vœu, & laisser là mes deux compagnons, qui n'en voulurent encore partir, & que je n'ay plus veu depuis : je pris tout seul mon chemin droit à saint Jacques, qui estoit à dix lieuës de là, & passay par la ville de *Pont-Verdre*, qui est assez belle.

Ayant satisfait à ce qui estoit de ma devotion à saint Jacques, je m'en allay à la *Courogne*, qui est un port de mer à dix lieuës de là, pour tâcher à y trouver passage pour France ; ce que n'ayant pû rencontrer ; j'eus avis qu'à un petit port environ à deux lieuës de là il y avoit une petite barque de la Rochelle du port d'environ trente cinq tonneaux, chargée d'oranges, & toute preste à partir ; je m'y acheminay aussitost, & priay le maistre de me donner passage, ce qu'il fit volontiers, & ayant sceu toutes mes aventures, il fut bien aise de cette rencontre, & ne voulut rien prendre de moy pour mon passage. Nous ne demeurâmes que trente-six heures à passer de là à la Rochelle, où graces à Dieu nous arrivâmes heureusement le cinquiéme jour de Fevrier : & alors loüant Dieu de tout mon cœur, je me tins assuré de pouvoir voir encore une fois la terre de France, que j'avois tant desirée. Ce Maistre de barque qui me passa, s'appelloit *Iean Arnoul*, & estoit de l'Isle d'*Oleron* ; il s'estimoit fort heureux de m'avoir ramené, & me fit fort bonne chere à la Rochelle, ne voulant jamais permettre que je prisse autre logis que le sien, & se tenoit bien glorieux de me faire voir aux principaux de la ville, qui me consideroient avec admiration. Ayant demeuré quelques jours là, je pris congé de luy, & pris le chemin de mon pays natal, qui est la ville de Laval en Bretagne, où j'arrivay le 16. de Fevrier 1611. dont Dieu soit loué.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.



VOYAGES DE FRANÇOIS PYRARD.

TROISIE'ME PARTIE.

Contenant differents Traittez, tant dudit Pyrard que d'autres; dont plusieurs ont esté adjoustez dans cette nouuelle Edition.

Traitté & description des Animaux, des Arbres, & fruits des Indes Orientales, obseruez par l'Auteur.

BIEN que plusieurs ayent écrit amplement de la nature, forme, & façon de plusieurs animaux à nous inconnus, & des Arbres & fruits des Indes Orientales: Toutesfois les ayant veus, connus & maniez si particulierement, comme i'ay fait, & pendant vn si long-temps; & vescu d'iceux; i'ay cru estre obligé de mettre par écrit, ce qu'vne si longue experience m'a apris, m'assurant, que peut-estre personne n'en aura si particulierement obserué la nature.

CHAPITRE PREMIER.

Des Elephans & des Tygres.

L'Elephant eſt l'animal le plus grand de tous les autres, & qui a plus de iugement & de connoiſſance. De ſorte qu'on le diroit auoir quelque vſage de raiſon, outre qu'il eſt infiniment profitable & de ſeruice à l'homme. S'il eſt queſtion de monter deſſus, cet animal eſt tellement ſouple, obeïſſant & dreſſé, pour ſe ranger à la commodité de l'homme, & à la qualité de la perſonne qui s'en veut ſeruir, que ſe pliant bas, il aide luy-meſme à celuy qui veut monter deſſus, & le ſoulage auec ſa trompe.

Sur toutes choſes cet animal aime à eſtre loüé & careſſé, & par ce moyen il s'humilie: & neanmoins ſa force eſt ſi grande, qu'elle ne ſe peut preſque reconnoiſtre ſinon par l'experience. I'en ay veu vn porter auec les dents deux canons de fonte, attachez & liez enſemble auec des cables, peſants chacun trois milliers: il les enleua ſeul, & les porta l'eſpace de cinq cent pas. I'ay veu auſſi vn Elephant tirer des Nauires & des Galeres à terre, ou les mettre à flot. C'eſt vne choſe admirable que la nature de ces Elephans, qui ſont ſi obeïſſans qu'on leur fait faire tout ce que l'on veut, pourueu que l'on les traitte auec douceur.

Par toute la contrée de Malabar, & meſme au Royaume de Dealcan, ou Decan, i'ay remarqué qu'il n'y a que les Nayres qui domtent & appriuoiſent cet animal, & i'ay veu à Calecut, des petits garçons Nayres, eſtre touſiours aupres des petits Elephants, les careſſer & mener çà & là, & comme s'accouſtumer auec eux; meſme il n'y a que des Nayres qui les gouuernent, leur donnent à manger, & les menent par la ville, & par tout où quelqu'vn auroit affaire: car vne autre perſonne n'en ſçauroit venir à bout, & n'oſeroit en approcher. Quand il eſt conduit par ſon Nayre, il n'y a rien de ſi doux, & de ſi traitable: il fait tout ce qu'on luy dit, il careſſe ceux qu'on luy monſtre, reçoit toutes ſortes de perſonnes à monter ſur luy, eſtend ſa trompe, dont il ſe ſert comme d'vne main, & l'aide à monter, ou ſi c'eſt vn petit en-

fant, il l'enleue auec sa trompe tout d'vn coup sur son dos. Que si le Nayre n'y est pas, il n'y a personne si hardy qui l'ose aborder, autrement il le tuëroit. Il porte sur le nez vne grande trompe fort longue, qui est comme vn boyau, qu'il manie çà & là, & s'en sert comme d'vne main pour porter son manger à sa bouche, ou pour faire autre chose; mais au reste si fort, qu'il prend vn homme auec, & l'enleue extremement haut, puis le laisse tomber en pieces, & ainsi sont suppliciez les mal-faicteurs à Calecut: Et mesme on m'a dit qu'il y en auoit vn à Goa, il y a quelque temps, qui tua plusieurs personnes de cette sorte en allant par la Ville, encore qu'il eust vn conducteur: & en effet i'en ay veu plusieurs desquels on ne pouuoit pas approcher, quoy qu'ils eussent leur Nayre, comme estans d'vne nature plus reuesche.

Quand on les mene à la guerre, on attache à leur trompe vne épée, auec laquelle ils coupent tout ce qu'ils rencontrent. I'en ay veu plusieurs ausquels on en auoit ainsi attaché par plaisir, & leur ay veu manier çà & là bien furieusement. Ces animaux ne mangent point de chair, non pas mesme les sauuages, mais viuent seulement de branches, de rameaux & de feüilles d'arbres, qu'ils rompent auec leur trompe, & maschent le bois assez gros. Ceux qui sont priuez sont fort delicats en leur viure, & leur faut bailler du ris bien cuit, & accommodé auec du beurre & du sucre, qu'on leur donne par grosses pelottes, & leur faut bien cent liures de ris par chacun iour; outre qu'il leur faut bailler des feüilles d'arbres, principalement de Figuier sauuage pour les rafraichir. C'est, ie croy, la raison pour laquelle il n'y a que les Rois qui en ayent, à cause qu'il couste beaucoup à les entretenir, & en cela paroist la magnificence & la puissance des Rois en ce païs là, d'en nourrir beaucoup: car cet animal leur est fort vtile, mesme en guerre. I'en ay veu quantité chez le Roy de Calecut. Le Roy de Bengala en a dix mil, & le grand Mogor, autrement appellé *Acoubar*, qui veut dire *le grand Roy*, en nourrit, (à ce que i'ay apris de plusieurs Indois, & Arabes qui ont esté à sa Cour) iusques au nombre de 3000.

Au reste, c'est vne chose fort remarquable, que cet animal ne couure iamais la femelle, en quelque chaleur qu'il soit, tant qu'il verra quelqu'vn.

Quelques-vns veulent dire qu'ils n'ont point de iointure aux iambes, & qu'ils ne se couchent point, ce qui est faux; car ils se plient, & se couchent comme ils veulent. Ie n'en diray pas dauantage, par ce que plusieurs en ont assez écrit.

Rhinoceros. Pour ce qui est du Rhinoceros, n'en ayant veu aucun, & en ayant seulement ouy parler, ie n'en diray rien autre chose.

Tygres. Quant aux Tygres, il y en a grande quantité és Indes, & ils y sont plus communs que ne sont icy les Loups. C'est vn animal fort furieux, & tres-cruel, qui ne s'enfuit pas des hommes, s'ils ne sont en fort grand nombre, mais au contraire, il les cherche, & les attaque pour les deuorer. De sorte que tous portent des armes pour s'en deffendre, encore trouue-t-on tous les iours beaucoup d'hommes qui en sont deuorez. Les Rois prennent fort grand plaisir à la chasse de ces Tygres, pour en décharger le païs, & en deliurer les pauures gens: ioint que par là ils connoissent, & éprouuét le courage & la hardiesse de leur Noblesse. Les Nayres ne font autre chose que de les chasser, & la pluspart les combattent auec l'épée & la rondache, (ce qui n'est pas sans danger, car c'est vne hardie & furieuse beste) & les ayans tuez, les trainent deuant le Roy en grand honneur & triomphe. I'en ay veu plusieurs qui les amenoient de la sorte, & beaucoup qui en estoient bien blessez. Ces Tygres sont de la hauteur d'vn Mastin, mais plus longs, la teste grosse, laquelle ressemble à vn chat. La peau en est fort belle, toute marquetée de blanc, noir, & roux.

CHAPITRE II.

Des Crocodiles & Tortuës.

Crocodiles. IL y a grande quantité de Crocodiles és Riuieres de l'Isle de saint Laurens, & de la coste de Bengalla, & terres de *Malabar.*

Les Crocodiles se nourrissent dans l'eau douce, sont fort grands, couuerts d'écailles, & pour cela difficiles à tuër, mais ils ont le ventre tendre, & facile à percer. Ils ont vne

odeur de muſc, ce que nous reconnuſmes en ceux que nous tuaſmes en l'Iſle de ſaint Laurens, car auſſi-toſt qu'ils eſtoient frapez, tout l'air en eſtoit embauſmé comme de muſc, & la coſte meſme en auoit auſſi l'odeur. Ceux qui en ont mangé diſent que la chair en eſt fort delicate, & bonne. Pour moy ie n'en gouſtay iamais. La gueule eſt garnie de dents fort aiguës, & les dents de deſſous paſſent, & tranſpercent la machoire de deſſus, qui eſt toute troüée par l'endroit où paſſent ces dents, & eſt celle qui ſe remuë.

Les Tortuës flottent ſur l'eau pour s'échauffer au Soleil, il s'en voit de ſi grandes, que l'écaille ſuffiroit à couurir vne petite caſe, & pauure maiſon, & eſt capable de tenir aſſis dix perſonnes, & plus. Il y en a grande quantité aux Maldiues, & on void pluſieurs petites Iſles qui ne ſont habitées d'autres animaux que de ces grandes Tortuës, dont elles ſont couuertes. Quand nous fuſmes arriuez aux Maldiues, nous en priſmes vne grande, qui auoit cinq ou ſix cens œufs gros comme iaunes d'œufs de Poules. Nous la fiſmes cuire dans de l'eau de Mer, & en mangeaſmes, & veſcuſmes trois ou quatre iours, quarante perſonnes que nous eſtions, n'ayans autre choſe que cela à manger. Cela a la chair fort graſſe, & delicate comme du veau; mais comme nous la mangions ſans pain, & autre appareil, beaucoup en furent malades: & moy en mon particulier, ie m'en trouuay fort mal, vomiſſant ſans ceſſe iuſques au ſang. Les Inſulaires ſe ſeruent de l'écaille pour faire des rondaches, & diuers meubles & commoditez. Tortuës.

Aux Maldiues il y en a vne autre eſpece de plus petites, qui neanmoins ont trois ou quatre pieds de diametre. L'écaille eſt tannée, tirant partie ſur le noir, partie ſur le rouge fort lice, éclatante & façonnée ſi admirablement, que c'eſt vne choſe extrémement belle, que de la voir quand elle eſt polie. C'eſt pourquoy elle eſt tant recherchée de tous les Indiens, Rois, grands Seigneurs & riches perſonnes, principalement de ceux de Cambaye & Surrate, qu'ils en font des coffres & des caſſettes garnies d'or & d'argent, des braſſelets, & autres ornemens de meubles: il n'en croiſt qu'aux Maldiues, & aux Iſles Philippines ou Meniles, & c'eſt vne des bonnes marchandiſes qu'on enleue. C'eſt choſe admi- Tortuës des Maldiues.

rable que la nature & la durée de vie de cet animal. Car ces Insulaires les ayans prises les approchent du feu, puis ils en tirent l'écaille : cette écaille estant tirée & separée d'auec la Tortuë, ils remettent la Tortuë dans la Mer, qui est encore toute viue, & elle refait vne autre écaille ; car il est defendu de les tuër. Ioint qu'ils ne mangent iamais d'aucune espece de Tortuës, par ce, disent-ils, que cela a quelque conformité, & approche fort de l'homme.

CHAPITRE III.

Des Poissons de la Mer Indique, & specialement de ceux des Maldiues.

Poissons qui mangent les hommes.

LA Mer qui est sous la Zone Torride porte des Poissons estranges, & forts differents de ceux de nos Mers. Mais entre autres c'est chose merueilleuse de certains poissons, qui mangent & deuorent les hommes. Aux Maldiues il y en a beaucoup, par ce que la mer estant basse, ils s'y aiment, & s'y rangent en grande quantité. Ce Poisson est fort grand, long de neuf ou dix pieds, gros à proportion, plus que la brassée d'vn homme, il n'a point d'écailles, mais est couuert d'vne maniere de cuir de couleur noiratre, blanc sous le ventre, non toutesfois de la dureté & espaisseur de la Balene. La teste est ronde, haute & bien large, garnie de quantité de grandes dents pointuës. Les habitans des Maldiues en sont fort incommodez : car ces animaux les viennent deuorer quand ils peschent, ou se baignent, ou au moins leur tronçonner les bras ou les iambes. On void là vn grand nombre de peuple, dont les vns sont estropiez d'vne iambe, qui d'vn bras, qui d'vne main, ou autrement blessez en quelque partie du corps, de la morsure de tels poissons. I'en ay veu beaucoup en ces Isles des Maldiues ainsi mal traittez, mesme i'ay veu prendre de ces Poissons, & trouuer dans le ventre des membres d'hommes tout entiers. Il en arriue ainsi iournellement des inconueniens, parce que d'ordinaire ils se baignent, & se lauent dans la Mer. Vne fois ie pensay estre deuoré d'eux passant d'vne Isle en vne autre, par vn trajet bien petit. Ceux des Maldiues m'ont asseuré que ces Poissons allans

en troupe, ont plusieurs fois attaqué des petits bateaux & nacelles de Pescheurs, les ont renuersées, & deuoré les hommes. Cela n'est pas arriué pendant que i'y estois; mais pourtant tous me l'ont assuré comme chose certaine : ils disent que Dieu leur enuoye tels animaux pour les punir de leurs fautes, & les nomment *Paimones*. Il y a aussi d'autres Poissons plus petits appellez par les Portugais *Tuberons*, lesquels ont la teste large & ronde, la gueule fort grande, ayans quantité de dents à plusieurs rangs, ils sont couuerts de cuir sans écaille, comme les precedens, & ainsi comme eux mangent la chair humaine, & deuorent ou estropient ceux qui nagent ou se baignent dans la Mer. Ils se trouuent par toutes ces Mers là, & suiuent quelquefois les Nauires pour y attendre de la proye, iusques à manger des chemises ou linceuls qu'on laisse tremper dans la Mer. C'est chose admirable qu'ils ont tousiours autour d'eux de petits Poissons, qui ont la peau noire & rude sous le ventre, & par cet endroit plus rude, se collent contre le tuberon, & ainsi il ne les peut pas deuorer. Tuberons.

Les Maldiues sont autant remplies de Poisson de diuerses sortes, que lieu du monde. Les habitans en sont fort friands, & ne mangent que des meilleurs, & des plus delicats, sans se soucier des autres. Il y a vn petit Poisson d'vn pied ou enuiron, quarré à quatre carnes, couuert d'vne écaille toute d'vne piece, si dure qu'il faut vne hache pour la rompre, ayant seulement le bout de la queuë remuant pour luy seruir de gouuernail : l'écaille est de couleur iaunastre, comme marquetée d'étoilles noires. C'est pourquoy quelques-vns l'appellent le Poisson étoillé. C'est le plus delicat manger qu'on sçauroit voir, la chair est blanche, ferme, sans aucune areste, & on diroit que ce seroit de la chair de Poulets, tant elle est bonne. On y void force Rayes infiniment grandes, de six à sept pieds de large, ils n'en font pourtant aucun compte, & n'en mangent iamais, n'estimans pas ce Poisson assez bon, quoy qu'en ayant mangé, ie l'aye trouuée aussi bonne que celle d'icy. Mais c'est que, comme i'ay dit, ils sont si friands & si delicats, & en ont vne quantité si admirable, qu'ils ne daigneroient manger de la plus part des Poissons qui sont comme les nostres, & qu'on mange en ce païs, parce Poisson des Maldiues.

qu'ils ne les trouuent pas assez bons. Seulement de ces grandes Rayes ils les écorchent, & de la peau seiche, & bien étenduë, en font des Tambours, & ne s'en seruent point d'autres. Il y a quantité de Poissons qui ont l'écaille dure, des Cancres de toutes sortes, fort grands, i'en ay veu plusieurs dont l'écaille brilloit de diuerses couleurs, qui estoient fort agreables à la veüe. De ces Cancres il y en a vne espece, comme celle que les Mariniers appellent *Crabes*, qui sont abondans aux Maldiues, & de grosseur étrange, qui vont & en Mer, & en terre, où ils font de grandes Cauernes pour se retirer. I'en ay veu dont les serres estoient plus grosses que les deux poings. Il y a des Isles qui en sont toutes pleines, & font de la peine & de l'incommodité aux habitans, par ce que bien souuent ils les blessent, leur attrapant les pieds auec les serres, & on n'oseroit aller en plusieurs Isles la nuit pour cela; car ils sortent tous hors, & emplissent tout. Et il m'est ainsi arriué, d'en estre blessé comme i'allois de nuict. Ces peuples reçoiuent aussi de l'incommodité d'vne autre sorte de gros Poisson tout couuert de dures pointes d'arestes comme des alesnes, longues de quatre doigts, & n'y a aucune place sur le Poisson qu'il n'y en ait. Quand ils vont pescher, il arriue souuent que quelqu'vn marche dessus, ou passe aupres, & se fourre dans les pieds ces picquerons, lesquels ils tiennent fort venimeux.

La Mer est en ces quartiers-là pleine de Couleuvres ou Serpens de Mer, qui mordent ceux qu'ils rencontrent. Quant aux Poissons-volans, ils se trouuent par tout sous la Zone Torride, & principalement vers la ligne Equinoctiale. Outre ceux que i'ay veu dans la Mer comme nous allasmes, i'en ay aussi veu beaucoup aux Maldiues. En ayant parlé en la description de mon voyage, ie ne repeteray pas icy ce que i'en ay écrit.

Au reste, i'ay esté étonné de voir tant de sortes de diuers Poissons qui nous sont inconnus, grands & petits de toutes façons, dont il y en a qui se trouuent enrichis de belles couleurs, d'autres éclatans comme s'ils estoient couuerts d'or, bref vne si grande diuersité, qu'on ne peut qu'admirer, & reconnoistre que les merueilles de nostre Createur paroissent plus dans la Mer qu'en aucune partie de ses œuures.

CHAP.

CHAPITRE IV.

Des Perroquets, & d'vn Oiseau admirable qui naist en la Chine.

TOute l'Inde, l'Afrique, le Bresil, & les Isles qui en dépendent sont remplies, entre plusieurs autres sortes d'Oiseaux, de Perroquets en grand nombre, & de toutes façons. Les vns ont le plumage gris & violet, qui se trouuent dans l'Isle de saint Laurens, & sont bons à manger, de mesme goust que les Ramiers, nous en mangeasmes beaucoup lors que nous y séjournasmes. Les plus gros Perroquets verds qu'on apporte icy, viennent de la Guinée, du Cap-Verd, & du Bresil. Ceux des Indes sont verds, & plus petits; mais fort gentils, & parlans bien proprement. Il s'y en trouue de fort gros tous blancs. On void aussi de petits Perroquets qui ne sont pas plus gros que des Passereaux. Au Bresil il y en a de tous rouges, ou tous iaunes, & ainsi de diuerses couleurs seules, & sont aussi beaucoup plus gros que les autres. Quant aux Aigrettes, elles hantent la Mer, & on en void en grande quantité sous la Zone Torride. Perroquets. Aigrettes.

Estant aux Isles des Maldiues, il se trouua vn Oyseau qui aborda en vne Isle, de prodigieuse forme & grosseur. Il est haut de trois pieds, le corps gros au possible, plus qu'vn homme ne sçauroit embrasser: le plumage est tout blanc comme vn Cygne, les pieds sont plats comme aux Oyseaux qui nagent, le col est long d'vne demie brasse, le bec long d'vne demie aulne, le dessus a au bout vne maniere d'ongle crochu, le dessous est beaucoup plus large que le dessus, duquel pend vne grande poche fort spatieuse, de couleur iaune doré, ressemblant à du parchemin. Le Roy fort étonné d'où pouuoit venir cet animal, & quelle estoit sa nature, & s'en enquerant à tous ceux qui venoient d'autre part, qui ne luy en pouuoient donner resolution: enfin il arriua certains Etrangers qui luy aprirent que cet animal estoit particulier à la Chine, & ne naissoit que là, que les Chinois s'en seruoient pour prendre du poisson, car cet animal va sur l'eau comme les autres Oiseaux de Riuiere, & fort long-temps. Il prend du Oiseau merueilleux.

poiſſon induſtrieuſement, & en emplit ſa grande naſſe ou poche qui luy pend du bec de deſſous, laquelle eſt ſi grande & ſi ſpatieuſe, qu'il y peut tenir pluſieurs poiſſons de deux pieds de large chacun. Ce que le Roy ayant entendu, fut grandement étonné comment il eſtoit poſſible que cet Oiſeau fuſt venu ainſi ſeul de la Chine, diſtant de plus de douze cens lieuës. Il en voulut doncques voir l'experience, & luy faiſoit quelquefois attacher & ſerrer le col, luy laiſſant ſeulement pour reſpirer, afin qu'il n'aualaſt pas le poiſſon, mais raportaſt ſa poche pleine, qui eſt l'artifice dont vſent les Chinois. Ie l'ay veu aller ainſi long-temps ſur Mer, & s'en reuenir plein de poiſſon. Il alloit long-temps ſur la Mer, & y demeuroit quelquefois vn iour, ce qui me fait croire qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il fuſt venu de la Chine, parce qu'il s'aime à la Mer, & y ſejourne long-temps, & prend du poiſſon pour ſon viure: Ioint qu'il m'a eſté aſſeuré par vne infinité d'Indiens de diuers coſtez, que cet animal ne naiſt qu'en la Chine.

Au Breſil, lors que i'y arriuay ie vis deux Animaux fort rares. Ils eſtoient de la forme, hauteur & proportion d'vne petite Mule, & toutefois ce n'eſt pas vne eſpece de Mule, par ce que c'eſt vn Animal à part, qui engendre & porte ſon ſemblable. La peau eſtoit admirablement belle, polie & éclattante comme du veloux, & le poil auſſi court, & ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'elle eſt composée de petites bandes extrémement blanches, & extrémement noires, ſi proportionnément que iuſques aux oreilles, au bout de la queuë & autres extremitez, il n'y auoit rien à dire de cette figure, ſi bien compaſſée, qu'à peine l'art des hommes en pourroit faire autant. Au reſte c'eſt vne beſte fort fiere, qui ne s'appriuoiſe iamais tout à fait: les Sauuages ſont infiniment furieuſes, mangent & deuorent les hommes. On les appelloit du nom du païs où elles ſont *Eſures*. Elles naiſſent à Angola en Afrique, d'où on les auoit amenées au Breſil, pour les preſenter par apres au Roy d'Eſpagne, & les ayans priſes ieunes, & fort petites, on les auoit vn peu appriuoiſées, & pourtant il n'y auoit qu'vn homme qui en euſt le ſoin, ny qui oſaſt en approcher: meſmes peu auparauant que i'y arriuaſſe, vne qui ſe détacha ſans y ſonger tua vn Palefrenier, & euſt deuoré le corps, ſi on ne l'euſt tiré d'entre ſes dents. Encore ce-

luy qui les traite, m'a monſtré comme elles l'auoient mordu en pluſieurs endroits, quoy qu'elles ſoient attachées fort court. Certainement c'eſt la peau d'Animal la plus belle qu'on ſçauroit voir.

CHAPITRE V.

Du Poivre & du Gingembre : du Macis, & de la Muſcade, du Girofle & de la Canelle.

LE Poivre croiſt en abondance en Cochin, Calecut, Cananor, Barcelor, & tout du long de la coſte de Malabar. C'eſt de là ſeulement que les Portugais en enleuent, & nul autre n'en oſeroit acheter en ces quartiers là. Il y en a auſſi en grande quantité en l'Iſle de Sumatra, & en Iava, où les Arabes, & tous les autres Indiens, & depuis quelques années les Holandois & les Anglois, & tous ceux qui nauigent, contre la volonté du Roy d'Eſpagne en prennent, & s'en fourniſſent : il eſt plus gros & plus peſant que celuy de Malabar, mais les Indiens l'eſtiment dauantage, les Portugais toutesfois vantent le leur, & diſent qu'il a plus de force. Il y en a de trois eſpeces, noir, blanc & long. Pour le long il croiſt en Bengala, au Breſil, & dans la Guinée. Poivre.

Mais pour le Poivre noir & blanc, il eſt de meſme forme, & prouient d'vne plante ou arbre qui eſt ſemblable au Lierre, & on le plante au pied d'vn autre Arbre : en croiſſant il s'entortille, & va grimpant iuſques au plus haut de l'Arbre, comme ſi c'eſtoit de la Vigne, du Houblon, du Lierre, ou tel autre Arbre rampant. Sa feüille eſt ſemblable à celle de l'Oranger. Le fruit vient par de petites grappes longuettes, bref cette grappe reſſemble fort à des Grozeilles rouges. Au commencement il eſt verd, preſt à meurir il rougit, & en ſeichant il noircit. L'on le cueille au mois de Decembre & Ianuier.

Quant au Gingembre il eſt plus commun que le Poivre, & vient par toutes les Indes, & meſmes au Breſil, & en l'Iſle de ſaint Laurens. Ie n'ay point eſté en lieu des Indes que ie n'y aye veu du Gingembre. Le Roy d'Eſpagne deffend d'en apporter quantité, parce que ſi l'on en apportoit en abon- Gingembre.

dance, cela empeſcheroit la vente de ſon Poivre, dautant que beaucoup ſe contenteroient de cette épice.

C'eſt vne racine qui ſe nourrit en terre comme la plante de l'Iris. Les Indiens en font grande quantité de conſerues.

Muſcade. La Muſcade & le Macis ne naiſt qu'en l'Iſle de Banda, qui eſt diſtante de vingt quatre lieuës des Molucques, mais il y en a en ſi grande quantité, qu'on en fournit tout le monde. La Muſcade meurit trois fois l'an, ſçauoir en Avril, Aouſt & Decembre, celles d'Avril ſont les meilleures. L'Arbre reſſemble à peu prés à celuy du Peſcher, le fruit eſt couuert d'vne écorce ou peau fort épeſſe : elle s'ouure eſtant meure comme vne Noix, & paroiſt la Noix de Muſcade auec vne autre écorce, qui eſt le Macis de couleur rouge, en ſeichant le Macis ſe ſepare, & deuient de couleur d'Orange, qui eſt d'vne grande vertu, pour fortifier & échauffer l'eſtomac, chaſſer les ventoſitez, & faire digerer les viandes.

Girofles. Le Clou-de-Girofle ne croiſt qu'aux Moluques : les feüilles reſſemblent à celles du Laurier : Le bois de l'arbre, & les feüilles ont à peu prés vn meſme gouſt que le fruit, ou peu s'en faut. Tout autour de l'Arbre il n'y vient aucune herbe, parce que les racines ſont ſi chaudes, qu'elles attirent toute l'humidité. On a fait preuue que mettant vn ſac de Clou-de-Girofle deſſus vn Vaiſſeau plein d'eau, l'eau ſe conſomme & diminuë, ſans toutefois que le Clou empire.

La fleur du Girofle s'épanoüit, & en s'épanoüiſſant elle eſt blanche, puis apres elle iaunit, & enfin elle deuient rouge, c'eſt lors que le Clou s'engendre dans la fleur, & que l'odeur en eſt plus forte & meilleure. Et alors c'eſt la plus ſoüefve, & la plus admirable odeur qu'on ſçauroit imaginer: eſtant là lors de la force de ces fleurs, on euſt dit que l'air en eſtoit tout embaumé.

Le Clou eſtant meur, il tombe à terre. On le ſerre, & on le trempe dans de l'eau de Mer : puis on le fait ſeicher deſſus des Clayes, ſous leſquelles on fait du feu, qui rend de la fumée, laquelle noircit le Clou qui eſtoit auparauant fort rouge.

Canelle. La Canelle ne vient qu'en l'Iſle de Ceylan, où il y en a ſi grande abondance, que la pluſpart du païs en eſt couuerte,

comme icy de bois taillis ou forests. L'arbre est comme celuy d'vn Oliuier, & la feüille comme celle du Laurier, il porte vne fleur blanche, & vn fruit de la forme de l'Oliue meure.

Il y a deux écorces, la premiere ne vaut rien, la seconde c'est la vraye Canelle qu'ils fendent sur l'Arbre, & l'y laissent secher, puis estant sechée ils la tirent, & ne laisse pas d'en reuenir d'autre deux ou trois ans apres, sans que l'Arbre en reçoiue aucun dommage.

Cet Arbre vient communement sans estre planté, & y a si grande quantité de Canelle, que la liure ne vaut pas six deniers sur le lieu.

CHAPITRE VI.

De l'Anil ou Indigue, du Musc, de l'Ambregris, du Benjoin, du Sandal, & Bois d'Aloes.

L'*Anil* autrement appellé *Indigo*, vient seulement au Royaume de Cambaye & Surrate. C'est vne herbe qui croist comme le Romarin, & procede de semence: lors qu'elle se cueille on la seiche, & on la remoüille par plusieurs fois, & autant de fois on la fait resseicher, iusques à ce qu'elle deuienne bleuë. On en fait fort grand estime pour la teinture, & c'est l'vne des meilleures marchandises des Indes. Anil.

L'Ambregris prouient de la Mer, & principalement sous la Zone Torride, i'en ay veu grande quantité aux Isles des Maldiues, qui se trouue sur le bord de la Mer. Tous ceux du païs où i'ay esté ne sçauent au vray d'où il vient, & comment il croist. On scait bien seulement qu'il vient de la Mer. Ambregris.

Le Musc vient de la Chine seulement. Il procede d'vn petit animal de la grandeur d'vn Chat. Pour en tirer le Musc ils tüent cet Animal, & le brisent entierement dans sa peau, en laquelle ils le laissent pourrir; & estant pourry, ils en font de petites Bourses qu'ils remplissent de la chair mince & hachée menu, & le vendent. Les Chinois en font grand trafic, & le sophistiquent & mélangent, comme toute autre chose qui sort de leurs mains. De maniere qu'on n'en voit point de pur & naturel. Musc.

Ciuetes. Des Ciuetes il y en a par toutes les Indes en grande quantité.

Benjoin. Le Benjoin prouient comme toute Gomme d'vn Arbre fort haut : aussi est-ce vne Gomme fort aromatique. Elle croist principalement à Malaca, & en Sumatra.

Sandal. Le Sandal blanc, est vn Arbre qui croist és Indes, & y en a grande quantité en l'Isle saint Laurens : il y a aussi du Sandal rouge. Les Indiens s'en seruent pour se froter le corps, afin de le faire sentir bon, & pour se rafraichir la peau lors qu'ils ont chaud. L'Arbre ne porte aucun fruit.

Aloës. Il y a deux sortes de bois d'Aloës aux Indes : l'vn qui est appellé par les Indiens *Calamba*, & l'autre qu'ils appellent *Garoa*. Les Indiens se seruent de ces bois pour s'en froter le corps, & en faire des parfums.

CHAPITRE VII.

Des Tamarins, de la Casse, & des Mirabolans.

Tamarins. IL y a par toutes les Indes grande quantité de Tamarins, ce sont Arbres hauts comme des Poiriers, qui ont du fruit, ressemblant à vne gousse de Féve, de laquelle se seruent les Indiens pour Verjus à mettre au Potage, & du bois ils en font du feu. Cela est aussi fort laxatif.

Casse. L'Arbre de la Casse ressemble à vn Poirier, mais il a la feüille plus longue, il porte vne fleur jaune de bonne odeur. Il est en fleur au mois de Septembre: puis il produit des Gousses longues de couleur verte, mais comme elles meurissent, elles noircissent. Les Indiens n'en font aucune estime. Ces Arbres viennent d'eux mesmes, sans estre semez ny labourez. Lors que la Casse est meure, qui est au mois de Ianuier, elle tombe, & en ce temps-là l'on fait difficulté de manger de la chair des bestiaux, comme Vaches & Moutons, dautant que cette chair cause le flux de ventre & dissenteries, à cause de la Casse qui est laxatiue que ces animaux mangent, la trouuants tombée à terre. La terre de Dealcan en est remplie, i'en ay veu autour de Goa seulement.

Aux Indes se trouuent des Mirabolans, qui sont Arbres comme des Pruniers, dont y en a grande quantité à Cochin

& à Calecut. Le fruit ressemble aux Prunes. C'est vn fruit fort delicat, dont on fait aussi quantité de conserues & confitures.

CHAPITRE VIII.

De l'Arbre Triste, de l'Ebene, du Betel, & de l'Arbre de Coton.

L'Arbre qui prouient aux Indes Orientales, qu'ils appellent *Triste*, est ainsi nommé, par ce qu'il ne florit iamais que la nuit. Lors que le Soleil se couche, l'on ne void aucunes fleurs sur l'Arbre : toutesfois demie-heure apres que le Soleil est couché sous l'orison, cet Arbre deuient tout flory, & incontinent que le Soleil vient à répandre ses rayons, les fleurs tombent de cet Arbre, sans qu'il en demeure aucune. Il est de la grandeur du Poirier. La feüille approche celle du Laurier, fors qu'elle est vn peu dechiquetée. La semence sert pour mettre aux Potages, & l'eau qui distille de ces fleurs sert contre la maladie des yeux. Arbre triste.

L'Arbre de l'Ebene est de la grandeur d'vn Oliuier, ayant la feüille de la forme de celle de Saulge, & porte vne fleur blanche comme d'vne Rose. Le bois en est fort dur, il y en a grand nombre en Mozambic, & c'est la meilleure. Il y en a aussi grande quantité en l'Isle sainte Helene, non pas si bon, dautant qu'il est plein de nœuds. Ebene.

Le Betel est vne plante qu'on met au pied des autres Arbres, qui les embrasse comme fait le Lierre, la feüille en est grande comme celle du Plantain, il y en a en grande abondance és Indes Orientales, & principalement és Isles des Maldiues, par ce qu'ils le cultiuent tous fort curieusement. Les Indiens en vsent fort, & tous maschent cette feüille presque continuellement, la meslant auec vn peu de Chaux, & du fruit qu'ils appellent *Arequa*, pour diminuër l'amertume. Ils disent que c'est pour la santé qu'ils en vsent, & qu'ils ne viuroient pas autrement, par ce que cette feüille est fort chaude, & aide à la digestion, & pour cela ils en maschent à toutes heures, & en ont en la bouche, excepté en dormant. Au reste, le goust en est bon, & de bonne odeur, qui fait auoir bonne haleine : encore qu'il soit chaud, neanmoins il Betel.

rafraichit la bouche, desaltere, & empesche de boire continuellement, comme il faudroit faire pour la grande chaleur. Apres en auoir succé le jus, on iette le marc. I'en ay vsé le temps que i'ay esté parmy eux, & m'en trouuois fort bien. Cela conserue tellement la santé des dents, que ie n'ay iamais veu personne qui y eust mal, & qui en eust perdu vne seule. Il est vray qu'elle fait rougir les dents, & la bouche comme du Corail, mais ils tiennent cela à beauté, & tiennent cela en tel honneur, que si quelqu'vn estoit entré en vn logis sans luy presenter du Betel, il prendroit cela comme vn affront, & deshonneur, tellement que si quelques amis se rencontrent par les chemins, par honneur & signe de bonne chere, ils se presentent du Betel. Bref, en toutes Festes, festins & réjoüissances, c'est la premiere, & la plus estimée partie de la bonne chere.

Coton. L'Arbre qui porte le Coton croist de la hauteur des Rosiers de ce païs-cy, la feüille est comme celle de l'Erable ; la fleur sort comme des boutons de Roses. Et au dedans la fleur estant cheute, le bouton s'épanoüit qui iette le Coton, dans lequel y a vne semence que l'on seme, comme nous faisons des Pepinieres ; & iette continuellement du Coton, duquel les Indiens se seruent pour faire leurs Toilles, & n'en ont point d'autres, ny de Lin, ny de Chanure, comme nous auons en ce païs. Aussi n'en tiennent-ils compte au prix des delicatesses de ces Toilles de Coton. Il y a bien vne autre espece de Coton qui vient d'vn Arbre plus grand que le precedent, & est comme vn Fresne ; cet Arbre produit certaines Gousses pleines de Coton, lequel pour estre trop fin, ne sert qu'à mettre & faire les oreillers pour coucher.

CHAPITRE IX.

Des Bananes, & Annanas.

Bananes. LE Banane est vn Arbre haut de neuf ou dix pieds, fort commun aux Indes, merueilleux & tendre comme vne pomme de Chou, & toutefois gros comme la cuisse d'vn homme, ils sont tout couuerts de diuerses écorces les vns sur les autres, comme vn Oignon, lesquelles estans ostées, le

cœur

cœur demeure, comme de la grosseur du bras, & ce cœur sert au potage, les feüilles sont de la longueur d'vne aulne & demie, & larges de demie aulne. Les Indiens Gentils se seruent de ses feüilles au lieu de napes & de plats pour prendre leurs repas, & ne s'en seruent iamais qu'vne fois. Le fruit est fort delicat & precieux. Les petits enfans en sont nourris pour la pluspart comme de boüillie, & chaque Arbre n'en produit iamais qu'vne fois, & alors on le coupe, puis il iette force rejettons, chacun desquels produit le mesme fruit tous les ans vne fois. Il y en a grande quantité. Le fruit vient comme vne grappe, dans laquelle il y a iusques à deux ou trois cent fruits, & chaque fruit est gros comme le bras, & long d'vn pied, au reste fort bon & sauoureux, & on en trouue en toute saison, il est au commencement verd, puis il deuient iaune, & c'est lors qu'il est meur. Ceux des Maldiues en ont de grands Vergers tout pleins.

L'Ananas croist en vne plante fort basse qui ne passe iamais la hauteur de trois on quatre pieds, & se garnit par le pied comme vn Buisson : les feüilles sont étroites & longues, picquantes & répanduës çà & là. Le fruit ressemble à vn Artichaut, ou plutost à vne pomme de Pin, excepté qu'il est vn peu plus gros. Lors que ce fruit est meur, il est iaune, le dedans en est fort tendre, & fort bon à manger. Au haut du fruit il y a vn bouquet de feüilles, lequel estant planté, produit d'autres fruits, & peut estre quinze iours hors de terre sans se gaster, à cause de sa grande humidité qui le conserue. Si on couppoit ce fruit, & que l'on laissast le couteau sans l'essuyer, il deuiendroit tout roüillé en vne nuit, tant le ius en est chaud & penetrant. Toutesfois quelques Indiens en font du vin qui est comme du Cidre de ce païs, mais il est meilleur, plus fort & plus chaud. Ananas.

CHAPITRE X.

Des Darions, Ramboutans, Iaques & Mangues.

L'Arbre des Darions ressemble proprement à la grandeur d'vn Poirier, son fruit est aussi gros qu'vn Melon, les Indiens estiment fort ce fruit, pour estre l'vn des plus friands,

& des meilleurs des Indes. A ceux qui ne l'ont pas accoustumé il est mauuais, & a la mesme odeur que celle des Oignons de ce païs, mais le goust en est bien plus excellent.

Rambou-tans. Les Ramboutans sont des fruits couuerts d'vne écorce épineuse comme est la Chastaigne. Leur couleur est rouge, le dedans est de la grosseur d'vne Noix, garny d'vn Noyau semblable à vne Amande, & de pareil goust, sur laquelle il y a vne chair ou poulpe qui se fond dans la bouche auec vn goust fort agreable, l'on en fait grand estat aux Indes.

Iaques. Le Iaques, est vn Arbre de la hauteur d'vn Chastaigner. Il produit du fruit gros comme des Citroüilles. Ce fruit est attaché autour du bois de l'Arbre, & non à la cime des rameaux & branches, comme tous les autres fruits : on diroit de loin que ce sont des Potirons attachez à l'Arbre. Le dessus est comme d'vne pomme de Pin de couleur iaune. Estant meur, le goust & la saueur en est fort douce, mais au reste trop laxatiue. Dans le fruit, au lieu de Noyau ou Pepin, on trouue quantité de Chastaignes aussi bonnes & aussi sauoureuses que sont celles de France : & ces Chastaignes, contre la nature du fruit, resserrent. De sorte qu'apres auoir mangé du fruit, pour empescher qu'il ne fasse mal, il ne faut manger qu'vn Noyau tout cru, & non boüilly.

Mangues. Les Mangues croissent dans des Arbres qui sont hauts comme les Noyers de ce païs-cy, quoy que les feüilles soient plus petites, & plus étroites. Le fruit est de la forme de Prunes grosses comme le poing. Il y a au dedans vn Noyau qui ne se laisse pas nettement. Estans meures elles sont iaunes, & fort bonnes, & y en a grande quantité aux Indes, non toutesfois aux Maldiues. Quand elles sont encore vertes, l'on les salle comme nous faisons icy des Oliues, dont on se sert toute l'année. Car ce fruit, comme les Iaques, Ramboutans, Darions, Ananas, ont vne certaine saison, & ne durent pas tout le long de l'année, comme les Bananes, & vne infinité d'autres.

CHAPITRE XI.

De plusieurs Arbres & plantes qui croissent aux Maldiues.

LEs Maldiues sont fort fertiles en toutes sortes de fruits, & outre vne partie de ceux que i'ay cy-dessus décrits, qui y croissent, il y en a plusieurs autres dont i'ay bien voulu faire mention de quelques-vns, pour estre aussi éloignez de la façon de ceux que nous auons icy, & pour en auoir vsé, & les auoir obseruez plus particulierement aux Maldiues qu'autre part. Car ie ne veux pas dire qu'il n'en croisse quelques-vns en vne autre partie de l'Inde, & que ie n'en aye veu aucũs.

Premierement ie me suis fort étonné, & ay trouué grandement remarquable la nature d'vne maniere de racine particuliere aux Maldiues, dont ils vsent fort en leurs viandes, & l'accommodent delicatement. Elle croist grosse comme la cuisse d'vn homme. Ils la sement & cultiuent, & ce qui est merueilleux, c'est qu'ils coupent seulement la racine en plusieurs morceaux fort petits, & les sement ainsi, de façon qu'elle ne croist point de graine, mais d'vn morceau de la racine : ce qui est fort étrange, & contre la nature des autres plantes. Racine de Maldiues.

Il y a plusieurs sortes d'Arbres, les vns portans fruits, les autres seulement des fleurs. Entre ceux qui portent fruit sont les Cocos, Bananes, Grenades, Limons, Oranges. Des autres Arbres moins connus, & qui portent fruit, voicy ceux que i'ay remarquez. Il y a le *Moranque gasts*, qu'ils appellent en leur langue. C'est vn Arbre bien grand, dont les rameaux sont fort épandus, les feüilles sont rondes, & fort petites, le fruit est vne maniere de longues Gousses de Féves. Ces feüilles & fruits leur seruent à mettre au Potage, ce qui est fort sauoureux. Celuy appellé *Congnare*, est vn autre fort grand Arbre bien étendu en rameaux. Ses feüilles sont rondes, & auec de petits Pignons, le fruit est comme de petites Prunes, d'vn goust fort delicieux. On en fait grand estat aux Maldiues, & mesme à Goa. Cet Arbre porte du fruit en tout temps ; & de mesme qu'aux Orangers on void les vnes en fleur, les autres noüées, & les autres meures, ou à de- Arbres des Maldiues.

my meures. Le *Papos* eſt de moyenne hauteur, ayant les feüilles fort ſemblables à vn Figuier, ſon fruit naiſt comme le Cocos, non pas attaché aux branches comme les autres Arbres, mais il ſort du haut du tronc de l'Arbre au pied des branches. Son fruit eſt proprement de la forme d'vne Figue, mais bien plus gros, & comme vn Melon, le dedans reſſemble au Melon, ayant des tranches marquées ſur la peau, la graine en meſme endroit, & le gouſt fort approchant. Quand il eſt encore verd ils s'en ſeruent comme de la Citroüille à mettre au Potage. Les Portugais en ont quelques-vns, & les eſtiment fort delicieux. Il y a vn autre Arbre dont la nature eſt eſtrange, il s'appelle *Ambou*, & reſſemble à vn Merlier, le fruit approche de la figure des Prunes blanches, & eſt fort delicat & ſauoureux; mais il a vn Noyau gros comme vne Noiſette ou Aueline, lequel eſt de fort bon gouſt, toutefois il fait troubler l'eſprit pour peu qu'on en mange, car ſi on en mangeoit beaucoup, cela donneroit d'étranges accidens de maladie, & conduiroit à la mort. Ce que ie puis bien connoiſtre, pource qu'il m'eſt arriué lors que i'eſtois en neceſſité, au commencement que ie fus aux Maldiues, d'en gouſter, & d'en auoir eu l'eſprit troublé pendant vingt-quatre heures. Il y en a vn qui s'appelle *Ahegaſts*, qui produit vn fruit qu'on laiſſe manger aux Oyſeaux, mais ils ſe ſeruent des racines, pour les teintures dont ils teignent de fort bel Incarnat, & neanmoins pour prendre les racines, ils n'abattent pas l'Arbre, mais en coupent ſeulement les racines d'vn coſté, puis vont à vn autre, ſans que l'Arbre en ſoit pour cela endommagé. Le *Macarequeau* eſt vn bel Arbre, fort haut & étendu, & de grand vſage. Ses racines ſont hors de terre, longues, groſſes, belles, polies, & elles ne tiennent en terre que par vn petit bout, comme s'il eſtoit ſuſpendu ſur pilotis, & ſur des arcades, & on void le iour au trauers. Quand ils ont affaire de quelque bois bien vny, ils coupent de ces racines, & ne laiſſent l'Arbre ſe ſouſtenir que ſur quatre, qui n'en eſt point endommagé, mais en pouſſe incontinent d'autres: La fleur eſt longue d'vn pied, groſſe, blanche & redoublée, qui iette vne odeur excellente. Le fruit eſt gros comme vne Citroüille, tout rond, la peau de deſſus eſt vn peu dure, & diuiſée par quarreaux, &

morceaux qui penetrent iusques au cœur, à la façon d'vne Pomme de Pin, mais la difference eſt, que ces quarreaux ſont de fruit qui ſe leue de cette ſorte, & eſt fort excellent. Il eſt de couleur fort incarnate, le gros du fruit ne ſe mange point, & eſt plein dedans de Pignons, qui ſont ſauoureux infiniment, & meilleurs que ceux d'icy. Les feüilles ſont longues d'vne aulne & demie, larges d'vn empan, ils les diuiſent en deux peaux, & y écriuent comme deſſus du parchemin auec de l'ancre. Ce bois ne ſert à aucun vſage : car il eſt tout humide, poreux, & plein de filamens. Il y a grande quantité aux Maldiues d'vn Arbre que les Portugais appellent *Figuier d'Inde*, qui a la feüille comme vn Noyer, iettant vn petit fruit qui ne ſert de rien, ſinon qu'eſtant bruſlé ils en tirent vne huille noire, & en noirciſſent leurs Nauires au lieu de poix & de ſuif. Ce qui eſt admirable en la nature de cet Arbre, c'eſt que les branches, apres auoir pouſſé en haut, iettent vne petite racine à la cime, puis ſe courbent naturellement, & entrent dans terre, d'où elles en produiſent d'autres, & ainſi à l'infiny. De ſorte que cela auroit bien-toſt emply vn païs, n'eſtoit qu'ils les retranchent. Le bois ne ſert qu'à bruſler.

Quant aux Arbres à Fleurs, il y en a de grands qui ne portent autre choſe que des Fleurs qui ſont fort douces & odoriferantes, comme *l'Innapa*, de la feüille duquel eſtant pilée, ceux des Maldiues l'appliquent, & ſe frottent ſur les pieds & ſur les mains pour ſe les faire rougir, ce qu'ils eſtiment à grand' beauté. Cette couleur ne s'en va point pour quelque lauement qu'on y puiſſe apporter, iuſques à ce que l'ongle ſoit creu, & qu'il ſoit reuenu vne nouuelle petite peau ſur la chair, & alors (qui eſt d'ordinaire au bout de cinq ou ſix mois) ils s'en refrottent. La Fleur s'appelle *Innamaus*, eſt fort petite, mais grandement odoriferante. Ainſi eſt-il de l'Arbre appellé *Onnimaus*, qui ne porte auſſi autre fruit que des fleurs blanches, fort douces & agreables. Elles ne durent que vingt-quatre heures en l'Arbre, puis tombent, & l'Arbre en iette ſans ceſſe tout du long de l'année. Il y en a vn autre de nature fort ſinguliere, il s'appelle *Iroudemaus*, qui eſt à dire en leur langue, Fleur du Soleil, auſſi elle ne ſort, & ne paroiſt iamais qu'au leuer du Soleil au matin, & le ſoir à ſon coucher Fleurs.

elle tombe, qui est le contraire de la nature de l'Arbre triste. C'est la Fleur la plus excellente, & qui sent le mieux de toutes, & dont le Roy & les Reines vsent d'ordinaire. Il y a vne infinité d'autres sortes de fleurs qui croissent continuellement en toutes les saisons de l'année, mais au reste de si excellente odeur & parfum, que ce n'est rien de toutes les meilleures que nous puissions auoir par deça, ny mesmes nos voisins : comme estans plus prés de celuy qui leur donne leur principal lustre, & encore plus aux Maldiues qu'en nul autre lieu. Ceux de ce païs-là aiment fort les fleurs, ils en fourrent parmy leurs cheueux, en emplissent tous les iours leurs lits, & leurs vestemens : mesme sont fort artificiels à en faire de beaux bouquets, chapeaux, tresses & guirlandes.

Description fort particuliere de l'Arbre admirable qui porte la Noix d'Inde, appellé Cocos, qui seul produit toutes les commoditez, & les choses necessaires pour la vie de l'homme.

EN toutes les Indes il n'y a point d'Arbre qui serue tant en toutes choses, pour la nourriture & la commodité de l'homme, que l'Arbre qui produit le Cocos ou Noix d'Inde.

Du Cocos. Les Portugais appellent cet Arbre *Palmero*, & le fruit *Cocos.* Ceux des Maldiues le nomment *Roul*, & le fruit *Caré.* Ceux de Malabar *Tengua*, & les Guzarates *Narquily*: & ne croist qu'és païs qui sont entre les deux Tropiques, dautant que cet Arbre ne demande que les lieux chauds & humides: & toutesfois il n'en vient pas par toute la Zone Torride, mais seulement en certains endroits, où il croist si naturellement, & sans cultiuer, que c'est chose admirable ; & principalement aux Maldiues, où y en a plus grande abondance qu'en tout le reste du monde. Et il y en croist en si grande quantité, que les Insulaires sont contraints d'en abatre pour faire place à leurs maisons & bastimens. Car ordinairement ils ne laissent pas ces Arbres fort proche de leurs maisons, tant pour ce qu'ils tombent le plus souuent d'eux mesmes à cause du vent, ce qui abat les maisons & tuënt les personnes, qu'aussi à cause des fruits qui en tombent tous les iours en grande quantité, pour les Rats qui les font choir ; ce qui tuë souuent

les hommes, tant pour la hauteur de l'Arbre, que pour la pesanteur du fruit : Car i'en ay veu de verd de telle grosseur, qu'il pesoit bien dix liures ; & ces Rats ne s'attaquent qu'à ceux qui sont encore verds, à cause que les secs sont trop durs à ronger ; Ioint que ces Animaux desirent principalement d'en boire l'eau, & ont cette industrie de faire vn trou par dessus, de peur que l'eau ne se répande, & font ce trou de leur mesme grosseur, afin qu'ils puissent entrer dedans pour boire & manger ; & quand ce fruit n'a plus de substance dedans, il s'empire, & tombe de telle sorte, qu'aux Isles non peuplées, la terre en est toute couuerte ; car aux lieux habitez, ils sont soigneux de les ramasser, lors qu'ils sont secs pour en faire du feu, qui est meilleur que celuy de tout autre bois. Ils sont fort incommodez pour le degast & la ruine que leur font ces Rats, & plus encore ces Chauvesouris dont i'ay parlé, & qui sont si grandes ; car elles les importunent, tant en cet Arbre qu'en tous leurs Vaisseaux de vin, & autres vases propres à le receuoir & tirer, que ces Animaux rompent & cassent, tant ils sont amoureux de boire de ce vin qu'ils répandent le plus souuent. Ils sont encore fort tourmentez des Fourmis qui sont dans toutes ces Isles, & qui font leur trasse au pied de ces Arbres, & vont autour des racines qu'ils degarnissent de terre, & cela les fait choir.

Cet Arbre est plus haut, non seulement qu'aucun de ces quartiers, mais aussi de toutes les Indes, estant haut enuiron de vingt toises. Il est tout droit sans aucune branche iusques au haut, & n'est pas gros à l'equipolent, mais fort delié : toutefois plus gros vers le pied, allant tousiours en diminuant iusques au haut. Et ie n'en ay iamais veu qui fut tout droit, encore qu'il soit sans branches iusques à la cime. Il n'a pas beaucoup de racine, ce qui cause qu'il a peu de tenuë, & que le vent impetueux en abat quelques-vns, qui tombent quelquefois, comme i'ay dit, sur les maisons, de la ruïne desquelles les personnes qui sont dedans sont accablées, à cause qu'elles sont basses, & peu fortes contre vn si grand faix. L'écorce est blanche, le tronc en est fort moüelleux, & plein de filamens. On se sert du bois pour bastir les maisons : & toutesfois il n'y a que la moitié de l'Arbre qui puisse seruir, à sçauoir celle qui est en bas vers le pied, qui est fort gros : car le reste n'est que moüelle, & est fort tendre. Du pied de

l'Arbre au lieu où il eſt le plus gros, on en coupe enuiron la hauteur de trois pieds, & puis on le creuſe pour en faire des Cuviers à conſeruer du Miel, à mettre de l'eau, & autres commoditez. On s'en ſert auſſi pour faire les Nauires qui en ſont toutes complettes, & n'en font point d'autre bois, ſans y mettre aucun morceau de Fer.

Les branches ſont tout au haut, & à la cime de l'Arbre comme vn bouquet. Elles ſont fort longues, plates & toutes droites. Des deux coſtez également ſont les feüilles les vnes prés des autres, y ayant fort peu de diſtance, comme enuiron d'vn doigt. Les feüilles ſont longues de demie braſſe, & plus, finiſſans en pointe, larges de deux doigts de chaque coſté, car elles ſont pliées en deux par le milieu, où il y a vn petit bois fort menu, mais bien dur, qui ſouſtient la feüille. Elles ſont de couleur blanche au commencement que la branche pouſſe, puis elles deuiennent vertes, & eſtans ſeiches elles ſont tanées. Le fruit ne naiſt iamais aux branches, mais ſeulement ſur le tronc de l'Arbre au pied des branches. Là il vient & pouſſe par trochets, & chaque trochet pend à l'Arbre par vne queuë groſſe comme le bras, aſſez longue & fort dure : & à cette queuë ſont penduës les Noix ou Cocos, iuſques au nombre de cinquante ou ſoixante ordinairement, & quelquefois plus. Et ce qui eſt de plus admirable, c'eſt que tous les mois l'Arbre produit vn trochet de Cocos, de ſorte que quelquefois il eſt chargé de quinze ou vingt trochets de Noix, les vnes meures, les autres à demy meures, & les autres qui ne font que commencer à boutonner, ſelon qu'ils pouſſent les premiers, & meuriſſent parfaitement en ſix mois. Ainſi tout du long de l'année il y a du fruit meur, & eſt touſiours en ſaiſon.

Cet Arbre demande les lieux bas, humides, aquatiques, marécageux, & ſablonneux. C'eſt pourquoy il vient fort bien aux Maldiues qui ſont terres baſſes, & où à trois & quatre pieds bas on trouue de l'eau, qui cauſe la grande fraiſcheur & nourriture de ces Arbres. Au contraire, en terre ferme c'eſt auec grande peine qu'on en fait venir, & faut vſer de canaux d'eau, ou bien les faire arroſer par le pied par les Eſclaues, ſoir & matin. Pour planter cet Arbre, il faut prendre le fruit quand il eſt bien meur naturellement

ſur l'Arbre, & non pas trop auſſi: car eſtant trop meur & trop ſec, l'eau qui eſt dedans ſe deſſecheroit: Parce que c'eſt l'eau ſeule qui ſe conuertit en germe, & non pas l'amande; & faut que tout le fruit ſoit auec ſa coque & ſon écalle en terre humide, & il ſuffit que le fruit ſoit couuert de terre; & ſi l'écalle n'y eſtoit point, il ſeroit impoſſible que l'Arbre peût venir, pource que la terre auroit pourry la coque auant que le germe & la racine ſe fût nourrie, & l'Arbre ſorty de terre. A ſix ou ſept ans il porte fruit. Ceux qui veulent tirer la ſubſtance de ce fruit, en frappant des doigts ou autre choſe ſur l'écalle du fruit, ils peuuent iuger en quel eſtat il eſt, s'il eſt dur ou mol, meur ou verd. Quand il paſſe d'eſtre meur, l'eau flote & branſle dedans: mais quand il n'eſt pas meur, ou qu'il commence à l'eſtre, l'eau ne branſle point. Et à meſure qu'il meurit trop, l'eau va touſiours deſſechant, iuſqu'à ce qu'il n'y en ait plus, & l'amande deuient alors ſeche & dure, & ne rend plus de lait en la preſſant, mais de l'huile ſeulement, & laiſſe la coque de ſoy-meſme, & au lieu qu'il eſtoit blanc dedans, il deuient de couleur plombée, & le deſſus eſt comme la coque de couleur tanée.

Aux Arbres qui ſont dans les Maldiues proche de l'enclos du Palais Royal, on n'y monte que la nuit, eſtant defendu d'y monter de iour, à cauſe que l'on verroit de là dans cet enclos, n'y ayant point de murailles ſi hautes que ces Arbres. Et meſme ceux qui tirent le fruit de cet Arbre, qu'ils appellent *Rauery*, n'y oſeroient auoir monté de iour, en lieu où ils Rauery.
peuſſent voir dans l'enclos de la plus pauure maiſon qui fut, qu'ils n'ayent premierement crié trois fois tout haut, eſtans encore au pied dudit Arbre; Cela ſe fait à cauſe des femmes qui ſe baignent, & lauent toutes nuës dans leurs Viuiers, & puis dans l'enclos de leurs logis. Cela s'obſerue fort étroitement entr'eux.

C'eſt choſe admirable de voir les commoditez qui ſe tirent de cet Arbre, dont il n'y a morceau ou parcelle qui ne ſerue à quelque choſe. Les branches ſe fendent en deux, & on en fait des lattes dont ils couurent leurs maiſons, & en font des paliſſades fort ſerrées, & bien faites, dont ils ferment leurs maiſons, & leurs iardins, outre vne infinité de petits ouurages qu'il ſeroit mal-aiſé de rapporter. Des feüil-

les on en couure les maisons, les cousant en double les vnes dans les autres, auec diuers rangs de corde qu'ils mettent tout du long pour les tenir plus fermes, & on ne couure point les logis d'autre matiere, & cela resiste fort bien à l'eau, sans qu'il en passe vne goutte, mais il faut la recouurir de nouueau au bout de trois ans. Quand la feüille est encore verte, ils s'en seruent comme du Papier pour écrire des Lettres, & des Missiues, Vers & Chansons, ioliment pliées, ce qui se fait auec des couteaux & poinçons de fer. Plus on fend les feüilles quand elles sont seiches, en bandes ou éguillettes, puis ils en font des tissus & entre-las, en forme de natte fort proprement ouuragez, lesquels estant cousus les vns auec les autres, on en fait des voiles de Nauires si grands qu'on veut, & par toutes les Maldiues, ils ne se seruent point d'autres voiles. De ces mesmes nattes on s'en sert de Tapis communs pour se seoir contre terre, selon leur coustume, & par toute la coste de Malabar, ils n'ont point d'autres nattes, par ce qu'ils n'ont pas le ionc propre comme à Caël & aux Maldiues, on en fait d'autres nattes plus propres & plus belles. Aussi auec ces feüilles toutes entieres ces peuples font & entrelassent fort proprement toutes sortes de Paniers, Hottes, & mil autres ouurages, comme nous faisons par deça auec de l'ozier, ou du saul, & pareillement des Parasols, & des Chapeaux fort iolis, qu'on porte contre la pluye, & pour moy i'en portois tousiours.

Bref, de ces feüilles, quand elles sont ieunes & blanches, ils en font mille sortes d'ouurages, & en forment des Oyseaux, des Poissons & tous autres Animaux, comme l'on fait icy du linge plié proprement. Quand ils veulent faire vn present, de fleurs, de fruits, de betel ou autre chose, ils le mettent dans vne forme de Panier fait de ces feüilles fort proprement; Puis quand ils veulent oster ce qui est dedans, ils le coupent, & ouurent auec vn couteau, & iettent le Panier. Le petit bois qui est au milieu de la feüille estant sec, deuient fort dur, de sorte qu'ils en font des Balais pour nettoyer, & n'en ont point d'autres: ce mesme petit brin sert à faire des Cofres & des Bahus, les tissant les vns sur les autres, ce qui est bien fort, & les ferment à clef.

Ils en font aussi des bastons d'armes, comme petits espieus,

iauelots, & autres ſortes : Ils lient enſemble ces petits bois, qui ne ſont pas plus gros qu'vn fer d'éguillette, & longs enuiron de demy braſſe, & aſſemblent cela de la groſſeur qu'ils deſirent, & les mettent bout à bout les vns dans les autres de la longueur qu'ils veulent. Ce bois, par le gros bout, qui eſt au pied de la feüille, eſt gros comme i'ay dit, & va touſjours en diminuant iuſques à la pointe, qui ne vient pas plus groſſe qu'vne petite épingle, & ageancent ces petits bois ſi bien, que leur baſton n'eſt pas plus foible, ny plus gros en vn endroit qu'en l'autre : puis eſtant bien lié, ils le couurent d'vn verny qu'ils ont de toutes couleurs, auec mille figures & façons à plaiſir, ils nomment ces baſtons *Ziconti*. Ces baſtons ſont de la groſſeur d'vn bon poulce, & ſont fort roides & forts, & toutesfois plieront plutoſt que de rompre. Ils en font de ſi gros & de ſi longs qu'il leur plaiſt, & en font auſſi des arcs. Ils ne ſe ſeruent point d'autres épingles en tout ce qu'ils en ont beſoin; & les taillent & aiguiſent auec des couteaux.

Quant à la Noix eſtant couuerte de ſon écorce ou écalle, elle eſt groſſe comme la teſte d'vn homme : l'écorce en eſt iaune au deſſus quand elle eſt meure, & épaiſſe de trois ou quatre doigts. Cette écalle ſe tire par filamens, dont on fait des cordages : pour ce faire ils l'écallent eſtant verte, comme nous ferions celle d'vne Noix, & l'ayant ſeparée d'auec la Noix, la mettent roüir dans la Mer, & la couurent de ſable. Apres qu'elle y a eſté l'eſpace de trois ſemaines, ils l'oſtent, & la battent auec des Maillets de bois, comme nous faiſons icy le Lin & le Chanvre : & ainſi tirent nets ces filaments, l'expoſent au Soleil, & apres la tordent & treſſent pour faire la corde, de laquelle ils ſe ſeruent en toutes choſes, & n'y en a point d'autres par toutes les Indes. Cette meſme écalle eſtant ſeiche, ſert à calfeutrer les Nauires.

Et de cette meſme corde ils font de la méche pour les Harquebuſes, & garde fort bien le feu, & fait de bon charbon, & meilleur que celuy de la noſtre; mais pour en faire de la méche, ce n'eſt pas de la façon qu'ils font la corde, mais il faut que cette écorce ou écalle ſoit ſeichée auec le fruit, & n'eſt point verte, ny roüie ou batuë comme l'autre, & les filaments ſont filez & retors auec toute la bourre fort bien

cordée. Elle eſt comme de couleur de Tan, dont l'on tane les cuirs. Et ce qui eſt parmy ces filaments eſt comme de la ſieure de bois. Et meſme dans les logis, corps de garde & ailleurs, ils prennent de cette écalle ſeiche pour conſeruer du feu, car il s'y garde fort bien; & vne petite eſtincelle approchée d'icelle prend auſſi-toſt, & iamais le feu ne s'éteindra tant qu'il y aura tant ſoit peu de cette matiere. Quand ils ont fait leur méche, ils la font boüillir auec de la cendre comme nous faiſons icy, puis la ployent, & en font de groſſes bottes en forme d'anneaux gros comme le bras, & paſſent le bras par dedans lors qu'ils portent leurs Harquebuſes. Ils ne la coupent iamais, mais la deffont à meſure qu'elle bruſle, comme nous faiſons de la bougie. Ils n'vſent point d'autre méche en ces Iſles, & en tout le reſte des Indes. Ils en font auſſi de coton és lieux où il eſt commun, & le Cocos rare.

La Noix eſtant ſeparée de ſon écorce, ou comme nous diſons, écallée, eſt encore ſi groſſe, qu'eſtant vuide & nettoyée, il s'en trouue quelquefois qui tiennent deux ou trois pintes d'eau ou d'autre liqueur. Car il y en a auſſi de moindres de diuerſes grandeurs, & les plus petites ſont de la groſſeur d'vn Citron.

La Coque eſt fort dure, & auſſi épaiſſe que deux teſtons ou plus. Les Indiens s'en ſeruent pour faire des écuelles, pots & pintes, & autres vſtenſiles, comme cuilliers, & ſemblable ménage. Outre plus, de cette Coque ils en font du charbon de forge, & n'en ont point d'autre.

Au dedans de cette Noix, apres la Coque, & tout autour, ſuit vn blanc fort épais & ferme, lequel eſt ſauoureux comme d'vne Amande, fort bon, & duquel ils vſent en pluſieurs ſortes. Premierement les Indiens en mangent comme nous faiſons du pain, auec toutes autres viandes, chair ou poiſſon. De plus, de ce meſme blanc ils en tirent vn laict qui eſt auſſi doux que le noſtre, quand il eſt ſucré, ou plutoſt comme vn laict d'Amande. Pour tirer ce laict ils rappent l'Amande, & la mettent toute en farine, puis ils l'eſtreignent, la preſſent, & ainſi en font couler le laict, & le paſſent par vn Tamis. Ce laict eſt fort laxatif, quand on le prend auec du Miel ou du ſucre, & qu'on le boit à ieun. Ils n'vſent point d'autre purgation.

Ils font de l'huile de ce mesme laict, car le faisant cuire, il se conuertit, & épaissit en huile : cette huile est fort bonne pour fricasser, & ne s'en seruent point d'autre, ny mesme pour assaisonner leurs viandes, & mesler parmy leurs sausses, comme aussi aux lampes. Ce qui n'est pas seulement aux Maldiues, mais aussi par toute l'Inde Orientale : mesme les Portugais ne s'en seruent point d'autre. Elle est aussi fort bonne pour les blessures & vlceres, & c'est la principale recepte des Maldiues: & pour moy i'en ay esté guery. C'est vn souuerain remede contre la galle, qu'elle fait secher, & tomber peu de iours apres qu'on s'en est frotté. Les Medecins & les Chirurgiens, qui sont parmy les Portugais, s'en seruent aux medecines & onguents, encore qu'ils puissent auoir de celle d'Espagne, & la tiennent plus medicinale, & tres-bonne à certaines maladies. Cette huile estant gardée enuiron trois mois, s'endurcit & se congele en forme de beurre fort blanc, quoy que l'huile fust iaunastre : qui n'est pas toutesfois delicat, & on n'en pourroit pas manger sur le pain, comme nous faisons. Aussi n'en vsent-ils qu'en la mesme sorte que de l'huile, le faisant fondre, il ne perd point son goust. Encore du marc de cette Amande, ou blanc pressuré, & apres en auoir tiré le laict, il s'en fait de bonnes confitures & conserues, auec le sucre qui prouient du mesme Arbre.

Au dedans de la Noix, apres cette Amande ou blanc comme au centre, il s'y trouue vne bonne quantité d'eau, selon la proportion du Cocos : aux plus grands il y en a bien vne pinte d'eau fort belle, claire comme de l'eau de roche, qui est aussi bonne, & de mesme goust que de l'eau sucrée, fraiche au possible : & rafraichit fort, principalement lors que le fruit est à demy meur, mais le vin en est fort chaud. Et lors encore le Cocos entier, y compris l'écorce & Coque tout ensemble, se peut manger comme nous ferions vne pomme douce.

Lors que l'Arbre commence à pousser, & à boutonner la grappe ou trochet, il sort vne écorce longue & pointuë en forme de Cornichon, laquelle estant sortie, elle s'ouure & épanoüit d'vne fleur iaune, de laquelle procedent les pieds des Noix.

Cette écorce estant seiche, elle tombe en terre, ou bien on

la coupe, & l'on en fait des boiſtes ou des ſeaux, & des boiſſeaux à meſurer, ſi bien qu'il n'y a rien en cet Arbre qui ne ſerue : meſme des fleurs on en fait de fort bonnes conſerues & confitures.

Il y a encore vne autre proprieté qui ſort de ce Cocos. C'eſt vne certaine eſpece de toille qui ſe trouue au pied des branches, entre le tronc de l'Arbre, & le trochet des fruits. Les Indiens ſe ſeruent de cette toille pour faire des ſacs. Auſſi cette toille eſtant claire & fine, eſt fort propre à faire des tamis pour paſſer & couler ce qu'ils veulent.

Il ſort auſſi de cet Arbre vne liqueur dont on ſe ſert au lieu de vin. Car coupant la groſſe queuë du trochet, & n'en laiſſant que la longueur d'vn pied, il diſtille de là vne liqueur fort douce & fort ſauoureuſe, de meſme que ſi c'eſtoit de l'hipocras, tandis qu'elle eſt toute fraiſche. Aux Maldiues l'on boit de cette liqueur qui coule de ces branches coupées au lieu de vin, car ils n'en oſeroient boire d'autre, mais elle ne ſe peut garder douce ſans deuenir aigre que vingt quatre heures. On en peut tirer de chaque branche enuiron vne quarte par iour ordinairement, & il s'en trouue deſquels on en tire deux ou trois quartes & plus, & cette branche dure, diſtillant continuellement, l'eſpace de ſix mois. Pour receuoir cette liqueur ils attachent vn Pot du Cocos meſme à la branche ou trochet coupé, en ſorte qu'elle ne prenne point de vent.

Auec cette liqueur ils font du miel & du ſucre. Car l'ayant amaſſée, ils la mettent dans vne poiſle, & la font boüillir auec certaines pierrettes blanches & claires qui ſe trouuent dans la mer. Eſtant boüillie certain temps elle ſe conuertit en Miel, auſſi excellent que le Miel ou plutoſt le meilleur ſyrop qu'on ſçauroit trouuer, iaune comme cire, & le font clair ou épais comme ils veulent.

On compoſe auſſi de ce Miel du Sucre, le faiſant cuire auec d'autres pierrettes, & le faiſant ſeicher, & en font de bon Sucre blanc ou candy, dont ils trafiquent fort, comme auſſi à Caël & Ceylan : mais ce Sucre n'eſt pas tout à fait ſi blanc que celuy de Cannes, & il y a des lieux où il eſt plus blanc qu'en d'autres.

Mais ſi de cette liqueur on ne veut point faire de Miel ny

de Sucre, ils la mettent ſur le feu, & en font de fort bonne eau de vie qu'ils appellent *Arac*, qui eſt bien auſſi forte, que celle que nous auons icy. Arac ou eau de vie.

Les Portugais vſent pour leur boiſſon de cette eau appellée *Arac*, mais ils y adjouſtent des Raiſins ſecs qui viennent de Perſe, & en mettent dans vne Pipe enuiron de trente ou trente cinq liures, puis broüillent le tout enſemble auec vn baſton pour le faire rougir & radoucir: les Portugais n'en boiuent point d'autre, & l'appellent *vin de paſſe*: par ce qu'il eſt fort bon, & à vil prix. Les grands Seigneurs vſent quelquesfois de celuy d'Eſpagne, qui eſt fort cher en ce païs-là: Si ont veut faire du Vinaigre, on laiſſe cette liqueur aigrir dix ou douze iours. Ce Vinaigre eſt auſſi fort que le meilleur Vinaigre que nous ayons icy.

Ainſi donc en vn meſme Arbre il peut y auoir du fruit & du vin. Mais à dire vray, le fruit n'en vient pas ſi beau, ny en ſi grande nombre. C'eſt pourquoy aux Maldiues où ils en ont ſi grande quantité, ils mettent & deſtinent certains de ces Arbres ſeulement pour en tirer du vin, & n'y en peut auoir que deux ou trois tuyaux diſtillans au plus. Mais toutesfois on ne laiſſe pas de recueillir du vin d'vn Arbre qu'on laiſſe porter du fruit, mais c'eſt en petite quantité.

Il ſe trouue encore vne autre proprieté, qui eſt qu'à la cime il y a comme enuiron de deux ou trois pieds de long d'vn rejetton tendre qui eſt fort bon à manger, & eſt doux comme vne Amande, i'en ay mangé pluſieurs fois. Lors qu'on abat les Arbres pour baſtir on coupe promptement ce tendron, ce qui ne ſe fait point autrement.

C'eſt auſſi choſe fort admirable, que quand le Cocos eſt meur & ſec, ſi on le met en quelque endroit humide, ou en terre l'eſpace de trois ſemaines ou vn mois, l'eau qui eſt dans le Cocos ſe forme en vne certaine maniere de Pomme qui eſt par deſſus de couleur iaune, & blanche au dedans, tendre & douce au poſſible, & qui fond en la bouche. Les friands & les curieux du païs en vſent ſouuent, comme de viande fort delicate: meſme on en donne aux petits enfans. Cette Pomme eſt le germe du Cocos, qui pouſſeroit tout à fait, & engendreroit vn Arbre qui le laiſſeroit plus long-temps, car l'Amande qui eſt autour de la Coque, comme i'ay dé-ja dit,

ne ſert de rien en la generation du Cocos, mais ſeulement cette eau qui eſt au milieu, qui luy fournit ſa ſubſtance. Le reſte du Cocos ſe pourrit, & n'y ſert de rien.

Ils font encore vne ſorte de marchandiſe du fruit de Cocos qui court par toute l'Inde, & eſt fort chere; & l'appellent *Suppara*. C'eſt qu'ils prennent ce fruit, le caſſent, mettent en deux parts, & font ſecher au Soleil, tant qu'il ſe ſeche & rapetiſſe fort, & ſe garde tant qu'on veut; Ils en rempliſſent des ſacs qu'ils enuoyent par tout, & eſt de fort bon gouſt, & s'en ſeruent auſſi dans les ſauſſes & potages; Ils en portent quantité en Arabie, & l'huile que l'on en tire eſt bien meilleure, & ſe garde plus long-temps que l'autre tirée des fruits tout frais.

Pour les teintures noires, elles ſe font de la ſieure du bois de Cocos, qu'ils mettent tremper dans de l'eau & du Miel de ce meſme Arbre, & la laiſſent au Soleil par pluſieurs iours: la teinture en eſt fort noire & tres-bonne.

De la queuë des fruits ils en font des Pinceaux pour leurs Peintures en leurs Bateaux, Galeres, Temples, Maiſons, qu'ils peignent tous, & ne font iamais de figures d'hommes, comme i'ay dit.

I'ay ſouuent veu faire aux Iſles des Maldiues vn nombre infiny de Nauires du Port de cent ou ſix vingt Tonneaux toutes de ce bois, ſans qu'il y euſt aucun fer, ou aucun autre bois ou vſtenſile que de ce qui procede de cet Arbre. Les Ancres des Nauires meſme en ſont faites, & ſont fort bonnes & fort commodes, & y a vne piece de bois qui trauerſe, & eſt faite du meſme Arbre, qu'ils creuſent, & l'empliſſent toute de caillous & petites pierres, puis la bouchent fort bien. C'eſt pour rendre l'Ancre plus peſante, & afin qu'elle entre & tienne mieux par tout. Les planches ſont attachées auec des cheuilles liées & couſuës enſemble auec des Cordes qui ſont faites du fruit. Et outre cela, quand ces Nauires ſont entierement acheuées, armées & équipées du bois ou du fruit de cet Arbre, on les charge de la marchandiſe qui prouient auſſi du meſme Arbre, comme de cordages, nattes, voiles de Cocos, confiture, huile, vin, ſucre & autres choſes qui naiſſent entierement de cet Arbre. Ces Nauires vont chargez & équipez de tout ce qui procede de cet Arbre, iuſques aux prouiſions

ſions de boire ou de manger, ſoit en Arabie, où il y a huit ou neuf cent lieuës, en la coſte de Malabar, en Cambaye, Sumatra, & autres lieux. Tels Vaiſſeaux durent quatre ou cinq ans, faiſant pluſieurs grands voyages, en les racouſtrant & entretenant.

Pour faire leurs Tambours, ils creuſent vn tronc de cet Arbre, & le rendent fort mince, puis quand ils ont pris du poiſſon que nous appellons *la Raye*, dont ils ne mangent iamais, ils l'écorchent, & de la peau en couurent leurſdits Tambours; Ces Rayes ſont les plus grandes qu'on ſçauroit voir. Tambours.

Ils vſent auſſi de ce bois comme plus propre pour polir & fourbir, ſoit leurs armes, ſoit toute autre ſorte d'vſtenſiles de ménage, tant de fer que de cuiure. Ils ſe ſeruent auſſi de Pourcelaine pilée auec de l'huile pour écurer, nettoyer & polir leurs armes, & autres vſtenſiles.

Au reſte, ie diray encore qu'il ſe trouue de deux ſortes de ces Arbres Cocos, l'vne dont le fruit eſtant ieune, eſt doux & tendre comme vne Pomme, & l'autre non. Mais ceux qui ſont ainſi tendres & doux, ſont fort rares, & on en fait grande eſtime: mais quand ils ſont meurs, ils ne ſont pas ſi bons que les autres.

Ie me ſuis étendu en la deſcription de cet Arbre, comme eſtant l'vne des plus grandes merueilles des Indes. Ioint que i'ay ſejourné cinq ans aux Maldiues, dont la principale richeſſe, nourriture & commodité conſiſte en cela, & en ſçauent mieux tirer la ſubſtance, & accommoder de diuerſes autres petites douceurs plus proprement qu'autre part en l'Inde. Meſmement que ie n'en ay pas ſeulement veu par pluſieurs fois, mais auſſi mangé & veſcu d'ordinaire, & qui plus eſt en ayant grand nombre & des meilleurs à moy, dont ie faiſois tirer toutes les commoditez que i'en ay décrites. C'eſt pourquoy i'ay penſé, qu'il ne ſeroit mal à propos de décrire & exprimer particulierement ce qu'vne ſi longue & ſi certaine experience m'auoit apris.

Auis pour ceux qui voudront entreprendre le voyage des Indes Orientales. De l'ordre & police que les François tiennent en leur Nauigation. Des grandes fautes & desordres qu'ils y commettent, auec les exemples de cela, & vn auertissement pour s'en garder.

PArce qu'il est expedient & necessaire à ceux qui veulent entreprendre le voyage des Indes Orientales, de sçauoir en quel temps & saison il faut partir, soit pour aller, ou pour reuenir, & de quelles choses il faut faire prouision, & comme il se faut gouuerner pour euiter les accidents qui suruiennent d'heure en heure, comme ie l'ay experimenté beaucoup de fois, i'en diray vn petit mot en passant, pour seruir de conclusion à mon voyage; & toucheray quant & quant les desordres & le peu de police qu'il y a en nostre Nauigation, & le moyen d'y remedier. Ie diray donc premierement, que les Voyageurs doiuent sur toutes choses prendre garde de partir au temps propre, afin de passer heureusement le Cap de bonne Esperance, & la terre de Natal, où les vents & les tempestes sont fort frequentes, & tres-dangereuses, principalement quand on y passe hors la saison.

Il faut aussi choisir de bons & experimentez Pilotes, & qui ayent fait & pratiqué le voyage par plusieurs fois, & c'est vne chose tres-certaine que si nous eussions eu vn bon Pilote, nostre voyage eust esté heureusement accomply. Il faut faire choix de bons Nauires qui ayent enduré la Marine, & fait quelques voyages, parce qu'vn Nauire tout neuf, qui n'a point encore esté éprouué sur la Mer, s'il arriuoit quelque accident en vn long voyage, on ne peut pas y remedier. Au reste, pour faire vn voyage accomply, il faut estre de compagnie pour le moins quatre ou cinq Nauires, & en auoir vn qui ne serue que pour porter des viures, vstensiles de Nauire, & autre meuble, & matiere propre pour reparer les autres Nauires quand ils en ont besoin, & de distribuër bien à propos les hommes & les prouisions lors que le cas y échet, & ce faisant, apres que le Nauire est vuide l'abandonner. Aussi seroit-il à propos d'auoir vne petite Patache, par ce que cela est infiniment propre pour approcher prés de la terre, & l'enuoyer découurir.

Ie ne trouue pas qu'il ſoit à propos de doubler les Nauires de plomb, comme nous auions fait le noſtre. Car, bien que cela puiſſe ſeruir contre le ver, afin qu'il ne perce point le bois du Nauire : toutesfois cela charge trop les Nauires. Meſme les Portugais ne s'en ſeruent que ſur les jointures & aſſemblages des planches. Le Fer-blanc me ſembleroit fort bon en cecy.

De plus, il faut faire proüiſion d'eaux douces beaucoup plus que de vins, dautant que la chaleur eſt ſi vehemente, que beuuant des vins ils alterent plutoſt qu'ils ne deſalterent : toutesfois il eſt beſoin d'en auoir, & de l'eau de vie auſſi, pour en boire lors que l'on approche du Cap de bonne Eſperance, qui eſt vn endroit froid, & auſſi pour en garder au retour du voyage, lors que l'on commence à approcher de la hauteur d'Eſpagne & de France. Mais il faut que ce ſoit du vin d'Eſpagne, car le vin de France ne peut pas ſe garder ſous la Zone Torride. Nous en auions porté qui ſe gaſta auant qu'on fuſt à la ligne. Il faut porter encore de la chandelle de cire, par ce que la chandelle de ſuif ſe fond : faut auſſi faire prouiſion d'huile d'oliue pour manger, parce que c'eſt choſe bien ſaine ſur la Mer, & d'ailleurs fort commode pour les aſſaiſonnemens & ſauſſes, & ſemblablement il eſt beſoin d'en auoir d'autre de Noix pour les Lampes.

Sur tout il faut bien ménager les rafraichiſſemens & les prouiſions, par ce que le voyage eſtant long & difficile, il ſuruient beaucoup d'accidens & de maladies, entre autres celle du Scurbut. Ce qui a eſté experimenté de pluſieurs des noſtres, qui en trois ou quatre mois qu'ils furent ſur mer, auoient, ſans conſideration, tout mangé & prodigué. Et leur eſtant apres ſuruenu quelques maladies, ils n'auoient plus rien pour ſe ſoulager. Ce qui fut cauſe que pluſieurs moururent qui ne pouuoient manger des viures du Nauire, qui conſiſtent en viandes ſalées, biſcuit & poiſſon ſalé.

Mais entre autres choſes il eſt neceſſaire d'eſtre auerty des maladies qui ſuruiennent ordinairement en ce voyage; Comme eſt celle qui eſt fort frequente ſous la Zone Torride, & qui eſt vne des plus cruelles & faſcheuſes qu'il eſt poſſible de voir & ſentir; ce que ie ſçay pour l'auoir experimenté par deux fois; La premiere en allant, lors que nous arri-

uasmes en l'Iſte de ſaint Laurens, & l'autre eſtant à Goa, où elle me prit au logis où i'eſtois couché, qui eſtoit celuy de Dom Diego Hurtado de Mendoza ; cette maladie eſt vne grande douleur d'eſtomac, qui ne prend que la nuit, mais d'vne façon ſi étrange, que l'on ne peut quaſi reſpirer, & l'on ne fait que ſe debatre & tourmenter, à cauſe des douleurs incroyables que l'on ſent. Cela arriue ordinairement prés la ligne où ſont les plus grandes & les plus violentes chaleurs, & toutesfois elle prouient de froid ; à cauſe que la chaleur exceſſiue du iour attire, & fait exhaler toute la chaleur naturelle du corps, & la nuit ſuruenant, il demeure ſi flaſque & ſi foible, que l'on ne ſent pas la froideur de la nuit, & l'on s'endort, ſans y penſer, au ſerain, en ſorte que la fraiſcheur ſuruenant eſt attirée à la bouche de l'eſtomac, qui en demeure enflé auec ces douleurs. Ce mal dure quelquefois vingt-quatre heures ; Quand il me prit, la grande douleur ne dura que trois ou quatre heures. Mais on ne laiſſe pas de s'en reſſentir trois & quatre iours apres, & n'y a point d'autre remede que la chaleur, comme de boire de bon vin d'Eſpagne ou de Canarie, de l'eau de vie, eau de Canelle, & autres choſes chaudes.

Pour ſe preſeruer de ce mal, il faut ſe tenir chaudement, & bien couuert la nuit, & ſur tout ſe garder de dormir au ſerain & à l'air la nuit. Il ſe faut bander la teſte, & les iambes bien ſerré, & chaudement, & l'eſtomac de meſme ; à quoy faire l'on vſe de pieces larges à la meſure de l'eſtomac qui ſont picquées & rembourrées de coton, auec force poudres de ſenteur. Car c'eſt vne choſe étrange, qu'és lieux les plus chauds, les corps y ſont plus froids & denuez de chaleur.

Pour le regard d'vne autre maladie appellée *le ſcurbut* par les Holandois, & par les Portugais le mal de genciues, nos François l'appellent le mal de terre, & ie ne ſçay pourquoy : car elle prend à la Mer, & ſe guarit en terre. C'eſt vne maladie fort commune le long du voyage, & eſt contagieuſe, meſme à l'approcher, & à ſentir l'haleine d'vn autre. Elle vient ordinairement à cauſe des grandes longueurs du voyage, & du long ſejour ſur mer ſans prendre terre, & auſſi faute de ſe lauer, netoyer, & changer de linge & d'habits, auec l'air marin, l'eau de mer, la corruption d'eaux douces, & des

viures, & ſe lauer en eau de mer, ſans apres ſe lauer d'eau douce, puis le froid, & dormir la nuit au ſerain, tout cela cauſe ce mal. Ceux qui en ſont ſurpris deuiennent enflez comme des hydropiques, & l'enflure eſt dure comme du bois, principalement aux cuiſſes & aux iambes, les iouës & la gorge, & tout cela eſt couuert de ſang meurtry de couleur liuide & plombée, comme de tumeurs & contuſions qui rendent les muſcles & les nerfs roides & perclus. Outre cela les genciues ſont vlcerées & noires, la chair toute enleuée, & les dents diſloquées, & branlantes, comme ſi elles ne tenoient qu'à bien peu de choſe, & meſme la plus grande partie en tombe. Auec cela vne haleine ſi puante & ſi infecte qu'on n'en peut approcher; car on ſent cela d'vn bout du Nauire à l'autre. On ne perd pas l'apetit, mais l'incommodité des dents eſt telle, qu'on ne ſçauroit manger, ſi ce n'eſt des choſes liquides, dont alors il ſe trouue peu dans les Nauires, & cependant on deuient ſi alouuy & ſi auide, qu'il ſemble qu'on n'auroit pas aſſez de tous les viures du monde pour s'aſſouuir. Enfin, l'incommodité en eſt bien plus grande que la douleur, que l'on ſent ſeulement en la bouche, & aux genciues. De ſorte que bien ſouuent on meurt en parlant, en beuuant & en mangeant, ſans auoir connoiſſance de ſa mort. De plus, cette maladie rend ſi faſcheux & ſi biſarre, que tout déplaiſt. Il y en a qui en meurent en peu de iours, d'autres durent plus long-temps ſans mourir. Ils ont la couleur bleſme & iaunaſtre: & quand ce mal veut prendre, les cuiſſes & les iambes ſont couuertes de petites puſtules & taches comme des morſures de puces, qui eſt le ſang meurtry qui ſort par les pores du cuir: & les genciues commencent à s'alterer, & deuenir chancreuſes. Ils ſont ſujets auſſi aux ſyncopes, éuanoüiſſements & defaillements de nerfs. Comme nous eſtions dans l'Iſle de ſaint Laurens, il en mourut trois ou quatre des noſtres, de cette maladie, & comme l'on leur ouurit la teſte, on leur trouua tout le cerueau noir, gaſté & putrefié. Les poulmons deuiennent ſecs, & retirez comme du parchemin approché du feu. Le foye & la rate groſſiſſent démeſurément, & ſont noirs & couuerts d'apoſtumes pleines de matiere la plus puante du monde. Lors que l'on a cette maladie, vne playe ne ſe guerit & deſ-

ſeiche iamais, mais deuient comme grangrenée & putrefiée. Quand on eſt ſur mer, & que cette maladie prend, on a beau vſer de remedes, car tout y eſt inutile, & n'y en a point d'autre que de prendre terre quelque part ſi on peut, afin d'auoir des rafraiſchiſſements d'eaux douces & fraiſches, & de fruits, ſans quoy, l'on ne peut iamais guerir, quoy qu'on y faſſe. C'eſt vne choſe terrible de voir les gros morceaux de chair pourrie qu'il faut couper des genciues.

Voila quelles ſont les maladies auſquelles on eſt principalement ſujet durant ce voyage, & dequoy il faut eſtre bien auerty, pour les preuenir, ou guerir le mieux qu'on pourra.

Mais ſur tout auant que partir, il faut faire prouiſion de jus d'Oranges, & de Limons, pour euiter cette maladie du ſcurbut, par ce qu'il n'y a choſe qui ſoit plus neceſſaire pour y reſiſter, que les rafraichiſſements de terre, qui conſiſtent en eaux fraiſches, Oranges & Limons, comme i'ay experimenté aſſez de fois.

Au reſte, il faut eſtre ſobre de bouche, tant du boire que du manger, & lors que l'on ſe rencontre en quelques Iſles où l'on peut auoir des viandes fraiſches, il n'eſt pas bon d'en manger par trop, ny meſme des fruits.

Il ne faut pas auſſi trop dormir, car le trop dormir eſt mal ſain, principalement le iour. Outre plus, comme i'ay dit, il faut partir d'heure & de ſaiſon, ſçauoir au commencement de Mars, car ſi l'on ne part en ce temps-là, il ſe trouue des calmes ſous la ligne equinoctiale, & des courans d'eau à la coſte de Guinée, qui cauſent la perte d'vn voyage, comme il nous arriua, par ce que n'ayant party qu'au mois de May, & le dix-huitiéme du meſme mois, cela fut cauſe de nous retarder vers la Guinée plus de quatre mois, à cauſe des vents contraires. Et ſi nous euſſions party pluroſt, nous euſſions paſſé fort aiſément, ioint que la coſte de Guinée eſt maladiue & intemperée, & partant il faut que ceux qui vont aux Indes, prennent garde de ne ſe pas laiſſer décheoir à la coſte de Guinée; par ce que c'eſt le lieu le plus maladif du monde, & d'où l'on ne peut ſortir que mal-aiſément à cauſe des calmes. Auſſi que vers le Cap de bonne Eſperance, il ſe trouue ordinairement de grandes tourmentes & vents contraires.

Il faut eſtre ſemblablement auerty, qu'en allant aux Indes on ne doit iamais prendre terre au deça du Cap de bonne Eſperance: mais au retour l'on a ſeulement accouſtumé de venir prendre terre à l'Iſle ſainte Helene.

Et quand c'eſt au retour des Indes pour s'en reuenir, faut partir à la fin de Decembre, ou au commencement de Ianuier, pour euiter les meſmes dangers, car il faut neceſſairement paſſer le Cap de bonne Eſperance au commencement de May ou plutoſt, ſi faire ſe peut. Et par ce que nous ne partiſmes de Goa que le dernier de Ianuier, nous penſaſmes nous perdre, & fuſmes deux mois à la veuë de ce Cap auant que de pouuoir paſſer, eſtans inceſſamment tourmentez de vents contraires.

Il ſeroit bon auſſi d'auoir des Preſtres pour l'exercice de noſtre Religion, & pour aſſiſter & conſoler les malades, & leur adminiſtrer les Sacremens de l'Egliſe.

Ie viens maintenant à ce qui eſt de noſtre ordre & police en la nauigation, & aux grandes fautes qui s'y commettent, comme i'ay reconnu en mon voyage, & du moyen d'y remedier.

Quand nous partiſmes de France nous eſtions deux Nauires, dont l'vn eſtoit l'Amirale, & l'autre la Vice-Amirale. Le General des deux eſtoit dans l'Amirale, & ſon Lieutenant general commandoit l'autre; car le General auoit auec luy dans le ſien, ſon Lieutenant particulier, & le Lieutenant general auoit auſſi vn autre Lieutenant particulier auec luy: De ſorte que chaque Vaiſſeau auoit ſon Capitaine & ſon Lieutenant, auec vn Pilote, & ſecond Pilote, vn Maiſtre, & contre-Maiſtre, vn Marchand, & ſecond Marchand, vn Eſcriuain, deux Chirurgiens, deux Deſpenciers, deux Cuiſiniers mis par le Capitaine, & deux maiſtres Valets. Il y auoit auſſi vn maiſtre Canonier aſſiſté de cinq ou ſix Canoniers; Voila les perſonnes de commandement, & les Officiers d'vn Nauire François.

Officiers des Nauires François.

Le Capitaine commande abſolument en toutes choſes, & le premier Marchand a pouuoir ſur la marchandiſe & ſur le commerce ſeulement, car le ſecond n'eſt que pour l'aider, & pour eſtre en ſa place, ſi par cas fortuit il mouroit. C'eſt pourquoy de chaque office il y en a touſiours deux, cela

ayant esté sagement ordonné pour pouruoir au defaut de l'vn pour l'autre ; C'est toutesfois sans hausser de gages, mais d'honneur seulement. Car là les gages ne haussent & ne diminuent iamais ; Et si vn homme mouroit dés le premier iour de son embarquement, ses heritiers seroient payez pour tout le long du voyage. En nostre voyage les gages estoient par mois, & l'on auançoit trois mois à chacun auant que de partir. Ces gages se montoient à la moitié plus que ne font ceux que tous les autres étrangers Anglois ou Holandois (qui vont de mesme ordre en leurs Nauires que nous) donnent à leurs gens de mer.

Gages des Officiers.

Le Capitaine donc a pouuoir sur tout, & le Facteur ou premier Marchand est chargé de la marchandise, & a sous luy vn Escriuain qui est mis à la mode de la Mer, par les Seigneurs ou Bourgeois à qui est le Nauire, comme sont aussi les autres Officiers ; mais cet Escriuain n'a pas tant de credit & de pouuoir que ceux des Nauires de Portugal : Il écrit seulement la marchandise qui sort & entre au Vaisseau pour le trafic, sans auoir autre charge. Pour le regard du Pilote, il n'a aucun commandement qu'en ce qui est de sa nauigation, & n'est pas tant craint que les Pilotes Portugais. Le Maistre a commandement sur tous les gens de mer, & a la charge du Nauire, & de toutes les vstensiles & viures. Ce que toutesfois ie trouue fort mauuais, suiuant ce que i'en ay obserué ; dautant qu'il met des Despenciers à sa deuotion.

Or le Maistre & contre-Maistre mettent les mains à l'œuure pour trauailler aussi bien que les Mariniers. Il y a aussi deux maistres Valets, que le Capitaine & le Maistre choisissent, les plus capables & meilleurs Mariniers sur tous les autres. Ils sont ordonnez pour prendre garde aux cordages, voiles, maneuvres & autres choses du Nauire, & ce sont eux qui les coupent & taillent quand il est besoin; Et sont les premiers apres le Maistre & contre Maistre, entre les gens de Mer, & sont aussi necessaires. Ils ont commandement sur tous les ieunes Mariniers & garçons du Nauire, à qui seuls ils peuuent donner le foüet. Quant aux Chirurgiens & Apoticaires, ils sont seulement pour ce qui est du deuoir de leur charge, & ne sont en rang de gens de mer, comme les autres estats. Car entre nous ce n'est pas comme parmy les Portugais,

Portugais, dautant que toutes autres ſortes de gens, ſoit Canoniers, Deſpenciers, Cuiſiniers, Tonneliers, Charpentiers, Forgerons, Couſeurs de Voiles ou autres, ſont au rang des Mariniers, & font meſme trauail qu'eux. Car oſté le Capitaine & ſon Lieutenant, le Marchand, l'Eſcriuain & les Chirurgiens, tout le reſte veille la nuit à ſon tour, & trauaille comme les autres, de quelque bonne maiſon qu'il fut. Car i'ay veu force enfans de bonne maiſon qui venoient ſeulement pour leur plaiſir, & ne tiroient aucuns gages, & neanmoins ils eſtoient ſujets au meſme trauail & fatigue que les autres.

Pour le regard des Deſpenciers, ils ſont deux pour ſe ſoulager, à cauſe qu'ils veillent la nuit, & donnent de quatre en quatre iours du pain, du vin & de l'eau à chacun, en commençant au Capitaine, & finiſſant au garçon ou Page, egalement à tous; à ſçauoir à chacun trois liures de Biſcuit pour quatre iours, vn pot de vin d'Eſpagne, & trois pots d'eau ſeulement. Pour les autres viures, les deux Cuiſiniers les accommodent pour tout le monde, puis les Deſpenciers les diſtribuënt également dans des plats, & on eſt ſix perſonnes en chaque plat, & chacun y apporte ſon biſcuit & ſa boiſſon. Quant à la table du Capitaine, il y a touſiours quelque choſe d'extraordinaire & de meilleur. Il a auſſi plus de ſix perſonnes à ſon plat, car tous les gens d'honneur & de qualité y ſont receus. Le Maiſtre ne mange point à la table du Capitaine, ny le Pilote auſſi. L'on choiſit ſix perſonnes d'vne qualité pour manger enſemble. Voila comment nous viuions en nos Nauires; mais ce que i'y trouuois de manque entre autres choſes, c'eſt que Meſſieurs les Bourgeois & Seigneurs du Nauire, deuoient mettre vn ſur-Intendant ſur les viures, qui ne fut à la deuotion du Capitaine ny du Maiſtre, qui y mettoient tels Deſpenciers qu'ils vouloient, & gens qui eſtoient de mauuais gouuernement, & qui n'euſſent oſé leur refuſer rien de ce qu'ils leur demandoient, de peur d'eſtre oſtez de leur charge. Cela fut cauſe que nos viures furent bien-toſt mangez & conſommez, & il arriuoit tous les iours mille inſolences & diſputes là-deſſus. Deſpenciers.

Or vn iour apres que l'on eſt embarqué, le Capitaine & le Maiſtre appellent tous ceux du Vaiſſeau pour faire le ma-

telotage, qui eſt de les mettre deux à deux, comme en terre on fait les Camarades, commençans au Capitaine, & Lieutenant, iuſques aux moindres garçons, & ne s'appellent point autrement que Matelots. Ce matelotage eſt qu'il faut ſe ſoulager, & aſſiſter comme Freres, comme eſt la couſtume de la Mer, à quoy l'on eſt obligé. On met ainſi tous les gens de Mer en deux parties, dont le Maiſtre en a vne, & le contre-Maiſtre l'autre, afin de ſe rechanger. Car quand vne partie dort, l'autre veille, & trauaille quatre ou cinq heures durant. En nos Nauires François il n'y a point de difference de Mariniers, comme il y a entre les Portugais, car ils ſont tous égaux, encore qu'il y en ait de plus anciens & plus capables les vns que les autres, de ſorte qu'ils ne ſont point differents de nom ny de qualité, mais ſeulement ils ont plus de gages.

Matelotage.

Au reſte, ie diray encore librement vne choſe, que i'ay dé-ja touchée ailleurs, encore qu'elle ne ſoit pas à l'honneur des François, mais ſeulement pour les auertir, afin qu'ils s'en corrigent, & que l'on y mette vn meilleur ordre. C'eſt que ie ne vy iamais des Mariniers ſi méchans & ſi vitieux que les noſtres; car en noſtre voyage la plus grand part des Officiers & Mariniers eſtoient de ſaint Malo, & preſque tous parens, & nonobſtant cela, ce n'eſtoit d'ordinaire que querelles & diſputes entr'eux, & ie ne vis iamais deux hommes ſe porter vne bien-veillance, amitié ny reſpect. Perſonne ne vouloit obeïr à ceux qui auoient le commandement. Outre cela, & ce que ie trouue le pis, c'eſtoient les plus grands iureurs & blaſphemateurs du nom de Dieu que l'on ſçauroit voir; de ſorte que ie ne m'étonne plus de ce que noſtre voyage a reüſſi ſi mal-heureuſement, veu les grandes offenſes qui ſe commettoient tous les iours dans nos Vaiſſeaux; La pluſpart eſtans yurognes, & gourmans au poſſible; car ils euſſent voulu boire & manger tous les viures en vn iour, qui les euſt laiſſé faire, ſans auoir aucune preuoyance pour l'auenir. En ſorte, que tous les rafraichiſſemens que l'on auoit apportez pour des particuliers, pour leur ſuruenir en leurs maladies, & neceſſitez, eſtoient conſommez auant que nous euſſions paſſé la ligne; & quand ils deuenoient malades, ils n'auoient plus dequoy ſe rafraichir, ſi-

Deſordre és Nauires François.

non des viures ordinaires du Nauire, comme ceux qui se portoient bien. Ce sont aussi la pluspart les gens les moins deuots qu'on sçauroit voir, ne gardans ny Caresme, ny Vigiles; & se dérobans le boire & le manger les vns aux autres. Et à la verité ie confesse franchement que i'aimerois mieux auoir affaire aux plus barbares du monde qu'à eux : ie les ay veu bien souuent au plus fort de la tourmente se mettre à iurer & blasphemer dauantage. Au reste ils sont tres-bons Soldats & Mariniers, & capables sur toutes les autres nations, des plus hautes entreprises du monde, mais ils ne veulent point obeïr, & ne peuuent patir de la bouche, ny souffrir aucune correction.

Toutes ces choses dés le commencement me firent auoir vne mauuaise opinion du succez de nostre voyage, & puis nous demeurasmes trop à partir; car au lieu de nous embarquer dés le mois de Février, comme nous auions resolu, à grand peine le peusmes nous à la fin de May, qui fut vne grande faute: mais l'vne des principales & plus dommageables fut nostre trop long retardement, apres auoir doublé le Cap de bonne Esperance. Et aussi que nous ne prismes pas le dehors de l'Isle de saint Laurens, dont la cause fut que nous nous amusasmes trop auec les Nauires Holandois, & auions la bonace, & laissions aller les Nauires à leur volonté, la plus part des voiles basses, mais les Holandois plus fins que nous, tenoient tousiours leur route vers la coste d'Afrique, & nous les suiuions. Car trois ou quatre iours durant, ce fut à qui se feroit meilleure chere; (cela estant l'honneur des Capitaines) au son des Trompettes, & de plusieurs sortes d'instrumens, & volées de canon. C'estoit le Nauire qui auoit fait festin qui tiroit tout à volée, lors qu'on s'en alloit chacun à son bord, en se disant adieu. Les Holandois nous dirent que c'estoient eux que nous vismes à la coste de Guinée vers Serselyonne. Et à la verité il faut confesser qu'ils sont plus dignes de faire ce voyage là que non pas nous; car les François sont plus delicats, & de moindre fatigue, & ne sont pas d'épargne comme eux; Ils mangent beaucoup, mais ils gardent bien ce peu qu'ils ont de rafraichissement pour lors qu'ils font rencontre de leurs amis, ou qu'ils sont malades, où les nostres tant qu'ils ont des rafraichissemens ne

Faute faite au voyage.

Holandois meilleurs sur Mer, en quoy.

veulent point manger des victuailles du Vaisseau. Les Holandois aussi se passent de vin, & ne boiuent que de l'eau. Ceux que nous rencontrasmes n'auoient qu'vne quarte de vin en quinze iours, & nous quatre. Leur biscuit estoit tout noir, & le nostre comme du pain de chapitre. En cette coste d'Ethiopie nous voyons toute la nuit force feux sur la cime des hautes montagnes.

Mais ie ne veux pas oublier en passant à remarquer, que les Vaisseaux allans de compagnie, ou se rencontrans sur la Mer, comme ils sont vn peu éloignez, & qu'ils ne peuuent se parler de la voix, les trompettes suppléent à ce defaut de part & d'autre, & se font aussi bien entendre auec le son de leur instrument qu'auec la parole mesme. Et cela s'obserue seulement entre les Vaisseaux François, Anglois, & Holandois.

Mais pour reuenir aux desordres arriuez en nostre voyage, ce qui me donnoit plus mauuais presage, comme i'ay dit, ce sont les grandes offenses qui se commettoient iournellement parmy nous mesmes: le seruice de Dieu n'y estoit nullement obserué, comme i'ay veu qu'il s'obserue entre les autres Etrangers, tant Portugais, qu'Anglois & Holandois, & entre les Indiens mesmes, qui sont beaucoup plus soigneux de leur loy que nous de la nostre. Et n'y auoit entre nous que querelles, ie dis mesme entre les principaux, comme entre le Capitaine & le premier Marchand, qui se fraperent l'vn l'autre, & furent plus de six mois sans se parler, ny manger ensemble, & sans la tourmente qui nous accueillit en la terre de Natal, & qui les fit penser à leur conscience, ie croy qu'ils ne se fussent parlez de tout le voyage : Encore ce qu'ils en firent, ce ne fut point par apprehension de la mort, dont nous nous vismes lors tous aussi prests qu'on sçauroit estre : Car nous ne faisions plus que demander pardon à Dieu & au monde, & épuiser le Nauire d'eau; & fusmes quatre iours & quatre nuits sans voile, gouuernail & masteaux; Mais ce qui fut cause de les remettre bien ensemble; c'est qu'apres que la tourmente fut passée, on prit conseil & auis sur ce qu'il seroit besoin de faire, & là où on iroit se rafraichir, & racoustrer le Nauire. Et comme le Marchand n'y vouloit venir, les autres chefs prirent vne attestation de tout

Vices des Mariniers François.

Querelle grande en nostre Vaisseau.

le monde pour en faire leur rapport, le voyage estant fait, à Messieurs de la Compagnie ; Disans qu'vne querelle particuliere ne deuoit point prejudicier au general, ny les empescher du deuoir de leur charge. Cela fut cause de leur reconciliation.

Leur querelle n'estoit venuë que pour la place d'vn cofre ; Car le Frere du Capitaine trouuant vne place vuide, y fit mettre son cofre sans autre forme, & celuy du Marchand en auoit esté osté depuis deux iours, ie croy, pource qu'il nuisoit à la barre du gouuernail : Surquoy le Marchand vint l'oster, & d'auctorité absoluë y remet le sien, dont ils vinrent aux grosses paroles, & enfin aux mains ; & on eut bien de la peine à les separer. Nous estions lors à l'ancre à l'Isle d'Anabon ; & nostre Capitaine enuoya soudain nostre Galion à bord du Croissant, pour donner auis à Monsieur de la Bardeliere de ce qui s'estoit passé, le priant d'y venir donner ordre ; Ce qu'il fit, & ayant sceu les raisons de part & d'autre, & pris conseil là-dessus de tous les principaux des deux Vaisseaux, il commanda que la chaisne fust apportée ; Ce qu'entendant le Marchand, il s'en alla aussi tost en sa chambre, & prit son Pistolet pour le bander & amorcer, sans dire autre chose. La chaisne estant apportée, le General commanda qu'il fust enchaisné au pied du grand mast, qui est le lieu ordinaire où l'on enchaisne les malfaicteurs ; apres luy auoir premierement fait vne grande reprimande, pour auoir osé s'attaquer à son Capitaine : Mais comme on le voulut prendre, il courut prendre son Pistolet tout bandé, protestant que le premier qui mettroit la main sur luy, il le tuëroit ; Surquoy le General en colere, ne vouloit partir de là qu'il ne fust pris, mais nostre Capitaine qui estoit homme doux & benin, bien qu'il fust l'offencé, supplia luy-mesme le General de luy pardonner ; ce que firent aussi tous ceux des deux Vaisseaux. Le General octroya cette Requeste, mais nonobstant cela, le Marchand ne s'en soucia point ; car c'estoit le plus superbe & orgueilleux homme que ie vy iamais, & le plus vindicatif, ayant dispute auec tout le monde.

Mais pour reuenir à mon propos, c'estoit vne grande pitié de voir tant de querelles, & d'ouyr proferer tant de blasphemes, exercer tant de vengeances, & de larcins, comme

il s'en faisoit entre nous. Souuent par vengeance ils s'entrejettoient la nuit les hardes les vns des autres dans la Mer, & coupoient les cordes qui tenoient les linges & les chemises attachées; Bref, il n'y auoit sorte de meschanceté & de malice qu'ils ne commissent. Quand quelqu'vn tomboit malade, ils s'en mocquoient auec toute l'inhumanité du monde, & estoient bien aises quand quelqu'vn mouroit, & au lieu de prier Dieu pour luy, ils disoient que c'estoit autant d'épargne de victuailles. Mesme ils maudissoient le voyage, & tous ceux qui l'auoient entrepris. De sorte que n'y ayant ny regle, ny police, ny crainte de Dieu, ie desesperay tout à fait d'aucun bon succez de cette entreprise. Que s'il est permis de conjecturer quelque chose de sinistre sur les iours, ie diray, que i'ay remarqué que ie partis de saint Malo vn Vendredy, & le mesme iour ie suis party de Goa, des Maldiues, de sainte Helene, & du Bresil, & pas vn de mes voyages ne fut heureux, comme i'ay dit ailleurs.

Conjecture sur les iours.

Enfin i'ay éprouué pour mon particulier, que ce voyage estant le premier que i'eusse encore fait sur mer, ce me fut vn tres-mauuais coup d'essay, de rencontrer des gens si barbares, si inciuiles & si inhumains; Car de tous ceux du Nauire Corbin où i'estois, ie n'en ay pas reconnu vn seul qui fût doux & courtois, & qui eût tant soit peu l'honneur en recommendation, hormis nostre Capitaine nommé *Du Clos Neuf*, qui estoit Connestable de saint Malo; Car c'estoit vn personnage de bonnes mœurs, & fort sçauant, principalement aux Mathematiques, & en tout ce qui concerne la connoissance du Globe, & de la carte Marine: De sorte qu'il ne sentoit aucunement son Maloüin; Aussi n'estoit-il gueres propre à faire ce voyage, & c'estoit le premier qu'il auoit fait sur mer. Il estoit homme de Lettres, & auoit plus la mine d'vn Courtisan que d'autre chose. Bref, il estoit trop doux & trop timide pour estre Capitaine; & ceux de saint Malo, qui se connoissent tous, & s'en estiment moins, ne faisoient aucun estat de ses commandemens. Car nul de nos Capitaines n'auoit pouuoir du Roy, ny de la Cour de Parlement d'exercer la Iustice; c'est pourquoy chacun en abusoit. Outre cela, il estoit d'vne complexion melancholique, & assez delicate & foible: De sorte que n'estant pas

Capitaine du Clos Neuf.

de grande fatigue, il n'auoit pas les qualitez requises à vn Soldat, & à vn homme de mer. Ce qui doit seruir d'auertissement à ceux qui veulent entreprendre de grands voyages, de bien choisir les hommes selon leurs qualitez & conditions. Car il est necessaire que les chefs & principaux de telles entreprises soient bien conditionnez, & de bonnes mœurs; ayant reconnu comme par le mauuais gouuernement & conduite de la nostre, il nous en a mal pris.

Auertissement pour le choix des hommes de Mer.

Il est besoin aussi que le Capitaine soit homme d'authorité, & de bonne maison, & qui entende la Sphere, & la carte de nauigation: aussi qu'il soit Soldat, & qu'il supporte aisement la fatigue: & sur tout qu'il ait vn pouuoir absolu sur ceux qui sont sous sa charge, mesme de les condamner à mort. Car s'il est du païs & de bas lieu, on ne le craint point: & s'il se pense faire redouter par force, il y a danger de quelque reuolte. Apres cela il faut qu'il choisisse des hommes de qualité requise: & sur tout qui ne soient point sujets au vin, mutins, ny querelleux; car il ne faut qu'vn mutin dans vn Vaisseau pour gaster tout. Qu'il mette ensuitte pour Despenciers des gens fidelles. Qu'il ne gourmande ses gens que le moins qu'il pourra, & principalement ceux qui ont charge. Qu'il gratifie ceux qui feront bien, & plutost les bons Mariniers que les bons Soldats. I'ay veu pour vn soufflet que le Maistre donna à vn Canonier Flamand: qu'ils firent vn complot estans arriuez en Sumatra, de faire vne traisnée de poudre auec vne longue méche pour mettre le feu dans toutes les poudres du Nauire, puis eux se sauuer, comme du depuis ils nous ont confessé, estans perdus aux Maldiues. Et nonobstant mesme que nous fussions tous pris, ils dirent le plus de mal de nous qu'ils purent au Roy des Maldiues, & que nous estions tous des voleurs & écumeurs de mer, & que nous les auions amenez par force. Ce qui n'eut pas toutefois plus d'effet, dautant que ceux des Maldiues ne nous eussent sceu pirement traitter qu'ils faisoient. Cela monstre comme le desespoir d'vn homme seul est capable quelquefois de perdre toute vne communauté. Aussi est-ce vne dangereuse chose de donner du commandement dans vn Vaisseau à vn homme qui n'en sçait pas bien vser.

Sur tout on ne sçauroit trop estimer & recompenser vn

Bon Marinier combien necessaire.

bon Marinier, car il s'en rencontre peu. Il se trouue assez de Halleborbins, c'est à dire de ceux qui tirent sur les cordages: mais les Mariniers sont ceux qui grayent, & font le manœuure du Nauire, & vont tousiours au haut des hunes, & vn bon Marinier peut plutost sauuer vn Vaisseau qu'vn bon Soldat.

Enfin, il faut qu'vn Capitaine mette du commencement vn bon ordre dans son Vaisseau, & soit soigneux sur tout de faire bien prier Dieu, & que pour cet effet il mene des gens d'Eglise, (comme nous auons déja dit) & qu'il les fasse respecter, car les gens de mer ne portent respect & honneur que par contrainte. Qu'il fasse aussi rigoureusement punir les voleries, & principalement pour le boire & manger, où il s'exerce de grands brigandages.

Voila en peu de paroles les desordres & inconueniens qui arriuent ordinairement parmy nous, & qui sont cause que toutes nos entreprises de mer reüssissent si mal. Surquoy l'on peut prendre Auis à y remedier, comme il se peut faire aisément par les moyens que i'ay deduits, & qui peuuent beaucoup seruir à ceux qui dorénauant voudront entreprendre de tels voyages.

Loüé soit Dieu.



DISCOVRS



DISCOVRS DES VOYAGES AVX PAYS éloignez, & des preparatifs necessaires pour les entreprendre vtilement & en composer des Relations exactes.

Par M. N. N.

CEux qui visitent les Païs plus éloignez & moins connus sans autre dessein, que d'y obseruer curieusement par eux mesmes ou d'apprendre de ceux du Païs, tout ce qui dépend de leur nature; & le naturel, la façon de viure, la police, les mœurs, coustumes & industrie de ceux qui les habitent, obligent sans doute beaucoup le Public, de communiquer par leurs relations à ceux qui ne bougent de chés eux, le fruit & la satisfaction de leurs trauaux. Et il y auroit quelque justice que les Souuerains aidassent ou recompensassent ceux qui s'y exposent. Mais sans diminuër ce qu'on leur doit, on leur auroit vnê obligation plus entiere, si pour voyager auec plus de plaisir & d'vtilité pour les autres & pour eux mesmes, ils prenoient plus de soin qu'ils ne font d'ordinaire de se fournir de tous les preparatifs necessaires, de n'oublier rien de ce qui merite qu'ils s'en instruisent, & de s'assurer autant qu'il est possible de la verité de ce qu'ils écriuent.

Il y a peu de Relations où on ne trouue que leurs Auteurs ont manqué par negligence ou par incapacité, d'obseruer ou s'informer de diuerses choses notables, la pluspart s'engageans dans ces Voyages, l'esprit mal instruit de diuerses connoissances qu'il faudroit auoir auparauant acquises; & d'ailleurs chacun selon son genie, applique sa curiosité seulement à ce qui le touche le plus, ne tenant conte du reste. Le Politique s'instruit particulierement du gouuernement & de l'ordre de l'Etat; le Geographe obserue la situation des lieux; l'Historien s'informe de ce qui s'est passé de plus remarquable; le Naturaliste des Plantes & des Animaux; celuy qui a in-

clination pour la Medecine prend garde à ce qui s'y rapporte; l'esprit du Marchand à ce qui est bon pour le Negoce; celuy qui aime les Arts à ce qui s'en pratique. Où le veritable esprit de Voyageur doit estre vniuersel & assembler tous ces differents genies dans le sien, afin de s'instruire également de tout ce qui le merite, à quelque ordre de ces choses qu'il appartienne. On trouue aussi que des choses plus notables dans les Relations, la qualité de l'information, de laquelle depend le degré d'assurance qu'elle a, n'est pas exactement marquée, de sorte qu'on ne sçait quelle foy y ajouster.

Ceux qui entreprennent de voyager, pour ne commettre pas les mesmes manquements, qu'ils ont, sans doute, remarquez en ceux qui les ont precedez, se doiuent faire des regles & des loix inuiolables qu'ils suiuent constamment, & auoir tousiours deuant les yeux le projet d'vn Voyage entrepris auec tous les preparatifs requis, & mieux executé, & l'idée & le plan de tout ce qui entre dans la connoissance parfaite d'vn Païs, pour en donner vne Relation capable de satisfaire pleinement. Cela est aisé à chacun, si peu qu'il y fasse reflexion. On essayera neanmoins d'en ébaucher icy quelque chose.

Des preparatifs necessaires pour Voyager vtilement aux Païs plus éloignez.

ON suppose qu'on a pourueu à la dépense qu'il y faut faire, aux suretez à prendre pour ne risquer pas son argent en chemin, & n'en manquer pas sur les lieux, à ce qui s'y peut ménager, aux correspondances necessaires, & à tout le reste de cette nature, seulement en passant on aduertira sur ce point de deux choses.

L'vne de faire fonds de beaucoup plus d'argent qu'il ne semble necessaire, dont il vaut mieux auoir de reste qu'estre si mesuré, qu'il faille regler plutost par la bourse le sejour à faire par tout, que par le temps requis pour se bien instruire des choses. Quant au reste, outre le besoin, on a dequoy faire quelque liberalité à propos, les presens qui rendent les gens officieux par tout païs, facilitent beaucoup la découuerte de tout ce qu'on cherche, & par là souuent le temps

& le ſejour abbregé en recompence la deſpenſe.

L'autre, de faire eſtat d'y employer beaucoup plus de temps qu'on ne iuge auſſi neceſſaire, afin de ne voir pas la pluſpart des choſes en courant la poſte, ou de n'en laiſſer point à voir qui le meritent.

Vn troiſiéme auis peut eſtre adjouſté, parce qu'il eſt fort negligé, qui regarde de plus prés la perſonne du Voyageur; c'eſt de ſçauoir ſe traiter ſoy-meſme des maladies & accidens plus à craindre dans les Voyages, des Fiévres malignes, des bleſſures & cheutes que peu de Voyageurs euitent, paſſans en des climats ſi contraires à leur temperament, & marchans toûjours auec quelque peril; eſtre pourueu contre ces maux de quelques excellens remedes des plus ſimples & de plus prompt effet, pour les pouuoir preparer par tout, ſi on n'en apporte auec ſoy, où s'ils venoient à manquer. Outre le beſoin qu'on en peut auoir, il eſt tres-vtile d'en pouuoir ſecourir ceux auec leſquels on ſe trouue, qu'on s'acquiert abſolument par là.

On ſuppoſe encore que ceux qui voyagent, ont aſſez d'experience du monde pour ſe bien conduire, qu'ils ont aſſez de moderation naturelle ou acquiſe pour eſtre ſouples & accommodants, autant qu'il eſt neceſſaire à ceux qui tous les jours conuerſent auec gens nouueaux de toute ſorte d'humeurs, qu'ils ont par nature ou par art, le don de ſe faire d'abord cherir & eſtimer de ceux auec qui ils ſe rencontrent, qu'ils ſont precautionnez & circonſpects, & preparez aux plus faſcheux accidens, conſeruans le jugement dans la ſurpriſe, qu'ils ont éprouué leur vigueur & leur fermeté dans quelques perils, ou du moins qu'ils s'en ſentent aſſez pour n'y ſuccomber pas faute de courage, qui ſont les parties de l'ame plus neceſſaires pour voyager heureuſement.

Les preparatifs dont on entend parler, ſont ceux qui ſont requis de la part de l'eſprit, pour s'inſtruire parfaitement des choſes d'vn païs, qui eſt le but, que ſe propoſent ceux qui vont ſi loin.

Le deſſein de ces longs Voyages ne ſe formant & ne s'executant pas d'ordinaire bruſquement, donne aſſez de loiſir pour faire de longue main ces prouiſions pour l'eſprit, ſi on ne les a déja faites, & il merite bien quelques mois d'application qui y ſuffiſent.

1. On doit donc auparauant sçauoir de la Sphere, de la Geographie, de l'Histoire naturelle, quelque chose de plus que ce qu'vn honneste homme qui a vn peu cultiué son esprit n'en ignore pas d'ordinaire, mais tres particulierement & à fonds du païs qu'on va visiter, tout ce que les Anciens & Modernes en apprennent pour le bien verifier, confirmer ou rectifier. En auoir leu exactement toutes les Relations, bonnes & mauuaises qui s'en trouuent, sçauoir ce que les Historiens rapportent s'y estre autrefois passé de plus memorable, en auoir les endroits extraits pour les porter auec soy.

2. Pour s'aider de ces connoissances & en adjouster de nouuelles & de meilleures, il faut sçauoir se seruir de l'Astrolabe pour prendre les hauteurs, & de la Boussole pour bien marquer la situation des lieux entr'eux & la route qu'on a tenuë, se pouruoir de ces instruments iustes, bien faits & commodes, & de la meilleure Carte du païs qui se soit faite.

3. Sçauoir prendre le plan d'vne campagne, d'vne ville, & designer passablement tout ce qu'vne campagne represente, comme aussi des plantes, des animaux, des machines, & pour cet effet, se sçauoir aider des Instruments plus commodes & plus simples, qui s'y employent, du Compas de proportion, quart de Cercle & autres, mesmes en sçauoir composer au besoin, & sur tout tracer vne Carte bien iuste d'vn païs qu'on a parcouru. Pour estendre au reste sa veuë plus loin, & découurir des endroits qu'on ne peut bien souuent approcher, il ne faut pas oublier de bonnes Lunettes à longue veuë. On deuroit mesme porter des meilleurs verres de Telescope, quelque distance qu'ils tirent, puis qu'on n'a que faire de tuyaux, pour obseruer la Lune & les autres Planetes vers la ligne, duquel endroit on pourroit peut-estre découurir quelque chose de plus ou plus distinctement que d'icy.

4. Se pouruoir de Liures en petit volume, de Geographie ancienne & moderne, comme le Strabon Varenius, auec vne ou deux des meilleures Relations du païs, qu'on va voir, qui indiquent du moins diuerses choses qu'on ne s'auiseroit peut-estre pas de chercher où l'on passe. Tirer des Ephemerides pour les années destinées au Voyage, le temps des

Eclipses de Lune qui se peuuent obseruer sur les lieux où on se trouuera, afin d'en trouuer la longitude precise; porter l'Histoire naturelle de Pline, & vn des meilleurs Liures de Plantes en petit, dont il faut auoir quelque connoissance au delà du commun, aussi bien que de diuers Arts, entre lesquels il peut estre tres-vtile de sçauoir faire essay des matieres minerales qu'on peut rencontrer en voyageant.

5. Auoir acquis quelque connoissance de la Langue du païs, où on va, ou de celle qui y est entenduë de la pluspart, la cultiuer en y allant par l'aide des Liures, ou de quelqu'vn qui l'entende, si par hazard on en peut ioindre ou autrement, l'auantage qui en reuient ne se pouuant assez estimer.

6. Si on n'a pas toutes ces lumieres & ces connoissances, on doit tascher d'y suppléer, en s'associant quelque autre qui les possede, & s'il est d'esprit commode & raisonnable & propre à lier amitié, outre l'assistance qu'on se donne en tous rencontres, & le plaisir & consolation d'vne telle societé, on s'instruit infiniment mieux de toutes choses par les lumieres qu'on se donne l'vn à l'autre.

Ce que dans le Voyage on doit faire & obseruer mieux qu'on n'a de coustume.

PResque en toutes choses on sçait assez ce qu'on doit faire en general, mais cette science est courte quand on vient au particuliere. Par cette raison on ne touchera icy que les endroits où manquent le plus ceux qui voyagent.

1. Parce qu'ils oublient ou negligent d'ordinaire diuerses choses dignes d'estre recherchées aux occasions de s'en instruire. Il faut pour auoir également presens à leur esprit en tout temps & en quelque part qu'ils se trouuent, les sujets differents, où par raison, si ce n'est pas par genie, ils doiuent estendre leur curiosité qu'ils en ayent vn plan racourcy.

Tout ce qui merite d'estre sceu d'vn païs & de ceux qui l'habitent, se reduit aux chefs suiuans.

A la nature du païs qui comprend le climat, sa situation & estenduë, sa temperature, sa disposition en montagnes, costeaux, plaines, riuieres, &c. qualité de terre fertile, ste-

rile,&c.ce qu'il produit de mineraux, plantes, bois fruitiers, grains, animaux de toute ſorte. Les hommes y adjouſtent la culture & l'habitation par Villes & Villages.

Au naturel des hommes qui l'habitent, leur temperament, diſpoſition de corps, ſanté, maladies, age qu'ils viuent, genie, inclinations.

A la vie priuée ſelon les differentes conditions des gens des Villes, des champs, des riches, des pauures, leur nourriture, veſtemens, logemens, meubles, mariages, maniere de viure auec les femmes, education d'enfans, mœurs, conuerſation, ieux & diuertiſſemens, applications ordinaires, arts, negoce auec les peuples voiſins ou éloignez, monnoyes, poids, meſures, ſciences.

Au Gouuernement, le Souuerain, ſa Maiſon, ſa Cour, les forces de l'Eſtat, reuenus, milice, alliances, intereſts, officiers de Police, & de Iuſtice.

A l'Hiſtoire, ce qui eſt ancien & moderne, les reuolutions & autres euenemens remarquables, ſur tout l'Eſtat preſent des affaires.

A la Religion, l'introduction d'icelle, auteurs, diuerſité, alterations & changemens, eſtat preſent, ceux qui y ſeruent, &c.

De tant de matieres, dont le Voyageur doit prendre connoiſſance, il ne peut tenir qu'à luy, que par tout & de toute ſorte de gens, il n'apprenne quelque choſe, s'il s'y applique comme il faut.

2. Parce que les choſes s'apprennent, ou par l'obſeruation propre qui eſt la plus ſeure voye & la plus ſatisfaiſante, ou par la relation d'autruy ; autant qu'il luy eſt poſſible, le Voyageur doit preferer la premiere, & n'y épargner ny temps, ny peine, ny dépence ; & ſe rapporter de ce qu'il ne peut ſçauoir entierement, à ceux qui en ont plus de connoiſſance par leur profeſſion ; Par exemple, c'eſt des gens des champs qu'ils ſe faut enquerir de ce qui ſe cultiue de fruits, de grains, & de quelle maniere, des animaux ſauuages & domeſtiques. Des Medecins & Droguiſtes touchant les drogues; De ceux qui ſont de la Cour ou qui y ont veſcu, ou qui ſont ou ont eſté dans les emplois de paix ou de guerre, touchant le Gouuernement d'autrefois & du preſent. Des Marchands, de ce qui ſe tire du païs, ou y vient d'ailleurs &c. mar-

quant la qualité des perſonnes, le rapport conforme ou different de pluſieurs, &c. pour n'aſſeoir ſur cette information qu'vne creance proportionnée à l'aſſurance qui s'y peut prendre.

3. Il faut bien prendre garde dans ces informations, de ne former pas de fauſſes idées des choſes par le mal entendu des truchemens ignorans, ou le peu de connoiſſance qu'on a de la langue, mais ſur tout par le rapport de ce qu'on preiuge d'abord eſtre ſemblable chez nous, à quoy on eſt fort ſuiet de s'abuſer; ce qui s'euite, ſi on s'informe de pluſieurs bien connoiſſans de la meſme choſe, ſi on les ſçait queſtionner pour s'en éclaircir parfaitement, & ſi apres cela ſeulement on en fait comparaiſon auec ce qui en approche le plus parmi nous : ſi on peut tirer par écrit des memoires de ceux qui ſont capables d'en donner de la ſorte, il ne le faut pas negliger, parce qu'on en profite toſt ou tard, rencontrant vn meilleur interprete, ou ayant bien appris la Langue.

4. Comme tous les iours, tous les lieux, tous ceux qu'on connoiſt, inſtruiſent le Voyageur qui a l'œil & l'eſprit ouuert de quelque choſe, il en doit tous les iours ſans y manquer charger ſon Iournal. La veuë en eſtant encore comme preſente, & la memoire toute fraiſche, pour ne rien oublier, ou omettre quelque circonſtance importante, comme il arriue d'ordinaire, ſi on ſurſeoit tant ſoit peu de le marquer, & de cela s'en faire vne loy indiſpenſable.

5. Ce Iournal eſtant comme le Threſor du Voyageur, il en doit exclurre les bagatelles qui le groſſiroient inutilement, & n'y coucher que ce qui le merite, non pas meſme ce qui luy eſt arriué, s'il n'eſt notable & inſtructif.

6. Par la raiſon que c'eſt ſon Threſor, il ne doit auoir rien de plus precieux que ſon Iournal; & pour le ſauuer des hazards qu'il court, il faut qu'il l'ait double ou meſme triple, pour en auoir touſiours vne copie ſur ſoy, vne autre entre ſes hardes, & en pouuoir de temps en temps laiſſer vne troiſiéme en bonnes & ſeures mains.

7. Pour venir au détail de ce qu'il doit plus particulierement obſeruer, ou apprendre qu'on n'a de couſtume, comme les Relations en font foy, par ce qu'on y trouue à dire, du païs qu'il voit à meſure qu'il y fait chemin, il en doit ſi bien

marquer la nature & la qualité, autant qu'il peut estendre sa veuë à droite & à gauche, s'il est plein ou en montagnes, couuert d'arbres ou ras, cultiué & habité, ou inculte & desert, &c. qu'on en puisse auoir vne idée particuliere, pour aider laquelle il doit tracer vne Carte de sa route, les distances & situations des lieux bien gardées, le designant à droite & à gauche, tel qu'il se presente à la veuë, & cette mesme Carte peut seruir de Carte generale du païs, y adjoustant les parties qu'il n'a pas veuës dans leur plus iuste situation & estenduë sur la Relation vniforme de plusieurs, les noms des païs & des lieux que les naturels leur donnent, couchez auec scrupule comme ils les prononcent.

Sur ce sujet on aduertit d'obseruer auec toute l'exactitude possible, l'heure des Eclipses de Lune qui suruiendront, pour sçauoir precisement la longitude du païs, & la distance du nostre où elle n'aura pas manqué d'estre obseruée, par la difference de l'heure de l'obseruation. Il est bon aussi d'obseruer la declinaison de l'aimant.

S'il se tire des mineraux ou metaux quelque part, ne manquer pas d'y aller & prendre bien garde, ou s'enquerir de tout ce qui peut donner quelque connoissance de leur generation, & des pratiques dont on se sert pour les épurer, si elles sont plus industrieuses, faciles & de plus grand profit que les nostres; si on rencontre de ces matieres dont par ignorance ou autrement, on ne tienne conte sur les lieux, les esprouuer, la descouuerte en pouuant estre vtile à celuy qui la fait, ou à ceux qui sçauront profiter de l'auis.

Remarquer les arbres, les animaux qui nous sont communs, & leur difference en certaines choses, mieux qu'on ne fait, les especes d'arbres siluestres, la qualité, beauté du bois, &c. les plantes medecinales, les insectes plus petits.

8. Du peuple, s'il est sain & vigoureux, de longue vie, s'il est exempt de quelqu'vne de nos maladies, s'il en a de particulieres, & de quels remedes on se sert auec succez pour celles qui nous sont communes. L'apprest des viandes, breuuages des riches, des pauures, la façon particuliere de bastir, les materiaux & disposition, les meubles, maniere de conuerser dans le serieux, & pour se diuertir.

9. Si on y excelle en quelque art, voir trauailler les meilleurs

leurs Maiſtres où ils ſont plus eſtimez, remarquer ſi l'excellence des ouurages vient de l'induſtrie ou de la bonté de ce qui eſt mis en œuure, & découurir le fin & le ſecret, s'il eſt poſſible, pour le porter de deça.

10. De quels ouurages ou matieres du païs, il ſe fait negoce au dehors, & pour quels païs, & ce que les Eſtrangers y portent d'ailleurs, le poids, le titre, & la forme & le nom des monnoyes qui y ont cours, dont il en faudroit meſme rapporter les diuerſes eſpeces, particulierement la proportion en valeur de l'argent à l'or, & le prix des autres metaux, les meſures & poids exactement rapportez aux noſtres plus communes.

11. Apprendre autant qu'il pourra la Langue, l'écriture du païs, s'il n'y a Grammaire & Dictionnaire, en compoſer, s'il y a des Liures, ſçauoir dequoy ils traittent, & quels ſont les plus eſtimez, en recouurer quelques-vns, en faire traduire par vn bon Interprete des endroits notables, pour faire connoiſtre le genie & l'eſprit de la Nation.

12. Si quelques ſciences y ſont cultiuées, s'en inſtruire des plus habiles qui en font profeſſion, & ne ſe contenter pas, comme ont fait ceux qui iuſques icy ont voyagé en Perſe & aux Indes, d'auoir remarqué qu'il y a des Medecins & des Aſtrologues, & que les Marchands font leurs calculs d'vne maniere plus facile & plus prompte, ſans comparaiſon, que la noſtre, ſans auoir eſté curieux des principes de leur Medecine, ny de leur pratique & meilleurs remedes, des fondements de leur Aſtrologie & de leurs Regles, ſi elle eſt la meſme que celle des Arabes ou differente, &c. & ſans auoir appris leur methode de compter.

13. De l'hiſtoire du païs, autant qu'il s'en peut ſçauoir, iuſqu'à l'eſtat preſent, diſtinguant bien le certain & le douteux, par les Liures s'il s'en trouue, Tradition commune & Relations particulieres.

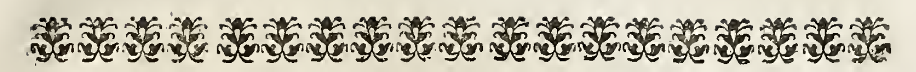
14. De la Religion, ſçauoir au vray ce qu'ils en tiennent par leurs propres ſentimens, non pas par ce qui s'en peut ſeulement conjecturer ou penſer par rapport à la noſtre, qui ſe trouue d'ordinaire fort éloigné de la verité.

Des Relations.

VN Iournal exacte, où rien n'eſt obmis de ce que le Voyageur a deu voir luy meſme, ou apprendre par autruy, contient les materiaux ſuffiſants d'vne Relation iuſte & complette, mais épars. Et parce que la raiſon & l'vſage ont fait conſeruer dans les Relations la forme de ce Iournal, mais plus vague & plus eſtenduë comme la plus agreable, puis qu'il ſemble au Lecteur qu'il voyage auec l'Auteur, qui luy ſert de guide; il n'eſt pas fort difficile d'en baſtir vne, n'eſtant beſoin que de receüillir de diuers endroits du Iournal, tout ce qui appartient à chaque ſujet, rejettant tout ce qui eſt de peu d'importance, le mettre dans l'ordre le plus naturel, & placer au lieu commode, qui depend de la premiere occaſion propre, que le cours du Voyage fournit, d'en entretenir tout d'vn coup le Lecteur, comme ſi à la fois on en auoit appris tout ce que l'on en ſçait.

Tout l'auis qu'on a à donner, c'eſt de n'eſtre pas ſi amoureux de l'hiſtoire, que le Voyageur y mette toutes les petites choſes qui luy ſont arriuées, que pour cette raiſon on luy a conſeillé de bannir meſme de ſon Iournal, dont le Lecteur n'a que faire, auquel ſeulement il doit faire part des accidents notables & inſtructifs.

Pour finir, on obſeruera de bien determiner quels milles ou lieuës preciſes on entend, quand on marque les diſtances, la grandeur des Villes, ſelon la difference commune qui s'en fait vne idée certaine, s'en pouuant à peu prés donner, par exemple faiſant les grandes de ſix mille feux du moins, les mediocres au deſſus de trois mille, les petites au deſſous: Expliquer les meſures & poids qu'on employe, où il échet d'en parler, & la valeur des Monnoyes. Et parce qu'on fait tres-ſouuent mention de ces choſes dans vne Relation, il eſt bon d'en mettre à l'entrée vn Auertiſſement ſeparé, qui ne puiſſe demeurer caché au Lecteur.



DESCRIPTION EXACTE DE LA Coste d'Afrique.

LA partie d'Afrique, qui est depuis le Détroit de Gilbratar, iusques au Cap blanc, dans la mer Oceane, est vne coste qu'on appelle vulgairement & par mauuais vsage *Barbarie*, mais qui ne l'est pas pourtant : car la vraye Barbarie est dans la mer Mediterranée, & c'est la coste qui commence à Tripoli, & qui vient à Thunis, à Alger, iusques au Détroit : mais la coste qui vient dans la mer Oceane, depuis ledit Détroit iusques audit Cap blanc, est veritablement la coste de Mauritanie, & se doit appeller ainsi, estant la coste des Maures. Cette coste & païs de Mauritanie contient trois Royaumes, Fez, Maroc & Suz. Fez a vne Ville capitale qui s'appelle *Fez*, & a pour ports de mer Tetoüan, qui est vn peu dans le Détroit, Tanger, Arquille & Ceuta, Larache, la Mamore, Salé & Fudele.

Tanger est aujourd'huy aux Anglois, Ceuta & la Mamore au Roy d'Espagne, & les autres places aux Maures.

Le Royaume de Maroc a pour Ville principale celle de ce nom de Maroc, & pour ports de mer Azamor, Mazagan, & *Houladille* & Saffy. Mazagan est au Roy de Portugal & le surplus aux Maures.

Le Royaume de Suz a plusieurs Villes dans les terres, ce que les autres n'ont point, l'vn n'ayant que Fez & l'autre que Marocq, à trente ou quarante lieuës dans les terres, mais celuy-cy a la ville principale Thaerudem & en outre Tagaunest, Onfroy & Illeng, & pour ports de mer Mougadon, sainte Croix & Messa. Les Maures appellent lesdites places des mesmes noms, fors Saffy qu'ils appellent Aacffy, & sainte Croix, qu'ils appellent Agades.

Ces trois Royaumes auoient anciennement chacun leur Roy, & il y en auoit deux, sçauoir celuy de Fez, dont ie ne sçay pas le nom, & celuy de Marocq Muleyhamet, qui estoit en la bataille qu'ils gagnerent contre le Roy de Portugal

D. Sebaſtien, vers les parties de Ceuta & de Larache.

Ces Rois ont regné tant qu'ils ont eſté aſſez forts, pour venir à bout des gens de la campagne qui ſont diuiſez par races. Le Chef ou l'Ancien de la race, eſtant le commandant, a pour qualité le nom de Checq ou de Capitaine : Ils habitent ſous des tentes & par Adoüars, vn Adoüar eſtant vne aſſemblée de quarante ou cinquante tentes, en vn rond ; leurs troupeaux ſont au milieu, & vne race aura trente ou quarante, voire cinquante Adoüars, plus ou moins, ſelon que la race eſt nombreuſe.

Ces Rois eſtoient obligez de ſortir ſouuent à la Campagne auec vne armée, s'ils vouloient eſtre païez de la Garama ou de la Taille, à laquelle chaque race eſtoit taxée, & encore c'eſtoit auec peine qu'ils ſe faiſoient payer, parce que ces Arabes plioient bagage, & ſe retiroient en vne autre contrée, & meſme reſiſtoient ſelon leur force. Telle race eſtoit tenuë de mettre iuſques à dix & quinze mil cheuaux ſur pied ; & pluſieurs races s'eſtans iointes enſemble en ſont venuës aux armes offenſiues & aux attaques, notamment vers Fez, & vers Suz, où depuis plus de cinquante ans il n'y a plus eu de Rois, leſdits Royaumes eſtans poſſedez par des chefs de race d'Arabes, qui ont ſouuent quelque demeſlé auec les Maures des ports de mer.

Et preſentement ce Royaume de Fez eſt poſſedé par pluſieurs chefs de race d'Arabes, & notamment par Checq *Bembouker*, & par Checq *Gucillan*, celuy-là ſe tient vers les parties de Mammora, Sallé & Fudelle ou Fedalla, & celuy-cy ſe tient vers les parties de Tetoüan, Tanger & Arquille, dont il a fait ſon chaſteau.

Les Mores de Salé eſtans fortifiez des Moriſques qui furent chaſſez d'Eſpagne, vinrent en l'année mil ſix cens, & ſe retirerent le long de ladite coſte de Mauritanie, particulierement audit Salé, en grand nombre, tant Andalous, Granadins que *Hornatheros*. Ils s'erigerent en Republique & en Diuan. Les Mores demeurerent dans la grande Ville, qu'on appelle le vieux *Salé*, leſdits Moriſques dans la nouuelle Ville qu'on nomme Rieual. Ils auoient garniſon dans le chaſteau, & ſe mirent à pyrater pour ſe vanger des Chreſtiens ; ce qui a duré pendant trente ou quarante ans, ayans eu en mer iuſ-

ques à trente Vaisseaux de Corsaires : mais cela a cessé depuis la guerre qu'ils on euë contre Bembouker, qu'ils ont assiegé. Il y a nouuelles qu'ils ont fait la paix.

Pour ce qui est du costé de Tetoüan & Tanger, on sçait comme Checq Gueillan ou Cidy Gueillan, car quelquefois on l'appelle Checq, qui est Capitaine, & quelquefois Cidy, qui est autant que Monsieur, est souuent aux mains auec les Anglois, dont il en a tué cinq cens les ayans surpris.

Le Roy Muleyhamet, apres auoir gagné la Bataille contre D. Sebastien Roy de Portugal, regna iusques en l'année mil six cens six en paix, ayant reduit les Arabes à luy apporter la Garama dans Majorque, où tous les Chrestiens sçauoir François, Anglois & Hollandois traficquent. Apres sa mort ses parens se firent la guerre, en sorte qu'en six semaines de temps, on vit trois Rois dedans Marocq s'entrechasser, sçauoir Muley Iacob Elmanzor, Muley Boësson, & Muley Bouffecs. Apres eux vint Muley Zidan, lequel s'estant emparé du Royaume, y a regné iusques à sa mort, arriuée enuiron l'an mil six cent trente. Il a eu beaucoup de peine à resister aux Arabes, qui l'ont quelquefois contraint de quitter Marocq, & de s'enfuïr à Saffy: neanmoins il a regné assez paisiblement iusques en mil six cent trente.

Apres luy Muley Abdemeleck son fils aisné fut Roy : mais il ne regna que trois ans, & fut tué par vn Renegat François. Il estoit fort cruel. Muley Eluualecq son frere, qui estoit blanc sorty d'vne Morisque Espagnole, regna apres luy. Il estoit affable & aimé, il ne regna que dix ou douze ans.

Apres luy a regné son ieune frere Muley Hamet Checq, lequel s'estant amusé à faire l'amour, les Arabes de la Campagne, de la race la plus grande qu'il y ait, appellée des Chibauettes, s'est souleuée contre luy, & s'est emparée de Marocq & de la belle Maison ou Serrail appellé Cebrohé, & y a assassiné ledit Roy Muley Hamet Checq, dernier fils dudit Muley Zidan. Et le chef de ladite race des Chibauettes nommé Crommelhunte, s'est emparé de la Royauté, depuis deux ou trois ans seulement, & c'est luy qui regne aujourd'huy dans Marocq en qualité de Tyran. Il est Maistre du port de la Houladilla, & a bloqué Saffy: mais il ne l'a pû prendre, au moins on n'en a point de nouuelles.

Celuy de Suz n'eſt pas moins en deſordre, depuis cinquante ans, il a eſté trauaillé de guerres Ciuiles, neanmoins vn Prince du païs ayant eu le deſſus, nommé Cid y Alley, a regné trente ans. Il demeuroit à Illeng, & n'eſt mort que depuis huit ou dix ans. Il a laiſſé vingt-deux fils, & quelques freres qui ſe font la guerre, chacun prenant quelque place, l'vn à Thearudem, l'autre à Onfrey, l'autre à Taganor, l'autre à Illeng, & vn des freres du défunt eſt Maiſtre du Chaſteau d'Agades ou de ſainte Croix, & les autres battent la Campagne. Il n'y a point eu de Conſuls en ce païs là : mais ſeulement à Salé & à Tetoüan, depuis que Salé a eſté erigé en Republique ou Diuan, & à la faueur de Salé, Tetoüan en a auſſi receu vn, Checq Geillan & Checq Bambouker ne s'y eſtans pas oppoſez. Pluſieurs ſe ſont preſentez à Muley Zidem, pour exercer cette charge, entr'autres vn nommé de Mas en mil ſix cent dix-ſept, vn nommé Fate en mil ſix cent dix-neuf, & en mil ſix cent vingt-deux Maret qui fut rebuté, le Roy n'ayant pas voulu ſouffrir qu'vn autre que luy, leuaſt quelque tribut en ſon païs, ce qu'il declara à Monſieur de Razilley en mil ſix cent vingt-trois. On ne s'eſt iamais preſenté à Suz, les gueres ſont cauſe qu'on ne va point en ce païs là. Quelques Barques de Prouence vont negocier à Tetoüan & à Salé, où il n'y a point de Marchands François. A Saffy & à Houladilla non plus; s'il y en a, c'eſt pour traiter à bord. A ſainte Croix, il y a vne maiſon de François.

La Ville de Marocq eſt pour le moins auſſi grande que Paris, n'y comprenant pas les Fauxbourgs : mais elle eſt fort vaſte, y ayant bien des places vuides. Elle eſt ſituée en vne plaine à ſept ou huit lieuës au deça des Montagnes, qu'on nomme d'Atlas; deſquelles, quand on eſt dans Marocq, on croit eſtre fort proche, parce qu'on les voit aiſément, & leurs cimes couuertes de neiges, en quelque ſaiſon que ce ſoit : cependant il y a pour le moins ſept ou huit lieuës du pied deſdites montagnes, iuſques à ladite Ville de Marocq. De ces montagnes deſcendent pluſieurs petites Riuieres de belle & bonne eau, qui viennent premierement arrouſer vn Iardin, qu'on nomme le petit Mecera, & y font vn grand Eſtang parfaitement beau, qui a bien mil pas en quarré. Cette eau paſſe apres dans vn tres-grand Iardin, qu'on

appelle El Abeſſera, lequel eſt plein de rangées d'Orangers & de Citronniers, Palmiers ou Dattiers, Oliuiers, Amandiers, Figuiers & Grenadiers, entremeſlez d'arbriſſeaux de Iaſmin, & autres fleurs de bonne odeur. De ces deux Iardins, qui ſont publics & communs, cette eau paſſe dans la belle maiſon du Roy, laquelle on appelle Elbedeh, où l'on dit, car ie n'y ay pas entré, qu'elle fait quatre Eſtangs, au bas deſquels il y a quatre Iardins, dont le haut des arbres vient à fleur & à bord deſdits Eſtangs; en ſorte que ces Iardins ſont en bas, & leſdits Eſtangs en haut, bien compaſſez, y ayant vn Iardin entre deux Eſtangs, & vn Eſtang entre deux Iardins. Les Rois de Marocq donnent ordinairement leur Audiance ſous le grand Portail de cette maiſon, & ainſi c'eſt aller à la porte auſſi bien qu'à Conſtantinople. Il y a eu des Rois qui apres auoir fait retirer les femmes dans leur Serrail par leur Gouuernante, qui s'appelle Lanſſi Ramena, ont donné Audiance dans leur maiſon à quelques Ambaſſadeurs : mais bien rarement, dans vne longue Salle voutée, dont la voute & les murailles ſont de fin or, & de l'épaiſſeur d'vn Ducat, outre laquelle il y a pluſieurs beaux corps de logis, à ce que nous contoient les Eunuques gardiens de ladite maiſon, & les femmes Iuifves qui y entroient pour y porter des prouiſions. Ioignant cette maiſon, il y en a vne autre, qu'on appelle le Michoüard, où demeurent les Elchats ou Renegats, qui accompagnent le Roy, quand il ſort. Il y a auſſi vne autre maiſon qu'on nomme *das Bachas*, c'eſt à dire maiſon de la Diſme, c'eſt vne maiſon où les Marchands Chreſtiens eſtoient obligez de faire porter toutes leurs marchandiſes, & puis le Lumina Sultan ou Treſorier du Roy, alloit prendre le droit Lehetel; c'eſt à dire le droict legitime, de dix balots égaux l'vn, & ainſi du reſte. Il y a encore d'autres maiſons joignantes, où demeúrent les Alcaïdes Eunuques & autres Officiers, & meſme vn Iardin commun, dans lequel il y a vne foſſe à Lions, & tout cela dans vn grand enclos de murailles, lequel enclos Alia Seba eſt comme à Paris le Louure. Ioignant cet enclos, il y a vne grande Moſquée, longue de cent pas, & ſur cette Moſquée vne Tour quarrée, de laquelle ſort par le haut vne groſſe verge de fer, dans laquelle ſont paſſées trois pommes d'or. La pre-

miere fort grosse, celle de dessus moindre, & celle de dessus encore moindre, lesquelles pommes d'or, notamment la plus grosse qui est celle de dessous, sont bossuës de plusieurs coups de mousquet qu'on leur a tirez, & mesmes en quelques endroits percées à jour; car elles ne sont pas massiues, mais seulement de l'épaisseur du doigt, dequoy m'estant estonné, & ayant demandé à de vieux Maures, d'où venoient ces coups de mousquet qu'on leur a tirez, ils me firent responſe, que ç'auoit esté les Soldats de Iacob Elmanzor, lors qu'ils prirent la Ville, qui les auoient ainsi canardées, & ayant demandé pourquoy ils ne les auoient pas enleuées, ils dirent qu'ils n'auoient garde de le faire estans sacrées. Au bout de ladite Mosquée il y a vne Salle en forme de Chapelle, qui est la Sepulture des Rois de Marocq, où les Chrestiens entroient librement accompagnez du Concierge, où i'ay veu plusieurs monumens éleuez de deux ou trois pieds seulement. Cette Salle est en voute, & la voute & les parois concaues à la Mosaïque : ces fosses ou concauitez sont dorées de fin or de l'épaisseur d'vn Ducat. A cinq cent pas de ce lieu, il y a vn grand enclos de hautes murailles, aussi grand que Magny, lequel enclos est la Iuifverie, y ayant quantité de Iuifs, qui ont Synagogue, & qui sont bien logez. Il n'y a qu'vne porte qui ferme le soir & ouure le matin, par le soin de celuy qui en a la charge.

A cinquante pas de là, il y a vne grande maison, ou pour mieux dire, prison, qu'on appelle Segena, qui est la maison des pauures captifs Chrestiens, d'où on les fait sortir le matin pour aller au trauail, & on les renferme le soir.

A mil pas de là, il y a vn grand enclos de maison qu'on appelle la Doüane, c'est la demeure des Marchands Chrestiens, en laquelle chaque nation auoit son appartement, quand il y en auoit, & cette maison estoit aussi sujette à estre fermée le soir & ouuerte le matin, par le soin du Portier à ce commis.

Il y a encore vers ce quartier vne grande Mosquée, qui a vne fort grosse Tour, que l'on dit estre semblable à vne qui est à Seuille en Espagne, & bastie par vn mesme Architecte. Ie n'y ay pas entré : mais on m'a asseuré que quatre Caualiers de front peuuent monter iusques tout au haut, & mesme qu'vn Carosse le pourroit faire.

Proche

Proche de là, eſt vn grand enclos où eſt la priſon des Albaures, & proche de là pluſieurs petites maiſons, où en mettoit pluſieurs Marchands Chreſtiens & Iuifs, quand ils l'auoient merité.

Dans toute cette grande Ville, il n'y a pourtant que deux Iuges, vn Cady qui eſt le Iuge Ciuil, & vn Ilaquin qui eſt le Iuge Criminel. Ce Cady eſt aſſis ſous la porte de ſa maiſon ou dedans ſa Cour, où il donne Audiance aux Plaideurs par leur bouche, leſquels il iuge auſſi-toſt, & pour l'execution de ſa Sentence verbale ; car il n'y a point de Greffier, il a autour de luy des *Citairies*, qui ſont des eſpeces de Sergens, qui vont faire executer l'Ordonnance ou mener en priſon le condamné ; & parce qu'on pourroit s'eſtonner de ce qu'vne perſonne fait aiſément aller ſa partie deuant luy, ſans aucun exploit & aſſignation, il faut ſçauoir que quand vne perſonne a crié à ſa partie dans la ruë, *Agi ſel chera*, vien en Iuſtice, il faut que ſa partie y coure, autrement il courroit riſque d'eſtre lapidé par le peuple, qui ne trouue rien de plus raiſonnable que d'aller en Iuſtice.

Quant à l'Ilaquin ou Iuge Criminel, il a deuant ſa maiſon vne grande place où il y a des planches, ce ſont des pieux, au haut deſquels il y a des crocs d'acier, ſur leſquels on jette les condamnez à ce ſupplice. On prend vn homme par les pieds & par les eſpaules, & on le jette ſur vn de ces crocs, & par quelque endroit qu'il ſoit attrappé, on le laiſſe là iuſques à ce qu'il meure, tellement que c'eſt le mieux pour luy, d'eſtre pris par l'endroit le plus mortel. Cet Ilaquin a auſſi dans ſa maiſon des Sabres ſur des Rateliers, pour couper les teſtes, & des baſtons pour baſtonner les moins criminels ; & comme il a ordinairement beaucoup de pratique, & que la ville eſt grande, il a vn Lieutenant qui eſt dans vn Pauillon vers Valcaſeba, qui trauaille de ſon coſté.

Cette Ville eſt fort grande : mais ſes ruës & le deuant des maiſons ne ſont gueres plus belles que celles de nos Villages. Il y a quelques belles maiſons : neantmoins la pluſpart n'ont qu'vn ou deux Eſtages tout au plus. Les vnes ne ſont point pauées, tellement qu'elles ſont boüeuſes quand il pleut, ou poudreuſes en Eſté. Depuis Avril iuſques en Octobre, il n'y a point de pluyes : mais grand chaud le jour & grande roſée la nuit.

Les Maures ſont fort jaloux, ne s'imaginans pas qu'il puiſſe y auoir vne femme de bien, à cauſe dequoy ils ne vont point dans les maiſons des vns des autres, que le Maiſtre de la maiſon n'y ſoit, & qu'il n'ait fait retirer les femmes.

Nous auons laiſſé les eaux des Montagnes dans la maiſon du Roy, appellée Redel, de là ces eaux viennent arrouſer & fournir ladite Ville en pluſieurs endroits, & puis ſortans de meſme entre les deux Portes, appellées du Cany & de Duquella, là où elles ſe joignent & font vne Riuiere, mais guayable, qui s'en va du coſté d'Occident chercher la mer, entre Mongador & Saffy, cette Riuiere là s'appelle le Tauſit.

Deuant que de ſortir de Marocq, il n'y a point de mal de parler de quelques actions de Muley Zidan, qui eſtoit Roy, lors que i'eſtois en ce païs là. Il y eut vn jour grande querelle entre les Eſclaues François dans la Segana, parmy leſquels il y auoit grand nombre de Prouençaux & de Rochelois. Ceux-là faiſoient leurs deuotions à vn bout de la Segana, où ils auoient vne Chapelle & quelques Preſtres eſclaues qui diſoient la Meſſe à ceux-cy. A l'autre bout eſtoient les autres qui faiſoient leurs deuotions à leur mode, dans leurs chambrettes. Les Prouençaux mutinez eſtans venus pour troubler les Rochelois, il y eut tant de bruit, que l'Alcaïde de la Segana, ſe trouua obligé d'en auertir Muley Zidan, qui commanda qu'on luy en amenaſt deux de chaque coſté, ce qui fut fait, & auſſi-toſt les Marchands François y coururent pour interceder chacun pour ſon party; mais apres que le Roy eut entendu les parties, & qu'ils s'eſtoient querellez ſur le fait de la Religion, il leur fit donner à chacun cinq cent coups de baſton ſur les feſſes, & leur fit deffence de ſe plus quereller ſur peine de la vie, voulant que chacun exerçaſt ſa Religion, puis qu'il en donnoit la permiſſion.

En l'année mil ſix cent vingt deux, vint à Marocq vn Ambaſſadeur de Meſſieurs les Eſtats, vn Eſcuyer du Prince d'Orange, & vn Diſciple de Monſieur Erpenius, Profeſſeur és Langues Orientales & Eſtrangeres à Leyde, tous auec des preſens qui furent bien agreables au Roy Muley Zidan: mais principalement celuy dudit Sieur Erpenius qui eſtoit vn Atlas, & vn nouueau Teſtament en Arabe. Il nous fut rap-

porté par les Eunuques, que ce Roy ne cessoit de lire au nouueau Testament. Et comme cet Ambassadeur s'ennuyoit de ce qu'on ne luy donnoit point son expedition, il fut conseillé de presenter au Roy vne Requeste, laquelle fut faite par le Disciple dudit Erpenius, nommé Golius, en écriture, & langue Arabesque, & en style Chrestien. Ce Roy demeura estonné de la beauté de cette Requeste, tant pour l'écriture, pour le langage, que pour le style extraordinaire, & non connu en ce païs là. Il fit venir les Tabyrs ou Ecriuains, & leur montra cette Requeste qu'ils admirerent. Il fit venir l'Ambassadeur, auquel il demanda qui l'auoit faite. Il luy répondit que c'estoit le Sieur Golius Disciple du Sieur Erpenius. Le Roy le voulut voir & luy parla en Arabe, le Disciple répondit en Espagnol, qui entendoit fort bien tout ce que S.M. luy disoit: mais qu'il ne pouuoit luy répondre en la mesme Langue, parce que la gorge ne luy aidoit point; car il faut autant parler de la gorge que de la langue: ce que ledit Roy qui entendoit fort bien l'Espagnol, trouua fort bon, & accordant les fins de sa Requeste, fit donner audit Ambassadeur les expeditions pour son retour, & aujourd'huy ledit Sieur Golius est à Leyde, Professeur és Langues Orientales au lieu dudit Sieur Erpenius.

En mil six cent vingt trois, Monsieur de Razilly estant arriué à la rade de Saffy auec trois Vaisseaux du Roy, fit sçauoir qu'il venoit de la part de S. M. Muley Zidan luy fit dire qu'il seroit le bien venu, & luy écriuit qu'il pouuoit descendre à terre luy vingt-cinquiéme. M. de Razilly croyant que sa lettre contenoit ce qu'il luy auoit fait dire, met pied à terre auec quarante personnes, trois Capucins & plusieurs Gentilshommes, quelques Violons & Trompettes. Deux jours apres le Roy les fit tous arrester & mettre à la chaisne, hormis le Sieur de Razilly, & trois Capucins, nommez Pierre d'Alençon, Michel de Vesins & Rodolphe, & écriuit audit Sieur de Razilly de le venir trouuer dans son Almohada ou armée; ce qu'il fit, & se plaignit de ce que ses gens auoient esté arrestez contre l'asseurance qu'il luy auoit donnée par sa lettre. Muley Zidan luy dit qu'il n'auoit qu'à lire & qu'il verroit, qu'il ne luy auoit iamais rien promis, &

que si Cidifere, qu'il luy auoit enuoyé, auoit parlé autrement qu'il le desauoüoit, qu'au fonds il vouloit auoir ses meubles & sa Bibliotheque, qu'vn Prouençal luy auoit emportée, & que les Espagnols luy auoient prise, & puis emportée à l'Escurial. Il dit qu'il y auoit des Moines de S. Augustin qu'ils appellent Cidy Belabech, qu'ils pretendent estre morts vers Marocq. Il témoigna qu'il souhaittoit que le Sieur de Razilly allast en France, pour tâcher de rauoir ces Moines là, par le credit du Roy. Monsieur de Razilly luy promit de faire ce qu'il pourroit; mais il luy demanda les Peres Capucins. Muley Zidan luy en accorda vn, pourueu que les Marchands luy promissent & s'obligeassent de le representer dans six mois. Les Marchands voulurent bien estre cautions moyennant l'alternatiue, que s'il ne reuenoit dans les six mois, ils en seroient quittes pour vne somme d'argent qui fut mise à six cens Ducats d'or. Muley Zidan dit que les Marchands auoient raison. Monsieur de Razilly vint en France, & ne fit rien, desorte que n'estant pas retourné, les Marchands porterent la somme conuenuë, & Muley Zidan leur en donna vne quittance, laquelle ayant esté apportee au Pere Ioseph, il leur fit rendre la somme portée par ladite quittance.

Nous auons parlé de deux Portes de Marocq, l'vne appellée du Cany, & l'autre de Duquella; ce mot du Cany veut dire du Marché aux Cheuaux, parce que hors de cette Porte, il y a vn Marché où les Maures & les Arabes s'exercent à la course: L'autre Porte a son nom de la Prouince qu'elle regarde. La Prouince de Duquella tire vers le Nort, comme celle de Dara tire vers l'Est. Pour ce qui est de Tuffilet, dont on appelle les Habitans Tuffilely, i'en ay oüi parler comme d'vne Prouince qui depend du Royaume de Fez, laquelle est entre Fez & la mer Mediterranée; mais ie n'ay pas appris qu'on l'appellast Royaume: neanmoins il peut estre qu'on l'appelle ainsi, à l'imitation & exemple d'Alger & Bugie, qu'on a aussi appellez Royaumes. On peut ainsi appeller les Prouinces Royaumes en la mer Mediterranée, mais non en Mauritanie.

Ie n'ay point esté à la Ville de Fez: mais i'ay oüi dire à des personnes qui auoient esté à Marocq & à Fez, que Fez estoit

aussi belle que Marocq, & que Marocq estoit plus grande: mais que Fez estoit mieux bastie, les maisons ressemblans à celles d'Espagne.

Ie ne sçay point quel territoire possede Checq Gueillan: mais ie sçay bien qu'il est maistre du païs, qui est depuis Tetoüan iusques à son Chasteau d'Arguille, & il n'y a que deux ou trois ans qu'il s'est emparé de Tetoüan, qu'il prit d'assaut, lors que deux Barques de Marseille estoient sur la Riuiere, qui voyans venir vne armée de vingt mil hommes crurent estre perduës: elles furent bien estonnées quand Gueillan leur enuoya dire qu'elles n'eussent point de peur, & qu'on vouloit conseruer le commerce. La Ville prise, les Barques y firent leurs affaires. Cette Ville est à trois lieuës de la mer ou de la rade, ayant vne petite Riuiere, où les Barques qui tirent peu d'eau montent & auec peine. Il est vray que l'Arache appartient au Roy d'Espagne, & Ceuta aussi, depuis la derniere reuolution du Royaume de Portugal, dont le Gouuerneur a tenu bon pour l'Espagne.

Tanger ne vaudroit rien sans le Port, que les Anglois y font par le moyen d'vn Mole qui leur coustera beaucoup. Ils ne se fieront point à Gueillan: car quand il voudra les tromper, il fera commander ses troupes par vn autre Checq, & dira que ce n'est point sa race: mais vne autre race d'Arabes qui aura fait le mal. Monsieur le Cheualier Chelindeley, premier Escuyer de la Reine d'Angleterre, & qui est retourné à Tanger, me dit dernierement, que le Vice-Admiral Lawson, le Gouuerneur de Tanger & vn Ingenieur auoient vne fois conferé dans vne Tente au milieu des deux armées, celle de Gueillan estant de vingt mille Cheuaux, & la leur n'estant que de mille hommes, & sur ce que ie luy dis qu'ils auoient fait vne grande faute, il en demeura d'accord, & dit qu'ils l'auoient bien reconnu depuis, & que ledit Gueillan les auoit obligez de luy promettre de l'aller voir en son Chasteau d'Arguille: mais qu'il n'y eust que l'Ingenieur qui y fut porter les excuses des autres, & que si ils y auoient esté tous trois, ils n'en seroient pas reuenus.

A Ceuta & à l'Arache il n'y a point de Port, que pour des Barques: mais le Port de la Mamore est tres-bon, & neanmoins le Roy d'Espagne ne s'en sert point, & n'en tire aucune vtilité.

Salé eſt vn havre de barre où des Vaiſſeaux de deux cens Tonneaux peuuent entrer, pourueu qu'on prenne bien ſon temps, & à l'aide des Pilotes.

A Fudelle on pourroit faire à ce qu'on dit vn Port, y ayant vne langue de terre auancée dans la mer : mais il n'y a ny Ville ny Chaſteau, le Chaſteau n'eſt qu'à trois lieuës au deſſus de Salé. Azamor eſt vn meſchant petit Port à Barques, où il n'y a que des Peſcheurs.

Mazagan qui eſt au deſſus, à dix ou douze lieuës du Cap de Cauſin, eſt vne petite Ville bien murée, & qui a du Canon, dans laquelle place il n'y a ordinairement que deux ou trois miſerables Portugais en garniſon, qui bien ſouuent n'ont pas de pain, & neanmoins elle a reſiſté à pluſieurs milliers de Maures & Arabes, qui n'ayans pas l'vſage des pieces de Campagne, des Eſcalades & des Petards, ſont incapables de prendre des Villes murées, notamment quand elles ont du Canon : mais auſſi la Garniſon ne doit pas ſortir en Campagne : car les Maures & les Arabes, grands Caualiers, & en grand nombre, ſont adroits en embuſcades, & à empeſcher la retraitte. Au deſſus de Mazagan eſt la Houladilla, petit Port à Barques ou moyens Nauires, y ayant à l'entrée vne Roche qui la rend difficile, & n'y a là qu'vn Chaſteau & petite Villette.

Ie n'ay point eſté en toute cette coſte, depuis le Détroit iuſques audit lieu de Houladilla, ce que i'en dis, n'eſt que ce que i'en ay oüi dire en conuerſation, à ceux qui y auoient eſté, & ce que i'ay appris par les Cartes. Quand i'ay eſté à Saffy, i'ay eſté audit Cap Cauſin, & de la à Saffy.

Saffy eſt vne Ville ſur vne hauteur bien murée, & fournie de Canon, baſtie en mil cinq cent quarante, par les Portugais, à ce qu'on remarque par l'écriture & par le chiffre, qui eſt ſur la groſſe Tour du Chaſteau du haut. Il n'y a point de Port : mais ſeulement vne rade bonne en Eſté, mauuaiſe en Hyuer.

Mongador eſt vn petit Port abrié d'vne Iſlette où des Vaiſſeaux de deux ou trois cens Tonneaux peuuent entrer.

Agades ou ſainte Croix eſt vn baye ou rade raiſonnablement bonne, le Chaſteau eſt ſur vne pointe de terre fort haute, & les maiſons de ſi peu de Chreſtiens, que ceux qu'il y a, ſont au pied du Chaſteau.

Messa est vne rade qui ne vaut rien, & où on ne va que quand Agades & Melissa sont en guerre l'vn contre l'autre, autrement tout le negoce se fait à la rade de sainte Croix ou Agades.

Estant retourné à Saffy, i'y ay demandé quelquefois à des vieillards qui auoient esté à la Bataille des trois Rois, dont i'ay parlé au premier memoire, ce qu'ils croyoient qu'estoit deuenu le Roy D. Sebastien de Portugal. Ils me dirent que n'ayant point esté trouué entre les morts, on croyoit fermement, qu'il estoit *incognito* parmy les Esclaues, & en l'année mil six cent dix-neuf, il vint vn bruit que ledit D. Sebastien, apres plusieurs années d'esclauage s'estoit sauué vers Alger & Tunis: mais les Marchands Espagnols disoient que c'estoit vn Imposteur qui se disoit estre D. Sebastien & ne l'estoit point, & qu'il auoit esté traitté comme tel, ce qui faisoit grand debat entre nos Marchands de diuerses Nations qui estoient à Saffy & à Marocq, les vns voulans que ce fust le vray D. Sebastien, & les autres que non.

Quant au negoce de ce païs là, il est presque semblable, depuis Tetoüan iusques à sainte Croix & Messa, sinon que la traitte est plus abondante en vn lieu qu'en l'autre. Ce qu'on y porte est du fer, des toiles, de toute sorte de drapperie, du papier, des quinquailleries & merceries, des Espiceries & des teintures, & ce qu'on en rapporte, c'est de l'or, de la cire, des cuirs, des plumes d'Autruche, des amandes, des gommes, des Capres & autres marchandises. Reste à dire quelque chose de la Religion des Maures & de leur maniere de prier.

Ils sont comme chacun sçait Mahometans: mais ils ont pour le moins vne douzaine de Saints qu'ils inuoquent, à la teste desquels ils mettent Mahamet. Ainsi appellent-ils leur Prophete, non Mahomet. Quand ils veulent faire leur Sala ou leurs prieres, ils se lauent les pieds & les iambes, iusques au genoüil, & les mains & les bras iusques aux coudes, puis ils s'assoient à terre, la face vers le Soleil leuant, tenant vn Chapelet à la main, puis inuoquent leur Cidy Mahamet, en le suppliant de prier pour eux, puis Cidy Bellabech qu'ils disent estre saint Augustin, & ainsi plusieurs autres, & à chacun ils se iettent contre terre, touchant la teste de leur front, au-

tant de fois qu'ils inuoquent de Saints, & durant le tour du Chapelet, ils meslent mesme parmy leurs Saints nostre Seigneur, sous le nom de Cidy Nayssa, qu'ils auouënt estre vn grand Saint. Et quand nous leur demandions de qui il estoit né, ils nous répondoient de la Mariem, de la Vierge Marie; & quand nous leur demandions encore, comment il auoit esté conceu au ventre de la Vierge, ils nous respondoient du soufle de Dieu. A quoy leur repliquant que par le soufle de Dieu, il falloit entendre l'Esprit de Dieu, & que par consequent nostre Seigneur estant né de la Vierge, conceu par le saint Esprit, il estoit constant qu'il estoit auec le Pere & le saint Esprit, Dieu & vn seul Dieu benit eternellement : mais c'est ce qu'ils ne pouuoient & ne vouloient comprendre, & nous refutoient auec injures.

FIN.



OBSERVATIONS GEOGRAPHIQVES SVR LE VOYAGE DE FRANÇOIS PYRARD.

Par P. DV VAL *Geographe du Roy.*

OBSERVATIONS SVR LA PREMIERE Partie.

Page 1. *La France estant baignée de deux riches Mers, accommodée de plusieurs bons Ports.*



Es deux Mers sont l'Ocean & la Mer Mediterranée : l'Ocean donne à la France, le moyen de trafiquer en toutes les Regions qu'il baigne, en l'vn & en l'autre Continent ; & la Mer Mediterranée luy ouure le commerce que nous appellons d'ordinaire le commerce de Leuant. Aujourd'huy, nous sommes à la veille de voir la communication de ces deux Mers, par la jonction des Riuieres de Garonne & Aude. D'ailleurs, l'Ocean

& la Mer Mediterranée seruent de defense à la France en quelques-vnes de ses Prouinces, & en ses autres parties, des Montagnes excessiuement hautes & de puissantes Forteresses luy sont autant de Bouleuards. La France, en consequence de cette assiette, a de grands auantages au dessus de ses voisins & principalement contre la Maison d'Austriche, car elle peut aisément rompre la communication des forces de Mer de cette Maison; & ayant plus de quatre cent lieuës de coste, sur les deux Mers, elle s'en peut rendre la maistresse, & l'arbitre du trafic. On auoit crû iusqu'icy que les François estoient peu portez à la Nauigation; mais l'experience a fait voir le contraire: car plusieurs Armées nauales ont esté mises en Mer, vers la fin du Regne de Loüis XIII. & depuis, sous Loüis XIV. on a estabil en France plusieurs Compagnies pour la Gronelande, pour le Canada, pour la Terre-ferme, & pour les Isles d'Amerique. D'ailleurs, on a fait des establissemens en l'Isle Madagascar, au Bastion de France & en d'autres lieux, mais les deux Compagnies des Indes Orientales & des Indes Occidentales nouuellement establies, sont les plus considerables. De sorte que nous allons voir refleurir la Nauigation & le Commerce, & les François n'auront plus que faire d'aller chercher de l'employ sur les Vaisseaux des autres Nations. C'est l'vn des trois auantages que reconnut autrefois Antonio Perez, lors qu'il dit au Roy Henri le Grand, que les François seroient capables de conquerir toute la Terre, s'ils pouuoient adjouster à leur grand courage, Rome, la Mer, & le Conseil. Il y a aujourd'huy pour le fait de la Marine le Sur-Intendant des Mers de Ponant & de Leuant, & le General des Galeres. Lors qu'il y a eu plusieurs Amiraux dans le Royaume, celui de France auoit sa iuridiction, depuis Calais iusqu'à Saint Malo, celui de Bretagne auoit la sienne iusqu'au Raz; celui de Guyenne iusqu'à la Riuiere de Bidassoa, & celui de Leuant le long des Costes de la Mer Mediterranée. Les Anciens Gaulois ont bien sceu se seruir de ces commoditez de Mer, car lors qu'ils ont assisté les Carthaginois, ils leur ont procuré plusieurs auantages; & les Romains n'ont battu ceux-cy que lors qu'ils ont eu les Vaisseaux Gaulois à leur solde.

Les meilleurs Ports de Mer du Royaume, sont, Calais en

Picardie ; Diepe & le Havre de Grace en Normandie ; Saint Malo, Breſt, Blavet autrement le Port Loüis, Morbihan & Nantes en Bretagne : Olonne en Poictou : la Rochelle au païs d'Aunis ; Broüage & la Tremblade en Saintonge ; Bourdeaux en Guyenne : la Nouuelle, Agde & Sette en Languedoc : Marſeille, Toulon & autres en Provence, où il y a des Golphes en grand nombre, de meſme que pluſieurs Bayes en Bretagne. On peut adjouſter aux Ports ſuſmentionnez ceux de Donquerque & de Mardik en Flandres, & celui de Vendres en Rouſſillon. On donne des Epithetes particuliers à quelques-vns de ces Ports ; on dit le Paradis de Calais, le Baſſin du Havre, la Chambre de Breſt, &c.

Pag. 2. *Les Eſpagnols & les Portugais eſſayent d'aſſeruir la Mer à eux ſeuls.*

IL n'y eut d'abord que ces deux Nations qui entreprirent les Voyages de long cours, & qui enuoyerent des Colonies dans les Terres éloignées, les Eſpagnols vers l'Occident, les Portugais vers l'Orient : Ils obtinrent meſme du Pape Alexandre VI. vne donation de toutes ces Terres à conquerir. L'an 1493 ce Souuerain Pontife que Sixte V. met au rang des trois plus grands Papes de l'Egliſe, fit le reglement de cette Donation, par laquelle il inueſtit Ferdinand Roy d'Aragon & Iſabelle Reine de Caſtille, de toutes les Terres qu'ils pourroient faire découurir à l'Occidẽt d'vne Ligne que l'on deuoit tirer imaginairement d'vn Pole à l'autre, cent lieuës au delà des Iſles Açores. Ce qui eſtoit à découurir à l'Orient de cette Ligne deuoit appartenir au Roy de Portugal. La difficulté fut d'en venir à la diuiſion : car d'vn coſté les Caſtillans vouloient commencer à conter ces cent lieuës de la plus Occidentale des Açores, & les Portugais la pretendoient conter de la plus Orientale, dans le deſſein de faire paſſer pour ce qu'ils abandonnoient au dedans des deſerts d'Amerique, la riche poſſeſſion des Moluques qui depuis furent engagées à leur Roy par l'Empereur Charles V. pour trois cent cinquante mille Ducats. Les autres Nations d'Europe n'ont pas eſté contentes de la liberalité du Pape Alexandre VI. touchant ce Reglement, les François, les Anglois & les Ho-

landois en ont voulu auoir leur part. Et par ce que depuis ces premieres conquestes, il y a eu diuers changemens en la possession de plusieurs places de ces contrées éloignées, il semble comme necessaire de donner icy vn Estat present des Païs, Forteresses, & autres lieux qui sont aux Europeens dans les Indes Occidentales, & dans les Indes Orientales. Ceux qui seront curieux d'en voir la position, auront recours aux Cartes que i'en ay faites.

Estat present des Païs, Forteresses, & autres lieux qui sont aux Europeens, dans les Indes Occidentales, & dans les Indes Orientales.

LEs François ont en Canada dit autrement la Nouuelle France, Mont-real, les Trois-Riuieres, Quebec, Tadousac, & autres places sur la grande Riuiere de saint Laurens: Ils ont aussi l'Accadie, l'Isle du Cap Breton, auecque le Fort saint Pierre, d'où ils trafiquent à Nepigiguit auecque les Sauuages de la Coste. En l'Isle Terre-Neuue, Plaisance & la Baye du petit Niort. Pemtagoet, saint Iean, le Port-Royal & autres forteresses du Canada & de l'Accadie leur ont esté prises par les Anglois. Aux Isles Antilles, Saint Christophe en partie (l'autre partie est aux Anglois) Saint Barthelemi, Sainte Croix, Saint Martin en partie, l'autre partie estant aux Holandois: Guadaloupe, la Desirée, Marie-galante, les Saints, la Martinique, Sainte Alousie, que les Anglois leur ont vsurpée depuis peu; Grenade, & les Grenadins; la Tortuë & quelques Colonies en la partie Occidentale de l'Isle Espagnole, dite autrement San-Domingue. En la Terre ferme de l'Amerique Meridionale sur la coste de Guayane, l'Isle Cayene, où sont le Fort de saint Michel de Ceperoux, dit aujourd'huy le Fort Loüis & la Colonie de Mahuri. Le commerce en la coste d'Afrique sur les Riuieres de Senega & de Gambie, à Rufisque prez du Cap Verd & en plusieurs lieux de Guinée. Le Fort Dauphin & autres Forteresses en l'Isle Madagascar dite aujourd'huy l'Isle Dauphine. Les Isles Sainte Marie, Bourbon, Diego-Rois, &c.

Les Espagnols possedent la plus grande & la meilleure partie de l'Amerique, auec vn grand nombre de Villes: En

l'Amerique Septemtrionale, la Nouuelle Espagne, où sont les Audiences ou Parlements de Mexico, de Guadalaïara & de Guatimala, les Isles Cuba, Hispaniola (les François y sont établis en la partie Occidentale) Boriquen &c. & outre cela Saint Augustin & Saint Mathieu en Floride, & vne partie du Nouueau Mexique. En l'Amerique Meridionale, la Castille d'or, dite autrement Terre-ferme où sont les Audiences de Panama & du Nouueau Royaume de Grenade, le Perou où sont celles de Quito, de Lima, & de la Plata: le Chili, & le Paragüay qui comprend les païs de Tucuman & de la Plata. En la coste d'Afrique sur l'Ocean, Larache & la Mahamore; les Isles de Salomon en la Mer de Sud; & les Isles Canaries au couchant d'Afrique. Vers l'Orient ils ont les Isles Philippines dites autrement Manilhes pour la plus part. Ils auoient n'agueres vne partie des Isles Molucques, sçauoir en Ternate, Gammalame, & Nuestra Sennora del Rosario: en Tidore, Taroula, Castello-Vieio, Mariecco: en Gilolo, Gilolo, Sabugo, Aquilanio, Tolo, Isiau & Iaffougo: mais ils ont abandonné toutes ces places, depuis trois ou quatre ans.

Les Portugais ont toute la coste du Bresil dans l'Amerique Meridionale, & le long de cette coste, les Capitainies de Para, Maranhaon, Ciara, Rio-grande, Paraiba, Tamaraca, Pernambuco, Seregippe, Baïa de Todos os-Santos, los Isleos, Porto-Seguro, Spiritu-Santo, Rio-Ianeiro, & San-Vincente. Vers les bouches de l'Amazone, les places d'Estero, Corduba & Cogemine: en Afrique sur la coste du Royaume de Maroch, Mazagan & Cart-guessem. Quelques Forts sur les costes de Guinée, de Congo & d'Angola, & des habitations en l'Isle Saint Thomé. Les Isles Açores ou Terceres, celles de Madere & de Porto-Santo, celles du Cap-Verd, du Prince, de Fernando-Pao, d'Annobon, &c. Les Portugais ont esté long-temps les plus puissants des Europeens dans les Indes Orientales, mais ce sont aujourd'huy les Holandois qui en possedent les meilleures places: Voicy ce qui en reste à la Couronne de Portugal: En Cafrerie qui est la Coste du Mono-Motapa, le Chasteau de Cofala, le Village de Sena, vne Factorie auec vn petit Fort au Cap des Corrientes, & autres maisons fortes aux entrées du Cuama &

des Riuieres de la Coste. En Zanguebar qui est la Coste de Melinde la Ville & le Chasteau de Mozambique, auecque le Fort de Saint Marc : des Factories & quelques petits Forts à Angoxa, & à Quilimane. Le Chasteau de Quiloa & vne Factorie à Monfia. La Ville & le Chasteau de Mombaze, le Chasteau de Melinde, auecque les Villages & Factories de Paté & Ampaze. Le trafic en toute la coste d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-Esperance iusqu'à la Mer Rouge ; en l'Isle Zocotora ; à Aden, à Fartach, à Balsora, &c. En Perse, des Factories & la moitié des Doüanes en l'Isle Baharem & au Congue, le trafic au Bender-Rich, au Cap de Iasques & autres lieux. En l'Inde du Mogol, Diu, Damaon auecque les Forts de Saint Ieronimo, Saint Iean, Kielme, Mahi & Tarampor : Baçaim auecque l'Isle Salsete, le fort Bandera dit autrement Manora, le Village de Tana fortifié de trois bastions, & la Roche d'Asserim. Ougeli Bourg sur le Gange, le trafic à Agra, à Amedabat, à Cambaye, à Baroche, à Surate, en Bengale, &c. En Decan, ils ont Chaul auecque les Forts de Morro, de Caranga, & le Village de Massagan. Goa auecque ses Forteresses & dependances en la terre des Bardes & en l'Isle Salsete. Sur la coste de la Chine, Macao. En l'Isle Solor, le Village & le Fort de Larentoque. Le trafic en Perse, en Golconde, en Aracan, en Pegu, à Tanaçerin, à Ligor, à Odia & autres lieux du Sian, à Cambodia, au Macasar, en l'Isle Timor, &c.

Les Anglois ont extraordinairement augmenté leurs Estats d'Amerique, principalement depuis qu'ils ont à demesler auec les Holandois. Ils ont en l'Amerique Septemtrionale la Nouuelle Angleterre ; la Baye de la Trinité, Chinchet & le petit Plaisance en l'Isle Terre-Neuue : la Virginie & les Isles Bermudes. Pemtagoet, Saint Iean, le Port Royal, & autres Forteresses en Canada, & en Accadie, lesquelles ils retiennent aux François. La Nouuelle Holande qu'ils ont prise sur les Holandois l'an 1664. auec la Nouuelle Amsterdam, & le Fort d'Orenge. Aux Isles Antilles, les Barbades, sçauoir la Barbade, la Barboude, l'Anguille, Saint Christophe en partie (l'autre partie est aux François) Mont-serrat, Nieues autrement Meuuis, Antigoa, Sainte Alousie par vsurpation sur les François ; la Dominique &

Saint Vincent en partie. L'Isle de Sainte Catherine dite de la Prouidence : l'Isle Iamaïque & de la Trinité. Vne Colonie à Suriname auec quelques Forts sur les costes de Guayane. En Afrique, Tanger prés du Destroit : Saint Felippe vers le Cap-Verd ; Tagrin, Cormantin, Naschange, Traguerari & autres places en Guinée. Les Holandois leur ont pris Cormantin l'an 1665. vn Fort en l'Isle Sainte Helene, &c. Maderas-patan en la coste de Coromandel, & les Isles Bombain, Angedive & Pouleron ; vn Hostel ou Loge où ils ont vn President à Surate & vn autre à Bantam. Des Bureaux à Ispaham, à Gombru, où ils ont aussi la moitié de la Doüane ; à Agra, à Amedabat, à Cambaye, à Brodra, à Baroche, à Surate, à Dabul : à Pettapoli, à Masulipatan ; En Sian, à Camboia, au Tunkim, &c.

Les Holandois ont esté depossedez de leur nouuelle Holande par les Anglois l'an 1664. & ils y ont perdu leur Ville de Manhatte qu'ils auoient appellée leur Nouuelle Amsterdam & leur fort d'Orenge. Ils ont de mesme perdu aux Isles Antilles l'Isle saint Eustache, & plus vers le Midi, celles de Curaçao & de Tabago. Ils ont encore l'Isle Saba, partie de celle de Saint Martin où il y a aussi des François, la Ville de Coro en la Terre-ferme, les Colonies de Boiron, d'Esquib, de Brebice & autres sur les costes de la Güayane. En Afrique, Arguin & Gorée vers le Cap-Verd, le fort Saint André en la Riuiere de Gambie ; saint George de la Mine, le Fort de Nassau & celui de Cabo-Corso pretendu par les Suedois en Guinée : plusieurs Forts en Congo, Pauoasan en l'Isle Saint Thomé, &c. Prez du Cap de Bonne Esperance & au Tafel-bay ou Table-bay, deux forts. Au Leuant de l'Isle Madagascar, l'Isle Maurice. En la coste de Malabar, Onor, Barcelor, Mangalor, Cananor, Cranganor, Cochim & Coulan. En la coste de Coromandel Tuticorin, Negapatan, Karkalle, Gueldres prez Pallecate ; des Factories à Carical, à Polsera & autres lieux. En la presqu'Isle de l'Inde au de là du Gange, Malacca auecque les Ports, Isles & Forteresses qui en dependent. En l'Isle Ceilan, Negombo, Colombo, Galle, Baticale, Trinquilemale, Iaffana-patan & vne forteresse en l'Isle Manar. En l'Isle Iava, Iacatra dit Batauie & ses dependances. Partie des Isles Molucques, sçauoir en

Ternate, Tacomma, Talucco, & Malaya : En Motir, le Fort de Naſſau : En Machian, Taffaſo, Tabillola, Naffaquia autrement Nahaca, & Maurice : En Bachian, Gammeduore & Loboüa : En Gilolo, Sabou & Coma : En l'Iſle Amboïna, Coubella & Louio : Dans les Iſles de Banda, Naſſau & Belgique en celle de Nera, & Reuenge en celle de Pouleway. En l'Iſle Solor, le Fort Henri. Les Iſles Sauo & Boton prez Macaſar, vn Fort en celle de Timor. Partie de la Terre Auſtrale qu'ils ont Nommée nouuelle Holande où ſont la Carpentarie, les Terres d'Arnems, de Vvitz, d'Endracht autrement de Concorde, d'Edels, de Leuuin, & de Nuitz. Pluſieurs Contoirs en Perſe à Gombru, à Iſpaham ; dans les terres du Mogol à Agra, à Amedabat, à Cambaye, à Baroche, à Surate, à Vguli, à Cayumabaſar, à Deca, à Patena, à Pipili-patan. En Decan à Fingerla : En Coromandel à Tenega-patan. En Golconde à Golconde, à Maſulipatan, à Palicot, à Datſcheron, à Bincola-patan. En Pegu à Ava, à Siriam. En Sian, à Odia. En l'Iſle Sumatra à Ticou, à Priaman, à Indapour, à Cillebar, à Iambi, à Palimbam & autres lieux ; en l'Iſle Iava, à Bantam, à Iapara : en l'Iſle Celebes, à Manado, à Macaſſar. Le trafic en l'Iſle Zocotora. En la coſte d'Arabie à Mocha, à Aden, & à Fartach. Dans les Iſles de Larek, à Keſem & autres qui ſont proche d'Ormus. A Porca, & en la plus part des places du Malabar. En Biſnagar, à Orixa, en Aracan, en Pegu : à Tanaçerim, à Pera, à Ihor, à Pahan, à Patane, à Singora, à Bordelong, à Ligor, au Tunquim, à Chincheo & autres lieux de la Chine, &c. à Rima en l'Iſle Borneo. Et à l'excluſion des autres Nations, ils pretendent le trafic en la coſte Orientale de Sumatra, au Iapon, dans les Iſles Amboina, Balli, & autres ; à Bima en l'Iſle Camboüa, &c.

Les Suedois ont en l'Amerique Septemtrionale, la Nouuelle Süede, où ſont Chriſtina, Gothembourg, Elſimbourg, &c. la pretention ſur le Cabo-Corſo en Guinée.

Les Danois ont auſſi quelques Terres dans les vnes & dans les autres Indes. Ils ont le Nouueau Danemark, mais cela eſt vers le Nort d'Amerique : Ils ont Krankebar dit autrement Trango-bay, en la coſte de Coromandel.

Page 3. *Nous partismes de Saint Malo, à la faueur du Vent de Nort-Est, pour commencer nostre Voyage.*

LEs deux Vaisseaux, dans l'vn desquels estoit Pirard, faisoient voile vers les Indes Orientales ; C'est pourquoy, il n'est pas hors de propos de donner icy, les Routes que tiennent d'ordinaire les Nations d'Europe qui y nauigent : & pour ne pas faire vne Obseruation imparfaite, i'y adjouste les Routes des mesmes Nations, vers les Indes Occidentales. De telles Obseruations seront peut-estre ennuyeuses à ceux qui ne cherchent dans les Liures que des auantures de Roman, ou des Histoires diuertissantes ; ie ne les donne aussi qu'à ceux qui font de la Carte, vn de leurs diuertissemens, & qui veulent connoistre les Nauigations de long cours.

Routes des Europeens vers les Indes Occidentales.

CEux qui nauigent sur l'Ocean nous apprennent que les Vents qui soufflent d'ordinaire en la Zone Torride sont appellez Brises & Vents generaux, & que ces Vents sont d'Orient en Occident, en suitte du mouuement du premier Mobile qui fait aussi mouuoir la Mer de la mesme maniere. Les Vents que l'on a d'ordinaire depuis trente iusqu'à quarante Degrez de Latitude Septemtrionale, sont des Vents d'aual d'Occident en Orient. Sur les Mers qui sont vers les Poles, on n'a pas de Vents reglez. C'est le fait des Pilotes de choisir les saisons commodes pour leur Nauigation, de connoistre par experience toutes les Basses, & les courans des Parages ou endroits où ils doiuent aller : de bien sçauoir la qualité & le sillage de leurs Vaisseaux : de bien obseruer le Vent qu'ils ont pour donner le dechet à leur route lors qu'ils pointent leur Carte ; & enfin de bien auoir égard à la variation de l'Aimant, laquelle, suiuant ce que l'on a reconnu n'est pas tousiours, la mesme en vn mesme endroit.

Nous appellons l'Amerique Indes Occidentales, parce que plusieurs de ses habitans vont ordinairement demi-nuds, de mesme que la plus-part de ceux des Indes Orientales, ou parce que l'on en rapporte des marchandises bien

precieuses ; ou enfin parce qu'on la crû attachée à l'Inde de l'Asie. Les Espagnols sont ceux qui y ont fait le plus de voyages. Leur Route ancienne & ordinaire estoit de se rendre premierement aux Isles Canaries, sçauoir en la grande Canarie, ou en la Gomere ; & de là denauiger vers le Sud & le Sud-Oüest pour s'y seruir des Muessons ou Vents generaux de la Zone Torride qui soufflent d'Est à Oüest, & qui les conduisoient à la Desirée, ou à la Dominique, ou à la Guadaloupe, Isles qui sont partie des Antilles & qui leur fournissoient de bonnes eaux. Enfin, à la faueur des mesmes Vents, ils faisoient voile vers Ocoa en l'Isle Espagnole, & dans les autres lieux de leur dependance. Aujourd'huy, par ce qu'ils ont deux Flottes, l'vne pour la Nouuelle Espagne, & l'autre pour la Terre-ferme, apres auoir suiui à peu prés la mesme route, ces Flottes se partagent au depart des Isles Antilles, qu'elles vont reconnoistre: celle de la Nouuelle Espagne va gagner le Cap Saint Antoine en la partie Occidentale de l'Isle Cuba, apres auoir vû à droite l'Isle Porto-rico, la Ville San Domingo, la pointe Nizao, & le Cap Tiburon en l'Isle Espagnole, & apres auoir passé entre les Isles Cuba & Iamaïca, & reconnu à droite l'Isle Pinos, & le Cap des Corrientes. Cette Flotte de la Nouuelle Espagne se rend ensuitte au Port de la Vera-Cruz par vne route Septemtrionale en Hyuer, & par vne route Meridionale en Esté. Autrefois elle abordoit à Saint Iean de Vlloa. Delà les Marchands vont par terre en la Ville de Los-Angeles, & enfin en celle de Mexico. Le Port de la Vera-Cruz est deffendu d'vne bonne forteresse qui luy commande, mais il l'est encore mieux par le moyen des bancs & des rochers qui sont à son entrée. On employe enuiron trois mois de temps dans le chemin d'Espagne à la Vera-Cruz. Les Vaisseaux qui vont à Honduras & à Guatimala, apres auoir nauigé par le Midi de l'Isle Espagnole, font voile par le Nort de la Iamaïque iusqu'au Cap-Negrillo en la mesme Isle ; & de là vont reconnoistre le Cap Camaron pour débarquer à Truxillo, ou au Port de Cauallos, ou au Golfo Dulce qui sont des lieux de la Prouince de Honduras. Ceux qui vont aux Manilhes, apres estre arriuez en la Ville de Mexico, s'embarquent au Port d'Acapulco, ou en celuy de la Natiuidad tous deux sur

la Mer de Sud. Le Port d'Acapulco est grand, à couuert de tous Vents, & deffendu d'vn bon Chasteau : Il est éloigné d'enuiron quatre-vingt lieuës de la Ville de Mexico qui luy enuoye ses marchandises sur des Mulets.

La Flotte Espagnole de Terre-ferme apres auoir passé à la veuë de Guadaloupe, ou des autres Isles voisines, prend sa route vers l'Amerique Meridionale pour y reconnoistre les Caps de la Vela & del-Aguia & se rendre en suite à Cartagene, où l'on debarque pour le nouueau Royaume de Grenade. Les Vaisseaux destinez pour le Perou, nauigent iusqu'à Porto-Belo, ainsi qu'ils faisoient auparauant à Nombre de Dios ; & là, ils déchargent les marchandises d'Europe, que l'on porte par terre sur de gros Moutons appellez Vicunes iusqu'à Panama, ou bien pendant vn bon espace de chemin sur la Riuiere de Chagre. A Panama, on embarque ces marchandises pour Lima, ou pour Arica qui est le Port de Mer le plus proche de Potosi, Ville renommée par ses Mines qui ont autrefois esté estimées les plus riches du Monde.

Pour le Retour en Europe, les Flottes tant de la Nouuelle Espagne, que de la Terre-ferme, au depart de la Vera-Cruz & de Honduras, de Porto Belo & de Cartagene s'assemblent toutes à la Hauana en l'Isle Cuba, le meilleur Port des Indes Occidentales ; car il est fort seur & deffendu de trois Chasteaux. Delà, elles prennent route par le Canal de Bahama, & apres auoir rangé la Coste de la Floride, celle de la Virginie, & celle de la Nouuelle France, elles passent par le Sud des Terceres en Hiuer, & par le Nort des mesmes Isles en Esté, afin de reconnoistre ou le Cap de Finesterre, ou celuy de saint Vincent, & se rendre apres cela, au Port de Cadis, ou en celuy de Sainte Marie, ainsi qu'elles faisoient auparauant en celuy de San-Lucar ; Tous cès Ports sont en la Prouince d'Andalousie. De nostre temps, l'abord de ces Flotes s'est quelquefois fait à la Corugna en Galice, & à Sant-Andero en Biscaye ; mais ç'a esté pour euiter la rencontre des Anglois qui estant pour lors en guerre auecque les Espagnols, guettoient ces Flottes en leur passage ordinaire. L'ancienne Route pour le retour, estoit, au depart de Cartagene & de Sainte Marthe Villes maritimes de la Terre-

ferme d'Amerique, de passer à l'Oüest de l'Isle San-Domingue qui est la mesme que l'Espagnole, & à l'Est de celles de la Iamaïque & de Cuba ; & en suitte de debouquer de toutes les Antilles par le canal qui est entre la Mogane & les Caïques, afin de gagner la grande Mer, & d'y auoir la commodité des Vents d'Oüest.

Les François prennent leur Route, ou vers le Canada, ou vers les Antilles, ou vers Cayenne & la Terre ferme qui en est proche. S'ils vont en Canada, ils n'ont que la trauerse d'enuiron sept cent lieuës, à faire par l'Ocean, & à passer par le Nort, ou par le Sud de l'Isle Terre-Neuue, pour se rendre en la grande Riuiere. S'ils vont aux Antilles, ou à Cayenne, ils ont accoustumé d'aller reconnoistre les Canaries, de prendre route ensuitte vers le Midi, iusqu'à ce qu'en la Zone Torride, ils ayent la commodité des Vents d'Est qu'ils ne manquent pas d'y trouuer. Ils voyent en leur route plusieurs de ces Poissons volans, qui sont gros comme des Harans, qui ne peuuent voler que lors que leurs aisles sont moüillées, & qui trouuent perpetuellement des ennemis plus puissans qu'eux, soit dans l'air, soit dans l'eau.

Au reste, ils ne rencontrent pas de si grosses montagnes d'eau en aucun endroit de leur nauigation, qu'ils font en la Mer de Gascogne.

On peut connoistre les Routes des autres Nations d'Europe en Amerique, par celles cy-dessus, à proportion des Terres qu'elles y occupent.

Routes des Europeens vers les Indes Orientales.

SOus le nom d'Indes Orientales nous connoissons les Costes d'Afrique & d'Asie, auecque toutes les Isles & Presqu'Isles de nostre Hemisphere qui sont en la Mer des Indes au de là du Cap de Bonne Esperance en allant vers l'Orient. En cet espace, il y a la Cafrerie en partie, le Zanguebar, l'Isle Dauphine : les Costes d'Arabie & de Perse, celles de l'Empire du Mogol auecque les deux Presqu-Isles de l'Inde, celles de la Chine : les Isles Maldiues, de Ceilan, de la Sonde, du Iapon, les Philippines, & les Molucques. Les diuerses Nations de l'Europe & les differentes Compagnies esta-

blies pour le commerce, ont auancé ou reculé à proportion de leur intereſt, les lignes des Meridiens qui renferment les Terres ſus-nommées, & ont fait faire pour ce ſujet des Cartes à leur auantage, en y aggrandiſſant les Païs qui leur tomboient en partage.

Les Portugais pendant leur grand établiſſement dans les Indes, en ont diuiſé toutes les Coſtes en ſept grandes parties. La premiere eſtoit la Coſte d'Afrique, la ſeconde celle d'Arabie, la troiſiéme celle de Perſe iuſqu'au Golphe de Cambaye; la quatriéme celle de l'Inde depuis ce Golphe iuſqu'au Cap-Comorrin: la cinquiéme eſtoit entre ce Cap & la Riuiere du Gange: la ſixiéme depuis le Gange iuſqu'au Cap de Sincapura; & la ſeptiéme entre ce Cap & celuy de Liampo, en la Chine.

La pluspart des contrées des Indes Orientales ſont les plus belles & les plus delicieuſes de tout l'Vniuers, & ſans contredit les plus riches, puis que les richeſſes des autres endroits du monde, s'y vont rendre comme à leur ſource; ou plutoſt, puis que l'on y va pour ſe faire riche. C'eſt pour cela que les Europeens qui vont ſur Mer, ont cherché toutes les Routes imaginables pour y aller auecque facilité. Les Portugais en ſont heureuſement venus à bout dans le Siecle precedant: les Holandois s'y ſont rendus ſi puiſſans de noſtre temps, qu'ils y veulent eſtre les Maiſtres, & de la Mer, & du Commerce: les Anglois en ont voulu auoir leur part: Et les François ont crû qu'ils ne cedoient en rien aux autres Nations, & qu'ils auoient toutes les qualitez neceſſaires pour de pareilles entrepriſes. Ils ont doncques en l'année 1664. établi vne celebre Compagnie pour le Commerce des Indes Orientales; & le Roy leur a accordé pour ce ſujet, des Articles tres-fauorables.

Pluſieurs places maritimes de l'Inde, ont des Noms Portugais, & quelques vnes des Noms Holandois, outre ceux que les Portugais leur ont donnez. Il y en a auſſi qui ſont appellées du Nom des Saints dont on celebroit la Feſte lors qu'on les a découuertes, ou du Nom des Princes qui les faiſoient découurir, ou du Nom des principaux Officiers qui commandoient en de telles entrepriſes. La nature du Païs où ces places ſe trouuent, & les choſes que l'on y a veües,

ou quelque autre consideration ont aussi souuent contribué pour leur faire donner vn nom.

La langue Portugaise est en vsage presque par toutes les Costes des Indes Orientales. Elle l'est aussi parmi les Europeens & les Indiens qui y font le trafic: mais lors que l'on retourne de ces Indes Orientales en Europe par les Estats du Turc, on quitte cette langue à Bagdadh, pour y reprendre le Turc & le Franc, ou l'Italien corrompu.

Route des François à l'Isle Dauphine.

A La sortie des Ports de France, ils prennent route enuiron au Sud-Oüest iusqu'à la hauteur du Cap de Finesterre en Espagne. Delà, ils vont au Sud, & passent à l'Oüest & à la veuë de l'Isle Madere, ou bien plutost, à l'Est de celle de Porto-Santo. Ils reconnoissent l'Isle de Palme l'vne des Canaries estant enuiron dix lieuës à l'Oüest. Ils peuuent aussi passer entre Teneriff & la grande Canarie; mais pour lors, ils doiuent euiter auec grand soin la Basse des Sauuages, laquelle est au Sud de Porto-Santo, & faire en sorte de ne la passer que de iour: ce sont plusieurs petites Isles ensemble que l'on considere comme vn Banc, par ce qu'elles sont petites & enuironnées de rochers. En suitte, ils tiennent tousiours la route vers le Sud & passent au milieu du Canal qui est entre les Isles du Cap-Verd & la Terre-ferme d'Afrique; c'est à dire enuiron à trente ou quarante lieuës à l'Est de ces Isles. Ils n'approchent pas plus pres de nonante ou cent lieuës de la Coste de Guinée à cause que les courans de la Mer y portent, & qu'il y a des calmes importuns; ils n'approchent pas non plus, de la Coste du Bresil plus prés qu'ils font de celle de Guinée, afin d'euiter les Abrolhes qui commençent pres l'Isle de Sainte Barbe ou de Sainte Catherine enuiron à dix-huit degrez & demy de latitude Meridionale: car autrement, ils se trouueroient comme obligez à retourner en Europe. C'est pourquoy, ils tiennent vne route moyenne entre l'Isle de l'Ascension & celle de la Trinité, qui sont à vingt degrez de Latitude Meridionale. Apres quoy, ils vont vers le Sud-Est iusqu'à ce que vers les trente deux degrez de la mesme Latitude Meridiona-

le, ils soient au Nort des Isles de Tristan de Cunha, dont ils n'approchent pas, parce que la Mer y est d'ordinaire fort grosse : ces Isles sont sept en nombre, & il y en a vne plus grande que les autres. En faisant route, aprez cela, vers l'Est-Sud-Est, ils trouuent les signes du Cap de Bonne Esperance qui sont de l'herbe verte, dite Sargasse & des Trombes qui sont des morceaux de roseaux de trois ou quatre pieds de long, gros comme le bras, qui nagent sur l'eau auec leurs racines. Ils ont accoustumé de passer à telle distance du Cap des Aiguilles, qu'ils puissent sonder le Banc qui est à son Midi. Delà ils vont à l'Est & puis au Nort-Est pour arriuer à l'Isle Dauphine. En la route sus-mentionnée, ils s'arrestent quelquefois aux Isles Canaries, ou en celles du Cap-Verd; d'autrefois au Cap-Blanc, à Rufisque, aux Isles des Idoles, à Tagrin, ou en la Baye de Saldaigne sur la coste d'Afrique, suiuant leur besoin, & les occurrences. Les Isles des Idoles sont à neuf degrez & demy de Latitude Septentrionale, couuertes de bois, & fort hautes. En la grande qui est au Sud, il y a de l'eau douce, des fruits & des volailles; mais il s'y faut defier des Habitans. Le meilleur Port des Isles du Cap-Verd est l'ance aux Anglois en l'Isle saint Vincent. Elle est à demy ronde auec vingt-deux brasses de profondeur, & vn gros rocher à son entrée. Les hautes montagnes de l'Isle Saint Antoine luy seruent d'abri, contre les Vents d'Oüest & d'Oüest-Nort-Oüest. La Baye de Saldaigne qui a sept ou huit lieuës de long, sur deux ou trois de large, a bon moüillage, parce qu'elle paroist comme vn Lac, & il y a bon abri aux enuirons de cinq ou six petites Isles qui s'y trouuent.

Route de l'Isle Dauphine à Surate, à Mazulipatan, à Bengale & à Bantam.

LA Route du Fort Dauphin pour Surate, est apres auoir reconnu l'Isle Maurice, de passer entre les Basses de Nazareth à l'Oüest de la Basse de Saya-Malha à l'Est de celle de Sette-Irmanos, & droit au Nort-Nort-Est. On peut aussi aller reconnoistre l'Isle Diego-Roys, la laisser à l'Est, passer entre les Basses de Garaïos & de Saint-Brandon, entre l'Isle

de Roquepiz & la Basse de Porto dos Banhos & continuër sa route. Au depart de la Baye Saint Augustin, on peut prendre à l'Oüest de l'Isle, laisser la Basse de Iudia à gauche, & les Basses de Pracel à droite, aller vers le Nort-Est, ainsi que font les Portugais. En toutes ces routes, il est besoin d'auoir de bons Pilotes.

Les Routes pour Mazulipatan, pour Bengale & pour Bantam, sont d'autant plus aisées qu'elles n'obligēt point à passer entre toutes ces Basses que nous venons de nommer : Il y a de Surate à Mazulipatan vne Route par terre, laquelle se fait en quarante petites iournées, auec assez de facilité, & par de bons païs. Car depuis Surate iusqu'aux frontieres de Golconde, c'est vn païs plein, & de bon rapport. On y passe à Nauapour, à Lassour, à Orengabat pres Doltabat; à Ambart, à Patri, à Raioura, à Candahar, à Oudeguir, à Serbidar qui sont dans l'Estat du Mogol; & ensuite, à Indour, à Golconde, à Pangol, à Quessora, & enfin à Mazulipatan, places du Royaume de Golconde.

La Route par Mer de Surate à Mazulipatan, est le long de la Coste de l'Inde, iusques à la hauteur du Cap Comorin, de laquelle on va reconnoistre la pointe de Galle en l'Isle Ceilan, & apres auoir esté au Midi de cette Isle, on nauige vers le Nort. Si on va à Bengale, ou au petit ou au grand Port, on va reconnoistre le Cap Guadauari, & puis celui des Palmes.

Retour de l'Isle Dauphine en France.

LE Retour de l'Isle Dauphine en France, se fait d'vne autre maniere que la route qui y conduit, à cause des vents generaux qui regnent d'Est à Oüest en la Zone-Torride, ainsi que nous auons dit. Car apres auoir doublé le Cap de Bonne-Esperance, & esté quelque cent lieuës à l'Oüest, on suit la route au Nort-Nort-Oüest, iusqu'au seiziéme degré de Latitude Meridionale, d'où l'on va droit au couchant reconnoistre l'Isle Sainte Helene, où l'on a de coustume de se rafraischir : les Anglois y ont fait vn fort depuis peu d'années. De l'Isle Sainte Helene, on va vers l'Isle de l'Ascension où l'on à la commodité de la Pesche des Tortuës; & ensuite
tousiours

touſiours vers le Nort-Oüeſt, iuſques vers la hauteur de la France. Dans ce Retour, lors que l'on eſt vn peu en deça de la Ligne, on laiſſe le Penedo de Saint Pierre à gauche : On laiſſe apres cela les Iſles du Cap-Verd à droite, de meſme que les Terceres, & on ſe donne bien de garde des Abrolhes qui ſe trouuent au couchant des vnes & des autres de ces Iſles.

Route des Portugais à Goa.

LEs Portugais vont dans les Indes Orientales, par le Midi du Cap de Bonne-Eſperance; & leur Nauigation dans la Mer des Indes eſt reglée par certaines ſaiſons & Vents qu'ils appellent Müeſſons. Aprez auoir doublé ce fameux Cap, ils prennent route pour Goa entre la Terre-ferme d'Afrique & l'Iſle Dauphine, à l'Eſt ou à l'Oüeſt de la Baſſe de Iudia. Ils vont ſe rafraiſchir à Mozambique, prendre de l'eau douce au ruiſſeau de Quitangone qui en eſt proche & à ſon Septemtrion; & au depart de Mozambique, ils vont paſſer entre les Iſles Comoro & celle de Iuan Miz; & en ſuite, touſiours vers le Nort-Eſt, iuſqu'au ſeiziéme degré de Latitude Septemtrionale, dans la diſtance d'enuiron cent lieuës de la Coſte Deſerte. Enfin ils prennent route droit à l'Eſt pour aller à Goa, où ils moüillent vis à vis la Fortereſſe, à ſix braſſes d'eau, ſur vn fond de vaſe molle. S'ils paſſoient à l'Eſt de l'Iſle Dauphine, ils n'auroient pas les courans de la Mer ſi fauorables qu'ils ont, lors qu'ils paſſent à l'Oüeſt.

Route de Goa à Macao.

LOrs que les Portugais vont de Goa à Macao, ils viennent le long du Malabar vers le Cap Comorrin; & enſuitte par le Midi de Ceilan & de toutes les Iſles les plus Meridionales : Ils paſſent par les Deſtroits qui ſont aux enuirons de l'Iſle Balli & nauigent le long du Macaſar & des Manilhes iuſqu'à Macao. Ils ne ſe peuuẽt qu'auec de grandes incommoditez; & neanmoins ils ſont obligez à ce grand tour, par ce que les Holandois les empeſchent de paſſer par

les Destroits de Malacca & de la Sonde, & les guettent mesme souuent vers Cochim, & à la pointe de Galle sur la Coste de l'Isle Ceilan. La Nauigation de Macao au Iapon est d'enuiron vingt iours.

Retour de Goa en Portugal.

POur le retour, à la sortie de Goa, les Portugais mettent Cap à l'Oüest quelques cent cinquante lieuës, & puis ils viennent reconnoistre la Coste Deserte en Afrique, le long de laquelle, & à veuë, ils gagnent Mozambique, & faisant voile entre l'Isle Dauphine & la Basse de Iudia, ils costoient la Terre de Natal où d'ordinaire les courans sont du Nort-Est au Sud-Oüest, & où la Nauigation est fort dangereuse. Apres quoy ils retournent en Portugal par le Cap de Bonne-Esperance, suiuant la route susmentionnée.

Route des Espagnols aux Manilhes.

POur abreger vn Voyage d'vn aussi long cours qu'est celui des Indes Orientales : les Espagnols qui ont affaire aux Philippines que l'on appelle Manilhes, vont premierement par la Mer de Nort se rendre dans le Mexique Païs de l'Amerique Septemtrionale. De là, ils vont s'embarquer au Port d'Acapulco sur la Mer de Sud, & au mesme Païs, pour s'y seruir de la commodité des Vents generaux. Lors qu'ils retournent des Manilhes au Mexique, ils rangent la Coste pour se pouuoir seruir des Vents qui viennent du costé de Terre-ferme. Ie fais vn detail plus ample de cette Route en l'Article des Routes des Europeens, vers les Indes Occidentales.

Route des Holandois à Iacatra dit Batauie, en l'Isle Iaua, aux Molucques, à Cochim, & à Malacca.

LEs Holandois prennent souuent la route vers les Indes Orientales, par le Midi du Cap de Bonne-Esperance, aussi bien que les Portugais. Ils y vont aussi par les Destroits de le Maire & de Brouuers, dont le premier n'a que sept

lieuës de long, principalement, lors qu'ils veulent aller aux Molucques & à Batauie. Ils prennent ce chemin, à trauers la Mer Pacifique, à cause des Vents & du mouuement de l'Eau qu'ils y ont fauorables en nauigeant de la sorte vers l'Occident; & parce que d'ordinaire ils y employent moins de temps, & ils y perdent moins de monde que dans l'autre route. Lors que par le Midi d'Afrique, ils vont doubler le Cap de Bonne-Esperance, ils s'arrestent souuent à la Baye de la Table, qu'ils appellent Tafel-bay. Cette Baye est vne retraitte fort commode pour les Vaisseaux, car ils y peuuent moüiller en toute seureté à six ou huit brasses d'eau, & s'y mettre à l'abri des Orages qui sont fort frequens en ces quartiers là. D'ailleurs, l'air y est fort sain & on y trouue toutes sortes de rafraichissemens, de l'eau excellente, & l'accez en est si facile que l'on y peut faire aiguade sans peine. C'est pour ces considerations que les Holandois y ont fait vn établissement, depuis quelques années, & qu'ils ne se contentent plus ainsi qu'ils faisoient autresfois d'y laisser simplement des Lettres pour leurs Compatriotes qui y pouuoient passer. La Montagne ou la Table de la Baye est estimée haute de 1350. pieds de Roy. Les Holandois qui ne s'arrestent pas à la Baye de la Table vont souuent gagner l'Isle Maurice appellée autrement l'Isle du Cigne, laquelle a plusieurs Montagnes qui produisent des Palmites, du bois rouge, du bois iaune & de l'Ebene excellent. Cette Isle a en sa partie Meridionale, vn Port entre des Basses, dans lequel il peut tenir plus de cinquante grands Nauires à l'abri d'vn fort basti l'an 1640. Delà, entre diuerses Basses, ils vont gagner le Canal de Mamale, ou celui de Malique pour se rendre à Cochim; & dans cette derniere route ils ont les courans assez fauorables.

Pour ce qui est de leur Route vers Malacca; soit qu'ils y aillent de l'Isle Maurice, ou de Cochim, ils vont passer par le Canal des Isles de Nicubar, lequel est au Septemtrion de l'Isle Sumatra, & laissent à gauche l'Isle Pulo-Lada dite autrement l'Isle au Poivre, d'enuiron vingt lieuës de tour. Ils font leur retour en Holande, à peu pres de la mesme maniere que font les autres Europeens qui retournent des Indes Orientales en leur Patrie.

Autres Routes vers les Indes Orientales.

LEs peuples qui habitent le long de la Mer Mediterranée voulant ſe rendre dans les Indes Orientales, vont par Alexandrete, à Alep & à Bir, où ils ſe mettent ſur l'Eufrate pour aller à Bagdahd & à Balſora. Quelquefois, ils prennent le chemin du Deſert pour ſe rendre en ces deux Villes là, d'où ils vont à Iſpaham, & à Agra par Carauannes; ou bien apres s'eſtre embarquez ſur le Tigre ils ſe rendent au Congue & à Gombru pres d'Ormus par la Mer d'El-catif; & dans les Indes Orientales par l'Ocean. Les Doüanes du Turc & du Perſan profitent des marchandiſes qui prennent cette route. La voiture de Bagdahd à Balſora eſt bien douce, car dans les Barques qui font ce chemin, on ſe ſert quelquefois de voiles, quelquefois de rames, & ſouuent on s'y laiſſe entrainer au courant de l'eau, de ſorte que l'on y va & par prouë & par pouppe. La Riuiere que les Arabes du voiſinage appellent Chat ou Xat, ainſi qu'ils font les autres grands Fleuves, eſt large de deux milles & profonde au moins de ſix braſſes. Elle eſt à peu pres comme le Rhoſne, mais elle eſt moins rapide & plus poiſſoneuſe, & ſon eau qui eſt vn peu ſalée eſt neanmoins bonne à boire: Elle fait plusieurs branches, par ce que la Terre y eſt baſſe & ſabloneuſe.

En la route que l'on fait à la Chine par les Terres du Leuant. Il faut ſe trouuer à Alep vers la fin du mois d'Aouſt pour y prendre en Septembre la commodité des Carauannes qui vous menent en Nouembre à Bagdahd. De Bagdahd vous employez dix iours iuſqu'à Balſora. On en met douze pour aller de Balſora à Gombru, où preſque chaque iour il ſe rencontre des commoditez dans des Barques appellées Tranquins; mais en Ianuier, & en Février la Mueſſon y eſt bonne pour Surate; & l'on s'y embarque d'ordinaire ſur des Vaiſſeaux Anglois ou ſur des Vaiſſeaux Mores qui font ce chemin en vingt-cinq iours. Cette route eſt eſtimée à peu pres de meſme que celle de Marſeille à Alexandrete. A Surate, on prend la route de Terre & l'on employe quarante petites iournées iuſqu'à Maſulipatan; ainſi que i'ay dit ci-

deſſus : & cela enuiron le mois de Mars. De Maſulipatan on va à Tanaçerin par Mer : Delà à Sian, & de Sian à la Chine en toutes ſaiſons. C'eſt la route qu'ont tenuë les trois Eueſques François qui depuis cinq ou ſix ans, ont parti pour les Miſſions de la Chine. On fait mention d'vne autre route pour la Chine par Candahar, Agra, Pathna, Niepal, Pitan, &c. laquelle route ſe fait toute par Terre ; mais on n'y trouue aucune Hoſtellerie, peu de Villages, de grands Deſerts, & des Montagnes affreuſes où l'on ſe ſert de grandes Chévres pour porter les hardes. Il y a meſme quelques-vnes de ces Montagnes ſi eſcarpées, que pour les paſſer il ſe faut enueloper en des Tapis, & ſe mettre ſur les épaules de certaines gens qui vous portent en ces lieux difficiles.

Ceux qui ſont ſur le riuage de la Mer Noire, remontent le Fazze, gagnent l'Arais, la Mer Caſpiene, & l'Albiamu, d'où ils vont par Terre iuſqu'à l'Indus, ou iuſqu'au Gange; & ces Riuieres les conduiſent à l'Ocean. C'eſt pour cela que Nicanor Roy de Sirie auoit projeté de ioindre le Pont Euxin qui eſt la Mer Noire, auecque la Mer Caſpiene. Les Genois ont long-temps tenu la Ville de Caffa pour maintenir ce commerce. Il y a auſſi pour ceux de ces quartiers-là, vne autre route, par Trebizonde, par Erzerum & par l'Eufrate qui mene à Bir, & de là comme nous auons dit, en la Mer des Indes. Les Moſcouites ont la commodité du Volga, de la Mer Caſpiene, de l'Albiamu & de l'Indus ; & pour retourner en leur Ville de Moſcou ; ils remontent le Volga, l'Occa & le Moſca.

Voilà les chemins ordinaires que l'on tient pour aller aux Indes Orientales, & qui rendent aujourd'huy ce païs-là, auſſi celebre, que faiſoient autrefois les expeditions militaires de Bacchus & d'Alexandre le Grand. Voici ceux que depuis on a cherché inutilement pour le meſme deſſein. Les François ont entrepris de remonter la Riuiere de Saguenai en Canada, & par la Mer Septemtrionale qui n'en eſt pas fort éloignée, ou par la Mer Douce, par quelques Lacs, par le Deſtroit d'Anïen, ou par celui de Ieſſo, ſe rendre au Cathai, à la Chine, & aux Indes Orientales. Les Anglois ont cherché vn paſſage par le Deſtroit de Dauis ; les Holandois ont fait la meſme choſe par celui de Veigats, & par le Nort de la Nouuelle Zembe.

Il y a eu d'autres routes pour ſe rendre en ces meſmes Indes ; mais elles ont eſté abolies. Les Romains alloient en Alexandrie, rémontoient le Nil iuſqu'à Coptos qui eſt aujourd'hui Cana ; & par terre, alloient à Berenice qui eſt Coſſir, où ils auoient la commodité de la Mer Rouge & de l'Ocean. Sous les Soudans d'Egipte, Sues & Aden eſtoient les Magazins des marchandiſes des Indes que l'on tranſportoit au Caire & en Alexandrie par le moyen du Nil : & pour lors, on auoit en Europe les Epiceries plus fraiſches qu'on ne les a aujourd'hui, car les Venitiens & les Genois les y apportoient par la Mer Mediterranée. Vincent le Blanc de Marſeille, dit en ſa Relation, qu'il a remonté le Zambere, Riuiere du Monomotapa, & que s'eſtant embarqué ſur le Nil, il eſt deſcendu iuſqu'à ſes embouchures : s'il dit vrai, il faut qu'il ait trouué quelque autre bras, que ceux où ſont les Cataractes de ce grand Fleuve.

Page 5. *Nous decouvriſmes les Iſles Canaries, & nous paſſaſmes au trauers d'elles.*

CE paſſage ſe fait d'ordinaire entre Teneriffe & la grande Canarie, ſi ce n'eſt que l'on ait paſſé à l'Oüeſt de celle de Palme. La premiere découverte de ces Iſles fut faite par Bethencour Gentil-homme François, qui porta le titre de Roy de Canaries & en facilita la conqueſte aux Eſpagnols, à qui elles obeïſſent. Le nom de Canaries eſt venu des Chiens que ces Iſles ont eus autrefois, & non pas des Cannes de ſuccre qui n'y ont eſté plantées qu'apres qu'elles ont eu ce nom. La commune opinion eſt qu'elles ſont les Iſles Fortunées des Anciens. Quoy que c'en ſoit, elles fourniſſent d'excellent Vin, du Succre en quantité & de petits Oiſeaux que l'on appelle Serins de Canarie. On en conte ſept, qui toutes ſont exemptes d'animaux venimeux & qui neanmoins ſont ſujetes à des chaleurs exceſſiues. La principale Canarie a vne Ville & vn Eueſché de meſme nom. L'Iſle de Fer eſt connuë par ſon Arbre qui diſtille l'eau à ſes Habitans, & par la poſition du Premier Meridien. Celle de Teneriffe eſt la plus grande de toutes, auec la Montagne de Pic, où il faut bien trois iours de temps pour monter au ſom-

met. Cette Montagne eſt touſiours couverte de Neges, & les gens de Mer l'eſtiment la plus haute du Monde. On la découvre de cinquante lieuës loin, on s'en ſert de Phare, lors que l'on nauige ſur les Mers qui en ſont proches, & quelques-vns y placent le premier Meridien. L'Iſle Teneriffe eſt ſi fertile, qu'elle fournit tous les ans, à ce que l'on dit, plus de vingt-huit mille tonneaux, du plus excellent vin que la terre produiſe. Les autres Iſles Canaries ſont, la Gomere, la Palme, Fortauenture, & Lancelote. On dit que l'Iſle Inacceſſible eſt au couchant des Canaries, & que l'on a toutes les peines du Monde pour y arriuer, au lieu que quelquefois l'on y eſt porté ſans y penſer. On luy donne auſſi le nom d'Enchantée, de Fortunée, & ſouvent on la nomme l'Iſle Alcidiane, ou l'Iſle San-Borondon. Au reſte, les Iſles Canaries ſervent ſouvent de rendez-vous aux Flottes d'Argent Eſpagnolles qui viennent des Indes Occidentales, & qui y reçoiuent l'ordre du lieu où elles doivent aller débarquer.

La principale eſt celle de ſaint Nicolas, dont toutes les autres dependent; c'eſt le Siege de l'Eueſque & de la Iuſtice.

L'Autheur traitte en cet endroit des Iſles du Cap-Verd, mais ce qu'il dit de l'Iſle de Saint Nicolas, ſe doit entendre de celle de Saint Iacques, où il y a vne Ville de meſme nom, la capitale de toutes ces Iſles, laquelle n'eſt pas des mieux habitées, à cauſe que l'air y eſt mauuais; Elle n'eſt pas non plus bien forte, par ce qu'elle a ſouvent eſté pillée par des gens de Mer qui n'eſtoient pas en grand nombre.

Page 6. *C'eſtoit la Terre de Sierra Liona.*

IL y a en Guinée, vne grande Montagne de ce nom, de meſme qu'vn celebre Promontoire ou Cap, lequel on connoiſt auſſi ſous le nom de Tagrin. Les Anglois y ont aujourd'hui vne fortereſſe qui leur a eſté cedée par les Portugais.

Page 8. *C'estoit l'Isle d'Anabon.*

LE veritable nom de cette Isle est Annobon, depuis que les Portugais l'appellerent de la sorte, l'ayant découverte pour la premiere fois vn premier iour de l'an.

Page 12. *Nous reconnusmes à l'aube du iour l'Isle Sainte Helene.*

CEtte Isle qui a enuiron seize lieuës de tour, est en la Mer d'Ethiopie. Il n'y a point d'Isles au Monde qui soit plus éloignée de la Terre ferme. On la nomme l'Hostellerie de la Mer, par ce qu'elle a de l'Eau douce en abondance, & que ceux qui retournent des Indes Orientales, ont accoustumé de la venir reconnoistre & de s'y rafraischir. Elle est haute & montagneuse auec vne Coste fort nette, où il y a vn bon fond par tout, en sorte que pres les Rochers mesme, il y a plus de dix brasses d'eau : neanmoins il y faut prendre garde aux Anchres que les Vaisseaux y ont laissées à diuerses fois, lors qu'ils s'y sont arrestez. Les Anglois en ont troué la commodité si grande, qu'ils y ont fait vn Fort depuis peu d'années.

Page 13. *Du Cap de Bonne-Esperance.*

LE Cap de Bonne-Esperance est le plus long, le plus celebre, & le plus dangereux qui soit au Monde : Il occupe la partie la plus Meridionale d'Afrique, & fut ainsi appellé, lors que l'on eut esperance d'arriuer bien-tost aux Indes Orientales, apres qu'on l'eut passé ; ce qui arriua l'an 1498. Auparauant, on l'appelloit le Cap des Tourmentes qui sont assez frequentes en son voisinage. Quelques-vns l'ont nommé le Lion de la Mer, & d'autres la Teste d'Afrique. Il y a des signes qui font connoistre que l'on en est proche ; c'est qu'à cinquante ou soixante lieuës en Mer, on voit Flotter des troncs de gros Roseaux appellez Trombes, & on voit voler vne quantité d'oiseaux blancs marquez de taches noires. Ceux qui retournent des Indes Orientales y voyent des troupes de Loups Marins faits comme des Ours,

&

& pour lors ils iettent continuellement la Sonde. Au reste, le Cap de Bonne-Esperance est fameux par plusieurs considerations, mais il l'est particulierement par ce qu'il borne les Nauigations des Indes Occidentales & des Indes Orientales, & parce que ceux qui vont aux Indes Orientales, & ceux qui en retournent sont dans la necessité de le reconnoistre. La Baye qui est à l'Est du Cap a vne embouchûre de cinq lieuës, & tout son contour est de Rochers escarpez iusques sur le bord de la Mer. Le Terroir y joüit d'vn air temperé & la demeure y doit estre commode. Plusieurs vallées voisines ont des herbes & des fleurs en abondance. Il y a des Fleuves poissonneux, & des bois pleins de Cerfs, de Bœufs, &c. Les Habitans se font des habillemens des peaux de ces Bestes. Ils sont fort adroits à la course, mais fort vilains en leur manger, & il semble lors qu'ils parlent que l'on entend des Coqs d'Inde.

Page 14. *On le nomme Cap des Aiguilles, par ce qu'au droit d'icelui, les Compas ou Aiguilles demeurent fixes & regardent directement le Nort, sans decliner vers l'Est, ni l'Oüest, &c.*

ON a remarqué que l'Aiguille aimantée n'est plus fixe pres de ce Cap, ce qui fait iuger que la Variation de l'Aimant, n'est pas tousiours la mesme en vn mesme endroit. Sur le Pracel ou Banc qui est au Midi de ce Cap, la Mer a enuiron septante ou quatre-vingt brasses de profondeur : La sonde à ce que disent les Pilotes, en ramene du menu sable blanc.

Page 24. *L'Isle de Saint Laurens est tres-grande, &c.*

EN cette Page, & dans les suiuantes on voit la description de l'Isle Madagascar, que les Portugais ont appellée de Saint Laurens. Mais comme depuis le Voyage de Pirard, nous auons eu plusieurs Relations de cette Isle plus amples que la sienne, c'est ici le lieu de donner aux Curieux l'extrait que i'en ai fait.

Description de l'Isle Dauphine.

L'Isle Dauphine est en la Mer Orientale que nous appellons la Mer des Indes, la plus grande des Isles qui sont proche d'Afrique, de laquelle elle n'est éloignée que de cent ou de six vingt lieuës. Il n'y a gueres d'Isles au Monde, qui soient d'vne étenduë si vaste, car elle a de longueur plus de trois cent cinquante de nos lieuës, & elle en a enuiron cent de largeur. Les Originaires du Païs l'appellent Madecase & Madagascar, les Portugais Saint Laurens, & les François l'Isle Dauphine. Les Anciens la connoissoient sous les noms de Menuthias & de Cerne Ethiopienne : l'Air y est temperé, le terroir propre pour toutes sortes de grains & d'arbres, & l'on y recouure aisément des viures, car les eaux y sont excellentes & les fruits delicieux. Les Montagnes y ont des bois, des pasturages & des plantages de diuerses sortes : & les Campagnes y sont arrosées de Riuieres & d'Estangs poissoneux. La plus-part de ces Riuieres viennent des hautes Montagnes qui trauersent l'Isle du Midi au Septemtrion, & qui vrai-semblablement ont des Mines d'or, puis que l'on recüeille quelquesfois du sable d'or dans les rauines d'eau qui en descendent. Parmi les Habitans, il se trouue des Noirs & des Blancs qui presque tous sont Idolatres, & il y a fort peu de Mahometans. Les dernieres Relations de cette Isle, portent que ceux qui l'ont premierement habitée, sont descendus des Anciens Iuifs, à cause que la circoncision qui y est en vsage en quelques endroits, ne s'y fait pas selon la Loy de Mahomet : Que les riches n'y sont pas plus considerez que les pauures, & que l'on y garde tousjours le rang de la naissance : qu'en quelque Canton de l'Isle on voit encore des Hommes Sauuages qui laissent croistre leur barbe & leurs cheueux, & qui demeurent dans les bois les plus espais, où ils vont tout nuds. Qu'il y a des Crocodiles en la plus part des Riuieres, & des Serpens sur la terre qui ne font point de mal ; qu'il y a aussi vn grand nombre de Bœufs qui ont vne bosse de graisse sur le chignon du col, & que pour cela quelques-vns ont crû que ces Bœufs estoient des Chameaux.

Herbert dit qu'il s'y trouue des Salemandres qui approchent de la figure du Cameleon, qu'elles sont si froides quelles souffrent le feu aussi long-temps que feroit la glace, & qu'elles l'esteignent mesme, lors qu'il n'est pas trop grand. Marco-Polo de Venise fait mention d'vn Oiseau de cette Isle, lequel il nomme Ruc, & asûre qu'il ressemble à l'Aigle; qu'il est si gros que les Plumes de ses Aisles, ont plus de douze pieds de long, & qu'il a la force d'enleuer de ses griffes vn Elephant en l'air : mais nos François qui ont habité l'Isle assez long-temps, sont encore à en auoir connoissance.

Il y a vn grand nombre de Seigneurs particuliers qui portent nom de Rohandrians, & qui s'entre-font continuellement la Guerre, pour la possession du Bestail. Les Portugais, les Anglois & les Holandois y ont quelquesfois abordé; Sçauoir les Portugais en l'Ance du Galion, les Anglois en la Baye de Saint Augustin, & les Holandois en celle d'Antongil : mais les François depuis la construction qu'ils ont faite du fort Dauphin, ont reconnu assez particulierement toute la Coste Orientale & la Meridionale de l'Isle, soit en Traite soit en Guerre; & ont visité vne bonne partie du dedans des Terres, dont ils ont pris possession au nom du Roi. Ils y ont mesme établi des Colonies & fait faire des forteresses qui leur asseurent le commerce dans les Indes Orientales. En effet, l'Isle Dauphine leur est bien plus commode que n'est Mozambique aux Portugais; car elle n'a pas tant de chaleurs incommodes, & il n'y a pas tant de Bancs sur la route que l'on tient pour y arriuer. Ils en tirent du Riz, des Cuirs, de la Cire, des Gommes, des Cristaux, de l'Acier, du Cuivre, de l'Ebene, des Bois de diuerses sortes, & d'autres marchandises.

Voila à peu pres ce que l'on peut dire de l'Isle Dauphine en general. Pour ce qui est du détail de sa Coste, l'on a reconnu qu'elle a peu de bons Ports, & peu de Riuieres qui soient nauigables; car la plusspart se trouuent bouchées.

L'Ance Dauphine est le lieu que les François ont choisi comme le plus commode pour leur descente. Son entrée a deux lieuës de largeur, entre les deux pointes qui la forment; & à demi-lieuë de la pointe qui est à son Septemtrion, il y a vne Roche qui brise vers l'eau, laquelle on doit euiter auec-

que ſoin, ſoit que l'on y entre, ſoit que l'on en ſorte.

Itapere eſt vne Ance aſſez commode pour les Nauires, & pour les Barques; mais l'accez en eſt dangereux, à cauſe des Roches qui s'y trouuent ſous l'eau. La petite Iſle de Sainte Claire qui eſt à ſon entrée, fournit vn bon abri.

La Riuiere Manghafia ne reçoit que des Chaloupes, mais les grands Nauires peuuent moüiller l'anchre auecque ſeureté proche de l Iſle de Sainte Luce, qui eſt le lieu où les François ont premierement habité.

Manambato, a ſon emboucheure pleine de Roches.

Fautac & Same, ne ſe rendent en la Mer que par le moyen des grandes pluyes.

Mananpani, appellée Manatengha vers ſa fin, a ſon cours libre en la Mer; mais il y a tant d'éctieils à ſes quatre bouches, que l'on n'a pas encore eſſayé d'y faire entrer des Barques.

Auiboule, autrement la Riuiere de Saint Gilles vient des Montagnes, où à ce que l'on dit, il y a de l'or; Elle n'a rien qui l'empéche de ſe rendre en la Mer.

Mananghare, a ſept bouches, mais toutes pleines de Roches, qui en empéchent l'abord; & d'ailleurs quoy que groſſe, elle eſt plutoſt vn Torrent qu'vne Riuiere.

Matatane, qui emprunte ſon nom d'vne Prouince fort fertile, a deux embouchures eloignées l'vne de l'autre de ſept lieuës.

Manghafi, eſt de difficile accez, meſme pour les Chaloupes, à cauſe des Briſans: & neanmoins les François y ont eu autrefois vne habitation.

Farahon, large à ſon embouchure, peut receuoir quelques Barques.

Morombe, eſt preſque touſiours bouchée.

Mananzari, eſt aſſez profonde pour de petits Baſtimens. Quelques Frãçois ont habité en ſon voiſinage, d'où ils auoiẽt retiré de la poudre d'or; mais ils y ont eſté maſſacrez: & ceux qui depuis ſe ſont trop fiez aux Inſulaires, ont receu vn pareil traittement.

Ambahé, qui ne ſe bouche point, eſt propre pour les Barques.

Le Port aux Prunes, a bon moüillage pour les Nauires.

L'Ance de Galemboule, n'eſt pas bonne à cauſe des Roches qui y ſont ſous l'eau : neanmoins on trouue bon abri pour des Barques proche de l'Iſle. Il y a abondance de Riz le long de la Coſte.

Manangourou, a quatre embouchures, dont la plus Septemtrionale nommée Simiame eſt aſſez large auec ſix ou ſept pieds d'eau. Vne Barque y peut monter plus de dix lieuës, & on y trouue de groſſes pieces de Criſtal.

La Baye d'Antongil eſt ainſi appellée d'Antonio Gillo Portugais qui le premier la découvrit. Elle auance quatorze lieuës en terre, & a neuf lieuës d'ouuerture, auecque pluſieurs Villages le long de ſes bords. Vne petite Iſle qui s'y trouue fournit bon abri aux Vaiſſeaux. Les Holandois y ont ſouuent abordé dans le deſſein de trafiquer auecque les Habitans.

L'Iſle Sainte Marie, a deux lieuës de la Terre-ferme, a trois lieuës de largeur, dix ou douze Villages, & enuiron ſix cent Habitans outre quelques François. Elle eſt bordée de Roches ſur leſquelles peuuent aller les Canots lors que la Mer eſt haute; & là, il y a de beau Corail blanc, & diuers Coquillages fort recherchez, meſme de ceux d'Europe. On trouue de l'Ambregris ſur la Coſte Occidentale.

Apres la Baye d'Antongil, la Coſte court Nort & Sud; au lieu que depuis l'Ance Dauphine iuſqu'a cette Baye, elle court Sud-Sud-Oüeſt, & Nort-Nort-Eſt.

La Baye de Vohemaro, eſt en cet eſpace, & le terroir fournit abondamment du Riz.

Le Cap Natal, & celui de Saint Sebaſtien ſont les deux Pointes les plus Septemtrionales de l'Iſle.

Toute la Coſte Occidentale eſt fort peu connuë aux François. Il y a pluſieurs lieux qui conſeruent encore les Noms de quelques Portugais qui y ont autrefois deſcendu. Auſſi cette Coſte eſt vis-à-vis des Places qu'ils tiennent en la Terre ferme d'Afrique.

Apres cela, on trouue des Baſſes de grande eſtenduë connües ſous le nom de Pracel : en ſuite, il y a la Riuiere de Manſiatre, & quelques autres; mais elles ne ſont pas ſi connües que celle d'Oogh-lahé. Cette Riuiere d'Ongh-lahé eſt dite autrement de Saint Auguſtin : ſon voiſinage eſt en eſti-

me d'auoir de l'or, mais l'air y eſt mal ſain.

La Baye de Saint Auguſtin a vne petite Iſle à ſon entrée & enuiron huit braſſes d'eau en ſon enfoncement auec vn bon fond de ſable, les Baſſes couvrent la Baye, du coſté du Nort & de celui du Sud, il n'y a que le Nort-Oüeſt, & l'Oüeſt-Nort-Oüeſt qui la trauerſent. Les Anglois moüillent ſouuét à cette Rade lors qu'ils vont à Surate, & l'on y voit encore les reſtes d'vn Fort de terre baſti par les Compagnons de Pyrard. Cette retraite peut autant ſeruir aux François, que Mozambique aux Portugais pour le trafic des Indes.

L'Ance de Caremboule eſt celle que les Holandois appellent leur Cimetiere, à cauſe d'vn de leurs Vaiſſeaux qui s'y eſt autrefois perdu.

Manembouve eſt profonde, & le Païs qu'elle arroſe eſt plein de Bœufs Sauuages. C'eſt ici la partie la plus Meridionale de l'Iſle : les Ampatres qui y habitent ſont de meſchantes gens & les Vaiſſeaux ne peuuent gueres approcher cette Coſte ſans danger.

Mandrerei quoi que groſſe, eſt plutoſt vn Torrent qu'vne Riuiere, & le plus ſouuent bouchée.

Pres de l'Eſtang d'Anhong, il y a des Salines qui peuuent eſtre rendües meilleures. Les Habitans y ont quantité de Cotton & d'Huile de Palma-Chriſti.

L'Ance aux Gallions eſt ſeulement propre pour les Barques, & n'a pas meſme d'abri contre les Vents de Sud, & de Sud-Eſt. Elle eſt ainſi nommée des Portugais qui y faiſoient autrefois aborder leurs Gallions & qui auoient baſti le fort de l'Iſlet pres la Riuiere Fanshere, duquel on voit encore les reſtes.

Fanshere, n'a ſon cours en la Mer que quand il y a de grandes pluyes, ou quand la Mer eſt fort haute. Son eau eſt ſalée vne lieüe auant en terre, ſi ce n'eſt lors qu'elle eſt debouchée. Elle a à ſon embouchûre vn Lac d'vne lieüe de large & fort profond. Le Païs des enuirons eſt tres-fertile & plein de gros Bourgs,

Page 33. *Mozembic.*

MOzambique eſt le meilleur gouuernement & la meilleure place que les Portugais ayent en ces quartiers-là ; car ils y ont vn fort Chaſteau dans l'Iſle de meſme nom, laquelle eſt longue d'vne demi-lieuë, & c'eſt là que leurs Vaiſſeaux attendent la ſaiſon commode en leurs Voyages des Indes Orientales. Le Port eſt au Nort de la Ville, & en y entrant on laiſſe deux petites Iſles à main-gauche, les Habitans y ſeroient en plus grand nombre, ſi l'air n'y eſtoit pas ſi mal ſain.

Page 42. ***Achem en l'Iſle Sumatra.***

SVmatra eſt l'Iſle la plus renommée de tout l'Orient, à cauſe de ſa grandeur & de ſes richeſſes, car elle eſt longue de trois cent lieües de France, large de ſoixante & dix, & elle a pluſieurs Mines d'or. Elle eſt à dix lieües de la Terre-ferme, & les Anciens l'ont crû preſqu'Iſle à cauſe du grand nombre de petites Iſles qui ſemblent l'attacher au continent. Elle a cinq ou ſix Rois dont celui d'Achem nous eſt le plus connu, les autres demeurent à Camper, à Iambi, à Menancabo, & à Palimban. Ils ſe ſont ſi bien maintenus en leur Iſle, que les Europeens n'ont pû encore y auoir de fortereſſes. On y voit vne Montagne qui iette du feu & des flammes de meſme que le Mont-Gibel en Sicile. Le Poivre qui croiſt en cette Iſle, eſt meilleur que celui de la Coſte de Malabar, parce que la terre y eſt plus humide. On y recüeille de l'or en grenaillé & en petits morceaux, dans de petites foſſes par le moyen des rauines d'eau. Au dedans des terres de l'Iſle, il y a encore des habitans Barbares qui ne font pas de difficulté de manger la chair crüe de leurs Ennemis auec du ſel & du poivre qu'ils portent touſiours ſur eux pour cet effet. La Ville d'Achem la plus conſiderable de toute l'Iſle, a eſté bien meilleure qu'elle n'eſt pas aujourd hui : Elle eſt à vne demi-lieüe de la Mer, dans vne grande plaine, ſur le bord d'vne Riuiere, qui eſt auſſi large que la Some, mais ſi baſſe que les moyennes Barques n'y peuuent pas entrer. Il y a auſſi vne fortereſſe ſur le bord de cette Riuiere.

Page 72. *Description des Isles Maldiues, de leur situation, &c.*

LA Description de ces Isles estant la plus curieuse & la plus ample de toutes celles de ce Voyage, ie n'ay rien à y adjouster, sinon la petite Carte particuliere que i'ai mise dans celle qui se trouue au commencement du Livre.

Page 165. *De Saint Thomé.*

CEtte Ville de Saint Thomé est en la Coste de Coromandel, au Midi de celle de Meliapour que quelques-vns confondent auec Saint Thomé. Elle porte le nom de l'Apostre Saint Thomas qui y a fait plusieurs miracles, & predit que des gens blancs arriueroient en ces contrées-là : ce qui a esté verifié par la venüe des Portugais. Les habitans disent que ceux qui ont martirisé ce Saint Apostre, ont vne iambe plus grosse que l'autre. La Ville de Saint Thomé appartient aujourd'hui au Roy de Golconde.

Page 167. *Il me demanda si les François estoient ces Franki ou Franqui, dont on parloit tant aux Indes.*

LE nom de France est si connu chez les autres Nations, que les Europeens qui veulent estre les bien-venus en Asie portent tous celui de Francs : les Turcs mesme & plusieurs Levantins appellent generalement de ce nom, ceux qu'ils sçauent estre de Religion Catholique. Les Indiens Orientaux ayant connu sous les Noms de Rumes & de Romains les Mamelus qui vinrent au secours des Rois de Cambaye, & de Caiecut, appellent Francs, les Portugais, les Egiptiens & les autres Peuples Occidentaux, à cause du progrez des Armes Françoises en la Terre-Sainte & en Egipte, dont la Nouuelle estoit venuë iusqu'à eux.

Page 198. *En Cambaye ou Surate, où il n'y a que la Riuiere entre deux.*

CAmbaye est à l'extremité ou dans le fonds de son Golphe, à plus de vingt & cinq lieües de Surate qui est à droite du mesme Golphe, sur la Riuiere de Tape.

Page 208. *Il contoit à tous ces Rois Indiens des merveilles de la grandeur & de la magnificence de la Holande.*

Description de la Holande.

NOus appellons Holande les Provinces-Vnies, par ce que la Holande en eſt la Prouince la plus riche, & la mieux peuplée. Elles ſont autant de Republiques & toutes enſemble n'en font qu'vne, que nous appellons les Eſtats Generaux des Prouinces-Vnies des Païs-Bas. La Majeſté de cet Eſtat eſt chez les Seigneurs des Eſtats Generaux qui ont le titre de Hauts & Puiſſants Seigneurs; mais l'authorité abſoluë ſur les choſes reſeruées à cauſe de l'Alliance eſt chez les Eſtats Prouinciaux. Le Sceau des Eſtats Generaux eſt vn Lion qui tient vn Faiſceau de ſept fleſches tres-étroitement liées, & neanmoins ces Prouinces ne ſont pas touſiours ſi bien vnies qu'elles ne reſſemblent quelquefois à vn Corps qui a pluſieurs Teſtes, dont les vnes le veulent entraiſner d'vn coſté tandis que les autres tâchent de l'emporter ailleurs. Il n'y a point d'Eſtat qui ait vn plus grand nombre de fortereſſes & qui ſoit mieux defendu par la nature que celui-ci; car outre cela, il a la Mer & pluſieurs Riuieres, ſçauoir la Meuſe, le Vahal, & l'Iſſel qui le defendent & qui luy donnent le moyen de fournir du poiſſon aux Regions voiſines. Outre les Prouinces-Vnies, les Eſtats Generaux ont pluſieurs Villes en Flandres, en Brabant, dans le Liege & en Alemagne ſur le Rhin; Et ces Villes qui ſont toutes extraordinairement fortes leur donnent moyen de leuer de grandes contributions. Ils ont en Flandres l'Ecluſe, Middelbourg, Ardembourg, le Sas de Gand, Axel & Hulſt. Bergopſon, Breda, Boſleduc, Graue & le Chaſteau de Raveſtin en Brabant, cette derniere place eſt au Duc de Neubourg: Dalem, Rolduc & Fauquemont dans le Limbourg; Maſtricht dans le Liege; & en Alemagne ſur le Rhin Veſel, Reez, Emerik & Orſoy dans le Duché de Cleves à l'Electeur de Brandebourg; & Rhimberg qui eſt de l'Archeueſché de Cologne. Du coſté de Veſtphalie, ils ont garniſon dans la Ville d'Embden & dans les forts d'Eideler & Leer-Ort. Ils ont meſme occupé Borkelo ſur l'Eueſque de Munſter. Ainſi pluſieurs

Princes voisins ont des pretentions sur les Holandois, & mesme l'Ordre de Malthe leur a demandé auec grande instance la restitution de ses Commanderies, pour laquelle il a employé la mediation du Roy de France. Ils ont aussi deux Compagnies de Marchands, l'vne pour les Indes Orientales & l'autre pour les Occidentales. La premiere de ces Compagnies est deuenüe si puissante, qu'elle semble aujourd'hui vne Republique, à laquelle on a soumis plus de lieües de Païs qu'il n'y a d'arpens de terre en toute la Holande. Elle a plus de quatorze ou quinze mille hommes de guerre, & vn grand nombre de Vaisseaux à son seruice, & elle employe d'ordinaire plus de quatre-vingt mille hommes. Il y a desia longtemps qu'elle auoit plus de vingt forteresses considerables & autant de Magazins dans les Indes. I'en donne ailleurs le denombrement. Les Holandois ne se contentent pas du Leuant & du Couchant, ils vont aussi vers le Nort, où ils s'établissent au Spigelberg, & vers le Destroit de Veigats: ils nauigent aussi vers le Sud en la Nouuelle Zelande, en la Nouuelle Holande & au Païs de Nuits, où nouuellement ils ont découuert des terres de vaste estendüe, bien qu'ils n'ayent pû encore auoir raison des Habitans, ni par force, ni par douceur. De sorte qu'on peut dire des Holandois qu'ils ne sont pas moins puissans sur Mer que sur Terre. En effet, ils ont souuent battu les Flottes Espagnoles, ils ont fait teste aux Anglois qui se pretendent les Souuerains de la Mer: & le nombre de leurs Vaisseaux est si grand, que quelques-vns disent qu'il y en a autant qu'en tout le reste de l'Europe. Ils ont dequoy armer plus de mille Nauires, bien que leur Terre ne produise, ni le bois, ni les autres choses necessaires pour cet effet. D'abord ils n'auoient pretendu que la Pesche, & le trafic de Port en Port, & aujourd'hui, ils font le plus riche commerce que l'on fasse sur la Mer, & veulent mesme traiter d'égal auec le Prince dont ils ont esté les Sujets. Au reste c'est en Holande qu'excelle la maniere des Sieges & des Fortifications: l'ordre des Armes y est si beau que les Habitans s'y sont enrichis pendant la Guerre, au lieu que pour lors les autres contrées s'appauvrissent. Il se trouue mesme que pendant leur Guerre, elles ont beaucoup plus contribué & de meilleure volonté que lors qu'el-

les estoient au Roy d'Espagne, & on a remarqué qu'en l'année 1605. elles payerent iusqu'à sept millions d'or. Entre les Prouinces-Vnies, il y en a quatre vers l'Occident, Holande, Zelande, Vtrecht, & Gueldres; & quatre vers l'Orient, Zutphen, Over-Issel ou Trans-Isalane, Frise & Groningue. Ceux qui n'en mettent que sept, n'en font qu'vne de Gueldres & de Zutphen. Dans les Assemblées, ces Prouinces donnent leur voix en cet ordre, Gueldres & Zutphen la premiere, & ensuite Holande, Zelande, Vtrecht, Frise, Over-Issel, Groningue & les Ommelandes. Cela est remarquable qu'il faut que toutes ces Prouinces consentent aux resolutions que l'on prend dans leurs Assemblées, où l'on ne suit pas la pluralité des voix.

La Prouince de Holande particulierement prise, est vne grande presqu'Isle qui se maintient contre les assauts de la Mer par le moyen de ses Digues, où l'on fait iour & nuit vne soigneuse garde, & où la depense est si grande, que souuent vn pied de terre en quarré y couste plus de cent escus. Elle est vn veritable glaçon en Hiuer & vn Marais perpetuel en Esté. On dit aussi que la Terre y est creuse, & qu'elle tremble comme si elle nageoit sur l'eau. D'ailleurs les Prairies y sont si bonnes qu'il s'y trouue des Vaches qui rendent trois grands seaux de lait par iour. Ses Armes & son Commerce la rendent fameuse en toutes les parties du Monde, & la Pesche des Harans qu'elle fait faire par ses Vaisseaux nommez Buses, est fort considerable. Elle seule contribuë plus que ne font toutes les autres Prouinces ensemble; car de cent liures, elle en fournit cinquante sept & demi. Le grand nombre de ses Vaisseaux fait auoüer qu'elle a plus de maisons sur Mer que sur Terre, & vn Espagnol soustenoit vn iour plaisament, qu'il y pleuvoit des Nauires. Chaque Païsan y a son Batteau & sa Nacelle, & lors qu'il voyage sur terre, il porte d'ordinaire vne grande perche sur l'épaule pour l'aider à se retirer des lieux où il pourroit s'enfoncer. La coustume y est d'aller sur la glace auec des Patins; & autrefois des Batteaux à voiles qui auoient vn fer dessous, ont souuent fait dix lieuës en vne heure. L'on y a aboli la pernicieuse coustume qui y estoit de se battre à coup de cousteaux. Il n'y a point de Païs au Monde d'vne pareille estendüe qui soit si riche, si fort, &

ſi peuplé & où il y ait tant de belles Villes: car ces Villes eſtant Nouuelles, elles ſont preſque toutes baſties regulierement & les perſonnes qui les ont fondées, ont eu de meilleurs Ingenieurs & Architectes que n'ont eu leurs Predeceſſeurs. On y pratique excellemment la Peinture, la Gravûre, les Manufactures de toutes ſortes & particulierement celle de Draps & de Toiles. Ceux qui diſent que les Païs-Bas ſont la Bague de l'Europe, diſent auſſi que la Holande en eſt la Pierre. Il eſt vrai qu'il y a trois choſes qui incommodent fort les Habitans, ſçauoir les Vents de Nort, les longues pluyes & les Broüillards eſpais. Les Eſtats Prouinciaux de la Holande ſont qualifiez *Nobles & fort Puiſſans Seigneurs.* Pluſieurs croyent qu'il n'y a que des Marchands en Holande, mais ils ſe trompent, car il y a pluſieurs illuſtres familles; les Brederodes y ſont tres-nobles, les Vaſſenaers tres-anciens & les Egmons tres riches. La Nobleſſe y opine la premiere, bien qu'elle n'ait qu'vne voix, dix-huit Villes ont chacune la leur auec la Souueraineté liée par vne alliance. On y conte ſix principales de ces Villes que l'on nomme grandes, Dort ou Dordrecht, Haerlem, Delf, Leïden, Amſterdam & Goude.

Dort eſt le lieu où l'on bat la Monnoye; Elle a la premiere voix comme celle où les Comtes de Holande & leurs Sujets ſe donnoient reciproquement le Serment. Ses Magiſtrats ont le priuilege de marcher auec des Gardes, ce qui ne ſe pratique pas dans les autres Villes de la Prouince. L'an 1421. de Ville de Terre-ferme, elle deuint vne Iſle par vn épouvantable regorgement de Mer qui ſubmergea plus de dix mille perſonnes, & ſeptante deux Villages, dont l'on voit encore les triſtes marques en des pointes de Clochers.

Haërlem a inuenté l'Imprimerie, dont les Caracteres furent derobez par vn Valet, & portez à Mayence, laquelle s'en attribüe toute la gloire. Ses Vaiſſeaux ont eu autrefois l'honneur de la priſe de Damiete en Egipte, lors qu'ils trouuerent moyen de rompre la chaiſne de fer qui en fermoit le Port. Le Duc d'Albe l'ayant priſe y fit faire des executions ſi cruelles, que quelques-vns en font venir le Prouerbe pour vn grand deſordre *faire Arlem*: c'eſt ce meſme Duc qui ſe vantoit d'auoir fait mourir plus de dix huit mille perſonnes

par la main du Bourreau; auſſi appelle-t-on en Holande *Duc d'Albe*, vn homme cruel. Haërlem a des Ouvriers qui trauaillent des Toiles les plus fines & les mieux blanchies de toute la Prouince, & on remarque qu'il leur prit vn iour enuie d'abandonner leur Meſtier, pour ſe faire Marchands de Tulipes.

Delf eſt le lieu de la Sepulture des Princes d'Orenge.

Leïden eſt l'œil ou ſelon d'autres le Iardin de la Holande, à cauſe de la netteté de ſes rües & de la beauté de ſes maiſons: elle eſt pareillement celebre par ſon antiquité, par ſes belles Impreſſions, par la fin du Rhin en des Sables, où l'on a inutilement eſſayé de faire vn Port de Mer, & enfin par vne entiere defaite d'vne armée Eſpagnole, dans le Siecle precedent, apres que les Holandois eurent rompu toutes les Digues du voiſinage. C'eſt de cette Ville qu'eſtoit le Tailleur qui a ſon mal-heur ſe fit Roy des Anabaptiſtes dans Munſter.

Amſterdam va du pair auec les meilleures Villes du Monde, par le moyen du grand nombre de ſes Vaiſſeaux, & de la commodité qu'elle a de les équiper; elle fait aujourd'hui la plus grande partie du commerce qui ſe faiſoit auparauant à Anuers, à Seuille, & à Liſbone: Elle ſeule contribuë autant que toutes les autres Villes de la Prouince enſemble. On pourroit à iuſte titre l'appeller le Marché & la Boutique vniuerſelle des raretez, tant elle eſt remplie de diuerſes marchandiſes. Elle a tant d'or & d'argent que l'on aſſeure qu'il ſe trouue quelquefois plus de deux mille cinq cent Tonnes d'or à ſa Banque: la depenſe pour la conſtruction de ſon Hoſtel de Ville a eſté prodigieuſe.

Goude a cet auantage d'eſtre en vne aſſiette où les eaux ſont coulantes & où ſes Habitans reſpirent vn bon air.

Rotterdam, l'Arcenal du Païs & la patrie d'Eraſme l'vn des plus ſçauans hommes de ſon temps, eſt la plus conſiderables des douze Villes qu'ils appellent petites. Edam eſt remarquable par ſes excellens fromages qui ont l'écorce rouge & par vne Sirene que l'on trouua en ſon voiſinage l'an 1430.

La Haye, la reſidence du Conſeil des Eſtats Generaux n'eſt qu'vn Bourg, mais il eſt le mieux baſti & le plus deli-

cieux qui ſoit en Europe. Le Village de Loſdunen qui en eſt proche, eſt connu par l'accouchement de trois cent ſoixante & quatre enfans, qu'y fit autrefois, à ce que l'on dit, vne Comteſſe de Holande. Alcmaër eſt la meilleure Ville de la Nort-Holande. Guitremberg ſur les marches de Brabant eſt renommée par la peſche des Saumons. La Brille & Texel ſont deux fameux Ports de Mer, celui-ci vers le Septemtrion où les habitans figurent la queuë du Lion Holandois, & celui-là vers le Midi.

La Zelande s'eſt miſe la premiere en liberté, & a conſenti la derniere à la Paix auec l'Eſpagne. Lors que l'on compare les Eſtats Generaux à vn Nauire, on dit que la Zelande en eſt la Chaloupe. Elle conſiſte en huit principales iſles, dont il y en a quatre grandes : celle de Valcheren eſt la plus belle de tous les Païs-Bas, auec les Villes de Middelbourg & Fleſſingues toutes deux fortes, Middelbourg Capitale de la Prouince eſt le lieu, où l'an 1609. on trouua l'vſage des Lunettes à longue veüe. La petite Iſle Duueland eſt connuë dans l'Hiſtoire de l'an 1575. par le hardi paſſage des Eſpagnols à trauers la Mer.

La Ville d'Vtrecht eſt habitée de la pluſpart de la Nobleſſe du Païs. Il y a plus de cinquante-ſix Villes dans leſquelles on peut aller d'Vtrecht par Canal, en moins d'vn iour.

Le Gueldres a quatre Quartiers, dont celui qui eſt vers le Midi appartient aux Eſpagnols qui l'an 1627. tâcherent inutilement de faire venir le Rhin à la Ville de Gueldres & dans la Meuſe, afin d'oſter aux Prouinces-Vnies le commerce de l'Alemagne. Nimmegue la Capitale du Gueldres Holandois, & le Fort de Schenk la clef de tout le Païs ſont dans le quartier de la Betuve demeure des anciens Bataues.

La Ville de Zutphen porte le meſme nom que ſa Prouince.

L'Over-Iſſel autrement la Tranſiſalane eſt ainſi appellé de ſon aſſiette au delà de l'Iſſel, qui ſe communique au Rhin par le moyen d'vn Canal que Druſus y fit faire autrefois ; il a la Ville de Deuenter & Coëuorden, le plus regulier Pentagone que l'on ait iamais fait.

La Friſe fournit de bons & forts cheuaux. Elle a eu à diuers temps des Princes, des Ducs & des Rois qui ont reſidé à Staueren. Ses Habitans ſe ſont genereuſement defendus

contre les Romains ſous Tibere & ſous Neron. Leuuardem a le Parlement & Dokum l'Admirauté de la Prouince. Cette derniere prerogatiue eſt auſſi à Amſterdam, à Horn & à Rotterdam en Holande. L'an 1569. cette ſeule Prouince perdit plus de vingt mille de ſes Habitans par vn Deluge qui arriua la veille de la Touſſaints, & qui s'eſtendit auſſi dans les Prouinces voiſines.

Schelling eſt vne Iſle ſur la coſte de Friſe, où l'on chaſſe plaiſamment aux Chiens Marins : car les hommes qui les veulent prendre ſe déguiſent en faiſeurs de farces, & auec mille momeries attirent inſenſiblement vers le milieu de l'Iſle ces pauures animaux qui ſont rauis d'aiſe de les voir ; mais cependant on dreſſe des filets qui les empeſchent de retourner à la Mer.

Le Groningue a des paſturages, où l'on fait les Tourbes qui ſeruent à entretenir le feu. Elle a peu de Villes outre celle de meſme nom, dont la Bourgeoiſie ſe porte vigoureuſement pour la defenſe de ſes Priuileges. L'on y bat la Monnoye dont l'on ſe ſert en Friſe.

Page 210. *A Maſſulipatan ou à Bengale.*

MAzul-patan eſt vne Ville Maritime du Royaume de Golconde ; elle n'eſt point fermée & ſes ruës ſont étroites & ſes maiſons baſſes, mais elle eſt forte d'aſſiete, en vn lieu marécageux où elle a vn Pont long de quinze cent pas. Son Port ou Rade eſt à demi-lieuë de la Ville, commode pour toutes ſortes de Vaiſſeaux, c'eſt pourquoy la pluspart des Nations d'Europe y ont leurs Facteurs. Ceux de la Ville font vn grand commerce de toiles peintes & d'autres ouurages de cotton ſi delicatement trauaillez, & auec de ſi viues couleurs, qu'on les eſtime plus que ceux de ſoye.

Bengale eſt la Ville capitale d'vn Royaume de meſme nom au Mogol, quelques-vns diſent que ſon nom eſt Satigan. Ce Païs eſt renommé par la temperature de ſon air, par la fertilité de ſa terre, par l'abondance de ſon riz dont la pluſpart des Indes ſe fourniſſent, par ſes belles cannes ou roſeaux, par ſes ſoyes & par ſon excellent bois de Calamba le plus rare & le plus odoriferant du monde : Il donne auſſi ſon nom

au plus grand & au plus fameux Golfe de l'Asie. Les Habitans de Bengale sont extraordinairement rafinez, & les Valets que l'on y loüe ont le renom d'estre fort meschans.

Page 240. *Quant au Gange, les Indiens le tiennent comme Saint.*

LEs Indiens disent que l'eau de ce Fleuue les santifie, soit qu'ils en boiuent, soit qu'ils s'en lauent, c'est pourquoy, ils vont en Pelerinage aux lieux où elle passe & les Mogols en font tousiours porter auec eux. Il fait beau voir quelquefois quatre ou cinq mille Indiens autour du Gange, dans lequel ils vont ietter de l'or & de l'argent. Au reste, il estoit autrefois celebre par son or, de mesme qu'il l'est aujourd'hui par cette eau laquelle est fort legere.

Apres le Gange, c'est le Fleuve Indus qui est la Riuiere de Surate & de Cambayé.

IL y a de l'erreur en cet article, & fort considerable ; car la Riuiere Indus & son embouchure sont en deça du Tropique de Cancer, & le Golphe de Cambaye prés duquel est Cambaye & Surate, est au delà, c'est à dire au Midi du mesme Tropique de Cancer ; de sorte qu'il s'y trouue de difference plus de six vingt bonnes lieuës. Cela se confirme par les dernieres Relations qui en ont esté faites & par les Cartes les plus Nouvelles. Au reste l'Indus que ceux du Païs appellent Pang-ab à cause des cinq Riuieres qui s'assemblent en la haute partie de son cours, est nauigable depuis Lahor iusqu'au Sinde. Alexandre le Grand y fit descendre ses Vaisseaux iusques sur l'Ocean, dont le flux & le reflux estonnerent extremement les Pilotes de ce Conquerant, par ce qu'ils n'en auoient point de connoissance.

Page 263. *Tout le Païs qui est depuis Barcelor iusques au Cap Commorrin s'appelle Malabar.*

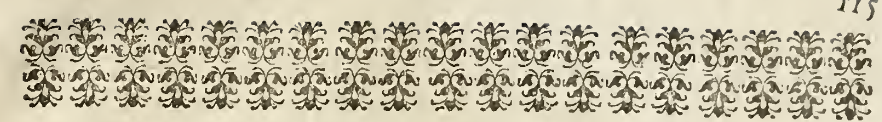
LE Malabar dont il est parlé en plusieurs endroits de ce Voyage est vn Païs-bas auec vne Coste assez agreable & habitée

habitée par des gens qui font le Meſtier de Pirate. Il ſoufle ſur cette Coſte, certain vent en Hiuer qui emeut tellement la Mer voiſine, qu'elle roule quantité de Sable à l'entrée des Ports : de ſorte que pour lors, les petites Barques n'y peuuent aborder : & en Eſté, vn autre vent tout contraire y eſt ſi violent, qu'il emporte ce Sable & rend libre la nauigation. Le grand nombre de Riuieres qu'il y a au Malabar, fait que les Cheuaux y ſont comme inutiles, & principalement à la guerre. En recompenſe, elles engraiſſent extremement la terre, nourriſſent des Crocodiles dont la chair eſt bonne à manger, & ſeruent au tranſport des viures & des marchandiſes qui ſont des épiceries de pluſieurs ſortes. Les Malabares paſſent bien tout le iour ſans manger en prenant deux grains d'vne paſte qu'ils appellent Anfian, & qu'ils font venir de Cambaye : mais ils ſont obligez de continuër cette nourriture ; car ſi vne fois ils l'auoient quittée, ils ne pourroient pas viure quatre iours, quand meſmes il vſeroient d'autres viandes. Les enfans n'y ſuccedent pas à leurs peres, ce ſont ceux de leurs ſœurs qui en heritent comme eſtant certainement de leur ſang. Les Femmes s'y brulent apres la mort de leurs maris, pour faire voir qu'elles ont tant d'amour pour eux, qu'elles ne les veulent pas ſurviure. Il y a peu d'années que deux cent de ces Femmes ſe brulerent apres la mort du Naique de Maduré, qui eſt vn petit Eſtat voiſin du Malabar ; mais depuis quelque temps, cette Loy a eſté moderée en faueur des Vefves. Calicut eſt vne Ville marchande, où les Portugais aborderent premierement, bien qu'auec vn ſuccez moins fauorable qu'à Cochim, où ils obtinrent la permiſſion de faire vne Citadelle qui fut la premiere fortereſſe qu'ils eurent dans les Indes Orientales; (cette fortereſſe leur a eſté oſtée par les Holandois l'an 1662.) Le Prince de Calicut ſe nomme Zamorin : Il pretend tribut de tous les Rois du Malabar, mais pluſieurs ſe ſont diſpenſez de le luy payer. Outre ce Prince il y a en ce Païs, les Rois de Cananor, de Tanor, de Cranganor, de Cochim, de Coulan, de Trauancor, & dix ou douze autres peu conſiderables ; mais les places dont ils portent les noms ſont aujourd'hui pour la plus part aux Europeens, au moins les Villes baſſes qui ſont vers la Mer ; car preſque toutes ces

Villes sont doubles. Tamul y donne son nom à vne langue particuliere, & outre la langue Malaye il y en a d'autres qu'ils appellent la Bagadane, & la Grandonique. Cochim qui approche de la grandeur de Goa paye tribut aux Holandois qui en ont la forteresse, ainsi que nous auons dit : son Port est dangereux à cause des rochers & écueils qui sont à son entrée. Coulan a esté bien plus riche & mieux peuplée, qu'elle n'est pas ; car elle a eu plus de cent mille habitans. Le Zamorin la consideroit à cause de son assiette, à cause de son Port, & à cause de sa fidelité. Depuis, le sable de la Mer ayant bouché son Port, Goa & Calicut luy ont osté tout le commerce. Onor a du poivre fort pesant & du ris noir qui est meilleur que le blanc.

Page 323. *De ces mesmes Malabares, il y en a qui sont Corsaires & Pirates.*

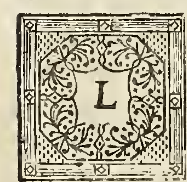
IL y a en diuers endroits du Monde plusieurs Peuples qui viuent à peu prés de mesme. Les Iroquois en Canada, les Chichimeques dans le Mexique, les Caraïbes en Güaiane, les Arauques en Chili, les Quirandies dans le Paragüay ; les Maures & les Arabes en Afrique, les Giaques ou Galles dans le Mono-Morapa ; les Druses dans le Mont-Liban, les Alarbes & les Beduins en Arabie, les Curdes aux confins de la Turquie & de la Perse, les Abcassas en Georgie, les Kougli & les Resbutes dans les Indes Orientales : Ceux que nous appellons Bohemes & Egiptiens en France, les Bandits en Italie, les Cosaques en Pologne & sur la Mer Noire, les petits Tartares sur les frontieres de Pologne & de Moscouie ; les Vscoqs & les Morlaques en Dalmatie, les Arnautes en Grece, les Mainotes en Morée, les Cimmeriots en Epire ; les Montagnards qu'ils appellent Mosse-Troupes & Clannes en Escosse, les Thories en Irlande, les Sfaciotes en Candie ; & autrefois les Assassins & les Sarrazins en Sourie, les Drilles en l'Asie Mineure, les Bandoliers dans les Pirenées.



OBSERVATIONS GEOGRAPHIQVES SVR LA SECONDE PARTIE DV VOYAGE DE FRANCOIS PYRARD.

Par P. DV VAL *Geographe du Roy.*

Page 11. *De nous voir entre les mains de ces Diables de Cafres plus noirs que charbon.*



LE Païs qui porte le nom de Cafrerie est le plus Meridional de toute l'Afrique, le long de la Mer d'Ethiopie, auec vne estenduë de costes d'enuiron douze cent lieües. Il est plein de montagnes, sujet à de grands froids & sous plusieurs petits Rois qui pour la plus-part payent tribut à l'Empereur du Mono-Motapa. Celui de Çofala le paye aussi au Roi de Portugal qui a garnison dans le Chasteau de mesme nom assis sur vne Riuiere large d'vne lieüe, & qui retire quantité d'or des Mines qui sont au dedans du Païs. Cet or est le meilleur du Monde, & celui de deçà ne paroist que du cuiure à l'encontre. Le plus souuent, on en prend dans les Riuieres auec des filets, apres qu'il a plu. On dit auec quelque sorte de vray-semblance, que Salomon en faisoit venir celui qu'il employoit en ses beaux bastimens. La Coste de Cafrerie est basse & pleine de bois, mais la terre y produit des fleurs d'vne odeur agreable, & les arbres y font vne belle perspecti-

ue. Trois grandes Riuieres ſe rendent en la Mer des Indes, par la Cafrerie, & toutes trois ſont connües en leur commencement ſous le nom de Zambere. La plus Septemtrionale eſt appellée Cuama, celle du milieu Spiritu-Santo, & la Plus Meridionale los Infantes. Au reſte les Cafres qui viuent ſans Loy, ainſi que leur nom le témoigne, prennent vn ſingulier plaiſir à la peſche du poiſſon, qu'ils appellent Peſce-Mulier, par ce qu'il reſſemble à vne Sirene, & qu'il les rafraiſchit lors qu'ils en approchent.

Pluſieurs d'entr'eux ont l'adreſſe de derober auec leurs pieds, ce qu'ils font pendant qu'ils vous regardent fixement pour vous amuſer. Ils fourniſſent ſouuent de leur beſtail aux Gens de Mer qui y abordent, mais ceux-ci font à preſent attacher les Bœufs à de gros pieux, & renfermer les Moutons auant que de les payer, parce que les Cafres auoient accouſtumé de les faire reuenir par le moyen d'vn certain coup de chiflet qui leur eſt tout particulier. L'on peut dire d'eux en voyant leur couleur, qu'ils ne reſſemblent pas mal à nos ramoneurs de cheminées. Outre cela, ils ont la teſte groſſe, le nez plat, ſoit que l'on ait le ſoin de le leur enfoncer dés leur enfance, ſoit que cela arriue, parce que lors qu'ils ſont petits, leurs meres les portent cõtinuellement ſur le dos; tant y a que c'eſt vne des beautez du païs: Ils ont auſſi les cheueux tout friſez, les levres extraordinairement groſſes, l'eſchine pointuë, & les hanches larges, de ſorte qu'il ne ſe peut rien voir de plus épouuantable, & ne faut pas s'eſtonner ſi Pyrard, les appelle ces Diables de Cafres.

Page 26. *Deſcription de l'Iſle de Goa.*

Cette Deſcription de Goa eſtant fort ample, ie n'ay autre choſe à dire de cette Ville là, ſinon qu'elle eſt l'vne des plus belles des Indes, la demeure du Vice-Roy Portugais & l'Arcenal de la Couronne de Portugal pour les Indes Orientales. Elle fait la ſeparation de la Coſte du Nort & de la Coſte du Sud en la preſqu'Iſle de l'Inde qui eſt au deçà du Gange. Ceux qui y arriuent s'arreſtent à deux petites Iſles qui ſont à cinq lieuës de la Ville, & là ils prennent des Pilotes qui les menent d'ordinaire dans le Port de Mormo-

gan. Goa est assez grand & seroit encore mieux peuplé qu'il n'est, si les chaleurs excessiues n'y faisoient mourir plusieurs personnes. Son Hospital est estimé plus beau, plus riche & mieux servi que celui du Saint Esprit de Rome & que l'Infirmerie de Malthe.

Page 81. *Du Royaume de Dealcan, Decan ou Ballagate, &c.*

CEt Estat a trois principaux Royaumes, celui de Decan, où est Visapor la Ville Royale qui a bien cinq lieuës de tour, celui de Balaguate où est Bider, & celui de Cunkan dans lequel est Goa. Il n'est pas voisin du Royaume de Bengale, ainsi qu'il est dit en la page 83. il touche seulement le Royaume de Golconde, lequel il faut trauerser auant que de venir dans celui de Bengale qui est aujourd'hui au grand Mogol ainsi que nous auons dit. Le Roy de Decan s'appelle Idalcan ou plutost Idal-Scach. Il n'est pas à present sans grosse artillerie, car entr'autres Canons, il en a vn dont le calibre porte des bales qui pesent bien huit cent liures. Dans la Relation du Voyage de Mandeslo fait dans ce Païs de Decan en l'année 1638. il y a vne Route ou Itineraire fort exacte de Goa à Visapour, & vne autre de Visapour à Goa, & bien que i'en aye fait vne Carte particuliere, plusieurs agreront d'en voir ici vn extrait.

Route de Goa, à Visapour & de Visapour à Dabul ; & de Dabul à Goa par Mer.

AV depart de Goa on passe la Riuiere de Madre de Dios qui semble estre celle de Mandoura ; on passe en suite dans la terre des Bardes aux petites Villes de Ditcauli & Danda ; à Ambi, à Herpoli, à Amboli, à Herenekassi sur vne petite Riuiere de mesme nom qui descend des Monts de Ballegate : à Berouli, à Verserée, à Outor, à Berapour, à Matoura, à Calingra, à Cangir, à Bari, à Vorri, à Atrouvad, à Badarali petite Ville, à Kervues, à Skeoeri, à Raiebag Ville. On trouue en suite la Ville de Gotteui sur la petite Riuiere de Cugni, Coetsi, Omgar, la Riuiere de Corstene qui trauerse tout le Decan, Einatour, Katerna, Tangli, Erari :

on passe apres cela à Atoni, à Bardgie, à Agger, puis aux Villes de Talsenghe, d'Homouvar, & de Ticota, & enfin à Visapour. Ce chemin se fait à peu pres en allant tousiours vers le Leuant d'Esté. Dans la route que l'on tient de Visapour à Dabul, on va vers le Couchant, premierement à Atoni par les mesmes places que nous venons de dire, & ensuite à Agelle, à la Ville d'Arecq, à Berce, à Mirsie Ville & Chasteau, à Epour, à la Ville de Graen sur la Riuiere de Corstene; à Toncq, à Astacca, à la Ville d'Asta, à Ballouva, aux Villes d'Oerea & d'Isselampour, à Taflet, à Cassegan, à la Ville de Calliar, à Guloure, à Vinge, à Qualampour, à Dombo, à la Ville de Tamba, à Morel, à Supera, à Beloure, à Veradpatan, à la Ville d'Heleuuake où l'on passe la Riuiere de Coina, la plus grande du Païs, à Guttamata, à Poli, à Camburlei, à Chipolone, & puis on s'embarque sur la Riuiere Ghoyhbeer, d'où l'on fait seize lieuës par eau iusques à Dabul. Pour ce qui est de la Coste, elle gist Nort & Sud. Chaul Ville & Chasteau, auec vn Port de Mer, est en la partie la plus Septemtrionale, suiuent l'Enseada de Pero Soares, sur laquelle est Kelsi, & plus auant en terre la place de Danda sur vn haut, Siffardan, le Rio domar, Calanci, la Ville de Dabul sur la Riuiere d'Haleuvache, Zanguizara autrement Cinguicar petit Port, l'Enseada de Bramans en laquelle se rend la Riuiere de Betel, qui fait la separation du Decan & du Cunkan, la Ville & le Port de Ceitapour, celles de Razapour & de Carapatan sur la Riuiere d'Herenekassi; Fingerla ou Vingurla sur vne petite Baye de mesme nom; & enfin Goa & ses dependances.

Page 87. *Ceilan est vne fort grande Isle, &c.*

L'Isle Ceilan à ce que disent les Insulaires, a esté autrefois beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, car de quatre cent milles de tour elle a esté reduite à trois cent. On la fait ressembler à vne Perle, & plusieurs croyent qu'elle est la Taprobane des Anciens. Son air est le plus pur & le plus sain de toutes les Indes, c'est pourquoy quelques-vns l'appellent Terre de Delices & disent qu'elle est le lieu où estoit le Paradis Terrestre; que le Pico d'Adam où les Pre-

ſtres Payens vont en deuotion, en eſt vn témoignage, auſſi bien que les Montagnes de Criſtal, les Foreſts de Canelle, & les Fleuves de Pierres precieuſes qui s'y trouuent toutes horſmis le Diamant. Il eſt vray que la Canelle que l'on y recueille eſt bien la meilleure du Monde. On y recouvre d'excellent Yuoire, & la peſche des Perles ſe fait en ſon voiſinage, ſur la coſte de l'Iſle Manar. Il y a tant de Ris dans l'Iſle qu'on le donne aux cheuaux au lieu d'auoine. Le Pico d'Adam ſus-mentionné eſt vne haute Montagne eſcarpée : La Fable dit qu'Adam y a eſté né & enterré & que le Lac d'eau ſalée qui ſe trouue en ſon ſommet eſt vn amas de larmes qu'Eve verſa pendant cent ans pour la mort de ſon fils Abel. Les Habitans de Ceilan ſont de diuerſes Religions, adroits & de belle taille, mais noirs & fort laids. Leurs forces conſiſtent en Elephans qui paſſent pour les plus courageux & les plus dociles de toute l'Inde, d'où vient qu'on les appelle Nobles. Ils ont eu autrefois vn Singe blanc en telle veneration que ce Singe eſtant venu au pouuoir des Portugais, le Roy de Pegu offrit, quoy qu'inutilement, trois cent mille écus pour le racheter. Les Baneans qui mettent parmi leurs fauſſes Diuinitez Ramo l'vn de leurs Heros, diſent entr'autres ſottiſes, que celui-ci voulant paſſer en cette Iſle, tous les poiſſons à écailles ſe ioignirent ſur la ſurface de la Mer pour lui dreſſer vn Pont. Le Deſtroit de Manar n'eſt que de la largeur d'vne portée de mouſquet, à cauſe de pluſieurs petites Iſles qui s'y forment de iour en iour par les pierres que l'on y iette, pour pouuoir approcher de plus pres d'vn Pagode ou Temple d'Idolatres, lequel eſt en la Terre-ferme de la Coſte de la Peſcherie. Il n'y a que les petits baſtiments qui puiſſent paſſer par ce Deſtroit. Vn eſpace de Mer ſi reſſerré fait croire que l'Iſle a eſté iointe autrefois à la Terre-ferme dont elle eſt aujourd'hui éloignée de dix ou douze lieuës. Au reſte les Portugais n'y ont plus rien, ce ſont les Holandois qui en ont la plus part des places maritimes ainſi que nous auons dit. Il y a pluſieurs Royaumes en cette Iſle, ſçauoir Candea, Das ſette-Corolas, Ceitauaca, Galle, Colombo, Chilao, Iaffana patan, Trinquilemale, Baticala, & Iala. La meilleure Ville eſt Candea vers le milieu de l'Iſle.

Page 89. *Les Portugais ont deux forteresses en cette Isle ; la principale est appellée Colombo, & l'autre Port de Salle.*

CEs deux places de Colombo & Galle sont presentement aux Holandois, qui tiennent aussi celles de Negombo, Baticale, Trinquilemale, Iaffana-patan, & vne forteresse en l'Isle Manar.

Page 93. *La description de Malacca.*

MAlacca est comme le centre des Indes Orientales, où l'on peut attendre les vents propres pour la Nauigation, bien que les auenuës en soient dangereuses, à cause de plusieurs petites Isles & écueils qui y sont. Les Barques y peuuent entrer dans la Riuiere, mais les grands Vaisseaux moüillent l'anchre entre les deux Isles qui sont vers son embouchûre. La Ville doit son origine à des Pescheurs de Pegu, de Sian, & de Bengale qui s'y habituërent il y a enuiron cent trente ans, & qui y formerent non seulement vne nouuelle Ville, mais vne nouuelle Langue qui est aujourd'hui receüe en plusieurs endroits de l'Inde. Les Portugais auoient publié que l'air en estoit mal sain, pour oster l'enuie aux autres Nations de s'y établir. Les Holandois en sont aujourd'hui les Maistres.

Page 100. *L'Isle Iaua est au bout de Sumatra.*

CEtte Isle a plusieurs petits Rois, chacune de ses Villes ayant souuent le sien, mais la connoissance nous en est fort peu necessaire. Il y a entr'autres ceux de Iapara, de Tuban, d'Iortan, de Panaruan, de Panarucan, & de Palambuan. La plus part d'entr'eux sont Payens & quelques-vns Mahometans, qui pour la pluspart reconnoissent le grand Materan ou Empereur de Materan lequel a autrefois pretendu la souueraineté de toute l'Isle. On pesche sur la coste de Iaua des Huistres dont quelques-vnes pesent bien trois cent liures. L'Isle produit de si gros roseaux qu'vn seul suffit quelquefois à faire vn Batteau. Elle fournit aussi d'excellent

Calamba qui est le bois d'Aigle ou d'Aloes, du Sel que l'on prend pres d'Iortan, de l'or & du poivre en quantité. Sa Coste Meridionale n'est pas encore connuë. Au reste elle est l'vne des plus grandes de l'Asie, & à cause de son abondance quelques-vns l'appellent l'Abregé du Monde. Sa Ville de Bantam est au pied d'vne colline enuironnée de deux ruisseaux & coupée d'vn troisiéme. Son Port est le plus grand & le plus frequenté qu'il y ait en toutes les Isles de la Sonde, car il s'y trouue toutes sortes d'épiceries, de pierreries & autres denrées des Indes. Quelques Espagnols appellent Bantam la Geneue de l'Orient. Iacatra ou Batauie y est la residence du Conseil de la Compagnie des Holandois pour les Indes Orientales depuis l'an 1619. Elle a vne bonne Citadelle qui a quatre Bastions reguliers, des demi-lunes & autres ouurages. Elle est dans vne Baye qui pour estre couuerte de quelques Isles du costé de la Mer, y forme la plus belle rade qui soit en toutes les Indes. Iortam y est ensuitte vn des meilleurs Ports & des plus frequentez.

Page 103. *Quant aux Molucques.*

IL y a cinq de ces Isles Molucques, comme en teste de plusieurs autres plus grandes qui en reçoiuent le nom. Elles sont petites, & la demeure en est mal saine ensuite de leur assiette aux enuirons de la Ligne Equinoctiale. Elles ont quelques Rois, mais les Holandois en tiennent la meilleure partie par le moyen de leurs forteresses. Auant qu'elles fussent découuertes par les Europeens, Charles V. Empereur les enuoya chercher par Magellan en tenant la route du couchant: Depuis, elles furent engagées aux Portugais qui les pretendirent comme y ayant esté par le Leuant: leur gouuernement, apres cela, fut ioint à celui des Manilhes, le commerce estant laissé aux Portugais; depuis quelques années les Espagnols s'en sont retirez. On en transporte des Muscades, du Gingembre & sur tout des Cloux de Girofle. Ternate l'Isle la plus considerable des cinq a huit lieuës de tour & vne montagne qui iette du feu : les autres sont Tidor la plus grande, Motir, Machian & Bachian. Les Molucquois sont bons Soldats & d'ordinaire de Religion Mahometane:

Outre les Rois de Ternate, de Tidor, & de Bachian, il y en a plusieurs dans les Isles Celebes & Gilolo. Celui de Macazar en Celebes a depuis peu fait extraordinairement fortifier sa Ville, & donne libre entrée dans ses Ports aux Vaisseaux Estrangers. L'an 1661. il traitta auec la Compagnie Holandoise des Indes Orientales & quitta le parti des Portugais. L'Estat de ce Prince a l'air fort bon; mais les chaleurs y sont insupportables pendant le iour. Autrefois ceux de Macazar mangeoient de la chair humaine; c'est pourquoy les Rois des Moluques & autres du voisinage y enuoyoient leurs scelerats. Celebes fertile en ris & la Terre des Papouz fournissent de l'or, de l'ambregris & des oiseaux de Paradis.

Page 104. *Au mesme quartier, est vne autre Isle où i'ay aussi esté, fort celebre pour vne sorte d'épicerie : c'est Banda, distante de vingt-quatre lieuës d'Amboin.*

BAnda est vne Isle vers le Midi des Molucques & à l'Est de celle d'Amboina, auec cinq ou six autres Isles en ses enuirons, ausquelles elle donne le nom. Elle est la seule Isle du monde qui produise les Muscades & le Macis. Elle a vn Volcan, ou Montagne qui vomit des flammes, & l'an 1615. l'artillerie qui estoit dans l'Isle en fut gastée. Les Holandois ont basti en celle de Nera les forts de Nassau & de Belgique, où la rade est si bonne, que les Vaisseaux en approchent iusqu'à la portée du mousquet & se mettent à couvert du canon de la place à neuf ou dix brasses d'eau.

Amboina Isle fertile en cloux de Girofle, est pareillement vers le Midi des Molucques. Elle donne son nom à quelques autres Isles qui sont en son voisinage. Elle fut prise l'an 1603. sur les Portugais par les Holandois qui y ont plusieurs forteresses, entr'autres celle de Coubella al : Vittoria dont les bastions sont reuestus de pierres auec soixante pieces de canon & vne garnison de six cent hommes, celle d'Hitou, celle de Louio, &c. C'est ici leur meilleur établissement apres celui de Batauie. Au reste ils ont traité auecque les habitans de l'Isle, en sorte que ceux-ci se sont obligez de ne receuoir qu'eux. Au couchant de la Ville Capitale qui est Isou, il y a vne Baye de six lieuës, laquelle y forme

vne rade où les Nauires sont à couuert de tous vents.

Page 107. *Pour le regard des Isles Philippines.*

LE Roy d'Espagne Philippe II. a donné son nom à ces Isles qui sont au nombre de quarante ou cinquante ; i'entens parler des plus grandes, car si l'on conte toutes les petites, on en trouuera plus de onze mille. Elles sont tres fertiles & l'on y recouure de l'or dont les habitans payent leur tribut. Le Conseil d'Espagne a souuent proposé de les abandonner à cause de la trop grande depense des Garnisons, mais parce qu'elles facilitent le commerce auec la Chine & les Molucques, sa Majesté Catholique les a voulu conseruer. Les Insulaires y sont vaillans & se maintiennent encore en plusieurs lieux. Luçon autrement la Nouvelle Castille est la plus grande de ces Isles, qui portent quelquefois le nom de la Ville de Manilhe le sejour du Gouuerneur & d'vn Archeuesque. Cette Ville est petite, mais belle & bien fortifiée le long d'vne Riuiere qui porte Barques. En deux endroits elle est enuironnée de cette Riuiere, & dans le troisiéme, elle a la Mer. De sorte qu'elle ne peut estre minée. Outre les Espagnols & les Indiens elle a plus de vingt mille Chinois. Elle est au reste le Magazin d'vn des plus riches commerces qui se fasse dans le Monde. Cauite à deux lieuës de la Ville en est le Havre principal, à couuert des grands vents & defendu de deux Forts de bois. La Baye de Manilhe est de quarante lieuës de tour, & l'on y a la commodité de bastir de grands Galions, mais elle est battuë des Vents de Nort, le fonds en est mauuais & l'entrée difficile. Mindanao a esté soûmise depuis quelques années. Paragoya & quelques autres obeïssent à leurs Rois particuliers : celle de Tendaye, porte particulierement le nom de Philipine comme ayant esté découuerte la premiere : Cebu & Matan sont connuës, celles là par l'abord de Magellan en l'année 1520. celle ci par sa mort. Ce fut en ce temps là, que l'on fit pour la premiere fois le tour du Monde dans le Vaisseau de ce Capitaine qui s'estoit mis au seruice du Roi de Castille, par ce que celui de Portugal lui auoit refusé la paye d'vn demi-Ducat par mois de surcroist à ses appointemens. Les Espagnols qui nauigent

aux Philippines, n'y allant pas par noſtre Hemiſphere, mais par le Mexique & par la Mer de Sud, comprennent ces Iſles de meſme que les Molucques dans les bornes de leurs Indes Occidentales, leſquelles ils eſtendent iuſqu'à Malacca.

Page 113. *Mais pour retourner à ces Iſles de la Sonde, Molucques, Philippines, Iapon & la Chine meſme; on en pourroit dire beaucoup dauantage.*

IL nous reſte à faire quelque obſeruation ſur la Chine & ſur le Iapon.

La Chine a receu preſqu'autant de noms, qu'elle a eu de Familles Royales. Elle a touſiours paſſé pour l'vn des plus conſiderables Royaumes du Monde, à cauſe de ſa grandeur, de ſes richeſſes, de la beauté de ſes Villes & du grand nombre de ſes habitans, dont la politeſſe & les maximes ont eſté eſtimées de pluſieurs Europeens. On dit que l'Imprimerie, la manufacture des Soyes, les Chaizes, l'Artillerie & la Poudre à canon y ont eſté en vſage plutoſt qu'en Europe. Outre ce qui eſt neceſſaire à la vie de l'homme & beaucoup de delices, la Chine produit les plus precieuſes marchandiſes de l'Orient, & il ſemble que la Nature ait aſſorti chacune de ſes Prouinces de quelque don particulier. Ceux qui y ont fait ſejour, auoüent que tout ce qui ſe trouue de beau diſpersé dans le reſte du Monde, ſe trouue ramaſſé dans la Chine, & qu'il y a meſme quantité de choſes qu'on chercheroit ailleurs inutilement. Elle eſt de figure à peu pres quarrée, & ſi peuplée que l'on y a quelquefois conté plus de ſoixante millions de perſonnes, de celles ſeulement qui peuuent eſtre miſes à la taille. Les Portugais, au commencement qu'ils furent en ce Royaume, demandoient ſi les Chinoiſes faiſoient neuf ou dix enfans à la fois. Ses Riuieres ſont ſi couuertes de Batteaux, qu'on tient qu'il y en a autant qu'en toutes les autres Riuieres du Monde. Le Reuenu annuel de ſon Roy a eſté eſtimé de cent cinquante millions d'or, & ſelon d'autres de quatre cent millions de Ducats. Les Chinois ſe mocquent de nos Cartes, qui mettent leur Royaume à l'vne des extremitez du Monde, & diſent qu'ils ſont au milieu, (les Iuifs ont pretendu la meſme choſe pour Ieruſalem, les Grecs

pour Delphes, & les Maures pour Grenade.) Ils disent aussi qu'ils ont deux yeux, que ceux d'Europe en ont vn, & que les autres Peuples n'en ont point du tout. Ils ont fait leur Histoire qui est venuë iusqu'à nous par le moyen du Pere Martini Iesuite, & on l'estime d'autant plus fidele, qu'ils ne l'ont faite que de leur Païs, & seulement pour eux. Ils sont si ialoux du secret de leur Politique & de leurs autres Affaires que pour les tenir plus cachées, ils ne donnent pas volontiers l'entrée de leurs Païs aux Etrangers. Le grand mur ou plutost le retranchement de plus de quatre cent lieuës qu'ils ont fait faire, est vn ouvrage qui a eu plus de renom que d'effet, puis que les Tartares ont souvent couru la Chine, nonobstant cette defense. Ceux qui ont dit que la Chine n'estoit qu'vne Ville à cause de son grand monde, ont dit aussi qu'il ne falloit pas vne muraille moins considerable pour estre proportionnée à la grandeur d'vn telle Ville, mais il n'est pas croyable qu'en cette fortification, il y ait des pierres hautes de sept toises & larges de cinq à ce que disent les Chinois. Si nous en croyons cette mesme Histoire les Hostilitez des Tartares y ont esté exercées depuis quatre-mille ans, & mesme les Cheuaux Chinois ne peuuent pas souffrir la veüe de ceux de Tartarie. Ces années dernieres ont causé d'étranges reuolutions dans le Royaume: car des Rebelles y ont agi en Souuerain, & horsmis quelques Isles & Contrées du Midi qui sont demeurées aux Chinois, les Tartares ont conquis tout le Païs en moins de sept années & cela depuis l'an 1649. Aussi la Milice n'y est pas considerable, & les gens de Lettres l'ayant emporté sur les gens d'Epée, l'Estat n'a subsisté que par sa Police & par ses nombreuses Armées, & non par la vaillance de ses Peuples. Les Principaux Officiers y sont nommez Mandarins. La Paresse y est punie par les Loix publiques, & on y traite de criminels, les Generaux d'Armées qui ne reüssissent pas en leurs entreprises. Le Paganisme y est generalement receu, & neanmoins la vertu y est en vne haute estime. Le public y est plus riche, à proportion que ne sont les particuliers. Toute la Chine est diuisée en seize Prouinces qui valent mieux chacune que de grands Royaumes. Il y en a dix vers le Midi, sçauoir, Yunnam, Quansi, Canton, Fuquiem, Chequiam, Nan-

quin, Kiamsi, Huquam, Suscuem & Quicheu. Les six vers le Septemtrion sont Xensi, Sciansi, Honan, Xantung, Pequin & Leaotung : & ces six Prouinces sont ce que plusieurs appellent Cathai, au lieu qu'ils donnent le nom de Mangi aux Prouinces Meridionales.

Le Iapon comprend principalement trois grandes Isles, Niphon, Ximo & Xicoco. Niphon selon quelques Autheurs, est separée de la Terre de Iesso par vn bras de Mer d'enuiron dix lieuës : quelques autres disent qu'elle y est attachée, mais qu'à cause de la difficulté des chemins, les Iaponois aiment mieux y aller par Mer. Toutes ces Isles ont vn air temperé, abondent en Ris, en Perles & en Mines d'argent lequel est fort estimé. Les Perles y sõt à la verité grosses, mais elles ont trop de rougeur. Il s'y trouue vn Arbre fort extraordinaire, car il deuient sec lors qu'on le moüille: pour le nourrir, il faut mettre en son trou de la limûre de fer auec du sable bien sec, & pour faire reuerdir ses branches, il les faut attacher auec vn clou. Les Iaponois sont Idolatres & bons Soldats. Nonobstant les dangers de la Mer voisine, ils ont quelquefois pris l'Isle Corai pres de la Chine. Ils ont la plus heureuse memoire du Monde, & vne langue fort abondante, puis que pour chaque chose ils ont plusieurs noms, les vns par mépris, les autres par honneur ; les vns pour les Princes, les autres pour le Peuple. Ils ont aussi des coustumes & des façons de faire toutes contraires aux nostres : Ils boiuent l'eau vn peu chaude, & disent pour leur raison, que la froide resserre, irrite la toux, & les maladies de l'estomach, que la chaude entretient la chaleur naturelle, que les passages en sont relaschez & que la soif en passe plus aisément. Ils donnent aux malades des potions tres-douces & de bonne odeur. Ils ne saignent iamais, par ce qu'ils veulent menager le sang comme le chariot de la vie. Ils estiment les dents noires les plus belles : Ils montent à cheual du costé droit : Ils saluënt par vn secoüement de pieds, &c. Pour traiter le Roy du Iapon qui se nomme Cube ou Cesar, il faut trois ans de temps à se preparer, & le Festin dure bien trois mois. L'on y auoit fait vn grand progrez pour l'établissement de la Foy. Car l'an 1596. l'on y contoit plus de six cent mille Chrestiens, mais de puis l'an 1614. ils ont esté furieuse-

ment persecutez, & l'on n'oseroit plus y faire profession de Christianisme qu'en cachete. L'an 1636. les PP. Iesuites, les Espagnols, & les Portugais en ont esté chassez, & les Holandois y ont eu seuls la liberté du commerce, par ce que lors qu'ils y abordent, ils defendent sur toutes choses aux leurs d'y parler de Religion. Il y a dans le Iapon plusieurs Tones ou Princes particuliers, dont la plus part bornent leur puissance par l'enceinte d'vne Ville. Cette Coustume y est generalement receuë ; lors qu'vn de ces Tones perd ses Estats, ses Sujets perdent aussi leurs Biens. La Ville capitale est Meaco que l'on dit estre de 90000 feux. Yendo est vn Chasteau Royal & Saçay vn Port de Mer. L'an 1658. vn Incendie arriué à Yendo y causa la perte de plus de quarante huit millions d'or. Les Espagnols font leur nauigation le long des Isles du Iapon, lors qu'ils retournent des Moluques & des Philippines au Mexique & au Perou.

Page 140. *Vers le Royaume d'Angola.*

CE Royaume est quelquefois compris sous celui de Congo en Afrique, de mesme que le Cacongo, le Malemba, &c. mais ils ne reconnoissent pas le Roy de Congo, comme ils faisoient autrefois. Le Roi d'Angola se fait appeller *Soba*. Ses Sujets aiment tellement la chair de chien qu'ils en eleuent des troupeaux entiers, & vn seul Chien bien nourri est quelquefois vendu chez eux plus de cent escus. Ils n'ont rien de recommandable que l'addresse à tirer de l'arc, en laquelle ils excellent, car ils tirent bien vne douzaine de fleches en l'air auant que la premiere soit tombée à terre : Ils disent que le Soleil est vne Homme, la Lune vne Femme, & les Estoilles les Enfans de cet homme & de cette femme.

Page 141. *La Riuiere de la Plata, &c.*

CEtte Riuiere vers son commencement porte le nom de Paraguay : apres auoir ioint celle de Parana, elle roule ses eaux plus de soixante lieües sans aucun meslange : Elle est fort peu profonde, bien que vers son embouchûre, elle ait soixante ou quatre-vingt lieües de largeur & dix en la plus

part de son cours, où apres auoir formé beaucoup d'Isles & la plus grande Cataracte du Monde, elle conserue sa douceur plus de quarante lieües auant dans la Mer. Elle peut beaucoup contribuer à faire le commerce d'vne Mer à l'autre.

Page 151. *En la Coste de Melinde, les Portugais ont encore vne Forteresse nommée Mombasse.*

CEtte Coste de Melinde est à l'Orient de l'Ethiopie, sur la Mer des Indes, en deçà & au delà de l'Equateur : On l'appelle souuent le Zanguebar, & c'est ce que les Anciens ont appellé Barbarie. Elle est pleine de bois & de marescages, d'où vient que l'air y est mauuais. Les Naturels du Païs reconnoissent diuers Souuerains : Ils s'adonnent au trafic de mesme que les Arabes & les Mahometans qui sont chez eux. Ce qui est vers le Midi porte principalement le nom de Zanguebar, & l'on y voit les petits Royaumes de Mozambique, de Quiloa, de Mombaze & de Melinde. Ce qui est vers le Septemtrion est appellé Ayen, & quelquefois Nouuelle Arabie : Il comprend les Estats de Braua, de Magadoxo, Adea & Adel. Au reste Mombaze est dans vne Isle & sur le roc. Les Portugais y vont souuent hiuerner en l'arriere saison, par ce que les viures y sont en abondance & à bon conte : L'entrée du Port y est si étroite & si pleine d'écüeils qu'en plusieurs endroits il n'y a que le passage d'vn Vaisseau.

Page 151. *Vne fort grande & belle Isle nommée Zocotora.*

L'Isle Zocotora longue de vingt cinq lieües & large de dix, obeït à vn Roy d'Arabie. Elle a vne bonne rade & des Bayes ou Ances tres-commodes en ses enuirons, où l'on peut moüiller l'anchre auec seureté, mesme pres des rochers: On y peut hiverner plus commodement que ni à Mozambique, ni à Mombaze, car l'air y est plus sain & il y a vne Barre dont il ne faut pas craindre l'entrée. La Pesche y est excellente & le bestail en grande quantité ; Il y a de bonne eau pres d'vne Ance nommée Calancia, mais le ruisseau qui la fournit est de difficile accez, les Habitans le tenant caché pour en profiter.

Pape 153.

Page 153. *Du Royaume d'Ormus, description d'icelui.*

IL y a grand changement à Ormus qui est presentement aux Persans. Ce fut le Roy Scah-Abas qui la prit l'an 1622. à l'aide des Anglois, & apres en auoir fait razer la forteresse, en transfera le commerce à Gamrou qu'il fit appeller de son nom Bender-Abassi. Les Portugais perdirent en cette prise la valeur de six ou sept millions. La terre de l'Isle d'Ormus n'est que sel & ne produit pas vn brin d'herbes : elle n'a pas vne goutte d'eau douce si on ne l'y porte, c'est pourquoi les Portugais en estant les Maistres, auoient fait vn Fort en l'Isle Kesem pour auoir cette commodité : la chaleur y est quelquefois si grande, que les habitans y couchent en des Cuves pleines d'eau. La belle assiette d'Ormus auoit fait dire que si le Monde estoit vn Anneau, Ormus en seroit le Diamant. Gamrou autrement Gombru qui s'est accrû des ruïnes de cette pauure Ville, est entre deux Chasteaux qui defendent l'entrée de son Havre où l'on a fait vne redoute quarrée defenduë de quatre pieces de Canon. Ces Chasteaux sont fortifiez à l'antique de bastions ronds & defendus d'vne belle artillerie. La Rade y est commode, parce qu'on y moüille en toute seureté à cinq ou six brasses d'eau. Toutes les Nations qui trafiquent sur la Mer des Indes, hors-mis les Portugais, y portent des marchandises & en rapportent des Veloux, des Taffetas, des Soyes cruës & autres denrées de Perse. Les Anglois y ont la moitié du Peage, & le droit de faire sortir quelques Cheuaux.

Page 160. *La Ville de Cambaye, &c.*

CAmbaye estoit appellé le Caire des Indes, à cause de sa grandeur qui est de deux lieuës de circuit, à cause de son grand commerce & à cause de la fertilité de sa terre qui fournit entr'autres choses, du Cotton, de l'Anil, de l'Opium, & des Agathes, dont il y a vne Mine à Baroche. Mais depuis les pertes des Portugais dans les Indes Orientales, elle est bien déchuë. Son Havre est fort mauuais, car bien que la haute marée y amene plus de sept brasses d'eau, neanmoins le re-

flux y laisse les Vaisseaux à sec, dans vn fonds meslé de sable & de boüe.

Surate est vne des Villes d'Asie qui fasse le plus de commerce, bien que l'abord en soit dangereux, & que les Maisons y soient plates & couvertes de Palmiers. Sa Riuiere est salée à cause de la marée, mais si basse à son embouchure qui est quatre lieuës au dessous de la Ville, qu'à peine peut-elle porter des Barques de soixante dix ou quatre-vingt Tonneaux, & l'on est obligé de décharger les marchandises à Sohali. C'est la Rade de Surate laquelle court Nort-Est & Sud-Oüest. Il y a sept brasses, lors que la marée est haute & seulement cinq lors que la Mer est retirée, & pour lors la plus part des Bancs demeurent découuerts. Le fond y est de sable & l'on y est à couuert de tous vents horsmis du Sud-Oüest. Les Anglois y ont le plus fort de leur commerce pour les Indes Orientales. Il y a enuiron six ans que cette Ville fut pillée par vn Rebelle du Mogol, la perte en ayant esté estimée plus de trente millions.

Page 161. *Ce Grand Mogor*, &c.

CE Prince que l'on appelle Mogul, ou Mogol, est Souuerain d'vn Empire qui comprend la plus grande partie de la Terre-ferme de l'Inde. Il tire son origine d'vne Tribu de mesme nom qui est en Giagathay : Il a pour tributaires plusieurs Royaumes Indiens & passe pour le plus riche Prince du Monde en Pierreries, car outre celles de sa Couronne, il a celles de plusieurs Princes ses voisins dont les Predecesseurs auoient long-temps vescu dans la curiosité d'en garder de belles. Et d'ailleurs, il herite des Pierreries des Grands de sa Cour. Il est pareillement heritier vniuersel de ceux à qui il fait pension, & toutes les maisons deuant lesquelles il passe, luy doiuent vn present. Le fonds des terres lui appartient & sa volonté sert de Loy en la decision des affaires de ses Sujets. On lui fait voir chaque iour quelque partie de ses tresors, tantost ses Elephans, tantost ses Pierreries, vn autre iour, autre chose, & il ne voit d'ordinaire chaque chose qu'vne fois l'an, car tout le tresor est diuisé en autant de parties qu'il y a de iours en l'année. Vn des Temples de son

Estat est pavé & l'ambrissé de lames de pur or. Au Palais d'Agra, qui est sa Ville Royale, il y a deux Tours couvertes de plaques d'or, vn Throsne auec quatre Lions d'argent vermeil doré, enrichi de Pierreries & ces Lions soustiennent vn daiz d'or massif. On dit aussi qu'il y a en ce Palais deux boisseaux d'Escarboucles, cinq boisseaux d'Emeraudes, douze boisseaux de diuerses sortes de Pierreries, & douze cent Coutelas dont les Fourreaux sont d'or, & couuerts de pierres les plus precieuses. On dit que le tresor de Scah-Choram l'vn de ses Predecesseurs estoit bien de quinze cent millions d'écus. Le Mogol en vn besoin pourroit armer deux cent mille cheuaux, cinq cent mille hommes de pied, & plus de deux mille Elephans. Il y a bien vne quarantaine de Royaumes qui le reconnoissent, & ces Royaumes ont presque tous des noms pareils à ceux de leurs Villes capitales. Outre cela il y a quelques petits Estats, dont les Seigneurs qu'ils nomment Raias ou Ranas sont de race fort ancienne, & se maintiennent en des forteresses & en des montagnes inaccessibles. Le plus grand mal qu'ils font, c'est de courir & de voler sur les sujets du Mogol. Tant y a le Mogol qui entretient bonne correspondance, auec le Turc, se preuaut du grand nombre de ses Sujets, de la grandeur de ses Richesses, & de l'estenduë de son Empire, mais le Persan le surpasse en Armes, en Cheuaux & en Soldats aguerris.

Page 163. *Cette Isle de Diu, est fort pres de la Terre-ferme.*

ELle est longue d'vne lieuë & large de quatre portées de Mousquet, separée de la Terre-ferme par vn Canal si estroit, qu'on le passe sur vn Pont de pierres, & le Port s'y peut fermer auec vne chaisne de fer, son entrée estant sous le canon de deux Chasteaux qui defendent la Ville. Les Portugais ont eu souuent à demesler auec les Rois du Païs à l'occasion de la forteresse de Diu, laquelle ils ont tousiours glorieusement defenduë, particulierement les années 1539. & 1546. Le Mogol n'a pû voir qu'auec vn extreme deplaisir leur établissement sur les costes de ses Estats, c'est pourquoy comme l'on abordoit à Diu, de tous les endroits des Indes Orientales, à cause de son assiette auantageuse, & que

toutes choſes y abondoient, il a taſché d'attirer les Marchands au Sind & à Surate. On dit qu'vn Soldat Portugais fut ſi brave en la defenſe de cette Forteresſe, que le plomb luy manquant, il s'arracha les groſſes dents pour charger ſon Mouſquet.

Page 199. *Du Breſil, & des ſingularitez d'icelui.*

LE Breſil païs d'Amerique fut appellé le Païs de Sainte Croix, lors qu'il fut premierement découvert, au nom du Roy de Portugal, ce qui arriva l'an 1501. Il s'eſtend vers le Septemtrion & vers le Levant, le long de la Mer de Nort, où il y a vne groſſe Roche ſous l'eau, dont les ouvertures forment pluſieurs bons Ports. Ses bornes vers le Couchant ne ſont pas connuës : celles qu'il a vers le Midi ſont differentes, ſuivant la volonté des Caſtillans & des Portugais ; car les vns & les autres expliquent à leur mode le Reglement de l'an 1493. & comme ils ne ſe ſont pas accordé, les Portugais ont eſtimé Breſil, tout ce qui s'eſtend, depuis le fleuve Maranhaon, iuſqu'à celui de la Plata, & les Eſpagnols l'ont borné à la Capitainie de ſaint Vincent.

Bien que le Breſil ſoit en la Zone Torride, ſon Air neanmoins eſt temperé, & ſes eaux les meilleures du Monde : auſſi, ſes Habitans vivent ſouvent iuſqu'à cent cinquante ans. Ils vont nuds pour la pluſpart ; ils aiment la Dance pour diſſiper leur melancolie, & ils ont l'adreſſe de paſſer les Riuieres à l'aide d'vn panier & d'vne corde. Quelques-vns de ceux qui mangent leurs ennemis ne veulent pas qu'on les baptiſe avant que de les maſſacrer, par ce que pour lors à ce qu'ils diſent, ils n'en trouvent pas la chair ſi delicate. Trois lettres de noſtre Alphabet n'ont aucun lieu parmi eux, f, l, r, & l'on dit que c'eſt à cauſe qu'ils n'ont ni Foi ni Loi, ni Roi. Outre le Bois de Breſil, il y a en ce païs de l'Ambre, du Baume, du Tabac, de l'Huile de Balene, du Beſtail, des Confitures, & ſur tout du Succre en quantité, dont les machines qu'ils appellent Engins ſont de grand prix. Entre les ſortes de Sucre qu'il y a, celui de Canti ou Candi reçoit ſon nom de Canton, & non pas de ſa candeur ou blancheur, non plus que de l'Iſle de Candie. Le voiſinage de la Plata

donne aussi la commodité aux Portugais de recevoir quantité d'argent du Perou. Il y a au Bresil des Animaux, des Arbres, des Fruits & des Racines qui ne se voyent pas ailleurs. L'Animal Paresse y est d'vne telle constitution qu'il est bien deux iours entiers à monter à vn Arbre, & autant de temps à en descendre. Les Serpens, les Couleuvres, & les Crapaux, n'y ont pas de venin; c'est pourquoy ils servent de nourriture aux Habitans. Les Campagnes sont pour les Succres, les Montagnes pour les Bois, & les Vallées pour le Tabac, pour les Fruits & pour la Mandioche qui est vne espece de racine dont on fait le pain.

La Coste du Bresil est divisée en quatorze Capitainies qui sont aujourd'hui toutes aux Portugais. Les François y en ont eu quelques-vnes autresfois, & les Holandois y ont perdu de nostre temps ce qu'ils y auoient conquis, en ayant esté chassez entierement l'an 1655. la guerre qu'ils auoient pour lors avec l'Angleterre, ne leur ayant pas permis d'y enuoyer du secours & les Colonies Portugaises y estant mieux establies que les leurs. Neanmoins, l'an 1662. les Portugais ont traité avec eux pour les dédommager, afin de ne les pas auoir pour ennemis, au mesme temps qu'ils ont à se defendre contre les Espagnols. Les Villes qui se trouvent au Bresil n'ont gueres pour la pluspart plus de cent ou six vingt maisons. Entre les Capitainies, Tamaraca est la plus petite & la plus ancienne. Pernambuco est estimée vn Paradis Terrestre à cause de la beauté de son terroir. Bahia de todos-os-Santos à la Ville de S. Salvador la Capitale du Païs & la residence du Gouverneur. Elle fut prise l'an 1624. par les Holandois qui y firent vn tel butin que chacun de leurs Soldats eut pour sa part plus de quinze mille escus : mais cette fortune fut cause de leur retraite, & leur retraite donna lieu aux Espagnols de reprendre la Ville. Les Peres Iesuites y perdirent vn Crucifix d'vn prix inestimable. La Capitainie de Rio-Ianeiro que les Sauvages appellent Ganabara a vn grand abord de Vaisseaux : sa Riviere aux endroits qu'elle est navigable, s'avance bien douze lieuës en terre sur sept ou huit lieuës de large. Il y a quelques Isles en l'vne desquelles l'an 1555. sous Henri II. Villegagnon auoit fait faire vn Fort qu'il auoit nommé Coligni. On avoit aussi donné le nom de

France Ant-Arctique au Païs circomvoisin. L'an 1658. on a trouvé vne Mine d'argent en cette Capitainie. Celle de San-Vincente a des Minieres d'or & d'argent. On peut voir dans les Cartes les noms des autres lieux.

Les principaux Peuples du Bresil sont, les Toupinambous les Margajas, les Tapüies & autres qui different en mœurs & en langues & qui d'ordinaire sont distinguez par les diverses chevelures qu'ils portent. Leur nombre estoit plus grand avant la venuë des Portugais, mais plusieurs Toupinambous pour conseruer leur liberté ont traversé de grands Deserts & sont venus demeurer vers la Riviere Maranhaon. Les Tapüyes sont plus difficiles à apprivoiser que les Brasiliens qui habitent des Aldées. Ces Aldées sont des Villages qui n'ont que cinq ou six maisons, mais fort longues & capables de contenir cinq ou six cent personnes & quelquefois douze ou quinze cent. La plusspart des Sauvages du Bresil se sont si bien defendus iusqu'ici, que nonobstant les Guerres qu'ils se font entr'eux, ils ont neanmoins empesché les Europeens de faire de grand progrez au dedans de leur terre, & ont mesme souvent ruïné des places & des Engins à Succre que ceux-cy avoient fait faire.

Page 215. *Nous vismes les Isles Açores.*

CEs Isles sont nommées Terceres de celle qui particulierement est appellée Tercere. Le grand nombre d'Autours que l'on y voit leur a fait porter le nom d'Açores; & elles ont aussi celui de Flamandes, par ce qu'elles ont esté decouvertes par vn Flaman. On les nomme Hautes à l'égard des Canaries, peut-estre à cause qu'elles sont plus Septemtrionales. Les Portugais qui en sont les Maistres, en font venir des Bleds, des Vins, du Pastel, des Cuirs, & d'autres denrées. Il y en a sept principales sans conter celles de Coruo & Flores où plusieurs ont placé le premier Meridien. Angra la Ville capitale & le sejour d'vn Evesque est dans la Tercere. Les autres Isles sont la Gracieuse, Saint George, Fayal, Pico, Saint Michel & Sainte Marie.

Nous découvrismes la Terre de Portugal.

Description du Portugal.

LE Portugal est vn Royaume sur l'Ocean en la partie Occidentale d'Espagne, où estoit autrefois la Lusitanie. Il est ancien de plus de cinq cent vingt ans, & Alphonse VI. qui y regne aujourd'hui est son vingt-deuxiéme Roi, en y contant les trois Philippes Rois d'Espagne. Il fonde son droit sur la proclamation du Roi son Pere Iean IV. & sur le mariage de son Bis-ayeul Iean Duc de Bragance avec Catherine de Portugal fille d'Edoüard Prince de Portugal mort l'an 1540. & sœur de Marie, Femme d'Alexandre Duc de Parme. Les Rois de France ont quelque droit sur ce Royaume, par Robert de Bologne Fils de Mathilde de Bologne, Femme d'Alphonse III. qui la repudia apres qu'il fut Roi. Catherine de Medicis réueilla ce Droit; mais il lui fut répondu, qu'vn tel Droit estoit surанné : Le Nom de Portugal est vrai-semblablement venu de celui de Porto & de celui de Cale petite Place qui est proche de Porto. La longueur du Royaume est d'enuiron six vingt-lieuës, & sa largeur en a vingt-cinq ou trente & quelquefois cinquante. Son assiette & l'experience de ses Habitans au fait de la Navigation ont donné lieu à ses Princes de se faire reconnoistre dans les 4. parties du Monde, où ils ont eu plusieurs Rois pour Vassaux avec la commodité de faire venir en Europe les plus rares & les plus precieuses marchandises de l'Orient. Leurs Conquestes se sont estenduës en plus de cinq mille lieües de coste, & toutes leurs places estoient sur le bord de la Mer, car ils n'ont eu le dessein que de se rendre Maistres du commerce. Depuis quelques années, ils n'ont pû gueres en profiter, à cause des guerres & des grosses garnisons qu'ils ont esté obligez d'y tenir : ce qui les a porté à en donner vne partie aux Anglois. Les Provinces de Portugal ont toutes leurs commoditez particulieres. Elles fournissent entr'autres choses des Citrons & d'excellentes Oranges. Elles ont quelques Mines, car les Grecs & les Romains venoient chercher en Portugal l'or que les Portugais vont chercher aux Indes. Elles sont si peuplées, principalement vers la Mer, que l'on

y conte plus de six cent Villes ou Bourgades privilegées & plus de quatre mille Paroisses. La seule Religion Catholique Romaine y est receüe & ceux qui sont de race Iuifve ont esté contraints de se faire baptiser. Il y a trois Archeveschez, Lisbone, Braga & Euora; & dix Eveschez. Les Archeveschez de Lisbone & d'Euora ont bien chacun deux cent mille liures de rente. Il y a des Inquisitions à Lisbone, à Coimbre, & à Euora, & des Parlemens à Lisbone & à Porto. Vingt-sept places ont des Generalitez qu'ils appellent Comarques & Almoxarifats. L'Ordre de Christ qui reside à Tomar, est le plus considerable qu'il y ait: Les Rois en sont les Grands Maistres, car de cet Ordre dependent toutes les Conquestes du dehors: ses Chevaliers portent la Croix rouge & blanche par le milieu, au lieu que ceux d'Auis la portent verte, & ceux de Saint Iacques rouge. Ceux-ci ont ont leur residence à Palmella pres Setuval. On dit que le reuenu du Royaume, sans y conter celui des Indes passe dix millions de liures, & que le Roi Dom Sebastien dépensa autrefois vn million d'or pour le seul harnois d'vn cheval; il est certain que les atours de la pluspart des Dames d'Europe, ne sont que les restes de celles de Portugal. Ce fut l'an 1640. que le Royaume se retira de l'obeïssance du Roi d'Espagne & l'vn des principaux motifs fut la permission que Sa Majesté Catholique donnoit à d'autres qu'à des Portugais, de trafiquer aux Indes Orientales. On admire en cette revolution le grand secret qui fut gardé entre plus de deux cent personnes & pendant plus d'vne année. Vne autre cause considerable fut le tribut du cinquiéme que l'on y publia l'an 1636. & par lequel on vouloit prendre cinq pour cent sur tous les reuenus & marchandises.

Il y a six Provinces qui sont autant de Gouvernemens Generaux. Entre Douro & Minho, Tra-los-Montes, Beïra, Estremadura, Alen-teio, & Algerbia. L'Entre Douro & Minho en est la plus delicieuse & si peuplée, que dans l'espace de dix-huit lieües de longueur, & douze de largeur, elle a plus de cent trente Monasteres bien rentez, mille quatre cent soixante Paroisses, quinze mille Fontaines d'eau vive, deux cent Ponts de pierre, & six Ports de Mer; quelques-vns l'appellent aussi les Delices & la Moelle des Espagnes.

ánes. Porto Ville de quatre mille feux y fait vn grand commerce, & Braga y est renommé par la tenüe de plusieurs Conciles & par la pretention de son Archeuesque qui se dit Primat des Espagnes. Tra-los-Montes a des Minieres avec la Ville de Bragance la Capitale d'vn Duché de quarante mille Ducats de revenu, où il y a bien cinquante petites Villes & d'autres terres qui font le Duc de Bragance, trois fois Marquis, sept fois Comte & plusieurs fois Seigneur. Les Ducs de ce nom qui sont aujourd'hui en possession de la Couronne, avoient accoustumé de demeurer à Villa-Viciosa & avoient la prerogative au dessus des Grands d'Espagne de se pouvoir asseoir en public sous le Daiz Royal des Rois Catoliques. Le Beira est fertile en Segle, en Millet, en Pommes, & en Chastaignes. Sa Ville de Coimbra autrefois le sejour d'Alphonse le premier Roi de Portugal est celebre par son Vniversité & par son Evesché que l'on dit valoir plus de cent cinquante mille liures de rente. L'Estremadure qui est autre que celle de Castille produit du Vin, de l'Huile, du Sel & du Miel que les Abeilles font de fleurs de Citroniers & de Rosiers. Sa Ville de Lisbone est la Capitale de tout le Royaume, l'vne des plus belles, des plus riches, des plus grandes & des mieux peuplées de l'Europe: Elle a plus de trente mille maisons & vn admirable Port, avec la commodité du flux & du reflux de la Mer: Elle fait particulierement le trafic des Indes Orientales. La petite Ville de Belem qui en est proche, est le Mausolée ou lieu de Sepulture de plusieurs Rois de Portugal. Santaren a vn si grand nombre d'Oliviers en son voisinage, que ses habitans se vantent de pouvoir faire vne Riviere d'Huile aussi grosse que le Tage. Setuval est bien assise, bien bastie & fort marchande, à cause de son Port, le meilleur de tout le Royaume: Il est long de trente milles & large de trois. Ses Salines & sa Pesche à ce que disent les Portugais font vn meilleur revenu à leur Roi, que ne fait tout l'Aragon au Roi d'Espagne. L'Alentejo passe pour le Grenier de Portugal, à cause de ses Bleds. Sa Ville d'Euora pretend le premier rang apres Lisbone. L'an 1663. les Portugais y ont remporté vne celebre Victoire. Eluas est connüe par ses excellentes huiles & par les Sieges qu'elle a heureusement soustenus contre les Castillans. Ourques a

veu donner la fameuſe Bataille qui l'an 1139. acquit la Couronne au premier Roy de Portugal. C'eſtoit Alphonſe qui vainquit cinq Rois Maures, & qui en memoire de cela chargea ſon Ecu qui eſtoit d'Argent de cinq Ecuſſons d'Azur mis en Croix, chaque Ecuſſon avec cinq pieces d'Argent miſes en Sautoir qui repreſentent les trente Deniers pour leſquels fut vendu noſtre Seigneur; l'on conte deux fois celui du milieu. L'Algerbia, ou Algarue, quoy que de petite eſtenduë, a le titre de Royaume: Il fut reüni à la Couronne par le mariage d'Alphonſe III. avec Beatrix de Caſtille: Il produit des Figues, des Olives, des Amandes, & des Vins fort eſtimez; auſſi le nom d'Algerbia en Langue Moreſque veut dire Campagne fertile.

Page 216. *Nous priſmes la route des Iſles de Bayonne en Galice, &c.*

LA Galice eſt l'vne des grandes Prouinces que l'Eſpagne ait ſur l'Ocean, où elle a pluſieurs bons Ports: mais pour la bien connoiſtre il ſemble comme neceſſaire de traiter de l'Eſpagne en general, dont la Galice fait partie.

Deſcription d'Eſpagne.

L'Eſpagne eſt vne grande preſqu'Iſle, longue de deux cent lieuës, & large d'autant, entre le neufiéme & le vingtquatriéme Degré de longitude, & entre trente-cinq Degrez & demi, & quarante-trois Degrez & demi de latitude Septemtrionale. Cette preſqu'Iſle eſt ſur la Mer Oceane & ſur la Mer Mediterranée: Vers l'Orient d'Eſté elle eſt voiſine de la France, par l'eſpace de ſix vingt lieües, les Monts-Pirenées entre-deux. Elle ſeroit quarrée ſi l'on en retranchoit la Catalogne. Outre le nom d'Eſpagne, elle a eu ceux d'Iberie, d'Heſperie, & de Mus-Arabie. Pluſieurs choſes font qu'elle eſt peu habitée; ſa ſterilité, ſes Montagnes, le peu de fecondité de ſes Femmes, le banniſſement des Maures, dont plus de huit cent mille furent contrains d'en ſortir l'an 1610. & enfin le grand nombre de perſonnes que l'on envoye aux Colonies & aux Guerres de dehors. Delà vient

que l'on n'a iamais veu ensemble plus de sept mille Espagnols naturels, dans aucune armée. Le chaud y regne plus que le froid & les Prouinces qui s'y trouuent vers le Leuant & vers le Midi sont meilleures que les autres. Les Montagnes sans arbres où les Rochers effectifs y sont appellez Sierra. On y manque de grains, mais l'on y recouure les plus puissans vins, les plus delicieux fruits, & les plus douces huiles d'Europe. L'or & l'argent que l'on y amene d'Amerique est assez capable d'y faire venir toutes les autres commoditez de la vie. L'an 1618. il fut verifié que depuis la premiere découuerte de ce Nouueau Monde par Colon, l'on en auoit tiré plus de quinze cent trente six millions d'or, & l'an 1645. on a troué que les Rois d'Espagne en auoient eu pour eux quarante-cinq millions d'or seulement en barres d'argent & en lingots d'or, outre leurs autres droits sur diuerses marchandises. Ces sommes sont immenses, mais elles n'ont peut-estre pas enrichi l'Espagne à proportion que les Colonies enuoyées pour ce sujet l'ont affoiblie. D'ailleurs, la necessité de recouurer des marchandises étrangeres, épuise la meilleure partie de ces tresors. Cela fit dire au Roy Henri le Grand, que les Pistoles des Espagnols marquoient chez eux leurs Richesses, mais qu'estant portées ailleurs, elles faisoient voir leur pauureté. Il y a en Espagne des Mines de Cuiure, de vif Argent, de Plomb, de Fer, & de Sel : celles d'or & d'argent ont esté espargnées depuis que l'on a eu la commodité de celles d'Amerique. On estimé generalement les cheuaux de cette Region, & ceux d'Andalousie sur tous les autres; mais l'on ne laisse pas d'y voyager sur des Mules, & sur des Asnes, à cause de l'aspreté des Montagnes. Il n'y a pas de Prince au Monde qui ait tant d'Estats que le Roi d'Espagne; de sorte qu'il se peut dire à iuste titre le plus grand terrien de l'Vniuers. Il est vrai que ces Estats se trouuent dispersez en Europe, en Amerique, en Afrique & en Asie. Quelques-vns de ses Predecesseurs se sont vantez que le Soleil ne se couchoit iamais sur leurs Terres, & que l'estenduë de leurs Seigneuries ne se pouuoit mesurer que par la course de cet Astre. Dans quelques Lettres que les Rois de Perse leur ont adressées dans le siecle precedent, il y a *Au Roi qui a le Soleil pour Chapeau.* Entre autres titres, ils portent parti-

culierement celui de Catholique depuis Ferdinand V. & celui de Roi des Eſpagnes, mais ils n'ont ce dernier que depuis peu de temps. Il faudroit plusieurs Pages pour les contenir tous: Voici ceux que prend le Roy Philippe IV. dans le pouuoir qu'il donna l'an 1659. à Dom Luis de Haro pour traiter de la Paix. Don Philippe par la grace de Dieu Roy de Caſtille, de Leon, d'Arragon, des deux Siciles, de Ieruſalem, de Portugal, de Nauarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Maillorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoüe, de Corſique, de Murcie, de Iaen, des Algarbes, d'Algezire, de Gibraltar, des Iſles de Canarie, des Indes Orientales & Occidentales, des Iſles & Terre-ferme de la Mer Oceane, Archiduc d'Auſtriche, Duc de Bourgogne, de Brabant & de Milan, Comte d'Hapſbourg, de Flandres, de Tiro &, de Barcelone, Seigneur de Biſcaye & de Malines, &c.

Le principal Ordre de Cheualerie en Eſpagne, eſt celui de la Toiſon, les autres ſont ceux de ſaint Iacques, de Calatrava, d'Alcantara & de Monteſe. Les Rois d'Eſpagne ſe ſont attribué les grandes Maiſtriſes de ces Ordres ſous le nom d'Adminiſtrateurs perpetuels. Il y a outre cela plus de quatre-vingt Grandeſſes qui ſont à peu pres comme les Duchez & Pairies en France; mais cette Dignité eſtant attachée aux Terres, elle tombe en quenoüille. Le Roy d'Eſpagne a trois ſortes de Gardes, des Wallons, des Alemans & des Bourguignons. Les Eſpagnols eſtiment les Arts des-honorables, c'eſt pourquoi la plus-part de leurs Artiſans ſont François; ils aiment mieux la guerre où ils rendent d'aſſez bons ſeruices, principalement dans l'Infanterie. Ils ſe ſont touſiours conſerué la reputation d'eſtre fideles à leur Prince, & de ne pas reueler volontiers ſon ſecret: Ils marchent lentement à la conqueſte, mais d'ordinaire ils gardent bien ce qu'ils gagnent: ils ſont tardifs à reſoudre, & courageux à pourſuiure ce qu'ils ont arreſté, ne s'eſtonnant pas des difficultez qui ſe preſentent: ils preuoyent de loin & ne perdent iamais, ni la patience, ni l'eſperance, bien que leur longueur leur faſſe ſouuent perdre de bonnes occaſions. Quelques-vns d'entr'eux ont la vanité de dire que leur païs fournit le Monde de Generaux d'Armée, que Dieu parloit à Moïſe ſur le Mont Sinaï en Langue Caſtillane, & que le Sei-

gneur de l'Vniuers doit naiſtre Eſpagnol. On ne voit point de Liures Eſpagnols plus anciens que ceux de l'an 1260. & auparauant, les Loix y eſtoient en Latin.

L'Eſpagne a eſté ſujete aux Etrangers pendant vn long-temps : les Celtes, les Rhodiots, les Pheniciens, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Suaubes, les Gots, & les Maures y ont commandé ſur le tout, ou en quelques endroits. Sa premiere Diuiſion a eſté en deux parties, l'vne deçà & l'autre delà l'Ebre, qui pour lors bornoit les Empires de Rome & de Carthage ; car depuis ce que l'on a nommé Eſpagne vlterieure à ſeulement compris la Betique & la Luſitanie. En l'vne & en l'autre, les Romains auoient eſtabli quatorze Conuents ou Sieges de Iuſtice, lors de la decadence de la domination des Maures, il s'y eſt formé cinq Royaumes, Leon auec Caſtille, Aragon, Nauarre, Portugal & Grenade. Apres quoi, tout le Païs a eſté ſous la domination du Roi de Caſtille, du Roi de Portugal, & du Roi d'Aragon : & c'eſt principalement à ces trois titres que le Roi d'Eſpagne a poſſedé tous ſes grands Eſtats où il ſe trouue aujourd'hui huit Vice-Royautez. Depuis Pelage la Caſtille a tombé dix fois en quenoüille. L'an 1640. le Portugal a proclamé Roi, le Duc de Bragance. Les principales Riuieres d'Eſpagne, ſont la Doüere fort poiſſoneuſe, le Tage renommé pour ſon ſable d'or, la Güadiane que l'on dit aller ſous terre, le Güadalquiuir la plus profonde & l'Ebre fameux par ſon nom. Elles ont toutes leurs ſources en Caſtille ; mais elles ne ſont pas ſi nauigables que celles de France. La Guadiane a donné ſujet aux Eſpagnols de dire, qu'ils ont chez eux le plus riche Pont de la Terre, ſur lequel paiſſent d'ordinaire plus de dix mille Moutons, & ſur lequel on peut faire paſſer vne groſſe Armée en bataille ; Il ſemble que les Anciens ont admirablement bien appellé cette Riuieré *Anas*, à cauſe qu'elle entre & qu'elle ſort de la terre, ainſi qu'vn Canard fait dans l'eau. Quelques modernes diſent, que ce ſont des montagnes qui font cacher cette Riuiere, d'autres aſſeurent, que ce ſont les ſaignées que l'on y fait pour arroſer la campagne qui eſt fort maigre : mais il eſt certain que cela arriue vers ſes ſources & non vers Merida, ainſi que marquent les vieilles Cartes. Au reſte cela eſt l'vne des

trois merueilles d'Espagne, les deux autres sont, vne Cité ceinte de feu auec des murailles de cailloux, c'est Madrid: & vn Pont sur lequel on voit couler l'eau, c'est l'Aqueduc de Segouie. On peut dire des Villes de cet Estat qui ont quelque appellation par excellence, Seville la marchande, Grenade la grande, Valence la belle, Barcelone la riche, Sarragosse la contente, Valladolid la gentille, Tolede l'ancienne, & Madrid la Royale. Il y a huit Archeueschez & quarante-cinq Eueschez: les Archeueschez sont Tolede, Burgos, Compostelle, Seville, Grenade, Valence, Sarragosse, & Tarragone. Le Roy Recarede I. y a établi la Religion, Catholique Romaine, laquelle seule y est aujourd'hui receüe & l'Inquisition y est établie contre les autres croyances. Il y a neanmoins quelques Eglises à Tolede, où l'on fait l'Office Musl- Arabique qui est celui que gardoient les Chrestiens qui viuoient parmi les Arabes. Plusieurs Ports de Mer y sont fort considerables, le Passage saint André, la Corune, Cadis, Cartagene, Alicant, &c.

On conte en Espagne quinze grandes Parties qui presque toutes ont eu titre de Royaume du temps des Maures: Il y en a cinq sur l'Ocean, la Biscaye, l'Asturie, la Galice, le Portugal & l'Andalousie: Cinq sur la Mer Mediterranée, la Grenade, la Murcie, la Valence, la Catalogne, & les Isles Majorque, & Minorque, cinq au dedans du Païs, l'Aragon, la Nauarre, les deux Castilles & le Leon.

La Biscaye a des bois qui luy donnent le moyen de bastir plus de Nauires que toutes les autres Prouinces d'Espagne. Elle a aussi vne si grande quantité de Minieres & de Forges de Fer, qu'elle est quelquefois nommée la Defense de la Castille. Elle est separée de la France par la petite Riuiere Bidassoa qui forme vne petite Isle celebre de nostre temps par la Paix qui y a esté concluë l'an 1659. entre les Couronnes de France & d'Espagne. Les Biscayens qui sont les anciens Cantabres se vantent de n'auoir iamais esté assujetis. La Terre de mesme qu'au Royaume de Nauarre y est bien cultiuée, parce qu'il n'y a ni Tailles, ni Dixmes, ni Entrées.

L'Asturie nourrit des Cheuaux qui sont estimez pour leur force: Elle a serui de retraite aux Rois Gots, & est neanmoins le titre du Prince d'Espagne, dont les Ca-

dets sont appellez Infans ; & cela depuis le Regne du Roi Iean I.

La Galice est plus peuplée qu'elle n'est fertile.

L'Andalousie est si belle & si abondante en Bled, en Vins & en Oliues, qu'elle passe pour le grenier & la caue du Royaume.

Le Royaume de Grenade estoit bien plus riche & mieux peuplé sous ses derniers Rois Maures qui le perdirent l'an 1491. il estoit aussi bien plus fertile, car les Maures auoient mille inuentions pour arroser leurs terres en y faisant des rigoles & tranchées, & en y faisant venir l'eau des grands reseruoirs qu'ils faisoient dans les Montagnes qui sont au pied de la Sierra Neuada. Son assiette & la disposition de ses Places se raporte à celle dont Iules Cesar fait la Description en ses Commentaires.

Le Royaume de Murcie est nommé le Iardin d'Espagne, à cause de ses excellens fruits.

Le Royaume de Valence est la plus agreable contrée de toute l'Espagne.

La Catalogne produit du Vin, de l'Huile, des grains & des fruits en quantité. Le voisinage des Pyrenées lui fournit du Marbre tres-fin, du Iaspe & de l'azur, ceux qui font l'Espagne, le Chef des Estats du Roy Catholique, disent que la Catalogne en est l'vne de ses oreilles & que le Portugal en est l'autre. On y conte dix Citez, dix-sept Vigueries ou grands Bailliages, & plus de cent Villes fermées qui ont souuent esté prises & reprises pendant les dernieres guerres.

Les Isles Majorque & Minorque sont les anciennes Balearides.

L'Aragon est vn païs plein de Montagnes.

La Nauarre consiste en six Merindades ou Gouuernemens, dont celui qui est en deça des Pyrenées est demeuré à la France. Il ne faut que voir la Table Genealogique pour connoistre les Droits de Sa Majesté Tres-Chrestienne sur le Royaume de Nauarre, lequel a esté vsurpé sur les Predecesseurs enuiron l'an 1512. sans autre fondement que celui de la bien-seance & de la force.

La Castille a receu son nom d'vn Chasteau, dont la figu-

re se voit dans le premier Quartier des Armes du Roy d'Espagne.

Le Royaume de Leon est le premier que les Chrestiens ont établi depuis l'inuasion des Maures.

FIN.

TABLE



TABLE DES MATIERES

ET CHOSES PLVS REMARQVABLES contenuës dans les trois Parties du Voyage de François Pirard, & dans les Obſervations Geographiques du Sieur Duval Geographe du Roy.

1. p. Signifie la premiere Partie 2. p. La ſeconde & 3. p. La troiſiéme, où ſont quelques Traittez adjoutez dans cette nouvelle Edition.

A

B

D

E

F

G

H

I

O

Oyseaux

FIN.

